



PIZZOFAL.

NAZIONALE

B. Prov.

XII

345

NAPOLI

BIBLIOTECA

VITT. EM. III

30-3-26

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Arnaldo

XII



a

Palchetto

40-10

Num.° d'ordine

1-



~~122~~  
~~9~~  
~~10~~

B. Price  
XII  
345



64779

# HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

JACQUES-AUGUSTE DE THOU,

Avec LA SUITE par NICOLAS RIGAULT;

LES

MEMOIRES DE LA VIE DE L'AUTEUR,

UN RECUEIL de *PIECES* concernant sa Personne & ses

Ouvrages : y comprises les

*NOTES* & principales *VARIANTES*, *CORRECTIONS* & *RESTITUTIONS*,  
qui se trouvent dans les *MSS.* de la Bibliothèque du ROI de France, de  
Mrs. DU PUY, RIGAULT, & de SAINTE-MARTHE.

*Le tout traduit sur la nouvelle Edition Latine de Londres.*

Et Augmenté de

*REMARQUES HISTORIQUES & CRITIQUES*

de CASAUBON, de DU PLESSIS MORNAY, G. LAURENT, CH. DE  
L'ECLUSE, GUY PATIN, P. BAYLE, J. LE DUCHAT, & autres.

TOME DIXIEME.

1605. — 1610.



A LA HAYE,  
Chez HENRI SCHEURLEER,  
M. DCC. XL.

*Avec Privilège des Etats de Hollande & de Westfrie.*



LISTE des SOUVERAINS qui REGNOIENT  
pendant les Années comprises dans ce X. Volume.

*EN ALLEMAGNE.*

RODOLFE II.

*EN FRANCE.*

HENRI IV.

*EN ESPAGNE & PORTUGAL.*

PHILIPPE III.

*EN ANGLETERRE &c.*

JACQUE I.

*DANS LA SUEDE.*

CHARLES IX.

*EN DANNEMARCK.*

CHRISTIERN IV.

*DANS LA POLOGNE.*

SIGISMOND.

*EN MOSCOVIE.*

FOEDOR *Borissowitz*, pendant trois mois.

DEMETRIUS I. pendant une année.

ZUSKY *Basilowitz* jusqu'en 1610.

LISTE des SOUVERAINS &c.

*DANS LA SAVOTE.*

CHARLES EMMANUEL.

*A VENISE.*

L. DONAT.

*A FLORENCE.*

FERDINAND I. jusqu'en 1608.

COSME II.

*DANS LA LORRAINE.*

CHARLES II. jusqu'en 1608.

HENRI.

*AUX PAYS-BAS.*

LES ETATS des Provinces-Unies.

MAURICE *Prince d'Orange*, Stathouder.

*A ROME.*

PAUL V.

*EN TURQUIE.*

ACHMET I.

*EN PERSE.*

SCHACH-ABAS.

*DANS LA CHINE.*

CHIN-TSONG.

HISTOIRE

# HISTOIRE DE JAQUES AUGUSTE DE THOU.

LIVRE CENT TRENTE-QUATRIEME.

## S O M M A I R E.

**M**ort de Clément VIII. & son éloge. La faction Espagnole dans la crainte que le Cardinal Baronius ne soit élu, forme une accusation contre lui. Election d'Alexandre de Medicis, qui prend le nom de Léon. Sa mort. Le Cardinal Camille Borghese lui succède, & se fait appeler Paul V. Mouvements du Comte de Puentes en Italie. Il bâtit un nouveau fort. Il fait citer presque tous les Princes d'Italie devant un nouveau tribunal érigé à Milan. Les Marquis Malespini qu'on attaquoit particulièrement, publient un manifeste, & sur les remontrances faites au Roi d'Espagne par les Ambassadeurs des Princes, & les Seigneurs Italiens, on obtient une surseance, qui fait entièrement oublier cette affaire. Mort de Jean Sari Zamoytsky, Chancelier de Pologne; de Charles de Lorraine Duc d'Elbeauf, de Guy Comte de Laval; de Pontus de Thiard Sieur de Bissy, Evêque de Châlons; de Théodore de Beze; de Robert Constantin; & de Simon Marion. La Duchesse de Montpensier accouche le 15. d'Octobre d'une Princesse, qui fut dans la suite fiancée au Duc d'Anjou. Le Parlement de Paris continue les informations commencées dès l'année précédente contre le Comte d'Auvergne, le Sieur d'Entraques, la Marquise de Verneuil sa fille, & Thomas Morgan. Interrogatoires & déclarations des accusés. Arrêt de la Cour de Parlement qui les condamne. Le Roi empêche l'exécution de cet Arrêt. Sa clémence envers les criminels, & particulièrement à l'égard de la Marquise. Différens jugemens qu'on porte sur la conduite du Prince dans cette affaire. Les Jésuites se servent de l'autorité du Roi, pour détruire une pyramide qui étoit élevée devant la grande porte du palais. Ecrits pleins de liberté, qui paroissent à ce sujet. Mariage de François de Bourbon Prince de Conty avec Louise de Lorraine sœur du Duc de Guise. La Reine Marguerite vient à Paris. Le Roi se prépare à assiéger Sedan, & cependant va en Guyenne, pour s'opposer aux desseins du Duc de Rohillon. On ôte les Secaux au Chancelier de Bellière, pour les donner à Sillery. La présence du Roi dissipe les rebelles. Le Roi nomme commissaire pour faire leur procès, Jegn-Jaques de  
Tome X. A Mefme

*Mefme Sieur de Roiffy. Jugement rendu contre eux. Le Roi découvre une entreprife formée fur Marseille par Merargues, de concert avec les Efpagnols. Merargues & Bruneau Secrétaire de Zuniga Ambassadeur d'Efpagne, font arrêtés. Contestation à ce fujet entre le Roi & le Miniftre Efpagnol. Le Roi fait rechercher l'origine des rentes constituées fur l'hôtel de ville de Paris. Les difficultés qu'on y trouve, font abandonner cette affaire. Affemblée du Clergé à Paris; remontrances au Roi, & réponses de fa Majesté. Examen des comptes des receveurs des Finances.*

## AUTEURS

QUE MR. DE THOU A SUIVIS DANS CE LIVRE.

*Rélation des affaires d'Italie. Manifeste des Malepini. Archives de la Chambre des Comptes de Paris. Actes probatoires des procès intentés en ce tems-là. Ecrits publiés alors.*

HENRI  
IV.  
1605.

Mort de  
Clément  
VIII. &  
son  
dioge.



On vit dans cette année la mort de Clément VIII. le Pontificat de Léon XI. qui ne regna que peu de jours, & le couronnement de Paul V. Clément mourut le 3. de Mars sur le soir, après treize ans, un mois, & cinq jours de Pontificat. En 1585. Sixte V. lui donna le chapeau rouge, & la légation de Pologne. Maximilien d'Autriche, & Sigismond de Suède, qui du côté de sa mere étoit de la maison des Jagellons, avoient sur ce Royaume d'égaux prétentions, & leurs divisions faisoient craindre de grands troubles. Maximilien avoit été élu; mais son compétiteur avoit eu pour lui un plus grand nombre de suffrages, & presque tous les Seigneurs Polonois suivoient son parti. On en étoit déjà venu aux armes, & outre la perte d'une bataille, le Prince de la maison d'Autriche avoit eu le malheur de tomber entre les mains de son ennemi.

Depuis que les François ont été chassés de l'Italie, & que l'Espagne, qui ne peut souffrir de puissance égale à la sienne, y veut dominer avec trop de hauteur, la Cour de Rome ne tend uniquement qu'à l'élévation de la maison d'Autriche. En effet, la faction Espagnole est maîtresse du conclave; & quoique l'autorité de cette orgueilleuse nation soit suspecte, cependant, si elle ne fait pas toujours les Papes à son gré, on souffre au moins qu'elle ferme l'entrée du trône Pontifical à ceux qui lui déplaisent. Ce crédit de la maison d'Autriche à Rome, vient de la persuasion où est le sacré collège, que cette maison est le plus ferme appui de la Religion, & du saint Siége. Ainsi les Papes sont toujours prêts à secourir les Princes de cette maison, & ne les abandonnent jamais.

Le Cardinal Aldobrandin partit donc, pour se rendre en Pologne. L'éclat de sa nouvelle dignité, d'amples pouvoirs, qu'on lui avoit accordés, & son habileté particulière, faisoient espérer qu'il auroit un heureux suc-



accès dans sa négociation. Il obtint en effet, avec beaucoup de facilité, la liberté de Maximilien; mais comme Sigismond lui demandoit un entier désistement de ses prétentions au trône, la conclusion du traité fut plus difficile. Aldobrandin eut enfin la gloire de lever tous les obstacles, qui s'opposoient à la paix, en conseillant aux Princes de faire entre eux un mariage, qui termina tous leurs différends.

HANNO  
IV.  
1605.

Cette légation est le trait le plus remarquable de l'histoire du cardinalat d'Aldobrandin, & la réconciliation de Henri IV. est le plus illustre de son Pontificat. Le Roi, ayant fait abjuration (1) entre les mains des Evêques de France, envoya à Rome Louis de Gonzague, Duc de Nevers, pour y obtenir son absolution. Les affaires de Henri n'étoient pas encore assez bien établies, & la faction Espagnole eut assez de pouvoir, pour empêcher l'effet des prières de l'Ambassadeur. Le Pape parut d'abord fort éloigné de lui accorder ce qu'il demandoit; mais après la reddition de Paris, Clément, voyant qu'il étoit inutile de suspendre plus long-tems l'absolution du Prince, y consentit enfin malgré tous les efforts de l'Espagne. François de Tolet, Cardinal de Cordoue employa son crédit, pour faire réussir l'Ambassade de la Cour de France, & par ce service, facilita le rappel des Jésuites, du nombre desquels il avoit été. Le Roi parloit souvent avec éloge de Clément, comme nous l'avons rapporté ci-dessus, en sorte qu'il paroît inutile de nous arrêter davantage sur ce sujet.

Après la mort du Pape, on laissa écouler la neuvaine accoutumée: les Cardinaux, au nombre de soixante, s'enfermèrent ensuite dans le conclave le 14. de Mars. Avant d'y entrer, ceux qui étoient dans les intérêts de l'Espagne, craignant que le Cardinal César Baronius, cet illustre écrivain des annales Ecclesiastiques, ne fût élu Pape, renouvelèrent contre lui des plaintes, qu'ils prétendoient avoir formées, pendant la vie du feu Pape. Pour preuve de cette accusation, ils supposèrent des lettres de Laurent Suarez de Figueroa, Duc de Feria, & Viceroi de Sicile. Ptolemée Gallo, Cardinal de Como, & Doyen du sacré collège, les apporta en plein consistoire; & comme elles étoient écrites en langue vulgaire, le Cardinal François de Muxica d'Avila Espagnol, en fit la lecture.

Accusa-  
tions for-  
mées  
contre le  
Cardinal  
Baronius.

Baronius ne put s'empêcher de faire paroître l'indignation que lui causoit cette accusation. Pour se justifier, il accumula, selon sa coutume, un grand nombre de passages de l'Ecriture sainte, & s'écria: „ Il m'est plus „ avantageux de mourir, que de voir ternir ma réputation. „ Il parla ensuite de ses annales, de l'utilité qu'en retireroit la République Chrétienne, des applaudissemens qu'il avoit reçus de plusieurs nations, & des témoignages avantageux, que les hérétiques mêmes lui avoient donnés. Enfin, pour s'excuser de ce qu'il faisoit lui-même son apologie en termes si magnifiques, il dit: „ Pardonnez-moi, Seigneurs Illustres, si je parle ainsi; „ vous m'avez forcé de le faire. „ Levant ensuite les yeux au ciel, il ajouta:

Se justifi-  
cation.

(1) Cette affaire fut conduite avec beaucoup d'adresse. Voyez les *Coups d'Etat*, par G. Naudé, édition in 4. 1639. pag. 120. & suiv.

HENRI  
IV.  
1605.

„tâ : „ Grand Dieu , publiez vous-même mes loüanges , parce que la bouche du pécheur & de l'homme trompeur est ouverte contre moi ; cette accusation ne regarde qu'indirectement ma personne & mes annales ; elle attaque plutôt la majesté du saint Siège & le souverain Pontife , qui a vu mes Ouvrages , & qui les a fait examiner par les Cardinaux. Pierre les a lûs ; Pierre les a approuvés. Appuyé sur cette pierre inébranlable , je ne crains point les efforts de mes ennemis , & ils ne pourront jamais me renverser. „

Il parla avec tant d'éloquence & de feu , que tout le consistoire en fut ému ; en sorte qu'on a cru que si cette action se fût passée dans le conclave , tous les Cardinaux se seroient jettés aux pieds de Baronius , & l'auroient élevé sans la moindre opposition sur le trône de S. Pierre. Enfin , pour démontrer la fausseté des lettres alléguées contre lui , l'on interrogea le Cardinal Benoit Justiniano Secrétaire du feu Pape , & dépositaire des lettres écrites en chiffres : il assura qu'il n'avoit aucune connoissance des lettres en question.

Mais quoique Baronius fût entièrement justifié ; cependant l'ardeur de ces premiers mouvemens qui avoient animé les Cardinaux en sa faveur , le ralentit bien-tôt , & la haine de ses ennemis prit le dessus. La faction Espagnole crut devoir faire tous ses efforts pour exclure de la papauté un homme qui lui étoit suspect depuis long-tems , & que la dernière accusation avoit encore aigri.

Au surplus , les plaintes des Espagnols contre l'auteur des annales Ecclésiastiques , étoient fondées sur ce que cet historien avoit écrit dans l'onzième tome de son Ouvrage , que les preuves rapportées par l'Espagne pour prouver ses droits sur la Sicile , étoient justement soupçonnées de fausseté.

Affaires  
du con-  
clave.

Le conclave étant formé , le parti Espagnol se déclara d'abord pour le Cardinal Antoine Sauli Gênois. Quoique la sainteté de sa vie , & la régularité de ses mœurs , le fissent juger digne du souverain Pontificat , cependant il en fut exclu , parce qu'on haïssoit ceux qui demandoient son élévation. La faction des Aldobrandins proposa ensuite Robert Bellarmin , qui trouva dans le Cardinal de Montalte un adversaire trop puissant. Baronius parut alors sur les rangs ; mais d'Avila , & Ascanio Colonna , chefs de la cabale Espagnole , firent tout pour le faire exclure , & y réussirent.

Au milieu de toutes ces brigues , la faction des Cardinaux François commença à paroître , & acquit beaucoup d'autorité. Elle étoit opposée aux Espagnols , & avoit pour chef le Cardinal François de Joyeuse , Prélat très distingué par sa naissance , son mérite & son habileté dans les affaires. Il tenoit la balance entre les Aldobrandins , & les Montaltes ; en sorte que le parti auquel il se joignoit , l'emportoit aussi-tôt. Ces deux factions unies ensemble , égaloient le nombre des autres Cardinaux ; mais comme l'une ne vouloit pas céder à l'autre , Joyeuse les fit convenir , comme arbitre , que celui , sur qui elles jetteroient les yeux & qui seroit agréé des François , seroit élu unanimement par ces factions , qui réunies aux François seroient plus de la moitié du conclave.

Les

Les Espagnols s'intéressoient toujours en faveur de Sauli, & leurs adversaires lui opposoient Baronius; mais ce dernier, qui depuis peu s'étoit défendu & justifié avec tant de gloire, faisoit lui-même naître des obstacles à son élévation. Il sembloit refuser le Pontificat; & ce qui fit beaucoup d'impression sur l'esprit des Cardinaux, il disoit hautement que dans sa famille on vivoit fort long-tems. Les Cardinaux ont toujours pour but de choisir un homme courbé sous le poids des années, parce qu'ils aspirent tous à la même dignité, & qu'à la mort de chaque Pontife, ils se flattent toujours de lui succéder. Le peuple Romain a les mêmes vûes, parce qu'il trouve son intérêt dans ces fréquentes révolutions. Il pille ordinairement le palais du Cardinal élu Pape; & souvent sur de faux bruits d'une prétendue élection.

HENRI  
IV.  
1605.

Dans la chaleur de toutes ces disputes, & les Espagnols s'opposant toujours avec la même fermeté à l'élection de Baronius, le Cardinal de Joyeuse proposa Alexandre de Medicis, Cardinal de Florence, Prélat qui devoit être autant agréable à l'un qu'à l'autre parti. Il alla sur le champ le trouver dans sa chambre, & le déclara Pape; il le fit ensuite monter sur un trône; & l'ayant adoré le premier, Aldobrandin & les autres Cardinaux se jetterent à ses pieds, malgré les protestations de d'Avila, qui jamais ne voulut consentir à l'élection de Medicis, & qui soutint qu'elle n'étoit pas canonique: ceci se passa le premier d'Avril.

Élection  
de Léon  
XI.

Le nouveau Pape prit le nom de Léon XI. en mémoire de Léon X. qui étoit de la même maison, & qui par sa libéralité & sa magnificence avoit été très-cher au peuple Romain. Si Léon XI. eût vécu plus long-tems, Rome auroit vu briller en lui les mêmes vertus. Il étoit charitable envers les pauvres, affable & accessible à tout le monde. Il se distingua par plusieurs traits qu'il fit pour la réunion des Princes Chrétiens. Pendant deux ans qu'il fut en France, sa sagesse éclara au milieu des factions qui déchiroient ce Royaume, & de ces feux qui étoient plutôt assoupis qu'éteints; mais sur quelques motifs que j'ai rapportés ci-dessus, il se retira mécontent, & dans des dispositions peu favorables au Roi. Il fit même paroître quelque ressentiment, lorsqu'il fut Pape, comme je l'ai appris du Cardinal de Joyeuse, avec qui j'ai eu des liaisons très-particulières; car ayant demandé au nom de Sa Majesté Très-Chrétienne quelque grace au souverain Pontife, Léon la refusa absolument, & lui répondit que l'équité & l'impartialité étoient les seules règles de sa conduite: que le crédit & les sollicitations seroient inutiles sous son Pontificat: que cependant si le Cardinal vouloit obtenir quelque faveur, ou pour les siens ou pour lui-même, comme il leur avoit de grandes obligations, il lui accorderoit, s'il étoit possible, ce qu'il demanderoit.

Léon avoit résolu d'élever au cardinalat Ottavio, petit-fils de son frere Bernardetto; mais une mort précipitée ne lui permit pas d'exécuter ce dessein. En effet, ayant été couronné le jour de Pâques, il alla le lendemain à S. Jean de Latran, où s'acheve ordinairement la cérémonie de l'installation des Papes; mais la longueur du chemin & le poids de ses habits pontifi-

Mort de  
Léon XI.

**Henri IV.**  
**1605.** caux l'ayant trop fatigué, la fièvre le prit avant qu'il fût arrivé au Vatican. Cette indisposition, qui d'abord sembla légère, augmenta de telle sorte, qu'une mort funeste trompa bien-tôt l'attente des peuples, & frustra les espérances que son élection venoit de faire naître : il mourut après vingt-cinq jours de Pontificat & à l'âge de 70. ans.

**Autre conclave.**  
Ainsi après la neuvaine, les Cardinaux rentrèrent dans le conclave. Sauli, Bellarmin, Mariano, & Pierre Benoit de Camerino eurent chacun un parti. Au milieu de toutes leurs brigues, Aldobrandin proposa Dominique Tosco de Reggio. La faction Espagnole ayant approuvé ce choix, Tosco est aussi-tôt enlevé de sa chambre ; on le conduit dans la chapelle de S. Sixte ; tout le conclave s'y assemble pour l'adorer : déjà il se croit Pape ; mais Baronius s'y oppose. Il proteste de ne le reconnoître qu'à l'extrémité, & le dernier de tous : sa voix fait tout changer ; Tosco est abandonné ; & par la plus étonnante révolution, on veut pour Pape celui-même qui l'a empêché de l'être. Un grand nombre de Cardinaux entourent Baronius ; il est conduit dans la chapelle Pauline, & l'on se jette à ses pieds pour l'adorer.

Cette division pouvoit avoir de funestes suites. Pour les prévenir, les factions d'Aldobrandin & de Montalte crurent devoir se servir encore de la médiation des François. Aldobrandin, ayant donc proposé Camille Borghese, le Cardinal de Joyeuse exhorta Alexandre de Montalte de l'accepter. Montalte ne fit aucune difficulté, & suivit lui-même Aldobrandin pour aller à l'adoration avec un nombre suffisant de Cardinaux. Ainsi le Cardinal Tosco ne remporta d'un côté que le vain honneur d'avoir été cru Pape, & perdit de l'autre les meubles de la chambre qu'il avoit dans le conclave, & de son palais dans Rome.

**Paul V.**  
**est élu.**

Le 16. de Mai sur le soir, l'élection de Borghese fut confirmée dans la chapelle Pauline, & il prit le nom de Paul V. Ainsi une heureuse tranquillité étouffa dès sa naissance une scission très-dangereuse, & tout applaudit au choix du nouveau Pape, à qui il ne manquoit qu'un grand nombre d'années ; car il n'avoit que 52. ans : ensuite que ceux même qui l'avoient élu, s'étonnoient de son élection ; & plusieurs ambitieux qui souhaïtoient de fréquens conclaves, dans l'espérance de la papauté, sentirent un dépit secret de s'en voir éloignés par un Pontife, qui suivant les apparences devoit regner long-tems.

**Extraction**  
**de ce Pape.**

Paul V. eut pour pere, Antoine Borghese Siénois, Avocat consistorial, & pour mere Flaminia de Stalli. Il étoit né à Rome, & eut trois freres appellés Horace, François, & Jean-Baptiste. Horace, ayant acheté une charge de Camerier du Pape, en céda la moitié à Camille son frere, & par sa mort le laissa bien-tôt après propriétaire de la totalité. Il l'exerça avec honneur, & son mérite le fit toujours distinguer. La conduite qu'il tint en Espagne, où Clément VIII. l'envoya en qualité de Légat, fut récompensée dans la suite de la pourpre Romaine, & enfin du souverain Pontificat.

**Sci at.**

Le 18. de Juin il créa Scipion Caffarelli fils de sa sœur, Cardinal du titre

tre de S. Chrysogone. Il confia le ministère à ses freres ; François eut le gouvernement du Vatican ; & Jean-Baptiste celui du château S. Ange, où étoit autrefois le tombeau de l'Empereur Adrien.

Baronius, qui avoit fait imprimer dès l'année précédente l'onzième tome de ses annales, dans lequel il parle du Royaume de Sicile, pria le Cardinal Alcanio Colonna de lui en dire son sentiment. Colonna qui revenoit d'Espagne, répondit dans une lettre, que Baronius étoit sorti des bornes d'une juste retenue, & qu'un historien devoit avoir plus de ménagement pour les Puissances ; mais il n'entra pas en matière, & ne toucha pas à la question. Quoique Baronius eût tâché de se justifier par un long écrit, les Vicerois de Sicile & de Naples s'étoient plaints au Pape, & les Cardinaux de la faction Espagnole avoient renouvelé l'accusation dans le conclave, où Leon XI. avoit été élu.

Quelque tems après la mort de ce Pape, & au commencement du Pontificat de Paul V. Baronius écrivit de Fiescati à Philippe Roi d'Espagne. Sa lettre est datée du 13. de Juin. Il y représentoit que la crainte d'être accusé d'avoir brigué la faveur du Roi Catholique, pour monter à une plus éminente dignité, avoit suspendu le dessein qu'il avoit depuis long-tems d'écrire à sa Majesté Catholique : que son histoire, bien loin d'attaquer les droits de l'Espagne sur les Royaumes de Naples & de Sicile, confirmoit au contraire & appuyoit ces mêmes droits : qu'il n'avoit travaillé à ses annales, que par le conseil & les ordres de Clément VIII : que dès que son Ouvrage avoit été complet, le souverain Pontife l'avoit fait examiner par trois Cardinaux, & y avoit donné son approbation avec de grands éloges : que les prédécesseurs de ce Pape avoient envoyé à ce sujet plusieurs Légats en Espagne ; mais qu'après la mort de Clément, l'auteur des annales, destitué d'un protecteur si puissant, avoit été attaqué de tous côtés : que la confiance que lui donnoient la vérité & la justice de sa cause, l'avoit soutenu contre tous ses adversaires. „ Je n'ai écrit, ajoutoit-il, que par l'ordre de Pierre. Pierre a approuvé mes Ouvrages : „ ils sont, pour ainsi dire, sortis du siège même de Pierre, & fondés sur „ cette pierre ; elle brisera les téméraires qui iront y heurter, & écrasera „ ceux, sur lesquels elle tombera. Des laïques ne peuvent, sans témérité, „ té, mettre la main à cette clef de la science, dont Pierre est le seul „ depositaire. Ils ne peuvent, sans commettre un attentat contre la vérité „ Catholique, rejeter ce que Rome a reçu, ni approuver ce que „ Rome a pros crit. On sait que la même autorité & le même esprit „ ont passé de Clément à ses successeurs. Ainsi, que votre Majesté sus- „ pende son jugement : qu'elle écoute avec attention la voix des Prêtres „ du Dieu vivant, & sur-tout de ces Ministres respectables qui sont char- „ gés du gouvernement de l'Eglise universelle. „

Quelques livres que fussent ces écrits, Philippe usa de dissimulation par des motifs qui nous sont inconnus. Il se contenta d'empêcher l'impression de l'onzième tome des annales, qui se faisoit à Anvers, & de défendre dans tous ses Etats, & par conséquent dans le Royaume des

HENRI  
IV.  
1605.

tentions  
pour la  
famille.

Lettre  
de Baro-  
nius au  
Roi d'Es-  
pagne ser-  
vant de  
justifica-  
tion.

Condui-  
te de ce  
Prince  
à son  
égard.

HENRI  
IV.  
1605.

Affaires  
d'Italie.

Mouve-  
ment du  
Comte  
de Fuen-  
tes dans  
cet Etat.

Édit sous  
le nom  
du Roi  
d'Espa-  
gne.

deux Siciles (1), la vente des exemplaires qui avoient été imprimés à Rome. Deux libraires, chez qui l'on trouva ces livres, furent condamnés aux galères. Cette contestation ne fit aucun bruit pendant cinq ans; mais après la mort de Baronius, l'Espagne éclata avec beaucoup de liberté; & les Edits qui parurent à ce sujet, furent exécutés avec sévérité, comme je le rapporterai plus au long, si je puis continuer cette histoire.

L'armée nombreuse que commandoit Pierre Henriquez de Acevedo Comte de Fuentes, Gouverneur du Milanois, alarma les Vénitiens, & les autres Princes d'Italie. Il fit en effet publier de sévères ordonnances, pour interrompre le commerce de la République de Venise avec les Grisons, & rendre inutile l'alliance que ces deux Etats venoient de contracter. Il fit aussi bâtir un château à sept milles de Como, sur une montagne qui regarde de tous côtés la Chiavenna, & la Valteline. Ce nouvel ouvrage avoit cinq bastions, & il l'appella de son nom le fort de Fuentes. Il excita encore tant de divisions dans les ligues Grises, que les choses furent presque poussées jusqu'à une guerre civile. La France eut beaucoup de peine à étouffer ce premier feu: cependant ces troubles intestins facilitèrent la construction du nouveau fort; & les peuples voisins n'y firent attention, que lorsque ce château élevé sur leurs têtes, menaçoit déjà leurs libertés, & devoit leur faire craindre le joug Espagnol.

Peu content d'avoir répandu la terreur sur les frontières, Fuentes jeta encore dans le désespoir presque tout l'intérieur de l'Italie. Il fit citer devant le Président, & les Trésoriers des revenus extraordinaires du Milanois, un grand nombre de Seigneurs, sous prétexte qu'ils tenoient en fief, ou qu'ils avoient usurpé des villes, des châteaux, & d'autres biens dépendans du duché de Milan, ou enfin parce qu'ils n'avoient pas payé les droits seigneuriaux. Il parut à ce sujet le 21. de Mai un Edit, sous le nom de Philippe, mais qui dans le fond étoit l'ouvrage du Comte de Fuentes.

Cette affaire intéressoit particulièrement les Marquis de Malespini, partagés en plusieurs branches établies dans la Romagne & le Génoevais. On cita entre les autres Seigneurs de cette maison, François Marie, Jean-Christophe Morello, & Vincent Malespini, Jean-Baptiste & François frères, Léonard Galeas & Jean Vincent, Jules Sala Génois, Renaud Malespini, les héritiers de Thomas & d'Alphonse Malespini, Barthélemi Malespini, César Malespini, les héritiers de Gaspard Malespini, les héritiers de Jannetin Doria, les héritiers de Spineta Malespini, Alphonse de Malespini, & Ferdinand son fils, Fabrice Malespini, le Prince Alberic Cibo Malespini, & le Marquis André Malespini. La République de Genes, & le Grand Duc de Toscane furent aussi cités devant le nouveau tribunal, érigé par le Comte de Fuentes.

Les

(1) C'est le nom que le Roi d'Espagne donna encore dans les actes publics aux Royaumes de Naples & de Sicile, qui n'en formoient autrefois qu'un seul; composé

de la Sicile en-deçà le Fare, c'est Naples, & de la Sicile au-delà le Fare, c'est l'île de Sicile.

Les Malespini, que cette recherche regardoit plus particulièrement, publient en Italie un manifeste adressé à tous les Princes de la Chrétienté. „ Vous ne pouvez, disoient-ils, nous abandonner: notre cause est la  
 „ vôtre; & l'on ne nous attaque que pour vous porter ensuite les mêmes  
 „ coups. Vous devez donc vous joindre à nous, & nous accorder vos  
 „ secours dans une affaire qui vous intéressera bien-tôt davantage. Si de  
 „ pareilles citations avoient lieu, les Ducs de Milan engloutiroyent toute  
 „ l'Italie; & aucun Prince ne seroit en sûreté dans ses Etats. Cette af-  
 „ faire regarde donc tous les Souverains; & le Pape même devoit crain-  
 „ dre ces iniques recherches. Car en 1402. Boulogne se soumit à Jean  
 „ Galeas Visconti. Presque dans le même tems Perouse, Nocera, Spolete,  
 „ & Assise imiterent l'exemple de Boulogne. Pendant plus de trente ans,  
 „ François Sforce a été maître de Todi, de Terni, de Toscanella, d'O-  
 „ tricoli, de Suriana, & de toute la Romagne, qui fait à présent partie  
 „ de l'Etat Ecclésiastique. Dix ans après, le Pape regnant céda par un  
 „ traité au même Sforce, les villes d'Osimo, de Racanati, & de Fabriano.  
 „ En 375. Saint Ambroise joignit au domaine de l'Eglise de Milan,  
 „ Brescia ou Bresse dans l'Etat de Venise, & Azzo Visconti en avoit en-  
 „ core la propriété en 1337. L'Empereur Venceslas en fait mention dans  
 „ une bulle (1) donnée en 1395. Huit ans après, la même ville se sou-  
 „ mit aux Milanois, & elle se trouve comprise dans une bulle de l'Empe-  
 „ reur Maximilien I. de 1494.  
 „ Il en est de même de Bergame; car la notice de Saint Ambroise, qui  
 „ comprend le domaine de l'Eglise de Milan, en fait mention. D'ailleurs  
 „ en 1298. Matthieu Visconti conquiert cette place, & la réunit au duché  
 „ de Milan, ainsi qu'il est porté par les mêmes bulles de Venceslas, &  
 „ de Maximilien I.  
 „ Il est encore certain qu'en 1387. Verone obéissoit à Galeas Visconti,  
 „ & que seize ans après cette ville se soumit aux Milanois. Padoue en  
 „ fit autant quelque tems après, comme il est prouvé par les bulles ci-  
 „ dessus rapportées.  
 „ Crème, & son territoire sont aussi compris dans les mêmes bulles, &  
 „ les Milanois en ont conservé la propriété jusqu'en 1496. Il y est en-  
 „ core fait mention de Feltri, de Belluno, & d'Andesano.  
 „ Qui peut ignorer combien de fois les Génois ont été obligés de re-  
 „ connoître les Seigneurs de Milan? En 1353. ils prêtèrent serment de  
 „ fidélité à Jean Visconti, qui prit le titre de Prince de Genes. Cette vil-  
 „ le a reconnu à neuf fois différentes les Seigneurs de Milan, & ses bour-  
 „ geois lui ont présenté les clefs de leur place & l'étendard de Saint-George.  
 „ Philippe Visconti a été maître de l'Isle de Corse. En 1421. Philippe  
 „ Ma-

HENRI  
 IV.  
 1605.  
 Manifeste  
 de des  
 Malespi-  
 ni.

(1) *Diploma*, bulle, lettres patentes, mandement, décret, édit, tout acte de Souverain scellé & passé en sa chancellerie. La *Bulle d'or* fait voir qu'on a donné le nom de *Bulle* à certaines loix émanées des Empe-

reurs. Mais il semble que ce terme soit maintenant réservé pour les constitutions des Papes. On peut dire aussi, *Diplôme*; & ce terme sera générique pour tous ces actes.

HENRI  
IV.  
1605.

„ Marie s'empara d'Albenga. Turin, Aouste, & Ivrée, villes Episcopales, étoient soumises aux Milanois en 1075. Ast, Verceil, Albe, Chicrasco ou Quieras, Coni, Mondovi, & leurs territoires appartenoient en 1356. aux Seigneurs de Milan; & suivant le partage qui se fit entre Barnabé & Galeas Visconti, toutes ces terres tomberent dans le lot de ce dernier. Outre cela Ast est expressément compris dans les bulles de Venceslas & de Maximilien I.

„ En 1399. Siéne en Toscane se soumit volontairement à Jean Galeas. François Sforce s'empara en 1448. de Fivizzano & du territoire de Luna. On ne peut même douter que les Marquis de Montferrat n'aient reconnu les Seigneurs de Milan, & qu'Hugolin n'ait prêté en 1358. le serment de fidélité à Barnabé Visconti. Il en est de même de Parme, de Plaisance, & de Borgo-San-Donino, dont il est fait mention dans les bulles ci-dessus rapportées.

„ Plaisance fut ravagée en 1447. par François Sforce, & se rendit à discrétion. Il fut jugé en 1358. que Reggio étoit un fief noble; mouvant de la principauté de Milan. Vingt-deux ans après Barnabé Visconti sacagea la même ville de Reggio, qui est aussi comprise dans les bulles de Venceslas & de Maximilien.

„ Les droits des Ducs de Milan s'étendront aussi sur Pesaro, puisqu'en 1442. cette ville a été possédée par Alexandre Sforce, & ensuite par Paul. Enfin ils pourront revendiquer la ville de Trente, puisqu'elle est comprise dans les mêmes Bulles.

Les Malepini concluoient qu'il étoit donc certain que leur cause intéresseoit presque tous les Princes d'Italie, & qu'ils devoient tous également craindre pour leurs Etats.

Ils remarquoient en finissant que la citation faite au nom du Roi d'Espagne, étoit même contraire aux intérêts de ce Prince, puisqu'il possédoit en Espagne, en Italie, en Flandre, & dans les Indes plusieurs fiefs qui avoient appartenu aux Empereurs, aux Papes, ou aux Rois de France, & que ces Souverains pouvoient se servir des mêmes raisons qu'il employoit, pour les lui disputer. Ce manifeste, qui se répandit bien-tôt dans toute l'Italie, fut comme le signal, qui réunit tous les Princes. Ils envoyèrent des Ambassadeurs en Espagne, & obtinrent une surséance, qui fit entièrement oublier cette affaire.

Affaire  
soupçonnée.

Mort de  
Jean Zamoyki.

Parlons maintenant des personnes illustres, qui sont mortes cette année. Je m'arrêterai d'abord à Jean Sari Zamoyki; mais je n'en dirai que peu de choses; parce que sous les trente années précédentes j'ai souvent parlé de lui avec éloge. Dès sa plus tendre jeunesse il vint à Paris, où il s'appliqua à l'étude de belles Lettres, qui firent toujours une partie de ses occupations. Il étudia ensuite dans les Universités d'Italie, où il forma une étroite liaison avec Charles Sigonius, qui a mis au jour, sous le nom de son ami, deux livres très-sçavans, sur le Sénat de Rome. Zamoyki étant de retour dans sa patrie, obtint d'abord la charge de Vice-chancelier du Royaume. Il parut dans cette fameuse Ambassade que la Pologne envoya en France, pour y déclarer au Duc d'Anjou son élection; & il porta la parole pour



pour tous ses collègues dans l'assemblée des Princes, des Seigneurs, & de tous les Ordres du Royaume, qui fut tenuë dans la salle du palais, & que Charles IX. frere du Duc d'Anjou, honora de sa présence. Henri III. ayant quitté la Pologne, pour revenir en France, Zamoyski eut beaucoup de part à l'élection d'un nouveau Roi; il inspira à Etienne Bathory Prince de Transylvanie, le courage & la fermeté nécessaires, pour résister à la maison d'Autriche. Maximilien fut battu deux fois, & resta enfin prisonnier de guerre.

HENRI  
III.  
1605.

Déjà Chancelier de Pologne, il joignit encore à cette dignité, qu'il conserva toujours, celle de grand Régimentaire de ce Royaume. Malgré ses ennemis secrets, Etienne lui donna cette grande charge; & Zamoyski fit voir avec éclat qu'il étoit aussi grand Capitaine, qu'habile Ministre. La gloire qu'il acquit dans les guerres de Moscovie, surpassa les espérances qu'on avoit conçûes de lui.

La même fermeté qu'il avoit fait voir dans l'élection d'Etienne, éclata dans les services qu'il rendit à Sigismond Roi de Suède \* sous les ordres de ce Prince; & dans un âge déjà fort avancé, il combattit contre les Moscovites en Livonie. Il soutint encore une guerre de trois années contre Charles de Sudermanie (1); & il n'eut ni dans ses discours, ni dans ses actions aucun ménagement pour ce Prince, quoiqu'il fût oncle du Roi.

\* & de  
Pologne.

Ces grandes occupations ne le détachèrent point de l'étude des belles Lettres. Il fonda une Université dans une ville qu'il avoit fait bâtir, & à qui il donna son nom. Elle est située dans le palatinat de Belz à sept milles de Leopoli ou Louwow, capitale de la Russie Polonoise. Il ouvrit cette nouvelle école le 15. de Mai 1594. & y fit venir de Cracovie d'habiles Professeurs, à qui il donna des appointemens considérables. Dégouté de la Cour, & voyant qu'on n'y avoit pas la reconnaissance que méritoient les services qu'il avoit rendus à l'Etat, il se retira dans ses terres. Son année climactérique fut la dernière de sa vie. Dans le tems qu'affis sur un fauteuil on croyoit qu'il étoit appliqué à quelque affaire importante, il fut subitement attaqué d'apoplexie, & mourut le 3. de Juin.

Son épouse Grifelle Bathory, nièce du Roi Etienne, ne lui donna qu'un fils nommé Thomas, qu'il laissa sous la tutelle des Palatins de Cracovie & de Lublin. Autant attaché à la Religion de ses peres, que zélé défenseur des droits & de la liberté de sa patrie, il suyoit toutes sortes de nouveautés; l'horreur qu'il en avoit, paroît même dans son testament. „ Suivez „ toujours, dit-il à son fils, la foi de l'Eglise Catholique, cette mere com- „ mune des Rois, des Princes, & de tous les Saints, parce qu'il vous se- „ roit plus avantageux de n'être pas né, que de mourir hors du sein de cet- „ te même Eglise. „

On ajoute qu'il lui défendit de voyager en Italie & d'apprendre l'Allemand, content s'il avoit un fils vraiment Polonois. Il lui ordonna d'employer  
jus-

(1) Qui détrôna Sigismond son neveu.

**HENRI** jusqu'à trois cens mille florins pour le service de la République, & d'examiner ensuite quel auroit été le fruit de cette dépense. Il voulut encore  
**IV.** qu'il retint tous ses Officiers, & qu'il entretint cent chevaux Hussars, cent  
**1605.** Cosaques, & trois cens hommes d'Infanterie. Cent de ces hommes devoient servir de Gardes à Grifolle Bathory sa veuve, dont il fixoit les reprises & conventions matrimoniales à soixante mille florins, si elle se remarioit.

Il donna un exemple éclatant de son amour pour sa patrie, en ordonnant, que si son fils mourait sans héritiers, ses parens ne pourroient prendre dans sa succession qu'une seule ville & quatre bourgs, & que le reste de ses biens seroit employé pour l'utilité de l'Etat. Il régla même la forme dont ce legs seroit régi; & voulut que la République nommât un curateur, pour recueillir tous ces grands revenus, & que les sommes qui en proviendroient fussent conservées, pour n'être employées que dans les besoins extrêmes de la République, en sorte que le Roi même ne pût en disposer sans le consentement du Sénat.

Quoique le Roi Etienne, dont il étoit plutôt l'ami que le Ministre, protégé les Jésuites, & leur donnât de grands établissemens dans son Royaume; cependant Zamoyski, à qui la nouveauté fut toujours suspecte, ne voulut point leur accorder de place dans sa nouvelle Université de Zamoyskie; & l'on remarque que Philippe, Roi d'Espagne, Prince d'une prudence consommée, eut la même précaution.

Nous avons vu voyager en France Thomas Zamoyski son fils, qui se préparoit à passer en Italie, malgré les prétendus avis qu'on dit que son pere lui avoit donnés.

Les funérailles de ce Seigneur se firent avec une grande magnificence. Il s'y trouva plus de cinq mille Gentilshommes, & entre eux deux mille Seigneurs qualifiés, & un grand nombre de Sénateurs. Des soldats portèrent le corps, & l'on fit plusieurs décharges de canon. Mais la cérémonie fut troublée par une querelle qui s'éleva entre Stanislas Stanitzki, & le Castellan Malgotzki. Les deux partis coururent aux armes; & dans la mêlée, le jeune Ferensbeck eut une main coupée.

**Mort du Duc d'Elbœuf.** En France, Charles de Lorraine, Duc d'Elbœuf, mourut à Moulins en Bourbonnois le 4. d'Août (1). Ce Prince, quoique dans un âge peu avancé, paroisoit déjà très-vieux. Il avoit eu pour précepteur Remi Belleau (2), dont nous avons parlé ci-dessus. Il sçavoit la Musique, jouoit des instrumens, & avoit du goût & du talent pour la Poésie Française.

**De Guy, Comte de Laval.** Vers le même tems, on apprit la mort de Guy, Comte de Laval. Ce jeune Seigneur avoit hérité des biens de deux illustres maisons, & il possédoit de grandes terres dans le Maine, dans la Bretagne, & dans la Normandie.

(1) La bonne chère & les plaisirs, auxquels ce Seigneur étoit fort attaché, lui avoient donné des cheveux blancs, qui, quoiqu'il eût dans un âge peu avancé, le faisoient paroître déjà très-vieux. Il avoit eu &c. MS.

de Mrs. de Saint-Marthe, Dux et R. CAULT.

(2) Et s'étoit rendu le digne disciple d'un si grand maître. Il sçavoit &c. MS. du Roi.

mandie. Emporté par l'amour de la gloire, il sortit de France à l'âge de vingt ans, pour aller en Allemagne. L'Empereur le combla d'honneurs à Prague, & l'Archiduc Matthias lui fit à Vienne une réception aussi gracieuse; en sorte qu'il prit parti dans les troupes Impériales. La première rencontre où il se trouva, lui fut funeste. A la vérité on repoussa les Tartares, qui faisoient des courses jusqu'aux portes de Vienne; mais le Comte de Laval reçut dans le côté un coup mortel qui le mit au tombeau, sur la fin de l'année.

HENRI  
IV.  
1605-

La maison de la Trimouille, & le Duc d'Elbœuf de la maison de Lorraine, recueillirent cette succession, qui, quoique très-riche, étoit chargée de dettes considérables. Le testament que le Comte avoit fait deux ans avant sa mort, causa un procès qui fut porté au Parlement de Paris. Il avoit légué le tiers de ses biens, autant que les coutumes des lieux où ils étoient situés le permettoient, à Anne d'Alègre sa mere, qui avoit épousé en secondes nocés Guillaume de Hauteмер, Sieur de Fervaques, Maréchal de France. Ce procès fut heureusement terminé par une transaction.

Le Comte de Laval avoit été élevé dans la Religion Protestante, qu'il n'avoit abandonnée que depuis quelques années. Son ayeul François de Coligny d'Andelot, Colonel de l'Infanterie Française, dont la valeur est si connue, étoit mort en 1568. à Saintes: il avoit épousé Anne de Rieux de Laval, seule héritière de cette riche maison, & mere de Guy, Comte de Laval, pere du jeune Comte, dont nous venons de rapporter la mort.

Quant à Guy I. du nom, il étoit mort dix-sept ans auparavant, sous les murs de Saintes, soit de fatigue, soit de chagrin; quelques jours après un combat, où véritablement il avoit été vainqueur; mais qui lui avoit coûté la vie de tous ses freres, comme nous l'avons rapporté ci-dessus.

Plusieurs amis du jeune Comte, (& c'étoient les plus sages) tâchèrent de lui persuader qu'avant de partir, il devoit se marier avec une fille de la maison de Lorraine, qui lui étoit destinée, & songer à se faire des héritiers, avant de s'engager dans un voyage si périlleux. D'autres soutinrent au contraire, qu'il ne falloit mettre aucun obstacle à l'ardeur de ce jeune Seigneur, qui n'agissoit que pour la gloire de Dieu, qui par conséquent ne manqueroit pas de le combler de bénédictions & de prospérités; & qu'ayant à expier les erreurs de son ayeul, de son pere, & les siennes, il ne falloit pas user du moindre retardement. On suivit malheureusement le sentiment de ces derniers.

Il avoit l'air prévenant, & une taille avantageuse; une noble candeur renoit sur son visage; son esprit égaloit sa haute naissance; & s'il eût vécu davantage, son mérite l'eût rendu digne de sa fortune. Il avoit quelque teinture des belles Lettres; mais il s'attachoit particulièrement aux arts, qui pouvoient flatter sa curiosité. Dans ses voyages, il recherchoit les curieux, & écrivoit lui-même tout ce qu'il pouvoit apprendre d'eux. Nous avons un gros volume de ses recherches & de ses descriptions; en sorte

HAWAI  
IV.  
1605.

De Pon-  
tus Thi-  
ard de  
Bissy.

qu'on avoit lieu de craindre, que l'oisiveté augmentant son attachement pour cette sorte d'étude, il ne la préférât à des occupations plus digne de lui, & plus convenables à sa condition.

Je vais maintenant parler de quelques Scavans, qui ont vécu très-long-tems; ce qui est rare dans des personnes, dont les travaux abrègent ordinairement les jours. Je m'arrêterai d'abord à Pontus de Thiard, Sieur de Bissy, Gentilhomme Bourguignon. Il sçavoit trois langues dans sa jeunesse: les belles Lettres furent sa première occupation; & Pontus augmenta le nombre des Poëtes François, qui ont illustré le regne de Henri II. Il étudia ensuite les Mathématiques, & la Philosophie de Platon. Enfin il s'appliqua à la Théologie, & il a fait plusieurs traités, la plupart en François, & d'une profonde érudition. Il parut quelque tems à la Cour, & eut la faveur de Henri III. qui lui donna l'évêché de Châlons sur Saône. A quatre-vingts ans, un peu avant sa mort, il composa un livre de la véritable signification des mots, & l'ajouta comme un supplément aux Opuscules de Philon le Juif, sur lequel il avoit fait des notes. Il travailloit sans relâche. Comme il étoit très-gros, il mangeoit beaucoup, & recherchoit les meilleurs vins, tels que ceux qu'on recueille sur les bords de la Saône: il en buvoit beaucoup, & sans y mêmer d'eau; cependant il ne s'enivroit jamais. Lorsqu'il alloit se coucher, il en buvoit ordinairement un grand verre, sans que sa santé en souffrit. Vingt années de travail dans le sacré ministère lui acquirent la réputation d'un Evêque aussi docte, que pieux. Sa santé fut toujours égale, & son esprit ne se sentit point des foiblesses ordinaires à la vieillesse. Enfin il mourut à quatre-vingt-quatre ans, le 9. d'Octobre. Il laissa son évêché à Cyrus, fils de son frere.

De Théodore de Beze.

Théodore de Beze mourut six jours avant Pontus de Thiard. Il étoit natif de Vezelai en Bourgogne, & il eut un oncle Conseiller au Parlement de Paris. La gayeté, la délicatesse de son esprit, & sa longue vie, le font assez connoître. Une étude agréable l'occupa pendant soixante ans; il parvint à un âge avancé, où il se vit enfin prive des plaisirs, sans lesquels la vie est insupportable. En effet, quoiqu'il se ressouvint du passé, il ne pouvoit conserver aucun souvenir du présent. Il récitoit tout le Psautier en Hébreu, & citoit avec la même facilité le moindre passage des Epîtres de Saint Paul en Grec. Il raisonnoit même avec beaucoup de jugement sur ce qui avoit fait autrefois la matière de ses études; mais il oublioit sur le champ ce qu'il venoit de dire. Dans cette langueur perpétuelle, qui enveloppoit de ténèbres sa mémoire & son jugement, il vécut deux années. Enfin, voulant un jour aller au prêche, il fut attaqué d'une convulsion subite qui l'étouffa. Il mourut âgé de quatre-vingt-six ans, trois mois, dix-neuf jours. Antoine Faye fit son oraison funebre, & Scaliger composa à sa louange un poëme fort élégant, qui sera comme un monument éternel de leur ancienne & sincère amitié. La douleur de Scaliger alla même si loin, qu'il fit sur la ville où Beze mourut, des imprécations & des présages sinistres, que l'événement n'a point encore justifiés.

Ro-

Robert Constantin, né à Caen en basse Normandie, mourut aussi cette année, encore plus âgé que Beze, avec qui il avoit eu d'étroites liaisons. Il sçavoit les trois langues, & particulièrement la Grecque & la Latine (1). Il étudia, ou il voyagea toute sa vie (2). Il avoit été domestique de Jule César Scaliger, & rendit publics, après la mort de ce sçavant homme, des commentaires sur une partie de Théophraste, que l'auteur n'avoit pas fait imprimer. Constantin a souvent passé pour plagiaire; mais sa bonne foi éclata dans cette occasion (3). Il vécut cent trois ans (4) sans aucune foiblesse ni d'esprit ni de corps. La mémoire, qui de toutes les facultés de l'ame, est celle qui reçoit plus facilement l'impression ordinaire des maladies, ou de la vieillesse, se conserva chez lui toute entière jusqu'au dernier soupir. Une pleuresie le mit au tombeau sur la fin de cette année le 27. de Décembre.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter en cet endroit un trait remarquable, tiré d'Emmanuel de Meteren: c'est un illustre exemple d'une longue vie, & de l'amour conjugal. A Delft en Hollande, un homme mourut à l'âge de cent trois ans, & sa femme à quatre-vingt-dix-neuf, après soixante & quinze de mariage. Ils étoient tous deux de la lie du peuple; ainsi la bassesse de leur condition a empêché qu'on ne les connût plus particulièrement. La mort même sembla mettre le comble au bonheur d'une si longue

VIC.

(1) Dont il nous a laissé de sçavans dictionnaires. Il étudia &c. MS. du Roi.

(2) Elle fut si longue, qu'on peut le regarder comme un des prodiges de vieillesse des plus étonnans, qui aient paru de nos jours; d'autant plus qu'il est rare, & qu'il n'arrive même presque jamais, que les gens de Lettres vivent jusqu'à un âge si avancé. Nous avons déjà dit ailleurs, qu'il fut de la suite de l'illustre Paul de Foix dans ses Ambassades d'Angleterre & d'Ecosse. Il avoit été déjà auparavant Médecin de la maison de la Reine Catherine de Medicis. Ce fut tandis qu'il exerçoit cet emploi, qu'il profita des voyages qu'il faisoit à Lyon de tems en tems, pour donner au public une édition des Ouvrages de Celse, retrus & corrigés sur les meilleurs manuscrits. Il avoit aussi demeuré chez Jule César Scaliger &c. MS. du Roi.

(3) La bonne foi avec laquelle il agit en cette occasion, suffit pour le justifier du crime de plagiaire, dont on l'a souvent accusé. En effet, la droiture dont il usa alors, ne doit-elle pas nous être caution de celle avec laquelle il s'est comporté dans d'autres circonstances pécuniaires; sur-tout n'ayant depuis rien donné au public, qui passât la portée de son génie, ni qu'on pût soupçonner d'être un larcin fait à la réputation de cet homme divin? Il n'en faut pas davantage, à moi avis, pour fermer la bouche à la médisance.

Constantin s'étoit d'abord marié à Paris. Après la mort de sa première femme, il en épousa une autre à Montauban dans le Quercy, & il eut de ce second mariage un fils, qui lui survécut. Il fut long-tems principal du collège d'Ortez en Besro, ensuite de celui de Castres en Languedoc. Enfin il revint à Montauban, où il enseigna encore le Grec & le Latin jusqu'à une extrême vieillesse, sans ressentir jamais aucune infirmité, conservant toujours une tant parfaite à la faveur d'une vie très-réglée & d'un peu d'exercice qu'il faisoit ordinairement chez lui, en s'escrimant d'une épée à deux mains. Il vécut cent trois ans &c. MS. du Roi.

(4) Robert Constantin vécut cent trois ans. ] M. de Thou s'est trompé, & sur l'année mortuë de Robert Constantin, & sur l'âge de cet homme. Dans le Scaligeriana, Joseph Scaliger, né en 1540. ne se fait que de dix ans moins âgé que lui. Ainsi, en 1605. Robert Constantin auroit eu seulement 75. ans, & n'en auroit pas eu cent trois, comme l'a cru M. de Thou suivant les Mémoires de l'Etoile 1719. Tom. II. p. 368. Robert Constantin n'est mort qu'en Mai 1611. Mais comme d'ailleurs l'auteur de ces Mémoires lui donne cent dix ans de vie, on voit qu'à l'égard de l'âge de ce vieillard, cet auteur étoit dans la même erreur que M. de Thou. Le DUCHAN.

HENRI  
IV.  
1605.  
De Robert Constantin.

**Henri IV.** 1605. vie. L'un ne survécut à l'autre que de trois heures, & la nature fit en eux, ce que les Dieux, comme le disent les Poëtes, n'accorderent à Philemon & à Baucis, que par une faveur singulière.

**De Simon Marion.**

Enfin Simon Marion, naît de Nevers, mourut à Paris le 11. de Février, à l'âge de soixante & quatre ans, trois mois, & fut enterré à Saint Merry. Il fit éclater dans le barreau son érudition, & son éloquence, & en a laissé des preuves à la postérité, dans quelques-uns de ses plaidoyers, qui ont été imprimés. Son mérite l'éleva à différentes charges, dans lesquelles il conserva toujours la même égalité d'ame. Il fut Avocat général. Son éloquence, son discernement, & son intégrité le firent juger très-digne de cette grande charge; il défendit avec fermeté le droit de la Couronne, & les libertés du Royaume (1).

Henriette-Catherine de Joyeuse, Duchesse de Montpensier, accoucha le 15. d'Octobre de cette année dans le château de Gaillon d'une fille, qui fut nommée Marie, dont la naissance fut bientôt suivie de la mort funeste de Henri de Bourbon, Duc de Montpensier. Cette Princesse est l'unique héritière des biens de son illustre père: elle l'est aussi de ses vertus, & l'on voit reluire en elle la même piété, & le même mérite. Après la mort du Duc d'Orléans (2), elle a été fiancée au Duc d'Anjou (3), frère de ce Prince: ce mariage assure à la maison Royale l'ancien domaine de celle de Bourbon.

**Procès du Comte d'Auvergne, d'Entraques, de la Marquise de Verneuil, & du Chevalier Morgan.**

**Représentations de l'Avocat général.**

Reprenons les affaires de France. On continuoit au Parlement les informations contre le Comte d'Auvergne, d'Entraques, & la Marquise de Verneuil sa fille, dont on avoit commencé le procès l'année dernière. Le Comte refusoit de répondre aux interrogations des commissaires Achille de Harlai premier Président, Etienne de Fleury, & Philibert de Turin, Conseillers. Pour autoriser son silence, il prétendoit les lettres d'abolition, & le brevet que le Roi lui avoit accordé. Dans ces circonstances, la Cour députa à sa Majesté Louis Servin, Avocat général, pour demander des ordres précis sur les pièces alléguées par l'accusé.

Servin représenta, que le Comte d'Auvergne étoit déjà tombé trois fois dans le crime de lèse-Majesté, qui est au-dessus de tous les attentats, & qui les renferme tous; qu'il étoit d'abord entré dans la conjuration de Mathurin Chartier, qui avoit reçu le châtimement dû à son crime: qu'ensuite il avoit été du complot formé par le Duc de Biron; & qu'enfin il avoit entretenu des liaisons secrètes avec les Espagnols: qu'il s'étoit rendu indigne de pardon, en réitérant si souvent le même crime: qu'une bonté trop extrême feroit espérer l'impunité aux plus grands scélérats, & que si l'on ne donnoit un exemple éclatant de sévérité, la personne sacrée du Roi, la Reine & le Dauphin, de la conservation desquels dépendoit le salut de l'Etat, ne feroient pas en sûreté.

Servin

(1) Et quoi qu'il fût d'ailleurs très-zélé Catholique, il regarda toujours les nouveaux établissemens Religieux, & leurs privilèges particuliers, comme très-pernicieux à l'Etat, & les attaqua avec ferme-

té. MS. du Roi, DUFUY & RICAULT.

(2) Second fils de France.

(3) Gaston de France Duc d'Anjou, puis Duc d'Orléans.

Servin ayant fait sur ce sujet un long discours, le Roi, pour y répondre, rappella ce qui s'étoit passé précédemment, & ajouta qu'il avoit été obligé par le malheur des tems d'accorder au Comte d'Auvergne les lettres d'abolition, & le brevet dont il étoit question: qu'il ne les lui avoit donnés que pour le gagner, & le faire rentrer dans son devoir; mais que s'étant rendu indigne par son obstination de ressentir les effets de la bonté de son Prince, & n'ayant pas voulu mériter son pardon en avoiant son crime, sa Majesté croyoit que la parole qu'elle avoit donnée au Comte par les lettres & par le brevet, se trouvoit dérangée: que puisque la douceur & la bonté n'avoient fait aucune impression sur l'esprit du Comte, il falloit user de sévérité contre un indigne sujet, qui étoit tombé si souvent dans le même crime: qu'ainsi sa Majesté vouloit que sans avoir égard aux lettres d'abolition & au brevet, qui servoient de défenses à l'accusé, son procès fût fait & parait conformement aux loix de ce Royaume.

En exécution de ces ordres, & sur les poursuites du Procureur général, la Cour rendit un arrêt, par lequel elle ordonna que sans aucun égard pour les défenses du Comte d'Auvergne, il subiroit interrogatoire pardevant les commissaires; & que si l'accusé résusoit de répondre, il demeureroit convaincu des faits qui lui étoient imputés. Ceci se passa le 29. de Décembre.

Cependant François de Balsac d'Entragues subit trois différens interrogatoires, dans lesquels il ne nia pas tout à fait le complot dont il étoit question; mais pour s'excuser, & pour décharger la Marquise sa fille, il donna un écrit qui avoit déjà été présenté au Roi à S. Germain en Laye le 24. de Juin. Il y représentoit que depuis la conquête de Mets, il avoit rendu de grands services à l'Etat, tant dans la paix que dans la guerre, & que sa fidélité avoit éclaté dans tous les tems: que dans les derniers troubles il avoit toujours été attaché au Roi: qu'il avoit prodigué son bien pour sa patrie, & contracté des dettes qui avoient totalement dérangé ses affaires domestiques: qu'il avoit sacrifié sa fortune aux besoins de l'Etat, & que le malheur des tems l'avoit empêché de songer à l'établissement de ses enfans. „ Dès que la guerre a été finie, ajoutoit-il, quel a été le prix „ de mes travaux? On m'a ôté le gouvernement de l'Orléanois, pour le „ donner à un autre, sans m'accorder le moindre dédommagement. J'ai „ dissimulé mes chagrins; & quelque raison que j'eusse de me plaindre, ma „ douleur est restée dans le silence. Pour réparer les pertes qu'avoit souffertes ma famille, & y trouver un remède que j'avois inutilement attendu de la bonté du Roi, je me retirai dans mes terres, où accablé d'années & de maladies, je ressentis encore les plus cruels coups d'une aveugle fortune. Ma fille, l'unique consolation de ma vieillesse, plut au Roi, & ce dernier trait du sort vint mettre le comble à mes malheurs. „ Le chagrin augmenta mes maladies, & des peines d'esprit encore plus violentes se joignirent aux maux que souffroit mon corps. Je me voyois exposé à toutes les railleries des courtisans; & ce qui fait ordinairement le plaisir des peres, & qui devoit faire la gloire & le bonheur de ma famille.

Tout X.

C

„ mille,

HENRI  
IV.

1605.

Le Roi  
ordonne  
la con-  
clusion  
du pro-  
ces.

Arrêt en  
confé-  
quence.

Apolo-  
gie d'En-  
tragues.

HENRI  
IV.  
1605.

„ mille, étoit au contraire la cause de ma honte, du deshonneur de ma maison, & des mépris outrageans dont on m'accabloit.  
 „ „ Combien de fois ai-je très-humblement demandé à sa Majesté la permission de me retirer d'une Cour, dans laquelle j'étois ou méprisé ou odieux ? j'ai été refusé. Comme le mal augmentoit, j'ai prétexté une maladie pour faciliter mon congé ; j'ai voulu sortir du Royaume, prêt à laisser ma femme & mes enfans : mais toutes mes prières ont été inutiles.  
 „ „ Dans la suite, sur quelques soupçons dont je ne sçais point la cause, on me refusa avec plus de cruauté, ce que je demandois avec tant d'ardeur, & l'on m'ôta ce qui dans ma mauvaise fortune pouvoit me consoler & me soutenir ; on me défendit enfin de voir ma fille.  
 „ „ Lorsque j'espérois quelque heureux changement, & que je comptois davantage sur la bonté du Roi, la colère de la Reine éclata, & m'accabla d'un trait dont rien ne pouvoit me garantir. Le bruit courut alors que la Marquise ma fille étoit dans un danger extrême, & que l'implacable courroux de la Reine s'étendrait aussi sur le pere & les freres. Les discours mêmes de sa Majesté firent assez voir qu'elle étoit sensiblement offensée.  
 „ „ Ma fille, pour prévenir l'orage, ne vit plus le Roi que très-rarement, se flattant que l'absence éteindroit peu à peu l'amour du Prince, & qu'elle retraite volontaire calmeroit l'esprit irrité de la Reine. Pour moi, j'étois prêt non-seulement de quitter la Cour, mais encore de sortir du Royaume. Il se présenta même une occasion qui m'y engageoit. La fille du Prince d'Orange, amie intime de ma fille, voulant aller en Angleterre, se lui offrit de l'accompagner avec ma fille dans ce voyage. Le dessein étoit pris de nous arrêter quelques mois en Hollande ; nous devions ensuite passer dans la Grande-Bretagne, où j'ai pour parens le Duc de Lenox, & plusieurs autres Seigneurs. Ma fille en demanda la permission au Roi, & fit tout pour l'obtenir ; mais ses prières furent inutiles, & on lui refusa absolument cette grace.  
 „ „ Cependant la haine qu'on portoit à ma famille augmentoit tous les jours. On nous menaçoit ouvertement ; & ma fille fut informée des accusations que quelques Seigneurs avoient formées contre nous. Elle alla sur le champ se jeter aux pieds du Roi, & lui représenta les larmes aux yeux, le péril dont elle étoit menacée, & la nécessité qu'il y avoit de songer à la conservation des enfans de sa Majesté. Sa douleur fut si éloquentte, que le Roi en parut ému, & fit quelque attention à ses prières.  
 „ „ Le Comte d'Auvergne, frere uterin de la Marquise, parut touché du danger qui menaçoit sa sœur. J'eus à ce sujet plusieurs conversations secrètes avec lui seul, & à l'insçu de ma fille, parce qu'il nous parut plus à propos de lui cacher nos entretiens, que de renouveler ses douleurs dans de vaines délibérations.  
 „ „ Lorsque nous songions aux moyens d'éviter un péril qui nous menaçoit également, Thomas Morgan Chevalier Anglois, qui a été Agent de Marie Reine d'Ecosse, & qui étoit mon ami, vint nous trouver & demanda à  
 „ „ me



„ me parler en particulier. Il me fit d'abord souvenir de notre ancienne  
 „ liaison, & me dit qu'il avoit des complimens à me faire de la part de Jean  
 „ de Taxis Ambassadeur d'Espagne. Vingt ans auparavant j'avois fait connois-  
 „ sance avec ce Ministre à Montreuil-laut-Yonne, où j'étois alors avec le  
 „ Duc de Guise. Je ne refusai point l'entretien que me demandoit Morgan;  
 „ & je m'y rendis avec d'autant plus de raison, que je voulois approfondir  
 „ une affaire qui m'étoit arrivée quelque tems auparavant.

HENRI  
IV.  
1605.

„ En effet étant un jour à Clery près d'Orléans, un homme qui se dit  
 „ ensuite Espagnol, mais que je ne connoissois pas, & qui parloit Italien,  
 „ vint me trouver dans l'auberge où je logeois. Il m'assura que le Roi  
 „ d'Espagne l'avoit envoyé en poste pour traiter avec moi sur la promesse  
 „ de mariage que le Roi a fait à ma fille. Rassis étoit entré dans cette af-  
 „ faire (nous avons parlé de cet homme en rapportant la mort de Nicolas  
 „ l'Hoste), & avoit fait de grandes promesses à Bernardin de Mendoza  
 „ par une indigne supercherie. Guillaume Fouquet de la Varenne, que le  
 „ Roi a envoyé secrètement en Espagne il y a dix ans, a connu par lui-  
 „ même la fourberie de cet homme.

„ A la persuasion de Morgan, j'allai pendant la nuit trouver de Taxis, &  
 „ je le vis au mois de Novembre 1602. Nous renouvelâmes d'abord no-  
 „ tre ancienne connoissance. Il me parla ensuite de la ligue dont il se fai-  
 „ soit gloire d'avoir été l'auteur. Les amours du Roi avec ma fille, & la  
 „ promesse de mariage firent aussi partie de notre entretien. Enfin je lui  
 „ parlai du courier de Clery; il me répondit avec un certain air ingénu,  
 „ qu'il n'avoit aucune connoissance de cette affaire, & reprit aussitôt la  
 „ conversation sur la promesse du Roi. Il voulut m'engager de lui met-  
 „ tre entre les mains, ou du moins de lui en donner une copie; mais je  
 „ lui répondis que je n'y consentirois jamais, & que ma fille ne permet-  
 „ troit pas que je confiasse cette pièce à des étrangers. J'ajoutai même,  
 „ que sa Majesté n'avoit pas paru jusqu'ici se mettre fort en peine de cet  
 „ écrit. Voilà le précis du premier entretien que j'eus avec Taxis, dans  
 „ la maison où il demeuroit.

„ Morgan ménagea encore une seconde conversation; & je vis Taxis  
 „ au mois de Juin suivant, dans un endroit qui m'est inconnu. Le Comte  
 „ d'Auvergne y vint avec moi: après nous être salués réciproquement, il  
 „ demanda à Taxis des nouvelles du siège d'Ostende. L'Espagnol lui  
 „ répondit, que son maître auroit dompté depuis long-tems les rebelles  
 „ des Pays-bas, si le Roi ne les avoit soltenus, & n'avoit fourni des secours  
 „ d'hommes & d'argent à des peuples qui avoient ôsé prendre les armes  
 „ contre leur légitime Souverain.

„ Le Comte replica que dans la guerre d'Espagne les Etats-Généraux  
 „ avoient donné au Roi de puissans secours, & qu'il étoit juste qu'il leur  
 „ rendit les sommes qu'ils lui avoient prêtées, & qu'il les secourût com-  
 „ me ils l'avoient fait: que s'il passoit en Hollande un grand nombre de  
 „ François, quoique la paix fût faite avec l'Espagne, le Roi n'y avoit au-  
 „ cune part, puisque ses sujets y alloient sans ses ordres: qu'il falloit im-  
 „ puter l'ardeur de la Noblesse François à une antipathie qu'elle avoit

HENRI  
IV.  
1605.

„ naturellement pour les Espagnols, & qui l'engageoit à se jeter volontai-  
„ rement du côté de leurs ennemis.

„ On parla ensuite des exercices violens, comme de la chasse & de la  
„ pâme, qui faisoient les plaisirs du Roi, & qui étoient très-préjudicia-  
„ bles à sa santé. Sur quoi Taxis dit que le Roi, qui par son âge & par  
„ son genre de vie, alloit à grands pas au tombeau, laisseroit après lui  
„ un jeune Roi d'Espagne, dont le courage & la puissance, soutenu par  
„ de grands Capitaines & par la justice de sa cause, feroient trembler la  
„ France: que son maître se vengeroit alors des injures qu'il avoit reçues  
„ dans les Pais-bas, & recouvreroit facilement ce qu'il auroit perdu.

„ Ce discours ayant échauffé les esprits, Taxis commença à révoquer  
„ en doute la sincérité de la conversion du Roi: car qui croira, dit-il,  
„ que Henri soit bon Catholique, lorsque sous ses yeux & sans y former  
„ le moindre obstacle, les sectaires se multiplient tous les jours en Fran-  
„ ce? Bien-loin de l'empêcher, il leur accorde des lieux pour leurs pré-  
„ ches & pour leurs assemblées; il leur donne des gouvernemens; il les  
„ comble d'honneurs; il leur confie la garde de ses places; & soit en  
„ paix, soit en guerre, les hérétiques occupent les postes les plus éclatans  
„ de l'Etat.

„ Le Comte d'Auvergne, ayant témoigné qu'il n'étoit pas du sentiment  
„ de Taxis, ce dernier ajouta que si le Roi mourait, on feroit aussi-tôt  
„ une irruption en France du côté de la Savoye, du Piémont, de l'Espa-  
„ gne & de la Flandre, & qu'alors plusieurs Seigneurs François pren-  
„ droient la croix rouge. Le Comte, pour approfondir ce dessein, lui  
„ répliqua qu'il n'étoit pas facile d'entrer en France de ces côtés-là, &  
„ que les passages étoient gardés: mais qu'à la vérité, si une armée com-  
„ posée de dix mille Piquiers, & d'un nombre suffisant d'Arquebustiers,  
„ avec dix pièces de canon, nous attaquoit à l'improviste sur les fron-  
„ tières de Roussillon, le Royaume seroit dans un grand danger. Alors  
„ Taxis lui dit qu'un de ses souhaits seroit de voir le Comte d'Auvergne  
„ avec la croix rouge, & à la tête des troupes Espagnoles.

„ Le Comte répondit, que si le Duc de Savoye se mettoit alors en cam-  
„ pagne pour appuyer cette entreprise, il ne doutoit point du succès, &  
„ qu'en peu de jours il seroit sur les bords de la Loire; mais il ajouta  
„ aussi-tôt, comme fâché de ce qu'il venoit de dire, qu'il aimoit mieux  
„ mourir que d'entrer dans un pareil complot.

„ Tout cela se disoit entre eux, sans aucun dessein, & seulement pour  
„ s'entretenir. J'étois présent à cette conversation, & pour la terminer,  
„ je dis que je ne voyois aucune apparence de guerre, & que suivant l'ho-  
„ roscope tirée par Côme Ruggieri, ces deux Rois observeroient les der-  
„ niers traités de paix. (Nous avons parlé de ce Côme Ruggieri sous les  
„ années 1574. & 1598.)

D'Entragues affiroit que chacun s'étoit ensuite retiré; mais que quel-  
que tems après Morgan, qui voyoit souvent Taxis, lui étoit venu dire  
que le Ministre Espagnol vouloit avoir une conversation particulière avec  
lui: qu'il se préparoit à partir, & que Balthazar de Zuniga son successeur  
étoit

étoit déjà arrivé. „ J'attendis la nuit, continua-t-il, pour aller chez Taxis, & le Comte d'Auvergne m'accompagna. Après les civilités ordinaires, Taxis nous demanda si nous voulions voir Zuniga. Je le refusai d'abord; mais le Comte m'y fit consentir. Zuniga, qui étoit dans la chambre voisine, entra aussi-tôt, & prit le Comte en particulier. Pour moi, je restai avec Taxis, qui ne tarda pas à me parler de la promesse de mariage: Si, me dit-il, elle est conçüe, comme quelques personnes me l'ont assuré, je vous promets dix mille écus de pension, qui sera payée tous les ans par avance. On vous comptera cette somme avant mon départ, & je prendrai de justes mesures pour vous la faire toucher dans la suite; je vous le jure, foi de Gentilhomme.

„ Je refusai ses offres; je lui protestai que je n'avois pas la promesse, ni même la copie de cette pièce. Il me demanda encore si l'effet de cette promesse dépendoit de la volonté des Princes du sang, & de la détermination du Conseil du Roi? Je lui répondis, que la promesse étoit absolüe, ou plutôt qu'il n'y avoit d'autre condition que la naissance d'un fils. Taxis voulut aussi savoir si ce qu'on debitoit de la colère de la Reine, étoit réel, & si elle avoit dit que dès que le Roi seroit mort, elle seroit mettre en prison ma fille & son fils.

„ On a, lui dis-je, fait à la Marquise des rapports assez semblables; mais je crois, ajoutai-je, que tous ces bruits sont faux. J'espère, ou que cela n'arrivera pas, ou que je ne verrai point tous ces malheurs. Le Roi vivra sans doute plus long-tems que moi, puisqu'il n'a que 50. ans, & que j'en ai 63. D'ailleurs le Comte, frere uterin de ma fille, & qui est dans la fleur de son âge, n'abandonnera pas une sœur qui lui est si chère. Taxis m'assura que je trouverois en Flandre une retraite assurée: que dès qu'il seroit arrivé en Espagne, il en parleroit à son maître, & qu'il en écrirait à Zuniga. Je remerciai Taxis, & le priai de ne point trop s'intéresser pour moi, puisque je n'avois pas besoin de ses services. „ Enfin d'Entragues assüroit qu'il n'avoit jamais eu la pensée de lui confier la promesse du Roi: qu'au contraire il avoit toujours offert de la rendre à sa Majesté, & qu'il l'avoit soigneusement gardée jusqu'à ce que le Roi l'eût reprise. Il y avoit encore dans ce mémoire quelques réponses au contenu des lettres interceptées, qui servoient de pièces de conviction.

D'Entragues ayant été conduit devant les commissaires, refusa de répondre, sous prétexte qu'il ne pouvoit dire tout ce qui seroit à sa justification, sans offenser le Roi, & que le respect lui fermoit la bouche. Il refusa encore de s'en rapporter aux déclarations du Comte d'Auvergne son coaccusé; & assüra, que le Comte vouloit perdre la Marquise sa sœur, & que Morgan n'étoit pas de meilleure foi que lui.

Le Procureur général ayant appris au Roi le prétexte dont d'Entragues se servoit pour autoriser le refus qu'il faisoit de répondre à ses juges, sa Majesté permit aussi-tôt aux accusés de dire tout ce qu'ils jugeroient nécessaire pour leur défense.

Dès que d'Entragues eut été informé de la volonté du Roi, il s'expliqua plus au long sur les conférences qu'il avoit eûes avec Taxis, & en fit un

HENRI  
IV.  
1605.

détail assez conforme au contenu de son mémoire. Il tâcha de faire sentir à ses juges tout le pouvoir de la tendresse paternelle sur le cœur d'un père, qui voyoit sa fille dans un danger extrême. Pour disculper entièrement la Marquise, il protesta qu'elle n'avoit eu aucune connoissance de ce qu'il avoit fait avec les Espagnols. „ La preuve, disoit-il, que ma fille n'en a rien „ sçû, c'est que craignant la colère & les menaces de la Reine, elle s'est „ souvent adressée au Roi pour en prévenir les effets. Sa Majesté lui offrit „ pour retraite le château de Caen en basse Normandie; & si la proposition „ ne fut pas acceptée, c'est que le Roi ne voulut pas permettre que la „ Marquise disposât du gouvernement de cette place. „

Dans un troisième interrogatoire, les commissaires lui représentèrent des lettres qui avoient été trouvées dans le porte-feuille de Morgan, lorsqu'on l'avoit arrêté, & par lesquelles il paroît qu'une copie de la promesse de mariage avoit été envoyée en Espagne. Mais l'accusé assura toujours avec la même fermeté, que cette promesse n'avoit jamais paru au-dehors, & se servit de réponses ambiguës, pour éluder les objections qu'on lui fit à ce sujet. Voilà le précis de ce qui fut fait contre d'Entragues.

Et au  
Comte  
d'Auver-  
gne.

Dès le mois de Novembre précédent, le Comte d'Auvergne avoit été interrogé par Nicolas Brulart de Sillery, & par le Président Jeannin. Il avoit fait des aveux à peu près semblables à ce que d'Entragues avoit dit dans son écrit, ou répondu dans ses interrogatoires. On n'y remarquoit de différence qu'en ce que le père employoit tout pour justifier sa fille, & qu'au contraire le Comte qui croyoit diminuer son crime en multipliant le nombre des criminels, faisoit tous ses efforts, pour persuader à ses juges que la Marquise avoit été informée de tout ce qui avoit été fait pour elle avec les Espagnols.

Il alléguait d'abord les lettres d'abolition que le Roi lui avoit accordées un an auparavant, & le brevet d'amnistie de tout le passé. Sur le fondement de ces deux pièces, il refusa de répondre, de crainte, disoit-il, de détruire la grâce qu'il avoit obtenue de la bonté du Prince : enfin sur les poursuites du Procureur général, & après l'arrêt que la Cour rendit à ce sujet, il offrit de subir interrogatoire ; mais sous la réserve de tous ses droits. Il avoua donc, en présence de Sillery & de Jeannin, la résolution que sa sœur avoit prise de sortir du Royaume, s'il arrivoit quelque accident au Roi.

Peu contents de ce premier aveu, les commissaires l'interrogèrent encore sur les différens complots qu'il avoit formés pendant la vie du Maréchal de Biron avec le Duc de Savoye, par l'entremise de Mathurin Charrier, & sur ses intrigues avec Biron même. On voulut aussi avoir des éclaircissements sur le dessein qu'il avoit formé avec Taxis & Zuniga de faire une irruption en France, & enfin sur les conférences que de la Sale avoit eues à ce sujet en Savoye, & la Rochette en Espagne; car les rapports qu'on en avoit faits au Roi, étoient ou imparfaits ou peu sincères.

Le Comte soutint qu'il avoit une amnistie sur tous ces chefs : que sa Majesté lui avoit donné son approbation, & avoit eu connoissance de ce qu'il avoit fait. Mais lorsqu'on lui objecta sa fuite, & les refus qu'il avoit  
faits

faits de se rendre auprès du Roi, malgré les ordres réitérés qu'il en avoit reçus, alors il n'alléguait que de vaines excuses, & des prétextes sans fondement.

HENRI  
IV.  
1605.

Sur l'article de la promesse du Roi, que les Espagnols avoient demandée si souvent, il fit réponse que d'Entragues n'en avoit point donné copie; mais qu'il l'avoit souvent répétée mot à mot devant Taxis & Zuniga.

On lui reprocha qu'il avoit fait un écrit à la louange de Biron, & l'avoit donné à la Marquise qu'on accusoit de conserver un portrait du Maréchal: mais il nia tous ces faits, & avoua seulement que sa sœur avoit résolu de se retirer du Royaume, si le Roi sût mort; & que dans la crainte que la colère de la Reine ne retombât sur lui-même, il avoit traité avec les Espagnols, pour se ménager un asile chez eux.

Enfin on lui demanda, s'il reconnoissoit comme sincères & véritables les déclarations d'Entragues & de la Marquise? Il répondit que par leurs discours ils avoient irrité le Roi contre lui, & qu'ainsi leurs témoignages lui paroissent trop suspects pour y souscrire.

On fit ensuite subir un interrogatoire à Morgan, & on lui demanda quel étoit le motif de ses liaisons avec Taxis & d'Entragues? Il répondit qu'il avoit ménagé l'amitié de Taxis, afin qu'appuyé du crédit de ce Ministre, il pût se faire payer à la Cour d'Espagne de six mille écus, qui lui étoient dûs par la Reine d'Ecosse, dont il avoit été Agent pendant quelque tems: qu'il n'avoit vu d'Entragues, que dans le dessein d'obtenir de lui des lettres de recommandation pour le Duc de Lenox son neveu, qui étoit fort puissant en Angleterre: qu'au surplus il n'avoit pas cru que ses visites chez Taxis eussent rien de criminel: qu'il ne les avoit faites que par le conseil du Comte d'Auvergne & d'Entragues: qu'enfin il étoit étranger & exilé de sa patrie pour cause de Religion; & que s'il avoit commis quelque faute, il imploreroit la clémence du Roi très-Christien.

Le Che-  
valier  
Morgan  
inter-  
rogé.

La Marquise fut interrogée la dernière: elle assura qu'elle n'avoit jamais traité avec Taxis, & ne l'avoit vu qu'une seule fois, lorsqu'avec la permission du Roi, & en présence de plusieurs personnes, il étoit venu la saluer, en partant pour l'Espagne: qu'elle n'avoit eu aucune connoissance des conférences que son pere & le Comte d'Auvergne avoient eues avec ce Ministre: qu'elle n'en avoit été informée que très-tard, & par la bouche du Roi même: qu'au surplus son pere & son frere n'avoient demandé aux Espagnols une retraite que pour elle, & qu'ils n'avoient jamais eu le dessein d'enlever ses enfans, pour les mettre entre les mains d'un Prince étranger.

Interro-  
gatoire  
de la Mar-  
quise de  
Verneuil.

On l'accusoit d'avoir eu un entretien secret, & pris quelques engagements avec Louis de Velasco, qui avoit accompagné en France le Comte de Castille. On ajoutoit que Velasco lui avoit promis de se trouver sur les frontières, avec trois cens chevaux pour la recevoir, & la conduire en lieu de sûreté: que Taxis avoit dit que le Roi son maître étoit encore assez riche pour employer cinquante mille ducats à l'entretien de la

Mar-

**Henri IV.** Marquise & de ses enfans ; mais elle nia tous ces faits , & soutint hardiment qu'elle n'en avoit aucune connoissance.

**1605.** Après que les accusés eurent subi interrogatoire , on procéda à la confrontation , tant des accusés entre eux , que d'eux aux témoins. Enfin sur le vu des charges & informations , des interrogatoires , des lettres du Comte d'Auvergne & d'Entragues , & de toutes les autres preuves qui étoient au procès , Charles bâtard de Valois Comte d'Auvergne , François de Balsac Sieur d'Entragues , & Thomas Morgan furent déclarés atteints & convaincus du crime de lèse-Majesté au premier chef , & d'avoir conspiré contre le Roi & l'Etat : pour réparation de quoi , il furent privés de leurs honneurs & dignités , & condamnés à avoir la tête tranchée par l'exécuteur de la haute justice , sur un échafaut qui seroit dressé à cet effet dans la place de Grève ; leurs biens demeurans acquis & confisqués au profit de sa Majesté. Quant à Henriette de Balsac , Marquise de Verneuil , la Cour ordonna qu'il'en seroit plus amplement informé , & cependant qu'elle seroit enfermée dans le monastère de Beaumont-lez-Tours , avec défenses de parler à d'autres personnes qu'aux Religieuses. Cet arrêt fut rendu le premier de Février. On en suspendit l'exécution , pour attendre les ordres du Roi , qui par le ministère de son Procureur général avoit défendu de passer outre.

La Marquise obtint d'abord la permission de se retirer à Verneuil , au lieu d'aller à Beaumont ; mais on lui défendit de parler à d'autres qu'à ses domestiques. La Cour rendit un nouvel arrêt à ce sujet le 23. de Mars.

**Le Roi leur accorde leur grace.** Quant à l'exécution du jugement contre les autres criminels , cette affaire demeura indécise pendant plusieurs mois , malgré les remontrances qu'on fit au Roi pour le déterminer. Enfin le 21. d'Août sa Majesté envoya au Parlement en faveur du Comte & d'Entragues , des lettres de réhabilitation en leurs biens & bonne renommée , & de commutation de la peine de mort , en celle d'une prison perpétuelle. Ils n'étoient pas cependant rétablis dans leurs gouvernemens & dignités. On pardonna aussi à Morgan ; mais à condition qu'il sortiroit du Royaume.

Au mois de Septembre suivant , le Roi accorda à la Marquise des lettres encore plus favorables que les premières. Son ancien amour pour elle , & la tendresse qu'il avoit pour leurs enfans communs , l'engagerent à défendre qu'on fit contre elle de plus amples informations , sous prétexte que cette affaire étoit assez discutée. L'accusation , & les actes probatoires étoient en tant que besoin abolis , & demeuroident nuls , & de nul effet. Par ces lettres la Marquise recouvroit encore sa liberté toute entière & la jouissance de ses biens ; défenses faites aux Procureurs généraux de sa Majesté & à ses Cours de Parlemens de renouveler cette accusation. Ces lettres patentes après quelques remontrances , furent enrégistrées le 16. de Septembre.

**Différens sent.** Elles firent différens impressions sur les esprits. Par la même raison qui avoit fait juger que la mort du Maréchal de Biron avoit été nécessaire , on

on jugeoit aussi qu'il étoit dangereux de pardonner à des personnes si considérables, sur-tout après leur condamnation. D'un autre côté on se persuada facilement que le Roi n'avoit pas agi sérieusement, & qu'il n'avoit jamais eu intention de faire exécuter l'arrêt que le Parlement rendoit. On étoit indigné de voir le ministère du tribunal le plus respectable, profané par une intrigue de Cour. Le Roi, disoit-on, a fait faire le procès à la Marquise, non pas pour la punir, ni pour donner un exemple aussi nécessaire que plein d'équité; mais afin que son pere & son frere qui avoient taché de l'éloigner de la Cour, fussent les premiers à l'exhorter de renouer ses anciennes liaisons avec un Prince qui en est éperdument amoureux.

Dans le cours d'une affaire qui causoit tant de peines au Roi, les Ambassadeurs des Cantons de Zurich, de Berne, de Bâle, & de Schaffouse, vinrent le trouver à Fontainebleau. Après avoir assuré sa Majesté d'un attachement inviolable, & comme héréditaire dans leur nation, ils dirent d'abord qu'ils étoient persuadés que le salut de l'Etat dépendoit de la conservation du Prince & du Dauphin. Ils demandèrent ensuite la grace du Duc de Bouillon. „ Nous prenons, dirent-ils, beaucoup de part à l'exil „ d'un premier Officier de la Couronne, dont la haute naissance se trouve „ relevée par les grands services qu'il a rendus à son Prince. Depuis trois „ ans, il est non-seulement obligé de chercher un asile chez les étrangers; „ mais encore ce qui fait son plus grand malheur, il sçait que votre Majesté „ est irritée contre lui. La colère d'un maître, dont il a tant de fois éprouvé „ la bonté, lui est insupportable.

„ Vous ne pouvez, Sire, flatter par un endroit plus sensible des peuples „ qui vous sont dévoués, qu'en prenant en bonne part leurs très-humbles „ supplications, pour un sujet plus malheureux que coupable, & qui a été „ accablé par les traits de la plus noire calomnie. Faites en sorte, Sire, „ que l'on ne croye pas qu'il est persécuté; plutôt par la haine d'une Religion qui nous est commune avec lui, que pour ses fautes particulières. „ Tout ce qu'il a fait pour l'Etat, & les preuves éclatantes qu'il a données „ de sa fidélité & de son amour pour sa patrie, nous convainquent de son „ innocence. Si ceux qui nous ont envoyés vers votre Majesté n'en „ avoient des preuves certaines, ils n'auroient point fait cette démarche „ en faveur du Duc.

Le Roi répondit par un écrit du 26. d'Avril, qu'il recevoit avec plaisir les témoignages d'affection que lui donnoient les Ambassadeurs, & qu'il prenoit en bonne part la prière que les Cantons lui faisoient en faveur du Duc de Bouillon: qu'il étoit persuadé que le bien de l'Etat, & leur attachement pour la France étoient les véritables motifs de leurs démarches: qu'il les remercioit de leur bonne volonté, & qu'ils devoient être certains de la sienne: qu'au surplus, il vouloit bien leur apprendre que le Duc étoit accusé de grands crimes contre l'Etat: que par une bonté singulière il avoit arrêté les poursuites ordinaires contre les rebelles, afin de donner au Duc quelque tems pour se déterminer: qu'il lui avoit proposé, ou de se purger en justice, ou d'implorer la clémence de son Roi: que le Duc pouvoit en

HANRI  
IV.  
1605.  
mens sur  
la con-  
duire de  
ce Prin-  
ce.

Les Suif-  
ses inier-  
cedent  
pour le  
Duc de  
Bouil-  
lon.

Ecrit du  
Roi en  
réponse  
à leur  
deman-  
de.

HENRI  
IV.  
1605.

On abat  
la pyra-  
mide  
dressée  
au sujet  
de Jean  
Chastel.

core prendre l'un ou l'autre parti, & qu'il sentiroit les effets de l'équité de ses juges, ou de la bonté de son maître; mais que bien loin d'accepter une proposition si avantageuse, l'accusé, par son obstination, & ses tergiversations, augmentoit les soupçons, & qu'il sembloit que se sentant criminel, il fuyoit également la vûe de son Roi, & la présence de ses juges: que sa Majesté, qui dans toute autre occasion défereroit volontiers à leurs prières, ne pouvoit y acquiescer dans de pareilles circonstances: que si le Duc de Bouillon se soumettoit à la justice de son Souverain, ou imploreroit sa clémence, il trouveroit dans l'une & dans l'autre un égal appui.

Peu de tems après les Jésuites, & particulièrement le Pere Cotton, qui étoit toujours à la Cour, employèrent leur crédit, pour détruire un monument, qui éternisoit le souvenir du parricide de Chastel, ou plutôt, qui, comme ils le disoient eux-mêmes, n'avoit été placé devant la grande porte du palais, que par la haine qu'on portoit à leur Société. Sur les ruines de la maison de Chastel le pere, on avoit élevé une pyramide, au milieu de quatre statues, faites par les plus excellens ouvriers. Elle étoit sur une base très-exhaussée, & sur trois de ses côtés on avoit mis des inscriptions, tant pour conserver la mémoire de cet attentat, que pour inspirer de la terreur aux scélérats, & comme pour servir à la sûreté de nos Rois. Sur la quatrième face, on avoit gravé l'arrêt de la Cour rendu contre Chastel & les Jésuites (1).

On.

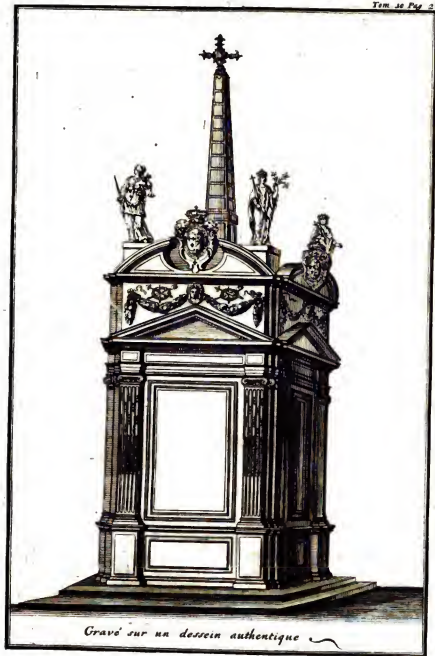
### (1) ARRÊT DE LA COUR,

*ENSEMBLE LES VERS ET DISCOURS LATINS écrits sur marbre noir en lettres d'Or, et quatre faces de la base de la Pyramide dressée devant la grand' porte du Palais à Paris.*

**V**EU par la Cour, les grand' Chambre & Tournelle assemblées, le proces criminel commencé à faire par le Prevost de l'Hôtel du Roi; & depuis parachevé d'instruire en icelle, à la requeste du Procureur général du Roi, demandeur & accusateur à l'encontre de Jean Chastel natif de Paris, Escolier ayant fait le cours de ses études au College de Clermont, prisonnier es prisons de la Conciergerie du Palais, pour raison du très-exécrable & très-odieux parricide attenté sur la personne du Roi: Interrogatoires & confessions dudit Jean Chastel, oui & interrogé en ladite Cour ledit Chastel, sur le fait dudit parricide: où aussi en icelle Jean Gueret Prestre, soy disant de la congregation & société du nom de Jesus demeurant audit College, & cy devant Precepteur dudit Jean Chastel: Pierre Chastel, & Denise Hazard, pere & mere dudit Jean: Conclusions du Procureur général du Roi. Et tout considéré.

Il sera dit, que ladite Cour a déclaré & déclare ledit Jean Chastel atteint & convaincu du crime de lèse-Majesté divine & humaine au premier chef, par le très-meschant & très-detestable parricide attenté sur la personne du Roi. Pour reparation duquel crime a condamné & condamne ledit Jean Chastel à faire amende honorable devant la principale porte de l'Eglise de Paris, nud en chemise, tenant une torche du poids de deux livres, & illec à genoux dire & déclarer: Que malheureusement & proditoirement il a attenté ledit très-inhumain & très-odieux parricide, & blessé le Roi d'un coup de poignard en la face: & par fausses & damnable instructions, il a dit audit proces être permis de tuer les Rois, & que le Roi Henri III. à present regnant, n'est en l'Eglise jusques à ce qu'il ait l'approbation du Pape: dont il se repent & demande pardon à Dieu, au Roy & à Justice. Ce fait être mené & conduit en un rombercau en la place de Grève. Illec tenail:





Gravé sur un dessein authentique



On ne doutoit pas que le rappel de ces derniers ne fût bien-tôt suivi de la suppression du marbre sur lequel on avoit écrit l'arrêt du Parlement; mais les personnes judicieuses croyoient qu'on laisseroit subsister la pyramide, sur laquelle on ne voyoit rien qui pût deshonorer les Jésuites, & dont la conservation intéressoit le bien de l'Etat, & le salut du Prince. Il étoit même odieux d'en demander la destruction, & dangereux d'exécuter ce dessein. Car, disoit-on alors, si l'on renverse un monument qui semble être une des bases, & l'un des plus fermes appuis de la tranquillité publique, on

HENRI  
IV.  
1605.

tencillé sur bras & cuisses, & se main dextre tenant en icelle le couteau duquel il s'est efforcé commettre ledit parricide, coupée. Et après, son corps tiré & démembré avec quatre cheveux, & ses membres & corps jettez au feu & consumez en cendres, & les cendres jetées au vent. A déclaré & declere tous & chacuns ses biens acquis & confisquez au Roi. Avant laquelle execution sera ledit Jean Chastel appliqué à la question ordinaire & extraordinaire, pour sçavoir la verité de ses complices, & d'aucuns cas resultans dudit proces. A fait & fait inhibitions & defences à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, sur peine de crime de leze-Majesté, de dire ni proposer en aucun lieu public, ni autre, lesdits propos, lesquels ledite Cour a déclaré & declere scandaleux, séditeux, & contraires à la parole de Dieu, & condamnez comme hérétiques par les saincts Decrets.

Ordonne que les Prestres & Escoliers du College de Clermont, & tous autres soy disans de ladite société, comme corrupteurs de la jeunesse, & perturbateurs du repos public, ennemis du Roi & de l'Etat, voidront dedens trois jours, après la signification du present Arrêt, hors de Paris, & autres villes, & lieux où sont leurs Colleges; & quin-

zaine après, hors du Royaume: sur peine où ils y seront trouvez ledit temps passé, d'être punis comme criminels & coupables dudit crime de leze-Majesté. Seront les biens tant meubles qu'immeubles à eux appartenans employez en œuvres pitoiables, & distribution d'iceux faite einsi que par la Cour sera ordonné. Outre fait defences à tous subjects du Roi d'envoyer des Escoliers aux Colleges de ladite société, qui sont hors du Royaume pour y être instruits, sur la même peine de crime de leze-Majesté. Ordonne la Cour que les extraits du present Arrêt seront envoyez au Bailliage & Senechaussées de ce ressort, pour être exécuté selon la forme & teneur. Enjoint aux Baillifs & Senechaux, leurs Lieutenans généraux & particuliers, proceder à l'exécution dedens le delai contenu en iceluy: & aux Substitués du Procureur général, tenir la main à ladite execution, seire informer des contreventions, & certifier ladite Cour de leurs diligences au mois, sur peine de privation de leurs états.

Signé, Du TILLET.

Prononcé audit Jean Chastel, exécuté le Jeudi vingt-neufiesme Decembre quatre-vingt-quatorze.

# QVOD SACRVM VOTVMQVE SIT

MEMORIÆ, PERENNITATI, LONGEVITATI,  
salutique maximi, fortiss. & clementiss. Principis HENRICI  
III. Gallix & Navarra, Regis Christianiss.

AUDI viator, si ve extraneus,  
Sive incultus urbis quæ Paris nomen dedit.  
Ille alta quæ sit Pyramidis, domus sui  
Castella, sed quam deridendum funditus  
Frequent Senatus crimen ultus censuit.  
Huc me redegit tandem berillis filius,  
Malis magistris usus & scola impia,  
Soterion, obeu! nomen usurpantibus.  
Inceps, & mox parricida in Principem,

Qui nuper urbem perditam servaverat.  
Es qui favente sapè victor numine,  
Dextis istum andaculi scarij,  
Et cæcisque tantum dentium jeco tenuis:  
Abi Vator, plura me vocat laquei  
Nostra stupendum Civitatis dedecus.

In Pyramidem eandem.  
Que trahit à puro sua nomina Pyramis igne.  
D 2

HENRI  
IV.  
1605.

on trouble cette même tranquillité; enforte que si la France reçoit encore un coup aussi funeste que celui qui a été porté par Chastel, ce crime sera justement imputé à la Société, & l'on pourra dire que les Jésuites, qui, si on les en croit, ne sont rentrés en France que pour l'utilité de ce Royaume, auront été cause de ses malheurs & de sa perte.

Mais ceux qu'un autre intérêt guidait, ne considérèrent ni la haine qu'ils s'attiroient, ni le danger qu'ils pouvoient courir, en exécutant leur dessein; & ils soutinrent avec une espèce d'opiniâtreté qu'il falloit entièrement détrui-

*Ardus barbaricus olim decoraverat urbes.  
Nunc decari non est, sed criminis ara patritrix:  
Omnia nam flammis pariter purgantur & undis.  
Hic tamen esse pius monumentum insigne Senatus*

*Principis incolunt statuit, quo seipite, casum  
Nec metuet pietas, nec Res grave publica dam-*  
num.

D.

O.

M.

Pro salute MAXIMI III. elementiss. ac fortiss. Regis, quem nefandus parricida perniciosiss. factionis haereticæ pestifera ambustus, quæ nuper abominandis sceleribus pietatis nomeo obteodeos, unctos Domini vivacis Majestatis ipsius imagines occidere populariter docuit, dum confodere tentat, coelesti numine sceleratam manum inhibente, cultro in labrum superius delato, & dentium occursum sceleriter retuso, violare ausus est. Odo ampliss. ut vel constaret tam ne-

farij pænæ terror, simul & presentissimi in Opt. principem ac regnum, cujus salus in ejus salute posita est, divini favoris apud posteris memoria extaret, monstro illo admittis equis membratim discerpto, & flammis ultricib. consumpto, Aedes etiam unde prodierat, hæc suis funditus everti, & in earum locum salutis omnium ac gloriæ signum erigi decrevit.

IV. Non. Jan. Ann. MDX XVII.

E X

S. C.

*Hæc domus immani quondam fuit hospita monstro,  
Crux ubi nunc celsum tulit in astra caput.*

*Sancit in miseris penam hanc facer Ordo Penater,  
Regibus ut scires sanctius esse nibil.*

D.

O.

M.

## S A C R U M.

Quæ Henricus Christianiss. Francorum & Navarr. Rex bono Resp. natus inter cætera victorias, exemplis, quibus tam de Tyrannide Hispanica, quam de ejus factione perficam regni hujus majestatem iustis ultus est armis, etiam hanc urbem & reliquas regni hujus pene omnes receperisset, ac denique felicitate ejus infestior. Franciæ nominis hostium furorem provocante, Joannes Petri F. Castellæ ab illis submissus sacrum Regis caput cultro petere ausus esset, presentiore temeritate quam felicior sceleris successu: Ob eam rem ex ampliss. Ordinis consilio, indicato perduellione, diruta Petri Castellæ domo, in qua Joannes ejus F. inexpiabile nefas designatum patricommunicaverat, in area æquata hoc petente monumentum erectum est, in

memoriam ejus diei, in quo seculi felicitas inter vota & matris Urbis liberatorem regem, fuodatoremq. publicæ quietis a temeraria infando iocæpto, regni autem hujus opes aditricas ab extremo interitu vindicavit, pulso præterea tota Gallia hominum genere novæ ac maleficæ superstitionis, qui Remp. turbabat, quor. instinctu picularis adolescentis dirum facinus instituerat.

S. P. Q. P.

Extinctori pestiferæ factionis Hispanicæ, incoluntate ejus & vindictæ parricidi læti, Majestatique ejus devotiss.

*Duplex potestas ista fatorem fuit,  
Gallis saluti quod foret, Gallis dare:  
Servare Gallis, quod dedissent optimum.*

T.R.A.

truire ce monument. En effet, disoient-ils, quoiqu'on supprimât le marbre sur lequel est gravé l'arrêt du Parlement, la pyramide en conserveroit le souvenir, & toutes les fois qu'on la verroit, on se rappelleroit aisément l'arrêt qui l'a fait élever.

Les amis des Jésuites pensoient ainsi; ils résolurent donc de se servir de leur crédit pour essayer si le Parlement voudroit entrer dans leurs vûes, & prêter son ministère & son autorité pour la destruction de la pyramide. Les Présidens & les gens du Roi furent mandés à cet effet; mais la chose ayant

HENRI  
IV.  
1605.

T R A D U C T I O N  
DES INSCRIPTIONS LATINES.  
A LA GLOIRE IMMORTELLE,  
A LA MEMOIRE TOUJOURS DURABLE  
DE TRES-GRAND, TRES-VAILLANT, ET TRES-BON PRINCE  
HENRI TRES-CHRETIEN IV. DU NOM  
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,  
QUE DIEU CONSERVE A JAMAIS.

**S**oit que tu sois étranger en cette ville, soit que tu ayes pris naissance dans le sein des murs de Paris, l'assant, qui que tu sois, arrête, & apprens en deux mots ma destinée. Cette Pyramide que tu vois fut autrefois la maison de Chastel, que le Parlement, juste vengeur du complot détestable, qui y avoit été tramé, a fait détruire jusques dans ses fondemens. Tel est le triste sort où m'a réduite le fils du maître à qui j'appartenois, instruit par une cabale impie, qui ne craint pas d'usurper le nom sacré de Société. A l'école

de ces mauvais maîtres devenu d'abord incestueux, il osa ensuite porter ses mains sacrilèges jusques sur la personne sacrée de son Roi, au moment que ce Prince venoit de retirer cette capitale du précipice où elle étoit tombée. Mais la main du Tout puissant, qui si souvent avoit couronné ce monarque en milles des batailles, détourne le coup audacieux de ce parricide exécrable, en sorte qu'il ne perça que la lèvre. Passant, continue ton chemin; je n'en ai que trop dit pour l'honneur de cette ville.

SUR LA MESME PYRAMIDE.

**L**a Pyramide, qui tire son nom du plus pur de tous les élémens, étoit autrefois destinée chez les nations à servir d'ornement aux villes qu'elles habitoient. Aujourd'hui son sort est changé: elle est devenu un autel d'expiation. Aussi spait-on que toutes choses se purifient également par l'eau ou par le

feu. Une nouvelle raison s'est élevée celle-ci dans cet endroit. Un Sénat respectable a voulu qu'elle fût un monument éternel de sa reconnaissance pour la conservation d'un Prince, sous le regne duquel la Religion ni l'Etat n'auront jamais rien de funeste à craindre.

A LA GLOIRE  
DU TOUT-PUISSANT.

Toujours infiniment bon.

**E**n mémoire de la conservation de très-bon & très-vaillant Prince Henri IV, &

de l'attentat horrible commis sur sa personne par un parricide exécrable infecté de la doc-

HENRI IV. 1605. ayant été mise en délibération, & proposée à ces sages Magistrats par le Chancelier de Bellièvre, on craignit que le Parlement ne refusât d'y donner les mains.

Ainsi l'on jugea plus à propos d'employer l'autorité du Roi. Comme on craignoit une émotion populaire, quelques personnes furent d'avis de couvrir la démolition de la pyramide du voile d'une nuit obscure, & d'écouter à la hâte ce dessein; mais le Pere Cotton s'y opposa, & dit avec fermeté qu'Henri n'étant pas un Roi de ténèbres, mais de lumière, tout ce

trine empoisonné de cette secte impie, qui a appris aux peuples à tremper leurs mains dans le sang des Saints du Seigneur & des images vivantes de la Majesté divine. Ce malheureux alloit porter le poignard dans le cœur de son Roi, lorsque le bras du Tout-puissant arrêta la main sacrilège de l'assassin, en sorte que le couteau porta heureusement sur les dents, & ne perça que la ièvre supérieure. Pour laisser donc à la postérité un exemple terrible du châtiement que méritoit

un si détestable dessein, & un monument éternel de la protection visible du Très-haut sur le Roi & sur le Royaume, dont la conservation dépend de celle de ce grand Prince, le Parlement après avoir fait tirer ce monstre à quatre chevaux, & réduit son corps en cendre, a ordonné que la maison où il avoit pris naissance fut détruite jusques dans les fondemens, & que sur ses ruines on élevât ce signe du salut en qui le peuple Chrétien met toute sa gloire.

Le 5: de Janvier, l'an de grace 1595.

## PAR. ARREST DE LA COUR.

CE lieu où tu vois arboré le signe adorable du Chrétien servit autrefois de demeure au monstre le plus furieux & le plus détestable. Ainsi le Parlement a cru devoir

porter la vengeance du crime jusques sur la maison où il avoit été formé. A la vûe de ce monument, Passant, souviens-toi que la personne des Rois est sacrée.

## A LA GLOIRE

## D'UN TRÈS-HAUT

Toujours bon & Tout-puissant.

HENRI très-Chrétien Roi de France & de Navarre, ce Prince, toujours victorieux, qui semble n'être né que pour le bien de l'Univers, avoit par la justice & la terreur de ses armes rendu à ce Royaume son ancienne splendeur, en le délivrant du joug tyrannique des Espagnols, & de la funeste Ligue qu'ils avoient formée dans son sein; il venoit de réduire à son obéissance cette Capitale & presque toutes les autres villes du Royaume, lorsque les ennemis domestiques de la France jaloux des glorieux succès de ce Monarque suscitèrent contre lui un certain Jean Chastel fils de Pierre Chastel, qui par un coup de couteau ôté avec plus de témérité que de bonheur attenter sur la personne sa-

crée de son Roi. En mémoire de cet attentat, & pour perpétuer à jamais le souvenir de cet heureux jour, où tandis que cette Capitale étoit partagée entre l'espérance & la crainte, le génie qui veille au salut de la France arrêta ce Royaume sur le penchant de sa ruine, en garantissant de ce parricide coup le libérateur de la Patrie, & le fondateur de la tranquillité publique, le Parlement après avoir tiré vengeance de ce parricide abominable, & fait raser la maison de Pierre Chastel, où Jean Chastel son fils lui avoit fait part de son détestable dessein, a ordonné que ce monument seroit érigé sur ses ruines. En même temps il a banni de toute la France cette cabale maudite, d'où étoit sortie cette doc-

ce qui se faisoit par son autorité, devoit paroître au grand jour. La pyramide fut donc abatuë (1) au mois de Mai.

On observa que la statue de la justice qui servoit d'ornement à la pyramide, fut ôtée la première, comme s'il eût fallu renverser la justice, avant de détruire une barrière qui faisoit en quelque sorte la sûreté du trône. On fit à ce sujet plusieurs écrits pleins de liberté. Un Auteur entre autres rétablit & personnifia la pyramide, pour lui faire dire qu'elle ne se plaignoit pas de son sort, puisque si la justice l'avoit fait élever, elle n'avoit été détruite que par la clémence & la miséricorde.

Le Pere Cotton ne fut pas épargné, & l'on dit hautement, que la cabale Espagnole tendoit à établir la monarchie universelle sur les ruines de ce Royaume. Il parut encore des épigrammes, dans l'une desquelles on disoit au Roi, que pour abolir la mémoire du crime commis par Chastel, il falloit que sa Majesté fit rétablir la dent que le coup de couteau lui avoit cassée. On tira même de mauvais présages de cette action, & l'on assura que chaque degré de faveur que les Jésuites, acqueroient, étoient autant de pas qu'ils faisoient pour anéantir la sûreté & la tranquillité publique.

En effet, sur la fin de cette année un homme appelé Jean de l'Isle, natif de Senlis, arrêta le Roi qui passoit sur le pont-neuf, au retour de la chasse. Il le tira par son manteau, & le fit tomber sur la croupe de son cheval. La plupart de ceux de sa suite s'étoient retirés à cause de la nuit. Les valets de pied accoururent & saisirent cet homme, & l'auroient tué à coups de poing, si le Roi ne l'eût empêché. Ce misérable fut mis en prison, & quoiqu'on lui eût trouvé un couteau dans ses poches, cependant il passa pour fou; & on se contenta de le condamner à une prison perpétuelle, où il mourut au bout de quelque tems.

HENRI  
IV,  
1605.

Ecrits  
licen-  
cieux à  
ce sujet.

Inulte  
faite au  
Roi.

Après

doctrines nouvelles & empoisonnées, qui trou-  
bloient l'Etat, & à l'instigation de laquelle cet

exécrable assassin avoit entrepris un si cruel  
attentat.

### LES TRES-HUMBLES SUJETS DE SA MAJESTÉ.

**L**E Parlement & la ville de Paris, en mé-  
moire de sa conservation & de la puni-  
tion du parricide, ont consacré ce monument  
au vainqueur de la funeste faction des Espa-  
gnols.

(1) La Pyramide fut abattue. Les statues  
des quatre vertus furent sur le champ trans-  
portées dans le jardin de l'hôtel du Marquis  
de la Varenne, qui avoit le plus ardemment  
solicité, & le rappel des Jésuites, & la dé-  
molition de la pyramide. Ceux qui savent  
quel étoit le métier de la Varenne auprès du  
Roi son maître, savent aussi que le fixain  
suivant le regarde. Il fait partie de certain

Le dessein qui veille au salut de la France  
fait doublement éclater son pouvoir, en don-  
nant à ce Royaume un Monarque capable de  
faire son bonheur, & en conservant à l'E-  
tat l'auguste personne de ce Prince.

poème composé à ce tems-là sur la démo-  
lition de la pyramide.

Nous avons vu par un sale monarque  
Traîner honteusement, comme on fait au pillage,  
Du Palais au bourreau les vertus en plein jour.  
Pour servir de trophée au jardin d'Epicure,  
Ou pour tenir la place en une grange obscure  
De l'Esprit & de Lait au grand Fourrier d'Amour.

LE DUCAT.

HENRI  
IV.  
1605.

Après la destruction de la pyramide, on en grava la figure avec les inscriptions qui l'accompagnoient ; cette pièce eut un grand débit , & fut long-tems recherchée : les défenses de la vendre augmentèrent la curiosité & l'empressement des acheteurs. Le Roi en fit chercher la planche ; on la trouva peu de jours avant qu'il fût assassiné (1). François Myron Lieutenant civil fit bâtir sur le lieu où étoit la pyramide un réservoir , pour distribuer l'eau dans les canaux qui forment les fontaines publiques.

Mariage  
de François  
de Bourbon  
avec  
Louise  
de Lorraine.

Charles de Bourbon Comte de Soissons, cousin germain du Roi , avoit épousé quatre ans auparavant Anne de Montafier, fille de Jeanne de Coefme & de François de Bourbon Prince de Conty son frere. Après la mort de Jeanne de Coefme, il faisoit son possible pour empêcher ce Prince de se remarier ; c'est au moins ce qu'il se disoit hautement à la Cour. Le Prince de Conty, qui aimoit Louise de Lorraine, sœur du Duc de Guise, trouva le Roi favorable à ses vœux , & épousa cette Demoiselle malgré les oppositions du Comte de Soissons, & du Duc de Montpensier, qui quoique très-moderé , en conserva un secret ressentiment. Catherine de Clèves Duchesse de Guise, qui avoit approuvé ce mariage , donna à sa fille une riche dot.

Le Reine  
Margue-  
rite vient  
à Paris.

Dans le mois suivant, la Reine Marguerite, qui depuis la dissolution de son mariage étoit restée en Auvergne, dans le château d'Usson, & à Carlat, vint à Paris. Elle logea d'abord, avec l'agrément du Roi, dans le château de Madrid, au milieu du bois de Boulogne , à une demi-lieu de Paris : elle logea ensuite l'hôtel de Sens ; mais un assassinat qui y fut commis, lui donna tant d'horreur pour cette maison, qu'elle la quitta, pour aller demeurer dans le fauxbourg Saint-Germain. Elle y jeta les fondemens d'un magnifique palais, & y commença de grands jardins qu'elle n'acheva pas (2). Quoique cette Princesse fût exilée de la Cour, elle vécut toujours, comme si elle y eût été.

Le Roi  
se prépa-  
re à as-  
sieger  
Sedan.

Dans le tems que plusieurs Puissances s'intéressoient en faveur du Duc de Bouillon, le Roi eut avis que les amis de ce Duc tâchoient de faire soulever le Quercy, le Limousin, & le Perigord. Sur cette nouvelle, qui fut plus particulièrement confirmée par le Capitaine Belin, sa Majesté donna des ordres pour le siège de Sedan, d'où le Duc étoit passé en Allemagne ; & de crainte que pendant qu'on travailloit à tout ce qui étoit nécessaire pour cette expédition, il n'arrivât quelque fâcheux mouvement dans ces provinces éloignées, le Roi résolut d'y faire un voyage sur la fin d'Août. Le Duc d'Epemon prit les devans, avec plusieurs compagnies de Cavalerie légère, & quelques régimens.

Scieurs  
remis à  
N. Bru-  
lart.

A l'occasion de cette guerre, le Chancelier de Bellièvre, à qui on avoit désigné un successeur, étant venu jusqu'à Tours, fut obligé de remettre les sceaux à Nicolas Brulart de Sillery, qui les reçut avec autant de joye, que Bellièvre eut de chagrin d'en être privé. Le

(1) Et ce Prince, qui ne mit d'autres bornes que le tombeau à sa clémence & à sa bonté, la fit supprimer. François Myron &c. MS. du Roi.

(2) Dans la rue de Seine, où cette maison s'appelle encore l'hôtel de la Reine Marguerite.



Le Roi entra dans Limoges à la tête de ses troupes, sur la fin d'Octobre. Cette ville, où regne également la frugalité & la pureté des mœurs, se soutient par son commerce, & son économie. Deux cents hommes montés sur les plus beaux chevaux qu'ils purent trouver, allèrent au-devant du Roi, & une jeune fille d'une rare beauté lui présenta les clefs de la place, comme une marque de la soumission des habitans. La cavalcade qui étoit sortie de Limoges, fut surprise en chemin par une pluie violente, qui troubla l'ordre de la marche; ce qui fit beaucoup rire les courtisans. Ils trouverent encore un sujet plus ridicule à l'entrée de la ville. Ces zélés citoyens y avoient élevé à la hâte des arcs de triomphe, au milieu desquels on voyoit la figure bizarre d'un génie tutelaire. La partie supérieure faisoit croire qu'on avoit voulu peindre un homme, parce que la tête étoit couverte d'un casque: la partie inférieure désignoit une femme, ou plutôt une grosse paysanne, couverte d'un cotillon rayé & tout usé.

Le Roi fit beaucoup d'accueil à la Noblesse, qui venoit de tous côtés; & sa présence étouffa toutes les semences de révolte. Jean-Jacques de Mesme, Sieur de Roissy, Conseiller d'Etat, fut nommé commissaire pour continuer les informations qui étoient déjà commencées, faire subir interrogatoire aux accusés, & leur faire leur procès.

Pomponne de Bellièvre Chancelier, & Nicolas Brulart, Garde des sceaux, avoient commencé les informations à Orléans, à Blois, & à Tours, où de Bellièvre resta. Dans le Quercy, Raimond de Vertueil Sieur de Feuillas, Maître des Requêtes, reçut les dépositions de Bertrand, d'Yves, & de Raimond de Soignac de Belcastel freres; de Balthazar de la Soulière, Enseigne de la compagnie de Gendarmes du Sieur de Vivants; de Jean de Blanchard Intendant des terres que le Duc de Bouillon possédoit en Auvergne; & de Bertrand de la Greze Sieur de Thon.

Ces témoins assurèrent, qu'après la sortie du Duc de Bouillon hors du Royaume, ses amis avoient formé le dessein de surprendre Bourdeaux, & qu'on avoit traité à ce sujet avec la Barre, Lieutenant du Sieur de Merville, de la maison d'Escars, dans le château de Ha; & que Valigny, Ecuyer du Duc de Bouillon, avoit communiqué le complot à Claude Duc de la Trimouille. Ces avis engagèrent le Roi à faire démolir le château de Ha, qui étoit dans la ville.

On apprit encore que le Capitaine Jean Chassaing de Sarlat, & Fondonniere de Domme en Périgord, étoient chefs de cette entreprise. Ils devoient aussi tenter de s'emparer de Sarlat, & de Gourdon en Périgord; & ils agissoient suivant les ordres de Pierre de Rignac & de Gedeon de Vassignac, qui étoient les principaux émissaires du Duc, & à qui il avoit confié la garde de Montfort & de Turenne, ses deux plus fortes places. Ces deux hommes distribuoient de tous côtés de grandes sommes d'argent: pour rendre les accusés plus odieux, quelques témoins déposèrent qu'elles leur avoient été envoyées d'Espagne; d'autres soutinrent au contraire, que ces sommes d'argent avoient été ramassées dans les terres que le Duc de Bouillon avoit en Auvergne, & que le seul Jean

HENRI  
IV.

1605.

Voyage  
du Roi  
dans  
quelques  
provinces  
de  
France.

Informations  
contre  
des conspirateurs.

HISTOIRE  
IV.  
1605.

Guy de Tayac, qui faisoit tout pour grossir le parti du Duc, avoit fait ni six cens écus d'or.

La vengeance de la mort du Maréchal de Biron servoit de prétexte aux mécontents. Leur premier but étoit de punir le traître la Fin. Leur Chef devoit ensuite passer à des expéditions plus importantes, assurer la liberté publique, & rendre à la Noblesse François ses droits & ses privilèges, que les courtisans vouloient anéantir.

On assuroit que Tayac avoit envoyé Jaques de Vezins de Charry Sieur de Lugognac, à Sedan, pour offrir au Duc de Botillon, qui s'étoit rendu dans cette place après son voyage d'Allemagne, les services de Jean-Charles de Carbonniere Sieur de la Chapelle-Biron; de Pompadour; de Chef-Boutonne, frere du Maréchal de Biron; de Marc de Cugnac Sieur de Giverfac, & de quelques autres Gentilshommes: que la Chapelle-Biron & Pompadour devoient lever quatre mille hommes de pied, & cinq cens chevaux, & fournir quatre pièces de canon: que Giverfac leveroit cinq cens chevaux, & que Tayac lui avoit donné à cet effet cinq cens écus d'or: que Jean de la Sudrie Sieur de Calveirac, avoit promis mille fantassins: que Raimond de Soignac Sieur de Fouillac & ses freres, avoient assuré que le Sicur d'Ampiac prendroit les armes avec ses amis: que la Chapelle-Biron s'étoit chargé d'attaquer Villeneuve d'Agénois: que Tayac & Giverfac devoient se rendre maîtres de Cahors; les Sieurs de Rignac & de Vassignac, d'Uzarche, & de Brive en Limousin.

Paul de Camargue, dit de Pegadou, Lieutenant de la Morelie, dans le régiment de Champagne, étoit du même complot. Le Comte d'Auvergne y avoit pris aussi quelque part; & la Dame de Château-Guai, qu'un courage au-dessus de son sexe a renduë fameuse dans toute l'Auvergne, l'avoit engagé à offrir ses places & ses châteaux au Duc de Botillon. Il devoit même fournir secrettement cent Gentilshommes, qui lui étoient dévoués, & mille hommes d'Infanterie. Il avoit aussi donné ordre qu'on ouvrît aux rebelles les portes de Riom & de Clermont; mais la prison du Comte fit évanouir les desseins qu'on avoit formés avec lui.

Enfin quelques témoins assurèrent que les rebelles s'étoient secrettement assemblés dans le mois de Mai à Sales en Perigord, sur la Dordogne: que pour se rendre plus terribles, ils avoient fait courir le bruit que le Duc seroit bientôt à la tête d'une armée de quarante mille hommes, & qu'il auroit cent mille écus d'or, pour payer ces troupes: qu'il recevroit des secours de l'Espagne d'un côté, & de l'Angleterre de l'autre; & qu'il seroit encore soutenu par la plupart des Princes Allemands: que Rignac & Vassignac avoient exigé des Gentilshommes qui étoient à Sales, un serment de fidélité au Duc de Botillon, & qu'ils couvroient leur révolte du prétexte de la liberté publique: qu'ils avoient tâché d'attirer à leur parti les Protestans, qui étoient alors assemblés à Bergerac, dans la même province: qu'au surplus, Chef-Boutonne, frere du feu Maréchal de Biron, avoit refusé d'entrer dans ce complot, parce que sa mere lui avoit donné des avis contraires.

Tels.

Tels étoient les principaux chefs d'accusation , & le précis des preuves. En conséquence , on arrêta Jean de la Sudrie Sieur de Calveirac , Paul de Camargue , dit de Pegadou , Louis Regnaud Sieur du Gripel Capitaine d'Oliergue , Jean Challaing de Sariat , & Mathelin de la Sudrie. Quelques-uns des conjurés s'étoient retirés en Espagne , & d'autres en Allemagne.

HENRI  
IV.  
1605.

Les prisonniers subirent interrogatoire devant Jean-Jaques de Mesme , qui se fit assister par dix Conseillers du présidial de Limoges. Sur les preuves par écrit & par témoins , résultantes du procès , ils furent déclarés atteints & convaincus du crime de lèse-Majesté , pour réparation de quoi , condamnés à faire amende honorable , la corde au col , avec une torche allumée au poing , & à demander pardon à Dieu , au Roi , & à la Justice , pour être ensuite conduits & décapités dans la place publique. Il fut encore ordonné que leurs cadavres seroient brûlés , & les cendres jetées au vent. On mit leurs têtes sur des piques , aux portes de la ville. Avant leur supplice , on leur donna la question , pour les obliger de déclarer leurs complices ; mais ils n'ajoutèrent rien à leurs premières déclarations. Ceci se passa le 16. de Décembre.

Condamnation & exécution des coupables.

Le même jour les commissaires rendirent un jugement par contumace contre la Chapelle-Biron , Giverfac , Tayac , Vezins Sieur de Lugognac , Vassignac & Rignac. Ils furent condamnés au même supplice que les autres ; & parce qu'ils étoient contumaces , on ajouta que leurs châteaux seroient rasés , & que leurs enfans seroient censés roturiers & incapables de posséder des charges dans le Royaume. Chef-Boutonne ne fut point compris dans cette condamnation , parce que quelques témoins déposèrent qu'il avoit refusé d'entrer dans le complot. On en excepta aussi Pompadour , par considération pour sa famille. On disoit cependant que dans la crainte d'être arrêtés , ils s'étoient tous deux retirés en Espagne.

Quelque tems auparavant le Roi , ayant laissé par précaution quelques troupes dans la province , pour prêter main-forte aux commissaires , s'étoit rendu en poste à Paris avec le Duc d'Epéron. Il y découvrit bien-tôt un nouveau complot dont les Espagnols étoient encore auteurs , & qui étoit aussi dangereux que ceux dont nous venons de parler. Il sembloit que dans ces tems malheureux les conjurations devoient par un enchaînement nécessaire , se succéder les unes aux autres.

Il y avoit à la Cour un Gentilhomme Provençal nommé Louis de Lagonia Sieur de Merargues (1) , qui étoit très-proche parent des Comtes de Sault , & qui prétendoit tirer incontestablement , comme eux , son origine des Souverains de Catalogne & d'Arragon ; disant que le nom qu'il portoit & qui avoit été un peu altéré , le faisoit assez connoître. Merargues s'engagea avec les Espagnols : & soit qu'ils l'eussent sollicité , soit qu'il leur eût lui-même offert ses services , il leur promit de leur livrer Marseille. Il avoit eu à ce sujet quelques conférences avec Balthazar de Zuniga Amba-

Autre conspiration.

(1) Mesmer l'appelle *Jean d'Allagon de Merargues*. Edit. Anglois.

HENRI

IV.

1605.

Le Secrétaire de l'Ambassadeur d'Espagne est arrêté.

Et ré-  
vendiqué  
par son  
maître.Plaintes  
& invec-  
tives de  
l'Ambas-  
sadeur.

ambassadeur d'Espagne ; mais afin d'ôter tout soupçon , il traitoit le plus souvent avec un Flamand nommé Bruneau, Secrétaire du Ministre Espagnol.

Defuntis Lieutenant criminel de robe courte , eut ordre d'arrêter Merargues le 5. de Décembre, de le conduire au Fort-l'Evêque, & sur-tout de le fouiller dès qu'il seroit entre ses mains. Comme on sçavoit, par la déclaration de la Varenne, le lieu & le tems où il conféroit avec Bruneau, on les prit tous les deux. Defuntis fit fouiller exactement le Secrétaire Flamand ; & l'on trouva sous sa jarretière un papier écrit en Espagnol, de sa propre main, & dont la lecture confirma les soupçons qu'on avoit déjà du complot formé sur Marseille.

Merargues & Bruneau furent d'abord interrogés par Jean de Thumcry Sieur de Boildise, & par Pierre Jeannin, Conseillers d'Etat ; mais ils furent ensuite renvoyés au Parlement pour y être jugés.

Zuniga revendiqua son Secrétaire. Le Ministre Espagnol prétendoit qu'on violoit le Droit des gens, en arrêtant le domestique d'un Ambassadeur, & en lui faisant subir toute la rigueur d'une procédure criminelle. On lui répliqua qu'on n'avoit rien fait, & qu'on ne seroit rien dans cette affaire qui pût blesser les privilèges des Ministres étrangers : que le Droit des gens, quelque respectable qu'il fût, étoit néanmoins conditionnel, puisque ceux qui vouloient en jouir, ne devoient rien faire qui en blesât les loix : que si la personne d'un Ambassadeur étoit sacrée, celle d'un Roi ne l'étoit pas moins ; & qu'un Ministre étranger ne devoit pas couvrir des conspirations du voile d'une feinte amitié.

Zuniga qui n'avoit pas de bonnes raisons à alléguer, en vint aux invectives. „ Si le Roi, dit-il, a cru pouvoir fournir contre mon maître, & „ contre le sérénissime Archiduc, des secours d'hommes & d'argent à des „ provinces rebelles ; est-il étonnant que je reçoive favorablement les Fran- „ çois qui me viennent offrir leurs services ? Je n'ai traité avec Merargues „ que sur les avantages qu'il me demandoit pour passer en Flandre, & „ s'attacher à l'Archiduc. Sa Majesté ne doit pas trouver mauvais, si ce „ Gentilhomme aime mieux servir dans les armées d'un Prince Catholi- „ que, que de combattre en faveur des rebelles & des ennemis de sa Re- „ ligion.

„ Depuis le dernier traité de paix, ajoûtoit-il, la France a fait plusieurs „ entreprises sur les Etats de l'Archiduc. Elle a tâché de pénétrer jus- „ qu'en Espagne ; elle a sollicité les Maurisques de prendre les armes ; el- „ le a excité la révolte l'Arragon & la Catalogne, comme on l'a appris „ par les dépositions de ceux, qui à ce sujet ont été punis du dernier sup- „ plice. Depuis peu, la Boderie Ambassadeur de France à Bruxelles, a „ fait tous ses efforts pour gagner les Comtes de Berghes, & les attirer en „ France. On a même tâché de corrompre par des offres considérables la „ fidélité d'un Secrétaire. Le Roi mon maître & l'Archiduc ont dissimulé „ toutes ces injures ; ils n'en ont fait aucune plainte ; ils n'ont même de- „ mandé aucun dédommagement. „

Il finissoit en suppliant Sa Majesté Très-Chrétienne de lui rendre son  
Secré-

Secrétaire; avec protestation si l'on lui refusoit une demande qu'il croyoit si juste, de faire retentir dans toute la Chrétienté ses plaintes sur un outrage, dont son maître ne souffriroit pas l'impunité.

HENRI  
IV.  
1605.

Réponse  
du Roi.

Le Roi, que ce discours émut, répondit lui-même à Zuniga: „ Depuis la paix de Vervins, les Ministres Espagnols se sont comportés de telle sorte à la Cour de France, que j'ai lieu de douter de la bonne volonté, & de la sincérité de leur maître. Ainsi je n'ai pas cru devoir abandonner ces peuples que vous appelez rebelles, & qui m'ont secouru lorsque l'Espagne me faisoit une guerre cruelle. Tandis que cette Couronne ambitieuse est prête à les accabler, ne dois-je pas leur rendre ce qu'ils m'ont prêté, & leur témoigner quelque reconnaissance des services importants que j'ai reçus d'eux? Ces peuples à qui vous donnez le nom odieux de rebelles, ne le sont plus: leurs succès & leur puissance ont justifié leur conduite.

„ L'Espagne ne doit imputer qu'à elle-même la perte de ces florissantes provinces. Son ambition, & le desir de s'aggrandir aux dépens d'un Prince voisin, lui ont été funestes. Trompé par une fausse espérance de s'emparer du trône de France, elle a abandonné les Pais-bas. Tandis que pour porter la guerre dans ce Royaume, elle laissoit ses provinces sans Chefs & sans soldats, les Hollandois ont étendu leurs frontières, & ont profité du repos où on les laissoit, pour former leur République; ensuite que bien-loin de devoir être aujourd'hui regardés comme rebelles, ils doivent être considérés comme des peuples indépendans & libres, sous le titre glorieux d'Etats-Généraux. Ils sont à leur gré & la paix & la guerre, & leurs Ministres sont reçus dans toutes les Cours des Princes voisins, en France, en Allemagne, & en Italie.

„ Il est vrai que leur salut m'a toujours été cher, & que j'ai fait quelques efforts pour empêcher que le joug Espagnol ne les accablât; mais n'étoit-il pas de mon intérêt d'en agir ainsi? Depuis la dernière paix, je ne leur ai fourni aucuns secours apparens, & ils n'ont reçu de moi ni troupes, ni vivres, ni munitions de guerre. A la vérité quelques-uns de mes sujets, animés par le desir de la gloire, sont allés grossir leurs troupes; mais n'y a-t-il pas aussi d'autres François en Flandre qui ont embrassé le parti de l'Archiduc, ou qui servent en Hongrie dans l'armée de l'Empereur?

„ La Religion n'est pas le motif de la guerre que l'Espagne fait dans les Pais-bas; elle se sert toujours d'un voile si respectable, pour couvrir ses ambitieux desseins. On connoît à présent les artifices de cette Couronne: le masque est tombé; & les monstrueux projets qu'il cachoit, paroissent au grand jour. Lorsque la foi & la Religion Catholique seront véritablement en danger, le Roi de France, à l'exemple de ses prédécesseurs, sera le premier à prendre les armes.

„ Combien de fois les Espagnols ont-ils contrevenu aux traités? Ils ont réuni tous leurs artifices, pour faire soulever mes sujets, dont la fidélité étoit déjà assez ébranlée par la licence des dernières guerres. Biron, le Comte d'Auvergne, le Prince de Joinville, d'Entragues & le Duc

de Botillon n'ont conspiré qu'à leur sollicitation. Enfin le complot de Merargues n'est-il pas une preuve complete de leur mauvaise foi ? Tant que Jean de Taxis est resté en France, il a toujours cherché à former de nouvelles conspirations, & ses successeurs l'ont imité. Mais pour excuser la conduite de ces Ministres, & se faire des preuves contre la vérité même, l'on a extorqué en Espagne par les plus cruels tourmens, de fausses déclarations ; & des malheureux condamnés pour d'autres crimes, ont été forcés de déclarer des conspirations chimériques.

J'ai fait examiner avec soin les démarches des Ministres Espagnols, afin de prévenir leurs pernicious dessein, & le danger dont j'étois menacé à chaque instant. C'est seulement dans cette vûe qu'on a tâché de gagner un de leurs Secrétaires ; c'est pour cela que je n'ai pas voulu parler de l'Hoste qu'ils ont eu l'adresse de mettre dans leurs intérêts. Car en ce qui regarde les Comtes de Berghe, ils étoient maîtres de s'attacher au service de l'une ou de l'autre Couronne. Etant Allemands, ils n'avoient aucun engagement qui pût les retenir en Flandre ; & si mes Ambassadeurs leur ont offert des conditions avantageuses pour les engager de passer en France, ils ont pu en agir ainsi, sans violer les traités : dans cette affaire ils n'ont jamais eu dessein de tramer quelque indigne complot ; au contraire le Gouverneur de Perpignan en Roussillon, a eu des conférences secrètes avec les freres Lugals pour surprendre Narbonne & Beziers en Languedoc. Il est permis aux Ministres étrangers de dévoiler, s'il leur est possible, le mystère des cabinets des Princes, dans la Cour desquels ils sont : mais les Ambassadeurs d'Espagne vont plus loin ; ils tâchent d'exciter une seconde fois dans ce Royaume les mêmes troubles dont il a été si long-tems agité. On peut les regarder comme des ennemis cachés sous un caractère respectable, & qui sans égard pour les loix divines & humaines, porteroient à la France, s'il leur étoit possible, les coups les plus funestes. Mais par une fauteur singulière du ciel, tous leurs efforts ont été jusqu'à présent inutiles.

Repliques de l'Ambassadeur, & du Roi.

Zuniga interrompit alors le Roi ; & dit, que par rapport aux affaires de Flandre, on trouvoit plus de bonne foi dans le Roi d'Angleterre, quoiqu'il ne fût pas Catholique, que dans Sa Majesté Très-Christienne. Mais ce reproche ne manqua pas de réplique. „ A combien de reprises, dit le Roi, l'Espagne m'a-t-elle attaqué ? Quels outrages n'ai-je pas reçus de cette Couronne ? Ainsi devoit-on trouver étrange, si je tâchois de lui rendre la pareille ? mais laissons toutes ces contestations : si Philippe veut agir avec moi de bonne foi, j'agirai de même avec lui. „ Zuniga persistant à demander par provision la liberté de son Secrétaire, sa Majesté lui dit que dès qu'elle seroit instruite de cette affaire, elle seroit tout ce qu'exigeoit la justice, le Droit des gens & sa propre gloire.

Merargues & Bruneau furent confrontés l'un à l'autre ; & l'on apprit par leurs déclarations qu'il ne s'agissoit pas seulement entre eux d'un simple voyage

ge en Flandre, mais d'un complot sur Marseille. Merargues subit un second interrogatoire devant ses juges. Il chercha de vains prétextes pour excuser son crime, & soutint qu'à la vérité il avoit été sollicité par les Espagnols; mais qu'il ne s'étoit point engagé avec eux. Cependant la Cour le condamna, comme traître & comme criminel de lèse-Majesté. Le 19. de Décembre, il eut la tête tranchée en place de Greve: son corps fut écartelé, & les quatre parties exposées sur des pieux. On envoya sa tête à Marseille, avec ordre de la mettre au bout d'une pique, sur la principale porte de la ville; tous ses biens furent confisqués au profit de sa Majesté; à l'exception de quatre mille écus d'or qui en furent distraits, pour être employés aux fortifications de la place, que Merargues avoit eu dessein de surprendre.

Il fut exécuté le même jour que de l'Isle, ce furieux dont nous avons parlé ci-dessus, attaqua le Roi sur le pont-neuf. Bruneau fut remis à Zuniga quelque tems après.

Quoique tous ces complots donnaient assez d'occupation au Roi; cependant à la persuasion de Rosny, il pensoit encore sérieusement aux moyens d'acquitter les rentes constituées sur l'hôtel de ville de Paris. On en payoit les arrérages sur les revenus provenans du domaine de la Couronne, & sur les impôts; en sorte que le remboursement, ou du moins une exacte révision de toutes les parties de rente, pour connoître si la cause de leur constitution étoit légitime, auroit produit de grands avantages, tant au Prince qu'à l'Etat.

Le Roi avoit nommé d'abord pour commissaires dans cette affaire Jacques-Auguste de Thou Président au Parlement de Paris, Godefroi de Calignon Président en celui de Grenoble, Jean Nicolai premier Président en la chambre des Comptes, Matthieu Jourdain Conseiller au Parlement, l'Écuyer Maître des Comptes, & le Gras Trésorier de France. Ils avoient eu ordre de s'assembler dans la chambre des Comptes, d'examiner tous les registres de ce tribunal, & l'origine de chaque contract sur la ville, & d'en remarquer avec soin toutes les défec-tuosités. Ces commissaires travaillèrent pendant trois ans sans que personne s'en plaignit.

Mais le Roi en ayant nommé d'autres; & comme il paroisoit que sa Majesté avoit intention non-seulement de faire discuter l'origine de ces rentes, mais encore de supprimer les contrats qui se trouveroient défectueux, ou dont la légitimité seroit incertaine, ce qui intéressoit presque tous les créanciers de ces rentes; alors le peuple commença à murmurer: il se fit même à ce sujet quelques assemblées, qui pouvoient troubler la tranquillité publique.

François Myron Prévôt des Marchands, s'étoit joint avec les commissaires du Conseil, & examinoit avec eux les différens moyens dont on prétendoit se servir pour éteindre ces rentes. Dès qu'il vit qu'au lieu de songer à un véritable remboursement, on vouloit ou supprimer les rentes, ou du moins les réduire au denier d'intérêt, porté par les nouvelles ordonnances, il se retira de l'assemblée, sous prétexte que tout Paris étoit en al-

FFRRR  
IV.  
1605.  
Merar-  
gues pu-  
ni du  
dernier  
supplice.

Le Secré-  
taire est  
rendu à  
l'Ambas-  
sadeur.

Recher-  
ches fai-  
tes pour  
l'origine  
des ren-  
tes de  
l'hôtel de  
ville.

Zèle de  
Myron  
Prévôt  
des Mar-  
chands.

RENAISSANCE  
IV.  
1605.

Remon-  
trances  
de la vil-  
le de Pa-  
ris à ce  
sujet.

larme, & prêt à se soulever. Il fit même des protestations le 22. d'Avril pour obtenir quelque surseance à des recherches si dangereuses; & pour excuser une démarche si hardie, il écrivit sur le champ au Roi, qui étoit alors à Fontainebleau.

La ville de Paris députa Gaston de Grioux, Conseiller au Parlement, pour faire à sa Majesté de très-humbles remontrances à ce sujet. Ce député représenta particulièrement, que si le Roi trouvoit quelque avantage dans la suppression, ou la diminution du sort principal, ou des arrérages des rentes sur la ville, ses sujets en souffriroient de grandes pertes, & qu'il y avoit un grand danger à exécuter ce dessein.

Le discours de Grioux causa quelque émotion au Roi, qui cependant répondit, qu'il prenoit en bonne part ces remontrances, puisqu'on l'assuroit qu'elles avoient pour motifs l'utilité de ses sujets & le bien de l'Etat. Il ajouta ensuite, que s'il étoit le maître, il étoit aussi le pere commun de ses sujets: qu'ainsi l'équité seroit son unique règle, & qu'il ne vouloit point s'en éloigner dans cette affaire; mais que chaque particulier ne songeoit qu'à ses intérêts & à ceux de ses amis; qu'au contraire, les affections d'un Roi n'avoient pas des bornes si étroites: que ses soins devoient s'étendre sur la moindre partie de ses Etats, & que la félicité ou le malheur de tout un peuple l'intéressoient également.

Réponse  
du Roi  
qui se  
confor-  
me aux  
remon-  
trances.

Grioux, & ceux qui l'accompagnoient, eurent ordre de donner le cahier de leur remontrance. On l'examina avec attention dans le Conseil d'Etat. Sillery Garde des sceaux, répondit: que l'intention de sa Majesté avoit été de mettre en justice réglée l'affaire des rentes sur l'hôtel de ville: que le Roi avoit pour le gouvernement de l'intérieur de son Royaume, une prudence égale au courage qu'il faisoit paroître au dehors contre ses ennemis: qu'il n'avoit agi que pour l'utilité de l'Etat, & par conséquent pour le bien de chaque particulier: qu'il étoit fâché de ce que les Magistrats n'avoient pas approuvé les moyens proposés par les Conseillers d'Etat, pour l'extinction des rentes; mais que quoique sa Majesté connût le véritable avantage de ses sujets, & pût se servir de son autorité, cependant elle vouloit bien se conformer aux remontrances qui lui avoient été faites: qu'ainsi, on ne poursuivroit plus cette affaire, & qu'on payeroit les arrérages des rentes à la manière accoutumée: qu'enfin, toutes les fois que ses sujets, persuadés de la prudence de leur Prince, viendroient implorer son secours & lui exposer leurs plaintes, ils ressentiroient toujours les effets de sa bonté & de sa magnificence; & que sa Majesté écouterait leurs demandes, dès qu'elles lui paroîtroient raisonnables.

Après cette réponse, on parla de part & d'autre de l'affaire qui avoit donné lieu à tous ces mouvemens. Le Roi, par une politique qu'il croyoit nécessaire dans les circonstances présentes, fit assurer les députés de sa bonne volonté pour eux; & Grioux, très-satisfait, reprit ensuite le chemin de Paris. Son arrivée remit le calme dans cette grande ville, qui commençoit à s'émouvoir.

Une affaire encore plus fâcheuse succéda à celle-ci. Le Clergé de Fran-

cc



ce s'assembla aux Augustins dans le mois de Mai : & l'on y résolut de faire au Roi des remontrances ; mais il falloit choisir un tems favorable. Le 5. de Décembre, Jérôme de Villars, Archevêque de Vienne, porta la parole, en présence du Cardinal de Joyeuse & des autres Prélats. Il parla à peu près dans ces termes :

HAN  
IV.  
1605.

„ Sire, quelque légitimes que soient nos plaintes, nous sommes fâchés  
„ d'être obligés de vous les porter, & d'interrompre, ou vos occupations,  
„ ou votre repos. L'intérêt de l'Eglise Gallicanne nous force de rom-  
„ pre le silence. Autrefois florissante, elle surpassoit en grandeur les cé-  
„ dres du Liban, & faisoit la gloire de nos Rois : aujourd'hui elle est  
„ dans le mépris, & tout son ancien lustre est flétri. Les vexations qu'el-  
„ le souffre, le relâchement de la discipline, les simonies, les honteuses  
„ confidences, des pensions accordées aux laïques sur les biens Ecclésias-  
„ tiques, les passions illicites, les fréquens appels comme d'abus, sont  
„ autant de chefs, qui mériteroient des remontrances particulières. Enfin,  
„ la fureur des dernières guerres a porté les coups les plus funestes à l'E-  
„ glise de votre Royaume : il semble qu'elle touche à sa fin, & que sa rui-  
„ ne soit prochaine.

Remon-  
trances  
du Cler-  
gé au  
Roi.

„ On doit attribuer tous ces maux au défaut de publication du Concile  
„ de Trente. On en a jusqu'à présent éloigné la réception, malgré nos  
„ très-humbles supplications. Les Ministres des Rois vos prédécesseurs,  
„ ayant promis pour leurs maîtres de se soumettre à ces saints décrets, ont  
„ en quelque sorte engagé votre Majesté.

„ Comme les élémens, continua le Prélat, ne semblent animés que par  
„ la lumière & la chaleur du soleil ; ainsi les Royaumes de la terre ont  
„ besoin des influences & de l'aspect de cette Eglise qui les soutiennent,  
„ & qui les vivifient. Peuvent-ils se soustraire à leurs devoirs, par une  
„ criminelle obstination ? Le tems détruit les Empires ; comment donc  
„ des choses si périssables peuvent-elles empêcher l'effet de ce qui est éter-  
„ nel ? La raison humaine détruira-t-elle les décrets de la sagesse divine ?  
„ Dieu sera donc soumis aux hommes ? Le ciel obéira donc à la terre,  
„ & le prophane l'emportera sur ce qu'il y a de plus sacré & de plus res-  
„ pectable ? Nous n'adorons plus le Dieu de nos peres ? Notre Joseph  
„ ne reconnoitra donc plus son pere Jacob ? Rachel, qui est la figure de  
„ l'Eglise Gallicanne, cette belle Rachel, qui par une pieuse fraude a vo-  
„ lé les idoles de Laban pour détruire un culte détestable, ira donc elle-  
„ même adorer les faux Dieux ; & courbée devant leurs infâmes simula-  
„ cres, leur rendra des honneurs qu'ils ne méritent pas ? Ainsi nous ne mon-  
„ trerons plus sur nos chevaux, au son des trompettes d'argent de l'Eglise ?  
„ Notre Josué, notre Chef, cessera d'attaquer les murs de Jéricho ; Samuël  
„ ne sera plus notre juge, ou nous mépriserons ses jugemens, & nous se-  
„ rons assez téméraires pour en appeler ?

„ Tout le monde Chrétien a reçu le Concile de Trente ; la France  
„ seule le rejette, & oppose des privilèges à celui-même qui les lui a ac-  
„ cordés.

Tome X.

F

L'Ar.

HENRI  
IV.  
1605.

L'Archevêque de Vienne donna en finissant de grandes loüanges à la conduite de sa Majesté dans le gouvernement, & dit quelques choies des élections. Les remontrances étoient plus étendues dans un cahier, qui dans le même tems fut présenté au Roi.

Ce Prince vouloit éloigner une affaire si épineuse, & qu'il étoit dangereux d'agiter dans les circonstances présentes; ainsi il répondit avec un air de bonté: „ Vos remontrances, Messieurs, & vos plaintes ne sont que „ trop bien fondées. Je conviens avec vous que l'Eglise est accablée de „ vexations, & que je dois faire tous mes efforts, pour lui rendre son „ ancien lustre & sa tranquillité. Je souhaite la publication du Concile „ avec la même ardeur que vous; mais les raisons humaines paroissent, „ comme vous venez de le dire fort bien, opposées à la Sagesse divine. „ Cependant je n'épargnerai ni mes soins, ni ma vie même, pour faire „ triompher l'Eglise & la Religion.

„ Quant aux simonies & aux confidences, c'est à ceux qui se sentent „ coupables de ces crimes, de s'en corriger; & si quelqu'un d'entre vous „ a acquis des bénéfices par ces voyes illégitimes, il doit s'en défaire, & „ montrer l'exemple aux autres. Pour moi, je fais gloire de ce que dans „ la nomination aux évêchés, je n'ai fait aucune injustice préférence; sans „ aucun égard ni à la faveur, ni aux recommandations, & contre la coutume de mes prédécesseurs, j'ai toujours choisi des personnes distinguées „ par leur science, & dont la sainteté étoit une exhortation continuelle à „ la vertu.

„ Au reste, ajouta le Roi, si je reçois en bonne part les loüanges que „ vous me donnez, ne croyez pas qu'elles flattent ma vanité. Elles sont „ pour moi de vives exhortations qui m'engagent à persévérer. Je veux par „ mes bonnes actions épuiser votre éloquence, & m'élever au-dessus de „ tous vos éloges. „

Les Prélaats furent ainsi congédiés. On répondit dans la suite à leurs remontrances, & il parut quelques années après deux Edits à ce sujet. Celui qui fut enrégistré au Parlement au commencement de 1608. contient des réglemens aussi sages que sévères. Ils tendent à empêcher les violences contre ceux de la Religion Protestante; on leur permet de racheter les biens dont la vente avoit été faite à vil prix & contre les règles ordinaires: mais comme cette permission conditionnelle n'étoit presque d'aucune utilité, il parut un second Edit au mois de Juillet de l'année suivante, qui permit aux Protestans sans aucune restriction le rachat de leurs biens aliénés. Cet article ne fut enrégistré dans les cours de Parlement, que sous une modification en faveur des acquéreurs; & la possession de quarante ans fut toujours une exception peremptoire que l'Edit ne détruisit pas.

Le reste de l'année fut employé à examiner les comptes des Receveurs des finances. Les sommes qui étoient dûes au Roi par des Receveurs, ou fripons, ou négligens, montoient à plus de quatre cens mille écus d'or, dont les commissaires, après de grandes contestations, firent emploi à leur fantaisie; ce qui fit murmurer tout le monde. On en donna une partie au collège des

Edit du  
Roi au  
sujet de  
la Religion.

Examen  
des  
comptes  
des Receveurs  
des finances.

des Jésuites de la Flèche ; le Roi en prit une autre ; mais les commissaires disposerent de la plus grande partie , comme ils le jugerent à propos. Ceux qui protégeoient les Lettres & les sciences ( 1 ) ne purent obtenir qu'une somme modique de deux mille écus , pour être employée à l'édition des Ouvrages des Peres Grecs , qui n'avoient pas encore été imprimés.

HENRI  
IV.  
1605.

(1) Et le Cardinal de Joyeuse sur-tout , qui ne s'étoit rendu que fort tard à l'assemblée , ne purent &c. MS. du Roi.

*Fin du Livre cent trente-quatrième.*



# HISTOIRE

DE

## JAQUES AUGUSTE

## DE THOU.

### LIVRE CENT TRENTE-CINQUIEME.

#### S O M M A I R E.

**G**Rande révolution en Moscovie. Boritz, qui après la mort de Théodore s'étoit emparé du trône, fait assassiner le Prince Demetrius. Différens sentimens sur cette mort. Affaire du faux Demetrius. Les Jésuites l'aident de leur crédit auprès du Pape & du Roi de Pologne. Le Palatin de Sendomir prend le parti de Demetrius, à condition que celui-ci épousera sa fille s'il réussit dans ses desseins. Demetrius est admis à l'audience de Sigismond. Il leve une armée en Pologne, & se met en marche pour recouvrer l'Empire. Il engage les Cosaques dans son parti. Plusieurs, ennuyés de la tyrannie de Boritz, suivent leur exemple. Boritz marche au-devant de Demetrius & met son armée en fuite. Demetrius, ayant ramassé de nouvelles troupes, remporte une grande victoire sur Boritz près de Rilek. Plusieurs villes se rendent à lui. Mort de Boritz. Busmani passe dans le parti de Demetrius. La veuve de Boritz, son fils & sa fille sont mis en prison & s'y empoisonnent. Demetrius est reconnu Empereur de Moscovie. Il entre dans Moscou. Sa conduite au commencement de son regne. Cérémonies de son couronnement. Panegyrique de Demetrius par un Jésuite. Le nouveau Czar envoie une Ambassade en Pologne, & fait demander en mariage la fille du Palatin de Sendomir. Les Fiançailles se font à Cracovie. Sigismond épouse la sœur de sa femme. Cérémonies du mariage. Conjuraton des poudres en Angleterre. Henri Garnet Jésuite est pris, conduit dans la tour de Londres, & condamné au dernier supplice. Suite des affaires de Moscovie. Mariage de Demetrius. Conjuraton contre ce Prince. Massacre des Polonois à Moscou. Demetrius est tué & traité indignement après sa mort. Frayeur de la Czarine. Plusieurs marchands sont maltraités & massacrés. Les Bojars tiennent conseil. Harangue de Zebuiski : il est élu Czar. Ecriis contre le prétendu Demetrius. Le nouveau Czar envoie des Ambassadeurs en Pologne.

A U-

## A U T E U R S

QUE MR. DE THOU A SUIVIS DANS CE LIVRE.

*Rélation manuscrite de Pierre Paterson d'Upsal. Gerard Gravenbruk. Lettres originales des Peres Jésuites. Commentaire François des affaires de Moscovie, par Jaques Margeret. Constantin Fidler. Détail de la conspiration formée en Angleterre, aveux des complices, lettres, pièces & actes probatoires, publiés par Guill. Camden. Lettre d'Isaac Casaubon à Fronton du Duc. Apologie pour Henri Garnet, publiée par Eudaimon-Joannes.*



L y eut cette année dans l'Empire de Moscovie une grande révolution, qui causa différens mouvemens les années suivantes dans ces provinces septentrionales, qui font partie de l'Europe & de l'Asie. Mais avant que ces mouvemens arrivassent, ce païs fut affligé de divers fleaux. Jamais on n'avoit vû dans les contrées du Nord une famine plus effroyable, ni une peste plus terrible, que celles qui ravagèrent la Russie, dans les deux années qui précéderent la guerre que Demetrius y alluma. On vit des meres prêtes à dévorer leurs enfans, & on ne les en empêcha qu'avec peine. Après avoir mangé les chats, les rats, & d'autres animaux immondes, les peres ne trouvant plus de quoi se rassasier, mangeoient la chair de leurs propres fils, que la faim avoit fait mourir. Tous les liens de la nature, & de l'humanité furent rompus. La mesure de froment, qui vaut ordinairement douze sols dans le marché, étoit alors vendue jusqu'à dix-neuf thalers : c'est pourquoi on ne voyoit déjà plus de froment exposé en vente dans les marchés ; la chair humaine avoit pris sa place. Les plus puissans y étaloient leurs proches, comme des animaux, les peres & les meres leurs fils & leurs filles, & les maris leurs femmes.

La plupart croyoient que ces fleaux avoient été envoyés de Dieu, pour venger la tyrannie de Boritz. D'autres, portant leurs vûes dans l'avenir, interprétoient ces grandes calamités, comme des avant-coureurs de maux encore plus terribles qui menaçoient ce puissant Empire, si redoutable à ses voisins, & qui désolèrent depuis pendant dix ans ce vaste païs, exposé à toutes les incursions des étrangers. La Russie ne se vit enfin paisible que sous Michel, fils de Théodore, qui regne aujourd'hui.

Après la mort de Théodore fils de Jean Basilide, Boritz, soit par une profonde dissimulation, soit par une insigne perfidie, s'étoit emparé du trône, comme nous l'avons dit en l'année 1598. & avoit regné jusqu'à celle-ci. Outre Théodore, dont l'esprit foible, & hébété, étoit au jugement même de son pere, plus propre à sonner les cloctes dans les Eglises, qu'à manier un sceptre, Jean Basilide avoit encore un autre fils, nommé Demetrius, né d'une fille de condition deux ans avant la mort de son

HAWA  
IV.  
1605.  
Affaires  
de Mos-  
covie.  
Disette,  
révolu-  
tion con-  
sidéra-  
bles dans  
cet Etat.

HENRI  
IV.  
1605.

Boritz  
fait assassi-  
ner le  
Prince  
Deme-  
trius.

pere arrivée en 1582. Ce jeune Prince avoit été élevé à Wielics, ville éloignée de Moscou d'environ cent milles.

Boritz, du vivant même de Théodore, s'étoit emparé du gouvernement; mais prévoyant toutes les choses qui pouvoient s'opposer à ses mauvais dessein, il jugea que l'imbécillité de Théodore ne lui seroit pas fort utile, s'il n'enlevait par la mort de Demetrius son frere, tout espoir à la maison souveraine de posséder désormais la Couronne. Ayant donc résolu de le faire mourir, il corrompit tous ceux qui l'environnoient; & voici de quelle façon il s'y prit, pour venir à bout de son détestable projet. Il avoit remarqué que lorsque l'on sonnoit la grosse cloche; ce qui est un signe pour avertir le peuple lorsqu'il y a quelques incendies, qui sont ordinaires dans les villes de ce pays-là, dont les maisons sont de bois, il avoit, dis-je, remarqué que ce jeune Prince, au bruit que faisoit le peuple en courant éteindre le feu, avoit coutume de sortir de son appartement; & il jugea qu'il lui seroit très-facile de le faire tuer au milieu de la foule par des gens apostés. Après avoir ainsi pris ses mesures, il fit poignarder ce Prince lorsqu'il descendoit l'escalier de son appartement.

La nouvelle s'en étant répandue dans la ville, le peuple abandonna les maisons qui brûloient; & craignant qu'on ne lui imputât ce crime, il accourut aussitôt au palais. La colère ayant pour lors pris la place de la douleur, ils tuèrent tous les domestiques du Prince, souhaitant qu'on en rejetât la faute sur les Officiers de ses Gardes. Cependant ils n'évitèrent pas les soupçons; car Boritz, afin qu'on ne s'en prit point à lui, traita les habitans de Moscou avec beaucoup d'inhumanité, faisant mourir les uns par de terribles supplices, & faisant souffrir aux autres de cruelles vexations, afin de découvrir la vérité, comme si les véritables auteurs eussent été ignorés. Boritz lui-même voulut paroître pleurer cette mort par de véritables larmes; il fit même mettre le feu au palais, afin, disoit-il, d'expier ce noir parricide.

Différens  
senti-  
mens sur  
cette  
mort.

Ceux qui étoient alors en Moscovie, & qui ont fait des relations de cet événement, assurent positivement que le véritable Demetrius périt dans cette occasion. Mais d'autres, pour donner de la vrai-semblance à ce qui arriva dans la suite, racontent la chose ainsi. Ils disent, que la mere de Demetrius, avertie par quelques-uns de ses amis du détestable projet de Boritz, garantit son fils du péril, en supposant en sa place un jeune homme de même âge qui lui ressembloit: que ce jeune homme fut égorgé dans le lit du Prince par des assassins, & non sur l'escalier: que l'on pourvût à la sûreté de Demetrius; & qu'aussitôt le cadavre supposé fut mis dans une bière, de peur qu'il ne fût reconnu, & qu'ensuite il fut inhumé sans aucune pompe, par un Seigneur Allemand, grand Maréchal de la Cour: qu'on fit aussitôt courir le bruit que Demetrius étoit mort de la peste.

Affaire  
du faux  
Deme-  
trius.

Quoi qu'il en soit, il parut quelques années après sur les frontières de Pologne & de Moscovie, un jeune homme, qui avoit un bras plus court que l'autre, & une verue sur le visage. On avoit remarqué ces deux choses en Demetrius. Au reste il avoit beaucoup d'esprit, il sçavoit se posséder,

der, étoit libéral & très-affable ; on jugeoit en un mot par ses manières, qu'il pouvoit être de sang Royal. Il s'adressa d'abord aux peres Jésuites, qui avoient beaucoup de crédit dans la Pologne, & il leur fit espérer, que si par leur moyen il pouvoit remonter sur le trône de ses peres, son premier soin seroit de rétablir la Religion (1) dans la Moscovie, & de ramener cet Empire à l'obéissance de l'Eglise Romaine. On tint d'abord la chose fort secrète, & on en donna avis au Pape, afin qu'il aidât, soit de son propre pouvoir, soit par sa recommandation auprès du Roi de Pologne, & des Seigneurs du Royaume, une affaire qui paroïssoit être avantageuse à la Religion & au saint Siège. Les Jésuites l'introduisirent ensuite chez George Micinski Palatin de Sendomir, Seigneur très-puissant dans le Royaume. Le prétendu Demetrius fit un traité secret avec le Palatin, que s'il venoit à bout de ses desseins, il épouserait la seconde de ses filles, sur laquelle il avoit déjà jetté les yeux.

Ce prétendu Demetrius avoit été autrefois Moine ; il avoit depuis mis le froc bas, & étoit resté long-tems caché dans la Livonie, où il avoit appris à écrire, & à parler la langue Latine avec facilité. Il écrivit une lettre de sa main assez élégante à Clément VIII. qui occupoit pour lors le siège Pontifical. Il fut admis à l'audience de Sigismond Roi de Pologne, par le Palatin de Sendomir, & par Wisnowiski son gendre. On dit qu'il lui fit un discours fort éloquent & conçu en ces termes : „ Souvenez-vous, Sire, lui dit-il, que vous êtes né dans les fers, & dans la captivité, & que vous n'en avez été délivré que par la Providence, & par la miséricorde divine. Le sort d'un Prince infortuné doit toucher votre cœur, & vous engager à lui accorder votre protection. „ En effet Jean, pere de Sigismond, avoit été ignominieusement emprisonné sur quelques soupçons par Eric son frere, comme nous l'avons rapporté en l'année 1564. & ce fut dans la prison où Catherine sa femme, de la maison des Jagellons, avoit été enfermée avec lui, qu'étoit né Sigismond leur fils.

Demetrius, aidé de la faveur du Roi, de l'argent du Palatin, & des intrigues des Jésuites, leva une armée de dix mille hommes dans la Pologne, se mit en campagne avec un bon train d'artillerie ; & prenant son chemin par la Russie, il fit alliance avec les Cosaques, peuples accoutumés à s'enrichir des dépouilles des étrangers, & qui ne font la guerre que par l'appas du butin. Pour se les concilier, il leur fit de magnifiques promesses, & en emmena avec lui jusqu'à dix mille dans l'Empire de son pere, comme il le nommoit. Il passa le Nieper, & alla d'abord camper au-delà des frontières proche de Zerniga ou Tscheringo, & somma cette ville de se rendre à lui, comme au légitime héritier de la Couronne de Moscovie : elle se rendit aussi-tôt. Jean Takmew, qui haïssoit fort Boritz, se soumit aussi au nouveau Prince. Corelas Capitaine Cosaque, homme connu par ses fortileges, lui conseilla d'assiéger Putinne, ville fort peuplée, où commandoit Mikelowitz Soltekow avec huit mille Cosaques, de ceux qui habitent le long du Wolga. Mikelowitz se défendit d'abord ; mais persuadé par ce Capitaine Co-

H A N T  
I V.  
I 6 0 5.  
Il s'adresse  
aux Jésuites,  
qui le fa-  
vorisent.

Et traite  
avec le  
Palatin  
de Sen-  
domir.

Il est ad-  
mis à  
l'audien-  
ce du Roi  
de Polo-  
gne.

Il leve  
une ar-  
mée.

Ses ex-  
ploits.

(1) C'est-à-dire le rit de l'Eglise Latine.

HENRI  
IV.  
1605.

Ambassa-  
de de Bo-  
ritz au  
Roi & au  
Sénat de  
Pologne.

Le pré-  
tendu  
Demo-  
trius est  
battu.

saque, il se rendit ensuite à Demetrius, qui mit une bonne garnison dans la place.

Cependant Boritz leva une armée de cent mille hommes; mais avant de rien entreprendre, il envoya des Ambassadeurs à Sigismond & au Sénat de Pologne. Il leur fit représenter l'alliance ou au moins la trêve, qui étoit entre les deux nations, & demanda qu'on lui livrât mort ou vif, l'imposteur qui se faisoit appeller Demetrius, le traitant d'infame fils de Prêtre, qui étoit convaincu de s'adonner à la magie. Il demandoit sur-tout qu'on ne lui donnât point de secours; ajoutant de grandes menaces, si les Polonois faisoient le contraire, & représentant à quel péril ils s'exposeroient, en donnant du mécontentement à un Prince aussi puissant que lui. Les Ambassadeurs ajoutèrent à leurs menaces plusieurs sollicitations secrètes à l'égard de chaque Palatin en particulier, afin de détourner le Roi & le Sénat de donner au moins du secours au faux Demetrius. Mais l'autorité du Pape & le crédit des Jésuites ayant prévalu, ils ne purent rien obtenir. Le Roi & tous ceux qui pensoient comme lui, s'opiniâtèrent au contraire à donner du secours à ce Prince (1), parce qu'ils croyoient qu'il n'y avoit point de meilleur moyen d'avoir la paix avec les Moscovites & d'éteindre le schisme, en rétablissant ce qu'ils appelloient l'ancienne Religion.

Les deux armées étant enfin en présence l'une de l'autre, proche de Novogrod, le Palatin de Sandomir, qui commandoit celle de Demetrius, espérant qu'aussi-tôt qu'il auroit attaqué les ennemis, la plupart se rangeroient de son parti, mit son armée en bataille; & sans avoir assez sondé les dispositions de l'autre armée, il fondit dessus avec impétuosité. Cependant il ne se fit aucun mouvement en sa faveur; ayant été investi de toutes parts, il fut taillé en pièces & contraint de prendre la fuite. Le Palatin, après avoir recueilli les débris de cette grande défaite, se retira par la fin de Janvier de cette année, d'abord à Carmohowie, puis à Poutivol ou Poutimel, & ensuite en Pologne.

Demetrius se retira avec peu de monde dans la forteresse de Rillesk sur la frontière, où se voyant abandonné de tous les siens, il ne s'abandonna pas lui-même. Pour marquer qu'il avoit de la piété & de la Religion, il avoit mené avec lui deux Théologiens de l'Ordre de Cîteaux, qui étant dégoûtés de la vie militaire & des fatigues du voyage, s'en retournerent peu de jours après dans leur couvent. Outre ces deux Religieux il avoit encore avec lui deux Jésuites nommés Nicolas Ckerrakowski & André Lowitz, qui plus constants que les deux autres Moines, demeurèrent toujours auprès de lui. Ils excitèrent même par leurs vives exhortations, & par l'exemple de leur propre patience, ce Prince déjà très-disposé de lui-même, à continuer courageusement ce qu'il avoit entrepris.

Appuyé du témoignage de sa conscience, comme il le disoit, il avoit coûtume, lorsque l'on étoit prêt à en venir aux mains, de faire cette prière à Dieu, afin que tout le monde l'entendit. Elevant donc les yeux & les

(1) On est obligé de lui donner ce titre, pour ne pas toujours répéter son nom; d'ailleurs il étoit cru tel.



les mains vers le ciel, il s'exprimoit ainsi : „ Grand Dieu, toi qui vois le  
 „ fond des cœurs, tu connois mon innocence, & la justice de ma cause; si  
 „ je te paroïs avoir entrepris cette guerre par injustice, par avarice, ou  
 „ par impiété, écrase-moi de ta foudre, & anéantis-moi; mais épargne le  
 „ sang des Chrétiens qui suivent mon parti: si au contraire ma cause te pa-  
 „ roît juste, seconde-moi de ton bras tout-puissant. Et toi, Reine du ciel,  
 „ je me mets, moi & mes soldats, sous ta protection. „

Si ces choses sont vraies, & s'il n'étoit pas le vrai Demetrius, il falloit  
 qu'il fût un imposteur bien impudent, qui sachant que ce qu'il disoit étoit  
 faux, mentoit avec tant d'assurance; ou si ayant osé dire fausement qu'il  
 étoit Demetrius, il le croyoit en effet, il faut avouer que la fortune, dans  
 le dessein de faire illusion aux autres se joua de lui d'une manière bien éton-  
 nante, en le favorisant d'abord, en l'élevant sur le trône, & en l'accab-  
 lant à la fin par la plus affreuse catastrophe, comme on le verra dans  
 la suite.

Déjà une partie de l'armée de Boritz étoit venuë investir Rillesk, châ-  
 teau situé sur une hauteur qui commande une grande plaine, où Demetrius  
 avoit rallié les débris de son armée. Au commencement de Mars il se don-  
 na un grand combat entre la Cavalerie des deux partis, dans lequel par un  
 jeu étonnant de la fortune, celui qui venoit d'être vaincu donna la loi à  
 son vainqueur. La Cavalerie de Demetrius, quoiqu'inférieure à celle de  
 l'ennemi, la battit, lui tua mille hommes, en prit deux cens, & contrai-  
 gnit le reste à prendre la fuite. Ils furent enfoncés avec tant de furie, qu'ils  
 rompirent les rangs de leur Infanterie, & la laissèrent en très-grand danger  
 d'être taillée en pièces par l'ennemi. L'armée de Demetrius revint triom-  
 phante à Poutivol, & chargée des dépouilles des ennemis.

Aussitôt que cette nouvelle se fut répandue dans le pais, cinq villes des  
 environs avec leur territoire, soit par haine pour Boritz, soit par le desir  
 de la nouveauté, vinrent se rendre au nouveau Prince, entre autres Bialo-  
 grod, qui lui fournit cent cinquante grosses pièces de canon. On livra à  
 Demetrius les Gouverneurs de ces places. Peu de jours après Jaleka &  
 Leptine suivirent l'exemple des autres villes, dans l'une desquelles on prit  
 Hlinski Ortopel fameux magicien. Bien-tôt après toute la Severie, qui est  
 une grande principauté, & huit châteaux ou forteresses, lui prêtèrent ser-  
 ment de fidélité.

Ceux qui ont écrit touchant ces choses, rapportent que Demetrius usa  
 avec beaucoup de modération d'une victoire si inespérée. Il pensa alors  
 comment il pourroit secourir à propos la ville de Crom, qui étoit assiégée  
 par le reste de l'armée ennemie. Mais ayant appris par des lettres inter-  
 ceptées, qu'elle étoit en état de faire une vigoureuse résistance, il changea  
 de dessein, & ne crut pas devoir risquer un combat douteux, capable de lui  
 faire perdre le fruit de sa victoire.

Tandis qu'il étoit tranquille à Poutivol, attendant la suite des événe-  
 mens, on lui tendoit différentes embûches. Boritz promit aux Russiens re-  
 belles, non-seulement l'oubli du passé, mais même de grandes récompen-  
 ses, s'ils tuoient Demetrius, ou s'ils le lui livroient prisonnier: mais le trait

Tome X.

G

le

HISTOIRE  
IV.  
1605.Boritz  
vaincu à  
son tour  
par De-  
metrius.La reddi-  
tion de  
plusieurs  
villes  
succéda à  
cet avan-  
tage.Crom as-  
siégé par  
Boritz.

HISTOIRE  
IV.  
1605.

Demetrius est excommunié. Sa lettre au Patriarche, & à Boritz.

le plus puissant & celui que Demetrius avoit le plus à craindre, lui fut lancé par l'Archipope (1), qui l'excommunia & tous ceux qui suivoient son parti. On découvrit les desseins de Boritz par les prisonniers qu'on mit à la question, & on leur trouva des lettres dans leurs bottes. Demetrius ne voulut point qu'on usât de rigueur à leur égard; mais après leur avoir fait grâce, il les chargea d'une lettre très-polie pour l'Archipope, par laquelle il l'exhortoit de son devoir, & l'exhortoit à ne point appuyer du motif de la Religion une cause injuste. On dit qu'il en écrivit aussi une à Boritz, par laquelle il lui conseilloit de jeter les yeux sur ses propres intérêts, & de lui céder au plutôt un Empire qu'il avoit envahi injustement: que s'il le faisoit, il lui offroit à lui & à toute sa famille des conditions très-honorables, & un monastère à son choix, où il pourroit se retirer. Boritz rejeta ces propositions avec beaucoup de mépris & d'indignation.

Ces choses se passèrent dans le tems que les Ambassadeurs de Danemarck & de Suède étoient en cette Cour: ils prirent occasion de l'incursion des Polonois en Moscovie, pour faire alliance avec les Moscovites, afin de nuire aux affaires de Sigismond.

Mort de Boritz.

On prétend que Boritz, s'étant extrêmement échauffé dans l'entretien qu'il eut avec ces Ministres, tomba tout d'un coup en foiblesse; une grande abondance de sang lui sortit par la bouche, par le nez & par les oreilles, & il mourut sur la fin d'Avril. Selon les uns il mourut d'apoplexie, & selon d'autres, d'un poison qu'on lui avoit donné. Quoiqu'il en soit, il ne perdit pas aussi-tôt après sa mort toute l'autorité, qu'il avoit acquise sur un Empire dont il avoit été le maître pendant sept ans. Car la nouvelle de sa mort s'étant divulguée, le peuple s'assembla aussi-tôt en foule, & la veuve fut placée sur le trône conjointement avec son fils. On obligea les Grands à prêter serment de fidélité; & ensuite le corps du défunt fut inhumé sans aucune pompe dans le tombeau des grands Ducs. Constantin Fidler de Riga en Livonie, qui avoit un frere domestique du Czar, nommé Gaspard, prononça son oraison funèbre avec beaucoup d'éloquence; son discours fut imprimé à Königsberg. Pierre Busmani ou Busmanof, qui avoit fait de grandes actions de valeur sous Boritz, fut incontinent envoyé à l'armée avec le souverain commandement.

Sa veuve & son fils élevés au trône.

Jean Houdan proche parent de Boritz, étoit toujours occupé au siège de Crom. Devant & après la mort de ce Czar, les assiégeans ni les assiégés, n'ont rien de tout ce qui pouvoit marquer beaucoup de courage de part & d'autre. Dix fois les assaillans monterent à l'assaut, & dix fois ils furent repoussés avec vigueur par les assiégés.

Demetrius envoie du secours à Crom.

Cependant Demetrius craignant qu'ils ne fussent enfin accablés, soit par la lassitude, soit par le grand nombre des ennemis, envoya Zaporski avec un corps de gens d'élite pour les secourir. Ce Capitaine ne pouvant réussir par la force, eut recours à la ruse, en répandant la crainte & la consternation dans le camp ennemi. Il fit partir un homme qui ne se doutoit d'au-

(1) C'est ainsi que les Russes appellent leur grand Patriarche ou leur Pape.

d'aucune supercherie, sous prétexte de porter des lettres aux assiégés, par lesquelles il leur marquoit qu'ils seroient bien-tôt secourus par une armée auxiliaire de quarante mille hommes, & qu'ils eussent à se défendre courageusement jusqu'à ce tems-là. Cet homme trompa facilement les autres, parce qu'il étoit lui-même trompé.

Zaporski le fit conduire par un chemin, qu'il sçavoit être occupé par les ennemis, afin qu'il fût arrêté. Il le fut en effet, & ses lettres furent prises. On le mit à la question, pour sçavoir ce qu'elles signifioient. Il l'avoua ingénument, parce qu'il le croyoit. Aussi-tôt les soldats s'émurent dans le camp & en vinrent presque à une sédition ouverte. Houdun fit partir sur le champ deux mille deux cens cavaliers, pour occuper tous les passages par où on pouvoit jeter du secours dans la place: pour lui, il marcha avec le reste de l'armée au-devant de l'ennemi. Zaporski en fut instruit: pour augmenter davantage le desordre parmi les ennemis, il rangea son armée en bataille; & afin qu'elle parût plus nombreuse, il fit monter tous les gouvats & tous ceux de sa suite à cheval. Il envoya aussi de côté & d'autre des gens qui annonçoient par de grands cris l'arrivée de l'armée auxiliaire. Houdun l'attaqua d'abord courageusement; mais les Piquiers Polonois étant venus fondre sur lui, & la crainte de l'armée auxiliaire se répandant de plus en plus parmi les soldats, ils commencèrent à plier, & à mettre les armes bas.

Pierre Busmani, qui avoit été revêtu des premières charges de l'Empire par Boritz, & qui avoit eu beaucoup de crédit sous son regne, passa aussitôt dans le parti de Demetrius avec un corps de mille hommes. Alors il cria le plus haut qu'il put, pour être entendu des Russes, que Demetrius étoit le vrai & légitime héritier de l'Empire; & que tous ceux qui chérissoient la patrie eussent à le suivre. Il se fit alors de grands mouvemens parmi eux; la plupart se mirent à désertir, & dirent qu'ils vouloient suivre Busmani. Les Seigneurs s'étant assemblés autour de lui au nombre de cinq cens, déprerent à Demetrius, qui étoit alors à Poutov. Ils furent très-bien reçus, & prêterent serment de fidélité. Cela se passa le 23. de Mai de cette année.

Jean Houdun Généralissime des troupes Moscovites (car Miescelawski, & Zchuiski, qui étoient ses Lieutenans généraux du vivant de Boritz, avoient été rappelés à Moscou par son ordre) fut pris lorsqu'il fuyoit. On le mit en prison, parce qu'il refusa de saluer Demetrius, & de le reconnoître pour Czar. On trouva dans le camp des Russiens soixante-dix pièces de canon & quelques-unes si grosses, qu'à peine deux hommes pouvoient les embrasser. Telle avoit été la révolution dans le camp, telle elle fut à Moscou. Les ruës retentirent de tous côtés du nom de Demetrius. On arrêta la veuve, le fils & la fille de Boritz, & on leur donna des gardes. Cette mere se voyant en prison avec ses enfans, & craignant, ou le ressentiment du peuple à cause de la haine que l'on avoit pour Boritz, ou l'arrivée de Demetrius; le désespoir la prit, & elle s'empoisonna. Elle fit aussi prendre du poison à ses enfans, pour les soustraire à la honte de servir

Houdun  
IV.  
1605.

Ruse du  
Capitaine  
Zaporski &  
son suc-  
cès.

P. Bus-  
mani  
passe  
dans le  
parti de  
Deme-  
trius.

La veuve  
de Bo-  
ritz, son  
fils & sa  
fille  
arrêtés,

HANNA IV. 1605. au triomphe du vainqueur : son fils en mourut ; mais sa fille ayant aussi-tôt pris du contre-poison, en rechapa.

s'empoisonnent dans la prison.

Demetrius reconnu Empereur de Moscovie.

Ordre de son entrée dans la capitale.

Ceux qui favorisent le parti de Demetrius, racontent la chose ainsi : mais d'autres disent que ce fut par son ordre qu'elle fut empoisonnée avec son fils, & que sa fille fut réservée à ses infâmes plaisirs. On assure que les Allemands, qui étoient au service de Boritz, contribuèrent beaucoup à cette grande révolution, en amenant avec eux un grand nombre de transfuges dans le parti contraire.

Deux jours après la levée du siège de Crom, Demetrius ayant résolu de se rendre à Moscou, se mit enfin en chemin accompagné d'un grand nombre de Seigneurs, tous dans une parfaite union. De Crom on alla à Tulla, où on s'arrêta deux jours pour remettre les soldats de leurs fatigues. De Tulla on vint à Orla ; les chemins n'étoient remplis que de peuples, qui venoient de tous côtés pour voir & pour saluer le nouveau Prince. Enfin, après vingt jours de marche, Demetrius fit son entrée dans la capitale de l'Empire le 20. de Juin (1), & fut salué par de grandes acclamations du peuple, Empereur des Russes, grand Duc de Moscovie, Prince de plusieurs autres provinces, Roi d'Asracan & de Cassan, deux Royaumes que Jean Basilide avoit conquis & unis à l'Empire.

Voici l'ordre qu'il tint dans son entrée. La Cavalerie Polonoise, armée de lances, suivant l'usage de la nation, marchoit à la tête, au son des timbales & des trompettes : ensuite suivoient cinq cens Arquebusiers, entre lesquels on voyoit le char de Demetrius attelé de six chevaux, suivi de chevaux de selle caparaçonnés & couverts de harnois brillans d'or. Immédiatement après le char du Prince marchoit une troupe de jeunes Ecclésiastiques avec des bannières, d'où pendoient les images de quelques Saints ; ou un livre d'Evangile. Ils étoient suivis des Popes qui portoient la statue de la Sainte Vierge, & celle de S. Nicolas, que les Moscovites honorent comme leur patron. Après eux paroissoit l'Archipope, précédé de quatre Céroféraires (2). A quelque distance de lui on voyoit Demetrius monté sur un superbe cheval blanc, à la tête d'une foule de Seigneurs & de Noblesse qui le suivoient.

Le Czar, conduit par les Popes, vint à l'Eglise de Notre-Dame ; & après les prières accoutumées, il se rendit dans celle de S. Michel, où son pere avoit été inhumé. Ayant appris que Boritz avoit aussi été enterré dans cette Eglise, il commanda qu'on tirât son cadavre du tombeau, & qu'il fût transporté dans une petite chapelle hors de la ville. En passant pardevant une maison particulière de Boritz, il commanda qu'on l'abattit, ajoutant pour raison qu'elle servoit à d'infâmes sortilèges & à des maléfices. On dit en effet qu'il y avoit dans un lieu souterrain de cette maison une statue tenant une lampe ardente à la main ; ce qui paroissoit superstitieux, & remplie de

(1) Le Mercure François & les autres relations placent cette entrée au 30. (nouveau stile.)

(2) Porteurs de cierges, selon l'interprétation de l'Editeur Anglois.

tous côtés de poudre à canon. Tout étoit disposé de telle sorte que l'huile venant à manquer, la lampe se seroit infailliblement cassée, & par ce moyen le feu prenant aux poudres, dont la statue étoit environnée, la maison auroit été renversée de fond en comble, & auroit fait sauter avec elle les maisons voisines; mais on fit courir le bruit que l'artifice ayant été découvert avant qu'il pût nuire, la statue avoit été brisée. Lorsque Boritz vivoit, il avoit accusé Demetrius d'être magicien; après la mort de Boritz Demetrius l'en accusa à son tour. Dans ces pays-là les moindres indices font soupçonner de magie, & on n'entend que des plaintes à ce sujet.

Le nouvel Empereur prit alors possession du palais Impérial, & se fit avec ardeur de l'autorité souveraine. Dès lors il commença à éloigner les Moscovites de sa personne & à donner toute sa confiance aux étrangers, & sur-tout aux Polonois qui ont toujours été ennemis des Moscovites. Plusieurs prétendent qu'il fit en cela une très-grande faute. Car, quoi qu'il eût de justes raisons d'un côté de soupçonner les Moscovites, & de l'autre, de se les concilier, il devoit choisir un tems plus favorable, & attendre que son autorité fût plus affermie pour faire connoître ce qu'il pensoit & ce qu'il avoit résolu, afin de l'exécuter avec plus de sûreté. Mais par trop de précipitation, par le conseil de ceux qui l'environnoient, & qui avoient trop de pouvoir sur son esprit, il se plongea dans un abîme de malheurs.

Les premiers jours de son règne, furent employés à recevoir le serment des Seigneurs, & à punir les coupables. Plus de soixante & dix familles nobles des parens de Boritz, ou qui avoient suivi son parti, furent bannies de l'Empire, afin que leurs biens, comme on le disoit, fussent partagés entre les étrangers, sur-tout entre les Polonois, & qu'on pût par ce moyen faire venir dans la Russie des nouvelles colonies. De-là vinrent les premières semences de cette haine, qui s'éleva contre le nouveau Prince.

Les mêmes choses arriverent vers ce tems-là dans la Hongrie, où le mauvais gouvernement ayant fait soulever les Grands, l'Archiduc Matthias s'empara du Royaume, & de toutes les autres provinces héréditaires, du vivant & à la vûe de l'Empereur son frere, qui s'étoit attiré la haine & le mépris des peuples.

Entre tous ces exemples de sévérité, Demetrius en donna un de clémence, en pardonnant à Théodore Zchuiski frere de Romain, homme très-distingué entre les Bojars. Demetrius lui fit grace, afin de diminuer la haine que tant de proscriptions lui avoient attirée. Mais cet acte de clémence lui fut fatal. Car par un secret jugement de Dieu, celui sur qui il exerça cette bonté apparente, & qui avoit mérité le châtiment, fut celui qui vengea ceux qui avoient été injustement punis. Zchuiski, ennemi du nouveau gouvernement, & craignant quelque chose de pis pour l'avenir, méprisa le péril; & dans le tems que tout le monde venoit fléchir le genou devant le nouveau Prince & lui faire sa cour, il fut le seul qui ne voulut point s'abaisser devant lui. Il lui résistoit sans cesse & le traçoit

HANNE  
IV.  
1605.

Se 1.  
1605.

Sa conduite au commencement de son règne.

1605.  
1605.  
1605.

1605.  
1605.  
1605.

Clément  
ce envers  
Zchuis-  
ki. Sa  
fierté.

HANAI  
IV.  
1605.

Il est  
condam-  
né à  
mort.  
Deme-  
trius lui  
accorde  
sa grace.

Soumis-  
sion des  
habitans  
de Ples-  
kow.

Couron-  
nement  
de De-  
metrius.  
Hon-  
neurs  
qu'il  
rend à sa  
préten-  
due es-  
père.

avec orgueil, méprisant sa colère & répandant des bruits injurieux au Prince, qu'il traitoit d'étranger & d'homme obscur, dont on ignoroit l'origine. Il sembloit que le dessein du nouveau Czar étoit de détruire les temples de Russie par le secours des ennemis irréconciliables de l'Erat, désignant par-là les Polonois, & qu'il avoit pris la résolution d'exterminer l'ancienne Noblesse, en attirant dans l'Empire des hommes de néant.

Demetrius s'étant justifié sur ces chefs d'accusation dans une assemblée des Grands; comme il avoit le talent de persuader, il trouva moyen de faire retomber la haine de cette prétendu calomnie, sur celui qui en étoit l'auteur; & il fit rendre un arrêt contre Zchuiski, par lequel il étoit condamné à mort à cause de ses discours séditieux, & injurieux à l'honneur du Prince. Le 10. de Juillet, jour destiné à son supplice, il fut conduit dans la place publique; après les prières accoutumées, il attendoit le coup du bourreau, lorsque Demetrius lui envoya sa grace.

Après une si grande abondance de prospérités, qui lui venoient de toutes parts, les seuls habitans de Pleskow étoient toujours demeurés fidèles à Boritz: il leur envoya une lettre, avec une amnistie de tout le passé; & s'étant soumis avec leur Palatin, il leur pardonna.

Jusqu'à-là, le commencement du regne de Demetrius avoit été heureux, au lieu que le nom seul de Boritz étoit abhorré; & les peuples n'étoient occupés qu'à faire des vœux pour la prospérité de leur nouveau Souverain. On fit aussi-tôt battre une monnoye, pour conserver la mémoire du Prince, & pour servir à l'usage de la nation.

Ceux qui ont écrit en sa faveur, prétendent que les peuples se promettoient toute sorte de biens de son gouvernement: mais il se trouva, disent-ils, dans le trésor public des richesses odieuses, une somme d'or & d'argent montant à plusieurs millions, & douze boisseaux de perles & de pierres précieuses; ces richesses furent bientôt consumées par ses profusions excessives; ou prêtées par ostentation, & elles s'évanouirent avec lui.

Le jour de son couronnement avoit été fixé au 1. de Septembre, jour par lequel les Moscovites commencent leur année; à la façon des anciens Juifs; mais il voulut pour plusieurs raisons, que la cérémonie fût avancée: elle se fit à la fin de Juillet. Afin d'établir mieux son droit à la Couronne, il envoya chercher la mere du véritable Demetrius, qui après la mort de son fils, tué par ordre de Boritz, s'étoit retirée dans un petit couvent éloigné de la Cour. Il lui envoya une nombreuse escorte, & par une piété affectée, il vint lui-même à sa rencontre. L'ayant aperçue de loin, il descendit de cheval, & alla au-devant d'elle à pied, pendant un espace de chemin. Dès qu'il fut auprès d'elle, il l'embrassa en pleurant, & suivit son char jusqu'au palais, à pied, & tête nue. Après cette cérémonie, elle se rendit peu de jours après avec ses femmes, dans un monastère, où les filles & les veuves de condition ont coutume de se retirer.

Dans le tems que tout cela se passoit, on remarqua, que la mere du vrai Demetrius, soit feinte, ou sincérité, répondit à ces marques de respect par beaucoup d'affection: comme on l'avoit tirée d'une triste solitude, & trans-

transportée dans un lieu plus agréable, elle ne pouvoit s'empêcher de marquer de la joye de l'élevation du faux Demetrius, qui étoit cause de ce changement.

A l'avènement de Demetrius à la Couronne, les cérémonies étant achevées, le pere Nicolas Knermkowski Jésuite, fit un discours fort éloquent à sa louange; le Sénat vint aussi en corps lui faire son compliment. On donna aux Jésuites dans Moscou une grande maison proche le palais, pour y pratiquer librement le rit Latin. A leur instigation, il vouloit dès-lors accomplir ce qu'il leur avoit promis, c'est-à-dire, établir ce rit dans toute la Moscovie; mais il en fut empêché par Zchuiski, dont j'ai parlé, qui pensant déjà à s'emparer du trône, cherchoit une occasion favorable pour exécuter ses desseins.

La paix, comme il lui paroissoit, étant bien affermie, & croyant n'avoir plus rien à craindre au-dedans ni au-dehors, ses plus grands soins furent de récompenser les Polonois, qui lui avoient été si utiles dans cette occasion, de confirmer l'alliance qu'il avoit faite avec eux, & de se marier, afin qu'ayant des enfans, son trône en fût plus affermi. Pour cela il envoya en Pologne une magnifique Ambassade de trois cens cavaliers, à la tête desquels étoit Athanase Roskloviski, grand Trésorier de l'Empire. Celui-ci arriva à Cracovie le 14. de Novembre, & eut audience de Sigismond Roi de Pologne, à qui il exposa ses ordres. Il commença par lui dire: que son maître desiroit ardemment de gagner l'affection des Polonois, & qu'il avoit résolu de se servir de leurs forces pour se maintenir contre la légèreté des Moscovites, dont il avoit de justes raisons de se défier: qu'il ne doutoit point que le Roi & le Sénat n'eussent ressenti beaucoup de plaisir, en apprenant qu'il étoit remonté sur le trône de ses peres, plutôt qu'on n'auroit osé l'espérer: qu'il reconnoissoit devoir ce succès à la grande bonté de Dieu, à la bienveillance du Roi, & des Grands du Royaume, à qui après Dieu, il avoit le plus de grace à rendre; & que ce bienfait ne s'effaceroit jamais de sa mémoire: que c'étoit un grand sujet de chagrin à un homme qui cherchoit tous les moyens d'étendre les bornes de la Religion & du nom Chrétien, d'apprendre les maux que le Turc, ce cruel tyran, causoit impunément depuis tant d'années aux Puissances Chrétiennes: que ce lui étoit encore un plus grand sujet de douleur, lorsqu'il se représentoit les playes que la Hongrie, Royaume autrefois si florissant, avoit reçues & recevoit encore tous les jours de ces Infidèles: qu'il n'attribuoit point ces malheurs à la négligence de l'invincible Empereur Rodolphe, dont le courage avoit vengé, autant qu'il avoit été en lui, les injures qu'il avoit reçues de cette détestable nation: qu'il ne pouvoit s'empêcher de verser des larmes, lorsqu'il jectoit les yeux sur l'état déplorable des lieux saints, empreints des traces de Jesus-Christ, consacrés par sa vie sainte, par ses miracles, & plus encore par son sang précieux; & néanmoins occupés par les barbares, sectateurs d'une infâme superstition, & foulés aux pieds sans aucun respect ni révérence: qu'il avoit résolu de joindre ses forces à celles du très-puissant Roi de Pologne, & des autres Princes Chrétiens, & de n'épargner ni ses trésors, ni son propre sang, pour recouvrer ces saints lieux: qu'en attendant, son dessein étoit de faire une éternelle

HANAI  
IV.

1605.

Panegy-  
rique de  
Deme-  
trius par  
un Jé-  
suite.

Le nou-  
veau  
Czar en-  
voye une  
Ambas-  
sade en  
Pologne.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

1605.

MANUSCRIT  
IV.  
1605.

Réponse  
du Roi  
de Polo-  
gne aux  
raisons  
de l'Ambas-  
sadeur.

alliance avec lui; que pour cette raison, il le prioit de vouloir bien lui permettre de prendre une femme de la nation Polonoise, qui étoit Anne-Marie, fille de George Micinski, Palatin de Sendomir: qu'il devoit cela aux bienfaits du pere, qui l'avoit reçu honorablement, lorsqu'il s'étoit réfugié en Pologne, & qui l'avoit accompagné lorsqu'il retournoit dans son Royaume, n'épargnant ni argent, ni soldats, ni même sa propre vie.

Le Roi répondit à cet Ambassadeur avec beaucoup de bonté: & dit qu'il ressentait beaucoup de joye, d'une Ambassade qui lui témoignait l'amitié & la reconnaissance de sa Majesté Czarienne: qu'il l'assuroit d'une amitié paternelle, & lui souhaitait toutes sortes de prospérités: qu'il apprenoit avec beaucoup de joye, que cet Empire qui lui appartenait par le droit de sa naissance, avoit été recouvré en si peu de tems: qu'il approuvait la juste douleur, que lui causoient les succès des Turcs; & qu'il entretient volontiers dans une ligue contre la Porte: que cependant il ne pouvoit rien résoudre touchant cette ligue, que de l'avis de tous les Grands & du Sénat du Royaume: Pour ce qui regardait la fille du Palatin de Sendomir, que sa Majesté Czarienne avoit résolu d'épouser, qu'il lui étoit libre de le faire; que non seulement il y consentoit, mais même que cela lui feroit un sensible plaisir: qu'il espéroit & souhaitait en même tems, que par le secours du ciel ce mariage servit à augmenter la gloire du nom de Dieu, & à former les nœuds d'une éternelle alliance entre deux puissantes nations.

Fiancail-  
les de  
Demetrius  
avec la  
fille du  
Palatin  
de Sen-  
domir.

Les fiancailles se célébrèrent huit jours après: le Cardinal Bernard Maciejowski, Evêque de Cracovie, en fit la cérémonie. Ensuite, le Roi convia la future épouse, le Palatin son pere, & l'Ambassadeur de Moscovie, à un magnifique festin, où assistèrent les Ambassadeurs de Perse, & ceux des autres Potentats, qui étoient pour lors en cette Cour. On dit que Demetrius envoya à sa future épouse, & à son pere, au lieu de patisseries & de confitures, suivant l'usage du Nord, un présent montant à plus de deux cens mille écus d'or.

Intrigues  
des Jésui-  
tes pour  
le maria-  
ge du  
Roi de  
Pologne.

Sigismond avoit perdu, il y avoit sept ans, sa femme Anne, fille de l'Archiduc Charles, dont il avoit des enfans. Les Jésuites, zélés pour le crédit & la puissance de la maison d'Autriche en Pologne, craignirent que le Roi ne songeât à se remarier, & qu'épousant quelque autre Princesse étrangère, il ne rompit, par cette alliance, la paix & l'amitié qui étoit entre la Pologne & les Princes Autrichiens. Ils engagèrent donc l'Empereur Rodolphe à conseiller à Sigismond d'épouser une des sœurs de feu sa femme. L'Empereur le fit, & pria le Pape Clément de se joindre à lui, pour porter le Roi de Pologne à ce mariage. Le Pape écrivit donc à Sigismond une lettre datée du 19. de Juin 1604. dont j'ai la copie: elle étoit conçue en ces termes:

Lettre  
du Pape à  
ce Prin-  
ce.

„ Nous ne pouvons nous empêcher d'exhorter votre Majesté, non seule-  
„ ment à penser à un second mariage, mais à prendre sur cela une résolu-  
„ tion; afin qu'avec la bénédiction du Seigneur, votre heureuse postérité  
„ contribue à l'affermissement de l'Etat. Nous avons toujours cru, qu'une  
„ alliance avec l'illustre maison d'Autriche, vous seroit honorable & avan-

— 111 —



„ sageuse; car il n'y a peut-être aucune maison dans le monde Chrétien, qui  
 „ soit aussi noble & aussi illustre. Votre Majesté a connu la sagesse, la ver-  
 „ tu, la prudence, & la piété de la Princesse de cette maison qu'elle avoit  
 „ épousée. Si vous jugiez à propos de jeter les yeux sur une des sœurs  
 „ de cette Princesse, nous sommes persuadés que vous feriez une chose qui  
 „ contribueroit à votre salut, à votre repos, & à votre gloire. Vous ne  
 „ devez pas douter que nous ne soyons en ce cas disposés à vous accorder  
 „ une dispense : nous vous l'offrons très-volontiers, parce que des motifs  
 „ très-pressans nous engagent à ne vous la point refuser. Nous prions donc  
 „ votre Majesté de délibérer mûrement sur cette affaire, & d'être convain-  
 „ cuë que nous lui rendrons en cela tous les bons offices dont elle aura  
 „ besoin. „

HABES  
 IV.  
 1605.

Sigismond avoit montré cette lettre dans une diette de Pologne, & avoit fait entendre à cette assemblée, qu'il souhaitoit d'avoir sur cela l'avis des États. Les Protestans ne furent pas les seuls qui y parurent opposés : quelques-uns du Clergé, & le Chancelier même, se ressouvenant des embarras qu'un mariage semblable de Sigismond-Auguste avoit causé à la Pologne, y trouverent beaucoup d'inconvéniens. L'Empereur, disoient-ils, & le Pape à sa sollicitation, ne cherchent par cette alliance que leurs avantages particuliers, sans se mettre en peine des intérêts de l'Etat.

Elle est  
 commu-  
 niquée à  
 la diette.

Tout le monde fut néanmoins persuadé dès-lors que Sigismond ne tarderoit pas à se conformer aux intentions de l'Empereur & du Pape, comme il arriva en effet cette année. Le Roi de Pologne envoya une magnifique & superbe Ambassade, avec un grand nombre de chevaux & de carosses à la Princesse Constance, pour lui amener sa nouvelle épouse. Le 26. de Septembre elle vint à Prague, & ensuite à Gratz en Stirie. Sa mere, & l'Archiduc Maximilien son frere, étoient ses conducteurs; elle arriva enfin à Cracovie au mois de Décembre.

Mariage  
 du Roi  
 avec sa  
 belle  
 sœur.

Lorsque la cérémonie des fiançailles de celle qui étoit destinée à épouser Demetrius, eût été faite, & qu'elle fut partie avec son pere, son oncle, & une grande suite, le Roi commença à penser aussi à la célébration de ses nœces, & voulut que l'Ambassadeur de Moscovie, qu'il retint exprès, fût présent à cette cérémonie, qui fut d'une grande magnificence.

La Reine fut assise à la table du Roi, aussi bien que la mere & la sœur de la Reine, qui avoit épousé Sigismond Barthory, Prince de Transylvanie. L'Ambassadeur de Moscovie étoit aussi à la même table; ce qui fit beaucoup de dépit à l'envoyé du Grand Duc de Toscane, qui étoit à une autre table, & au-dessous de l'envoyé de l'Electeur de Brandebourg. Ce dernier voulut disputer la préséance au Nonce du Pape, mais il fut contraint de céder. Tout le reste de l'année se passa en carousels, en bals, en mascarades, en jeux, & en toutes sortes de divertissemens.

Je vais maintenant rendre compte de la conspiration formée contre le Roi de la Grande-Bretagne, découverte sur la fin de cette année, & punie l'année suivante par la mort des conjurés: conspiration horrible, généralement condamnée & détestée de tout le monde. Les Catholiques avoient présenté au Roi une adresse dans le dernier Parlement, pour obtenir la liberté de con-

Conspi-  
 ration  
 des pou-  
 dres en  
 Ang'a-  
 terre.

HENRI  
IV.  
1605.

science, & cette adresse avoit été rejetée. Le bruit couroit, que dans le Parlement prochain on en devoit présenter une autre, qui sûrement ne seroit pas traitée comme la précédente, & que le Roi seroit forcé d'admettre malgré lui. Ceux donc qui étoient chargés du ministère sous ce Roi, qui avoit l'ame grande & l'esprit éloigné de tout soupçon, craignant le succès de cette adresse dont on menaçoit, prenoient toutes les mesures possibles pour détourner ce coup, & éluder la nécessité où l'on prétendoit mettre le gouvernement. Mais il s'agissoit parmi les conspirateurs, non d'obtenir une grâce sur laquelle ils ne comptoient plus, mais de se venger du refus qu'on leur avoit fait, & de sacrifier à cette vengeance tout le Royaume, quoi qu'ils eussent des idées bien différentes du complot qu'ils avoient tramé. Il faut pour l'éclaircissement de cette affaire, reprendre les dernières années du regne d'Elisabeth.

Robert Winter, avec Oswald Tesmond ou Greenwell Jésuite, fut alors envoyé secrètement en Espagne, comme député des Catholiques Anglois, par le conseil de Henri Garnet, Provincial des Jésuites en Angleterre, & à la sollicitation de Robert Catesby, & de François Tresham, Seigneurs Anglois, avec des lettres de recommandation pour Artur Creswell Jésuite, demeurant en Espagne (1). Ces députés étoient chargés de supplier le Roi Catholique d'envoyer une seconde fois une armée en Angleterre, l'assurant que dès qu'elle paroîtroit, tous les Catholiques prendroient les armes. Ils devoient aussi demander à ce Prince, des pensions pour certains Seigneurs Catholiques, en lui insinuant qu'il y avoit en Angleterre beaucoup de Seigneurs & d'Officiers de guerre, mécontents du gouvernement, qu'on pouvoit aisément attirer dans le parti de sa Majesté Catholique, pourvu qu'elle voulût un peu se prêter à leurs besoins. Comme par rapport au transport des troupes, la plus grande difficulté regardoit la Cavalerie, ils assurèrent que les Anglois auroient toujours deux mille chevaux prêts pour toutes les occasions: que par le moyen de Creswell, on avoit traité en secret de cette affaire, avec D. Pedre Franceca Secrétaire de Philippe, & avec François de Sandoval Duc de Lerme: que celui-ci avoit assuré, que ce projet seroit très-agréable à sa Majesté Catholique, & avoit promis d'employer tous ses soins pour le faire réussir: qu'on étoit même convenu du lieu de la descente: que si les troupes étoient nombreuses, il faudroit débarquer dans les provinces de Kent & d'Essex; mais que s'il y avoit peu de troupes, ce devoit être à Milford Haven, dans le pays de Galles. Le Roi fit promettre trois millions pour cette expédition, par le Comte de Miranda.

Winter, ayant tiré ces promesses du Roi, revint en Angleterre, & rendit compte de ce qu'il avoit fait, à Garnet, à Catesby, & à Tresham. Ces choses se passèrent du vivant d'Elisabeth. Cette Reine étant morte sur ces entrefaites, on dépêcha en Espagne Christophle Wright, qui étoit de la conjuration, pour presser le paiement de l'argent, & l'armement dont il s'agissoit. Guillaume Stanley, Hugue Owen, & Baldwin Jésuites en-

voyc-

(1) C'est ce qu'on apprit depuis par le procès, & par les aveux mêmes des conjurés, lorsque la conjuration eût été découverte.

voyèrent aussi de Bruxelles en Espagne Guy Fawks, chargé de lettres pour Creswell, afin qu'il tâchât de hâter l'expédition. Fawks avoit ordre de faire sçavoir au Roi d'Espagne, que les Catholiques d'Angleterre auroient beaucoup plus à souffrir sous le regne de Jaques, que sous celui d'Elisabeth; qu'ainsi il devoit persister dans le louable dessein qu'il avoit formé: que les galères de Spinola pouvoient aisément aborder & débarquer à Milford Haven. Mais la mort de la Reine Elisabeth ayant changé la disposition des esprits dans le Conseil d'Espagne, le Roi répondit qu'il ne pouvoit désormais leur accorder ce qu'ils demandoient, parce qu'il avoit envoyé une Ambassade en Angleterre pour traiter de la paix avec le nouveau Roi.

HARRIS  
IV.  
1605.

Les conjurés, voyant qu'ils n'avoient rien à espérer du côté de Philippe, eurent recours aux dernières extrémités, & conjurent le plus hardi de tous les projets. Mais avant toutes choses ils voulurent armer leur propre conscience contre un crime si affreux & si noir. Leurs Théologiens décidèrent, qu'il étoit au pouvoir du Pape, comme souverain juge de l'Eglise, de déposer les Rois & de disposer de leurs Couronnes: que tous les hérétiques excommuniés de droit, l'étoient tous les ans par le Pape le jour du Jeudi saint: que cette excommunication tomboit non-seulement sur les hérétiques déclarés, mais encore sur les hérétiques cachés, parce qu'étant censés excommuniés de droit, ils encouraient par le seul fait les peines portées contre ceux qui faisoient profession ouverte d'hérésie: que de-là il s'enfuiroit, que les Rois & tous les Princes Chrétiens, tombés dans le crime d'hérésie, pouvoient être déposés: que dès-lors leurs sujets étoient déliés du serment de fidélité; & que quand même ils rentreroient dans le sein de l'Eglise, ils ne pouvoient même par leur conversion, recouvrer un droit qu'ils avoient perdu: que lorsqu'on disoit que l'Eglise, cette mere commune des Chrétiens, ne sermoit jamais son sein à ceux qui y vouloient rentrer, il falloit entendre ce principe, & l'expliquer sous la condition que cette réunion à l'Eglise ne pourroit lui causer aucun danger ni aucun tort: que ce principe étoit vrai quant à l'ame, mais non quant aux biens temporels: que cette peine ne s'étendoit pas seulement aux Princes tombés dans l'hérésie, mais à leurs enfans que le crime de leurs peres rendoit inhabiles à succéder au trône, parce que l'hérésie étoit une lèpre & une espèce de mal héréditaire: qu'en un mot quiconque perdoit la communion de l'Eglise Romaine, perdoit dès-lors ses Etats, qu'il étoit frappé d'anathème & proscrit, & que ni lui ni ses descendans ne pouvoient jamais être rétablis sur le trône.

Les conjurés, après s'être intérieurement fortifiés par ces beaux raisonnemens, commencèrent à prendre au dehors les mesures nécessaires pour la réussite de leurs projets. Ils s'imposèrent d'abord la loi d'un rigoureux secret auquel ils s'obligèrent par la Confession & par la Communion, jurant & promettant par la Sainte Trinité, & par l'Eucharistie à laquelle ils étoient prêts de participer, de ne jamais révéler ni directement ni indirectement, ni par paroles, ni autrement, le dessein qu'on alloit leur communiquer, & qu'ils ne se désisteroient point du projet formé sans avoir obtenu le

H 2

confes-

HENRI  
IV.  
1605.

consentement des autres conjurés. C'est ainsi qu'autorisés par leurs Casuistes ils s'engagerent pieusement dans une exécrationnable entreprise, qu'ils se représenterent comme juste, louable & méritoire. Ils prêtèrent serment au mois de Mai entre les mains du Jésuite Jean Gerard, qui les confessa & les communia.

Les chefs de la conspiration étoient Robert Catesby, Thomas Winter, Thomas Percy, parent du Comte de Northumberland, Jean Wright avec Fawks, dont j'ai parlé, & qu'on avoit fait venir de Flandre. Catesby, le principal auteur de cette tragédie, étoit d'avis de ne point se proposer de se défaire de celui-ci ou de celui-là en particulier; mais qu'il falloit en même tems les faire périr tous du même coup. „ On peut, disoit-il, se défaire du Roi de cent manières différentes; mais que nous reviendra-t-il de „ cette action, si nous laissons vivre le Prince de Galles & le Duc d'York? „ Quand nous aurons fait périr le Roi & ses enfans, nous aurons encore „ un Parlement ferme, vigilant & attentif sur toutes nos démarches: nous „ aurons à craindre plusieurs Seigneurs du Royaume, des hommes d'une „ profonde sagesse, des Mylords puissans, tous engagés dans l'hérésie, „ auxquels il nous sera impossible de résister, parce qu'ils sont eux-mêmes „ en état de former un grand parti dans l'Etat. Il faut donc les attaquer tous à la fois, & réunir toutes nos forces pour cette grande entreprise. „

Il y a à Londres un antique & respectable édifice, appelé le palais de Westminster, où s'assemblent les Etats du Royaume, auxquels les Anglois donnent le nom de Parlement; mot qu'ils ont emprunté de nous. On y voit assemblés dans la Chambre haute les Evêques, les Seigneurs & les principaux Magistrats; & dans la Chambre basse, les députés des provinces, des villes, des bourgs, des villages, choisis parmi les hommes les plus sages & les plus prudens de chaque lieu. Le Roi est à la tête de cette auguste assemblée avec ses enfans mâles. Ce fut ce respectable Sénat que Catesby se proposa d'abattre d'un seul coup. Pour exécuter le noir projet qu'il méditoit depuis long-tems, il résolut de creuser une mine sous la salle de Westminster, de la remplir d'une grande quantité de poudre, & d'ensevelir sous les ruines du palais fracassé & embrasé, le Roi, les Princes de la famille Royale, & tout le Parlement.

Un jour qu'il s'entretenoit avec Percy, au sujet de la conspiration, celui-ci, après s'être répandu en invectives contre le Roi, soutint d'un air fougueux, qu'il n'y avoit point d'autre moyen de faire cesser les maux de la Religion, que de tuer le Roi: et même tems il s'offrit à exécuter lui-même le coup. Catesby, qui avoit plus de sang froid & de finesse que Percy, prit alors la parole, & lui dit: „ A Dieu ne plaise qu'un homme dont la vie est „ si précieuse, s'expose témérairement & sans fruit, à un si grand danger. „ Il faut que notre projet s'accomplisse, sans qu'il en coûte la perte d'un „ homme tel que vous. „ Alors il lui découvrit son dessein, lui en fit sentir tous les avantages, & lui exposa adroitement les moyens qu'il avoit imaginés pour y réussir.

Percy goûta le projet, & aussi-tôt il loïla près du palais de Westminster, une

une maison qui parut propre pour creuser la mine. Le Parlement, qui avoit été convoqué l'année précédente, avoit été différé au mois de Février suivant. Dans cet intervalle, Thomas Bates, valet de Catesby, homme d'expédition, en qui son maître avoit une grande confiance, eut quelque soupçon de ce qui se tramoit; ce qui fut cause qu'on jugea à propos de lui faire confidence de la conjuration. Comme il parut d'abord effrayé du projet, on le mit entre les mains du Pere Tesmond, appelé autrement Greenwell; car pour se mieux déguiser, ils avoient la plupart deux ou trois noms. Ce Jésuite lui tourna tellement l'esprit, qu'il le persuada entièrement du mérite & des avantages de cette grande entreprise, & l'encouragea à en seconder l'exécution. On en fit part dans la suite à Robert Keies, à Ambroise Rookwood & à Jean Grant.

HENRI  
IV.  
1605.

On commença à miner le onze de Décembre. Aux complices de la conjuration, que j'ai nommés, on associa encore Christophle Wright & Robert Winter frere de Thomas. Le travail fut souvent discontinué & souvent repris. Enfin la mine ayant été conduite jusqu'au mur de la salle, il survint une difficulté. Le mur étoit très-dur, & avoit environ cinq pieds d'épaisseur; en sorte que l'ouvrage ne pouvoit être achevé que de long-tems; & néanmoins il n'y avoit plus que quelques jours jusqu'à l'ouverture du Parlement. L'opiniâtreté des travailleurs étoit venuë à bout de percer la moitié du mur; le courage ne manquoit point, mais il étoit à craindre que le tems ne manquât.

On apprit alors que l'assemblée du Parlement avoit été remise au mois de Septembre. Cette agréable nouvelle causa une grande joye aux conjurés, qui desespéroient déjà du succès de leur projet; ils ne doutèrent plus qu'ils n'en vinssent à bout. Mais tandis qu'ils continuoient à percer le mur, ils observerent qu'on faisoit du bruit de l'autre côté. On y envoya Fawks pour en sçavoir la cause. Il rapporta qu'il y avoit une cave au-delà du mur, & que celui qui l'avoit lotée étant mort, on en retiroit le charbon qu'il y avoit mis. Les conjurés jugeant que cette cave leur seroit très-utile, engagerent Percy à la louer, comme il avoit loté la maison où ils travailloient. Ce lieu étoit en effet très-propre pour leur dessein; car il étoit presque situé directement sous le trône du Roi. Ils ne manquèrent pas de se persuader que Dieu même leur avoit découvert cette salle, & que par un ressort secret de sa providence, il favorisoit manifestement leur entreprise. Cela se passa vers le tems de Pâques de cette année 1605.

On eut le tems de porter dans la cave la poudre qu'on avoit mise dans la maison de Catesby, vis-à-vis le palais de Westminster. On y porta d'abord vingt barils de poudre, & on les couvrit de buches & de fagots. Ensuite les conjurés ne doutant point de la réussite, se mirent à consulter ensemble sur ce qu'on feroit après l'exécution de ce grand coup. On parla d'abord de la manière dont on s'y prendroit pour se défaire du Prince de Galles, qu'ils sçavoient ne devoir point accompagner le Roi son pere, lorsqu'il viendrait au Parlement: ils ne s'étoient pas attendus à ce contre-tems.

HENRI  
IV.  
1605.

Ils vouloient le faire périr, sçachant que ce Prince étoit fort mal disposé pour les Catholiques; & ils se flatoient d'en avoir trouvé le moyen. Ils songerent ensuite aux secours d'argent qui leur seroient nécessaires, & auxquels ils crurent avoir suffisamment pourvu. On avoit aussi pris des précautions, afin que les Seigneurs Catholiques, membres du Parlement, autant que cela seroit possible, ne fussent pas confondus avec les autres.

Il fut question ensuite de se ménager l'appui des Puissances étrangères; mais comme le secret & le silence étoient nécessaires, on jugea à propos de ne leur rien demander avant que la conjuration eût éclaté, parce que ces sortes d'entreprises ne sont ordinairement approuvées que lorsqu'elles ont réussi, & qu'on en juge toujours par l'événement. Les Espagnols, dirent-ils, sont ceux sur lesquels nous pouvons le plus compter: mais ils sont bien éloignés, & leurs secours sont toujours lents & tardifs. Les François sont plus proche de nous; mais nous ne devons pas nous y fier, & leur liaison avec les Hollandois doit nous les rendre suspects. Il vaut mieux tourner nos vûes du côté de la Flandre; c'est de ce país dont nous tirerons plus de secours. Il fut donc résolu que Stanley seroit chargé dans la suite de ménager ces secours du côté des País-bas.

Pour mieux tromper, & pour faire ensorte que leurs mouvemens ne donnassent aucun soupçon, ils jugerent à propos de se séparer. Les uns se retirèrent à la campagne, les autres sortirent d'Angleterre, & attendirent dans les país étrangers que le tems destiné pour l'exécution du projet fût arrivé. Fawks partit pour la Flandre, afin de faire part de tout à Stanley & à Owen, & ne revint en Angleterre que sur la fin du mois d'Août. Catesby pendant ce tems-là ne fut pas oisif; il attira dans son parti François Tresham, & Everard Digby, qui promirent de fournir de l'argent. Le premier s'engagea pour la somme de deux mille livres sterling, & le second pour 1500. Percy, libéral du bien d'autrui, promit de contribuer de tout ce qu'il pourroit prendre sur les revenus de son cousin le Comte de Northumberland. Enfin on jugea à propos de mettre encore dans la cave de Westminster dix barils de poudre, & quatre autres plus grands, dans la crainte que l'humidité du lieu n'eût corrompu celle qu'on y avoit déjà mise, & le tout fut couvert d'une grande quantité de bois & de pierres.

Cependant le tems de l'assemblée du Parlement, qui avoit encore été remise au mois de Novembre, approchoit. Les conjurés s'assemblerent pour délibérer. Comme la Princesse Elisabeth, fille aînée du Roi, faisoit son séjour dans la province de Warwick, où elle étoit élevée chez le Lord Harrington, quelques-uns d'entre eux furent chargés de l'enlever, & de se servir pour cet effet de l'occasion d'une partie de chasse, que Digby devoit faire près de Dunchurch. Ils devoient après cela la proclamer Reine de la Grande-Bretagne. Les conjurés, se donnant le titre de vengeurs de la liberté publique, arrêterent entre eux qu'ils ne se donneroient pas d'abord pour les auteurs de l'action qu'ils projettoient; qu'ils ne seroient aucu-

ne

ne mention de la Religion : qu'on tiendrait le peuple incertain : qu'on publierait un Edit au nom de la nouvelle Reine , pour la diminution des impositions , & qu'on promettrait encore dans la suite de plus grands soulagemens : qu'ils tiendraient cette conduite jusqu'à ce que leur faction ayant prévalu , ils pussent venir à bout , soit par la douceur , soit par la sévérité des nouveaux Edits , de mettre le peuple dans leur parti , & de le subjuguier entièrement , afin que lorsque le fait auroit été découvert avec ses circonstances , il pût paroître moins odieux ; ce qui seroit l'effet du tems & du succès. Pendant tout ce tems-là aucun des conjurés ne s'avisait de faire réflexion , que l'action horrible qu'ils méditoient , alloit faire périr dans le palais de Westminster & aux environs une quantité d'innocens , des enfans , des Catholiques , des amis enfin à qui ils avoient les dernières obligations.

Déjà tout étoit prêt , & on alloit voir enfin le dernier acte de cette horrible tragédie , lorsque par un jugement impénétrable de Dieu , un des conjurés voulant sauver un de ses amis , se perdit lui-même avec tous ses complices. Il y avoit encore dix jours jusqu'à l'ouverture du Parlement , lorsqu'un Samedi sur le soir , le Baron de Monteagle reçut une lettre , comme de la part d'un ami , sans pouvoir sçavoir d'où elle lui venoit , ni qui la lui avoit apportée. On lui donnoit avis par cette lettre de ne point se trouver à l'assemblée du Parlement le jour de l'ouverture , ni les deux jours suivans ; parce qu'un grand malheur menaçoit cette assemblée. L'écriture de la lettre étoit inconnue , & celui qui l'avoit écrite , avoit tellement déguisé son caractère , qu'on ne pouvoit la lire en certains endroits. Elle étoit sans date , sans signature , sans adresse , & conçue en termes ambigus. Monteagle , après l'avoir lûe , se trouva un peu embarrassé ; il balançait long-tems s'il mépriseroit cet avis , ou s'il le regarderoit comme une chose sérieuse. Si le danger n'eût concerné que lui seul , il en auroit peut-être fait peu de cas , & auroit jugé que ce pourroit être une invention de quelque ennemi , pour l'épouvanter & l'empêcher de se trouver au Parlement. Mais ayant fait réflexion qu'il s'agissoit d'un danger , où la personne du Roi seroit exposée , il crut ne devoir pas mépriser l'avis , ni négliger d'en faire part aux Secrétaires d'Etat.

Il se rendit donc au milieu de la nuit chez Robert Cecil , Comte de Salisbury , premier Secrétaire ; & lui ayant fait voir la lettre , il lui parla de la manière dont il l'avoit reçue , & lui avoit ingénument le peu de cas qu'il en faisoit. Cecil en jugea comme lui ; il ne crut pas néanmoins devoir absolument négliger l'avis. Il fit voir la lettre aux principaux Conseillers du Conseil privé , c'est-à-dire à Charles Howard Amiral , Comte de Nottingham , & aux Comtes de Worcester & de Northampton. Après avoir délibéré sur cette affaire , quoique la lettre parût d'abord mériter peu d'attention , ils jugerent néanmoins que le plus léger indice en cette matière ne devoit pas être négligé , sur-tout s'agissant de la personne du Roi que ce danger menaçoit ; & qu'on ne pouvoit à cet égard blâmer les précautions de ceux qui étoient principalement chargés de veiller à sa sûreté.

Le Roi étoit allé à Roylton pour y prendre le divertissement de la chasse ;

HENRI  
IV.  
1605.

Conspiration  
découverte par  
la lettre  
d'un des  
conjurés.

ITENRI  
IV.  
1605.

se; les Ministres furent d'avis de ne faire aucune démarche avant d'avoir consulté sa Majesté: ils avoient, disoient-ils, souvent éprouvé la sagacité & la pénétration de ce Prince, lorsqu'il s'agissoit d'expliquer les choses les plus obscures, & de trouver le sens des paroles les plus énigmatiques. Il revint à Londres le premier de Novembre. Cecil l'ayant tiré à l'écart, lui montra la lettre dont il s'agissoit. Comme cette lettre donna lieu à une contestation entre le Roi & ses Ministres, j'ai cru devoir l'insérer ici. Elle étoit conçue en ces termes:

Contenu  
de cette  
lettre  
commu-  
niquee  
au Roi.

„ Les liaisons que j'ai avec quelques-uns de vos amis, sont cause que je m'in-  
térèssé à vous. Si votre vie vous est chère, je vous donne avis que vous  
„ ayez à chercher quelque excuse, pour vous dispenser de vous trouver au  
„ Parlement; car Dieu concourt avec les hommes pour punir bien-tôt l'im-  
piété de ce siècle. Ne méprisez point l'avis qu'on vous donne; mais reti-  
rez-vous au plutôt dans votre province, où vous pourrez attendre ce grand  
„ événement sans rien risquer. Quoiqu'il ne paroisse au dehors aucun mou-  
vement, je ne laisse pas de vous donner ce conseil. Le Parlement sera frap-  
„ pé d'un coup terrible, & ne verra point la main qui le frappera. Gardez-  
vous de mépriser ce que je vous écris; l'avis peut vous être utile, & ne  
„ peut vous nuire. Le danger passera en aussi peu de tems que vous en met-  
trez à brûler cette lettre. J'espère que par la grace de Dieu, que je prie de  
„ vous protéger, vous ferez un bon usage de ce que je vous mande.  
Quoique le Roi ne fût ni timide, ni ombrageux, il comprit néanmoins, après avoir lu cette lettre, qu'elle annonçoit quelque intrigue monstrueuse; & il dit qu'il ne falloit pas négliger cet indice. Cecil au contraire prétendit que la lettre ne pouvoit avoir été écrite que par un fou. Un homme de bon sens, ajoutoit-il, ne diroit pas au sujet d'un péril dont il auroit averti si vivement de se garantir: *Le danger passera en aussi peu de tems, que vous en mettrez à brûler cette lettre.* Un danger qui passe si promptement, n'est pas un danger sort à craindre. Le Roi au contraire, sur qui la lettre avoit fait beaucoup d'impression, faisoit attention à ces mots: *Le Parlement sera frappé d'un coup terrible, & ne verra point la main qui le frappera.* Il pesoit toutes ces paroles, & réfléchissoit profondément en se promenant dans une salle. Il lui vint alors à l'esprit, qu'il s'agissoit de poudre à canon, dont l'effet est prompt & momentané. Le Roi persista dans cette conjecture; Cecil de son côté, pour délivrer ce Prince de toute inquiétude, combattit toujours son sentiment, & continua de mépriser cet indice, étonné en apparence, que le Roi eût ainsi interprété la lettre d'une manière extraordinaire; & qu'il se fût mis dans l'esprit de tels soupçons. Cependant il jugea dans le fond, qu'il ne falloit pas s'endormir sur cette affaire.

Résultat  
des deli-  
berations  
du Con-  
seil. Ses  
succès.

Le lendemain la chose ayant encore été agitée dans le Conseil du Roi, il fut résolu de faire visiter exactement le palais de Westminster & tous les lieux d'alentour. On chargea de ce soin le grand Chambellan, qui le Lundi, veille de l'ouverture du Parlement, se rendit le soir, pour éviter le scandale, avec Montague, aux environs du palais de Westminster. Ils entrèrent dans la maison que Percy avoit louée, & y trouverent dans la cave une grande quantité de bûches, de fagots, & de charbon. Whinyard Concierge du palais,



palais, qui accompagnoit le grand Chambellan, ayant demandé à quel dessein on avoit mis tout cela dans cette cave, ils apprirent que Percy avoit loué cette maison avec la cave, & que c'étoit lui qui avoit fait faire cet amas de bois. Le grand Chambellan ayant ensuite apperçu Fawks qui étoit dans le coin de la cave, il demanda qui il étoit, & ce qu'il faisoit là. Celui-ci répondit qu'il étoit domestique de Percy, & qu'en son absence il gardoit la maison.

HENRY  
IV.  
1605.

Le grand Chambellan & Monteaule après cette visite s'en retournèrent, & firent ensuite aux Ministres le rapport de ce qu'ils avoient vu. Monteaule fit réflexion que Percy, qui avoit loué cette maison étoit Catholique, & très-zélé pour sa Religion; qu'il étoit son ami depuis long-tems, & que c'étoit lui peut-être qui avoit écrit la lettre. Le grand Chambellan de son côté, dit qu'il n'étoit pas naturel que Percy eût fait faire une si grande provision de bois dans une maison qu'il n'habitoit presque point; & qu'd'ailleurs ce domestique de Percy lui avoit paru avoir les yeux égarés, & l'air d'un scélérat qui médite un mauvais coup. Ce rapport du grand Chambellan augmenta beaucoup les soupçons du Roi, qui ordonna qu'on visitât encore cette cave une seconde fois.

Cependant, de peur que si on n'y trouvoit rien, cette vaine recherche n'apportât à rire au public, & ne fit passer le Roi & ses Ministres pour des gens crédules & timides que les moindres bruits faisoient trembler, ils jugèrent à propos d'agir en cela avec beaucoup de précaution. Ils craignoient d'ailleurs que les soupçons qu'ils avoient à l'égard de Percy, qui étoit parent ou allié des plus grands Seigneurs du Royaume, ne réjaillissent sur le Comte de Northumberland même. Cependant, comme il s'agissoit de mettre la personne du Roi en sûreté, ils passèrent par-dessus cette considération, & se contentèrent de donner ordre que la recherche se fit sans aucun éclat, & sans faire tort à personne.

On ordonna donc au Chevalier Thomas Knevet Bailli de Westminster, de se transporter au milieu de la nuit, accompagné comme il convenoit, & de prendre avec lui Whinyard, sous prétexte que ce Concierge se plaignoit qu'on lui avoit dérobé quelques tapisseries & quelques tapis. Knevet étant prêt d'entrer dans la maison de Percy, rencontra devant la porte son prétendu domestique habillé & botté, & qui outre le nom de Fawks, se faisoit appeler Jean Johnson. Il commença par se saisir de cet homme: étant ensuite descendu dans la cave, il fit retirer le bois & le charbon qui y étoit. On trouva d'abord un petit baril de poudre à part; ensuite, lorsque tout le bois, le charbon, & les pierres eurent été retirés, on trouva trente-six autres barils de poudre de différente grandeur. On se mit alors à fouiller Fawks & à secouer ses habits; on trouva sur lui de l'amadou & trois méches. Ce misérable, se voyant pris en flagrant délit, & ne pouvant alléguer aucune défense, avoua tout; & comme c'étoit un homme déterminé, il déclara d'un air effronté, que bien leur en avoit pris qu'ils l'eussent rencontré hors de la cave, où il avoit tout préparé, parce que s'ils l'eussent pris dans cette cave, il auroit aussi-tôt mis le feu à la poudre, & se seroit enterré avec eux sous les ruines du palais.

Fawks  
arrêté.

Tom. X.

I

Kne-

moins de lui-même Henri Garnet ; mais avant de mourir dans la prison, il écrivit par l'avis de sa femme une lettre au Comte de Salisbury, pour excuser la déclaration qu'il avoit faite mal-à-propos, & sans y penser, as-  
 HENRI  
 IV.  
 1606.  
 suffisant par serment, que le pere Garnet n'étoit point coupable. Mais il joignit à cette rétractation un mensonge des plus grossiers, en disant que depuis seize ans il n'avoit point vû ce Jésuite. Garnet néanmoins déclara dans la suite dans son interrogatoire, qu'il lui avoit parlé souvent, & long-tems depuis six mois.

Digby avoua la chose telle qu'elle étoit ; & pour s'excuser d'être entré dans un si affreux complot, dont il connoissoit, disoit-il, & dont il détestoit la noirceur, il déclara que ce qui l'y avoit engagé, étoit l'espérance qu'on avoit donnée aux Catholiques, que le nouveau Roi, à son avènement à la Couronne, leur accorderoit la liberté de conscience & l'exercice public de leur Religion, avec certains tempéramens : que cela leur ayant été refusé, leur triste situation les avoit portés à former témérairement ce pernicieux complot. Les Comtes de Northampton & de Salisbury, qui étoient ses juges, avec les Comtes de Nottingham, de Suffolk, de Worcester & de Devonshire, lui repliquèrent, que jamais sa Majesté n'avoit promis ni donné lieu d'espérer, qu'elle accorderoit cette liberté de conscience ; mais que les factieux avoient exprés semé ce bruit, pour avoir un prétexte d'exciter des troubles dans l'Etat, & se préparer une excuse.

Les conjurés, atteints & convaincus du crime de haute trahison, furent tous punis du supplice destiné à ces sortes de crimes, suivant les loix du Royaume. Everard Digby, Robert Winter, Jean Grant, & Thomas Bates, furent exécutés à Londres sur la fin de Janvier, près de la porte occidentale de la grande Eglise de Saint Paul. Le lendemain Thomas Winter, Robert Roockwood, Robert Keies, & Guy Fawks, qui avoient confessé avoir mis la main à la mine, furent exécutés dans la place du vieux palais, près de la salle de Westminster, où le Parlement a coutume de s'assembler.

Et leur  
 châtiment.

Plusieurs furent bannis, ou obligés de sortir d'eux-mêmes d'Angleterre. Dominique de Vic, Gouverneur de Calais, leur fit une bonne réception par ordre du Roi. De Vic leur ayant dit, qu'il plaignoit leur sort & celui de leurs associés, & ayant ensuite ajouté afin de les consoler, que pour la patrie qu'ils avoient perdue, la bonté du Roi leur en donnoit une autre, un d'eux répondit ainsi : „ Nous regrettons peu notre patrie ; les honnêtes gens la trouvent par tout où ils sont bien. Ce qui cause nos regrets, est „ de n'avoir pu réussir dans le grand & salutaire projet, que nous avions „ formé. „ De Vic fut si surpris & si indigné de ce discours affreux, que peu s'en fallut qu'il ne fit jeter à la mer un homme, qui avoit le front de faire gloire d'un complot horrible, généralement condamné & détesté. C'est ce que j'ai appris de De Vic même, mon ancien ami, lorsque quelques jours avant de nous quitter, il vint me rendre visite, accompagné d'Alexandre Delbene.

La découverte de la conspiration causa une grande joye en Angleterre. Elle donna lieu au Roi de faire un discours éloquent à l'ouverture du Parlement. Il dit : que Dieu avoit fait éclater sa miséricorde d'une manière

Ouvr-  
 ture du  
 Parle-  
 ment.

HENRI  
IV.  
1606.  
ment.  
Discours  
du Roi.

admirable sur lui, sur sa famille, & sur tout le Royaume; & il le fit voir en relevant toutes les circonstances de la dernière conjuration. Il ajouta avec beaucoup d'équité, que tous ceux qui suivoient l'ancienne Religion, n'avoient pas trempé dans ce détestable complot, & qu'il ne falloit pas le leur imputer: qu'il y en avoit un grand nombre parmi eux, qui, quoique plongés dans les ténèbres du Papisme; ce furent ses termes, avoient néanmoins conservé les sentimens de respect & de soumission à l'égard de leurs Princes; & qui observoient tous les devoirs du vrai Chrétien & du sujet fidèle: qu'il avoit aussi à leur égard des sentimens favorables: qu'il détestoit & jugeoit digne de punition la doctrine des Puritains, qui prétendoient qu'aucun Papiste ne pourroit être sauvé: qu'il étoit aussi de son équité & de sa prudence de déclarer, qu'aucun Prince étranger, aucune République, ni aucun de leurs Ministres ou de leurs Agens, n'avoit eu part à la conjuration, & qu'on ne pouvoit avoir à leur égard le moindre soupçon: qu'il avoit pour ces Puissances une estime sincère, & qu'il pensoit à leur sujet, comme il souhaitoit qu'elles pensassent par rapport à lui: qu'il vouloit donc & ordonnoit, que lorsque dans cette assemblée du Parlement on parleroit de la conjuration, on ne fit mention de ces Puissances qu'en termes honorables.

Le Roi, par ces mots, désignoit les Espagnols, avec qui il avoit fait depuis peu un traité de paix qu'il souhaitoit d'observer, & auxquels il ne vouloit pas donner le moindre sujet de soupçonner qu'il fût indisposé à leur égard. Il ajouta avec beaucoup de noblesse & de grandeur d'ame, qu'il vouloit que chacun sût, que se croyant assuré de la protection de Dieu, il n'avoit été aucunement ému de la conspiration: qu'il voudroit que son cœur fût transparent, & que tout le peuple pût pénétrer le fond de son ame.

Edit rendu  
du contre  
quelques  
autres com-  
plices.

Au reste, comme il étoit nécessaire, pour l'exemple & pour la sûreté publique, de punir sévèrement les auteurs & les complices d'une si noire conspiration, & que d'ailleurs il y avoit lieu de soupçonner par certaines lettres, par les réponses des coupables, & par la procédure en général, que Gérard, dit Broeck, Henri Garnet, Oswald Tesmond, dit Greenwell, avoient été ou complices, ou auteurs de la conjuration, on publia contre eux un Edit le 15. de Janvier, par lequel on promettoit une récompense à ceux qui les dénonceroient en justice, ou qui les arrêteroient; & on défendoit sous de grandes peines à qui que ce fût, de recevoir dans sa maison aucun des dénommés dans l'Edit, de fournir à leur subsistance, de les cacher, ou de rien faire pour empêcher ces hommes atteints d'un crime si énorme, d'être arrêtés. On en fit une recherche très-exacte; enfin, Henri Garnet & son valet, avec Hall, furent trouvés & arrêtés chez un Catholique, nommé Abington: on les conduisit à Londres, où ils furent enfermés dans la tour. Le malheureux valet, pour n'être pas obligé de déposer contre ses maîtres, ou poussé par le désespoir, se tua lui-même dans la prison: il se servit d'un couteau sans pointe, car il ne lui étoit pas permis d'en avoir un qui fût pointu; avec ce couteau il se coupa le ventre, & en fit sortir tous ses boyaux. On voulut le guérir, mais avant qu'il pût subir l'interrogatoire, il mourut.

Emprisonnement  
des Pères  
Garnet  
& Hall.

Gar-

Garnet Jésuite fut bien traité dans sa prison, comme il le dit lui-même publiquement dans la suite. D'abord il nia tout: or, comme il n'y avoit pas lieu d'espérer qu'il voulût rien avouer de lui-même, & que d'ailleurs le Roi, de peur de se rendre odieux, ne vouloit pas qu'on l'appliquât à la question, on résolut de lui tendre un piège, de le forcer à répondre sur plusieurs articles, & à donner de plus grands éclaircissemens sur d'autres. On suborna un homme, qui par ses plaintes au sujet du Roi & de ses Ministres, & par ses gémissemens sur l'état déplorable de la Religion Catholique en Angleterre, vint à bout de faire croire à Garnet qu'il étoit un Catholique zélé, & qui par ce moyen gagna entièrement son amitié & sa confiance.

Le Jésuite lui donna une lettre, pour la rendre à une femme de qualité qui étoit prisonnière, & qui avoit nourri sa famille à White-Webe & ailleurs, & qui recevoit chez elle tous ceux que ce pere lui recommandoit. Il mandoit succinctement à cette Dame les choses qu'il avoit avouées dans l'interrogatoire, & celles sur lesquelles on ne l'avoit point encore interrogé. Il lui prescrivait en même temps la manière dont elle pouvoit se défendre sur certains articles, & en taire d'autres. Il écrivit aussi à Roockwood; c'étoit un Prêtre qui étoit détenu dans une autre prison. La lettre ne contenoit que des choses ordinaires que tout le monde pouvoit lire; mais il y avoit des marges fort larges des deux côtés, sur lesquelles il avoit écrit avec du jus de citrôn des choses secrètes, & nioit hardiment tout ce qu'il avoit confessé devant les Seigneurs qui l'avoient interrogé. Au sujet de son voyage en Espagne, il disoit que le Roi le lui avoit pardonné; & à l'égard de la dernière affaire, il assuroit qu'il s'en tireroit aisément, parce qu'il sçavoit qu'il n'y avoit point contre lui des preuves suffisantes, en cas qu'il lui arrivât de succomber. Il s'appliquoit avec un orgueil indécent, ces paroles qui ne conviennent qu'au Sauveur du monde; *Il est nécessaire qu'un homme meure pour le peuple.* Les Ministres du Roi, à qui ces deux lettres furent portées, soupçonnant quelque chose, approchèrent la dernière du feu, & aussi-tôt les caractères des marges commencèrent à paroître.

Garnet, qui prenoit de jour en jour plus de confiance dans son garde, lui dit un jour qu'il auroit bien envie d'avoir un entretien avec Hall (1). Le garde lui promit de le satisfaire; il les conduisit l'un & l'autre dans un endroit, où ils pouvoient s'entendre aisément, & où, de peur qu'ils ne se doutassent de la trahison, ils pouvoient le voir l'un & l'autre. Il avoit caché dans ce même lieu deux personnes, dont le témoignage pût faire foi. Les deux prisonniers, n'ayant les yeux que sur le garde qui s'étoit éloigné pour les laisser parler librement, commencèrent à se dire l'un à l'autre ce qu'ils avoient avoué dans leur interrogatoire, les choses sur lesquelles ils n'avoient pas encore été interrogés, les défaits & les subterfuges qu'ils employeroient sur chaque article, & autres choses de cette nature.

(1) Autre Jésuite prisonnier pour cette conspiration. C'est le même qu'Oldcorne. Ces deux noms qu'il portoit, sont causés que Mezerai en a fait deux hommes. Il fut pendu le 17. d'Avr. 1606.

HENRI  
IV.  
1606.

Manière  
dont on  
arrache à  
Garnet  
l'avou de  
ses cri-  
mes.

re. Les deux témoins cachés écoulerent fort attentivement cet entretien ; & après l'avoir réduit par écrit, ils le remirent entre les mains des Ministres d'Etat.

Les deux prisonniers furent le lendemain interrogés séparément par les commissaires. On leur objecta à chacun en particulier les choses qu'ils avoient dit la veille. Garnet, se persuadant que les objections qu'on lui faisoit, n'étoient fondées que sur des conjectures, nia constamment les faits, & jura même par son caractère de Prêtre, qu'ils étoient faux. Mais Hall, ayant avoué ces faits, Garnet fut enfin obligé d'en convenir. Il demanda pardon aux commissaires de ce qu'il ne les avoit pas avoués d'abord, & tâcha par des interprétations forcées & par des équivoques, d'excuser & de pallier ce qu'il avoit assuré & même juré. Il promit de déclarer tout désormais avec ingénuité, & ajouta que s'il avoit nié jusqu'ici les faits avec tant d'assurance, c'est qu'il sçavoit qu'excepté un seul homme qui étoit Greenwell, personne ne pouvoit le convaincre d'avoir eu la moindre part à la dernière conjuration. Mais que se voyant à présent confondu par une

Suivie  
d'une  
confes-  
sion vo-  
lontaire.

nuée de témoins, il ne vouloit plus se justifier : qu'il avoit dit que depuis cinq mois Greenwell lui avoit confié tout le secret de la conspiration : qu'à la vérité Catesby lui avoit dit auparavant, en général, que les Catholiques d'Angleterre avoient formé un grand projet qui intéressoit la Religion, & qu'il lui avoit demandé, si ce seroit un péché d'être cause que les bons fussent enveloppés dans la ruine des méchans ? que comme le Pape lui avoit expressément ordonné de ne se mêler d'aucune conspiration, il n'avoit point voulu en sçavoir davantage. Il avoua qu'il avoit fait des prières pour le succès de la grande affaire, & qu'il avoit récité à cette intention l'hymne ordinaire de l'Eglise (1) ; mais qu'il n'avoit alors autre chose dans la pensée que de prier Dieu, que dans le Parlement prochain on ne fit point de nouvelles loix contre les récusans. C'est ainsi qu'on appelloit en Angleterre ceux, qui se tenant dans leurs maisons, y vivoient en liberté, & refusoient de se trouver aux assemblées des Protestans dans les Eglises.

Il com-  
paroit  
devant  
la Cour  
de justi-  
ce.

Garnet, après avoir été interrogé vingt fois depuis le 13. de Février jusqu'au 26. de Mars, comparut enfin deux jours après devant la Cour de justice de Londres. Là, le Chevalier Jean Croke exposa les accusations intentées contre le Jésuite ; & le Chevalier Edoüard Coke, comme Procureur général, fit un long discours sur tous ces griefs. Garnet, après avoir parlé un peu de tems pour se justifier, & sur-tout pour excuser ses équivoques, fut interrogé & pressé vivement par le Comte de Salisbury & par les autres juges. Enfin le Comte de Northampton prononça contre lui un long discours, dans lequel il s'étendit beaucoup sur le droit que les Papes prétendent avoir de déposer les Rois, & sur le chapitre *Not sanctorum*, qui étoit, disoit-il, le fondement de la dernière conjuration, & de tous les complots semblables des sujets contre leurs Souverains.

Et y re-

Enfin la sentence fut prononcée par le grand juge criminel d'Angleterre, portant

(1) Apparemment le *Veni Creator*.

portant que le nommé Garnet seroit traîné au supplice, pendu, & auroit le ventre fendu, selon la coutume.

Tout ce que ce Jésuite alléguoit pour sa défense, étoit, que quoiqu'il eût osé parler en général de la conjuration, par certains bruits qui étoient venus jusqu'à lui, il n'en avoit néanmoins appris les particularités & le détail du plan, que par Greenwell qui le lui avoit dit en Confession; ce qui l'obligeoit à ne le révéler jamais à qui que ce fût : qu'il avoit néanmoins averti Greenwell de se délistier d'une entreprise, qu'il désapprouvoit lui-même, & d'empêcher les autres de l'exécuter, en leur représentant que ce projet blestoit la conscience. Le Comte de Salisbury prit alors la parole. „ Si vous désapprouvez la conjuration, dit-il à Garnet, pourquoi „ donnez-vous l'absolution à Greenwell avant qu'il vous eût témoigné qu'il „ détestoit sincèrement ce crime, qu'il s'en repentoit, & qu'il vouloit en „ faire pénitence ? „ D'ailleurs ayant appris de Catesby, hors du sceau de la Confession, la conjuration en général, ne devoit-il pas alors révéler ce qu'il savoit, s'il étoit vrai que ce projet lui eût fait tant d'horreur, comme il le disoit ?

Il y avoit encore plusieurs autres charges contre lui. Parmi les choses qu'il avoit dit dans un mémoire qu'il avoit écrit lui-même & envoyé au Roi, il disoit que Greenwell lui avoit déclaré la conjuration, non comme un péché, mais comme un simple fait dont il avoit connoissance, & par forme de consultation : que Catesby & Greenwell étoient venus le trouver pour lui demander son avis sur cette affaire, & pour en délibérer ensemble : que lui & Tesmond, nom que Greenwell portoit alors, avoient eu de longs entretiens à ce sujet dans le comté d'Essex : que Greenwell lui ayant demandé qui seroit le protecteur ou régent du Royaume, après le succès de leur entreprise ? il avoit répondu qu'il ne falloit rien décider sur cela, jusqu'à ce qu'elle eût réussi. On lui rappella toutes ces choses qui prouvoient manifestement qu'il avoit eu connoissance de la conjuration par une autre voye que par celle de la Confession. Garnet ne répondit à cela autre chose, sinon que tout ce qu'il avoit signé étoit véritable.

Il fut conduit au supplice le 3. de Mai, jour de la fête de l'invention de la Sainte Croix ; ce qui fit dire à ce Religieux, que ce jour étoit enfin destiné pour faire cesser toutes les croix qu'il avoit eues pendant sa vie. Il ajouta que personne n'ignoroit la cause de son supplice : qu'il étoit criminel à l'égard du Roi pour s'être tû, qu'il en étoit fâché, & qu'il en demandoit pardon à sa Majesté : que le complot formé contre elle & contre l'Etat étoit un dessein barbare & meurtrier, & que s'il eût réussi, il en auroit eu un chagrin extrême, & l'auroit détesté sincèrement : que la mort qu'il alloit souffrir, lui faisoit bien moins de peine, que de penser que les Catholiques avoient formé une entreprise si monstrueuse & si criminelle.

Il dit ensuite beaucoup de choses pour justifier Anne Vaux, qui étoit actuellement en prison, & qui étoit fort suspecte par rapport à lui. Comme on lui reprocha d'avoir reçu certains brefs du Pape du tems de la Reine Elisabeth, par lesquels on exhortoit lui & tous les Seigneurs Catholiques d'Angleterre, en cas que cette misérable femme, c'est ainsi qu'ils appelloient la

HENRI  
IV.  
1606.  
gout sa  
sentence.

Il est  
conduit  
au sup-  
plice.

la

HENRI IV. 1606. la Reine, vint à mourir, d'exclure de la succession au trône, malgré le droit de la naissance, tout Prince qui ne seroit pas disposé à tolérer, & même à protéger la Religion Catholique; il répondit que depuis que Jacques I. étoit monté sur le trône, il avoit brûlé ces brefs. Henri de Montacut ou Montaigu l'ayant pressé sur cet article, il le renvoya aux aveux qu'il avoit faits & signés.

On l'accusoit encore d'avoir envoyé depuis quelque tems à Rome Edmond Bainham qui ne devoit revenir en Angleterre qu'après l'exécution du projet. Il répondit que ce n'étoit point au sujet de cette affaire qu'il l'avoit envoyé à Rome, mais pour représenter à sa Sainteté la situation déplorable du Royaume d'Angleterre; & le consulter par rapport à la conduite que les Catholiques devoient tenir; & sur cela encore il renvoyoit aux aveux qu'il avoit faits.

Il se mit ensuite à genoux sur l'échafaut pour prier Dieu; mais faisant paroître beaucoup de distractions, & tournant les yeux de tous côtés, d'une manière qui marquoit qu'il avoit beaucoup de regret à la vie, & qu'il se flattoit que la bonté du Roi lui pardonneroit. Montacut lui dit alors nettement, qu'il n'avoit rien à espérer, & qu'il ne devoit songer qu'à mourir. Il ajouta que s'il avoit quelque chose à dire, qui pût intéresser le Roi & l'Etat, il ne tardât point à le déclarer, parce que ce n'étoit plus le tems d'user d'équivoques. Garnet répondit avec émotion, qu'il sçavoit bien que dans la situation où il se trouvoit, les équivoques ne convenoient point: qu'il avoit autrefois enseigné, quand, & jusqu'à quel point il étoit permis de les employer: que pour le présent il ne s'en servoit point, & qu'il ne sçavoit rien de plus que ce qu'il avoit confessé. Il s'excusa ensuite de n'avoir pas d'abord dit la vérité devant les Seigneurs qui le jugeoient: qu'il en avoit usé ainsi, parce qu'il ne croyoit pas qu'on eût contre lui les indices & les preuves qu'on avoit, & qui avoient paru depuis: que dès qu'on lui avoit produit ces preuves, il avoit cru qu'il lui étoit alors plus honorable d'avouer tout, qu'il ne l'eût été de le faire d'abord.

sa mort.

Il dit ensuite beaucoup de choses pour la décharge du perc Greenwell; & protesta que si ce Jésuite n'étoit pas en lieu de sûreté & hors de tout danger, il n'auroit jamais rien dit contre son chier confrère, par rapport à la conspiration. Puis il pria qu'à son occasion, on ne traitât pas plus durement les Catholiques d'Angleterre: il fit ensuite le signe de la croix, & recommanda son âme à Dieu; aussitôt le bourreau retira l'échelle, & il demeura pendu à la potence, où il expira.

Apologie  
de ce Jésuite.

André Eudaimon-Joannes Jésuite, natif de Candie, a publié son apologie, pour réponse au livre d'Edouard Coke, intitulé, *Actu Proditoria*. Cette apologie parut quatre ans après le supplice de Garnet, approuvée par Claude Aquaviva Général de la Société des Jésuites. L'auteur de cet écrit y soutient & explique la doctrine des équivoques, & s'appuie de l'autorité de l'Ecriture, des Peres, des Scholastiques, & sur-tout des Thomistes: il s'étend sur la nécessité & la matière du secret de la Confession. Il réfute ensuite tous les chefs d'accusation intentés contre Garnet, & répond au discours du Comte de Northampton: enfin il tâche de faire voir que ce Jésuite

Jésuite n'avoit jamais eu aucune connoissance de la conjuration, que par la voye de la Confession, & qu'il avoit toujours été très-éloigné de tremper dans aucun complot. Il relève-ensuite le courage & la fermeté que ce Jésuite fit paroître sur le point de subir le supplice, & ajoste beaucoup de choses à ce qui est contenu dans le procès. Enfin il termine son Ouvrage par l'histoire mémorable d'un épïc de bled, sur lequel le visage du pere Garnet étoit représenté au naturel; ce qui, selon lui, embarrassa beaucoup ses ennemis. Tandis que le bourreau lui fendoit le ventre, quelques gouttes de son sang tomberent sur de la paille, qui avoit été apportée en cet endroit, pour allumer du feu. Jean Wilkinson, qui étoit présent au supplice, voulant avoir quelques reliques du pere Garnet, emporta chez lui un épïc qui étoit teint de son sang, & le déposa chez une femme de condition, qui l'enferma avec beaucoup de dévotion dans un vase de cristal. On vit ensuite avec un grand étonnement, que le sang qui étoit sur cette paille représentoit le visage de Garnet. Le miracle fut publié de tous côtés par les uns, & vivement contesté par les autres, qui dirent qu'il n'étoit pas surprenant qu'un Anglois, élevé en Flandre parmi les exilés d'Angleterre, qui s'étoit formé à Rome aux ruses Italiennes, qui étoit revenu dans sa patrie pour y tramer des conspirations, qui ne respirant que la vengeance, avoit été toute sa vie altéré du sang de ses compatriotes, eût mérité d'être après sa mort peint avec du sang. Tant on est porté dans ces tems de dispute & d'aigreur, à interpréter en mauvaise part, & à tourner contre ceux qu'on veut rendre célèbres, les merveilles mêmes qu'on leur attribue.

HENRY  
IV.  
1606.

Prétendu  
miracle  
opéré  
après sa  
mort.

Tel fut le succès d'une conjuration, la plus singulière & la plus étonnante dont on ait jamais osé parler; soit qu'on la considère par rapport à la hardiesse du projet, soit qu'on la regarde du côté de l'inhumanité & de la cruauté qui devoit accompagner l'exécution. On avoit souvent osé dire, que des Princes avoient été assassinés, & qu'il s'étoit formé des complots contre des Républiques: mais ni aucun pais, ni aucun siècle, n'avoient jamais produit jusqu'alors une conjuration de cette espèce; entreprise téméraire & monstrueuse, par laquelle un Roi, une Reine, toute une famille Royale, tous les Etats du Royaume assemblés, que dis-je? tout un Royaume entier, avec un nombre infini de personnes innocentes, devoient être immolés à la fureur d'un petit nombre de fanatiques, & périr tous en un instant. Heureusement ce projet, abhorré & détesté hautement par le parti même en faveur duquel il avoit été tramé; ce projet exécrationnable, médité si long-tems, & conduit avec tant de prévoyance, échoua sur le point d'être exécuté, & ce monstre fut étouffé, lorsqu'il étoit prêt d'éclorre.

Peu de tems après Isaac Casaubon, étant allé en Angleterre, & ne pensant à rien moins qu'à se mêler de cette affaire, reçut l'apologie du pere Garnet & la montra au Roi. Il écrivit en même tems une lettre éloquentة au pere Fronton du Duc Jésuite, où il prouvoit que Garnet avoit eu connoissance de la conjuration des poudres, par d'autres voyes que celle de la Confession: il tiroit ses preuves des aveux que ce Jésuite avoit faits; & de



MEMOIR  
IV.  
1606.

la déclaration signée de sa main. Il combattoit ensuite la doctrine des équivoques soutenuë par le pere Eudaimon-Joannes; & faisoit voir qu'elle étoit pernicieuse à la société civile. Eudaimon-Joannes, & non Fronton du Duc, répondit à cët écrit par un torrent d'injures (1).

On peut admirer ici la sagesse profonde & impénétrable du très-Haut, qui conduisit toutes les choses de ce monde. On vit alors dans le même tems eclorre deux fameuses conjurations dans des contrées très-éloignées les unes des autres. Je ne parle point de celles qui éclaterent en France. L'une de ces deux conjurations, qui avoit pour but de faire périr un Roi & avec lui un ancien Royaume, sur lequel il regnoit par un droit légitime, fut heureusement découverte & prévenue par une grace spéciale de la bonté divine; & les conjurés furent ou tués, ou punis du supplice infame qu'ils méritoient. La seconde de ces conjurations, formée pour détrôner l'héritier nouveau & incertain d'un des plus grands Empires de l'univers, par un rigoureux jugement de Dieu, eut un succès heureux, & l'auteur de cette célèbre conjuration fut couronné. C'est ce que nous allons raconter.

Suite des  
affaires  
de Mos-  
covie.

L'épouse destinée au Czar, l'Ambassadeur de Moscovie, le pere & l'oncle de la Czarine future, avec toutes les femmes de sa suite, s'avançoient lentement vers Moscou. Un grand nombre de personnes avoient voulu accompagner la Princesse, par le désir de voir ces provinces éloignées, & d'être les témoins de la magnificence & des richesses de la Cour de Russie, qui devoient eclater à l'occasion de ces nœces. Plusieurs marchands Allemands & Italiens se rendirent aussi à Moscou, dans la vûë d'y faire quelque gain. Mais ils furent bien trompés dans leurs esperances: plusieurs périrent au milieu de ces joyes publiques, & il n'y en eut qu'un petit nombre qui pût échapper sans avoir fait des pertes considérables. Leur voyage fut si long, qu'étant partis au commencement de Janvier de cette année, ils n'arriverent à Moscou que le 26. d'Avril; & ils périrent la plupart, quelques jours avant qu'ils pussent se rassembler.

Marriage  
de Demetrios.

Sept jours après l'arrivée de la future Czarine, Pierre Busmani qui étoit fort puissant à la Cour, vint au-devant d'elle, suivi d'un grand nombre de courtisans & de Bojars. Il la conduisit dans une cour du palais, où elle fut saluée par un concert de toute sorte d'instrumens de Musique, & ensuite reçû par le Czar avec de grandes marques d'amitié. Toutes les Dames & toutes les Demoiselles de la première condition, vinrent en même tems la saluer: puis, suivant l'usage du païs, après avoir demeuré quelque

tems

(1) Casaubon eut l'imprudence de repliquer dans un autre Ouvrage de plus longue haleine; mais il eût beaucoup mieux fait de suivre le conseil de ses amis, & de ne se pas commettre avec un pareil adversaire: à quoi aboutissent en effet aujourd'hui ces sortes de disputes? On commence par écrire avec cette modération, que tout auteur doit observer dans ses Ouvrages: on finit par se dire des grossièretés & des injures; & il ne manque pas de se trouver toujours des gens déso-

vrés, qui pour se faire aux dépens d'autrui une réputation, qu'ils ne peuvent acquerir par leur propre mérite, prodiges de leur loisir, comme de celui du public, se font un plaisir de mettre au grand jour ces querelles personnelles. Pour moi, je crois que la meilleure vengeance, qu'on puisse en tirer, c'est non-seulement de ne leur pas répondre, mais de ne leur pas faire l'honneur de les lire. On peut admirer &c. MS. du Roi.

tems dans cette cour, elle fut conduite à un monastère, où la mère du Czar faisoit son séjour, pour y rester jusqu'à la célébration des nœces. HENRI  
IV.  
1606.

Quatre jours après, lorsque tout fut prêt pour cette cérémonie, la Czarine fut conduite dans un appartement du palais, magnifiquement meublé. Le lendemain, après l'office des Vêpres, le mariage fut célébré par le Patriarche de Russie; en même tems elle fut couronnée solennellement. On portoit devant le Czar le sceptre, le globe & l'épée, comme devant un Empereur; car le Czar en prend le titre: on portoit aussi sur un coussin de soie rouge la couronne qu'on devoit mettre sur la tête de la Czarine. Les murailles de l'Eglise étoient couvertes de tapisseries magnifiques de la même couleur, avec des franges d'or. Après la cérémonie le Czar & la Czarine, ayant chacun une couronne sur la tête, furent reconduits au palais au son de mille instrumens, & au bruit des tambours, des timbales & des trompettes. Quoique la première nuit de ces nœces se passât à l'ordinaire dans le plaisir & dans la joye, Démétrius n'étoit pas néanmoins exempt de soins & d'inquiétudes. La conspiration qui se traçoit depuis six mois, & qui étoit prête d'éclater, l'effrayoit: pour s'y opposer, il eut recours aux forces étrangères.

Dès le commencement de son regne il avoit composé sa garde de soldats Allemands qu'il avoit amenés de Pologne. Les Moscovites en murmurèrent, & se plaignirent que leur Empereur se fît davantage aux étrangers qu'à ses propres sujets. Ils disoient que cette conduite étoit sans exemple: en effet aucun de ses prédécesseurs n'avoit eu de garde étrangère. Ces plaintes & ces murmures furent cause qu'il renvoya fort imprudemment, non-seulement ses Gardes, mais encore tous les soldats étrangers qu'il avoit. Il crut par-là plaire aux Russiens, & gagner leur affection. Mais ces troupes étrangères ainsi congédiées, voulurent se venger du peu de reconnaissance qu'on avoit de leurs services; elles se rendirent sur les frontières de l'Empire avec les Polonois, qui avoient aussi été renvoyés, ravagèrent le pays, & y commirent des désordres inouis: ce qui acheva de soulever tous les Russiens.

Origine  
de la  
conspira-  
tion con-  
tre ce  
Prince.

Parmi les Seigneurs du pays il y en avoit plusieurs qui révoquoient en doute la naissance de Démétrius, qui n'approuvoient ni sa conduite, ni sa manière de vivre, & qui étoient indignés de l'affection qu'il témoignoit pour les étrangers, & sur-tout pour les Polonois. Ces Seigneurs mécontents indisposèrent les esprits du peuple & les excitèrent à la révolte. Il se faisoit tous les jours des assemblées séditieuses, qu'on voulut en vain empêcher, en punissant les coupables. On employa contre eux le fût, l'exil, la proscription, les supplices même & la mort; mais tout cela fut inutile, & ne servit qu'à aigrir davantage les esprits, qui enfin se portèrent à une révolte ouverte.

Démétrius commença alors à se repentir de s'être défait de ses troupes étrangères. En conséquence il se forma une nouvelle garde de Livoniens & d'Allemands, auxquels il joignit trois compagnies de cent hommes, François, Anglois, & Ecoissois. Celui qui commandoit les François, qui avoient pour armes des pertuisannes, s'appelloit Jaques Margeret, de Fran-

Il pensoit  
à la sa-  
reté.

HANNI  
IV.  
1606.

che-Comté, que nous avons vû depuis en France. Leur uniforme étoit un habit de velours brodé d'or. Le Capitaine des Anglois étoit Matthias Cnotsen ou Cnoetsen ; & celui des Ecoislois Albert Lanti. Leurs armes étoient des halebardes ; ils étoient vêtus les jours de fêtes de velours rouge cramoisi, & les autres jours de fort beau drap rouge (1). Ils avoient tous une haute paye à proportion de leur grade, ou de leur condition : mais cette garde étrangère n'étoit qu'un foible appui, & une ressource tardive contre la révolte générale prête à éclater.

Ambassa-  
de de Po-  
logne.

Peu de tems auparavant il arriva un Ambassadeur de Pologne, nommé Alexandre Gonsenski Corvin, chargé de présens considérables & précieux, & d'une lettre du Roi de Pologne pour le Czar ; mais parce que les titres d'Empereur & de Monarque n'étoient point sur l'adresse de la lettre, elle ne fut ni reçue, ni ouverte. L'Ambassadeur, pour justifier cette omission, dit quelques paroles qui piquèrent extrêmement les Moscovites. „ Que votre Prince, leur dit-il, marche contre l'Empereur des „ Turcs, & lui enlève son titre. „ Demetrius jugea néanmoins à propos de dissimuler, ayant des obligations essentielles aux Polonois, & attendant d'eux dans la suite des secours, dont il ne croyoit pas se pouvoir passer.

Les jours qui suivirent les nûces du Czar & de la Czarine, se passèrent dans les spectacles & les divertissemens. Le jour destiné pour recevoir les présens des marchands, suivant l'usage de la nation, fut un Samedi, qui étoit cette année une très-grande fête en Moscovie, que la superstition rend même plus solennelle que celle de Pâques. Les peuples déjà indisposés contre leur Prince, furent encore très-scandalisés de voir ce jour-là leur Empereur & leur Impératrice la couronne en tête, recevoir les présens nuptiaux, manger publiquement, & donner un festin magnifique. L'Ambassadeur de Pologne déclara, que s'il ne mangeoit pas à la table de sa Majesté Czarienne, honneur qu'on avoit fait à Cracovie à l'Ambassadeur de Russie, il ne se trouveroit point au festin. Les Moscovites s'y opposèrent d'abord ; mais enfin le Czar y consentit. Au reste, ce festin fut accompagné de scènes desagréables, & les conviés furent même sur le point d'en venir aux mains ; parce que les Polonois traitèrent les Moscovites, comme des hommes qu'ils avoient vaincus & subjugués, & leur firent plusieurs insultes.

Le lendemain on porta différens mets du festin dans des plats de vermeil, à ceux, qui la veille avoient fait des présens au Czar ; mais de peur que quelqu'un ne s'imaginât que c'étoit une compensation du présent qu'ils avoient fait, en donnant le mets, on eut soin de retirer le plat. On n'entendit pendant plusieurs jours que bruit de trompettes & de timbales, & que décharges de canons : on donna aussi la représentation d'un siège ; on avoit construit à cet effet un château de bois.

Inquié-  
tude de

Cependant la conjuration formée avant l'arrivée de la Czarine, commençoit à faire de grands progrès, & à se déclarer assez ouvertement. Les

(1) Tanné avec des bords larges de velours. *Édit. Anglois.*

Les Moscovites, qui vouloient profiter des dépouilles des Polonois, en avoient jusqu'alors suspendu l'exécution, se tenant si assurés du succès, qu'ils n'avoient aucune crainte que ce délai leur portât préjudice. Demetrius qui commença alors à trembler, avertit les Polonois de prendre garde à eux: en même tems il rassembla autour de lui tous ses nouveaux Gardes.

НЕМЕДІ  
ІV.  
1606.  
Деметріус  
на  
суб'єкт  
де  
конс-  
пиратіоні.

Lorsqu'on vit les Moscovites & les Polonois faire des préparatifs, on s'imagina bien d'abord que les uns & les autres se battraient, mais on ne crut point qu'on attaqueroit le Prince. Enfin, le Vendredi suivant, vers le soir, les Bojars donnerent ordre au peuple de se mettre le lendemain sous les armes. Cependant la Czarine se croyoit en sûreté, & n'appréhendoit rien: elle avoit même donné ses ordres pour un grand festin, qui devoit se faire le Dimanche suivant.

Les conjurés, jugeant qu'il n'y avoit plus à différer, s'assemblerent le Samedi 17. de Mai, de très-grand matin, & une grande quantité de Noblesse & de peuple se joignit à eux. Alors ils s'écrierent tous confusément, qu'il falloit massacrer Demetrius & tous les Polonois. Aussitôt ils investirent, assiégèrent, & pillèrent les maisons de ceux-ci, & firent main basse sur tous ceux qu'ils y rencontrèrent. D'autres, pendant ce tems-là, coururent au palais du Czar, qui n'avoit alors que peu de Gardes autour de lui, comme si le retardement des conjurés, qui avoit en quelque sorte augmenté leur ardeur, eût rendu ce Prince plus négligent sur les précautions qu'il devoit prendre; il ne parut même aucun des Officiers de ses Gardes. Margeret étoit alors malade, comme il me l'a dit lui-même depuis; & bien lui en prit (1). L'attaque fut si vive, & les Moscovites étoient si furieux, que la plupart de ceux du païs qui étoient vêtus à la Polonoise, étant pris pour des Polonois, furent égorgés. Quelques Gardes du palais coururent aux armes, mais ils les mirent bas presque aussitôt. Pierre Busmani s'éveilla au bruit, & courut à demi-nud au-devant des séditieux; un de ses domestiques se jeta alors sur lui, & le poignarda.

Массакра  
дес  
Поло-  
ноіс  
а  
Моіскоу.

Zchuiski, qui étoit à la tête des conjurés, tenant d'une main une croix, & de l'autre une épée nue, ordonna qu'on sonnât la grosse cloche, comme s'il y eût eu un incendie dans la ville. Son but étoit que cette cloche réveillât Demetrius, & qu'il sortît de son appartement. Cependant on fit courir le bruit parmi le peuple, que les Polonois avoient pris les armes pour faire main basse sur les Moscovites.

Demetrius, que le grand bruit éveilla, vit qu'il s'agissoit d'un danger beaucoup plus grand que celui que cause un incendie. Aussitôt il prend un cimetière, & se jette par la fenêtre de sa chambre. S'étant démis la cuisse par cette chute, il eut beaucoup de peine à se relever; &

Деметріус  
пад.

(1) En effet eût-il été dans une santé parfaite, son secours auroit été une faible ressource contre tout un peuple mutiné, & les efforts inutiles qu'il auroit faits pour

conserver les jours de son maître, n'auroient servi qu'à hâter sa propre perte. L'attaque fut si vive &c. MS. du Roi.

**HENRI IV.** 1606. & comme il se soustenoit à peine, il fut pris par le peuple, & par l'ordre de Zchuiski, condit dans la sale, où l'on donnoit audience aux Ambassadeurs des Princes étrangers. Un Bojar lui ayant alors reproché qu'il étoit un traître, un imposteur & un scélérat, Demetrius, qui étoit prompt & emporté, tira son cimeterre, & en déchargea un coup terrible, qui abbatit à ses pieds celui qui avoit parlé de la sorte. Puis s'étant tourné vers les Bojars, il leur demanda humblement la permission de parler au peuple, & de déclarer publiquement la vérité.

D'autres prétendent que se voyant réduit à l'extrémité, il demanda à Zchuiski, que la femme de Basilde, qui étoit à Moscou, fût interrogée au sujet de l'imposture qu'on lui reprochoit, parce qu'on sçauroit d'elle la vérité du fait: que si elle assûroit qu'il n'étoit point Demetrius, il consentoit qu'on le fit mourir. Ils ajoutèrent, que Zchuiski fit alors venir cette Princesse, qui étoit dans un monastère peu éloigné: qu'ayant fait serment, en présence des Bojars, de dire la vérité, elle déclara que Demetrius son fils, né de Basilde, avoit été cruellement assassiné, il y avoit plusieurs années, par la perfidie de Boritz: que voyant que tout favorisait le faux Demetrius, & que le peuple étoit pour lui, elle avoit jugé à propos de dissimuler d'abord, & pour venger la mort du vrai Demetrius. Alors, dirent-ils, on se jeta sur l'imposteur, & on le perça de mille coups. C'est ainsi que le fait est exposé dans la relation de Pierre Paterson d'Upsal, qui étoit alors en Moscovie. D'autres au contraire, qui doutent si Demetrius étoit un imposteur, reprochent aux conjurés d'avoir refusé d'écouter publiquement la justification d'un Prince, qui ne regnoit que depuis peu de tems, & qui demandoit cette grace avec instance; d'avoir supprimé ce qu'il avoit répondu, & d'avoir tué un Garde Allemand qui étoit auprès de lui, lorsqu'on l'interrogeoit, de peur qu'il ne divulgât ce qui s'étoit passé alors.

Il est  
traité in-  
digne-  
ment  
après sa  
mort.

Le corps de Demetrius fut traité indignement: on le mutila; & après avoir attaché une corde à ses parties naturelles, on le traîna au milieu des bouës jusques dans la place publique, où tout couvert d'ordure & de sang, il demeura quatre jours exposé sur une table, sous laquelle étoit le cadavre de Busmani, qui jusqu'à la fin avoit été constamment attaché à Demetrius. Pour augmenter encore l'ignominie de ce malheureux Prince, ils mirent sur son ventre une représentation obscène, & d'une grandeur énorme, qu'ils avoient, disoient-ils, trouvée dans l'appartement de ses concubines. Ils lui mirent aussi dans la bouche une espèce de cornemuse, dont jouent les passans Polonois, avec un denier pour son salaire, ou, comme d'autres l'interprétoient, pour payer son passage aux enfers. Ainsi fut traité après sa mort un homme, que les Seigneurs Moscovites respectoient peu de tems auparavant, comme leur Souverain légitime.

Les conjurés se contenterent de bloquer la maison où logeoit le Palatin de Sendomir, parce qu'elle étoit défendue par des soldats d'élite; & allerent piller les maisons des autres Polonois, dont plusieurs se défendirent courageusement. Accablés néanmoins par le nombre, ils furent tous mas-

sacrés,

sacrés, après avoir vendu cher leur vie. Le seul Witeneski trouva le moyen de s'échapper : après avoir tué un grand nombre de Moscovites, voyant qu'on faisoit approcher du canon pour le forcer, il arbora un étendard blanc, pour faire connoître qu'il vouloit se rendre. En même tems il fit jeter beaucoup d'argent à ceux qui assiégeoient sa maison. Comme ils s'empressoient de le ramasser, il fondit sur eux avec ses gens, le sabre à la main ; & en ayant fait un grand carnage, il se rendit ensuite aux Bojars qui le sauroient.

FRANÇOIS  
IV.  
1606

La malheureuse Czarine, qui perdit dans ce tumulte sa toilette & toutes ses hardes, qui étoient d'un grand prix, trembloit pour son pere & pour son oncle, & regardoit comme un grand bonheur, si après avoir tout perdu, elle pouvoit conserver sa vie & retourner dans son pays. Sans habits, sans lit, couverte seulement d'une mauvaise chemise, respirant à peine, & n'étant soutenu que d'une foible espérance, elle attendoit dans les frayeurs de la mort que la fureur du peuple se calmât.

Frayeur  
de la Czarine.

Elle ne se fit pas seulement sentir aux gens de guerre que Demetrius avoit fait venir en Moscovie ; plusieurs marchands même qui l'avoient suivi, furent très-maltraités. Jean-Ambroise Cellari Milanois, perdit dans ce tumulte trente mille écus, & ensuite la vie. On coupa la tête à Jacques Win, avec son propre sabre. André Nathan, marchand d'Augsburg, racheta sa vie pour 15000. florins ; un autre marchand de la Lembourg Russe, nommé Nicolai, en donna 30000. pour avoir la vie sauve. Niemetzki banquier Polonois, la veille de ce massacre, avoit livré à Demetrius beaucoup de perles & de marchandises précieuses. Deux marchands d'Augsburg qui avoient prêté à Demetrius plus de 200000. écus, perdirent leur créance : Marcelli perdit 100000. florins. Il périt dans cette journée douze cens Polonois, les Bojars ayant sauvé la vie à un plus grand nombre ; il y périt aussi 400. Moscovites.

Plusieurs  
marchands  
maltraités &  
massacrés.

La fureur du peuple se calma enfin sur le soir, & la nuit fut assez tranquille. On eut bien de la peine à obtenir de ces furieux, que les cadavres de ceux qu'on avoit massacrés après avoir été traînés dans la boue pendant trois jours, fussent enfin inhumés dans le cimetière des Allemands.

Après que ce tumulte & cet horrible massacre eurent cessé, & que la fureur du peuple se fut ralentie, les Bojars turent conseil, pour délibérer sur l'élection d'un Empereur, de peur qu'une anarchie ne fit naître de nouveaux troubles. Zchuiski, qui voyoit que plusieurs penchoient pour lui, fit, dit-on, ce discours ; dans la vue de se concilier encore davantage les esprits, & de se disculper par rapport à ce qui s'étoit passé.

Les Bojars délibèrent sur l'élection d'un Empereur.

„ Seigneurs, cousins, & chers amis, j'avoue que j'ai fait plusieurs choses, dont je me repens, & dont je suis très-fâché. Mais la haine que j'avois conçue pour un tyran barbare \*, mon attachement à la famille Impériale, & mon amour pour la patrie, doivent excuser ma faute, & je crois avoir travaillé avec vous à la réparer. Dieu nous avoit donné pour gouverner ce vaste Empire de la Chrétienté, des Princes d'une maison ancienne & illustre, auxquels a succédé suivant l'ordre de la na-

Harangué de Zchuiski.

\* Boris.

ture

§ 14.  
1606.

ture, Jean Basilide, Monarque qui a régné glorieusement, & qui malgré les discours injurieux qu'on a tenus à son sujet, a mérité par sa manière de gouverner, par l'élevation de son esprit & par ses grandes conquêtes, les éloges de tous ceux qui s'intéressent à la gloire de la nation. Le Prince m'ayant autrefois confié le soin de conclure la paix entre lui & Etienne Roi de Pologne; depuis ce tems-là je me suis tellement comporté, soit dans la paix, soit dans la guerre, à l'égard de la République, que personne ne s'est jamais plaint de ma vigilance & de mon attachement à mon devoir & à ma patrie.

\* Boritz.  
† Demetrius.

Après la mort de Jean Basilide, les affaires de cet Empire ont été dans un état déplorable, par la foiblesse de Théodore, incapable de gouverner l'Etat par lui-même. N'ayant point d'enfans, il auroit pu répudier sa femme, comme les loix de l'Empire le permettent & l'ordonnent même dans cette circonstance. Mais celui qui regnoit en quelque sorte sous son nom \*, s'y opposa, & s'empara enfin d'un trône où il aspirait depuis long-tems, après avoir fait assassiner le frere de Théodore † second héritier de l'Empire, & avoir empoisonné, comme on le croit communément, le Czar Théodore.

Boritz, dont j'ai horreur de prononcer le nom, étant alors monté sur le trône de Russie, on ne vit sous son regne que des pleurs couler; on n'entendit que des gémissemens. De toutes parts que de calamités, que de désastres! Demetrius, qu'on a depuis découvert être un imposteur, parut alors, & nous offrit l'occasion de secouer le joug d'un tyran cruel. J'embrassai cette occasion, & je fus le premier, lorsque vous me demandâtes mon avis, à vous conseiller de le reconnoître pour l'héritier légitime de l'Empire. Mais voyant que nous avions encore plus à craindre de ce nouveau maître, que de celui dont nous étions délivrés; que l'ancienne Religion de l'Etat étoit en peril; qu'on fouloit aux pieds les anciennes loix de l'Empire; qu'on vouloit changer nos mœurs & introduire parmi nous de nouveaux usages; qu'on attentoit à la liberté de la patrie; qu'enfin nous allions être asservis à des étrangers: alors je me repensais d'avoir donné à la Russie un nouveau tyran; je m'opposai hautement à ses projets, & je refusai au péril de ma vie, de rendre à cet usurpateur l'hommage dû à un Souverain légitime.

Je suis fort fâché d'être en quelque sorte redevable de la vie à ce tyran, qui pouvoit me faire mourir, quoiqu'il n'en eût aucun droit; la grâce qu'il m'a accordée, est le bienfait d'un brigand qui s'abstient d'égorger un voyageur. Je ne nie point qu'un scrupule, fondé sur ce vain motif de reconnaissance, m'a long-tems retenu, & m'a fait faire plus d'attention à ce qu'on diroit de moi, qui passois pour lui être redevable, qu'à ce que je devois à ma conscience & à la République. L'amour de la patrie l'a enfin emporté; & vous voyant tous bien disposés pour le salut de l'Etat, je me suis mis à votre tête. Méprisant tout ce qu'on en pourroit dire, j'ai immolé ma réputation aux intérêts & à la gloire de la Russie. Nous avons donc formé unanimement une entreprise juste, honnête, nécessaire, & très-salutaire à l'Etat: plutôt à Dieu que l'exécution

„ eût

„ eût pû être moins sanglante ! Dieu, qui est le souverain dispensateur des Empires de la terre, en faisant réussir cette grande entreprise, a bien fait connoître qu'il l'approuvoit.

HENRY  
IV.  
1606.

„ Maintenant que nous avons secollé le joug d'un tyran odieux, & que les Russiens ne sont plus exposés aux illusions & aux impostures d'un enchanteur & d'un magicien (1) qui leur avoit fasciné les yeux, il faut déli-  
„ brer sur le choix que nous ferons d'un nouvel Empereur. La famille  
„ de nos Princes est éteinte : cherchons donc dans la République ce que nous ne pouvons plus trouver dans cette auguste famille, qui n'est plus.  
„ Nous devons chercher un homme d'une naissance distinguée ; qui atta-  
„ ché sur toutes choses à l'ancienne Religion & zélé pour nos rites & nos usages, ait des vertus dignes du trône ; qui soit assez âgé pour avoir  
„ acquis de l'expérience ; qui ne fasse point consister la majesté du trône  
„ dans le luxe & dans le faste, mais dans l'équité & dans la modération ;  
„ qui soit persuadé que l'affection des peuples pour leur Souverain vaut  
„ mieux pour lui, que toutes les forteresses & toutes les citadelles ; qui  
„ sans s'appliquer à augmenter ses finances, regarde les richesses de  
„ tous les particuliers comme le trésor public, & comme ses richesses  
„ propres.

„ Lorsque je dis que tel est l'homme que nous devons chercher, vous croyez peut-être que je vous dépeins un homme qui n'est point, & qui ne peut être. Quoi qu'il en soit, un bon citoyen doit toujours souhaiter un Prince qui soit parfait, ou du moins qui passe pour tel dans l'esprit de ses sujets.

Ainsi parla Zchuiski, & aussi-tôt on recueillit les suffrages. Il fut élu d'un consentement unanime. Zchuiski s'excusa d'abord modestement d'accepter la couronne, qu'il prit néanmoins avec une grande joye, après avoir remercié l'assemblée de l'honneur qu'on lui faisoit. Cette élection se fit le 20. de Mai.

Il est élu  
Czar.

On jugea à propos avant toutes choses de justifier par un écrit public, le meurtre du prétendu Demetrius, auquel on reprocha plusieurs crimes qui méritoient cette destinée. C'étoit, disoit-on, un homme de la plus vile extraction, qui étant Moine d'un monastère renfermé dans l'enceinte du palais de Moscou, avoit mis bas le froc, & avoit eu l'audace de se donner pour le fils de Jean Basilide. On ajoûtoit que son vrai nom étoit Griska, ou Grégoire Trepja (2) : que c'étoit pour cette raison, qu'il n'avoit jamais voulu mettre le pied dans ce monastère, depuis qu'il avoit usurpé la Couronne, de peur d'être reconnu par les Moines : que dans sa jeunesse il avoit fait de bonnes études, & s'étoit sur-tout appliqué à l'Histoire : qu'il avoit aussi appris la Musique, & que par-là il s'étoit pendant quelque tems rendu utile au Patriarche : qu'il étoit sur-tout très-grand magicien ; que c'étoit par son habileté dans cet art qu'il avoit emporté plusieurs victoi-

Ecrits  
contre le  
prétendu  
Deme-  
trius.

(1) Le faux Demetrius.

(2) La relation de Paterson met *Griska Trepja*. *Griska* dans la langue Russe veut dire Grégoire. Dans d'autres relations on le nomme, *Grisky Trepy*, ou *Serisy*.



HENRI  
IV.  
1606.

viâtoires, & qu'à la honte du nom Ruffien, il étoit parvenu à l'Empire. On lui reprochoit aufli d'être hérétique, en ce qu'il n'obfervoit point les jeûnes, les fêtes & les cérémonies, qui font d'ufage dans l'Eglife de Ruffie. Il avoit, difoit-on, engagé fa parole à l'Evêque de Rome, d'abolir l'ancienne Religion de l'Empire. On produifoit même des brefs du Pape, vrais ou faux, où le Pontife l'exhortoit à accomplir au plutôt ce qu'il avoit promis, & à donner aux Jéfuites des Eglifes, des collèges, & tout ce qui étoit néceffaire pour leur fubfiftance. On faisoit voir en même tems des lettres de Demetrius, par lesquelles il donnoit la principauté de Smolensko au Palatin de Sandomir fon beau-pere; à fa fille la Czarine celle de Novogrod; & à fes beaux-freres les fils du Palatin, le païs de Dibiria (1). On l'accufoit d'avoir formé le defsein de faire périr tous les Seigneurs & toute la Noblefle de Mofcovie, & de vouloir leur fubftituer des familles Polonoifes. C'est pour cela, difoit-on, que fous prétexte de donner au peuple le fpectacle d'un fiége, il avoit fait venir des canons, dans le defsein de réduire la ville de Mofcou, d'opprimer tous fes citoyens, & tous les Bojars, & d'établir le defpotifme dans l'Empire.

On lui reprochoit encore de s'être rendu inaccessible aux peuples, & même aux plus grands Seigneurs, jufque-là que plufieurs perfonnes, loin de pouvoir obtenir audience, avoient été repouffées indignement par les gardes de la porte, tandis que les Polonois avoient les entrées libres: que fi on vouloit bien donner audience à quelqu'un, on ne lui rendoit point juftice. On lui faisoit encore un crime de fon luxe & de fes dépenses exceffives, auxquelles tous les impôts & tout l'argent que l'Empire lui fournisfoit, ne pouvoient fuffire: qu'il s'étoit fait faire un trône de vermeil, entouré de fix lions, dont il y en avoit deux fur chaque gradin: qu'il faisoit toujours porter devant lui fon fceptre & fa couronne; ce qui étoit d'un fafte inouï & n'avoit jamais été pratiqué par fes prédéceffeurs: qu'il avoit épuifé toutes les finances de l'Etat à acheter des pierreries & toutes fortes de marchandifes précieufes des païs étrangers; à entretenir & à enrichir des aventuriers, des parasites, des bouffons & des joûeurs d'inftromens; & à envoyer de l'argent en Pologne: que pendant ce tems-là il n'accordoit aucune récompense à ceux qui rendoient fervice à l'Etat, & ne payoit ni l'honneur ni les gages des Officiers.

On lui objectoit encore, comme un crime horrible, qu'après avoir fait mourir la femme & le fils de Boriza, il avoit fait grace à fa fille, pour la violer enfuite: qu'allant fouvent dans le monaftère où fa femme faisoit fon féjour, il avoit profané ce faint lieu par des fpectacles indignes, par des danfes diffolûes, & par des chanfons malhonnêtes, fcandalifant ainfi les Religieufes & tout le public: qu'il avoit violé plufieurs de ces Religieufes, & traité indignement des Moines & des perfonnes pieufes, jufqu'à les faire folletter: qu'il avoit ruiné les monaftères, en leur empruntant des fommef confidérables, qu'il n'avoit pas defsein de leur rendre. On lui imputoit tous les defordres commis par les foldats Polonois, & par les autres

trou-

(1) ou Dibiria, nommée *Barrie* fur la carte.

troupes. C'étoit par son ordre, disoit-on, ou au moins par sa connivence, que la province d'Asracan, qui s'étend le long du Wolga, & tous ses ports remplis de marchandises de la Perse, avoient été pillés par des pirates & par des brigands. Enfin on s'étendoit beaucoup sur l'insolence & l'orgueil des Polonois, qui étoient entrés dans la Moscovie, comme dans un pais conquis, & dont la licence effrénée étoit montée à un tel degré, que les femmes de la première condition ne pouvoient sortir de chez elles, & que plusieurs même avoient été arrachées d'entre les bras de leurs maris. On ajoûtoit, que lorsqu'on en avoit fait des plaintes à Demetrius, aucun des coupables n'avoit été puni, pour donner exemple; qu'on n'en avoit condamné qu'un seul, mais que lorsqu'on le menoit au supplice, les Polonois, à qui tout étoit permis, avoient tué le bourreau & enlevé le criminel.

Il arriva en ce tems-là une gelée extraordinaire qui brûla toutes les moissons. Le peuple s'imaginant que c'étoit un effet de la colère de Dieu (1), par la même fureur qui lui avoit fait commettre tant de massacres, courut exhumer le cadavre du misérable Demetrius, qui avoit été enterré dans un champ hors de la ville; & par un jugement qu'on rendit à ce sujet, il fut brûlé publiquement, & ses cendres jetées au vent. Il est encore incertain s'il étoit le vrai Demetrius, ou si c'étoit un imposteur; mais il est certain que la fortune qui l'avoit d'abord favorisé, & qui avoit paru ressusciter en lui le vrai Demetrius, long-tems après qu'il passoit pour avoir été tué, voulut encore le ressusciter en lui une deuxième fois, quoique tout le monde eût vu son cadavre, & que personne ne pût douter qu'il n'eût été massacré. On fit donc courir le bruit, que ce n'étoit point lui qui avoit été tué dans le palais; qu'on s'étoit mépris; que ce Demetrius s'étoit sauvé avec un petit nombre de personnes, & s'étoit mis en sûreté. Ce qui fit ajoûter foi à ce bruit, c'est que dans le tems du massacre, on trouva quatorze chevaux qui manquoient dans les écuries du Czar. On prétendit qu'il s'étoit servi de ces chevaux pour se sauver avec ceux de sa suite. Ceux qui vouloient entretenir les troubles dans la Russie, & qui voyoient avec chagrin Zchuiski sur le trône, profiterent de ce bruit qui croiroit. S'étant ligués avec les Cosaques, nation ennemie de la paix, & née pour le pillage, ils prirent les armes; & ayant mis à leur tête un prétendu Demetrius, qu'on ne vit jamais depuis, ils firent une guerre cruelle à Zchuiski, & illusion aux Moscovites. Cependant cette nouvelle imposture contribua à décréditer la première.

Après que les Moscovites eurent publié l'écrit dont j'ai parlé, pour justifier ce qui s'étoit passé, on songea à envoyer une Ambassade en Pologne. Mais Sigismond qui avoit beaucoup d'affaires dans son Royaume, ne donna audience qu'au commencement du mois de Janvier suivant aux Ambassadeurs de Russie. Le Palatin de Sendomir étoit alors gardé dans une

HANN  
IV.  
1606.

Le corps  
de De-  
metrius  
exhumé  
& brûlé  
par sen-  
tence.

Autre  
prétendu  
Deme-  
trius.

Le nou-  
veau  
Czar en-  
voyé des  
Ambassa-  
deurs en

(1) Qui n'avoit pas été apaisée par le châtiment, que les Loix de la nation ordonnent contre tous ceux, tant hommes

que femmes, qui sont réfractaires à leurs vœux, par la même fureur &c. MS. du Roi.

**MASS** une prison-étroite avec sa fille. Les Ambassadeurs du nouveau Czar, pour justifier la conduite de leur maître, dirent que ce Palatin par ses intrigues secretees, par ses largesses, & par ses offres avoit séduit les esprits d'un **IV.**  
**1606.** grand nombre de Moïcovites, par le moyen desquels il avoit fait entrer dans la Russie avec sa fille, ce maudit Moine, cet exécrationnable magicien, (c'est ainsi qu'ils déignoient le prétendu Demetrius) qui après s'être indignement emparé du trône, avoit ôsé entreprendre d'introduire dans leur pais une Religion étrangere & un culte inconnu dans ces provinces; de se rendre maître des Eglises & d'exciter dans l'Etat de si grands troubles, que plus de deux cens Seigneurs du premier rang en avoient été les victimes: qu'au reste on avoit trouvé sur lui des lettres, qui faisoient foi que tout cela s'étoit fait par le conseil & le secours des Polonois: que les Seigneurs Russiens prioient donc sa Majesté Polonoise de vouloir bien déclarer si elle avoit eu part à ces troubles, & si elle y avoit donné son consentement: que si sa Majesté y avoit pris part, & si elle les avoit approuvés, elle comprenoit bien que-par cette conduite la paix si solennellement jurée entre les deux nations, étoit manifestement enfreinte, & que la guerre étoit indispensable.

Les Ambassadeurs dirent ensuite qu'ils demandoient que les sommes d'argent & les autres choses que l'imposteur avoit fait passer en Pologne, fussent restituées, si on vouloit entretenir la paix, & que les effets des marchands, qui avoient été confisqués, fussent rendus à ceux à qui ils appartenoient: que si on refusoit de faire raison sur ces articles, sa Majesté Czarienne avoit résolu de déclarer la guerre à la Pologne, d'y entrer avec une puissante armée, de se joindre à Charles Duc de Sudermanie (1), & de tirer vengeance de ces injures.

Sigismond, voyant la Pologne agitée de mouvemens dangereux, ne voulut pas irriter une nation féroce, & répondit avec beaucoup de modération. Il excusa tout ce qui s'étoit passé, & dit que ni lui, ni le Palatin de Sandomir n'avoient rien fait qu'on dût regarder comme une infraction de la paix entre la Pologne & la Russie: qu'on avoit aidé au légitime héritier, qu'il avoit toujours cru tel, à remonter sur le trône: que puisqu'il n'étoit plus, tout ce qu'il y avoit à faire désormais, étoit de réparer les dommages de part & d'autre, & de chercher les moyens de rétablir au plutôt la paix entre les deux nations. C'est ainsi que se termina l'Ambassade; & on ne fut point obligé de prendre les armes.

Cependant le nouveau Czar crut que pour soulager la Russie il étoit de sa prudence de renvoyer les troupes Polonoises & Allemandes, & les autres troupes étrangères, au nombre de quinze cens hommes: ils partirent le 17. de Juin. Comme on leur avoit tout enlevé, on leur donna à chacun un habit de gros drap avec un peu d'argent, qui suffit à peine pour les conduire jusque sur la frontière; ensuite qu'ils furent contraints de deman-

(1) Oncle de Sigismond & son ennemi, ayant été élu Roi de Suède au préjudice de son neveu, que les Etats de Suède déposèrent. Voy. le livre cxxxi.

demander ignominieusement l'aumône en chemin. On les partagea en trois corps , de peur qu'étant tous réunis , ils n'entreprissent quelque chose sur les frontières. Trois cens prirent la route de Smolensko , cinq cens furent conduits dans la Livonie , & sept cens marcherent vers Vielika (1) & Pleskow.

HENRI  
IV.  
1606.

(1) Il est dit dans le texte *per Vidim*. Il n'y a point de province de ce nom dans la Moscovie ; il faut que ce soit Vielika vers Pleskow. Mrs. Dupuy.

*Fin du Livre cent. trente-cinquième.*



# HISTOIRE

DE

## JAQUES AUGUSTE DE THOU.

LIVRE CENT TRENTE-SIXIEME.

### S O M M A I R E.

**L**E Palatin de Cracovie & Janussi Râdzioil excitent des troubles en Pologne. Ils indiquent une assemblée malgré le Roi. Le Roi attaque les rebelles. Les Jésuites sont chassés du monastère de Sainte Brigitte, & de Thorn. Affaires de Hongrie. L'Archiduc Matthias, après avoir apaisé les troubles de Hongrie, songe à faire la paix avec le Turc. Affaires de Turquie à la mort de Mahomet III. Les Plénipotentiaires de l'Empereur & du Grand Turc arrivent à Comora. Articles du Traité de paix entre l'Empire & la Porte. Suite des affaires de Hongrie. Mort de Bistkay. Siège de Brunswick. Levée du siège. Guerre des Pays-bas. Vent furieux. Spinola de retour d'Espagne est consulté sur les opérations de la guerre. Tentative inutile sur l'Ecluse. Woude & Hooghstraten sont demantelées. Exploits du Marquis de Spinola. Prise de Lochem, de Groll & de Rheinbergen. Maurice reprend Lochem. Spinola l'oblige à lever le siège de Groll. Les troupes sont mises de part & d'autre en quartier d'hyver. Les Espagnols, sous la conduite de Santa-Cruz Général des galeres, se rendent maîtres de Durazzo & de la Mahomette. Les Hollandois envoient en vain une flotte pour infester les côtes d'Espagne, & enlever la flotte des Indes. Le Vice-Amiral de la flotte Hollandoise périt. Les Hollandois par les conseils de Jean Ufeling, entreprennent une navigation aux Indes occidentales. Etablissement d'une compagnie des Indes. Expédition malheureuse des Anglois dans la Guyane. Le différend d'Embsden est accommodé. Mort de Philippe de Hobenlo; de Jean de Nassau, & de Jean-André Doria. Propositions de paix entre l'Archiduc & les Etats-Généraux. Réjouissances en France. La Reine accouche d'une fille. Maximilien de Bethune est créé Duc de Sully. Le Roi se prépare à faire le siège de Sedan. Il arrive à Donchery. Réconciliation du Duc de Bouillon avec le Roi. Lettres patentes envoyées au Parlement à ce sujet. Le Roi se rend à Saint-Germain en Laye. Danger qu'il court en revenant à Paris. Procès entre Marguerite de Valois & le Comte d'Auvergne. Le Dauphin & les Princesses sont baptisées à Fontainebleau. Arrêt du Parlement de Toulouse contre les Prêtres qui omettoient les prières pour le Roi dans le canon de la Messe. Chambre de Justice. Le Clergé

*Cergé demande en vain la publication du Concile de Trente. Arrêt du Parlement de Bourdeaux contre l'abus de la juridiction Ecclesiastique. Le Prince Philippe de Nassau épouse Eléonore de Bourbon. Mort de Geoffroi de Calignon; de Philippe des Portes; de Renaud de Beaulne; de Juste Lips; & d'Elie Pufschius.*

## A U T E U R S

QUE MR. DE THOU A SUIVIS DANS CE LIVRE.

*Rélation des affaires de Pologne. Traité de paix entre l'Empereur & les Hongrois; entre ce Prince & les Turcs. Pompée Justiniani. Emm. de Meteren. Rélation de l'expédition d'Afrique. Gaspard Ens. Archives du Palais de Paris. Ecrit publié par Papyre Masson. Archives des cours de Toulouse & de Bourdeaux.*



Près que le Roi de Pologne \* eut célébré avec toute la magnificence possible ses nœces & celles du Czar Demetrius, les embarras & les inquiétudes succéderent à toutes ces fêtes. Le Chancelier Zamoyski, quelques-uns du Clergé, & la plus grande partie de la Noblesse, avoient désapprouvé son mariage. Mais la faction d'Autriche, soutenue du crédit des Jésuites étant la plus puissante, il s'étoit mis peu en peine de ceux qui condamnoient sa conduite. Tout le monde sçavoit qu'il étoit redevable de la Couronne à Zamoyski. Ce Seigneur avoit une très-grande autorité dans le Royaume: inviolablement attaché à l'ancien culte, & éloigné de toute faction, il avoit toujours défendu avec autant de fermeté que de droiture la liberté de sa patrie.

Après la mort de Zamoyski, arrivée un an auparavant, Sigismond crut n'avoir plus rien à craindre, & méprisa ouvertement tous les complots du parti qui lui étoit opposé. Mais après s'être long-tems roidi contre les plaintes & les murmures de ses sujets, il s'aperçut à la fin, mais trop tard, qu'il s'étoit engagé dans un labyrinthe, dont il lui seroit difficile de sortir. Nicolas Zebrzidowicz, Palatin de Cracovie, avoit écrit au Roi, pour lui faire des remontrances; mais il n'avoit pu rien obtenir.

Dans la diette de Corczin, où l'on élit ceux que l'on appelle communément les Nonces des terres, pour l'assemblée des Etats à Varsovie, Zebrzidowicz, qui y présidoit, fit un long discours, & exposa tous les dangers de la République, dont on avoit pris la liberté, disoit-il, d'avertir sa Majesté avec tout le respect qui lui étoit dû, sans qu'elle eût daigné y faire la moindre attention. Il protesta en même tems avec la plupart de la Noblesse, contre la légitimité de l'assemblée de Cracovie, & se retira. Aussi-tôt il indiqua pour ceux de son parti une autre assemblée à Stezica, par un mandement public qu'il adressa à toute la Noblesse du Royaume & de Lithuanie.

Henri  
IV.  
1606.

Affaires  
de Pologne.  
\* Sigismond.  
III.

Mécontentement des  
peuples.

Diète de  
Corczin.  
Plaintes  
contre le  
Roi

Le

Roman  
IV.  
1606.

Troubles  
excités.

Diette  
tenuë  
malgré  
le Roi.

Guerre  
entre ce  
Prince &  
les rebel-  
les.

Le Roi s'étoit retiré avec une cour peu nombreuse à Wislicza, ou Wislicie, (1) ville située près de Cracovie sur un rocher, que des marais qui l'environnent, rendent comme inaccessible: y ayant ramassé quelques troupes, il se tenoit renfermé dans ce lieu pour y prendre conseil des événements. Le Palatin de Cracovie pendant ce tems-là s'étant abouché avec Janussi Radzivil Duc de Prunski, un des plus grands Seigneurs de Lithuanie, ils formerent ensemble le projet d'une confédération pour la défense de la liberté du Royaume. Radzivil fut déclaré chef de cette confédération, sous le titre de grand Maréchal de la Cour, & on lui donna Stadniski pour Lieutenant. Ils étoient l'un & l'autre attachés à la Religion Protestante; ce dernier étoit moins vertueux que brave, & menoit une vie très-licentieuse.

On fit sçavoir au Roi le parti qu'on avoit pris; mais ce Prince ne faisant aucune réponse aux demandes des mécontents, on indiqua une autre diette à Lublin. La Noblesse confédérée ne manqua pas de se trouver au jour marqué près de Sendomir; & comme la diette fut tenuë à Rokosf, on donna aux Confédérés le nom de Rokosfiens. Il n'y eut ni ordre ni retenue dans leurs délibérations; & quelques-uns osèrent dire, que si le Roi ne les satisfaisoit pas sur leurs demandes, ils procéderaient à l'élection d'un nouveau Roi, à quoi ils étoient autorisés par le serment que le Roi avoit fait le jour de son couronnement.

Le Roi, informé de ce qui se passoit, résolut, à la persuasion du pere Sarga, Jésuite Espagnol, au moins le disoit-on ainsi, de renoncer à toutes les voyes d'accommodement, & d'attaquer les rebelles à main armée. Mais la plupart des gens de guerre refuserent de marcher; entre autres les Quarteniers, ainsi appellés, parce que leur paye est assignée sur la quatrième partie des impôts, que les Gouverneurs portent au trésor Royal. Après avoir dit hautement qu'il ne falloit ni répandre le sang des Polonois, ni allumer dans le Royaume une guerre civile, ils firent leur possible pour pacifier ces troubles & ménager un accommodement. Les deux armées de part & d'autre s'éloignerent; mais les Rokosfiens se retirèrent si loin, que lorsqu'il fut question de traiter d'un accommodement, des pluies abondantes étant survenues, les députés ne purent s'assembler à cause de la distance des lieux.

Cependant les auteurs de la guerre voulurent se venger sur quatre de ceux, qui avoient conseillé de recourir à un accommodement: on les accusoit d'avoir été cause, qu'on avoit manqué l'occasion de réduire les rebelles; on porta donc contre eux un jugement très-extraordinaire. Trois d'entre eux furent déposés de leurs charges, & le quatrième fut pendu.

Les Rokosfiens, irrités de ce procédé, & voyant qu'il n'y avoit aucun accommodement à espérer de la part du Roi, leverent encore une fois des troupes qu'ils rangerent en bataille. En même tems le Palatin de Cracovie ayant joint ses forces à celles de Radzivil, alla attaquer les royalistes, dont

(1) Cette ville est auprès de Cracovie, au palatinat de Sendomir. *Editeur Anglois.*

dont il tailla en pièces environ mille hommes , & mit en fuite la plupart des autres. Mais quelques troupes des Confédérés avoient été corrompues par argent ou par promesses : enforte que dans le tems qu'on s'attendoit qu'elles alloient donner sur l'ennemi, elles s'arrêterent tout à coup , & se retirèrent du combat, comme en fuyant; ce qui causa beaucoup de desordre dans l'armée des Confédérés , & rendit la victoire douteuse , quoique ceux-ci eussent eû l'avantage jusq' alors.

HENRI  
IV.  
1606.

Après ce combat, on recommença à parler d'accommodement : le Roi qui venoit de se trouver dans un grand danger, ne s'y refusa point non plus que les Confédérés, dont les affaires étoient en mauvais état. Le Palatin de Cracovie & Radzivil, étant donc venus trouver le Roi, ce Prince refusa d'abord de leur présenter la main; ce qui produisit une contestation. Enfin le Roi le fit ; & on convint que ces deux Seigneurs se trouveroient avec ceux de leur parti dans la prochaine assemblée des Etats, pour se justifier , & rendre raison de leur retraite. On leur promit en même tems que cette démarche ne leur porteroit aucun préjudice. Stadnicki, qui craignoit pour lui d'ailleurs , se retira avec un corps de mille hommes ; le Roi en envoya deux mille contre lui, mais sans aucun succès.

Disposi-  
tions à  
un ac-  
commo-  
dement.

D'un côté, la licence des sujets qui vouloient se rendre trop indépendans , & de l'autre, le trop grand empire que le Roi vouloit prendre sur une nation libre, étoient des obstacles à la réunion, & échauffoient les esprits de part & d'autre. Ceux qui étoient les plus sages & les plus modérés convenoient, qu'il étoit de l'intérêt de l'Etat de réprimer la Noblesse, qui se portoit à des excès dangereux , & de trouver un tempérament, pour concilier leurs droits avec ceux de la Royauté. Mais les Protestans se persuadèrent, que ceux qui avoient tant de zèle pour la Majesté Royale, n'avoient en vûe que de donner atteinte à la liberté de conscience, qui leur avoit été accordée ; d'autant plus que les Jésuites, qui ne se conduisoient, disoient-ils, que selon les vûes & les desseins d'une Puissance étrangère, avoient beaucoup de crédit à la Cour. Il se fit donc à ce sujet plusieurs assemblées dans les villes Protestantes ; & on y dressa une requête qui fut présentée au Roi, à qui l'on ne fit aucune part des décrets, qui furent ensuite portés contre eux.

Il y a à Danzick un célèbre monastère de Religieuses de Sainte Brigitte, qui est sous la protection des Magistrats de la ville. Les Jésuites s'étoient emparés de ce monastère, où ils prétendoient avoir droit de loger. Ils y disoient la Messe, y confessoient, & souvent ils y faisoient chanter l'Office en musique. On les avertit d'abord de tenir une autre conduite : comme ils n'eurent aucun égard à cet avis, les Magistrats crurent devoir user de leur autorité. On porta contre eux un décret dans la maison de ville le 25. d'Août : en conséquence on envoya ordre aux peres Jésuites de fortir du monastère dans le terme de trois jours, & d'emporter tous leurs meubles ; les menaçant en cas de refus, de leur faire leur procès, comme à des réfractaires.

Les Jé-  
suites  
sont cha-  
ssés du  
monastè-  
re de  
Sainte  
Brigitte.



MEMOIRES  
IV.  
1606.  
Et de  
Thorn.

Quelque tems après, les Magistrats de Thorn en Prusse, & les bourgeois assemblés par députés, dressèrent un décret le 12. d'Octobre, par lequel il étoit ordonné à Pierre Lassez, à Valentin, & aux autres de la même Société, de restituer au Curé ou Plébain la grande Eglise de la ville & le collège, dont ils s'étoient emparés par l'autorité de l'Eveque de Culm. Car, suivant la transaction faite entre l'Eveque & le Curé, il étoit expressément stipulé, que le droit de patronage appartiendrait à l'Eveque, mais que l'Eglise & l'administration du collège appartiendroient au Curé. Les Jésuites, par la faveur de l'Eveque & par la connivence du Curé, avoient obtenu de lui, à l'insçu des Ordres de la ville, qu'il se contentât du titre de simple Vicaire, & qu'il leur cédât la paroisse, le presbytère, & le collège. L'Eveque s'étant alors transporté à Thorn, les Jésuites qui avoient été obligés d'obéir au décret, rentrèrent dans le presbytère, prêchèrent publiquement dans l'Eglise, & firent comme auparavant toutes les fonctions curiales. Cela fit naître de grandes contestations entre le Sénat de la ville & l'Eveque, qui s'étoit muni d'un ordre du Roi. On protesta de part & d'autre: mais après le départ de l'Eveque, le Sénat obligea enfin les Jésuites à quitter les lieux, & à se retirer. Chassés honteusement, ils se virent encore accablés de libelles satyriques & d'épigrammes, au sujet de leur ambition, de leur avarice, & de leur cupidité.

Affaires  
de Hongrie.

Soins de  
l'Archi-  
duc Mat-  
thias  
pour en  
appaîser  
les trou-  
bles.

Cependant l'Empereur par sa défiance, sa négligence & ses délais avoit mis les affaires de Hongrie dans un état déplorable. L'Archiduc Matthias son frere, qui avoit reçu de lui toute sorte de pouvoirs pour le gouvernement de cet Etat, afin de remédier aux maux dont il étoit affligé, se proposa deux objets. Le premier, d'appaîser au dedans tous les troubles qui s'étoient élevés depuis deux ans; le second, de conclure avec les Turcs un traité de paix, qui depuis long-tems étoit sur le tapis. Mais avant de pouvoir réussir dans l'un & l'autre, il fallut beaucoup de négociations pour travailler à cette affaire. Matthias choisit Paul-Sixte Traulson Comte de Falkenstein, Maréchal du comté de Tirol; Charles de Liechtenstein Gouverneur de Moravie; Ernest de Mollart libre-Baron, Gouverneur de la basse Autriche; Sigefroi-Christophe Breuner, libre Baron, Président de la chambre de la basse Autriche; Thomas Eckbodii Comte perpétuel de Mont-Claud ou Oracimberg; George Turzo grand Maître d'hôtel; Sigismond Forgatz Comte de Nagradie; & Ulric de Krenburg Conseiller du Conseil privé de sa Majesté Impériale. Bostkay nomma de son côté le Comte Etienne Illischazki; Thomas Wichelli; André Ostie; Paul Apodi de Nagiporq, qui étoient les plus grands Seigneurs de la Hongrie.

Régle-  
mens &  
conven-  
tions à ce  
sujet.

On écrivit enfin les articles à Vienne le 23. de Juin. Avant toutes choses on révoqua le décret fait deux années auparavant, hors de la diette, au sujet de la Religion, & on permit à tous les Ordres du Royaume la liberté de conscience, sans néanmoins que cela portât préjudice à la Religion Romaine; en sorte que le Clergé Catholique conserveroit ses Eglises en entier, & que si dans le tems des troubles, on en avoit envahi quel-  
ques-

ques-unes, on les lui restitueroit. Il fut arrêté en même tems qu'on feroit la paix avec les Turcs aux conditions les plus avantageuses qu'il seroit possible. On convint que dans l'absence du Roi, les États éliront un Gouverneur ou Palatin, pour rendre la justice dans le Royaume, afin que pour les procès il ne fût plus nécessaire d'avoir recours au Conseil Aulique; ce qui étoit très-incommode & très-préjudiciable aux Hongrois: que cependant celui que sa Majesté Impériale avoit nommé, continueroit d'exercer les fonctions de sa charge; mais que dans la suite celui qui en seroit revêtu, le seroit par l'élection libre des États. On demanda que la couronne, lorsque les tems seroient plus tranquilles, fût transférée à Presbourg avec la permission de sa Majesté Impériale. On dressa des articles pour réprimer le trop grand pouvoir de l'Intendant général des finances commis par l'Empereur; ensorte que les fonctions de sa charge ne s'étendroient point au-delà de ce qui regarde la levée des impositions & des droits de sa Majesté Impériale. On accorda à l'Empereur la nomination des évêchés, avec cette clause, que ceux qui tiendroient leurs évêchés de sa Majesté, ne seroient point admis dans le Conseil du gouvernement, & qu'elle nommeroit toujours de nobles Hongrois pour remplir ces places. On prit aussi des précautions pour empêcher les Jésuites de s'emparer de tous les biens du Royaume; & afin que les donations & concessions des Rois fussent faites suivant les loix & les coutumes de la nation. Il fut arrêté que les gouvernemens de Hongrie & des provinces d'Esclavonie, de Croatie & de Dalmatie, qui lui étoient unies, ne pourroient être possédés que par des Hongrois, & que l'Empereur dans la distribution de ces emplois, n'auroit égard qu'aux services & non à la Religion des sujets: que sa Majesté Impériale pourroit néanmoins disposer à son gré de deux gouvernemens au-delà du Danube, même en faveur des étrangers: que dans les prochaines assemblées des États les nouvelles constitutions faites dans le tems des troubles, & qui avoient soulevé les esprits, seroient rendues conformes aux constitutions des années 1550. 1555. & 1563.

On se plaignit ensuite des confiscations qui avoient été faites pendant les troubles, & on demanda qu'on fit sur cela une révision: que le Fisc n'empêchât point les Comtes Thomas Nadafdi & Sigismond Ragotski ou Rakoczy, héritier de la maison de Balassa, de jouir des biens qui leur appartenoient par une succession légitime, au moins quant aux immeubles; car quant aux biens meubles, comme ils avoient été pillés & dissipés, & qu'il n'étoit pas aisé d'en faire la restitution, il fut convenu qu'on ne les répéteroit point à l'avenir: qu'on examineroit aussi dans la prochaine assemblée des États, les donations que Bostkay avoit été obligé de faire par la nécessité de la guerre; que néanmoins les biens que Bostkay ou qu'Illichazki avoient sifés ou engagés, demeureroient en attendant entre les mains de ceux qui en étoient actuellement saisis, jusqu'à ce que les États en eussent autrement ordonné: que désormais on ne feroit plus de ces sortes de concessions: qu'on discuteroit plus amplement les privilèges que Bostkay avoit accordés à titre de noblesse, & que les lettres expédiées à ce sujet seroient

HENRI  
IV.  
1606.

examinées : que sa Majesté Impériale trouveroit bon que les Hongrois eussent la liberté de racheter des étrangers , & de retirer de leurs mains les biens qu'ils avoient acquis dans le Royaume , & les châteaux qu'ils y possédoient : que Bostkay se départiroit de ses prétentions sur la Transylvanie , qui avoit appartenu de droit à Sigismond Bathory avec les forts & châteaux de Tockay , d'Ugocha , de Beregs , & la ville de Zatmar : qu'il céderoit aussi Leiska , & les autres biens qui avoient été engagés à Sigismond Ragotski & à Sébastien Tekeli ; avec pouvoir de les racheter : que Bostkay pourroit lever les dîmes dans le pais d'Agria au-delà de la Theisse , en vertu de son droit héréditaire ; mais que l'Empereur les leveroit en-deçà. On lui accorda les mêmes titres qu'à Sigismond Bathory , qui néanmoins n'auroient lieu qu'autant qu'il auroit une postérité d'enfans mâles en ligne directe , & qu'autant que cette postérité subsisteroit ; qu'autrement , & si sa postérité mâle venoit à manquer , ces biens & ces titres seroient censés dévolus au Roi de Hongrie , en sorte qu'aucun de ses parens ou alliés n'y auroit aucun droit : que s'il laissoit une fille , elle n'auroit qu'un quart de ces biens , dont on conviendrait avec sa Majesté Impériale ; que les biens de Balthasar Kornic & de Pancrace Seniciu , proscrits dans la Transylvanie pour avoir été constamment attachés à l'Empereur , leur seroient rendus : que la Couronne que le Beglierbey avoit accordée à Bostkay , ne seroit censée porter aucun préjudice à la dignité & aux droits du Royaume de Hongrie.

Enfin , pour rendre ce traité inviolable à l'avenir , & la réconciliation solide & durable , il fut stipulé que les injures de part & d'autre depuis le quinze d'Octobre 1604. seroient ensevelies dans l'oubli ; en sorte qu'on ne pourroit inquiéter personne à ce sujet , ni lui susciter aucune affaire devant le juge. Dans la suite , lorsque l'Empereur ratifia le traité , il y eut quelque contestation au sujet de la Religion. Les Hongrois ne voulurent point se contenter de termes généraux , & insisterent pour qu'on fit mention expresse de la Religion Romaine , de celles des Luthériens , & de celle des Réformés. Cela se passa le 14. de Septembre. Aussi-tôt les députés du parti de Bostkay demandèrent à l'Archiduc Matthias , comme on en étoit convenu , pardon de tout le passé ; en même tems ils envoyèrent donner avis à Serdar Bacha de ce qui s'étoit fait , afin de l'avertir de ne commettre plus d'hostilités.

Cependant Bostkay , qui étoit à Cassovie , & qui avoit assez d'envie de voir la paix conclue , étoit en proie à mille inquiétudes qui le tourmentent nuit & jour. C'étoit un homme d'un esprit doux , mais crédule & ombrageux. Ayant eu quelques soupçons au sujet de Pallas Lippay , Généralissime de ses armées , dont on lui avoit fait quelques rapports , & s'étant imaginé qu'il avoit formé le dessein de livrer à Basta la ville de Cassovie , & de passer dans le parti de l'Empereur , il l'avoit fait arrêter une année auparavant ; & pour se délivrer de toute crainte , après l'avoir fait juger dans un conseil de guerre , il l'avoit fait mourir. Quelque-tems après se croyant empoisonné par Catay son Chancelier , qui , à ce qu'il croyoit , s'étoit flatté de lui succéder après sa mort , il lui fit couper la tête , & mit

en

en sa place Jean Janussi, qui lui étoit très-attaché, & lui donna tout le bien que Catay possédoit près de S. Job. Sa maladie augmentant de jour en jour, il étoit bien aisé de se réconcilier avec l'Empereur & de négocier la paix avec les Turcs. C'est pour cela qu'il avoit indiqué une assemblée des Etats pour le mois de Décembre suivant, où il avoit résolu de proposer les articles dont on étoit déjà convenu : Scavoir, qu'on révoquât les Edits & les constitutions qui condamnoient au feu les sectaires : qu'on établît un Palatin élu par les Etats, qui dans l'absence du Roi de Hongrie rendit la justice dans toute l'étendue du Royaume : qu'enfin on cherchât les moyens de cimenter une paix solide & durable entre le Royaume de Hongrie & la principauté de Transylvanie.

Les Protestans de Hongrie prévoyant que la paix conclue avec l'Empereur ne dureroit pas long-tems, si les Turcs qui les avoient soutenus jusqu'alors, ne faisoient aussi la paix avec sa Majesté Impériale. Depuis trois ans on avoit tenté plusieurs fois d'y réussir, & on n'avoit pu en venir à bout, parce que d'un côté les peuples de Transylvanie étoient fort animés, & que de l'autre, après la mort de Mahomet \*, il y avoit eu beaucoup de confusion dans les affaires de la Porte sous le nouvel Empereur.

Mahomet en mourant (1) avoit mis son fils Achmet, encore enfant, comme sous la tutelle d'Hali Bacha d'Egypte, & l'avoit nommé grand Visir. Hali ayant été envoyé en Hongrie en 1604. étoit mort à Bude ; on soupçonna qu'il avoit été empoisonné. Remarin lui succéda moins dans la dignité de grand Visir que dans le commandement des armées Ottomanes. Sur la fin de l'année Mehemet fut fait grand Visir ; mais il ne posséda cette charge que peu de jours. Car dans le tems qu'il méditoit le dessein de venger les pertes que le Bacha Cigala avoit faites, & qu'il se préparoit à marcher contre la Perse à la tête d'une armée considérable, il mourut de la peste à Constantinople.

Il eut pour successeur Dernis, Bostangi-Aga, homme également habile & courageux, à qui le Sultan avoit déjà donné la charge de grand Amiral au préjudice de Cigala, qui souhaitoit ardemment d'en être revêtu, & croyoit la mériter par ses services. Ce nouveau Visir crut qu'il n'étoit pas à propos, dans le bas âge de l'Empereur, d'avoir une guerre à soutenir contre l'Empire d'Allemagne & contre la Perse : il jugea au contraire, qu'il falloit conclure avec ces deux Puissances une paix qui durât quelques années. Il étoit persuadé d'ailleurs que sa présence à la Cour étoit nécessaire, & qu'il ne devoit pas s'éloigner d'un jeune Prince, que son absence pourroit refroidir à son égard. Mais malgré sa politique, & son extrême habileté dans le gouvernement, il ne put se garantir des traits de l'envie ; on fit de lui des rapports défavantageux au jeune Sultan, qui changea tout à coup à son égard, & donna ordre de l'étrangler. Il se défendit long-tems contre les bourreaux chargés de lui ôter la vie ; mais après lui avoir cassé la jambe

HENRI  
IV.  
1606.

\* Mahomet III.

Affaires de Turque à l'avènement d'Achmet au trône.

Dernis créé grand Visir & étranglé.

(1) Voy. l'an 1603. §. Achmet I.

HENRI  
IV.  
1606.

Amurath  
Serdar  
lui suc-  
cède.

Gambo-  
lat mis à  
mort par  
Cigala  
Bacha.

Reffent-  
ment de  
Gambo-  
lat son  
neveu.

be d'un coup de levier, ils vinrent enfin à bout de le terrasser & de l'étrangler.

Amurath Serdar lui succéda. Celui-ci suivit en partie les vûës de son prédécesseur, qu'il jugea utiles à l'Empire Ottoman : voyant sur-tout que les affaires du côté de l'Orient étoient en très-mauvais état, il ne crut pas qu'il fût à propos d'avoir en même tems à combattre deux puissans ennemis, dont il seroit attaqué du côté de l'Orient & du côté de l'Occident. Il songea donc à faire la paix avec l'Empereur d'Allemagne ; & malgré le goût que la Porte avoit pour cette guerre, il se rendit en Hongrie.

Cigala passoit pour le plus grand Capitaine de l'Empire Ottoman. Après avoir reçu deux terribles échecs dans la guerre de Perse, il s'étoit retiré à Erzerum pour y relever les débris de sa défaite. Dans le dessein de prendre sa revanche, ou de faire oublier ses pertes par quelque action d'éclat, il avoit mandé Gambolat Gouverneur d'Alep. Comme Gambolat étoit un homme riche & accredité parmi les Curdes ou Chourdes, peuples qui habitent les deux bords de l'Euphrate, Mahomet III. avoit fait son possible pour l'empêcher de s'unir avec les Persans, & étoit venu à bout de le gagner & de se l'attacher. C'est pour cela qu'il lui avoit donné le grand gouvernement d'Alep. Mais Gambolat ayant paru ménager plutôt ses propres intérêts que ceux de l'Empire dans le cours de la guerre contre la Perse, Cigala l'accusa d'avoir mal fait son devoir, & lui reprocha d'avoir tenu une conduite fort équivoque ; en même tems par une sévérité imprudente il le fit mourir. Cigala lui-même finit ses jours peu de tems après, accablé de chagrin & plongé dans le désespoir, laissant les affaires de ce côté-là en fort mauvais état.

Un autre Gambolat, neveu du dernier, voulut venger la mort de son oncle, que Cigala, disoit-il, avoit fait assassiner par une insigne perfidie. Il ramasse des troupes, il se joint aux mécontents d'Asie ; & ayant appris qu'Achmet avoit donné ordre aux Bachas de Tripoli, de Damas & de Gazzer, de marcher contre lui avant qu'il eût le tems d'assembler plus de troupes, il prévient les Bachas par sa diligence, & attaque celui de Tripoli, qui s'avançoit vers Alep à la tête d'une armée, & qui devoit bien-tôt être joint par celui de Damas : avant que la jonction fut faite, il lui livra bataille & tailla toute son armée en pièces. Le Bacha, contraint de prendre la fuite, & ne sachant où se réfugier, fut obligé de se retirer dans l'île de Chypre.

Gambolat, ayant alors marché du côté de Tripoli, pilla cette ville & alla ensuite camper devant Damas, dont le Bacha ne parut point en campagne. Les habitans se racheterent du pillage moyennant une grosse somme d'argent qu'ils payerent au vainqueur. Cependant le Bacha de Tripoli revint en Syrie ou Sourie, où il ne trouva d'autre moyen de conserver son gouvernement & son autorité dans la province, qu'en s'accommodant avec Gambolat : il fit un traité avec lui, & épousa sa fille, qui lui apporta en dot la restitution de Tripoli & du gouvernement de Syrie. Ce fut ainsi que

que Gambolat sçut mettre dans son parti les villes d'Alep, de Damas, & de Tripoli, avec les Arabes ses voisins. Il se vit enfin à la tête d'une armée de quarante mille hommes.

Prévoyant néanmoins qu'à l'occasion de la guerre de Perse toutes les forces de l'Empire Ottoman alloient bien-tôt tomber sur lui, il jugea à propos de faire quelques démarches pour appaiser le Sultan. Il envoya donc à la Porte quelques personnes de confiance, avec l'argent que son gouvernement d'Alep avoit coutume de fournir tous les ans au trésor de l'Empire. Ces députés tâchèrent de justifier la conduite de Gambolat, qui n'avoit pu, disoient-ils, se dispenser de venger la mort de son oncle; & promirent qu'il seroit désormais très-soumis & très-fidèle à sa Hautesse. La Porte ne prit pas cette démarche pour une satisfaction; elle jugea néanmoins à propos de dissimuler.

Il arriva sur ces entrefaites une chose qui fit beaucoup de peine au Sultan & aux Bachas: le feu prit par hazard à une maison de Constantinople dans le quartier des Juifs, & l'incendie fut si violent, qu'il consuma plus de 800. maisons. Plusieurs ont prétendu que cet incendie avoit été allumé par les Janissaires, dans le dessein de piller la ville. Quoi qu'il en soit, la perte fut très-considérable.

Tous ces revers engagèrent le Visir Serdar à hâter la conclusion de la paix avec l'Empereur d'Allemagne. Le Comte George Turzo, N. Isthuan, Ernest de Mollar, & Altheim partirent de Vienne, en qualité de Plénipotentiaires de sa Majesté Impériale, escortés par Sigefroi Colonich à la tête d'un détachement de troupes choisies; car quoiqu'il s'agit de traiter de la paix, on croyoit devoir toujours se tenir sur ses gardes pour se garantir des surprises de l'ennemi.

Etant arrivés à Comora au commencement d'Octobre, il pensa y avoir une sédition à leur arrivée, par la témérité extravagante de quelques-uns, qui s'aviserent de vouloir fonder l'épée à la main, sur un Prédicateur de la Confession d'Augsburg qui prêchoit alors dans un faubourg de la ville. Le tumulte & le desordre que cela causa dans l'Eglise, fut cause qu'il y eut des femmes & des enfans foulés aux pieds. Quelques-uns des Plénipotentiaires furent indignés de cette action; & même le Comte de Turzo témoigna qu'il vouloir se retirer: Colonich & Mollar eurent bien de la peine à le retenir. On mit en prison Bucheim, Knew & un trompette, qui avoient donné lieu à ce desordre; ils furent néanmoins mis en liberté, & l'action demeura impunie.

Les Plénipotentiaires de l'Empereur avoient amené avec eux Soliman Bacha de Bude, qui étoit depuis sept ans prisonnier à Vienne, avec un nommé Hali, dans l'idée que leur présence pourroit être favorable à la négociation. On choisit pour le lieu de la conférence un endroit éloigné de Comora d'environ une demi-lieu: les députés de part & d'autre étoient séparés par des fleuves très-rapides; ils pouvoient chacun de leur côté déli-  
 berer en particulier; sans crainte d'aucune surprise, & ils ne pouvoient s'assembler de part & d'autre, qu'en se servant de batteaux pour traverser les deux rivières. Les Plénipotentiaires de l'Empereur se rendirent en cet en-

Havas  
IV.  
1606.

Il envoya  
à la Porte  
pour jus-  
tifier sa  
conduite.

Incendie  
à Con-  
stanti-  
nople.

Arrivée  
des Plé-  
nipoten-  
tiaires  
à Comora.

HANNA  
IV.  
1606.

Articles  
du traité  
de  
paix entre  
l'Empire & la  
Porte.

endroit avec les détachemens de Cavalerie de Mansfeldt, d'Hohenlo & de Bucheim. Illischazki y vint avec les Seigneurs Hongrois ; & les Turcs s'y rendirent aussi à la fin d'Octobre sur vingt-quatre barques bien équipées. Le 9. de Novembre on convint de part & d'autre de ces conditions.

Qu'il seroit libre de part & d'autre de fortifier, de rétablir les places, & d'en bâtir de nouvelles, lorsqu'on seroit convenu réciproquement des limites : que dans les Ambassades, dans les congrès, dans les lettres & dans les actes, l'Empereur de Constantinople traiteroit l'Empereur d'Allemagne de pere, & que celui-ci traiteroit de fils l'Empereur de Constantinople : que sans aucun délai on traiteroit de part & d'autre en donnant réciproquement à ces deux Potentats le titre d'Empereur, & ne donnant plus, comme auparavant, le titre de Roi à l'Empereur d'Allemagne ; que les Tartares seroient compris dans le traité, & que tant que la paix subsisteroit, ils ne commettroient point d'hostilités contre les Chrétiens ; que la paix dureroit quinze ans ; & que pendant cet espace de tems, on n'y donneroit aucune atteinte : que les États des deux Empires, les provinces, les territoires, & tout ce qui appartenoit à la maison d'Autriche, seroient censés compris dans le traité : qu'en cas que le Roi d'Espagne voulût aussi faire la paix avec les Turcs, on chercheroit de part & d'autre les moyens de parvenir à un accommodement : que les courtes, les déprédations, les brigandages, seroient défendus, tant d'un côté que de l'autre ; & que ceux qui contreviendroient à cet article, seroient punis sévèrement, & obligés de réparer les dommages : que pendant le tems de la paix on ne formeroit de part & d'autre aucun complot pour surprendre les places, ou tendre des pièges : qu'on ne donneroit point de retraite aux malfaiteurs, sur-tout en Hongrie, pour ôter tout sujet de défiance : que les Gouverneurs des frontières donneroient aux marchands & à tous les voyageurs des passeports gratis ; & qu'après que le traité seroit signé, on conviendrait des deux côtés, de certains lieux pour y tenir des foires, & y faire le commerce avec toute la liberté nécessaire : que le Gouverneur de Javarin ou Raab, & le Bacha de Bude jugeroient souverainement des différends qui pourroient s'élever ; mais que s'il arrivoit quelque affaire importante, sur laquelle ils ne pourroient s'accorder ensemble, la décision en seroit renvoyée de part & d'autre au Souverain : que les prisonniers seroient renvoyés & échangés : que selon la convention faite avec César Gallo à Bude, l'Empereur Rodolphe enverroit incessamment avec des présens un Ambassadeur à Constantinople, & que le Sultan Achmet de son côté, dès que cet Ambassadeur seroit arrivé, enverroit un Chiaoux à Prague avec des présens : que tous les trois ans les deux Empereurs s'enverroient réciproquement des Ambassadeurs & des présens, dont le prix & la qualité seroient arbitraires, & dépendroient de la volonté de celui qui les enverroit.

La conclusion de ce traité causa beaucoup de joye de part & d'autre ; le lendemain le Bacha de Bude donna un grand repas aux Plénipotentiaires de l'Empereur, & aux Seigneurs Hongrois, & fit présent à chacun d'un beau cheval. Cependant la lenteur de Rodolphe, qui portoit en-  
vie

vie à son frere l'Archiduc Matthias, fut cause que ce traité n'eut aucun effet.

Peu de tems après, Boskay, qui avoit tant souhaité la paix avec l'Empereur & la Porte, succomba enfin, malgré tous les remèdes, à la maladie incurable dont il étoit attaqué: il finit à l'âge de cinquante & un ans, une vie malheureuse & un règne de peu de durée. On dit qu'il conseilla à Janussi, qu'il avoit depuis peu fait son Chancelier, & qu'il le conjura même d'être fidèle à l'Empereur. Cependant sa mort ne fit point cesser les troubles de la Hongrie, & les Hongrois Protestans demeurèrent toujours opposés à l'Empereur & à la maison d'Autriche.

Après la mort de Boskay, ceux de Sekel, & les Protestans de Transylvanie remuant de tous côtés, les Seigneurs, dans la vûe de prévenir les troubles, s'assemblèrent à Colofwar, que les Allemands appellent Clausenburg, & résolurent d'élire pour un tems un Prince, qui pût par sa présence & son autorité réprimer les mouvemens, qui augmentoient de jour en jour. Celui sur lequel ils jetterent les yeux, fut Sigismond Ragotski, un des plus grands Seigneurs de Transylvanie, homme pacifique, & sans ambition, comme il le fit voir par la suite. Ils lui prêtèrent serment dans la principale Eglise de la ville. Ils envoyèrent ensuite à Vienne des députés, qui étant arrivés à Presbourg, protesterent & firent serment, que dans l'assemblée qu'ils avoient tenuë, ils n'avoient point eu intention de se soulever contre l'Empereur qu'ils regarderoient toujours comme leur souverain Seigneur; mais seulement de se prémunir contre les entreprises secrètes des Seigneurs de Transylvanie & de Hongrie, qui avoient envie de subjuguier leur pais.

La maison d'Autriche, qui vouloit à quelque prix que ce fût avoir la Transylvanie en sa puissance, regarda d'abord le discours de ces députés comme un prétexte & une désaite: elle jugea néanmoins à propos de paroître le prendre en bonne part dans les conjonctures présentes. On ne peut trop louer l'équité & la modération de Ragotski: ceux de Rokoffs l'ayant prié de se joindre à eux dans une cause qui leur étoit commune, il leur répondit avec fermeté: qu'il avoit toujours eu horreur de la guerre civile: qu'il regardoit comme un grand crime de prendre les armes contre son Souverain; & que ceux qui ôsoient le faire se deshonoreroient à jamais: que pour lui, il se feroit toujours un point de Religion d'éviter de prendre ce parti: qu'enfin, s'ils vouloient plaire à Dieu, ils devoient être soumis à leur Prince.

Ragotski se comporta dans la suite d'une manière conforme à cette réponse, & se démit de sa principauté. Gabriel Bathory, qui n'étoit pas de la famille de Somly, dont étoient les Bathory; qui ont long-tems regné sur la Transylvanie & sur la Pologne, mais qui descendoit des Bathory, maison beaucoup plus ancienne & plus noble, fut élu par ceux qui avoient du zèle pour la conservation de leur liberté & de leur Religion. Mais cela regarde les années suivantes.

On punit ensuite ceux, qui avoient été cause de la reddition de Gran, & sur tout les Officiers qui avoient forcé la ville de se rendre. Leonard

Tome X.

N

Fré.

H x x x x  
I v.

1606.

Suite des  
affaires de Hongrie.  
Mort de Boskay.On lui  
substitua  
Sigismond  
Ragotski.Députation à  
Vienne  
touchant  
cette  
substitution.Démis-  
sion de  
Ragotski  
Election de  
Gabriel  
Bathory.Auteurs  
de la red.



**HENRI** Frédéric Schleker de Stutgard fut condamné à être pendu, & à avoir préalablement la main droite coupée, & la langue arrachée : mais à la prière de ses amis on lui coupa la tête. Le Comte de Mansfeldt obtint la même grâce pour des Officiers qui servoient sous lui ; savoir, Jean-Michel Schorer-de Thuringe, Jean Hopffen, Adam Landawer, Philippe Duren, & Gaspard Zielharter. Jean Lantenberg fut écartelé, après avoir eu la tête tranchée. Jean Bischoff, avec onze autres fut pendu. Jérémie Strelin, Paul Schmid, Jean Schaubert, Etinger, & Barten, qui s'étoient évadés, furent condamnés à être pendus, en cas qu'ils pussent être arrêtés ; en attendant on les pendit en effigie, de même que ceux qui étoient demeurés à Gran : il fut dit par l'arrêt, que si on les pouvoit arrêter, ils seroient passés par les armes. N. du Val, Comte de Dampierre, fut quelque tems détenu prisonnier.

Siège de  
Brunswick.

On agissoit avec beaucoup de lenteur au siège de Brunswick. Le Roi de Danemarck avoit levé le siège, & les villes Anféatiques, qui avoient ramassé des troupes, faisoient tout leur possible pour détourner Jule d'une entreprise téméraire. Dans cette vue ils firent afficher publiquement dans les villes de Francfort sur le Mein, de Gießen, d'Arnesburg, de Zoest, de Lippe, de Lemgow, de Brême, de Hambourg, de Lubeck, de Drefde, de Leipzick, de Magdeburg, de Luneburg, de Hildesheim, & de Spire, un décret Impérial contre Jule, & contre le Roi de Danemarck son beau-frere, comme Duc de Holstein, & membre du corps Germanique ; avec menace de les mettre l'un & l'autre au ban de l'Empire. Jule proposa alors des conditions à ceux de Brunswick, qui les rejeterent comme injustes. Enfin, sur la fin de Janvier, les députés de basse Saxe arriverent dans quatre carosses, & conclurent une trêve de quatre semaines. Mais Jule voulut absolument, qu'il fût stipulé dans le traité, que pendant la trêve, on pourroit de part & d'autre travailler à se fortifier. Ce qui le fit insister fortement sur cet article, fut qu'il vouloit pendant ce tems-là achever la digue qu'il avoit commencé de construire, dans la vue d'inonder la ville ; ce qui étoit sa dernière ressource.

Enfin le 7. de Février il envoya un trompette dans la ville, pour demander avec hauteur les prisonniers faits depuis le commencement du siège. Le Sénat, pour toute réponse, alléguait le dernier traité de suspension d'armes, dans lequel il étoit marqué expressément, qu'il renverroit d'abord les prisonniers qu'il avoit faits, & qu'il payeroit la rançon de ceux qu'ils avoient entre leurs mains, & non autrement. Jule, après cette réponse, s'avança le lendemain du côté de la porte Saint-Pierre, près du monastère de Sainte-Croix, qu'il avoit fait brûler pendant le cours du siège : il envoya en même tems des tambours dans la ville, pour demander ce qu'on avoit enfin résolu de faire au sujet des prisonniers.

On ne tiroit point le canon de part & d'autre ; mais on agissoit d'ailleurs comme s'il n'y eut point eu de suspension d'armes, & on montoit la garde fort exactement. Cependant le Sénat fit la même réponse qu'il avoit déjà faite ; & Jule se contenta de continuer ses ouvrages, sans faire aucun acte d'host-

d'hostilité. Il arriva alors, de la part des villes Anseatiques, des troupes auxiliaires, qui maltraitèrent fort les troupes Danoises : elles prirent quelques chariots chargés de poudre & d'armes. Jule en fit de grandes plaintes, & regarda cette action, comme une infraction de la trêve.

HENRI  
IV.  
1606.

Sur ces entrefaites, les envoyés de l'Empereur arrivèrent au camp le 22. de Février, & se joignirent aux envoyés de Saxe, pour tâcher de ménager un accommodement entre le Duc & la ville de Brunswick ; le Sénat demandoit que Jule commençât par obéir au décret Impérial, & par licencier ses troupes : qu'en suite il payât les dommages, & réparât tout le tort que ses troupes avoient fait, soit à la ville, soit dans le territoire ; que de plus il donnât caution que désormais il n'attaqueroit plus la ville à l'improviste : qu'enfin, après avoir licencié ses troupes, il démolît la digue & les autres ouvrages qu'il avoit fait construire.

Entremi-  
se de  
l'Empe-  
reur. De-  
mandes  
du Sénat.

Cependant cette digue étant achevée, les eaux commencèrent à monter. Le 13. de Mars elles surpassoient la hauteur d'un homme dans le marché de la ville ; on n'y pouvoit aller dans les rues qu'en bateau ; toutes les Eglises étoient remplies d'eau, aussi-bien que le bas des maisons. Les moulins, les fours, les boulangeries, tout étoit gâté, & le peuple étoit menacé d'une famine. On n'entendoit déjà de tous côtés que les cris & les gémissemens des femmes & des enfans, qui déplorent leur misère, lorsque trois jours après, environ à dix heures du soir, la digue se rompit, & les eaux commencèrent à s'écouler ; en sorte que dans l'espace de deux heures, les assiégés se virent délivrés de toute crainte.

Le Duc, n'ayant plus alors de ressource, & ne comptant plus de pouvoir réduire la ville, prit conseil de la nécessité où il se trouvoit. Après avoir mis le feu à son camp d'Olper, il décampa à sept heures du matin le 17. de Mars, & prit le chemin de Wolfenbittel avec quatre-vingt compagnies d'Infanterie. Les assiégés ayant appris sa retraite, se mirent aussitôt à le poursuivre ; malgré les Magistrats : Conrad Dogaw Bourgmestre, accompagné de quinze personnes, sortit même de la ville pour les y faire rentrer ; mais une pluie abondante qui tomba alors, fit que tout le monde revint & qu'on cessa de poursuivre les ennemis.

Levée  
du siège.

Tel fut le succès du siège de Brunswick, qui dura cinq mois & demi. L'inondation, & les batteries de canon causèrent beaucoup de dommages aux habitans, & ruinèrent ou ébranlèrent plusieurs maisons ; du reste, ils perdirent peu de monde. Les troupes que les villes Anseatiques avoient envoyées à leur secours, firent presque autant de dégât après la levée du siège, que celles du Duc en avoient fait lorsque la ville étoit assiégée ; en sorte qu'il fallut avoir recours à l'Empereur, & obtenir un décret Impérial contre elles, qui fut publié à Hambourg, à Lubeck, à Magdeburg, & à Brême. Comme ceux de Brunswick commettoient beaucoup de désordres par représailles, l'Empereur les menaga aussi de les proscrire, s'ils ne rapelloient incessamment leurs soldats, & ne cessoient de faire tort à leurs voisins. Enfin toutes les troupes s'étant retirées, ceux de Brunswick demeurèrent tranquilles, & ne conservèrent que deux mille soldats pour la garde de la ville, en attendant que le rempart fût entièrement réparé.

HENRI  
IV.  
1606.

Guerre  
des Pais-  
bas.

Le Comte Philippe de Hohenlo étoit venu de la part des États de Hollande avec des troupes auxiliaires. Étant tombé malade, & ne pouvant s'acquitter des fonctions de sa charge, le Comte Ernest de Nassau avoit été mis en sa place. Celui-ci avoit amené avec lui onze escadrons, avec Dorp Commandant d'artillerie, Sinelstingh, & autres Ingénieurs, mineurs & charpentiers. A son retour il ravagea l'évêché de Paderborn, pour venger la mort du Bourgmestre Liboire Wichard, que l'Évêque avoit fait mourir indignement par la main du bourreau, l'année précédente. Les Espagnols voulurent qu'on crût qu'ils menaient contre eux des troupes; & pour cela ils partirent d'Oldenzeel avec 500. chevaux & 1400. hommes de pied; mais leur dessein étoit de marcher à Bredefort. Lauwyck Gouverneur de cette place qui alloit souvent le soir à Winterfwyt & à Beiten, dans le diocèse de Paderborn, avoit donné avis que les Espagnols n'étoient pas éloignés; n'ayant pas le moindre soupçon que c'étoit lui-même qui étoit menacé.

Brede-  
fort pris  
par les  
Espa-  
gnols.

Louis du Terrail, qui s'étoit mis au service de l'Archiduc, sans la permission du Roi, s'étant offert pour cette expédition avec Guillaume Verdugo, avoit fait provision de petards & de tous les instrumens nécessaires. Le 14. de Mars ils s'approchèrent de la place, & demandèrent à y être introduits comme amis. Ils dirent qu'ils étoient partis de Groll; qu'ils étoient chargés de butin, & que les Espagnols n'étoient pas loin de-la: & pour faire entendre qu'on les crût plus aisément, ils firent voir un prisonnier qu'ils avoient fait. Pendant qu'on délibéroit dans la ville sur cette proposition, du Terrail fit approcher les petards, & se retira avec Verdugo. Mais en même tems les portes furent brisées; les soldats de la garnison, ou ivres, ou endormis, furent la plupart égorgés, ou contraints de se réfugier dans la citadelle. Il s'agissoit de la forcer; ce qui étoit une entreprise plus difficile, que de surprendre la ville: aussi les Espagnols balancerent-ils s'ils l'attaqueroient. Mais avant qu'il vint du secours aux assiégés, ils jugèrent à propos de mettre en sûreté les prisonniers & le butin qu'ils avoient faits, & de se retrancher pour se garantir du feu de la citadelle.

Battenbourg, Capitaine d'une compagnie de Cavalerie, fut le premier qui promit de secourir la place; il fit dire à Lauwyck de ne se point décourager, & l'assura que dans peu de jours il viendrait à son secours avec les garnisons des places voisines. Lauwyck lui fit réponse, qu'il ne devoit ni se presser de le secourir, ni rien risquer témérairement. „ Je puis, ajouta-t-il, me „ passer du secours que vous me promettez: la place est bonne, je me „ sens assez de courage pour la défendre jusqu'à l'extrémité; je suis prêt „ à m'enfêvelir sous ses ruines, comme c'est mon devoir, plutôt que de „ me résoudre à capituler. „

Le lendemain Warmelo Baillif de Zallant, à la tête de deux escadrons & de cinq compagnies d'Infanterie, dont il y en avoit une de Suisses, marcha vers Bredefort. Les garnisons de Zutphen, de Doesburg, de Groll, & de Doetecom, se joignirent à lui près de Groll, sous la conduite du Colonel Dort. Cet Officier, ayant été informé que les Espagnols qui s'étoient rendus maîtres de la ville, y manquoient de vivres & de munitions de

de guerre, s'empara de tous les passages pour arrêter les convois. Alors le Capitaine Halsebron eut ordre d'attaquer les ennemis avec deux compagnies de chevaux, dont chaque cavalier portoit un Arquebuser en croupe. Ce Capitaine, ayant donné sur les Espagnols avec vigueur, fit main basse sur tout ce qu'il rencontra, & fit entrer deux cens Arquebusers dans la citadelle. Les assiégés commencèrent alors à faire un grand feu de mousqueterie sur les ennemis, & ayant d'ailleurs deux canons qui ne cessoient de tirer, ils incommodèrent beaucoup les ennemis. Il y en eut près de cent de tués; les autres furent contraints de se réfugier dans des caves & en d'autres lieux souterrains.

HENRI  
IV.  
1606.

Cependant Louis de Velasco & le Comte de Torres envoyèrent de Roerort & d'Oldenzeel aux Espagnols un renfort de soldats, avec de la poudre. Mais ayant appris en chemin que la ville étoit bloquée, ils jetterent la poudre & s'en retournerent. Thomas Viller les attaqua dans leur retraite, les tailla en pièces, ou les mit en déroute.

Déjà Frédéric de Nassau étoit arrivé de la Haye, à la tête d'une armée assez considérable, & avoit commencé à former le siège de la ville. Les Espagnols n'ayant aucune espérance, se virent alors dans la nécessité de capituler avec l'ennemi. Comme ils le firent de bonne heure, ils obtinrent des conditions avantageuses, & fortirent de la place en armes. Ils promirent de rendre le butin & les prisonniers qu'ils avoient faits avec trois drapeaux qu'ils avoient pris. Cependant Justiniani a écrit que les Espagnols gardèrent le butin, estimé à cinquante mille écus. On leur prêta cent chariots pour transporter les morts, les malades & les blessés; & Verdugo fut laissé en otage jusqu'à ce que les articles de la capitulation eussent été exécutés par les Espagnols. Le traité fut signé le 22. de Mars.

Et repris  
par les  
troupes  
des États.

Le Comte Maurice ayant appris dans la suite la manière dont les Espagnols s'étoient comportés dans la ville, dit qu'on en avoit trop bien usé à leur égard. En effet ils y avoient commis toute sorte d'excès, violant les femmes en présence de leurs maris, & les filles aux yeux de leurs pères. Ils avoient massacré la femme du Pasteur de la ville, parce qu'elle avoit voulu s'opposer à leurs violences, & ils avoient envoyé son mari à Oldenzeel. Le Comte trouvoit mauvais qu'on eût compris dans le traité, du Terrail, dont il sçavoit que le Roi étoit fort mécontent, & qu'il hassoit lui-même en particulier à cause de sa trahison; car il avoit servi sous lui les années précédentes. Il jugeoit que si on l'avoit arrêté prisonnier & conduit au Roi, il auroit fait plaisir à ce Prince, à qui il avoit d'ailleurs de si grandes obligations.

En ce tems-là il s'éleva un vent furieux, qui fit de grands ravages dans la Flandre & en d'autres pays. Les arbres furent déracinés; dans les villes & dans les bourgs les maisons furent ébranlées, & les tours abattues. Les digues de la Nord-Hollande furent rompues, &c. qui fit beaucoup de tort aux campagnes des environs.

Vent furieux.

Après la levée du siège de Brunswick, Jule (1) envoya à l'armée de l'Archiduc

(1) Jule Ernest de Brunswick-Wolfenbuttel.

**HENRI IV. 1606.** chiduc trois mille hommes d'Infanterie, & cinq cens chevaux, sous la conduite de Jean Comte d'Emden, de George de Loccoman, & de Jean-Ernest Usser. Peu de tems après, on y vit arriver d'Italie deux mille Espagnols, commandés par le Colonel Jean Bravo (1), & ensuite plusieurs troupes d'Ecossois & d'Irlandois. Le Marquis de Spinola, qui avoit été très-bien reçu à la Cour d'Espagne, & qui avoit été fait membre du Conseil de guerre, après avoir eu bien de la peine à obtenir de l'argent pour la guerre de Flandre, prit congé du Roi, afin de se rendre dans les Pays-bas. Il prit sa route par Genes, où ayant été attaqué de la fièvre, il ne put arriver à Bruxelles qu'au commencement de Juin.

**Départ de Spinola pour les Pays-bas.** On tint alors un grand conseil, en présence d'Albert, sur les opérations de la guerre. Pierre Justiniani, qui y avoit été envoyé par Velasco, proposa de sa part de faire deux corps d'armée; d'attaquer avec l'un l'Ecluse ou Breda; & Meurs avec l'autre. Il dit qu'après ces expéditions, on verroit ce qu'il y auroit à faire; qu'une partie de l'armée resteroit dans la province de Flandre, & qu'on enverroit les principales forces dans la Frise. Suivant cet avis, on envoya dans la Frise le Comte de Solre avec des troupes, pour s'assurer des passages; & il traversa le Rhin.

**Conseil tenu par les Espagnols.** En même tems on vit arriver à l'armée d'Espagne D. Alphonse de Pimentel, Sigismond d'Este, Ferrante Bentivoglio, & Mario Frangipani. Le régiment dont D. Alphonse de Luna s'étoit démis, fut donné à D. Juan de Meneses. Du Terrail fut alors commandé pour former une entreprise sur l'Ecluse, & le Comte Frédéric de Berghe, qui étoit à Bruges & qui commandoit les troupes de la province, reçut ordre de soutenir du Terrail, auquel on donna pour cet effet douze cens hommes Wallons & Irlandois.

**Attaque de l'Ecluse.** Ayant traversé pendant la nuit les marais & une plaine couverte d'eau, du Terrail s'approcha de l'Ecluse le 7. de Juin, en cet ordre. Le Capitaine Formento marchoit devant, avec cinquante hommes d'élite armés de carabines; ils étoient suivis de deux cens Piquiers sous les ordres de Ghelinger, de Crauckenburg (2) & d'un Capitaine d'un régiment Irlandois. Après eux marchoit Claude le Rezoir Sergent-major du Comte de Boslut, avec cinq cens hommes, partie Aquebusiers, partie Piquiers. De Chalons Mestre de camp commandoit l'arrière-garde. Vingt-cinq François conduits par du Terrail, & quelques Irlandois, passèrent d'abord le fossé à la nage près d'une porte de la ville, dont l'accès étoit très-difficile, & qui pour cette raison étoit assez mal gardée. On abaissa ensuite le pont-levis par le moyen d'instrumens qu'on avoit apportés à ce dessein; ce qui ne put se faire sans un grand bruit. Aussi-tôt on cria aux armes dans la ville.

Cependant la première porte fut brisée par l'effort du petard; la seconde fut seulement trouée; en sorte qu'il ne pouvoit passer que deux hommes à la

(1) Mestre de camp selon l'Edit. Anglois.

(2) Meteren met Claykenburg.

la fois par l'ouverture. Formento, ayant passé avec ses gens & le Capitaine Irlandois, s'avança jusqu'au premier corps de garde, qui fit feu sur eux. Formento & Ghelinger furent tués les premiers; ce qui épouvanta tellement ceux qui les suivoient, qu'en fuyant ils culbutèrent un grand nombre de leurs camarades, & les firent tomber du haut du pont dans le fossé. Il y en eut environ cinquante de noyés; les autres s'enfurent en desordre jusqu'au corps de l'arrière-garde que Chalons commandoit.

HENRI  
IV.  
1606.

Le Comte de Berghe s'étoit avancé jusqu'à Dam, pour y attendre le succès de cette expédition. Il avoit avec lui deux mille hommes d'Infanterie, qui devoient servir au siège de la citadelle, en cas que la ville eût été prise. Mais voyant que le jour paroissoit déjà, & qu'il ne recevoit aucune nouvelle, il se retira. Dès que les habitans de l'Écluse se virent délivrés de tout danger, ils fortifièrent la porte qu'on avoit négligée jusqu'alors, & y firent construire un ouvrage en forme de demi-lune.

Cependant du Terrail, au désespoir de n'avoir pu réussir, fit conjointement avec les Officiers d'artillerie, de grandes plaintes à l'Archiduc, au sujet de quelques Commandans, qui selon lui n'avoient pas fait leur devoir. Sur ces plaintes on arrêta Crauckenburg, un Officier Irlandois; & le Rezoir qui étoit un vieux Officier. Ils furent jugés au Conseil de guerre à Bruxelles le 19. de Juin, & condamnés à mort. Cette sentence rigoureuse fit beaucoup murmurer les Flamans contre les Espagnols & les Italiens: ils disoient que leurs moindres fautes étoient punies du dernier supplice, tandis qu'il étoit permis aux autres de tout faire impunément & sans risque d'être châtiés.

Quoi qu'il en soit, du Terrail, qui se vit à ce sujet très-haï des Flamans, ayant été alors rappelé par le Roi, quitta l'armée de l'Archiduc. Mais comme il ne pouvoit demeurer en repos, & qu'il étoit d'un esprit très-inconstant, il prit occasion d'un homicide commis en présence du Roi, pour quitter la Cour & le Royaume. Il se retira auprès du Duc de Savoie, & forma avec ce Prince des projets pour exciter des troubles en France. Il fut lui-même dans la suite la victime de ces pernicieux projets.

Dans la vûe de favoriser la culture des terres, & d'empêcher les dévastations de part & d'autre, on convint que Woude du côté des Hollandois, & Hooghstraten du côté de l'Archiduc, places dont les garnisons ravageoient la campagne par leurs courses continuelles, seroient démantelées. Il fut en même tems résolu dans le Conseil de l'Archiduc, d'envoyer dans la Frise une armée qui passeroit l'Issel, descendroit dans la Veluwe, de-là dans l'isle de Betuwe, & iroit assiéger Nimegue.

Woude &  
Hoogh-  
straten  
démantis-  
lés.

Les sommes dont la destination avoit été faite par le Roi d'Espagne, étant déjà consommées, le Marquis de Spinola emprunta deux millions d'écus de François Serra, & vint à Maestricht à la tête de trois cens hommes de Cavalerie, & autant d'Infanterie. Le 5. de Juillet il s'approcha

Exploits  
du Mar-  
quis de  
Spinola.

du

HERR  
IV.  
1606.

du fort de Roeroort, suivi de mille cavaliers commandés par Melzi, de cinq cens chariots, de huit pièces d'artillerie tirées de Venlo, & de soixante bateaux pour jeter un pont sur le Rhin, dont il s'approcha trois jours après. Lorsqu'on eut fait la revue des troupes, on ordonna à toutes les femmes de se retirer dans les garnisons, & on leur donna de quoi faire le voyage. Deux jours après Spinola passa le Rhin avec huit mille hommes d'infanterie & deux mille chevaux, avec le canon que Melzi avoit fait conduire, & deux mille cinq cens chariots chargés de munitions. Mais les pluies orageuses l'empêchèrent d'exécuter les projets formés à Bruxelles. Les campagnes furent tellement inondées, que l'infanterie ne put trouver de quoi se sécher. Le charbon de terre qu'on brûle en ce pays-là, étoit tout trempé d'eau; en sorte qu'on ne put l'allumer. D'ailleurs l'Isel, dont les eaux sont ordinairement très-basses, étoit tellement crû, qu'il étoit impossible de le traverser.

Prise de  
Lochem.

Spinola, ayant passé la rivière de Lippe à Enscheden le 16. de Juillet (1) y rencontra les Comtes d'Emden & de Torres, avec deux mille cinq cens hommes d'infanterie qu'on avoit fait venir de Lingen, & quatre cens Irlandois de la garnison d'Oldenzaal. Comme le tems étoit très-pluvieux, on laissa là le projet qu'on s'étoit proposé; & néanmoins pour ne pas perdre tout-à-fait le tems, on alla mettre le siège devant Lochem, petite place peu importante dans le territoire de Zutphen. Inigo de Borgia eut ordre d'investir la place avec son régiment, auquel on joignit celui de Torres & cinq cens chevaux que commandoit Ferrant Guevara. Le Marquis de Spinola vint à Borckeloo avec le reste de l'armée, après avoir laissé à Goher, Luc Cairo & Jean de Medicis, avec leurs troupes de Cavalerie, & quinze cens hommes de pied. Il avoit destiné ce lieu pour les magasins de l'armée.

Le Comte Maurice, suivant ce que disoient les partisans de Spinola, étoit de l'autre côté de l'Isel avec dix mille hommes d'infanterie & deux mille chevaux, dans le dessein de secourir les assiégés. On posta vis-à-vis de lui le Comte d'Emden avec son régiment & cinq pièces de canon. Borgia eut soin de la conduite de la tranchée; les Espagnols & les Italiens se piquèrent d'une émulation réciproque. Cependant l'Ingénieur Targone, qui faisoit le devoir de Lieutenant d'artillerie, fut blessé, mais sa blessure ne fut pas trouvée dangereuse.

Déjà les Espagnols s'étoient emparés de la demi-lune qui étoit près de la porte, & que les assiégés avoient abandonnée; déjà les Italiens de leur côté s'étoient logés sur le chemin couvert, lorsque les assiégés, après avoir essuyé quelques volées de canon, demandèrent à parlementer le 23. de Juillet, & rendirent la place avec cinq pièces de canon qui y étoient. La garnison, au nombre de trois cens hommes, sortit avec armes, drapeaux, mèche

(1) Il y a dans le texte *XVIII. Kal. Quintil.* qui seroit le 14. de Juin. C'est une faute sensible; les dates qui précèdent & qui suivent, nous obligent de lire *XVII. Kal. Sextil.* c'est-à-dire le 16. de Juillet.

mèche allumée, & tous ses bagages qui furent transportés sur des chariots que Borgia leur prêta. Il périt à ce siège, du côté de l'Archiduc, cinquante hommes. Quelques-uns ont écrit que le Comte Maurice n'avoit laissé que cent hommes de garnison dans Lochem, & qu'il avoit envoyé le reste dans les places pour lesquelles il y avoit le plus à craindre.

HANRY  
IV.  
1606.

Le Marquis de Spinola s'avança ensuite du côté de Bronchorst & de Doesburg, après avoir rassemblé une grande quantité de bateaux près d'Almenloo, dans le dessein, disoit-on, de passer la rivière, d'aller mettre le siège devant Swol, & de s'emparer du château de Geelmuyden, sur le Zuyder-mer. Mais ayant été repoussé par Warmelo Gouverneur de la place, après quelques légers combats, il se vit contraint de se retirer, & alla le 3. d'Août camper près de Groll, place fortifiée de cinq bastions sur la rivière de Berkel, & située, comme Lochem, dans le comté de Zutphen. Il fit prendre les devants à Louis de Velasco avec mille cavaliers & quinze cents fantassins pour commencer le siège. Le jeune Dort commandoit dans la place, dont mille quatre cents hommes, distribués en dix-huit compagnies, composoient la garnison. Le septième jour du siège les assiégés perdirent deux bastions en forme de demi-lune; & on leur tua en cette occasion beaucoup de monde. Le combat fut très-opiniâtre de part & d'autre; les deux freres Jean & Christophle de Redberg Comtes d'Oost-Frise, y furent dangereusement blessés. Les assiégés perdirent Appel de Scheuren Lieutenant du Colonel Dort, brave Officier, digne fils d'un pere, qui avoit long-tems servi en qualité de Capitaine.

De  
Groll.

Quatre jours après, comme l'on préparoit tout pour l'assaut, les habitants, que l'attaque du septième jour avoit épouvantés, sur-tout les femmes, supplierent & presserent le Commandant de ne point s'exposer, par une résistance opiniâtre, lui & tous ses habitans à une perte certaine. Dort, s'étant laissé toucher mal-à-propos, rassembla les Officiers de la garnison; & après avoir délibéré avec eux, il battit la chamade, & rendit la place sans une nécessité pressante. Le même jour il sortit avec dix-huit enseignes déployées, & environ douze cents hommes, sans compter les blessés qui étoient au nombre de cent, & seize cavaliers de la compagnie de Battenburg.

Il y avoit une des compagnies de la garnison, accusée d'avoir livré le fort de S. André dans l'isle de Bommel; ces soldats craignirent qu'on ne les traitât comme on avoit fait autrefois ceux qui avoient vendu aux Espagnols la ville de Gertruydenbergh. C'est pourquoi, quoiqu'ils eussent obtenu la vie sauve, ainsi que tout le reste de la garnison, ils jugerent à propos de déchirer leur enseigne, & de se mêler avec les autres soldats. On accorda deux mois aux habitans, pour prendre leur part. Maurice perdit dans ce siège environ cent hommes, & l'Archiduc plus de cinq cents, quoique Justiniani dise qu'il en perdit beaucoup moins.

Cependant Charles de Longueval, Comte de Bucquoi, étoit venu de la province de Flandre par ordre de l'Archiduc; & avoit tenté plusieurs fois, mais sans pouvoir y réussir, de passer le Wahal pour se joindre à l'armée du Marquis de Spinola. Ce Général avoit lui-même tenté la même



1606. chose, mais il en avoit été empêché à cause que la rivière étoit trop grosse ; & que tous les passages étoient occupés par les troupes de Maurice. Il étoit impossible aussi de traverser l'Issel près de Hattem, où le Comte de Solre avoit essayé de passer à gué, non loin de Swol, pour transporter des troupes dans la Veluwe, & il y avoit perdu beaucoup de monde.

Un parti de Hollandois, composé de mille cinq-cens hommes d'Infanterie & de quatre escadrons de Cavalerie, ayant passé le Wahal au-dessus de Nimegue, s'avança vers Gennep pour enlever des fourageurs. Mais leur entreprise ne réussit point ; peu s'en fallut même que tandis qu'ils se retiroient du côté de Nimegue, ils ne fussent taillés en pièces par le Comte de Bucquoi, qui fit seulement quelques prisonniers.

Les pluyes ayant encore augmenté considérablement depuis la prise de Groll, l'armée de l'Archiduc perdit toute espérance de pouvoir passer le Wahal & l'Issel. On revint donc du côté du Rhin, & on tint conseil sur ce qu'on entreprendroit. L'Archiduc avoit proposé le siège de Nimegue ; mais cette entreprise ne fut pas approuvée, & on résolut d'aller plutôt assiéger Rheinbergen. C'est un endroit du domaine de l'Electeur de Cologne. La situation qui en est très-avantageuse, l'a rendu très-célèbre dans ces dernières guerres des Pais-bas. Rheinbergen est bâti au-delà du Rhin. En-deçà & vis-à-vis est une île que les Hollandois avoient fortifiée & munie d'un fort : elle est jointe à l'autre bord par un pont de batteaux. Sur cet autre bord il y avoit aussi d'autres fortifications. On envoya donc ordre au Comte de Bucquoi d'abandonner les bords du Wahal, de s'avancer avec son armée du côté de la Gueldre, & de s'emparer de tous les lieux qui étoient aux environs de Rheinbergen. Le Comte de Solre eut ordre de rester à Groll avec quinze cens fantassins, & avec la Cavalerie commandée par Henri de Berghe.

Et de  
Rhein-  
bergen.

Spinola s'étant mis en marche le 21. d'Août, s'avança du côté de Bredfort, & fit partir de-là le Capitaine Simone, vieux Officier, avec un corps de deux mille cinq cens hommes d'Infanterie, de différentes nations, deux cens pièces d'artillerie, sept cens chevaux & deux pontons, pour s'emparer à propos des passages du côté de la Frise. Bucquoi, après avoir donné le commandement du reste de son armée à Meneses, emmena avec lui les Colonels, quatre mille hommes d'Infanterie, cinq cens chevaux, quatre canons, six barques armées, & s'approcha de Reez à peu près dans le même tems. Il en vint aux mains avec quelques barques des ennemis, en prit une que son canon avoit fracassée, & brûla les autres. Le lendemain il arriva devant Rheinbergen, & se joignit à la grande armée.

Le Comte Maurice de son côté n'omettoit rien pour s'opposer aux entreprises des ennemis. Il envoya d'abord son frere Henri avec des troupes auxiliaires & plusieurs Gentilshommes François qui s'étoient mis au service des Etats-Généraux : un des plus distingués étoit Benjamin de Rohan-Soubise, frere de Henri de Rohan. N. Utenhove commandoit dans la place, & un brave Ecossois nommé Edmonds, étoit chargé de la défense d'un fort au-delà du Rhin. Maurice ayant reçu des troupes du Marquis d'Anspach de la maison de Brandebourg, alla camper entre Wesel & Bissick ;

& fit un grand amas de batteaux & de pièces de bois, pour passer le Rhin, Sur la fin d'Août il vint à Emerick, où il apprit que Spinola se fortifioit dans l'endroit où la Lippe se jette dans le Rhin, afin de s'opposer au passage des troupes auxiliaires.

HENRI  
IV.  
1606

Cependant la garnison de la place fit plusieurs sorties ; les Hollandois furent repoussés dans une, & le Comte de Fleix, ayant eu son cheval tué, sous lui, fut fait prisonnier. Pierre Justiniani s'étoit retranché du côté de Meurs avec son régiment & celui du Comte de Billy, ayant outre cela trois cens Irlandois, deux cens Italiens de Brancaccio, & trois cens chevaux de Cefate. Tandis qu'il travailloit à ses retranchemens, les assiégés firent sur lui une violente sortie avec huit cens hommes d'Infanterie, & toute la Cavalerie qui étoit dans la place. Brancaccio & Cefate soutinrent d'abord leur premier effort ; mais toutes les forces de l'armée étant venues à leur secours, les Hollandois furent obligés de se retirer. Cependant la tranchée fut poussée avec beaucoup de diligence contre les dehors de la place, par les Espagnols, par les Wallons & par les Italiens ; & en quatre jours elle fut conduite jusqu'au chemin couvert. Déjà les assiégés avoient abandonné sans beaucoup de résistance les demi-lunes qui défendoient les ouvrages du dehors, lorsque le signal fut donné d'attaquer les ouvrages intérieurs. Tandis que les assiégés se préparoient à une vigoureuse défense, Edmonds, ce brave Ecossois qui y commandoit, fut tué d'un coup de mousquet : ce qui fit tellement perdre courage à la garnison, que quoiqu'elle eût fait un retranchement en dedans, garni de cinq pièces de canon, & qu'elle pût aisément s'y retirer lorsque les ennemis se seroient emparés du rempart, ils mirent le feu à leurs logemens ; & après avoir abattu leur retranchement, ils se retirèrent en désordre du côté du pont, sans en venir aux mains. Les ennemis les poursuivirent dans leur retraite, & rompirent le pont ; ce qui fut cause que plusieurs se noyèrent. Il restoit dans l'isle une fortification, où il y avoit une batterie, qui incommodoit beaucoup les assiégeans, & qui leur tua & blessa d'abord beaucoup de monde. Mais s'étant couverts de mantelets, & ayant pointé leur canon contre l'isle, ils firent à leur tour beaucoup de mal aux assiégés.

Pendant ce tems-là Bucquoi poussoit la tranchée avec une grande diligence. Ce fut en vain que les assiégés firent une sortie à dessein de la combler. Maurice essaya de passer la Lippe le 2. de Septembre, mais il fut repoussé avec perte. La garnison de la place fit d'abord jeter quelques mines avec succès ; mais ces mines ayant ruiné les ouvrages de la place, elles donnerent lieu aux ennemis d'avancer, & contraignirent la garnison de reculer. Comme Maurice ne donnoit point à la place le secours qu'elle en attendoit, & que l'ennemi commençoit à la presser extrêmement, les assiégés se crurent absolument abandonnés, & ne comptèrent plus sur le secours. On crut dès-lors que la crainte de perdre une bataille l'avoit emporté dans l'esprit de Maurice sur le desir de sauver Rheinbergen, & qu'il avoit trouvé plus de danger à l'un, que d'avantage à l'autre. Les assiégés n'en doutèrent plus, lorsqu'ils eurent été informés qu'il avoit envoyé à Meurs son frere Henri de Nassau avec onze enseignes. Dans l'armée

Henri  
IV.  
1606.

de l'Archiduc on en jugea autrement. On s'imagina que son dessein étoit de venir par derrière attaquer les Italiens, tandis que les assiégés feroient une sortie, & de mettre ainsi les assiégeans entre deux feux. D'ailleurs on avoit ordonné pendant trois jours des prières & un jeûne dans le camp de Maurice; ce qui donnoit à penser, qu'il s'agissoit de quelque grande entreprise.

Il y eut alors quelques combats entre les fourageurs. Tandis que les Espagnols, qui avoient franchi le marais, tâchoient de se fortifier avec des gabions, les assiégés firent une sortie le 24. de Septembre, où il périt beaucoup de monde. Dambly fut tué; de Torrès marchant vers la gauche reçut un coup de mousquet, qui le fit beaucoup regretter. L'Archiduc donna dans la suite son régiment à Claude de Lannoi Sieur de la Moterie; mais pour lors d'Hachicour & le Comte de Boffut prirent sa place. Meneses ayant été blessé à l'œil, & ne pouvant monter la tranchée, Diéque Errera Sergent-major le remplaça: il fit jeter une mine, à la faveur de laquelle il s'empara du bastion qu'il attaquoit. Alors les assiégés se virent extrêmement pressés tout à la fois par Justiniani à la tête des Espagnols, & par d'Hachicour qui conduisoit les Wallons. Ils avertirent plusieurs fois Maurice de l'état où ils se trouvoient; d'un autre côté, les États-Généraux lui avoient envoyé des députés pour délibérer avec lui sur le parti qu'il y avoit à prendre. Mais enfin le premier d'Octobre les assiégés battirent la chamade, & on convint de ces articles: que la garnison sortiroit en armes, enseignes déployées, tambour battant, avec tous ses bagages & deux petits canons: qu'elle laisseroit dans la ville toutes les munitions pour la marine, qui y étoient en grand nombre. On leur prêta trois cens chariots & trois batteaux. Justiniani dit que la garnison qui sortit de la ville, étoit de trois mille trois cens hommes d'Infanterie, sous cinquante-trois enseignes, de cent cinquante chevaux, & d'autant de matelots; qu'enfin les Hollandois perdirent à ce siège quatre cens hommes, & en eurent neuf cens de blessés. Du côté de l'Archiduc il n'y eut pas plus de cinq cens hommes tués, & parmi ceux-là plusieurs Officiers, & environ sept cens blessés.

Tentative  
du  
Comte  
Maurice  
sur Ven-  
loo.

La veille de la reddition de Rheinbergen, Maurice voyant qu'il lui étoit impossible de secourir cette place, dont la prise alloit augmenter la réputation du Marquis de Spinola, & faire beaucoup de tort à la sienne, crut devoir tenter quelque exploit. Pour cet effet il envoya Gaspard de Coligny de Châtillon avec deux mille hommes d'Infanterie & cinq cens chevaux pour surprendre Venlo pendant la nuit. D'Etten commandoit dans la place, & avoit avec lui Jérôme Alvarez Capitaine du régiment de Saint-George, qui, après que la porte eût été pétardée, soutint courageusement l'attaque, jusqu'à ce que Herman Comte de Berghe fût venu à son secours; ce qui fit échouer l'entreprise. D'autres, sans parler de Coligny, disent que Maurice détacha pour cette expédition le 30. de Septembre, Henri & Ernest de Nassau avec six mille hommes d'Infanterie & douze cens chevaux.

Sédition  
dans le

Tous ces succès furent suivis d'une sédition dans le camp de l'Archiduc, causée par la disette d'argent, qui faisoit que le soldat n'étoit point payé, &

& par le bruit qui se répandit que la flotte des Indes avoit fait naufrage, & qu'une partie avoit été prise par les Hollandois. Quelques troupes se retirèrent d'abord au château de Ravenstein; un plus grand nombre ayant refusé d'obéir dans le pais de Liège, se rendirent d'abord à Helmont. Ensuite, comme ils ne s'y croyoient pas en sûreté, ils passèrent à Hooghstraten le 15. d'Octobre. Ils furent suivis de plusieurs autres; en sorte que le nombre des révoltés devint très-considérable. Ayant alors créé un Eletteo, & ayant distribué entre eux les emplois, ils écrivirent au Comte Maurice, se ressouvenant de quelle manière il en avoit usé autrefois en pareille occasion; ils employèrent auprès de lui Justin de Nassau Gouverneur de Breda: dans leur lettre, ils flattoient Maurice, & l'appelloient le pere des soldats. Le Gouverneur de Breda obtint pour eux la permission de pouvoir tirer des vivres de cette ville, & tout ce qui leur seroit nécessaire.

Conformement aux intentions des Etats, Maurice s'étoit contenté jusqu'alors d'observer la conduite des ennemis, & de faire son possible pour les empêcher de rien entreprendre. Il avoit eu ordre de ne rien faire lui-même cette année. Cette révolte des soldats de l'armée de l'Archiduc lui faisant juger que Spinola, après de si grands succès, resteroit tranquille, & mettroit ses troupes en quartier d'hiver, comme il avoit déjà commencé de faire dans le pais de Juliers; il décampa de Bislick le 24. d'Octobre, & s'avança vers Neder-Elten. Il fit partir devant lui son cousin Ernest de Nassau avec douze compagnies de Cavalerie & trois régimens d'Infanterie, pour allerassiéger Lochem. Ernest ayant ouvert la tranchée, & placé sa batterie qui ne cessa de tirer pendant deux jours, la garnison composée de soldats de différentes nations, au nombre d'environ cinq cens hommes, commandés par Diaz, fut contrainte de capituler, à peu près aux mêmes conditions que la place avoit été rendue ci-devant.

Maurice forma ensuite le dessein d'assiéger Groll, mais on s'y prit trop tard. Spinola eut le tems de ramasser ses troupes: d'ailleurs la saison qui avoit été très-belle pendant tout le mois, devint extrêmement pluvieuse; ce qui incommoda beaucoup l'armée Hollandoise. Le 30. d'Octobre Maurice arriva devant Groll, & Ernest de Nassau devant Esberghe. Spinola, informé des desseins de l'ennemi, se mit peu en peine de la perte de Lochem; mais jugeant que Groll, place forte & bien munie, méritoit toute son attention, pour se la conserver, il partit de Cologne, où il avoit fait la distribution des quartiers d'hiver, & revint à Rheinbergen. Il rappella les régimens de Simone & de Saint-George, qu'il avoit envoyés pour réduire les rebelles de l'armée: il fit venir aussi de Ruremonde, Louis de Velasco, & donna rendez-vous à toutes ces troupes près de Dorsten sur la Lippe. Il se mit en marche le 3. de Novembre avec huit cens hommes d'Infanterie, quinze cens chevaux, dix piéces de canon & quatre cens chariots chargés de munitions. Etant encore assez loin de la place, il fit d'abord sçavoir son arrivée aux assiégés par trois coups de canon. Henri Comte de Berghes commandoit dans Groll, avec une garnison que la révolte des soldats & d'autres causes avoient fort diminuée. Elle n'étoit composée que de sa compagnie de Cavalerie & de huit cens hommes de pied. Bue-

HANNA  
IV.  
1606.

camp de  
l'Archiduc.

Maurice  
repren  
Lochem.

Spinola  
oblige  
Maurice  
à lever  
le siège  
de Groll.

RENAI  
IV.  
1606.

quoi lui avoit envoyé un renfort de quatre cens hommes, dont une partie venoit d'être taillée en pièces, & l'autre mise en fuite.

Dans le même tems le Comte d'Emdden eut ordre de s'avancer du côté de Lingen. Les avis furent fort partagés dans l'armée de l'Archiduc au sujet de cette expédition. Les uns disoient qu'elle étoit très-dangereuse, & que le succès en étoit fort incertain; que les troupes étoient diminuées & par conséquent inférieures à celles des ennemis; qu'elles étoient fatiguées de tant de sièges; & qu'il ne falloit pas les opposer à celles des ennemis qui au contraire étoient toutes fraîches; que l'argent manquoit, & que l'exemple que les soldats révoltés avoient donné, en entraînoit tous les jours un grand nombre dans le même parti. D'autres n'étoient pas absolument opposés à ce projet: mais ils étoient d'avis qu'il falloit marcher du côté de Lochem, persuadés qu'on reprendroit cette place sans beaucoup de difficulté, & qu'on intercepteroit par ce moyen tous les convois, qui de ce côté-là iroient à l'armée des Hollandois; qu'au reste le Comte de Berghes avoit assez de forces pour se défendre pendant ce tems-là.

Spinola, qui n'ignoroit pas ce qu'on disoit à ce sujet, & qui étoit informé d'ailleurs que l'armée ennemie n'étoit pas moins embarrassée, forma enfin la résolution de secourir les assiégés. Le chemin le plus court étant occupé par les ennemis, il fit un long circuit, & vint le 8. de Novembre à Rinchem, éloigné d'une lieue de Groll: il laissa derrière lui Oldenzeel, & avertit le Comte de Solre, qui commandoit dans la province, de tirer toutes les garnisons de la Frise, & de le venir joindre incessamment. Ce Comte vint se trouver à la tête de douze cens hommes d'Infanterie & de trois cens chevaux: Après cette jonction, l'armée se mit en marche dans cet ordre. On laissa une partie des bagages; l'avant-garde, où étoient deux pièces de canon, étoit composée d'enfans perdus au nombre de mille, tous soldats d'élite, commandés par Simone. Ensuite suivoient un corps d'Espagnols aux ordres de Meneses, & un corps d'Italiens sous la conduite de Brancaccio & de Justiniani, avec quatre canons. Après eux venoient les Wallons & les Allemands, conduits par d'Hachicour, avec deux pièces de canon; & ensuite le Comte d'Emdden à la tête des troupes que le Comte de Solre avoit amenées, & qui étoient destinées pour le secours de Groll. La Cavalerie couvroit les flancs, & elle étoit elle-même couverte par les chariots & par les Arquebustiers. On avoit placé à l'arrière-garde une troupe de cavaliers choisis, pour servir dans le besoin.

Maurice avoit beaucoup de répugnance à abandonner le siège de Groll; mais comme il prévoyoit que s'il demeurait devant cette place, il ne pourroit se dispenser d'en venir à une bataille contre les ordres des États-Généraux, il décampa sans différer; & après avoir passé le Berkel, il alla se poster dans l'endroit qu'il avoit fortifié d'abord. Spinola s'empara aussitôt des lignes qu'il venoit d'abandonner, & les démolit. En même tems il détacha Velasco avec sa Cavalerie pour donner sur l'arrière-garde des ennemis, & les attaquer dans leur retraite. Après un léger combat, les Hollandois poursuivirent leur marche, & Velasco se retira.

Spinola, après avoir mis dans Groll une garnison de mille hommes, sous

sous les ordres du Colonel Francefchi , à la prière du Comte de Berghes , s'en retourna joindre son armée , & se rendit ensuite à Rheinbergen , dont l'Archiduc avoit donné le gouvernement à Antoine d'Avila. Cependant les soldats révoltés étoient à Eindhoven , & leur nombre grossissant chaque jour , ils étoient déjà deux mille deux cens. Spinola crut qu'il étoit à propos de les satisfaire. Après bien des allées & des venues , par la médiation de Marcel del Giudice , on convint de certaines conditions ; & on leur assigna la ville de Dieft pour y demeurer jusqu'à l'exécution de ce qu'on leur avoit promis. On leur donna de plus le Colonel Lucio Dentici qui devoit leur servir d'ôtage.

HENRI  
IV.  
1606

Dans ce tems-là , on conclut une trêve par rapport à la ville de Meurs , qui étoit du patrimoine de Maurice , & où il y avoit une garnison de deux mille hommes , sous les ordres de Swickel qui en étoit Gouverneur. Il fut stipulé que l'on n'attaqueroit point cette place ; que la garnison de son côté ne feroit point de courses , & que les places qui appartenoient à l'Archiduc dans ces quartiers , ne feroient point attaquées. Cette trêve fut conclue pour l'avantage des deux partis ; & Spinola fut en profiter. Ayant réparé les fortifications de Rheinbergen & mit ses troupes en quartier d'hiver , il se rendit à Bruxelles.

Trêve au  
sujet de  
la ville  
de Meurs.

Maurice arriva le 25. de Novembre à la Haye , où les Etats accordèrent le congé sur la fin du mois à quelques compagnies du Colonel Fox de Bimbach (1) , & à d'autres troupes qui avoient servi dans la guerre de Brunswick , parce qu'elles n'étoient pas contentes de la paye ordinaire. On recruta aussi les compagnies Angloises , qui étoient fort diminuées.

On apprit alors les succès du Marquis de Santa-Cruz Général des galères de Naples. Ayant assemblé une flotte de quatorze galères dans les ports de Naples & de Sicile , & y ayant embarqué huit compagnies d'infanterie , il entra dans le golfe de Venise , & fit le 7. d'Août une descente dans l'Albanie , à trois milles de Durazzo. S'étant avancé en silence pendant la nuit , il s'approcha de la ville , appliqua le pétard à deux portes qu'il fit sauter , & la prit. Les habitans se réfugièrent dans le château ; mais les assiégeans s'étant mêlés parmi eux , ils pénétrèrent jusqu'à la porte , qu'ils firent aussi sauter par le moyen du pétard , & forcèrent la place. Les Turcs qui composoient la garnison , se sauvèrent par une porte de derrière. La ville fut abandonnée au pillage. On y prit dix-neuf canons de fonte & dix de fer , & on en enclôta quatre autres , qui étoient d'une grandeur & d'un poids énormes : les vainqueurs , ayant ensuite mis le feu aux maisons , s'en retournerent sur leurs galères. Trois bâtimens , l'un Turc , & les deux autres Vénitiens qui étoient dans le port , effrayés de ce qui se passoit dans la ville , mirent à la voile , & prirent le large. Santa-Cruz cingla ensuite du côté d'Afrique ; & ayant débarqué non loin de Tunis , il surprit la Mahomette , qui avoit été pillée quatre ans auparavant. Tous les habitans

Succès  
de la flot-  
te Espa-  
gnoie.

Prise de  
Duraz-  
zo.

Et de la  
Maho-  
metta.

(1) Meteren ne met que Fox.

1701. IV. 1506. prirent la fuite. Mais les Espagnols, charmés de la beauté du pays, voulurent en goûter les délices, & ne se tinrent point assez sur leurs gardes. Alors un petit nombre de Mores joints aux habitans, étant venus les attaquer, leur tuèrent beaucoup de monde. Ils perdirent trois cens hommes, dont la plupart étoient des Gentilshommes, & parmi ceux-là trente-quatre Chevaliers de Malthe. L'Adelantade Espagnol tâchant de gagner la flotte, fut tué dans le tems qu'il se fauvoit. Son corps demeura néanmoins au pouvoir des Espagnols, & fut transporté en Sicile, pour y être inhumé.

Les Hollandois maltraités à Lisbonne.

On reçut aussi alors des nouvelles du succès de la flotte Hollandoise, qui avoit été mise en mer cette année, pour aller ravager les côtes d'Espagne, & enlever la flotte des Indes. Les Espagnols avoient accordé aux Hollandois la liberté de négocier à Lisbonne: plusieurs voulurent en profiter; mais ils s'en trouverent mal dans la suite. On prit leurs vaisseaux malgré eux, pour l'usage de la guerre, & on mit à la rame la plupart des Hollandois qui étoient sur les vaisseaux, en haine de la Religion qu'ils professoient. C'est pourquoi les Etats-Généraux, qui avoient résolu de ne rien entreprendre sur terre cette année, & de se tenir seulement sur la défensive, songerent sérieusement, pour faire diversion, à équiper une flotte pour porter la guerre chez leurs ennemis: ils commencèrent par publier une déclaration d'avoir aucun commerce avec l'Espagne, & de trafiquer avec les sujets de cette Couronne.

Ils équipèrent une flotte contre l'Espagne.

On équipa une flotte de vingt-quatre navires: outre l'argent que les Etats donnerent pour cet armement, plusieurs Anglois & plusieurs Flamans y contribuèrent aussi, & fournirent des munitions de guerre & des soldats. On donna le commandement de la flotte à Guillaume de Soete Sieur de Haultain, Amiral de Zélande, qui eut sous lui pour Vice-amiral Renier Classen d'Amsterdam, fils de Nicolas. Les principaux Capitaines de vaisseau étoient Legier Pieterffen, Jean de Wale-cruye, Moy-Lambert, Gerbrant fils de Jean Janssen, & autres. Étant partis sur la fin de Janvier, ils eurent d'abord le vent contraire, & leur navigation fut lente. Ils firent néanmoins quelques prises de peu d'importance, qu'ils envoyèrent en Zélande. Enfin ayant fait une descente dans le Royaume de Galice, ils pillèrent quelques petits bourgs, & firent aux habitans plus de peur que de mal.

Ruse des Espagnols.

Les Espagnols répandirent alors adroitement le bruit que la flotte des Indes ne se mettroit point en mer cette année. Sur cette nouvelle, les Hollandois, à qui les vivres commençoient d'ailleurs à manquer, firent voile pour retourner dans leur pays, & arrivèrent en Zélande le 16. de Juin, à l'exception de sept navires, auxquels se joignit dans la suite Jean Adriansen, & qui restèrent en mer pour courir sur les bâtimens Espagnols. Après le départ de la flotte Hollandoise, Louis Fajardo, qui commandoit la flotte d'Espagne, sortit du port de Lisbonne avec trente-quatre galères; & étant allé au-devant de huit galions, qui venoient de la Havane, chargés d'or & d'argent pour le Roi, il les conduisit sûrement au port.

La

La nouvelle de l'arrivée de la flotte d'Espagne, s'étant répandue, les Hollandois, malgré le peu d'espérance qu'ils avoient de la pouvoir enlever, résolurent, dans le dessein de causer aux Espagnols de nouvelles dépenses; d'équiper une nouvelle flotte. Ils donnèrent donc ordre à Haultain d'armer encore vingt & un vaisseaux & deux brigantins. Ces armemens coûtoient bien moins aux Hollandois qu'aux Espagnols, qui étoient obligés de faire venir de Livonie & de Norwege, le bois nécessaire à la construction des bâtimens, & à qui les matelots, qui sont rares chez eux, coûtoient extrêmement. Beaucoup d'Anglois & de Flamans s'embarquerent encore sur cette flotte, qui ravagea les îles Canaries & les côtes du Bresil.

L'Amiral Haultain mit à la voile le premier de Septembre avec dix-neuf vaisseaux seulement, les deux autres n'ayant pu être équipés assez tôt, pour partir en même tems. La flotte avoit pour Vice-amiral Jean de Wale de Fleislingue, & la plupart des Capitaines étoient de Zélande. Après avoir navigé heureusement pendant dix-huit jours, la flotte se trouva à la hauteur du cap de Montego en Portugal. Peu de tems après, les Hollandois, qui côtoyoient le rivage, apperçurent huit gros vaisseaux Espagnols, dont cinq prenoient le large, & trois s'approchoient de terre. Les vaisseaux Hollandois portèrent de toutes leurs voiles sur ces bâtimens, & en contraignirent deux d'échouer contre les roches, & de se briser; le troisième se sauva dans le port de Peniche. Ils prirent ensuite le large; & cherchèrent, mais inutilement, les autres vaisseaux ennemis. Ils entrèrent dans la rivière du Tage, puis virèrent de bord, & rabattirent au cap S. Vincent, où ils avoient résolu d'attendre la flotte des Indes.

Cependant ils perdirent dans ce voyage six gros vaisseaux. Tandis qu'ils croisoient sur cette mer, ils envoyèrent de tous côtés des barques, pour sçavoir s'ils n'auroient point de nouvelles de la flotte des Indes, & dépêchèrent ensuite un brigantin à l'embouchure du Tage. Enfin le 14. d'Octobre les treize vaisseaux Hollandois qui restoient, apperçurent de loin la flotte des Indes, composée de dix-huit bâtimens, & escortée de neuf galères commandées par Fajardo. On tint conseil, & il fut résolu d'attaquer les Espagnols. Les Hollandois ayant le vent contraire, combattirent avec beaucoup de désavantage: ils eurent bien de la peine à sauver trois de leurs navires, sur lesquels étoit tombé tout l'effort de la flotte ennemie. Le Vice-amiral se vit ensuite attaqué de toutes parts, & abandonné de l'Amiral. Après s'être défendu courageusement pendant deux jours contre toute la flotte, il fut enfin criblé; de manière que quand même l'ennemi se seroit éloigné, il lui auroit été impossible de se tirer d'embarras. Comme les Espagnols n'osoient en venir à l'abordage, & que d'un autre côté les Hollandois regardoient comme le plus grand des malheurs d'être pris, le Vice-amiral Renier, du consentement d'environ soixante hommes, qui composoient son équipage, & qui étoient tous blessés, prit une résolution hardie & courageuse que la nécessité lui inspira. Après avoir adressé sa prière à Dieu, il fit mettre le feu à la Sainte-Barbe, & à l'instant le vaisseau sauta en l'air avec tous ceux qui y étoient. Il n'y eut que deux matelots qui ne périrent point sur le champ; ils se sauvèrent sur une planche, & furent pris par les Espagnols.

c. Tome X.

P

Mais

HENRI  
IV.  
1606.

Nouvelle  
flotte  
Hollan-  
doise.

Exploit  
de cette  
flotte.

Combat  
naval  
au désa-  
vantage  
des Hol-  
landois.

Coura-  
geuse ré-  
solution  
du Vice-  
amiral.



**HENRI IV. 1606.** Mais ils ne survécurent que deux heures. Le sort du Vice-amiral, abandonné ainsi par l'Amiral, fit dans la suite beaucoup de tort à celui-ci.

**Heureuse arrivée de la flotte des Indes en Espagne.** En même tems, deux flûtes venant des Indes, échouèrent sur des bancs de sable près de Lisbonne. On sauva les marchandises, mais elles furent extrêmement endommagées. Peu de tems après, toute la flotte composée de cinquante navires, & commandée par Alphonse d'Ocampo de Galice, après avoir fait route le long des côtes de Barbarie, mouilla enfin à la rade de Saint-Lucar. Sa cargaison étoit d'environ onze cent mille thalers pour le Roi d'Espagne, & de sept millions de thalers pour les négocians & autres particuliers, sans compter une grande quantité de marchandises précieuses.

L'heureuse arrivée de cette flotte fut très-avantageuse aux Espagnols, qui étoient dans une grande disette d'argent. Elle causa beaucoup de joye, non-seulement en Espagne, mais encore en Flandre & ailleurs, où les banqueroutes des marchands Espagnols, dont on étoit menacé, faisoient craindre plusieurs banqueroutes en Italie, & dans plusieurs autres endroits de l'Europe.

**Navigation des Hollandais aux îles occidentales.**

Cette année, Jean Useling, natif d'Anvers, qui avoit long-tems séjourné en Espagne & dans les îles de l'Amérique, conseilla aux Etats-Généraux d'entreprendre la navigation aux Indes occidentales. Il fit voir par plusieurs raisons, que ces voyages ne seroient pas moins avantageux à la République, que ceux qu'on avoit faits jusqu'alors aux Indes orientales. „Ceux-ci, dit-il, n'intéressent que la richesse de l'Etat; ceux-là contribueront à sa sûreté. Si nous attaquons les Espagnols en Amérique, ils seront obligés d'y porter leurs forces, pour y conserver ce qu'ils y possèdent, & cette diversion affoiblira en Europe cette puissance qui nous accable. „Ayant exposé ces raisons plus au long dans un mémoire, la plupart des négocians goûtèrent fort son projet, chacun en particulier. Useling sollicita en même tems ceux d'Amsterdam, qui peu de tems auparavant avoient envoyé Paul le Caerden pour parcourir les côtes d'Amérique; il s'adressa ensuite aux principaux marchands de Zélande, qui, à son instigation, députèrent à la Haye.

**Etablissement d'une compagnie des Indes.**

Les Etats-Généraux, ayant mûrement délibéré sur la requête qui leur fut présentée à ce sujet, firent un décret, par lequel on approuva le projet d'Useling, sans faire néanmoins mention de lui, ordonnant l'établissement d'une compagnie avec un privilège exclusif pour la navigation aux Indes occidentales. On établit quatre corps qui devoient composer cette compagnie: le premier, à Amsterdam; le second, en Zélande; le troisième, à Rotterdam; le quatrième, dans la Nord-Hollande. La répartition des sommes à fournir fut ainsi réglée: la moitié des fonds devoit être faite par ceux d'Amsterdam; le quart, par les Zélandais; le huitième, par ceux de Rotterdam & par les villes situées sur la Meuse; & l'autre huitième, par ceux de Nord-Hollande. Outre ces sommes, les Etats promirent de fournir un million de florins payables en cinq ans; de plus seize vaisseaux, dont le moindre seroit de cent cinquante tonneaux, & quatre frégates, le tout dûment équipé, à la réserve des matelots, des soldats, & des vivres, que la compagnie seroit obligée de fournir. Qu'en cas que l'Espagne tournât toutes ses forces contre cette compagnie; ce qui formeroit une diversion favorable aux Provinces-Unies, alors les Etats promettoient d'augmenter les fonds de la dite

dite compagnie, & de lui fournir autant d'argent que les finances & les besoins de l'Etat le pourroient permettre. Ce fut à ces conditions, & à d'autres encore, que la compagnie fut établie. Mais la trêve ayant été conclue peu de tems après, comme le projet n'avoit pas encore eu d'exécution, on le suspendit pour quelque tems, dans le dessein de le reprendre lorsque la trêve seroit expirée.

HENRI  
IV.  
1606.

Les Anglois, sous le regne d'Elisabeth, avoient entrepris une expédition dans la Guyane, sous la conduite de Walter Raleigh, & du Chevalier Laurent Keymis; nous en avons parlé dans les années 1595. & 1596. Quelques années après, c'est-à-dire, vers l'an 1602. ils avoient tenté encore la même expédition, & n'avoient pas réussi. Charles Leigh, Gentilhomme Anglois, homme d'un grand courage, avoit formé le dessein de conduire une colonie au Wiapago. Il embarqua donc sur plusieurs vaisseaux des hommes & des femmes en grand nombre, & partit dans la vûe de peupler ce pays-là. Mais le mauvais air le fit périr avec presque toute sa colonie. Son frere Olivier, (1), qui avoit fourni les fraix de l'embarquement, ayant appris son triste sort, n'en fut point effrayé; il se sentit au contraire encouragé à poursuivre cette entreprise. Pour cet effet, il équipa une nouvelle flotte, & embarqua une grande quantité de personnes de l'un & de l'autre sexe. Le Capitaine Cataline commandoit les soldats qui étoient sur ces vaisseaux; Richard Chambers étoit le maître Pilote. Nicolas Saint-John, qui étoit le chef de la colonie, avec Alexandre son frere, mirent à la voile le 14. d'Avril 1605. Après avoir doublé le cap Blanc, ils mouillèrent à l'isle de Mayo, & descendirent à terre.

Expédition  
des  
Anglois  
dans la  
Guyane.

Ensuite ils firent route du côté de l'isle de Saint-Jaques, & aborderent à celle de Sainte-Lucie. Il s'éleva un différend entre les Chefs de la colonie & les Capitaines de vaisseau, qui fut terminé de cette manière. On convint que les Capitaines retourneroient en Zélande, après que la colonie auroit été débarquée; mais on ne se sépara pas sans en venir aux mains. Enfin, les Capitaines sur la fin du mois d'Août, mirent à la voile: ceux qui restèrent, & qui étoient au nombre de quatre-vingt, sous la conduite de Saint-John, périrent tous de faim, de maladie, de misère, ou firent naufrage par un effet ou de leur imprudence ou de leur destinée. Le seul Jean Nicol, échappa à tant de dangers: c'est de lui que nous tenons la relation de ce malheureux voyage qu'il a écrite.

Le diffé-  
rend de  
la ville  
d'Em-  
den ac-  
com-  
dé.

Le différend qui étoit entre la ville d'Emden, & le Comte d'Oost-Frise, qui avoit été jusqu'alors débattu, plûtôt par les voyes de fait que par celles de la justice, fut enfin accommodé par l'intervention des arbitres. On fit une transaction à la Haye, qui fut confirmée à Emden par un autre acte, dans lequel on régla les articles par rapport à la juridiction respective. On rendit au Comte l'artillerie qu'on lui avoit enlevée; on lui accorda les impôts sur le vin & la moitié de toutes les amendes, avec le droit de chasse & de pêche. Il devoit à son tour laisser aux citoyens le commerce libre; faire expédier pour cela toutes les lettres nécessaires, & se comporter enfin en toutes choses, comme un vrai Magistrat & un bon Seigneur. Les arbitres furent Rodolphe

Win-

(1) C'est le Chevalier Olave Leigh, Editeur Anglois.

HENRI  
IV.  
1606.

Winwoode (1), Ambassadeur d'Angleterre auprès des Provinces-Unies, Jean Biel, Jacques Boelissen, Abel Coenders, & Vitus Camminga. Celui-ci étoit déjà fort âgé, & avoit eu beaucoup de part aux affaires de la République pendant les troubles de Flandre. On lui avoit souvent entendu dire, qu'il avoit vu le commencement de ces troubles; mais qu'il n'en verroit pas la fin: ce qu'il avoit prédit arriva; car ayant un jour parlé long-tems au sujet de ces mouvemens pendant son souper, & s'étant allé coucher ensuite, on le trouva mort le lendemain matin dans son lit.

Mort du  
Comte  
Philippe  
de Ho-  
henlo.

Avant lui mourut le 5. de Mars à Isselstein, Philippe Comte de Hohenlo, homme d'une grande capacité dans le métier de la guerre, qui n'avoit d'autre défaut que d'être trop prompt, & trop violent. Il avoit épousé Anne, fille de Guillaume de Nassau Prince d'Orange, & d'Anne de Buren, fille de Maximilien d'Égmond Comte de ce nom; dont il n'eut point d'enfans. Il avoit commandé les armées des États-Généraux avec beaucoup de fidélité, & de valeur. Après le meurtre de son beau-pere, il tint en quelque sorte lieu de pere à Maurice, qui étoit encore enfant, & lui rendit toutes sortes de services dans sa jeunesse. Comme nous avons déjà beaucoup parlé de ses glorieux exploits, il seroit inutile de nous étendre davantage sur ses vertus guerrières.

De Jean  
de Nas-  
sau.

Jean de Nassau, frere de Guillaume Prince d'Orange, mourut aussi cette année le 8. d'Octobre à Dillenburg. Il laissa une nombreuse postérité, capable de soutenir son illustre maison, que Dieu semble avoir destinée pour réprimer l'orgueil d'un des plus grands Potentats de la Chrétienté, & donner des bornes à sa puissance énorme. Jean fut quelque tems Gouverneur de Gueldre: le traité de pacification de Gand étant rompu, il fut le premier auteur de l'union d'Utrecht. Guillaume Louis son fils, gouverne présentement la Frise, avec beaucoup de sagesse & d'équité; Adolphe son frere fut pris quelques années auparavant par les Espagnols proche du village de Santen; Philippe fut tué à Bislick. Louis Gunthier, après plusieurs actions éclatantes & heureuses, mourut dans son lit à l'Ecluse; il avoit épousé la veuve du Comte de Falckenstein. Ernest s'acquitta présentement de la charge de Maréchal de camp sous Maurice; Jean & George apprennent sous lui la discipline militaire.

De Jean  
André  
Doria.

Sur ces entrefaites Jean-André Doria fils de Janetin Doria, qui périt malheureusement par la conjuration des Fiesques en l'année 1547. (2), mourut de maladie dans sa maison à Gènes, dans un âge très-avancé. Il étoit le chef de cette illustre famille. Autant que le grand André Doria avoit acquis de gloire à sa maison, autant Jean lui acquit de richesses: elles furent immenses, & pendant sa vie il fut comblé d'honneurs; mais il ne fut pas aussi heureux que son ayeul dans ses expéditions. Les quatre enfans qu'il eut, contribuèrent à affermir sa maison.

Proposi-  
tions de

Il y eut alors des propositions de paix entre l'Archiduc Albert & les États-Généraux, par l'entremise des Princes de l'Empire. Elles avoient tou-

(1) Le Chevalier Ralph Winwood, Editeur Anglois.

(2) Voyez le livre III. de cette Histoire.

toujours été rejetées avec opiniâtreté ; mais la fortune qui jusque-là avoit  
 toujours accompagné les Hollandois, se tourna du côté des Espagnols, &  
 les différens avantages que Spinola remporta sur les premiers, ouvrirent  
 enfin le chemin à la paix l'année suivante.

Cette année commença en France, comme les précédentes, par de grandes réjouissances. La Reine étoit accouchée d'une fille le 30. de Février : on ne cessa de faire des feux de joye & de donner des spectacles nocturnes. Une troupe de cavaliers, sortant du petit Bourbon à la lueur des flambeaux, marcha vers la place du Louvre; ces cavaliers représentoient les quatre élemens, & étoient distribués en quatre troupes. La première représentant l'Eau, & composée de Sirènes & de Dieux marins, étoit conduite par Roger de S. Lary de Bellegarde grand Ecuyer, & suivie de douze cavaliers magnifiquement vêtus. Dans la seconde, qui représentoit le Feu, on voyoit Vulcain & les Cyclopes, faisant sortir des feux d'artifices de leur enclume, en frappant dessus; elle étoit sous la conduite de Henri de Rohan Prince de Leon, & suivie d'un pareil nombre de cavaliers. La troisième représentoit l'Air, & avoit à sa tête Emmanuel de Lorraine Comte de Sommerive (1). Son cortège étoit la Déesse Junon, des aigles & d'autres oiseaux de différente espèce voltigeant de côté & d'autre: cette troupe étoit pareillement suivie d'une autre troupe de cavaliers, marchant tous dans un très-bel ordre. Enfin on voyoit la quatrième, qui étoit la Terre, & que conduisoit Charles Gonzague de Clèves Duc de Nevers. Elle étoit accompagnée d'éléphans chargés de tours, sur lesquelles il y avoit de la symphonie; & douze cavaliers Maures, comme dans les troupes précédentes, fermoient la marche. Etant arrivés dans la grande place du Louvre, qu'on avoit sablée pour cette fête, & où le Roi avec toute sa Cour étoit aux fenêtres pour jouir de ce spectacle, après une cavalcade magnifique, ils commencèrent entre eux la représentation d'un combat. D'abord ils coururent les uns contre les autres, & brisèrent leurs lances contre terre: ensuite pendant quelque tems ils se lancèrent des flèches, qu'ils recevoient adroitement sur leurs boucliers; enfin ils se mêlèrent, & formèrent mille figures différentes avec tant d'adresse, qu'on eût pris cette cavalcade pour un vrai bal.

Ces réjouissances se firent le 25. de Février, mais à ces jeux succéderent des choses très-sérieuses. Maximilien de Bethune Marquis de Rôni, Surintendant des finances, & grand Maître de l'artillerie, avoit assemblé une armée pour l'expédition de Sedan. Il fut créé vers ce tems-là Duc de Sully & Pair de France: on lui en expédia les lettres patentes qui furent enregistrées le 9. de Mars au Parlement, où tous les Seigneurs de la Cour se rendirent pour cette cérémonie. César Duc de Vendôme, & le Conétable Henri de Montmorenci entre autres y assistèrent. On fit mention dans cette assemblée des éminentes vertus, & de la grandeur de la mai-

HENRI  
 IV.  
 1606.

paix entre l'Archiduc & les Etats-Généraux.

Réjouissances en France.

Maximilien de Bethune créé Duc de Sully & Pair de France.

(1) Il se nommoit Charles-Emmanuel & étoit second fils de Charles Duc de Mayenne & d'Henriette de Savoie Comtesse de Sommerive, fille unique de Honorat de Savoie II. du nom, Marquis de Villars. *Editeur Anglois.*

**HENRI IV.** maison de Bethune, & on n'oublia pas les qualités personnelles de Maximilien.

**1606.**

**Le Roi se prépare au siège de Sedan.**

Le Roi, irrité de la trop longue défobéissance du Duc de Bouillon, qui étoit sorti de Paris mécontent il y avoit quatre ans, crut qu'il importoit à sa gloire de ne pas souffrir qu'un homme de cette qualité parût mépriser impunément les ordres d'un Roi sous qui tout plioit : il résolut donc, quoique malgré lui, de donner un exemple, & d'en venir aux extrémités avec un Seigneur qu'il avoit comblé de tant d'honneurs & de bienfaits. Il fixa son départ au 23. de Mars, mais avant de partir il assembla le Parlement, à qui il exposa les sujets de mécontentement qu'il avoit du Duc de Bouillon. Il dit, qu'il parloit les bras étendus pour le recevoir en grace, s'il s'en rendoit digne. Cependant par les fréquentes allées & venues d'Odet de la Nouë, & du Sieur de Netencourt, on traita de la réconciliation du Duc avec le Roi, & on proposa des conditions. Le Duc de Bouillon consentit de faire tout ce qui étoit nécessaire, pour marquer son entière obéissance; de recevoir le Roi & toute sa Cour dans la ville & dans la citadelle de Sedan, & d'en passer par tout ce que sa Majesté lui prescrirait : il ajouta qu'il étoit prêt de demander pardon de tout le passé ; mais qu'il ne pouvoit se résoudre à mettre sa ville au Roi, comme on l'exigeoit, avant qu'il eût reçu sa grace signée de sa Majesté.

**Son arrivée à Donchery.**

Pendant qu'on traitoit de l'accommodement, le Roi vint à Donchery, qui n'est éloigné de Sedan que de trois milles, non seulement avec son armée, mais aussi avec toute sa Cour. Il étoit accompagné de la Reine, qui étoit depuis peu relevée de couches, & qui favorisoit secrètement le Duc de Bouillon : car avant qu'elle sortît de Paris, elle lui fit dire par des gens affidés, qu'elle lui vouloit du bien, & que lorsque l'occasion s'en présenteroit, elle lui donneroit toujours des marques de son amitié ; mais qu'elle le prioit de ne point pousser les choses à l'extrémité.

**Réconciliation du Duc de Bouillon avec le Roi.**

Pendant que cela se passoit, le Roi avoit véritablement reconnu que le Duc de Bouillon, quoique chargé de toutes les accusations dont nous avons parlé ci-devant, avoit péché plutôt par la connoissance qu'il avoit eue de la conspiration, que pour avoir conspiré lui-même, & que tout son crime étoit de s'être entretenu avec le Maréchal de Biron & le Comte d'Auvergne, de projets qui, à ce qui paroissoit d'abord, tendoient seulement à opposer la liberté & la dignité des Grands du Royaume, à la puissance d'un seul homme (c'étoit le Marquis de Rôni) qui s'élevoit contre les loix. Qu'au reste il n'avoit jamais eu de part à aucune conspiration secrète avec les ennemis du Royaume, & sur-tout avec les Espagnols ; & qu'ayant été nouvellement sollicité par le Gouverneur de Luxembourg, province voisine de sa principauté, & par le Comte de Fuentes même, il avoit constamment rejeté leurs offres. Le Roi étoit donc plus offensé de sa longue défobéissance, que de son crime ; & il paroissoit ne vouloir point refuser la première occasion honorable qui se présenteroit de le recevoir en grace. Il y avoit des gens à la Cour jaloux du Duc de Bouillon, qui appréhendoient que la négociation n'eût un heureux succès ; & que ce Duc, contre lequel le Roi paroissoit alors indigné, mais qu'il aimoit effect-

effectivement, étant parfaitement réconcilié avec sa Majesté, n'en devint plus fier, & n'abusât, pour opprimer les autres Seigneurs, de sa faveur & de son grand crédit. Quoi qu'il en soit, tandis que le Marquis de Rôni, qu'on appelloit alors le Duc de Sully, pressoit vivement le siège, étant allé lui-même faire avancer le canon & toutes les munitions de guerre, on remit encore le traité sur le tapis. Le Duc de Bouillon vint au village de Torcy, où Villeroi avoit été envoyé de la part de sa Majesté. La conférence fut courte; car le Duc de Bouillon, instruit par Villeroi de la bienveillance de leurs Majestés à son égard, soucrivit volontiers à tout ce qu'on voulut lui imposer, & promit de remettre Sedan entre les mains du Roi.

Hans  
IV.  
1606.

Dès qu'il eut reçu ses lettres d'abolition, il vint à Donchery trouver sa Majesté qui étoit encore dans son lit; & lui ayant témoigné en présence de la Reine son entière obéissance, il demanda & obtint le pardon de tout le passé. Aussi-tôt on dressa des lettres patentes, qui furent signées & envoyées au Parlement de Paris par des exprès, avec des lettres du Roi scellées de son sceau, par lesquelles il ordonnoit qu'on enrégistrât ces lettres patentes sans aucun retardement; & de peur que le Duc de Bouillon ne fût obligé de comparoître lui-même pour requérir cet enrégistrement, sa Majesté mandoit en même tems qu'il l'en dispensoit. Ces lettres ayant été apportées en diligence au Parlement, il ne fut plus question du passé; & elles furent enrégistrées avec l'applaudissement de tout le monde. Car autant qu'on aimoit le Duc, autant on craignoit la guerre.

Lettres  
patentes  
envoyées  
au Parle-  
ment à  
ce sujet.

Cela se passa le 6. d'Avril, on fit la même grace à Pierre de Rignac, & à Gédéon de Vassignac, qui avoient été condamnés par contumace à Limoges, par Jean-Jaques de Mesme; comme nous l'avons dit en son lieu. Ils se présentèrent à la Cour, & demanderent par une requête, où le Procureur général, l'entérinement des lettres de grace qu'ils avoient obtenues. Il avoit été réglé par les conditions accordées au Duc de Bouillon, car sa Majesté le vouloit ainsi pour sa réputation, que la ville de Sedan avec sa citadelle seroit livrée au Roi pour quatre ans, & qu'il y mettroit un Gouverneur en son nom. Le Roi nomma Netencourt; mais par ordre de sa Majesté, il remit la citadelle au Duc de Bouillon, après l'avoir eue un mois en sa possession.

Le Roi, ayant fait une entrée magnifique dans Sedan, y fut reçu avec de grands témoignages de joye par tous les Ordres de la ville, comme le protecteur & le défenseur de la liberté publique. On fit publiquement des vœux pour sa conservation; & après plusieurs décharges de toute l'artillerie, on alluma par tout des feux. Le Roi alla loger dans la citadelle, & y séjourna trois jours. Puis ayant donné les ordres qu'il jugea nécessaires dans ces circonstances, il reprit le chemin de Paris. Avant de partir, il écrivit à Louise de Coligny veuve du Prince d'Orange, qui avoit intercédé pour le Duc de Bouillon. Il lui faisoit part de sa joye; & lui mandoit qu'il étoit venu, qu'il avoit vu, & qu'il avoit vaincu, en recevant en grace celui qu'il appelloit gendre de cette Princesse, & qu'il auroit été fâché de perdre. Dès qu'il fut arrivé à Paris, il se rendit au Parlement,

assem.

HENRI  
IV.  
1606.

assemblé pour le féliciter du succès de son voyage ; & lui dit les mêmes choses : „ J'ai moins entrepris ce voyage, ajouta le Monarque, pour me rendre maître de Sedan, que pour faire la conquête du Seigneur de cette ville, dont j'ai résolu d'employer utilement le bras & la tête dans les occasions les plus importantes. „ Le Duc de Bouillon suivit peu après le Roi, & reprit bien-tôt la Cour le rang qu'il y occupoit auparavant, comme s'il ne s'en fût jamais éloigné. Il recouvra aussi en peu de tems l'amitié du peuple de Paris, qu'il possédoit auparavant ; & fut très-bien reçu par tout.

Danger  
que  
court le  
Roi.

Le Roi avec toute sa Cour se rendit sur la fin de l'été à St. Germain en Laye ; & le 9. de Juin il en partit pour revenir à Paris. Il étoit dans un carosse avec la Reine, la Princesse de Conty, & les Ducs de Vendôme & de Montpensier. Les chevaux, au lieu d'entrer dans le bac, au port de Neuilly, renversèrent le carosse dans la rivière, qui est en cet endroit très-profonde. Ceux qui suivoient à cheval, se jetterent promptement à l'eau tout habillés & bottés avec leur épée au côté, & vinrent au secours du Roi, qui d'ailleurs sçavoit très-bien nager. André de Vivonne de la Châtaigneraye arriva à propos pour secourir la Reine & le Duc de Vendôme. Pour le Duc de Montpensier & la Princesse de Conty, n'étant pas tombés dans un endroit profond, il leur fut aisé, par le secours des personnes qui se trouverent là, de se tirer de l'eau. Ce malheur n'arriva que pour n'avoir pas voulu mettre pied à terre, à cause de la pluie qui tomboit alors en abondance ; & pour éviter d'être mouillés, ils se virent submergés, & dans un très-grand danger de périr. On rendit publiquement des actions de grâces à Dieu, qui avoit sauvé le Roi de ce péril ; & la Reine, pour récompenser la Châtaigneraye, lui fit présent de plusieurs pierres précieuses. Il mérita dans la suite, par sa fidélité & par son attachement au service de cette Princesse, d'être fait Capitaine de ses Gardes.

Procès  
entre  
Margue-  
rite de  
Valois &  
le Comte  
d'Auvergne.

Sur ces entrefaites la Reine Marguerite, qui étoit venue à Paris dès l'année précédente, intenta un procès à Charles de Valois Comte d'Auvergne, détenu pour lors prisonnier à la Bastille, à ses créanciers ; & à tous ceux qui étoient intervenus dans cette affaire, touchant les grands biens de Catherine sa mere, que le Comte de Valois avoit reçus de Henri III. à titre de donation. Cinq ans auparavant, cette Princesse, lorsqu'elle étoit à Usson en Auvergne, lui avoit déjà intenté action au Parlement de Toulouse, par rapport au comté de Lauraguais, provenant de cette succession, & situé dans le ressort de ce Parlement, se prétendant appelée à la succession de ce comté, après ses freres, par le droit de substitution. Elle avoit obtenu un jugement provisionel, qui eût entraîné le même jugement par rapport aux autres biens situés dans le ressort du Parlement de Paris, si les créanciers du Comte de Valois n'eussent pas formé opposition. L'affaire fut plaidée avec beaucoup de chaleur, & on produisit le contrat de mariage de l'an 1533. Enfin sur la fin du mois de Mai, le Parlement ordonna un plus ample délibéré sur le droit respectif, & qu'en attendant le testament de la Reine Catherine seroit exécuté ; & en vertu de la substitution,

tution, sur les conclusions du Procureur général, M<sup>e</sup>. Lottis Servin portant la parole, il adjugea à Marguerite la possession de tous les biens de la succession de la Reine Catherine. Par un autre arrêt du 17. de Juin, il fut ordonné que Charles de Valois seroit évincé de la possession des dits biens, & que Marguerite en auroit la pleine & libre jouissance. Cette Princesse en disposa aussitôt par donation entre vifs, en faveur du Roi & du Dauphin, à condition que ces biens seroient unis au Domaine, & ne pourroient être aliénés en quelque cas & sous quelque prétexte que ce fût. Par cette disposition, qui fut faite le 10. de Mars, la Princesse Marguerite s'étoit réservé l'usufruit de ces biens pendant sa vie; mais elle les céda ensuite entièrement, moyennant une grosse pension.

Quelques années auparavant, le feu Roi Henri III. avoit fondé dans le faubourg S. Marceau un hôpital, sous le nom de la Charité, avec des chambres & des jardins. Après sa mort, les guerres suspendirent cet établissement si louable: la maison étoit presque tombée en ruine. Le Roi la destina cette année pour y recevoir les pauvres Gentilshommes, & les soldats estropiés, ou accablés de vieillesse; les regardant comme les plus dignes objets de sa charité. Il donna à ce nouvel hôpital le superflu des revenus de plusieurs hôpitaux & maladeries, & nomma des commissaires pour examiner les comptes de ces hôpitaux. Il donna à ce sujet des lettres patentes datées du 7. de Juillet, qu'il adressa au grand Conseil, & lui attribua la connoissance de cette affaire, appréhendant que le Parlement ne fit sur cela quelques remontrances. Mais malgré les lettres patentes du Roi réitérées plusieurs fois, & malgré les grandes dépenses qu'on fit pour cet établissement, tant de personnes s'y opposèrent, qu'à la fin le projet échoïa.

Déjà le jour destiné à suppléer les cérémonies du batême du Dauphin & de ses sœurs, qui tous avoient été ondoyés, étoit arrivé. On fit pour cela de grands préparatifs à Paris; mais comme les maladies contagieuses y renoioient alors, on résolut d'en faire la cérémonie à Fontainebleau. Le Pape Paul V. fut prié d'être le parrain du Dauphin, & il nomma pour le représenter, François de Joyeuse Cardinal, & Evêque de Magliano. Le 14. de Septembre, jour de sainte Croix, on fit la cérémonie dans la cour du vieux château, qui avoit été bâti par Philippe le Bel petit-fils de S. Louis: on choisit ce lieu, parce que les salles, quelque grandes qu'elles fussent, ne pouvoient pas contenir le nombre infini de personnes qui y assistèrent. Le Cardinal Pierre de Gondy Evêque de Paris, fit la cérémonie. Eléonore, femme de Vincent Duc de Mantoue, & sœur de la Reine, qui venoit de conduire sa fille au Duc de Bar son mari, s'acquitta de la fonction de marraine. On donna le nom de Louis au Dauphin, pour renouveller la mémoire de S. Louis, qui avoit autrefois demeuré dans ce château qu'il appelloit son désert & sa solitude. De lui descend, comme l'on sçait, en ligne directe, cette illustre famille, qui règne aujourd'hui si heureusement en France. Diane d'Angoulême, représentant Elisabeth-Claire-Eugénie Infante d'Espagne, donna le nom d'Elisabeth à l'aînée des filles. Charles Duc de Lorraine, & Jean de Medicis, firent pour

HENRI  
IV.  
1606.

Projet du  
Roi  
pour l'é-  
tablisse-  
ment  
d'un hô-  
pital.

Cérémo-  
nie du  
batême  
du Dau-  
phin &  
des Prin-  
cesses ses  
sœurs.



HENRI  
IV.  
1606.

la cadette les fonctions au nom de Christine de Lorraine, veuve du Grand-Duc de Toscane. Après la cérémonie, le Roi les convia tous à un magnifique festin. Le lendemain on courut la bague; & le Duc de Sully, ayant fait construire à la hâte un fort de bois, on en forma le siège, & les assiéges se défendirent vigoureusement. Le canon qu'on tiroit sans cesse, & les feux d'artifice amusèrent agréablement pour quelques heures les yeux des Grands. On observa que devant & après la cérémonie, il parut dans le ciel des feux extraordinaires, qui partoient de l'Occident, & alloient vers le Midi & l'Orient: qu'on voyoit après eux des chars enflammés, courant çà & là, des lances, des hallebardes, & des bras armés qui sembloient porter des coups. Trois jours après les mêmes feux reparurent; on vit des armées, des escadrons, des bataillons se charger; après un grand carnage de part & d'autre, tout disparut. Il me reste présentement à parler des affaires publiques.

Arrêt au  
sujet de  
la prière  
pour le  
Roi à la  
Messe.

On apprit de Toulouse que plusieurs Prêtres dans différens diocèses, en célébrant la Messe, omettoient dans le canon la prière pour le Roi, & qu'elle n'étoit pas même dans un grand nombre de missels imprimés à Paris, à Bourdeaux, & à Lyon. Le Procureur général s'en plaignit fortement au Parlement, & implora le secours de l'autorité publique. A sa réquisition, la Cour donna un arrêt, qui ordonnoit que dorénavant tous les Prêtres, en célébrant la Messe, eussent à dire l'oraison ordinaire pour le Roi, comme il avoit toujours été pratiqué; enjoignoit la suppression des missels imprimés dans les villes nommées ci-dessus, où cette prière étoit omise; faisoit défense en même tems à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer, ou de vendre des missels sans que cette prière y fût, & leur enjoignoit aussi de faire imprimer, au plutôt le feuillet sur lequel elle devoit être, & de l'insérer dans chaque livre, menaçant les contrevenans de la perte de leurs livres, & même de peine afflictive, qui seroit arbitrée selon les cas. Cela se passa le 7. de Juin.

Chambre  
de justi-  
ce.

Dans le mois de Septembre suivant, on recommença à rechercher les financiers, dont le nombre est infini en France, & qui se multiplient tous les jours au préjudice des finances du Roi & au grand détriment du peuple: mais de peur qu'on ne semblât donner atteinte à l'amnistie qui avoit été accordée depuis peu, on déclara que la recherche n'auroit pour objet que le crime de faux, qui avoit toujours été censé excepté. Ceux qui preffoient le ministère de faire cette recherche, étoient deux hommes sans feu ni lieu, nommés Isaac la Coste Barjot & Jean Beaufort. Ce dernier, ayant été accusé de faux deux ans auparavant, avoit obtenu du Roi des lettres d'abolition, qui avoient été adressées au Prévôt de Paris & aux juges du Châtelet, parce que cet homme craignoit avec raison de n'être pas traité favorablement au Parlement.

Ces deux hommes ébloirent la Cour par les sommes immenses qu'ils promirent de faire entrer dans les coffres du Roi. Cependant le Duc de Sully leur étoit fort contraire; aussi ces deux aventuriers parloient mal de lui, & publioient qu'il favorisoit secrètement les concussionnaires. Ils mirent par écrit les articles de leur projet, & eurent l'impudence d'en faire

la lecture dans le Conseil du Roi, où ces articles furent d'abord approuvés. Ils demandoient qu'ils eussent le droit de nommer les commissaires pour cette recherche, & de nommer aussi le Procureur général de la commission.

HENRI  
IV.  
1606.

Les financiers s'assemblerent; & ayant nommé entre eux un Syndic, ils présentèrent une requête au Parlement, par laquelle ils se plaignoient de la voye extraordinaire dont on vouloit user à leur égard, & du renversement de l'ordre de la procédure: ils demandèrent d'être jugés selon les règles de Droit & les loix de l'Etat, & supplièrent la Cour de vouloir bien interposer son autorité dans cette affaire. On eut honte d'avoir établi pour juges les délateurs mêmes, dans une cause où ils avoient intérêt. Afin donc que la chose parût moins odieuse, on établit un tribunal sous le nom spécieux de chambre de justice, pour connoître du crime de faux. Mais comme cette recherche n'eut pas le succès dont on s'étoit flatté, on se contenta d'une grosse somme qui fut promise par les financiers, & qu'on eut bien de la peine à leur faire payer; à cette condition on révoqua la chambre de justice.

On examina alors dans le Conseil de S. M. les demandes du Clergé comprises en cent six articles. Dans le premier, il demandoit avant toutes choses la publication du Concile de Trente, tant de fois demandée ci-devant, & tant de fois rejetée ou éludée. Le Roi répondit, que les mêmes raisons qui avoient empêché les Rois ses prédécesseurs de se rendre aux instances qu'on leur avoit faites à ce sujet, & qui les avoient engagés à différer cette publication, subsistoient encore, & s'opposoient au consentement qu'on lui demandoit: que les principaux articles du Concile avoient été insérés dans les ordonnances, à leur sollicitation: qu'il avoit traité autrefois de cette affaire avec Clément VIII. par le moyen de ses Ambassadeurs à Rome; que ce Pape, persuadé de ses bonnes intentions en faveur de la Religion, avoit pris en bonne part son refus, & avoit goûté les raisons sur lesquelles il étoit fondé.

Le Clergé demandoit en vain la publication du Concile de Trente.

J'ajouterais ici l'arrêt du Parlement de Bourdeaux en faveur de l'autorité Royale, & pour le maintien de l'ancienne liberté. Philippe Prenner étoit appellé comme d'abus de la sentence du Cardinal de Sourdis Archevêque de cette ville. L'affaire fut plaidée à l'audience, & Prenner reçut appellé le 19. de Décembre. L'arrêt ayant été signifié à l'Archevêque, ce Prélat s'emporta contre le Parlement, & investiva dans sa réponse contre la juridiction Royale, d'une manière indécente & avec menaces; ce qui ayant été rapporté à la Cour par l'Huissier, elle nomma deux Conseillers, Jacques de Guerin & Jean du Bernet, qu'elle chargea d'aller trouver l'Archevêque, pour lui faire des remontrances honnêtes au sujet du discours qu'il avoit tenu. Le Cardinal de Sourdis soutint ce qu'il avoit dit, & ajouta qu'il étoit prêt de le signer de son sang, s'il le falloit. On fut en même tems d'André de la Cousture Chanoine de la ville (1), & Pénitencier, que l'Archevêque lui avoit remis la liste contenant les noms des Présidens

Arrêt du Parlement de Bourdeaux contre l'abus de la juridiction Ecclésiastique.

(1) De l'Eglise de S. André. *Editeur Anglois.*

HANAI  
1V.  
1606.

& des Conseillers qui avoient été juges dans cette affaire, celui du Procureur général qui avoit requis pour le Roi, & de l'Avocat de la partie, compris dans un mandement par lequel il les excommunioit tous; défendant expressément aux Curés de la ville, & à tous autres d'en absoudre aucun, & réservant l'absolution du cas à lui seul & à son Pénitencier.

Lorsque le Parlement eut lû la censure du Prélat, qui lui fut remise par la Couffure; où la déposition de Simon Prieur de S. Pierre, de François Charron Curé de S. Simon, de Joachim Joret Curé de Puy-Paulin, & de Matthieu Grandier Religieux du couvent de la grande Observance; vû l'arrêt rendu quatre ans auparavant contre ledit Archevêque, par lequel il lui étoit défendu d'user de censures contre les Officiers du Roi par rapport aux fonctions de leurs charges, sous peine de dix mille écus d'amende s'il contrevenoit à l'arrêt; la Cour déclara que la défense d'absoudre contenue dans le mandement dudit Archevêque, & la réserve à lui & à son Pénitencier étoient abusives, injurieuses, & faites au mépris de la Cour, contre l'autorité du Roi & de son Parlement. En conséquence elle enjoignit aux Curés, aux Prêtres, aux Religieux, & à tous ceux en général qui avoient le pouvoir de confesser, que sans avoir égard à ces censures, ils admissent au tribunal de la Pénitence tous ceux qui étoient nommés dans le mandement, & leur donnaient l'absolution, sous peine d'être traités comme perturbateurs du repos public: de plus elle ordonnoit que ledit mandement, & ensemble la réponse que l'Archevêque avoit faite à la signification de l'Huissier, demeurassent supprimés, en réparation de quoi ledit Archevêque étoit condamné à une amende de quinze mille livres envers le Roi & envers les hôpitaux; avec défense de se présenter devant la Cour. Il étoit enjoint par le même arrêt audit Archevêque de s'abstenir désormais de pareilles censures & de semblables invectives, sous peine de trente mille livres d'amende.

L'Archevêque avoit permis au Curé de Puy-Paulin, de prêcher dans les places publiques. Comme cet permission paroissoit accordée dans la vûë d'exciter le peuple à un soulèvement, il fut expressément défendu par le même arrêt à qui que ce fût, de prêcher à l'avenir ailleurs que dans les Eglises, & de s'assembler sans la permission des Magistrats dans des lieux & dans des tems, où ce n'étoit point la coutume de s'assembler; sous peine d'être traités comme infractions des Edits du Roi & perturbateurs de la tranquillité publique. On avertit en même tems les Prédicateurs de ne rien dire en chaire qui pût tendre à exciter des troubles, à donner du mépris pour l'autorité Royale, & à l'affoiblir; sous les peines de Droit contre les contrevenans. Enfin la Cour par le même arrêt ordonnoit aux commissaires d'informer contre ceux qui auroient donné atteinte aux Edits de la Majesté, ou qui y en donneroient dans la suite. Cela se passa le 30. de Décembre. Le Roi, ayant été informé de cette affaire, s'en réserva la connoissance, & défendit de passer outre à l'exécution de l'arrêt. Il remit l'amende pécuniaire, l'arrêt subsistant d'ailleurs en son entier.

.Sur

Sur ces entrefaites, Philippe-Guillaume de Nassau, qui avoit été prisonnier tant d'années en Espagne, & qui avoit été depuis rétabli dans ses biens & dans son ancienne dignité, épousa Eléonore de Bourbon, sœur du Prince de Condé. Le Roi, outre la dot de sa femme, le remit en possession de la principauté d'Orange qu'il avoit héritée de ses ancêtres, & qui lui avoit été enlevée pendant les guerres civiles. De Blacons, Gentilhomme distingué de la province du Dauphiné, qui suivoit la Religion Protestante, & qui commandoit dans la ville avec une garnison, différa sous divers prétextes de la lui remettre; il fallut que de Lessdiguières levât des troupes par ordre du Roi, pour le forcer à accepter des conditions.

Je vais maintenant parler des hommes illustres dans les belles Lettres, qui finirent leur carrière cette année. Le premier qui se présente, est Geoffroi ou Geoffroi de Calignon, Chancelier de Navarre, natif de Grenoble en Dauphiné, à qui peu d'hommes peuvent être comparés, par rapport à l'esprit & au savoir. Il avoit beaucoup d'expérience & de dextérité dans les affaires, & une douceur de mœurs admirable. Dès ma première jeunesse, j'avois été au collège une étroite amitié avec lui; les guerres, l'absence, & différentes circonstances, firent que dans la suite cette amitié fut peu cultivée; mais nous l'avions renouée dans ces derniers tems. J'ai travaillé avec lui pendant trois ans entiers à procurer l'Edit de Nantes (1). A l'âge de cinquante-six ans & quelques mois, il fut attaqué de la maladie dont il mourut; cet homme, qui avoit toujours été si enjôlé, tomba tout

HENRI  
IV.  
1606.

Le Prin-  
ce Philip-  
pe de  
Nassau  
épouse  
Eléonore  
de Bour-  
bon.

Mort de  
Geoffroi  
de Cali-  
gnon.

(1) Et dans le cours de cette négociation, je retrouvai dans lui cette droiture & cette aimable candeur, que j'y avois remarquées dans le tems de notre première connoissance. Aussi malgré les affaires importantes qui nous occupèrent depuis, lui dans le rang distingué qu'il tenoit au Conseil, moi dans ma charge de Président au Parlement, nous recommençâmes alors à nous voir très-souvent. C'étoit dans ces visites fréquentes que nous nous faisions part l'un à l'autre des vûes particulières que nous pouvions avoir au sujet du bien public. Cette communication de nos sentimens & de nos idées, étoit le souffle qui servoit à ranimer notre ancienne amitié, que le tems sembloit vouloir affaiblir. Aussitôt que j'appris qu'il étoit retenu au lit, quoi qu'il y eût tout lieu de craindre qu'il ne fût attaqué de la maladie contagieuse, qui renoit alors, je ne le quittai point, jusqu'à ce que la contagion s'étant communiquée à tout le voisinage du logis de mon ayeul, que j'habitois alors, m'obligea de sortir de Paris avec mon épouse & une partie de ma maison. Je ne le fis cependant qu'après avoir été dire adieu à mon ami. Alors il paroïssoit se porter un peu mieux; outre cela quoique

je pusse appréhender des suites de sa maladie, Jean Martin Médecin célèbre, sous qui dans notre jeunesse nous avions étudié tous deux au collège de Bourgogne, avoit dissipé toutes mes craintes, & m'avoit assuré que la maladie étoit hors de danger, à moins qu'il n'arrivât quelque nouvel accident. Plein de cette espérance j'attens, je m'en éloignois de Paris, & j'avois pris avec mon épouse la route de Périgord, où la Vicomtesse de Bourdillon ma sœur faisoit sa résidence, lorsqu'en sortant de la Rochelle je reçus la triste nouvelle de la mort de mon ami. On peut juger combien je fus sensible à cette perte. Par ce coup je me vis privé non-seulement d'un ami fidèle, mais encore d'un sage conseil. En effet, si dans le projet que j'avois formé d'écrire cette histoire, si dans l'obligation que ma charge m'imposoit de travailler au bien public, je puis me flatter de quelque succès, je dois avouer ici que j'en suis uniquement redevable aux avis salutaires de ce grand homme, qui m'a guidé comme par la main dans la droite route que je devois suivre. A l'âge de 60. Ans.

**MEMOIRE IV. 1666.** à coup dans une sombre mélancolie. Comme il étoit dans un grand affoupissement causé par une pesanteur de tête, je lui parlai, & ma voix le réveilla. Il me dit ces mots : Les gens de bien ne doivent pas être attachés à la vie. Paroles d'un triste augure, qui annonçoient la mort prochaine, & les malheurs dont l'Etat étoit menacé (1).

**De Philippe des Portes.** Philippe des Portes de Chartres, mourut le 6. d'Octobre près du Pont-de-l'Arche, dans l'abbaye de Bonport, dont il étoit Abbé, âgé de soixante & un ans. Il mena une vie fort douce, toujours prêt à obliger tout le monde. Il s'adonna à la Poésie avec beaucoup de succès ; ensuite, qu'après Ronfard, du Bellai, & de Belleau, on peut dire que ce fut un de nos premiers Poètes. Son talent pour les vers ne l'empêcha point d'entrer dans les plus grandes affaires. Dans le tems que le Duc de Joyeuse étoit tout-puissant à la Cour, sous le regne de Henri III. il étoit lui-même tout-puissant auprès de ce Duc. Lorsqu'il eut été tué (2), il quitta la Cour, & se remit à l'étude. Ce fut alors qu'il travailla à sa paraphrase des Pseaumes en vers François, Ouvrage très-estimable.

**De Renauld de Beaulne.** Peu de tems après, Renauld de Beaulne, Archevêque de Sens, dont j'avois toujours cultivé l'amitié depuis mon enfance, après avoir bien servi le Roi & l'Etat toute sa vie, rendit enfin son ame à Dieu, âgé de près de 80. ans. Il soutint toujours le parti du Roi dans les tems les plus faibles, comme on l'a pu voir dans le cours de cette histoire ; il avoit coutume de dire, que le salut de l'Etat étoit celui de la Religion, & que l'Etat ne pouvoit se maintenir, si on ne maintenoit l'ordre de la succession légitime. C'est pour cela, que quoiqu'il méritât plus que qui ce fût, d'être revêtu de la pourpre Romaine, elle lui fut toujours refusée. Nous dirons ailleurs (3) tout ce que nous pourrions ajoûter ici au sujet de son esprit, de sa douceur, & de son tempérament admirable (4).

II

(1) Calignon laissa deux fils, tous deux héritiers des vertus de leur pere, & qui se seroient illustrés comme lui, s'ils eussent vécu dans des tems plus heureux, & que le Ciel leur eût conservé la mere qu'il leur avoit donnée. Le mort eoleva cette Dame de mérite peu de tems après cet époux qu'elle avoit toujours tendrement aimé. Je ne m'entendrais pas davantage sur les vertus de ce grand homme. Content de ce léger hommage que je rends à l'amitié qui fut entre nous, j'ai d'ailleurs assez souvent parlé de lui avec éloges dans tout le cours de cette histoire, pour ôter me flatter qu'il ne sera pas inconnu.

Tandis que je cherchois à m'éloigner de la contagion, je ne pus éviter le chagrin que me causèrent les tristes nouvelles que je reçus dans tout mon voyage. En effet, ce fut pendant ce tems-là que je perdis encore deux autres illustres amis, Philippe des Portes &c. MS. du Roi.

(2) A la bataille de Coutras.

(3) Dans les mémoires de la vie de M. de Thou, où il en est parlé fort au long, & sur-tout de son tempérament singulier.

(4) Je ne dois pas oon plus passer sous silence René Choppin originaire d'Anjou, Avocat célèbre au Parlement de Paris, traversé outre cela dans le Droit François, sur-tout dans le Droit coutumier, & dans la connoissance de l'histoire des Ordres Religieux, qu'il a éclaircie par plusieurs savantes recherches. Dans le tems de nos divisions il avoit eu l'imprudence d'embrasser le parti de la ligue. Par-là il s'étoit fait beaucoup d'ennemis. Aussi à la réduction de Paris se trouva-t-il du nombre de ceux qu'on vouloit chasser de cette capitale. Dans cette triste conjoncture il eut recours à la protection, dont l'avoit honoré le feu premier Périfcor de Thou mon pere, sous les yeux duquel il avoit exercé sa profession pendant vingt années. Je mis donc tout en œuvre pour empêcher qu'il

Il me reste à parler de Juste Lipse ; mais j'en dirai peu de chose ; ses écrits immortels font suffisamment son éloge. Il naquit à Essen, à trois lieues de Bruxelles, d'une famille honnête & ancienne. Sa vertu & son érudition furent sa noblesse. Il mourut cette année à Louvain, âgé de cinquante-neuf ans, après avoir consacré toute sa vie aux travaux littéraires. Il avoit toujours été très-attaché à Joseph Scaliger, dont il étoit aussi très-aimé. Scaliger par son exemple, engagea plusieurs Savans de son siècle à célébrer sa mémoire. Il lui éleva un superbe monument à Leyde, conjointement avec Hugue Grotius ; Dominique Baudius, Daniel Heinsius, & autres.

HENRI  
IV.  
1606.  
De Juste  
Lipse.

Je finirai par Elie Putschius d'Anvers, originaire d'Augsburg, qui étoit d'une bonne famille. Il alla s'établir avec son pere & sa mere à Staden, ville considérable de Saxe, peu éloignée de Hambourg. Il y fit ses études. Après la mort de son pere, sa mere se remaria : son beau-pere prit un grand soin de son éducation. Il alla ensuite à Leyde, & par le conseil de Scaliger, il entreprit de donner une édition des Grammairiens Latins, & en vint à bout. Mais dans le tems qu'il préparoit des notes, ce jeune homme, dont le sçavoir donnoit de grandes espérances, étant retourné à Staden, fut attaqué de la peste, & mourut à l'âge de vingt-cinq ans & quelques mois (1).

D'Elie  
Put-  
schius.

qu'il ne fût exilé ; & j'obtins en effet qu'il resteroit à Paris. Enûn chargé d'années, il mourut le second de Février, âgé de soixante & dix ans, laissant ses affaires fort en désordre, & fut enterré dans l'Eglise de S.

Denoit. Il me reste à parler &c. MS. du Roi.

(1) Conrad Ritterhusius, son intime ami, fit son éloge. La mort enleva aussi cette année Laurent Rodoman. MS. du Roi.

*Fin du Livre cent trente-sixième.*



HIS-

# HISTOIRE DE JAQUES AUGUSTE DE THOU.

LIVRE CENT TRENTE-SEPTIEME.

## S O M M A I R E.

**L**E Roi nomme le Cardinal de Joyeuse son Plénipotentiaire en Italie. Causes du démêlé de Paul V. avec la République de Venise. Le Sénat fait mettre deux Prêtres en prison. Plusieurs décrets faits contre le Clergé. Paul V. se plaint de la conduite du Sénat. Remontrances faites au Pape par l'Ambassadeur de Venise. Réponse du Pape. Secondes remontrances faites au Pape. Les Cardinaux de la faction Espagnole excitent le Pape à tenir ferme. Le Pape envoie deux brefs à son Nonce pour le Sénat de Venise. Mort du Doge Grimani. Leonard Donato lui succède. Le Sénat envoie Pierre Duodo à sa Sainteté. Réponse du Sénat aux deux brefs du Pape. Le Pape lance un interdit sur la République. Les Vénitiens ne gardent point l'interdit. Les Jésuites & les Moines de nouvelle fondation se retirent de Venise. La République fait des préparatifs de guerre. Le Sénat fait écrire contre l'interdit. Doctrine de Gerson touchant les censures. Le Sénateur Antonio Quirini écrit contre l'interdit. Autre Ouvrage contre l'interdit. Précis de l'Ouvrage de Fra-Paolo, sur cette matière. Ecrit anonyme contre les censures, réfuté par Bellarmin, & justifié par Jean Marsilio. Bellarmin réfute les deux opuscules de Gerson. Autre Ouvrage de Fra-Paolo pour réfuter Bellarmin. Divers écrits pour ou contre les censures. Jean Marsilio est cité au tribunal de l'Inquisition de Rome. Il se justifie par un écrit. Fra-Paolo est aussi cité à l'Inquisition. Le Pape fait des préparatifs de guerre. Lettres artificieuses de Philippe II. à Paul V. Politique du Roi d'Espagne. Il envoie à Venise François de Castro en qualité d'Ambassadeur extraordinaire. Le Cardinal de Joyeuse envoyé par Henri aux Vénitiens pour accommoder le différend, arrive à Venise. Plaintes du Sénat contre les Jésuites. Ils sont bannis à perpétuité. Le Sénat souscrit aux demandes du Pape. Le Cardinal de Joyeuse arrive à Rome. Le Pape lui donne audience; & refuse toutes conditions d'accommodement, à moins que les Jésuites ne soient rétablis. Le Cardinal du Perron tâche de gagner le Pape. Le Pape se rend aux raisons du Cardinal. Entreprises des Espagnols pour empêcher l'accommodement. Le Cardinal de Joyeuse retourne à Venise. Il publie le  
bref

*Bref de révoation de l'interdit. Les Espagnols deviennent suspects aux Vénitiens. Attentat contre Fra-Paolo. Le Sénat condamne les assassins. Modération du Sénat.*

## A U T E U R S

QUE MR. DE THOU A SUIVIS DANS CE LIVRE.

*Ecrits pour & contre les censures de la Cour de Rome, publiés en ce tems-là. Lettre du Cardinal du Perron. Lettres de Philippe de Canaye de Freynes. Relation abrégée des négociations du Cardinal de Joyeuse. Decrets du Sénat de Venise.*



A cérémonie du batême des enfans de France étant achevée, le Roi envoya en Italie au mois de Septembre, en qualité de Plénipotentiaire, le Cardinal de Joyeuse. Comme il étoit Doyen du sacré collège, & de plus revêtu de toute l'autorité du Roi, sa négociation étoit très-capable de terminer le démêlé de la Cour de Rome avec la République de Venise. C'est ici le lieu de rapporter sans interruption l'origine, le progrès, & la fin d'un fâcheux différend, qui jetta le trouble & la confusion, non-seulement dans toutes les provinces de l'Italie, mais encore dans d'autres pais éloignés. La République trouvoit, que le Pape entreprenoit sur ses loix, sur ses privilèges, & sur la liberté publique; le Pape de son côté se plaignoit, que la République portoit des atteintes mortelles aux immunités Ecclésiastiques & à l'autorité du S. Siège. De ces reproches mutuels, on en étoit venu de part & d'autre à des écrits pleins de fiel & d'amertume, & enfin à de grands préparatifs de guerre. Telles furent à peu près les causes de ce scandaleux démêlé.

HENRY  
IV.

1606.

Le Roi  
nomme  
le Cardinal  
de Joyeuse  
son Plénipotentiaire en  
Italie.

Bresciano Moine de l'Ordre de Saint Augustin, avoit porté sa brutalité, jusqu'à violer une fille d'onze ans. Pour cacher ce crime par un plus grand encore, il l'avoit inhumainement massacrée. Les supérieurs de son Ordre s'étant contentés de le condamner aux galères, le Sénat indigné de leur indulgence, fit arracher le Moine de son monastère, instruisit son procès à la rigueur, & le condamna à être coupé en quatre quartiers. Ce jugement fut suivi d'un autre moins rigoureux à la vérité, mais aussi triste. Un Dominicain, nommé Antoine, ayant eu l'insolence d'accompagner en habit de deuil son frere condamné au bannissement, le Sénat le bannit lui-même à perpétuité.

Causes du  
démêlé  
de Paul  
V. avec  
la République de  
Venise.

Depuis peu le Conseil des Dix avoit fait arrêter & jeter dans les cachots deux Prêtres, convaincus de crimes énormes. Le premier, nommé Scipion Saraceno, Chanoine de Vicenze, déjà deshonoré par ses débauches,

Prêtres  
emprisonnés.

Tome X.

R

ches,



HENRI  
IV.  
1606.

ches, avoit long-tems sollicité une Dame de ses parentes (1): irrité de ses refus, il avoit ôté, au mépris de l'honnêteté & de la sûreté publique, aller chez elle, comme chez une courtisane, & lui faire les dernières insultes. Le second de ces Prêtres se nommoit Brandolin-Valdemarin, natif de Forli, & Abbé de Nerveze. Il étoit atteint & convaincu d'avoir exercé plusieurs brigandages dans le territoire de Treviso; d'avoir empoisonné plusieurs personnes, entre autres un Prêtre complice de ses crimes; d'avoir fait assassiner son pere & son frere; d'avoir abusé de sa propre sœur; d'avoir commis mille impiétés; & d'avoir employé la magie & le sortilège, pour satisfaire ses passions brutales.

Plusieurs  
décrets  
portés  
contre le  
Clergé.

A ces exemples de sévérité, il faut ajouter ce décret du Sénat, porté trois ans auparavant: il enjoignoit à tous les Gouverneurs des villes & places de la seigneurie, de prendre garde que les Religieux & les Prêtres, les collèges & les communautés, les laïcs mêmes, n'entreprissent à l'insçu & contre le gré du Sénat, de bâtir Eglises, monastères ou hôpitaux dans l'étendue du gouvernement; il menaçoit de bannissement tous ceux qui contreviendroient à la défense, & confisquoit au profit du Domaine, l'édifice & le fonds sur lequel il se trouveroit bâti.

Le Sénat ne se montra pas plus favorable aux Ecclesiastiques en 1605. à l'occasion que je vais rapporter. François Zabarella Docteur de Padoue, venoit de révéndiquer sur un certain Corsato Corsaci quelques arpens de terre, chargés d'une redevance au monastère de Sainte Marie di Praglla, de l'Ordre de Saint Benoit. Ces Religieux prétendirent avoir le droit de retrait féodal sur ces terres, en vertu de leur domaine direct. Le Sénat, devant qui l'affaire fut portée, jugea en faveur de Zabarella: il accompagna son arrêt d'un décret qui défendoit aux Religieux & à tous les Ecclesiastiques, de s'autoriser jamais de ce prétendu droit de retrait, ni de tout autre titre, quel qu'il pût être, pour s'attribuer la propriété des terres que les laïcs voudroient aliéner.

La sage prévoyance de la République alla encore plus loin. Le décret porté en l'année 1536. pour le seul territoire de Venise, fut étendu à toutes les terres de la seigneurie. Il y étoit défendu aux laïcs de donner, de laisser, ou d'engager à perpétuité leurs biens au Clergé: il étoit de plus ordonné par ce décret qu'on vendroit dans le cours de deux années les biens aliénés en faveur des Ecclesiastiques, & que les deniers qui en proviendroient, seroient délivrés à ceux à qui ils appartiendroient de droit. La République vouloit encore en faveur des Ecclesiastiques que les biens fonds ne pussent être vendus, donnés, ou aliénés, sans une permission spéciale du Magistrat, & que cette permission ne fût jamais accordée qu'à condition que les pieuses aliénations se feroient avec les mêmes formalités, que se font les aliénations des biens publics: elle déclaroit nulle toute aliénation faite autrement; menaçoit de peine corporelle les Notaires qui en auroient dressé l'acte, & confisquoit le bien.

CL4

(1) Qui étoit honnête femme. MS. du Roi.

Clément VIII. ce Pape si recommandable par sa modération & par sa sagesse, avoit toujours cru devoir dissimuler tous ces actes de juridiction, que le Sénat cependant faisoit à ses yeux. Paul V. son successeur pensa tout autrement. A peine fut-il assis sur le trône de Saint Pierre, qu'il en fit des plaintes secrètes à l'Ambassadeur de la République. Son mécontentement éclata même dès le mois d'Octobre suivant. Dans une audience publique qu'il donna à l'Ambassadeur, il reprocha au Sénat d'avoir profité de la vacance du saint Siège, pour défendre aux Ecclesiastiques, par un décret tout nouveau, d'acquérir des biens fonds: qu'à la vérité cela leur étoit défendu par quelques Conciles; mais que le Concile de Trente avoit levé cette défense: que ce saint Concile devoit l'emporter sur les autres, & que ses décisions devoient abroger toute loi, ancienne ou nouvelle, qui s'y trouveroit contraire; que le nouveau décret du Sénat étant de ce genre, il prétendoit qu'il fût abrogé.

L'Ambassadeur ayant fait part au Sénat des nouvelles prétentions du Pape, il en reçut de nouvelles instructions, avec lesquelles il se présenta dès le mois suivant à l'audience du S. Pere. Il tâcha de lui persuader que le nouveau décret ne donnoit aucune atteinte aux immunités Ecclesiastiques, puisqu'il ne regardoit que les biens des laïcs: que le Prince, qui ne reconnoît que Dieu au-dessus de lui, pouvoit disposer de ces biens selon les loix & les statuts de l'Etat: que ce décret n'enjoignoit rien aux Ecclesiastiques: qu'il ne leur ôtoit point le prix des choses aliénées ou laissées en leur faveur, mais seulement la propriété & la possession des terres & des immeubles; & cela, parce qu'il étoit à craindre qu'avec le tems les laïcs, seuls obligés de porter les charges ordinaires & extraordinaires de l'Etat, ne se vissent enfin privés de ces sortes de biens, & ne laissassent la République sans forces & sans ressources, par l'impuissance où ils se trouveroient de contribuer aux besoins les plus pressans.

A ces raisons de politique l'Ambassadeur ajouta l'exemple de plusieurs Rois & de plusieurs Princes, pour prouver que le Sénat ne prétendoit pas innover par son dernier décret. Les constitutions des Empereurs Valentinien, Valens, & Gratien furent citées, de même que cette lettre de Saint Jérôme à Neptien, dans laquelle ce Pere n'ose improuver la loi, quoiqu'il la trouve un peu trop dure pour les Ecclesiastiques. L'Ambassadeur fit voir, que Charlemagne avoit porté la même loi en Saxe; que tous les Rois de France, depuis Saint Louis jusqu'à Henri III. avoient fait des ordonnances conformes à cette loi; qu'Edouard III. en Angleterre, & Charles-Quint en Flandre, avoient réglé la même chose, & que la constitution de cet Empereur avoit eu l'approbation de la Faculté de Louvain. Il lui représentoit que cette loi s'observoit dans le Portugal, dans l'Arragon, dans l'Etat de Gènes, dans le duché de Milan; & enfin que les plus habiles Jurisconsultes, & même le plus grand nombre, soutenoient que le décret ne violoit en aucune manière les droits & les immunités Ecclesiastiques.

Toutes ces raisons & toutes ces autorités ne firent aucune impression sur l'esprit de Paul V. Il répondit à l'Ambassadeur, qu'il étoit résolu d'envoyer au Sénat un bref comminatoire; & à l'instant pour lui inspirer quelque crainte,

HABESSE  
1 V.  
1606.

Paul V. se  
plaint de  
la con-  
duite du  
Sénat.

Remou-  
trances  
faites au  
Pape par  
l'Ambas-  
sadeur de  
Venise.

Réponse  
du Pape.

Н 7711  
IV.  
1606.

Secondes  
remon-  
trances  
faites au  
Pape.

il lui en montra un semblable déjà imprimé contre les Gênois, parce qu'ils inquiétoient les peres de l'Oratoire dans leurs fonctions. Lui ayant dit ensuite avec assez de hauteur, qu'il vouloit que la République lui donnât promptement satisfaction, il blâma aigrement le Sénat de retenir depuis si long-tems en prison Saraceno & Valdemarin, au mépris de l'immunité Ecclésiastique: que si par hazard le Sénat avoit quelques privilèges contraires au droit de l'Eglise, il devoit les communiquer au plutôt au saint Siège.

Quelques jours après l'Ambassadeur revint trouver le Pape, avec deux brefs trouvés dans les archives du Vatican, l'un de Clément VII. & l'autre de Paul III. & qui tous deux autorisoient la juridiction du Sénat de Venise sur les Ecclésiastiques. Le Pape, obstiné à détruire cette juridiction, qui choquoit si fort son autorité, soutint que les brefs allégués la resserroient dans des bornes étroites, & que d'ailleurs la bulle in *Cena Domini* la révoquoit absolument. Il s'emporta encore contre le décret du Sénat, qui défendoit de bâtir de nouvelles Eglises sans sa permission, & demanda que ce décret fût supprimé.

Pour soutenir la juridiction de la République sur l'Ordre Ecclésiastique, l'Ambassadeur fit connoître au Pape, que cette juridiction étoit fondée sur une louable coutume, & confirmée par un exercice constant de plusieurs siècles, qui valoit bien un privilège particulier: qu'après tout, le Clergé ne tenoit point de Dieu le droit qu'il s'attribuoit de ne point relever du tribunal du Prince, pour les délits que Justinien appelle civils; mais que la seule bonté des Princes l'en avoit laissé jouir depuis l'an 400. jusqu'à l'an 1220. que le Code Théodosien & le Code Justinien prouvoient assez cette vérité: qu'au reste l'immunité Ecclésiastique ne regardoit que le tribunal du Magistrat, & non celui du Prince.

L'Ambassadeur avoit, qu'on ne pouvoit ignorer que les Papes depuis l'année 1160. jusqu'à l'année 1220. n'eussent fait plusieurs constitutions pour établir l'exemption Ecclésiastique; mais il prétendoit que la République exerçoit sa juridiction sur le Clergé depuis l'an 420. Selon lui, l'indulgence & les privilèges des Empereurs ne pouvoient diminuer la juridiction d'une République toujours indépendante de l'Empire. Il représentoit que le Sénat s'étoit relâché de son droit en faveur du Clergé, pour les petits délits; mais qu'il s'étoit toujours réservé toute sa juridiction dans les cas importants: que les Papes y avoient consenti jusqu'à l'année 1474. que depuis ce tems-là les Papes Sixte IV. Innocent VIII. Alexandre VI. & Paul III. avoient par leurs bulles confirmé le Sénat dans l'exercice d'une juridiction, qui cependant embrassoit toutes les terres de la seigneurie, qui faisoit tous les délits, & nommément le vol, & qui comprenoit tous les sujets, sans que les Ecclésiastiques en fussent exempts, non pas même les Religieux mandians, d'ailleurs si distingués par tant de privilèges: que cette juridiction n'étoit pas une de ces coutumes qui s'établissent sur les débris d'une loi écrite, & qui ne se fait valoir que par une longue prescription, dont personne n'a pu voir la naissance: coutume cependant, qui au sentiment de tous les Jurisconsultes, a force de loi, & peut contrebalancer une bulle & un privilège du Pape; mais que cette juridiction étoit la liberté naturelle antérieure, à l'exemption Ecclésiastique, & à laquelle

aucune constitution de Pape, qui n'auroit pas été acceptée, ne pouvoit déroger: que l'exemption Ecclésiastique établie par les constitutions du saint Siège, n'avoit jamais eu lieu pour les crimes de lèse-Majesté, dans aucun Royaume ni dans aucun Etat; puisque le Magistrat civil connoissoit toujours de ce crime, & même des oppositions qui naissoient au sujet des taxes que le Prince ou la République imposoit au Clergé.

Toutes ces raisons de Droit furent suivies de plusieurs exemples: L'Ambassadeur faisoit voir qu'en France, le plus ancien des Royaumes, les Rois & les Magistrats en son nom, exerçoient une juridiction si souveraine sur le Clergé, que tout juge, un simple commissaire même, pouvoit faire arrêter un Ecclésiastique; que l'accusé étoit obligé de s'affeoier sur la sellette; que là il pouvoit à la vérité décliner le tribunal, & demander son renvoi pardevant le juge Ecclésiastique, mais qu'on ne lui accordoit purement & simplement ce renvoi, que pour le délit commun; que par rapport au délit privilégié, le juge civil instruisoit le procès avec le juge Ecclésiastique; qu'après la sentence prononcée par ces deux juges, l'accusé ne pouvoit être élargi, avant que les pièces du procès eussent été communiquées au Procureur du Roi, afin que s'il lui plaisoit d'appeller du jugement, l'accusé ne pût point se soustraire à l'autorité Royale. Que dans plusieurs Etats de l'Italie, les Ecclésiastiques pouvoient être arrêtés, même sans monition par le Magistrat, lorsqu'ils étoient déguisés, & qu'en ce cas l'exemption & les décrets des Papes n'étoient d'aucune efficace: qu'en Espagne on agissoit de même contre les Ecclésiastiques dans le cas de violence, & de port d'armes: que quoique les Papes eussent plusieurs fois entrepris d'établir dans l'Etat de Venise l'exemption Ecclésiastique pour le délit, la sérénissime République avoit constamment défendu sa juridiction: que le Prince n'auroit qu'un vain titre, si établi de Dieu seul, il n'avoit pas le droit de punir, dans la seule vue du bien public, tous ses sujets de quelque condition qu'ils fussent: qu'on ne pouvoit donc accuser le Sénat d'avoir franchi les bornes de sa puissance dans tout ce qui venoit de se faire: qu'il avoit seulement fait usage de sa liberté naturelle; liberté jusqu'alors très-légitime, autorisée dès ces premiers tems, par le consentement tacite des Papes, & depuis quelques siècles par l'approbation formelle du S. Siège.

Ce discours parut faire impression sur l'esprit du Pape. Il réduisit à trois points tous les sujets de plaintes qu'il avoit contre la République; au décret de 1603. qui défendoit de bâtir de nouvelles Eglises; à celui de 1605. qui empêchoit le Clergé d'acquiescer des biens immeubles; & à la juridiction sur les Ecclésiastiques poussée trop loin: il vouloir que le Sénat lui donnât une prompte & entière satisfaction sur ces trois articles.

Le Cardinal Jean Delfino, pour prévenir le scandaleux éclat qu'il prévoyoit, ne cessoit d'aller du Vatican à l'hôtel de l'Ambassadeur de Venise, & d'avoir des conférences avec Augustin Nani, avec l'Ambassadeur de France, & avec Augustin Valerio, Cardinal respectable par sa vieillesse, également pieux & savant: mais ces vûes de paix & de conciliation ne pouvoient être du goût de la plupart des Cardinaux, qui songeoient moins à établir l'exemption Ecclésiastique, qu'à satisfaire leur ambition. On les accusoit publiquement de vouloir engager dans une fâcheuse affaire, le Pape, né &

H. H. H. H.  
IV.  
1606.

Le Pape,  
gagné par  
les raisons  
de l'Ambas-  
sadeur,  
se rebelle-  
ches.

FINES  
IV.  
1506.

Les Car-  
dinaux  
de la fac-  
tion Es-  
pagnole  
excitent  
le Pape à  
tenir fer-  
me.

élevé dans la mollesse, afin que ne pouvant s'en débarrasser, il en contractât un chagrin & une langueur qui le conduisît au tombeau.

Ceux qui irritoient le plus l'esprit du Pape, étoient les Cardinaux Pompée Arrigone, & Paul Sfondrate, Prélat qui avoit plus d'effronterie que d'esprit, & qui étoit tout dévoué à l'Espagne. Tous deux soufisoient par leurs écrits le feu de la division. Ils étoient secondés par Ferdinand Pacheco Duc d'Escalona, Ambassadeur de Philippe II. Les vœux de ce Ministre étoient d'engager le Pape à faire la guerre aux Vénitiens, afin de pouvoir par-là se venger d'une République qu'il haïssoit depuis long-tems, & de mettre le Pape dans la nécessité d'implorer par foiblesse le secours de l'Espagne, qu'il lui représentoit tout prêt. Supposé même qu'on préférât un bon accommodement à une guerre ruineuse, le Duc d'Escalona prévoyoit que le Pape ne pourroit rien conclure sans le consulter; & qu'il lui seroit aisé de s'attribuer, ou en tout ou en partie, l'honneur d'une réconciliation que le Roi de France, très-respecté & aimé du Sénat, vouloit ménager seul à l'exclusion de tout autre.

Valerio & Desino eurent bien de la peine à obtenir qu'on ne fit aucune procédure, avant que le Sénat eût envoyé une nouvelle Ambassade pour apaiser le Pape. En effet le Sénat venoit de nommer Ambassadeur extraordinaire à Rome Léonard Donato, le Sénateur le plus distingué du grand collège, par son intégrité, par sa prudence, & par une longue expérience dans les affaires; mais des hommes turbulents & inquiets avoient déterminé le Pape, toujours irrésolu de son naturel, à pousser vivement cette affaire. Aussi-tôt il envoya à son Ambassadeur auprès de la République, deux brefs adressés au Doge Marin Grimani, pour être communiqués au Sénat. Ces deux brefs se trouverent entièrement les mêmes. Celui qui renfermoit les censures, étoit resté à Rome par la méprise de quelque Secrétaire du Pape. L'Ambassadeur de sa Sainteté les envoya le jour de Noël au palais du Doge, à l'heure même que ce Prince renvoyoit les derniers soupers. Ce contre-tems empêcha qu'on ne les ouvrit. Après les obsèques du Doge, le Sénat s'assembla, de peur que la République dénuée de Chef, ne souffrît quelque préjudice: tous les suffrages se réunirent en faveur de Léonard Donato. Le Sénat nomma en sa place Ambassadeur extraordinaire à Rome, le Chevalier Pierre Duodo, déjà illustre par plusieurs Ambassades.

La lecture de ces deux brefs tout semblables, se fit enfin en plein Sénat. Le Pape s'y plaignoit en termes amers de cet ancien décret, renouvelé depuis peu, & étendu à toutes les terres de la seigneurie: il enjoignoit au Sénat, sous peine d'excommunication déjà encourue, de le révoquer, de le biffer, & de le faire déclarer nul dans tout l'Etat de Venise, & le menaçoit même de recourir à des remèdes encore plus violents, sans citation préalable, s'il n'obéissoit sans réserve & sans retardement.

Le Sénat répondit à l'Ambassadeur du Pape, qu'après avoir sérieusement examiné ses décrets anciens & nouveaux, il n'y trouvoit rien de contraire à l'autorité du Pape; rien au moins que la République ne fût en droit de statuer, puisqu'elle ne reconnoissoit point de supérieur, & qu'elle seule

Brefs au  
Sénat de  
Venise.

Léonard  
Donato  
dû Do-  
ge.

Premier  
bref du  
Pape au  
Sénat.

Réponse  
du Sénat  
au pre-  
mier  
bref.

seule devoit régler quelles sortes d'édifices on élèveroit dans ses Etats, & examiner quelles sortes de gens s'établiront dans la patrie. Que pour ce qui étoit du décret qui défendoit aux laïcs d'aliéner leurs biens en faveur de l'Eglise, le Sénat s'étoit contenté de spécifier les biens immeubles, afin de conserver toute sa force à un Etat, que le ciel avoit ce semble opposé aux efforts des Infidèles, comme le plus fort boulevard de toute la Chrétienté : que de si puissantes considérations faisoient croire au Sénat, que les Vénitiens n'avoient point encouru les censures du S. Siège : que le Pape, aussi prudent & aussi sage qu'il étoit, examinerait mieux les choses avant que d'insister sur les menaces qu'il faisoit.

Haus  
IV.  
1666.

Le Pape fit lire en plein consistoire la réponse du Sénat, en présence de l'Ambassadeur de Venise. On ne peut exprimer quel fut son emportement, lorsqu'il fut que celui des deux brefs qui concernoit les deux Prêtres prisonniers, étoit par méprise resté à Rome. Dans sa colère il dit, que les raisons du Sénat étoient frivoles, & qu'il en viendrait aux dernières extrémités, pour le punir de sa désobéissance. Il toucha en passant les biens emphytéotiques, que le Droit met dans le rang des biens patrimoniaux ; mais comme le Sénat n'avoit rien dit de ces sortes de biens dans ses décrets, on garda là-dessus dans la suite un profond silence.

On étoit au commencement de Février, & Duodo, qu'on attendoit avec impatience, & qu'on croyoit devoir arriver bien plutôt, n'arriva qu'à la fin du mois. Pendant qu'il étoit en marche, le Pape avoit fait porter à Venise le second bref concernant les deux Prêtres prisonniers, adressé au Doge Grimani mort depuis deux mois. Le Nonce le présenta au Sénat le 26. de Février. Il ordonnoit, sous peine d'excommunication déjà encourue, qu'on lui remit Saraceno & Valdemarin que le Sénat retenoit en prison, en vertu d'une juridiction contraire, disoit-il, aux saintes constitutions, & qui n'étoit appuyée que sur des privilèges mal-entendus : il ajoutoit que la coutume n'avoit aucune force dans des cas semblables ; que les privilèges avoient dû lui être envoyés pour être examinés ; qu'à la lecture qu'il en avoit faite, il avoit reconnu que le Sénat avoit passé les bornes de sa juridiction.

Second  
bref du  
Pape au  
Sénat de  
Venise.

La réponse du Sénat fut, que remettre au Pape ces prisonniers, c'étoit se dépouiller d'un droit que la République avoit toujours très-légitimement exercé du consentement & de l'approbation du S. Siège : que les premiers fondateurs de la République avoient reçu immédiatement de Dieu leur puissance, & qu'ils l'avoient transmise sans interruption à leurs descendants : que l'exercice d'une puissance si légitime n'avoit jamais été porté au-delà de ses justes bornes, & qu'il se flattoit que sa Sainteté approuveroit enfin les réglemens que les Vénitiens avoient cru absolument nécessaires dans la plus exacte justice, pour la gloire de Dieu, pour la tranquillité publique, & pour le bon exemple.

Réponse  
du Sénat  
à ce bref.

Telle étoit la situation des affaires, lorsque Duodo, Ambassadeur extraordinaire de la République, arriva à Rome. Le Pape l'admit à son audience, plutôt par considération pour sa personne, que par un esprit de

Démarches  
inutiles de

**HISTOIRE**  
 IV.  
 1606.  
 L'Ambassadeur de Venise.  
 de paix, puisque la sentence d'excommunication étoit déjà imprimée. Ce fut en vain que Duodo alla sauver tous les Cardinaux, qu'il leur représenta l'importance de cette affaire, & l'indigne affront fait à la République; affront qui intéressoit tous les Princes de la Chrétienté: ce fut inutilement qu'il mit tout en usage pour arrêter, ou pour suspendre au moins la violence du Pape, jusqu'à ce qu'on pût entrer de part & d'autre dans des vues d'accommodement; il ne reçut que de belles paroles. La sentence d'excommunication ayant été affichée aux lieux ordinaires le 17. d'Avril, il sortit de Rome sans prendre congé du Pape, & s'en retourna à Venise avec Augustin Nani.

**Le Pape lance un interdit sur la République.**  
 Le Pape avoit à la vérité parlé plusieurs fois dans son consistoire de son différend avec les Vénitiens; mais content de ses propres résolutions, il ne s'étoit guères soucié de demander l'avis des Cardinaux. Il le fit lorsqu'il se fut parti eut été pris; & leurs avis se trouverent conformes à ses volontés. Il envoya à tous les Evêques de la seigneurie la sentence d'excommunication, avec ordre à chacun de la publier dans son diocèse. Dans cette sentence le Pape abrogeoit les décrets en question; & dès le moment de la publication il jettoit l'interdit sur tout l'Etat, sur le Doge, & le Sénat, présent & à venir, si dans vingt-quatre jours la République ne révoquoit ses décrets, & ne remettoit les Prêtres prisonniers entre les mains du Nonce. Soit crainte, soit espérance, peu d'Evêques obéirent. Barbaro Patriarche d'Aquilée paroissant disposé à publier dans son diocèse le bref de sa Sainteté, le Doge Donato le menaça en termes vifs du bannissement, harangua le peuple de dessus la tribune, & lui déclara qu'il ne s'agissoit point de Religion entre le Pape & les Vénitiens, mais du salut & de la liberté de la patrie. Tous les Prélats sujets de la République eurent ordre de faire le Service divin à l'ordinaire dans toutes les Eglises, portes ouvertes. Presque tous obéirent; cependant Vendramino Patriarche élu de Venise, se retira à Padoue, Barisoni Provincial des Jésuites sortit de Venise avec tous ceux de sa Compagnie, & ils ne furent suivis que par les Moines de nouvelle fondation. Les Religieux des anciens Ordres, uniquement attentifs à remplir les devoirs de leur état, restèrent dans leurs monastères, sous la conduite de leurs supérieurs.

**La République se prépare à la guerre.**  
 Comme il étoit aisé de juger que des reproches on pourroit en venir aux armes, les Vénitiens, pour n'être point surpris, se mirent sur la défensive. Ils firent équiper de tous leurs agrets les vingt-cinq galères appellées *Pajatinas*, parce qu'elles veillent à la sûreté du palais. On tira de l'arsenal six grosses pièces de canon avec tout l'attirail de guerre, & on leva un corps de huit mille Grisons. Le Chevalier Perdel Cremafco fut dépêché à François de Lorraine Comte de Vaudemont Général de terre-ferme, pour lui dire de s'avancer avec six mille hommes d'Infanterie & cinq cents de Cavalerie; mais ce Seigneur n'ayant pas cru devoir porter les armes contre le S. Siège, il se démit du commandement, dont plusieurs autres Capitaines furent honorés. Le rendez-vous de l'armée Vénitienne étoit à Soncino sur les frontières du Milanois, où s'étoit déjà rendu de l'Espagne le Colonel du régiment de Cordoue, qui travailloit à y lever de nouvelles troupes.

Au

Au milieu de tous ces préparatifs de guerre, le Sénat, pour prévenir les vaines terreurs que les censures de Rome pourroient donner au petit peuple, s'appliqua à en faire voir le ridicule & la nullité. Sans s'arrêter donc à l'article des décrets, ni à celui des Prêtres prisonniers, on attaqua la forme de l'interdit. On trouvoit à redire qu'il n'eût été précédé d'aucune citation, & que cette formalité étant du Droit naturel, toute censure qui n'en est pas revêtue, est nulle & ne peut subsister. Tout le monde convenoit qu'on ne devoit pas regarder comme une citation juridique les deux brefs envoyés au Sénat le 10. de Décembre, puisque ces brefs, bien loin de préparer le jugement, le terminoient décilivement, en déclarant nuls les décrets qui faisoient le fonds du différend. On trouvoit enfin dans ces brefs des omissions & des déguisemens, capables seuls d'ôter à une excommunication sa force & sa justice. Parmi ce nombre prodigieux d'écrits composés de part & d'autre pour ou contre la validité de l'excommunication, tous ceux qui furent faits en faveur des Vénitiens étoient fondés & appuyés sur la doctrine de Gerson.

Ce Théologien le plus fameux de son tems, & Chancelier de l'Université de Paris, ayant été député par Charles VII. Roi de France au Concile de Constance, il avoit par son habileté & par son érudition déterminé les Peres à faire plusieurs canons très-salutaires. Les services signalés qu'il rendit en cette occasion à la Religion & à l'Etat, lui firent donner le nom de Docteur très-Chrétien, non-seulement en France, mais encore par toute l'Europe. Un titre donné par un consentement si universel, ne lui fut disputé qu'à l'occasion du différend dont j'écris l'histoire. Aussi ses sentimens paroissoient-ils bien propres à diminuer le faux respect, & cette terreur que les censures de Rome prétendent imprimer à tous les Fidèles. Voici comme Gerson raisonne sur cette importante matière.

Les censures introduisent le mépris de la puissance des Clefs, & font perdre de vûe aux hommes cette règle qui renferme toute la charité Chrétienne. Le mépris de la puissance des Clefs autorise les censures Ecclésiastiques, & affranchit les hommes de la règle qui renferme toute l'économie de la piété Chrétienne. Aussi est-il dit expressément dans l'Evangile de Saint Matthieu chap. 18. v. 15 : que si votre frere a péché contre vous, dites-le à l'Eglise ; & s'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit à votre égard comme un payen & un publicain. Mais le mépris des Clefs peut venir, ou d'une volonté déterminée au mal, ou d'une desobéissance opiniâtre ; & dans l'un & l'autre cas, ce mépris fait mériter les censures : que si ce mépris des Clefs ne vient que de la simple transgression du Précepte sans détermination au mal, & sans desobéissance oblinée, il ne mérite pas toujours les censures. Car quoique tout homme qui pèche mortellement, soit excommunié devant Dieu, il ne doit pas pour cela être excommunié devant les hommes. Ainsi l'inférieur, qui agit contre l'ordre de son supérieur qui abuse manifestement de son autorité, n'est pas censé lui desobéir, supposé qu'il connoisse cet abus de manière à n'en point douter ; par conséquent il n'est point censé mépriser ou faire mépriser la puissance des Clefs. Ce n'est point aux Clefs qu'il desobéit, c'est à leur abus qu'il s'oppose. C'est donc

HENRI  
IV.  
1606.

Le Sénat  
fait écri-  
re contre  
l'inter-  
dit.

Doctrine  
de Ger-  
son tou-  
chant les  
censures.



HENRI  
IV.  
1606.

au supérieur à répondre devant Dieu du mépris que l'on fait d'une autorité dont il abuse, & non pas à l'inférieur, qui ne peut & qui ne doit point se prêter à l'abus. C'est bien mériter de l'Eglise, c'est même l'honorer, que de résister en face à un supérieur injuste, pourvu que l'inférieur se renferme dans les bornes d'une juste défense. C'est ainsi que S. Paul résista à S. Pierre. On n'est point coupable du mépris des Clefs, lorsqu'on résiste à des ordres injustes; autrement l'inférieur gémiroit sous le plus dur esclavage, s'il étoit obligé de respecter les sentimens les plus injustes & les plus faux de son supérieur. Ainsi ces paroles de Saint Grégoire : que la sentence même injuste du Prélat ou du Juge, est à craindre, souffrent quelque explication. Il est faux en général que cette censure doive être reçûë sans opposition, précisément parce qu'elle est à craindre; car il pourroit arriver de-là que la soumission de l'inférieur seroit réduite à une patience de bête, & à une crainte puérile & ridicule.

Ce mépris des Clefs est encore bien plus pernicieux, quand c'est le Pape qui y donne lieu, puisque c'est devant lui que l'on se pourvoit par voye d'appel, contre l'abus que font de leur autorité les supérieurs médiats. On peut à la vérité appeler de la sentence du Pape au Concile général; ce qui n'étoit guères en usage avant le Concile de Pise; mais celui de Constance l'établit comme un point de discipline si essentiel, qu'il condamne d'hérésie le sentiment opposé. Ce n'est pas à dire pour cela qu'on doive appeler au Concile pour des causes légères; c'est assez de recourir au Pape comme au premier des Evêques. Or, dans combien d'occasions n'est-on pas en conscience dispensé d'obéir à la sentence du Pape? Si au scandale des Fidèles il employoit pour détruire la puissance qu'il a reçûë pour édifier; s'il vouloit par exemple piller les trésors de l'Eglise, envahir les héritages, tenir le Clergé dans un honteux & dur esclavage, ôseroit-on dire qu'il faut le souffrir? Ne seroit-on pas en droit de lui demander, pourquoi faites-vous cela? Ne devroit-on pas alors lui résister en face, & regarderoit-on comme des réfractaires ceux, qui pour éluder ses injustes décrets, imploreroient le secours du Magistrat civil? Car enfin la loi naturelle nous porte tous à repousser la force par la force; elle nous enseigne que l'homme libre & indépendant de sa nature, peut se défendre contre les censures qui ne seroient point juridiques.

Il est sûr enfin qu'un Jurisconsulte ou un Théologien n'est point coupable du mépris des Clefs, ni sujet à l'excommunication; qu'il n'est pas même dans l'erreur par rapport aux véritables principes, lorsque suivant les lumières de sa conscience, il soutient qu'on ne doit ni craindre ni respecter les excommunications injustes, sur-tout lorsqu'il prend de sages précautions pour ne point scandaliser les foibles & les petits, parmi lesquels il ne s'en trouve que trop qui regardent le Pape comme Dieu même, & qui se le figurent tout-puissant sur la terre & dans le ciel. On doit ramener ces sortes de personnes par de bonnes instructions: si elles les rejettent, leur scandale est alors un scandale pris & non donné; leur prévention est plutôt une dureté pharisaïque fondée sur la malignité naturelle, qu'une foiblesse de jugement qui viendrait de simplicité ou d'ignorance. Dans des conjonctu-

jonctures aussi fâcheuses, il ne faut point donner lieu à ces funestes séparations, plus propres à fortifier dans les cœurs le mépris des Clefs, qu'à l'y affaiblir, parce qu'alors les Fidèles, soit par imprudence, soit par déréglément, s'empêchent mutuellement d'avancer d'un pas égal dans la maison du Seigneur; les uns étant trop zélés pour soutenir les abus, les autres trop violens pour les supprimer. Pour prévenir ces pernicieuses divisions, il faut tenter auprès du Pape toutes les voyes de douceur & de soumission, pour le porter à révoquer, après une plus ample instruction, les sentences injustes émanées de son tribunal. Si par malheur nous ne pouvons le fléchir par nos prières, laissons agir alors cette liberté Chrétienne, pleine d'ardeur & de confiance.

HENRI  
IV.  
1606.

Gerson s'explique en termes encore plus forts dans un second Ouvrage qu'il composa pour réfuter un juge délégué du Pape, qui ôsoit soutenir que toute sentence émanée du saint Siège devoit être redoutée & respectée, quelque injuste qu'elle pût être. Le Chancelier de Paris se faisoit trois questions; la première, si la proposition du juge délégué étoit fautive & erronée; la seconde, si elle devoit être condamnée par un jugement Ecclésiastique; & la troisième, si son auteur devoit être juridiquement traduit à un tribunal Ecclésiastique. Il répondoit à la première de ces questions: qu'à la vérité Saint Grégoire disoit dans un endroit de ses écrits, qu'il falloit appréhender la sentence juste ou injuste de son Prélat; que le Pape Urbain assûroit que la sentence du Prélat étoit très à craindre pour eux-mêmes qu'elle lioit injustement. Mais à ces autorités il opposoit celle de Saint Jérôme, qui pense d'une manière bien différente. Il affoiblissoit le passage de Saint Grégoire par trois autres du saint Pontife, tirés de son Homélie 27<sup>e</sup>. où il dit en termes exprès, que celui-là se prive de la puissance de lier & de délier, qui l'exerce selon sa passion, sans égard au droit de ses inférieurs; que l'absolution du juge est légitime, lorsqu'elle est conforme au témoignage de sa conscience: enfin que celui qui n'est point condamné par une sentence canonique, ne doit point se soumettre à la peine canonique.

Or, disoit Gerson, dans plusieurs cas la sentence est si injuste que les Fidèles ne doivent point la craindre, encore moins la respecter, de quelque part qu'elle vienne, de l'Evêque, du Pape, ou du juge délégué. Telle seroit celle qui seroit portée après un appel légitime, ou celle qui renfermeroit une erreur insupportable. Car enfin l'Evêque, le Pape même n'est point impeccable. Le Pontife peut abuser de sa puissance, puisqu'il est sujet à tous les défauts de l'humanité. Ne seroit-ce pas effectivement en abuser, que de prononcer, même implicitement, contre la Foi, ou contre l'Ecriture sainte; que de faire quelque décret au préjudice de la vérité, du droit & de la vie? Comme si, par exemple, un Pape, voulant ravir l'épouse à l'époux, il frappoit d'excommunication ceux qui s'opposeroient à sa violence; ou bien, si résolu d'envahir les Etats d'un Prince, il foudroyoit ceux qui refuseroient de les lui livrer, ou qui obéiroient aux ordres de leur Prince, conformes à la raison.

Selon les paroles d'Innocent III. dans sa lettre à l'Archevêque de Sens, de

pareilles censures sont redoutables ; mais il ne s'ensuit pas de-là qu'il faille les observer. La tyrannie inspire de la terreur, mais peu d'amour ; on peut la mépriser & l'abattre. De tous ces raisonnemens Gerson concluoit que la proposition du juge délégué, devoit être proscrite par un jugement de foi, comme fausse & erronée ; que celui qui l'avançoit, devoit être cité devant des juges Ecclésiastiques, pour s'expliquer nettement, & pour abjurer son erreur ; & que s'il la soutenoit, il falloit l'abandonner à toute la sévérité de la justice séculière.

Pour appuyer son sentiment de quelque exemple illustre & convaincant, Gerson faisoit voir que le Roi Très-Christien s'étoit engagé à son sacre par un serment solennel, à défendre les droits & les libertés des Eglises de son Royaume : que ce Prince dans l'espace de vingt ans avoit tenu plusieurs assemblées du Clergé & des Universités pour assurer les libertés de l'Eglise Gallicane : qu'à la prière de ces illustres assemblées, & après de sérieuses délibérations, il avoit fait porter un arrêt par la cour de Parlement, pour rétablir l'Eglise Gallicane dans toutes ses prérogatives, & ses principaux membres dans leurs anciens droits, sur-tout pour dispenser à l'ordinaire les fonctions du Sacerdoce, & pour remettre les élections en usage : que quatre ans après ce Prince & Charles VII. (1) son fils, avoient renouvelé le même Edit : qu'ils l'avoient fait publier par toute la France, & qu'ils y menaçoient de punition ceux qui ne s'y conformeroient pas. Si donc, quelque Evêque, ou le Pape même, portoit ou faisoit porter quelque sentence contraire à cette ordonnance, on ne pouvoit douter qu'elle ne fût injuste, & qu'elle ne renfermât une erreur insoutenable & préjudiciable au Droit public ; elle doit être regardée comme une indigne usurpation sur l'autorité Royale, qui par conséquent ne doit point avoir lieu. Depuis que le Roi de France a promis, comme tous les autres Rois de l'Europe, aux Peres assemblés à Bâle, de faire tous ses efforts pour renfermer dans ses justes bornes la puissance du Pape, toute sentence injuste émanée du saint Siège, ne doit point être respectée ; elle ne doit pas même être appréhendée ; & la crainte mal fondée, qu'elle peut inspirer à des esprits timides & scrupuleux, n'est pas une raison de s'y conformer.

Voici les conséquences que Gerson tiroit de ces principes. Le Roi peut, en toute justice, attaquer comme des usurpateurs ceux qui porteroient des sentences injustes contre lui ou contre ses peuples. En ce cas ses sujets, & sur-tout les Ecclésiastiques doivent l'assister de tout ce qu'ils ont, & lui déférer une obéissance entière, selon le Précepte de l'Apôtre, qui nous ordonne d'obéir au Roi comme au premier de tous : nous la lui devons à bien plus forte raison cette obéissance, lorsqu'il se sert de l'autorité qu'il a reçue de Dieu, pour remplir le serment solennel qu'il a fait de défendre les biens & les droits de l'Eglise. Le Roi de son côté, comme par retour, est obligé de prendre en main la défense de ses sujets ; lorsque

(1) Ft depuis lui Charles VII. son fils, qui venoit de monter sur le trône, avoit renouvelé &c. MS. du Roi.

l'obéissance qu'ils lui rendent les expose à quelque injure, il doit de leur cause en faire la sienne. C'est à l'ombre de sa protection que doivent alors se reposer ses sujets Ecclésiastiques & laïques, sans être, selon les paroles de l'Apôtre, plus sages qu'il ne faut; car le Roi pourroit avec raison se plaindre de ses sujets, & des Ecclésiastiques plus encore que des autres, s'ils montroient du refroidissement, de l'irrésolution, & de la foiblesse pour la conservation de nos précieuses libertés. Bien plus, il seroit en droit de les punir de ce qu'ils oseroient penser & agir contre des décrets Ecclésiastiques, soutenus de l'autorité d'un Concile & de l'acceptation de tous les Prélats & des Universités du Royaume. Gerson finit par dire, que la modération convenable à un Prêtre ne lui permet pas de régler la punition que mériteroit une trahison si odieuse.

Telle est la doctrine de Gerson, dont toutes les écoles de Théologie ont respecté le nom & les écrits. Ils étoient devenus extrêmement rares; mais ils furent réimprimés sous le règne de Louis XII. avec les Ouvrages de Louis Almain Archidiacre de Sens, & quelques autres qui concernoient la matière présente.

La doctrine du Chancelier de Paris servit de fondement à une infinité d'écrits qui se composèrent alors en faveur des Vénitiens. Le premier qui parut, fut celui d'Antonio Quirini Sénateur des plus distingués de la République. Son dessein fut de justifier la conduite du Sénat dans la publication & dans le renouvellement des décrets, qui faisoient la matière du différend. Il démontre que le Sénat n'avoit rien décidé qui ne fût nécessaire, juste & honnête: que le Clergé avoit dans l'Etat de Venise plus d'un million de ducats de revenu en fonds de terres: que s'il continuoît à s'enrichir par les donations des Fidèles, ou par d'autres acquisitions, il se trouveroit à la fin que l'Ordre Ecclésiastique, peu considérable par le nombre, incapable par son état de porter les charges publiques, regorgeroit de biens superflus, pendant que les laïcs, seuls chargés de soutenir la République, tomberoient dans la dernière indigence: que comme rien n'étoit plus injuste, le Sénat, de la prudence duquel il est de conserver les biens de l'Etat & de prévenir les malheurs dont les sujets sont menacés, s'étoit trouvé dans la nécessité d'obvier, pendant qu'il en étoit encore tems, à une si funeste déprédation: que le Sénat n'avoit pas montré moins de sagesse en défendant qu'on bâtît de nouvelles Eglises & de nouveaux monastères: qu'on en comptoit déjà cent cinquante dans la seule ville de Venise: qu'il étoit à craindre que tant de maisons ne servissent de retraites à des hommes nouveaux & inconnus, qui s'étant établis dans le sein de l'Etat sous le manteau de la Religion, donneroient lieu dans ces tems de troubles, à de nouveaux mouvemens, à des intrigues, à des séditions & à des révoltes: que la tranquillité publique se trouvant alarmée, le Sénat avoit cru qu'il étoit de son devoir d'examiner tout, & de veiller à ce que la République ne pût recevoir aucun dommage.

Pour ce qui regardoit la juridiction, ce Sénateur disoit qu'il étoit surpris que Paul V. dès les premiers jours de son installation, eût voulu non-seulement révoquer une autorité que le Sénat exerçoit depuis tant de siècles,

XXXX  
IV.  
1606

Le Sénateur Antonio Quirini écrit contre l'interdit.

HENRI  
IV.  
1606.

cles, avec droit, avec l'agrément & l'approbation de plusieurs Papes ; mais qu'il eût encore frappé de ses anathèmes des personnes qu'il n'avoit pas même entendues : que le Sénat avoit toujours laissé au Clergé la connoissance du délit commun, mais qu'il avoit cru devoir se réserver celle du délit privilégié ; parce que la sûreté publique demandoit que les crimes de tous les sujets, de quelque condition qu'ils fussent, ne restassent point impunis : que le Sénat ne pouvoit, sans rendre son autorité méprisable, se laisser lier les mains dans la punition des crimes publics : que dans le même Etat, où deux Prêtres seuls avoient commis tant de crimes énormes, il se trouvoit une Noblesse nombreuse, fière, élevée dans le bruit des armes, & incapable de souffrir la moindre injure : que si le Sénat n'interposoit son autorité pour lui interdire les voyes de fait, il étoit sûr que le moindre Noble chercheroit à se venger par lui-même. Combien de malheurs & de desordres ne causeroit pas une pareille licence, si elle n'étoit réprimée par la sévérité des arrêts ?

Il s'expliquoit ensuite de cette manière sur la liberté Ecclésiastique : il disoit qu'elle ne consistoit pas à donner aux Prêtres le funeste privilège de faire servir leurs immunités à satisfaire leurs passions déréglées & à opprimer le peuple ; qu'elle se bornoit à administrer librement les choses saintes, à prêcher la parole de Dieu, & à remplir dignement le ministère Evangélique : qu'il ne comprenoit pas quelles raisons avoit le Pape pour reprocher au Sénat le violement de cette liberté, puisque le Sénat, bien-loin de lui donner la moindre atteinte, s'appliquoit à la maintenir dans toute son étendue & dans toutes ses prérogatives : que ces considérations lui faisoient croire que Dieu n'abandonneroit point la cause des Vénitiens : que sous une protection si puissante, il n'y avoit rien à craindre pour une République qui avoit donné dans tous les siècles tant de preuves de son attachement pour le saint Siège : que le Sénat prévoyoit que non seulement la plupart des Etats de l'Italie, dont la liberté & la tranquillité paroïssoit attaquée par les nouvelles prétentions de Rome, mais encore tous les Royaumes de la Chrétienté, dont le Pape vouloit violer les droits les plus sacrés, ne fermeroient pas les yeux sur le danger commun : qu'il y avoit lieu d'espérer, que le Pape, comme pere commun des Fidèles, relâcheroit un peu de sa rigueur, & qu'après de sérieuses réflexions il révoqueroit des censures portées avec trop de précipitation. Six Théologiens & quatre Jurisconsultes approuverent l'Ouvrage d'Antonio Quirini, & le Conseil des Dix l'autorisa de son approbation.

Autre  
Ouvrage  
contre  
l'interdit.

Il parut en même tems un autre écrit contre l'interdit, avec les approbations de Pierre Antoine Ribetti Vicaire général ; de Fra-Paolo de Venise de l'Ordre des Servites, Théologien de la République ; de F. Bernard Giordano ; de Michel Agnolo Bonicelli ; de F. M. Antoine Capello (1), tous trois de l'Ordre de Saint François ; de F. Camillo de l'Ordre de S. Augustin ; & de

(1) F. M. Antoine Capello, peut être Copelli. Du moins ai-je trouvé ce nom-là écrit de la sorte dans un traité qui parut en 1607, sans nom de lieu, mais où l'auteur se nomme Nicolaus Crassus Junior, Penetus Civis, Philosophus & J. V. C. L. R. DUCHAT.

de F. Fulgentio Servite. Cet Ouvrage étoit distribué en dix-neuf articles. Par une foule d'exemples, de raisons & d'autorités tirées du Droit canon, on prouvoit que les Ecclesiastiques n'étoient point tenus de garder cet interdit, & que le Sénat pouvoit sans péché, & devoit même empêcher qu'on ne le gardât.

HARRIS  
IV.  
1606.

Fra-Paolo, ce Théologien de la République, si célèbre dans cette grande affaire, fit suivre cet écrit d'un Ouvrage particulier, très-savant & très-moderé sous le titre de *Considérations*. Il le commence par l'histoire de ce démêlé, en rapporte l'origine & le progrès, & met dans le plus beau jour toutes les fautes mesures que les Cardinaux, ou par précipitation, ou par complaisance, avoient fait prendre au Pape. Il montre ensuite l'équité de décrets attaqués par le saint Siège; il prouve invinciblement la juridiction des Princes sur leurs sujets Ecclesiastiques, & cela par les propres paroles de Saint Pierre, & de Saint Paul, & par les passages des Pères. Il fait voir que l'exemption Ecclesiastique n'est fondée que sur la bonté des Princes; & après avoir mis sous les yeux le plan de cette exemption, il rapporte ce passage si formel du Pape saint Leon: *Le privilège de Pierre n'a de force qu'autant que son jugement est fondé sur l'équité*. Il n'y a à craindre ni trop de sévérité, ni trop d'indulgence, puisqu'il n'y a rien de lié, ni de délié, que ce que Saint Pierre lui-même liera ou déliera.

Ouvrage  
de Fra-  
Paolo.

Il parut ensuite un écrit anonyme, divisé en huit chapitres. On y prouvoit que les Princes ont immédiatement reçu de Dieu le pouvoir qu'ils ont de régler tout sans exception dans leur Royaume: que Jésus-Christ, l'auteur de notre salut, quoique par sa divinité égal à son père, le Roi des Rois, & le Seigneur des Seigneurs, n'avoit cependant, ni avant sa mort, ni après sa résurrection, exercé sur la terre aucune autorité temporelle; & que Pierre son Vicaire n'avoit pu s'arroger une puissance, que Jésus-Christ revêtu de notre humanité, n'avoit pas voulu prendre: que la puissance des Clefs, promise à S. Pierre par Jésus-Christ, étoit purement spirituelle: que l'immunité que les Ecclesiastiques faisoient tant valoir pour leurs biens & pour leurs personnes, n'étoit point de droit divin, mais de droit humain: que le Sénat de Venise n'ayant reçu sa puissance que de Dieu, ne reconnoissant d'ailleurs aucun supérieur pour le temporel, n'avoit pu commettre aucun péché en faisant des décrets au sujet des biens, ou qui appartoient à l'Eglise, ou qui pourroient lui appartenir, ni en punissant les crimes de quelques Ecclesiastiques; & par conséquent que la République se voyant accablée très-injustement des censures de Rome, elle regardoit la sentence du Pape comme nulle de droit, tant divin qu'humain: qu'à l'égard de ce que dit Saint Gregoire, que la sentence juste ou injuste du Pasteur est à craindre, ce passage ne concluoit rien dans l'affaire présente, où il ne s'agissoit pas d'une sentence précisément injuste, mais d'une sentence absolument nulle. Or, selon Dominique Soto & le Docteur Navarre, une sentence nulle n'est point du tout à craindre.

Ecrit  
anonyme  
contre  
les cen-  
sures.

Fra-Paolo passa à Rome pour l'auteur de ce nouvel écrit, & pour avoir fait imprimer les deux opuscules de Gerson, avec une préface de sa composition. Le Cardinal Robert Bellarmin, homme très-subtil dans la con-

Bellar-  
min réfu-  
te l'écrit  
tro-

HENRI  
IV.  
1606.  
anony-  
me.

trouvé, déjà connu par tant d'Ouvrages de critique, sans attaquer l'écrit intitulé *Considérations*, que Fra-Paolo avoit fait imprimer sous son nom, entreprit de réfuter l'auteur anonyme & les deux opulques de Gerson. L'endroit le plus fort de sa réponse est le reproche qu'il fait au Sénat, qu'après s'être soumis par une acceptation solennelle de l'année 1567. au Concile de Trente, sans aucune exception, il faisoit imprimer dans les terres de son obéissance des livres anonymes sur les matières de Religion : ce qui est expressément défendu par un décret de ce Concile. Cette connivence seule, selon Bellarmin, faisoit encourir au Sénat les censures de l'Eglise. Il faut avouer que le plus fort argument contre les Vénitiens, étoit cette acceptation si authentique du Concile de Trente, parce que ce Concile, regardé par les Ultramontains comme un oracle sacré & infallible, confirme & scelle, pour ainsi dire, toutes les constitutions & tous les décrets que les Papes avoient imaginés pour établir leur puissance : de sorte que toutes les objections contre les nouvelles censures tombaient sans peine en vertu de l'autorité de ce Concile ; c'étoit une espèce de prescription dont se servoient les partisans de la Cour de Rome, pour fermer la bouche à leurs adversaires, & pour leur ôter toute ressource.

Après cette récrimination, Bellarmin prend les huit chapitres de cet écrit, & les réfute l'un après l'autre. Il prétend que l'auteur a mal pris la pensée du Docteur Navarre ; il exhorte les Vénitiens à ne pas mépriser les censures de Paul V. Il leur fait envisager ce qu'ils ont à craindre du Ciel par deux exemples terribles, l'un tiré de la vie de Saint Stanislas Evêque, & l'autre des commentaires de Jean Villani. Le premier est de Boleslas Roi de Pologne. Ce Prince excommunié par Grégoire VII. s'autra bien-tôt la haine de ses sujets & le mépris des étrangers : la fureur & le désespoir lui ayant fait tourner la tête, il s'enfonça dans des bois inaccessibles, comme une bête féroce, où il mourut subitement, & fut déchiré après sa mort par les mêmes chiens de chasse qui faisoient toute la compagnie. Le second est celui de Louis de Bavière : il avoit méprisé les censures des Papes Jean XXII. & Benoit XII. Ce Prince abbattu sous son cheval, mourut subitement & sans confession.

Jean  
Marsilio  
justifie  
l'écrit  
anony-  
me.

Le silence que gardèrent pendant quelque tems les écrivains de la République, fit triompher les partisans de la Cour de Rome. Bellarmin se glorifioit déjà qu'on ne pouvoit répondre à son Ouvrage, lorsque Jean Marsilio Napolitain s'éleva tout à coup. C'étoit un Religieux de S. François, & un de ceux qui avoient souscrit à ce traité de la nullité de l'interdit, approuvé par le Conseil des Dix. Il justifia l'auteur anonyme par un Ouvrage, qui étoit une réfutation suivie de celui de Bellarmin. Après avoir reproché une infinité d'erreurs à ce Cardinal, si habile à en trouver dans les écrits de ses adversaires, il prouvoit que le Docteur Navarre pensoit comme l'auteur anonyme le faisoit penser. Il citoit plusieurs propositions tirées du petit traité de ce Docteur, qui étoient tout-à-fait conformes à la doctrine de Gerson, entre autres celle-ci : qu'une excommunication est nulle, lorsqu'elle est fondée sur une erreur insoutenable ; telle seroit celle qui seroit fulminée contre un homme, parce qu'il auroit fait son devoir : qu'ainsi

qu'ainsi le Prince qui ne peut mieux faire , que d'empêcher qu'on ne garde un interdit pernicieux , pour le service divin & pour la Religion , bien loin de commettre un péché , ne fait au contraire que suivre de point en point la doctrine du Docteur Navarre.

HENRI  
IV.  
1606.

Marsilio, répliquant à ces deux traits d'histoire rapportés par Bellarmin , prouve que Boleslas n'avoit pas été frappé de mort subite , pour avoir méprisé les censures de Gregoire VII. mais pour avoir mené toujours une vie infâme & impie ; & que Louis de Bavière n'étoit point mort d'une chute de cheval , mais du poison que lui avoient donné ses ennemis : ce qui est souvent arrivé , même aux meilleurs Princes. Il s'autorise ensuite des témoignages de Luitprand & de Platina , ce célèbre historien de la vie des Papes , & choisit dans ce dernier deux traits d'histoire qu'il oppose aux deux autres : le premier est de Jean XXII. qui excommunia les Evêques d'Allemagne , parce que , par l'ordre de l'Empereur Othon I. ils avoient examiné le fonds de la querelle qu'il faisoit à ce Prince. Quoique ces Evêques n'eussent fait aucun cas de cet interdit , aucun d'eux cependant ne mourut misérablement. L'autre trait regarde Boniface VIII. Ce Pape , qui , selon les paroles de Platina , cherchoit plutôt à inspirer la terreur , que l'amour de Dieu aux Empereurs , aux Rois , aux Princes & aux peuples ; qui s'étoit arrogé le droit de donner les Couronnes , & de les ôter ; de chasser à son gré les Fidèles du bercail de Jesus-Christ , & de les y faire rentrer suivant son caprice ; de ce Pape enfin , à qui la soif insatiable de l'or avoit suggéré les moyens les plus odieux d'en amasser. Il veut que les malheurs de ce Pape apprennent à tous les Princes temporels & spirituels , à gouverner leurs inférieurs & leurs peuples sans orgueil & sans mépris ; mais avec cette charité & cette modération , dont Jesus-Christ leur a donné l'exemple , & qui convient à ses disciples & à ses imitateurs , parce qu'ils doivent plus travailler à se faire aimer , qu'à se faire craindre , la crainte étant ordinairement la perte des tyrans. Il conclut en prouvant que les Papes , dépouillés des concessions & des libéralités des Princes , & réduits aux seuls droits de leur Siège , n'ont aucune autorité temporelle , aucune puissance ni suprême , ni moyenne , ni subalterne ; qu'ils ne peuvent même en avoir aucune par eux-mêmes , selon le sentiment du Docteur Navarre , & conformément à celui de S. Bernard.

La réplique de ce sçavant Cordelier se termine par un petit examen qu'il fait de la mauvaise foi & des artifices de Bellarmin. Il l'accuse d'avoir attendu , pour mettre son Ouvrage au jour , qu'une congrégation de Cardinaux , du nombre desquels il étoit , eût fait un décret , portant défense de lire les écrits composés en faveur des Vénitiens , & menaçant des plus terribles censures les Fidèles qui les lisoient , sans doute afin que personne n'osât réfuter les écrits qu'il composoit contre ces Ouvrages. Il l'accuse de prendre les paroles de l'auteur anonyme dans un sens tout contraire , afin de pouvoir inférer du mauvais sens qu'il leur donne , des conclusions hérétiques , & de confondre toutes les preuves de cet écrit , dans la vue de profiter de ce désordre pour faire dire à

Tome X.

T

l'au-



HENRI  
IV.  
1606.

l'auteur bien des choses qu'il ne dit pas. De plus il le blâme d'avoir accusé l'anonyme de ne point sçavoir les règles de la Logique, afin que les lecteurs, prévenus de cette idée, regardent comme absurdes ou illusoires toutes les conséquences qu'il tire. Il lui reproche de trop insister sur les fautes d'impression, pour donner à entendre qu'elles pourroient bien venir, au moins en partie, de l'ignorance de l'auteur. Enfin il l'accuse d'avancer, comme choses avouées, celles qui sont en doute, & d'en faire le fondement de ses opinions, de ses railleries, & de sa critique; de prendre dans des livres défendus, des propositions & des maximes qui n'étoient point condamnées, afin que s'il s'en trouvoit par hazard de semblables dans les écrivains qu'il se propose de réfuter, il pûssent les faire soupçonner d'hérésie ou de schisme.

Bellarmin réfute les deux opuscules de Gerson.

Bellarmin composa un second Ouvrage pour réfuter les deux opuscules de Gerson. Après avoir déclamé avec fureur contre la préface qui étoit à la tête de ces opuscules, & contre son auteur, il ne néglige rien pour diminuer l'impression d'autorité que pouvoit faire sur les Fidèles le sentiment d'un Théologien, à qui les François & les nations étrangères donnoient unanimement le titre de Docteur très-Chrétien. Ne pouvant disconvenir que Gerson n'eût été un homme d'un profond sçavoir, & d'une haute piété, il se réduisoit à dire, qu'élevé dans l'Université de Paris, dans des tems de troubles, où l'autorité des Papes étoit fort contestée & fort bornée, il s'étoit laissé entraîner au torrent des opinions erronées; & que par conséquent les Vénitiens avoient mauvaise grace de s'autoriser d'un Théologien si suspect dans une aussi mauvaise cause que la leur. Il résume en passant, & assez foiblement, les sept premières considérations du premier opuscule de ce Chancelier, pour s'étendre contre la huitième, qui traite du Concile de Constance, & de la supériorité du Concile sur le Pape.

C'est-là qu'il prétend que Gerson s'est grossièrement trompé. Il dit que les Peres de cette assemblée n'avoient point déclaré que ce fût une hérésie de nier la supériorité des Conciles sur le Pape: que quoique Martin V. eût confirmé les décrets de ce Concile, il n'avoit prétendu confirmer que ceux qui avoient été faits avec les formalités ordinaires, & après un mûr examen & une sérieuse délibération, tels qu'étoient les décrets qui condamnoient la doctrine de Wiclef & de Jean Hus: qu'il s'en falloit beaucoup que le décret touchant la supériorité du Concile, fût de la nature de ceux-là; qu'ayant été fait pendant la division des Peres, il ne devoit avoir aucune autorité après leur réunion: que depuis ce tems-là Pie II. dans le Concile de Mantouë, avoit frappé d'excommunication tous ceux qui appelleroient du Pape au Concile; que Jules III. avoit renouvelé la même censure, & que tous les ans elle se renouvelloit par les Papes, d'une manière solennelle, le jour du Jeudi saint: qu'indépendamment de cela, l'Ecriture sainte, les anciens canons, & la pratique des Conciles, prouvoient assez que la suprême puissance dans l'Eglise n'a pas été donnée à ses membres réunis en corps, mais au Chef seul, c'est-à-dire à Pierre; puissance que Pierre avoit transmise par une succession légitime à tous les Evêques de Rome: que

que son sermement étoit confirmé par une longue suite de Conciles, surtout par celui de Latran, tenu sous Leon X. lequel dans l'onzième Session reconnoît en termes exprès, que le Pape est au-dessus de tous les Conciles; qu'il est permis à lui seul d'assembler, de transférer, & de rompre le Concile: que puisque les Conciles eux-mêmes se soumettoient au Pape, on ne pouvoit sans témérité & sans impudence, vouloir, sur les sentimens de quelques particuliers, donner un supérieur à une puissance établie de Dieu pour être la suprême.

✓ Bellarmin passe ensuite au second opuscule de Gerson. Il reconnoît de bonne foi, que la proposition du juge délégué par le S. Siège, n'est pas tout-à-fait exempte de reproche; mais il raille ensuite Gerson, d'avoir pris un peu trop à la rigueur une maxime qui pouvoit s'interpréter favorablement. Il rejette la comparaison du tyran, comme trop puérile, & amenée de trop loin: ensuite il montre que le système de Gerson n'est fondé que sur l'opinion où l'on étoit alors, que le Pape n'avoit pas le pouvoir de changer les anciens canons, qui faisoient tout le fonds des libertés de l'Eglise Gallicane; opinion qui n'avoit d'autre principe que celui-ci: que le Pape étant au-dessous des Conciles, il ne peut changer les canons qu'ils ont faits, & que les canons ayant été faits par des Conciles, ils ne peuvent être changés par le Pape qui est soumis aux Conciles. Or, selon Bellarmin, ce principe-là est faux, depuis que le Concile de Latran sous Pie II. a formellement dérogé à la Pragmatique Sanction, dont Gerson faisoit tant de cas, & que les Eglises de France défendoient avec tant d'ardeur. A présent même, continue ce Cardinal, & depuis le concordat de Léon X. & de François I. l'Eglise Gallicane ne peut plus se glorifier de ces libertés, ni les faire valoir contre le S. Siège; mais les Rois Très-Chrétiens, & les Evêques de France, doivent au contraire entretenir la paix & l'union avec leur mere commune, qui est l'Eglise Romaine, & avec le pere commun des Fidèles, qui est le Pape, Vicaire de Jesus-Christ, & successeur de S. Pierre.

Ce dernier Ouvrage, par lequel Bellarmin prétendoit réduire en poudre les opuscules de Gerson & la préface qui étoit à la tête, ne resta pas sans réplique. Lorsque tout le monde croyoit la matière épuisée, Fra-Paolo, toujours regardé comme l'auteur de la préface, & l'éditeur des opuscules sur lesquels il fondeoit la doctrine contraire aux censures, parut à découvert; & s'étant nommé, il fit une longue & exacte apologie en faveur des opuscules & de la préface. Il n'avoit jusqu'alors fait qu'effleurer les matières, quoiqu'avec une précision & une subtilité merveilleuse; mais il les traite ici dans toute leur étendue. Il suit de point en point l'Ouvrage de Bellarmin, moins pour réfuter ces raisonnemens, que pour appuyer les sentimens de Gerson. Il montre que la proposition de ce fameux Docteur, *Que le Concile est au-dessus du Pape*, n'est ni fautive ni erronée, vu qu'elle est soutenue par toutes les Universités, & par toutes les écoles de Théologie de France; que c'est une puérilité d'avancer, que le Concile de Latran ayant dérogé à la Pragmatique Sanction, il a aussi dérogé aux libertés de l'Eglise Gallicane, puisque personne n'ignore que long-tems avant

HERRI  
IV.  
1606.

Autre  
Ouvrage  
de Fra-  
Paolo  
pour ré-  
futer  
Bellar-  
min.

HENRI  
IV.  
1606.

la Pragmatique, ces libertés subsistoient en France, & qu'elles avoient été en vigueur dès le commencement de la Monarchie. Le Théologien, appréhendant que le lecteur ne s'imagine qu'il lui en impose, le renvoie à un livre imprimé à Paris l'an 1594. qui renferme les principaux points de ces libertés; & il en fait le précis en ces termes.

„ Le Pape ne peut ordonner ni décider dans les choses qui concernent  
„ l'autorité du Roi; s'il le fait, les sujets du Roi ne sont point tenus de  
„ lui obéir. Quand même le Pape auroit la puissance suprême pour le  
„ spirituel, cette puissance n'auroit point lieu en France, parce qu'elle y  
„ est restreinte dans les bornes des canons, & dans les décisions des an-  
„ ciens Conciles, reçûs dans ce Royaume; & c'est en cela que consistent  
„ les libertés de l'Eglise Gallicane. Quoique le Concile ne puisse s'assem-  
„ bler, à moins que le Pape (pourvu néanmoins qu'il ne soit pas dans l'er-  
„ reur) ne le convoque (1), parce qu'il est le Chef & le Prince de l'E-  
„ glise militante, & le pere commun de tous les Fidèles; quoique rien ne  
„ puisse se décider dans le Concile sans son autorité, cependant il n'a ja-  
„ mais été vrai de dire que le Pape fût au-dessus du Concile. Au con-  
„ traire il a toujours été constant qu'il étoit tenu aux décrets & aux dé-  
„ cisions du Concile, lesquels doivent être regardés comme les loix de  
„ l'Eglise universelle, représentée par cette assemblée. „ De-là Fra-Paolo  
conclut, que Bellarmin a tort de soutenir qu'il ne s'agissoit plus en France  
des libertés de l'Eglise Gallicane.

Divers  
écrits  
pour ou  
contre  
les cen-  
sures.

Bellarmin n'avoit point attaqué l'Ouvrage de Fra-Paolo, intitulé *Considérations*, cette commission avoit été donnée à un Religieux Carme, nommé Jean-Antoine Bovio de Novare. La critique de ce Religieux fut réfutée par Fulgentio de Bresse, de l'Ordre des Servites. Son Ouvrage fort étendu & fort exact fut imprimé dans le même tems que l'apologie de Fra-Paolo. Il y eut aussi quelques écrits anonymes imprimés à Paris, en faveur des Vénitiens: le Légat du Pape, pour ne pas paroître céder, fit imprimer dans cette ville la traduction Françoisse de l'Ouvrage que Bellarmin avoit fait contre le traité signé de six Théologiens, & de quatre Jurisconsultes sur la nullité de l'interdit. On vit encore paroître deux autres petits écrits, l'un du Cardinal Ascanio Colonna Evêque de Palestrine, & l'autre de Baronius, ce fameux annaliste de l'Eglise. Ces deux auteurs ne se contenoient pas de soutenir la validité des censures, ils excitoient encore le Pape à mettre tout en œuvre pour les faire valoir. L'Evêque de Palestrine se déchaînoit contre les Evêques trop attachés au Sénat: l'annaliste de l'Eglise appliquoit à la résistance des Vénitiens ces paroles, *tus es mange*, qui ne s'entendirent jamais que de la vocation & du batême des Gentils. Aussi Jean Marsilio, qui écrivit contre ces deux Ouvrages, le reprit-il vivement là-dessus.

Cependant un nommé Gerard Loppersius de Frise entreprit de prouver  
par

(1) Cette proposition trouve aujourd'hui en France bien des contradicteurs, qui ne croient pas qu'il appartienne au Pape seul d'assembler des Conciles. Fra Paolo leur paroît en cela trop favorable à la Cour de Rome.

HENRI  
IV.  
1606.

par un petit écrit imprimé alors à Rome, que Baronius avoit pu par allusion se servir de ces mystérieuses paroles. L'Ouvrage étoit accompagné d'une espèce de lettre du Cardinal Baronius, en forme de Remontrance aux Vénitiens, dans laquelle il s'efforçoit de les pénétrer de confusion & de repentir par un long tissu de sentences de l'Ecriture sainte, cousues ensemble à sa manière. Après une récapitulation des principaux points de la discipline, sans se jeter dans la controverse, il exhortoit ce peuple réfractaire à obéir: & comme il le croyoit légitimement & nécessairement excommunié, il n'y avoit point de salut au commencement de la lettre; il finissoit sa remontrance par ce passage de Saint Augustin contre les Donatistes: *Que cette lettre soit leur instruction s'ils veulent se corriger, ou leur condamnation s'ils ne veulent pas revenir à nous.* Dans ce rude & long combat de sentimens avancés & refusés, les principaux défenseurs des prétentions du saint Siège avoient jusqu'alors été les Cardinaux Bellarmin & Baronius; la République leur avoit opposé Fra-Paolo & Jean Marfilio, à qui Fulgentio servoit de second. Une affaire si sérieuse ayant pour ainsi dire allumé le feu de la guerre sur le plus grand théâtre de l'univers, plusieurs écrivains des deux partis entrèrent pêle-mêle dans la lice, à peu près comme les gladiateurs faisoient autrefois, lorsque la fureur du combat les avoit saisis (1).

La

(1) Le MS. du Roi ajoute ici ce qui suit: *Ventura de Vitence Professeur en Droit composé pour la défense des Vénitiens un grand Ouvrage en Latin fort étendu, auquel il donna pour titre: Consultation sur le différend né entre le Pape Paul V. & la République de Venise.* Et il ne manqua pas d'y insérer cette lettre dont nous avons parlé ailleurs, écrite par les Liégeois l'en 1107. en faveur de l'Empereur Henri IV. contre le Pape Pascal II. En même tems parut un écrit intitulé: *Réponse des célèbres Jurisconsultes M. Antoine Peregrini, M. Antoine Orbelli, & Joachim Scayni, tous trois Professeurs fameux dans l'Université de Padoue.* Ils insinuoient principalement sur le défaut de citation, & prétendoient que par cet endroit-là seul, l'excommunication étoit nulle & invalide. Jérôme Vendramino de Spaleto, Théologien, & Curé de S. Maurice à Venise, publia aussi un écrit en forme de thèses contre ceux qui osoient censurer la conduite de la République. Dans un autre Ouvrage, qu'il même auteur mit encore au jour dans la suite, en forme d'examen du différend survenu entre le Pape & le Sénat de Venise, il soutenoit très-vivement le parti des Vénitiens, & même d'une manière à rendre le Pape très-odieux. Celui

qui parut sous le nom d'un certain Fulgence Tomasselli Philosophe Albanois, contre Jean Philothée d'Asti, étoit encore plus vif & écrit avec plus d'amertume. L'auteur sommenoit par y donner le démenti à son adversaire. Cependant il eourut alors quelques lettres anonymes & sans date, remplies de faussetés, adressées à ceux de Bresse sous le nom des habitans de Vérone, qui sembloient les exhorter à suivre leur exemple, & à se soumettre à l'interdit. Pour couper pied à ces faux bruits, les Magistrats de Verone publièrent une déclaration autorisée de M. Antoine Corfini Chancelier de la ville, qui la signe au nom du grand Conseil, par laquelle ils donnoient le démenti au fourbe, qui avoit eu l'impudence de fabriquer de semblables lettres, protestant de leur attachement constant pour la sérénissime République, & ordonnant qu'on députeroit au Sénat quelques personnes du leur corps, pour aller assurer le Doge de leur fidélité, & réitérer la même protestation en sa présence. Parle même s'ache, ils promettoient deux mille écus à quiconque découvrirait l'auteur de ces lettres, & pareille somme à ceux qui arrêteroiient cet imposteur. Cette déclaration étoit datée du 25. de Septembre. En même tems Lelio Medici (2) Cor-

(2) C'est le nom qu'on lui donne dans le titre de son Ouvrage. Voy. le Catalogue de la Bibl. de M. de Thou, Tom. L. p. 314.

HANRI  
IV.  
1606.

La Cour de Rome passa enfin des écrits, aux actes d'hostilité. Jean Marfilio fut cité le premier au tribunal de l'Inquisition. Ce sçavant Religieux

delier, de Plaisance & Inquisiteur à Florence, ayant écrit en faveur de l'interdit, Marc Antoine Capello du même Ordre lui fit une réponse, où il réfutoit pied à pied tous les raisonnemens de son confrère. Il composa aussi sur le même sujet un autre Ouvrage séparé, & distribué en six parties, qui fut approuvé par le Conseil des Dix. On y joignit une réponse du même auteur à la lettre du Jésuite Antoine Possévin. On vit paroître aussi sous le nom de Nicolas Grassus le jeune, un écrit en faveur des Vénitiens, adressé au Cardinal Barroius, & intitulé: *Antiparanesis*, ou *Contre-remembrance*. Cet Ouvrage fut approuvé par les six Théologiens, dont j'ai déjà parlé. Et parce que Baronius avoit reproché aux Vénitiens avec un air de mépris, qu'ils étoient les restes des débris embrasés de la ville d'Aquilée, du milieu desquels on les avoit vus sortir, lorsqu' Attila, le fiesu de Dieu, répandoit par-tout ses ravages: qu'ainsi n'étant que cendres, ils devoient craindre de retourner encore en cendres pour le même sujet; l'auteur de la *Contre-remembrance* lui répondit d'une manière piquante, que Venise n'avoit rien à craindre des flammes, & que sa situation au milieu des flots la mettoit à couvert de ce danger; mais qu'il avoit tout lieu lui-même d'appréhender pour Rome le même fléau, puisque suivant la prédiction de la Sibylle rapportée par Lactance, cette ville ne devoit périr que par le feu, comme elle en étoit évidemment menacée dans le 14. chapitre de l'Apocalypse. Il parut encore l'année suivante un écrit en réponse à la remembrance de Barroius, imprimé à Munich sous le nom de *Nicodemus Macer*, citoyen Romain, & qui n'est, au rapport de l'auteur même, qu'un tissu de passages. On attribue cet Ouvrage à Gaspard Schoppfus. La même année Annibal Grancius Philosophe de Valmarie, en publia un autre sous le titre de *Résolution de la question, s'il est permis aux Vénitiens de repousser les armes à la main, les attentats commis par le Pape Paul V. contre leur République*. Enfin un auteur étranger, à ce que je croie, & qui cependant se dit Vénitien, composa sous le nom de Jean-Simon Sardi, en faveur du Sénat, un écrit Latin intitulé: *De la liberté Ecclesiastique*, où il prétend montrer par un grand nombre de raisonnemens,

que le Pape aspire à la Monarchie universelle.

D'un autre côté Paul V. ne manquoit pas de défenseurs. On vit d'abord paroître en faveur de ses droits un écrit sous le nom de Theodore Eugene de Pamagouste, pour servir de réponse à l'avis du Sénateur Antoine Qairini. Ensuite Barthelemy Ugolini Docteur en Droit civil & canon, publia une dissertation contre le traité composé par les six Théologiens de la République. Il parut sur le même sujet un Ouvrage de Frédéric Sordo, Docteur en Droit dans l'Université de Boulogne, intitulé: *Repetitio in cap. sacris extra, de bis que vi metusque causâ fiunt*; & l'auteur y traitoit entre autres fort au long la matière de la crainte qu'on doit avoir d'une excommunication. En même tems on imprima à Recanati deux dissertations de Rutilio Benzoni de Rome, Evêque de Loreto; l'une étoit intitulée: *Defense de la Jurisdiction & des immunités Ecclesiastiques*, contre les erreurs nouvellement enseignées dans l'Etat de Venise; l'autre contenoit une justification de l'interdit. Il parut aussi à Boulogne sur le même sujet un Ouvrage de Fra-Gregorio Servantio Dominiquin, Evêque de Treviso, qui portoit pour titre: *Defense de l'autorité & des immunités Ecclesiastiques*. Cet écrit fut suivi d'un autre, intitulé: *Réponse de la Sacre Faculté de Droit de l'Université de Boulogne, en faveur de la liberté Ecclesiastique*. Sur ces entre faites un Docteur Espagnol, qui prit le nom de Jean Beltram de Guevera, publia contre les huit propositions de l'anonyme, un gros livre farci de passages & d'autorités à la façon des Scholastiques, auquel il donna pour titre: *Le Boulevard de la liberté Ecclesiastique & de l'autorité du S. Siege, contre les ordonnances nouvellement publiées à Venise, & ceux qui en ont entrepris la defense*. Un Jésuite nommé Ferdinand de Hajada, mit aussi au jour un écrit, qu'il appelle l'*Antidote des considérations empoisonnées de Fr. Paolo*. Dans cet Ouvrage l'auteur entreprend de démontrer que les Princes, les Rois, les Empereurs même sont soumis au Pape, à qui il donne une autorité sans bornes; en sorte qu'il a, dit-il, le pouvoir de les déposer, de les dépouiller de leurs Etats, d'annuler les Loix qu'ils ont portées, & de les forcer à lui obéir, non-seulement en l'apoint contre

CXX

gieux s'occupoit alors à discuter en faveur des Vénitiens, huit propositions qu'il avoit extraites des différens Ouvrages imprimés pour le saint Siège ;

HENRI  
IV.  
1606.

aux les foudres de l'Eglise, mais encore en les poursuivant les armes à la main; ce qu'il prétend prouver par l'autorité du Cardinal de Turrecremata, & de Louis Molina. Fr. Augustin Vignani de Florence, donna aussi au public six dissertations sur les immuables Ecclésiastiques. Elles furent approuvées de presque tous les Professeurs de l'Université de Boulogne, dont les signatures se trouvent à la fin de cet Ouvrage. On publia encore à Ingolstadt sous le nom de Jean Pedrezzano Docteur en Droit civil & canon de la ville de Crémone, une réponse aux huit propositions de l'anonyme. On attribua cet écrit à Jacques Gretzer. En même tems on imprima à Cologne sous le nom de Matthieu Torti, Prêtre & Théologien de la ville de Pavie, un autre Ouvrage (a) ayant pour titre : *AVIS pieux & sincère aux sujets de l'Etat de Venise, traduit de l'Italien en Latin*. C'est une réponse à la lettre de Jean-Baptiste Palmerio, soi disant, de l'Ordre des Hermites de S. Augustin. Il parut aussi en faveur de la remontrance du Cardinal Baronius, un écrit imprimé à Mayence sous le nom de F. Felix Millesio de l'Ordre des Hermites de S. Augustin, & intitulé *Scrutinium*, ou l'*Examen*. D'un autre côté on imprima en France une Contre-remontrance de Jean Marsilio avec une apologie du même auteur, en réponse à deux écrits aussi imprimés dans le Royaume, dont l'un avoit pour titre, *Consultatio ad clarissimum Venetum*, c'est-à-dire, *Avis à un illustre Seigneur Venitien*, & l'autre, *Lettre d'un François au vrai Philète*, au sujet de la liberté de l'Etat de Venise, contre le faux Philète; Marsilio dans cet Ouvrage suivoit pied à pied les raisonnemens de ses adversaires, & travailloit à les réfuter. On y joignit une apologie écrite avec beaucoup de soin & de modération en faveur de la liberté Ecclésiastique, & adressée à un François sous le nom d'Ascanio Torrio, Théologien Romain.

Cependant, à mesure que la démonsaison

d'écrire augmentoit, car jamais on n'a vu en si peu de tems le public accablé de tant d'Ouvrages, on vit paroître différens lettres très-piquantes. Telles furent celles qu'on publia sous le nom de Gregoire Buonaduti (b) de Spilimberg, de Fr. Barthélemi Cambi de Soluthio Cordelier de Mantouë, de Jean Bertolotti de Boulogne, de Jérôme Delbene de Monte-Santo. Il parut aussi un petit écrit, imprimé à Boulogne, & intitulé *Culegia*, adressé au Sénat de Venise. Le dessein de presque tous ces Ouvrages étoit plutôt d'agrir les esprits, que de servir à la justification de l'un ou de l'autre parti. Ils furent suivis (c) d'une réponse des sujets & amis Chrétiens de la République de Venise à la remontrance Anti-Chrétienne du Cardinal Baronius. On joignit à cet écrit une dissertation de Nicolas Vigenère sur l'interdit (d). En même tems parurent une lettre attribuée fausement à Fra-Fulgencio, & adressée aux Prélats de l'Etat de Venise; une autre de Zephiriell Thomas Bovio de Verone adressée au Pape (e); une réponse de Pasquin Citoyen Romain à la lettre du Bossu de Rialto Nobla Vénitien (f) au sujet de l'interdit & des Ouvrages publics par les Cardinaux Baronius & Bellarmin sur cette matière. Une lettre en Jargon Vénitien, sous le nom de Pisanio de Pizzoni pêcheur de Burano, adressée à Paul V. Enfin un avis de la ville de Venise à ce Pape, suivi d'une chanson bouffonne écrite en langue Bergamasque. Quelques défenses que pût faire le Sénat de Venise pour arrêter tous ces excès, ce dissend avoit tellement échauffé tous les esprits, qu'il n'étoit pas possible de mettre un frein à la licence d'écrire, qui de jour en jour devenoit plus grande; en sorte que quoique cette dispute fût très-sérieuse dans le fond, elle commençoit enfin à dégénérer en farce & en comédie.

Cependant les partisans de Venise ne s'en tinrent pas à ces minces écrits. Ce fut alors que par leur moyen on vit paroître au jour pour

(a) Le titre porte, à Coire, *Biblioth. Thuan. Tom. I. p. 316.*

(b) C'est le nom qu'on lui donne dans le titre de cette lettre. *Bibl. Thuan. Tom. I. p. 314.*

(c) La Bibliot. de M. de Thou, *Tom. I. p. 315.* en fait deux Ouvrages.

(d) *Ibid. p. 315.*

(e) *Ibid. p. 315.*

(f) La statue de Pasquin à Rome est une chose connue de tout le monde. Le Bossu, en il *Gaile di Rialto*, est une pierre de forme cylindrique, contre laquelle il est d'usage à Venise, d'afficher les ordonnances, & autres placards publics.

HENRI  
IV.  
1606.

propositions qu'il appelloit hérétiques, erronées, téméraires, scandaleuses, féditueuses, & manifestement fausses, & que les contraires se trouvoient en

pour la première fois, les actes de différend survenu autrefois entre le Pape d'une part, & de l'autre Sigismond Archiduc d'Autriche & Gregoire de Hambourg (a), en des plus habiles jurisconsultes de son siècle. Voici quel en fut le sujet. Le Cardinal Nicolas Caste Evêque de Brixen, ville de la dépendance de la maison d'Autriche, ayant fait dans son diocèse plusieurs réglemens conformes aux usages reçus en Italie, & qui paroisoient à Sigismond contraires aux coutumes & aux libertés du Corps Germanique, l'Archiduc eut à cette occasion un démêlé très-vif avec le Prélat. Des paroles on en vint à la violence, & le Cardinal fut mis en prison. Pie II. étoit alors assis sur la chaire de S. Pierre. Dès qu'il fut informé de ce qui s'étoit passé, il excommunia Sigismond. Ainsi ce Prince pour se justifier, lui députa Gregoire de Hambourg. Ce sçavant homme paroît d'autant plus propre à faire réussir cette négociation, qu'il avoit été autrefois en Allemagne une amitié fort étroite avec le Pape. Aussi est-il parlé de lui avec éloge dans les Ouvrages, que Pie mit au jour sous le nom d'*Enchiridion* avant son élévation au Pontificat. Mais ce fut par cette raison-là même, que Gregoire de Hambourg échoua à la Cour de Rome. Poer un ami du S. Pere, il parut soutenir trop vivement les intérêts de l'Archiduc, & Pie II. plus piqué que jamais, excommunia également le maître & le député. Celui-ci interjeta appel de l'excommunication, & en fit afficher l'acte dans toutes les rues de Rome. Cette démarche mit le Pape aux mains avec l'Archiduc. Gregoire de Hambourg les laisse valider leur différend: pour lui, il se retira en Bohême, où il s'établit, sans paroître se mettre fort en peine des foudres du Vatican. C'est ainsi que quelques auteurs rapportent ce fait, entre autres Albert Krantz dans son histoire des Vandales. On donne donc alors sa publication en recueil des pièces servant à l'histoire de ce différend. Il contenoit 1. un bref de Pie II. à l'Evêque de Bâle, par lequel ce Pape le reprenoit de ce que malgré l'excommunication lancée contre l'Archiduc Sigismond, ce Prélat continuoit encore de communiquer avec ce Prince, lui enjoignant expressément de

n'avoir plus dans la suite aucun commerce avec lui, & de garder l'interdit. A l'égard de la belle même d'excommunication fulminée à Rome contre Sigismond l'an 1461. elle n'existe point. 2. L'acte d'appel de l'Archiduc au Pape futur, & au Concile général qui doit se tenir, ou qui s'est déjà tenu. 3. L'acte d'appel de Gregoire de Hambourg lui-même. 4. Une longue apologie du même auteur, compilée à l'occasion d'un écrit très-vif publié contre son appel par Theodore Lelio Evêque de Feltri. Dans cet Ouvrage ce sçavant homme justifioit la conduite qu'il avoit tenue à cet égard, & prouvoit qu'on ne pouvoit attaquer la liberté sur laquelle son acte d'appel étoit fondé, sans aller directement contre les décrets du Concile de Constance. Enfin on trouvoit à la fin de ce recueil, un autre Ouvrage du même Gregoire de Hambourg, composé sous le Pontificat d'Eugene IV. & intitulé: *Avant à tous les Empereurs, les Rois & les Princes Chrétiens, au sujet des usurpations injustes des Papes de Rome.* Cette pièce fit d'autant plus de peine à la Cour Romaine, qu'on y voyoit un grand Prince & son Ministre appeler d'un jugement rendu par ce Pape-là même, qui plus solennellement qu'aucun autre de ses prédécesseurs, avoit excommunié tous les appellans au futur Concile.

Ce fut à cette même occasion, que sur ces entre faites on vit paroître au jour pour le seconde fois un traité composé par le Cardinal François Zabarella de Florence, qui vivoit du tems du schisme vers l'an 1406. Cet Ouvrage avoit été d'abord imprimé à Strasbourg l'an 1545. par les soins du Jurisconsulte Luc Schroeten, & étoit fondé sur l'autorité des Conciles. L'auteur y montrait, que le peu de tems qu'en marquait depuis un certain tems pour les assembler, devoit être regardé comme la source de tous les maux, dont la Chrétienté est aujourd'hui affligée; & qu'à moins que Dieu lui-même n'y mit le main, il n'y auroit que ce seul remède capable de relever les playes que la division & le schisme avoient faites à l'Eglise. Il ajoutoit, que Dieu avoit établi les Conciles dans son Eglise pour la conservation de dépôt de la foi; que

(a) Il est appelé *Greg. Heimburgensis* dans le titre de son acte d'appel. Voy. *Bibl. Tém. Tom. I. p. 398.*

en termes exprès dans l'Ecriture sainte. Il se plaint à la tête de ce nouvel Ouvrage que Rome veuille tenir en captivité la parole de Dieu; & que

HENRY  
IV.  
1606.

les Actes des Apôtres nous prescrivoient la forme qui doit être observée dans ces assemblées salutaires; que la plénitude de l'autorité n'avoit pas été laissée à Pierre seul, quoiqu'il fût le Prince des Apôtres; qu'au contraire Pierre lui-même n'avoit partagé cette autorité que comme membre de l'Eglise assemblée; qu'il n'avoit même dit son avis qu'après l'Apôtre Saint Jacques, & que ce n'étoit point Pierre qui avoit alors décidé, mais l'Eglise; que de-là étoit venu l'usage salutaire observé anciennement dans l'Eglise, de ne rien décider d'important que dans un Concile; que c'étoit ce qui les rendoit alors si fréquens; que cependant les Papes, qui avoient gouverné l'Eglise plutôt en Princes temporels qu'en véritables Apôtres, avoient négligé une si louable coutume; que la plénitude du pouvoir accordé par J. C. à son Eglise résidoit dans les Conciles, c'est-à-dire, dans l'Eglise assemblée, comme dans son fondement; que le Pape n'étoit que le dépositaire, & comme le principal Ministre; que même il n'étoit pas le seul qui pût exercer cette autorité, & que selon Innocent III, il n'avoit droit de se servir du pouvoir des Clefs, qu'autant qu'il en usoit avec prudence & avec sagesse; que l'Eglise exerçoit la plénitude de son pouvoir résistante dans le corps des Evêques, par le ministère de chacun des membres qui la composent, mais sur-tout par celui de Pierre; qu'il n'étoit donc pas eu pouvoir du Pape, d'empêcher la convocation des Conciles; qu'au contraire s'il prétendoit détruire ce que les Apôtres avoient si fermement établi, il feroit manifestement dans l'erreur; que l'Eglise ne pouvoit pas transporter sa Pape l'autorité, dont elle étoit revêtue, de manière à n'être plus maîtresse d'en faire usage; que le Pape pouvoit bien se dispenser d'obéir aux loix que lui-même avoit portées; mais qu'il ne pouvoit s'être pas soumis aux loix de Dieu, telles que sont celles que l'Eglise sainte a données aux Conciles; que si le Pape négligeoit de les assembler, c'étoit à l'Empereur en qualité de membre du Concile, de protecteur & de défenseur de l'Eglise, de suppléer à ce défaut, & qu'il étoit alors de son intérêt d'user du droit qui lui appartenoit incontestablement pour les convoquer; qu'ainsi en avient usé autrefois les Constantin, les Justinien, les

Charlemagnes, & tout d'autres; que Constantin lui-même avoit présidé au Concile de Nicée; que s'il n'étoit pas permis aux Empereurs de convoquer les Conciles, & que ce pouvoir fût uniquement réservé aux Papes, l'Eglise se trouveroit continuellement exposée à un danger considérable; qu'en effet il pouvoit arriver qu'elle vît à sa tête un Pape hérétique, assisté de Cardinaux tous hérétiques comme lui; qu'alors l'Empereur avoit droit d'assembler un Concile & d'obliger le Pape à y rendre raison de sa foi; même de le déposer, en cas qu'il persistât opiniâtement dans son erreur; qu'il étoit même constant, que l'Empereur pouvoit connoître de tout crime ecclésiastique, dont le Pape étoit accusé de s'être rendu coupable, & devoit en poursuivre le châtimement, en cas qu'il eût recours à la puissance temporelle pour s'y soustraire; que si le Pape, les Cardinaux, & l'Empereur même négligeoient d'assembler le Concile, ce droit feroit dévolu aux Evêques, en sorte que dès-lors un ou plusieurs d'entre eux pourroient le convoquer, même malgré le Pape, parce qu'on ne doit plus l'écouter dès qu'une nécessité pressante oblige de contrevenir à ses ordres, & que d'ailleurs ils sont préjudiciables au bien public, & aux intérêts de l'Eglise; que séduits par les flatteurs, les Papes s'étoient arrogés contre les anciens canons beaucoup de droits, qui ne leur appartenoient nullement; qu'ils en étoient venus jusqu'à se croire permis tout ce qui leur étoit suggéré par leur caprice, même les choses les plus défendues; que c'étoit en tenant cette conduite, qu'ils s'étoient élevés jusqu'au-dessus des loix de Dieu même; que de cette source corrompue on avoit vu sortir une infinité d'erreurs; que le second Ordre de la Hiérarchie Ecclésiastique étoit tombé dans le mépris; & que si Dieu ne pretoit une main secourable à son Eglise, elle étoit sur le point de se voir exposée au plus grand danger qu'elle eût jamais couru; que dans le prochain Concile il étoit nécessaire de restreindre tellement le pouvoir du Pape, qu'il ne pût passer les bornes prescrites à son autorité; qu'il falloit tantôt respecter le Pape; mais qu'on devoit aussi prendre garde de porter ce respect trop loin, & de l'élever à celui qui se rend à Dieu; qu'on devoit honorer le Souverain Pontife; mais qu'il ne falloit pas l'ad-



HENRI  
IV.  
1606.

que pendant qu'il travaille si utilement pour l'Eglise, on ait affiché à Rome contre lui une sentence d'excommunication, à la réquisition du Promoteur.

l'adorer, & que S. Pierre ne l'avoit jamais souffert; que le Pape n'a de supérieure dans l'Eglise, qu'autant que lui en donne la sagesse & l'équité de son gouvernement; & que c'étoit à l'Eglise même à juger de sa droiture, ou de ses méversations dans l'exercice de son ministère.

Comme ce traité composé sous le Pontificat d'Innocent VIII. & de Benoît XIII. étoit écrit avec une liberté, qui sembloit avoir quelque chose de dur, & qui pouvoit blesser la délicatesse de notre siècle, on y joignit par forme de justification un autre Ouvrage de Pierre de l'errare contemporain de Zibarella, où cet auteur déclame hautement contre l'ambition des Papes, qui les arme à la main, ôsent, dit-il, soutenir leurs droits chimeriques sur des villes & des domaines, qui de tout tems & par leur nature ont été l'attribut de la dépendance de l'Empire. Ce qu'il y a de ridicule, ajoute-t-il, & ce qu'on ne peut même entendre sans horreur, c'est qu'ils veulent que l'Empereur lui-même leur soit soumis. Cependant il est de fait qu'à remonter à l'origine, il n'y a eu personne de quelque état & condition qu'il fût, non pas même le Clergé, qui ne fût soumis à la juridiction de la puissance temporelle. Que si dans la suite il s'est trouvé des Empereurs assez bons & assez indulgens, pour se dépouiller en faveur des Papes, des droits que leur rang leur donnoit sur le Clergé, c'est une grâce, dont ces ingrats ont eu bien peu de reconnaissance. D'où il concluoit, que le parti le plus juste & le plus sage que pût prendre la Pape, étoit de remettre à l'Empereur l'autorité temporelle, qu'il avoit reçue de lui; ajoutant, que c'étoit l'unique moyen de rendre la paix à l'univers Chrétien, sur-tout à l'Italie, & de mettre fin à la funeste division, qui déshoroit alors toute la Chrétienté.

Enfin on publia un dernier écrit sous le titre de *Défense des droits de l'Eglise & du Concile, contre les adversaires de Jean Gerson, Docteur très-Christien*. Cet Ouvrage qui avoit été composé en France, & qui fut imprimé à Venise, contenoit cinquante-trois propositions. La première portoit, que l'Eglise est un état monarchique, dont la fin est spirituelle, & qui exerce son autorité par le moyen des Conciles généraux, qui rendent

en quelque sorte son gouvernement Aristocratique. Un Ouvrage composé par Jean Marfilio, & distribué en deux parties, où l'auteur se proposoit d'examiner tout ce qui avoit paru jusqu'alors contre la République du Venise, seroit en quelque façon de supplément à cette pièce.

Tandis que de part & d'autre on n'étoit occupé qu'à se battre à coups de plume, le Doge publia le 6. de Mai un Edit, qui fut affiché dans toutes les places de Venise, par lequel il ordonnoit à tous les Prélats & sujets de la République de persévérer dans l'obéissance & la soumission, qu'ils avoient jusqu'alors témoigné pour l'Etat, protestant du reste de son dévouement respectueux pour le S. Siège, & de son attachement inviolable à la foi, qu'il avoit reçue de l'Eglise Romaine qu'il reconnoissoit pour sa mère. Le Pape ne fut pas plutôt informé de cette ordonnance, que par une bulle en date du 20. de Septembre, il excommunia de nouveau quiconque oseroit en garder cet écrit, & tout autre Ouvrage composé contre l'interdit en faveur des Vénitiens.

Cette démarche attira au Pape deux lettres très-vives, ou plutôt extrêmement hardies, & qui sembloient partir d'un cœur pénétré de la douleur la plus sensible à la vue de danger présent, dont la République étoit menacée. Quoi, disoit l'auteur de ces lettres! s'adressant au Pontife, quoi, vous-même vous ne voyez plus que par les yeux de la chair, & vous ne vous conduisez que suivant le caprice de la prudence humaine? Vous forcez de nouveaux foudres pour frapper quiconque lira les ordonnances de notre Prince, par lesquelles il fait profession d'une soumission parfaite & de l'attachement le plus respectueux pour la Foi Catholique & pour le S. Siège! Eh quoi, grand Dieu! s'il s'exprimoit autrement, le traiteriez-vous donc comme votre enfant chéri? Avez-vous oublié qu'il est à la tête d'une République qui fait gloire de sa liberté, & qui croit par conséquent devoir parler librement comme elle pense? Ecoutez ce qu'en seignent les Papes Léon IV. & Gélase vos prédécesseurs au sujet des loix émanées de l'autorité souveraine. Qui osera avancer, disent-ils, qu'on doive mépriser les ordonnances de son Souverain? Ne sont-ce pas

moteur Louis Bodoido; sentence qui en le chassant du sein de l'Eglise, le prive encore de tous ses biens meubles & immeubles, & des fruits de ses bénéfices. Il avoue qu'après avoir lu cette sentence, il l'a regardée comme nulle & sans effet, & qu'avec le respect dû au saint Siège, il la regarda

HENRI  
IV.  
1606.

par des loix irrésistables, auxquelles tout homme est obligé de se conformer; & si quelqu'un étoit assez hardi pour vous avoir enseigné, ou pour vous enseigner jamais le contraire, ne devriez-vous pas le regarder comme un imposteur? Ecoutez comment s'exprimoit le Pape Miltiade, assis autrefois comme vous sur la chaire de S. Pierre. Que votre premier & votre plus grand soin, disait ce Pontife, soit que la justice & la charité président à tous vos jugemens. Ne condamnez personne avant qu'il ait été convaincu dans les formes: ne jugez personne sur de simples soupçons. Examinez les preuves du délit: mais après cela même que la charité aida encore la sentence que vous prononcerez contre le coupable; & souvenez-vous de ne pas faire à autrui, ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fit à vous-même. Cette règle si sage établie & suivie par les anciens Papes, n'a-t-elle été observée dans les derniers jugemens émanés de la Cour Romaine? Déjà le bruit court dans toute la Chrétienté, que ces nouveaux attentats sont autant de degrés par où le Clergé prétend arriver à la Monarchie universelle; on dit que c'est par-là qu'il espère arriver à disposer d'une autorité, que Dieu a bien sçû distinguer du pouvoir qu'il avoit confié à son Eglise; & que qui seroit une tyrannie manifeste, & une entreprise formellement contraire aux décrets de la Providence. N'est-il donc pas à craindre que ces injustices criantes ne fassent au contraire tomber le pouvoir des Ciefs dans le mépris; qu'elles ne perdent toute leur vigueur, & que ce malheur ne soit enfin suivi d'une confusion semblable à celle, dont fut autrefois punie Babylone? Car ne nous y trompons point, il est inutile d'espérer trouver aucune ressource dans la prudence par-tout où la passion domine. Non, jamais la République ne renoncera à la Catholicité: jamais elle ne se séparera de Communion d'avec la sainte Eglise Apostolique & Romaine; mais aussi jamais ne souffrira-t-elle aucune atteinte, qui puisse blesser sa liberté, ou porter préjudice aux sujets qui lui sont soumis. Ferme sur ces deux points, elle

est également résolue, & à mettre tout en œuvre pour s'opposer aux intentions du Pape, qui ne cherche qu'à répandre la division dans l'Eglise, & à rester cependant toujours constamment attachée à la Foi Catholique & à la chaire de Pierre. Pour avoir été injustement frappé d'anathème par Jean VIII. pour n'avoir pas obéi à ses ordres, S. Ignace, autrefois Patriarche de Constantinople, en eut-il moins fait des miracles après sa mort, en eut-il moins été mis au nombre des Saints? Ecoutez ce que dit le Jésuite Richeome dans un livre approuvé par la Société, & qui vient d'être dédié à Henri IV. Si nous étions assez abandonnés de Dieu, dit ce pere, pour perdre le Pape Clément, & pour voir remonter à sa place sur la chaire de Saint Pierre les Basiliques VIII. les Benoît XIII. les Jules II. que ferions-nous? Ce que nous ferions? La question n'est pas difficile à résoudre. Nous prendrions la parti, que prirent alors avec le Roi Philippe le Bel, & avec Louis XII. tout ce qu'il y avoit en France de gens de bien; tout ce qui se trouvoit dans le Royaume d'Ecclesiastiques sages & modérés. Constamment attachés aux intérêts de la nation & de l'Etat, qu'ils soutinrent avec la dernière vigueur, ils ne se séparèrent cependant jamais pour cela du S. Siège; jamais ils ne s'écarterent en rien des véritables devoirs de tout Fidèle, & toujours ils eurent pour la place de Vicaire de J. C. le respect, l'attachement, & la soumission qui lui sont dûs. Il nous en reste un monument authentique dans la lettre de Philippe le Bel, copiée sur les registres des archives de la Couronne, & transmise à la postérité par Jean du Tillet. C'est ainsi qu'écrivait Richeome avant le rétablissement des Jésuites en France. Que si l'on est obligé d'en venir aux armes, de quels maux l'Italie n'est-elle pas menacée? Devenu la proie des étrangers, elle verra l'hérésie se glisser dans son sein, l'autorité du S. Siège foulée aux pieds, les revenus épuisés, les peuples réduits à la dernière misère; & tous ces malheurs ne manquent pas de retomber sur le Pape lui-même. La Cour de Rome &c.

Marini  
IV.  
1606.

dera toujours comme telle. Il déclare qu'il est prêt à en prouver la nullité, parce qu'elle a été portée par un tribunal où étoit assis Bellarmin son adversaire, contre qui il avoit écrit ; par un tribunal qui n'avoit point voulu lire, ou qui n'avoit pas encore lu la justification, les protestations, les exceptions, & les moyens de défense qu'il avoit proposés le 9. du mois de Septembre à l'Inquisiteur de Venise, & qu'il avoit fait signer par les Notaires qui les avoient envoyés à Rome.

Marfilio  
cité à  
Rome,  
se justifie  
par un  
écrit.

Dans la même préface Marfilio se justifie au sujet des huit propositions qu'il avoit entrepris de combattre. Il fait voir qu'elles avoient été avancées sans nom d'auteur, afin qu'elles pussent servir de régie de foi & de conduite, dès que l'interdit seroit jeté, & entretenir le feu de la division dans l'esprit de ceux qui les lisoient : que ces propositions étant pleines de maximes injurieuses à Dieu, & par-là hérétiques, de l'aveu même des partisans de l'interdit, il s'étoit cru obligé de soutenir les propositions contraires, opposées à celles-là, dans un écrit anonyme, & qu'il soumettoit son Ouvrage au jugement de la sainte Eglise Catholique : qu'il protestoît devant Dieu & devant les hommes contre l'excommunication du Pape ; & que ne se sentant coupable d'aucune faute, & n'étant jamais sorti de la communion de l'Eglise, le Pape ne pouvoit jamais le separer de la charité de Jesus-Christ, ni de celle de sa sainte Epouse : que bien plus, il croyoit hérétiques tous ceux qui avoient dit que celui-là peut être séparé de Jesus-Christ & de l'Eglise, qui ne s'en est pas séparé lui-même, & qu'un Fidèle peut être excommunié, sans avoir commis de faute, par la seule raison qu'il n'obéit pas au Pape ou à ses Ministres, dans des occasions où il ne peut obéir, & où même il ne le doit pas.

On cite  
Fra-Paolo à l'In-  
quisition.

Fra-Paolo cité à son tour, comparut en quelque manière par des lettres, en date du 25. de Novembre, adressées aux Inquisiteurs nommés depuis peu pour cette affaire, les Cardinaux Pinelli, Ascoli, Givry, Bianchetti, Bellarmin, Arrigone, Zapata, Buffalo, & Monopoli. Il s'excuse de comparoître en personne sur le peu de sûreté qu'il y auroit pour lui. Après avoir protesté de son innocence (1), & de sa parfaite soumission à l'Eglise, il fait l'énumération des Ouvrages qu'il a composés, soit pour l'honneur d'un Etat où il avoit pris naissance, soit pour défendre la doctrine de Jean Gerson, ce Docteur si Chrétien : il prie les Inquisiteurs de faire des extraits des maximes qui paroîtroient censurables dans ses Ouvrages, afin de pouvoir répandre de la clarté sur les endroits obscurs, donner de l'étendue & de la force à ceux qui se trouveroient trop ferrés ou trop foibles, prêt, à l'exception de Bellarmin, à s'en rapporter au jugement de tant de Cardinaux pour lesquels il a toujours eu beaucoup de vénération & de déférence : que s'ils lui refusoient cette grace, & qu'ils voulussent condamner ses Ouvrages *in globo*, & sans qualification particulière, il protestoît dès le moment qu'on n'y trouveroit rien qui fût digne de censure.

Le même jour, 25. de Novembre, F. Fulgentio adressa un long mémoire, non aux Inquisiteurs, mais aux Archevêques, Evêques, & aux Ordres

(1) Du tort & de l'insulte qu'on lui faisoit, & de sa parfaite &c. MS. du Roi.

Ordres Religieux. Dans cet écrit, où il prenoit le surnom de Manfredo, il fit la même protestation que Fra-Paolo, & tourna en ridicule la menace du Promoteur de priver un pauvre Religieux de biens qu'il ne pouvoit posséder. Tous les écrivains de la République s'en tinrent aux protestations, & n'en vinrent point à l'appel, pour ne point trop aigrir le Pape, soit pour le présent, soit pour l'avenir.

Dependant les troupes du Pape s'assembloient de toutes parts, & sur-tout dans l'Ombrie. Il en avoit donné le commandement général à Ranuce Duc de Parme; & avoit nommé pour commander sous lui, Alexandre di Monte, que l'Archiduc Albert, dont il étoit Lieutenant général en Flandre, lui avoit envoyé. Le rendez-vous général des troupes étoit à Ferrare.

Pendant ce tems-là le Roi d'Espagne tâchoit secrètement d'irriter encore l'esprit du Pape par le moyen des Cardinaux de la nation Espagnole; & des autres émissaires de la Cour de Madrid. Voyant, selon ses desirs, que tout se disposoit à la guerre, & sachant que le Roi Très-Christien se faisoit un point d'honneur de terminer ce différend, sans offrir son secours à aucun des deux partis, il résolut de prévenir le saint Pere. Dans ce dessein il lui écrivit le 9. de Juillet une lettre conçue en ces termes.

„ Très-saint Pere, je suis sensiblement affligé du démêlé qui est entre  
 „ votre Sainteté & la sérénissime République de Venise. Je souhaiterois  
 „ que les choses n'eussent pas été poussées plus loin. Quoique ce ne soit  
 „ pas à moi à examiner le pour & le contre de cette affaire, je ne puis  
 „ voir en si grand danger votre autorité & celle du saint Siège, sans vous  
 „ faire offre de ma puissance & de toutes les forces de mon Royaume, en  
 „ fils véritablement soumis & zélé. J'ai fait sçavoir mes intentions à l'Ambassadeur que la République a dans ma Cour. Tous mes Vicerois & mes  
 „ Lieutenans en Italie ont reçu ordre de les faire sçavoir à tous les Princes qui relevent de ma Couronne. Le Duc d'Escalona, qui remettra  
 „ cette lettre à votre Sainteté, lui expliquera mes intentions plus au  
 „ long. En attendant les occasions de faire éclater mon zèle, je la  
 „ conjure d'être persuadée que je suis toujours prêt à défendre ses intérêts.

„ Plus ce Monarque affectoit de dire dans sa lettre qu'il ne décidoit point sur les motifs de ce différend; & qu'il auroit désiré que cela ne fût point arrivé; plus il flautoit le Pape peu porté de lui-même à la guerre, incapable de la soutenir par ses seules forces, & obligé par-là de recourir à l'Espagne qu'il voyoit s'offrir si généreusement à le défendre. D'un autre côté, supposé que ce grand démêlé se terminât à un accommodement, Philippe trouvoit dans cette même lettre, de quoi se rendre agréable aux Vénitiens, puisqu'il y disoit expressément que ce différend l'affligeoit. Quoi qu'il eût déjà pour Ambassadeur ordinaire auprès du Sénat, Inigo de Cardenas, il y envoya en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, François de Castro, qui y fit une entrée magnifique le 4. de Novembre. Le Sénat lui fit de grands honneurs. Les vûes du Roi d'Espagne étoient d'enlever au Roi

HENRI  
 IV.  
 1606.

Le Pape  
 fait des  
 préparatifs de  
 guerre.

Lettres  
 artistiques de  
 Philippe  
 II. à  
 Paul V.

Politique  
 du Roi  
 d'Espagne.

HENRI  
IV.  
1606.

Réflexions  
sur la con-  
science du  
Roi d'Es-  
pagne.

Le Cardi-  
nal de  
Joyeuse  
arrive à  
Ferrare.

1607.  
Il se rend  
à Venise.

de France, en tout ou en partie, la gloire de la réconciliation, si le Pape & la République préféroient l'accommodement à la guerre; ce qu'il presentoit devoir bientôt arriver. Dans le même esprit le Comte de Fuentes Viceroy de Milan eut soin de répandre par tout, qu'il attendoit au plutôt huit mille hommes de troupes Espagnoles, huit mille du Royaume de Naples, autant du duché de Milan, cinq mille Suisses, & cinq mille Allemans, & qu'à la tête de ces trente-quatre mille hommes il iroit se joindre à François de Castro.

Ce grand zèle qu'affectoit Philippe pour le saint Siège n'empêchoit pas de dire à Rome, que ce Prince, comme tous ses prédécesseurs, voyoit avec plaisir naître ces disputes touchant l'autorité du Pape sur le temporel des Rois & des Princes: qu'il les regardoit avec les yeux d'un habile politique, parce qu'elles ne pouvoient aller jusques à lui, qui étoit trop puissant pour avoir rien à craindre du saint Siège, & trop accoutumé à réprimer plutôt par des voyes de fait que par des ordonnances, les entreprises de la Cour de Rome dans ses Etats, sans que le Pape osât même se plaindre; comme l'affaire de Sicile le fit bien connoître quelques années après. Tout le monde sentit que les Espagnols, dévorés d'ambition, ne cherchoient qu'à profiter des mouvemens que causoient ces disputes. Dans ces occasions on les avoit toujours vûs armés, & prêts à envahir les Etats des Princes proscrits par le Pape. Ainsi avoient-ils usurpé la Navarre dans le siècle précédent (1).

Le Cardinal de Joyeuse arriva enfin en Italie sur la fin de l'année: sa qualité de Cardinal ne pouvoit que rendre sa négociation désagréable au Sénat; celle d'Ambassadeur du Roi de France le rendoit suspect au Pape, & odieux aux Espagnols. Mais sa rare prudence lui fit imaginer un moyen de ne point effaroucher les Vénitiens, & de diminuer les soupçons du Pape & ceux de l'Espagne. Ce fut de s'arrêter à Ferrare, jusqu'à ce qu'il eût obtenu l'agrément du Pape & celui du Sénat, pour se rendre à Venise, & mettre la dernière main à une négociation déjà ébauchée à Rome, par Charles de Neufville d'Allincourt, & à Venise, par Philippe de Canaye, Sieur de Fresnes.

Il ne se rendit à Venise qu'au commencement de l'année suivante. Dès la première entrevûe qu'il eut avec le Sieur de Fresnes, Ambassadeur de France auprès de la République, il sçut que rien n'étoit capable d'engager le Sénat à laisser donner la moindre atteinte à son autorité, par l'abrogation de ses loix, non plus qu'à sa juridiction, par l'élargissement des deux Prêtres prisonniers: que Donato, ce Doge si sage, avoit dit publiquement au Nonce du Pape, que Paul V. jeune encore, & sans expérience, livré aux mauvais conseils de ses flatteurs, s'étoit témérairement engagé dans une facheuse affaire: qu'il n'étoit pas surprenant, que dans une si grande jeunesse & avec si peu de connoissance du droit des Vénitiens, il eût avec eux un procédé si criant, qui le couvroit de honte & qui pourroit causer

fa

(1) C'étoit en usurpant ainsi impunément des provinces sur lesquelles ils n'avoient aucun droit, qu'ils avoient pied à pied vers l'établissement de cette Monarchie universelle, dont ils avoient formé le projet. Le Cardinal &c. MS. du Roi.

sa perte: qu'il auroit dû imiter la prudence de son prédécesseur, qui, quoique bien instruit de tout ce que le Sénat avoit fait en ce genre, n'avoit jamais voulu rien entreprendre sur cette matière; qu'au reste, il pouvoit bien donner ces leçons à un jeune Pape, que son grand âge de soixante & dix ans lui faisoit regarder comme un enfant.

HENRI  
IV.  
1607.

Comme Paul V. lui-même venoit de faire un décret contre le chapitre de la ville de Lorette dans l'Ombrie, à présent siège Episcopal, pour défendre au Clergé d'acquérir des fonds de terre dans tous les Etats du patrimoine de Saint Pierre, Donato, à qui rien n'échappoit, disoit au Nonce qu'il étoit surpris que le Pape, ayant pu faire ce décret en vertu de sa souveraineté, les Vénitiens n'eussent pas le même droit dans leurs Etats: que ce décret, qui faisoit le fonds du différend, avoit été porté avec un consentement universel; puisque de trois cens Sénateurs aucun n'avoit été d'un avis contraire: qu'il n'étoit pas vrai-semblable, que le Pape, avec toutes ses menaces & ses préparatifs de guerre, pût jamais soutenir un intérêt injuste, dont le principal objet étoit la suppression d'un décret si authentique: que le Pape avoit raison de dire, que la République ne pouvoit agir contre lui par censures, mais qu'il n'étoit pas plus permis au Pape d'interdire l'exercice de la Religion aux Vénitiens, dont tout le crime étoit d'établir des loix & des statuts, en vertu d'une puissance qu'ils avoient immédiatement reçue de Dieu; qu'ainsi ils étoient déterminés à tout risquer, plutôt que de laisser entamer la liberté, les loix, & les réglemens de la patrie.

Il fut encore aisé au Cardinal de Joyeuse de comprendre, que les Vénitiens étoient extrêmement animés contre les Jésuites, persuadés qu'ils étoient, que ces peres avoient irrité le Pape contre la République, & qu'ils lui avoient fait entendre qu'avec un peu de fermeté, ses censures auroient à Venise le même effet qu'elles avoient eu à Ferrare. Il fut de plus, que dès le commencement de ce démêlé, les Jésuites avoient dépêché Antoine Possevin à leur Général Claude Aquaviva, pour régler sur ses ordres la conduite qu'ils auroient à tenir pendant l'interdit: que sur le commandement que leur avoit fait Aquaviva d'obéir au Pape, ils témoignèrent au Sénat qu'ils étoient disposés à rester dans leurs maisons, mais qu'ils ne pouvoient le dispenser de fermer leurs Eglises & leurs collèges; que cette première démarche les avoit rendus suspects; qu'ils l'étoient devenus encore bien davantage, lorsqu'on avoit su qu'ils sollicitoient les autres Ordres Religieux à suivre leur exemple: que le Sénat avoit été obligé de leur donner des gardes, lorsqu'ils se retirèrent de Venise, pour empêcher la populace de se jeter sur eux, comme sur des espions, des traîtres, & des gens vendus à l'Espagne; qu'après leur retraite, le Sénat avoit fait procéder juridiquement contre eux, & que les informations faites, le Conseil des Dix avoit déclaré, que plusieurs peres, & plusieurs maris, s'étoient plaints de ne plus trouver dans leurs enfans & dans leurs femmes le respect & la tendresse qu'ils avoient droit d'en attendre; parce que les Jésuites avoient fait entendre à ces esprits foibles, que leurs peres & leurs maris étoient excommuniés: qu'on avoit intercepté les lettres d'un Jésuite au Pape, pour

Plaintes  
des Vénitiens  
contre les  
Jésuites.

l'in-

HENRI  
IV.  
1607.

L'informer qu'il y avoit dans la seule ville de Venise plus de trois cens jeunes gens de la première Noblesse, prêts à obéir aveuglément à tout ce que le Pape exigeroit d'eux : que le Sénat avoit enfin découvert, que ces Religieux se servoient du tribunal de la Pénitence, pour sçavoir les secrets des familles, les facultés, & les dispositions des particuliers ; qu'ils connoissoient par la même voye les forces, les ressources, les secrets de l'Etat ; & qu'ils en envoyoit tous les six mois un mémoire à leur Général, par leurs Provinciaux ou Visiteurs : qu'après leur retraite précipitée de Bergame & de Padoue, on avoit trouvé dans leurs chambres plusieurs lettres, qu'ils n'avoient pas eu le tems, ou le soin de brûler, & qui ne justifioient que trop les reproches qu'on leur faisoit. Enfin, il n'y avoit point de bruits fâcheux qu'on ne fit courir, pour rendre leur Société odieuse à tout le peuple.

Lettre  
pleine de  
repro-  
ches con-  
tre les  
Jésuites.

L'animosité contre les Jésuites alla jusqu'à rendre publique une lettre écrite par Stanislas Przewski de Lublin, à Antoine Possevin Recteur du collège de Padoue (1), qui étudioit dans cette Université, reprochoit à ce Jésuite, que ceux de sa Société, aveuglés par l'ambition d'entrer dans les affaires les plus éloignées de leur profession, avoient causé une infinité de malheurs dans tout le Septentrion, & dans plusieurs autres Etats de l'Europe, & qu'ils avoient porté par-tout le trouble & la confusion. Pour lui faire voir, qu'il étoit bien instruit de toutes les intrigues de la Société, il lui mettoit devant les yeux la triste mort de Demetrius, que les Jésuites se glorifioient d'avoir voulu élever sur le trône pour l'honneur de la Religion. „ Si ce Demetrius, disoit-il, étoit le légitime successeur, quelle im-  
„ prudence plus grande que la vôtre, de faire courir à une perte certaine,  
„ par vos conseils furieux, un Prince qui chanceloit encore sur le trône de  
„ ses ancêtres, & d'envelopper dans son malheur tant de Palatins, & la  
„ Noblesse de Pologne ? Si c'étoit un Prince suppose, vous êtes bien cri-  
„ minels d'avoir cru, que notre sainte Religion eût besoin, pour se souste-  
„ nir, de recourir à de honteuses suppositions. Qu'a de commun la vérité  
„ avec le mensonge, la lumière avec les ténèbres, l'Arche d'Alliance avec  
„ l'idole de Dagon ? „

Après cet exemple, Przewski faisoit passer les Jésuites de Royaume en Royaume. Il les accusoit d'avoir sollicité le Roi de Portugal (2) à entreprendre la malheureuse expédition d'Afrique ; parce que prévoyant que ce Prince ne pouvoit manquer d'y périr avec toute sa Noblesse, ils vouloient livrer le Portugal aux Espagnols : que par des conjurations réitérées, conjurations affreuses & indignes du nom Chrétien, ils avoient déterminé à une févérité cruelle la Reine Elisabeth, qui jusqu'alors avoit toujours été très-éloignée de persécuter les Catholiques : que tout le monde sçavoit à quels excès de cruauté se portoit contre les Fidèles le Roi d'Angleterre, depuis  
la

(1) Du collège que ces peres avoient dans cette ville, & célèbre par ses négociations en Pologne & en Moscovie, qu'il avoit conduites avec beaucoup d'habileté. Ce Gentilhomme &c. M. du Roi.

(2) Sébastien, qui fut tué en Afrique dans une bataille qu'il perdit.

la dernière conjuration : que l'Europe n'oublieroit jamais les attentats de la Société contre la Couronne & contre la personne de Henri III. qu'elle seule avoit enfanté la ligue, ce monstre affreux sorti des enfers pour la destruction générale du Royaume : qu'elle avoit abusé de la vieillesse, & de la foiblesse d'esprit de Charles, Cardinal de Bourbon, pour lui inspirer le desir d'exclure du trône le légitime héritier, après en avoir chassé un Prince, très-éloigné d'être hérétique, & qui cependant avoit été poignardé comme tel, à l'instigation de la Société.

Przowski ne s'arrêtoit pas là ; il rendoit les Jésuites responsables des guerres funestes, qui désoloient la Transylvanie & les provinces voisines, autrefois si tranquilles & si heureuses. Eux seuls, selon lui, avoient fait rompre la paix avec le Grand Seigneur, malgré les sages conseils du Prince Etienne, malgré les oppositions de tous les Princes de la maison de Bathory, malgré celles du Cardinal Balthazar, qui venoit de périr misérablement au milieu de ces troubles : ce n'avoit été qu'à leurs pernicieuses sollicitations, que Sigismond, jeune Prince très-imprudent, s'étoit attiré sur les bras une guerre des plus funestes ; on ne devoit attribuer qu'aux suggestions du Jésuite Alphonse de Carillo, maître de l'esprit de ce Prince, la mort à laquelle il avoit condamné ses parens les plus proches, & ceux qui lui étoient le plus dévoués. Cependant ce Sigismond, ajoutoit-il, que toute la Société affectoit par ses fades adulations, de faire aller de pair avec le Grand Alexandre, forcé par un traité honteux & fatal à lui & à toute la Transylvanie, & réduit à mener une vie obscure, & indigne même du plus bas Officier, cache à présent dans une misérable maison de la Bohême, sa languissante & honteuse vieillesse.

Les Jésuites n'ont pas été plus sages ni plus heureux dans les conseils qu'ils ont donnés au Roi de Pologne, de l'esprit duquel ils avoient trouvé le secret de s'emparer les premiers. Ce Prince, conduit par les Jésuites, a quitté par légèreté un trône, sur lequel il n'étoit monté qu'au péril de sa vie, & vient d'en être tout-à-fait exclu par l'élection que les Ordres du Royaume de Suède ont faite de Charles son oncle. Le second mariage que les Jésuites lui ont conseillé de faire, n'a pas été heureux, puisqu'immédiatement après la cérémonie des noces, la Pologne si tranquille s'est vuë agitée de mouvemens extraordinaires, qui ont fait craindre de fatales révolutions. Ferdinand, Archiduc de Gratz, n'a eu d'autre avantage à avoir les Jésuites pour amis & pour conseillers, que celui de s'attirer de la part de ses sujets une haine implacable, & de se priver des seuls secours qu'il pouvoit espérer contre les Turcs ses voisins & ses ennemis. Enfin, les peuples de la Bavière n'ont pu sans frémir d'indignation, & sans charger les Jésuites d'imprécations, voir leur Duc Guillaume insensiblement dépouillé de ses Etats, pour avoir trop écouté leurs conseils violens.

Après cet humiliant détail, Przowski s'appliquoit à prouver à Possévin, que sa Société tendoit à la Monarchie universelle de l'Eglise : qu'elle étoit résolue, à la première occasion favorable, de resserrer la puissance du Pape dans des bornes étroites : qu'elle en faisoit à présent un idole, qu'elle foule-  
roit un jour aux pieds quand elle n'auroit plus de grace à en attendre : que



**HENRI** les Jésuites en avoient imposé à Grégoire XIII. ce Pape plein de bonté &  
**IV.** d'indulgence pour eux: qu'après avoir extorqué de lui des sommes immen-  
**1607.** ses, ils lui avoient fait illusion au lit de la mort, par l'Ambassade ché-  
 rique du Japon: que semblables à des charlatans, les Jésuites avoient ex-  
 posé & fait voir d'abord à Modene, ensuite à Rome, des ours de Mosco-  
 vie, blancs comme neige, d'une grandeur & d'une férocité extraordinaire; &  
 cela dans la vûe de faire espérer au saint Siège de grands avantages dans  
 les provinces éloignées: qu'ils n'avoient pas montré moins d'impudence,  
 lorsque pour se rendre nécessaires à Clément VIII. ce Pape si judicieux &  
 si modeste, ils s'étoient faits sort de mettre sur le trône de Bosnie, Sil-  
 vestre Aldobrandin son neveu, depuis cardinal, & qu'ils avoient eu des  
 maîtres tout prêts pour apprendre à ce Seigneur la langue Sclavonne: que  
 depuis peu ils avoient de fréquentes conférences avec les Cardinaux, sur  
 les moyens de convertir à la Foi le Roi de Perse; qu'ils avoient suborné un  
 des Ambassadeurs de ce Monarque, pour faire entendre aux Cardinaux, que  
 leur maître aspireroit à être Chrétien, & qu'ils avoient déjà choisi dans leur  
 Société les personnages les plus propres à opérer une si admirable conversion.

Les Jésuites, au rapport de ce redoutable censeur, n'avoient pas moins la  
 passion de changer la face de l'Eglise, que celle de changer la face des Es-  
 tats & des Empires. Quoiqu'ils dussent sçavoir, disoit-il, que les innovations  
 en matière de doctrine sont très-dangereuses, ils avoient cependant par la  
 basse envie de détruire les Dominicains, imaginé une infinité de questions  
 inutiles & ridicules sur la grace; & que le Pape ne pouvant se résoudre à  
 prononcer en leur faveur, & ne voulant pas d'un autre côté les couvrir de  
 confusion, il s'étoit contenté de ne les pas condamner publiquement: qu'il  
 n'y avoit rien de plus absurde ni de plus impie que le système nouveau de  
 ces peres, de recevoir les confessions, & de donner les absolutions par let-  
 tres: que si ce ridicule expédient eût fait fortune, on auroit vû s'établir  
 dans la Société une espèce de banque pour les péchés, assez semblable à  
 celle qui étoit établie à Plaisance pour les espèces d'or & d'argent: que  
 sur ces lettres de confession ils auroient confirmé ou infirmé, donné ou refusé  
 les absolutions selon leurs intérêts, & qu'ils auroient gouverné à leur  
 fantaisie les consciences dans les endroits où ils n'avoient aucun établis-  
 sement.

Il ajoutoit qu'il étoit venu aux Vénitiens de différens endroits des avis sa-  
 lutaires d'examiner de près les mœurs, les sentimens & les discours de la  
 Société: qu'on auroit eu assez de peine, il y avoit cinquante ans, à trou-  
 ver dans toute la France un Docteur qui voulût soutenir la supériorité du  
 Pape sur le Concile, & que ce sentiment commençoit par leur moyen à  
 y devenir le dominant & le Catholique. Que n'avoit donc pas à craindre la  
 seigneurie de Venise, qui n'étoit ni si puissante, ni si étendue que la France,  
 puisque les opinions les plus étranges, & les vices les plus préjudiciables à  
 l'Etat, trouvoient leur excuse & leur défense chez les Jésuites? L'avare ex-  
 ploitoit son avarice en achetant un peu cher l'absolution; le faux dévot sup-  
 pléoit à la pratique des vertus Chrétiennes, en baissant dévotement une petite  
 médaille; l'ambitieux, exclu des emplois éclatans par la bassesse de son origine,  
 couvroit

couvroit du voile de la piété tous les crimes qu'il commettoit pour s'élever; le paresseux dans l'affaire du salut, s'assuroit de la vie éternelle sur les libéralités faites à la Société; l'endurci trouvoit chez les Jésuites une Divinité puissante, dont le culte religieux l'autorisoit à se croire sans la crainte & sans l'amour de Dieu, plus saint que qui que ce fût: qu'il n'y avoit enfin ni parjure, ni sacrilège, ni parricide, ni inceste, ni rapine, ni fraude, ni supercherie, qui par le bénéfice d'une interprétation ou d'une dispense donnée par les Jésuites, ne pût passer pour une œuvre très-pieuse & très-louable: qu'ainsi il n'étoit pas surprenant qu'une doctrine, qui favorisoit les crimes & les passions, fit tant de progrès & tant de partisans.

A tant de reproches, peut-être faux, au moins trop amers, se joignoit une nouvelle, capable d'irriter les esprits contre la Société. Un Jésuite s'étoit avisé de prêcher à Parme contre les préparatifs qui se faisoient à Venise pour le Carnaval. Il blâma fort les dépenses de la République, & dit qu'il vaudroit mieux se ménager pour subvenir aux fraix de la guerre, que le Pape avoit raison de porter dans le sein de l'Etat. Le Podestat, indigné de la hardiesse du Prédicateur, le bannit sur le champ de toutes les terres de sa juridiction.

Le Sénat considéroit d'ailleurs que les Jésuites découvroient par la confession les secrets du gouvernement & l'état des familles: qu'ils détruisoient insensiblement dans le cœur de la jeunesse confiée à leurs soins, le respect pour le Sénat & l'amour pour la patrie: que depuis l'établissement de la Société à Venise, les Candidats, accoutumés auparavant à faire en public leur cour aux Sénateurs, s'étoient affranchis de cet usage de soumission & d'honnêteté: qu'ils se contentoient pour parvenir aux charges, de surprendre les suffrages par de fréquentes visites, par des recommandations affectées, & par de fausses cabales; & qu'au grand détriment de la République, ces jeunes Sénateurs, assurés de la faveur & des secours des particuliers, se trouvoient en état d'exécuter tout ce qu'ils oseroient entreprendre.

Toutes ces considérations firent conclure le Conseil des Dix, dépositaire de toute l'autorité du Sénat, à n'entendre jamais au rétablissement des Jésuites, dans toutes les négociations qui se feroient pour l'accordement. Il fut réglé que si l'amour de la tranquillité engageoit les Vénitiens à se détacher de quelques-unes de leurs prétentions, ils n'accorderoient jamais rien en faveur des Jésuites, & qu'ils feroient de leur rappel une affaire tout-à-fait étrangère à la conclusion de la paix. Ces sages Sénateurs étoient convaincus que cette seule victoire les dédommageroit amplement de tout ce qu'ils seroient obligés de céder au saint Siège. Ils firent donc dresser des procès-verbaux de toutes les accusations intentées contre les Jésuites, afin d'avoir entre leurs mains des pièces authentiques pour se dispenser auprès du Pape, de recevoir ces Religieux, & pour s'autoriser à ne souffrir jamais dans le sein de la République des gens qu'ils regardoient comme les boute-feux de la guerre présente, & toujours disposés à semer la discorde dans toutes les parties de l'Etat.

Les procès-verbaux ayant été dressés, on forma au mois de Juin un dé-

HNW  
IV.  
1607.

Le Sénat  
se plaint  
d'ailleurs  
de la con-  
daine des  
Jésuites.

Jésuites  
bannis à  
perpé-  
tuité.

HENRI  
IV.  
1607.

cret qui condamnoit les Jésuites au bannissement perpétuel de toutes les terres de l'obéissance de la seigneurie, & qui ordonnoit qu'ils ne pussent jamais être rétablis, que du consentement de tout le Sénat. Ce décret portoit encore qu'avant qu'on délibérât sur le rappel des Jésuites, les accusations intentées contre eux & les pièces citées en preuve, seroient lûes au tribunal du Conseil des Dix, en présence de deux cens trente Sénateurs; du nombre desquels seroient exclus tous ceux qui passeroient pour favoriser secrètement le saint Siège: que de plus, il faudroit que sur six Sénateurs il y en eût cinq qui fussent d'avis, qu'il étoit à propos de rappeler ces peres. Par un autre décret du 18. du mois d'Août suivant, le Conseil des Dix défendit à toutes personnes de quelque condition & de quelque état qu'elles fussent, de recevoir des lettres d'aucun Jésuite, ordonnant aux habitans de la ville d'apporter au Sénat celles qu'ils pourroient recevoir, & à ceux des autres lieux de la seigneurie, de les porter aux Gouverneurs. Tout commerce avec les Jésuites étoit interdit sous peine des galères, d'exil, ou d'amende; il étoit enjoint à tous les peres, à tous les tuteurs, à tous autres chargés d'enfans qui fissent leurs études dans les collèges des Jésuites, même hors de l'Etat, de les rappeler incessamment à Venise. Autant le Sénat se mettoit en garde contre les intrigues de la Société, autant s'empres-<sup>sa</sup>-t-il de conserver les Capucins, dont la conduite exempte de toute ambition, étoit très-édifiante (1).

L'animosité du Sénat contre les Jésuites mortifioit beaucoup le Cardinal de Joyeuse. Outre qu'il favorisoit secrètement la Société, dans laquelle il avoit plusieurs bons amis, il prévoyoit encore que le Pape ne consentiroit jamais à la paix, si pendant que tous les Ordres Religieux obtiendroient leur rappel, les Jésuites seuls ne pouvoient l'obtenir. Il comprenoit aussi qu'il étoit de l'honneur du Pape & de celui du saint Siège, de ne pas abandonner un Ordre Religieux, qui, le plus zélé de tous ceux qui avoient été chassés, ou qui s'étoient retirés de Venise à cause de l'interdit, avoit le mieux défendu la puissance du Pape par ses écrits & par ses discours. Mais de Fresnes, qui avoit pénétré les sentimens du Doge, ayant fait connoître au Cardinal que le Sénat romproit plutôt toutes les négociations d'accommodement, que de consentir au rétablissement des Jésuites, au moins dans les conjonctures présentes, & jusqu'à ce qu'ils se fussent justifiés, il crut devoir céder au tems. Son plus grand embarras fut de persuader au Pape, que le rappel des Jésuites étoit moins refusé qu'il n'étoit renvoyé à un tems plus favorable.

Le Sénat  
souffrit  
aux de-

Le rétablissement des Jésuites étant une fois mis à l'écart, il ne fut pas difficile de s'accorder sur les autres articles. Le Sénat, sans cependant renoncer à ses droits dont il remettoit la discussion à un autre tems, promit

(1) Leur Provincial leur avoit écrit d'abord de se conformer aux ordres de la République en tout ce qui ne seroit point contraire à l'Evangile; mais comme on ne manqua pas de regarder à Rome la suprématie

du Pape comme un article de Foi, ces Religieux furent eux-mêmes forcés à la fin d'obéir à l'interdit. L'animosité &c. MS. du Roi.

mit au Cardinal de ne faire aucun usage des décrets renouvelés ou portés depuis peu, tant au sujet des biens emphytéotiques sur lesquels le Clergé prétendoit le droit de retrait par préférence à tous autres, qu'au sujet de l'aliénation des biens-fonds & de la défense de construire des Eglises ou d'autres maisons de piété; de remettre entre les mains du Nonce les deux Prêtres prisonniers Saraceno & Valdemarin; de révoquer les ordonnances publiées contre l'interdit, & de rétablir tous les Religieux, à l'exception des Jésuites. Tout ce qu'on demandoit au Pape étoit de lever ses censures, & d'accorder son amitié à la République. Le Cardinal de Joyeuse & Neufville d'Allincour, chargés de la médiation du Roi Très-Chrétien, devoient au nom des Vénitiens, garantir au Pape tous ces articles par un écrit signé de leur main, & qu'ils remettroient à sa Sainteté dès le moment qu'elle leur donneroit un plein pouvoir de lever l'interdit.

Haut  
IV.  
1607.  
mandes  
du Pape.

Après deux mois entiers de négociations, le Cardinal de Joyeuse partit pour Rome, & y arriva le 17. du mois de Mars. Il affecta d'entrer de nuit, pour se dispenser honnêtement d'aller baiser les pieds du Pape, avant que d'avoir conféré avec d'Allincour, & pris avec les Cardinaux de la faction François les mesures nécessaires pour faire goûter au Pape les propositions qu'il avoit à lui faire de la part du Sénat. On ne s'ennuyoit pas moins à Rome qu'à Venise de cette funeste division, & on y appréhendoit également la déclaration de la guerre. Aussi le Cardinal Baronius, qui avoit le plus envenimé la querelle, ne balançoit point, à la prière du Cardinal du Perron, d'aller trouver le Pape sous un spécieux prétexte. Après lui avoir annoncé par manière de conversation l'arrivée du Cardinal de Joyeuse, il le pria de lui faire un bon accueil, & de se prêter un peu aux conditions que le Roi de France lui proposeroit; que la médiation d'un si grand Prince lui étoit trop glorieuse, pour ne pas faire connoître à toute l'Europe qu'il l'acceptoit avec reconnaissance, & qu'il étoit charmé des peines que se donnoit son Ambassadeur, pour conclure un accommodement solide.

Le Car-  
dinal de  
Joyeuse  
arrive à  
Rome.

Le lendemain le Cardinal eut audience du Pape. Il exposa à sa Sainteté les points qui n'avoient été réglés qu'après bien des négociations, les conditions auxquelles les Vénitiens soustrivoient à la prière de sa Majesté Très-Chrétienne, & les articles qu'ils espéroient obtenir du saint Siège. Quant au rappel des Jésuites, il dit que c'étoit un point à décider dans un autre tems: qu'au reste il sçavoit un expédient infailible pour l'obtenir, pour peu que sa Sainteté voulût le seconder; mais qu'il ne pouvoit le lui expliquer, qu'après qu'elle se seroit déclarée sur les autres articles.

Si pre-  
mière  
audience  
du Pape.

Le Pape passa toute la nuit dans une violente agitation. Le lendemain il manda de bon matin le Cardinal de Joyeuse & Neufville d'Allincour, dans le dessein d'apprendre cet expédient. Le Cardinal lui avoua: que si sa Sainteté vouloit lui confier la bulle de la révocation de l'interdit & de l'absolution, il affecteroit de la montrer par-tout dans Venise: que cette vue rendroit plus traitables sur le rappel des Jésuites, ceux qui souhaitoient la paix, & qui faisoient le plus grand nombre. Il ajouta que des esprits féditieux avoient soin d'insinuer par-tout, que sa Sainteté ne vouloit pas sincèrement la paix: qu'avec toutes ses lenteurs affectées, elle n'attendoit

Seconde  
audience  
du Pape.

**HARR** que le moment d'accabler la République avec toutes les forces de l'Espagne : que ces soupçons empêchoient les Sénateurs les plus modérés de prêter l'oreille à des propositions de paix , à la faveur desquelles on vou-  
**1697.** loit les surprendre ; & que s'ils étoient une fois persuadés de la sincérité du Pape, ils lui accorderoient le rétablissement des Jésuites. Le saint Pere ne put goûter l'expédient du Cardinal : il lui répondit que sa résolution étoit prise de ne point traiter avec les Vénitiens , qu'il n'eût obtenu le rappel de la Société à laquelle il avoit engagé sa parole : que quels que fussent les reproches qu'on fit aux Jésuites , ils n'avoient été pros crits qu'en haine du zèle qu'ils faisoient paroître pour ses intérêts : que le Sénat devoit commencer par les rétablir , & qu'ensuite il seroit le maître d'examiner juridiquement les accusations intentées contre eux.

Le Car-  
dinal du  
Perron  
tâche de  
gagner  
le Pape.

Cette détermination du Pape déconcerta le Cardinal de Joyeuse. Ce Prélat assembla sur le champ son Conseil , & de son avis il engagea le Cardinal du Perron, tout malade qu'il étoit , à aller de ce pas trouver le saint Pere , & à le faire consentir de ne point insister sur le rétablissement de la Société, si le Cardinal de Joyeuse ne pouvoit l'obtenir par l'expédient qu'il avoit proposé. Mais afin que les Espagnols n'eussent aucune part dans cette affaire, du Perron devoit engager le Pape à permettre que toute la négociation se passât à Venise, que les censures fussent levées dans cette ville plutôt qu'à Rome , & à donner au Cardinal de Joyeuse un plein pouvoir signé de sa main , pour régler tout auprès du Sénat. Neuville d'Allincour Ambassadeur de France à Rome , parut plus propre pour demander au Pape, de la part du Sénat, la révocation de ses censures, que du Fresnes Ambassadeur de France à Venise , & qui par-là ne devoit pas être si agréable à sa Sainteté. Il falloit encore résoudre le Pape à recevoir sans difficulté l'écrit que le Cardinal de Joyeuse & d'Allincour devoient lui présenter de la part du Sénat ; à n'y rien changer ; & au même instant qu'il le recevroit , à remettre entre les mains du Cardinal de Joyeuse le bref de révocation d'interdit & d'absolution ; à déclarer enfin dans le moment même , qu'il étoit satisfait des propositions du Sénat , sans les renvoyer à la délibération d'un consistoire , qui pourroit faire manquer l'affaire en la traînant en longueur.

Les raisons qu'apporta le Cardinal du Perron pour fléchir le Pape , furent : que l'intérêt seul d'une Société , dont le rétablissement étoit plutôt différé qu'il n'étoit désespéré , ne devoit pas allumer la guerre dans tout le monde Chrétien : que la première attention de sa Sainteté devoit être de faire reconnoître son autorité à Venise ; que ce point une fois gagné , il lui seroit aisé de venir à bout de l'autre : que le Roi de France auroit bien le crédit de faire rentrer les Jésuites dans les Etats de Venise, lui qui les avoit établis à Constantinople même : que sa Sainteté devoit considérer que les affaires de l'Eglise étoient dans une situation très-dangereuse , & assez semblable à celle où elles se trouverent lorsque Léon X. en Allemagne , & Clément VII. en Angleterre , ruinèrent la Religion : que Clément VIII. par de sages ménagemens l'avoit conservée en France, lorsqu'elle y étoit sur le penchant de sa ruine : que le refus ou l'acceptation qu'il seroit

des

des conditions proposées par sa Majesté Très-Chrétienne, décideroient de la perte ou de la conservation de la Religion en Italie: qu'après tout, une guerre soutenuë pendant vingt années avec des dépenses & des peines infinies, & ensanglantée par vingt batailles, ne lui procureroit pas de plus grands avantages que ceux qu'on lui offroit à présent, sans qu'il lui en coûtât ni sang ni argent.

HENRI  
IV.  
1607.

Cet habile négociateur convenoit avec le Pape, que la cause du saint Siège, aussi juste qu'elle l'étoit, ne pouvoit que lui inspirer une faine & folle de confiance; mais il soutenoit que les disciples de Jesus-Christ devoient allier la prudence avec la simplicité: que Clément VII. dans son démêlé avec Henri VIII. Roi d'Angleterre, & Léon X. dans le sien avec l'Allemagne, avoient eu l'un & l'autre le bon droit de leur côté; qu'ils n'avoient cependant pas réussi, & que leur fermeté outrée avoit détruit la Religion dans ces deux Etats: que Dieu dans les secrets impénétrables de sa providence, laissoit souvent la bonne cause dans un grand danger, pour punir les péchés des peuples. „ Qui sçait, dit-il, si Dieu ne permettra pas „ que la Religion soit détruite en Italie & dans la plus grande partie de „ l'Europe, comme elle l'a été malheureusement en Asie & en Afrique, „ pour la faire fleurir dans les Indes? (1) Comme dans les maladies épi- „ démiques & pestilentielles, la moindre fièvre dégénère en peste; de „ même dans un tems d'hérésie, la moindre division produit une hérésie „ nouvelle. „

A ces raisons le Cardinal ajouta, que si le Pape, négligeant l'occasion qui se présentoit de terminer les difficultés, se tournoit du côté des armes, il arriveroit qu'une guerre en enfanteroit vingt autres en Italie: que les sectaires d'Allemagne prendroient parti dans les troubles: qu'alors les playes cachées venant à s'ouvrir, la contagion gagneroit tout le corps: que les Espagnols conduits par leur ambition naturelle, profiteroient des desordres, & que sa Sainteté, engagée tout à la fois contre les hérétiques, & les Espagnols ses prétendus protecteurs, se trouveroit dans une conjoncture également triste & dangereuse: que les François avoient reconnu par de tristes expériences, que les guerres de Religion étoient plus cruelles & plus opiniâtres que les autres: que Henri III. ce Prince si religieusement occupé pendant la paix à faire fleurir la Religion dans ses Etats, s'étoit attiré sur les bras les hérétiques, & la plupart des Catholiques ses sujets, dès qu'il s'étoit vu poussé à prendre les armes pour la soutenir, & qu'il avoit eu tout à craindre de ceux-mêmes qui l'avoient le plus excité à la guerre: que par conséquent la protection de l'Espagne n'étoit ni bien sûre, ni bien puissante, & que cette Cour étoit toujours à charge à ses amis: qu'outre que la guerre ne convenoit point à l'Eglise, sa Sainteté seroit blâmée de toute l'Europe, si pour favoriser les Jésuites, elle s'engageoit dans un labyrinthe de difficultés: que de pareils obstacles s'étoient présentés, au

pre-

(1) „ Nous préserve le Ciel de voir arriver un si grand malheur sous le Pontificat de „ votre Sainteté. Comme &c. MS. du Roi.  
Tome X.

HENRI  
IV.  
1607.

premier voyage qu'il avoit fait à Rome pour y ménager auprès de Clément VIII. la réconciliation du Roi Henri IV. avec l'Eglise; mais que ces obstacles avoient été surmontés par la prudence de ce Pontife, & par le peu d'égard qu'il avoit eu aux discours artificieux des mal-intentionnés, & à des menaces, qui après la conclusion de l'affaire n'avoient eu aucun effet. Il finit enfin en lui faisant espérer que les cruelles perplexités qui le tourmentoiérent dans l'incertitude où il étoit, se changeroient en des satisfactions sensibles, dès qu'il se feroit déterminé.

Le Pape  
se rend  
aux rai-  
sons du  
Cardinal.

Le Cardinal du Perron eut bien des instances à faire, & bien des réponses à essuyer avant que de gagner le Pape, qui se rendit à cette condition: que si on ne pouvoit obtenir du Sénat le rétablissement des Jésuites, on inséreroit au moins dans le traité d'accommodement une clause, qui fit connoître que le Pape n'avoit point négligé leurs intérêts. Le lieu où devoit se publier la révocation de l'interdit, donna encore matière à de nouvelles oppositions. Le Pape vouloit absolument qu'elle se publiât à Rome plutôt qu'à Venise, de crainte que les Espagnols, qu'il étoit bien aisé de ménager, ne s'imaginassent qu'il avoit voulu leur ôter toute part dans cette affaire. Mais ne pouvant tenir contre la solidité des raisons du Cardinal, il consentit enfin à confier au Cardinal de Joyeuse le bref de révocation. Il exigea seulement qu'il n'en fit aucun usage avant que d'avoir mis tout en œuvre pour rétablir la Société. De plus il promit de ne rien changer au traité de pacification que lui présenteroient les Ambassadeurs de France. Il ajouta qu'il ne pouvoit s'empêcher de faire ce matin-là même part de cette affaire au consistoire, mais qu'on ne décideroit rien: que l'après-dîné il assembleroit les Cardinaux dans son cabinet, qu'il leur demanderoit leur avis, mais qu'il n'y déféreroit point. C'est ce qu'il fit le lendemain & les jours suivans.

Première  
entreprise  
des  
Espa-  
gnols  
pour em-  
pêcher  
l'accom-  
mode-  
ment.

Peu s'en fallut que cet accommodement sur le point de se conclure, ne fût absolument rompu. Le Pape reçut une lettre de François de Castro Ambassadeur d'Espagne à Venise, en date du premier d'Avril, qui lui faisoit connoître que pour peu qu'il voulût insister, il obtiendrait le rappel des Jésuites. Cette lettre ébranla fort l'esprit du Pontife; mais le Cardinal du Perron sut le détourner à propos de l'envie qu'il avoit de se rétracter. A ce contre-temps il en succéda un autre; les Cardinaux de la faction Espagnole mirent en délibération, si les Evêques réfractaires à l'interdit, devoient être compris dans l'absolution générale, ou s'ils n'étoient pas obligés de venir à Rome demander en personne leur absolution. Cette nouvelle difficulté obligea le Cardinal du Perron à faire au Pape une troisième visite, pour lui représenter que des hommes, plus amis du trouble que de la paix, imaginoient de pareilles difficultés: que si l'on séparoit la cause des Evêques, de celle de tout le Clergé, il étoit à craindre qu'ils ne fussent, finissent avec opiniâtreté qu'ils n'avoient pas encouru les censures: qu'en ce cas le Sénat ne les abandonneroit pas, & qu'ainsi le feu de la division presque éteint parmi les séculiers, causeroit un nouvel incendie parmi les Ecclésiastiques. Le Pape accorda donc au Cardinal de Joyeuse le pouvoir d'ab-

d'abandonner aussi les Evêques, même quant à la coulpe. Il ajouta qu'avant qu'il partît pour Venise, il lui diroit en confidence quelque chose qui pût les assurer d'une pleine absolution.

Les Espagnols mettoient toujours de nouveaux obstacles à la conclusion de l'accordement. Ils firent courir un bruit dans Rome, qu'ils attribuoient aux François, que le Sénat devoit faire une protestation contre l'élargissement des deux Prêtres prisonniers, en même tems qu'il les remettroit au Pape : ils insinuoient malicieusement que les Ambassadeurs de France n'avoient pas donné au Pape d'assez bonnes assurances sur cet article. Le Cardinal de Joyeuse dissipa bientôt l'inquiétude que ce faux bruit donnoit au Pape, & lui donna parole de ne point publier le bref de révocation, avant que les deux prisonniers n'eussent été élargis purement & simplement ; & qu'il prévindroit là-dessus le Doge dans la discussion qu'ils feroient ensemble des intentions de sa Sainteté. La faction Espagnole ne pouvant ni rompre ni retarder l'accordement, résolut d'avoir au moins la gloire de le conclure. Ainsi ses émissaires prièrent le Pape de donner au Cardinal de Joyeuse, le Cardinal Zapata pour collègue. Ce Cardinal, pour aigrir de plus en plus l'esprit de Paul V. avoit dit publiquement dès le commencement du démêlé, que la fermeté de ce Pape méritoit une statue d'or. Le Cardinal de Joyeuse refusa d'avoir un adjoint pour la publication du bref, & déclara nettement qu'il abandonneroit plutôt l'affaire, que de souffrir qu'aucune Puissance participât à la gloire d'une réconciliation terminée par la seule entremise de sa Majesté Très-Christienne, & qu'on ne pouvoit en cela faire injure à l'Ambassadeur sans la faire au Roi son maître.

Le Cardinal de Joyeuse & le Cardinal du Perron, eurent bien-tôt le chagrin de voir, qu'ils s'étoient assez mal-à-propos épuisés, l'un en négociations, & l'autre en raisonnemens, pour faire consentir le Pape à ne pas insister sur le rétablissement des Jésuites. Les Agens du Roi d'Espagne avoient déjà ménagé & gagné l'esprit du Pape sur cet important article, & l'affaire étoit secrètement conclue avant qu'ils s'en mélassent.

Léonard Donato avoit été plusieurs fois en Ambassade à la Cour d'Espagne. Sa prudence, & son équité lui avoient concilié le cœur & l'estime du Roi Catholique. Ce Prince le consultoit dans toutes les affaires, qui n'intéressoient point la République, & témoignoit souhaiter d'avoir des Ministres de son mérite. La bienveillance d'un si grand Prince avoit inspiré à Donato un grand attachement pour l'Espagne. Convaincu qu'il étoit de l'intérêt de la République, d'avoir pour ami un Monarque aussi voisin & aussi puissant que Philippe, il fut donc bien aisé de lui faire partager avec la France la gloire de l'accordement. Comme ce sage Doge prévoyoit d'un côté, que le Pape insisteroit sur le rappel des Jésuites plus fortement que sur tout le reste, & de l'autre, que le Sénat s'y opposeroit, & n'y consentiroit jamais ; il engagea d'abord Inigo de Cardenas, & ensuite François de Castro Ambassadeur d'Espagne, à faire relâcher le Pape de cet article, leur faisant entendre, que s'ils réussissoient, le Roi d'Espagne auroit

Henr.  
IV.  
1607.

Seconde  
entrepris-  
se des  
Espa-  
gnols.

Troisième  
entrepris-  
se.



**Memoire**  
**IV.**  
**1607.** autant de part que le Roi de France à la conclusion de cette affaire. Ces deux Ministres firent agir tous les ressorts de leur politique, mais toujours secrètement, parce que Paul V. vouloit forcer, pour ainsi dire, les Ambassadeurs de France, à obtenir du Sénat le rétablissement des Jésuites. Le Pontife ne voyoit dans le Roi de France qu'un Prince qui lui étoit nécessaire, & qui d'ailleurs favorisoit plus la République que le saint Siège; mais il sentoit beaucoup de tendresse pour le Roi d'Espagne, sur-tout depuis que ce Prince lui avoit fait offre de toute sa puissance dans un démêlé, où le Roi de France s'étoit borné à lui offrir son entremise. Ainsi il n'eut pas beaucoup de peine à abandonner les Jésuites à sa considération.

**Le Cardinal de Joyeuse retourne à Venise.**

Le Cardinal de Joyeuse, seul chargé du bref de révocation, se rendit promptement à Venise. Dès la première entrevûe avec le Doge, il lui dit selon qu'il en étoit convenu avec le Pape: que S. S. ne vouloit point lever l'interdit, à moins que le Sénat ne rappellât les Jésuites. Le Doge le laissa quelque tems s'échauffer là-dessus; & en souriant, il lui avoua, qu'il étoit inutile de tant insister sur un point que les Ambassadeurs d'Espagne avoient réglé depuis long-tems; qu'ils lui en avoient fait confiance, à condition de n'en point parler; qu'à présent, que tout étoit décidé, il croyoit pouvoir le lui dire, pour lui épargner la peine d'une longue discussion.

**Il publie le bref de la révocation de l'interdit.**

Les prisonniers ayant été remis entre les mains du Pape sans aucune protestation de la part du Sénat, on prit jour au 21. d'Avril, pour publier le bref de révocation & d'absolution. Alors, en présence du Doge & de vingt-cinq Sénateurs des plus distingués, le Cardinal de Joyeuse, accompagné de du Fresnes, les portes fermées, fit lire le bref de révocation, & donna l'absolution des censures au Sénat, & à tous les Ordres de la seigneurie. Plusieurs supportèrent impatiemment cette humiliante cérémonie, & se plainquirent de n'être plus ces généreux Vénitiens, qui après une guerre de deux ans contre le Pape Sixte V. n'avoient jamais voulu se soumettre à l'absolution publique. Les Prêtres qui n'avoient point gardé l'interdit, dès qu'ils entendirent parler d'absolution, consultèrent leurs supérieurs sur la conduite qu'ils devoient tenir; & jusqu'à ce qu'ils eussent prononcé, ils s'abstinrent de leurs fonctions, afin de paroître par cette déférence affectée, avoir un peu respecté les censures. Tout se passa en présence de témoins, & on dressa sur le champ un acte, qui faisoit foi de toute la procédure, & de l'élargissement pur & simple des deux Prêtres prisonniers: le Cardinal l'envoya au Pape.

**Lettre de Castro au Pape.**

Après que tout eût été conclu, les portes s'ouvrirent, & François de Castro fut introduit, pour complimenter le Sénat sur sa réconciliation. Il écrivit à ce sujet une lettre au saint Pere, pour le convaincre que le Cardinal de Joyeuse & lui, avoient sollicité avec ardeur le rétablissement des Jésuites, & que le Sénat différoit à se déterminer sur cet important article, jusqu'à ce qu'il eût informé sa Sainteté des raisons qu'il avoit, de ne pas confondre cette affaire avec celle de la réconciliation. Castro mandoit encore au Pape, qu'il avoit montré plusieurs fois au Sénat un mémoire, qu'il devoit

devoit présenter à sa Sainteté au nom du Roi d'Espagne, & que ce mémoire avoit eu une approbation universelle. La vanité le faisoit ainsi parler; car il est constant, que ce mémoire avoit été copié mot pour mot d'après celui que Joyeuse & d'Allincour avoient mis entre les mains du Pape, & qui par la collusion du Pontife avec la Cour d'Espagne, avoit été secrètement remis à Castro, afin que les Agens de Philippe parussent avoir autant agi dans cette grande affaire que ceux du Roi de France, & que cette Couronne n'eût pas plus l'honneur de cet accommodement, que celle d'Espagne. L'Ambassadeur de cette Cour ajoutoit dans sa lettre, que le Cardinal & lui avoient prié le Doge & le Sénat, d'envoyer à sa Sainteté un acte en forme de tout ce qui s'étoit passé, pour en constater la vérité dans tous les tems; mais que le Sénat s'étoit défendu de faire un acte de cette nature, sur ce qu'il seroit très-contraire à la pratique constante de la République, qui n'avoit jamais voulu donner d'acte, qui par des interprétations forcées, ou par des inductions éloignées, pût porter préjudice aux intérêts & aux maximes de la seigneurie.

Le même jour le Doge fit un décret en termes sages & modérés, adressé aux Patriarches, aux Archevêques & Evêques, aux Vicaires généraux, à tous les Abbés, à tous les Curés & autres supérieurs Ecclésiastiques de l'Etat de Venise, pour les avertir que l'interdit étoit levé; que le Sénat révoquoit la protestation qu'il avoit faite contre les censures de Rome; que la bonne union s'étoit rétablie entre le saint Siège & la République; enfin que le Doge & le Sénat rendoient au Pape la vénération que devoient des fils très-obéissans au pere commun des Fidèles.

Sur la fin du mois, à la lecture qui se fit des lettres du Cardinal de Joyeuse & de l'acte qu'il avoit envoyé, il y eut des disputes assez vives dans le consistoire au sujet du principal décret du Sénat. Le Pape se plaignoit qu'il ne disoit pas assez clairement que le Sénat révoquoit son premier décret contre les censures: cependant il se rendit à plusieurs raisons qu'on lui apporta.

Malgré cette réunion du Pape avec la seigneurie, le Comte de Fuentes Viceroy de Milan, tenoit toujours sur pied les troupes qu'il avoit levées à l'occasion du différend, & pendant toute cette année l'Italie appréhenda qu'il ne formât quelque entreprise sur sa liberté. Aussi les Vénitiens se tinrent-ils sur leurs gardes; & lorsqu'ils surent que le Roi d'Espagne faisoit de grandes levées de soldats dans le Royaume de Naples pour les mettre sur les vaisseaux qu'il avoit à Otrante & à Tarente, ils donnerent commission à Paul Scoti, Comte de Plaifance, Général de leurs troupes en Italie, d'augmenter ses forces de trois mille hommes d'Infanterie, de faire entrer les soldats de nouvelle levée dans les places qui étoient au milieu des terres, & d'en retirer les troupes qui avoient du service; d'observer pendant l'été tous les mouvemens qui se feroient dans les pais circonvoisins; de se tenir prêt à tout événement, & de passer dans l'île de Candie au commencement de l'automne. Philippe Pasqualigo, Officier dont la prudence

HANNA  
IV.  
1607.

Décret  
du Sénat  
sur la  
levée des  
censures.

Les Espa-  
gnols de-  
viennent  
suspects  
aux Vé-  
nitiens.

HAUS  
IV.  
1697.

Attentat  
contre  
Fra-Paolo.

Condam-  
nation  
des assassins.

égaloit la valeur, & qui de son propre mouvement avoit armé en guerre une galère, fut fait Capitaine général de la mer : Jérôme Capello eut ordre de couvrir avec l'escadre qu'il commandoit, les Isles de Zante, de Cephalonie, de Corfou, & toutes celles de l'Archipel.

Pendant que les Vénitiens s'occupaient de leurs préparatifs de guerre, Fra-Paolo courut grand danger de la vie. Les pièces du procès nous apprennent que Rodolphe Poma, Michel Viti Prêtre habitué de l'Eglise de la Trinité à Venise, & Alexandre Parrasio d'Ancone, furent les auteurs & les promoteurs de ce noir complot : ils le concertèrent à Venise & le communiquèrent à plusieurs personnes (1) à Rome, mais à l'insçu du Pape ; au moins le Sénat & Fra-Paolo, firent-ils tout leur possible pour en persuader le public. Ces trois scélérats firent marcher avec deux soldats pour assassiner Fra-Paolo. L'un nommé Jean de Florence fils de Paul, avoit servi dans le régiment de Barthélemi Nievo Vicentino, & étoit prêt de partir sur les vaisseaux que la République faisoit mettre à la voile pour la Sirie & pour Alexandrie d'Egypte. L'autre s'appelloit Pascal Bitonto ; il avoit été soldat à Padoue dans la compagnie de Jean Trogioni d'Ancone. Ces deux assassins, le cinquième jour d'Octobre sur le soir, rencontrèrent Fra-Paolo, & Fra-Marino, comme ils descendoient ensemble du pont de Santa Fosca pour se rendre à leur couvent. Le poignard d'une main & le pistolet de l'autre, ils se faussèrent de Marino pour l'empêcher de secourir son compagnon, blesserent de trois coups Fra-Paolo au visage & à la gorge, lui laissèrent un poignard dans le corps ; & après avoir écarté à coups de pistolet le peuple qui couroit sur eux, ils se retirèrent en diligence vers le bord de la mer, se jetèrent dans un esquif à dix rames qui les attendoit, & se sauvèrent dans le territoire de Ferrare. Poma avoit eu la précaution de faire sortir ses enfants de l'Etat de Venise, de les confier à Antoine Possévin, & de les laisser en otage entre les mains des Jésuites. Le bruit courut que ces Religieux avoient porté cet homme à ce crime, par l'espérance de le remettre (2) en possession des biens qu'il avoit dans la Poëlle. Après tout, il ne seroit pas fort surprenant, que des gens, qui soutenoient par plusieurs écrits imprimés qu'il étoit très-permis de tuer les Rois qui sont hors du sein de l'Eglise ; ce qui étoit arrivé en France quelques années auparavant, eussent seduit un homme de peu de jugement, & l'eussent déterminé à faire périr un simple Religieux.

Six jours après cet assassinat, le Conseil des Dix condamna Poma, Viti & Parrasio à un bannissement perpétuel & irrévocable, & promit quatre mille ducats à quiconque les tueroit en quelque lieu que ce fût. Jean de Florence & Pascal Bitonto furent bannis par un second arrêt, & leur tête fut mise à prix pour mille ducats. Le 29. du même mois le Sénat pourvut à la sûreté de Fra-Paolo par un décret authentique, & rempli des éloges de ce fameux Théologien, si recommandable par son zèle pour la patrie ;

(1) Au Cardinal Borghese. MS. du Roi, DUPUY & RIGAUD.

(2) A la recommandation du Cardinal Borghese. MS. du Roi, DUPUY & RIGAUD.

par sa science, & par l'innocence de ses mœurs. Il ordonna à tous les sujets de la République de se défaire de tous ceux qui ôseroient l'attaquer, promit deux mille ducats à celui qui tueroit l'agresseur, & quatre mille à celui qui le prendroit vif. Cette somme devoit être prise sur les biens de l'assassin, soit qu'il fût tué ou pris; au défaut elle devoit être tirée du trésor public. Cet arrêt fut publié à son de trompe dans la ville de Venise, & dans toutes les terres de la République.

HENRI  
IV.  
1607.

Dans tout ce que fit le Sénat, pour affirmer la vie de son Théologien, il eut attention à ne rien dire, & à ne rien statuer qui pût choquer le Pape. Pour empêcher même que la playe encore toute sanglante ne se rouvrit, il proscrivit tous les libelles faits au sujet de l'assassinat de Fra-Paolo, & prévint par-là tous ceux qui auroient pu encore se publier dans la suite. Il étoit en effet de la sagesse du Sénat d'étouffer d'avance une infinité d'écrits, dont les uns tendoient à inspirer de la terreur pour les censures, par la manière dont on exagéroit leur force & leur efficacité; les autres au contraire à donner du mépris, en blâmant leur précipitation & leur violence. De semblables libelles n'étoient guères propres qu'à aggraver les esprits, & à rallumer plus vivement que jamais un feu qui brûloit encore sous la cendre.

Moderation  
du  
Sénat.

Je ne crois pas qu'il soit au pouvoir de l'homme de faire oublier un différend, qui pendant deux années entières a tenu en suspens tout le monde Chrétien, & qui a écarté par tant de nouvelles & par tant d'écrits. De savoir si Dieu veut qu'on en étouffe la mémoire, ceux-là en peuvent juger, qui savent que ce Dieu a voulu transmettre à la postérité la plus reculée, soit par les Prophètes, soit par d'autres voyes, l'histoire incorruptible de tout ce qui s'est passé depuis le commencement du monde. Il a tout disposé pour sa gloire, & il n'a pas permis que les ténèbres de l'oubli ensevelissent les événemens singuliers qu'il a ménagés dans les secrets impénétrables de sa sagesse. Très-éloigné que je suis d'entretenir le schisme, qui n'est que trop répandu dans l'Europe; accoutumé au contraire à conjurer tous les jours le Seigneur de réunir tous les Chrétiens, on ne doit pas, ce semble, me blâmer, si en suivant les loix de l'histoire dans un Ouvrage entrepris pour l'utilité publique, j'ai rapporté sincèrement l'origine, le progrès & la fin d'un démêlé qui a si fort scandalisé les vrais Fidèles. D'ailleurs, devois-je par un lâche silence, frustrer sa Majesté Très-Chrétienne de la gloire que lui a procurée une réconciliation à laquelle ce grand Monarque a travaillé avec tant de soins & de succès, sur-tout dans un tems où d'autres Princes ne cherchoient qu'à augmenter de part & d'autre l'animosité du Pape & des Vénitiens?

*Fin du Livre cent trente-septième.*

HIS-

# HISTOIRE

## DE

# JAQUES AUGUSTE

# DE THOU.

LIVRE CENT TRENTE-HUITIEME.

### S O M M A I R E.

**D**escription de la ville de Bonne. Ferdinand Grand Duc de Toscane entreprend de la prendre. Route que prend sa flotte. La ville de Bonne est prise & pillée. Guerre dans les Royaumes de Fez & de Maroc entre Muley-Zidan & Abdala. Les habitants de Maroc, ennuyés de la domination de Muley-Zidan & d'Abdala, proclament unanimement Mubamet Roi. Troubles dans l'Asie. Révolte de Gambolat. Il envoie des députés au grand Visir Serdar, qui marche contre lui avec une armée. Serdar est deux fois vaincu par Gambolat, qui est enfin obligé de se mettre en sûreté. Troubles en Pologne. Les Mécontents prennent des résolutions contre le Roi. Ils protestent contre la diète indiquée à Varsovie. Mémoire contre les Jésuites. Assemblée des Etats à Varsovie. Les Mécontents sont surpris & défaits par les troupes du Roi. Charles Roi de Suède surprend Weissenstein. Manifestes du Roi de Suède aux Etats de Pologne. Lettres des Etats de Suède aux Etats de Pologne. Troubles en Hongrie. Colonich enleve aux Turcs la ville de Newfel. Brigandages des Heiduques & des Tartares. Ambassade du Roi de Perse au Roi d'Espagne. L'Ambassadeur de Perse se rend à Vienne, pour détourner l'Empereur de faire la paix avec le Turc. Convocation des Etats de Hongrie à Presbourg. Assemblée de la Noblesse à Vienne. Les Heiduques prennent les armes. Ils attaquent la ville de Budnock. Ils sont battus par Homonay. A la sollicitation des Bachas de Bude & d'Agria ils assiégent Filleck, mais sans succès. Troubles en Allemagne. Ceux de Wirtzburg attaquent la ville de Dordingen. Ils sont chassés. Affaire de Donawerth. Les Princes & les villes du Cercle de Souabe s'assemblent à Ulm. Affaires d'Angleterre. Nouvelle formule du serment prescrit par le Roi. Brefs du Pape à ce sujet aux Catholiques d'Angleterre. Lettre de Bellarmin à George Blackwell. Réponse de Blackwell à Bellarmin. Ecrits pour & contre le nouveau serment. Inondations en Angleterre. Malheureux voyage des Anglois dans la Virginie. Deux compagnies établies pour les Colonies. Combat naval entre les Espagnols & les Hollandois au détroit de Gibraltar. L'Amiral Heemskercke est tué. Pompe funebre de Heemskercke. Deux vaisseaux Hollandois reviennent des Indes Orientales. Descrip-

*cription de l'isle de Saint-Maurice. Les Hollandois mettent en mer une flotte de treize vaisseaux pour les Indes. Les troupes d'Espagne se révoltent en Flandre. Frédéric-Henri leve un corps de trois mille hommes. Il prend de force la ville d'Erkelsens. Le Roi d'Espagne pense à faire la paix avec les Provinces-Unies. Les Archiducs font sonder les Provinces-Unies au sujet de la paix. Le Pere Ney Cordelier est envoyé par les Archiducs aux Etats. Suspension d'armes entre l'Espagne & la Hollande. Les Rois de France & d'Angleterre, & plusieurs autres Puissances, envoient leurs députés aux Etats. Difficultés qui s'élèvent au sujet de la forme de l'acte de renonciation du Roi d'Espagne.*

## AUTEURS

QUE MR. DE THOU A SUIVIS DANS CE LIVRE.

*Rélation de l'expédition du Grand-Duc de Toscane en Afrique. Lettres de de l'Isle. Rélation manuscrite des affaires de Pologne & d'Allemagne. Ecrits publiés pour & contre le serment de fidélité prescrit aux sujets de la Grande-Bretagne. Gaspard Ens. Pompée Justiniani. Emm. de Meteren. Dominique Baudins, Traité de la paix des Pays-bas.*



Edouard Grand Duc de Toscane, exécuta enfin le dessein formé par Côme le Grand, de faire une descente en Barbarie pour y surprendre & piller Bonne (1). Cette ville située entre Tunis & Alger, à un peu plus d'une journée de l'une & de l'autre, étoit alors défendue par une nombreuse garnison de Turcs. Elle est bâtie sur le penchant d'une agréable colline, qui va toujours en s'élevant du côté de la mer & qui est bordée de rochers affreux, comme d'autant de remparts contre la fureur des flots. Le grand nombre de tours, dont la ville est fortifiée de ce côté-là, en rendent l'attaque très-difficile. Du côté de la terre elle est séparée des montagnes par de grandes plaines. Le circuit de Bonne est d'environ quinze cens pas; ses murailles épaisses & bien terrassées, sont flanquées de quantité de tours. Elle n'a que trois portes; une qui conduit au château, une autre à la mer, & la troisième ouvre sur la campagne. Les maisons y sont basses: on y en compte deux mille, qui ont toutes des plate-formes; d'ailleurs elles sont si voisines & si serrées, qu'on peut aller commodément de l'une à l'autre. Les rues étroites & tortueuses forment le long de ces maisons une espèce de fossé très-dangereux à franchir. Il n'y a dans la ville aucune place d'armes; si ce n'est auprès de la Mosquée où on trouve un petit espace, tout est rempli de maisons.

HARRIS  
IV.  
1607.  
Description de  
la ville de  
Bonne.

On

(1) Ceux du pays, selon Marmol, l'appellent *Beled & Ugned*. Près de cette ville est le lieu de l'ancienne Hippone, dont S. Augustin étoit Evêque.

**HIST.**  
**IV.**  
**1607.** On comptoit dans Bonne six mille habitans , gens pauvres , sauvages , sans mœurs , & sans police. Leur férocité naturelle , & un stupide mépris de la mort faisoient tout leur valeur ; ils ont chez eux grand nombre de citernes. Au défaut d'or & de pierreries , dont ils ignorent presque l'usage , ces peuples ont beaucoup de bestiaux , de chevaux & de chameaux. Lorsqu'on fait la revue des troupes , il se trouve sous les armes tant de la ville que des environs , quatre mille soldats , Turcs & Maures. Au reste la campagne est très-riante , & toute entre-coupée de jardins remplis de fruits excellens. Entre la ville & le château s'étend une belle esplanade de cinq cens pas , qui sert de sépulture aux Turcs. Le château , qui commande absolument la ville , a de très-belles vûes sur la mer ; il est grand & enfermé de bonnes murailles soutenuës de fortes tours. Quatre-vingt Janissaires en composoient toute la garnison. On n'y comptoit que deux cens chefs de famille , dont les maisons ne sont pas plus hautes que celles de la ville , excepté celle du Gouverneur , qui , outre qu'elle est fort grande , a encore une vaste cour carrée , où il y a une citerne d'une eau excellente. Telle étoit alors Bonne , cette ville si célèbre par la naissance & par l'épiscopat de Saint Augustin , dont elle conserva le corps précieux jusqu'au tems qu'elle fut saccagée par les Vandales.

Le Grand Duc de Toscane chargea de cette fameuse expédition Silvio Piccolomini Connétable de l'Ordre de Saint Etienne , & Capitaine d'une valeur éprouvée. Le commandement de la flotte fut donné à Jaques Inghirami natif de Volterra. Elle n'étoit composée que de quelques galères & de cinq vaisseaux Bretons , & étoit montée de deux mille hommes d'élite , commandés par Guillaume Guadagne ( 1 ) , Chevalier de l'Ordre de Malthe. Fabrice Colorado Prieur de la Lunigiane , étoit à la tête de deux cens Gentilshommes du premier rang , dont les uns avoient déjà porté les armes fort long-tems , & les autres étoient de jeunes volontaires. Enée Piccolomini fils de Silvio , portoit l'étendard de l'Ordre de Saint Etienne. La flotte partit de Livourne le trentième d'Août. Comme elle avoit des ordres précis de Ferdinand , de donner la chasse au corsaire Amurath , qui infestoit depuis long-tems les côtes d'Italie avec neuf vaisseaux , elle fit voile vers l'île d'Elba , & mit à l'ancre à Porto-Ferraio , pour pouvoir plus aisément découvrir où étoit Amurath. Toutes les courses qu'on fit pour sçavoir la retraite de ce corsaire , étant inutiles , on remit à la voile pour l'île de Sardaigne. Comme on étoit à l'ancre à Cavo della Polla , Piccolomini eut avis que vingt vaisseaux mouilloient assez près de-là. La felouque qu'il envoya à la découverte , lui rapporta que c'étoient des vaisseaux Flamans , qui depuis trois mois étoient venus à Cagliari , pour se charger de sel.

Le Connétable se remit en mer le treizième de Septembre , & arriva sur le minuit à la Galita , où les navires Bretons l'attendoient depuis trois jours. Dès le lendemain il se tint un conseil de guerre pour régler tout l'ordre de l'at-

( 1 ) Les Italiens le nomment *Guadagni*. Il étoit François , mais la maison est originaire de Florence. *Edit. Anglois.*

Ferdinand  
 Grand  
 Duc de  
 Toscane  
 entre-  
 prend de  
 la pren-  
 dre & de  
 la piller.

Route  
 que  
 prend la  
 flotte de  
 Ferdin-  
 and.

l'attaque. On jugea à propos de laisser quelques soldats pour garder les bâtimens de transport, de faire passer sur les galères les troupes qu'ils avoient apportées, & de marquer aux premiers Officiers & aux subalternes leurs postes & leurs fonctions. La mer étant devenue parfaitement calme contre toute espérance, le Connétable fit dire la Messe, & leva l'ancre sur le midi. La joye extraordinaire de cette petite armée fut un présage assuré de la victoire. Saint Augustin fut donné pour le mot du guet. Une Eglise à demi ruinée, bâtie en l'honneur de ce saint Evêque au-dessus de la petite ville de Galita, inspira ce mot du guet au Connétable.

Hans  
IV.  
1607.

L'Amiral Inghirami avoit réglé la route de manière qu'il comptoit arriver au lieu de la descente sur les six heures du soir; mais les Pilotes s'étoient trompés, deux heures se passèrent à chercher un lieu commode; & la mer se trouva si basse qu'on fut obligé d'aborder sur des esquifs & sur des chaloupes: ce qui emporta un tems si considérable, que le débarquement qu'on étoit convenu de faire à la faveur de la nuit, ne put s'achever qu'à la pointe du jour. Comme ce fâcheux mécompte rallentissoit beaucoup l'ardeur & l'espérance de l'armée, le Connétable, déterminé à exécuter son entreprise, à quelque prix que ce fût, représenta aux moins hardis, qu'ils arriveroient encore à tems aux pieds de la ville de Bonne, s'ils vouloient hâter le pas, & détermina les plus résolus à attaquer la place, même en plein jour. Il fit espérer aux uns & aux autres une victoire assurée, & leur fit entendre qu'après tout, si le succès ne répondoit point à leur attente, on n'en pourroit jamais accuser leur valeur, mais l'erreur des pilotes.

Attaque  
& prise  
de Bonne,

Ces raisons releverent les courages abbatués. L'armée s'avança vers Bonne le seizième de Septembre. L'avant-garde étoit conduite par le Chevalier Guadagne; il avoit avec lui Castovielli, Langlado, & ceux qui portoient les petards. Dans le corps de bataille étoient le Capitaine de Saint-André, Agliotto, & Digaron, avec cent cinquante soldats choisis pour appliquer trois échelles. Le Baron de Vimini & Ascanio Baldelli formoient l'arrière-garde, avec un détachement de cinq cens quarante hommes, tous gens d'élite. Lorsqu'on fut arrivé sur le grand chemin, qui se coupant en deux, conduisoit à la ville & au château, Guadagne, comme on en étoit convenu, prit sur la droite, & s'avança pour escalader le château; le reste de l'armée marcha vers la ville.

La petite troupe étoit rangée sur trois lignes. Jean Brancadoro, le Chevalier Guidobaldo son frere & ceux qui portoient les petards, commandés par Pierre Ghicardo, homme très-entendu pour l'attaque des places, faisoient le premier corps, qui étoit encore soutenu de seize hommes d'élite sous la conduite d'Ugolino Barisoni, Commissaire de l'armée. Dans le corps du milieu étoient le Connétable, & le Colonel Ambroise Bindi qui faisoit les fonctions de Sergeant major. Après lui marchoit le Capitaine Flaminio Colleschi avec sa compagnie & avec ceux qui devoient appliquer les petards. Derrière eux marchaient Charles della Penna & François Alfani, chacun avec leur échelle. Ils étoient soutenus par Aurelio Passerini, & par Jérôme Gualtieri, qui couvroient avec leurs compagnies, ceux qui portoient l'attirail nécessaire pour les petards. Jean-André Ricchelmi faisoit

l'office



HENRI  
IV.  
1607.

L'office de Sergent-major. A l'arrière-garde étoient Coloredo avec ses cavaliers, les volontaires & les compagnies de François Nelli & de Marc-Antoine Placidi; Pierre-Jaques della Fratta étoit Sergent major de cette troupe. Ce fut en cet ordre de bataille que les Chrétiens s'avancèrent vers une place, dont ils ne purent surprendre la garnison. Car outre que leur marche se faisoit en plein jour, le bruit s'étoit répandu il y avoit près d'un mois que l'on équippoit une flotte pour faire une descente en Barbarie: un homme de Biserte, charpentier de marine, avoit même averti ceux de Bonne de se tenir sur leurs gardes.

Déjà le Chevalier Guadagne, chargé de l'attaque du château, avoit appliqué le petard à la porte pendant qu'il faisoit donner l'escalade à trois endroits différens. Le grand succès qu'il avoit par-tout, encouragea les troupes destinées à l'attaque de la ville. Elles trouverent la garnison & les habitans en armes sur les remparts & aux portes, mais déjà effrayés par les étendards que les Chrétiens avoient arborés sur le château. Il se fit d'abord un grand feu de l'artillerie, & insensiblement on s'approcha: on entendoit retentir de toutes parts le nom de Saint Augustin, & celui de victoire. Brancadoro monta le premier à l'escalade, pendant que Guidobaldo appliquoit le petard à une des portes. Elle ne fut pas plutôt enfoncée, que Marc-Antoine Ricciardello, Octavio Adamo, & Toscani entrèrent l'épée à la main, & tombèrent sur le corps-de-garde. Le combat fut opiniâtre; Guidobaldo, quoique blessé dangereusement, fit face à l'ennemi, jusqu'à ce qu'il pût être secouru par la compagnie de Brancadoro son frere. La victoire étoit encore fort incertaine, lorsque Colleschi, chargé d'appliquer le petard à la porte qui donnoit sur la plaine, s'étant trompé, entra par la porte que le petard de Guidobaldo venoit d'enfoncer, & fit main basse sur tout ce qui se présenta devant lui.

A la faveur de ce secours la muraille fut escaladée de ce côté-là, & les échelles furent rompuës sur le camp, afin que les ennemis ne pussent s'en servir pour se sauver. Le Connétable par sa présence & par ses actions, inspiroit à tous les soldats l'envie de mourir, plutôt que de reculer. Par son ordre Ghiscardo à la tête des volontaires, attacha le petard à la porte qui donnoit sur la plaine. Après l'avoir fait sauter, & y avoir laissé un bon corps-de-garde, il marcha avec les canonniers & les mineurs à la porte qui conduisoit à la mer. Plusieurs Turcs & Maures ou s'étoient déjà sauvés à la nage, ou avoient péri dans les eaux. Les plus braves s'étoient retirés dans une tour battuë par les flots, d'où ils faisoient une vigoureuse résistance, lorsque le Connétable envoya ordre à Inghirami de faire approcher ses galères le plus près de cette tour qu'il seroit possible, & d'en déloger les assiégés par un feu continu. Les Turcs attaqués par dedans & par dehors, abandonnerent ce poste, & se joignirent à un gros de Turcs & de Maures, qui s'étoient rassemblés en grand nombre. Mais Joseph Cardinalino, ayant fait approcher la galère de Livourne de ce côté-là, les eut bien-tôt dissipés par de fréquentes décharges de toute son artillerie.

La fortune s'étoit déclarée plus promptement pour les troupes qui at-

ta-

taquoient le château : Guadagne l'avoit emporté après un rude combat, où le Gouverneur fut tué. Il avoit fait jeter de dessus les murailles en bas toutes les pièces de canon, & le Connétable les avoit fait emporter sur ses galères à force de bras, après en avoir fait brûler les affûts. Dans la ville les assiégés se défendoient encore avec valeur auprès de la Mosquée ; Jule César Machiavelli avec sa compagnie & celle d'Alifani les enfonga, & les mit en déroute. Marcelle Cavaceppi Lieutenant de la compagnie de Charles della Penna, obligé de traverser plusieurs rues très-étroites pour rejoindre Brancadoro, fut attaqué du haut des maisons & perdit quelques-uns des siens, entre autres le Capitaine Jule César Ranieri. Brancadoro perdit aussi de son côté Ercole Pave, & Antoine Veli. Pendant que Passerini gardoit avec sa compagnie la porte qui donne sur la plaine, les cavaliers & les volontaires se joignirent à Nelli, après avoir forcé le passage à la porte de la mer. Le Colonel Bindi avoit confié la garde de la seconde porte à Placidi, dont la valeur éclata dans cette fameuse journée. Il avoit détaché en même tems Jaques Capponi Lieutenant de Nelli, & le Capitaine Bettino Ricafoli, pour garder la porte de la mer. Gualtieri & Colleschi avoient aussi eu leurs postes marqués. Après ces précautions, le Connétable d'un côté, & Bindi de l'autre parcoururent la ville, essuyèrent de petits combats presque dans toutes les rues ; mais ayant renversé ou obligé tous les ennemis de rentrer dans leurs maisons, ils s'assurèrent une victoire complète. Les Capitaines Flaminio Ubaldini, Côme Rossia, & Poliziano Soarez furent dans cette occasion dangereusement blessés. Ayant mis garnison à toutes les portes, on courut au pillage de toutes parts après avoir attaqué & s'être défendu pendant plus de six heures. Ceux qui avoient forcé le château revinrent dans la ville avec un riche butin, & un grand nombre de prisonniers. Les assiégés perdirent environ quatre cens hommes dans la ville, & soixante-dix dans le château ; les assiégeans perdirent Charles-Gabriel Romano, les Chevaliers Vincent Palleri & Pallermitano, le Comte François Brancaloni de Piobbico, Gaspard Alemanno, Ascanio Baldelli, Simon Amici, Thomas Tommasi d'Ancone, de Saint-Offemre, & de Mousan, François. Ils prirent douze drapeaux & cinq canons de fonte ; la précipitation de la retraite ne leur permit pas d'en emporter davantage. Les prisonniers de tout âge & de tout sexe au nombre de quinze cens, furent mis sur les vaisseaux Bretons.

Comme il n'y avoit point d'apparence de garder une place si voisine de Tunis & d'Alger, & qu'il étoit même dangereux de s'arrêter trop longtemps sur ces côtes, le Connétable se mit le même jour en mer avec toute la flotte, & rentra dans le port de Livourne le 27. de Septembre. Une décharge générale de toute son artillerie, annonça à toute la ville sa victoire. On chanta le *Te Deum* dans la cathédrale, & on célébra un service solennel, pour ceux qui avoient perdu la vie à l'assaut, & à la prise de Bonne.

Vers ce tems-là, les Royaumes de Fez & de Maroc furent désolés par la guerre. Dans l'espace de quinze mois, il se livra trois sanglantes

Il y eut  
14.  
1607.

La flotte  
de l'ordi-  
né rend  
tre dans  
le port de  
Livour-  
ne.

Guerre  
civile

HENRI  
IV.

1607.

dans les  
Royaumes  
de  
Fez & de  
Maroc.

Défaite  
des trou-  
pes de  
Muley-  
Zidan  
Roi de  
Fez.

batailles entre Muley-Zidan, Roi de Fez, & Abdala, fils de Muley-Muhamet-Chec, Roi de Maroc. Muley-Zidan avoit avec lui toutes les forces de ses autres freres, fils de Hamet. Abdala combattoit sous les auspices de son pere, & faisoit paroître à l'âge de vingt-quatre ans un mérite supérieur. Il avoit eu un grand avantage l'année précédente sur Muley-Zidan, dans un grand combat, qui s'étoit donné le 9. de Décembre: mais celui-ci n'attribuoit cette défaite qu'à la faute de ses canonniers Anglois ou Hollandois pour la plupart; car les deux armées étant en présence, Muley-Zidan, qui attendoit le gain de la bataille du bon service de son artillerie qui faisoit sa principale force, avoit rangé cinquante pièces de canon à la tête de son armée. Comme ils tiroient d'un lieu un peu élevé, les canonniers n'ayant pas bien pris leur visée, firent sept ou huit décharges sans effet, parce que les boulets passaient par-dessus les bataillons. Le Prince de Maroc sut profiter de l'ignorance des canonniers: il marche avec deux escadrons contre les troupes qui couvroient le canon, les culbute au premier choc; & n'ayant point de Piquiers, il prend en flanc les Arquebussiers qui soutenoient ces autres troupes, & les enfonce. Toute l'armée, effrayée d'une attaque aussi vigoureuse & aussi inattendue, s'ébranle, & prend la fuite. La nuit, qui dans une saison aussi avancée vient de bonne heure, ne permit pas à Abdala de poursuivre les fuyards. Muley-Zidan, à la faveur des ténèbres, fit sa retraite en sûreté; il alla cacher sa honte auprès de ses Nomades, dans les rochers escarpés du mont Atlas, où son esprit, que les malheurs ne pouvoient abattre, s'occupait des moyens de recommencer la guerre.

Il est ap-  
pellé &  
reçu dans  
Maroc.

Retraite  
d'Abda-  
la.

L'occasion de reprendre les armes à son avantage, ne tarda pas. La fortune passa tout-à-coup du parti du vainqueur, dans celui du vaincu; & ce fut moins la faute d'Abdala, que celle de ses gens. Ce jeune Prince, enflé de ses victoires, & trop reconnoissant pour des Officiers qui les lui avoient gagnées, leur laissoit trop d'autorité. Ces Alcades, comme on les nomme, plus impérieux qu'Abdala lui-même, qu'ils ne respectoient pas assez à cause de sa jeunesse, osoient & entreprenoient tout. Ils allèrent jusqu'à obliger le Prince à se défaire d'onze Seigneurs des plus distingués, & des plus puissans du Royaume. Ceux de Maroc, ne pouvant plus supporter un gouvernement si tyrannique, traitèrent secrètement avec Muley-Zidan. Ils l'appellent à leur secours, & le reçoivent dans la ville le huitième jour de Mars. Il n'avoit avec lui que six cens cavaliers d'élite: mais la vengeance de ceux de Maroc le rendit assez fort pour piller les maisons des partisans d'Abdala; & il fit égorger tous ceux qu'il put surprendre.

À la nouvelle de cette étrange révolution, Abdala se retire avec ses troupes dans un camp, qu'il avoit assez près de la ville. Un canal très-profond le bordoit à droite & à gauche; les derrières étoient défendus par un château, où il y avoit une garnison nombreuse, & la tête de ce camp étoit couverte de vingt pièces de canon. Cependant le jeune Abdala quitta le camp; & soit qu'il ne pût différer sa vengeance, soit qu'il méprisât son ennemi, il s'avance vers Maroc en ordre de bataille, avec seize mille Arquebussiers, quatre mille chevaux, & un gros train d'artillerie. À la tête

tête de son Infanterie, il défile par un chemin fort long & fort étroit, qui s'étendoit entre les murailles de la ville & les fossés, qui bordoient tous les jardins de la campagne. Sa Cavalerie, pour couvrir sa marche, s'avançoit avec beaucoup de peine & de desordre par des lieux très-embarassés.

HENRI  
IV.  
1607.

A peine ce Prince étoit-il arrivé à l'issue de ce chemin, qui avoit une bonne lieue de longueur, qu'il fut attaqué par un corps tout frais de mille hommes. Comme ses troupes n'avoient encore pu s'étendre à cause de l'etrecissement du chemin, & qu'elles marchaient sur de longues files, elles furent bientôt mises en déroute: le canon de la ville qui les foudroyoit, les empêchoit de se mettre en ordre de bataille; de sorte, que se renversant les uns sur les autres, elles rentrèrent en confusion dans le chemin étroit, & eurent bien de la peine à regagner le camp, après avoir perdu bien du monde.

Défaite  
de ce  
Prince.

La Cavalerie, sur laquelle le canon de la ville tiroit à cartouche, prit aussi la fuite; & se renversant sur l'Infanterie, elle lui fit autant de mal que l'ennemi. Alors Muley-Zidan, l'épée à la main, se mit à pour-suivre les fuyards, pendant que d'un côté le canon de la ville, de l'autre les Arquebustiers cachés derrière les murs & les hayes, en faisoient une cruelle boucherie. A peine s'en sauva-t-il six mille qui avoient jetté leurs armes pour mieux fuir. Une partie se retira dans le château, où il y avoit déjà deux mille hommes en garnison. Pour Abdala, il se sauva à Fez avec les débris de sa Cavalerie.

Muley-Zidan se présente aussi-tôt avec ses troupes victorieuses devant le château, & promet à la garnison vies & bagues sauvées, si elle veut se rendre. Irrité de ses refus, il fait battre les murailles avec quarante pièces de canon. La trahison fit plus que son artillerie; quelques Renégats lui ayant montré un endroit du château, où la garde se faisoit avec assez peu de soin, il y donna l'assaut. La seule ressource des assiégés fut de jeter bas leurs armes, & de se sauver dans une Mosquée, où étoit la sépulture des Rois, & qu'ils croyoient un asile inviolable. Zidan n'osa pas à la vérité profaner la sainteté du lieu; mais indigné de la lâcheté avec laquelle ces mêmes troupes l'avoient abandonné quelques années auparavant, dans le plus mauvais état de ses affaires, il chercha un prétexte honnête à sa vengeance & à sa cruauté. Dans le desordre & dans la licence d'une guerre civile, ces malheureux avoient violé plusieurs femmes & plusieurs filles; cela suffit à Zidan pour les faire tous condamner à mort par le conseil de guerre: & pour donner une preuve éclatante de sa justice, & de sa sévérité pour l'observation de la discipline militaire, il les fit tous mourir par la main du bourreau. Pendant quinze jours entiers, ceux de Maroc satisfirent leurs yeux & leur ressentiment par le supplice de ces malheureux. Cet exemple de cruauté, quelque barbare qu'il fût, n'égalait pas encore celui que Frédéric de Tolède, fils du Duc d'Albe, avoit donné à Harlem par l'ordre de son pere. Ce furent ces horribles cruautés des Espagnols, préférablement à aucun autre sujet, qui allumèrent dans les cœurs de tous les Flamans, cette haine irréconciliable qu'ils conservent encore pour eux. Nous en avons parlé dans l'année 1572.

Cruauté  
de Mu-  
ley-Zi-  
dan.

Le Prince Abdala, incapable de se laisser abattre, remet sur pied une  
nou-

Il est ba-  
nou-

HENRI  
IV.  
1607.  
tu par  
Abdala.

Nouvelle  
révolution dans  
Maroc.

nouvelle armée, présente la bataille à Zidan, le bat, l'oblige de sortir de Maroc, & de se retirer dans les montagnes auprès de ses Nomades, sa retraite ordinaire. Rétabli par sa valeur sur le trône de ses peres, il s'applique à réparer les fautes de ses premiers Officiers, & à regagner l'affection du peuple. Pour y réussir, il fit venir auprès de lui Chec son pere, Prince respectable par son grand âge, & par une prudence conformée. Mais vaincu par l'importunité de ses Officiers, il eut la foiblesse de leur abandonner les biens de la ville & de la campagne, qui appartenoient à ceux de Maroc, peuple le plus suspect. Cette nouvelle injure déterminâ des sujets aussi inconstans que le sont les Africains, à secouer encore une fois le joug de ce Prince. Ils jettent secrettement les yeux, non plus sur Zidan qui avoit été tant de fois battu; mais sur Muhamet arrière petit-fils de Hamet. Ce Prince qui erroit dans les montagnes voisines, & qui s'étoit jusqu'alors contenté d'être simple spectateur de tous ces tragiques événemens, ayant appris qu'Abdala avoit fait arrêter sa mere & qu'il exigeoit d'elle une grosse rançon, prêta enfin l'oreille aux propositions de ceux de Maroc. Ainsi, sous prétexte de retirer sa mere du triste esclavage où elle gémissoit, il ne cessa de faire des incursions jusqu'aux portes de la ville. Défait par Abdala dans un premier combat, il trouva des ressources & des troupes chez les montagnards, que les courses & les brigandages des troupes d'Abdala avoient extrêmement irrités.

Muhamet se remit donc en campagne avec des troupes pleines de valeur, & qui connoissoient parfaitement le pais; il surprit l'armée ennemie forte de trois mille hommes, & la mit en déroute. Abdala pour réparer cet échec, marcha contre Muhamet avec toutes ses troupes, sans laisser même de garnison dans Maroc. Les mécontents profiterent de son absence: il n'étoit pas encore à neuf lieues de la ville, que les principaux de ceux qui étoient d'intelligence avec Muhamet, représenterent aux habitans qu'Abdala n'avoit cherché qu'à les séduire par une fausse apparence de bonté & de douceur, lorsqu'après sa victoire il avoit retenu ses soldats dans son camp: que les principaux Officiers n'avoient cessé de les piller: qu'ils avoient forcé Abdala, jeune Prince, élevé dans la licence des armes, à leur abandonner les terres & les maisons des plus considérables de la bourgeoisie: qu'ils ne devoient point se flatter de voir finir leurs maux, tant que regneroient Abdala & Chec son pere: que le tems de secouer leur joug odieux étoit enfin arrivé: qu'ils avoient à leurs portes le brave Muhamet, irrité de l'outrage qu'Abdala avoit fait à sa mere, soutenu de toutes les troupes de ces montagnards ou Nomades, qu'il importoit si fort à la République de n'avoir pas pour ennemis; & qu'ils ne devoient pas balancer à se jeter entre les bras d'un Prince que Dieu envoyoit pour les délivrer.

Le peuple animé par ce discours, court aussi-tôt aux armes, se fait à la hâte des remparts de bois & de terre dans toutes les ruës; & d'une commune voix proclame Muhamet Roi de Maroc. A cette nouvelle Abdala revient sur ses pas, entre avec précipitation dans Alcafova, la principale forteresse de Maroc, & fait publier par un crieur, que tous les partisans d'Abdala eussent à se tenir prêts dans quatre jours pour se retirer avec lui

Muhamet proclamé Roi de Maroc.

à Fez. Dans ce court intervalle il fit transporter ses canons de fonte , ses munitions de guerre, ses équipages , & ses meubles ; il se met en marche sur plusieurs colonnes , & sort de Maroc, sans donner à ce peuple la moindre marque de son ressentiment.

Un départ aussi précipité , donna beaucoup à penser. On ne pouvoit concevoir qu'un Prince victorieux , aussi brave qu'Abdala , & à la fleur de l'âge, se fût ensui avec tant de précipitation aux approches du jeune Muhamet, Prince sans expérience, lui, qui avoit tant de fois vaincu le brave Zidan. Quelques-uns s'imaginèrent qu'il ne se retireroit à Fez , que pour y lever une nouvelle armée , & recommencer la guerre avec plus de vigueur ; d'autres crurent qu'il vouloit par ses prières obtenir de Chec son pere une grace qu'il avoit inutilement sollicitée par ses lettres : c'étoit de s'engager à fixer son séjour à Maroc, pour réprimer l'insolence des Alcaïdes , & regagner le cœur des habitans. Chec auroit volontiers souscrit à ce qu'Abdala, qu'il aimoit tendrement , exigeoit de lui , si ce n'eût été la crainte qu'il avoit de mourir peu de tems après son arrivée à Maroc ; car les Astrologues, espèce de gens fort accrédités chez les Africains, lui avoient prédit qu'il mourroit dans la même année qu'il passeroit le Tassout, rivière qui sépare les deux Royaumes de Fez & de Maroc , & qui est éloignée de trois journées de cette dernière capitale. Une pareille prédiction faite à Hamet son pere, n'avoit été que trop bien justifiée. J'ai sçu ce détail par les lettres que m'a écrites de l'Isle, qui étoit alors à Maroc , & par la relation qu'il en envoya au Roi, lorsqu'il fut arrivé en Espagne.

Pendant que ces choses se passaient en Afrique, l'Asie avoit aussi ses troubles & ses agitations. Gambolat, Bacha ou Gouverneur d'Alep, ayant découvert que le grand Visir Serdar prenoit la route d'Asie avec cent mille hommes, par l'ordre du Sultan Amurath, pour faire la guerre aux Perses, & appréhendant que l'orage ne vint fondre d'abord sur lui, s'étoit mis en état de repousser la force par la force ; mais pour ne donner aucun ombrage à Amurath, il prit pour prétexte de ces préparatifs de guerre, l'injure qu'il avoit reçue d'un Prince Persan, dont les Etats s'étendoient sur les bords de l'Euphrate. Après avoir satisfait sa vengeance par d'affreux ravages, il campe son armée dans des postes avantageux ; & pour ne point donner de soupçon, il ne garde que vingt mille hommes à Alep.

Cependant Serdar parti de Constantinople, s'avançoit à grandes journées, non vers l'Euphrate, mais droit à Alep. Gambolat envoya aussitôt des députés pour le complimenter, & pour s'excuser d'avoir pris les armes sur la nécessité où l'honneur, & la douleur l'avoient mis de venger la mort indigne de son oncle. Il protesta qu'il seroit toujours attaché & très-soumis au Grand-Seigneur ; mais qu'ayant tout à craindre de ses ennemis, il s'étoit cru en droit d'avoir avec lui une garde nombreuse, pour prévenir leurs attentats : qu'il étoit prêt de marcher à la tête de ses troupes par-tout où le service du Sultan l'appelleroit, & de verser son sang pour la gloire de l'Empire : que la seule grace qu'il lui demandoit, étoit de ne point venir à Alep avec son armée dans des tems de trouble & de confusion : que

Troubles  
dans l'A-  
sie. Ré-  
volte de  
Gambola-  
t.

Il députa  
en vain  
au grand  
Visir.

XXXI  
IV.  
1607.  
Il s'allie  
avec Ca-  
lender-  
Ogli, &  
mar-  
he  
contre  
les  
Turcs.

du reste il n'avoit qu'à disposer de ses troupes, de ses trésors, & de sa personne, & mettre son zèle aux épreuves les plus difficiles.

Serdar n'ayant point rendu de favorables réponses à ses députés, Gambolat réitéra deux & trois fois les mêmes prières; & pour leur donner plus de force, il les accompagna de grands présens de vivres, de chevaux, & d'argent. Le Visir ne refusa rien, & continua toujours sa marche du côté d'Alep. Alors Gambolat, animé par le succès de l'année précédente, leva le masque, & se prépara à une vigoureuse défense. Il sçut attirer dans son parti Calender-Ogli, fameux Chef des révoltés d'Asie. Ils convinrent ensemble de se séparer pour prendre l'ennemi, l'un par devant, & l'autre par derrière. Dans ce dessein Calender-Ogli devoit s'emparer des gorges & des détroits du Mont Taurus, dès que Serdar s'y seroit engagé pour prendre la route d'Alep, afin de lui couper les vivres, les secours & la retraite. Gambolat se chargea de disputer le passage aux Turcs, lorsqu'ils descendroient de la montagne dans la plaine. Il se flatoit de mettre aisément en déroute avec des troupes fraîches & en bon ordre, une armée fatiguée & embarrassée par sa propre multitude, dans des lieux étroits & difficiles. Calender-Ogli venant ensuite prendre par derrière un ennemi mis en déroute, ne devoit avoir que la peine d'achever la défaite, & celle de recueillir les fruits de la victoire.

Défaites  
du grand  
Visir.

Tout étant ainsi réglé, Gambolat sortit d'Alep à la tête de quinze mille hommes de Cavalerie & de cinq mille d'Infanterie, & vint se poster au pied du Mont Taurus, à l'endroit par où il crut à peu près que Serdar prendroit sa route; mais le Visir, averti de son dessein, marcha d'un autre côté. Gambolat trompé, quitte son premier camp, & marche en bataille contre l'armée Turque. Une partie descendoit déjà de la montagne; il l'attaque, la met en déroute, & oblige l'ennemi de regagner les gorges & les détroits. Gambolat ne crut pas devoir y engager des troupes fatiguées par une marche forcée, & par un combat qui avoit duré toute la journée. Pour leur donner le tems & le moyen de se refaire, il s'éloigna un peu de l'ennemi. Dès que le jour parut, Gambolat se remit en ordre de bataille pour achever une victoire si heureusement commencée. Serdar de son côté s'étoit pressé de sortir de ces détroits, & rangeoit déjà son armée dans la plaine. Gambolat fond sur lui avec ses troupes victorieuses, & après un combat opiniâtre il le met une seconde fois en déroute.

Celle de  
Gambolat.

Ces succès remplirent Gambolat d'une confiance qui le rendit trop négligent. Il crut avoir défait toutes les troupes du Visir, & s'attendoit à avoir le lendemain bon marché des misérables restes d'une armée deux fois mise en fuite. Ce ne furent que réjouissances & débauches dans son camp pendant toute la nuit; le soldat plein d'une fausse sécurité songeoit moins à l'ennemi qui lui restoit à vaincre, qu'à celui qu'il avoit vaincu. A la pointe du jour un spectacle inattendu vint frapper leurs yeux & troubler leurs esprits. Serdar avoit déjà rangé son armée en bataille aux pieds des montagnes: il avoit placé à l'arrière-garde la Cavalerie Asiatique (1), tant par-

(1) On la Cavalerie de la Natolie, selon l'interprétation de l'Edit. Anglois.

ce qu'elle étoit considérablement diminuée, que parce que dans les deux dernières actions elle n'avoit pas bien fait son devoir ; & contre la coutume qu'observent les Turcs de mettre à l'avant-garde la Cavalerie tirée de la province où la guerre se fait, il y mit la Cavalerie d'Europe, & celle de Thrace. Il retint auprès de lui quelques troupes d'élite avec l'Aga des Janissaires, & environ quatre mille hommes qu'il partagea en plusieurs corps pour prévenir les événemens. Gambolat quoique surpris, ne perdit point courage. Après un rude combat il renversa la Cavalerie d'Europe sur celle de Thrace, & dissipa ces deux corps formidables. Les troupes reprenoient un peu haleine pour retourner à la charge, lorsque l'Aga des Janissaires d'un côté, & Serdar de l'autre tombèrent sur elles avec des soldats qui n'avoient pas combattu. Après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'un bon Général, Gambolat fut entièrement défait.

Ce Capitaine ne s'abandonna pas dans son malheur : il se retira à Alep, fit entrer des troupes & des convois dans le château ; & le lendemain dès le lever de l'aurore, suivi de trois mille hommes échappés de sa défaite, il alla chercher quelque lieu où il pût être à l'abri des poursuites du vainqueur. Sa retraite fut si bien concertée, que Serdar ne put découvrir que long-temps après, le lieu où il s'étoit réfugié. La garnison du château, voulant tirer avantage du malheur de son Général, se jeta sur la ville, & la pill pendant trois jours. Les habitans d'Alep, profitant à leur tour de l'épuisement dans lequel ces brigands étoient tombés par leurs excès, prennent les armes de concert, les repoussent dans le château, & ouvrent leurs portes à Serdar. Pour les venger de ces trahisons, il les assiéga, & les oblige de se rendre à discrétion.

Dès que Calender-Ogli, qui à l'autre côté du Mont Taurus attendoit le succès de la bataille, eut scû la défaite de Gambolat, sans donner aucune marque de frayeur, ou de découragement, il se retira en Asie ; & étant descendu dans la Bithynie, il attaqua, força & mit au pillage Bourse, ville peu éloignée de la capitale de cette province. Le Sultan fut si effrayé de ce nouveau succès, qu'il fit marcher contre ce Général, ses Janissaires & l'élite de ses troupes sous la conduite d'Agen Bacha, avec ordre de tirer une vengeance éclatante de l'affront qu'il venoit de recevoir. Aux approches du Bacha, Calender-Ogli acheva de piller Bourse, brûla plus de la moitié de la ville, & alla rejoindre Gambolat pour concerter avec lui les opérations de la campagne suivante.

Cette année la Pologne fut dangereusement agitée de troubles. Les Protestans, & les partisans outrés de la liberté publique recommencerent contre le Roi Sigismond les plaintes qu'ils avoient faites l'année précédente. Le mariage que ce Prince venoit de contracter augmentoit encore leurs soupçons & leur ressentiment ; de sorte que les mécontents, qu'on appelloit communément les Rokossiens, voyant qu'on différoit toujours la diette dont on les flattoit depuis plus d'un an, & que Sigismond prenoit les armes, les prirent aussi à leur tour, & vinrent camper à Prosznowice à quatre milles de Cracovie, sous la conduite du Duc Janussi Radzivil, & de Stadniski, homme bien différent du premier par le caractère, mais plus distingué que lui

HENRY  
IV.  
1607.

Sa retraite  
à Alep.

Exploit  
de son  
allié en  
Bythinie.

Troubles  
en Pologne.



Henri  
IV.  
1607.

par sa valeur & par son expérience dans la guerre. Comme leurs troupes n'étoient pas en état de faire de grandes entreprises, & qu'elles en vouloient à Cracovie, Sigismond se contenta d'y mettre garnison, & de faire placer quelques pièces de canon aux endroits les plus foibles de la place. La fureur présidoit à tous les conseils des mécontents; ils en vinrent jusqu'à proposer l'élection d'un nouveau Roi, & il étoit assez vrai-semblable que Vincent Duc de Mantouë, Prince très-estimé du parti, auroit eu tous les suffrages de la Noblesse.

Protestation des mécontents contre la diette de Varsovie.

Ils se contentèrent pour lors de protester contre la diette indiquée à Varsovie, déclarant que cette assemblée ne pouvoit se tenir légitimement, & que ses réglemens ne pouvoient obliger personne: qu'il n'y avoit de diette légitime que celle de Rokos ou de la Noblesse, qui avoit été convoquée & tenuë avec beaucoup de prudence: qu'il falloit malgré le Clergé, cimenter l'union concertée pour le bien de la Religion; répartir sur la Noblesse ces richesses prodigieuses, dont les Ecclésiastiques se glorifioient, & dont ils abusoient, & leur faire partager les charges de l'Etat avec les laïcs.

Mémoire contre les Jésuites.

Les reproches faits contre les Jésuites l'année précédente, parurent avec plus d'aigreur, & dans une nouvelle forme, par un grand mémoire qu'on eut soin de rendre public. Tous les troubles qui désoloient l'Europe depuis plusieurs années, étoient rapportés à l'ambition démesurée qu'avoient ces Religieux de régler les Etats & les Empires. On représentoit le Concile de Trente comme le principe funeste de tout le désordre. Selon le mémoire, ce Concile n'avoit rien ajoûté à la doctrine, que tous les Catholiques du monde professent; il n'avoit rien réglé pour la discipline qui ne fût tiré des canons des Conciles précédens. Dans tout le reste cette assemblée ne s'étoit proposé d'autre but, que d'augmenter la puissance du Pape & celle de la Cour de Rome, & de renouveler & confirmer les nouvelles constitutions sur ces matières, qui n'ont été recûes en aucun endroit du monde Chrétien.

Le mémoire ajoûtoit qu'on ne pressoit la publication du Concile, qu'à la sollicitation des Jésuites, qui en ce qui regardoit la Religion, comptoient plus sur les moyens humains, que sur la Providence: que c'étoit pour cela qu'ils ménageoient des alliances & des traités, & qu'ils cherchoient dans la maison d'Autriche des épouses pour tous les Princes qu'ils vouloient gagner: que par leurs pratiques ils s'étoient rendus maîtres en Pologne & en Bavière: que pour s'assurer leurs conquêtes, ils croyoient qu'il étoit nécessaire d'employer, ou l'Inquisition telle qu'elle est en Espagne, ou quelque chose d'équivalent: qu'ils trouvoient tout ce qu'ils souhaitoient dans le Concile de Trente: que c'étoit cette pernicieuse boîte de Pandore, ce sont les propres termes du mémoire, de laquelle étoient sorties toutes les calamités qui désoloient de nos jours l'Europe entière. L'auteur du mémoire reconnoissoit cependant que le Concile de Trente n'étoit pas après tout si funeste au bien public, que cette prétendue exemption dont les Jésuites se glorifioient, au mépris de toutes les autres congrégations Religieuses.

Il

„ Ils employent, disoit-il, cette exemption avec tant d'art; ils poussent si loin leurs prétendus privilèges, que ce n'est pas sans raison que la Noblesse Polonoise commence à les redouter. C'est par-là qu'ils se sont rendus formidables à toutes les nations jalouses de leurs loix & de leur liberté. Il ne faut point chercher d'autre cause de tous les troubles qui agitent ce Royaume. Les Jésuites avec leur politesse affectée & leur artificieuse souplesse, ne se proposent dans la basse complaisance qu'ils ont pour les Grands, que de les mettre dans leurs intérêts. Tandis qu'ils paroissent uniquement attachés à la Pologne, & n'avoir d'autre objet que la gloire de ce Royaume, ils cachent avec soin, & ils tiennent dans le fourreau, pour ainsi dire, une fatale épée à deux tranchans, dont la poignée est entre les mains de la Cour de Rome & du Roi d'Espagne, les seules Puissances dont ils dépendent absolument. La seule considération de ce que les Jésuites étoient capables de faire pour les intérêts de Rome, a engagé les Papes à leur accorder tant de grâces & tant de privilèges extraordinaires (1). Ce n'est qu'à la faveur des promesses magnifiques, & de la ridicule ostentation qu'ils font de leur crédit, qu'ils pénètrent dans toutes les Cours, qu'ils s'emparent des palais & des consciences des Rois, & qu'ils manient leurs esprits & leurs passions selon leurs intérêts. Quelles n'ont pas été les malheureuses suites de leurs intrigues? Ils ont fait perdre la Couronne & la vie à Henri III. ce Prince qui avoit abdiqué le trône de Pologne, pour monter par droit de succession sur celui de France. Ils viennent de faire perdre à notre sérénissime Roi les Etats de ses peres. Ils ont inspiré à l'infortuné Bathory les conseils les plus cruels contre ses sujets, & la lâche résolution de cacher dans l'obscurité d'une vie privée, l'éclat de sa naissance & de sa couronne. Par leurs sourdes pratiques ils ont excité en Angleterre plusieurs conjurations contre la Reine Elisabeth; ils en ont depuis excité de si horribles contre le Roi Jaques, que ces Puissances, justement aigries par des attentats si fréquens, ont enfin appesanti leurs bras sur les Catholiques les plus circonspects & les plus tranquilles, qui jouissoient en secret de la liberté de conscience qui leur étoit laissée. Ces Religieux ingrats, qui avoient tant de collèges & de maisons, à Venise, à Padoue, & dans plusieurs autres villes de la seigneurie, sont ceux qui ont le plus animé le Pape à excommunier la République; & ils ont sollicité les autres Ordres à garder l'interdit. Qu'il est à craindre qu'ils ne fassent dans la Pologne, où ils ont tant de riches établissemens, ce qu'ils ont entrepris en Italie, en France, & dans d'autres Etats, où l'on avoit toujours compté sur leur fidélité. »

Cette réflexion conduisoit insensiblement l'écrivain à donner de grands éloges à Zamoyiski, illustre par son rare mérite & par son amour pour la patrie & pour les Lettres. Il louoit beaucoup la prudence de ce Seigneur Polonois en ce qu'il n'avoit jamais voulu admettre les Jésuites dans l'Uni-

ver-

(1) Plus de grâces & de privilèges, que n'en ont tous les autres Ordres Religieux. Ce n'est éci. MS. du Roi, DUBUY & RIGAUD.

HENRI  
IV.  
1607.

versité qu'il avoit fondée à Zamoyscie, regardant ces peres comme incapables de former la jeunesse tant aux mœurs de la patrie, qu'aux belles Lettres.

De cet exemple il concluoit que la conduite d'un homme si sage devoit servir de modèle à tous les Sénateurs: qu'ils devoient être persuadés, comme l'avoit été Zamoyski, que les sciences n'avoient pas besoin des Jésuites pour fleurir dans un Etat, quoi que pussent dire au contraire ceux qui se sont laissés séduire en faveur de la Société: que si les Polonois vouloient vivre sans allarmes, ils devoient par un décret public chasser de la Pologne une Société si pernicieuse à l'Etat, si inutile à la jeunesse & confisquer les immenses revenus au profit des écoles publiques & des hôpitaux: qu'il falloit prendre les mesures les plus justes pour lui fermer absolument le retour: que le Clergé si fier de ses richesses, & qui ne s'élevoit contre la Noblesse que parce qu'il étoit suborné par les Jésuites, seroit plus modeste & plus tranquille, lorsqu'il les verroit chassés & exclus du Royaume.

Ce mémoire & un grand nombre d'autres griefs proposés contre la Société, furent soutenus par les uns, & combattus par les autres avec beaucoup de vivacité dans cette assemblée de la Noblesse. Ceux qui étoient les plus modérés, furent d'avis de garder les Jésuites dans le Royaume; mais de les borner à l'éducation de la jeunesse, pour laquelle on ne pouvoit disconvenir qu'ils n'eussent quelques talens, & de n'en souffrir qu'un à la Cour, pour servir de Confesseur au Prince.

Diette de  
Varsovie.

Comme le mois de Mai approchoit, les Ordres du Royaume se rendirent de toutes parts à Varsovie pour la diette. Joachim Marquis de Brandebourg, Duc de Prusse & Electeur, y envoya ses députés. Les cinq cents Heiduques que Sigismond Roi de Pologne leur avoit donnés pour leur escorte, leur ayant fait prendre leur route entre Soldaw & Radzivich, assez près de Thorn, la Noblesse qui formoit l'assemblée de Rokofs, & qui faisoit des courses dans ces cantons, les attaqua, les mit en fuite, & prit leurs chevaux avec leurs équipages. La diette de Varsovie confirma au Marquis de Brandebourg la succession à la Prusse ducale, sauf la liberté & les privilèges de la nation, & les droits de Sigismond. On examina ensuite les prétentions des mécontents qui s'étoient avancés les armes à la main jusqu'à la vûte de Varsovie.

Les mé-  
contents  
sont sur-  
pris par  
les trou-  
pes du  
Roi.

Toutes les députations qui se faisoient de part & d'autre donnoient assez à entendre que le Roi vouloit la paix; on disoit même hautement que sans les oppositions opiniâtres du Clergé, ce Prince étoit assez porté à accorder aux Protestans la plupart de leurs demandes: mais lorsque cette Noblesse comptoit le plus sur la foi de la négociation, les troupes de Sigismond, sans qu'il en fût averti, l'envelopperent, en firent un grand carnage, & la mirent en fuite, après lui avoir enlevé plusieurs pièces de canon, & la plupart de ses équipages.

Les mécontents avoient pris les armes avec une parfaite confiance; & le dix-septième de Mai ils avoient arboré au milieu de leur camp un drapeau d'une grandeur extraordinaire, sur lequel ils avoient écrit en gros caractères:

tères : Ou nous vivrons en liberté avec tous nos compatriotes, pour le service de Dieu & de la Patrie, ou laissant gémir dans un volontaire esclavage, les traîtres, les flatteurs & les lâches, nous obtiendrons la liberté pour nous & pour ceux qui nous suivront : que si Dieu ne seconde pas nos desseins, nous aurons au moins la gloire de mourir avec cette précieuse liberté, laquelle seule donne du prix à la vie & à la mort. Ces mêmes mécontents, si présomptueux, & si enflammés de l'amour de la liberté & de la patrie, furent si fort consternés de cet échec, qu'ils ne firent plus dans la suite aucune entreprise, & qu'ils se retirèrent chez eux pour y jouir de toute la liberté qu'on peut avoir en Pologne.

Sigismond n'étoit pas seulement malheureux au dedans de son Royaume, il l'étoit encore au dehors. Le Roi de Suède son oncle lui enleva Weissenstein, place que les Polonois avoient prise cinq ans auparavant, sous la conduite du Général Zamoyski, & qu'ils avoient depuis fortifiée avec grand soin. Les marais, les ruisseaux, & les étangs dont elle étoit, pour ainsi dire, enveloppée, paroissent la rendre imprenable. Elle avoit de plus une citadelle, qui, par la hauteur de ses murailles, par l'épaisseur de son rempart, par ses tours, par la profondeur de son fossé, & par sa contrescarpe, passoit pour la meilleure place de tout le pays. Ses batteries de canon, la force de la garnison ; l'habileté & la valeur du Gouverneur, l'affection des habitans pour la Pologne, tout cela avoit fait juger à Sigismond, que le Roi de Suède, toujours malheureux dans les sièges qu'il formoit, n'entreprendroit celui-ci qu'à sa honte & à sa perte.

Mais Charles, qui prévoyoit que le Roi de Pologne, occupé chez lui par les dissensions intestines, ne pourroit secourir cette place, fit à loisir les préparatifs du siège. Par son ordre on fit un chemin à travers les marais, pour pouvoir de plus près reconnoître la place. Ayant observé que le rempart étoit plus bas & plus foible vers le Septentrion, il se détermina à former son attaque de ce côté-là. Le premier chemin qu'il avoit fait faire au milieu de ces marais pour le passage de son artillerie, n'empêchant pas les chevaux d'enfoncer, il en fit faire un autre, tel qu'il devoit être dans une terre humectée par les fréquens débordemens des lacs & des ruisseaux. Comme personne ne s'opposoit à un ouvrage si extraordinaire, il vint à bout de l'achever à force de bois coupé, de branches, de fûilles & de matériaux. Son artillerie passa aussi aisément que sur un pont solide ; & il dressa ses batteries à l'endroit où les assiégés s'y attendoient le moins. La ville serrée de près, & sans espérance de secours, se rendit bien-tôt à composition.

La prise de Weissenstein porta le Roi de Suède à relever son parti en Livonie, où il étoit fort abattu ; & dès-lors il se flatta de tous les succès que son ambition lui fit concevoir. Dès le 17. de Mars de cette même année, il avoit adressé aux Etats de Pologne un manifeste, où il leur représentoit : qu'après avoir différé autant qu'il lui étoit possible, la nécessité des affaires & l'amour de la Suède sa patrie, l'avoient enfin obligé d'accepter une Couronne, que tous les Ordres du Royaume lui présentoient : que Sigismond n'acceptant aucune des propositions qu'on lui avoit fait faire tant

Henne  
IV.  
1607.

Charles  
IX. Roi  
de Suède  
surprend  
Weissen-  
stein.

Premier  
manifeste  
du Roi  
de Suède,  
adressé  
aux  
Etats de  
Pologne.  
de

MANR  
IV.  
1607.

de fois, n'ayant d'ailleurs aucun égard au testament de son ayeul, violant même les sermens qu'il avoit faits dans l'assemblée des Etats, & formant toujours de nouvelles entreprises, il avoit enfin obligé par sa conduite tous les Ordres de Suède à le déclarer déchû du trône : que la retraite de ce Prince avoit causé une horrible confusion, & un renversement presque entier des loix fondamentales de l'Etat : que personne n'ignoroit que ces maux étoient l'effet des conseils pernicieux des flatteurs qui obsédoient ce Prince, & qui venoient d'exposer la Pologne au danger le plus pressant : que pour lui, il n'avoit rien de plus sacré ni de plus cher que d'entretenir la paix avec ses voisins, par la crainte de répandre encore le sang des Chrétiens : qu'il la leur offroit donc cette heureuse paix : que s'ils la refusoient, il protestoit devant Dieu que tous les malheurs de la guerre ne lui devoient point être imputés, & qu'il le supplioit de les faire retomber, non sur sa tête, puisqu'il détestoit sincèrement cette guerre ; mais sur ceux qui la vouloient, & qui la fomentoient.

Second  
manifeste  
du Roi  
de Suède.

Ce Prince, n'ayant reçu aucune réponse à son manifeste, en adressa un second aux mêmes Etats le 5. de Mai. Il commençoit par se plaindre de ce que le Clergé, ennemi de sa personne, & de sa Religion, avoit malicieusement supprimé son premier manifeste, pour en ôter la connoissance à la Noblesse, sur laquelle il auroit pû faire quelque impression. Il protestoit de nouveau, qu'il souhaitoit sincèrement la paix, & qu'il étoit le premier à l'offrir. Ce second manifeste étoit accompagné d'une copie du premier, & d'une lettre à Sigismond, dans laquelle il lui représentoit : qu'il n'avoit pû se défendre d'accepter les marques de la Royauté, qui lui avoient été solennellement déferées le 15. de Mars : qu'il ne croyoit pas qu'une pareille acceptation fût contraire aux droits du sang, & à ceux de l'amitié : qu'il avoit toujours désiré que Sigismond voulût jouir en paix du Royaume de ses peres, & le gouverner conformément aux traités faits avec les Etats de Suède, auxquels il avoit lui-même souscrit, & qu'il avoit fait sceller de son grand sceau. Il reprochoit ensuite à ce Prince que le peu de fidélité qu'il avoit eue à observer ces traités, l'avoit précipité dans cet abîme de disgrâces, où tombent tous les Princes qui aiment mieux suivre aveuglément les sinistres impressions de leurs flatteurs, que s'en tenir religieusement aux conventions : qu'il ne l'éprouvoit que trop depuis qu'il étoit sur le trône de Pologne, puisque sa complaisance excessive pour le Clergé l'avoit réduit à de si fâcheuses extrémités. Il finissoit en l'exhortant à prendre de meilleurs conseils, à penser sérieusement à la paix, & à prévenir les occasions de répandre le sang de ses sujets.

Lettres  
des Etats  
de Suède  
aux Etats  
de Polo-  
gne.

Les lettres de Charles étoient accompagnées de celles des Etats de Suède aux Etats de Pologne & de Lithuanie. Elles contenoient en substance : que les flatteurs qui environnoient Sigismond, étoient seuls la cause de tous les troubles : que ce Prince n'ayant pas voulu observer les traités faits à Lincopen, & consacrés par un serment solennel, s'étant assez imprudemment retiré de Suède, ayant armé contre ce Royaume, la Pologne, la Lithuanie & la Livonie ; les Etats de Suède s'étoient vus forcés à mettre la Couronne sur la tête de Charles IX : que néanmoins ils

desi-

desiroient la paix , & qu'ils souhaitoient qu'on envoyât de côté & d'autre des députés pour en régler les conditions : que si les Polonois la refusoient, ils conjuroient le Seigneur de faire tomber toutes les horreurs de la guerre sur ceux qui en seroient les auteurs.

Comme ni le Roi ni les Etats de Pologne ne jugerent point à propos de répondre à ces lettres , le Roi de Suède publia le 26. d'Août un manifeste. Il se plaignoit qu'on eût intercepté les lettres qu'il écrivoit à Sigifmond , & aux Etats de Pologne & de Lithuanie , pour les inviter à la paix. Il ajoutoit qu'il étoit bien aisé que toute l'Europe sçût qu'il la demandoit encore ; & que pour l'obtenir , il étoit prêt à renouveler les traités faits entre les deux Couronnes : que si les ennemis vouloient envoyer dans une ville Impériale leurs Plénipotentiaires , il y enverroit les siens , pour arreter enfin par une sincère pacification , le sang qui couloit depuis si long-tems.

L'Empereur Rodolphe méditoit depuis quelques années une Ambassade à la Porte ; mais soit lenteur naturelle , soit basse jalousie contre l'Archiduc Matthias son frere & son plus proche héritier , il différoit toujours à faire partir ses Ambassadeurs. Ces retardemens entretenoient les hostilités dans la basse Hongrie. Les Heiduques , à qui la domination Allemande étoit odieuse , ne cessent de piller & de ravager. Ils étoient sous main secondés par les Turcs , qui étoient bien aises de partager les soins & les forces de l'Empereur. D'un autre côté , Sigefroi Colonich avoit enlevé le 11. de Février aux Turcs la ville de Newfel , par des intelligences ménagées à force d'argent. Ce n'étoit que brigandages entre les Chrétiens & les Turcs. Ces derniers , qui ne cherchoient qu'une occasion de rupture , en portèrent leurs plaintes à Matthias. Le Bacha de Bude accusoit les garnisons de Lewa & de Sertschin , d'avoir violé l'article de la trêve qui défendoit les incursions ; qu'elles avoient attaqué des marchands de la ville de Pest ; qu'elles en avoient tué plusieurs ; qu'elles leur avoient enlevé leur argent , deux cens chevaux , & beaucoup de bétail : il ajoutoit qu'après de la ville de Canisa ou Canise , & à moitié chemin de Hatwan & de Bude , les Allemands avoient dépouillé & massacré plusieurs Turcs.

Par de pareilles récriminations le Bacha de Bude vouloit excuser les brigandages que commettoient les Turcs. En effet les Tartares qui étoient à leur solde , portoient par-tout le fer & le feu : les Janissaires mêmes , indignés que le Bacha de Bude fit paroître tant de disposition à la paix , & qu'il permit aux Otages des Chrétiens de se promener , au lieu que jusqu'alors ils avoient été gardés avec beaucoup de soin , excitèrent contre lui une sédition où il courut un grand danger de la vie ; mais étant venu à bout de l'appaiser , il fit arrêter les plus séditieux , & les fit noyer pendant la nuit dans le Danube. Cependant les Tartares enleverent quantité de chevaux qu'ils trouverent dans les prairies de la ville de Vacia , & tuèrent ceux des habitants qui étoient venus au secours. En même tems les Turcs donnerent des terres en propriété dans le territoire de Gran (1) , à une troupe de deux cens

HENRI  
IV.  
1607.

Le Roi  
de Suède  
publie  
son ma-  
nifeste  
par toute  
l'Euro-  
pe.

Troubles  
en Hun-  
grie.

Newfel  
pris sur  
les  
Turcs.  
Brigan-  
dages des  
Heidu-  
ques &  
Tartares.

(1) Ou Strigonie.  
Tome X.

HENRI  
IV.

1607.

Ambassa-  
de du Roi  
de Perse,  
au Roi  
d'Espa-  
gne.

cinquante Rasciens, qui après avoir porté les armes sous George Basta, venoient de se mettre sous la protection du Grand Seigneur.

En examinant les raisons qui portoit l'Empereur Rodolphe à remettre d'année en année l'Ambassade qu'il destinoit à la Porte, je trouve que la plus forte étoit l'arrivée d'un Ambassadeur du Roi de Perse à la Cour de Madrid. Il étoit chargé de lettres pour Philippe, dans lesquelles le Roi de Perse affectoit de donner de magnifiques idées de sa puissance, depuis qu'il avoit repris sur les Turcs la fameuse ville de Tauris, & qu'il avoit repris Aden, cette ville de commerce dans le golfe Arabique, dont Soliman s'étoit autrefois rendu maître par une noire perfidie. Il faisoit confiance à ce Prince que son unique ambition étoit de reprendre au Turc tout ce qu'il avoit usurpé sur la Perse; d'exterminer le nom Ottoman dans tous ses Etats; de ne point quitter les armes, qu'il n'eût relevé dans Bagdad & dans le grand Caire, le trône d'Ismaël & d'Inkel ses glorieux ancêtres; & qu'il n'eût repris Damas & toute l'Egypte. Il lui disoit ensuite fort obligeamment, que pour la réussite de ses grands desseins, il seroit bien aisé de faire une étroite alliance avec lui & avec l'auguste maison d'Autriche: que la diversité de Religion ne devoit point empêcher sa Majesté de réunir leurs conseils & leurs forces contre leur ennemi commun: qu'il venoit d'ordonner aux Gouverneurs des villes qu'il avoit sur les côtes de la mer orientale, d'accorder les privilèges des naturels à tous les Chrétiens qui se trouveroient à Ormuz, à Goa, & dans les autres villes maritimes de son Empire.

Le Roi de Perse accompagnoit de présens considérables, des lettres si obligeantes. Il envoyoit au Roi d'Espagne les statues d'or d'Ismaël, d'Inkel, & la sienne, toutes ornées de pierreries & de perles; un bureau à la Persane enrichi de diamans; quatre chiens qui étoient sortis du ventre de leur mere tout mouchetés de rouge, de jaune & de bleu; deux pièces de tapisserie brochées d'or, & chamarées de pierreries & de perles, qui représentoient l'histoire de Tamerlan; quatre cors de chasse d'un éclat extraordinaire, & d'une matière inconnue en Europe; douze aigrettes formées de plumes de différens oiseaux, & nuancées de diverses couleurs; six vases d'un cristal très-dur, & des sopha de point, sur lesquels étoient représentées les batailles livrées entre Ussun-Chassan & Chaz-Murath.

Négocia-  
tion de  
cet Am-  
bassadeur  
à la Cour  
de Vien-  
ne.

L'Ambassadeur de Perse venoit de se rendre à Vienne pour remettre à l'Empereur la lettre que lui écrivoit son maître, afin de l'engager à ne point faire la paix avec la Cour Ottomane. Rodolphe, déjà prévenu par une copie de la lettre du Sophi au Roi Catholique que ce Prince lui avoit envoyée, étoit assez porté à se rendre à de si pressantes sollicitations. Ces motifs joints à ses irrésolutions, que rien ne pouvoit fixer, firent qu'il différa trop long-tems d'envoyer ses Ambassadeurs à la Porte, & qu'il s'attira par ces délais les plus grands malheurs.

Suite des  
affaires  
de Hon-  
grie.

Les Etats de Hongrie avoient été convoqués à Presbourg: dès le commencement de Septembre la Noblesse de la province s'étoit rendue dans cette ville, où ayant appris avec indignation que l'Archiduc Matthias ne se trouveroit pas à l'assemblée, elle voulut plusieurs fois se séparer. L'Archevê-

chevêque de Colotz ou Colocza, eut beaucoup de peine à la retenir. Elle y étoit encore, lorsqu'il arriva la malheureuse affaire de Troppau, ville de Silesie, province voisine de la Hongrie. Les soldats du Colonel Geisberg, mis en quartier d'hiver dans les fauxbourgs de cette ville par les ordres de l'Empereur, s'abandonnerent à de si grands excès contre le peuple, que les habitans désespérés prirent les armes & leverent d'autres troupes, pour faire tête à ces furieux; mais ces malheureux bourgeois furent obligés de céder à la force, & de se rendre à certaines conditions. Le régiment entra dans la ville: il y avoit déjà passé quelques mois sans recevoir de paye; soit colere, soit licence, le soldat mit le feu à cette malheureuse ville qui fut presque toute consumée par les flammes, sans que le château en reçût aucun dommage.

Dans le même tems la Noblesse d'Autriche s'assembla à Vienne. Le Commissaire de l'Empereur proposa plusieurs moyens de défendre la province. Il étoit sur-tout d'avis qu'on fortifiât Javarin, le boulevard de Vienne & de toute l'Autriche: qu'on imaginât quelque expédient, capable d'arrêter cette funeste facilité d'augmenter les espèces, qui commençoit à s'établir dans ces provinces, comme elle est établie en France: qu'on ne conservât dans le commerce que les espèces de Hongrie & de Pologne, & que toutes les autres fussent supprimées.

Comme Matthias ne se rendoit point à l'assemblée de Presbourg, la Noblesse lassée de l'attendre inutilement, se sépara; elle protesta auparavant en présence des Chanoines de l'Eglise cathédrale, que la nécessité seule de ses affaires, & non un esprit de sédition, la forçoit de se retirer: qu'elle étoit prête à revenir dès que le jour de l'assemblée auroit été fixé, & que dès à présent elle se soumettoit à tous les réglemens que feroit l'assemblée, qui ne seroient point contraires à ceux qui avoient été faits le 23. de Juin de l'année précédente.

Malgré la séparation de la diette de Presbourg, les Heiduques ne furent pas plus tranquilles. Le Grand Seigneur, alarmé de la guerre dont il étoit menacé par le Roi de Perse, eut beau ordonner aux Bachas de Bude & d'Agria, de ne faire aucune hostilité sur les terres de l'Empire; des lettres interceptées ne laisserent aucun lieu de douter que ces Bachas n'eussent secrètement excité les Heiduques à reprendre les armes. Ayant sçu que les Etats de la haute Hongrie avoient délibéré le 15. d'Octobre sur les moyens de réunir la ville & le territoire de Tockay à leur domaine, de transporter dans les places hors d'insulte l'artillerie répandue dans différens postes foibles & défavantageux, & de réprimer les brigandages des Heiduques, ils conjurèrent de leur côté la perte des Allemans & des Wallons qui se trouvoient dans la Hongrie.

Ils demanderent donc à Homonay qu'il leur restituât la couronne & les marques de la Royauté qu'ils avoient autrefois déferées à Bostkay, pour en honorer ou Homonay lui-même, ou quelque autre qui seroit dans la généreuse disposition de conserver des privilèges & des franchises que les Autrichiens attaquoient tous les jours, & qu'ils vouloient enfin détruire. Homonay se défendit d'accepter le commandement; & encore tout plein

HENRI  
IV.  
1607.

La ville  
de Troppau  
ré-  
doit en  
cendre.

Assem-  
blée de  
la No-  
blesse à  
Vienne.

Les Hei-  
duques  
prennent  
les ar-  
mes.



HANNI  
IV.  
1607.

Il s'atta-  
quent &  
prennent  
Bud-  
nock.

des sages avis que lui avoit donnés Boskay en mourant, il demeura inviolablement attaché au service de l'Empereur. Les Heiduques ne laissèrent pas de s'avancer en ordre de bataille vers le château de Saint-André. Les portes leur en ayant été fermées, ils se rabatirent sur Budnock, prirent la place d'emblée; & sans mettre de bornes à leur fureur, ils en passèrent tous les habitans au fil de l'épée, n'épargnant pas même ceux qui favorisoient leur parti. Comme ils faisoient de-là des courses jusqu'à Tockay, Homonay les attaqua à son avantage, & fit main basse sur une troupe considérable de ces brigands, qui s'étoient imprudemment engagés dans des gorges & dans des défilés; il leur enleva deux étendards Turcs, & réserva quelques prisonniers pour les faire empaler.

Les Chefs des Heiduques, honteux de ces brigandages, & craignant qu'on ne les accusât de les autoriser, firent punir du dernier supplice deux Capitaines qui s'étoient échappés des mains de Homonay: l'un fut pendu; l'autre, obligé de passer entre deux files de soldats, fut haché à coups de sabre, punition militaire usitée chez ces peuples. Cependant ils remirent sur pied une armée de dix mille hommes peu de tems après, à la sollicitation des Bachas de Bude & d'Agria, qui leur payoient une grosse solde: ils investirent la ville de Filleck le 27. de Novembre, & la battirent avec plusieurs pièces de canon, que les Turcs leur avoient fait venir d'Agria. Ayant appris que les Protestans avoient été maltraités à Presbourg, & que leurs Ministres en avoient été chassés, ils se croyoient tout permis, pour venger leur Religion outragée. Ils s'engagerent aux Turcs de leur livrer toutes les places qu'ils prendroient, & jurèrent de s'exposer à tout, pour se venger de leurs ennemis, & pour recouvrer une entière liberté. Tous leurs efforts furent inutiles; la brave résistance de Thomas Bosmac, qui défendoit avec une bonne garnison la ville de Filleck, & les incommodités d'une fâcheuse saison les obligèrent de lever le siège avec beaucoup de précipitation.

Filleck  
investi  
sans suc-  
cès.

Troubles  
d'Alle-  
magne.

Entre-  
prise des  
habitans  
de Wirtz-  
burg sur  
Dordingen.

Il y eut aussi des troubles en Allemagne. Les habitans de Wirtzburg en Franconie, à la persuasion de leur Archevêque, prirent pour un sujet très-leger, les armes contre les habitans de Wertheim. Leur petite armée composée de Cavalerie & d'Infanterie, traînant avec elle quelques pièces de campagne, sortit de la ville au commencement de Juillet, enseignes déployées; se presenta le jour suivant devant la petite ville de Dordingen, & la somma par un tambour, de se rendre. Pendant qu'on parloient, Théodoric Comte de Louvenstein, Seigneur de Wertheim, arriva à la tête de ses troupes, entra dans Dordingen, & se prépara, autant que le tems & le tumulte le lui permirent, à une vigoureuse défense. Dans ce dessein il mit de bons corps-de-garde aux deux portes de la ville, auprès de l'Eglise, dans le cimetière, & dans les quartiers les plus exposés. Les habitans de Wirtzburg, après avoir battu la place pendant trois heures, donnerent l'assaut à une des portes: mais y ayant été repoussés, ils attaquèrent l'autre, la forcerent; & pour inspirer l'effroi, ils mirent le feu aux premières maisons. Ils se partagerent ensuite en deux corps; l'un, pour attaquer l'Eglise, où Théodoric s'étoit retiré; & l'autre, pour mettre la ville au pillage.

Wol-

Wolfgang Ernest, aussi Comte de Louvenstein, entra sur ces entrefaites par la porte que ceux de Wirtzburg venoient de forcer ; & ayant fait pousser de grands cris à ses soldats, Théodoric qui les entendit, sortit à l'instant de l'Eglise, & s'avança à la tête de sa troupe, pour joindre Ernest. Les habitans de Wirtzburg, attaqués par devant & par derrière, furent obligés de s'enfuir avec leurs canons, & une partie du butin qu'ils avoient fait. Comme ils prenoient la route de Hombourg, les habitans de Wertheim tombèrent sur eux, les mirent en déroute, & prirent tout le butin avec tous les chevaux. Ne voulant pas les rendre à Théodoric, à qui ils appartenoient, ce Seigneur accompagné d'Ernest, entra dans un monastère voisin, & en enleva autant qu'on lui en retenoit. Les habitans de Wirtzburg s'avancèrent cinq jours après devant Wertheim avec plus de troupes que la première fois. Quoique Théodoric & Ernest ne fussent avertis qu'un peu trop tard de cette seconde irruption, ils ne laissèrent pas de marcher à l'ennemi en bon ordre. Les deux partis restèrent en présence tout le jour sans s'ébranler ni de part ni d'autre. Ceux de Wirtzburg, après avoir pillé le village de Remling, rentrèrent dans leur ville. Un horrible tremblement de terre, arrivé six jours après à six heures du matin au village de Ebertzlingen près de Wirtzburg, empêcha ces superstitieux bourgeois de reprendre les armes. La terre s'étoit entre-ouverte si prodigieusement, que quelques personnes ayant eu la curiosité de mesurer l'abîme, le trouverent de soixante toises de profondeur.

L'affaire de Donawerth eut des suites plus importantes & plus fâcheuses. Cette ville dont nous avons parlé sur l'année 1546. est située dans la Vindélicie sur le Danube : les Ducs de Bavière ont toujours prétendu qu'elle étoit de leur domaine. Louis le Barbu, un de ces Princes, avoit eu de grands démêlés à ce sujet avec les habitans ; mais ceux-ci ayant imploré contre ce Prince le secours de l'Empereur Sigismond, ils s'étoient mis en liberté à l'exemple de plusieurs autres villes, sous la protection de l'Empire, l'an 1420. Les Impériaux la prirent pendant la guerre d'Allemagne, & le traité de Passau lui rendit son ancienne liberté. L'usage immodéré qu'elle en voulut faire, la lui fit perdre cette année, à l'occasion d'un grand démêlé entre l'Abbé de Sainte Croix, fameux monastère fondé par les Comtes de Dillingen, & le corps de ville, qui suivoit la Religion Protestante.

Tous les ans le jour de Saint Marc, cet Abbé sort du monastère en procession, avec la bannière & une nombreuse suite de Religieux ; traverse toute la ville ; se rend par la porte du Danube à un village voisin nommé Achsfesheim, pour y chanter une Messe solennelle ; & revient ensuite au couvent par le même chemin, & avec la même pompe. Le Magistrat s'étant avisé cette année de représenter à l'Abbé qu'il devoit se contenter de faire sa procession dans l'intérieur de son monastère, & qu'il ne falloit point s'exposer à être insulté par un peuple prévenu contre de pareilles cérémonies, l'Abbé répondit qu'il ne supprimeroit point une louable & ancienne coutume, & qu'il ne renonceroit jamais aux privilèges de sa maison. L'affaire ayant été portée à la chambre Impériale, il y obtint un décret qui le maintenoit dans tous ses droits. Le 25. d'Avril, l'Abbé suivi de tous ses Religieux,

Hans  
IV.  
1607.

Affaire  
de Dona-  
werth.

**HERN** fortit de son monastère en procession, précédé de la croix, banière déployée, & accompagné de toute sa musique: il se rendit par la porte du Danube à l'endroit ordinaire, chanta sa Messe, & revint à la ville dans le même ordre. La populace excitée, à ce que l'on crut, par ses Pasteurs ou Ministres, attendoit en armes la procession à son retour. La banière fut mise en pièces, la musique déconcertée, les chantes maltraités; quelques-uns furent ou tués ou blessés à mort: enfin toute la procession fut mise en desordre, & l'Abbé & les Moines ne se sauverent qu'à peine dans leur monastère.

**IV.**  
**1607.** De justes plaintes de cet outrage ayant été portées à la chambre Impériale, l'Empereur Rodolphe donna une commission à Maximilien Duc de Bavière, pour en informer. Mais les commissaires, que ce Prince envoya à Donawerth, furent insultés par une populace qui n'étoit pas encore revenue de sa première fureur. Sur les nouvelles plaintes du Duc de Bavière, jointes à celles de l'Abbé de Sainte Croix, l'Empereur rendit le 7. d'Août un décret contre les habitans, & en commit l'exécution au Duc de Bavière. Le Magistrat de Donawerth, allarmé du décret Impérial, se repentit trop tard de sa lâche collusion avec le peuple; mais comme il ne pouvoit faire que ce qui étoit arrivé ne le fut pas, il alla aussi-tôt trouver l'Abbé, & lui présenta des lettres munies du sceau de la ville, par lesquelles il s'engageoit à laisser au monastère la liberté de faire, non-seulement des processions publiques, mais aussi toutes les autres cérémonies, qui sont en usage dans la Religion Catholique-Romaine, lui protestant qu'il étoit prêt à réparer tout le dommage qui avoit été fait: que de ce jour au 8. de Septembre, il informeroit contre les auteurs de la violence: qu'il remettrait dans l'instant entre les mains des commissaires, Sébastien Schenck, & Erasme Goggel, convaincus d'avoir eu le plus de part à l'outrage; & qu'il livreroit de bonne foi leurs complices, à mesure qu'on en découvreroit par les informations qu'on alloit continuer de faire.

Tout autre que le Duc de Bavière se seroit rendu à ces soumissions, capables d'arrêter l'exécution du décret de la chambre Impériale; mais ce Prince, qui voyoit une occasion si favorable de recouvrer une ville que ses ancêtres avoient laissé démembre de leurs Etats, ne fit aucune attention aux prières du Magistrat. Comme il avoit des troupes toutes prêtes pour un coup d'éclat, il envoya le 3. de Novembre un Héraut avec les commissaires & fit sommer au nom de l'Empereur les bourgeois de Donawerth de lui ouvrir les portes. Le Magistrat pour s'en dispenser, lui ayant allégué les propositions qu'il avoit faites à l'Abbé de Sainte Croix, le Duc lui dit qu'il pouvoit traiter avec l'Empereur; & il fit sans délai avancer son armée. Elle étoit composée de dix mille hommes d'Infanterie & de sept cens chevaux, sous les ordres de Berneshufen. Ce Général prit la place le 11. de Décembre, & somma une seconde fois le Magistrat de lui apporter les clefs. Irrité de ce qu'on ne lui obéissoit pas assez promptement, il s'en alla à Rain, pour en faire partir un gros train d'artillerie, afin de forcer la ville à se rendre.

A

A cette nouvelle, la consternation s'empara de tous les bourgeois. Quelques-uns vinrent trouver le Général Bava-  
rois à Rain, & lui offrirent de se rendre au Duc de Bavière à ces conditions : que les Protestans auroient le libre exercice de leur Religion : que la ville ne seroit point mise au pillage : que l'innocent seroit distingué du coupable : que les deux Lieutenans du guet, qui dans la sédition n'avoient songé qu'à apaiser la populace, ne seroient point punis : & qu'enfin le décret de l'Empereur ne s'exécutoit point dans la ville.

HENRI  
IV.  
1607.

Berneshufen souscrivit à ces conditions, donna un contre-ordre à l'artillerie qui étoit déjà en chemin, & envoya dans la ville des Maréchaux des logis, pour marquer des logemens à ses troupes. Le jour étoit trop avancé, pour qu'on pût régler quelque chose dans une ville, qui n'étoit pas encore bien remise d'une si violente agitation. La nuit ayant un peu calmé les esprits, les portes s'ouvrirent à la pointe du jour. Le Général Bava-  
rois plaça par-tout de bons corps-de-garde ; se saisit de toutes les armes des bourgeois ; fit arrêter les plus coupables de la sédition ; ôta aux Protestans la grande Eglise dont ils avoient fait le lieu de leurs assemblées, & la donna aux Jésuites. Le Duc de Bavière, montrant assez qu'il s'autorisait bien moins de la commission Impériale que de la faveur de la fortune, ordonna au Magistrat & à la justice, de ne rien régler qu'en son nom, & défendit tous poids, & toutes mesures différentes de celles qui étoient en usage en Bavière. Pour conserver à perpétuité la mémoire du recouvrement d'une place si importante, dont sa maison avoit été privée pendant deux cens ans, il ordonna qu'il se feroit tous les ans une procession générale le jour de Saint Thomas. Tout étant ainsi réglé, les Bava-  
rois furent mis en garnison, les uns à Rain, les autres à Wendingen, deux villes situées dans le voisinage de Donawerth.

Dans ce même tems les Princes & les villes du cercle de Souabe s'assemblerent à Ulm. Le Duc de Wirtemberg & le Comte d'Oettingen, les députés d'Esslingen, de Nordlingen, de Hall, de Lindau, de Hailbron, de Memmingen, de Kaufburn & d'Eysenach, toutes villes Impériales, s'y étoient rendus pour délibérer sur la mauvaise fortune de ceux de Donawerth. L'Empereur, à la nouvelle qu'il en eut, fit prier instamment les membres de l'assemblée de ne faire aucune démarche contraire à son commandement Impérial, & qui pût autoriser ou entretenir cette ville dans sa rébellion. Ces Seigneurs répondirent que leur dessein n'étoit pas de contredire les volontés de sa Majesté Impériale ; qu'ils la conjuroient seulement de préserver une ville malheureuse des violences de la guerre ; de ne pas envelopper dans le même châtimement l'innocent & le coupable ; & de ne pas démembrer cette ville du cercle de Souabe. La nouvelle de la reddition de la place, qui arriva pendant les négociations, les rompit pour lors. La discussion de cette importante affaire fut renvoyée à la diète prochaine de Ratisbonne, pour en examiner le pour & le contre. Elle fut en effet mise plusieurs fois sur le tapis, mais toujours éludée, jusqu'à ce qu'elle tomba absolument.

Assemblée  
de  
Ulm.

Ja-

HENRI  
IV.  
1607.  
Affaires  
d'Angle-  
terre.  
Formula  
du ser-  
ment  
prescrit  
par le  
Roi.

Jaques I. Roi d'Angleterre, allarmé justement de tant de conjurations tramées contre sa couronne & contre sa vie. crut qu'il étoit à propos pour sa propre sûreté & pour le bien public, d'ajouter à la formule de foi dressée autrefois par Elisabeth, un nouveau serment dégagé de tout ce qui auroit quelque rapport à la Religion. Parmi le nombre prodigieux d'écrits, qui dans le cours de plusieurs années furent composés pour ou contre le serment, j'ai cru ne pouvoir mieux en rapporter l'histoire en abrégé, qu'en copiant François Suarez, celui qui l'a le plus solidement combattu.

Tous les Anglois étoient obligés de jurer que véritablement, sincèrement, & avec une pleine & parfaite connoissance, ils reconnoissoient, avoient, déclaroient, & protestoient devant Dieu & devant les hommes, que le Roi Jaques étoit souverain & suprême Seigneur dans les trois Royaumes & dans tous les pays soumis à sa puissance: que le Pape ni par lui-même, ni par son Siège, en vertu d'aucune puissance, soit divine, soit Ecclésiastique, n'avoit aucun droit de déposer le Roi, de disposer des Royaumes & des domaines de sa Majesté, d'autoriser les Princes étrangers à s'emparer de ses provinces, ou à lui faire aucun tort, quel qu'il fût, de dégager ses sujets de l'obéissance entière qu'ils lui devoient, ou de leur permettre de prendre les armes contre lui, d'exciter des séditions, ou de troubler l'Etat en aucune manière. Ils étoient de plus obligés de jurer, que nonobstant toute déclaration, toute sentence d'excommunication & de privation de biens, portée ou à porter par le Pape, par ses successeurs, & par tout autre juge autorisé par les Papes, ou par le Siège de Rome, contre le Roi ou ses héritiers; nonobstant tout bref qui prétendrait relever les Anglois de ce serment, & les absoudre de la fidélité qu'ils devoient au Roi & à ses héritiers successeurs au trône, ils conserveroient une fidélité inviolable, & une obéissance absolue pour le Roi & pour ses successeurs: qu'ils le défendroient, lui & ses successeurs, de toutes leurs forces contre les conspirations qui pourroient se tramer à la faveur de quelque sentence ou de quelque déclaration des Papes: qu'ils mettroient tout en œuvre pour les découvrir, & qu'ils les dénonceroient de quelque manière qu'ils les découvrirent. Les Anglois étoient encore obligés de jurer qu'ils abhorroient sincèrement, détestoient & abjuroient cette doctrine impie & hérétique, qui enseigne que les sujets & les étrangers peuvent en conscience chasser & même tuer les Princes que le Pape excommunique, & qu'il déclare indignes de la Couronne: qu'ils croyoient, & que par un témoignage irréfragable de la conscience ils étoient convaincus, que ni le Pape, ni aucune autre Puissance n'avoit le pouvoir d'absoudre les sujets de sa Majesté Britannique du moindre article de ce serment: qu'ainsi ils se lioient de plein gré par ce serment: qu'ils renonçoient à toute exemption & à toutes dispenses qui lui seroient contraires ou préjudiciables: qu'ils le prenoient à la lettre, selon toute la force & l'étendue des termes, sans se permettre la moindre équivoque, la moindre interprétation, ni la plus légère restriction ou réserve: qu'ils faisoient ce serment de leur chef & de tout leur cœur, sur leur foi

de

de vrais Chrétiens. Le serment finissoit par ces mots : Ainsi Dieu me soit en aide.

La nouvelle de ce serment irrita extrêmement la Cour de Rome. Quoique le Roi d'Angleterre assurât qu'il n'avoit en vûe que d'affermir l'obéissance que doivent les sujets à leur Prince ; le saint Siège crut , ou voulut croire , qu'il donnoit atteinte à son autorité qu'il resserroit dans des bornes fort étroites. Aussi le Pape n'avoit-il pas manqué dès l'année précédente d'envoyer un bref , en date du 22. de Septembre , aux Catholiques d'Angleterre. Il les consolait en termes tendres & affectueux de la persécution qu'ils avoient à souffrir ; & après les avoir exhortés à la persévérance , il les conjuroit de ne point entrer pour quelque raison que ce fût , dans les temples des hérétiques ; de ne point assister à leurs prédications , & de ne prendre part à aucune de leurs cérémonies. Ensuite il leur défendoit de prêter le nouveau serment dont la formule étoit imprimée & débitée par toute l'Angleterre ; parce qu'elle contenoit plusieurs articles directement opposés à la Foi , & préjudiciables à leur salut.

Quelque tems après le Pape fut informé que la plupart des Catholiques succomboient à la persécution , qu'ils prêtoient le serment , & qu'ils croyoient même pouvoir en conscience le prêter , parce qu'il ne concernoit que l'obéissance due au Prince , & qu'ils se persuadoient qu'on ne devoit considérer que l'intention de ceux qui le prêtoient , & non les malignes ou fausses interprétations qu'on pouvoit lui donner. C'est pourquoi le Pontife leur avoit envoyé au commencement de cette année un second bref en confirmation du premier. Il y paroissoit surpris que plusieurs Catholiques eussent regardé le premier comme le fruit de l'importunité & de la suggestion de ses conseillers ; il les conjuroit de le regarder comme la fidèle expression de ses véritables sentimens ; & afin qu'ils ne se fissent pas le moindre doute à ce sujet , il réitéroit la prière qu'il leur avoit déjà faite de ne point prêter le serment , & finissoit par une exhortation très-vive & très-longue.

Ce second bref du Pape aux Catholiques d'Angleterre , fut suivi d'une grande lettre en date du 28. de Septembre , que le Cardinal Robert Bellarmín écrivoit à George Blackwell. Cet Archiprêtre , dont nous avons parlé dans les livres précédens , avoit été arrêté à Londres le 25. de Juin. N'ayant pû se défendre de prêter le serment , il avoit adressé de sa prison de Westminster à tous les Catholiques , une lettre datée du 7. de Juillet , pour les engager à la prestation du serment. Sa lettre étoit artificieuse : comme il étoit bien-aîsé d'avoir toujours de quoi se justifier aux yeux du Pape , il paroissoit n'exhorter les Catholiques qu'à rendre au Prince l'obéissance civile dans la seule vûe de se mettre à couvert de la persécution. Bellarmín le blâmoit en termes amers d'avoir souscrit lui-même à la formule du nouveau serment , & d'avoir par son exemple , induit les Catholiques dans l'erreur. Il prétendoit qu'on ne pouvoit prêter ce serment sans abjurer la primauté du Siège Apostolique , & citoit cette sentence de Saint Gregoire : „ Que personne n'ait la présomption de manquer au respect qui est dû au „ Siège Apostolique : car les membres ne peuvent conserver leur santé ; „

Tome X.

Cc

„ que

Henr.  
IV.  
1602

Brefs du  
Pape aux  
Catholi-  
ques  
d'Angle-  
terre.

Lettre de  
Bellar-  
min à  
Black-  
well.

HENRI  
IV.  
1607.

„ que quand on a soin d'écarter de la tête tout ce qui peut la blesser. „ Bellarmin ajoutoit à cette sentence de Saint Gregoire le Grand, plusieurs passages de Saint Basile le Grand, de Saint Gregoire de Nazianze, & du Pape saint Leon. Il l'exhortoit ensuite, lui & tous les Catholiques par les exemples de Jean Fisher, Evêque de Rochester, & de Thomas Morus, à s'exposer à tout, à la mort même, pour défendre une cause si juste.

Réponse  
de Black-  
well à Bel-  
larmin.

George Blackwell répondit de sa prison de Londres, le 13. de Novembre, qu'il étoit extrêmement affligé de se voir accusé de lâcheté, après avoir essuyé tant de travaux & de disgraces pour la défense de la Foi. Il distinguoit le serment qui se fait pour affermir les sujets dans l'obéissance qu'ils doivent au Prince, de celui qui se feroit expressément contre la primauté du Pape. Il prétendoit que la puissance du Pape avoit ses bornes naturelles, & qu'elle ne devoit s'étendre sur le temporel, que dans la dernière nécessité, & dans les dangers les plus pressans: que Bellarmin pensoit lui-même de cette manière dans les cinq livres qu'il avoit composés sur la puissance du Pape: que c'étoit de plus le sentiment du Cardinal Allen, de Gaetan, de Sixte de Siéne, d'Alphonse Mendoza, de Pierre d'Arragon, & de Jean Pedrezzano qui venoit d'écrire contre les Vénitiens en faveur du Pape: que, c'étoit encore celui de François Suarez, de Bannez, de Diégue de Covarruvias, du Docteur Navarre, de Nicolas Sanders lui-même, cet homme dont Bellarmin lui conseilloit d'avoir toujours l'exemple devant les yeux. De toutes ces autorités Blackwell concluoit que lui, & tous ceux qui étoient les plus attachés à la Religion de leurs ancêtres, pouvoient prêter le serment dans les termes qu'il étoit conçu, sans blesser leur conscience, & sans manquer au respect dû au saint Siége. D'un autre côté Blackwell fut interrogé par l'Archevêque de Cantorbery, au sujet de ses véritables sentimens, par rapport au serment qu'il justifioit par différentes interprétations, qui ne paroissent pas témoigner assez de sincérité.

Ecrits  
pour &  
contre le  
nouveau  
serment.

Les deux brefs du Pape, & la lettre de Bellarmin à l'Archiprêtre, engagèrent le Roi Jaques à publier un Ouvrage anonyme, sous le titre de : *Triplici nodo triplex Cuneus, sive apologia pro Juramento Fidelitatis*. Cet écrit, qui n'étoit que l'apologie du nouveau serment, engagea Bellarmin à en composer un autre, qu'il fit imprimer sous le nom de *Matthæus Tortus*. Cet écrit ne fut que l'avant-coureur d'un Ouvrage très-étendu, sous le titre d'apologie, dans lequel ce Cardinal se déclara l'auteur du premier écrit. Il y réfutoit le *Triplici Cuneus* du Roi d'Angleterre; & accabloit d'une foule de preuves contraires, le nouvel avertissement que ce Prince venoit depuis peu de faire imprimer à la tête de son apologie pour le serment. Mais ces choses regardent l'année suivante.

Inonda-  
tion en  
Angle-  
terre.

Je ne crois pas devoir passer sous silence la prodigieuse inondation arrivée cette année en Angleterre, sur la fin du mois de Janvier. Il n'y eut peut-être jamais de calamité semblable. Bristol, ville maritime, la plus considérable de l'Angleterre après Londres & York, par ses richesses & par son commerce, vit périr en un instant les marchandises apportées d'Irlande, pour la foire fixée au 25. de Janvier. Les magazins pleins de bled battu

battu & en gerbes, furent entraînés; les chevaux & les bêtes de charge furent engloutis sous les eaux, & la plupart des maisons abattues par la violence de la mer. De tous ceux qui étoient montés sur le faite de ces maisons, pas un ne se sauva. Beaucoup de personnes de la campagne qui retournoient chez eux, pour mettre à couvert leurs enfans & leurs effets, furent surpris en chemin par le débordement, qui s'étoit étendu à plus de dix milles dans les terres; de sorte que ces malheureux, hors d'état de sauver ce qu'ils avoient de plus précieux, n'eurent que le tems de se retirer sur les montagnes.

HENRY  
IV.  
1607.

L'inondation fut encore plus violente dans la province de Sommerfet, où elle s'étendit à vingt milles en long, & à cinq en large. La petite ville de Huntspill, les bourgs de Grantham, de Kenhouse, de Briandowne, de Kingon, & toutes les maisons de campagne, situées dans les lieux bas, furent submergées. Toute la campagne étoit couverte de païsans ou de voyageurs, qui assis sur les poutres des maisons abattues, tâchoient de gagner à force de bras les petites barques qu'on envoyoit à leur secours. Les meules de foin, soutenues d'une petite charpente de bois à la manière du païs, flotoient toutes entières à la merci des eaux. De grands monceaux de bled en gerbes étoient couverts de pigeons & de pourceaux, qui s'y nourrissoient du grain qu'ils y trouvoient sans peine. Les lapins chassés de leurs terriers, grimpoient sur le dos des moutons, & s'y tenoient jusques à ce que leurs conducteurs fussent engloutis. On a peine à croire tout ce que les relations tant en prose qu'en vers, contiennent au sujet de ce funeste événement.

La défolation fut aussi grande à Marshland, dans la province de Norfolk. Les habitans étoient déjà investis par les flots, lorsqu'ils s'éveillèrent. Tout retentit d'abord de gémissemens pitoyables; ensuite chacun pensa à sauver ses effets les plus précieux; mais la mer grossissant à chaque instant, ils n'eurent que le tems de mettre leurs personnes en sûreté. Les enfans chargeoient sur leurs épaules ou leurs peres, ou leurs meres, les freres leurs sœurs, & les parens leurs plus proches. On voyoit des troupes de gens, qui se portoient ou se traînoient tour-à-tour, abandonner cette malheureuse ville, comme autrefois les Troyens abandonnerent leur patrie embrasée. Plusieurs se retirèrent sur la montagne de Trunehill, éloignée de Marshland d'environ un mille & demi. Tout le bétail de la campagne s'y étoit retiré. Ceux, qui par foiblesse, ou par paresse étoient restés chez eux, voyant le lendemain du haut de leurs maisons, la ville abîmée sous les eaux, implorèrent inutilement le secours du ciel. Le sort de ceux qui étoient sur la montagne étoit aussi digne de compassion. Elle avoit près d'un mille de circuit: c'étoit un rocher escarpé de tous côtés, & bordé de brossailles impénétrables; en sorte qu'il étoit très-difficile d'y porter des vivres. Cependant le bétail ne trouvoit plus d'herbes, & les hommes n'avoient plus de pain. Les villages éloignés de plus de douze milles, envoyèrent à ces malheureux des barques chargées de pain & d'eau. Elles eurent assez de peine à aborder: on fit quelques sentiers à travers les ronces & les épines; & on sauva la vie à une infinité de malheureux, qui étoient sur le point de périr par le désespoir & par la faim.



HEURE  
IV.  
1607.  
Malheu-  
reux  
voyage  
de la Vir-  
ginie.

Ce fleau fut suivi d'un autre: j'entends le malheureux voyage de la Virginie (1), dans les Indes occidentales. Ceux qui pûrent échapper en ap-  
porterent en Angleterre sur la fin de Février la triste nouvelle. Le Cheva-  
lier Walter Raleigh, avoit fait sous les auspices de la Reine Elisabeth, deux  
voyages assez heureux à la Guyane: nous les avons rapportés sous les an-  
nées 1595. en 1596. Laurent Keymis n'avoit pas été moins heureux. Char-  
les Leigh, excité par les succès de ces deux armateurs, avoit entrepris, il  
y avoit cinq ans, un voyage dans cette riche province, pour y établir une  
colonie sur les bords du fleuve Wiapago, dans un canton très-commode. Il  
fit cet armement aux fraix d'Olivier son frere, & aborda avec plusieurs fa-  
milles sorties d'Angleterre. Quoique les maladies eussent en peu de tems  
fait périr Leigh, & la plus grande partie de la colonie, Olivier ne se dé-  
couragea point: il équipa son propre vaisseau, le monta d'hommes & de  
femmes, lui donna Cataline pour Capitaine, & pour pilote Richard Cham-  
bers; & chargea Saint-John & son frere Alexandre, du soin d'établir & de  
gouverner la colonie.

Ce vaisseau ayant mis à la voile le 14. d'Avril 1605. doubla le cap Blanc,  
& aborda à l'isle de Mayo. Un petit demélé qui s'éleva entre les matelots  
& les passagers, & qu'on ne songea point à terminer, fut la cause de tous  
les malheurs. De l'isle de Mayo, ils firent voile vers l'isle de Sainte-Lucie.  
Les insulaires les y reçurent aussi bien que leur pauvreté & la petitesse du  
lieu le purent permettre; & par l'entremise d'un certain Antoine leur Cap-  
itaine, qui sçavoit l'Espagnol, ils leur donnerent pour des outils de fer, des  
cabanes toutes montées. L'ancienne querelle se réveilla entre l'équipage &  
la colonie: elle alla si loin, que le Capitaine du vaisseau laissant dans l'isle,  
Saint-John, & soixante-dix-sept personnes de la colonie, avec une partie  
des provisions, se remit en mer, plein de ressentiment, le 19. d'Août, &  
reprit la route d'Angleterre.

L'infortunée colonie ne fut pas plus heureuse avec les Indiens, qu'elle  
l'avoit été avec ceux de sa nation. Un très-leger sujet les irrita contre el-  
le, & les porta aux dernières extrémités. Saint-John, avide de richesses,  
fit monter seize de ses compagnons dans une chaloupe qu'il avoit prise de  
force à ceux de l'équipage, & alla chercher des mines d'or qu'il se figuroit  
dans les montagnes. Ni lui, ni aucun de sa troupe ne reparurent. Ses au-  
tres compagnons, réduits à une affreuse disette, sur-tout depuis qu'ils a-  
voient perdu l'unique filet dont ils se servoient pour prendre du poisson,  
conseillerent à Alexandre frere de Saint-John, d'aller à Ancori, pour avoir  
des vivres & des hamacs. Dix-huit des plus résolus s'armèrent de fusils  
sans poudre ni plomb, plutôt pour tenir en respect les Indiens, que pour  
leur faire du mal. Ils tombèrent dans une embuscade, & furent accablés  
sous une grêle de flèches, sans avoir pu blesser un seul de ces insulaires.  
Le seul Jean Nicol échappé de la défaite, vint annoncer à la colonie sa  
dis-

(1) M. de Thou répète ici d'une manière plus détaillée ce qu'il avoit dit plus haut, liv.  
CXXVI. p. 115. au sujet de ce voyage.

disgrace & son désespoir. C'est lui qui a composé la relation de ce voyage. Comme elle se voyoit hors d'état de subsister dans sa nouvelle habitation, par la perte de la chaloupe & du filet, & exposée par un petit nombre à la fureur des Indiens, ils échangerent avec eux ce qui leur restoit de marchandises, contre un canot fait d'un grand arbre creusé. Ils n'étoient en tout que vingt: ils s'abandonnerent, le 17. de Septembre aux vents & aux flots, sans aucune connoissance du ciel, sans pilote, & sans boussole. Leur seule nourriture étoit de petits oiseaux, qui pendant le broil-lard tombaient dans le canot; & pour boire, ils exprimoient l'eau de la pluie, des voiles & des antennes. Après quinze jours d'une route si fâcheuse, ils aperçurent enfin la terre: ils faisoient force de bras & de rames pour y arriver, lorsque la nuit qui survint, les porta contre un rocher. Le canot s'y brisa: un seul se noya; tous les autres se saurerent à la nage dans une île voisine. Ils s'y nourrirent pendant quelque tems de la chair de tortues; lorsqu'ils s'y attendoient le moins, la Providence leur fit trouver un petit canot. Cette misérable troupe, épuisée de faim & de fatigues, n'étoit guères en état de quitter une île, quoique stérile & infectée de serpens d'une grandeur prodigieuse: cinq, à qui la force du tempérament avoit encore conservé quelque reste de santé, monterent ce canot, abandonnant les autres que les maladies empêchoient de suivre. Ils arrivèrent heureusement sur la terre ferme, qui n'étoit pas fort éloignée de là.

Les Espagnols maîtres du pays, les reçurent par compassion; & après leur avoir fait prendre une bonne nourriture, ils leur prêtèrent des chevaux pour se rendre à la ville de Tocoya, éloignée de quatre journées de chemin, qu'ils n'auroient jamais pû faire à pied. Pendant que ceux-ci étoient en marche, les Espagnols vinrent recueillir dans l'île déserte ceux qui y étoient restés. Il ne s'en trouva plus que huit à demi-morts de misère, un desquels étoit ce Jean Nicol, auteur de la relation; la faim avoit emporté les autres. On leur accorda à tous quinze jours pour se remettre, & on les transporta ensuite à Coro, lieu de la résidence du Gouverneur Espagnol, pour les faire interroger sur leur voyage, par un Flamand habitué en cette ville, & qui sçavoit un peu l'Anglois.

Le sage interprète les avertit de ne point dire aux Espagnols qu'ils venoient de la Guyane, persuadé qu'on leur en feroit un crime. Ils firent le récit de leurs malheurs d'une manière si touchante, que les Espagnols en furent attendris. Quoique leur Religion les leur rendit odieux, ils ne jugerent pas devoir rien ajoûter à la misère de gens, qu'ils croyoient avoir été assez châtiés par la main de Dieu. Un Prêtre Espagnol, au récit de tant de malheurs, s'écria que si ces Anglois étoient Catholiques, ils avoient assez souffert pour mériter la palme du martyre & pour être mis au nombre des Saints; mais qu'étant engagés dans une mauvaise Religion, ils devoient être des diables sous la figure d'hommes, pour avoir échappé à tant de dangers, moins par le secours du ciel, que par celui de l'enfer. Leurs malheurs imprimèrent l'humanité à leurs hôtes; un d'eux étant mort, les cinq autres furent envoyés avec escorte à Carthagène. Enfin à la recommandation, & par l'entremise de François Lopez, ils furent renvoyés en

Mémoire  
IV.  
1607.

Colonies  
établies  
dans la  
Virginie.

Deux  
compa-  
gnies  
établies  
pour les  
colonies.

liberté à la Havane, le dixième de Mai 1606. Sur la fin de cette année, Jean Nicol & quelques autres se mirent sur la flotille chargée d'or & d'argent, qui partoît pour l'Espagne; ils arrivèrent en Angleterre sur la fin de Février de l'année suivante. Les autres, trop épuisés pour supporter la mer, étoient restés, trois à la Havane, & six dans la ville de Coro.

La Guyane, cette grande province maritime de l'Amérique, que le Chevalier Raleigh nomma la Virginie, s'étend à environ onze degrés de latitude septentrionale, depuis le trente-quatrième degré jusqu'au quarante-cinquième, en y comprenant toutes les îles qui se trouvent dans l'espace de cent mille pas. L'air y est très-temperé, les rivières abondent de bons poissons, & le terroir est gras & fertile. Le peu de succès qu'avoient eu plusieurs voyages faits en ce beau pays, n'empêcha pas le Roi d'Angleterre de le croire très-avantageux pour des colonies. Ainsi il donna volontiers les mains à la création de deux compagnies, qui furent établies pour la Virginie. Les Chefs de la première étoient les Chevaliers Thomas Gates, & George Summers, Edouard-Marie Wingfeld, Richard Hackluit, & autres commerçans de Londres. Ceux de la seconde furent Thomas Hannam, Raleigh Gilbert, Guillaume Parker, George Popham, & quelques commerçans de Bristol, d'Exeter, & de Plimouth. Popham, membre de la Chambre haute d'Angleterre, fut désigné Chef des deux compagnies; & on lui substitua Richard Hackluit, qui nous a donné un volume (1) des navigations & des expéditions faites par les Anglois dans les pays étrangers. Voici quel fut le partage que le Roi fit entre ces deux compagnies. La première devoit s'établir dans le pays qui s'étend depuis le trente-quatrième degré jusqu'au quarante & unième, & dans toutes les îles renfermées dans cet espace. La seconde devoit occuper le pays qui est entre le trente-huitième & le quarante-cinquième degré. Mais de peur qu'il ne s'élevât entre l'une & l'autre quelque démêlé au sujet des limites, il fut ordonné que ceux qui arriveroient les derniers, ne s'établissent qu'à cent mille pas des premiers.

Pour donner à ce nouveau peuple une forme de gouvernement & de justice, le Roi établit dans chacune de ces deux colonies une chambre souveraine composée de treize juges, qui devoient avoir toute l'autorité & le maniment de toutes les affaires. Leur puissance ne devoit point être arbitraire, mais soumise aux réglemens. Une chambre, composée d'un pareil nombre de juges, fut établie en Angleterre, sous le nom de tribunal de la Virginie. Il fut ordonné que les actes se feroient au nom du Roi, & que la monnoye seroit frappée à son coin. Le Roi exigea le cinquième de l'or & de l'argent, & le dixième de tout autre métal; il permit aux colonies de faire battre monnoye de toutes sortes de métaux, & s'engagea à délivrer d'impôts & de taxes pendant sept années consécutives, les biens & les familles de ceux qui feroient le voyage. La moindre fraude d'un associé fut menacée de la confiscation de son vaisseau & de tous ses effets. On fit défense à tous autres d'aller s'établir dans la Virginie; permis cepen-

(1) Trois volumes. Edit. Anglois.

ependant aux Anglois de commercer dans cette province, mais à condition qu'ils payeroient deux & demi pour cent, & que les étrangers payeroient le double. Ce tribut devoit pendant vingt années être appliqué aux besoins des colonies; & après ce terme expiré, revenir au trésor Royal. Il fut réglé que ceux qui naîtroient dans les colonies, seroient censés libres & naturels d'Angleterre, & qu'ils jouïroient de toutes les exemptions & de tous les privilèges des citoyens.

Il ne restoit plus qu'à faire prendre les devants à quelques vaisseaux, pour découvrir les lieux les plus commodes & les plus avantageux pour les nouveaux établissemens. Les Espagnols surprirent un de ces vaisseaux l'hiver suivant, & traitèrent fort mal l'équipage. Le printems ne fut pas plutôt venu, que le Capitaine Newport, excellent homme de mer, partit au nom de celle des deux compagnies, qui se faisoit appeler la colonie Australe. Edouard-Marie Wingfeld, Chef de cette colonie, resta en Angleterre pour faire transporter à loisir les effets, les femmes & les enfans des cent cinquante Anglois que Newport conduisoit. Le vaisseau arriva heureusement en Virginie : une partie de la colonie, après avoir repoussé quelques Indiens qui parurent, fit en toute sûreté sa descente sur les bords d'une rivière agréable & abondante en poissons. Les Anglois tracerent un fort de figure triangulaire, & semèrent beaucoup de bled d'Inde, que les habitans nomment Mays. Ils pénétrèrent ensuite jusques aux montagnes, d'où ils rapportèrent beaucoup de cristal de roche, & quelques morceaux de mine assez commune. Le Capitaine Newport laissa cent hommes à la garde du fort, remit à la voile, & en trente-cinq jours il arriva à Londres. Il rapporta qu'il avoit vû une infinité d'arbres inconnus en Europe, qui sôlènoient des vignes, dont le sep étoit de la grosseur d'un homme.

On parloit beaucoup de paix entre l'Espagne & la Hollande. Les Provinces-Unies, pour obliger la Cour de Madrid à en hâter la conclusion, firent prendre à leur flotte la route du détroit de Gibraltar, pour diviser les forces de l'ennemi, par le ravage qu'elle feroit sur toutes les côtes d'Espagne. L'Amiral se nommoit Jean Heemskercke, qui avoit acquis de l'expérience & de la réputation par ses voyages aux Indes orientales, & à la nouvelle Zemble. Il mit à la voile le vingt-neuvième de Mars, & le dixième d'Avril il parut à la vûe de Lisbonne; d'où prenant le large, après avoir doublé le cap de Saint-Vincent, il entra dans la rivière de San-Lucar, & vint mouiller à la baye de Cadix. Contre son espérance, il n'y trouva point la flotte d'Espagne; il fit donc tourner les prouës & cingla vers l'Afrique. Sur la route il apprit que la flotte ennemie venoit d'entrer dans la baye de Cadix; l'avis du conseil de guerre fut de l'aller attaquer sur le champ, sans lui donner le tems de se reconnoître. Elle étoit composée de vingt & une voiles. L'Amiral Jean Alvarez d'Avila, ancien Officier, avoit fait monter trois cens soldats de l'île de Cadix pour renfort, dans son vaisseau, qui étoit de huit cens tonneaux. Heemskercke, après avoir fait cloîser le pavillon Hollandois au mât de son Amiral, & après avoir promis deux cens livres à celui qui arracheroit le pavillon Espagnol, marcha à l'ennemi, dans le dessein d'attaquer avec le Capitaine Lambert, l'Ami-

HARRIS  
IV.  
1607.

Voyage  
du Cap-  
taine  
Newport  
à la Vir-  
ginie.

Combat  
naval  
entre les  
Espan-  
gnoles  
& les  
Hollan-  
dois au  
détroit  
de Gi-  
braltar.

HENRI  
IV.  
1607.

ral Espagnol, pendant qu'Alteras, Vice-amiral, & le Capitaine Bras, attaquaient le Vice-amiral Espagnol.

A l'approche des Hollandois, d'Avila se retira le plus avant qu'il put dans la baye, & chargea son Vice-amiral d'en défendre l'entrée avec son vaisseau, & trois fregates. Heemskercke ne changea point pour cela son ordre de bataille : laissant sur la gauche le Vice-amiral Espagnol & les trois fregates, il fait force de voile, & avance sur l'Amiral ; il fait en même tems transporter l'ancre de la poupe à la proue, & défend de la jeter avant que son vaisseau eût heurté celui de son ennemi. Il donna ordre de ne faire aucune décharge, qu'on ne fût à bout portant. D'Avila lâcha le premier sa bordée de canon, qui ne fit aucun mal ; à la seconde, un Arquebuser Hollandois fut coupé par le milieu du corps, & Heemskercke eut la cuisse gauche emportée. Ce brave homme n'eut que le tems de nommer à sa place Pierre Verhoef, Officier plein de valeur ; & après lui avoir recommandé de couvrir son corps, pour cacher sa mort aux soldats, il expira.

L'agitation du combat, le bruit de l'artillerie & de la mousqueterie, qui tiroit de part & d'autre sans cesse, l'épaisse fumée qui enveloppoit au loin les deux Amiraux ; tout contribua à cacher la mort de Heemskercke. Le Capitaine Lambert vint se ranger sur l'Amiral Espagnol, comme on en étoit convenu, & le salua deux fois de tout son canon. Les boulets, prenant le vaisseau dans toute sa longueur de la proue à la poupe, mirent en pièces tous les mâts & tous les agrès. Lambert ne se fut pas plutôt rangé sous l'Amiral Hollandois, que les deux autres vaisseaux vinrent tomber sur l'Amiral Espagnol, l'accrocherent avec les harpons, & après un furieux combat d'une demie heure, y mirent le feu. Tous ceux qui se trouverent sur les ponts, furent consumés par les flammes. Les trois fregates, qui étoient à l'entrée de la baye, furent ensuite enveloppées par la flotte Hollandoise, une de ces fregates fut coulée à fond, & le feu fut mis aux deux autres avec tant de violence, que les vaisseaux Hollandois eurent assez de peine à se dérober eux-mêmes aux flammes.

La flotte  
Espa-  
gnole est  
battue  
par les  
Hollan-  
dois.

Le reste de la flotte Espagnole qui étoit dans la baye, faisoit des décharges continuelles sur les Hollandois qui ne pouvoient que répondre de loin ; mais le feu qui avoit pris à l'Amiral s'étant communiqué à un autre vaisseau, tous les vaisseaux Espagnols pour éviter l'incendie, couperent les cordages & les amares, & se retirèrent dans le fond de la baye. Ils ne purent dépendant tous éviter leur malheur, & plusieurs furent considérablement endommagés par le feu. D'Avila d'un autre côté se défendoit avec valeur contre trois vaisseaux Hollandois : il se débarrassa d'eux, mais ce ne fut pas pour long-tems ; réduit à l'extrémité il arbora pavillon blanc, & demanda à se rendre. Comme les Hollandois ne paroissoient pas fort disposés à donner aucun quartier, les soldats & les matelots se jetterent pêle-mêle à la mer pour éviter une mort présente. Elle ne fut différée que de quelques momens : la plupart se noyèrent, & les autres furent tués à coups de feu ; en un instant les rivages de la baye furent couverts de corps morts si ferrés les uns auprès des autres, qu'il sembloit que ce fût plutôt un champ de bataille qu'une mer. Cleinforge sauta le premier dans l'Amiral d'Es-  
pagne,

.17

pagne, en arracha le pavillon, fit quelques prisonniers, & se retira sans blessure. Ses compagnons, moins prudens que lui, s'étant amutés au pillage, furent attaqués par quelques Espagnols cachés dans le fond du vaisseau, & en furent chassés avec perte. Ce combat ne dura pas plus d'une heure. Un des plus grands dommages que reçut la flotte d'Espagne, vint d'un magasin de poudre où le feu prit.

Le lendemain ceux de Cadix voyant que les Hollandois ne sortoient point de la baye, & qu'ils vouloient se rendre maîtres de l'Amiral Espagnol chargé de richesses, qui flotoit au gré des eaux, ils acheverent de le brûler. Ce combat fut plus funeste pour les Espagnols, qu'avantageux aux Hollandois. Les premiers y perdirent l'Amiral, le Vice-amiral, & deux mille hommes; presque tous leurs vaisseaux furent ou brûlés, ou si fracassés par le canon, que peu furent en état de servir. Les Hollandois firent un très-petit butin; ne prirent que cinquante hommes, entre autres le fils de d'Avila; & perdirent leur Amiral Heemskercke, & environ cent hommes, tant Officiers que soldats. La flotte Hollandoise gagna les côtes d'Afrique les plus voisines, & alla se radoubier à Tetuan. Elle n'y avoit rien à craindre des Espagnols, tant étoit grande la terreur qu'elle avoit répandue sur toutes les côtes d'Espagne. Les Turcs de Tetuan, en baine des Espagnols, firent mille bons traitemens aux Hollandois, & tâcherent de les engager à faire le siège de Ceuta, ville qui les incommodoit beaucoup. Les Hollandois, qui aimoient mieux aller attaquer les Espagnols en Europe qu'en Afrique, ne se rendirent point aux prières & aux offres des Turcs. En état d'entreprendre de nouvelles expéditions, ils donnerent le commandement de la flotte à Alteras. Ce nouvel Amiral, digne successeur d'Heemskercke, fit prendre à une partie de la flotte la route des îles Canaries, qui sont vis-à-vis l'Afrique, & avec l'autre partie s'avança à la hauteur de Lisbonne. Il en détacha deux vaisseaux pour porter en Hollande le corps d'Heemskercke. Ils y arrivèrent le cinquième jour de Juin.

La mort de cet excellent Capitaine tempéra un peu la joye que donnerent à toute la ville d'Amsterdam les succès de la flotte. Le 8. du même mois on lui fit des funérailles magnifiques à la manière des Protestans. Ses armes & ses dignités commençoient la pompe funèbre; ensuite venoient tous les soldats & Officiers les armes & les drapeaux renversés; le Magistrat en corps se trouva à cette cérémonie. Les Etats lui firent élever un tombeau de pierre d'ardoise avec une tombe de marbre blanc, sur laquelle ses plus belles actions étoient gravées.

Ce fut vers ce tems-là que deux vaisseaux Hollandois revinrent des Indes orientales après un voyage de cinq années. L'amiral Wibrand de Warwic étoit sorti des ports de Hollande avec quatorze vaisseaux; tous les autres étoient revenus en différens tems. Il étoit resté dans les Indes avec un vaisseau, nommé la Hollande, & avec un autre nommé le Dordrecht, monté par le Capitaine Riemelant. De cent cinquante matelots qu'il avoit en partant, les maladies en avoient emporté quatre-vingt. Le mauvais état de ses deux vaisseaux, qui faisoient eau de toutes parts, l'avoit obligé de s'arrêter dans l'île Maurice.

Tome X.

Dd

Sui-

HARRIS  
IV.  
1607.

Pompe  
funèbre  
de l'A-  
miral  
Heem-  
skercke.

H A N A I  
IV.  
1607:  
Description de  
l'isle  
Maurice.

Suivant la relation de Warwic, cette isle est fort déserte, mais abondante en toutes les choses que la terre peut produire. Elle n'a qu'environ soixante & trois milles de tour. On y trouve plusieurs rivières très-propres à faire aiguade, & qui se jettent dans la mer. Le terroir est bas, & couvert de bois, où il y a un grand nombre d'ébéniers; cependant il ne laisse pas d'être bon pour le bled. Il y a beaucoup de noix d'Inde & de cocos, dont les habitants expriment une liqueur, qui leur tient lieu de vin. Le poisson & le gibier y est en abondance. On y voit peu d'animaux à quatre pieds; à leur défaut on y trouve une quantité prodigieuse de tortues d'une grandeur extraordinaire, & dont la chair est excellente. Warwic disoit qu'il avoit fait couper dans cette isle plus de dix mille pieds d'arbres pour construire des cabanes, pour le radoub de ses vaisseaux, & pour du charbon; & qu'à tous égards cette isle étoit mieux située, & plus fertile que celle de Sainte-Hélène. Il avoit laissé par une espèce de compensation beaucoup de cochons, de chèvres, & de bœufs dans cette isle, & y avoit planté plus de quatre cens limoniers & citronniers. Warwic, après avoir radoubé ses deux vaisseaux, s'étoit rendu maître d'une caravelle de Portugal chargée de marchandises précieuses. La Reine de Patana les revendiqua, comme lui ayant été enlevées par les Portugais ses ennemis; il en coûta quelques présens & quelque argent à Warwic pour la dédommager, & il revint heureusement en Hollande avec son riche butin.

La Hol-  
lande  
met en  
mer une  
flotte de  
treize  
vaisseaux  
pour les  
Indes.

Immédiatement après le retour de Wibrand de Warwic, une compagnie d'armateurs autorisée pour dix ans, mit en mer pour le voyage des Indes une flotte de treize vaisseaux très-bien équipée, sous le commandement de Pierre Verhoef, cet habile Officier qui avoit si bien rempli les fonctions d'Amiral après la mort d'Heemskercke dans le combat du détroit de Gibraltar, ou de la baye de Cadix. Le vaisseau Amiral nommé la Hollande, de cinq cens tonneaux, avoit pour Capitaine Simon Hoen; le vaisseau les Provinces-Unies, de quatre cens tonneaux, étoit sous les ordres de Dirick Jacobsen; Pierre Gerritsen montoit l'Amsterdam de quatre cens tonneaux; Jean Walichsen commandoit le Lion rouge, qui n'étoit que de deux cens tonneaux; Rutger Thomassen, le vaisseau l'Aigle, de cent tonneaux; Barthélemi Gysbertsen, le Paon, aussi de cent tonneaux; le Middelburg, vaisseau de cinq cens tonneaux, étoit commandé par Corneille Lennarien; le Patron Guillaume avoit le Zélande de trois cens tonneaux; le Faucon qui n'étoit que de cent tonneaux, étoit sous les ordres de Corneille Adrianssen; le Patron Simon Martensen montoit le Delft, de cinq cens tonneaux; Jean Cornelissen, le Rotterdam de cinq cens tonneaux; Janssen van Dyck, le Griffon, de cent tonneaux; & Martin Janssen Cloet, le Hoorne, de quatre cens tonneaux. Quelques-uns de ces vaisseaux étoient destinés pour la Chine, & d'autres pour différens Royaumes. Outre des provisions abondantes, ils avoient cent mille Philippes d'or en espèces, pour l'entretien de la flotte. Une autre de vingt-huit vaisseaux faisoit déjà le commerce des Indes lorsque celle-ci se mit en mer.

Les trou-

Au milieu des négociations qui se faisoient pour la paix entre l'Espagne &

& les Provinces-Unies, la Flandre se vit agitée de quelques troubles, qui donnerent de grands embarras à l'Archiduc Albert. Le défaut de paye fit soulever les troupes d'Espagne. Quoique Spinola leur Commandant employât tous ses soins pour les contenir dans le devoir, qu'il les eût pour cela distribuées dans différens quartiers, qu'il leur eût fait donner leur paye aussi exactement que l'épuisement du trésor le permettoit, & qu'il eût expressément ordonné à tous les Officiers d'avoir l'œil sur toutes les démarques du soldat; il ne put empêcher qu'un grand nombre ne passât chez les Hollandois, sur-tout de ceux qui étoient en Frise, où le voisinage de l'ennemi obligeoit d'avoir des quartiers assez près les uns des autres. Tous ces soldats assurés de la protection des Hollandois, s'étant réunis, firent un corps d'environ quatre cens hommes, tant Walons qu'Allemands; ils se cantonnèrent dans un bourg voisin de Breda; & s'étant donné un Chef & des Capitaines, ils ravagerent les provinces soumises aux Espagnols.

L'Archiduc Albert crut devoir contenir les autres par un exemple de sévérité. Il les fit déclarer rebelles par un Edit, & promit de grandes récompenses à qui pourroit, ou les tuer, ou les traîner dans les prisons. Grobendonck, Commandant dans le pays de Boisleduc, & Melzi Gouverneur de Herentals eurent ordre de les maltraiter; & de les attaquer lorsqu'ils seroient le moins sur leurs gardes. Ces deux Officiers réussirent; ils en tuèrent soixante & dix dans une occasion, en prirent quarante, qui furent à l'instant pendus à des arbres; le reste à la faveur de quelques barques, se sauva par le canal à Breda.

Le Comte de Fuentes avoit tiré du trésor d'Espagne des sommes prodigieuses pour lever & pour entretenir dans toute l'Italie des troupes nombreuses à l'occasion du démêlé survenu entre le Pape & la République de Venise. Cette dépense, faite plus par ostentation que par nécessité, mettoit l'Espagne hors d'état d'envoyer en Flandre l'argent nécessaire pour la paye des troupes; ainsi la sédition recommença avec plus de fureur qu' auparavant. Spinola, qui appréhendoit qu'elle ne devint générale, se fit payer d'avance de ses pensions; & par le moyen de François Serra, il fit de gros emprunts. Il amassa de ces deux manières quatre cens mille ducats, qu'il dépensa généreusement pour retenir les troupes dans le parti de son maître. Les séditieux satisfaits, rompirent la troupe qu'ils avoient formée, déchirèrent leur étendard, & rentrèrent chacun dans leurs compagnies.

Cette réunion s'étoit faite au mois d'Octobre. Dès le mois de Décembre suivant, la rébellion fut punie comme elle le méritoit, mais contre la parole donnée d'oublier le passé. L'Edit rappelloit la sédition arrivée à Diest, qui avoit duré si long-tems; & l'Archiduc paroissoit avoir en vûe, non pas de punir des rebelles, auxquels il avoit pardonné, mais de prévenir une seconde rébellion qui ne pouvoit qu'être très-préjudiciable à l'état de ses affaires & au bien des peuples. Ainsi ne se croyant pas obligé de solder des troupes malgré lui, il congédia tous les soldats qui avoient eu part à la rébellion de Diest & à celle de ces derniers jours: il ne leur donna que vingt-quatre heures pour sortir des terres de son gouvernement;

HENRI  
IV.  
1607

pes d'Es-  
pagne se  
révoltent  
en Flan-  
dre.

Les ré-  
voltés  
sont dé-  
faits &  
punis.

L'Archiduc Albert congédia & bannit les soldats qui s'étoient révoltés.



HENRI  
IV.  
1607.

& leur défendit, sous peine de la vie, de paroître dans les Etats du Roi d'Espagne. Quelques-uns de ces Officiers congédiés & bannis, ayant été arrêtés à Bruxelles quelques jours après, y furent punis du dernier supplice.

Pendant ces troubles la ville de Meurs, de l'appanage du Prince Maurice, fit son traité particulier pour se mettre à couvert de toutes les hostilités qui se commettoient de part & d'autre dans toute la Flandre. Frédéric Henri frere de Maurice, venoit de rassembler & d'équiper dans les territoires de Betuwe & de Veluwe deux mille cavaliers, & mille Arquebustiers. Il s'avança à leur tête dans le duché de Gueldre, & s'arrêta à Nimègue, laissant les Espagnols dans l'incertitude où il porteroit ses coups. Le Comte Herman, Commandant de la province de Gueldre, appréhendant pour son frere enfermé dans la ville d'Erkelens avec une petite garnison, demanda du secours à Pompée Justiniani, qui commandoit dans les pais de Limbourg & de Ruremonde. La crainte, où étoient tous les Commandans Espagnols que Frédéric Henri ne vint tomber sur quelque place de leur gouvernement, ne permit pas à Justiniani d'envoyer plus de cent vingt-cinq hommes d'élite, sous la conduite de François Justiniani son fils. Le Comte Henri les distribua aux trois portes, & sur la place de sa petite ville d'Erkelens.

Erkelens  
prise de  
force.

Cependant le Prince Frédéric s'avançoit à grands pas. Ses avant-coureurs, pour déguiser quelque tems le dessein qu'il avoit de surprendre Erkelens, parurent aux portes de la ville: interrogés par la garnison, ils lui dirent qu'ils apportent au Gouverneur des lettres du Comte Herman son frere. Pendant cette conversation, qui se faisoit à une porte, les soldats de Frédéric appliquèrent le petard aux deux autres. La première étoit déjà ouverte à l'ennemi, lorsque Pompée Justiniani survint avec sa garnison (1). Mais les bourgeois, indifférens pour l'une des deux dominations, n'obéirent point aux Espagnols qui leur commandoient de conduire des chariots & des pièces de bois, pour barricader les rues. Justiniani étant percé de coups, & tous ses gens ayant été ou tués ou blessés, la garnison se rendit, & se retira dans les quartiers qu'on lui assigna. Frédéric, maître d'Erkelens, accorda la vie au Comte Henri, qui s'étoit retranché dans l'Eglise; il fit à sa troupe la même grace, se contentant de les faire prisonniers de guerre. La ville fut abandonnée au pillage, qui dura le jour & toute la nuit. Ceux qui ont écrit ces événemens, disent que les Hollandois y commirent tout ce que la cruauté, le sacrilège & l'impudicité ont de plus outré, comme nous l'avons souvent vu arriver en France, après les conquêtes faites par de jeunes Généraux qui s'enflent facilement de leurs succès. Frédéric sortit aussi-tôt d'Erkelens, & emmena Henri & quelques Officiers.

Le Roi  
d'Espa-  
gne pense  
à faire la

Lorsque Spinola partit de la Cour de Madrid, Philippe l'avoit chargé de chercher tous les moyens de faire la paix ou de conclure une trêve avec les Provinces-Unies. Ce Prince souhaitoit avec passion d'éviter les dépenses

(1) Lorsque François Justiniani survint avec ses troupes. *Edit. Anglois.*

ses considérables d'une guerre, qui venoit d'épuiser tout son trésor, sans aucun avantage. Il comprenoit qu'il falloit appaiser par les douceurs de la paix, des peuples qu'il avoit irrités par une si longue guerre; afin que le calme & le tems diminuassent insensiblement la haine invétérée qu'ils portoient aux Espagnols. Il se flattoit même que le tems qui change tout, & qui amène des conjonctures que la politique ne pouvoit ménager, feroit renaitre le respect de la majesté Royale chez des peuples, ennuyés du joug insupportable de tant de maîtres particuliers.

Il y avoit déjà quelque tems que les Archiducs avoient envoyé Walrave de Wittenhorst & Jean Gewart pour sonder les dispositions des Provinces-Unies. Ils avoient commission de représenter simplement aux Etats que les sérénissimes Archiducs souhaitoient avec ardeur qu'une paix sincère & perpétuelle terminât enfin une guerre si triste & si longue, & rendit aux Pais-bas leur ancienne splendeur. Ces députés flatterent les Etats de conditions avantageuses, & qui seroient inviolablement observées. Mais ils ajoûterent que leurs Altesse, ayant un droit naturel & incontestable sur toute la Flandre, ils ne répétoient que le bien & l'héritage de leurs peres. Ces conférences furent d'abord assez secrètes; & comme les envoyés n'avoient point de plein pouvoir signé des Archiducs, on jugea à propos de ne rien laisser transpirer dans le public de ces préliminaires de paix, jusqu'à ce que les députés eussent reçu des instructions & des ordres plus étendus.

Gewart, qui s'étoit rendu en diligence à la Cour de Bruxelles, en étoit revenu sur la fin de l'année précédente. Son collègue & lui eurent audience dans l'assemblée générale des Etats. Après s'être fort étendus en paroles magnifiques sur la clémence des Archiducs & sur les misères publiques, qu'ils ne manquèrent pas d'exagérer, ils conjurèrent les Etats de jeter la vûe sur la misérable situation des Provinces-Unies; de tout appréhender de l'incertitude des armes; de préférer une paix solide aux plus glorieux triomphes; de ne pas abuser de la bonne fortune, & de ne pas trop compter sur quelques succès. Ils représentèrent que la victoire la plus flatteuse étoit souvent suivie des plus tristes revers; qu'il ne dépendoit que des Hollandois de se mettre dans un port sûr, à l'abri des longues & violentes tempêtes de la guerre; qu'il étoit de leur honneur d'imiter la fidélité, l'obéissance & le zèle que témoignaient les autres provinces de Flandre pour leurs Princes légitimes. Ils les conjuroient enfin de vouloir, dans une parfaite union de sentimens & de forces, concourir avec elles à la gloire de leurs premiers maîtres.

Peu de jours après, les Etats répondirent à la harangue des envoyés: que les Provinces-Unies ne se flatteroient jamais de la paix, tant qu'elles verroient les Archiducs persister dans une ancienne erreur, qui étoit de croire qu'ils avoient encore des droits sur des pais possédés par leurs ancêtres: que les Seigneurs des pais en question étoient convaincus au contraire que leurs droits étoient mieux fondés, que ceux des Archiducs; sur-tout depuis que dans l'assemblée générale des Etats tenuë à Utrecht le 29. de

H A N N I  
IV.  
1607.

paix avec  
les Pro-  
vinces-  
Unies.

Les Ar-  
chiducs  
font son-  
der les  
Provin-  
ces Unies  
au sujet  
de la  
paix.

Négocia-  
tions  
pour son-  
der la  
paix ou  
une  
trêve.

Réponse  
des Etats  
aux de-  
mandes  
des en-  
voyés.

**HENRI IV.** Janvier 1579. il avoit été décidé que ces Seigneurs pouvoient reprendre par la force des armes & retenir pour eux toutes les places que la guerre ou la fraude avoient enlevées à la cause commune : que les Etats deux ans après, le premier jour d'Août, avoient fait informer le Roi d'Espagne de leurs résolutions : qu'ils avoient ensuite déclaré que les sujets des Provinces-Unies ne reconnoistroient aucune domination étrangère & vivoient libres : que ce décret avoit force de cas jugé, non-seulement par le laps de vingt-cinq années ; mais encore par l'approbation de plusieurs Rois & de plusieurs Princes Chrétiens : que les Provinces-Unies ne pouvoient raisonnablement compter sur une paix sûre & appuyée sur les loix divines & humaines, en traitant avec des Princes qui opposoient la violence & l'autorité pour révoquer en doute la validité d'un décret que les vengeurs de la liberté publique avoient porté, & que tant de Capitaines & de milliers de soldats avoient signé de leur sang : qu'ils étoient déterminés à s'exposer à tout, plutôt que de se priver du précieux gage de leur indépendance, & d'abandonner l'intérêt de la liberté publique : qu'enfin les Archiducs devoient prendre garde de se rendre responsables devant Dieu & devant les hommes, des malheurs passés & futurs, s'ils continuoient à s'opposer aux mesures sages & légitimes que prenoient les Provinces-Unies pour la conservation de leur liberté.

Lettres  
des en-  
voyés aux  
Etats.

Les Ar-  
chiducs  
leur dé-  
putent le  
P. Ney.

Les envoyés se rendirent auprès des Archiducs pour les instruire de vive voix de la résolution des Etats. Quelques jours après ils leur écrivirent que les Archiducs n'avoient jamais eu intention dans les conférences qui se tenoient pour la paix ou pour la trêve, de changer la forme du gouvernement, & de s'attribuer quelque droit sur eux : qu'ils leur laissoient en entier leurs loix, leurs coutumes & leurs réglemens ; & qu'ils entendoient volontiers à la paix, si les Etats ne s'y montraient pas contraires. Peu de jours après cette lettre, le pere Jean Ney ou Neyen, Commissaire général des Cordeliers, eut ordre de passer en Hollande au commencement de Mars. Ce Religieux, élevé dans la doctrine Protestante jusques à l'âge de 25. ans, avoit repris la Religion de ses peres ; & pour expier sa première jeunesse, il avoit embrassé l'étroite observance. C'étoit un homme intrigant, parlant plusieurs langues, & versé dans le manège & les intrigues de Cour. Il sçavoit parfaitement s'accommoder aux tems & aux différens caractères des personnes avec qui il avoit à traiter. Il étoit sur-tout attentif à se donner pour ennemi de la supercherie & du déguisement ; & vouloit persuader que personne ne seroit jamais trompé sur sa parole. Étant arrivé en Hollande, il s'arrêta dans un bourg voisin de la Haye, jusqu'à ce qu'il eût donné aux Etats avis de son arrivée. Après les visites ordinaires faites & rendues, il exposa sa commission assez conforme à la lettre précédente. Elle portoit que les Archiducs n'entreprendroient rien contre les Etats ; qu'ils laisseroient dans leur ancienne forme, le gouvernement, la liberté & la Religion ; & qu'ils ne toucheroient jamais aux droits, aux privilèges, & aux immunités des Provinces-Unies. Les Etats répondirent en deux mots & sans détour, qu'ils ne pouvoient entamer aucune négociation de paix avec

les

les Archiducs, qu'auparavant leurs Alteſſes n'euffent déclaré qu'elles regardoient les Provinces-Unies, comme une République libre, & un peuple indépendant.

HARVEY  
IV.  
1607.

Comme il paroifſoit que les Etats ne ſe départiroient jamais de cette ferme réſolution, & que les Provinces-Unies conſentiroient plutôt à perdre la vie, que leur liberté; il y avoit d'un autre côté bien de l'apparence que le Roi d'Eſpagne ne conſentiroit jamais à une déclaration ſi préjudiciable à l'honneur de ſa maiſon, la plus puiffante de tout l'Univers, & que ce Prince préſéreroit toujours une guerre onéreuſe à la diminution de ſa gloire. Cependant Ney, qui appréhendoit également ou de choquer les Etats, ou de paroître les craindre, ne voulut pas pouſſer la diſpute plus loin; il ſe contenta de dire qu'il feroit à ſes maîtres un rapport fidèle de leurs intentions.

Il partit pour Bruxelles, & peu après il revint à la Haye avec des lettres. Elles portoient en ſubſtance: que les Archiducs n'avoient rien plus à cœur que de terminer par une paix ſincère & éternelle, une triſte guerre de quarante ans; que juſqu'à ce qu'elle pût ſe conclure, ils propoſoient une trêve de douze, de quinze, ou de vingt années, au gré des Etats, & à des conditions juſtes & honnêtes: que pour écarter tout ſouſçon de fraude & de ſurpriſe, ils enverroient des Plénipotentiaires Flamans d'origine, en tel nombre & en tel lieu que les Etats le régleroient: que pour faciliter & accélérer la concluſion du traité, ils offroient une ſuſpenſion d'armes de huit mois, pendant laquelle toute hoſtilité, ſiège & ſurpriſe de places, toutes nouvelles fortifications & tous préparatifs de guerre ſeroient expreſſément défendus.

La lecture de ces lettres remplit l'aſſemblée d'une joye inconcevable. On écouta plus favorablement les inſtructions, dont le Cordelier étoit chargé; & de l'avis du Prince Maurice, les Etats répondirent, qu'ils acceptoient les conditions propoſées par leurs Alteſſes pour travailler de concert à une paix ſolide, & qu'ils ſeroient ſçavoir leurs intentions à ceux à qui il appartenoit. Il fut outre cela réglé que la trêve offerte par les Archiducs à des conditions juſtes & approuvées par les Etats, commenceroit le 4. de Mai; & que de ce jour-là juſqu'au premier de Septembre, il ſe tiendrait un congrès de Plénipotentiaires des deux côtés, pour régler la grande affaire de la paix. Les Archiducs s'engagèrent de leur côté à obtenir du Roi d'Eſpagne la ratification du traité trois mois après ſa concluſion. Ils promirent de tirer de ce Prince deux actes authentiques: l'un, par lequel ſa Majeſté Catholique ratifieroit le traité de paix; & l'autre, par lequel elle déclareroit qu'elle ne prétendoit aucun droit ſur les ſujets, les habitans, les villes, & les païs des Provinces-Unies. Les Etats envoyèrent des lettres circulaires à toutes les provinces, pour les inſtruire de tout ce qui venoit de ſe paſſer. On rendit par-tout à Dieu de ſolemnelles actions de grâces, en reconnoiſſance d'un bienfait ſi inſpéré: il y eut même un jour de jeûne & des prières publiques indiquées ſelon le rit des Proteſtans, au 9. de Mai. Le Commiſſaire Dirck de Does reçut ordre des Etats d'avoir commerce de lettres avec le pere Ney. Les ordres furent exécutés avec tant de diligen-

Suſpenſion d'armes entre l'Eſpagne & la Hollande.

**HENRI** IV. 1607. ligence, qu'ayant envoyé de part & d'autre couriers sur couriers pour écarter toute équivoque & tout soupçon, l'on convint en très-peu de tems des articles de la suspension d'armes, & on applanit toutes les difficultés qui s'éleverent sur les limites qu'elle devoit avoir sur mer, comme sur terre. On donna par-tout des marques éclatantes de la joye que causa cette nouvelle. Il y eut néanmoins quelques esprits remuans, qui s'efforcèrent de réveiller des haines qui sembloient assoupies, & de causer des défiances & des craintes, en faisant envisager aux Provinces-Unies, ce que le passé devoit leur faire appréhender pour l'avenir.

**Le Roi de France** envoya ses Ambassadeurs à la Haye. Le Roi de France, qui portoit secrètement & autant qu'il pouvoit les Provinces-Unies à faire une bonne paix avec l'Espagne, députa pour assister de sa part aux conférences, Pierre Jeannin Président au Parlement de Dijon, & Conseiller d'Etat; personnage, qui joignoit à une grande candeur, une rare éloquence, & une habileté extraordinaire pour les négociations. Il avoit avec lui Paul de Choliart Sieur de Buzenval, qui depuis long-tems remplissoit avec tant d'honneur les fonctions d'Ambassadeur de sa Majesté auprès des Etats. Le troisième étoit Elie de la Place Sieur de Rusly, successeur désigné de Buzenval, & fils de ce Pierre de Rusly premier Président de la cour des Aides, dont j'ai parlé sous l'année 1572. Ces Ambassadeurs eurent audience peu de jours après leur arrivée à la Haye. Le Président Jeannin, qui portoit la parole, s'étendit beaucoup sur les témoignages réciproques d'amitié, que s'étoient donnés la France & la Hollande. Il se plaignit doucement de la précipitation qu'avoient eue les Etats à conclure la trêve, sans consulter sa Majesté Très-Chrétienne. Il dit, que quoique cette précipitation eût un peu blessé la délicatesse d'un Roi qui se regardoit comme le pere des Provinces-Unies, elle ne seroit cependant pas capable de ralentir le zèle qu'il avoit toujours fait paroître pour secourir ses amis; & qu'il étoit toujours disposé à les aider de ses conseils, de ses troupes, & de ses trésors, tant en paix qu'en guerre.

**Les Etats** nomment des députés pour traiter de la paix. Après que les Etats eurent témoigné en termes affectueux la reconnaissance qu'ils devoient aux bontés d'un si grand Prince, ils nommerent sur le champ un député de chaque province pour discuter avec les Ambassadeurs de France les articles de la paix. Le choix tomba sur Olden-Barneveldt, pour la province de Hollande, homme très-accrédité par les charges qu'il avoit remplies, & par sa grande expérience dans les affaires; Jaques de Maldere confident du Prince Maurice, fut élu pour la Zélande. Les autres provinces en nommerent aussi, & entre autres le Trésorier de Bie. Les Etats chargerent leurs députés de prier, au nom de la République, les Ambassadeurs de France de les assister de leur prudence, de leur crédit & de leur autorité, pendant le cours d'une négociation, dans laquelle on se proposoit ou une paix solide, ou une trêve inviolable. Ensuite on nomma pour Ambassadeur auprès du Roi de la Grande-Bretagne, pour la Hollande, Jean Berck Conseiller & Pensionnaire de Dordrecht: cette ville a le privilège de dire la première son avis dans l'assemblée des Etats, immédiatement après la Noblesse. Le député de Zélande étoit Maldere, Gentilhomme si respecté de ses ci-

citoyens (1), qu'il représentoit dans le Conseil public le Prince Maurice, & qu'on lui adressoit la parole, comme au premier de la Noblesse. Berck & Maldere s'associerent Noël de Caron de Bruges, qui depuis long-tems ménageoit avec succès les intérêts de la République à la Cour d'Angleterre. Le Roi de son côté envoya à la Haye le Chevalier Richard Spencer, un des principaux Officiers de sa maison; & le Chevalier Rodolphe Winwood, qui avoit déjà été chargé de plusieurs négociations avec les Etats.

Pendant qu'on travailloit aux articles de paix, l'acte de ratification du Roi d'Espagne fut apporté à la Haye. Il étoit daté de Valladolid du 30. de Juin, écrit sur du papier, scellé du petit sceau, & souscrit, *Moi Roi* (2), comme le sont tous les Edits que le Roi d'Espagne publie dans son Royaume. Philippe déclaroit qu'il ratifioit tout ce que les Archiducs, maîtres, Seigneurs & propriétaires de toute la Flandre, avoient réglé au sujet de la trêve & de la suspension d'armes : il engageoit sa parole Royale qu'il observeroit religieusement tout ce qui étoit compris dans l'acte du traité; qu'autant qu'il seroit en lui, il en accompliroit tous les articles avec la même fidélité, que si la négociation s'étoit faite dès le commencement par ses ordres & sous ses auspices; & qu'il ne donneroit jamais occasion de dire qu'il y eût contrevenu en rien.

Bien des personnes mal intentionnées pour la paix trouverent à redire à la forme & à la nature de cet acte de ratification. L'Audancier Louis Verreycken, homme très-considéré des Archiducs, & leur envoyé à la Haye, se servoit de toute son habileté pour pallier les défauts qu'on croyoit voir dans cet acte; il en rejettoit la souscription sur quelque Secrétaire, qui par imprudence s'étoit servi d'une formule usitée. On lui répondoit que le Roi d'Espagne paroïssoit mépriser les Etats par un pareil acte écrit sur du papier, au lieu qu'il devoit être en parchemin, & qu'il d'ailleurs n'étoit scellé que du petit sceau. On taxoit ce Prince de mauvaise foi, puisqu'il affectoit de donner aux Archiducs des titres qui ne s'accordoient point avec la renonciation qu'ils devoient faire : qu'il parloit dans la souscription aux Etats, comme il avoit coutume de parler à ses sujets : & qu'il affectoit de ne point employer le mot de *Provinces-Unies*, qui emporte avec soi la signification d'un peuple libre, & d'une République souveraine & indépendante; ce qui leur faisoit justement appréhender quelque dessein caché, sur-tout depuis qu'on étoit convenu que ce Prince renonceroit par un acte formel & séparé à ses prétendus droits sur les Provinces-Unies.

Verreycken crut qu'il étoit de sa prudence de ne pas insister contre ces remontrances. Etant parti sur le champ pour la Cour de Bruxelles, il en rapporta des lettres datées du 2. d'Août, par lesquelles les Archiducs s'efforçoient de persuader à l'assemblée des Etats que rien n'étoit plus sincère que la ratification envoyée par le Roi d'Espagne : que l'acte étoit dans les formes requises : qu'on ne pouvoit en douter, sans recourir à des difficultés

HENRI  
IV.  
1607.

Le Roi  
d'Es-  
pagne en-  
voye un  
acte de  
ratifica-  
tion.

Réflexions des  
Etats sur  
cet acte  
de ratifi-  
cation.

Lettre  
des Ar-  
chiducs  
aux Etats  
au sujet  
de cet  
acte.

(1) Le Chevalier de Maldere n'étoit point Zélandois : il étoit étranger; & c'étoit le Prince Maurice qui avoit obtenu de ceux de Zélande,

Tome X.

qu'il s'ait sa place dans l'assemblée des Etats de la province. Mrs. DUBOY.

(2) Ou, en Espagnol, *Ta el Rey*.

HENRI  
IV.  
1607.

tés imaginaires, & à des interprétations détournées : que cependant pour rassurer les Etats, ils venoient d'en écrire à sa Majesté Catholique; & qu'ils ne doutoient point que les explications qu'elle donneroit, ne satisfissent les plus délicats & les plus soupçonneux. Leurs Altesses prioient ensuite les Hollandois de rappeler la flotte qu'ils avoient mise en mer, pour faire le dégât sur les côtes d'Espagne; ce qui seroit le moyen le plus sûr de prouver leurs sincères dispositions pour la paix. Les Etats y consentirent, & déclarerent qu'ils alloient rappeler les vaisseaux qui croisoient sur les côtes d'Espagne; & qu'ils regarderoient comme des pirates tous les Capitaines Hollandois qui seroient la moindre hostilité dans l'espace de six semaines, commencées le 24. de Juillet.

Il est en-  
fin reje-  
té.

Après plusieurs conférences, & une délibération de plusieurs jours, le Conseil décida que l'affaire de ratification étoit imparfait, & défectueux dans plusieurs de ses parties. Avant que l'Audiencier Verreycken se rendit auprès des Archiducs avec cette réponse, Olden-Barnevelt, député de la province de Hollande, fit en sa présence, & devant tout le congrès, un discours plein de force, pour se plaindre de la conduite artificieuse du pere Ney. Il l'accusa d'avoir tenté en secret, par argent & par promesses, la fidélité de plusieurs personnes; ce qu'il n'auroit jamais dû faire, s'il n'avoit pas été autorisé par les Archiducs: qu'ainsi les Etats conjuroient leurs Altesses, que si elles avoient à cœur le traité de pacification, elles ne tentassent plus par des pratiques aussi irrégulières, un peuple qui se croyoit digne de la liberté. Tandis qu'on attendoit la réponse du Roi d'Espagne, on parloit de part & d'autre bien diversément de la paix. On ne voyoit que libelles remplis de systèmes & de projets pour un bon accommodement, assez semblables à ceux dont nous avons déjà parlé.

Différens  
sentimens  
dans cette  
con-  
joncture.

Quelques politiques prétendoient qu'une guerre aussi animée ne pouvoit finir, à moins que les Provinces-Unies ne traitassent avec les Archiducs, comme avec leurs Princes légitimes; qu'il falloit oublier le passé, pour convenir à l'amiable des conditions les plus capables d'assurer la tranquillité publique, & la liberté de la patrie. Ces politiques, partisans de l'Espagne, dont ils affectoient de relever la puissance formidable, soutenoient que les Espagnols ne devoient faire la paix qu'à ces conditions. D'autres disoient au contraire que la puissance des Espagnols étoit d'autant moins redoutable, que leur Empire étoit plus vaste: qu'il étoit divisé en tant de parties différentes, qu'il ne pouvoit jamais se réunir en un corps: que toute puissance qui s'élevoit trop, accablée sous sa propre grandeur, tomboit souvent d'elle-même, indépendamment des forces étrangères: que la plupart des peuples qui composoient la Monarchie d'Espagne, n'étoient point contenus dans le devoir par la bonté & par la clémence, mais par la violence & par la terreur; moyens peu propres à assurer la perpétuité d'un Empire: que les Rois ne devoient pas mettre leur sûreté dans leurs citadelles, mais dans les cœurs de leurs sujets: que la véritable puissance & la solide grandeur des Princes, ne s'estimoit pas par la prodigieuse étendue de leurs Royaumes & de leurs domaines; mais par la fidélité, par l'affection, & par la vénération des peuples: que Philippe, ce Prince si puis-  
sant,

fant, ne pouvoit dérober plus long-tems aux yeux de l'Europe, l'embaras où il se trouvoit: qu'après avoir soutenu contre une seule nation la guerre pendant plusieurs années, avec des dépenses immenses, & une effusion de sang presque incroyable, il étoit enfin obligé de reconnoître la vérité de cette maxime du Sénat Romain: que les peuples ne restent dans une situation violente, qu'autant de tems qu'ils ne peuvent en sortir: que des peuples braves & malheureux ne manquoient jamais de force & de courage, pour se défendre, sur-tout lorsque les maux qu'ils appréhendent, sont encore plus grands que ceux qu'ils souffrent: que les finances étant une fois épuisées, il étoit aussi difficile de soutenir la guerre, que de faire marcher un corps, dont les nerfs seroient coupés: qu'il ne falloit donc pas être surpris, que le Roi d'Espagne, sans argent & sans troupes, instruit par la nécessité, se trouvât forcé à relâcher de son ancienne animosité, & de souffrir à des conditions indignes de lui: que les Etats ne pouvoient mieux faire, que de profiter de sa foiblesse, & recouvrer du consentement, pour ainsi dire, de leur ennemi juré, cette précieuse liberté, sans laquelle les Hollandois ne pouvoient espérer ni sûreté ni tranquillité.

Le pere Ney & Verreycken, revinrent à la Haye le 14. d'Octobre, & présenterent aux Etats le nouvel acte arrivé d'Espagne. Les articles arrêtés entre les Archiducs & les Etats, étoient écrits en Espagnol. La ratification de Philippe étoit ensuite énoncée en ces termes. „ Puisque les „ sérénissimes Archiducs ont engagé leur parole, qu'ils obtiendroient de „ nous des lettres patentes de ratification, de déclaration, & de consentement, selon la forme & teneur de celles qu'ils ont données à l'assemblée des Etats; après une mûre & sérieuse délibération, de notre certaine „ science, & de notre pleine volonté, en vertu de notre puissance, & de „ notre autorité Royale, nous consentons, & il nous plait, en tant que „ cela nous regarde, que les sérénissimes Archiducs exécutent & accomplissent entièrement tout ce qu'ils ont promis: qu'ils ménagent en notre „ nom, & au leur, la conclusion d'une trêve, ou d'une paix avec les „ Etats, que nous reconnoissons pour pais, provinces, & peuples libres, „ & sur lesquels nous ne prétendons aucuns droits. Nous approuvons & „ nous ratifions tout ce qui est contenu dans l'acte préallablement fait par „ les Archiducs; & nous le confirmons par notre parole & par notre serment Royal. „ Après quelques clauses, Philippe déclaroit: que si la paix, ou une longue trêve ne se conclusoit point, les choses demeureroient en leur premier état: que la ratification n'auroit aucun lieu, comme si elle n'avoit point été donnée; & que les Etats ne pourroient jamais s'en prévaloir en quoi que ce fût.

Après la lecture de ce nouvel acte de ratification, le pere Ney, & Verreycken, firent l'un après l'autre une harangue, pour mettre dans son plus beau jour la bonne foi des Archiducs, & l'éloignement que le Roi d'Espagne & les Princes faisoient paroître pour la guerre. Ces pompeux discours n'empêcherent pas les Etats de délibérer sur ce nouvel acte, comme ils avoient délibéré sur le premier; & ils y trouverent, comme dans l'autre, bien des choses à reprendre, soit pour la forme, soit pour l'énoncé.

HANNA  
IV.  
1607.

Le Roi  
d'Espa-  
gne en-  
voye un  
nouvel  
acte de  
ratifica-  
tion.

Délibé-  
ration  
des Etats  
sur ce  
nouvel  
acte.



**HENRI** Ils dirent : qu'il n'étoit point sur du parchemin, mais sur du papier; qu'il  
**IV.** n'étoit point signé de ce mot, *Philippe*, mais d'un titre fastueux, usité en-  
**1607.** tre un Roi & les sujets. Cependant, comme ces vices n'infirmoient point  
 la validité de l'acte, parce qu'on étoit sûr qu'il étoit signé de la main du  
 Roi d'Espagne, on s'appliquoit à examiner & à relever dans l'énoncé de  
 l'acte ce qui pouvoit le faire paroître frauduleux : qu'il étoit mal conçu;  
 & avec peu d'ordre : qu'on y avoit omis plusieurs expressions de formalité;  
 qu'on leur en avoit substituée d'autres, qu'on pourroit dans la suite inter-  
 prêter comme on le voudroit, & qui pourroient servir à appuyer la fraude  
 & les mauvaises intentions.

Les envoyés de France & ceux de la Grande-Bretagne, priés de dire  
 leur avis, conseillèrent aux députés des Etats, de tâcher de pénétrer le  
 pere Ney & Verreycken, pour découvrir si le Roi d'Espagne pourroit se  
 résoudre à envoyer enfin un autre acte exempt de tout soupçon. Ces dé-  
 putés firent entendre que c'étoit tenter l'impossible, que d'exiger de Phi-  
 lippe un troisième acte; qu'il falloit craindre au contraire que le refus de  
 ce second acte n'indignât ce Prince: qu'après tout cet acte étoit aussi déci-  
 sif, qu'on pouvoit le demander; puisqu'il déclaroit, que du consentement  
 de l'aveu du Roi d'Espagne & des Archiducs, les Provinces-Unies étoient  
 regardées comme un peuple libre, indépendant, & sur lequel ces deux  
 Puissances ne prétendoient aucune souveraineté.

Raisons  
 qui en  
 empê-  
 chent  
 l'accep-  
 tation.

Les Etats s'assemblerent plusieurs jours de suite, pour délibérer sur l'ac-  
 ceptation de l'acte; & le 3. de Novembre, en présence des Ambassadeurs  
 des deux Couronnes de France & d'Angleterre, & en présence du Prince  
 Maurice, ils répondirent aux députés des Archiducs : que l'acte de ratifica-  
 tion ne répondoit point aux promesses qu'on avoit faites : qu'il y avoit du  
 vice dans le stile, dans la souscription, dans l'omission & la substitution  
 de plusieurs termes : que ce qui infirmoit le plus cet acte, étoit la déclara-  
 tion qu'y faisoit le Roi d'Espagne, que la promesse faite solennellement  
 par lui & par les Archiducs de reconnoître l'indépendance des Provinces-  
 Unies, n'auroit aucun effet, si la paix ou la trêve ne se concluoit pas,  
 comme il le desiroit : que ces paroles faisoient assez connoître, que la Cour  
 d'Espagne ne regardoit point les Etats comme une République indépen-  
 dante; & qu'elle faisoit dépendre de certaines conditions la liberté des  
 Provinces-Unies : que cette crainte étoit assez raisonnable pour les avoir  
 portés à délibérer, s'ils passeroient outre à la conclusion du traité; mais  
 que pour ne pas rompre une négociation si salutaire, ils enverroient dans  
 toutes les provinces de leur obéissance, des copies de l'acte, afin que dans  
 six semaines les Archiducs pussent sçavoir au juste, si la forme de cet acte  
 seroit un obstacle à la conclusion de la paix, ou de la trêve.

Les Ar-  
 chiducs  
 délivrent  
 aux Etats  
 l'original  
 de l'acte.

Les Etats demanderent ensuite aux députés des Archiducs, s'ils étoient  
 prêts à leur donner l'original de l'acte de ratification. Dans l'incertitude de  
 ce qu'ils avoient à répondre, le pere Ney, homme actif, prit la poste  
 pour Bruxelles, revint à la Haye le 14. de Novembre, & déclara dans  
 l'assemblée des Etats, que les Archiducs consentoient à leur remettre l'o-  
 riginal de la ratification à ces conditions, que les Etats leur donneroient  
 de

de leur côté un acte, par lequel ils reconnoitroient que les Archiducs avoient rempli leurs promesses, & qu'ils rendroient l'acte de ratification, supposé que les négociations demeuraissent sans effet. Ces nouvelles propositions des Archiducs firent ouvrir différens avis dans l'assemblée des Etats : il étoit même à craindre, qu'elles ne rompiissent dès ce moment toutes les négociations; de sorte que le pere Ney retourna à Bruxelles le 27. du même mois, en revint aussitôt, & délivra aux Etats cet acte original, le gage le plus précieux de leur suprême puissance, sans exiger aucun acte, ni stipuler aucune restitution. Les envoyés des Archiducs, après leur audience de congé, allèrent attendre à Bruxelles les résolutions que prendroient les Etats dans le terme qui avoit été fixé.

Sur la fin de Novembre, arrivèrent à la Haye Jacques Boullissen, Nicolas Simonssen, & Jacques Magnus, que les Etats avoient députés au Roi de Dannemarck. Ils rendirent compte de leur députation en pleine assemblée. Le Roi les avoit reçus avec des manières pleines de bonté; & leur avoit promis de faire partir au plutôt pour la Haye ses envoyés, afin qu'ils pussent travailler, de concert avec les Ambassadeurs des autres Couronnes, à une paix, ou à une trêve qui devoit être si avantageuse au monde Chrétien, & ménager les intérêts de la Hollande par les mesures les plus justes. Les députés de Dannemarck étoient, le Chevalier Jaques Ulfest, & le Docteur Jonas Charissius. L'Electeur Marquis de Brandebourg, députa aussi aux Etats Jérôme de Diskau, qui, suivant ses instructions, attendit l'arrivée de l'envoyé de l'Electeur Palatin, sans lequel il lui étoit défendu d'entrer dans aucune négociation. Cet envoyé ne se fit pas long-tems attendre: c'étoit le célèbre Ilippolite de Colli, si connu par ses Ouvrages, & par son habileté dans le maniment des affaires. La noble simplicité de ses mœurs lui avoit gagné l'estime & l'amitié de tous ceux avec qui il avoit eu à traiter & à vivre.

Tous ces habiles Ministres travailloient sérieusement & de concert au traité de pacification, lorsque les Etats reçurent une lettre de l'Empereur, pleine de reproches, en date du 9. d'Octobre. Sa Majesté Impériale exposoit d'abord le zèle infatigable, qu'avoit témoigné de tout tems l'Empereur Maximilien, pour procurer une paix solide aux Provinces-Unies, même avant que l'Archiduc Matthias eût eu le gouvernement des Pais-bas. Ce Prince paroissoit ensuite étonné, que sans qu'il eût été averti, ni par le Roi d'Espagne, ni par l'Archiduc Albert, les Etats des Provinces-Unies qui relevoient de l'Empire, eussent à son inscû & sans sa participation entamé des négociations de paix: que ces démarches n'ayant pu se faire sans son consentement, il demandoit, avant qu'on allât plus loin, d'être instruit de la situation des affaires, afin que son autorité, & la majesté de l'Empire ne souffrissent aucun préjudice. On crut que cette opposition inattendue de l'Empereur étoit concertée avec l'Espagne; & comme on étoit persuadé que Philippe n'avoit rien réglé dans l'affaire présente, que du conseil de l'Empereur son parent, il ne fut pas difficile de comprendre, que sa Majesté Impériale se plaignoit malignement de n'avoir été informée de rien, & qu'elle ne s'opposoit à la conclusion de l'accommodement,

E c 3

qu'ain

HENRI  
IV.  
1607.

Plusieurs  
Princes  
envoy-  
ent leurs  
députés à  
la Haye.

Lettre de  
l'Empe-  
reur aux  
Etats.

HABRI  
IV.  
1607.

Réponse  
des Etats  
à la lettre  
de l'Em-  
pereur.

qu'afin d'avoir un prétexte plaufible d'infirmier, & même d'annuller, quand elle le pourroit à fon avantage, tout ce qui fe feroit contre l'efprit & contre le fens d'une pareille déclaration.

Après de férieufes réflexions, les Etats répondirent à la lettre de l'Empereur par une autre, dans laquelle, après lui avoir rappelé les fervices qu'ils avoient rendus à l'Empire, ils difent qu'après tant de malheurs qu'ils avoient effuyés, ils n'avoient eu autre deffein dans ces négociations que de pourvoir d'une manière convenable à leur fûreté & à la tranquillité des provinces: que fe voyant réduits aux extrémités les plus fâcheufes, ils avoient eu recours aux derniers remèdes: que le Magiftrat armé des loix facrées, & de l'avis confiant & unanime de tous les Ordres de l'Etat, convaincus que les droits divins & humains étoient indignement foulés aux pieds, avoit enfin déclaré non-feulement le Roi d'Efpagne déchû de toute propriété & de tout droit fur les Provinces-Unies; mais encore les fujets de ces mêmes provinces délivrés de tous leurs engagements, dégagés même de la fidélité & de l'obéiffance que les fujets doivent au Prince: que depuis ce décret tous les peuples, exempts des préventions de parti, regardoient les Provinces-Unies comme une République libre, maitrefle, indépendante & fouveraine: que plusieurs Rois & plufieurs Princes leur faifoient la juftice de croire, qu'après Dieu ils n'avoient de maitre à reconnoître que celui qu'ils fe donneroient avec une pleine liberté, comme ils l'avoient déjà montré dans l'élection qu'ils avoient faite du féréiffime Duc d'Anjou. Dans cette réponse les Etats évitèrent avec foin de toucher l'endroit le plus délicat de la lettre de l'Empereur, où fa Majesté déclaroit qu'elle regarderoit comme nul tout ce qui fe régleroit fans fon ordre. Il eft vrai qu'ils ne pouvoient nier leur fujettion à l'Empire; mais ces fages républicains ne crurent pas qu'il leur convint de fe reconnoître dépendans ou relevans de cet Etat, tandis qu'ils s'affranchiffoient de la domination du plus puiffant Prince de la Chrétienté, fur-tout après avoir tant de fois inutilement imploré le fecours de l'Empereur.

Les Etats  
confen-  
tent à  
traiter de  
la paix  
avec l'Es-  
pagne.

Le terme que les Etats avoient demandé aux Archiducs étant expiré, les députés de toutes les Provinces-Unies s'affemblerent le 2. de Décembre, ayant chacun le cahier de leur province. L'avis du plus grand nombre fut: que quoiqu'il y eût bien des chofes à defirer ou à rejeter dans l'aête de ratification du Roi d'Efpagne, on pouvoit cependant procéder à la conclusion du traité, pourvu qu'on fe fit une loi inviolable de maintenir dans toute fa force & dans toute fon étendue le gage de la liberté publique, & de la fouveraineté, qui leur avoit coûté tant d'argent, tant de travaux, tant de combats, & le fang d'une infinité de braves gens qui s'étoient généreufement expofés à la mort pour l'acquérir. Sur la fin de l'année les Etats écrivirent aux Archiducs qu'ils étoient difpofés à négocier ou la paix ou la trêve, en s'en tenant à la protestation qu'ils avoient faite le 2. de Novembre. Comme la trêve de huit mois devoit finir le 4. de Janvier de l'année fuivante, ils laiffèrent à la difpofition des Archiducs de la prolonger, ou d'un mois, ou de fix femaines.

Les envoyés de Charles Roi de Suède, eurent alors audience des Etats.

Il

Ils n'étoient pas à la Haye pour s'entremettre dans le traité de pacification ; mais pour demander permission à la République de faire des levées de troupes contre les Polonois. Le même dessein les fit passer en France. HENRI  
IV.  
1607. Henri les regut avec bonté, & leur accorda ce qu'ils demandèrent. Ce Prince s'y porta d'autant plus aisément qu'il souhaitoit de purger son Royaume d'une infinité de gens inquiets & ennemis de la paix. Il donna même la liberté & la grace à ceux qui étoient condamnés aux galères, ou aux travaux publics, de passer en Suède sous les Commandans qu'on leur donnoit, & d'effacer ainsi par leur zèle & par une exacte discipline, le souvenir de leurs crimes.

*Fin du cent trente-huitième & dernier Livre.*



SUITE

AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION  
PUBLISHED WEEKLY  
CHICAGO, ILL., U.S.A.  
1912

Vol. 45, No. 1, January 1, 1912



S U I T E  
D E  
L'HISTOIRE  
D E  
JAQUES AUGUSTE  
D E T H O U.  
PAR NICOLAS RIGAULT.  
L I V R E P R E M I E R.  
S O M M A I R E.

**R**echerche des Financiers. Naissance du Duc d'Orléans. Réunion des Domaines du Roi à la Couronne. Thèse en faveur du pouvoir du Pape sur le temporel des Princes, condamnée par le Parlement. Privilège de la Fierie contesté. Affaire de l'Evêque de Senlis contre son chapitre. Edit au sujet du Senatus-Consulte Velleten. Mort du Chancelier de Bellièvre, du Cardinal Baronius & de Charles Cardinal de Lorraine. Voyage des François en Canada. Mort du Duc de Montpensier. Etablissement des Jésuites dans le Bearn. Naissance du Duc d'Anjou. Mort de Henri de Joyeuse, Capucin. Négociation avec le Duc de Savoie. Propositions faites au Roi par l'Espagne. Henri IV. les rejette. Les Ducs de Seigny & de Santo-Gemini reçoivent le collier de l'Ordre du S. Esprit. Ambassade extraordinaire du Duc de Nevers à Rome. Histoire du faux Borgese. Débordement de la Loire. Mort de N. Rapin. Erection du duché de Fronsac. Création de la charge de grand Voyer. Edit en faveur des Gênois. Construction du pont au-Change à Paris.



Henri IV. avoit heureusement étouffé par son courage les factions, que les intrigues secrettes des Princes étrangers avoient excitées dans le Royaume. La France jouissoit par tout d'une paix profonde; mais le Roi, nourri dans le tumulte de la guerre, croyoit même au milieu des douceurs du repos, qu'il n'y avoit pas de gloire qui pût égaler celle, qui l'avoit élevé au-dessus des plus grands Capitaines. Ayant donc résolu d'assurer par la force des armes la

HENRI  
IV.  
1607.

Tome X.

Ff

tran-

HENRI  
IV.  
1607.

tranquillité de ses Etats, qui étoit le fruit de ses victoires, il avoit chargé quelques années auparavant Maximilien de Bethune Duc de Sully, de fournir l'arsenal de Paris de toutes les choses nécessaires à la guerre. Ce Ministre, qui joignoit à beaucoup de vigilance une extrême dureté, le servoit encore utilement, pour amasser de grandes sommes d'argent, afin de pouvoir mettre des armées sur pied, lorsqu'il en auroit besoin.

Recher-  
che des fi-  
nanciers.

Dans ces vûes le Duc de Sully travailloit tous les ans à remplir les coffres du Roi; & l'on imaginoit chaque jour, pour établir de nouveaux impôts, des systèmes dont l'injustice deshonoroit le gouvernement. Parmi tous ces moyens il s'en trouva quelques-uns d'assez justes; la recherche qu'on fit de ceux qui avoient manié les finances, fut de ce nombre. Ces hommes avoient jusqu'alors éludé par leur crédit, la force des loix portées contre le péculat, ou avoient corrompu les juges à force d'argent: ils avoient même obtenu des lettres d'abolition, dans lesquelles néanmoins le crime de faux étoit excepté en termes exprés.

Etablis-  
sement  
d'une  
chambre  
de justi-  
ce.

Dans ces circonstances, le Roi, par un Edit donné au commencement de l'année 1607, & enregistré le dernier jour de Mars, établit une chambre de justice; nom injurieux à tous les autres tribunaux, & nomma des commissaires pour recevoir les accusations contre les financiers, afin de punir suivant les loix, tous ceux qui seroient convaincus d'avoir commis des exactions, sous des ordres, ou sous des noms supposés, en faisant de faux ou de doubles emplois dans la reddition de leurs comptes, ou en niant qu'ils eussent reçu les deniers publics. Le Roi, n'ignorant pas que ces fortes de gens embrouillent toujours leurs affaires pour en dérober la connoissance, il se servit de ce moyen, afin de découvrir plus aisément leurs concussions: il promit dans cet Edit l'impunité à leurs complices & à leurs commis, qui viendroient les premiers déclarer les coupables; il la promit aussi à ceux qui s'accuseroient eux mêmes avant d'être dénoncés, & qui restitueroient ce qu'ils avoient injustement acquis. Les autres délateurs devoient avoir pour récompense la sixième partie des amendes, qui seroient portées contre ceux qu'ils auroient dénoncés.

Cet Edit ayant été publié, on en dénonça quelques-uns; d'autres furent arrêtés. On en condamna par contumace deux à être pendus en effigie; la plupart furent saisis de frayeur, & le trouble se répandit dans un grand nombre de maisons de la première distinction, que l'amour des richesses avoit engagées à s'unir avec les coupables par des alliances, ou par d'autres liens. Tous ceux qui étoient amis des juges, ou qui avoient du crédit auprès d'eux, demanderent qu'on sursit les procédures. Ils firent presser le Roi par les Grands, & par les Dames de la Cour, qui avoient alors beaucoup d'empire sur son esprit, de permettre qu'on accommodât l'affaire. Le Roi se rendit à leurs sollicitations, & se contenta d'un million de livres; dédommagement bien médiocre pour les grandes exactions qu'on avoit exercées. Ces deniers ayant été portés dans les coffres du Roi, on arrêta le cours de la procédure contre tous les accusés, & par un Edit du 8.

de

de Septembre on abolit ce tribunal odieux , sous prétexte que ces poursuites deshonoreroient les principales familles des plus grandes villes du Royaume ; comme si le crime étoit moins honteux que le supplice.

Sur ces entrefaites, la Reine accoucha le 16. d'Avril à Fontainebleau d'un Prince, qui fut appelé le Duc d'Orleans; titre qu'on a coûtume de donner au second fils du Roi, depuis que les aînés portent le nom de Dauphin. Dès qu'on eut appris cette nouvelle dans la capitale, tous les Ordres de la ville en rendirent de solennelles actions de grâces à Dieu, & le peuple fit éclater sa joie, en allumant des feux dans toutes les rues; le Roi vit avec beaucoup de plaisir la Couronne assurée dans sa maison par la naissance de ce second Prince.

Peu de tems après, Henri réunit à la Couronne tous les biens qu'il possédoit à titre de fief, lorsqu'il monta sur le trône, & qui ne dépendoient pas du Royaume de Navarre; il déclara qu'ils seroient désormais unis à la Couronne. Cet Edit eût été inutile dans toute autre circonstance, puisqu'il par la condition des fiefs, ou par une loi du Royaume, aussitôt après la mort du Roi, tous les biens particuliers de son successeur sont dévolus à la Couronne. Mais Henri avoit donné au commencement de son regne un Edit, qui ordonnoit que ses domaines seroient distingués & séparés du reste du Royaume: il n'avoit pu, après plusieurs justifications réitérées, engager le Parlement de Paris à l'enregistrer; celui de Toulouse y avoit enfin consenti. Le Roi alléguoit pour raison de cette déclaration, ses dettes, & la tendresse qu'il avoit pour la Princesse Catherine, sa sœur unique.

Jaques de la Guesle Procureur général, s'étoit toujours opposé à l'Edit de séparation; mais la naissance de deux Princes, & le décès de la sœur du Roi, morte trois ans auparavant sans postérité, Princesse, dont l'intérêt avoit engagé le Roi à presser si vivement l'enregistrement de cet Edit; tout cela dis-je, fournissant à la Guesle une occasion favorable de parler de nouveau de cette affaire, il la remit sur le tapis, & demanda qu'on pesât avec attention les moyens de sa requête d'opposition. Ses principales raisons étoient, que cette séparation diminueoit la splendeur de la Couronne, que les plus grands Rois avoient augmentée dans les siècles passés par une conduite toute opposée, & digne de servir de modèle à leurs successeurs: que sa Majesté en succédant à la Couronne, avoit contracté, pour ainsi dire, avec elle une communauté de biens, semblable à celle que le Sacrement de mariage met entre les personnes qu'il unit ensemble: qu'ayant reçu d'elle en dot tous les droits du Royaume, il étoit juste, & même glorieux à ce Prince, que ses biens & tous ses domaines fussent censés faire partie du Royaume, fussent confondus avec toutes ses autres dépendances, & annoblis par cette réciprocité, laquelle ne porteroit aucun préjudice à ses créanciers, qui auroient en sa personne un débiteur Roi de France & de Navarre: que la mort de sa sœur ne lui laissant plus d'héritier de ses biens patrimoniaux, rien ne devoit lui être plus agréable, sur-tout ayant des enfans, que d'augmenter le Royaume.

HENRI  
IV.  
1607.

Naissance  
du Duc  
d'Orleans.

Réunion  
des do-  
maines  
du Roi à  
la Cou-  
ronne.



Mem  
IV.  
1607.

Le Roi se rendit à ces raisons, & résolut enfin, comme nous l'avons dit, de donner une déclaration, qui sauve les droits de ses créanciers, révoquoit les lettres de séparation, & cassoit les arrêts des Parlemens qui les avoient confirmés. Cet Edit fut enrégistré au Parlement le 27. d'Août avec une approbation universelle, & ensuite dans toutes les autres cours souveraines. Le dernier jour du même mois le Roi, qui avoit beaucoup de tendresse pour les enfans qu'il avoit eus de ses maîtresses, fit enrégistrer des lettres patentes, par lesquelles il déclaroit que le duché de Vendôme, qu'il avoit donné au Prince César, fils de Gabrielle d'Estrées, n'étoit pas compris dans le précédent Edit d'union.

On trouve dans les registres du Parlement de Paris un événement peu considérable, si l'on n'envisage que la personne qui l'occasionna; mais d'assez grande importance, à considérer la chose en elle-même. Ce fait regarde & les droits du Royaume, & ceux de l'Eglise que nous soutenons être dans le Royaume.

Thèse en  
faveur du  
pouvoir  
du Pape  
sur le  
temporel  
des Prin-  
ces.

George Creighton Ecossois de nation, après avoir long-tems enseigné la Grammaire dans l'Université de Paris, fut nommé Professeur de Rhétorique au collège Royal, âgé de près de soixante ans: mais ne se contentant pas de cette place, il brigua une chaire de Professeur en Droit canon, & fit selon la coutume, une thèse qu'il dédia au Cardinal du Perron. Dans ses positions il se trouva deux choses dignes de censure. Il disoit que le Pape seul avoit l'autorité suprême de la succession Apostolique, & la juridiction pour le spirituel sur tous les Chrétiens: qu'il avoit aussi une puissance temporelle sur le patrimoine de l'Eglise: que le Pape & le Roi, quoique soumis eux-mêmes aux loix, pouvoient en dispenser leurs sujets: que l'autorité du Pape étoit supérieure à celle des Conciles; celle du Roi au-dessus des Etats généraux. Une autre de ses propositions étoit, que la seule pensée faisoit quelquefois encourir l'excommunication: que la faute d'un seul particulier attiroit souvent une juste excommunication sur une famille, & même sur une ville entière.

Condam-  
née par le  
Parle-  
ment.

Les gens du Roi, ayant eu connoissance de ces propositions, ne crurent pas devoir garder le silence. Ils s'aperçurent que sous des termes captieux, Creighton enveloppoit une doctrine contraire à l'ancienne discipline de l'Eglise, à la paix, & à la charité Chrétienne; & que par un artifice criminel il confondoit le pouvoir Apostolique avec la puissance Royale, quoique ces deux choses fussent entièrement différentes. Le Parlement approuva leur censure; & ayant décrété Creighton, les gens du Roi (1) lui firent une vive réprimande, & lui défendirent de soutenir sa thèse. Celui-ci ayant demandé le lendemain qu'après avoir rayé la proposition, qui mettoit le Pape au-dessus du Concile, on lui permit de soutenir le reste, les gens du Roi ne jugerent pas à propos de lui accorder sa demande; ils en pri-

(1) *Procuratoribus Regis tres viri.* Il n'y avoit alors que deux Avocats généraux & le Procureur général.

prirnt même occasion d'enjoindre aux Professeurs en Droit, qu'ils eussent à prendre garde à l'avenir que personne n'eût la témérité de soutenir de pareils sentimens.

HARLEY  
IV.  
1607.

Le Parlement rendit un arrêt en conformité le 20. de Décembre. Les Professeurs & Creighton ayant été mandés, de Harlay premier Président leur dit avec sévérité, que la Cour leur défendoit de mettre en dispute aucunes propositions sur ces sortes de matières. L'âge de Creighton que son habileté mettoit au-dessus des Grammairiens ordinaires, & les prières de plusieurs membres du Parlement, qu'il avoit dirigés dans leurs études, furent cause qu'on ne passa pas outre à son égard.

Arrêt en  
consé-  
quence.

Il y eut cette année à peu près vers le même tems au grand Conseil une affaire qui fit beaucoup de bruit. Jaques de Thou parle dans ses annales de la fable du Dragon de Rouen, & du privilège qu'on dit avoir été accordé sous le regne de Dagobert à S. Oüen, après la mort de S. Romain. Guillaume Pehu dit la Mothe, alléguoit ce privilège pour éviter la punition d'un meurtre, dans lequel il avoit trempé avec Christophle Marquis d'Aligre, qui étant allé saluer seize ans auparavant François de Montmorenci Sieur d'Hallot, l'avoit inhumainement assassiné en l'embrassant. L'Archevêque & le chapitre de Rouen demandoient que Pehu fût renvoyé, parce qu'autrement on donneroit atteinte aux droits de leur Eglise. Ils ajoutèrent que le coupable ayant eu leurs suffrages, avoit levé solennellement la Fierce (1); qu'ayant expié son crime de cette manière, il n'étoit plus permis de faire aucunes poursuites contre lui.

Affaire du  
privilège  
de la  
Fierce.

Denis Bouthillier célèbre Avocat, parla pour la veuve d'Hallot, & soutint que tout ce qu'on disoit de ce Dragon si terrible, de la délivrance d'un criminel à cette occasion, & de la concession du privilège faite à S. Oüen, n'étoit qu'une fable: que des juges zélés pour la pureté de la Religion Chrétienne, ne devoient pas souffrir qu'on donnât pour un miracle certain & avéré, une fiction, dont tous les écrivains depuis Dagobert, qui regnoit il y a mille ans, ne font aucune mention; & que sous prétexte de dévotion, on dérobat des scélérats à la juste rigueur des loix: que les titres, sur lesquels ce prétendu privilège étoit appuyé, n'étoient pas fort anciens, n'ayant été accordés aux habitans de Rouen que sous le regne de Louis XII. qu'il n'étoit pas étonnant que des gens, qui couvroient leur ambition du voile de la piété, eussent surpris la religion des Ministres de ce bon Roi, qui étoit alors occupé à faire la guerre; d'ailleurs dans un tems, où la France étoit plongée dans les ténèbres d'une profonde ignorance: qu'il y auroit de la folie, aujourd'hui que ces ténèbres étoient dissipées, à se faire illusion sur ce fait, dont il étoit aisé de découvrir la fausseté, en consultant les chroniques d'Adon & de Sigebert, où l'on voit que le Roi Dagobert est mort trois ans avant S. Romain: que par un abus intolérable qui se perpétuoit, les assassinats prémédités, le poison, l'adultère, le parricide, le viol, & autres crimes énormes, demeu-

roient

(1.) Nom qu'on a donné à la chasse de S. Romain.

HENRI  
IV.  
1607.

roient impunis à l'abri de ce privilège, qui sans s'arrêter à la fable qu'on lui donnoit pour fondement, avoit pû être toléré, en considération de l'Evêque, pour des homicides involontaires : qu'il s'étendoit même indistinctement sur les coupables & les complices. Il ajouta que les habitans de Roüen ayant indiscrettement pressé le Roi en 1597. de leur accorder des lettres de confirmation de ce privilège, ce Prince éclairé avoit ordonné qu'il n'auroit point lieu dans la suite pour les criminels de lèze-Majesté divine & humaine, les faux-monnoyeurs, les assassins, & le viol : que Pehu lui-même n'avoit pas si fort compté sur ce privilège, qu'il n'eût eu la précaution d'obtenir des lettres d'abolition dans cette affaire, dont la connoissance avoit été renvoyée aux juges, qui devoient examiner les choses avec toute l'équité dont ils étoient capables : que le Sieur d'Hallot étant Lieutenant général de Normandie, le meurtre de sa personne commis dans cette province emportoit avec lui le crime de lèze-Majesté : que le Conseil du Roi l'avoit ainsi décidé ; décision que le Parlement de Roüen avoit confirmée par un arrêt : qu'on avoit déjà fait mourir deux complices du crime de l'accusé. „ Hésitez-vous, Messieurs, ajouta Bouthillier, à „ prononcer contre un criminel déjà tant de fois condamné ? Laissez- „ vous vivre plus long-tems un cruel assassin, dont l'haleine empoisonnée „ corrompt, pour ainsi dire, l'air que nous respirons sous cet heureux „ regne ? „

Jaques Foullé Avocat du Roi au grand Conseil, ayant alors pris la parole, se moqua de la fable du Dragon, & s'opposa à la demande des habitans de Roüen. Il dit que la fausseté de cette histoire étant avérée, il falloit annuler les Edits de Louis XII. & de ses successeurs, qui avoient été surpris sur un faux exposé. Il ajouta qu'il ne manqueroit pas d'en parler à sa Majesté, de concert avec ses collègues : qu'en attendant il demandoit acte de son opposition : qu'au reste Pehu étant atteint & convaincu de crime de lèze-Majesté, le privilège ne pouvoit avoir lieu à son égard ; & que par conséquent rien n'empêchoit qu'on n'instruisit son procès en la manière accoutumée.

Les juges ayant été aux opinions, ils donnerent acte à l'Avocat du Roi de son opposition, & ordonnerent un délibéré : L'affaire ayant été agitée dans une séance le 24. de Décembre, l'intervention des habitans de Roüen fut déclarée mal fondée ; & la Cour ordonna qu'il seroit procédé à l'instruction du procès de Pehu dans les règles ordinaires. Deux ans après, intervint arrêt définitif du grand Conseil, qui faisant grace de la vie au criminel, en considération des lettres d'abolition qu'il avoit obtenues, le condamnoit à ne paroître de neuf années à la Cour, & dans toute l'étendue de la Normandie, confiscant au reste une partie de ses biens.

Après le jugement de cette affaire, on écrivit pour & contre l'histoire du Dragon ; les uns la traitoient de fable, les autres la prétendoient fondée sur un miracle incontestable. Il parut à cette occasion une vie de S. Romain, écrite quatre cens ans auparavant, & tirée du livre indiqué par Jaques

ques de Thôu. L'auteur de cette histoire rapporte à la vérité les miracles du saint Evêque; mais il ne parle en aucune manière du Dragon, du criminel, ni du privilège: on eut même la curiosité d'examiner les bréviaires de l'Eglise de Roüen, qui n'en font aucune mention; on trouve seulement dans tous ces livres qu'y ayant eu du tems de S. Romain une inondation, qui fut sur le point de submerger la ville, le saint Prélat plein de confiance & de foi, avoit commandé aux eaux, après une fervente prière, de rentrer dans leur lit; qu'elles obéirent à sa voix, & ne se débordèrent plus dans la suite.

Les gens éclairés conjecturèrent que ce fait avoit donné lieu à la fable, & que les Poëtes, ayant célébré ce miracle avec la liberté qu'ils se donnent d'embellir toutes choses, avoient donné à ce débordement le nom de Dragon, que les habitans du pais appellent aujourd'hui *Garguille*; terme qui signifie inondation: qu'enfin tous ces faits prodigieux d'une hydre terrible, d'un Dragon traîné avec une étole, d'un criminel délivré pour dompter ce monstre, & du privilège accordé par le Roi Dagobert, n'étoient que l'ouvrage de l'imagination échauffée des Poëtes, qui s'exercerent sur ce sujet. Cependant tous ces prétendus prodiges sont si profondément gravés dans l'esprit du petit peuple, qu'il faudroit un autre S. Romain pour en effacer les traces.

Les régistres du même tribunal contiennent des monumens en faveur des libertés de l'Eglise Gallicane. Il est nécessaire de reprendre l'histoire de plus loin, pour éclaircir ce fait. L'année précédente Guillaume Roze Evêque de Senlis étoit entré en procès avec les Chanoines de sa cathédrale, qui prétendoient avoir droit de donner des démissaires aux Chanoines de leur Eglise, qui prenoient les Ordres dans d'autres diocèses. L'Evêque soutenoit de son côté que ce droit n'appartenoit qu'à lui. On lui opposoit une possession & une prescription de tems immémorial. L'Avocat des Chanoines ayant fait un mémoire, y rapporta les anciens usages de l'Eglise. Il dit qu'il y avoit eu autrefois des presbytères, ou maisons dans lesquelles plusieurs Prêtres demeuroient ensemble, & faisoient avec l'Evêque, qui étoit le Chef du presbytère, toutes les fonctions pastorales: qu'ils avoient même table, même autorité, même juridiction, & même dignité dans l'Eglise: que c'étoit ainsi que S. Paul, demeurant avec plusieurs Prêtres, avoit ordonné Timothée, auquel tous les Prêtres avoient imposé les mains avec l'Apôtre: que les Conciles de Carthage, d'Antioche, & les anciens Conciles n'avoient point connu d'autre discipline: que c'étoit aussi le sentiment de S. Jérôme, ce sçavant Pere de l'Eglise: mais qu'ensuite pour contenir dans les bornes cette espèce de société leonine, il avoit fallu partager la juridiction commune: que les choses avoient alors été partagées, la juridiction & les biens divisés, de manière que l'on voyoit dans plusieurs Eglises un chapitre, qui étoit autrefois le Conseil de l'Evêque, indépendant, avec une juridiction à part, aussi ancienne que celle de l'Evêque même: qu'ainsi les Chanoines de Senlis ne faisoient qu'user de leur droit, en donnant, même pendant que le Siège étoit rempli, des démissaires à leurs

HENRI  
IV.  
1607.

Affaire  
de l'Evê-  
que de  
Senlis  
contre  
son cha-  
pitre.

HARRIS  
IV.  
1607. leurs collègues, comme ils avoient droit d'en donner à tous les Clercs sans distinction pendant sa vacance.

L'Evêque de Senlis, n'ayant pû lire ce mémoire sans colère, présenta une requête au Chancelier, & au Conseil privé du Roi, par laquelle il demanda la permission de faire examiner le mémoire en question par des Docteurs de Sorbonne. On n'eut aucun égard à sa requête; & l'on regarda comme une chose d'un exemple dangereux, de porter devant des juges Ecclésiastiques, un mémoire écrit dans une affaire dont une juridiction Royale étoit saisie. Ainsi on lui rendit sa requête sans réponse; manière douce de lui faire comprendre ce qu'on en pensoit.

L'Evêque de Senlis dénonce à l'assemblée du Clergé le mémoire de l'Avocat de ses parties.  
Les Chanoines ayant gagné leur procès au grand Conseil le 20. de Mars de l'année 1606. leur Avocat ne pensoit à rien moins qu'à l'affaire que lui suscita l'Evêque de Senlis, irrité contre lui. Ce Prélat osa le dénoncer aux Evêques assemblés à Paris, dans le couvent des Augustins, pour recevoir les comptes de Jean Castille, Receveur général du Clergé. Cette dénonciation étoit aussi injuste, que téméraire; car l'Evêque ne pouvoit ignorer qu'il étoit contre nos usages & nos droits, de porter devant des Evêques une affaire décidée par une cour souveraine: les Evêques n'avoient point été commis pour l'examiner, & le Roi ne leur avoit point permis de s'assembler pour de pareilles discussions. Il parut néanmoins le 23. d'Avril une sentence ou censure, en forme d'acte de cette assemblée, qui contenoit en abrégé le mémoire des Chanoines, dans lequel on avoit ajouté, retranché, & changé les termes; elle le déclaroit contraire au droit divin & à l'ancienne discipline, & le taxoit de fausseté, d'hérésie, & d'impiété. Les agens du Clergé eurent ordre d'enregistrer cette sentence.

L'Avocat auteur du mémoire, qui apprit que l'Evêque de Senlis répandoit dans le public des copies de cette censure, ne voulant pas qu'on pût lui reprocher d'avoir abandonné sa propre cause, en porta ses plaintes au tribunal qui avoit jugé sur le fonds de l'affaire. Il dit qu'il avoit reçu un outrage sanglant, auquel il ne devoit pas s'attendre de la part d'un Evêque: qu'on débitoit un libelle injurieux contre lui, sous le titre de censure: qu'on l'avoit condamné sans l'entendre, & sans lui laisser les moyens de se défendre: qu'il n'y avoit rien dans son mémoire, qui ne fût conforme à la discipline de la primitive Eglise; mais qu'on l'avoit altéré & mutilé: qu'ainsi l'Evêque étoit doublement coupable, & pour avoir déchiré sa réputation, & pour l'avoir calomnié.

L'Evêque, ayant été assigné pour être ouï, fit tous ses efforts pour engager les Chanoines à défavouer le mémoire de leur Avocat, & à en demander la condamnation; mais n'ayant pû rien obtenir d'eux, il ne jugea pas à propos de comparoître. C'est pourquoi il fut condamné par contumace le 22. de Décembre; la sentence des Evêques déclarée nulle & abusive, avec injonction de la biffer & de la rayer dans les registres où elle avoit été insérée; & en outre expresses défenses à Guillaume Roze, & à tous autres de s'en servir, sous peine de faux.

Quelques jours avant ce jugement, les agens du Clergé étoient allés trouver le Chancelier, pour faire cesser les poursuites; ils dirent qu'ils étoient

L'Evêque de Senlis assigné pour être ouï au grand Conseil. Sentence déclarée nulle & abusive.

étoient prêts à remettre , en sa présence & devant le Président du grand Conseil , entre les mains du demandeur , l'original de cette censure , & qu'ils déclareroient qu'elle n'étoit point l'ouvrage de l'assemblée des Evêques. Mais l'Avocat des Chanoines ne se contentant pas de cette satisfaction , & voulant avoir un arrêt authentique en sa faveur , on fut obligé de suivre le cours ordinaire de la procédure.

HENRI  
IV.  
1607.

L'injustice s'introduit souvent dans le droit à la faveur de la justice , comme l'impïété se glisse quelquefois dans la Religion sous le voile de la pïété. Le Senatus-Consulte Velleïen , qui a été fait autrefois pour régler tout ce qui regarde les obligations que les femmes pourroient contracter , en se donnant pour cautions , leur interdit en cette qualité toute action , soit en demandant , soit en défendant. Ce règlement si sage , eu égard à la foiblesse de ce sexe , commença dans la suite à n'être plus observé , sous prétexte qu'il faisoit naître des difficultés & des embarras dans les affaires : on le négligea d'abord dans les transports de dettes & dans les tutelles ; on n'y eut bientôt plus d'égard dans toute sorte de fide-jussions , en stipulant la clause de renoncer au bénéfice du Senatus-Consulte Velleïen. Cette pratique frauduleuse , qui étoit déjà en usage du tems des Jurisconsultes Grecs , comme on peut le voir par les Basiliques , fut connue des Romains , qui l'ont transmise aux François. Nos praticiens l'avoient répandue dans toutes les juridictions du Royaume , où elle avoit donné lieu à deux grands inconvéniens ; car les femmes , à la faveur de ce Senatus-Consulte , renonçoient à leurs engagements aussi facilement , qu'elles les avoient contractés. La mauvaise foi ou la négligence des Notaires & des Tabellions , qui n'inséroient , ou n'expliquoient pas la formule de renonciation au bénéfice du Senatus-Consulte Velleïen , quoique dans le fond cette renonciation fût inutile , ruinoit la sûreté des contrats ; & les juges livrés à des scrupules frivoles n'osoient la rétablir. Enfin tous les sièges du Royaume n'étant occupés qu'à juger de ces sortes d'affaires , on ouvrit enfin les yeux , & on reconnut l'abus qui s'étoit introduit sous le nom même de la justice. Le Parlement enrégistra le 23. de Mai un Edit , qui défendoit de faire mention du Senatus-Consulte Velleïen dans les obligations des femmes ; ordonnant qu'à l'avenir telles obligations seroient bonnes & valables , sans néanmoins donner atteinte aux choses précédemment jugées.

Edict rendu à ce sujet.

Pompon de Bellievre Chancelier de France , mourut à Paris dans un âge fort avancé le 5. de Septembre ; il sçut avant sa mort par qui sa place devoit être remplie. Nicolas Brulart de Sillery , qui avoit été fait Vice-chancelier deux ans auparavant , devoit , suivant une clause de ses lettres patentes , être revêtu de cette dignité , aussitôt après la mort de Bellievre. Ce dernier eut la consolation de laisser un fils digne de lui par ses vertus , qui avoit épousé la fille de Sillery.

Mort de Bellievre Chancelier de France.

Ce n'est pas la coutume que nos Rois rendent les derniers devoirs aux Cardinaux de l'Eglise Romaine , sur-tout lorsqu'ils sont étrangers. Cependant le Roi fit faire un service dans la cathédrale de Paris pour le Cardinal Baronius , comme on avoit fait tout récemment pour le Cardinal Tolet ; ce fut en considération des services qu'on dit que ces deux Cardinaux

Mort du Cardinal Baronius , & son éloge.

Tome X.

Gg

avoient

HISTOIRE  
IV.  
1607.

avoient rendus au Roi, en travaillant avec ardeur à lui rendre le Pape favorable après son abjuration. Baronius étoit d'une honnête famille de Sora dans la Campagne de Rome. Ayant achevé ses premières études, il s'appliqua à celle de l'histoire Ecclesiastique, & publia un martyrologe avec des notes très-savantes. Ensuite, pour donner des armes à l'Eglise Romaine contre les centuriateurs de Magdeburg, il composa ses annales Ecclesiastiques, après avoir consulté avec beaucoup de soin les historiens originaux, qu'il transcrit souvent mot pour mot. Dans tout le corps de cet Ouvrage, il s'efforce de prouver que le Pape a droit de commander souverainement à toutes les Eglises, & à toutes les Puissances du monde entier, en qualité de Vicaire de Dieu sur la terre, & en vertu d'un pouvoir donné par Jésus-Christ à S. Pierre. Baronius fut humble, & vécut dans le cardinalat, comme un simple particulier, sans se laisser aveugler par l'ambition, & par le desir de dominer. A la mort du Pape Clément VIII. les Cardinaux partagés en différentes factions, ayant enfin, après de grands mouvemens dans le conclave, jetté les yeux sur Baronius, il refusa constamment de se laisser conduire à l'Autel, ou à la chaire d'adoration, vers laquelle on l'entraînoit déjà. Il mourut dans sa soixante-neuvième année. On trouva dans ses papiers secrets un écrit, où il marquoit qu'il avoit composé ses annales Ecclesiastiques depuis son année climactérique, jusqu'à l'an 1607. au-dessous il avoit marqué l'année soixante-neuf, que Dieu lui avoit fait connoître en songe devoir être sa dernière année; révélation dont il avoit fait part à ses amis les plus intimes. Il mourut dans une grande tranquillité, conservant jusqu'au dernier soupir toute la vigueur de son esprit, & toutes les forces de son corps; à la réserve de son estomach, qui ne pouvoit plus digérer, & qui lui causoit de grandes douleurs. Ce mal, qui l'avoit rendu très-foible depuis plus d'un an, lui faisoit trouver du dégoût dans les alimens nécessaires à la vie. Les Cardinaux assistèrent à ses funérailles en robe violette. Son corps fut mis dans un coffre de cedre, couvert d'un cercueil de plomb revêtu de bois de sapin, & déposé dans l'Eglise de Sainte Marie in *Vallicella*; il y eut à ses obsèques un grand concours de peuple, attiré par la curiosité & par le desir de toucher les reliques d'un homme mort en odeur de sainteté.

Mort du  
Cardinal  
Charles  
de Lor-  
raine.

Cette même année le Cardinal Charles de Lorraine, fils de Charles Duc de Lorraine, & petit-fils de Henri II. Roi de France, du côté de la Princesse Claude, cessa de vivre, ou plutôt de souffrir. Il possédoit deux évêchés à la fois, celui de Metz, & celui de Strasbourg; fardeau que les plus forts ne se seroient pas crus capables de porter dans les premiers tems de l'Eglise.

Voyage  
des Fran-  
çois en  
Canada.

Il ne sera pas inutile à la postérité de rapporter ici un nouveau voyage des François en Canada, d'où ils revinrent cette année. Du Mont, ayant abandonné l'isle de Sainte-Croix l'année précédente, & transporté sa colonie à Port-Royal, où il fit un établissement, avoit eu soin à son retour en France, de se munir de toutes les choses nécessaires pour l'agrandissement de sa peuplade. Il embarqua cinquante hommes sur un vaisseau, pour aller retrouver ceux qu'il avoit laissés en Canada, suivant la promesse qu'il leur en

avoit

avoit faite. On mit à la tête de l'entreprise de Poirincourt Lieutenant de du Mont, qui après avoir été long-tems retenu par les vents contraires, mouilla enfin le 27. d'Août au Port-Royal, d'où de Pontgravé & Champplain lassés de l'attendre, & désespérant d'avoir du secours, étoient partis le quatre pour retourner en France. De Poirincourt, soupçonnant ce qui étoit arrivé, avoit envoyé devant lui Ralleau dans une chaloupe, pour les ramener. Son arrivée remplit de joye de Pontgravé, qui fit aussitôt route du côté de Port-Royal, où il s'aboucha avec de Poirincourt. Ils arrivèrent ensemble, que la saison étant trop avancée, pour pénétrer dans les terres, il falloit en attendant éprouver la bonté du terroir, en semant des grains, & parcourir le país aux environs pour découvrir les avantages qui pourroient s'y rencontrer. L'onze de Septembre Poirincourt visita l'Isle de Sainte-Croix, où du Mont avoit fait hyverner son équipage; & il vit qu'il y avoit eu cette année une grande abondance de bled, & de légumes.

Hérodote  
IV.  
1607.

Secondon & Messamouët sauvages, qu'on avoit connus dans les voyages précédens, monterent dans la chaloupe de Poirincourt. Etant arrivés à Chouacoet, ils saluerent Onemechin & Marchin, qui revenoient de couper les bleds. Ils se firent des préens réciproques. Messamouët donna à Onemechin des chaudrons, des haches, & des couteaux, dont Poirincourt lui avoit fait présent. Onemechin lui donna de son côté des citrouilles, du bled d'Inde, & des fèves du Bresil.

Après avoir navigé une lieüe, ils découvrirent une terre, qui outre un grand nombre de noyers & de chênes, portoit beaucoup de railins, de pois, & de citrouilles. Ayant pris terre, ils comptèrent jusqu'à deux cens sauvages, qui ne différent des animaux brutes, qu'en ce qu'ils reconnoissent un Roi, qu'ils appellent Quiothamenec. Ce barbare s'avança tranquillement vers les notres pour les considérer, ayant avec lui Cohouépech Roi d'un peuple voisin. On les reçut avec beaucoup de civilité. Le lendemain, les sauvages parurent en grand nombre, armés d'arcs & de flèches. Les notres crurent d'abord qu'ils étoient venus dans le dessein de les attaquer; mais ils se rassurèrent, en voyant que les ruisseaux dont la prairie étoit entrecoupée, les empêchoient de venir à eux. Les sauvages ne les laissèrent pas long-tems dans l'inquiétude; car ayant fait un monceau de leurs armes, ils se mirent à danser autour, comme pour témoigner leur joye. Poirincourt, soupçonnant de l'artifice dans cette conduite, prit avec lui huit Arquebusiers, & alla se cacher derrière un bois. Les sauvages s'étant apperçus qu'on leur dressoit des embûches, firent bonne contenance, & ne se retirèrent dans leurs cabanes, qu'après avoir achevé leurs danses.

Ce país n'est pas inculte. Les habitans coupent les arbres, & brûlent les branches entassées sur les troncs, qu'ils arrachent ainsi peu à peu. La terre étant échauffée & préparée de cette sorte, ils y jettent des semences: il y a de très-beaux pâturages, & le port est très-sûr; ce qui lui a fait donner par les François le nom de Beauport.

Le dernier jour de Septembre Poirincourt leva l'ancre; & ayant doublé



HABRI le cap de S. Louis, il mit à la voile pour le cap Blanc. Les vents l'obligerent de jeter l'ancre à cinq lieues en-deçà du cap Blanc, où il arriva à la faveur d'un bon vent, & de-là il se rendit à Malebarre. Ensuite ayant avancé six lieues, il fit jeter l'ancre près du rivage; le lendemain il naviga cinq lieues vers le Nord, & alla échouer sur des bancs de sable près d'un cap, à qui le danger, qu'on courut de faire naufrage, fit donner le nom de cap Batturier.

Le jour suivant il alla mouiller au port Fortuné, où ses compagnons avoient eu le malheur de périr. Les terres sont fort cultivées en cet endroit, & les côtes plantées de vignes; mais les habitans s'appliquent principalement à la culture du plat pays. Ils sont d'une couleur brune, & ne se couvrent que les parties naturelles avec des feuilles & des peaux; le reste du corps est nud. Ils tressent artistement leurs cheveux avec des plumes & de petits fruits. Leurs armes sont l'arc, les flèches, & une massue noïeuse. Tous égaux dans la paix, ils n'ont de Rois que pendant la guerre: aucun d'eux ne possède de terre que ce qu'il en faut, pour fournir à sa subsistance; ils bâtissent séparément, au bout de chaque champ, des cabanes assez grandes, d'une figure ronde, & couvertes de nattes. Dans ces cabanes il n'y a qu'un, ou deux lits placés sur des pieux élevés à un pied de terre. Leur nourriture est du bled d'Inde, qu'ils gardent ainsi pendant l'hiver; ils le couvrent de feuilles sèches, & l'enterrent ensuite dans des monceaux de sable qu'ils font sur le penchant des collines. La mer est fort poissonneuse sur leurs côtes, & il y a une grande quantité de marfotins, qui donnent la chasse jour & nuit aux petits poissons. Le nombre des coquillages & des huîtres y est infini; ils ont beaucoup d'oiseaux, & l'on trouve dans leur pays toutes les choses nécessaires à la vie.

Tandis que les François parcouroient le pays, les sauvages soupçonnerent qu'ils n'étoient venus que pour leur faire la guerre. Dans le dessein de les prévenir, ils abbatirent leurs cabanes, firent cacher leurs femmes & leurs enfans dans les bois, & mirent en sûreté leurs vivres, & tous leurs meubles, pour être plus en état d'attaquer & de se défendre. Poitrincourt, voyant que tous ces mouvemens se faisoient contre lui, donna ordre à son équipage de se retirer promptement à bord: mais quelques-uns n'écoulant point ses ordres, s'arrêtèrent jusque bien avant dans la nuit sous un pavillon, où ils furent percés de flèches par les sauvages qui survinrent; c'est ainsi qu'ils portèrent la peine de leur témérité. Poitrincourt éveillé au bruit, descendit à terre le plus promptement qu'il fut possible, pour venger la mort de ses gens; mais les sauvages se retirèrent avec une vitesse incroyable dans le lieu de leur retraite, dont ils connoissoient les détours, & que les étrangers ne pouvoient pénétrer.

Les François quitterent ce port malheureux, & firent voile vers Narambegue. Ils remarquerent en passant l'isle des Monts déserts, le cap de Cornelle, & plusieurs autres isles entre Quinibequi & Narambegue. Enfin le 14. de Novembre, leur vaisseau vint mouiller à Port-Royal. Peu de tems après, arriverent au même endroit dans leurs canots, quelques sauvages de Narambegue, sous la conduite d'Ovagimou. Ce sauvage étoit fort uni

avec

avec Bessabes, Chef de la rivière de Narambegue, qui lui avoit donné le corps d'un certain Panounia, tué dans une embuscade par les Almouchiquois. Ils alloient enterrer ce sauvage. Après l'avoir exposé, ils se noircirent le visage, pleurerent autour du mort, en jettant des cris affreux; & brûlerent sur le rivage avec beaucoup de tabac deux chiens, & tout ce qui avoit appartenu à Panounia. Le cadavre fut ensuite porté dans une cabane; ils l'envelopperent d'une couverture que les François leur avoient donnée, & lui mirent sur la tête un tissu de plumes, & des brassielets de différentes couleurs: dans cet équipage ils le mirent à genoux entre deux perches, & lui en passèrent une troisième sous les bras, pour le soutenir; les femmes célébrerent ces funeraillles par des cris lamentables. Pendant ce tems-là, Mabretou Roi de ce païs, animoit les assistants par un discours très-vif, à venger la mort de Panounia; après quoi ils emporterent le mort dans une autre cabane; & l'ayant une seconde fois purifié par la fumée du tabac, ils l'envelopperent avec soin dans une peau de bœuf, pour le conserver jusqu'à ce que les parens se fussent assemblés en plus grand nombre, afin que le frere du mort, qui étoit son plus proche parent, reçût plus de présens, selon la coutume de ces sauvages en pareille occasion.

Poitrincoeur passa l'hiver dans cet endroit: & de peur que l'oisiveté ne fût pernicieuse à ses soldats, il les employa à cultiver des jardins; leur fit aligner & nettoyer le chemin qui conduit à la rivière, construire des moulins à eau, & les occupa à la chasse des bêtes & des oiseaux. L'expérience leur apprit qu'il étoit inutile de semer les menus grains avant le mois de Mai.

Au commencement de Juin, les sauvages ligués contre les Almouchiquois, partirent sous la conduite de Sasinou & de Mabretou; tuèrent Onemechin & Marchin, & perdirent Sasinou leur Général dans le combat. Les nôtres ne firent rien de mémorable le reste de cette année; ils ne pensoient qu'à leur retour en France. Le 11. d'Août Champlain & ses compagnons partirent de Port-Royal, en rangeant la côte jusqu'à Campseau; de-là ayant commencé à faire voile vers la France le quatrième de Septembre, ils arrivèrent à S. Malo le dernier de ce mois.

La tristesse se répandit à la Cour au commencement de cette année 1608. parce qu'on désespéra dès lors de la vie de Henri de Bourbon Duc de Montpensier, les Médecins n'ayant pu venir à bout de guérir la blessure qu'il avoit reçue au siège de Dreux. Ce Prince, en ayant été incommodé pendant quatorze ans, avoit donné de tems en tems quelques espérances de guérison: mais le pus qui découloit continuellement de sa machoire inférieure, ayant gâté les parties nobles, il devint extrêmement sec & maigre; ce qui lui fit juger à lui-même qu'il n'avoit plus que peu de tems à vivre. Il n'avoit de sa femme Henriette Catherine de Joyeuse, qu'une fille âgée de deux ans, riche héritière que le Roi vouloit marier au Duc d'Orléans son fils, qui n'avoit pas encore un an. Sa Majesté voulant donner au Duc de Montpensier, qui ne pouvoit pas vivre long-tems, la consolation de voir ce mariage assuré, en arrêtant les articles du contract, elle le fit dresser & signer le 14. de Janvier. Le Roi lui-même, la Reine, le Duc &

HENRI  
IV.  
1607.

1608.  
Mort du  
Duc de  
Mont-  
pensier.

**Henri** la Duchesse de Montpensier, Marguerite de Valois, les Princes du Sang, & plusieurs Seigneurs assistèrent à cette cérémonie.  
**IV.**  
**1608.**

Le 13. de Février, le Duc de Montpensier fit un testament olographe, par lequel, en cas que la Princesse sa fille vint à décéder sans enfans, il donnoit le duché de Montpensier, le dauphiné d'Auvergne, le pais de Combrailles, Cluys, Thiern ou Thiers, & Montaigu en Combrailles, à la Duchesse son épouse; Dombes, le Beaujolois, ses autres châteaux, & domaines, au Duc d'Orléans, au défaut duquel il substitua le Dauphin, & les autres enfans du Roi. Le lendemain il donna par donation entre vifs, le duché de Saint-Fargeau, & tous ses autres biens au Duc d'Orléans, à l'exception de ceux qu'il avoit donnés à sa femme; ajoutant dans la donation, qu'en cas que ce Prince vint à mourir sans enfans, le Dauphin & ses enfans prendroient sa place, & à leur défaut, les autres enfans du Roi & de la Reine Marie.

Ayant ainsi mis ordre à ses affaires, ce Prince recommandable par l'assemblage de toutes les vertus, mourut le 27. de Février, emportant avec lui dans le tombeau les regrets de tous les gens de bien. Le Roi pleura la perte de ce grand homme, à qui l'État & lui-même avoient de très-grandes obligations. La douleur de sa mort fut générale à la Cour; & ses funérailles ayant été faites à Notre-Dame, avec presque autant de magnificence que celles de nos Rois, les Officiers de sa maison transporterent son corps à Champigny en Poitou, où il fut inhumé dans le tombeau de ses ancêtres.

Etablis-  
 sement des  
 Jésuites  
 dans le  
 Bearn.

Sur ces entrefaites, les Jésuites s'introduisirent dans le Bearn, au pied des Pyrénées. Le Roi avoit possédé ce pais, comme ses ancêtres, à titre de principauté souveraine, dans le tems qu'il n'étoit encore que Roi de Navarre. Les habitans de Bearn, presque tous Réformés, empêchoient aux Catholiques d'exercer publiquement leur Religion. Les sièges subalternes ressortissoient, comme aujourd'hui, à Pau, où il y avoit une cour souveraine (1). Henri en montant sur le trône, avoit comme réuni le Bearn à la Couronne, & il avoit ordonné par un Edit publié à Nantes, que dans toutes les provinces du Royaume, où les Protestans seroient en plus grand nombre que les Catholiques, l'exercice de la Religion de ces derniers seroit rétabli; desorte qu'ils pourroient rebâtir leurs Eglises, prêcher, & célébrer les saints Mystères.

Les Béarnois ne refusèrent pas de se conformer à cet Edit; ils se montrèrent même tout prêts à recevoir les Ecclésiastiques, à l'exception des Jésuites, qui, au sentiment des Protestans, étoient des émissaires de la faction Espagnole, des gens dévorés d'ambition, auteurs d'une Théologie équivoque & captieuse, enfin des perturbateurs du repos public. Le Parlement de Pau ayant député deux personnes de son corps vers sa Majesté, pour lui représenter qu'il étoit utile & même nécessaire, pour éloigner les troubles & les séditions, de ne pas permettre aux Jésuites de venir en Bearn, où ils étoient extrêmement haïs; le Roi leur fit réponse que ce qu'ils

(1) Elle a été érigée en Parlement en 1599.

qu'ils demandoient, étoit en leur pouvoir, & qu'il laissoit la cour maîtresse de faire ce qu'elle jugeroit à propos.

Henri  
IV.  
1608.

Ces députés ayant rapporté la réponse du Roi le 28. d'Octobre de l'année 1599. on rendit un arrêt, portant défenses aux Jésuites de faire aucune fonction Ecclésiastique dans toute l'étendue du Bearn, & d'y établir leur domicile. On y avertissoit aussi les Evêques, & autres que ce soin regardoit, de veiller à ce qu'il ne fût rien fait contre la teneur de l'arrêt.

Les Evêques ne voyoient qu'avec beaucoup de chagrin, les biens de l'Eglise entre les mains des sectaires, qui avoient une longue prescription à leur opposer. Il n'y avoit point d'espérance de rentrer dans ces biens, à moins que la face des choses ne vint à changer. On ne pouvoit se flatter de voir jamais arriver ce changement, si les Catholiques ne l'emportoient sur les Protestans par le nombre; & les Jésuites, comme ces peres l'avoient fait entendre à plusieurs Evêques, étoient les plus propres à procurer cette augmentation. Le Roi accorda enfin aux importunités de l'Evêque d'Oleron, un Edit du 20. de Février, qui cassant l'arrêt du Parlement de Pau, permettoit aux Jésuites d'entrer en Bearn, pour y faire toutes les fonctions Ecclésiastiques dans les deux diocèses du Bearn, avec la permission des Evêques, comme tous les autres Religieux.

Le Roi alla sur la fin de l'hyver à Fontainebleau, où il avoit déjà envoyé la Reine, qui étoit sur le point de faire ses couches. Le terme de sa grossesse étant expiré, elle mit au monde un troisième Prince, nommé d'abord le Duc d'Anjou, qu'on a dans la suite appelé Gaston. Ce Prince naquit le 26. d'Avril. Joinville met à pareil jour la naissance de Saint Louis, Chef de la maison de Bourbon. L'heureuse naissance du Duc d'Anjou fut un soulagement à la douleur qu'avoit causée la mort du Duc de Montpensier, dont la veuve sept mois après, eut encore à pleurer la perte de Henri de Joyeuse son pere.

Naissance  
du Duc  
d'Anjou.

Ce Seigneur qui étoit de la première distinction, s'étant dégoûté des honneurs & des plaisirs de la Cour, avoit quitté le monde pour se faire Capucin; nom qu'on a donné à ceux des Religieux de Saint François, qui avoient embrassé une vie plus austère, à cause de la grandeur extraordinaire de leurs capuchons. On l'avoit vu plusieurs fois revêtu de l'habit de l'Ordre, couvert du cilice, les pieds nus, célébrer les saints Mystères, & prêcher même avec applaudissement. Après avoir vécu plusieurs années dans cette grande ferveur, il voulut se rendre à Rome, afin d'y ménager les intérêts de l'Ordre; mais à peine avoit-il traversé les Alpes, qu'une fièvre violente l'emporta le 26. de Septembre. Son corps ayant été rapporté à Paris, les Capucins l'enterrent dans leur couvent.

Mort de  
Henri de  
Joyeuse  
Capucin.

Pendant que le Roi étoit à Fontainebleau, on y tint secrètement Conseil, pour porter la guerre hors du Royaume. Le Roi en étoit vivement sollicité. D'ailleurs, outre les avantages qu'on pouvoit en espérer, il y avoit encore de justes motifs de l'entreprendre. Le Duc de Savoye, Prince remuant, indigné de voir avec quel orgueil D. Pedre Enriquez d'Azevedo Comte de Fuentes, gouvernoit le Milanois, pressoit les François qui en avoient été les maîtres, de s'en remettre en possession, & de tirer vengeance

Négocia-  
tion avec  
le Duc de  
Savoye.

Tom. X.

Hh

geance

HENRI  
IV.  
1608.

Propo-  
sitions du  
Duc.

geance des Espagnols. Ce Prince avoit traité de cette affaire l'année précédente successivement avec les Cardinaux de Joyeuse & du Perron, lorsqu'ils passèrent par Turin, en revenant de Rome & de Venise. Il les avoit engagés d'en parler au Roi; il avoit même fait partir Gaspard Purpurat Colonel de l'Infanterie de Savoye, avec des instructions, pour expliquer au Roi les moyens de commencer l'entreprise.

Purpurat avoit ordre de dire à ce Prince, que le Duc livreroit un passage sur ses terres aux troupes Françoises, pour entrer dans le Milanois: qu'il avoit à sa dévotion les principaux de cette province, ennemis jurés du Comte de Fuentes: qu'il lui seroit facile de les mettre dans les intérêts du Roi, auquel il joindroit lui-même ses forces: qu'il demandoit, afin de tirer quelque avantage de cette expédition, qu'aussitôt après la prise de Milan, le Roi lui rendit la Bresse, le Bugey, le Val-Romey, & le bailliage de Gex: qu'il abandonnât la protection de Genève, & qu'il consentit à la réunion de ce pays au duché de Savoye: que le Roi lui permit aussi d'attaquer la Franche-Comté, & lui donnât promesse de renforcer ses troupes, s'il en étoit besoin: qu'on arrêât le mariage de la Princesse sa fille avec le Dauphin, ou du moins celui de la fille du Roi avec le Prince de Piémont son fils, comme un gage de l'alliance qu'il alloit contracter avec la France. Telles furent à peu près les propositions que le Duc de Savoye & le Duc de Nemours à sa sollicitation, firent à Villeroi dans les lettres qu'ils lui écrivirent sur ce sujet.

Le Duc de Nemours qui étoit de la maison de Savoye, s'étoit rendu à Turin, pour assister à la célébration du mariage des filles du Duc de Savoye, avec les Ducs de Mantouë & de Modene. Ceux qui étoient portés en France à seconder les vûes du Duc de Savoye, faisoient espérer qu'on en retireroit des avantages considérables. Ils disoient, pour appuyer leur sentiment: que la France étant remplie d'une grande quantité de Noblesse, elle étoit exposée à se voir déchirer par des factions, si on ne tenoit ses forces en haleine; comme un athlète trop bien nourri; étoit sujet à des maladies dangereuses, lorsqu'il restoit dans l'inaction: que si elle n'avoit point d'affaires au dehors, elle tourneroit ses armes contre son propre sein: qu'au reste elle ne manqueroit pas d'ennemis: que le Roi d'Espagne refuseroit inmanquablement de prêter l'oreille aux propositions qu'on lui feroit de retirer le comté d'Artois, en lui payant les sommes pour lesquelles on le lui avoit engagé: que ce Prince se feroit un scrupule de restituer la Navarre injustement envahie, le Royaume de Naples, le Milanois, Genes, & autres pays qui appartoient autrefois à nos Rois: qu'il avoit ajouté de nouvelles injures aux anciens outrages que la France avoit reçus de l'Espagne: que tout récemment on venoit d'y violer le Droit des gens dans la personne de Silly Comte de la Rochepot, Ambassadeur de France: que les Espagnols avoient séduit depuis peu Biron par d'artificieuses intrigues, & venoient de découvrir leurs dispositions à l'égard des François, par la tentative qu'ils avoient faite sur Marseille: que toutes ces raisons devoient engager le Roi à saisir l'occasion, & à profiter des conseils du Duc de Savoye: que l'année avoit été stérile dans le Milanois: qu'on y détectoit la dureté du Comte de Fuentes; & qu'enfin rien ne s'op-

pose-

poseroit aux efforts d'un Roi conquérant, qui demanderoit les armes à la main la restitution des Etats usurpés sur ses prédécesseurs.

Le Roi répondit à l'envoyé du Duc de Savoye ; qu'il louoit le courage de son maître, & qu'il faisoit beaucoup de cas de son alliance, qui pouvoit lui être avantageuse dans plusieurs grandes entreprises : qu'il recevoit ses offres avec beaucoup de joye : que pour ce qui regardoit Genève, il ne devoit pas attendre de lui qu'il donnât la moindre atteinte à la parole qu'il avoit donnée aux habitans de cette ville : qu'il verroit avec beaucoup de plaisir le mariage de sa fille avec le Prince de Piémont, s'accomplir après la réussite de l'expédition qu'on lui proposoit ; mais qu'il falloit sçavoir avant tout, quelles forces pouvoit avoir le Duc de Savoye, pour exécuter ce projet ; sur quels secours ce Prince pouvoit compter ; quelles assurances il avoit de l'affection des Milanois ; ce que penseroient les peuples voisins à cette occasion ; & sur-tout comment se termineroient les difficultés de la trêve des Pais-bas, qui s'augmentoient tous les jours, parce que si la guerre s'y renouvelloit, le Roi d'Espagne ne manqueroit pas d'y envoyer ses meilleures troupes : qu'enfin il étoit nécessaire de sçavoir ce que deviendroient les troupes Espagnoles, qui étoient en Savoye & dans le Milanois, & de quel côté tourneroit la flotte, qui venoit de quitter les côtes d'Espagne.

Le Colonel Purpurat ayant été renvoyé avec cette réponse, André de Cochefilet Sieur de Vaucelas, allié du Duc de Sully, fut envoyé vers le Duc de Savoye, pour le complimenter sur le mariage des Princesses avec les Ducs de Mantouë & de Modene. Il étoit outre cela chargé d'instructions secrètes, qu'il ne devoit communiquer qu'au Duc de Nemours. Il avoit ordre, après avoir témoigné à ce Prince une grande bienveillance de la part de Henri, de traiter en particulier avec lui sur ce qu'il avoit écrit à Villeroi, & de l'assurer que ses lettres avoient fait beaucoup de plaisir au Roi, qui n'avoit pas jugé à propos de rien résoudre, avant la conclusion de l'affaire des Pais-bas.

Vaucelas s'acquitta de sa commission, & représenta au Duc de Nemours, que les Provinces-Unies, ayant déjà obtenu la souveraineté, prétendoient encore se conserver la liberté de la navigation aux Indes orientales, sinon qu'elles préféreroient la guerre à la paix. Il ajouta que les Archiducs avoient envoyé en Espagne le Cordelier Jean Ney, pour sçavoir les intentions de Philippe ; qu'ainsi la paix & la guerre étoient encore incertaines : que si les Provinces-Unies prenoient ce dernier parti, les Espagnols ne manqueroient pas de se rendre dans les Pais-bas : qu'il arriveroit de-là que les autres Princes, auxquels la puissance de cette nation fière & entreprenante étoit suspecte, contens d'être délivrés de leurs craintes présentes & de jouir de la paix, ne voudroient pas s'engager dans une entreprise, dont l'événement étoit douteux : que si d'un autre côté on prolongeoit la trêve, les forces de l'Espagne réunies ensemble, leur donneroient de la jalousie, & les disposeroient aisément par la crainte du péril, à prêter l'oreille à ceux qui leur-conseilleroient la guerre : qu'ainsi il étoit à propos de ne rien précipiter, pour ne pas être obligé de laisser traîner des projets, auxquels on se seroit trop pressé de se prêter ; & de peur que le tems ne les decouvrit ;

Il h 2

HENRI  
IV.  
1608.  
Réponse  
du Roi.

Ce Prince  
député  
aux Ducs  
de Savoye  
& de Ne-  
mours.

HENRI  
IV.  
1608.

ou ne vint à rallentir l'ardeur des Confédérés : qu'outre cela le Roi avoit des soupçons assez bien fondés de la sincérité des démarches que faisoit le Duc de Savoie : qu'il étoit en bonne intelligence avec le Roi d'Espagne , qui avoit approuvé le mariage des deux Princesses ses filles , & qui donnoit au Duc de grandes marques d'affection : que par ce moyen leur amitié , qui avoit paru refroidie , s'étoit ranimée : que le Duc avoit donné toute sa confiance à Baretto , homme tout dévoué aux Espagnols , & pour qui il n'avoit rien de caché . Vaucelas avoit eu ordre de ne communiquer toutes ces choses qu'au seul Duc de Nemours , dont la fidélité étoit reconnue ; & de confier à sa prudence le soin de manier adroitement cette affaire , sans rien précipiter.

Propo-  
sitions fai-  
tes au  
Roi par  
l'Espa-  
gne.

Pendant que ces affaires se traitoient à Fontainebleau , soit que le Roi d'Espagne en fût instruit , soit qu'il se défîât du génie inquiet du Duc de Savoie , il envoya en France un Ambassadeur extraordinaire , suivi d'un cortège nombreux & magnifique . Pierre de Tolède , Grand d'Espagne , fut chargé de cette grande Ambassade . Ce Seigneur étoit allié à la Reine Marie , petite-fille du Grand Duc Côme de Medicis , qui avoit épousé Eléonore de la maison de Tolède . Son Ambassade rouloit uniquement sur deux points ; il avoit ordre de proposer le mariage de l'Infante avec le Dauphin , & d'offrir pour la dot de la Princesse , tous les droits de la maison d'Autriche sur les Pays-bas.

Le Roi d'Espagne se procuroit par-là de grands avantages pour le présent . Car en faisant espérer aux François de faire nn jour cette alliance , lorsque les parties auroient atteint l'âge requis par les loix , il étoit , en attendant , aux Provinces-Unies la protection du Roi , qui étoit leur appui le plus ferme : il éloignoit encore par ce moyen la nécessité d'accorder la paix à des peuples fiers d'avoir secouru le joug d'une légitime domination ; nécessité qui étoit un coup mortel à l'orgueil Espagnol . Outre cela , il venoit à bout , en adoucissant les François par l'espérance d'une nouvelle alliance , de rendre inutiles toutes les pratiques secrètes du Duc de Savoie :

Cette politique raffinée des Espagnols déplut au Roi , qui d'un côté ne voulant pas tromper ceux qui avoient de la confiance en lui , jugea d'un autre que ce seroit une tâche à sa gloire & à celle du nom François , de se ranger en vôte d'un mariage , du côté de l'Espagne , dans une affaire remise à son arbitrage . D'ailleurs la vicissitude des choses humaines lui fit considérer que l'âge du Prince & de la Princesse devant nécessairement différer cette alliance , il ne falloit pas abandonner le présent pour un avenir incertain.

Le Ministre Espagnol , n'ayant pû réussir de ce côté-là , pressa le Roi de se servir de son crédit auprès des Etats , pour les engager à ne demander dans les conditions de paix , que des choses qui ne deshonorassent pas le Roi d'Espagne . Il lui représenta que le Président Jeannin , son Ambassadeur au congrès à la Haye , étoit maître de la négociation : il se plaignoit même de l'affection marquée des François pour les Etats , ajoutant qu'il seroit plus à propos de la témoigner à un grand Roi , par une alliance ferme &

& durable. Ces démarches & ces plaintes ont fait conjecturer à plusieurs, que tout le but de cette superbe Ambassade, n'étoit que de faire soupçonner aux Etats que les François s'étoient réconciliés avec les Espagnols, en faveur du mariage proposé.

Hanna  
IV.  
1608.

Le Roi ne fut point ébranlé par les raisons de l'Ambassadeur, & ne démentit point, dans tout le cours de cette négociation, le caractère d'un Roi Très-Chrétien, qui ne devoit chercher que le repos & la tranquillité publique; c'est pourquoi le Président Jeannin étant revenu de la Haye, il l'y renvoya avec de plus amples pouvoirs, afin d'employer tous ses soins à conclure la paix, ou du moins à procurer une longue trêve. Pendant ce tems là, Pierre de Tolède s'acquittoit des ordres du Roi d'Espagne auprès des Archiducs, qui de leur côté rejettoient sur la lenteur Espagnole le long séjour en Espagne du Cordelier Ney, dont les Etats n'attendoient presque plus le retour.

Le Roi  
les rejeta.

Le tems de l'Ambassade de Rome étant prêt d'expirer, Charles de Neufville Sieur d'Allincour, avant de céder sa place à Savary Marquis de Breves, eut occasion de se trouver dans une cérémonie brillante. Alexandre Sforce Duc de Segny, Comte de Santa-fiore, & Jean-Antoine Orfino Duc de Santo-Gemini, tous deux de la première Noblesse de Rome, frappés de la grandeur François, avoient demandé comme une grace, que le Roi voulût bien leur donner le collier de l'Ordre du S. Esprit, dont les marques de distinction sont un collier de fleurs de lys & de flammes d'or entrelassées, & un cordon bleu de foye, au bout desquels pend une colombe d'or éployée en forme de croix, qui se porte aussi brodée en argent sur le côté gauche d'un manteau couleur de feu. Cet Ordre a été institué par Henri III. qui aimoit la pompe.

Le collier  
de l'Ordre  
du  
S. Esprit,  
donné à  
deux Sei-  
gneurs é-  
trangés.

Le Roi étoit dans le dessein de contenter ces deux Seigneurs; mais les statuts de l'Ordre, qui en excluoient les étrangers, s'y opposoient. Ainsi il fallut que le Pape relevât le Roi du serment qu'il avoit fait de les garder. D'Allincour fut chargé de donner pour le Roi le collier aux deux Ducs, qui se présentèrent le 14. de Mars au jour marqué, pour accompagner l'Ambassadeur François à l'Eglise de Saint Louis, où les François s'assemblent d'ordinaire, & qui parut très-propre à la cérémonie.

Dès qu'on eut averti l'Ambassadeur que tout étoit prêt, il vint accompagné des deux Candidats, & de plus de cinq cens Gentilshommes François & Italiens, précédés de tambours & de trompettes, d'une troupe de coureurs du Pape, & d'une compagnie de Suisses, tous habillés de foye. Les Cardinaux Colonna, Aquaviva, de Givry, Delfino, Bevilagua, Tosco, Gaetano, Cesis, & Pio, se trouverent à l'Eglise de Saint Louis. On avoit mis les armes de France sur la porte de cette Eglise, qui étoit tendue de tapisseries semées de fleurs de lys, & l'on y avoit dressé un trône devant lequel, quoiqu'il fût vuide, tout le monde faisoit en passant une inclination, comme si le Roi Très-Chrétien y eût été assis.

Montorio Evêque de Castro-novo, ayant officié en habits Pontificaux, d'Allincour alla prendre place à côté de l'Autel, où les Ducs de Segny. &



HISTOIRE  
IV.  
1698.

de Santo-Gemini furent conduits; ils prêtèrent le serment de l'Ordre l'un après l'autre, & le signèrent : ensuite d'Allincour leur ayant donné le collier, il les fit Chevaliers, & leur donna l'accolade. Ce fut la première fois que l'Ordre du Saint Esprit passa chez les étrangers. La magnificence de cette cérémonie frappa tellement les Romains, qu'on disoit que les François avoient pris Rome d'une manière très-agréable.

Ambassade  
de extra-  
ordinaire  
du Duc de  
Nevers à  
Rome.

D'Allincour étant revenu en France, le Duc de Nevers fut envoyé en Ambassade extraordinaire à Rome, pour porter le compliment d'obédience au nouveau Pape, qui avoit pris le nom de Paul V. On lui fit de grands honneurs sur son passage dans toutes les villes d'Italie. Les Ducs de Segny & de Santo-Gemini, qui venoient d'être faits Chevaliers de l'Ordre du Saint Esprit, le Prince Perreti, le Seigneur Victor neveu de sa Sainteté, & plusieurs Gentilshommes Romains, vinrent au-devant de lui, jusqu'à six milles de Rome. Il rencontra à Ponte-molle les Cardinaux Gallo, Delfino, Bevilagua, & Serafino, qui le conduisirent à l'hôtel de François de Savary de Breves, Ambassadeur ordinaire de France. Après s'y être reposé pendant quelque tems, il alla à l'audience du Pape, qui le reçut assis sur un trône, & il baisa les pieds de sa Sainteté.

Son en-  
trée.

Sept jours après, le 26. de Novembre, il sortit de la ville dans un carrosse fermé avec le Marquis de Breves, & se retira au palais de LeonStrozzi, à un mille de Rome. Ce fut en cet endroit qu'il prit le caractère d'Ambassadeur; il y reçut les visites & les complimens des Cardinaux assis sur un trône magnifique, ayant à ses côtés le Duc de Segny, les Marquis della Rouere, Palavicino, & Malaresta. Il s'y trouva aussi un grand nombre d'Evêques & d'Abbés. Jean-Baptiste Borghese frere de sa Sainteté, se rendit à ce palais, suivi des Seigneurs Romains, & des Gentilshommes les plus qualifiés de la ville, pour accompagner l'Ambassadeur dans son entrée, qui fut des plus éclatantes. Six trompettes & cent Chevaux-légers du Pape ouvrirent la marche : ensuite venoit le bagage de l'Ambassadeur, porté par trente-quatre mulets couverts d'étoffes de soye brochées d'or; leurs fers étoient d'argent, de même que les crochets qui servoient à retenir les balots liés de cordons d'or & de soye. Tous les Cardinaux paroissoient ensuite montés sur des mules couvertes de pourpre, suivis des cent Suisses de la garde du Pape, de douze tambours à cheval, & de quatre trompettes. Après eux marchaient les douze gardes de l'Ambassadeur, & autant de pages, avec cent trente Gentilshommes François, qui s'étoient mis à Marseille à sa suite. Derrière eux venoit le frere de sa Sainteté, devant qui deux Suisses portoient deux grandes épées. Enfin l'Ambassadeur paroissoit, monté sur un cheval de prix, précédé du grand Ecuyer du Pape, & de deux Maures, qui menaient deux chevaux blancs. L'Ambassadeur avoit à ses côtés les Patriarches de Jerusalem & d'Alexandrie. Le Marquis de Breves marchoit après, au milieu de plusieurs Archevêques; & une foule d'Abbés montés sur des mulets richement caparçonnés, fermoient la marche de l'Ambassade, qui entra dans Rome par la porte Anglique.

Le

Le Pape vit passer cette pompe de la fenêtre de son palais. Lorsqu'elle fut arrivée à la Basilique de S. Pierre, le canon retentit de tous côtés dans la ville, en signe de joye, L'Ambassadeur d'Espagne s'étoit mis avec le Cardinal Lapata sur un balcon, pour voir passer ce nombreux cortège. Enfin le Duc de Nevers fut conduit au palais de Rucellay, qu'on lui avoit préparé, tendu de superbes tapisseries, & magnifiquement meublé. Les tables y furent servies avec beaucoup de délicatesse.

Deux jours après Borghese se rendit au palais de l'Ambassadeur, pour l'accompagner au Vatican, où il devoit aller faire à sa Sainteté le compliment d'obédience. Chacun prit son rang dans l'ordre qu'on avoit observé trois jours auparavant, excepté que l'Ambassadeur, & les François qui l'accompagnoient, avoient changé d'habits. Ses domestiques portoient une livrée de soye noire brodée d'or; l'habillement du Duc de Nevers étoit parsemé d'une grande quantité de diamans d'un éclat éblouissant. Il montoit un cheval blanc, dont les fers, les épérons, les étriers, & le harnois étoient d'or.

Étant entré dans le palais du Vatican, il fut conduit par les deux Patriarches dans la sale Royale, où le saint Pere étoit assis sur un trône, autour duquel il y avoit un grand nombre de Cardinaux. Alors le Duc de Nevers, ayant baissé les pieds de sa Sainteté, suivant la coutume, lui présenta les lettres du Roi. Le Maître des cérémonies fit ensuite asseoir l'Ambassadeur, avec le Marquis de Breves. Maurice Bressius expliqua alors le sujet de l'Ambassade dans un discours Latin, qu'il finit par de grandes félicitations, & de vives protestations de respect de la part du Roi envers sa Sainteté. Strozzi ayant répondu pour le Pape, le Duc de Nevers alla une seconde fois rendre ses hommages à Dieu, en se prosternant aux pieds de son Vicaire. Sa Sainteté congédia ensuite l'assemblée, & se retira d'un pas grave dans sa chambre, suivi de l'Ambassadeur, qui portoit la queue de sa robe de pourpre. Ce Seigneur, ayant achevé son Ambassade, partit de Rome, après y avoir séjourné quelques jours, qu'il passa dans les festins.

Pendant que les François, sous des apparences de triomphe, donnoient à Rome des marques d'une servile dépendance, Paul V. vengeoit à Paris, par la main du Roi même, l'affront qu'on avoit fait à sa maison. Barthélemy Lancelque de Siéne, fourbe accompli, homme de petite taille, qui n'avoit pas l'air assez relevé pour en imposer, commençant à être trop connu dans l'Italie, qu'il avoit parcourue toute entière, se rendit en France. Il amusa d'abord le peuple par de grandes promesses, comme font tous les charlatans, vendant des remèdes inconnus pour des maladies invétérées. Il se vantoit d'avoir l'art de faire retrouver ce qu'on avoit perdu, & de découvrir les trésors cachés. Ayant gagné beaucoup d'argent par ces moyens, il logea une maison à Paris: il fit répandre bientôt dans les jeux publics & autres endroits, par Paul Larena & Julien Lasci, confidens & complices de sa fourberie, des bruits sours, qu'il étoit arrivé dans cette ville un neveu du Pape, appelé Barthélemy Borghese, qui aimoit la bonne chère & la

HENRI  
IV.  
1608.

Histoire  
du faux  
Borghese.

HENRI  
IV.  
1608.

la dépense , pour laquelle on lui faisoit toucher de Rome de grandes sommes d'argent à Paris.

Lancelque, pour faire réussir ses desseins, prit le nom de Borghese, & se donna pour le neveu du Pape. Sa magnificence, ses habits, ses discours, sa suite éblouirent facilement le peuple. Ce fourbe jôia si bien son personnage, qu'il y eut des gens assez crédules, pour lui prêter considérablement. Il acheta bientôt un équipage, des chevaux, prit des domestiques, & mena si bien la vie d'un jeune homme de qualité qui se ruine par ses profusions, qu'il s'étoit déjà fait connoître des gens du premier rang, auxquels il donnoit même à manger.

Le Nonce du Pape, ne pouvant souffrir que cet imposteur, abusant de la crédulité du peuple, deshonorât plus long-tems le nom qu'il s'étoit donné, obtint du Roi la permission de le faire arrêter, avec ceux qui étoient les complices de sa fourberie. Il fut mis en prison, d'où, voyant que son affaire étoit désespérée, il écrivit au Roi & à la Reine, assurant leurs Majestés qu'il étoit Barthélemi Borghese: il demanda qu'on suspendit les poursuites contre lui, jusqu'à ce que le Pape eût fait réponse à ses lettres. Il en écrivit deux, & même trois dans le même stile, aussi impertinentes, qu'elles étoient remplies d'impudence. Le Pape, irrité de l'effronterie de ce misérable, ne cessa de faire agir le Nonce auprès du Roi, que les commissaires nommés pour juger cette affaire, n'eussent condamné le faux Borghese à faire amende honorable devant l'Eglise de Notre-Dame, & l'hôtel du Nonce, pour être ensuite conduit au supplice, pendu, & jetté dans le feu. Larena fut condamné aux galères, & Lasçi qui étoit Dominicain, à demander pardon en présence des juges, d'avoir fréquenté des scélérats & répandu de faux bruits. Il fut ensuite enfermé pour le reste de ses jours dans un couvent de son Ordre.

Grand  
déborde-  
ment de  
la Loire.

L'hiver fut extrêmement rude cette année; les carosses & les voitures passoient sur la Seine, dont la glace étoit assez forte pour les soutenir. La Loire s'étant dégelée, fit des ravages étonnans; les levées furent rompues, les bleds arrachés, le bétail & les troupeaux noyés, les arbres déracinés, les maisons détruites, & les ponts emportés.

Mort de  
Nicolas  
Rapin.

Le premier jour de Février, Nicolas Rapin, natif de Fontenay-le-Comte en Poitou, grand Prévôt de la Connétablie, mourut âgé de soixante-huit ans. Il avoit l'esprit si agréable, que les gens de goût disoient de lui, qu'il étoit le seul qui eût le talent de bien rendre en François les bons mots des anciens Poètes. On peut ajoûter qu'il s'est fort distingué entre ceux qui ont essayé d'allier les graces de la Poésie, avec la barbarie & la rudesse de notre langage vulgaire, si toutefois il est possible d'acquérir quelque gloire en ce genre.

Erection  
du duché  
de Fron-  
sac.

Le 18. de Février, le Parlement confirma par arrêt les lettres patentes, par lesquelles le Roi érigeoit en duché-pairie, le marquisat de Fronsac, en faveur de François d'Orleans Comte de S. Paul, à qui sa femme l'avoit apporté en mariage. Cette dignité devoit passer à son fils Eléonor, & à ses enfans de l'un & de l'autre sexe sans distinction.

Le

Le 14. de Mars, le Parlement enrégistra les lettres de création de grand-Voyer de France; charge que le Duc de Sully s'étoit fait donner par le Roi dès l'année 1599. Les Voyers particuliers exerçoient auparavant cette charge, chacun dans leurs villes, ou dans la banlieue: mais la plupart, soit par faveur, soit par avarice, négligeoient le devoir de leur charge; en sorte que l'on voyoit par-tout les rues défigurées par des bornes, des auvents, & des saillies. Cette raison fit que le Duc de Sully persuada aisément au Roi, qui aimoit les bâtimens, de donner cet Edit. Si ce Seigneur en a tiré quelques avantages, il a d'un autre côté beaucoup contribué à l'ornement des villes.

HENRI  
IV.  
1608.  
Création  
de la  
charge  
de grand  
Voyer en  
France.

Le deuxième de Juillet on enrégistra au Parlement des lettres patentes du Roi, qui conservoit à la terre de Montpensier le titre de duché-pairie, en faveur de la Princesse Marie, fille du feu Duc de Montpensier, des enfans qu'elle auroit, & de la Duchesse d'Alainville sa mere, avec les conditions portées au testament du Duc son pere.

Le 15. du même mois fut enrégistré un Edit, qui défendoit aux Procureurs fiscaux de s'emparer pour le Roi, par droit d'aubaine, des biens des Gênois qui viendroient à mourir en France; ce qui seroit aussi observé à l'égard des François qui décéderoient à Genève.

Edit en  
faveur  
des Gé-  
nois.

Le huitième d'Août, le Parlement ratifia la permission, que le Roi avoit accordée à Charles Marchant, autrefois marchand de bois de charpente, & alors Commandant des trois cens Archers du guet de la ville de Paris, de construire un pont, & de bâtir dessus des deux côtés, des maisons, depuis le grand Châtelet, jusqu'à la tour de l'horloge du palais.

Permif-  
sion de  
bâtir le  
pont au  
Châtelet.

*Fin du premier Livre.*



S U I T E  
D E  
L'HISTOIRE  
D E  
JAQUES AUGUSTE  
DE THOU.  
PAR NICOLAS RIGAULT.  
LIVRE DEUXIEME.  
S O M M A I R E.

*N*égociation pour la trêve entre l'Espagne & les Provinces-Unies. Conclusion de la trêve. Les Etats accordent la liberté de conscience aux Catholiques, à la prière du Roi. Invention des Lunettes d'approche. Mort de Joseph Scaliger & de Charles de l'Escluse. Etablissement des Freres de la Charité à Paris. Union des comtés d'Auvergne & de Clermont à la Couronne. Banqueroutier puni. Edit contre les duels. Mariages du Prince de Condé & du Duc de Vendôme. On censure à Rome l'Histoire du Président de Thou, & l'Arrêt du Parlement rendu contre Jean Gbafstel. Suite du voyage des François en Canada.

HENRI  
IV.  
1609.  
Suite de  
la négocia-  
tion.  
pour la  
trêve entre  
l'Es-  
pagne &  
les Pro-  
vinces-  
Unies.



**L**E commencement de l'année suivante vit enfin terminer par une trêve, la guerre des Pais-bas ; affaire importante, dont divers obstacles avoient jusqu'alors suspendu la conclusion (1). Henri IV. eut tant de part au succès de cette négociation par sa prudence & par son crédit, qu'on peut regarder la trêve dont il s'agit, comme une affaire qui concerne la France. Ce Prince avoit souhaité que ses alliés, qui l'avoient secouru de troupes & d'argent dans les occasions, fussent compris dans le traité de paix conclu à Vervins, entre la France & l'Espagne. Il avoit même pressé vivement la Reine Elisabeth, son ancienne amie, dont

(1) Voy, la fin du livre CXXXVIII. de l'histoire de M. de Thou.

dont l'alliance lui avoit été si avantageuse, d'accéder à ce traité. Les conditions proposées par le Roi d'Espagne, sembloient assez raisonnables; mais cette Princesse comptoit peu sur la bonne foi de Philippe. Henri vouloit procurer aux Provinces-Unies une paix solide & durable, mais on ne put jamais engager Philippe, aigri contre les Hollandois, à traiter avec des peuples qu'il se flatoit de subjuguier aisément, dès que la paix qu'il devoit faire avec la France, les auroit privés de nos secours. Les Etats de leur côté avoient beaucoup d'éloignement pour une paix, qui les mettroit dans le moindre péril de rentrer sous la domination Espagnole; ils étoient d'ailleurs fortifiés par la Reine Elisabeth dans la résolution de ne point traiter avec l'Espagne. Cette Princesse promettoit de leur fournir tous les secours nécessaires, & s'engageoit à ne jamais entrer dans aucune négociation de paix sans leur participation.

La paix s'étoit conclue à Vervins, sans que le Roi de France se fût engagé à rien qui pût porter préjudice aux Hollandois, à quoi certainement il n'auroit jamais pu se résoudre. Il fut seulement stipulé qu'il ne leur donneroit aucun secours; cependant lorsqu'il signa le traité, & qu'il fit serment d'en observer les conditions, il mit à cet article une clause, par laquelle il dit qu'il n'entendoit pas s'engager à ne point payer aux Etats les sommes qu'ils lui avoient prêtées: il agit de bonne foi dans l'exécution du traité, & ne fit dans la suite rien d'autre en leur faveur, que de tâcher de leur procurer la paix à des conditions les plus favorables qu'il seroit possible. Mais ce Prince d'un esprit pénétrant, s'aperçut bientôt qu'on le jôloit; les complots du Maréchal de Biron, séduit par les intrigues des Espagnols, lui firent entrevoir que Philippe excitoit sourdement les François à la révolte. C'est pourquoi après avoir heureusement étouffé la dangereuse conspiration de ce Seigneur, il crut devoir prendre d'autres mesures, & donna ouvertement aux Etats de si puissans secours, que l'Espagne désespéra tout à fait du succès de la guerre, ou n'en attendit que de foibles avantages.

Ce changement fut cause que les Espagnols commencèrent à parler de paix; ils répandirent d'abord des bruits confus à ce sujet, & parlèrent de traiter avec les Etats-Généraux, comme avec des peuples libres. Ces ouvertures de paix devoient être d'autant plus agréables à des gens lassés d'une si longue guerre, qu'elle devoit avoir tous les avantages d'une victoire complète. On pressentit d'abord les dispositions de quelques-uns, principalement du Prince d'Orange, de Guillaume de Nassau son parent, & de Barneveldt. On fit ensuite entrer les Syndics des Provinces-Unies dans cette négociation, & l'on résolut d'avoir une entrevue avec les députés des Archiducs. Mais avant de s'assembler, on jugea à propos d'envoyer des Ambassadeurs au Roi de France, & à Jaques Roi d'Angleterre, qui venoit de succéder à Elisabeth, afin de les informer des résolutions des Etats. Henri, outre Elie de la Place de Ruffly, qui avoit succédé à Buzanval dans l'emploi d'Ambassadeur ordinaire de France à la Haye, y envoya en qualité d'Ambassadeur extraordinaire le Président Jeannin, l'un des principaux membres de son Conseil privé. Le Roi d'Angleterre joignoit

Henri IV.  
1609.  
Zèle & droiture  
du Roi  
Henri  
envers  
les Hol-  
landois.

**Hans :** aussi au Chevalier Winwood, un Ambassadeur extraordinaire, qui fut le  
**IV.** Chevalier Richard Spencer. Ces deux Rois vouloient travailler de concert  
**1609.** à procurer à leurs alliés une paix avantageuse, ou du moins empêcher  
 qu'on ne les trompât, sous des apparences de paix & de liberté.

Les Etats honorés de l'éclat de cette Ambassade, & soutenus de la présence & de l'habileté des Ambassadeurs, jugerent à propos, pour assurer davantage la foi des traités, de faire une étroite alliance avec les deux Rois, & de les engager à se rendre garans de la paix, qu'on alloit conclure avec les Espagnols. Ayant fait entendre aux Ambassadeurs qu'ils le souhaitoient avec ardeur, les François n'en parurent point éloignés ; mais les Anglois s'excusèrent sous divers prétextes, de conclure cette alliance, & traînerent la chose en longueur. Les Etats fatigués de ces délais, pressèrent nos Ambassadeurs de traiter avec eux, sans attendre la conclusion de la paix avec les Espagnols ; ils disoient que ce traité seroit la gloire & le soutien de leur République, & qu'ils ne doutoient pas que les Anglois ne consentissent facilement à y accéder, aussitôt qu'il seroit arrêté.

Traité  
de ce  
Prince  
avec les  
Provinces.  
U.  
nies.

On signa donc le 23. de Janvier des articles, par lesquels le Roi prenoit les Provinces-Unies sous sa protection, promettant de travailler sincèrement à leur procurer la paix à des conditions avantageuses ; de leur donner dix mille hommes d'Infanterie, en cas que la paix fût violée, & que l'infracteur refusât de faire satisfaction. Il s'engagea à leur envoyer même, en cas de besoin, eu cependant égard à l'état de ses affaires, de plus puissans secours de troupes, dont les fraix lui seroient remboursés après la guerre, s'ils excédoient ceux qu'exigeroit le secours des dix mille hommes. Les Etats de leur côté s'obligèrent à donner au Roi, s'il en avoit besoin, envers & contre quelques Princes que ce fût, un secours de cinq mille hommes de pied à leurs dépens, ou une flotte équivalente, & même de plus grands secours, aux mêmes conditions dont on étoit convenu, par rapport aux troupes du Roi.

Autre  
traité des  
Etats  
avec  
l'Angl.  
terre.

Les Etats transigerent d'abord le 26. de Juin avec les Anglois, pour les sommes qu'ils en avoient empruntées : peu de tems après, ils conclurent avec eux un traité, qui devoit avoir lieu, si la paix se faisoit ; il contenoit les mêmes conditions que le précédent traité avec la France, excepté que les secours promis de part & d'autre, n'étoient pas de moitié si considérables.

Mes-  
telligences  
dans  
les es-  
prits.

Pendant qu'on travailloit aux préliminaires de la paix, plusieurs personnes publioient dans les Provinces-Unies, que cette négociation n'étoit qu'un artifice des Espagnols ; que leurs vûes, en offrant la liberté & la paix, ne tendoient qu'à diviser par des motifs d'intérêts particuliers, des provinces jusqu'alors unies, pour soutenir contre eux la guerre. On répandoit fourdement des bruits injurieux sur le compte de ceux qui étoient d'un avis contraire. On les accusoit de trahir la République, séduits par les largesses des Espagnols ; ou d'embrasser une ombre de paix, en se laissant aveugler par la passion qu'ils avoient de voir la fin de la guerre. On disoit par-tout que sous le nom flateur de liberté, on préparoit au peuple de funestes chaînes.

La

La crainte de ces maux , & les intrigues de quelques personnes , qui trouvoient plus d'avantages dans la guerre que dans la paix , furent sur le point de diviser les Provinces-Unies. On alléguoit de fortes raisons de part & d'autre. Ceux qui vouloient la paix , soutenoient qu'on n'étoit plus en état de continuer la guerre , qui depuis quarante ans avoit abattu les forces des Etats Généraux : que leurs finances , qui sont le nerf de la guerre , étoient entièrement épuisées : que leur crédit étoit ruiné : que les Princes leurs alliés se laissoient de fournir des secours : que le Roi de la Grande-Bretagne avoit résolu de ne plus faire aucune dépense en leur faveur : que le Roi de France étoit à la vérité assez puissant pour le faire ; mais qu'il ne voudroit pas lui seul supporter tout le poids de la guerre. „ A „ quoi d'ailleurs , ajoutoient-ils , nous serviront de plus grands secours de la part des deux Rois , sinon à différer notre perte , puisque nous sommes toujours menacés d'une ruine prochaine , & que nous n'avons aucune „ espérance de nous en garantir entièrement ? Car si les deux Rois vou- „ loient réunir leurs armes , ils auroient sans doute plus de forces qu'il n'en „ faudroit pour chasser les Espagnols , même des Pais-bas qu'ils occupent , & „ d'où ils font perpétuellement des courses dans le voisinage. Mais pres- „ sés plusieurs fois d'unir leurs forces , ils ont toujours refusé de le faire ; „ ils ont préféré la tranquillité de leurs Etats aux intérêts d'un peuple étran- „ ger , & aux hazards d'une guerre périlleuse. Leur intelligence n'est pas „ outre cela si bien affermie , qu'après la victoire ils pussent s'accorder sur „ le partage des conquêtes : aucun d'eux sans doute n'abandonnera à l'autre „ tous les fruits de la victoire ; tous deux au contraire croiront qu'il est „ de leur intérêt de donner , à fraix communs , de foibles secours aux E- „ tats , afin de les mettre en état de se soutenir plus long-tems contre les „ Espagnols. Mais n'est-ce pas une situation bien fâcheuse de voir dépen- „ dre nos forces des caprices d'autrui ? On nous offre des conditions aussi „ avantageuses que nous pouvons les souhaiter : une victoire pleine & en- „ tière ne pourroit nous faire espérer une paix plus glorieuse ; les Archi- „ ducs tant en leur nom , qu'en celui du Roi d'Espagne , sont prêts de re- „ connoître la liberté des Provinces-Unies & la souveraineté des Etats- „ Généraux. Enfin les Rois , dont nous avons éprouvé l'amitié , nous „ consistent d'accepter cette paix , & s'offrent d'en être les garans. Nous „ reste-t-il quelque sujet de crainte après une telle promesse ? „

Ceux au contraire qui vouloient la guerre , soupçonnoient de la fraude & de l'artifice dans toutes ces promesses. Ils disoient qu'il n'étoit pas vraisemblable , qu'un Roi si puissant , ou une nation si fière , qui avoient formé le projet chimérique de la Monarchie universelle , voulussent consentir à un traité , qui leur attireroit le mépris des autres Princes , donneroit atteinte à la réputation de leurs Généraux , feroit voir la foiblesse de leurs troupes , & ne pourroit qu'avilir la gloire du nom Espagnol ; motifs qui devoient détourner le Roi d'Espagne de conclure la paix. Ils ajoutoient que la puissance des Provinces-Unies s'étoit augmentée dans les guerres précédentes : que les villes s'étoient peuplées & enrichies : que les impôts

HANNE  
IV.  
1609.  
Raisons  
pour &  
contre la  
paix.



ERRAT  
IV.  
1609.

mis à l'occasion de la guerre, & qui avoient suffi à des dépenses si considérables, ne subsisteroient plus dès qu'elle seroit finie : que néanmoins on seroit toujours dans la nécessité de faire les mêmes dépenses, puisqu'il faudroit conserver des garnisons dans les villes, qui par la nature des lieux sont toutes places frontières : qu'il étoit à craindre que la paix & l'oïssiveté ne troublassent l'union, que le péril commun & le soin de se défendre avoient toujours maintenu parmi eux, & que le relâchement, que la sécurité causée par la paix alloit introduire dans la discipline, ne fit bientôt reparoître les inimitiés, les jalousies, & les haines, soit des particuliers, soit des villes, soit des provinces ; mouvemens que la guerre avoit plutôt assoupis qu'étouffés entièrement : sur-tout qu'il falloit appréhender que la discorde ne vint à renverser leur République. Ils disoient encore que leurs principales forces consistant dans le commerce & dans la navigation, par l'habileté de leurs pilotes & l'adresse de leurs matelots, toutes ces forces seroient ruinées, dès qu'il n'y auroit plus d'occasion de les entretenir par des combats de mer : qu'elles passeroient aux Espagnols, qui étoient toujours à portée d'exercer leur industrie, & d'attaquer les vaisseaux des autres nations : que par le grand nombre de leurs matelots, de leurs navires, de leurs Officiers de mer, & par l'étendue de leur commerce, il leur seroit aisé de ruiner entièrement celui des Hollandois : qu'ils le feroient sans scrupule, parce qu'ils ne manqueroient pas de donner à cette perfidie le nom de sage politique, de droits souverains, & de juste vengeance contre des peuples rebelles.

Fâcheux  
soupçons.

Telles étoient les raisons alléguées de part & d'autre dans l'assemblée des Etats. On semoit dans toutes les villes parmi le peuple des libelles, dans lesquels on proscrivoit presque ceux qui pensoient différemment. On en vint jusqu'à soupçonner les Ambassadeurs des deux Rois, & les deux Rois eux-mêmes ; soupçon qui fut augmenté par l'arrivée en France de Pierre de Toledé, Ambassadeur d'Espagne auprès de Henri, pour renouveler l'alliance des deux Couronnes. L'Ambassade de Ferdinand de Giron en Angleterre pour le même sujet, donna aussi lieu aux soupçons des Etats, par rapport au Roi Jaques.

Eloignement du  
Prince  
d'Orange  
pour la  
paix.

Maurice Prince d'Orange, étoit à la tête de ceux qui rejetoient la paix à quelques conditions qu'on voulût la leur donner. Ce Prince illustre par les services que son pere avoit rendus à la République, & par ses propres exploits, avoit tout ce qui étoit nécessaire pour faire un grand Capitaine, le courage, la prudence, & le bonheur. Fier de ces qualités que la paix alloit rendre inutiles, il disoit & faisoit publier dans des écrits, que les offres des Espagnols étoient autant de pièges tendus à la liberté des Provinces-Unies, & des artifices dangereux dont il falloit se défier. Il avoit mis dans son parti bien des gens qui aimoient la patrie ; & s'il avoit voulu se soutenir par la force des armes, tous les Officiers & les soldats, qui ne demandoient que la guerre, se seroient sans doute rangés de son côté. Déjà dans quelques provinces, plusieurs villes, & la Zélande entière, se déclaroient pour ce parti. Les principaux négocians que le commerce des Indes enrichissoit

beau-

beaucoup, & qui sont fort accrédités dans les Provinces-Unies, le soutenoient hautement. Mais le plus grand obstacle à la paix, étoit la haine invétérée des Hollandois pour les Espagnols; animosité que les artifices cruels, dont ces derniers se servent pour tirer vengeance de leurs ennemis, avoit fait naître dans l'esprit de ces peuples. Tout cela retardoit extrêmement le succès de la négociation; on auroit perdu toute espérance d'en retirer aucun fruit, si ceux qui jugeoient la paix nécessaire à leur patrie, appuyés de l'autorité, de la prudence, & de la fermeté des Ambassadeurs, n'eussent engagé les autres, presque malgré eux, à suivre leurs avis.

HENRI  
IV.  
1602

Il survint encore de nouvelles difficultés. La plupart souhaitoient une paix entière, & ne vouloient pas entendre parler de trêve; les Espagnols au contraire ne desiroient qu'une trêve, & tâchoient d'éloigner la paix. Enfin par le conseil, & par les sollicitations des Ambassadeurs, on commença à traiter des conditions d'une trêve. Le Président Jeannin, Chef de l'Ambassade de France, dicta la forme, dans laquelle on devoit dresser le traité, qui étoit: que les Archiducs déclarassent qu'ils traitoient avec les Provinces-Unies, comme avec des peuples libres. Il naissoit à chaque instant des obstacles. Les Archiducs demandoient comme un préliminaire, que l'exercice public de la Religion Catholique fût permis dans toute l'étendue des Provinces-Unies; les Ambassadeurs François appuyoient fortement cette demande, tandis que les Catholiques du pais dissimuloient prudemment leurs desirs à ce sujet. Les députés des Etats, soutenus des Ambassadeurs d'Angleterre, se défendoient hautement de souscrire à cette condition. Ils s'écrièrent dans l'assemblée, que c'étoit leur demander qu'ils accordassent à leur ennemi le moyen de s'introduire dans le cœur de leurs provinces: qu'on portoit par ce moyen des coups dangereux à cette liberté, pour laquelle ils avoient sacrifié leurs biens & leurs vies: que c'étoit sapper par les fondemens leur République naissante. Enfin les choses en vinrent au point que les plus prudens jugèrent qu'il faudroit abandonner la négociation, si l'on persistoit à vouloir obtenir le libre exercice de la Religion Catholique. Ainsi les agens des Archiducs furent contraints de se désister de cette demande. A l'égard des Ambassadeurs de France, les principaux membres des Provinces-Unies leur promirent de les contenter sur ce sujet, après la conclusion de la trêve, autant que la sûreté publique pourroit le permettre.

Nouvel.  
les diffi-  
cultés  
dans la  
négocia-  
tion.

Il s'éleva ensuite dans le congrès une contestation aussi vive que la première, au sujet de la liberté des Etats & de la souveraineté de leurs provinces. Ils vouloient exprimer ce qui concernoit ces deux articles en termes si fastueux, qu'il sembloit qu'outre leur propre sûreté & celle de leurs descendans, ils avoient encore en vû de faire sentir à l'Espagne toute la honte qu'elle s'étoit attirée dans cette guerre, dont l'événement lui étoit si désavantageux. Les Espagnols étoient bien éloignés de plier en cette occasion; ils vouloient au contraire dresser ces articles, de manière qu'on y apperçût encore des traces de leur ancienne possession: ils ne refusoient pas de reconnoître la liberté des Provinces-Unies, mais ils prétendoient s'ex-  
pri-

Autre  
différend.

H x x x i  
I v.  
1609.

Raïsons  
du Prési-  
dent  
Jeannin à  
cette oc-  
casion.

primer sur cela en termes si équivoques & si captieux, qu'ils faisoient entendre que l'on n'avoit accordé cette liberté, que comme une grace, dans le dessein de pouvoir dire un jour qu'elle étoit expirée avec la trêve, lorsqu'il s'en présenteroit une occasion favorable.

La haine se réveilla de part & d'autre avec encore plus de fureur. On répandit parmi le peuple jaloux de sa liberté, des écrits contenant les motifs que j'ai rapportés ci dessus, pour empêcher la conclusion de la trêve. Mais le Président Jeannin réfuta ces raisons avec beaucoup de force. Il dit que les Etats devoient se contenter que l'Espagne les reconnoît libres dans la forme proposée au commencement du congrès, & sous la garantie de deux puissans Monarques: qu'on vouloit exiger inutilement des Espagnols, qu'ils marquassent expressément qu'ils reconnoissoient les Etats libres pour toujours: que la seule expression de liberté suffisoit pour la signifier pleine, entière, & indéfinie: que n'étant ni une concession, ni une grace, mais un droit légitime, acquis par la force des armes justement prises par des peuples pour venger leurs injures, & confirmé par une longue possession, il n'étoit pas nécessaire d'employer une formule de reconnaissance plus expresse & plus positive: que toutes ces formalités paroïtroient encore plus inutiles, si l'on faisoit attention que par une loi fondamentale de tous les Royaumes, les Princes ne pouvoient au préjudice de leurs successeurs, démembrer aucune partie de leurs Etats, ou les aliéner par aucun traité: qu'ainsi, quoique le Roi d'Espagne, ou les Archiducs cédaissent pour toujours leurs droits sur les Provinces-Unies, supposé qu'ils y en eussent encore, ces prétendus droits ne passeroient pas moins dans toute leur force aux successeurs de ces Princes: que la sûreté de ces sortes d'affaires n'étoit pas tant fondée sur la foi des traités, que sur le bonheur des armes: qu'une trêve, faite par un Roi avec des peuples autrefois sujets de sa Couronne, après de longues & de sanglantes guerres, se changeoit enfin en une paix tacite, parce qu'il étoit plus facile à un Souverain de supporter la perte, qu'il pouvoit se dissimuler en quelque façon, que de s'en voir arracher l'aveu: que c'étoit ainsi que les Suisses, ayant pris autrefois les armes pour s'affranchir de la tyrannie des Gouverneurs Impériaux, avoient enfin après une longue guerre établi leur République, à la faveur d'une trêve moins honorable, que celle qu'on proposoit aujourd'hui.

Il ajouta que les Etats pouvoient espérer les mêmes avantages dans une affaire si semblable: qu'à la vérité la trêve avoit ses dangers; mais que la guerre en seroit naître de plus certains, & en plus grand nombre: qu'on pouvoit parer les périls de la trêve par la prudence, la vigilance, & avec les forces des Etats. Mais que dans la situation présente des Provinces-Unies, il n'y avoit pas moyen d'éviter les dangers de la guerre, ni de les surmonter sans des secours étrangers. Il leur dit encore, pour les engager à ne pas balancer plus long-tems, qu'ils pouvoient compter sur la parole & la religion des Archiducs: ce qui seroit la sûreté de la trêve: que c'étoit à leur sollicitation que le Roi d'Espagne s'étoit déterminé à traiter avec les Etats-Généraux: que le crédit des Rois leurs alliés seroit d'un grand poids pour l'observation du traité: qu'ils devoient donc se déterminer, parce que

s'ils

s'ils laissent une fois échapper l'occasion favorable qui se présenteoit, ils la chercheroient inutilement dans la suite. Ce fut ainsi que, par le conseil de nos Ambassadeurs, l'article de la liberté fut conçu dans une simple énonciation de la chose; & l'on passa aux autres articles.

La navigation aux Indes souffrit de grandes difficultés. Les Espagnols, féconds en chimères, ne voulant pas que la concession de la souveraineté, qu'ils ne prétendoient céder que comme une grâce aux Provinces-Unies, fût entièrement gratuite, demandoient en dédommagement, que les États consentissent à ne point commercer aux Indes. Ils alléguoient pour raisons, que ces pays ayant été découverts par les Espagnols, qui en étoient les maîtres depuis long-tems, avec l'agrément du saint Siège, ils en avoient acquis la propriété par cette possession.

Les États rejetterent cette condition avec opiniâtreté; ils dirent qu'ils étoient libres, malgré les Espagnols, & par un droit qui étoit propre aux Provinces-Unies: qu'ainsi ils ne consentiroient jamais à se priver des avantages de la société civile: qu'entre tous les bienfaits de la nature, dont Dieu étoit l'auteur, un des plus considérables étoit de réunir, à la faveur des vents, les nations des différentes parties de l'univers: que ces vents soufflant de tous les endroits du monde, c'étoit une marque que tous les peuples de la terre pouvoient aller les uns chez les autres: que la mer étant commune à tous les hommes par le Droit des gens, elle ne pouvoit être acquise en souveraineté, ni en vertu de la coutume, ni par la prescription: qu'il seroit contre toute raison de dire que ce vaste océan faisoit partie d'un seul Royaume, qui n'étoit pas d'ailleurs d'une si grande étendue: que les Espagnols s'attribuoient faussement la découverte des Indes, qui avoient été connues de tous les commerçans un peu hardis, depuis tant de siècles: que l'autorité du Pape, malgré la puissance temporelle, qu'il prétend avoir sur la terre entière, puissance que les gens les plus éclairés lui refusent, ne devoit pas prévaloir au Droit constant & invariable de la nature & des gens: que la longue possession des Espagnols n'ayant aucun fondement, elle ne devoit être regardée que comme une longue usurpation.

Ils ajoutèrent qu'elle n'avoit pas été si continuë, qu'elle n'eût été depuis cent ans troublée par les François & les Anglois: que si c'étoit avec justice qu'on attaquoit les nations qui interdissoient le commerce de leur pays aux autres peuples, la guerre étoit encore plus juste contre des hommes, qui forçoient un pays qui ne leur appartenoit en aucune manière, à ne commercer qu'avec eux, & qui en fermoient l'entrée pour y exercer une criante monopole à l'égard du reste du monde: qu'il étoit contre la raison & contre la bienséance de vouloir ôter à des gens comme si c'étoient des bannis, la liberté d'aller & de commercer dans un pays, lors même qu'on souhaitoit de conclure avec eux une longue trêve, ou la paix; qu'enfin, les Espagnols se monstroient à découvert: qu'ils n'avoient si facilement accordé aux États la souveraineté, avec des titres & des marques de grandeur, que pour les priver de la chose qui constitue la liberté, & qui en est comme le sceau.

Tome X.

Kk

Ils

MARK  
I VI  
1609.

Demande  
del'Espa-  
gne tou-  
chant la  
naviga-  
tion aux  
Indes.

HENRI  
IV.  
1609.

Ils disoient encore qu'on appercevoit aisément le but de cette politique Espagnole, qui ne tendoit qu'à rendre inutile, & méprisable à ses voisins, une nation qui se verroit renfermée dans les bornes étroites de son pays, où elle seroit continuellement dans une extrême disette; nation d'ailleurs puissante sur la mer, formidable à l'Espagne sur l'Océan & dans les Indes, & par conséquent utile à toutes les autres nations: que les Espagnols se ressourussent qu'ils avoient à traiter, non avec des sujets, mais avec des peuples libres, qui vouloient agir librement: que leur résolution étoit prise, & que si l'Espagne refusoit d'y souscrire, il falloit recommencer la guerre.

Ouvrage  
de Hugue  
Grotius  
sur la li-  
berté de  
la navi-  
gation.

Ce fut ainsi que les députés des Etats parlerent en faveur de la liberté de leurs provinces. Hugue Grotius, qui étoit Fiscal de la Cour de justice d'Hollande, & dont nous aurons occasion de parler dans la suite, a écrit sur cette matière un petit Ouvrage ingénieux, intitulé: *Mare liberum*. Il y rapporte les sentimens des Théologiens à ce sujet, d'Alphonse de Castro, de Gabriel Vasquez, tous deux Espagnols, & du Cardinal Thomas Gaetan. Il se fert de leur décision, pour montrer la folie de ceux qui prétendent qu'il n'y a que les Espagnols qui aient droit de commercer aux Indes, ou qu'ils ont pu dépouiller les Princes Indiens de leurs Etats.

Ces contestations faisant désespérer de conclure la trêve, tant que l'Espagne s'obstineroit à refuser aux Etats la liberté de la navigation & du commerce des Indes, les Archiducs envoyèrent en Espagne le Cordelier Ney, l'un de leurs députés au congrès, pour exposer de vive voix à Philippe les difficultés que ce refus faisoit naître. Cet agent, ayant été retenu pendant un an par ce Prince, dont la lenteur étoit extrême, suivant l'usage des Espagnols, rapporta enfin la réponse du Roi. Peu de jours après son arrivée, les Ambassadeurs des deux Rois de France & d'Angleterre, qui discutoient les intérêts des deux partis, se rendirent à Anvers, où ils eurent quelques conférences ensemble. Les Archiducs promettoient au nom du Roi d'Espagne, qu'on ne troubleroit en aucune manière les Etats dans le commerce des Indes, ajoutant que Philippe, pour certaines raisons qu'il importoit peu aux Etats de connoître, ne vouloit pas qu'il fût fait mention des Indes dans les articles de la trêve, & qu'il n'y avoit que ces motifs particuliers, qui lui avoient fait prendre cette résolution.

Les Etats de leur côté disoient que plus on faisoit de difficultés, pour ne pas insérer ce point dans le traité, plus il étoit nécessaire de l'y exprimer clairement. Ils ne voulurent jamais rien relâcher sur cet article: mais on trouva un moyen, pour accorder le différend; ce fut de mettre dans le traité qu'ils consentoient à la trêve, à condition qu'ils auroient la liberté de commerce par tout où bon leur sembleroit. Les agens des Archiducs, au nom du Roi d'Espagne, devoient reconnoître que cet article regardoit le commerce des Indes. Les Ambassadeurs des Rois promirent de se rendre garans en bonne forme, que tout ce qui concernoit le commerce des Indes, seroit observé aussi régulièrement, que si on en étoit convenu expressément par écrit; & que si l'on donnoit atteinte à la foi du traité, leurs maîtres

en-

enverroient des secours aux Etats. Cet expédient ayant eu l'approbation des deux partis, le traité fut enfin conclu & signé; & les Ambassadeurs fixèrent le tems de la trêve à l'espace de douze années.

Les Archiducs avoient demandé, que l'on permit aux vaisseaux marchands qui mouilleroient sur les côtes de Zélande, de remonter l'Escaut jusqu'à Anvers, pour y vendre leurs marchandises; mais les Zélandois ne voulurent jamais rien relâcher d'un droit si avantageux à leur province, quoique les députés des autres provinces y consentissent, & que les Ambassadeurs fussent d'avis de contenter les Archiducs. Cette affaire n'ayant pu se terminer, on la remit à un autre tems, après la publication de la trêve, dans l'espérance que la douceur de la paix concilieroit les esprits de part & d'autre. Ce fut le moyen dont on se servit pour lever les autres difficultés, qui se rencontroient dans la plupart des articles: on convint que toutes indécisives qu'elles étoient, elles n'empêcheroient pas la conclusion de la trêve; ainsi n'y ayant plus d'obstacle, le traité fut dressé le 9. d'Avril, & les *Pacta conventa* se trouverent au nombre de trente-huit articles, lesquels furent signés par le Président Jeannin, & Elie de la Place de Ruffy, Ambassadeur de France; par les Chevaliers Richard Spencer, & Rodolphe Winwood, Ambassadeurs d'Angleterre. Après eux signèrent Ambroise Spinola Marquis de Venafro, le Président Jean Richardot, Jean Mancidor Secrétaire de sa Majesté Catholique, le pere Jean Ney, & Louis Verreycken (1), agens des Archiducs Albert & Isabelle, tant pour ces Princes que pour le Roi d'Espagne, Guillaume-Louis, Comte de Nassau (2), Walraven de Brederode-Vianen, Corneille de Gendt (3), Jean d'Olden Barnevelt (4), Jaques de Maldereau (5), Gerard de Renesse (6) Gellius Hillema (7), Jean Sloeth (8), & Abel Coenders (9) signèrent pour les Etats, dont ils étoient agens.

La trêve ayant été publiée le même jour, le peuple fit éclater sa joye; le bruit des clairons, des trompettes & de l'artillerie, annonça l'heureuse fin de la guerre. Les Ambassadeurs de France obtinrent en même tems qu'on ne changeroit rien à la Religion dans quelques bourgs du Brabant, qui appartenoient aux Etats, & qu'on n'y introduiroit point d'autre culte que la Religion Catholique, qui y avoit toujours été en usage. Les Etats & le Prince d'Orange promirent seulement de bonche; d'observer la parole qu'ils en avoient donnée. Nos Ambassadeurs dressèrent un écrit qu'ils signèrent, par lequel le Roi promettoit de son côté d'employer les plus fortes instances, pour engager les Etats à remédier à ce qui pourroit arriver de contraire à leur promesse sur ce sujet.

Cette

- |                                                                                              |                                              |
|----------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------|
| (1) Il étoit Audancier.                                                                      | (5) Premier Président au Conseil de Zélande. |
| (2) Gouverneur de Frise.                                                                     | (6) Sieur de la Aa.                          |
| (3) Vicomte & Juge de Nimégue.                                                               | (7) Conseiller de Frise.                     |
| (4) Jean d'Olden Barnevelt, Garde du grand sceau & Pensionnaire de Hollande & de West-Frise. | (8) Sieur de Sallick.                        |
|                                                                                              | (9) De Halpen.                               |

HENRI  
IV.  
1609.

Trêve  
conclue  
entre  
l'Espagne  
& les E-  
tats-Gé-  
néraux.

HENRI IV.  
1609.  
Acte de  
garantie  
en confir-  
mation  
du trai-  
té.

Cette grande affaire ayant été terminée, les Ambassadeurs des deux Rois de France & d'Angleterre furent priés de venir à la Haye, pour confirmer la foi du traité, signé au nom du Roi d'Espagne & des Archiducs. Ces Ministres s'y étant rendus, on dressa le 17. de Juin l'acte de garantie, à peu près dans ces termes: qu'on ne dérogeoit point aux conventions faites l'année précédente entre les deux Rois & les Etats; qu'au contraire, elle seroient aussi inviolablement observées, que si elles étoient expressément renouvelées: qu'en cas que le Roi d'Espagne ou les Archiducs violassent la trêve, qu'ils empêchassent, ou souffrissent que l'on empêchât la liberté du commerce aux Indes, par rapport aux Etats, ou autres qui sont ou seront leurs alliés, les deux Rois s'engageoient à leur envoyer les secours mentionnés au traité: que les Provinces-Unies ne pourroient, pendant la trêve, traiter en aucune manière avec le Roi d'Espagne ni avec les Archiducs, sans l'avis ou le consentement des deux Rois, qui de leur côté n'entreroient en aucune négociation au désavantage des Etats-Généraux.

Henril V.  
engage  
les Etats  
à accor-  
der la li-  
berté de  
conscien-  
ce aux  
Catholi-  
ques.

Après qu'on eut réglé toutes ces choses, le Président Jeannin parla de la Religion. Il dit qu'il y avoit encore un point, que le Roi son maître souhaitoit avec beaucoup d'ardeur qu'on lui accordât: qu'il demandoit qu'on permît aux Catholiques soumis aux Etats, de professer la Religion de leurs peres: que ce Prince, qui étoit Catholique, souhaitoit qu'on donnât à ceux qui professoient sa Religion dans les Provinces-Unies, la permission qu'il avoit accordée aux François qui suivoient la Religion des Etats: que sa Majesté lui avoit ordonné de ne parler de cette affaire qu'après la conclusion de la trêve, afin que ce qu'ils accorderoient aux Catholiques à sa considération, fût censé avoir été accordé librement & sans contrainte: qu'il ne s'étoit déterminé à leur faire cette demande qu'en vû du grand nombre de Catholiques répandus dans les Provinces-Unies: que ce seroit traiter inhumainement ces membres de la République, qui avoient supporté courageusement avec les autres les malheurs d'une longue guerre, que de les empêcher de jouir de la paix & des avantages d'une liberté qui devoit être le fruit de leurs travaux, & d'en jouir dans le sein de leur patrie, pour laquelle ils avoient tant de fois exposé leur vie dans les combats. Car comment, ajouta-t-il, goûteroient-ils les douceurs de la paix, & feroient-ils usage de leur liberté, si le seul exercice de leur Religion les rendoit coupables de trahison envers l'Etat?

„ Vous sçavez, continua le Président, quels troubles peut enfanter la  
„ privation de liberté en fait de Religion? N'est-ce pas cette dureté des Es-  
„ pagnols qui vous a mis contre eux les armes à la main? Voyez couler  
„ les larmes d'une multitude de citoyens, qui souffrent avec patience le  
„ changement de domination, mais qui brûlent en secret du desir de pro-  
„ fesser leur Religion. Voilà le motif des prières qu'ils vous font par ma-  
„ voix; ne les poussez point dans le désespoir. N'est-il pas plus glorieux  
„ de se laisser fléchir par les larmes, que d'être obligé de céder à la force?  
„ Est-il nécessaire de vous retracer l'image des guerres sanglantes, que la  
„ pri-

„ privation de la liberté de conscience a malheureusement allumées dans la  
 „ Chrétienté? Vous ne pouvez ignorer que cette dure contrainte a tou-  
 „ jours été la source des plus grands malheurs. Oui, c'est par ces eve-  
 „ nemens tragiques, que Dieu a voulu faire connoître que les différends  
 „ de Religion ne s'appaient ni par la guerre, ni par les supplices; mais  
 „ plutôt en obtenant de la bonté divine, par des œuvres de charité les uns  
 „ envers les autres, qu'elle éclaire les Princes & les autres hommes char-  
 „ gés de la conduite des peuples, pour chercher de concert avec le pere  
 „ commun des Fidèles, les remèdes que les saints Peres nous ont ensei-  
 „ gnés pour ces sortes de maux. En attendant cet heureux tems, le Roi  
 „ mon maître, faisant observer l'Edit en faveur des Protestans François,  
 „ entretient l'union entre eux & les Catholiques dans les mêmes villes, &  
 „ souvent sous le même toit. Sa Majesté a trouvé par cette conduite le  
 „ moyen de calmer les esprits, que la guerre avoit aigris. Ses soins ont  
 „ eu le succès qu'il s'en étoit proposé. Les plus éclairés d'entre les deux  
 „ partis ne desirent rien avec plus d'ardeur, que de se voir réunis dans  
 „ la même Communion & de n'avoir plus aucun sujet de haine & de scan-  
 „ dale. „

Le Président ajouta que comme cet expédient avoit réussi au Roi, sa  
 Majesté leur conseilloit, comme à ses amis & ses alliés, de s'en servir;  
 sur-tout ayant des raisons en particulier de se déterminer à suivre un avis si  
 salutaire: que le Roi avoit bien plus de droit de défendre dans son Royaume  
 l'exercice d'une autre Religion que celle qu'il y avoit trouvée établie  
 à son avènement à la Couronne, & qu'il avoit confirmée lui-même, que  
 les Etats n'en avoient pour proscrire une Religion reçue & pratiquée dans  
 leurs provinces, long-tems avant que la leur y fût introduite: que sa Ma-  
 jesté ne seroit qu'user de ses droits, en ne souffrant dans la France que la  
 Religion qu'il professoit; mais que ce Prince étoit trop sage, pour mettre  
 le Royaume en danger, en exerçant ses droits à la rigueur, au lieu de pren-  
 dre des voyes douces & conformes à sa clémence: que la République de  
 Hollande étant composée de membres de l'une & de l'autre Religion, qui  
 avoient tous ensemble contribué unanimement de leurs forces, de leur cou-  
 rage, & de leurs richesses pour assurer la liberté commune, il y auroit de  
 l'injustice de la part des Réformés, qui sont en plus grand nombre, de se  
 prévaloir de cet avantage pour interdire à leurs compatriotes l'exercice  
 d'une Religion, qui leur étoit plus chère que la liberté: qu'outre ces rai-  
 sons, les Etats avoient encore de puissans motifs de se laisser fléchir en  
 faveur des Catholiques: que leur refuser la liberté de conscience, c'étoit  
 donner l'exemple aux Princes Catholiques de fermer l'oreille aux prières  
 des Protestans: que les Etats devoient prendre garde de faire revivre par  
 leur inflexibilité le système de ceux, qui croient qu'il est permis de con-  
 traire par la voye des armes, les foibles à embrasser la Religion du plus  
 fort: que ce sentiment odieux avoit poussé des Souverains à mettre le fer  
 à la main à des peuples entiers, pour s'égorger inhumainement les uns &  
 les autres: qu'au reste on pouvoit en toute sûreté accorder la liberté de



HABRI  
IV.  
1609.

conscience à des concitoyens, d'un zèle reconnu, qui avoient partagé les périls de la guerre, qui long-tems privés de cette liberté, en avoient rejeté la faute sur le malheur des tems plutôt que sur le gouvernement, & avoient mieux aimé cacher la douleur qu'ils en ressentoient, que de déranger l'harmonie de la République par le moindre murmure; dans l'espérance néanmoins de jouir un jour de la paix avec les autres, après avoir partagé les malheurs de la guerre.

„ Si leur attente étoit trompée, ajouta-t-il, il en arriveroit, ou qu'em-  
 „ portés par un zèle indiscret, ils auroient recours à la force pour tirer  
 „ raison de la violence qu'on exerceroit à leur égard, ou qu'ils abandonne-  
 „ roient peu à peu leur Religion, mettroient Dieu en oubli, & se plon-  
 „ geroient dans l'impiété, plus pernicieuse à la République que toute  
 „ sorte de superstitions : car le superstitieux est toujours dans la crain-  
 „ te ; & après s'être mis à couvert des châtimens des hommes, il croit  
 „ toujours ne pouvoir se soustraire à la vengeance divine, qui lui cause  
 „ de plus grandes frayeurs. Pénétré de cette crainte salutaire, il obéit  
 „ aux loix, & ne se livre pas si aisément au crime qu'un scélé-  
 „ rat, qui sans crainte & sans espérance après la mort, ne re-  
 „ garde comme criminel & honteux que ce qu'il ne peut dérober  
 „ aux yeux de la justice humaine, ou ce qui peut lui attirer des châ-  
 „ timens.

„ Ces raisons, poursuivit-il, doivent suffire aux Etats, pour les engager  
 „ à contenter les Catholiques. Le Roi, ayant bien prévu que sa deman-  
 „ de trouveroit de l'opposition, n'a pas voulu mettre le trouble dans  
 „ la République ; c'est pour cela qu'il a jugé à propos de restreindre sa  
 „ prière en faveur des Catholiques. Sa Majesté ne demande pas qu'on  
 „ leur accorde la liberté de professer publiquement leur Religion, mais  
 „ qu'on leur permette seulement de le faire en particulier dans leurs mai-  
 „ sons, sans les inquiéter sur ce sujet. Si les Etats jugent cette tolérance  
 „ préjudiciable à la République, le Roi consent qu'on prenne de justes  
 „ mesures, pour obvier à tous les inconvéniens qui pourroient arriver à  
 „ cette occasion. „

Il ajouta qu'on pouvoit, par exemple, exiger de tout Ecclésiastique, avant de lui permettre de s'établir dans les terres de la République, qu'il déclarât son nom & son domicile, & qu'il donnât une personne de sa connoissance, qui répondît de ses mœurs & de sa fidélité : que cette indulgence des Etats, qui ne pouvoit entraîner rien de funeste, seroit regardée par les Catholiques, comme une grace signalée, qui les lieroit plus fortement à la République : que le Roi de son côté auroit de grandes obligations aux Etats, & leur sçautoit bon gré de suivre prudemment le sage conseil qu'il leur donnoit : que si les Etats persis-  
 „ toient à refuser à leurs citoyens une demande si juste, il croiroit tou-  
 „ jours qu'ils auroient lieu d'appréhender quelque chose de fâcheux : qu'il con-  
 „ seilloit cependant aux Catholiques, quelle que pût être la résolution des  
 „ Etats, de souffrir en patience, & de conspirer de tout leur pouvoir à con-  
 „ ser-

server la paix: que s'ils venoient à remuer, il jugeoit plus à propos de les punir, que de les traiter favorablement. HARRIV.  
IV.  
1609.

Le Président Jeannin ayant parlé avec beaucoup de force, il fit écrire ce qu'il avoit dit, pour donner aux Etats le moyen d'y faire plus d'attention. Les Etats comprirent que le Roi n'avoit fait que ce que sa Religion & sa gloire exigeoient de lui. Les députés des provinces, qui furent priés de dire leurs avis, répondirent que la chose méritoit de sérieuses réflexions. La plupart dirent qu'on ne pouvoit publier une loi en faveur des Catholiques, sans exposer la République à un péril évident. Quelques-uns furent d'avis d'user de tolérance, alléguant pour raison qu'on ne pouvoit avec bienséance refuser cette grâce aux prières d'un grand Roi leur allié, & à la fidélité de leurs compatriotes, qui avoient partagé les périls de la guerre avec les Protestans. Il est certain que les Magistrats eurent égard au sentiment de ces derniers, & que dans la plupart des lieux ils relâchèrent beaucoup de leur sévérité envers les Catholiques.

Ce ne fut pas seulement en cette occasion que le Président Jeannin fit paroître une habileté consommée; sa prudence éclata dans tout le cours de la négociation. Les instructions des Ministres Espagnols, qui par hazard, ou plutôt à dessein furent laissées à la Haye, dans la maison où logeoit le Président Richardot, & qui furent ensuite répandues dans le public à l'occasion de l'interruption des conférences, causée par le retardement du pere Ney, sont une preuve certaine de la dextérité de ce Ministre: car les Archiducs recomandoient dans ces instructions à Richardot & à leurs autres députés de faire tous leurs efforts pour se concilier la bienveillance & l'amitié de ce sage négociateur.

Après avoir parlé de la trêve des Pays-bas, comme d'un ouvrage de la France, je vais rapporter ici l'invention d'un instrument utile pour l'observation des objets éloignés. Nous devons aux Flamans cette invention, qui fut bien-tôt portée en France, & pratiquée par nos ouvriers. L'instrument dont il s'agit, est composé d'un tuyau, aux deux extrémités duquel il y a deux verres bien nets, tous deux plats d'un côté; mais de l'autre, l'un est convexe, le second est concave. On approche de l'œil ce dernier, qui recevant (1) les espèces des objets grossies par le convexe, sur lequel les plus éloignées se peignent, les fait passer dans l'œil, de manière que l'on peut facilement distinguer de loin les traits d'une personne & les caractères de l'écriture.

Invention des lunettes d'approche.

Cet instrument ayant été apporté en Italie, Galilée Galilei, Gentilhomme Florentin, fit sur ce modèle une lunette d'approche pour son usage avec tant de soin, qu'elle faisoit paroître les objets cent fois plus grands & trente fois plus proches, que si on les voyoit simplement des yeux. Il découvrit dans la lune d'autres tâches que celles qu'on y avoit vûes de tout tems: elles étoient plus petites que les anciennes; mais en si grand nombre, que la face la plus éclairée de la lune en étoit, pour ainsi dire, toute couverte.

Celle de Galilée Galilei. Ses découvertes.

(1) Rigault explique ici cet effet de la Dioptrique, selon les idées de la vieille Philosophie.

MONTE  
1V.  
1609.

te. Il composa un livre, où il prétendit que le corps de cet astre n'étoit ni parfaitement rond, ni fluide, mais raboteux en différens endroits, & inégal, tantôt par des hauteurs semblables à des montagnes, tantôt par de profondes vallées.

Il avança aussi que la voye lactée n'étoit autre chose qu'une quantité innombrable d'étoiles. Ce fameux Astronome découvrit les quatre satellites de Jupiter; découverte qui étonna le monde sçavant. Ces planètes sont disposées à distances, tantôt égales, tantôt inégales, suivant une ligne droite, parallèle à l'Ecliptique; leurs directions & leurs rétrogradations suivent les directions & les rétrogradations de Jupiter. Preuve certaine qu'outre les sept planètes connues, il y a au-dessous du ciel des étoiles fixes, & encore d'autres astres qu'on ne peut appercevoir qu'avec le télescope. Galilée appella, *Cosmiques* ou de *Medicis*, ces nouvelles planètes, du nom de Cosme II. de la maison de Medicis, Grand-Duc de Toscane, auquel il dédia son livre des Observations.

Opi-  
nions de  
cet Astro-  
nome  
contref-  
ecies,

Cette découverte fit beaucoup d'honneur à Galilée, malgré tout ce que put lui opposer Kepler, dans une dissertation qu'il publia l'année suivante. Il prétendit que la lunette d'approche n'étoit pas une si grande nouveauté; & que Jean-Baptiste Porta Napolitain en avoit eu le secret: que Pythagore & Plutarque avoient déjà expliqué la cause des taches de la lune: qu'à l'égard des nouvelles planètes, on pouvoit soupçonner Galilée d'avoir cru voir ce qu'il n'avoit pas vu. Appuyé de l'autorité du sçavant Kepler, François Sittius, quoique Florentin, n'a pas balancé à ôter du ciel ces nouvelles planètes de Medicis, qui n'étoient, selon lui, que l'effet de la réfraction des rayons de Jupiter à travers l'atmosphère. Il prétendoit que cette réfraction faisoit paroître ces planètes, par le moyen du verre lenticulaire, qui y aidoit encore: qu'ainsi ce n'étoit qu'une imagination, & qu'ils n'existoient pas plus que les parielies & les paraselenes (1). Malgré tout ce qu'on opposa à Galilée, Simon Marius de Guntzenhausen assura sérieusement quatre ans après, qu'observant en Allemagne avec la lunette d'approche la planète de Jupiter, à peu près dans le même tems que Galilée l'observoit en Italie, il avoit fait la même découverte autour de cet astre. Ils ne différencient entre eux qu'en ce que l'Allemand dit, que ces nouvelles planètes ne sont pas toujours dans la ligne droite, tirée par le centre de Jupiter, parallèle à l'Ecliptique, mais tantôt au Nord & tantôt au Midi. Il ajoute, que charmé de cette découverte, il avoit observé pendant plusieurs nuits les mouvemens & les distances de ces nouveaux astres. Après leur avoir assigné un cercle suivant ses observations, il publia un livre intitulé: *Mundus Jovialis*, dans lequel il s'accorde avec Galilée. Il y dit encore que la lunette d'approche lui a fait voir que toutes les étoiles & les planètes étincellent, à l'exception de la lune; & que les planètes & les autres grandes étoiles sont parfaitement rondes. Enfin, il parle d'étoiles que Galilée n'a point découvertes. Il est étonnant que les hommes étant aussi

Et soutie-  
nues par  
Marius  
de Gunt-  
zenhaus-  
sen.

(1) Les parielies sont les images du soleil, qui se peignent dans un nuage. Les paraselenes sont les images de la lune.

aussi curieux qu'ils le font, y ayant d'ailleurs tant de choses à observer dans le ciel, on n'ait pas fait jusqu'ici plus de découvertes, avec un instrument d'une si grande utilité.

HARVEY  
IV.  
1609.

Joseph Scaliger, qui s'étoit acquis une si grande réputation dans le monde entier par sa profonde littérature en tout genre, mourut cette année dans les Pais-bas, âgé de soixante-neuf ans. Ce sçavant homme, qui étoit le dixième des enfans de sa mere, étoit resté seul de quatre freres qu'il avoit eus. Il étoit de la ville d'Agen, fils de Jule Scaliger (1), Médecin, qui s'est rendu célèbre par son habileté dans toutes les sciences. Le pere & le fils eurent des talens, qui leur étoient si propres à chacun d'eux en particulier, qu'on ne peut les comparer ensemble. Nicolas le Fevre a dit d'eux, que personne n'étoit jamais parvenu au point où ces deux grands hommes avoient atteint dans les sciences. Outre les talens de l'esprit, ils avoient une grande probité, & ils vécurent tous deux avec beaucoup d'honneur. On leur a reproché de s'être laissés trop emporter dans leurs écrits à la passion de critiquer avec hardiesse : mais la postérité plus équitable leur rendra plus de justice ; elle regardera en eux l'exercice du talent de la critique, comme une espèce de droit de souveraineté, qui leur étoit acquis dans la république des Lettres, & non comme une tyrannie insupportable. Ils n'ont écrit que pour ceux qui ont déjà des Lettres, & non pour ceux qui ne commencent qu'à se livrer à l'étude. Plusieurs contemporains de ces grands hommes se sont élevés contre leur mérite. Joseph a été plus que son pere en bute aux traits de l'envie, mais l'ignorance ou la jalousie furent les sources de ces inimitiés. Scaliger le pere s'étant fait descendre de l'ancienne maison della Scala des Princes de Verone, son fils se crut obligé de soutenir cette généalogie. Les personnes de bon sens n'approuverent pas cette vanité, & jugerent qu'il étoit fort inutile de rechercher si ces deux Sçavans tiroient leur origine des Princes de Verone, parce qu'ils avoient l'un & l'autre rendu leur nom si célèbre, que la maison de ces Princes devoit être très-honorée d'avoir de pareils descendans. Joseph mourut à Leyde, où il s'étoit rendu à la prière des Etats, qui avoient demandé cette grace au Roi. Les Directeurs de l'Université & les Consuls de la ville éleverent sur son tombeau un monument de leur reconnoissance.

Mort & éloge de  
Joseph  
Scaliger.

Quelque tems après, Charles de l'Escluse du pais d'Artois, mourut aussi à Leyde, âgé de quatre-vingts ans. Malgré son grand âge, les fatigues de ses voyages, plutôt que les années, le mirent dans le tombeau. Nous avons de lui une histoire naturelle des pais étrangers.

Mort de  
Charles  
de l'Es-  
cluse ou  
Clusius.

La Reine obtint du Roi des lettres patentes, en faveur de Jean Bonelle Vicaire de Jean de Dieu, fondateur des Religieux de la Charité, établis à Rome & dans plusieurs villes d'Italie. Elles donnoient à Bonelle la permission de bâtir dans Paris, ou dans les faubourgs un hôpital, avec la liberté d'y demeurer. Le Parlement enrégistra ces lettres, avec la clause que Bonelle & ses Religieux seroient soumis à la juridiction des Magistrats & de l'Ordinaire.

Institu-  
tion des  
freres de  
la Charité.

(1) Ou de l'Escluse, autrement della Scala.

H 1111  
IV.  
1609.

dinaire. Cette maison s'entretient des aumônes, qui sont employées à soulager les malades qu'on y retire. Les Religieux se partagent les différens emplois: les uns vont à la quête en ville; les autres consolent par de pieuses exhortations les malades qu'on a reçus dans ce hôpital; quelques-uns en ont soin, & travaillent à leur guérison; enfin il y en a qui donnent la sépulture aux morts. Cette institution qui nous vient des étrangers, sera toujours très-louable, aussi long-tems qu'on fera un bon usage des pieuses libéralités de nos ancêtres, destinées au soulagement des malades.

Union  
des com-  
tés d'Au-  
vergne à  
la Cou-  
ronne.

Le 10. d'Avril, la Reine Marguerite donna au Dauphin, comme à l'héritier de la Couronne, les comtés d'Auvergne & de Clermont; la baronnie de la Tour, tous ses droits paternels & maternels sur l'Auvergne & sur tous autres domaines, tant au dedans que hors du Royaume. Le Chancelier Nicolas Brulart de Sillery, & Maximilien de Bethune Duc de Sully, regurent au nom du Dauphin cette donation, faite à condition que tous ces biens seroient unis à la Couronne & au Domaine, sans pouvoir jamais en être séparés.

Banque-  
routier  
puni.

Au commencement de Juin, on jugea une affaire qui fit assez de bruit à Paris. Guillaume Pingré, ayant fait la banque long-tems dans cette ville, sans avoir donné le moindre sujet de plainte à personne, prit enfin le parti d'emporter ses effets & ses papiers, après avoir emprunté de grandes sommes d'argent à intérêt. Ses créanciers, ayant appris qu'il s'étoit retiré à Valenciennes en Hainaut, le firent arrêter par le Prévôt de la maréchaussée de Senlis, avec la permission des Archiducs. Pingré, ayant été ramené à Paris, avoua sa mauvaise foi: il fut condamné aux galères perpétuelles, & à être promené ignominieusement dans les rues de Paris, comme un criminel que l'on conduit au supplice. Ensuite on jugea à propos, afin d'empêcher ces banqueroutes frauduleuses, de donner un Edit, portant que tous banquiers, qui se trouveroient dans le cas, seroient punis comme des voleurs publics.

Édit con-  
tre les  
banque-  
routiers.

Autre É-  
dit con-  
tre les  
duels.

Le Roi fit enregistrer dans le même mois, avec une approbation universelle, un Edit contre les cartels, qu'on appelle vulgairement duels, parce que la chose se passe entre deux personnes. Les François conservoient cette coutume établie par la loi Salique, comme un usage des tems des Héros; usage cependant plus horrible que les coutumes que Theodoric Roi des Goths abolit à la persuasion de Cassiodore, & qui ne convenoient qu'aux bêtes. Gondebaut Roi de Bourgogne, & les auteurs de la loi Salique les rétablirent malheureusement quelques siècles après.

Il étoit passé en coutume, lorsque les preuves par témoins n'étoient pas certaines, & qu'on ne pouvoit s'en rapporter au serment dans une affaire, d'en remettre le jugement à la décision des armes. Les parties, qui n'étoient pas en état de combattre par elles-mêmes, étoient obligées de donner une personne qui s'en acquittât à leur place. Celui, dont le combat étoit vaincu, perdoit son procès. Telle fut la pratique de notre nation, avant que le Droit Romain eût adouci sa férocité, dont il resta néanmoins encore des traces long-tems après, comme on peut le voir par ce que disent Avitus Evêque de Vienne, & Agobard Archevêque de Lyon, dont

dont les plaintes sur cet abus ont été insérées dans le second Concile de Valence, du consentement des Peres de cette respectable assemblée. Cependant on voit par les lettres d'Ives de Chartres, que quoiqu'il fût habile Jurisconsulte, il renvoya au Comte de Chartres des affaires à décider par le sort des armes; sentiment condamnable dans un Chrétien, mais bien plus dans un Evêque, tel qu'Ives de Chartres, qui s'étoit ailleurs expliqué sur ce sujet très-clairement, en écrivant à Jean Evêque d'Orleans. Il lui avoit expressément dit que les Ecclésiastiques ne devoient point porter de pareils jugemens.

Henri  
IV.  
1609.

Cette coutume barbare avoit jetté de si profondes racines dans l'esprit des gens de guerre, même sous le regne des meilleurs Princes, que toute proscrire qu'elle avoit été par Saint Louis, elle ne fut pas moins en vigueur sous le regne de Philippe le Bel son petit-fils. Ce Prince ayant d'abord défendu de la suivre, sous peine de crime de lèse-Majesté, il la rétablit bientôt par un Edit contraire, & rappella les loix, les formalités & les sermens usités en cette occasion. Le combat n'avoit lieu, que lorsque ces quatre conditions se rencontroient. Il falloit d'abord que le crime fût constaté; ensuite qu'il méritât la mort; en troisième lieu, que les preuves écrites ou testimoniales ne fussent pas suffisantes, pour convaincre l'accusé; enfin, qu'il y eût des indices assez forts pour fonder l'accusation. Le Roi donnoit jour aux parties pour disputer s'il y avoit lieu ou non à la voye des armes. Des Avocats de part & d'autre agitoient la question; le demandeur engageoit l'affaire, en jettant aux pieds des juges un gant, ou quelque autre chose, pour marquer qu'il appelloit en justice celui dont il se plaignoit. Si l'accusé s'avoit coupable, il subissoit les peines de la loi; au contraire, s'il soutenoit que l'accusation étoit fautive & calomnieuse, il ramassoit le gant de son accusateur, & promettoit de se trouver au combat. Le Roi ou le juge ayant examiné si le combat pouvoit être ordonné, marquoit le jour, l'heure & le champ; les deux combattans donnoient des otages, & faisoient tous les préparatifs nécessaires, d'armes & de chevaux: il leur étoit même permis d'amener des amis pour se servir de leur conseil. L'un & l'autre se rendoient au jour marqué, sous des tentes dressées de chaque côté dans une plaine. Le Roi ou le juge du champ s'y trouvoient pour décider. Les gardes du champ menaient l'accusateur vers un trône magnifiquement paré, sur lequel étoit le livre des Evangiles & un Crucifix. Le combattant s'étant mis à genoux, un Prêtre l'exhortoit à ne rien imputer à son ennemi, qui ne fût vrai, & à craindre les jugemens de Dieu, plus que ceux des hommes. Ensuite le juge du champ prenoit les mains de l'accusateur, dont il mettoit la droite sur les Evangiles, & la gauche sur le Crucifix: enfin, il prononçoit à haute voix le serment suivant la formule ordinaire dans ces sortes d'occasions; & le suppliant le répétoit à voix claire & distincte. Après cette cérémonie on le remenoit à sa tente.

L'accusé s'approchoit à son tour du trône, où il protestoit de son innocence avec les mêmes formalités: ils venoient une seconde fois auprès

HENRI  
IV.  
1609.

du trône, l'un après l'autre, pour y faire les mêmes sermens ; enfin ils s'y rendoient la troisième fois l'un & l'autre, conjointement & à pas égaux. Le Prêtre les avertissoit avec grand soin de ne point tenter Dieu par un parjure ; il les exhortoit, s'ils se sentoient coupables l'un ou l'autre, à implorer la clémence du Roi ou du juge, plutôt que de s'exposer à la vengeance divine. S'ils persistoient dans leur résolution, ils retournoient à leurs tentes ; & s'y étant reposés quelque tems, un Héraut les appelloit au combat à haute voix, du milieu du champ destiné à combattre. Ils déchiroient aussitôt leurs tentes, & paroissoient aux yeux des assistants.

Le juge du champ jettoit en même tems de dessus un échafaut un gant ; c'étoit le signal du combat, qui commençoit alors avec beaucoup d'ardeur, & ne finissoit que lorsqu'un d'eux se rendoit, ou tomboit hors des barrières. Le vainqueur arrachoit alors les armes au vaincu, coupoit les courroies de son casque, & les jettoit dans le champ. Celui-ci, soit qu'il respirât encore, soit qu'il fût mort, restoit à la discrétion du Roi ou du juge : le vainqueur gardoit les otages, jusqu'au payement de l'amende portée contre le coupable ; ses autres biens étoient confisqués.

C'est ainsi que dans ces tems de barbarie, on cherchoit à découvrir la vérité par ces moyens sanglans, & que la justice se rendoit par l'homicide. La Noblesse de nos jours, ne se contentant pas de cette espèce de folie, a poussé les choses jusqu'à la fureur ; elle se fait des sujets de la plus vive animosité de causes très-legères, pour lesquelles on ne peut même avoir d'action en justice. Si l'offense est de nature à être portée devant les juges, on se croiroit deshonoré d'en exiger une satisfaction par une autre voye que par celle des armes, qui est la manière dont la justice se rend parmi les voleurs : ainsi, sans être retenus ni par les loix, ni par la Religion, un mari à l'insçu de sa femme, un pere à l'insçu de ses enfans, les enfans à l'insçu de leurs parens, vont s'exposer à un péril manifeste ; & ce qu'on aura de la peine à croire, ils se font seconder par un ou deux amis, qui se battent souvent sans sujet contre des inconnus, quelquefois contre leurs meilleurs amis, avec qui ils n'ont rien d'ailleurs à démêler. Ennemis sans sujet, ils s'exposent de gayeté de cœur à verser leur sang, & à perdre la vie pour rien.

Cette folie, ou plutôt cette espèce de phrénésie, s'honore du nom de courage ; on en est même venu jusqu'à regarder comme le comble de la gloire, de s'être trouvé dans l'occasion. Insensés ! Ils ignorent que le véritable honneur ne consiste pas à mépriser la mort ; mépris qu'une férocité naturelle met quelquefois dans les ames les plus viles : mais à la mépriser, quand elle peut & doit être méprisée. Ils ne font point réflexion que des Chrétiens ne doivent jamais la chercher, lorsqu'ils soulent aux pieds par cette démarche les devoirs de la Religion & de la Charité.

Ces sortes de combats avoient tellement affoibli la Noblesse pendant la paix, qu'il n'y avoit presque point de famille, qui n'eût à se reprocher d'avoir versé le sang de quelqu'un de ses proches. Le Roi, pour remédier à ces desordres, avoit donné sept ans auparavant un Edit, par lequel

lequel il déclaroit coupables de lèse-Majesté les agresseurs, prenant sur lui tout ce qu'on pourroit imputer à ceux qui refuseroient le cartel. La Noblesse, connoissant la facilité du Souverain, donna bien-tôt atteinte à cette loi, que les petits violèrent à l'exemple des Grands. On en vint même jusqu'à considérer beaucoup à la Cour le duelliste le plus furieux & le plus hardi.

HENRI  
IV.  
1609.

Le Roi, informé que ces sortes de combats avoient plus fait périr de Noblesse au sein de la paix, que la guerre civile n'en avoit enlevé, se repentit de sa trop grande indulgence, & donna un Edit plus sévère que les précédens, par lequel il fit défense d'appeller en duel; ordonnant que dans ce cas on donneroit des gardes à celui qui seroit appelé: que si l'offense étoit si grande, qu'on n'en pût tirer satisfaction que par la voye des armes, il falloit porter sa plainte devant le Roi, devant le Connétable, les Maréchaux de France, ou les Gouverneurs des provinces; le Roi promettoit en ce cas de donner par lui-même, ou par ses Officiers, la permission de se battre.

L'Edit portoit encore que celui qui en appelleroit un autre, ou qui accepteroit le cartel, seroit dégradé de noblesse, avec confiscation de la moitié de ses biens, & seroit de plus condamné à une prison perpétuelle, ou puni d'un supplice honteux. Sa Majesté s'obligea par un serment redoutable, à ne jamais accorder de grace à ceux qui violeroient cette nouvelle loi; de les poursuivre sans cesse, sans jamais leur pardonner, pas même à la sollicitation de la Reine. Cet Edit fut enregistré le 26. de Juin. Il est à remarquer qu'il étoit conçu en termes enveloppés, obscurs & peu sçans à la Majesté Royale: ils sembloient faire entendre, qu'il y avoit quelquefois des offenses & des affronts, dont on tiroit mieux vengeance par les voyes de fait, que par celles de la justice; ce qui ne peut néanmoins arriver, qu'au mépris des loix auxquelles toute sorte de violence donne toujours une dangereuse atteinte.

Pendant que le Roi travailloit à régler le dedans du Royaume, il fit deux mariages illustres: l'un du Prince de Condé avec Charlotte-Marguerite, fille du Connétable de Montmorenci, qui fut la cause des troubles dont nous allons parler; l'autre du Duc de Vendôme son fils naturel qu'il avoit eu de Gabrielle d'Estrées, avec François de Lorraine, fille & unique héritière de Philippe-Emmanuel Duc de Mercœur. Les accords de cette dernière alliance avoient été faits dix ans auparavant; & on avoit remis la célébration du mariage jusqu'à ce que le Prince & la Princesse eussent atteint l'âge nubile. Le Roi, ayant confirmé le contract dix ans après, mit, du consentement de Marie de Luxembourg, Duchesse douairière de Mercœur, 150000. livres de dédit. La Duchesse donna à sa fille une toilette, des diamans & des perles estimées à 270000. livres qu'elle défendit d'aliéner, & qu'elle déclara être un propre, qui devoit aller aux héritiers de sa fille.

Marbages  
du Prince  
de Condé  
& du Duc  
de Ven-  
dôme.

La terre de Ventadour n'avoit été érigée en duché-pairie en faveur d'Anne de Levi de Ventadour, qu'à condition qu'elle seroit réunie à la Cour-



**HENRI**  
**IV.**  
**1609.** ronne, au défaut de mâles dans sa maison ; cette condition lui paroissant trop dure, il se servit de tout son crédit pour faire abroger cette loi. Les lettres patentes qu'il obtint sur ce sujet, furent enrégistrées au Parlement le 30. de Juin. La Reine accoucha à Paris le 26. de Novembre d'une troisième Princeſſe, qui cinq ans après dans le ſupplément des cérémonies du Batême fut nommée Henriette-Marie, par Elizaabeth de France ſœur aînée, & par le Cardinal de la Rochefoucault.

Censure  
de Rome  
contre  
l'histoire  
de M. de  
Thou.

A Rome, quelques cenſeurs factieux condamnerent l'histoire de Jacques-Auguste de Thou, l'arrêt du Parlement contre le parricide Jean Châtel, & les ſept traités de Mariana. Ce ſeroit faire tort à la prudence & à l'équité du Pape, de croire qu'il eût prêté ſon nom à cette cenſure. Car pour ce qui concerne l'histoire du Préſident de Thou, nous avons des lettres du Cardinal Davy du Perron à ce grand Magiſtrat, où il paroît que du Perron lui-même, les Cardinaux Aquaviva, Viſconti, Sforce, & autres Cardinaux d'un eſprit éminent, ont approuvé cet Ouvrage, à cauſe de ſa beauté, & des avantages que le public pouvoit en retirer. Du Perron écrit à l'auteur que Paul V. avoit dit à ceux qui demandoient la permiſſion de le cenſurer, de prendre garde qu'on ne pût leur reprocher de n'avoir pas compris l'excellence de l'Ouvrage & les bonnes intentions de l'auteur.

Censure  
contre  
l'arrêt du  
Parle-  
ment,  
contre  
Jean  
Châtel.

Les cenſeurs Romains trouverent mauvais que l'arrêt du Parlement eût condamné le ſentiment de Jean Châtel, qui avoit ſoutenu qu'on ne pouvoit pas dire, que le Roi, après avoir fait abjuration entre les mains des Evêques qui l'avoient réconcilié à l'Egliſe, y fût véritablement réſéni, avant d'avoir reçu l'abſolution de ſa Sainteté. Cependant l'année ſuivante les cenſeurs, ayant renouvelé leurs cenſures, firent imprimer un nouvel *Index*, où l'on ſupprima la cenſure de l'arrêt du Parlement.

Censure  
contre  
Mariana.

A l'égard de Mariana, les plus éclairés diſtinguent le motif du prétexte, qui fut, ſelon eux, que dans ſon traité de l'Immortalité, il ſoutient le ſentiment de la Société des Jéſuites, dont il étoit membre, contre celui des Dominicains, touchant la grace efficace ; diſcuſſion qu'on prétendoit ne lui être pas permise, tandis que l'affaire étoit pendante au tribunal du ſaint Siége. Ils ajoûtent que le véritable motif de cette cenſure, fut d'avoir ſoutenu contre le ſentiment de Baronius, que Saint Jacques le majeur étoit venu en Eſpagne ; comme ſi c'étoit un crime de n'être pas du ſentiment de ce Cardinal, qui a prétendu établir la puiſſance Monarchique des ſouverains Pontifes. Je vais paſſer de ces affaires, qui ſont, pour ainſi dire, du dedans du Royaume, à ce qui regarde nos colonies.

Affaires  
des colo-  
nies Fran-  
çoiſes.

Champlain étant revenu en France, après trois ans de ſéjour dans le Canada où il s'étoit établi, du Mont qui étoit le fondateur de la colonie, conjectura par ce qu'on avoit déjà fait en ce païs, & par certaines découvertes, que ſon entrepriſe pouvoit avoir d'heureux ſuccès dans la ſuite, ſi on faiſoit un ſecond armement, & ſi on aſſuroit cet établifſement par de nouveaux ſecours. Ce projet, digne d'un ſi brave-homme, devoit être  
ap-

appuyé par un Roi jaloux de l'honneur du nom François; mais tout ce qu'on fit en faveur de du Mont, fut de donner un Edit, qui défendoit à qui que ce fût de faire cette année, sans sa permission, commerce d'aucune marchandise, & sur-tout de pelletterie en Canada; ainsi il fut envoyé dans ce pais comme un négociant, & non comme le Chef d'une colonie François. Du Mont, ayant fait équiper deux vaisseaux, nomma pour ses Lieutenans Champlain & Pontgravé. Ce dernier devoit porter en Canada des marchandises, & en rapporter d'autres; Champlain avoit ordre d'y bâtir des forts pour y passer l'hiver.

HENRI  
IV.  
1609.

Pontgravé partit de Honfleur le 5. d'Avril, & Champlain le 13. du même mois. Celui-ci, ayant doublé le cap Breton, les îles de Saint-Paul, de Percé & de Gaspé, aborda le 3. de Juin à Tadoussac, où Pontgravé étoit arrivé quelques jours auparavant. A l'embouchure du fleuve Saguenay, est un petit port en forme d'anse, que l'impétuosité de la marée, la violence des vents, & la rigueur du froid rendent dangereux; la mer y entre par deux pointes, dont l'une qui est vers le Sud-Ouest, s'appelle Pointe Saint-Matthieu, ou Pointe aux Aloüettes. Le danger qu'on court à l'autre, qui fait face au Nord-Ouest, l'a fait nommer Pointe de tous les diables. Le pais est montueux, à l'exception de quelques plaines sablonneuses, où il croît des sapins & des bouleaux. Le lit de ce fleuve est par-tout d'une extrême largeur, qui est d'une demie lieue en quelques endroits; il a jusqu'à trois, & quelquefois quatre cens brasses de profondeur.

Champlain rapporte, qu'il apprit qu'en navigeant sur cette rivière contre le vent de Nord-Ouest, on rencontroit environ à cinquante lieues de Tadoussac une chute d'eau, qui se précipite du haut d'un rocher très-élevé; qu'ensuite il s'en présentoit encore huit & dix autres après un jour de navigation: que pour remédier à ces inconvéniens, on faisoit de petits canots d'écorces de bouleau, si légers, que chaque sauvage pouvoit porter le sien sur ses épaules, en montant sur les hauteurs: qu'ensuite on voguoit pendant trois jours sur un lac, à la tête duquel il y avoit trois embouchures d'un fleuve: que le pais étoit habité en cet endroit par des sauvages vagabonds comme les bêtes, qui commerçoient avec ceux de Tadoussac, dont ils recevoient en échange de leurs peaux de castors, de loups & de martes, les marchandises que ceux-ci tiroient des François: qu'on voyoit au-delà de ce pais de vastes côtes de l'océan, qui entre dans les terres du côté du Septentrion. Champlain, voyant que le dessein qu'il avoit de naviger sur le Saguenay, n'étoit pas du goût des sauvages ses alliés, l'abandonna. S'étant ensuite avancé vers le Sud, sur le bord septentrional de la rivière de Saint-Laurent, il doubla l'île aux Lièvres, les caps Dauphin & de l'Aigle, l'île aux Condriers & le cap de Tourmente; il arriva enfin à l'île d'Orléans, & de-là le 3. de Juillet à Quebec, environ à trente lieues de Tadoussac.

Depuis le cap de Tourmente, qui est à l'embouchure de la rivière Saint-Laurent, les eaux commencent à se décharger des sels de la marée, qui s'y mêle. Le moindre vent la fait ensier en cet endroit d'une manière

ex.

**HIST.** extraordinaire. Ses bords & le pais aux environs sont très-propres à être  
**IV.** habités. Il y a autour de l'isle d'Orleans d'autres isles plus petites, très-  
**1609.** fertiles & très-agréables; cette isle a six lieues de long & une demie de large. Du côté du Septentrion, des bois charmans & de riantes prairies s'offrent à la vôë; l'abord de cette isle est difficile & dangereux, à cause de plusieurs écueils qui se trouvent dans cette rivière.

Champlain, ayant parcouru le pais de Quebec, trouva un bois épais de vieux noyers, fort commode pour y faire une habitation: il donna ordre de préparer les instrumens nécessaires pour bâtir, ou pour cultiver la terre; il s'appliqua lui-même à connoître le génie des sauvages de Tadoussac. Ses découvertes sont assez curieuses, pour tenir leur place dans ces mémoires.

**Mœurs  
des sau-  
vages de  
Quebec.**

Ces sauvages sont dociles, mais perfides & menteurs, lorsqu'il s'agit de se venger. Chacun invoque à sa manière, sans culte extérieur, un Dieu, tel qu'il le conçoit. Ils ont des devins appelés Pillotois (1), qui habitent dans les forêts; ils croient que ces devins s'entretiennent avec la Divinité; la crédulité de ces sauvages les fait obéir aveuglément aux avis de ces imposteurs érigés en oracles. Ils ajoutent foi aux songes, & se laissent souvent troubler par ces effets du sommeil. Ils ont une mâle vigueur dans un corps bien formé, & se couvrent de peaux. Vers le milieu de Septembre, ils bâtissent des cabanes sur le bord de l'eau, pour faire la pêche des anguilles; ils font provision de cette espèce de poisson, sans se mettre en peine de garder d'autres vivres, quoiqu'ils soient grands mangeurs. Lorsque les anguilles viennent à leur manquer, ils se nourrissent comme ils peuvent, du gibier qu'il prennent à la chasse, au milieu des neiges les plus hautes. Ils vivent encore de coquillages qu'ils trouvent sur les rochers.

Ils ont inventé un moyen pour marcher sur la neige en sûreté; ils prennent des cercles de bois de trois pieds de diamètre; ils entrelacent des cordes dans le cercle en forme de raquettes, & se les attachent aux pieds. Ainsi la grandeur de leur pas les soutient sur la neige, lorsqu'elle est un peu resserrée par la gelée. Les femmes n'ont de désagréable que la couleur olivâtre, dont elles se teignent la peau. Les filles vers l'âge de quinze ans accordent leurs faveurs à autant de jeunes gens qu'il leur plaît: ensuite elles choisissent un mari à l'épreuve, & ne violent jamais impunément la foi qu'elles lui ont donnée; car les maris se vengent avec beaucoup de rigueur de l'infidélité de leurs épouses. Il est libre de quitter les femmes qui sont stériles.

Ces sauvages ont des cérémonies pour enterrer leurs morts; ils jettent dans une fosse des flèches, des arcs, des javalots, des habits, & autres choses de cette espèce, sur lesquelles on dépose le cadavre, que l'on couvre de terre. On élève ensuite sur le tombeau un amas de bois, au milieu duquel on dresse un poteau, dont l'extrémité est rouge. Ils croient l'immortalité de l'ame, & se figurent qu'ils vont après la mort retrouver en

(1) *Pillotosi*. L'éditeur Anglois traduit, *Pilotosi*.

d'autres païs leurs parens, & leurs amis déjà morts. On chante trois fois l'année des hymnes sur le tombeau des braves de la nation, on danse autour, & l'on y fait des repas. Ces peuples sont ennemis jurés des Iroquois avec lesquels ils sont toujours en guerre; la perfidie de ces derniers, qui leur ont fait des injures atroces sous le voile de l'amitié, est la source de la haine de ces sauvages.

HENRY  
IV.  
1609.

Ils pressoient nos François de leur donner du secours pour exterminer leurs ennemis, qu'ils devoient attaquer à l'entrée du printems; mais Champlain n'étoit pas en état de les secourir. Car de vingt-huit soldats qui composoient sa troupe, il y en avoit eu dix-huit que des maladies, à ce qu'on croit, particulières à ce païs, avoient attaqués. Depuis le mois de Février, jusques vers le milieu du mois d'Avril, il en étoit mort dix, & cinq autres de la dissenterie, sans avoir été sujets à aucune maladie pendant le reste de l'année. Pontgravé étant retourné en France, il remit entre les mains de du Mont quelques soldats de Champlain, accusés d'avoir conspiré contre lui & contre les autres Lieutenans de du Mont, au port de Tadoussac, à la sollicitation de quelques corsaires Gascons. S'étant acquitté de sa commission, il revint à Tadoussac, avec un équipage peu nombreux, mais en bon état.

Champlain, ayant reçu ce renfort, promit à ses alliés de les seconder contre les Iroquois; il avoit dessein de visiter ce païs, dont on lui vantoit la fertilité: ayant donc fait un détachement de vingt hommes choisis dans sa troupe & dans celle de Pontgravé, il partit le huitième de Juin du port de Quebec dans une chaloupe, suivie des canots des sauvages. Il remonta la rivière de Saint-Laurent, qui devenoit de moment à autre plus agréable, excepté qu'il falloit toujours sonder avec un croc, afin de ne pas donner dans les écueils de cette rivière, où des ruisseaux sans nombre, qui ne peuvent porter que des canots, viennent se jeter, après avoir long-tems serpenté dans les prairies des environs.

Au-dessus de la pointe de Sainte-Croix, & de la rivière Sainte-Marie, les notres apperçurent plusieurs cabanes dans l'isle Saint-Eloi, qui est à vingt-quatre lieues de Quebec. Les Ochateguins & les Algonmequins sont proches voisins des Iroquois. Iroquet & Ochateguin, Chefs de ces habitations, vinrent trouver Champlain; leur suite gardoit un profond silence, tandis qu'ils faisoient ressouvenir le Général François de la promesse qu'il avoit faite depuis dix Lunes (car c'est ainsi qu'ils comptent le tems) au fils d'Iroquet de leur donner du secours contre un ennemi, qui devenoit plus insolent de jour en jour. Ils lui dirent qu'ils n'étoient venus que pour le prier de tenir sa parole; que s'il leur accorderoit ce qu'ils demandoient, ils le faisoient maître de tout ce qui leur appartenoit.

Champlain fit réponse à ces sauvages qu'il n'avoit point oublié ses promesses, & qu'il seroit pour eux plus qu'il ne s'y étoit engagé; que son arrivée avec ceux de Tadoussac, étoit une preuve de sa bonne volonté à leur égard; qu'ils n'avoient qu'à le mener à l'ennemi, & qu'ensuite ils n'auroient pas lieu de se repentir d'avoir fait alliance avec lui. Alors les sauvages jetterent de grands cris de joye, & dansèrent selon leur coutume.

Tome X.

M m

ils

**HABIT** ils s'approchèrent des nôtres, regardant avec surprise leurs armes & leurs  
**IV.** habits, qu'ils n'avoient point vûs jusqu'alors, & qui leur paroissoient descen-  
**1609.** dus du ciel.

Champlain continua sa route, suivi de trois cens sauvages armés d'arcs & de flèches. Après quelques jours de chemin, ils arrivèrent au lac de Petrac, abondant en poissons, & ensuite à des îles d'une extrême fertilité. Sur les bords de la rivière des deux côtés, on découvroit au loin de grandes forêts, de vastes prairies, & des plaines à perte de vûe. S'étant avancés au-delà de ces îles, ils s'arrêtèrent deux jours à l'embouchure de la rivière des Iroquois pour la chasse des bêtes & des oiseaux, & pour la pêche. Les sauvages mirent des provisions & des rafraichissemens dans leurs canots. A quinze lieues de-là, on donna dans un courant si rapide, qu'il fut impossible de le remonter à force de rames & de crocs: c'est pourquoi Champlain, ayant laissé du monde à la garde de sa chaloupe, descendit à terre avec les sauvages, qui portoient les canots sur leurs épaules; ils arrivèrent enfin au-dessus du courant, & remirent à l'eau leurs canots, où ils rentrèrent.

Trois jours après, on entra dans un lac très-large, semé de plusieurs îles charmantes. C'est-là que commence le païs des Iroquois. Il est si fertile & si riant, qu'il fait naître l'envie de s'y établir. Ce lac est fort poissonneux; on y pêche entre autres un poisson appelé le Cosarou, assez semblable à notre brochet; il s'en trouve qui ont jusqu'à dix pieds de long. Les écailles de ce poisson sont très-dures; il a le groin d'un porc, & deux rangs de dents. Cet animal qui dévore les autres poissons, est outre cela si rusé, qu'il attrape souvent des oiseaux: voici la manière dont il se sert pour les attirer. Il se couche entre des joncs, leve sa tête, & entre-ouvre sa gueule: les oiseaux qui le prennent pour un tronc d'arbre, viennent se percher dessus; alors il la referme, & dévore les oiseaux.

Champlain & les sauvages, ayant continué de naviger sur ce lac, ne marchoient qu'avec beaucoup de précaution, parce qu'ils approchoient des ennemis: on ne marchoit que pendant la nuit; pendant le jour on se reposoit au fond des bois. Les sauvages avoient recours pendant ce tems-là à leurs oracles. Ils dressent une cabane, sur laquelle on met une couverture de plusieurs pièces: on plante de petits pieux tout autour; ensuite le Pillotois ou Ostemoy y entre tout nud, se prosterne la face contre terre, murmure entre ses dents quelques mots au hazard, se leve, s'agite, & se tourmente de manière, qu'il est bientôt en sueur. Les sauvages assis autour de lui, l'interrogent sur l'événement de la guerre; ses réponses sont des oracles pour ces hommes superstitieux. Après cette cérémonie, le Chef assemble ses troupes, trace sous leurs yeux le plan du combat, en mettant en terre autant de petits bâtons qu'il a de soldats, & leur marque à chacun leur poste. Ils considèrent attentivement l'ordre des rangs, & se rangent eux-mêmes, pour voir s'ils l'ont bien compris; ensuite lorsqu'on les mène à l'ennemi, ils suivent l'ordre avec la dernière exactitude. Le 29. de Juillet les nôtres se glissant en silence à la faveur de la nuit, au travers du lac, l'armée des Iroquois parut en présence; les sauvages jetterent de grands

cria

cris de part & d'autre. Champlain passa la nuit sur le lac, dans les canots qu'on avoit liés ensemble.

Les canots s'étant approchés du rivage, les ennemis firent un grand abatis d'arbres, dont ils se fortifièrent en diligence. A la pointe du jour, Champlain, ayant fait attacher ses canots à une perche en travers, mit ses soldats à terre. Les sauvages nos alliés s'étant avancés dans l'ordre qu'on leur avoit prescrit la veille, firent cacher Champlain derrière eux, afin de jeter une plus grande terreur parmi les ennemis, en le faisant paroître à l'improviste. Ils ne furent pas trompés dans leur attente: l'ennemi sortit de ses retranchemens au nombre de deux cens hommes, commandés par trois Généraux, sur la tête desquels flottoient des aigrettes de plume; ils avoient une espèce de cuirasse de plusieurs morceaux d'écorce, unis ensemble avec du coton. Nos alliés s'étant avancés jusqu'à la portée du trait, les rangs s'ouvrirent, & Champlain parut couvert d'un casque & d'une cuirasse brillante. L'ennemi, frappé de la nouveauté de ce spectacle, s'arrêta & resta immobile; mais bientôt rassûrés, ils s'apprêtoient à nous lancer une grêle de flèches, quand Champlain, tirant sur eux un coup de mousquet, chargé de quatre bales, tua deux Généraux, & blessa dangereusement le troisième. Des soldats cachés dans le bois, par l'ordre de Champlain, pour tomber sur les flancs de l'ennemi dans la chaleur du combat, tirèrent un second coup de mousquet; les Iroquois, déjà effrayés à la vue de leurs Chefs renversés tout d'un coup, par une machine d'où sortoit à grand bruit du feu & de la fumée, prirent la fuite à ce second coup. La plupart, avant de gagner leurs retraites dans les bois, furent taillés en pièces par nos sauvages. On fit quelques prisonniers, qui expirèrent au milieu des plus cruels supplices; il n'en échappa qu'un petit nombre. Nos sauvages attachèrent à leurs canots les têtes des vaincus, pour les porter à leurs femmes, qui devoient s'en faire, selon la coutume, une espèce de jouet. Après cette expédition, Champlain retourna à Quebec, & de-là à Tadoussac, après avoir mis dans le fort de Quebec le Capitaine Pierre Chauvin de Dieppe. Il mit ensuite à la voile le premier de Septembre, & vint mouiller à Honfleur le 13. du mois d'Octobre.

HENRY  
IV.  
1609.  
Combat  
entre les  
Francois  
& les Iro-  
quois.

*Fin du Livre deuxième.*



Mm 2

SUITE

S U I T E  
D E  
L'HISTOIRE  
D E  
JAQUES AUGUSTE  
D E T H O U.  
PAR NICOLAS RIGAULT.  
L I V R E T R O I S I E M E.

S O M M A I R E.

**M**ort du Duc de Juliers. Contestations au sujet de sa succession. Ligue de la France avec les Princes d'Allemagne, prétendans à la succession de Juliers. Mouvements de l'Empereur pour se mettre en possession de ces Etats. Alliance du Roi avec le Duc de Savoye. Retraite du Prince de Condé. Manifeste de ce Prince. Le Roi se dispose à faire la guerre en Italie & en Allemagne. Sermon indiscret d'un Jésuite. Sacre de la Reine. Assassins de Henri IV. Conduite du Parlement en cette occasion. Le meurtrier du Roi est interrogé. Lis de Justice. Dispute des Cardinaux & des Pairs pour le rang. Discours de la Reine, du Roi, du Chancelier & du premier Président. La Reine est déclarée Régente. Ouverture du corps du feu Roi. Son cœur est porté à la Flèche. Procès de Ravaillac. Arrêt rendu contre lui. Son supplice. Jugement du Public au sujet du procès de Ravaillac. Conjectures sur la cause du meurtre de Henri IV. Avis du Président de Thou. Arrêt du Parlement pour la sûreté de la personne de nos Rois. Le livre de Mariana de Regis Institutione est condamné & brûlé par la main du bourreau. Obsèques du Roi. Contestation entre les Prélats & le Parlement, pour le pas dans la marche du convoi.

Henri  
IV.  
1609.  
Mort du  
Duc de  
Juliers.



Le Roi apprit presque en même tems à Fontainebleau, la conclusion de la trêve des Pais-Bas, & la mort de Jean-Guillaume Duc de Juliers, qu'une maladie contractée par les fatigues de la chasse venoit d'emporter en peu de jours. La succession de ce Prince devoit nécessairement causer de grands troubles. Outre le duché de Juliers, elle comprenoit les duchés de Clèves & de Berg, les comtés de Mark, de Ravenstein, & de Ravensburg, tous fiefs mouvans de l'Em-

l'Empire, situés entre la Meuse & le Weser, & contigus aux terres de plusieurs Princes, mais sur-tout à celles des Archiducs souverains des Pays-bas, & à celles des Hollandois. Ces Etats formoient une vaste étendue de pays; on y comptoit de grandes villes bien peuplées, d'une situation avantageuse, & dont le terroir étoit extrêmement fertile. Les Empereurs avoient autrefois uni tous ces fiefs, à condition qu'on ne les défuniroit jamais; & que si le Duc de Juliers venoit à mourir sans enfans mâles, ces fiefs passeroient aux filles, & à leur défaut, aux enfans mâles qu'elles auroient laissés.

HENRI  
IV.  
1609.

Suivant cette disposition, la mort du Duc Jean-Guillaume, décédé sans enfans mâles, fit naître une grande contestation, pour sçavoir à qui la succession appartenoit de droit. Il avoit eu quatre sœurs; Marie-Eléonore l'aînée, qui avoit épousé Albert-Frédéric de Brandebourg Duc de Prusse, étoit morte l'année précédente; la Princesse Anne, qui étoit la seconde, avoit été mariée à Philippe-Loüis de Bavière, Comte Palatin de Neubourg; Jean Comte Palatin, Duc des Deux-Ponts, frere de ce dernier, avoit épousé la troisième, appelée Magdelaine; la Princesse Sibille, qui étoit la dernière, avoit été mariée à Charles d'Autriche Marquis de Burgau, fils de Ferdinand Archiduc d'Autriche. Anne fille de la Princesse Marie-Eléonore, & par conséquent nièce du feu Duc, prétendoit représenter sa mere; elle soutint en cette qualité, que la succession de Juliers appartenoit, en conséquence des Edits Impériaux, à son fils Ernest Marquis de Brandebourg. La douairière Palatine de Neubourg, s'opposoit à ses prétentions en faveur de Wolfgang-Guillaume de Neubourg son fils; disant que la succession d'un frere regardoit plutôt sa sœur, que sa nièce, que l'une étoit plus habile à succéder que l'autre, qui étoit plus éloignée d'un degré que la première, & que la représentation ne pouvoit avoir lieu dans le cas présent. Le Duc des Deux-Ponts & le Marquis de Burgau s'appuyoient de leur côté sur les décrets des Empereurs, qui appelloient à la succession de Juliers toutes les filles qui survivoient à leur pere. Ils disoient qu'ayant épousé les deux dernières filles du Duc Guillaume pere du feu Duc, elles avoient droit à sa succession.

Contestation  
au  
sujet de  
la succe-  
sion.

D'un autre côté, Charles de Clèves Duc de Nevers, & Robert de la Marck Comte de Maulevrier, prétendoient être, au mépris de l'Edit Impérial d'union, héritiers, l'un du duché de Clèves, & l'autre du comté de la Marck, étant les seuls qui portaient le nom & les armes de la maison du feu Duc. Les Princes de Saxe représentoient que les biens de la succession de Juliers, étoient des fiefs de l'Empire, qui ne pouvoient tomber en quenouille; que l'Empereur Frédéric en ayant fait une concession à Albert Duc de Saxe, de quelque manière qu'ils vinssent à vaquer après la mort du Duc Guillaume; & cette concession ayant été confirmée par l'Empereur Maximilien, en faveur d'Albert lui-même & de ses descendans mâles, elle devoit avoir lieu dans les circonstances présentes, puisque le Duc de Juliers étoit mort sans enfans, & qu'il ne pouvoit y avoir de prescription contre elle. Mais on leur opposoit les termes mêmes de l'Edit de Frédéric & de ses successeurs, en leur faisant voir que ni Juliers, ni les



HEMER  
IV.  
1609.

autres fiefs de la succession n'étoient point appelés fiefs masculins dans ces Edits, & qu'aucun Prince de la maison de Saxe n'avoit succédé au Duc Guillaume, dont la succession étoit échue au contraire à la Princesse Marie sa fille, femme de Jean Duc de Clèves, & ayeule du dernier Duc; qu'en conséquence des droits de cette Princesse, ces fiefs avoient été pendant plus de cent ans dans la maison du Duc Guillaume, sans que les Ducs de Saxe, qui ne pouvoient l'ignorer, s'y fussent opposés en aucune manière; d'ailleurs qu'une longue possession fixoit un droit litigieux, & étoit plus forte que toutes les raisons spécieuses que l'on pouvoit apporter. Les droits des autres prétendants étoient combattus par d'autres moyens qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici.

Prétention de l'Empereur.

Les parties jugerent à propos d'avoir plutôt recours aux armes, qu'aux voyes d'accommodement & d'arbitrage. Car quel moyen d'agir autrement dans une affaire, où l'une des parties s'empare de la chose contestée? L'Empereur prétendoit que par un droit de l'Empire, la décision de cette affaire le regardoit; & il vouloit se faire séquestre des fiefs, en attendant que le différend fût terminé. Ses prétentions avoient quelque fondement; mais il y avoit de grands sujets de le soupçonner d'avoir dessein de faire durer éternellement la contestation, ou de s'adjuger à lui-même les fiefs dont il s'agissoit.

Union du Marquis de Brandebourg & du Prince de Neubourg.

Ces justes craintes allarmerent le Marquis de Brandebourg, & le Prince de Neubourg, dont les droits à la succession de Juliers paroissoient les mieux fondés. Ils s'unirent donc ensemble, & se virent à Dortmund, de l'avis & à la sollicitation du Landgrave de Hesse. Ils convinrent dans cette entrevûe, de remettre l'examen de leurs droits entre les mains d'amis communs, pour les discuter dans un tems plus favorable, au lieu de se les disputer les armes à la main; sans préjudice toutefois des droits des autres prétendants & de ceux de l'Empereur. Ils se rendirent ensuite à Dusseldorp au-delà du Rhin, ville capitale du duché de Berg, pour se mettre en possession des fiefs en question.

Ils s'emparent du gouvernement de Juliers & prennent le titre de possesseurs.

On y tenoit alors une assemblée pour régler les affaires de la succession de Juliers. Ayant été reçus dans cette ville, ils s'emparèrent du gouvernement, & prirent le titre de Princes possesseurs, du consentement de la plupart des Magistrats, & des plus considérables de l'assemblée. Mais il ne leur fut pas si facile de se mettre en possession des domaines situés en-deçà du Rhin. Pendant que les Etats se tenoient à Dusseldorp, des factieux dévoués à l'Empereur, s'étoient saisis en secret de Juliers, où la Cour de Vienne avoit aussi-tôt envoyé Leopold d'Autriche, en qualité de Gouverneur, avec ordre de régir au nom de l'Empereur toutes les dépendances de ce duché.

Décrets de la Cour de Vienne.

Leopold, en vertu des pouvoirs étendus que l'Empereur lui avoit confiés, donna un Edit, par lequel il défendoit de favoriser le parti des Princes, ou de leur prêter le serment, sous peine pour les gens du pais, de la confiscation de leurs biens, & de la vie pour tous les autres. Ce Prince commença à se comporter en apparence, avec beaucoup d'ordre & de modération. Mais pendant ce tems-là, il faisoit solliciter les garnisons, s'emparoit

paroit des places mal gardées, les fournissoit de vivres, d'armes & de soldats. Leopold, ne trouvant pas une égale facilité par tout, en informa l'Empereur, qui donna un nouveau décret plus fort que le premier. Il y déclaroit criminels de lèse-Majesté les deux Princes, avec ordre aux Magistrats, aux Officiers militaires, & aux soldats de les abandonner, sous peine d'être proscrits; ce que les Allemans appellent être mis au ban de l'Empire.

HENRI IV.  
1609.

Après cette démarche de la Cour de Vienne, on se prépara de part & d'autre ouvertement à la guerre. L'Empereur & les Princes de la maison d'Autriche furent inquiets sur la manière dont la France prendroit cette affaire. Ils ne doutoient pas que l'événement ne dût être favorable à ceux dont cette Couronne embrasseroit le parti. C'est pourquoi les Archiducs de Flandre, comme les plus voisins de la France, & par politesse, envoyèrent vers le Roi Jean Richardot, qui fut bientôt suivi du Comte de Hohenzollern Ambassadeur de sa Majesté Impériale. Ces deux Ministres représentèrent à Henri, que Leopold ne s'étoit mis en possession de Juliers, que pour régir, suivant les droits de l'Empereur sur les fiefs de l'Empire, les biens du feu Duc, en attendant que l'on eût décidé à qui la succession litigieuse de ces Etats devoit échoir, & que l'Empereur n'avoit point eu dessein de toucher aux droits d'aucun des prétendants.

Ambassadeur de des Archiducs à Henri IV.

Henri étoit trop éclairé pour se laisser éblouir par ces raisons. Il connoissoit toute l'ambition de la maison d'Autriche, qui ne cherchoit qu'à s'agrandir, & dont la puissance étoit si justement odieuse à tous les Souverains. Ces dispositions du Roi n'empêchèrent pas les deux Ambassadeurs d'exposer le sujet de leur Ambassade, en présence du Président Jeannin, qui étoit, pour ainsi dire, juge dans cette grande affaire. Les Comtes de Solms, & les Ambassadeurs des Princes possesseurs, défendirent aussi leurs droits en présence de ce Président: ils le conjurèrent d'engager le Roi à leur donner du secours contre la violence que l'Empereur exeroit sur les héritages de ses vassaux, sous prétexte d'une nécessité imaginaire d'établir un séquestre; ajoutant qu'aucun des prétendants à la succession, ne s'opposoit à ce qui avoit été arrêté à Dortmund: que les parties étant d'accord en ce point, il ne pouvoit y avoir lieu au séquestre: qu'après la mort du Duc Jean-Guillaume, les Princes n'étoient point entrés dans ses Etats par force ou par artifice, mais ouvertement & du consentement des peuples, qui avoient fait éclater beaucoup de joye à leur arrivée: qu'enfin la succession de Juliers n'avoit été troublée, que par l'Archiduc Leopold, dont la retraite rétablirait aussitôt le calme & la tranquillité.

Celle des Princes possesseurs.

Il y avoit long-tems que le Roi avoit formé le dessein d'attaquer la maison d'Autriche en Italie & en Allemagne. Il s'étoit déterminé à tirer vengeance des outrages que la France en avoit reçus, & il vouloit abaïsser une Puissance, qui ne cherchoit qu'à s'accroître toujours de plus en plus. Tous les Princes souhaitoient avec ardeur de lui voir entamer cette grande entreprise. Le Duc de Savoye avoit déjà fait des ouvertures au sujet de la guerre d'Italie, comme nous l'avons vu plus haut. La reconnaissance & les engagements de Henri lui parloient en faveur des Princes.

Le Roi épousa leur parti.

Alis-

**H x x x** Allemands, à qui la France avoit de si grandes obligations; car les Princes  
**1 v.** des maisons de Brandebourg & de Bavière avoient envoyé de puissans  
**1609.** secours au Roi dans les dernières guerres, pour résister aux efforts de la maison d'Autriche.

**Intrigues  
de la  
Cour Im-  
périale.**

Le Roi, plein de reconnaissance, répondit donc que le péril de ses alliés étoit le sien, & promit du secours à leurs Ambassadeurs. Il fit aussitôt défilier quelques troupes sur la frontière de Champagne, & répandit le bruit qu'il prendroit le parti des deux Princes. La maison d'Autriche ne s'oublia pas de son côté: elle faisoit dire sous main aux Princes, que les François n'avoient d'autre but, que de s'enrichir du pillage de la succession de Juliers, sans s'embarasser de les secourir; & que sous ombre d'alliance ils se rendroient maîtres de leurs biens. Ce fut l'artifice qu'elle mit en œuvre dans le duché de Juliers. Elle faisoit courir le bruit en d'autres endroits, que les Princes ne sçavoient à quoi se déterminer, & n'étoient pas d'accord entre eux: que l'un avoit déjà fait sa paix avec l'Empereur, & que l'autre alloit être abandonné de ses partisans, qui ne vouloient pas encourir la disgrâce de sa Majesté Impériale. Plusieurs donnerent dans le piège.

Le Roi s'aperçut du refroidissement des Princes & de leurs soupçons; voyant d'ailleurs que par la longueur des négociations, & par cette lenteur si ordinaire aux Allemands, qui avoit déjà coûté à ces Princes le duché de Juliers, on avoit perdu le tems d'agir, il cessa de presser les secours avec la même ardeur, pour ne pas fortifier par ses empressemens les bruits artificieux, que la maison d'Autriche faisoit semer en Allemagne. Il craignoit d'ailleurs que les Princes ne sçussent pas profiter des secours qu'il leur donneroit, & que l'événement de la guerre ne fût également honteux & funeste.

**Henri  
député en  
Allema-  
gne pour  
sonder  
les dispo-  
sitions  
des Prin-  
ces.**

Le Comte de Vaubecourt & Bongars avoient déjà successivement informé le Roi de l'état des forces des Princes & de leurs dispositions. Jean Hotman de Villiers, envoyé depuis peu vers eux, en avoit aussi écrit quelque chose; George & Frédéric Comtes de Solms, & Hippolite Collinius, Ambassadeurs de ces Princes, avoient fait paroître leurs défiances, & surtout Christiern Prince d'Anhalt. Cependant, pour s'assurer davantage jusqu'à quel point on pouvoit compter sur ces Princes, & à quelles conditions on pouvoit se joindre à eux, le Roi fit partir Bongars avec Etienne de Sainte-Catherine pour examiner les choses de plus près. Ces deux Ministres écrivirent à sa Majesté que l'éclat de son nom avoit détruit toutes les manœuvres des Autrichiens: que les Princes, guéris de la défiance qu'on avoit voulu leur inspirer des secours de la France, avoient enfin pris des résolutions pleines de vigueur: qu'un grand nombre de Princes de l'Empire s'étoient joints à eux: que les villes de Strasbourg, de Nuremberg & d'Ulm, alloient envoyer des députés à Hall en Souabe, où se trouveroient aussi les Electeurs Palatin & de Brandebourg, & autres Princes Allemands.

**Ligue  
conclue à  
Hall.**

Ces nouvelles ranimerent l'ardeur du Roi; il se prépara à envoyer aux Princes confédérés des secours plus considérables, qu'il ne leur avoit promis

mis d'abord. Afin de donner plus de poids à la négociation, il fit partir Jean de Thumery de Boislise pour assister à l'assemblée, en qualité d'Ambassadeur de France. Ce ministre se rendit donc à Hall, où les Electeurs, les Princes & les villes confédérées firent avec lui un traité, dont les conditions furent, que le Roi fourniroit autant de troupes, d'artillerie, & de munitions de guerre, que les Princes possesseurs & leurs alliés en mettroient sur pied. Les Princes s'engagerent à avoir quatre mille hommes d'Infanterie, douze cens chevaux, quinze pièces de gros canon, & six de campagne. Les alliés promirent aussi de donner quatre mille hommes de pied, & mille chevaux, partie dans le milieu du mois de Mars prochain, & le reste vers le milieu d'Avril; & de ne point poser les armes, malgré toutes les menaces & les Edits de l'Empereur, aussi long-tems que le bien de la succession le demanderoit.

HENRI  
IV.  
1609.

L'Ambassadeur de France ayant dit par manière de raillerie, que les Princes d'Autriche ne manqueroient pas d'insulter la frontière, sous prétexte que l'on donnoit atteinte à la paix de Vervins, en envoyant des secours aux Confédérés, on lui répondit sérieusement, que l'Empereur ayant pris injustement les armes contre les Electeurs de Brandebourg & Palatin compris dans ce traité, il l'avoit violé le premier: qu'ainsi le Roi pouvoit légitimement leur donner des secours: qu'au reste, si l'Espagne entreprenoit sur la France, le Roi avoit assez de forces pour repousser l'ennemi: que cependant à tout hasard, on offroit de lui envoyer alors quatre mille hommes de pied & mille chevaux. Boislise promit de son côté aux Princes & à leurs alliés, que si la maison d'Autriche les inquiétoit à l'occasion de la ligue de Hall, le Roi fourniroit huit mille fantassins, & deux mille hommes de Cavalerie. Il ajouta, que le Roi souhaitoit ardemment qu'on accordât le libre exercice de la Religion aux Catholiques des duchés de Juliers, de Clèves & de leurs dépendances; qu'enfin, il exigeoit des Confédérés, qu'ils ne se départissent point de l'alliance sans le consulter, ni malgré lui, pour quelque raison que ce pût être.

Après qu'on eut satisfait à ces demandes, l'Ambassadeur signa les *Pacta conventa*; ensuite Jean Comte Palatin du Rhin, Duc des Deux-Ponts, au nom de Frédéric son frere Electeur Palatin; Philippe-Louis de Neubourg, Comte Palatin du Rhin; Jean Comte Palatin; Jean-Frédéric Marquis de Bade; Joachim-Ernest Marquis de Brandebourg, pour lui & pour son frere, Marquis de Brandebourg-Culmbach; Jean-Frédéric Duc de Wirtemberg; Christiern Prince d'Anhalt; & Wolfgang-Guillaume Comte Palatin du Rhin, signèrent parcelllement le traité.

Le Duc de Wirtemberg fit insérer dans le traité, qu'en cas d'irruption de la part des ennemis, dans le comté de Montbéliard, qui faisoit partie de ses Etats, & dont il alloit être nécessairement obligé de s'éloigner, le Roi se chargeoit d'en prendre la défense. Henri le promit; mais il excepta les siefs relevans du Comte de Bourgogne (1). Par-là il fut bien aise de faire connoître qu'en aidant les Princes confédérés de ses secours, son in-

(1) C'est-à-dire du Roi d'Espagne, auquel Henri ne vouloit point déclarer la guerre.

H A N N O  
I V.  
1609.

Avis aux  
Princes  
confédérés.

intention n'étoit pas de rompre avec l'Espagne. L'Ambassadeur dépêcha un courrier pour apporter une copie du traité au Roi, qui le ratifia le vingt-quatre de Février.

Boissife eut ordre d'avertir les Princes confédérés qu'ils ne seroient jamais en sûreté, tandis que l'Empire seroit dans la maison d'Autriche; & qu'il seroit difficile de l'en faire sortir, tant que le Roi d'Espagne & les Archiducs de Flandre seroient en possession d'un grand nombre de places, par le moyen desquelles ils tenoient tous les Electeurs en bride, & d'où ils seroient toujours à portée d'entrer dans les duchés de Juliers & de Clèves, & sur les terres des Confédérés & de leurs alliés, en haine de la ligue qu'ils venoient de conclure pour se maintenir les uns & les autres: que ceux d'entre eux qui avoient droit d'élection, prissent de justes mesures, pour faire passer l'Empire dans une autre maison: que le Roi, pour les aider dans ce projet, avoit des forces capables de réduire dès le commencement de la guerre, à l'occasion du différend de Juliers, les villes que le Roi d'Espagne & les Archiducs possédoient sur la Meuse: qu'il seroit agir les Hollandois, s'il en étoit besoin, & mettroit le Roi d'Angleterre dans les intérêts des Princes possesseurs, malgré son alliance avec le Duc de Saxe.

Le Duc de Saxe & l'Electeur de ce nom prétendoient avoir droit à la succession de Juliers; ils avoient été assez crédules pour consentir au séquestre; mais ayant apperçu dans la suite que l'Empereur n'avoit pris ce moyen, que pour dépouiller les prétendants de leur héritage, ils paroissoient disposés à se dédire, & à remettre leurs droits à l'arbitrage du Roi de France, à l'exemple des Princes possesseurs. Ils avoient même déjà envoyé des Ambassadeurs en France & en Angleterre.

Mouvements de l'Espagne dans cette circonstance.

Tandis que Boissife s'acquittoit des ordres du Roi, l'Empereur, les Electeurs Ecclésiastiques, & les autres Princes Catholiques de l'Empire, fournissoient à l'Archiduc Leopold autant de troupes qu'ils pouvoient. Le Roi d'Espagne, qui les payoit, usoit de dissimulation avec la France. Après avoir vivement sollicité l'Empereur contre les Confédérés, il fit faire par ses Ambassadeurs de très-fortes instances auprès du Roi, pour l'engager à se désister de la médiation qu'il avoit acceptée dans l'affaire de Juliers, lui promettant de ne s'en point mêler, au cas que le Roi voulût bien le contenter sur cet article. Henri, voyant quel étoit le but de toutes ces manœuvres, répondit aux Ministres Espagnols: „ Dites à votre maître que „ je ne suis pas homme à reculer en si beau chemin, ni à nier que j'aie „ agi: que je n'ignore pas ses desseins, ceux de l'Empereur & des Archiducs: qu'enfin, je suis résolu d'appuyer les droits des Princes mes „ alliés. „

D'un autre côté, le Duc de Savoye renouvelloit les propositions qu'il avoit faites l'année précédente, de marier son fils à une fille du Roi, & de porter la guerre en Italie. Le Roi avoit effectivement dessein de donner la Princesse Elisabeth sa fille aînée au Prince de Piémont; il avoit même déclaré ses intentions sur ce sujet au Sieur de Jacob, Ambassadeur de Savoye à sa Cour; mais il vouloit que cette alliance engageât à la Cou-

ron-

ronne de France les autres enfans du Duc. Henri avoit beaucoup d'intérêt à conclure cette affaire. Le Roi d'Espagne de son côté, vouloit donner une de ses filles au Prince de Piémont, pour se venger du refus qu'il avoit effuï en proposant le mariage de l'Infante avec le Dauphin. Dans la vûë d'empêcher le Duc de Savoye de s'allier avec nous, il cherchoit à s'attacher le Prince Philibert, second fils du Duc, par toutes sortes de moyens. Il avoit même déjà donné l'archevêché de Montreal au Cardinal de Savoye, troisième fils de ce Prince.

Henri  
Iv.  
1609.

Le Roi, informé de toutes ces tentatives, dépêcha Claude de Bullion, l'un des membres du Conseil privé, vers le Duc de Savoye, pour l'avertir de ne point partager sa famille entre deux puissans Rois, souvent en guerre l'un avec l'autre. L'Ambassadeur lui représenta: que les Etats de son successeur seroient bien plus en sûreté, si tous les Princes de sa maison s'en tenoient à l'alliance d'un seul des deux Rois: que ces raisons devoient le déterminer à donner ses enfans à la Couronne de France, plutôt que de les envoyer en ôtage, ou en captivité chez les Espagnols qu'on alloit attaquer. Le Duc de Savoye se rendit à ces avis, pour ne se point faire soupçonner par des incertitudes, de vouloir se partager entre deux grands Monarques, dans la vûë d'avoir des moyens de faire sa paix avec eux, toutes les fois qu'il les auroit offensés l'un ou l'autre.

Alliance  
du Roi  
avec le  
Duc de  
Savoye.

Cette double alliance, quoiqu'assez prudente, étant la marque d'un esprit flotant, eût fait voir le peu de fond qu'il y auroit eu à faire sur les offres du Duc de Savoye, d'attaquer le Roi d'Espagne en Italie, en conséquence du mariage de la Princesse Elisabeth avec le Prince de Piémont. Ainsi en arrêtant ce mariage, le Duc promit au Roi de ne point engager ses enfans à d'autres Couronnes. La dot de la Princesse fut aussi considérable, que l'avoit été celle que Henri II. avoit donnée à Madame Elisabeth sa fille. Le Duc de Savoye assigna un douaire, tel que Philippe (1) l'avoit assigné en faveur d'Elisabeth, ou Philibert, pere du Duc regnant, en faveur de Marguerite fille de François I. Henri de son côté s'engagea à donner des bénéfices, des dignités & de grands emplois aux enfans du Duc; & en attendant il leur assigna des pensions. Celle de Philibert fut de cent cinquante mille livres de notre monnoïe. Le Cardinal en eut une de soixante mille, & le Prince Thomas de quatre-vingt-dix mille livres. Teils furent les points dont on convint le 13. de Novembre à Turin par le ministère de Bullion. Le Roi ratifia ce traité à Paris le 28. de Décembre suivant, & attendit, pour signer le contrat de mariage, que le Duc de Nemours, le Marquis de Lullin, Jacob & le Colonel Purpurat que le Duc devoit envoyer au premier jour en qualité de procureurs pour conclure cette affaire, fussent arrivés.

Pendant ce tems-là, le Roi donna de nouveaux ordres à Bonne de Lesdiguières & à Bullion pour faire les préparatifs de la guerre d'Italie. Ils furent chargés d'assurer le Duc de Savoye, que le Roi avoit levé une armée nombreuse, pour marcher au secours des prétendans à la succession de

(1) Philippe II. Roi d'Espagne.

HENRI  
IV.  
1609.

de Juliers, contre les Princes d'Autriche : qu'on étoit bien éloigné dans cette guerre de vouloir nuire à la Religion, comme le publioient les Espagnols : que tout le but de cette expédition étoit de délivrer le duché de Juliers de l'oppression de Leopold, qui s'en étoit saisi sans la moindre apparence de droit, & d'assurer la liberté des Etats des autres Princes confédérés, suivant les loix de l'Empire : que si le Roi d'Espagne attaquoit le Duc par jalousie de sa nouvelle alliance avec la Cour de France, ou sous tout autre prétexte, le Roi poursuivroit par la voye des armes pour lui-même ou pour ses alliés, enfin par toutes sortes de moyens, la vengeance de l'injure faite à son allié, comme si cette injure s'adressoit à lui-même : qu'il ne souffriroit pas qu'on pût dire que l'alliance de la France eût été désavantageuse, ou même inutile au Duc de Savoye; que ne doutant pas que le Roi d'Espagne ne fit à cette occasion des hostilités sur la frontière de Savoye, qui confinoit aux terres de sa dépendance, il falloit prévenir le danger : qu'ainsi il étoit d'avis de porter la guerre dans le Milanois, comme le Duc le proposoit : qu'il lui fourniroit de puissans secours pour cette expédition : qu'ayant déjà mis à part cent vingt mille écus pour les fraix de la guerre, il en avoit confié le soin à Lesdiguières, qui devoit lever des troupes, la plupart Catholiques : qu'au reste, s'il commandoit des soldats Protestans comme lui, le Roi avoit pris de justes mesures pour les empêcher de scandaliser les Catholiques, ou de leur faire aucun tort : que le succès de l'entreprise dépendoit de la présence de Lesdiguières : que quoi que la France dût fournir presque toutes les troupes dans cette guerre, le Roi consentoit cependant à abandonner sans réserve au Duc toutes ses conquêtes dans le Milanois, à l'exception des places que la nécessité d'entretenir la paix dans le voisinage obligeroit de donner aux Vénitiens, aux Grisons & autres, qui se joindroient à nous : qu'il étoit bien certain qu'ils enverroient des renforts à l'armée Royale, dès la première nouvelle de quelque heureux succès; mais que l'armée ne passeroit pas les monts avant qu'on eût pourvû à sa sûreté, de manière qu'elle ne dépendît pas entièrement de la foi d'autrui : qu'ainsi le Roi, considérant l'instabilité des choses humaines, souhaitoit que le Duc remit entre les mains de quelques Officiers François Catholiques la ville de Pignerol, afin d'avoir à tout hasard une retraite assurée en ce pays.

Lesdiguières & Bullion avoient ordre de pressentir le Duc de Savoye, pour savoir si, après la conquête du Milanois, si pleine & si entière que les peuples n'osassent ou ne pussent refuser d'obéir au vainqueur, ce Prince pourroit consentir à céder à la France le duché de Savoye pour les fraix de la guerre; ou si cela souffroit de trop grandes difficultés, de voir s'il voudroit recevoir garnison François dans Montmelian. Ils renouvellèrent les assurances du mariage de Madame de France avec le Prince de Piémont, qui avoit souhaité que cette Princesse passât en Savoye. Le Duc avoit demandé en même tems le titre de Duc de Chartres pour son second fils. On fit entendre au Prince de Piémont, que l'air natal de la France conviendrait mieux à la santé de Madame Elisabeth, en attendant qu'elle eût atteint l'âge nubile : que cependant on pouvoit toujours célébrer les fian-

çail-

gailles. A l'égard du Prince Philibert, le Roi lui accorda le titre de Duc de Chartres.

HENRI  
IV.  
1609.

Lefdiguières, ayant reçu ses instructions, avertit le Roi qu'il étoit inutile de demander la ville de Pignerol, dont il étoit facile de se saisir au besoin : qu'il seroit beaucoup plus avantageux de demander quelques places sur le Tefin & sur le Pô, afin d'avoir un passage & une retraite à tout événement : Lefdiguières & Bullion s'acquitterent au reste avec beaucoup d'ardeur & de zèle de tout ce qui leur avoit été recommandé.

Le Roi pressoit avec ardeur la guerre d'Allemagne & d'Italie; il y étoit porté par le ressentiment de l'injure que l'Espagne venoit de lui faire tout récemment, en donnant retraite à Milan au Prince de Condé, premier Prince du sang. Henri de Bourbon Condé avoit épousé depuis quelques mois Charlotte-Marguerite de Montmorenci, Dame d'une grande beauté. La galanterie regnoit alors à la Cour; ainsi le Prince n'eut pas de peine à se persuader, sur-tout dans un âge où l'on croit tout facilement, qu'on lui raviroit bien-tôt le cœur de sa nouvelle épouse. Cette crainte faisoit tant d'impression sur son esprit, qu'il s'imaginait déjà voir arriver des lettres galantes de la part d'un amant, auquel il ne pourroit demander raison de son procédé, & lui voir mettre en usage toutes les ruses & les plus fines pratiques de l'amour, pour séduire sa femme. Il s'effrayoit de l'idée qu'il alloit être la fable & le mépris de la Cour. Né fier, il n'avoit jamais pu se plier ni à la dissimulation, ni à la patience. Outre cela le Duc de Sully Surintendant des finances, avoit parlé de lui & l'avoit traité avec autant de mépris que de hauteur; & cela en quelque façon de l'aveu du Roi.

Retraite  
du Prince  
de Condé.

Cette conduite du Surintendant avoit presque mis au désespoir ce jeune Prince. Il ne consulta donc que sa jalousie & ses chagrins pour prendre un parti, qui approchoit assez du désespoir; ce fut de retirer de la Cour sa femme, dont la beauté étoit la funeste source des malheurs qu'il appréhendoit, & de sortir du Royaume avec elle. Il crut trouver une retraite assurée pour lui & pour sa femme auprès du Prince d'Orange son beau-frère, à Bruxelles, où son séjour ne pouvoit être suspect au Roi. Etant donc allé de Paris à Muret; & ayant disposé sa femme à le suivre, il monta deux jours après en carrosse, marcha pendant la nuit, & sortit de France à l'insçu du Roi. Il s'arrêta d'abord à Châtillon, ensuite à Landrecy, ville appartenante aux Archiducs souverains des Pais-bas.

Le Roi, ayant appris sa fuite, entra dans une grande colère; il fit venir Jacques-Auguste de Thou, ami particulier du Prince de Condé, & lui demanda s'il ne sçavoit rien d'un départ si précipité; si le Fevre, qui avoit été chargé de l'éducation de ce Prince, n'en avoit pas quelque connoissance; & ce qu'ils en pensoient l'un & l'autre. De Thou protesta à sa Majesté qu'il n'y avoit aucune part, & qu'il n'en sçavoit pas plus qu'elle sur ce sujet: que cependant il ne croyoit pas que le Prince eût de mauvaises intentions: qu'il n'étoit allé à Bruxelles, que pour s'y retirer auprès du Prince d'Orange, sans dessein de donner le moindre sujet de chagrin à sa Ma-

Indigna-  
tion du  
Roi.



HENRI  
IV.  
1610.

jesté, ni de rien faire qui ne convint à un Prince du sang: qu'on s'étoit si peu attendu à son départ dans sa maison, que le Fevre ne cessoit de pleurer l'absence du Prince. Le Roi, qui sçavoit que le Fevre étoit borgne, voulant cacher sa colère sous une raillerie, dit à de Thou, qu'il étoit bien sûr que quelles que fussent les larmes que le Fevre eût versées, il n'avoit pleuré que d'un œil; ensuite il renvoya de Thou.

Récep-  
tion du  
Prince de  
Condé  
dans les  
Pais-bas.

Dans le tems que le Prince de Condé passoit en Brabant, les Archiducs, surpris de l'arrivée subite d'un tel hôte, & ignorant les motifs de son départ, lui envoyèrent de Croy Duc d'Arfchot, pour lui dire de sortir dans trois jours de leurs terres. Le Prince prit le chemin de Cologne, après avoir envoyé son épouse à Bruxelles au Prince d'Orange.

Il est ré-  
pété par  
l'Ambas-  
sadeur de  
France.

\* Quelque tems après, Spinola par politesse, ou plutôt par ordre de la Cour d'Espagne, fit un accueil des plus gracieux au Prince de Condé, & le combla de politesses. Il obtint même pour lui des Archiducs, la permission d'aller à Bruxelles, où il lui donna un grand repas, qui coûta trois mille écus d'or. Cette conduite de Spinola, jeta le Prince dans de nouveaux embarras, & augmenta son crime dans l'esprit du Roi. Annibal d'Estrees Marquis de Cœuvres, Ambassadeur de France à Bruxelles, redemanda le Prince aux Archiducs: en même tems il promit au Prince de la part du Roi, le pardon de sa faute, & s'engagea de le rétablir dans ses bonnes grâces. Les Archiducs répondirent qu'on ne pouvoit violer la parole donnée au Prince de Condé, mais qu'ils lui conseilleroient volontiers d'accepter la grace que le Roi lui offroit; ce qu'ils affectèrent de faire.

Réponse  
du Prince  
aux or-  
dres du  
Roi.

Le Prince ayant demandé de plus grandes sûretés, le Marquis de Cœuvres alla le trouver avec M. Brulart de Berny, Philippe de Longueval de Manicamp, & Charles de l'Aubespine de Preaux, & lui commanda de la part du Roi, de revenir en France, sous peine de crime de lèse-Majesté. Le Prince, ayant demandé cet ordre par écrit, fit réponse qu'il obéiroit toujours avec beaucoup de soumission aux ordres du Roi, & qu'il retourneroit dans le Royaume dès qu'il auroit lieu de se flater d'y trouver de la sûreté pour lui & pour ses Officiers: qu'en attendant il supplioit sa Majesté de recevoir ses excuses, & de lui permettre de protester de nullité contre tout ce qui seroit fait dans la suite à son préjudice.

Il chargea un Notaire de présenter sa réponse par écrit à l'Ambassadeur, qui la reçut sans prendre garde à ce qu'on lui donnoit; mais ayant jeté les yeux sur la signature du Prince, il fit rappeler le Notaire; & tirant son épée, il le força de reporter ce papier à celui qui le lui avoit donné. Le Marquis de Cœuvres étoit l'ennemi juré du Prince; & c'étoit un bruit commun à Bruxelles, qu'il n'y étoit venu, que pour l'enlever conjointement avec son épouse. Mais les plus pénétrants regarderent ce bruit comme une manœuvre des Espagnols, qui vouloient s'attacher de plus en plus le Prince, en l'aigrissant contre le Marquis.

Il se rend  
à Milan.

Le départ précipité du Prince, ne fit que confirmer l'incertitude de ces différentes opinions. Car six mois après, ayant reçu mille doubloons d'Es-  
pagne,

pagne, & s'étant fait suivre par Louis d'Aloigny Marquis de Rochefort, par Claude Enoch de Virei, & par un nommé Fritima, qui avoit été autrefois domestique de Spinola, il sortit de Bruxelles, traversa l'Allemagne en habit déguisé, & se rendit à Milan avec ces trois Officiers, dont le dernier lui servoit de guide & de truchement. Il avoit laissé la Princesse à la garde des Archiducs.

Ensuite voulant justifier sa retraite, il répandit en France un manifeste, où il alléguoit pour ses raisons, qu'il n'avoit pu voir & souffrir plus longtemps que le Duc de Sully foulât aux pieds, à l'insçu du Roi, les droits du Royaume; traitât les Princes avec une hauteur insupportable; cassât à son gré les arrêts du Parlement; fit gémir les peuples sous le poids des impôts les plus crians, qu'il prostituât ce qu'il y avoit de plus sacré à des gens indignes; & qu'il vendit aux plus vils acheteurs les dignités & les emplois: qu'enfin il s'étoit lassé d'être le témoin de la tyrannie exercée sur la maison Royale par un Ecoissois, né dans l'obscurité, & qui devoit les commencemens de sa fortune à la maison de Condé. Ce manifeste fut bien reçu du peuple, toujours avide de nouveautés; mais les gens de bon sens voyant le Royaume florissant, & le Roi sur le point de tenter de grandes entreprises, trouverent cet écrit ridicule, quoique vrai en partie.

Le 31. de Mars, le Comte de Fuentes reçut le Prince à Milan, avec de grandes honneurs. Il se répandit aussitôt dans cette ville un faux bruit, que la tête du Prince avoit été mise à deux cens mille écus. Il eut sur le champ des gardes à pied & à cheval, soit pour observer ses démarches, soit pour sa sûreté. On lui remit bientôt des lettres remplies d'honnêtetés de la part du Roi d'Espagne, auxquelles succéderent celles du Duc de Lermé, pleines d'ostentation & de promesses flatteuses. Le but de toute cette conduite des Espagnols étoit de noircir davantage le Prince dans l'esprit du Roi; ils étoient persuadés qu'un Prince tel que lui n'étoit pas à mépriser, & ils s'imaginoient avoir en sa personne de quoi balancer les choses par rapport au Duc de Savoye.

Ils firent dire au Roi, qu'ils prioient le Prince de Condé de se retirer des Etats du Roi d'Espagne, s'il vouloit de son côté renoncer à l'alliance du Duc de Savoye. Mais Henri fidèle à sa parole, crut qu'il seroit plus noble de tirer vengeance de la fuite du Prince par cet endroit-là même; c'est pourquoi il écrivit aussitôt à Lesdiguières & à Bullion d'avertir le Duc de mettre au plutôt ses troupes en campagne, qui au premier jour seroient jointes par l'armée Françoisé, & de lui recommander d'avoir les yeux sur la conduite des Espagnols à l'égard du Prince de Condé.

Il eût été à souhaiter pour ce dernier qu'il se fût retiré plutôt à Rome, qu'à Milan, ou qu'il eût eu encore la liberté de le faire. On jugea à propos d'éprouver s'il n'y auroit pas moyen d'adoucir son esprit, en lui faisant espérer de rentrer dans les bonnes grâces de sa Majesté. Guillaume Fouquet Secur de la Varenne, chargée de cette commission Ezéchiél Ribera, Médecin qui avoit été dans la maison de ce Prince. Ribera, qui étoit à Turin avec de Bullion, passa de-là à Milan. Ayant ébranlé le Prince de Condé par de grandes espérances, il feignit d'aller à Rome, pour examiner de plus près ce qu'on y disoit de la retraite du Prince, & lui promit de revenir

Henri IV.  
1610.

Et y publie un manifeste.

Vues de l'Espagne à son égard.

On pense aux moyens de ramener ce Prince.

HENRI  
IV.  
1610.  
Ses en-  
tretiens  
avec  
l'Abbé  
d'Auma-  
le.

au premier jour. Ayant au contraire repris le chemin de Turin, & repassé en France, il devint suspect au Prince qui apprit son voyage.

On fut d'avis de la faire tenter une seconde fois par Guillaume de Noizet Abbé d'Aumale, qui, quoique parent de Bullion, n'en étoit pas moins agréable au Prince. Noizet envoyé à Milan, pria le Marquis de Breves, Ambassadeur de France à Rome, de lui donner permission de saluer le Prince de Condé à Milan, en retournant en France. Ayant obtenu ce qu'il demandoit, il se rendit dans cette ville, où il eut une entrevue secrète avec le Prince qui l'interrogea sur ce qu'on disoit à Rome de son départ. Noizet, lui en ayant rendu compte, ajouta que le zèle qu'il avoit pour sa personne, lui faisoit souhaiter qu'il voulût bien faire de sérieuses réflexions sur la manière, dont il avoit passé chez les ennemis de la France, pour des soupçons frivoles & de légers mécontentemens : qu'il auroit été plus sûr, & plus honorable pour lui de se jeter entre les bras du pere commun des Fidèles, que Jesus-Christ, ce Dieu de paix & d'union, avoit fait son Vicaire en terre, & par le moyen duquel il se feroit aisément réconcilié avec le Roi.

Le Prince lui découvrit alors le vrai motif de son voyage. Il lui dit qu'il s'étoit laissé aller à des craintes capables d'ébranler les plus fermes courages : qu'au reste il n'étoit entré dans aucune négociation avec l'Espagne, & n'avoit jamais révoqué en doute la succession du Royaume : qu'il ne sçavoit que trop qu'il y avoit des gens, qui voulant le voir pour jamais banni de France, mettoient tout en œuvre pour aigrir le Roi contre lui : qu'on avoit envoyé à Bruxelles le Marquis de Cœuvres son plus grand ennemi : que tout autre que ce Ministre n'auroit pas manqué de le remettre en grace avec sa Majesté : qu'il auroit volontiers remis ses intérêts entre les mains du souverain Pontife : qu'il étoit même encore prêt à le faire, mais qu'il ne devoit & ne pouvoit prendre aucun parti, sans la participation du Roi d'Espagne, qui l'avoit pris sous sa protection. Il donna de grandes marques d'amitié à Noizet, & le renvoya avec beaucoup de politesse.

Il le fit revenir le lendemain, après avoir parlé au Comte de Fuentes ; & lui dit que ce Gouverneur n'avoit point d'éloignement pour son voyage de Rome, mais qu'il étoit bon de sçavoir de quelle manière & à quelles conditions il pourroit y aller. „ Il m'a dit, ajouta le Prince, que ceux qui „ croyoient que le Pape avoit beaucoup à cœur mes intérêts, se trom- „ poient lourdement : que sa Sainteté n'agissoit que par les impressions de „ la Cour de France, dont elle achetoit par ses condescendances la faveur „ pour sa maison : qu'elle étoit irritée contre le Roi d'Espagne, qui venoit „ d'accorder sa protection au Cardinal Aldobrandin, l'ennemi juré des „ Borgheses, & qui combloit de biens & d'honneurs tous les Aldobrandins „ dans le Royaume de Naples : qu'il sçavoit certainement que le Nonce en „ France, voulant obtenir le chapeau à la recommandation du Roi, n'a- „ voit écrit au Pape au sujet de ma retraite, que suivant les dispositions „ présentes de sa Majesté : qu'ainsi il n'étoit pas douteux que sa Sainteté „ ne taxât mes démarches d'imprudence & de légèreté : que je ne devois „ pas

„ pas attendre des conseils de vigueur d'un Pape , qui s'étoit lâchement  
 „ laissé dompter par les Vénitiens : que si ce Pontife avoit un peu de cet-  
 „ te grandeur d'ame tant admirée dans Sixte V. il auroit déjà lancé les  
 „ foudres de l'Eglise sur un Roi qui prenoit en main les intérêts des Prin-  
 „ ces Luthériens prétendans à la succession de Juliers : qu'enfin je ne se-  
 „ rois pas en sûreté dans Rome , au milieu de dix mille François , frappés  
 „ du bruit qui s'est répandu que ma tête est à prix. „

Pendant que le Comte de Fuentes délibéroit s'il écrirait lui-même en fa-  
 veur du Prince , ou s'il lui laisseroit le soin de parler pour lui-même , &  
 qu'il étoit dans l'incertitude si le Roi d'Espagne ne recommanderoit pas au  
 souverain Pontife , un Prince qu'il avoit pris sous sa protection , la nouvel-  
 le arriva que l'alliance entre la France & la Savoye étoit conclue ; que le  
 traité pour la guerre d'Italie venoit d'être signé , & que l'armée s'avançoit  
 sous les ordres de Lesdiguières. Noizet sentit bien alors qu'il ne feroit  
 plus que de vaines tentatives auprès du Prince. Ainsi l'ayant prié de vou-  
 loir bien le renvoyer , le Prince lui donna une lettre écrite en Espagnol  
 pour sa Sainteté. Il s'excusoit dans cette lettre de ce qu'il n'alloit point à  
 Rome , ajoutant qu'il n'avoit quitté la France , que pour mettre à couvert  
 les droits les plus sacrés du mariage ; que s'étant jetté entre les bras du  
 Roi d'Espagne , c'étoit à ce Prince à décider quels étoient ses véritables  
 intérêts. Noizet lui dit alors en colère : „ Monseigneur, ce n'est pas vous, c'est  
 „ le Comte de Fuentes qui parle. „ Le Prince lui répartit : „ J'en conviens ;  
 „ mais ne suis-je pas dans des circonstances , où ses sentimens doivent être  
 „ les miens ? „ Ensuite il pressa Noizet de porter sa lettre ; celui-ci refusa  
 absolument de s'en charger , & assura qu'il ne resteroit pas plus long-  
 tems à Milan. Le Comte de Fuentes eut beau le prier d'attendre en-  
 core quelques heures , il partit sur des chevaux qu'il avoit secrètement  
 fait préparer.

Cependant le Roi se disposoit à faire la guerre en deux endroits. Il  
 avoit confié l'expédition d'Italie à Lesdiguières , sous les ordres du Duc de  
 Savoye , & s'étoit réservé le commandement de l'armée d'Allemagne , où  
 il vouloit aller en personne. Il donna pour un tems la régence du Royau-  
 me à la Reine , qui lui demanda à cette occasion d'être sacrée Reine de  
 France avant son départ. Henri lui accorda sa demande d'autant plus vol-  
 ontiers , qu'il avoit entendu des choses qui lui avoient extrêmement déplu.  
 Gonthery de la Compagnie des Loyolites , prêchant en sa présence  
 dans l'Eglise de S. Gervais , & s'emportant contre les hérétiques devant un  
 auditoire nombreux , composé des Grands & du peuple , avoit dit que sa  
 Majesté n'assureroit jamais le repos de l'Etat , fruit glorieux de ses tra-  
 vaux & de son bonheur , qu'en exterminant ceux qui disoient hautement  
 que le Pape étoit l'Antechrist. „ Car , ajoutoit le Jésuite , il suit néces-  
 „ sairement de ces principes que votre mariage avec Marie de Medicis est  
 „ nul ou faux , ayant été fait par le pouvoir & par l'autorité du Pape Clé-  
 „ ment , qui étant selon eux , l'Antechrist , n'a dans l'Eglise qu'une fausse  
 „ puissance , ou plutôt n'en a aucune. „ Ce raisonnement aussi absurde  
 qu'impudent , ne tendoit qu'à replonger l'Etat dans les troubles d'une guerre

Sermon  
indiscret  
d'un Jé-  
suite.

**H A N S** re civile, en animant le Roi contre les Protestans , & à le détourner de  
**I V.** faire la guerre à l'Espagne. Le Roi , qui en avoit senti tout le venin , en  
**I 6 1 0.** fit une vive réprimande au Prédicateur insolent ; & il persista courageuse-  
 ment dans ses résolutions.

**Sacre de** Henri , prêt à marcher en Allemagne , voulant rendre la Reine dont il  
**la Reine.** avoit eu plusieurs enfans , plus respectable aux François en son absence , la  
 fit sacrer & couronner selon la coutume , avec beaucoup de pompe , dans  
 l'Eglise de S. Denis le 13. de Mai. Le Cardinal de Joyeuse y célébra les  
 saints Mystères , assisté des Cardinaux de Gondy , de Sourdis , & du Per-  
 ron , & d'un grand nombre d'Evêques. Le Dauphin , la Princesse Elisa-  
 beth sa sœur , Marguerite de Valois , & d'autres Princesses conduisirent la  
 Reine à l'Autel , où s'étant mise à genoux , elle fut sacrée par le Cardinal  
 de Joyeuse , qui lui mit la couronne sur la tête , en faisant des vœux pour  
 la prospérité de sa personne , & pour celle du Royaume ; ensuite on jeta  
 des médailles au peuple , au bruit des trompettes. Un côté de ces médail-  
 les représentoit la Reine ; on voyoit sur le revers une couronne surmontée  
 de lauriers , de palmes , & de branches d'olivier , avec cette légende : *Sæ-  
 culi felicitas*. Le Roi regarda cette pompe de dessus un théâtre ; mais tous  
 ces spectacles qui occupoient agréablement ses yeux , ne l'empêchoient pas  
 de penser à l'exécution des projets qu'il avoit formés.

**Grande** Le rendez-vous des troupes étoit à Moulon pour le commencement du  
**entrepri-** mois. Le Roi avoit déjà écrit à l'Archiduc Albert , pour lui demander  
**se du** passage sur ses terres ; mais ne l'ayant pu obtenir , il résolut de se l'ouvrir  
**Roi.** à la pointe de l'épée. Nos troupes filoient déjà vers la frontière , & l'Eu-  
 rope attentive avoit les yeux sur cette entreprise des François , & sur le  
 grand Roi qui les alloit commander. L'événement de la guerre ne pouvoit  
 manquer d'être fatal à nos ennemis , lorsqu'un faux zèle de Religion , ani-  
 mant un misérable à la perte du Roi , interrompit ses glorieux projets. Il  
 eut honteux de le dire ; mais la chose parle d'elle-même : c'est la Religion  
 qui a produit plusieurs de ces infâmes parricides dans la France.

Depuis près de cent ans , il s'est élevé dans le Royaume deux partis de  
 différente Religion , qui ne se souvenant plus de la charité Chrétienne , se  
 sont mutuellement déchirés sous les noms odieux de Papistes & de Calvi-  
 nistes. Ces derniers se font appeller Réformés , & les autres Catholiques.  
 Les Calvinistes ôtent toute autorité au Pape , qui se l'attribue pleine &  
 entière. Il y a des superstitieux qui en sont venus au point d'avoir plus de  
 foi au Pape , qu'en Jesus-Christ. Les Réformés , assurant que l'Evêque de  
 Rome est l'Antechrist , détruisent sans balancer , l'autorité de l'ancienne  
 Eglise & du Pape. L'un & l'autre parti voulant établir ses sentimens , trou-  
 bient l'Etat , au mépris de la majesté Royale. Leur acharnement à les  
 soutenir , est si grand , & leur aveuglement si plein de fureur , que ne pou-  
 vant souffrir ceux qui veulent la paix , ils s'élèvent hautement contre les  
 Rois d'une autre Religion que la leur , comme si ces Princes étoient des  
 tyrans.

Le parti Catholique , étant le plus fort sous les regnes précédens , fai-  
 soit sentir toute sa supériorité au parti le plus foible. Le Roi , dont le  
 cou-

courage avoit répandu la terreur de son nom chez les étrangers & dans tout le Royaume, auroit pû détruire l'un & l'autre parti, en rétablissant l'ancienne discipline de l'Eglise Gallicane ; mais il s'étoit contenté de les contenir dans les bornes qu'il leur prescrivit à tous les deux. La bonne intelligence, qui regnoit entre le Pape & lui, l'empêchoit de rien craindre de la part des Catholiques. Il avoit fait agréer ses desseins à Paul V. de manière que ce Pape reconnoissoit hautement qu'il ne s'agissoit point du tout de la Religion dans les deux expéditions du Roi. Sans se mettre en peine des murmures des Espagnols, le saint Pere ne prenoit aucun parti dans l'incertitude des événemens. Dans la suite, suivant le génie de la Cour de Rome, le Pontife se seroit peut-être déclaré pour le parti le plus fort.

Malgré toute la modération de Paul V. la dangereuse faction des Catholiques zélés s'augmentoît tous les jours. On répandoit sourdement des plaintes parmi le peuple ; on disoit que la Religion Catholique alloit être détruite : que le Roi, à la sollicitation des hérétiques, étoit sur le point de faire la guerre à l'Empereur & aux autres Princes Catholiques de l'Empire : que Lelidiguières entroit à la tête d'une armée de sectaires en Italie, qui est le centre de la foi Catholique. On épouvançoit les peuples par la crainte de ces maux. Ces sortes de faux bruits font ordinairement tant d'impression sur l'esprit d'une populace insensée, qu'elle se livre toute entière, & prodigue tous ses biens à des Chefs de parti, rebelles à leurs Souverains ; & que dans plusieurs milliers de ces furieux, il se trouve quelquefois deux ou trois misérables, qui ennuyés de la vie, & fortifiés dans leurs funestes desseins par l'idée de contribuer à la conservation du vrai culte, bravent la crainte des plus affreux supplices, & regardent le meurtre des Rois comme une action méritoire qui doit les couvrir d'une gloire immortelle.

Après le couronnement de la Reine, il ne lui restoit plus qu'à faire son entrée dans Paris, suivant la coutume. Le 16. du mois de Mai, jour destiné à cette pompe, s'approchoit ; le peuple s'empressoit à orner la ville de tableaux, de statues, de colonnes, d'inscriptions. Tout commençoit à retentir de l'allégresse publique. Les ouvriers se plaignoient que le temps leur manquoit ; mais le Roi, impatient de se rendre à l'armée, ne voulut pas différer cette pompe. Il sortit du Louvre le 14. à quatre heures du soir, & ayant renvoyé ses Gardes, il fit avancer son carrosse, qui étoit ouvert de tous côtés, afin de voir les travaux, & d'être le témoin de l'ardeur des ouvriers. Il étoit dans le fond, ayant à sa droite le Duc d'Epéron ; les Maréchaux de Lavardin & de Roquelaure étoient à la portière droite ; le Duc de Montbazon & le Marquis de la Force à la gauche ; Duplessis de Liancourt & Chabot Marquis de Mireboux étoient sur le devant, vis-à-vis de sa Majesté. Un homme, qui avoit remarqué le peu de suite du Roi, épia le moment d'accomplir l'horrible dessein qu'il avoit formé. Il suivit depuis le Louvre le carrosse, qui fut arrêté au milieu de la rue de la Feronnerie par un embarras de charettes. Dans cet instant si fatal à la France, l'assassin saisissant l'occasion, donna deux coups de couteau au Roi, qui se panchoit du côté de Lavardin pour lui parler. Le premier coup

HENRI  
IV.  
1610.

Henri est  
assassiné.

Il n'ayant pas pénétré, ce monstre exécrable sentant son poignard arrêté par une côte, donna un second coup, avant que le Roi pût s'écrier. Le sang sortit alors en si grande abondance de la blessure, & en même tems par la bouche, que ce Prince perdit tout d'un coup connoissance.

Aucun des Seigneurs qui étoient dans le carosse n'avoit apperçu l'assassin, mais ils virent tomber le Roi. Ils se jetterent avec précipitation hors du carosse, & crièrent qu'on se faisoit du meurtrier. Ce scélérat, étonné de la grandeur de son crime, restoit immobile, sans songer ni à prendre la fuite, ni à jeter le poignard qui le faisoit reconnoître. Le peuple étant accouru en foule, on faillit le coupable, tenant encore à sa main son couteau tout dégoutant de sang. Le Duc d'Epemon & les autres Seigneurs, voyant que cet accident causoit un grand tumulte, dirent que le Roi n'étoit que blessé, & qu'il respiroit encore; ce qui rendit pendant quelque tems la mort du Roi incertaine dans cette grande ville, où l'on ne s'attendoit pas à un si grand malheur. Les Seigneurs retournerent dans le même carosse au Louvre, & se firent suivre par les Gardes, qui ne sachant d'abord où mener l'assassin, le firent entrer à l'hôtel de Retz près du Louvre, en attendant qu'on pût le livrer au grand Prévot de l'hôtel.

Dès que cette funeste nouvelle fut répandue, la joie du peuple se changea aussi-tôt en tristesse. On n'entendoit par-tout que sanglots & gémissemens; tout étoit dans la consternation au Louvre. Le Chancelier de Sillery fit aussi-tôt chercher le Dauphin, & le conduisit à la Reine, à qui l'on donnoit encore quelque espérance de la vie du Roi. Cette Princesse, étant sortie de sa chambre, regardoit de tous côtés avec inquiétude, lorsque le Chancelier couvrant de son corps le Dauphin qui marchoit derrière lui, se présenta à elle : la Reine, avertie de son malheur par le concours extraordinaire de monde, s'écria qu'elle voyoit bien que le Roi étoit mort. Le Chancelier s'étant alors un peu retiré, laissa paroître le Dauphin, & dit à la Reine : „ Pardonnez-moi, Madame, voilà le Roi vivant. „ Ensuite pénétré des cris de cette Princesse, il l'exhorta à rentrer dans son appartement, & lui dit qu'il falloit s'armer de courage, plutôt que verser des larmes. „ Vous perdez un grand Roi, Madame, „ ajouta Sillery; pleurez-le dans le fond du cœur, votre douleur est juste : „ mais souvenez-vous que vous êtes mere d'un jeune Roi, dont vous devez gouverner le Royaume; ce qui demande de la fermeté & de la prudence. „

On jugea à propos de faire retirer les autres enfans de France dans un appartement avec quelques personnes, pour les garder. On fit aussi-tôt venir au Louvre les Gouverneurs des provinces, qui étoient la plupart à Paris, pour prêter le serment de fidélité au nouveau Roi, & pour se rendre ensuite à leurs gouvernemens en diligence. Le Duc d'Epemon Colonel de l'Infanterie Françoisse, avoit distribué dans les principaux endroits de la ville des soldats aux gardes; les Echevins eurent ordre de garder les portes, & de marcher à cheval dans les rues, avec les Magistrats de la ville, & de commander aux Colonels des quartiers de poster des corps-de-garde à tout événement pendant la nuit.

Le Parlement tenoit ce jour-là l'audience de relevée dans le couvent des Augustins, où il s'assembloit, parce que le palais étoit embarrassé des préparatifs pour la cérémonie, qui devoit se faire dans deux jours. Le Bret Avocat général résuinoit une cause, que les Avocats avoient déjà plaidée de part & d'autre; & le Président Potier tenoit l'audience. On entendit aussi-tôt un bruit extraordinaire parmi les Avocats qui fortoient & ren- troient, & qui parloient entre eux; de sorte que le Président n'entendoit presque plus la voix de le Bret. Servin, autre Avocat général, arriva en même tems. La tristesse peinte sur son visage, annonça d'abord qu'il apportoit de fâcheuses nouvelles. Le Président ayant fait faire silence, le Bret acheva son discours, & les Conseillers ayant été aux opinions, on ordonna un délibéré. Servin demanda alors qu'on levât l'audience; les Conseillers s'étant retirés dans une salle voisine, il leur dit qu'un Gentilhomme venoit de lui apprendre que le Roi avoit été dangereusement blessé dans son carrosse.

HENRY  
IV.  
1610.

Cependant le bruit se répandit que le Roi étoit mort. Le Duc d'Epéron, ayant fait venir au Louvre les soldats aux gardes, répandus dans les faubourgs, les posta sur le pont-neuf & devant la porte des Augustins. avec tant de diligence, que cela n'auroit pu se faire plus à propos, quand on auroit prévu la chose.

Cependant la Reine fit avertir par Dolé, Procureur de son domaine, le premier Président de Harlay de se rendre au Parlement, pour faire ce qui seroit nécessaire dans une si importante conjoncture. Ce Magistrat, malgré la violence d'une goutte, qui l'obligeoit à garder le lit, plus touché des maux de l'Etat, que sensible à ses propres douleurs, se fit porter au Parlement; il y manda les Conseillers, qui se rendirent auprès de lui en assez grand nombre, eu égard à la consternation publique. On jugea à propos d'envoyer le Bret & Servin au Louvre, pour être plus certains de ce qui se passoit. Pendant qu'ils s'acquittoient de leur députation, le Parlement gardoit un morne silence, qui n'étoit interrompu que par de profonds soupirs.

Les députés étant revenus, ils rapportèrent les larmes aux yeux, qu'ils avoient vû la Reine mêler ses pleurs à ceux de son fils, qui n'avoit guères plus de neuf ans, & le corps du Roi sans vie étendu sur un lit. Les larmes, les sanglots, les gémissemens firent alors éclater la douleur de la compagnie. Servin prit ensuite la parole & dit: qu'il falloit délibérer au sujet de la régence du Royaume, suivant l'ancien usage de la nation: que la Reine demandoit qu'on y procédât sans délai, parce que les choses pressoient, & qu'il falloit donner des ordres aux Gouverneurs des provinces, de peur que le bruit du déplorable assassinat du Roi ne fit naître des troubles: que le Chancelier, qu'ils avoient vû près de la personne du Roi avec les Grands de l'Etat, leur avoit dit, que suivant d'anciens mémoires & suivant les régistres du Parlement, la régence du Royaume & la tutelle du jeune Roi appartenoient de droit à la Reine mere: qu'eux-mêmes, qui étoient les gens du Roi, pensoient comme le Chancelier sur ce sujet: qu'ainsi ils requéroient que la Cour confirmât leurs conclusions par son autorité. Les

Conseil-  
le du  
Parle-  
ment.



HARLAY  
IV.  
1610.

Avocats généraux s'étant retirés, le premier Président parla avec beaucoup de force sur l'importance de l'affaire pressante dont il s'agissoit, & alla aux opinions.

Pendant ce tems-là, le Duc d'Epemon entra dans la salle de l'assemblée, sans manteau, & tenant à la main son épée dans le fourreau; il s'approcha du Président de Harlay, qui le pria de prendre séance en qualité de Pair de France. Le Duc lui répondit qu'il n'étoit venu que pour le prier d'user de diligence, parce que la Reine étoit dans l'impatience de savoir la résolution du Parlement. Il fit beaucoup d'excuses au Président d'être entré si brusquement, & se retira par où il étoit venu. Le Duc de Guise entra un moment après par la même porte, habillé de même, & prit séance au-dessus du Doyen des Conseillers. Il dit qu'il n'étoit venu que pour offrir ses services au Roi, à la Reine, & au Parlement. Le Président de Harlay lui répondit : „ Vous donnez une preuve de votre reconnaissance. „ Ce que vous avez reçu de vos ancêtres, exige que vous ne soyez pas „ ingrat envers le Roi & la Reine. Les registres du Parlement seront un „ témoignage à la postérité de l'action que vous venez de faire; la France „ a droit d'exiger de vous que vous donniez dans la province commise à „ vos soins, des preuves de ce que vous promettez. Prenez donc de justes „ mesures, pour qu'il ne s'y passe rien de contraire au bien du Royaume. Le Duc de Guise ayant reparti qu'il y avoit déjà pourvû, & que son Lieutenant étoit parti pour s'y rendre en diligence, il ajouta que la Reine souhaitoit avec ardeur d'apprendre le résultat de leur assemblée. Le Président l'assura qu'on alloit envoyer des députés au Louvre, pour en informer sa Majesté. Alors le Duc se retira.

Aussi-tôt le Parlement, du consentement de tous les membres de l'assemblée, donna un arrêt, qui déséroit sans réserve la régence du Royaume & la tutelle du Roi à la Reine mere pendant la minorité de sa Majesté. Les Présidens Potier & de Thou allèrent en diligence avec quatre des premiers Conseillers & avec les Avocats généraux en informer cette Princesse. Sur ces entrefaites Jaques de la Guesle Procureur général, quoique dangereusement malade, se fit porter dans une chaise à la porte de la chambre; & ayant fait demander par un Huissier la permission de se faire porter ainsi dans la chambre, n'étant pas en état de marcher pour y entrer, il obtint ce qu'il demandoit. Il dit à la Cour: que n'ayant appris qu'alors par un zèle déplacé de ses domestiques, la triste nouvelle du malheur arrivé au Roi, & ce que ses collègues avoient fait, il étoit au désespoir de n'avoir pas été présent à la lecture de l'arrêt du Parlement: qu'il étoit venu pour se le faire lire par le Greffier & pour faire le dû de sa charge. Le premier Président lui accorda sa demande, & fit lire une seconde fois le nouvel arrêt. Le Procureur général après cette lecture se retira au parquet, pour y attendre le retour des autres gens du Roi, qui revinrent sur les sept heures du soir.

Ils dirent, que la Reine faisoit de grands remerciemens à la cour, de sa diligence & de sa fidélité dans de si cruelles circonstances; qu'elle prioit la compagnie d'attendre les ordres qu'elle auroit lui envoyer, dès qu'elle auroit

roit pris sa résolution, par rapport à l'affaire qu'elle méditoit. Tout le monde étant resté, il s'écoula une heure entière sans qu'on apportât aucune nouvelle. Comme la nuit approchoit, le premier Président proposa d'envoyer un Secrétaire de la cour, pour recevoir les ordres de sa Majesté; mais cet Officier ayant appris en allant au Louvre, que Claude de Bullion venoit de la part de la Reine, il revint sur ses pas.

Bullion se rendit au Parlement; & ayant remercié une seconde fois les Magistrats au nom de la Reine, il dit qu'on avoit conseillé à sa Majesté d'amener son fils le lendemain, pour tenir son lit de justice, accompagné des Princes & des Seigneurs: qu'elle prioit les Conseillers de s'y trouver en grand nombre, afin de confirmer avec toute la solennité possible l'arrêt qu'on venoit de rendre. Le premier Président répondit pour sa compagnie, que puisque la Reine avoit pris cette résolution, on exécuteroit ses ordres. Bullion sortit, & on résolut de se trouver le lendemain au Parlement en robes rouges; puis on se retira.

Pendant ce tems-là, ceux qui étoient auprès de la Reine jugerent à propos d'interroger l'assassin pour découvrir ses complices. Le Président Jeannin, Bullion & Antoine de Lomenie furent chargés de cette commission. Ce misérable, ayant été interrogé sur son nom & sur sa patrie, répondit qu'il s'appelloit François Ravallac; qu'il étoit âgé de trente-deux ans, natif d'Angoulême, maître d'école de profession, & qu'il s'occupoit à élever les enfans dans la Religion Catholique, Apostolique & Romaine: qu'il étoit depuis quinze jours à Paris: que le Roi n'avoit fait aucun tort, ni à lui, ni aux siens: qu'il étoit cependant venu dans l'intention de le tuer: qu'il n'avoit été poussé à commettre cette action, que par une tentation du diable, sans y être sollicité par personne: qu'il avoit blessé le Roi avec un couteau; qu'il avoit pris dans un cabaret à cette intention: qu'il étoit venu auparavant à Paris, non dans le dessein de tuer le Roi, mais pour l'engager à déclarer la guerre aux hérétiques.

Le Président Jeannin lui ayant demandé d'où lui étoit venu ce dessein; il répondit, que cela n'étoit pas de la compétence de son tribunal, & qu'il ne le déclareroit qu'à un Prêtre sous le sceau de la confession. On avoit trouvé dans une de ses poches des vers François, faits pour consoler un homme condamné à la mort, tandis qu'on le conduoit au supplice. On les lui présenta; il les reconnut, & dit; qu'il n'en étoit pas l'auteur; qu'ils n'avoient pas même été faits pour lui: qu'un bourgeois d'Angoulême, les ayant composés à l'occasion du malheur d'une personne faussement accusée d'un meurtre, & que le coupable même avoit fait mettre en prison, les lui avoit montrés, comme à un homme qui passoit pour faire des vers en langue vulgaire, afin d'en dire son sentiment. Ses gardes, indignés de voir son obstination à se taire sur ses complices, lui serrèrent le pouce sous le chien d'une arquebuse, avec tant de violence, que la chair en fut emportée & l'os rompu; mais tout cela fut inutile, ils n'arrachèrent de lui que des gémissemens. Les Parisiens firent la garde pendant la nuit dans la ville, que l'abbattement & la consternation, plutôt que le sommeil, tenoient dans une espèce de tranquillité.

REMARQUE  
IV.  
1610.

Le meurtre  
du  
Roi est  
interrogé.  
g6.

Le

HENRI  
IV.  
1610.  
Lit de  
justice.

Le lendemain, les membres du Parlement se rendirent en grand nombre & en robes rouges, aux Augustins. Les Evêques de Beauvais, de Châlons, & de Noyon Pairs de France, y vinrent aussi; car le Parlement étoit autrefois la cour des Pairs. Tous s'assirent sur les sièges d'embas, comme c'est la coutume toutes les fois qu'on ne plaide point. Le lit de justice étoit dressé dans les hauts sièges. En attendant l'arrivée du Roi, Jean Courtin fit son rapport pour admettre Louis de Lorraine entre les Pairs Ecclésiastiques, à cause de l'archevêché de Rheims, que le feu Roi venoit de lui donner. Il n'étoit encore que Soudiacre, n'avoit pas encore atteint l'âge de vingt-cinq ans, & par conséquent il lui manquoit l'âge compétent, soit pour la Prêtrise, soit pour l'épiscopat, soit pour la pairie; mais la grandeur de sa naissance suppléa à tous ces défauts: & dans la consternation où l'on étoit alors, on ne rappella pas les règles de l'ancienne discipline, qu'on avoit si long-tems oubliées. Ainsi personne ne s'opposa à sa demande; & ayant prêté le serment accoutumé en pareille occasion, il prit séance au-dessus de l'Evêque de Beauvais.

L'assemblée s'étant grossie de manière qu'on étoit déjà à l'étroit sur les sièges d'embas, on commença à prendre ceux d'enhaut, qui étoient vuides aux deux côtés du lit de justice. Les Pairs Ecclésiastiques, balançant à se placer à la droite ou à la gauche, demanderent l'avis des Présidens, qui leur répondirent que c'étoit à la gauche qu'ils devoient s'asseoir, attendu que la droite étoit réservée aux Princes du sang & aux Grands du Royaume. Cela ne les empêcha pas de se placer à la droite, où l'Evêque de Paris Henri de Gondy vint se mettre à leur exemple. Le Connétable de Montmorency demanda aussi quelle étoit la place du Connétable. Les Présidens lui ayant dit qu'il ne pouvoit prendre séance au-dessus des Pairs Ecclésiastiques, cette réponse les enfla d'un nouvel orgueil; c'est pourquoi ils se ferrent davantage, pour s'assurer des places qu'ils occupoient, sous prétexte qu'ils étoient, & en vertu des droits de la Religion, & par la qualité de leurs paires, les premiers Conseillers du Royaume, les Conseillers légitimes & nécessaires de l'Etat. Pendant cette contestation, le Connétable alla prendre place dans les hauts sièges, au-dessous de l'Evêque de Paris.

Disputes  
des Car-  
dinaux &  
des Pairs  
pour le  
rang au  
Parle-  
ment.

On vit arriver ensuite les Cardinaux de Joyeuse, de Gondy, de Sourdis, & du Perron, qui se placèrent à la gauche. Le Chancelier vint après eux en robe de satin noir, suivi des Maîtres des Requêtes. Deux des principaux Conseillers étoient allés le recevoir à la porte de la salle; il se mit sur le siège des Présidens, au-dessus du premier Président. Ayant été informé des prétentions des Pairs Ecclésiastiques, il consulta là-dessus les Présidens, & fit dire aux Pairs Ecclésiastiques de se retirer de la gauche au-dessous des Cardinaux. C'est ainsi que la dignité fastueuse de la pourpre Romaine éclipsa jusques dans la cour des Pairs de France & dans un lit de justice, l'ancienne dignité de ces derniers. Ceux-ci ne s'étant pas rendus à cet avertissement, on contesta avec beaucoup de chaleur. Dans le tems qu'ils paroisoient devoir céder, le Connétable, par une foiblesse honteuse, passa à la gauche où étoient les Cardinaux, & prit la dernière place.

On

On apprit alors que le Roi & la Reine arrivoient. Aussitôt le second & le troisième Président, & quatre des principaux Conseillers allèrent recevoir leurs Majestés à la porte de l'Eglise des Augustins. Enfin le Roi & la Reine, suivis des Princes & des Ducs & Pairs laïcs, entrèrent dans la salle, précédés des députés du Parlement. Les Dames de qualité entrèrent même, contre l'usage, & se tinrent debout au milieu des sièges. Alors les Pairs Ecclésiastiques, ayant eu ordre de passer à la gauche, se mirent au-dessous des Cardinaux; après les Pairs s'assit l'Evêque de Paris, dont la place avoit été autrefois au-dessus du Doyen des Conseillers. Ce changement fit comprendre au Connétable, qu'il lui falloit abandonner celle qu'il s'étoit hâté de prendre mal à propos.

HENRI  
IV.  
1610.

Le Roi prit séance dans son lit de justice. L'habillement de sa Majesté étoit violet, qui est la couleur de deuil de nos Rois. La Reine, couverte d'un voile noir flotant, s'assit à la droite du Roi, avec François de Bourbon Prince de Conti & Louis de Bourbon Duc d'Anguien, fils de Charles Comte de Soissons, âgé d'un peu plus de quatre ans. On voyoit après eux Charles de Lorraine Duc de Guise, le Connétable de Montmorency, le Duc d'Epemon, Hercule de Rohan Duc de Montbazou, le Duc de Sully, les Maréchaux de Brissac, de Lavardin, & de Bois-Dauphin. A la gauche paroissoient les quatre Cardinaux, dont nous avons parlé, les trois Pairs Ecclésiastiques, & l'Evêque de Paris. Charles de Lorraine Duc d'Elbeuf étoit aux pieds du Roi, faisant l'office de grand Chambellan pour le Duc de Mayenne, qui étoit malade. Au-dessous du Duc d'Elbeuf, Jacques d'Aumont Baron de Chappes, Prévôt de Paris, étoit placé sur un carreau. Alors le Chancelier s'assit au-dessous du Roi dans une chaise à bras, couverte de l'extrémité du tapis de velours du lit de justice. Gilles de Souvré Gouverneur du Roi, étoit debout à côté de sa Majesté.

Description  
du  
lit de jus-  
tice.

Après qu'on eut fait silence, la Reine, ayant entre-ouvert le voile qui la couvroit, parla ainsi : „ Messieurs, puisqu'il a plu à Dieu de nous enlever „ notre Roi par un accident si triste, pour vous, pour moi, pour l'Etat „ (les gémissemens & les sanglots lui ayant coupé la parole, elle se remit un peu, & continua. ) „ J'ai amené mon fils ici, pour vous engager à „ prendre de sa personne le soin qu'exigent de vous votre dignité, la „ mémoire du feu Roi, votre patrie, vos propres intérêts. Je sou- „ haite que vous l'aidiez de vos conseils dans le gouvernement du Royau- „ me; je vous conjure de les lui donner avec une parfaite sincérité. „

Discours  
de la  
Reine.

Ses sanglots ayant interrompu cent fois ce peu de paroles, elle descendit aux sièges d'embas pour se retirer. La plupart approuverent cette démarche; mais la Reine changea bientôt de pensée, sur ce qu'on lui représenta qu'il étoit impossible d'écarter la foule, & que la loi Salique n'étoit pas plus violée par sa présence à côté de son fils, qui commençoit son règne, que par l'arrêt du Parlement, en vertu duquel elle avoit pris en main la régence du Royaume & la tutelle du Roi. Ces raisons la déterminèrent à reprendre sa place. Châteauneuf & Concini lui donnerent donc le bras pour remonter vers le Roi.

HENRI  
IV.  
1610.  
Discours  
du Roi.

Après que la Reine se fut assise, le bruit n'étant pas encore bien apaisé, le Roi commença à prononcer un petit discours qu'on lui avoit appris. „ Messieurs, dit-il, succédant dans un âge tendre au Roi mon pere, je suis venu en mon Parlement, à la persuasion de la Reine ma mere, afin de prendre vos conseils salutaires pour le gouvernement de mon Royaume. J'espère de suivre, avec la faveur du ciel, l'exemple du grand Prince qui m'a donné la vie. Dans cette confiance, je veux sçavoir ce que vous pensez sur ce que mon Chancelier va vous expliquer pour moi. „

Discours  
du Chan-  
celier.

Alors le Chancelier fit un discours convenable au tems. Il dit que la Reine avoit prudemment amené le Roi au Parlement pour lui faire commencer son regne sous d'heureux auspices, dans le sanctuaire même de la justice: que l'espérance d'être gouvernés par un Roi ami de l'équité, devoit adoucir la douleur des François, puisqu'un Roi juste est le plus ferme appui d'un Etat: qu'il ne manquoit à sa Majesté que l'âge & l'expérience, auxquels la Reine suppléeroit assez par sa prudence consommée: que le feu Roi avoit voulu que cette Princesse assistât aux plus importantes délibérations, afin de la former au maniement des affaires: que plusieurs pouvoient se rappeler que ce grand Prince, que la pensée de la mort n'ébranla jamais, avoit souvent dit qu'il mourroit tranquille, parce qu'il laisseroit une Reine habile à la tête des affaires: que plusieurs de nos Rois avoient confié la régence du Royaume, & la tutelle de leurs enfans aux Reines leurs épouses, par leurs Edits & par leurs testamens: que la volonté du grand Monarque que la France pleuroit, tant de fois manifestée, devoit avoir plus de force qu'un testament & que toutes sortes d'Edits: qu'il falloit que les sentimens se réunissent sur ce point, qui étoit de nature à ne point souffrir de délai, sans un péril évident.

Le Chancelier ne parla en aucune manière dans son discours de l'arrêt de la veille; il mit la chose en délibération, comme si elle n'eût point encore été entamée, faisant entendre par son silence sur cet arrêt, que l'autorité du Parlement n'étoit pas suffisante dans la cause de l'Etat, en l'absence des Princes du sang & des Pairs. C'est pourquoi ayant ainsi proposé l'affaire dont il s'agissoit, il alla par ordre aux opinions. Le premier Président de Harlay se leva, avec les autres Présidens ses collègues, & mit un genou en terre jusqu'à ce que le Roi leur eût ordonné par la bouche de son Chancelier, de se relever.

Discours  
du pre-  
mier Pré-  
sident.

Le premier Président parla plutôt en Rhéteur, qu'en Magistrat. Il dit que le peuple, qui étoit dans la joie du Sacre de la Reine, qui s'occupoit à louer les vertus de Henri, & qui faisoit des vœux pour le succès de ses armes, étoit maintenant abattu & consterné par la douleur du funeste accident, qui venoit de lui enlever son Roi: que la capitale privée de la lumière de ce soleil éclatant, lorsqu'il étoit dans toute sa force, ne pouvoit être mieux éclairée, & pour ainsi dire mieux ranimée, que par la présence du nouveau Roi, la vivante image & le digne successeur de son pere: que c'étoit un présage certain du bonheur de son regne, que ce Prince fût le

treizi.

treizième du nom de Louis, qui tenoit son lit de justice, comme on pouvoit le voir dans cette salle, par les armoiries de Louis XII. appellé le pere du peuple à cause de son amour pour ses sujets: qu'on se rappelloit avec plaisir le souvenir de S. Louis & de Louis X. dont les minorités avoient été heureusement gouvernées par les Reines Blanche & Marguerite: que sur leur exemple on pouvoit confier la régence du Royaume à la Reine Marie, qui avoit déjà fait éclater tant de vertus Royales. Il ajouta que le peuple seroit charmé qu'on fit frapper de la monnoye, avec cette légende: *Maria Mediceæ securitas rei Gallicæ*, comme celle qui avoit été frappée en l'honneur d'Helene femme de Constance. Ensuite il exhorta le Roi à soutenir toujours l'autorité des Magistrats; parce que les loix & la justice étoient le véritable appui de la majesté Royale. Enfin, comme si le Parlement eût prêté le serment de fidélité au nouveau Roi, ce Magistrat investiva contre les rebelles & les factieux, & fit des vœux pour la sûreté du Roi & de la Reine.

HENRI  
IV.  
1610.

Après ce discours, le Chancelier monta vers le Roi & la Reine, & de-là descendit aux Présidens, pour avoir leurs avis. Ensuite il alla vers les Princes, les Ducs & Pairs, & les Maréchaux de France dans les hauts sièges; d'où il tourna à la gauche, & de-là descendit aux sièges d'embas. Il s'adressa d'abord aux Conseillers d'Etat & du Conseil privé, ensuite aux Maîtres des Requêtes, & aux principaux Conseillers du Parlement, dont il recueillit les voix. Il dit que la foule des assistans l'empêchoit d'aller aux autres Conseillers; que d'ailleurs il avoit déjà assez de suffrages qui se réunissoient en ce point: que le Roi étant en son lit de justice, avoit, de l'avis des Princes, Prélats, Ducs & Pairs de France, des Seigneurs, & de son Parlement, confié, suivant la teneur de l'arrêt de la veille, la tutelle de sa personne & la régence du Royaume à la Reine sa mere. Le Chancelier se remit dans sa chaise; mais comme si on l'eût averti, ou qu'il se fût ressouvenu d'avoir oublié un des Ordres de l'Etat, en prenant les suffrages, il différa de prononcer le résultat de l'assemblée, & ordonna de la part du Roi qu'on ouvrît les portes au peuple, qui se précipita dans la salle en foule, & que les gens du Roi fussent otis.

La Reine  
mere est  
déclarée  
Régente  
du Roy-  
aume.

L'assemblée ayant alors fait silence, Servin fit un discours assez mal en ordre, pour déplorer la perte de la France par la mort du feu Roi. Ensuite il fit l'éloge de son successeur. Il exhorta le jeune Roi à imiter la conduite de l'Empereur Alexandre à l'égard de Mammée, & à ne rien faire que par les conseils de sa mere, qui étoit assise à côté de lui, comme autrefois Bethsabée auprès de Salomon. Il lui recommanda d'avoir toujours beaucoup d'égards pour son Parlement, où il avoit pris le nom de Roi. Enfin il demanda que l'arrêt du Parlement, qui donnoit le gouvernement de l'Etat à la Reine mere, fût publié dans cette auguste assemblée, & de-là envoyé à toutes les cours souveraines du Royaume pour l'enregistrer. Servin ayant fait sa réquisition, le Chancelier alla de nouveau aux opinions, soit sérieusement, soit pour qu'on ne pût lui rien reprocher, & prononça; mais il ne fit aucune mention de l'arrêt de la veille. Le premier Président

HENRI  
IV.  
1610.

On ou-  
vre le  
corps du  
feu Roi.

Les Jé-  
suites ob-  
tiennent  
le cœur  
du Roi  
pour leur  
Eglise de  
la Flèche.

de Harlay l'en ayant averti en particulier , il dit qu'il l'avoit oublié , & ajouta en signant : *Comme il est porté dans les registres de la Cour.*

La Reine ayant été déclarée Régente de cette manière , l'assemblée se sépara. Le Roi retourna au Louvre , au milieu d'une foule de peuple , qui crioit : *Vive le Roi.* Cependant les Chirurgiens , ayant ouvert le corps du feu Roi , en présence des Médecins , afin de découvrir comment il avoit pû expirer si promptement , trouverent le côté gauche de la poitrine percé de deux coups , dont l'un n'avoit qu'effleuré la peau , ayant été soutenu par la seconde côte. L'autre coup , au-dessous du premier , entre la cinquième & sixième côte , étoit entré si avant dans la poitrine , qu'il perçoit le lobe gauche du poulmon , & coupoit l'aorte , & l'artere veineuse qui portent le sang du cœur aux poulmons. Ils dirent que c'étoit ce second coup qui avoit ôté la vie au Roi , qui étoit d'ailleurs d'une constitution à vivre long-tems. En effet il n'étoit expiré si promptement , que parce que ces deux vaisseaux qui sont la source de la vie , qui portent la nourriture dans tous les membres , & vivifient tout le corps , étant une fois rompus , le sang en sort en si grande abondance , qu'il est impossible de l'arrêter.

Pendant qu'on séparoit les entrailles du corps pour l'embaumer , de la Varenne & le pere Coton firent ressouvenir la Reine de la promesse que le feu Roi , & elle-même avoient faite aux Jésuites de la Flèche en Anjou , dans le tems de la consécration de leur Eglise , de leur confier le cœur de ce Prince après sa mort. La Reine se rendit aisément à la demande qu'ils lui firent , en vertu de sa promesse. Le Roi ne leur avoit promis cette faveur , qu'à condition que ceux qui seroient choisis pour porter son cœur , marcheroient à pied depuis le Louvre jusqu'à la Flèche ; mais on néglegea d'observer cette condition. Un grand nombre de Jésuites en surplis , de la maison de S. Louis , rue S. Antoine , vinrent au Louvre dans des carrosses que la Varenne leur avoit prêtés ; ils avoient à leur tête le pere Barthélemy Jacquinot. Ces peres étant entrés dans la chambre du feu Roi , le Prince de Conti , pénétré de respect pour cet auguste reste du grand Henri , & versant des larmes en abondance , remit entre les mains du pere Jacquinot le cœur du Roi , qu'on avoit enfermé dans un cœur d'argent ; il le lui présenta sur un casseau. Jacquinot , chargé de ce précieux dépôt , monta avec quatre Jésuites & deux Gentilshommes ordinaires , qui portoient des flambeaux , dans le carrosse où le Roi avoit été assassiné la veille ; les autres Jésuites retournerent à leur maison dans les carrosses qui les avoient amenés. Tous faisoient paroître sur leur visage une profonde tristesse.

Quelques jours après , le pere Ignace Armand Provincial des Jésuites de France , ayant pris la place du pere Jacquinot , se chargea de porter le cœur du Roi à la Flèche. Il fit le voyage en carrosse , accompagné du Duc de Montbazou , & de la Varenne. On faisoit des prières pour le Roi dans toutes les Eglises sur le chemin , & les peuples accouroient en foule pour arroser de leurs larmes les restes de ce bon Prince. Les Jésuites de la Flèche , les Magistrats , & tous les Ordres de la ville , vinrent les recevoir aux portes. Alors le pere Armand , étant descendu de carrosse , marcha précédé de douze Gardes du Roi ; deux autres Gardes lui soutenoient les bras , qui tom-  
boient

boient de fatigue d'avoir porté si long-tems le cœur du Roi, quoiqu'il ne fût pas d'un grand poids. On versa de part & d'autre beaucoup de larmes; il ne manqua rien au spectacle. Enfin on arriva à l'Eglise, où il y eut beaucoup de larmes répandues, lorsqu'on prononça son éloge funèbre. Après la célébration des saints Mystères, on déposa le cœur du Roi dans un caveau (1); un service annuel fut établi pour le repos de son ame (2), & ensuite on cria: *Vive le Roi Louis.*

HENRI  
IV.  
1610.

Le 17. du mois de Mai, Ravallac ayant été conduit devant les Prèsidents de Harlay & Potier, Courtin & Bostin Conseillers en la Cour, il répéta tout ce qu'il avoit dit au Président Jeannin; ajoutant qu'il étoit entré quelques années auparavant chez les Feuillans, pour être frere convers: qu'ayant été renvoyé, à cause des noires idées & des visions qu'il agitoient, il avoit postulé pour être reçu parmi les freres Jésuites, appelés coadjuteurs temporels; mais qu'on l'avoit refusé, parce que la Société ne recevoit jamais personne qui eût été dans un autre Ordre: qu'ensuite ayant été tourmenté plusieurs fois de visions, il étoit venu deux fois à Paris, d'abord dans le dessein de persuader au Roi de chercher les moyens de ramener les hérétiques à la Religion Catholique: qu'il avoit découvert ce dessein au pere Jacques d'Aubigny Jésuite, au Curé de Saint Severin, & au pere Sainte Marie-Magdelaine Feuillant: qu'il avoit raconté au pere d'Aubigny toutes les apparitions qu'il avoit eues en songe, & pendant le jour: qu'il avoit vu de la fumée de souffre & d'encens, des hosties plus larges les unes que les autres, & entendu sonner des trompettes, comme dans un combat: qu'ensuite il lui avoit montré un petit couteau, sur lequel étoient gravés un cœur & une croix: qu'il avoit dit à ce Jésuite, qu'il falloit que le cœur du Roi fût animé contre les hérétiques, pour leur faire la guerre: que le pere d'Aubigny lui avoit répondu que tout cela n'étoit que visions & rêveries; qu'il falloit prier Dieu sans cesse pour en être délivré; qu'au reste il pouvoit chercher l'occasion de parler au Roi par le moyen de quelque Seigneur de la Cour.

Procès de  
Ravallac.

Ravallac dit que le Jésuite l'ayant renvoyé avec cette réponse, il ne l'avoit pas revu depuis: qu'ensuite il avoit cherché plusieurs fois les moyens de parler au Roi; ce qui lui avoit toujours été refusé: que s'étant adressé une fois à ce Prince même dans son carrosse en termes supplians, on l'avoit chassé à coups de canne: qu'après cela il étoit retourné à Angoulême, où il avoit formé la résolution de tuer le Roi, sur-tout parce qu'il ne chassoit pas les hérétiques de France, qu'on disoit qu'il ne vouloit pas punir les auteurs d'une conjuration contre les Catholiques, & qu'il avoit dessein de transporter le saint Siège à Paris; ce qui étoit faire la guerre à Dieu, parce que la véritable conversion de cette proposition: *Dieu est Pontife* est celle-ci: *Le Pontife est Dieu.*

II

(1) Il est aujourd'hui placé dans la nef à droite, en haut, contre la muraille. De l'autre côté à gauche, est celui de Marie de Medicis.

(2) Ce service se célèbre tous les ans, & on y prononce toujours l'éloge funèbre de Henri IV.



HENRI  
IV.  
1610.

Il ajouta qu'il étoit revenu à Paris, tout plein de cette idée : qu'avant de se rendre en cette ville, il s'étoit confessé à un Prêtre, dont il dit ne savoir le nom, d'avoir eu la pensée de tuer quelqu'un, sans spécifier personne en particulier; que cette détestable pensée lui étant revenue à l'esprit, il n'avoit pas voulu faire ses Pâques; qu'il n'avoit osé se découvrir plus ouvertement à un Confesseur, de crainte qu'en vûe de la sûreté publique, il ne vint à révéler sa confession, & qu'on ne le punit de la simple pensée, comme s'il eût commis le crime: qu'étant revenu à Paris, il avoit pris dans un cabaret, à dessein d'exécuter son projet, un couteau qu'il avoit porté quelques jours dans sa poche : qu'ensuite, ayant changé tout à coup, il avoit repris le chemin de son pays, & cassé la pointe de son couteau à une charette près des jardins de Chantelou; mais que peu de jours après, par une cruelle fatalité, ayant été dans le fauxbourg d'Etampes faire sa prière devant une statue de Jesus-Christ flagellé, il avoit été tourmenté de nouveau par la détestable pensée de tuer le Roi : qu'il avoit aiguisé son couteau sur une pierre, résolu d'exécuter son projet, aussitôt après le couronnement de la Reine; parce que si la mort du Roi causoit des troubles, il y auroit alors moins de danger. Il ajouta qu'il n'avoit ni connoissances, ni amis à Paris, à la réserve de quelques Jacobins de son pays, dont il fréquentoit l'Eglise.

Le premier Président fit présenter à Ravallac le couteau dont il avoit assassiné le Roi. Ce scélérat le reconnut, & demanda un papier qu'il avoit sur lui, lorsqu'il commit son parricide. Les armes de France étoient peintes sur ce papier, entre deux lions, dont l'un portoit une clef, & l'autre une épée; il le reconnut, & dit qu'il l'avoit apporté d'Angoulême, après avoir repris le dessein de tuer le Roi, en entendant dire dans la maison d'un certain Beliard que le Roi avoit répondu au Nonce, qui se plaignoit de ce qu'on portoit la guerre en Italie, & qui le menaçoit de l'excommunication : que si le Pape ôtoit faire la moindre chose contre la majesté du nom François, il lui ôteroit tout ce que le saint Siège tenoit de la piété & de la libéralité des Rois de France ses prédécesseurs : que ces discours l'avoient extrêmement animé contre le Roi : qu'il avoit écrit au-dessus de la tête des lions dans ce papier les deux vers François qu'on y voyoit, & dont voici le sens : *Ne souffrez pas qu'on fasse aucun outrage à votre divin nom en votre présence.*

Ensuite le premier Président lui fit apporter un reliquaire, fait en forme de cœur, que Ravallac reconnut aussi; ajoutant qu'il lui avoit été donné par Guiliebaut, Chanoine d'Angoulême : qu'il y avoit dedans un morceau de la vraie Croix, & le nom de Jesus : qu'il avoit été béni par les Capucins, & qu'il l'avoit porté comme un préservatif contre les fièvres. Ce reliquaire ayant été découffu, & le morceau de la vraie Croix ne s'y trouvant point, Ravallac s'écria que l'imposture retomberoit sur les imposteurs, & non sur lui. Il reconnut encore un autre papier, où le nom de Jesus étoit écrit trois fois.

Ayant été ramené le lendemain devant les Commissaires, ses réponses furent conformes à l'interrogatoire de la veille; il persista toujours à dire que per-

personne ne l'avoit suborné; qu'il n'espéreroit pas en la miséricorde de Dieu, s'il cachoit ses complices. On lui confronta le même jour le pere d'Aubigny; il le reconnut, & soutint toujours qu'il avoit eu avec lui l'entretien qu'il avoit rapporté. D'Aubigny de son côté, nia constamment qu'il eût jamais parlé.

HENRI  
IV.  
1610.

Le lendemain, ayant encore comparu devant ses juges, on le pressa par la miséricorde de Dieu, s'il espéroit encore en elle, de déclarer ses complices. Il persévéra à dire qu'il n'en avoit point; qu'il n'avoit été séduit, ni par fraude, ni par aucun artifice, mais seulement par la croyance où il étoit, que le Roi alloit faire la guerre au Pape. Le premier Président lui ayant dit, que du moins il avoit dû abandonner son dessein le jour de Pâques, Ravaiillac répondit, que c'étoit ce jour-là même qu'il étoit sorti d'Angoulême pour l'accomplir; & qu'il s'étoit abstenu par cette raison de communier: qu'ayant néanmoins fait dire une Messe en son intention, il y avoit assisté: que sa mere s'y étoit approchée de la sainte table, à laquelle il croyoit avoir participé, si non réellement, du moins en esprit, en vertu de la communion des Fidèles, comme il comptoit avoir part à toutes les prières & à tous les sacrifices qui se faisoient actuellement dans l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, dont il se flatoit d'être membre en Jesus-Christ. Il ajouta qu'il prioit la très-sainte Vierge, les Apôtres Saint Pierre & Saint Paul, & sur-tout Saint François, Saint Bernard, & tous les Saints, d'intercéder pour lui auprès de Notre-Seigneur; qu'il ne désespéroit pas de communiquer aux mérites de sa passion, & aux autres grâces dont le Fils de Dieu avoit confié la dispensation à la puissance Apostolique, en disant: *Tu es Pierre, & sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise.*

Les juges, voyant qu'on n'avoit pu dans ses interrogatoires tirer aucun aveu par rapport aux complices, le firent appliquer à la question, qui ne fut pas capable de lui rien faire avouer. C'est pourquoi le 27. de Mai cet exécrationnable assassin fut déclaré coupable de lèse-Majesté divine & humaine, par arrêt portant que la maison où il étoit né seroit rasée de fond en comble: que le pere & la mere de ce malheureux sortiroient du Royaume; & que ses proches & ceux qui portoient son nom, en prendroient un autre.

Arrêt  
contre  
Ravaiillac.

Avant de le mener au supplice, les juges furent d'avis de l'appliquer une seconde fois à la question, où il n'avoit rien, quoiqu'elle fût des plus violentes; car on enfonça trois coins entre les ais qui lui serroient les jambes. La douleur fut si vive, qu'elle le mit tout en sueur, & le fit évanouir: on le relâcha donc; & après l'avoir fait revenir à lui avec de l'eau fraîche, on le conduisit dans la chapelle de la prison, où ayant été enchaîné à l'endroit ordinaire, on lui apporta à manger.

Les Docteurs Jean Filesc & Philippe Gamache vinrent le consoler: ils l'exhorterent à ne pas laisser la Justice & la France former des soupçons sur plusieurs personnes; ils lui représentèrent qu'il ne devoit pas s'opiniâtrer à céler les complices d'une conspiration si noire & si dangereuse à l'Etat. Ce scélérat s'étant confessé, les Docteurs firent venir le Greffier du Parlement, & protesterent en sa présence, que le coupable avoit demandé lui-même qu'on

**HARRI** qu'on révélât la confession qu'il venoit de faire, pour obtenir l'absolution.  
**IV.** Ils dirent que Ravallac leur avoit assuré qu'il étoit seul coupable : que per-  
**1610.** sonne ne l'avoit ni sollicité, ni engagé à ce crime ; qu'il n'avoit eu aucun complice de son dessein, au-delà de ce qu'il avoit déclaré en présence de ses juges ; & qu'il ne croiroit pas pouvoir être sauvé, s'il mentoit en aucune manière, où s'il cachoit la moindre chose.

**Supplice**  
**de Ra-**  
**vallac.**

C'est pourquoi, suivant l'arrêt rendu contre lui, il fut conduit dans un tombeau devant l'Eglise de Notre-Dame, nud en chemise, la torche au poing, pour y demander pardon à Dieu, au Roi, & au Parlement de son exécrable parricide. Ayant ensuite été mené à la Grève, on lui brûla avec du souffre la main qui avoit tenu le couteau, dont il avoit poignardé le Roi ; on lui tenailla les mamelles, les bras, les cuisses & les jambes. Les bourreaux versèrent dans ses playes du plomb fondu, de l'huile bouillante, de la cire, & du souffre enflammés. L'ar-tout, sur le passage de ce scélérat, le peuple en fureur l'auroit mis en pièces, si les Archers n'y eussent mis obstacle, en présentant la pointe de leur épée aux plus animés. Leur furie s'exhala en injures & en malédictions. Les Docteurs ayant, selon la coutume, commencé la prière, on les interrompit par un torrent d'exécérations qu'on vomit contre ce monstre. Le Greffier en prit occasion de l'exhorter à découvrir ses complices, pour apaiser la fureur du peuple, qui lui refusoit toute compassion ; dernière ressource des malheureux.

Ravallac répondit toujours qu'il n'avoit point de complices ; c'est pourquoi il fut tiré à quatre chevaux pendant une heure : ayant enfin rendu le dernier soupir, ses membres furent partagés en quatre parties. L'arrêt portoit qu'ils seroient brûlés, & les cendres jettées au vent ; mais le peuple, ne trouvant pas le supplice assez grand pour un crime si énorme & si noir, se jeta sur les bourreaux, leur arracha ces membres sanglans, les traîna dans les rues, & les brûla avec les derniers transports d'une extrême fureur. Il vomit les plus horribles imprécations sur ces restes affreux du monstre, qui venoit d'ôter un si bon Prince à la France. A force de traîner ces membres déchirés, de frapper dessus, & de les mettre en pièces, il n'en resta rien pour jeter au feu.

**Juge-**  
**mens du**  
**public au**  
**sujet du**  
**procès de**  
**Ravallac.**

Cet horrible attentat, & le silence opiniâtre que les tourmens les plus cruels ne purent faire rompre à ce misérable, donnoient beaucoup à penser à bien des gens, sur-tout à ceux qui se représentoient qu'il avoit pû se trouver dans la capitale, au milieu d'un peuple si zélé pour son Roi, un scélérat assez hardi pour assassiner de lui-même, sans y être sollicité par personne, un Prince aimé de ses sujets, craint au-dehors, & dont la vie étoit si chère & si utile à la France. On crut qu'il y avoit eu de la négligence de la part des juges, qui à cause des différends mal éteints & récents de quelques Grands avec le Roi, craignirent de découvrir des choses, qui leur auroient fait des ennemis. Car, pourquoi ne pas faire venir d'Angoulême les personnes que Ravallac disoit avoir connues, ou avoir été ses amis, dans le tems qu'il partit pour exécuter son dessein, comme Beliard & Breteau ? Pourquoi ne lui pas confronter sa mere, au sçû de laquelle il étoit parti de son pays, & s'étoit abstenu d'approcher de la sainte table ? Pourquoi ne le

pas

pas confronter avec le Curé de Saint Severin & le Feuillant, dont il avoit parlé ? Pourquoi n'appeler que le Jésuite d'Aubigny, puisqu'il est certain que le moindre indice suffit quelquefois pour découvrir entièrement la vérité ? Quelle raison avoit-on de défendre au criminel de parler à des personnes d'une certaine condition, tandis qu'on le laissoit parler librement à tous ceux qui voulurent le voir pendant presque tout le tems de sa prison, qui dura treize jours ?

Les plus éclairés du Parlement pensèrent, que les partisans des Espagnols, tels qu'on en voit plusieurs en France dans les couvens des Moines de certains Ordres, qui ont pris naissance en Italie, ayant remarqué dans le tribunal de la Confession la disposition de ce misérable au fanatisme, avoient achevé de lui troubler l'esprit, & l'avoient fait épouvanter chaque jour par leurs émissaires, en lui insinuant que le but des expéditions militaires du Roi, étoit de secourir les Protestans d'Allemagne contre les Catholiques, & d'abandonner l'Italie au pillage des soldats de Lesdiguières, qui la plupart étoient Calvinistes : qu'on lui avoit fait entendre que tous ces malheurs, qui menaçoient la Religion & le saint Siège, ne dépendoient que de la vie d'un seul homme. Peut-être même ces Moines étoient-ils assez imbécilles, pour croire que ce qu'ils lui disoient, étoit vrai. On ajoutoit que Ravallac, déjà plein d'un zèle faux & indiscret, avoit pu se laisser séduire par ces artifices, & se déterminer à une action qui lui paroïsoit méritoire, en s'exposant à perdre le peu de vie qui lui restoit, & qu'il traînoit peut-être dans la misère.

Les observations qu'on fit alors, donnent assez de vrai-semblance à ces conjectures ; car quelques délateurs moururent en ce tems-là, & il y eut des indices, que leur mort n'avoit pas été naturelle. D'ailleurs on apprit par des lettres écrites de Bruxelles, d'Anvers, de Malines & de Boisleduc, que le bruit du meurtre du Roi avoit couru avant le 15. du mois de Mai. Ce fut ce même mois que le Roi fut tué, après avoir écrit aux Archiducs qu'il étoit sur le point de joindre l'armée.

Parmi les principaux qui étoient de ce sentiment, Jaques-Auguste de Thou fut d'avis, que puisqu'il paroïsoit par les aveux du meurtrier, qu'il n'avoit formé une si détestable résolution, que par un esprit de superstition ; que d'ailleurs ce zèle faux & aveugle s'augmentoît tous les jours ; que les défenseurs des opinions ultramontaines publioient des livres remplis de dogmes pernicieux, tendans à persuader au peuple simple & crédule, que les Royaumes & les Rois ne subsistoient & ne tomboient qu'autant qu'ils méritoient la faveur, ou la haine de la Cour de Rome : que chaque sujet, quel qu'il fût, pouvoit & devoit tuer un tyran, non-seulement à force ouverte, mais encore en lui dressant des embûches ; & que les Princes qui refusoient de suivre les vûes toutes Espagnoles des Papes, étoient des tyrans : que puisqu'on donnoit aux simples ces dangereuses erreurs pour des articles de foi ; que les Evêques eux-mêmes, aveuglés par le desir d'obtenir un jour la pourpre Romaine, fermoient les yeux à de si grands abus, il étoit à propos que le Parlement ordonnât par un arrêt aux Docteurs de Sorbonne d'examiner ce qui étoit de droit divin.

Thou X.

Q9

HANNAH  
IV.  
1610.

Conjectures sur la cause du meurtre de Henri.

20 11 11

Avis du  
Président  
de Thou.

HEURE  
IV.  
1610.

& ce qui étoit l'ouvrage de la malice des hommes dans cette matière, afin de donner une décision propre à déromper le vulgaire de ces superstitieuses idées, qui sont les plus séduisantes en apparence : que ces Docteurs devoient le faire d'autant plus volontiers & plus sûrement, que les Professeurs en Théologie de cette maison avoient condamné deux cens ans auparavant les mêmes dogmes du consentement de cent quarante Docteurs ; décision que le Concile de Constance avoit adoptée dans la suite. „ Si on avoit ainsi traité ces dogmes, ajoutoit de Thou, „ lorsqu'ils n'avoient point encore produit de funestes effets, que ne „ doit-on pas faire contre eux, depuis qu'ils ont enfanté des monstres „ semblables aux Clémens, aux Barrières, aux Chastels & aux Ravail- „ lacs ? Avec quelle ardeur ne doit-on pas les condamner, après qu'ils „ ont poussé tant de scélérats à attenter à la vie de nos Rois depuis „ vingt ans ?

Arrêt du  
Parle-  
ment  
pour la  
sûreté de  
la per-  
sonne de  
nos Rois.

Cet avis du Président de Thou ne fut d'abord écouté que de quelques Conseillers. La plupart, accoutumés à examiner des procès pour gagner des épicés, ne s'embarassoient guères de faire des réglemens pour la sûreté de leurs descendans. Après avoir néanmoins condamné le coupable à d'affreux tourmens, ils saisirent avec vivacité ce qu'ils n'avoient pas d'abord jugé digne de leur attention ; ils ajoutèrent seulement qu'il falloit énoncer dans l'arrêt ce qui regardoit le parricide, séparément de ce qui concernoit le décret de la Sorbonne & du Concile. Le Président de Thou n'auroit pas opiné d'une autre manière.

C'est pourquoi le lendemain le Doyen & les Syndics de la Sorbonne ayant été mandés, le premier Président leur parla fortement, pour renouveler le décret du Concile de Constance ; & leur ordonna de rapporter à leurs confreres ce qu'il leur avoit dit. Ils obéirent en diligence ; & ayant fait lecture de l'arrêt du Parlement aux Docteurs assemblés, on décida tout d'une voix, que les anciens Docteurs de Sorbonne avoient sagement défendu de soutenir cette proposition : *Il est permis de tuer un tyran* : que cela étoit contraire à la Foi : que les Peres dans la primitive Eglise avoient eu recours à la suite, ou à la patience, contre les persécutions des tyrans les plus impies, & n'avoient attenté sur leur vie ni secrettement, ni à force ouverte. On ajoutoit, que recevoir cette proposition générale, c'étoit introduire la fraude, l'impiété, la perfidie, & le mensonge ; étant libre aux factieux de penser, ou de juger du Prince à leur gré : que si le crime se couvroit du voile de la Religion, les simples, aveuglés par des idées superstitieuses, se porteroient à d'odieuses extrémités : que les louanges que Jean Gerson, ce profond Théologien donna au décret de la Sorbonne & à l'approbation du Concile de Constance, l'un de l'an 1413. & l'autre de 1415. où l'on taxe d'hérésie les auteurs de cette doctrine damnable, sont justes & raisonnables : qu'ainsi la Sorbonne assemblée regardoit comme des ennemis de la société Chrétienne, ceux qui la deshonoreroient par de si infâmes erreurs.

L'ancienne doctrine ayant été renouvelée par un décret, on arrêta, que vous Docteurs & étudiants en Théologie, feroient serment sous les ans de  
râcher

tâcher sans relâche, soit dans la chaire, soit dans leurs écrits, ou par leurs exhortations particulières, de persuader aux Fidèles, qu'il n'étoit permis à personne, sous quelque prétexte que ce pût être, d'attenter à la vie d'un Prince, ou de toute autre Puissance; déclarant calomniateur de la doctrine Chrétienne, impie & hérétique, quiconque penseroit, enseigneroit, ou écriroit le contraire.

Edmond Richer alors Syndic, ayant apporté au Parlement le décret de la Sorbonne, eut ordre de la Cour de le remettre aux gens du Roi. Ce Docteur insinua en même tems que l'on faisoit lire au public des Ouvrages de Jean Mariana, de Clarus Bonarscius, ou plutôt de Charles Scribanus, & d'Emmanuel Saa Jésuites, Ouvrages pleins de cette doctrine impie, dont le meurtre & le poison étoient les fruits odieux. Il insista principalement sur le livre de Mariana, intitulé: *De Regis institutione*, dans lequel ce Théologien loue beaucoup l'assassin de Henri III. & déprime l'autorité du décret approuvé par le Concile de Constance; comme ne l'ayant pas été par le Pape. Les gens du Roi, indignés de la scélératesse de cet écrivain, demandoient en requérant que le décret de la Sorbonne fût enregistré, que l'on condamnât l'Ouvrage de cet Espagnol à être brûlé par la main du bourreau.

Quelques membres du Parlement, soit par inclination pour la Société, soit par simplicité, s'étendirent en cette occasion sur les loüanges des Jésuites, & furent d'avis de ménager la réputation de ces peres, à qui, disoient-ils, la Religion & les Lettres avoient de grandes obligations. D'autres appréhendoient d'attirer par cette démarche la colère du Pape. Il y en eut enfin qui dirent que le décret de la Sorbonne étoit défectueux, en ce qu'il avoit été fait sans consulter l'Evêque de Paris Antoine Séguier l'un des Présidens, dit finement, qu'il falloit examiner si l'arrêt du Parlement au sujet du décret en question, dont il n'attaquoit pas la validité, avoit pu être légitimement rendu. Alors il proposa, pour développer sa pensée en faveur de l'autorité Episcopale, la plupart des raisons, dont l'ambition du Clergé s'appuyoit de jour en jour. Mais le plus grand nombre ayant dit que la sûreté de l'Etat & du Prince devoit être pour eux une loi suprême, & qu'on ne pouvoit, sans se rendre coupables, dissimuler une doctrine si pernicieuse & si erronée, ils entraînerent toute la compagnie.

La honte réunît à cet avis prédominant tous ceux qui s'en étoient d'abord éloignés; on usa seulement du ménagement de ne point qualifier Mariana ni de Jésuite, ni d'Espagnol. L'arrêt rendu en conséquence fut enregistré le huitième du mois de Juin. Le livre condamné fut lacéré & brûlé par la main du bourreau dans le parvis de Notre-Dame. Expresses inhibitions furent faites à tous Libraires de vendre ce livre; & défenses, sous peine de crime de lèse-Majesté, de rien faire, dire, ou enseigner de contraire à la doctrine du décret de la Sorbonne.

C'est la coutume de ne célébrer les funérailles de nos Rois, que quarante jours après leur mort. Ce tems est employé à faire les préparatifs de la pompe funèbre. Pendant ces quarante jours, on met sur le cercueil de

HANNAH  
IV.  
1610.

Condam-  
nation du  
livre de  
Mariana.

Son livre  
de *Regis  
institu-  
tione* est  
brûlé par  
la main  
du bour-  
reau.

Obseques  
du Roi.

HENRI  
IV.  
1610.

plomb, où le corps du Roi est enfermé, une image de cire, qui représente le Prince, comme s'il étoit vivant. On place en cet endroit le fauteuil du Roi, & on sert sa table aux heures du repas à l'ordinaire. Les Officiers font les mêmes fonctions que du vivant du Roi; la table est desservie ensuite, & les mets se distribuent aux pauvres. Des Prêtres jour & nuit, assis autour du cercueil, récitent l'office pour les morts. Ce terme étant expiré le 25. de juin, le jeune Roi prit l'habit de deuil de cérémonie à l'hôtel de Longueville, d'où il se rendit au Louvre, accompagné des Princes du sang, des autres Princes, & d'une foule de courtisans. Il y jeta sur le cercueil de l'eau-benite, qui lui fut présentée par un Prêtre.

Le lendemain, Guillaume Pot Sieur de Rhodes, grand Maître des cérémonies, avertit le Parlement & les autres Ordres, que les funérailles du Roi se feroient un tel jour, & l'invita de la part de la Reine de s'y trouver en grand nombre. Le premier Président de Harlay répondit à de Rhodes, les larmes aux yeux, que le Parlement s'empreseroit à rendre à la mémoire d'un si grand Prince, tous les honneurs qui lui étoient dûs. Ensuite vingt-quatre Hérauts annoncèrent, en sonnant des clochettes, la pompe funèbre de très-haut, très-puissant, & très-excellent Prince Henri le Grand, Roi de France & de Navarre, très-Chrétien, très-auguste, très-invincible, incomparable par sa magnanimité, & par sa clémence. Le surnom de Grand demeura ensuite à ce Prince.

Le 28. de juin, le Parlement en deuil, partit de la cour du palais, pour se rendre au Louvre, où il jeta de l'eau benite sur le cercueil, de même que tous les autres Ordres. Le lendemain, environ une heure après midi, le Parlement revint en robes rouges, précédé de ses Huissiers en deuil. Il s'arrêta dans la salle du Conseil, en attendant qu'on eût apporté l'image du Roi en cire, qui représentoit le Roi dans toute sa majesté, comme s'il étoit vivant. Le Parlement étoit en robes rouges, tandis que tous les autres Ordres étoient en deuil, parce qu'il représente la justice, qui n'est pas même interrompue par la mort du Roi. Les Ordres militaires de la ville, les juridictions subalternes, les Religieux, le corps de l'Université marchoient à la tête de la pompe funèbre, suivis des Gentilshommes servans, qui portoient les armoiries & les autres marques d'honneur. Ensuite venoient plusieurs Evêques, le Nonce du Pape, les Ambassadeurs des Cours étrangères, deux Cardinaux, les Précepteurs du Roi regnant, & le grand Ecuyer. Enfin paroissoit l'image du feu Roi dans une litière ouverte, portée selon l'ancien usage par les porte-faix du grenier à sel. Le Parlement environnoit la litière, derrière laquelle on voyoit les Princes du sang en deuil, les autres Princes, les Chevaliers de l'Ordre du Roi, cent Gentilshommes, & enfin les Gardes du corps.

Contesta-  
tion pour  
le pas  
dans la

Henri de Gondy Evêque de Paris, & Charles Myron Evêque d'Angers, qui faisoit les fonctions de grand Aumônier pour le Cardinal du Peiron, quitterent le cercueil, auprès duquel leur ministère & l'ordre des funérailles devoient les retenir, pour se mêler, quoique de deuil, parmi les mem-  
bres

HENRY  
IV.  
1610.  
marche  
du con-  
voi.

bres du Parlement qui étoient en robes rouges. Myron étoit mal intentionné pour le Parlement. Ces Prélats ayant refusé de se retirer, après en avoir été avertis, le Parlement & toute la pompe funèbre s'arrêtèrent. Ils se défendoient de quitter une place qu'ils disoient n'avoir prise que par l'ordre du Maître des cérémonies. Celui-ci ayant été appelé, envoya un Héraut de l'Ordre du S. Esprit, pour apporter la relation des funérailles de Henri II. qui avoit été publiée par le Héraut d'armes, homme grossier & sans Lettres.

Cette relation portoit que l'Evêque de Paris & le grand Aumônier avoient eu leur place auprès de l'effigie du Roi. Les registres du Parlement disoient le contraire, & sur-tout en parlant de la pompe funèbre de Charles IX. D'ailleurs on voyoit assez le peu de foi que méritoit cette relation, qui ne marquoit ni dans quel rang de la pompe funèbre étoit le corps du Roi, dont elle rapportoit les funérailles, ni même que l'image de cire fût placée sur le cercueil, si ce n'est lorsqu'elle dit que le corps fut déposé dans l'Eglise de Notre-Dame. Charles de Bourbon Comte de Soissons, grand Maître de la maison du Roi, accourut au bruit de la contestation, qu'il ne voulut pas décider; ce n'est pas qu'il ne connût bien le droit du Parlement, mais il craignoit d'offenser les parties.

La nuit étoit sur le point d'arriver, lorsqu'on disputoit encore dans la cour du Louvre; & le serin commença à incommoder plusieurs personnes. Ainsi la pompe funèbre se mit en marche, sans que la chose fût terminée. Cependant les Evêques n'étoient pas entièrement en possession de la place qu'ils vouloient prendre; car le Greffier & les Huissiers du Parlement restoient avec opiniâtreté aux pieds de l'image du Roi. Enfin on arriva à Notre-Dame, où le corps du Roi fut déposé. On fit les prières accoutumées, & chacun se retira jusqu'au lendemain, jour auquel les funérailles furent remises.

Le Parlement s'assembla le jour suivant, pour examiner le sujet de la contestation de la veille. On consulta les anciens mémoires, les registres, & le livre de Jean du Tillet, ancien Greffier au Parlement, qui connoissoit parfaitement ces sortes d'usages. Tous ces monumens s'accordoient en ce point; sçavoir, que l'Evêque de Paris étoit le Curé du Roi, d'où il résulroit qu'il étoit du devoir de ce Prélat d'administrer les choses saintes au Roi; qu'ainsi il devoit inhumer le corps du Prince, & par conséquent suivre immédiatement le cercueil; & non l'image en cire, qui ne contient pas la dépouille mortelle du Roi, mais qui le représente au contraire dans toute sa majesté, comme le chef de la justice: que si le Parlement environnoit cette image, convert de robes rouges, ce n'étoit pas pour se faire honneur, mais pour représenter le Roi dans toute sa splendeur: qu'autrefois l'image étoit placée sur le cercueil; ce qui pouvoit être cause que la place de l'Evêque avoit été marquée aux pieds de cette image; mais que dans la suite sur l'observation qu'on fit qu'il ne convenoit pas que le sujet des obsèques fût dessous l'image qui représentoit le Roi comme vivant, on avoit séparé le corps d'avec l'image, & l'Evêque d'avec le Parlement.



HENRI  
IV.  
1610.

C'est pourquoi on résolut de se conformer aux usages présens, & d'assigner à chacun le devoir qu'il avoit à remplir. Il fut donc arrêté que l'Evêque devoit inhumer le corps, & que le Parlement devoit environner l'image de la justice vivante de sa Majesté. En conséquence on fit avertir l'Evêque de Paris, de ne plus s'opiniâtrer à troubler l'ordre de la pompe funèbre par une affectation déplacée. Ensuite le Parlement alla à Notre-Dame, pour entendre l'oraison funèbre de Henri, qui fut prononcée par Philippe Cospean, nommé depuis peu à l'évêché d'Aire. L'Evêque de Paris, ayant reçu l'avertissement du Parlement, en demanda copie, comme font tous ceux qui veulent gagner du tems, sous prétexte qu'il ne vouloit faire sa réponse que par écrit.

Pendant ce tems-là, le Duc d'Epemon, qui étoit allié de très-près à ce Prélat, fier de son crédit à la Cour, & homme d'un esprit turbulent, qui ne souffroit qu'à regret une domination légitime, obséda la Reine, & l'engagea à donner le dessous au Parlement dans cette affaire, en exagérant à cette Princesse le respect dû à la dignité Episcopale. Le Chancelier ne fut pas fâché de cette mortification d'un corps, qui devoit veiller sur ses démarches. La Reine qui étoit facile, appuya l'opiniâtreté des Evêques, sans entendre le Parlement. Le Duc d'Epemon faisant instance, pour que cette décision en faveur de l'Evêque fût rédigée par écrit, & qu'elle fût signée, comme émanée du Conseil du Roi, le Chancelier par une adresse, qui fut ensuite d'un grand usage, jugea plus à propos de mettre la chose sur le compte de la Reine, en faisant ordonner en son nom par le Comte de Soissons à l'Evêque de Paris, de se tenir auprès de l'image.

L'heure de la pompe funèbre approchant, le Parlement se rangea autour de la litière du Roi. Les Evêques de Paris & d'Angers, s'appuyant sur l'ordre qu'ils attendoient, aussi fiers que s'ils eussent remporté une victoire sur les ennemis, se placèrent à toute force aux pieds de l'image, disant hautement qu'ils avoient sur eux l'arrêt du Conseil du Roi. Le Parlement, qui sçavoit le contraire, fut indigné de voir qu'on osât se servir du nom du Roi même, pour donner atteinte à la Majesté du Roi. Malgré tout on marcha; & les Huissiers qui étoient en assez grand nombre, criant qu'on leur fit place, les Evêques furent si ouvertement repoussés, qu'ils appréhendoient déjà à rire aux spectateurs. Alors s'étant arrêtés, tout le Parlement s'arrêta de même.

Cependant le Duc d'Epemon avoit expliqué l'ordre de la Reine au Comte de Soissons. Ce Prince fier & impérieux étoit irrité contre le Parlement, de ce qu'il avoit sans sa participation accordé la régence à la Reine mere, tandis qu'il n'étoit que peu éloigné de Paris. Ainsi saisissant avec feu l'occasion de faire éclater son ressentiment, il vint à la tête d'une compagnie des Gardes, & parla avec beaucoup d'aigreur aux membres du Parlement. Il dit que les Evêques devoient être aux pieds de l'image du Roi, & que tels étoient les ordres de la Reine: Quelqu'un ayant répliqué que le Parlement ne croiroit jamais que la Reine les eût condamnés sans les entendre, le Comte repartit vivement: „ Eh bien, sçachez que c'est une „ chose décidée, & qu'on n'y changera rien. „ Le Parlement n'en fut pas

pas plus ébranlé ; ce qui irrita le Comte ; qui tout bouillant de colère, dit qu'il y alloit de la tête d'exécuter les ordres du Roi tels qu'ils étoient, & qu'il falloit obéir sans délai. En même tems il donna ordre à ceux de sa suite d'accomplir les ordres de sa Majesté. S'étant aussi-tôt approchés, ils se saisirent de Paul Scaron Conseiller.

HENRI  
IV.  
1610

Le Parlement, sans s'opiniâtrer davantage, se retira, à la réserve d'Antoine Seguier, qui étoit depuis long-tems ami du Duc d'Epemon. Tout le reste protesta de la violence qu'on leur faisoit. Un des membres du Parlement dit dans la foule, qu'il viendrait un tems, où les registres du Parlement seroient ressouvenir de l'outrage qu'on leur faisoit alors. Le Comte, s'échauffant de plus en plus à ces paroles, en chercha l'auteur avec des yeux menaçans ; mais personne ne le découvrit. S'étant néanmoins un peu radouci, un autre Conseiller lui dit poliment : „ Monsieur le Comte, vous vengerez un jour vous-même l'injure faite au Parlement ; & quand vous aurez examiné le droit dont il s'agit, vous conviendrez de l'injustice qu'il y a de nous faire un semblable traitement. „ Le Comte entièrement calmé, répartit : „ Je respecte fort l'autorité du Parlement, & je souhaite de le lui prouver ; mais que voulez-vous que je fasse ? Je suis obligé d'exécuter les ordres du Roi. „

Les Conseillers, ayant consulté entre eux, jugèrent que la démarche qu'ils feroient en se retirant tout-à-fait, seroit de mauvais augure pour le regne du nouveau Roi, & qu'elle pouvoit augmenter le péril où se trouvoit l'Etat, ébranlé par le sort imprévu du grand Prince, qui faisoit couler leurs larmes : qu'après avoir suffisamment fait voir que l'obéissance qu'on exigeoit d'eux étoit injuste, il étoit plus à propos de céder que de donner un exemple de rébellion aux factieux par une fermeté déplacée. C'est pourquoi s'étant rapprochés de la suite du Roi, ils continuèrent à marcher. Les Evêques ne conservoient qu'à peine la place qu'ils avoient usurpée, & étoient fort fâchés de voir qu'on les pressoit extrêmement ; en sorte qu'on leur faisoit presque perdre leur place.

Cependant la pompe funèbre s'avançoit vers Saint Denis, lieu de la sépulture de nos Rois. On étoit déjà arrivé aux fauxbourg Saint-Lazare, & l'on s'étoit arrêté pour dire les prières ordinaires, qui devoient être faites par l'Evêque, suivant ce qui se pratique dans les funérailles des Rois. On chercha l'Evêque de Paris, & à son défaut le grand Aumônier. L'un & l'autre, obstinés à se tenir auprès de l'image, ne se trouverent point où leur présence étoit nécessaire. Il arriva encore une chose, qui ne leur fit point honneur. Les Religieux de l'abbaye de Saint Denis, qui suivant la coutume devoient venir au-devant du corps pour le recevoir des mains de l'Evêque, qui attestoient que le défunt avoit vécu dans la Religion Chrétienne, s'étant avancés, l'Evêque n'étant point auprès du cercueil, ne put ni leur remettre le corps, ni leur donner les assurances usitées en pareil cas. Il fallut que Louis de l'Hôpital de Vitry, Capitaine des Gardes du corps prit la place de l'Evêque : les Religieux portèrent le corps dans leur Eglise, où le Cardinal de Joyeuse assista une partie de la nuit à l'office des morts.

Le lendemain, tous ceux qui composoient la pompe funèbre revinrent,

pour

HENRI  
IV.  
1610.

pour rendre les derniers devoirs au Roi. L'Evêque d'Angers prononça son oraison funèbre, & le Cardinal de Joyeuse officia en habits pontificaux. Les Gentilshommes ordinaires descendirent le cercueil dans le caveau : ensuite le Parlement & les autres Ordres furent conduits dans une salle, où l'on avoit dressé trois tables. La première étoit destinée pour le Comte de Soissons & pour les Grands, au-dessous des Princes que l'on recevoit à part. La seconde étoit pour le Parlement ; la dernière pour les Maîtres des Requêtes & autres. Après le repas, les Musiciens du Comte chanterent le centième Pseaume. Le grand Aumônier faisoit autrefois la prière avant & après le repas à la table du Parlement, & le grand Maître de la maison du Roi y castoit son bâton, pour marquer que les fonctions de sa charge étoient finies par la mort & l'inhumation du Roi ; ensuite il reprenoit un autre bâton, & faisoit commander par un Héraut qu'on criât, *vive le Roi.* : Telle étoit la pratique de nos ancêtres qui croyoient par-là honorer la majesté Royale ; mais cela ne fut point observé en cette occasion : ainsi chacun se retira avec un vif ressentiment des atteintes qu'on avoit données à leur dignité.

## F I N.



P I E C E S  
C O N C E R N A N T  
LA PERSONNE  
E T  
LES OUVRAGES  
D E  
JAQUES-AUGUSTE  
D E T H O U.

*Tom. X.*

Rr

THE  
GREAT  
DANCE

# J U G E M E N S

PORTÉS

## A LA COUR DE ROME, SUR L'HISTOIRE DE JAQUES-AUGUSTE DE THOU.

### L E T T R E .

*De M. de Thou, à M. Dupuy (1) en l'Hôtel de  
Monseigneur le Cardinal de Joyeuse. à Rome.*

MONSIEUR,

**J**'AY reçu la vostre du 25 du passé, dont j'ay esté fort aise pour connoistre par icelle votre convalescence, laquelle je supplie Nostre Seigneur vous vouloir accroistre. Je ne faudray par la premiere à en remercier très-humblement Monseigneur le Cardinal, pour la bonne assistance que j'ay eue qu'il vous a fait rendre. Je vous envoie la liste des livres que je desire recouvrer, je les desire avoir en blanc, s'il est possible, ou bien nets & gueres rongnés. Mandez-moi par le premier ordinaire le prix, afin de vous faire tenir l'argent. Je baise les mains à Monsieur Olivier, & le supplie de vous assister au recouvrement d'iceux. Je crois que Monseigneur le Cardinal aura reçu mon Histoire, & qu'il en aura baillé un exemplaire à Monseigneur le Cardinal d'Osât. Je ne doute point qu'elle ne soit soigneusement examinée, voire *usque ad calumniam*. Je vous prie de recueillir diligem-  
ment

Imprimée sur  
le Manuscrit.

(1) Christophe Dupuy, frere aîné de Pierre & Jaques Dupuy; il étoit pour lors auprès du Cardinal de Joyeuse qu'il avoit suivi à Rome,

en qualité de Protonotaire. Il mourut Prieur des Chartreux dans cette ville en 1634.

ment ce que en apprendrez, & me le faire sçavoir; plus grand plaisir ne me sçauriez vous faire. Monsieur Coquelei en a envoyé un exemplaire au Seigneur Frachetta, duquel je vous prie aussi sçavoir l'avis, & le faire souvenir des éloges, auxquels j'ajoutéray *Aldus Manuceius* qui est mort au lieu où vous êtes, depuis peu d'années. Je desire aussi que fassiez recouvrer un livre fait par Confalvo Ponce de Leon contre l'Absolution, imprimé à Rome 1592. ou 1593. que j'ay veu ici. Je crois que l'on l'aura depuis supprimé, & pour ce vous conviendra aider de vos amis pour le recouvrement d'icelui. J'avois supplié Monseigneur le Cardinal d'Osât, pour avoir le Conclave du Pape à present heureusement séant. Je vous prie l'aller saluer de ma part, sans toutesfois luy parler dudit Conclave, s'il ne vous en parle le premier, & prendre garde à ce qu'il vous dira de mon Histoire. Je pense bien qu'il m'en elcira, mais je seray bien aise de sçavoir d'ailleurs ce qu'il vous en pourra dire en privé. Escrivez moy souvent & des Lettres & des affaires; & faites estat de moy en tout ce que penserez que je seray bon à vous servir. Je supplie N<sup>re</sup> S<sup>te</sup> Monsieur, vous donner en parfaite santé sa grace.

De Paris ce 24  
Janvier 1604.

Vostre sincerement affectionné  
Cousin & Serviteur  
J. A. DE THOU.

SERVEZ vous de la faveur de Monseigneur le Cardinal d'Osât pour le recouvrement du premier Volume des Conciles Grecs, & n'oubliez à tirer de l'Espagnol, & d'autres, tout ce que pourrez pour les Eloges.

## L E T T R E

*De M. le Cardinal de Joyeuse, à M. de Thou, Président en la Cour de Parlement, à Paris.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSEIGNEUR. Je vous suis infiniment obligé de la faveur qu'il vous a plu me faire, de m'envoyer vostre Livre, & vous en remercie avec toute l'affection qu'il m'est possible. Je n'ay peu encores satisfaire à l'extremé desir que j'ay de le lire entierement; car ce gentilhomme des miens, à qui il avoit esté baillé, n'en ayant peu apporter qu'un seul exemplaire, je n'ay pas voulu plus long-temps différer à le monstrier à Monsieur le Cardinal d'Osât, qui ne l'a point encores relasché. Je ne presume point d'estre capable de juger d'une telle œuvre: neantmoins je ne laisseray pas de vous dire, qu'en ce peu que j'en ay veu, il me semble avoir eu assez de moyen de recognoistre un sçavoir, jugement, & eloquence digne d'un tel subject, & d'un tel Auteur. Aussi ne pouvoit-on at-  
tendre

tendre autre chose de vous, qui estes aujourd'huy l'ornement & la lumiere des bonnes Lettres. N'y pouvant donc contribuer autre chose, je n'y apporteray que le vœu, qu'il puisse estre reçu de tous avec tant d'honneur que merite vostre singuliere doctrine & vertu, & que je vous rendray toute ma vie, avec une entiere affection à vous faire service. En laquelle je prieray Dieu, Monsieur, vous donner en bonne fanté longue & heureuse vie.

De Rome le 25  
de Janvier 1604.

Vostre très affectionné allié  
à vous servir  
LE CARDINAL DE JOYEUSE.

## L E T T R E

*De M. de Thou, à Monseigneur le Cardinal de Joyeuse.*

**M**ONSEIGNEUR. J'ay reçu celle qu'il vous a plu m'écrire du 25 du passé. J'attens sur ce que j'ay pris la hardiesse de vous envoyer vostre jugement & censure, & celle aussi de Monseigneur le Cardinal d'Osât. L'œuvre est fait il y a dix ans, & a esté imprimé à diverses fois, moy estant occupé tant en ce qui suit, qu'en autres charges publiques, qui ne me donnoient gueres de loisir de revoir ce que j'avois écrit; bien vous peus je assurer, qu'il n'y a rien qui ne soit fidelement tiré & extrait des Livres du temps, & la plus part, pour ce qui regarde l'Italie, des Italiens mesmes, que je garde soigneusement pour me défendre contre la calomnie dont je sens desja ici la pointure. Je ne veus pas nier, que le stile franc & libre, tel que mon naturel est, aliéné de toute dissimulation, comme aussi de toute haine & partialité, se peut ressentir du temps auquel a été écrite ceste premiere partie; & qu'encores que j'y aye beaucoup apporté dès lors de temperament, pour adoucir l'aigreur des esprits merveilleusement envenimés au temps de ces premiers remuements; toutesfois il en peut encores rester beaucoup & plus qu'il ne seroit besoing, mais cet œuvre n'est écrit pour faire un accord & reconciliation entre les partis, ains pour représenter historiquement, c'est à dire, avec la vérité, comme les choses sont passées. Je ne refuse neantmoins vostre censure, & celle de Monseigneur le Cardinal d'Osât, & de tous autres juges équitables de ce mien travail, qui est plus grand que l'on ne pourroit croire, attendu mesmement les occupations continuelles, parmi lesquelles je l'ay poursuivi si avant, que je l'ay conduit jusques à l'an 1593. Il y a deux endroits que je n'ay eu loisir de considérer qu'après l'œuvre du tout imprimé: l'un sur la fin du quatriesme livre & l'autre sur le commencement du suivant, que je voudrois en estre retranchés, & de cette heure ce qui y est dict & écrit *indictum est non scriptum volo*, touchant les Papes Paul III. & Jules III. Car encores que ce-

Imprimée sur  
le Manuscrit.



la soit pris des écrits lors divulgués en Italie, toutesfois je reconnois que la memoire en doit estre sobrement rafraischie, pour la reverence du Saint Siege, en laquelle j'ay tousjours vescu & veux mourir, estimant que les mœurs ne nous doivent jamais empêcher de rendre l'obeissance que nous y devons pour la doctrine & la discipline. Cela soit dit, s'il vous plaist, non seulement pour ces deux lieux, mais pour autres aussi, si aucuns se trouvent. J'espère en la prochaine édition, qui est ja sur la presse, satisfai-  
re à ce que l'on pourroit requerir en cela, & feray bien aisé cepen-  
dant d'estre adverti s'il y a autre chose que l'on desire de moy. Je &c.

Fevr. 1604.

J. A. DE THOU.

## L E T T R E

*De M. de Thou à Monsieur Dupuy, à Rome.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSEIGNEUR. Depuis vous avoir escrit j'ay reçu une lettre de Monseigneur le Cardinal du 25 du passé, par laquelle il me remercie de mon livre. Je pensois que le gentilhomme qui s'en estoit chargé, eust porté les deux exemplaires que je luy avois baillé, mais il en a laissé un en cette ville, tellement que celuy que Monseigneur le Cardinal a reçu, estant entre les mains de Monseigneur le Cardinal d'Osset, il ne l'a encore pu voir. Je ne doute point que l'on n'y retrouve fort à redire par delà, principalement es endroits où je parle des Papes Jules II, Paul III, & Jules III, sur la fin du quatriesme livre, & au commencement du suivant, & aussi de la Legation du Cardinal Caraffe, & où il est fait mention de Monsieur Charles Du Moulin. Mais j'ay escrit en France, & durant les troubles. Je vous prie de recueillir soigneusement ce que vous en oirez dire, afin que s'il y a chose en quoy je puisse satisfaire, la verité & la dignité de la France sûre, aux esprits de delà, je m'efforce de leur donner contentement en la prochaine édition qui se commence desja. Vous en pourrez beaucoup prendre du Seigneur Frachetta, auquel Monsieur Coquelci en a envoié un exemplaire. Je crois qu'il n'y a que ces deux à Rome, si d'aventure Monsieur le Nonce qui est par deçà n'en a envoyé quelqu'autre. J'attens en grande devotion sur ce de vos Lettres, & vous prie de m'escire diligemment. Je ne sçai si Messieurs les Cardinaux de Joyeuse & D'Osset me voudront escire ce qu'ils en pensent. S'ils n'en veulent prendre la peine, chargez vous en, & me faites entendre leurs avis. Il y en a bien d'autres, qui pour autres respects m'ont voulu abimer par deçà: mais sa Majesté m'a defendu jusques icy, & par l'approbation publique qu'elle a faite de l'œuvre, a fait cesser les clameurs de beaucoup de malveillans. Je vous prie derechef de m'escire soigneusement, & sur cela, & faire res-  
ponse

ponse à mes dernières. Je supplie en cet endroit N. S. vous donner en tantôt sa grace.

De Paris ce 25  
Fevrier 1604.

Vostre plus affectionné Cousin  
à vous faire service,  
J. A. DE THOU.

## L E T T R E

*De M. de Thou, à Monsieur Dupuy, à Rome.*

**M**ONSIEUR. J'ay reçu la vostre du 9 du passé ce jourd'hui troisieme Avril: depuis la datte de la vostre est arrivée la nouvelle de la mort de Monseigneur le Cardinal D'Ossat, laquelle a fort troublé cette Cour: S. M. en a porté un grand regret, comme ayant perdu un serviteur & ministre très digne, & de grande autorité au lieu où il estoit. En mon particulier, j'ay perdu un amy singulier; avec luy j'ay perdu l'esperance du Tome des Conciles Grecs, que je vous prie de recouvrer d'ailleurs, ensemble le livre de Consalvo Ponce & les autres, à votre commodité, & me mander le prix afin que je le vous envoie incontinent. Quant à nostre Histoire, j'ay bien estimé qu'elle ne plairoit à tout le monde; mais qui ne fait que *veritas odium parit*? Et toutesfois c'est la premiere loi de l'Histoire, non seulement de dire la verité, mais d'oser la dire hardiment. Quant au particulier du lieu qui regarde la Pragmatique des Espagnols, je l'ay pris de Guicciardini, & ay estimé qu'il devoit estre remarqué par un François, afin que ce que l'on a blâmé en nous, quand nous avons eu recours en la necessité à ce remede, ne nous charge de si grande envie envers le Saint Siege, comme l'on a voulu faire; & que l'on sçache, que les Espagnols ont en pareil cas pratiqué ce mesme moyen. Quant à l'autre lieu *migravit ad meliorem vitam*, je ne me souviens pas de l'avoir dit de Sectaires manifestes, & faisant profession de la Théologie: peut estre que cela se pourra trouver estre dit de quelque Allemand excellent es autres Sciences, & qui par aventure estoit Protestant, ce que je n'ay sçu ni considéré, lorsque j'ay ainsi parlé de son décès. D'ailleurs la charité Chrestienne nous oblige d'esperer mesme de ceux qui ne sont heresiarches, & qui nés de peres Sectaires pensent, en tant de lieux où ce mal a pris pied, en leur erreur faire leur salut. Je n'en parle en Theologien, ains en homme qui a compassion de l'homme, & qui par les loix du temps & du royaume est obligé à vivre avec les hommes. Je suis bien marri que cet œuvre, qui est fait pour les estrangers, trouve si mauvais accueil par delà; mais pour plaire aux uns trop servilement, il ne faut violer les loix de l'Histoire, & de déplaire à tous les autres. Aussi crois je qu'il se verra peu d'exemplaires par delà. Car si Monsieur le Nonce n'y en a envoyé, j'estime qu'il n'y en a aucun

Imprimée sur  
le Manuscrit.

autre

autre que celui que j'ay envoyé à Monseigneur le Cardinal de Joyeuse, & un autre que Monsieur de Coquelei a envoyé au Seigneur Frachetta, duquel m'écrivez. Je vous prie vous enquerir discrettement que seront devenu ces exemplaires. D'ailleurs il n'y en a plus par deçà, & travaille-t-on déjà à la seconde édition; de laquelle je ne faudray à vous envoyer la première partie, qui sera en plus commode forme; c'est à dire en 8<sup>vo</sup>; & crois que dans un mois elle sera achevée. Il y aura quelque chose de changé, ou plutôt adouci; car de dire autrement les choses qu'elles ne sont, ou dissimuler lâchement la vérité, j'en ferois conscience, aussi bien que ceux qui en feront de relire mon livre. Je vous prie, pour finir, baiser très humblement les mains de ma part à Monseigneur le Cardinal de Joyeuse. En cet endroit je supplie N. S. Monsieur, vous donner en santé sa grace.

De Paris ce 3  
Avril 1604.

Vostre plus affectionné Cousin  
à vous faire service,  
J. A. DE THOU.

MONSIEUR, écrivez moi je vous prie diligemment à toutes les occasions, & principalement des divers jugemens que l'on fera de mon livre. Je ne crains point que librement on me dise la vérité, & ferois grandement blâmable, si je n'endurois patiemment que l'on parle librement de moy; puisque je veux que l'on endure que je parle librement des autres, pourvu que ce soit avec vérité & sans aigreur.

## L E T T R E

*De M. de Thou à Monsieur Dupuy, à Rome.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

MONSIEUR. Je n'ay voulu laisser partir ce gentilhomme sans luy donner ce mot pour vous, qui ne sera, ajoutant à ma dernière que pour vous prier d'avoir souvenance de ce que je vous écris, & m'écrire à loisir les jugemens divers qui se font par delà. J'ay répondu à ce que m'avez écrit, comme je feray à tout ce que m'écrirez. Il n'est possible de contenter en tels sujets, & au temps où nous vivons, tous les humeurs & esprits du siècle. Je m'efforceray neantmoins de me justifier de ce dont l'on me voudra noter. Dieu veuille que ceux qui jugeront de ce mien travail, y apportent parcille candeur & sincérité que j'ay fait en écrivant. Ma conscience, qui m'est un grand témoin devant Dieu & devant les hommes, me dit que je n'y ay rien apporté, hors ce qui touche l'honneur & la liberté de ce Royaume, en intention d'offenser ni blesser autrui. En cela je m'assure & me confirme à écouter & endurer patiemment tout ce que l'on dira & fera

fera contre, c'est à dire contre la verité. La seconde edition pourra satis-  
faire à quelques uns à certains endroits, ce que je vous escrïs pour vous ser-  
vir & en user discrettement, ne voulant que l'on pense que pour crainte ou  
autre respect je change rien au gré des vivans, attendant plustost grace &  
loyer de la posterité pour ce mien travail, que de ceux qui dispensent au-  
jourd'hui les graces. ce gentilhomme me donne esperance de pouvoir re-  
couvrir le Conclave dernier; aidez vous de luy, & l'en faites ressouvenir.  
Si aussi par la faveur de Monseigneur le Cardinal vous pouvez recouvrer le  
premier Tome des Conciles Grecs, je vous prie le mettre avec les autres  
dont m'avez donné esperance, & me faire sçavoir par le premier le prix.  
Escrivez moy souvent; je ne faudray à vous faire response. Je supplie  
Nostre Seigneur, Monsieur, vous donner en fanté sa grace.

De Paris ce 9  
Avril 1604.

En haste

Vostre humble & affectionné  
Cousin à vous servir,  
J. A. DE THOU.

## L E T T R E

*De M. le Cardinal de Joyeuse à Monsieur de Thou.*

**M**ONSEIGNEUR. Je vous remercie de l'honneur que vous me faites de  
désirer mon jugement sur votre Histoire. Je vous ay desja escrit ee  
qu'il me sembloit pouvoir juger par quelques feuillets que j'en avois pû li-  
re, m'estant desfaity de l'exemplaire qu'il vous pleust m'envoyer pour l'a-  
mour de feu Monf. le Cardinal d'Ossat, qui le lisoit avec grande atten-  
tion. Depuis son décez, je l'ay retiré & le lis tous les jours, y employant  
le loisir que me laissent les occupations qui me sont survenues sur mon de-  
part, lequel me fera aussi différer à vous entretenir jusques alors que j'au-  
ray le bien de vous voir, qui sera bien - tost, comme j'espere avec la gra-  
ce de Dieu, puisqu'il a pleu au Roi me donner le congé de retourner en  
France. Cependant je vous dirai seulement que je ne puis que me confor-  
mer à vostre advis, & loüer grandement la résolution qu'avez prise de sup-  
primer en la seconde édition les deux passages que vous m'avez cottez en  
vostre lettre; & juge cette seconde pensée digne de votre prudence & pie-  
té, estant fondée comme vous dites sur la reverence du Saint Siege, sur  
laquelle & quelques autres points qui sont en mesme considération, je veux  
aussi esperer qu'en cette revue & seconde edition vous tascherez à donner  
la satisfaction qui se peut désirer; comme je laisse à juger à vostre mesme  
prudence, combien cette procédure est non seulement religieuse, mais en-  
core utile au bien & repos de l'Eglise & de l'Estat, & à vostre reputation  
mesme, pour l'acroissement de laquelle tous vos serviteurs ont à désirer  
Tome X.

Ss

que

Impri-  
mée sur  
le Manu-  
crit.

que vostre livre puisse estre par tout receu & leu avec toute liberté, & que vous recueilliez d'un si grand & si digne ouvrage, l'honneur que vous y avez mérité, duquel je seray tousjours aussi jaloux comme desirieux de vous faire service, & d'aussi bon cœur que je prie Dieu, Monsieur, vous donner en parfaite santé longue & heureuse vie. De Rome ce 4 de May 1634.

Vostre tres affectionné allié à vous servir,  
LE CARDINAL DE JOYEUSE.

## L E T T R E

*De M. de Thou à Monsieur Dupuy, à Rome.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. Si tost que j'ay reçu la vostre du 18 du passé je n'ay voulu faillir à vous faire réponse. J'eusse désiré que le libraire qui a porté mon Histoire à Rome, se fust chargé d'autres marchandises ; car je me doutois bien qu'elle ne seroit au goust de ceste Cour, aussi a-t-elle esté escrite en temps que nos affaires admettoient plus de liberté que l'on ne peut endurer là, & qu'il estoit nécessaire de maintenir lors par deça, pour defendre la justice de nostre cause ; laquelle enfin Dieu, contre toute esperance, voire toute puissance humaine, a justifiée & établie. Cela devoit rendre plus équitables ceux qui la veulent censurer. Cela soit dit en general. En particulier, l'on s'offense de ce qui est escrit du Conclave de Jules III. sur ce je vous prie de prendre garde que l'on ne s'arreste à la premiere edition in folio, de laquelle il y eust peu d'exemplaires imprimés en mon absence, ou occupé ailleurs, tellement que je ne pûs vaquer à les revoir, & que ce qui fust lors imprimé dudit Conclave, estoit en la copie tracé ; mais les libraires ne laissèrent de le mettre : & pour preuve de cela vous prendrez garde, qu'en la seconde edition il n'y a un seul mot dudit Conclave, ains seulement est fait mention de l'indigne choix qui fut fait du Cardinal de Monte, chose trop notoire, non seulement à Rome, mais par tout le monde pour pouvoir estre obmise. Cela servira d'avertissement à celui qui a charge de revoir le livre, de distinguer les deux editions, & s'attacher seulement à la seconde. Quant à la Preface, elle a esté faite pour tout l'œuvre, & pour ce que je sçavois que la façon modérée, dont je parlois des Protestans, seroit mal interpretée d'aucuns, je me suis estendu, dès le commencement sur ce sujet pour m'excuser, & rendre raison de tout l'œuvre, & de ce que je m'estois proposé en iceluy, sans attendre davantage. D'autant que je n'esperois faire autre Preface sur tout le reste. Vous pourrez avertir de cecy Monseigneur le Cardinal Seraphin, auquel j'écris pour le remercier de tant d'honneur qu'il luy a pleu de me faire de prendre en protection ma cause. Il ne l'eust pû faire pour personne qui honore plus ses merites & sa candeur. Puisque par delà, comme

VOUS

vous m'écrivez, l'on met en considération la qualité & les alliances de ceux contre lesquels l'on veut procéder, je vous prie de n'oublier de mettre en avant, comme de vous même, l'estroite alliance que j'ay avec Monseigneur le Cardinal de Joyeuse, laquelle va jusqu'à Monseigneur le Duc de Montpensier, lequel se sentiroit grandement offensé de l'offense que je pourrais recevoir en cet endroit. Ajoutez à Monsieur de Montpensier, Messieurs de Luxembourg, Monsieur le Connétable, qui sont en pareil degré, & Monseigneur le Prince de Condé, à cause de Madame sa mere. Faites encore mettre en considération, que ceux de la maison de Bourbon tiennent cette Histoire comme faite, pour montrer la justice de leur cause, contre ceux qui ont voulu entreprendre contre eux & leur maison pour le passé: tellement que si l'on luy donne quelque atteinte, ils estimeront l'injure faite à eux, & que ceux qui s'en sont plaint à tort par deçà, & n'ont rien obtenu, auront fait faire par Rome, par les supports & faveurs qu'ils y ont, tout ce qui s'en ensuivra. Ce qui renouvellera les playes anciennes, & fera croire à ceux de Bourbon que leurs ennemis ont plus de crédit à Rome qu'eux. Je laisse cela à menager à vostre prudence. Pour moy je ne trouveray mauvais que l'on en retranche ce que l'on voudra, & que l'on fasse réimprimer le livre par delà ainsi retranché, pourveu que l'on n'y ajoute rien, & que ce soit sans note de l'auteur. Mais s'il est possible il faudra tenir la chose en longueur, afin que la seconde partie qui pourra estre achevée dans trois mois, & qui les contentera davantage, au moins les offenserá moins, puisse cependant aller jusques à eux, & passer par le même expédient qui lera pris. J'ay grand regret que j'aye esté contraint de mettre en lumiere mon Histoire, puisqu'il y avoit une copie en Allemagne, qui avoit esté faite à mon desçù, & qui avoit esté portée fort incorrecte & brouillée, & que l'on me menaçoit de faire imprimer si je n'eusse prevenu. Ce que je desire que sçache Monseigneur le Cardinal Seraphin, & sur tout que l'on prenne garde qu'il y a beaucoup de choses changées en la seconde edition, comme le lieu que je vous ay ja marqué, à laquelle il se faudra tenir sans s'arrester à la premiere. Pour les livres que vous m'avez fait transcrire, je trouve bien que preniez la voye de Francfort à la premiere foire. Je vous prie de m'écrire sur tout diligemment. Je voudrais fort estre delivré de cette molestie, laquelle enfin n'apportera rien que de fâcheux discours, si l'affaire n'est conduite secrettement & moderelement. Je remets le tout à l'équité de Monseigneur le Cardinal Seraphin, & à sa prudence. Vous sçavez combien je suis aliéné & éloigné de toute vanité, & comme peu je recherche ces fumées. Mais puisqu'il faut mettre toute pierre en œuvre, je vous prie n'obmettre ce moyen, comme venant de vous & non de moy. Je ne sçay comment je pourray envoyer un de mes livres au Seigneur Vialard; il y en doit avoir par delà, & le pouvez aider du vostre, en attendant que je trouve la commodité de luy en envoyer. J'avois reçu auparavant vostre dernière

deux des vôtres du 20 Septembre & 4 Octobre, avec les Eloges y inclus, auxquelles je n'ay fait réponse, parce que j'estois lors malade, & ne commence que depuis peu de jours à me lever du lit, où j'ay esté attaché près d'un mois. Je n'y feray maintenant autre réponse, sinon pour le regard de ce que desiriez sçavoir, s'il y avoit point aujourd'huy aucun en France de la Maison de Cantelme de laquelle est le Duc de Popoli au Royaume de Naples. Je vous diray que quant à la connoissance que j'ay des bonnes Maisons de France, rien ne me vient en memoire en quoy je puisse satisfaire au desir du Seigneur Vialard pour ce regard. Et ne me fiant en moy seul, je me suis desja informé de plusieurs qui ont connoissance des Provinces plus esloignées de ce Royaume, desquels je n'ay pû rien apprendre jusques à huy. Je m'en informeray encore, mais je doute d'en pouvoir avoir plus grande certitude, & crois qu'il n'y a plus de familles aujourd'huy de ce nom. A tant je finiray la presente, vous priant de m'ecrire diligemment à toutes les occasions, & faire évanouir, s'il est possible, cette poursuite intempestive. Car elle ne peut apporter, pour ceux mesme qui la font, aucun contentement: au contraire, je prevois qu'il en peut arriver chose à laquelle ils pourroient avoir regret. Je supplie N. S. Monsieur, vous donner en santé sa grace.

De Paris ce 14  
Novembre.

Votre humble serviteur & Cousin,  
J. A. DE THOU.

## L E T T R E

*De M. de Thou à Monsieur Dupuy, à Rome.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. J'ay reçu la vostre du 10 du passé. Je vous remercie de la peine qu'avez prise pour les relations, & vous prie de continuer, & me mander ce qu'il vous coute pour cayer; & n'en faites difficulté, car autrement je serois difficulté de vous employer si librement. Je vous prie aussi de vous ressouvenir des Eloges, & principalement de G. Faernus: je crois qu'en pourrez avoir nouvelles chez Monseigneur le Cardinal Borromée; car il est mort en la famille de son oncle. Je me sens fort honoré de ce qu'il a pleu à Monseigneur le Cardinal Seraphin recevoir de bonne grace ce que lui avez présenté. Je me promets de son equité & candeur plus que de tous ceux qui eussent pû prendre la peine de juger de ce labeur, que j'ay donné au public, non sans avoir prévu que je courrois fortune d'encourir l'envie & du dedans & du dehors; mais on ne peut servir à la posterité & plaire au temps present tout ensemble. Si l'ambition & autres desirs qui chatouillent l'esprit des hommes m'y eussent poussé, je ne ne suis si rustique, ni si imprudent, que je n'aye bien jugé que ce n'estoit le moyen d'espérer plus grand avancement au monde d'aujourd'huy; mais il

il y a long-temps, que je vois au dessous de moy ce que je vois devant moy, & que j'ay dit adieu à l'esperance & à la fortune. Il considerera, s'il luy plaist, en quel temps, & de quel temps j'ay escrit. J'ay esté tousjours François & serviteur des Rois, & de ceux de la Maison Royale; & non jamais pensionnaire, ni partisan d'autres. Tout ce qui leur a esté contraire, a esté contraire à mon affection. Avec perte de mes biens & au hazard de ma vie je les ay suivis aux armées, & par tout ailleurs, durant ces calamiteuses guerres. Je n'ay pourtant rien donné à la grace ni à la haine en écrivant l'Histoire, mais j'ay osé plus librement dire la verité, & en conserver la memoire à la posterité, qu'un autre en craignant l'envie, *aut obnoxius*, n'eust voulu faire. Je ne doute point que par delà je ne semble à beaucoup avoir trop librement, voire hardiment escrit en certaines choses, mais il a esté besoin que plusieurs par deçà ayent eu cette mesme hardiesse, & mesmes sentimens de l'estat, pour conserver l'estat, & aider à le preserver du peril où ceux qui nous estoient contraires l'avoient mis. Dieu enfin a jugé le different; & la justice de la cause qui commença à estre connue dès lors, c'est à dire, il y a 45 ans, a esté décidée & connue par l'heureux succès qu'il a pleu à Dieu donner à ceux qui ont suivi l'ordre & les loix du Royaume. Monseigneur le Cardinal mettra cela en consideration, s'il luy plaist, auquel si je n'eusse craint d'estre importun, j'eusse volontiers escrit. J'attendray une autre occasion, après qu'il aura pris la peine de perdre quelques heures en la lecture de nostre Histoire, & que j'auray sçu de vous comme il aura pris les raisons y insérées; lesquelles je vous prie luy faire entendre, mesmes s'il est besoin luy montrer ma lettre, ou luy en bailler un extrait. J'attendray sur ce vostre réponse. Si vous pouvez par sa faveur avoir les deux Tomes des Conciles Grecs, je vous prie aussi l'en supplier humblement de ma part, car j'entends que l'on a resolu depuis l'arrivée de Monseigneur le Cardinal du Perron qu'ils seront publiés. Si vous ne pouvez rien obtenir par cette voye, je vous prie y employer la faveur de Monseigneur le Cardinal du Perron, & l'en supplier tres humblement de ma part. Vous pourriez me les faire tenir en cette foire de Pâques par la voye de Francfort. Je vous prie de baiser tres humblement les mains à Monseigneur le Cardinal, auquel par importunité de mon Cordelies j'avois escrit. Vous m'excuserez envers luy si je ne luy écris, me remettant au Sieur de la Feuillée qui fait ici ses affaires, & avec lequel je confere souvent, & fais entendre ce que j'estime luy devoir estre écrit. Je ne la vous feray plus longue, & attendant sur ce réponse de vous, je supplierai N. S. Monsieur, vous donner en santé sa grace.

De Paris ce 10  
Fevrier 1605.

Vostre plus affectionné Cousin  
à vous faire service,  
J. A. DE THOU.



## L E T T R E

*De M. de Thou à M. Dupuy, à Rome.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. J'ay reçu la vostre du 8 de May, & crois que depuis icelle écrite vous en avez reçu d'autres de moy, desquelles j'attends la réponse. Cependant je répondray à la vostre, & vous diray que j'ay esté infiniment aisé que Monseigneur le Cardinal Seraphin ait pris de bonne part ce que luy avez représenté pour moy. Je desire fort sçavoir quel jugement il fera de ce qu'il n'a encore vû, & principalement de la Préface, car du surplus il faut plus de loisir que les grandes occupations par aventure ne lui permettront; joint que c'est chose qui ne merite qu'il y perde ses meilleures heures. Et pour parler ingenuement, je le desire plus pour moy, que pour luy: car ce ne lui sera que corvée & molestie de se pener en une lecture si inutile pour son regard; mais ce me sera le contentement le plus grand, & honneur tout ensemble, d'avoir pour juge celuy dont j'ay tousjours estimé la candeur & probité, rares vertus en ce siècle. Je suis son tres humble serviteur, & me referve à luy écrire lorsque je sçauray quo pour l'amour de moy il aura dérobé quelques heures à ses plus sérieuses occupations. La seconde partie s'estendra jusqu'à la bataille de Lepanto, c'est à dire, jusqu'en l'an 1571. de laquelle encore qu'elle s'imprime, & malgré moi, je suspendray la publication jusqu'à ce que je reçoive sur celle-ci de vos nouvelles. Plus avant il ne m'est permis passer, quant à la publication, à cause que la memoire des choses est trop recente, & la foi de l'Histoire ne peut compatir avec les mœurs de ceux qui sont encore pour la plupart vivans. Il suffira de l'avoir écrite, comme j'ay fait jusqu'en l'an 1601: cela se reservera pour la posterité, & ne verra la lumiere pour cette heure. Je desire fort sçavoir l'année & le lieu du décès & l'âge lors d'icelui de Gabriel Faernus: car il me fâche fort de le laisser passer sans éloge & honorable mention en mon Histoire. Par aventure qu'en devant avec Monseigneur le Cardinal Seraphin vous en pourrez apprendre quelque chose; car il doit l'avoir connu, s'estant tousjours fort delecté en bonnes lettres, & ayant cheri ceux qui les ont illustrées, comme on ne peut nier que Faernus n'y ait beaucoup contribué. Je n'ay reçu qu'une lettre depuis vostre partement, & celle à laquelle je fais presently réponse; encore ne l'ay je reçûe que du jour d'hier. Je crois que les autres que me pourrez avoir écrites, seront demeurées par les chemins. Mademoiselle vostre mere en a esté en peine, à laquelle vous devez prendre garde de donner contentement, & croire que c'est une grande pieté de lui vre ses vœux & bons enseignemens. La lettre qu'avez écrite à votre frere la met, & tous vos amis, en plus grand soupçon qu'ils n'estoient

n'estoient auparavant. Regardez bien aux inspirations dont faites mention, si elles viennent du ciel, devant que vous y laissiez emporter. Je n'ay pû denier cet office aux vôtres qui m'en ont prié, ni à moy même, & ai estimé estre de mon devoir de vous donner cet avertissement. Vous y penserez à loisir, & vous en conseillerez avec Dieu. La Bible (1) *ισχυράματα* dont m'escrivez, sera un œuvre digne du lieu dont il sort. Dieu veuille continuer cette sainte inspiration, afin qu'en suite des Conciles Grecs, nous puissions avoir tous les Peres Grecs, comme Origene, S. Cyrille, S. Gregoire de Nyse, & autres. Cette dépense est vraiment digne du Saint Siege. J'attendray, puisque vous me le faites ainsi esperer, le premier Tome des Conciles Grecs, & je vous prie d'en rafraichir la memoire à Monseigneur le Cardinal du Perron, auquel je baise tres humblement les mains. Je vous prie aussi faire regarder, si pourrez recouvrer les Evangiles, & l'Épître *ad Romanos* en Langue Ethiopique imprimée à Rome il y a long temps in 4<sup>to</sup>, & me les envoyer, car ce livre défaut à ma curiosité. Le surplus que je vous avois recommandé, je l'attendray par le retour de Monsieur l'Ambassadeur. Je vous prie, pour faire fin, m'escrire souvent, & me faire part des nouvelles de delà. En cet endroit je supplieray N. S. Monsieur, vous donner en parfaite santé sa grace.

De Paris, vigile de  
S. Pierre 1605.

Votre plus affectionné Cousin  
& serviteur,  
J. A. DE THOU.

## L E T T R E

*De M. de Thou à Monsieur Dupuy, à Rome.*

**M**ON SIEUR. J'ay reçu la vostre du 23 du passé: je vous remercie des Eloges que m'avez envoyé, & suis bien aysé qu'avez trouvé cette adresse pour en avoir d'autres. Mais je desirerois estre assuré au vray de l'année du décès. Je crains que ceux que m'avez envoyé ne soyent du tout certains. Je ne laisseray de les employer, & principalement celui de Jo. Bapt. Benetti, & d'autant plus volontiers que je n'en peux parler qu'avec honorable mention du gentilhomme qui les vous a donné, auquel je baise tres humblement les mains, & le supplie m'honorer familièrement de ses lettres. Je ne seray paresseux de luy escrire. Je desire fort entendre les difficultés lesquelles on veut me communiquer, & principalement si c'est sur mon Histoire: car je ne doute pas qu'il n'y ait beaucoup à redire, & prendray tousjours de bonne part d'estre averti, comme je l'ay esté ja d'Angleterre & d'Allemagne, pourveu que ce soit sans con-

Imprimée sur  
le Manuscrit.

(1) En onze langues.

convince, & avec la même candeur que j'ay écrit, laquelle si elle ne plaist à tous ne doit estre trouvée si mauvaise, que pour le bien l'on ne doive rendre le mal. Vous avez par delà Messieurs les Cardinaux Seraphin & du Perron, qui peuvent l'avoir lûe, auxquels vous pourrez adresser, si vous apprenez que le Maître du Palais veuille passer plus avant que la liberté permise és Histoires ne peut souffrir. Pour moy, je suis resolu de tout endurer & dissimuler, mais si l'on outrepatte par delà les bornes de la charitable admonition, qui sera toujours bien prise, je ne veux pas promettre ni garantir qu'il ne s'en trouve qui avec une meilleure plume que la mienne, voudront venger l'injure qui me sera faite, au grand regret par aventure de ceux qui auront commencé; bien vous puis-je assurer, que ce sera avec le mien extrême, qui ne desire rien tant que le repos, & qui n'ay ni par haine, ni par ambition entrepris ce laborieux œuvre. Si vous voyez Monsieur d'Abain vous luy en pourrez parler, & luy dire que j'ay grand regret, que Monsieur de la Rochepozai son frere & Madame sa mere ne se soient pu accommoder avec Madame de Schomberg & qu'elle ait esté contrainte par l'extrême nécessité, comme elle dit, & comme il est vraisemblable, d'avoir recours aux extrêmes remèdes. Vous l'assurerez que je suis son serviteur, & que j'apporteray en cette affaire tout ce que porterois pour toute sa maison. Les exemplaires qui ont esté portés par delà peuvent estre retirés sans en faire plus grand bruit: c'est le meilleur expédient, car je me doute bien que la liberté Françoisé ne sera agreable à cette Cour. Comme j'ay en horreur la detraction, aussi peu suis-je propre à flater; & vous sçavez quels sont les temps d'aujourd'huy; auxquels, si jamais, le proverbe ancien a lieu *obsequium amicos* &c. Je donneray en cela meilleur conseil à autrui, que je ne le sçauois prendre pour moy. Dieu qui est scrutateur de nos cœurs, rendra à chacun selon sa droite intention. Je donneray ordre pour faire bailler à Mademoiselle vostre mere ce que m'escrivez. Je vous feray encore ressouvenir des Evangiles en Abissin in 4<sup>to</sup> imprimés du temps du Pape Leon X. *curante Petro Aethiopo*, & de l'eloge de Facrus qui doit estre decedé à Rome devant l'année 1570. Je ne la vous feray plus longue, sinon pour supplier le tout puissant, Monsieur, qu'il lui plaise vous donner en santé sa grace.

De Villebon ce 20  
Septembre 1605.

Vostre plus affectionné  
Cousin & serviteur,  
J. A. DE THOU.

LET-

## L E T T R E

*De M. de Thou à M. Dupuy, à Rome.*

**M**ONSIEUR. Je vous escrivis dernièrement en haste de Villebon, d'autant que vous disiez attendre sur ce que m'escriviez la réponse. Depuis j'ay pensé de vous faire encore celle-cy, & vous prier de voir Messieurs les Cardinaux Seraphin & du Perron, & leur baiser les mains de ma part, en leur faisant entendre la conséquence de cette affaire, & que si l'on passe outre il y auroit danger que l'on fit livre sur livre; ce qui seroit à mon grand regret, mais je n'en scray le maistre. L'Histoire doit estre libre, & en ostant cette liberté l'on la fera prendre plus grande à beaucoup qu'ils ne voudroient ni devoient. Si le livre n'est au goust commun du lieu où vous estes, cela se peut dissimuler, & suffira de retirer le peu d'exemplaires qui y ont esté portés. Je desirerois que le libraire se fust chargé de marchandises plus agréables, aussi n'a-ce esté mon desir que le livre y fust porté par les libraires, ains seulement envoyé pour estre vû par les plus prudens & les plus équitables & entendus en nos affaires. Je ne scay quel jugement en fait Monseigneur le Cardinal Seraphin. Car je crois depuis le temps que m'avez fait entendre ce que luy avoit pleu vous en dire, il aura pû perdre quelques heures en la lecture. Je desire fort le sçavoir; faites moy, s'il vous plaist, cet office. J'ay donné ordre pour ce que m'avez écrit. Je crois que Mademoiselle vostre mere vous aura fait tenir l'argent. En cet endroit je vous diray qu'elle est fort en peine de vostre resolution, & desireroit que vous eussiez bien pensé devant que la prendre. L'on a trouvé mauvais, que vous ayez caché la volonté que vous aviez de demeurer par delà à ceux qui vous pouvoient donner conseil, & desquels vous le deviez prendre. Je vous en escrivis davantage par la precedente de ma dernière, sur quoy ne m'avez fait réponse. Ce que vous desirerez que je fasse entendre à Mademoiselle vostre mere, me le faisant privement sçavoir, je ne faudray à vous rendre en cela, comme en toute autre chose, ce que je dois à ceux que j'aime comme vous. Vos raisons seront telles par aventure, qu'elle & moy nous en sentirons satisfaits. Vous devez ce contentement à vostre mere de lui rendre compte de vos actions, principalement quand il y va de prendre un conseil pour toute vostre vie. Escrивez moy familièrement sur ce sujet, & croyez que je desire tant vostre bien & avancement, que par tout où je pourray penser que le puissiez trouver, je vous y aideray plutost de ce que je pourray, que je ne vous en destourneray, & ne croyez, je vous prie, que j'apporte en cela aucun préjugé ou passion. Je vous desire bien là, & mieux icy, mais par tout je vous desire bien; & pourveu que vous nous fassiez connoître que vous puissiez esperer certainement par-delà telle fortune &

Tome X.

Tt

con-

Imprimée sur le Manuscrit.

contentement, que nous secondions vos vœux & les favorisions de tous nos moyens. C'est ce que je vous ay pensé devoir écrite sur ce propos, dont je vous prie de me faire réponse, afin de pouvoir donner quelque contentement à Mademoiselle vostre mere. Je vous prie aussi derechef avoir souvenance de mon affaire, & d'entretenir le gentilhomme duquel m'avez écrit, & faire à ce qu'il m'écrive. En cet endroit je supplie nostre Seigneur, Monsieur, vous donner en parfaite santé sa grace.

De Paris ce 4  
Octobre 1655.

Vostre humble & affectionné  
Cousin & serviteur,  
J. A. DE THOU.

# L E T T R E

*De M. de Thon, à Monsieur Dupry, à Rome.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. J'ay reçu la vostre du jour de Toussaints dernier; je crois cependant que vous aurez reçu les miennes responsives aux vostres précédentes, avec celles que j'écrivois à Monseigneur le Cardinal Seraphin. J'attends sur ce vostre réponse; car je crois avoir satisfait en partie à ce que m'écriviez, & fait des ouvertures qui seront trouvées raisonnables; après lesquelles si on passe outre, je suis délibéré de me soucier aussi peu de ce qui s'en ensuivra, que je me suis montré équitable pour éviter une injuste censure. Sur tout je vous prie de prendre garde, comme je vous ay écrit, aux deux éditions. Car l'on connoitra par la conférence, que ce que les imprimeurs avoient par mesgarde mis en la première, encore qu'il fut tracé en la copie, a esté corrigé en la seconde. J'attends sur ce vostre réponse en bonne devotion, pour sçavoir si mes raisons, & comment elles auront esté reçues. Le mal vient d'icy, & est porté par ceux de l'Ordre de celuy qui est chargé de l'affaire, lesquels n'en osant parler par deçà, à l'instigation d'autres grands que sçavez, font jouer le jeu par delà: mais j'espère que si les volontés se trouvent mal disposées, la prudence du monde qui regne aujourd'huy apportera quelque moderation, & empêchera que la chose ne passe si avant. Dieu en ordonnera comme il lui plaira, lequel j'appelle à tefmoin de la sincerité de mon cœur, & de la candeur que j'ay apporté, n'ayant autre but que sa gloire, à laquelle il appartient que les choses passées soient fidèlement transmises à la posterité sans haine & sans amitié. Quant à Monsieur Vialard duquel vous m'avez aussi envoyé les lettres, je vous prie luy baiser les mains de ma part, & le remercier de l'avis qu'il m'a donné, qui n'est gueres esloigné de ce que je vous avois écrit par mes dernières. Je luy avois écrit, & vous prie de me tenir pour excusé envers luy, si je ne luy écris presentement; la haste du courrier m'en empêche. J'attends toujours les choses: je suis bien aisé de ce que m'avez écrit

crit pour vostre particulier; vous ne pouviez vous en ouvrir à personne qui prit mieux vos raisons, & désirât plus vous aider & servir comme je feray en ce que m'écrivez pour le St. Jean envers Monseigneur le Cardinal de Joyeuse, & vous rendray en cela l'office que pourriez désirer de personne qui vous aime & est presté d'embrasser tout ce qui sera de vostre contentement & avancement. Ecrivez moi souvent, & me faites part des écrits de par delà aux occasions. Je supplie N. S. Monsieur, vous donner en santé sa grace.

De Paris ce 29. No-  
vembre 1605.

Vostre humble serviteur  
& Cousin,  
J. A. DE THOU.

## L E T T R E

*De M. de Thou à M. Dupuy, à Rome.*

**M**ONSEIGNEUR. Je crois que depuis les vostres dernières écrits du 15 & 29 du passé, vous aurez reçu celles que je vous ay écrites, ensemble l'enclose adressante à Monseigneur le Cardinal Seraphin, dont j'attends réponse en bonne devotion. Cependant Monsieur l'Ambassadeur a écrit au Roy qu'il avoit parlé à sa Sainteté pour tenir la chose en surseance; ce que Sa Sainteté luy a accordé fort volontiers. Le Roy en écrira à cette mesme fin, & même à Monseigneur le Cardinal Seraphin, pour luy tesmoigner qu'il a fort agreable ce qui a esté fait par luy en cette affaire. Je suis marri que la malignité sourde d'aucuns, qui vient de deçà mesme, ait esté la cause de faire un si grand bruit de peu de chose, laquelle dissimulée se fust esvanouie, & estant remuée donnera plus de credit au livre qu'il n'eust eu sans cela. Ce dont l'on s'offense est peu de chose, & peculiere seulement au lieu où vous estes: car par tout ailleurs l'on n'en fera tant de cas. La consequence du bruit comme je vous ay écrit, va loing, & touche à ceux que je crois que l'on ne veut maintenant offenser; j'entends ceux de la maison de Bourbon, qui estimeront que l'on veut faire une querelle d'Allemand au livre pour sujet leger & recherché, pour par ce moyen estouffer ce qui blesse les factions en ce Royaume, lesquelles ne s'oseroient plaindre, les choses estant paisibles, & attendant un trouble empruntent le manteau de la Religion, comme autrefois, pour combattre & destruire ce qui fait contre eux. Je vous prie de peser cette consideration, & le faire entendre à Monseigneur le Cardinal Seraphin, auquel je ne scaurois exprimer combien je me sens redevable. Ce que je peus maintenant, c'est protester devant Dieu & les hommes, que je suis son tres humble serviteur, & acquis par un singulier bienfaict, que j'estime d'autant plus grand que sans l'avoir merité de luy, non requis, ne supplié, il

Imprimée sur  
le Manuscrit.

luy a plu si franchement & liberalement me rendre ce bon office. Dieu m'a fait une grande grace que la verité & la candeur que j'ay eu pour mirer, & dont j'ay usé en tout cet œuvre, a trouvé une telle protection en luy. Je n'en perdray jamais la memoire; & si je ne puis rien autrement pour son service, la posterité sçaura que je ne suis point ingrat. Je vous remercie du soing que vous avez des Eloges: sur tout je desire sçavoir le jour, & le lieu du décès; car sans cela je ne puis faire mention de ceux dont je desire honorer la memoire. Je suis marri que vostre avertissement pour St. Jean de Latran est venu si tard. Je l'avois desja sçu de Monseigneur le Cardinal de Joyeuse, lequel sans cela estoit disposé à vous aider de sa faveur & recommandation. Au surplus, je crains fort que Mademoiselle vostre mere ne puisse s'estendre davantage que jusques à ce qu'elle vous a promis, encore qu'elle ait bonne volonté. Vous sçavez la charge qu'elle a, neantmoins elle montre de vouloir faire tout ce qu'elle pourra. Je ne vous la feray plus longue, attendant la réponse à mes dernières, & supplieray seulement le tout-puissant, Monsieur, qu'il vous donne en tanté sa grace.

De Paris ce 29  
Decembre 1605.

Vostre plus affectionné Cousin  
& serviteur,  
J. A. DE THOU.

Monsieur Vialard trouvera icy, s'il luy plaist, mes humbles recommandations à ses bonnes graces. Je le supplie de continuer ses bons offices.

## L E T T R E

*De M. de Thou à Monsieur Dupuy, à Rome.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. J'ay reçu deux des vostres, l'une fort vieille du 13 Decembre de l'an passé, & l'autre du onze du mois n'agueres eschû, ensemble les Notes de A. C. (1) Elles sont dignes de celuy tel que me le descri-

(1) Antoine Carracioli, Clerc regulier. Ce fut lui qui fut chargé à Rome de dresser la censure des Histoires de M. De Thou. Il examina les dix-huit premiers livres sur l'édition des *Uroarts in astra*, 2 vol. & fit un dépouillement de tous les endroits qui lui parurent dignes de censure; ensuite il donna son avis, conçu en ces termes.

" Au reste, voicy ce que je pense du Livre  
" de son Auteur. Je juge que le Livre doit  
" être dévindu & supprimé; car s'il falloit en  
" ôter tout ce qui est mauvais, il y auroit un

" si grand vuide dans l'Histoire, qu'on ne  
" pourroit plus y trouver un sens parfait, &  
" dès-lors le Livre deviendroit inutile. A l'égard de l'Auteur, la haine implacable qu'il  
" fait paroître en toute occasion contre le Saint  
" Siege, & les souverains Pontifes, ne permet  
" pas de douter qu'il ne soit Calviniste; & en  
" cette qualité il doit être mis au nombre des  
" hérétiques de la premiere classe.

Après avoir ainsi donné son avis sur le premier volume, il le donne sur le second en cette maniere.

„ Je

descrivez, & par le jugement de celuy aussi denommé en vostre lettre. Vous m'éccriviez par vos precedentes que l'on ne toucheroit à la Preface, seulement que l'on estoit estimoit que prématurément se faisoit en icelle mention de l'edit de pacification, d'autant que le temps n'estoit encore venu en cette premiere partie d'en parler; à quoy je vous responds, que la Preface estoit faite pour tout l'œuvre, & pour excuser d'autres choses que je prevois que dès cette premiere partie l'on pourroit reprendre, comme les Eloges des hommes de Lettres, & principalement des Allemands, desquels la plus grande part sont Protestants: mais ce n'est ce que je recommande en eux, ains seulement l'érudition & autres Lettres, ou bien si j'ay parlé honorablement d'aucuns Theologiens, comme Melancthon, dont l'on s'offense tant, c'a esté pour remarquer sa moderation, telle que les Catholiques mesmes l'ont reconnu propre pour une conference & reconciliation lors, si nos pechez n'eussent empesché un si grand bien. Quoyque j'en aye dit, je ne l'ay dit que des actes, & selon l'histoire du temps. Voilà donc l'occasion pour laquelle j'ay dès le commencement jetté ces preparatoires en ma Preface: laquelle, quoy que vous m'avez écrit, j'ay toujours pensé que l'on trouveroit mauvais par delà, mais que les plus prudents pour cette heure le dissimuleroient; que cela seulement seroit cause qu'és autres choses, lesquelles aisément pouvoient estre passées, & l'eussent esté sans cela, l'on se rendroit plus severe; ce que j'ay fort bien apperçu par les Notes du bon P. lesquelles sont pour la plupart ridicules; mais je vois bien que l'on luy a laissé toucher là où il fait mal aux autres qui ne parlent point encore, c'est à dire, qui attendent avec grand desir que pour le sujet de la Religion nous revenions encore aux mains & aux confusions passées. Il est bien aisé à ceux qui sont loing du peril de prononcer si hardiment en telles choses, & blasmer ceux qui embrassent le repos, & le veulent persuader à leurs concitoyens. Et cependant où est la charité? n'a-t-on pas de pitié de 40 années passées pleines de continuelles miseres? n'a-t-on point d'horreur de la perte des Pays-Bas advenue par cette obstination forcenée? Nous pouvons estre icy bons Catholiques & obeissans, quant à la doctrine, au Saint Siege, sans tenir cette sanglante proposition, qu'il faille par la force & par les armes establir la Religion. Voilà pourquoy je ne me repentiray jamais d'en avoir dit, en la place où je suis, ce que j'en ay toujours dit; moins de ce que j'en ay écrit. D'une chose suis-je fort marri, que cela seul soit cause que mon livre ait esté examiné si exactement, & jusques à calomnie.

Je

„ Je porte de ce second volume le même  
 „ jugement que j'ay porté du premier. Dans  
 „ celuy-ci l'Auteur critique la conduite du  
 „ Concile de Trente, & en même temps qu'il  
 „ blâme les souverains Pontifes, il se repand  
 „ en louanges sur les hérétiques, & loue en  
 „ particulier le Prince de Condé, le Roi de  
 „ Navarre, le Connétable de Montmorency

„ qui ont été en France les auteurs des troubles,  
 „ & les principaux fauteurs de l'hérésie.  
 „ Cependant il sera nécessaire de consulter MM.  
 „ du Perron & du Henry, qui connoissent, à  
 „ ce que je crois, l'Auteur, & qui diront s'il  
 „ est à propos de le mettre au rang des hérétiques  
 „ de la premiere classe.

Tt 3



Je baise très-humblement les mains à Monseigneur le Cardinal du Perron, pour la bonne volonté que m'escrivez qu'il monstre avoir en cette affaire, & pour le sincere jugement qu'il fait de moy & de mon livre. Il me connoist, & a porté temoignage ailleurs de moy que j'aime la verité, & que ma parole & mes mœurs ne se desmentent point. Derechef je lui baise les mains, & le prie de prendre en sa protection cette cause, qui n'est point mienne du tout, mais qui regarde la France, & le repos d'icelle, je n'ose dire aussi l'honneur du nom François, ce que je n'ajoute par presumption, ou estime que je fasse de mon œuvre, que je prise beaucoup moins que ceux qui l'aisaient par tant d'endroits, & luy donnent credit aux despens du repos de mon esprit, ains d'autant que je crois que je ne puis en cela recevoir injure, qui ne redonde sur toute la France. Ce propos seroit long qui s'y voudroit estendre. Je suis resolu d'attendre tout ce que l'on voudra en ordonner, avec une patience Chretienne, & ennemie de toute division, mais qui ne cederà qu'à la raison. L'on y doit regarder plus d'une fois devant que rien precipiter, de peur que les plus hastés ne se repentent à loisir. Quant à Monsieur le Cardinal Seraphin, je ne sçaurois assez remercier sa bonté & sa candeur en mon endroit: qu'il me commande, qu'il taille & rongne, je recevray tout bien de sa part, il m'a tant obligé, que je ne seray jamais ingrat de l'honneur que j'ay reçu de luy, le suppliant très humblement de vouloir continuer en cette bonne volonté. Je ne sçay s'il me fera cette faveur de m'escrire: il me suffit qu'il m'aime & me conserve en ses bonnes graces. J'ay mis les Notes es mains du bon homme P. M. qui en a ja verifié une partie & s'en mocque, & dit que c'est autre chose d'escrire au lieu d'où sont venues les Notes, & principalement en l'Histoire, & autre chose d'escrire la verité des choses passées en France, & au loing. Car il faut donner quelque chose à la liberté des pays; laquelle si l'on veut du tout oster, l'on aigrit plustost les esprits que l'on ne les contient en devoir. Il est fort offensé de Agobardus, & à peine s'en taira-t-il; il faut estre plus équitable qui veut retenir les genereux esprits. J'ay reçu l'Eloge de Sebastien Corradus, dont je vous remercie. J'attends celui de R. Amasius & de Pompilius son fils, afin qu'ils soient mis chacun en son lieu & année: je les avois inserés, mais non en leur lieu, aimant mieux faillir en cela, que taire leur nom; en quoy l'on peut remarquer avec quelle candeur & diligence, j'ay recherché d'honorer tous ceux qui ont contribué à la restauration des Lettres. Si les Italiens & les Espagnols me fussent venus aussi facilement en mains, que les Allemans plus foygneux d'escrire telles choses, l'on eust connu, que l'affection que l'on dit à tort que je porte aux Allemans, n'eust preponderé à celle que j'ay aux autres nations; une desquelles m'a coûté plus de temps & d'estude à sçavoir, que dix des autres. Et toutesfois l'on trouvera par experience que j'en ai ramassé si bon nombre, que les Italiens & les Espagnols n'auront (quant à ce) qu'à envier aux autres. J'ay reçu toutes celles que m'avez escrites, sans qu'il s'en soit perdu aucune, & les ay gardées discrettement sans les communiquer à personne. Ecrivez moy confidemment sur cette assurance, comme je vous fais.

Je baise les mains à Monsieur d'Abain, & ay regret extrefme à l'infortune de Monsieur de la Rochepezay son frere. La maladie, dont il est affligé ne se guérit, comme j'ay dit plusieurs fois à Madame sa mere, par paroles ni par procès, il faut voir des effets: tout le temps qui se perd & consume autrement, ne sert qu'à avancer la ruine des maisons de part & d'autre. Il est besoïn qu'il en ecrive, si l'on ne commence à deslier la bourse, l'on ne s'acquittera jamais. Vous luy pourrez communiquer cet article. Si le seigneur Vialard voit la presente, il y trouvera mes affectionnées recommandations à ses bonnes graces. Je supplie en cet endroit N. S. Monsieur, vous donner en parfaite santé sa grace.

Le 12 Fevrier  
1606.

Vostre plus affectionné Cousin  
& serviteur,  
J. A. DE THOU.

Si vous connoissiez quelque Espagnol, je vous prie de sçavoir par lui le jour du decés & l'âge de Franciscus Salinas Professeur en Musique à Salamanca. Il doit estre mort depuis l'an 1580. Les Peres Jesuites le pourront sçavoir.

## L E T T R E

*De M. de Thou à M. Dupuy, à Rome.*

**M**ONSIEUR. J'ay reçu deux de vos lettres en mesme jour du dixieme de Fevrier, & du 11 de Fevrier. Je ne vous sçauois assez remercier du soin & affection que portez à ce qui me touche. Dieu m'a suscité nouveaux defenseurs, & enfin la haine, l'envie & l'acerbité commencent à ceder à la raison, à l'équité, & à la douceur. Dieu qui est juge de l'interieur, qui m'est tefmoin que j'ay escrit sans haine & sans grace, m'a fait ce bien de faire reconnoistre par le temps la candeur & ingenuité de laquelle toutes mes actions ont tousjours été accompagnées. C'est ce qui a fait embrasser ma cause à Monseigneur le Cardinal du Perron, car il me connoist mieux que je ne me connois moy-mesme. Le tefmoignage qu'il a rendu de moy sera enfin trouvé veritable, dont je vous prie le remercier très-humblement de ma part, attendant qu'à loisir je lui en rende graces par lettres, la haste du porteur ne m'en donnant presentement le moyen. Je vous supplie aussi de baisier très-humblement les mains à Monseigneur le Cardinal Sforza, & lui dire que ce peu que j'ay d'industrie, je le consacre & vouë à l'honneur de sa famille. Sa courtoisie m'y oblige, puisque devant que d'avoir reçu la favorable offre de ses bonnes graces, j'ay esté si heureux que ce que j'ay escrit, luy a apporté contentement. Il ne doit douter maintenant que je ne recherche toutes les

Imprimée sur  
le Manuscrit.

occa-

occasions en pareil sujet de luy rendre le service qu'il peut attendre d'un homme de bien, & qui honore la vertu, mesme en ceux qu'il n'a l'honneur de connoistre. Je vous prie l'en assurer en attendant que je prenne la commodité de luy escrire. Je ne sçay s'il sera besoing que ce soit en Latin ou en François; vous le pouvez sçavoir des siens; je prendray le choix des deux, suivant ce que me manderez. Je vous remercie de l'Eloge de Romulus Amasæus: j'attends les autres à loisir, comme de Hannibal Crucietius, &c. Si vous voyez par occasion Monseigneur le Cardinal de Viscconti, vous luy pourrez baïser les mains de ma part, & le remercier très-humblement de l'honorable tefmoignage qu'il luy a pleu rendre de moy, & l'asseurer que la mesme verité qu'il reconnoist és choses du Levant, je l'ay recherchée & embrassée és choses d'Allemagne, & en nos guerres civiles, sans haine ny amitié. Si Monseigneur le Cardinal Sforza à quelques Memoires qui puissent servir à illustrer sa famille, pour les années qui suivent, il ne peut les commettre à personne qui desire plus à les employer en lieu apparent, pour en conserver la memoire à la posterité. Il ne sera besoing des originaux, qui doivent demeurer par devers lui; ains des copies seulement. Je desire fort sçavoir la suite de ceux de son nom depuis cinquante ans en çà, afin que je voye s'il est fils du Comte Scipion qui fut envoyé General en France du temps de Pie V. J'ay connu le Cardinal son frere qui vivoit lorsque j'estois à Rome il y a 33 ans, au temps de Gregoire XIII. Depuis il y en a eu un autre de la mesme famille qui entretenoit estroite amitié par lettres avec Monseigneur le Cardinal de Bourbon dernier decédé, auprès duquel j'estois lors. Vous me faites beaucoup de bien de m'acquies de tels amis. J'approuve fort l'avis de Monseigneur le Cardinal Sforza de tirer cette affaire de la Congregation, & s'il est possible, la commettre à Messigneurs Seraphin & du Perron. Je baïse très humblement les mains à Monseigneur le Cardinal Seraphin, & vous supplie de luy dire que je suis son tres obligé serviteur, & luy desire santé & tres longue vie. Je supplie en cet endroit N. S. Monsieur, vous donner en parfaite santé sa grace.

De Paris ce 18  
Mars.

Vostre humble serviteur  
& Cousin,

J. A. DE THOU.

LET-

## L E T T R E

*De M. de Thou à Monsieur Dupuy, à Rome.*

**M**ONSIEUR. J'ay reçu vostre dernière du 20 de Mars: je suis en peine que n'avez plustost reçu toutes celles que je vous ay écrites depuis la dernière du mois de Decembre, qui estoient responives à toutes celles que m'avez écrites depuis, & dont vous faites mention par celle du 20 du passé. Je crois que maintenant vous les aurez reçues, & connoistrez que je n'ay jamais tardé deux jours après la reception des vostres à y faire réponse bien particuliere. J'ay satisfait pour Messieurs les Cardinaux de Sforza & Visconti, desquels je prends à grand heur & honneur le tesmoignage qu'il leur a pleu porter de mon labeur. Je n'ay encore pris le temps d'ecrire à Monseigneur le Cardinal Sforza, attendant réponse de celle que je vous ay écrite: cependant je vous supplie luy confirmer ma tres humble devotion & sincere affection à son service, & luy dire que je prendray en singuliere faveur, qu'il lui plaise faire copier les Memoires desquels il me fait offre, l'assurant qu'il ne les peut commettre à personne qui en serve plus fidellement le public, & avec plus de reconnaissance de ses merites & de toute son illustre famille. Pour tout le service que je luy ay voué, je ne luy demande autre grace, sinon qu'il me defende de la calomnie, & protege mon innocente liberté, qui ne tend qu'à conserver la verité des choses memorables pour les transmettre incorruptiblement sans haine & sans amitié à la posterité. Je vous supplie aussi de baiser tres humblement les mains à Monseigneur le Cardinal du Perron, & l'assurer de mon service. Je n'ay pû encore lui écrire à loisir comme je desire. Je desirerois qu'il lui plût de faire ce que vous avoit conseillé Monseigneur le Cardinal Sforza, c'est à dire d'obtenir de Sa Sainteté que la chose fust tirée de la Congrégation, & la remettre à luy & à Monseigneur le Cardinal Seraphin, auquel aussi je baise tres humblement les mains. Mais que me dites vous pour le second & troisieme Tome? est il possible qu'ils soient desirés par delà? ou que je doive desirer qu'ils y soient vûs? si c'estoit à recommencer, je ne mettrois ni moi ni mes amis en peine. Je crois que je vous ay dit, ou écrit, que par force j'avois donné au public ce qui en estoit imprimé; d'autant qu'il y en avoit une Copie en Allemagne à moy desrobée *ab amanuensi Germano incorrepto*, & que je craignois que l'on y imprimast. Cette mesme crainte a esté causée que l'impression en a esté continuée icy jusques à 1572, c'est à dire, jusques à un mois après la Saint Barthelemy: car plus avant il n'est loisible de passer, encore que j'aye depuis peu de jours achevé tout l'œuvre & conduit jusqu'en 1601, c'est à dire, la naissance de Monseigneur le Dauphin, époque memorable pour nostre repos, & de toute la Chre-

Tome X.

V v

tienté,

Imprimée sur  
le Manuscrit.

ricité, qui ne peut estre en paix, la France estant en trouble. Je doute fort que cette seconde partie n'excite nouvelles tempestes sur ma teste, tant s'en faut que je desire qu'elle passe les monts. J'attendray sur ce encore de vos nouvelles, aussi bien n'est ce chose prestee jusques à la foire de Septembre prochaine. Je baise les mains à Monsieur Vialard, & vous prie de veiller pour les Eloges, & pour les Memoires de Monseigneur le Cardinal Sforza, s'il me continue cette bonne volonté. Je finiray en cet endroit, & supplieray N. S. Monsieur, vous donner en santé sa grace.

De Paris ce 12  
Avril 1606.

Vostre humble serviteur  
& Cousin,  
J. A. DE THOU.

## L E T T R E

*De M. de Thou, à Monseigneur le Cardinal Sforza.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSEIGNEUR. La reputation de vos vertus, & le nom que vous avez acquis en cette grande Cour pour favoriser les Lettres & personnes lettrées, estoit suffisant pour attirer tous ceux qui aiment la vertu & les Lettres à vous honorer & servir; mais moy singulierement, qui ay trouvé si favorable accueil en vos bonnes graces sans les avoir meritées par aucun service, & en chose en laquelle mon innocence s'estoit trouvée assaillie de tant de calomnies & malveillances. Je n'attribue cela à aucune chose qui soit en moy ou proviennent de moy, reconnoissant assez mon infirmité naturelle & defauts tres remarquables; mais à celuy qui est scrutateur de nos cœurs, lequel sachant ma droite & sincere intention; car c'est tout ce que j'y ay apporté du mien, m'a suscité en lieu esloigné un si grand & puissant support que le vostre; & a retenu soit la violence, soit la precipitation de ceux, qui sans connoissance de cause, au premier mouvement vouloient condamner ce que le temps leur a desja en partie justifié, & leur fera enfin connoistre avec la grace de Dieu, en laquelle je me confie, estre fort esloigné de ce que l'on s'estoit persuadé du commencement. Quand je me suis mis à escrire l'Histoire de ce temps, bien que je n'ignorois que la complaisance concilie les amis, & la verité engendre la haine, toutesfois je ne pensois trouver les jugemens si peu equitables & les oreilles des lecteurs si violentes. Les dissensions civiles excitées pour la plupart au siecle passé pour la Religion, est un subject epineux, & comme un feu caché sous des cendres sur lesquelles il fait dangereux cheminer; mais je pensois avoir satisfait à tout cela en la Preface, laquelle je n'avois mise au devant de l'œuvre pour ornement accoustumé, comme plusieurs font, ains pour excuse necessaire contre les calomnies & detractions, que je prevoysis se preparer contre moy, & crois que si elle est

est diligemment & equitablement leuë & examinée, elle contentera en partie les plus rigides censeurs. Ma vie respondra du reste, laquelle est (telle que mes écrits) franche & ouverte, & exposée au public. J'ay écrit sans grace & inimitié des personnes, j'atteste Dieu, je n'ay amour ni haine qu'envers la vertu & contre le vice. On ne scauroit rendre aux bons & vertueux l'honneur qui leur est deub, sinon par comparaison en detestant les vicieux. Je n'ay entrepris de faire des Panegyriques, moins des Philippiques, & ne me suis accommodé au temps present pour avoir le gré des grands & desguiser la verité des choses à la posterité, à laquelle j'ay plus d'esgard qu'à tout ce que je pouvois esperer ou craindre des vivants. Je ne demande autre grace ny recompense pour tant de travail & peine que j'ay souffert durant douze années continuelles entre les affaires publiques qui m'occupent journellement, en écrivant cette Histoire; sinon que ma franchise & liberté & candeur soient bien interpretées, & que par mes actions ordinaires, l'on juge sincerement de l'interieur de mes intentions. La principale loy de l'Histoire est non seulement dire la verité, mais de la dire hardiment: ostez cette liberté que je sçay que l'on blâme en moy, vous lui crevez les yeux, vous la decharnez, vous lui ostez la vie: & pleust à Dieu que l'on peust voir tout d'un aspect tous les livres, les memoires, & les papiers secrets dont j'ay composé ce corps! l'on connoistroit avec quel temperament j'ay addouci, modéré, equitablement interpreté, & benigneement excusé l'aigreur, la violence, la passion, l'insolence des écrits de ceux qui ont traité de ces choses devant moy. C'est autre chose de traiter des affaires, & d'écrire l'Histoire: en l'un il se faut retenir & ne dire que ce qui est nécessaire presentement au subiect; bien souvent pallier & excuser ce qui autrement meritoit reprehension. Quand je me suis trouvé en telles rencontres, je n'ay rien fait ni dict qui portât prejudice à mon maistre: ce sont choses ordinairement secretes & momentanées. L'Histoire au contraire est chose publique, & qui doit servir non seulement à ceux qui sont, mais aussi qui seront. Je sçay aussi que l'on requiert en moy une plus ouverte detestation de nos adversaires en la Religion; en quoy je pense aussi avoir satisfait par ma Preface. J'adjousterois, que les loix sous lesquelles nous vivons aujourd'huy ne permettent de parler autrement, & que puisque l'experience nous a appris que les armes sont funestes au faict de la Religion, il faut l'aider des arts de paix, pour parvenir à ceste reconciliation tant désirée de tous les bons. D'ailleurs en mon particulier, ayant esté employé par sa Majesté en ces affaires, comme vous pourra teimoigner Monseigneur le Cardinal du Perron, il ne m'estoit seant de monstrier plus d'aigreur en mes écrits contre eux, que la Majesté par ma bouche ne leur en avoit teimoigné. Vous m'excuserez, Monseigneur, que si pour la premiere fois que j'ay l'honneur de vous écrire je vous parle si librement. Je ne puis contraindre mon naturel; & l'assurance que M. Dupuy me donne par les siennes que vous n'aurez mes lettres desagreables, m'a fait prendre ceste hardiesse. Je pense plaider ma cause devant vous, & loue Dieu que devant un tel ju-

ge je fois appelé, juge de qui, soit la splendeur de la famille, soit pour l'expérience des choses, l'équité, la rectitude du jugement jointe avec une singulière erudition, j'espère tout support & faveur en une si juste cause. Il y a douze ans & plus que j'ay travaillé à cest œuvre entre les affaires publiques qui m'occupent journellement: je me suis desrobé le temps pour profiter à la posterité. L'ambition ne m'a poussé à cela, & prevoiant l'envie que j'attirerois sur moy, j'eusse volontiers supprimé mon nom, s'il eust été loisible: mais craignant que cela eust rendu la chose suspecte, j'ay mieux aimé sacrifier mon nom & ma fortune tout ensemble, que de faire rien en cela qui eust peu diminuer la foy & la creance de l'Histoire, puis qu'elle estoit faite pour servir au public; en quoy je pense plustost meriter pitié que reprehension. Et toutesfois je ne suis si ferme, que je ne soye prest de recevoir meilleur conseil que celui que j'ay peu prendre de moy-mesme, & de mes amis de deçà; voire subir le jugement de tous candides censeurs, comme le vostre, Monseigneur, lequel je suivray non seulement en cela, mais en toutes autres choses qui me viendront commandées de vostre part. La seconde partie sera achevée dans peu de mois, que je ne faudray à vous faire voir incontinent; vous suppliant tres humblement d'en prendre la protection comme de la premiere. Je vous avois assez d'obligation de m'avoir fait entendre la bonne volonté que me portez, sans adjouster nouveau comble, que vous me communiqueriez volontiers les Memoires que vous avez, pouvant servir à l'histoire. Je prend à grande faveur que m'estimiez digne de ceste grace, & je la reçois comme la premiere avec tres affectionnée devotion de vous servir, ce que je pense faire en servant au public, puisque les actions de tous ceux de vostre tres illustre famille y sont conjointes. M. Dupuy, qui vous rendra celle-cy, vous fera entendre plus particulièrement ce que je peus desirer en cela sans abuser de vostre bonté. Il m'est conjoint de proche parenté, & tel que j'estime que vous ne le jugerez indigne de vostre faveur & assistance es concurrences qui se pourront presenter. Les bons offices qu'il recevra de vous, je les reputeray faits à moy-mesme, & les mettray avec les autres obligations que je vous ay pour vous rendre à l'avenir tres humble service. En cest endroit, je supplie le tout-puissant, Monseigneur, vous donner en parfaite santé l'heureux accomplissement de tous vos saints desirs, avec la grace.

De Paris ce 1  
May 1606.

Vostre tres humble & obeissant  
serviteur,  
J. A. DE THOU.

LET-

## L E T T R E

De M. de Thou à M. Dupuy, à Rome.

**M**ONSIEUR. Je reçus hier au soir la vostre du 5 du passé, & y fais  
 presentlyment réponse à la haste; & pour ce que me faites entendre  
 que Monseigneur le Cardinal Sforza auroit agreable que je luy escriviſſe,  
 & que cela vous pourroit concilier quelque faveur envers luy, je luy écris  
 par cette voye: mais je crains pour la haste, car je n'ay eu qu'une heure  
 pour luy écrire, que ma lettre se trouve doublement mal écrite, & pour  
 l'écriture, & pour le sujet. Vous suppléerez à l'un, & vous offrirez à la  
 luy lire; de l'autre il l'excusera par sa bonté, s'il luy plaist. J'ay écrit  
 en François n'ayant reçu réponse de vous sur ce que je desirois, sçavoir,  
 s'il auroit agreable que l'on luy escrivit en François ou en Latin. Depuis  
 j'ay sçu qu'il entend fort bien nostre langue; c'est pourquoy sans attendre  
 davantage je luy ay écrit. Je suis si pressé que je n'ay loisir d'escire à  
 Monseigneur le Cardinal du Perron: je vous supplie luy baiser tres hum-  
 blement les mains de ma part, & aussi à Monseigneur le Cardinal Seraphin,  
*cui gratulor ob prosperam valetudinem recuperatam.* Dieu la luy conserve  
 long-tems pour le public, & pour ses serviteurs, au nombre desquels je  
 m'insere. J'attends les Eloges de Romulus Amaſeus, d'Hannibal Cruceius,  
 Fr. Salinas, Gab. Faërnus, & des autres. Je les ay recouvres d'ailleurs,  
 & toutesfois les vostres seront tousjours bien venus. J'attendray à cette  
 foire les Memoires que m'avez fait transcrire: si ce ne peut estre pour cel-  
 le-cy, ce sera pour la prochaine. Pour ceux de Monseigneur le Cardinal  
 Sforza, il faudra le supplier les faire copier, suivant ce que je vous ay ja  
 escrit: car il faut que les originaux lui demeurent. Je vous supplie de sça-  
 voir particulièrement de luy, s'il desire quelque chose de moy en quoy je  
 soye bon & il me juge utile à le servir. Car je me sens fort son obligé.  
 Il trouvera que j'ay fait, comme je devois, honorable mention de Mon-  
 sieur le Comte de Santa Fiore, son pere ou son oncle. Prenez occasion  
 sur la lettre que je luy ay écrite de vous familiariser davantage avec luy, &  
 luy donner toute assurance de mon service. La seconde Partie ne sera  
 prestee qu'à la foire de Septembre prochain, & ne faudray aussitost à vous  
 en faire tenir six exemplaires par la voye de Francfort; si je n'en trouve  
 d'autre plus prompte entre cy & là. Je desirerois fort sçavoir les lieux que  
 l'on desire estre ostés, & qu'ils fussent particulièrement cottés. Je me re-  
 mets à vous de ce que m'escrivez pour avoir la permission conditionnée,  
 pourveu qu'il ne se fasse rien en cela qui puisse noter. Vous en prendrés  
 l'avis de Messieurs les Cardinaux nos amis & bons Seigneurs, &

Impri-  
 mée sur  
 le Manus-  
 crit.



m'escrirez à vostre loisir sur tout. En cest endroit je supplie N. S. Monsieur, vous donner en santé sa grace.

De Paris ce 2  
May 1606.

Vostre humble Cousin &  
serviteur,  
J. A. DE THOU.

M. Vialard trouvera ici mes tres affectionnées recommandations à ses  
bonnes graces.

# L E T T R E

*De M. de Thou, à Monsieur Dupuy, à Rome.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. J'ay reçu vostre dernière du 16 du passé, n'ayant fait  
responſe à la precedente, d'autant qu'il me sembloit qu'il n'y avoit  
rien qui pressast. Si je l'eusse pluſtoſt reçue, j'eusse escrit en Latin à  
Monſieur le Cardinal Sforza; mais voyant que desiriez que je m'acqui-  
tasse de ce devoir plus promptement, & m'ayant esté dit par deçà qu'il  
entendoit le François, devant que d'attendre vostre responſe, je m'avan-  
çay. Vous m'en excuserez envers luy, s'il vous plaist, & ſçavez s'il au-  
ra plus agreable doreſnavant que je luy eſcrive en Latin. Je vous supplie  
baïſer les mains à Monſieur le Cardinal Seraphin, & lui dire, qu'aussi-  
toſt que la ſeconde Partie ſera achevée, qui ſera en deux mois au pluſ  
tard, je ne faudray à la luy envoyer. J'eſcris à Monſieur le Cardinal  
du Perron; vous luy preſenterez la lettre, & le ſupplierez d'avoir cette  
affaire pour recommandée. Quoyque vous m'eſcriviez, je doute fort, que  
la ſeconde ſoit mieux receüe que la premiere. Vous connoiſſez que d'in-  
dustrie j'ay obmis tout ce qui regarde la procedure du Concile de Trente,  
de peur d'offenſer; l'hiſtoire en eſt faite, tirée des Aſtes que j'ay eu du  
ſeu Monſieur Bourdin Secretaire d'Eſtat, qui avoit lors la charge d'Italie.  
Elle ſe pourra inferer une autre fois, ou imprimer à part. Puisque j'ay eu  
la patience d'achever, avec autant de peine & ſi ingrate, l'œuvre, il faut  
m'armer de la meſme patience pour en ſouffrir les divers jugemens. Dieu  
qui eſt par deſſus tout ce qui ſ'en peut dire, ſçait mon interieur, & que  
le ſeu amour de ſa gloire, qui ſe conſerve par la verité des eſcrits, m'a  
fait entreprendre ce que j'ay eſcrit: *Si ſallo, numquam propitium cum ha-  
beam.* L'on nous promet icy que Monſieur le Cardinal Visconti doit  
eſtre envoyé par Sa Sainteté pour le Baptême: ſi cela eſt, je lui feray le  
preſent de la ſeconde partie, puisqu'il luy a plu de faire ſi equitable juge-  
ment de la premiere. Je vous recommande les Eloges dont je vous reſraiſ-  
chiray icy la memoire, y ajoutant quelques autres, Hannibal Cruceius,  
Hier. Ferrarius, qui in *Philippicas ſcripſit*; Leon Malaſpina Flor. qui in *Epist.*  
ad

*ad Atticum, commentarium edidit*, Gabriel Faërnus, Fr. Salinas, Andreas Striceco qui *fragmenta Ciceronis collegit*. J'ay recouvré les Eloges de Covarruvias & de Hornecus. Je ne sçay si Dominicus Massarius Vicentino viendra dedans mon temps: il a écrit sur Plin en la partie des Poissons, & de *Ponderibus & Mensuris*. Je vous prie vous en enquerir. Je suis en peine pour vous faire tenir nos Poëmes, & attends que je vous envoie nostre seconde partie par la voye de Francfort & Venise, si vous ne m'en enseignés une autre. Je ne me soucierois des fraix, pourveu qu'elle fust feure & prompte. Je vous prie aussi de rafraichir la memoire des Conciles Grecs à Monseigneur le Cardinal du Perron, & luy proposer, en luy presentant ma lettre, l'expedient de Monseigneur le Cardinal Sforza. J'ay veu ici les avis du Consistoire touchant le Monitoire. Il y en a qui s'estonnent fort de l'application de ce passage, *occide & manduca*, qui n'a jamais esté, & ne peut estre tiré en ce sens. Mais je laisse cela à d'autres qui le sçauront bien relever. Monsieur, je supplie N. S. vous donner en santé fa grace.

De Paris ce 12  
Juin 1606.

Vostre humble serviteur  
& Cousin,  
J. A. DE THOU.

*Extrait d'une Lettre de M. Pierre Dupuy, à M. Joseph Juste de la Scala du 20 May 1606.*

L'HISTOIRE de Monsieur de Thou ne sera pas sitost achevée: le volume qu'il nous donne de nouveau va jusques au tems de la St. Barthelemy, exclud. Il a retranché tout le Concile de Trente, qui est fort grand dommage: il pourroit bien faire seul un juste volume. Il dit là les veritez qui ne se peuvent endurer maintenant, principalement à Rome, où son livre a faillly d'estre censuré, n'eust été quelques amis Cardinaux qu'y a eu. Mon frere qui est sur le lieu tuy a fort servy en ceste affaire, & luy escrit fort souvent. Le Cardinal Seraphin François a rompu le coup deux ou trois fois. Je ne sçay si ce dernier volume fera tant parler que le premier, qui luy a donné beaucoup de peine. Il y a un Ministre à Geneve qui se meile de tourner, qui a voulu mettre en François ceste Histoire, mais le coup a esté rompu.

Tiré des  
Epistres  
Françoises  
à M. de la  
Scala 8.  
1624.  
pag. 163.

## L E T T R E

*De Monsieur Casaubon, à Monsieur Goulart.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. J'ay esté chargé de Monsieur le President de Thou de vous prier de la part vous opposer à ceux qui par delà, comme on tient par deçà, veulent mettre en François son Histoire. Ledit Sieur desire pour plusieurs causes grandes, que pour encore son livre ne soit traduit, ou pour le moins qu'il ne soit imprimé sans qu'il l'ait veu, & à ces fins a obtenu (1) défense d'en imprimer en France aucune version, ou d'y en vendre aucune imprimée ailleurs. Il ne sçait ni moy aussi qui est l'auteur de cette version, seulement il a esté adverti par quelqu'un que mon Seigneur de Candale la faisoit imprimer, ou vouloit faire imprimer, & que en sçaviez quelque chose; ce qui l'a occasionné de vous prier par moy que apportassiez, s'il vous plaist, vostre credit à ce que cela n'advienne: veu mesmes qu'il y en a une nouvelle edition sur la presse tantost achevée, augmentée de la moitié autant. Je vous prie donc de donner audit Sieur ce contentement, que pour plusieurs causes il desire obtenir de vous, & de tous ceux qui par delà voudroient reimprimer son œuvre à son desçu, soit en François, soit en Latin. Si je vous avois dit ce qui principalement le meut à s'opposer à cela, vous trouveriez bonne sa resolution. Je desirerois bien

(1) Cette défense fut obtenue en 1607. & imprimée pour la première fois à la fin du cinquante-septiesme livre de son Histoire de l'Édition de Douart in folio de la même année 1607. La voici.

**H**ENRY par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre: A nos Baillifs, Seneschaux, Prevosts, Juges, ou leurs Lieutenants, & à tous nos autres Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nous avons cy devant permis & accordé à nostre amé & feal Conseiller en nos Conseils d'État & privé, & President en nostre Cour de Parlement de Paris le sieur de Thou, faire imprimer l'histoire en Latin par luy compoosée des choses advenues de nostre temps, avec inhibitions & défenses tres expressees à tous Imprimeurs, Marchands Libraires, autres que celuy ou ceux qui auront de luy pouvoir & permission, de s'entreprendre d'imprimer lesdits livres: neanmoins ledit sieur de Thou seroit adverty qu'au prejudice desdites défenses aucuns Imprimeurs & Libraires de cesteuy nostre Royaume se voudroient ingérer de vendre & debiter lesdits livres, imprimez hors nostre Royaume, & ces & seigneuries hors

de nostre obéissance, mesme les faire traduire en François, où il s'y pourroit commettre grandes fautes & erreurs contre l'intention de l'Auteur, principalement en la version Française. A CES CAUSES, desirant luy pourvoir & empêcher en tant qu'à nous est, qu'en une œuvre entreprinse pour l'utilité publique, par l'imprudencia d'aucuns particuliers, il ne s'y commette des faulxerez & erreurs au dommage du public. Nous voulons, vous mandons, & à chacun de vous en droit foy, si comme à luy appartiendra, enjoignons faire réiterer de par nous les défenses à tous qu'il appartiendra dans vos ressorts & juridictions d'imprimer, vendre & distribuer lesdits livres, autres que ceux qui seront imprimez dans cesteuy nostre Royaume, & par celuy ou ceux qui ont & auront pouvoir dudit sieur de Thou, ny les faire mettre en François sans son sceu & permission, sur peine de confiscation desdits livres & d'amende arbitraire. Donné à Paris le vinge-deuxiesme jour de Janvier, l'an de grace mil six cens sept, & de nostre regne le dix-huitiesme.

Par le Roy en son Conseil,  
Signé, PIERROT.

bien que mes affaires ne me contraignissent point d'aller par delà, sur tout pour ne perdre tant de temps que les voyages font consumer sans aucun fruit; mais si je suis contraint de ce faire, je me console que j'auray le bien de vous voir, & discourir avec vous de plusieurs choses, si Dieu le veut. Je suis après à une édition de Polybe, grand & excellent auteur, comme vous savez trop mieux: je me suis enfin laissé persuader de le mettre en Latin, puisque jusqu'à présent, on ne l'a veu que à travers de bien espais nues. J'ay aussi illustré grandement ce qui est de l'art militaire ancien, en quoi Polybe & Cæsar n'ont point d'égaux. Ce sera mon travail pour encore un an ou deux, si Dieu m'en fait la grace, car l'œuvre est grand & tres difficile, & je desire ne m'en acquitter de legier. Tenez moy, Monsieur,

à Paris ce 27 Janvier 1606.

Vostre tres humble serviteur,  
IS. CASAUBON.

Au dos est escrit: *A Monsieur Goulart fidele Pasteur de l'Eglise de Dieu.*

## L E T T R E

*De M. le Cardinal Sforze, à M. de Thou.*

J'AY toujours eu, Monsieur, une véritable estime pour vous, fondée sur votre mérite & vos vertus, auxquelles on ne peut s'empêcher de rendre justice. Je vous en aurois donné volontiers des marques, si l'occasion s'en étoit présentée, comme je l'ai désiré & le désirerai toujours. Je vous écris cette Lettre pour vous assurer de mes sentimens à votre égard, & vous remercier de la bonté que vous avez eue, non-seulement de faire une mention honorable de ma famille dans votre Histoire, mais encore de parler de moi en particulier, dans la Lettre que vous avez écrite à Monseigneur del Pozzo, que j'ai lûe avec beaucoup de plaisir. J'en prens toujours un très-grand à lire l'Histoire; mes occupations ne me permettant pas d'écrire moi-même, comme mon inclination m'y porteroit. Si jamais j'en ay le loisir, comme je fais beaucoup de cas de tout ce qui part de votre plume, j'aurai quelquefois recours à vous. A l'égard de ce qui concerne ma famille, je ne puis vous rien dire de particulier. Le Corio, Paul Jove & Guichardin, ont parlé assez au long de mes ancêtres & des affaires auxquelles ils ont eu part, tandis qu'ils ont été en possession du duché de Milan. Depuis qu'ils en ont été dépouillés, tous les Ecrivains Italiens, soit ceux qui ont écrit des histoires générales, soit ceux qui en ont écrit de particulieres, (de ce nombre est l'Adriani, qui n'est pas un auteur fort estimé parmi nous,) ont dit tout ce qui pouvoit regarder le Comte de Santa-Fiore mon pere, & le Cardinal son frere. Je fais

Traduit  
de l'Ita-  
lien sur  
le Manuscrit.

actuellement travailler à la vie de mon pere en Latin, que je prendrai la liberté de vous envoyer pour vérifier les faits qui ont une liaison avec les affaires de France. Vous verrez au reste, qu'à peu de chose près, & seulement par rapport à des détails peu importans, tout s'accorde avec ce que vous en avez écrit. Mais je ne veux pas que l'ouvrage paroisse en public, avant que vous l'ayez vu, & que vous lui ayez donné votre approbation. Le Cardinal Alexandre Sforze, dont vous faites mention étoit mon oncle, & frere de mon pere. C'est apparemment celui qui étoit si ami du vieux Cardinal de Bourbon: car je me souviens que c'est moi qui dans ma jeunesse ai eu des affaires à traiter avec le jeune Cardinal de Bourbon, & que j'ai été avec lui en commerce de Lettres. Vous pouvez en être assuré. Je vous prie de compter toujours sur la disposition où je suis de vous obliger dans toutes les occasions, comme je suis persuadé que de votre côté, vous vous intéressez infiniment à tout ce qui me regarde. Je suis, Monsieur,

De Rome, le dernier  
jour de Mai 1606.

Votre très-affectionné  
serviteur,  
Le Cardinal SFORZE.

## L E T T R E

*De M. de Thou à Monsieur Dupuy, à Rome.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSEIGNEUR. J'ay reçu la vostre du 29 du passé, ensemble celle de Monseigneur le Cardinal Sforza, à laquelle je ne feray réponse qu'en lui envoyant nostre seconde partie, laquelle je crains que ne soit aussi mal reçue que la premiere. Pour cette heure il suffira que preniez la peine de lui baïser les mains de ma part, & l'assuriez de mon très humble service. Vous aurez reçu maintenant celle que je vous écris dernièrement, avec celle que j'adressay à Monseigneur le Cardinal du Perron. Après que j'auray reçu sur icelle vostre réponse, je ne faudray à lui faire une recharge conformément à ce que Mademoiselle vostre mere m'a dit que desiriez. Cependant vous le pourrez supplier de ma part, de faire l'office que Monseigneur le Cardinal Sforza trouve bon estre fait. Il est bien difficile de dire la verité, comme la loy de l'Histoire le requiert & qu'elle est prescrite par Polybe, & pouvoir plaire aux Grands. C'est un grand malheur aujourd'huy, qu'il faille faire banqueroute à sa conscience, ou desplaire à ceux que chacun desire avoir pour amis, & qu'il ne se trouve point de moyen en cela. Mais il y a une puissance plus grande que tout ce que nous voyons, qui nous fera un jour raison à tous. C'est là où il faut que les bons aspirent, & mettent toute leur gloire & esperance sur cette resolution. Après avoir baïssé très humblement les mains à Mon-

Monseigneur le Cardinal Seraphin, je supplieray N. S. Monsieur, vous donner en santé sa grace.

De Paris ce 21  
Juillet 1606.

Vostre humble serviteur  
& Cousin,  
J. A. DE THOU.

## L E T T R E

*De M. De Thou, à Monseigneur le Cardinal du  
Perron, à Rome.*

**M**ONSEIGNEUR. Quand je n'aurois autre sujet de vous escrire, les bons offices que Monsieur Dupuy m'a fait entendre que m'avez rendu en chose qui regarde plus le public & la France que mon particulier, m'y obligent. Je vous remercie tres humblement du tesmoignage qu'il vous pleu a rendre de moy, & la vraye & juste raison qu'il vous a pleu aussi apporter de ce que je parle si modérément d'aucuns dont le nom ne peut estre entendu qu'avec offense au lieu où vous estes. Il y a difference de la Religion & de la doctrine hors la Religion. J'ay loué l'un, & passé légèrement l'autre, de peur de violer les loix sous lesquelles nous vivons en paix, lesquelles si tous sont obligés de garder, & plus ceux qui ont esté employés à les faire. Vous me connoissez d'ailleurs, & ma franchise & sincerité. Le trop grand amour de la verité, duquel il vous a pleu particulièrement rendre si honorable tesmoignage par'ecrit, me peut avoir concilié cette haine; mais j'espere en votre faveur & bonté, que ce que la necessité de l'œuvre par moi entrepris a exprimé de moy, ne diminuera en rien la bonne opinion que vous avez toujours eu de moi. Je vous supplie donc de continuer en vos bons offices, & me tenir pour ce que je vous suis & de tout ce qui vous touche, c'est à dire, Monseigneur,

Imprimée sur  
le Manuscrit.

De Paris ce 12  
Juin 1606.

Vostre tres humble & tres  
affectionné serviteur,

DE THOU.

## L E T T R E

*De Monseigneur le Cardinal du Perron, à M. de Thou.*

Tirée des  
Ambassa-  
des du  
Cardinal  
du Per-  
ron, l'a-  
ris, fol.  
1633. P.  
506.

**M**ONSEIGNEUR. Je ne puis que je ne me sente fort obligé, à l'occasion qui m'a donné sujet de vous servir, au faict de vostre Livre; puis-que les remerciements qu'il vous a pleu m'en rendre par vostre lettre, sont si honorables qu'ils meritent eux-mêmes mille remerciements. J'ay toute ma vie autant prisé & estimé vos vertus, que personne du monde: mais ceste mienne estime, que je pensois estre au comble & à la cime de sa perfection, a esté encore beaucoup augmentée, par le lustre que j'ay recogneu que vos escripts apportent à nostre siecle. C'est pourquoi j'ay eru devoir d'autant plus ayder à procurer que le public en jouisse pleinement & universellement. Ils sont grandement honorez par tout: mais j'oseray dire, & le diray veritablement, qu'ils le sont plus en Italie, de ceux qui les ont veus, qu'en aucun autre lieu de l'Europe. Messieurs les Cardinaux Aquaviva, Visconti, Sforze, & autres de ce College, qui ont l'esprit eslevé par dessus la portée ordinaire des hommes, ne se peuvent lasser de les louer & celebrer, & de les mettre au premier rang, après Salluste, Tacite, & autres anciennes lumieres de l'Histoire Latine. Et pourtant avez-vous grand interest que le vol de leur gloire ne soit point raceourcy, & que les copies s'en distribuent librement en ceste Province, qui est le plus resonnant & resplendissant theatre du monde, & où ils sont receus & desirez avec tant d'applaudissement. C'est chose qui se fera sans beaucoup de mutation. J'en ay parlé par diverses fois au Pape, lui representant le merite de l'œuvre, & la condition du temps où il a esté escrit, à sçavoir, durant les derniers troubles, pendant lesquels ceux qui aimoient la conservation de l'Estat, & en apprehendoient la ruine, qui estoit toute proche & imminente, tendoient plustost à maintenir en union les esprits qui affectionnoient la défense commune de leur patrie, qu'à les aigrir & diviser par toucher lors severement les ulcères de la Religion. Sa Sainteté m'a monstré d'en faire le cas qu'il convient, & de desirer que l'on y proeede avec toute la douceur, respect & discretion, dont sont dignes les vertus & qualitez de l'œuvre & de l'Auteur, de maniere que je crois que l'une des bonnes fortunes de vostre livre aura esté ce peu d'opposition qu'il a trouvée au commencement; d'autant que cest obstacle aura servy à le faire voir, estimer, & admirer par deçà, & à faire desirer, comme l'on fait avec impatience, que le troisieme tome sorte bientost en lumiere. Ce vous doit estre un doux fruit de vostre peine, d'estre loué par tout. Mais si Alexandre cherissoit ses travaux, pour l'esperance qu'il avoit d'estre partieulierement loué des Atheniens; d'autant plus devez vous recevoir de contentement, d'estre loué des esprits d'Italie, qui pour l'ordinaire, en la partie  
du

du jugement, emportent la palme par dessus tous les autres. Je m'en rejouis avec vous, & prie Dieu, Monsieur, qu'il vous ayt en sa sainte & digne garde.

De Rome ce 12  
Juillet 1606.

Vostre affectionné serviteur,  
J. CARDINAL DU PERRON.

## L E T T R E

*De M. de Thou à M. Dupuy, à Rome.*

**M**ONSIEUR. Je n'ay fût réponse à la vostre dernière du 29 Juin, avec laquelle m'avez envoyé les Eloges d'Espagne, attendant la lettre de Monseigneur le Cardinal du Perron qui m'a esté gardée fort long temps; enfin je l'ay reçue seulement devant hier. Je ne luy escriray que lorsque je luy enverray la seconde partie. Cependant je vous prie le voir, & luy baiser tres humblement les mains de ma part, le remerciant de la lettre qu'il m'a écrite, en laquelle il adjoute à ceux qui m'aviez averti qui me faisoient l'honneur de ne desfavoriser mon travail, le Cardinal Aquaviva. Je loué Dieu si en un œuvre entrepris pour le public je n'ay pû plaire à tous, au moins que je n'aye desplû à ceux desquels la grandeur d'esprit conjointe à la splendeur de la race, peuvent mieux juger de telles choses, que le commun des esprits eslevés en bas lieux, quelque érudition que par estude ils ayent acquise; c'est à ceux-là que j'appelleray, quand les autres me condamneront. Mais la postérité en donnera le jugement définitif. Ce m'est assez que maintenant je puisse décliner l'envie & la haine publique. Quand j'escriray à Monseigneur le Cardinal du Perron, je ne faudray à l'office que Mademoiselle vostre mere m'a fait entendre que desiriez de moy. Je vous prie de saluer de ma part Monseigneur le Cardinal Seraphin. Je n'ay reçu aucunes lettres de luy. J'aime mieux ses bons effets que j'ay esprouvé, & desquels je ne perdray jamais la memoire, que les belles & honnestes lettres des autres. Il peut craindre que ses lettres ne fussent veues, & que s'en servant par deçà, cela luy pût nuire par delà. Comme je dis librement, & écris ce que je pense, ainsi suis-je religieux secretaire de ce qui m'est écrit, & commis à ma foy par ceux qui me font l'honneur de m'aimer. Peu de personnes voyent les lettres qui viennent de vostre part, lesquelles je garde pour ma consolation & contentement particulier: non pour en faire monstre, comme plusieurs font indiscrettement, & par ostentation. Je suis fort aliéné de telles vanités. S'il vient à propos, vous l'en pourrez assurer; car je crois que c'est cela qui le retient de m'escire. Je vous remercie des Eloges d'Espagne. J'ay sçû d'ailleurs le jour du decés d'Alvarus Gomecius. Vous trouverez icy le nom de quelques autres Italiens, desquels je vous prie vous

Xx 3

*Inscri-  
mé sur  
le Manu-  
crit.*



enquerir à vostre loisir. J'ay achevé tout l'œuvre, lequel arrive à cxx Livres, mais vous n'en verrez presentement que LI. Je crains fort que cette dernière partie ne m'excite nouvelle envie. Toutesfois j'espère en l'équité de mes bons Seigneurs amis, qui défendront mon innocence; ils en seront les premiers juges. Je vous enverray sept exemplaires en blanc, car la relieure peferoit trop: il y en aura cinq pour Messieurs les Cardinaux Aquaviva, Visconti, Sforza, Seraphin & du Perron; deux pour vous, à la charge d'en faire part au Seigneur Vialard. J'en chargeray Monsieur l'Huillier, lequel vous les fera tenir à la première commodité; car par la voye de Francfort & de Venise l'attente eust esté trop longue. Faites moy part souvent de vos nouvelles. En cet endroit je supplie N. S. Monsieur, vous donner en santé sa grâce.

De Paris ce 14  
Aoust 1606.

Vostre humble serviteur  
& Cousin,  
J. A. DE THOU.

# L E T T R E

*De M. de Thou à Monsieur Dupuy, à Rome.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. J'ay reçu la vostre du 20 Septembre avec l'enclose, seulement le 10 du present. Je fais réponse au Seigneur Mutio Ricceri. Il y aura un exemplaire pour luy avec ceux que recevrez par la voye du Sieur l'Huillier, mais je ne sçay quand ce pourra estre; car le paquet de tant de livres est gros & pesant. J'ay aussi reçu le livre de *Scriptoribus Florentinis* que j'avois desja par la voye de Monsieur d'Abain, lequel a publié icy avant que d'aller en Poictou mille invectives contre mon Histoire, & dit qu'il ne sera enfin en la puissance de Sa Sainteté d'empescher qu'elle ne soit censurée par delà. Si je le vois au retour, je lui demanderay, *pro jure amicitiae*, s'il parle de lui-même ou par la bouche d'autrui, & de qui. Quant à ce que me mandez du Sieur Claudio Maretti pour le voyage du Pape Clement à Barcelone, je ne vous peus maintenant dire au vray *quo auctore* je l'ay escrit, parce que je n'ay le loisir de feuilleter mes livres, & revoir mes memoires; mais je crois que s'il prend la peine, il le trouvera dans Guicciardin. J'y verray de plus près, *cum per negotia licebit*. Je baise tres humblement les mains à Monseigneur le Cardinal du Perron, & suis de plus en plus son obligé. Encore que je ne me foucie d'un tel pedant (1) que celuy dont m'escrivez, duquel j'ay veu l'infame Commentaire in *Priapeia*, toutesfois je serois bien aise de lant le repos, n'estre abboyé de tels chiens enragés. Il est gagé, comme vous m'escrivez, & de ceux que sçavez, pour offenser tous les gens de bien.

(1) C'est Scioppius.

bien. Celuy mentionné au commencement de celle-cy qui retourne bientoſt par delà, eſt ſon patron, & penſe-t-on que c'eſt luy qui le lance contre ſon ancien precepteur; ingratitude puniſſable: & puis, que ſert pour l'avancement des Lettres *ex qua gente prognatus ſit ille literatorum princeps*? On ne ſçait que dire à ſes livres, l'on s'attache à ſon nom. Je crois qu'il aura ſort appreſté à parler & à eſcrire par ſon Euſebe. Je devrois avoir part à l'envie, quand l'on verra mon nom au front du livre; mais il ſe ſçaura bien deffendre tout ſeul, ſans qu'il ſoit beſoin que je lui ſerve ou ſois appellé pour ſecond.

Baiſez les mains de ma part à Monſieur le Cardinal Seraphin, l'aſſeurant de mon très-affectonné ſervice. Je crois que quand vous avez eſcrit celle à laquelle je fais reſponſe, vous n'aviez encore reçu les dernières que j'avois eſcrites devant que partir pour Perigord, tant à Monſieur le Cardinal Sforza, qu'à Monſieur le Cardinal du Perron, auquel je n'ay obmis l'office que deſiriez de moy. Vous les aurez reçues depuis. J'ay depuis la voſtre receue, reçu une autre du Seigneur Cardinal Sforza par la voye de Monſieur l'Ambaſſadeur, à laquelle je fais preſentement reſponſe. Vous la luy preſenterez, ſ'il vous plaiſt, & l'aſſurerez qu'au pluſtoſt que je pourray, je ſeray tenir l'exemplaire de la ſeconde partie. L'on parle icy que Monſieur le Cardinal du Perron veut changer d'air; faites en ſorte devant ſon parlement que cette affaire ſoit miſe en tel eſtat, que les brouillons ne puiſſent les traverſer. J'eſpere bientoſt recevoir lettres de vous plus recentés que les dernières. Je me garderay la vous faire plus longue, ſinon pour ſupplier N. S. Monſieur, vous donner en ſanté ſa grace.

De Paris ce 15  
Decembre 1606.

Votre humble Couſin  
& ſerviteur,  
J. A. DE THOU.

*Extrait d'une Lettre de M. Dupuy, à M. Joſeph Juſte  
de la Scala du 11 Janvier 1607.*

**L**A premiere partie de l'Histoire de Monſieur de Thou a eu mille traverses à Rome de s'eſchapper de la cenſure; mon frere y a ſervy Monſieur de Thou comme ſon devoir l'y obligeoit. Monſieur le Cardinal du Perron, avec lequel il eſt maintenant, a montré combien il eſtoit amy de Monſieur de Thou & qu'il l'affectioſnoit grandement, ayant commandé à ce Schoppius de ſe taire, voulant au livre qu'il a ſaict contre vous, eſcrire contre ledict Seigneur Preſident ſur ce qu'il loue en ſon Histoire pluſieurs grands perſonnages, comme Ph. Melanchton, Monſieur Caſaubon & autres. . . . Les Cardinaux Sforze & Seraphin ont auſſi fort deſſendu ce livre: ceſte ſeconde partie renouvellera la querelle.

LET-

Tiré des  
Epiſtres  
Françoiſes  
à M. de la  
Scala, imprimées à  
Harderwyck, in  
8. 1624.  
pag. 309.  
& 310.

## L E T T R E

*De Monseigneur le Cardinal Sforze à M. de Thou.*

Traduit  
de l'Ita-  
lien sur  
le Manu-  
crit.

**S**i je ne vous ai pas plutôt exprimé ma reconnaissance, Monsieur, de l'amitié que vous me témoignez dans votre dernière lettre, je vous prie d'être persuadé que je n'en ai pas été pour cela moins touché. J'ai été jusqu'ici occupé par des voyages & par d'autres affaires. Aujourd'hui que je suis plus libre, je vous rends toutes les actions de grâces possibles des obligations que je vous ai, & que je tâcherai de reconnoître, quand l'occasion s'en présentera. J'ay déjà eu l'honneur de vous marquer, il y a quelque temps, le desir que j'avois de vous être utile, & le cas que je fais de vos avis par rapport à la vie de mon pere, sur-tout à l'égard des affaires qui regardent la France, vous priant d'avoir la bonté de jeter les yeux sur cet ouvrage, & d'en vérifier les faits, dans ce qui regarde les affaires de votre Roïaume, étant résolu de ne lui point laisser voir le jour, que vous ne lui ayez donné votre approbation. J'aurois une longue réponse à faire à votre lettre toute pleine de sagesse (1). Mais comme je ne le pourrois faire, sans repeter les mêmes choses que vous avez dites, afin de confirmer la vérité de tout ce que j'avance, je me contenterai seulement de vous représenter qu'il a été toujours impossible d'échapper aux calomnies des méchans, & que comme souvent la vertu d'un seul homme a triomphé des efforts de la multitude, on doit aussi se consoler, en songeant que la vérité accompagnée de la vertu, devient à la fin une semence qui produit le repos & la tranquillité de l'ame. Je suis, Monsieur,

De Rome le 10  
Novembre 1606.

Votre très-affectionné  
serviteur,  
LE CARDINAL SFORZE.

## L E T T R E

*De M. de Thou, à Monsieur Dupuy, à Rome.*

Imprimée sur  
le Manu-  
crit.

**M**ONSEIGNEUR. J'ay reçu la vostre du 21<sup>e</sup> Fevrier. Je n'ay reçu la réponse du Seigneur Mutio Ricceri mentionnée en icelle. Je ne sçay si Monseigneur le Cardinal Seraphin aura reçu la seconde partie, qui luy avoit esté envoyée par Monsieur Ribier, Conseiller en cette Cour. J'en avois signé un exemplaire es mains de Monsieur Prevostat pour Mon-

(1) Du 1. May 1606. Voy. cy-dessus, pag. 334.

Monseigneur le Cardinal du Perron, mais il me le rendit le jour devant que partir, & ne s'en voulust charger. J'avois aussi chargé Baptiste d'un autre pour Monseigneur le Cardinal Sforza, lequel l'emporta, mais à ce que je vois par la vostre, il n'a esté rendu, dont je suis tres-marry; ce que je vous écris pour vous tesmoigner, que j'ay fait en cela ce que j'ay pû faire. J'en ay fait mettre un autre depuis és mains de Monsieur du Perron pour le faire tenir à Monseigneur son frere. Je ne scay si la fortune de ce dernier aura esté meilleure que des premiers. Si Sonnius envoie des livres à Rome je feray mettre quelques exemplaires en ses bales. L'on se pourra, en ce temps, & nommément par delà, offenser de l'Arrest de Tanquerel, lequel je n'ay pû obmettre en son année, estant un monument memorable de nos libertés & franchises, duquel l'exemple a esté renouvelé depuis deux ans, mesmes en cette mesme Cour, & l'année mesme que sa Majesté reçut la benediction du S. Pere, par un Arrest executé avec la mesme ceremonie en la Sorbonne par M. le President Forget. Hors cela, l'on n'aura occasion de se plaindre, comme je crois, sinon que je semble parler trop modérément des Protestans. Mais j'ecris en France, & pense n'en estre assez excusé en la Preface; laquelle, comme je vous ay escrit cy-devant, n'estoit faite pour la seule premiere partie, mais pour tout l'œuvre. Je vous supplie de baiser les mains à tous mes bons Seigneurs & amis que j'ay en cette Cour, & les supplier de ma part d'embrasser la defense de ma candeur & de mon innocence. Quant à ce que m'ecrivez du Seigneur Claudio Maretti, je ne me souviens plus de quel lieu de Guicciardin vous entendez, si ce n'est de celui auquel il parle de certains Edits Pragmatiques faits par l'Empereur en Espagne contre l'autorité du Siege Apostolique. Le lieu est au livre xvii, qui est l'un des ajoutés à la seconde édition en la page 6. de celle de Gab. de Giolito de Venise, de l'an 1569. Il y a un autre lieu, où je dis que le Prince d'Orange chef de l'entreprise de Florence detestoit en cela la cupidité du Pape. Il est pris du xix livre page 151 de la mesme édition de Giolito. Quant à Scioppius, il le faut laisser abboyer, c'est un clabaud importun, il aura sa fureur pour peine. Puisqu'il s'est voulu adresser aux Peres Jesuites, blasphemant leur discipline en l'institution de la jeunesse, il peut bien écrire contre ceux auxquels il n'est obligé d'aucun respect: son Commentaire sur les *Priaptes* montre assez quel il est au dedans & au dehors. Au reste, le secret en cela que desirez sera gardé. Je crois que vous aurez maintenant l'Eusebe tant attendu. Mon nom qui est au devant me conciliera nouvelle envie. Je voudrois que les mots *Volusiani Annales* n'y fussent point; mais il est difficile de retenir la plume & l'esprit de l'Auteur; je suis trop loing de luy pour avoir pouvoir sur luy en telles choses. Cela vous soit dit pour mesnager discrettement envers ceux que verrez à propos. Le Seigneur Vialard m'a écrit, je luy fais response. S'il vous met en main des Memoires pour la Transilvanie & la Pologne, vous me les ferez tenir à la commodité. Vous l'en ferez souvenir, s'il vous plaist. Je n'ay encore reçu ceux que m'avez fait transcrire par delà, pourveu qu'ils ne soient

perdus ou égarés par les chemins, il n'y aura grande perte à l'attente, car il n'y a rien qui presse. Je baise très humblement les mains à Monseigneur le Cardinal du Perron, & suis son très humble serviteur. N. S. Monsieur, vous ait en sa sainte garde.

De Paris ce 1  
Avril 1607.

Vostre humble Cousin  
& serviteur,  
DE THOU.

## L E T T R E

*De M. de Thou à M. Dupuy, à Rome.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSEIGNEUR. Je ne sçay si depuis que je vous ay écrit, nostre seconde partie sera arrivée jusques au lieu où vous estes: je ne desire tant qu'elle soit venue par delà, car je prevois qu'elle y trouvera plus d'obtestateurs que de fauteurs, comme je crains qu'elle y soit portée, puisqu'elle est publique, après que Monseigneur le Cardinal du Perron & vous n'y ferez plus. Mais il faut remettre cela à la bonté de Dieu, qui l'a jusques ici protégée & défendue contre toutes les traverses & calomnies que les ennemis de la verité luy avoyent opposé. Je suis retourné en grace par deçà envers plusieurs qui s'en sentoient offenzés, & le chef de la famille a pris la peine de me venir visiter sur l'occasion d'une affaire, me disant qu'il estoit bien aisé d'avoir eu sujet de me voir. Cela sçû par delà pourra empêcher ceux qui courent sus volontiers à ceux qu'ils voyent déjà poursuivis par d'autres. Je crois aussi que n'aurez oublié de rafraîchir la memoire de ceux à qui l'auteur & l'œuvre touchent. Car ce sont choses que l'on met en consideration en ce théâtre de prudence. Il se faut aider de ces moyens, puisque la verité & l'innocence ne sont aujourd'huy suffisantes pour la défense des bons. Conservez moi en la bonne grace de Monseigneur le Cardinal Seraphin, & baisez les mains de ma part à Monseigneur le Cardinal Sforza. J'ay envoyé deux exemplaires par diverses voyes pour luy, & le malheur a voulu que ni l'un ni l'autre ne sont arrivés à bon port. Ce m'est un extrême regret, & me consolerois de la perte de tous les autres, si j'avois pû satisfaire à son desir. Je suis son très humble serviteur. Je n'ay encore reçu les Memoires que m'avez fait transcrire; bien m'a-t-on dit qu'ils sont en cette ville. Je vous prie, si avez la liste des traités y compris, me l'envoyer, car celle que m'avez envoyée s'est perduë.

Si nostre Histoire d'avanture arrive avant vostre partement, vous prendrez garde au fait de Tanquerel lib. xxviii: car je crois que cest exemple sera fort mal reçu. Sur la fin de la page, le lieu n'a esté imprimé comme je l'avois mis, *errorem a Bonifacio utavo inveltum*, &c. il faut lire

4770-

*errorem Bonifacii octavi temporibus inuectum, & post ejus mortem, &c.* Il étoit ainsi écrit sur ma minute, mais ou celui qui a transféré, moy absent, ou l'imprimeur & correcteur ont fait cette faute. Je vous recommande encore les Eloges de Gabriel Faernus, Andreas Baccius, Franciscus Turrianus Jésuite, Hercules Ciofappus qui a fait des Notes sur Ovide.

Comme j'achevois celle-cy, j'ay reçu la vostre du 9 du passé. Je baise les mains au Seigneur Vialard, & le remercie de ses Memoires. J'ay regret extresme que nostre Histoire n'ayt pu arriver à bon port, non pour desir que j'aye qu'elle soit venue par delà, car j'ay tousjours bien pensé qu'elle n'y seroit bien receuë, mais pour ce que quand elle n'y eust esté envoyée de ma part, elle y eust pu enfin estre portée d'autre, & plus maltraitée qu'y estant introduite par mes amis. La vérité n'a gueres d'amis aujourd'huy, il faut prendre patience, la posterité en jugera. Toutes les censures ne peuvent donner ni ôster la vie aux livres, quand il n'y va point de la Doctrine, s'il ne plaist au Seigneur des siècles. Ce qui n'est bon maintenant, sera meilleur en un autre temps. Tout est sujet au changement: il n'y a que la parole du Seigneur qui demeure éternellement. C'est trop prescher. Je baise tres humblement les mains à mes bons Seigneurs Messieurs les Cardinaux, Sforza, Seraphin, & du Perron, & je suis leur tres humble serviteur. Monseigneur le Cardinal Sforza sçait mieux ce qui peut servir à mon Histoire que moy-mesme. Tout ce qui vient en mon temps m'est utile, c'est à dire, depuis 1546. jusques en 1601. voire 1607. Car il m'a pris envie de continuer jusqu'à cette grande époque qui nous promet la paix universelle en l'Europe, si l'affaire des Pais-Bas se dispose à la paix, comme je n'en doute nullement, quoy qu'il se dise & escrive au contraire. Si nostre Histoire ne peut arriver avant le partement de Monseigneur le Cardinal du Perron, je vous supplie de faire en sorte qu'il dispose les choses par delà, à ce qu'il ne s'innove rien en son absence, sans qu'il en soit adverti. Je ne la vous peux faire plus longue: je suis, Monsieur,

De Paris ce 11  
Juin 1607.

Vostre humble Cousin  
& serviteur,  
DE THOU.

## L E T T R E

*De M. De Thou à Monseigneur le Cardinal du Perron.*

**M**ONSEIGNEUR. Je n'ay point de paroles suffisantes pour'exprimer l'obligation que je vous sens avoir, pour avoir voulu de telle affection prendre ma cause contre ceux qui eschauffoient l'affaire sur des memoires envoyés de ce lieu: je laisse à vostre prudence à examiner avec quelle

Imprimée sur  
le Manuscrit.

Y y 2

quelle charité & intention; je crois que vous en pouvez sentir quelque chose par delà en vostre particulier. Mon innocence & ma conscience me consolent, & me fortifient contre tous ces artifices, appuyées sur la bonne volonté de ceux qui me connoissent au dedans comme vous. Je reconnois que le temps auquel j'ay escrit, & ma liberté naturelle, me peuvent avoir quelquefois emporté, mais sans haine, dont j'appelle Dieu à tesmoin, & moins avec mespris de ce que je dois venerer. Vous sçavez que je n'ay jamais vacillé en la Religion de mes Peres, c'est à dire, en la Catholique, en laquelle je veux vivre & mourir : mais j'ay parlé librement de ceux qui se servoient de la Religion pour en faire une cape à l'Espagnole, & couvrir leur ambition. Je ne pouvois louer les vertus sans noter par reflexion les vices. Je n'ay touché par cela, ni entendu en rien toucher la reverence du lieu & des personnes, *Non loca sed mores scriptis vexavi.*

*Scepius Ausonius, atque Roma res est.*

Celui de qui cela a esté escrit, a esté toleré à Rome, & ce grand Empereur qui a donné son nom héréditaire à tous ses successeurs, l'a enduré, encore que particulièrement il l'eust deschiré, aussi bien que Catulle; mais je ne voudrois me servir de cest exemple pour m'excuser, non plus que mon intention n'a esté de l'imiter. Je ne me suis jamais proposé que de dire la verité sans haine & sans amitié, & toutesfois d'autant que je dois plus à autrui qu'à moy-mesme, je ne refuse d'estre admonesté, & recevoir les avertissements qu'il vous plait en particulier me donner, afin qu'avec ce peu de mutation que vous dites, l'œuvre puisse estre leu par tout. Cependant j'ay pris la hardiesse de vous envoyer quelques exemplaires de la seconde partie, pour les faire voir à qui de Messieurs les Cardinaux vous trouverez à propos. Le tout passera par le mesme jugement, s'il vous plaist. Il s'y pourra trouver quelques particularités touchant nos droits, qui pourront desplaire : & toutesfois écrivant l'Histoire du temps, je n'ay pu obmettre ces choses publiques, comme la condamnation contre Tanquerel, dont les Actes sont non seulement es Archives de la Cour, mais d'abondant imprimés. Vous qui estes né François, & avez toujours suivi le parti François, excuserez aisément cela; mais je crains fort que ceux qui ignorent nos droits & nos libertés, ne le prennent de si bonne part; c'est pourquoy j'implore derechef vostre prudence & vostre protection en ce fait, & semblables; vous suppliant de croire, que comme je n'ay rien escrit pour flater, aussi n'ay-je eu intention de blesser ni offenser personne. Il faut donner quelque chose à ceux qui écrivent deçà les monts; puisque ceux qui sont delà, & au milieu de l'Italie, semblent aujourd'huy se vouloir attribuer pareille liberté; & neantmoins après tout cela je proteste d'obeissance, à laquelle je me rangeray toujours soumis, & suivray très volontiers les bons conseils qui me seront donnés de vostre part. Cependant que l'occasion se presente, en laquelle je vous puisse faire connoître par effect combien je me sens vostre obligé, je supplieray très humble-

blement N. S. Monseigneur, vous donner en parfaite santé sa grace.

De Paris ce 22  
(1) Aoust 1607.

Vostre tres humble & obeissant  
serviteur;  
DE THOU.

Monseigneur, celle-cy vous sera renduë par Monsieur Dupuy, lequel j'entend estre maintenant en vostre famille. Je l'estime bien heureux de cette faveur, & participe à l'obligation qu'il vous en a, comme m'estant si proche comme il est. J'espère que vous aurez contentement de son service, & vous supplie tres humblement de l'avoir pour re-commandé.

## L E T T R E

*De M. de Thou à Monsieur Dupuy, à Rome.*

**M**ONSEIGNEUR. J'ay reçu vostre dernière en laquelle vous avez obmis la date. J'écris à Monseigneur le Cardinal du Perron; vous luy presenterez la lettre. Elle est conforme à ce que desirez & pour moy & pour vous. Je seray bien aisé qu'il ne se remue rien par delà qui puisse troubler mon repos, mais j'ay plus appréhendé cela autrefois que maintenant. L'on fera bien de ne faire rien en cette affaire precipitemment, dont l'on soit contraint puis après de se repentir à loisir. Vous ferez entendre là à Monseigneur le Cardinal le fait de Tanquerel; car je luy en touche un mot par ma lettre, par laquelle vous connoistrez ce qui s'est fait pour vous faire tenir les livres. Monseigneur le Cardinal Scraphin en a un; les autres je ne sçay si les pourrez recevoir devant vostre partement. Voyez cependant Monseigneur le Cardinal Sforza, & luy baisez les mains de ma part, le suppliant me continuer sa bonne volonté & bons offices. Je recevray les Memoires qu'il luy a pleu m'envoyer, avec l'honneur & devotion à son illustre famille, telle que je dois. J'ay enfin reçu les papiers qu'avez confié au Sieur de Mesle; je craignois que la trop longue garde les esgarast: s'il y en a quelques autres à vostre commodité & loisir, autrement ne vous en mettez en peine: ce n'est avec moy qu'il faut compter; je vous dois, & veus devoir assez d'ailleurs. Vous voyez comme j'use librement de vous. J'ay reçu ce que m'avez envoyé du Seigneur Viard,

Imprimée sur  
le Manuscrit.

(1) Il y a sans doute faute à cette date; car il paroit que c'est icy la lettre dont M. de Thou fait mention au commencement de la

suivante à M. Dupuy, qui est du dernier Juillet 1607.



lard, auquel je baise les mains. Je vous recommande les Eloges, & sur tout de Hier. Colonna, auquel j'ajouteray M. Antonio Scaino de Salo, qui a écrit sur Aristote. Je ne vous la feray plus longue, seulement je supplieray N. S. Monsieur, qu'il vous ait en sa sainte garde.

De Paris ce dernier  
Juillet 1607.

Vostre humble & affectionné  
Cousin à vous servir,  
J. A. DE THOU.

# L E T T R E

*De Monsieur de Thou, à Monseigneur<sup>s</sup> le Cardinal  
du Perron.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSEIGNEUR. L'honneur que vous m'avez fait d'avoir agréable ce qui vient de moy, m'a fait désirer & rechercher tous moyens pour vous faire voir, devant que partissiez du lieu où vous estes, la seconde partie de nostre Histoire. J'en ay mis en chemin par diverses voyes plusieurs exemplaires, qui n'ont pû arriver jusques à vous. Enfin j'entend que celui qui a esté envoyé à Monseigneur le Cardinal Seraphin a eu meilleure fortune que les autres. Dernièrement j'en consignay ici deux exemplaires es mains d'un Libraire de Milan envoyé avec un homme de lettres par Monseigneur le Cardinal Borromée, qui me promit les vous faire tenir sûrement; mais je ne sçay si avant vostre partement. Ce que je vous écris, pour vous témoigner le devoir que j'ay fait pour m'acquitter en cela de mon devoir, & pour vous supplier de me continuer la mesme bonté que vous m'avez tousjours montrée. Ceux qui veulent ôster de tout l'honneste & legitime liberté, pourroient par un contraire effet irriter la licence effrénée de parler & d'écrire, que je n'ay jamais approuvée. Vous estes au lieu & au theatre de la prudence civile, où l'on peut & doit mettre cet inconvenient en considération. Pour moy, je n'en viendray jamais là, estant deliberé de patienter, endurer, souffrir plustost que de faire ou de dire rien qui soit indigne de ma franchise & de ma moderation. Je me suis dit cette loy dès le commencement, attendant de la posterité la condamnation ou l'approbation de mon travail. Cependant je me console en ma conscience, & dis souvent après Horace:

*Tamen me*

*Cum magnis vixisse invita fatebitur usque  
Invidia, Et fragili querens illidere dentem,  
Offendet solido:*

&c

& ce qui suit, j'ajoute aussi,  
*Nisi quid tu, docte Perone,*  
*Dissentis.*

Vous en ordonnerez par vostre prudence & bonté, pour le pouvoir que vous avez & sur l'œuvre & sur l'Autheur. Voilà pour mon regard; mais vous sçavez qu'il y a aujourd'huy des esprits de loisir, qui sans estre priés ni invités par ceux qui y ont le principal interet, entreprennent d'escrire & defendre les causes des autres. C'est ce qui est à craindre en ce subjeet, & que j'apprehende sur tout. J'attends de vous en cela un bon office envers ceux qui peuvent, devant vostre partement; afin qu'en vostre absence il ne soit rien precipité, dont les uns & les autres après ayent occasion de se repentir. L'honneur que vous avez fait à Monsieur Dupuy, qui m'est si proche, n'est fait à luy seul: j'y prend part pour vous en rendre tres humbles services par tout où j'en auray le moyen. Il vous en fera entendre davantage, & mesme des particularités qui regardent cette seconde partie, qui n'a encore esté veüe; afin que l'on ne s'en offense tant qu'il est à craindre, à l'occasion de la memoire recente du trouble de Venise. Je ne vous ennuyray davantage, & en cet endroit je supplieray tres humblement N. S. Monseigneur, vous donner en parfaite santé longue & heureuse vie.

De Paris ce dernier  
 Juillet 1607.

Vostre tres humble &  
 obeissant serviteur,  
 DE THOU.

## L E T T R E

*De Monseigneur le Cardinal du Perron, à M. de Thou.*

**M**ONSIEUR. Je reçus, il y a quelques mois, une seconde lettre, que vous me fistes l'honneur de m'escrire, par laquelle vous me mandiez que vous m'envoyez le dernier tome de vostre Histoire. Cela fust cause que je diffèray à y faire réponse, attendant que le present dont elle estoit suivie fust arrivé; afin de vous pouvoir remercier de l'une & de l'autre grace tout ensemble, & vous donner par mesme moyen l'avis qu'il vous plaisoit me demander sur le dernier enfantement de vostre belle plume. Mais enfin après avoir attendu plusieurs mois, j'ay appris que le courier Valerio, qui m'apportoit le livre que vous m'aviez destiné, tomba en un fossé plein d'eau, où il se pensa noyer, & y perdit, ou gasta plusieurs paquets, & entre autres le livre dont il estoit chargé. Cela il ne me l'osa dire, de peur de me mettre en cholere; craignant que ceste faute ne m'empeschât de luy donner quelque argent, que je luy avois pro-

*Tirée des  
 Ambassades  
 du  
 Cardinal  
 du Per-  
 ron, im-  
 primées à  
 Paris  
 in fol.  
 1623. p.  
 657.*

mis à son retour de France. Mais je l'ay sçu depuis, & me suis resolu de vous en rendre compte, comme je fay par ce mot d'escriit, afin que vous n'imputiez pas, s'il vous plaist, mon long silence à paresse. J'espere en bref, avec l'ayde de Dieu, avoir le bien de jouir en presence de vostre conversation, & de vos escrits. Cest espoir me fera abbreger ma lettre, pour vous dire que je suis, Monsieur,

De Rome ce 6  
Aoust 1607.

Vostre très affectionné  
serviteur,  
J. CARDINAL DU PERRON.

## L E T T R E

*De M. le Cardinal Frédéric Borromée, à M. de Thou.*

Traduite  
du Latin sur  
le Manuscrit.

J'AYOIS déjà l'honneur de vous connoître depuis quelques années, Monsieur, par votre Histoire, dont le sieur Olgiati (1) m'a remis un exemplaire de votre part. Le bien qu'il m'a dit de vous, a encore augmenté mon estime, & vous avez entièrement gagné mon cœur. Le preient que vous m'avez fait de votre livre m'a été tres agreable, & je vous en rends mille graces. J'ay des temoins de mes sentimens à votre egard. On n'oubliera jamais l'obligation que vous a la Bibliotheque Ambrosienne. Si je puis vous estre utile en quelque chose, je vous prie de compter sur moy sans reserve. Dieu vous conserve en santé, Monsieur, & vous accorde sa grace.

A Milan le 23  
d'Aoust 1607.

Vostre tres affectionné,  
FREDERIC CARDINAL BORROMÉE.

## L E T T R E

*De M. le Cardinal Seraphin, à M. de Thou.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

MONSIEUR. Ma longue indisposition, causée de la goute, a fait que je ne vous ay peu escrire comme je desirois, pour vous témoigner tousjours & de parole & de fait combien j'estime vos rares vertus & merites. Au reste j'ay leu le premier tome de vostre Histoire, laquelle me plaist merueilleusement, & pour dire en peu de paroles, c'est un œuvre digne de vous, c'est à dire d'un esprit grand & relevé. Monsieur Dupuy qui s'est montré diligent au possible en tout ce qui vous touche,

(1) Antoine Olgiati Bibliothécaire de la Bibliothèque Ambrosienne.

che, & n'a laissé aucune occasion où il s'agit de vostre service, vous dira plus particulièrement ce que j'en pense & juge. Je n'ay encore leu l'autre volume, pour ce que tout aussitôt que je le receus, il me le fallut prêter à certains Seigneurs Cardinaux, qui me le demanderent avec passion & importunité, tellement que je ne l'ay peu retirer jusques à maintenant. Je ne doute point qu'il ne soit frere germain de l'autre, & s'il est loysible de changer tant soit peu le dictum de Socrates du Livre d'Heraclite, *ce que j'ay leu est fort bon, & encore comme je pense, ce que je n'ay pas leu*: toutesfois je m'acquitteray de mon devoir au plustost, & je vous en écriray, vous assurant que je ne manqueray vous servir en toutes occurrences, & feray en tout ce qui vous appartiendra & dans la Congregation & hors d'icelle, comme un homme de bien & amy doit faire, & comme si vous-mesme estiez present. Vous le cognoistres par les effectz, qui sont marques trop plus assurées que les paroles. Sur ce je vous baise humblement les mains, priant Dieu, Monsieur, vous donner en santé longue & heureuse vie au bien du public.

A Rome le 9  
Sept. 1607.

Vostre tres affectionné serviteur,  
LE CARDINAL SERAPHIN.

## L E T T R E

*De Jaques Segulier, à Jaq. Aug. de Thou.*

**M**ON SIEUR, M. Christophle Dupuy qui est votre parent & mon ami, & que son merite me rend très cher, m'a souvent pressé d'avoir l'honneur de vous écrire, quand ce ne seroit que pour vous témoigner l'estime que j'ai pour votre vertu éminente & pour votre profonde érudition. La timidité m'a empêché de le faire jusques ici; aujourd'hui je me sens poussé, par je ne sçais quel genie, à suivre le conseil de ce jeune homme, & à vous écrire librement ce qui me viendrait dans l'esprit. J'aurai d'abord l'honneur de vous dire, que tout le monde parle de votre Histoire. Tous ceux qui sont un peu verbiés dans les lettres, en font un grand cas, & la regardent comme un ouvrage écrit avec beaucoup d'élégance, d'exactitude, & de fidélité. Nous avons ici une guerre continuelle à soutenir à ce sujet avec les plus fortes gens du monde, à qui tout ce qui est bien écrit en Latin, paroît suspect d'irréligion: ces stupides personnages n'estiment, & ne vantent qu'un certain nombre de livres tres méprisables, vrayes Annales Volusiennes (1). Pardonnez-moi, si je vous parle librement, conformément à mon naturel & à mon éducation. Je ne puis pen-

Traduite  
du Latins  
sur le  
Manuscrit.

(1) Allusion au vers de Catulle, *Annales Volusi, cacata charta.*

ser à cette espèce d'hommes, sans me mettre en colere. Cependant parce qu'ils sont riches, ils croient qu'il n'y a qu'eux de seneux & de raisonnables. Mais, pour dire la verité, ils n'ont pas plus de jugement & de raison, que des enfans de deux ans. Notre ami M. Dupuy pourra vous en dire davantage au sujet de cette vile sequele, qu'il mene toujours rudement, lorsqu'il entend ces ignorans aboyer contre votre livre. J'eus dernièrement une grande contestation avec Scioppius, qui se croit très-sçavant, mais qui à mon avis est un homme très-présumptueux & très-orgueilleux: il censuroit certains vers que vous avez faits. Je crois qu'il en avoit lu la critique dans le livre de Delrio. Cet homme qui ne parle que de la morale Stoïque, semble n'avoir en vûë que de décrier Scaliger, Casaubon, & tous les gens de bien. Mais j'apprens qu'il y a quelques personnes puissantes, qui ont résolu de lui couper le nez, s'il ne prend garde à lui. Pour moi, sans me piquer d'être Stoïcien, je tâcherai toujours, autant qu'il me sera permis, de fermer la bouche à ces sortes de gens, toutes les fois qu'ils voudront parler mal de vous, & des autres Sçavans du premier ordre. Je ferai aussi en sorte auprès du Cardinal Seraphin, qui vous estime infiniment, & que je ne puis sans ingratitude, m'empêcher de regarder comme mon pere, que ces gens-là n'entreprennent rien. Je sçais néanmoins que vous les craignez moins que vous ne les méprisez. Adieu, Dieu vous conserve en santé.

A Rome le 11 Septembre 1607.

## L E T T R E

*De M. le Cardinal Frédéric Borromée, à M. de Thou.*

Traduite  
du Latin  
sur  
le Manuscrit.

**V**OUS n'avez pas besoin, Monsieur, de chercher des protecteurs pour votre Histoire, elle se soutient assez par elle-même. Elle est, pour ainsi dire, inattaquable; vos ennemis ou vos envieux sont forcés de se taire. S'il est nécessaire néanmoins, j'aurai soin de vous faire connoître combien je m'intéresse à votre réputation. J'aime non seulement votre esprit & votre littérature, qui n'est pas commune, mais encore votre probité, votre piété, & vos autres belles qualités, dont plusieurs parlent avec beaucoup d'estime. Soyez donc persuadé que je vous suis très-attaché, & que j'aurai toujours à cœur tout ce qui intéressera votre gloire. Je suis, Monsieur,

A Milan le 4  
de Mars 1608.

Vostre très-affectionné,  
FRÉDÉRIC CARDINAL BORROMÉE.

LET-

## L E T T R E

*De M. de Thou, à M<sup>le</sup> Cardinal Sforza.*

A PRÈS avoir attendu par adventure trop longtems l'occasion de vous écrire & vous envoyer le reste de ce qui a esté imprimé de mon Histoire, j'ay enfin usé de celle du present porteur, que vous pouvés cognoître comme ayant quelque charge par delà, & lequel je vous supplie avoir pour recommandé s'il a besoing de vostre faveur, & vous servir de luy quand il vous plaira de m'honorer de vos commandemens. J'ay apprehendé que ce reste du Roy Charles fust moins bien reçu au lieu où vous estes, pour le subiect des confusions qui s'y voyent: mais il doit estre pardonné à ceux qui en ont senti si long tems depuis, & en sentent encores le mal, d'en parler plus librement; mal, qui ne se peut guerir que par une longue suite d'années en paix, & par le reestablisement inviolable de la foy publique. Je n'en diray rien davantage, encores que j'y sois obligé, & pour la justification de ce que j'en ay écrit, & pour avoir esté employé par S. M. au traité de l'Edit dernier qui s'est fait pour ce regard, encores que pour éviter l'envie j'eusse fait tout mon possible pour en estre excusé. Vous, Monseigneur, qui jugés plus sincerement de telles affaires, que ceux qui sont nourris en la poudre des livres, me ferez s'il vous plaist en cela protecteur, & empêcherés par vostre bonté, ja de moy expérimentée, que l'innocence ne soit opprimée de la calomnie, & ferez que la liberté demeure à ceux qui sont obligés de dire la verité. Si je connois que ces derniers livres ne vous ayent esté desagréables, j'y ajouteray encore xxiii autres livres, qui vont jûsques à l'année 1584 incluse, & jûsques au commencement de nos guerres & confusions enragées, qui ont, peu s'en a fallu, renversé cest Estat. Là il faudra arrester le cours de l'impression, & garder les xlv livres qui restent & poursuivent l'Histoire jûsques à l'année 1601, ja du tout achevées il y a trois ans, pour un meilleur temps, auquel il soit plus libre de penser ce que l'on veut, & d'écrire ce que l'on pense. Cependant je vous supplieray me continuer la faveur de vos bonnes grâces, & m'honorer tousjours de vos commandemens, comme celuy qui desire à jamais demeurer,

Impri-  
mée sur  
le Manu-  
crit.

De Paris ce 14  
Juillet 1608.

Vostre tres humble & obeissant  
serviteur,  
J. A. DE THOU.

## L E T T R E

De M. le Cardinal Sforza, à M. de Thou.

Traduite  
de l'Ita-  
lien sur  
le Manu-  
crit.

J'ETOIS, Monsieur, dans une impatience extrême de lire le reste de votre Histoire, lorsque j'ay reçu votre lettre, & en même temps ce que vous avez fait imprimer depuis peu de cet ouvrage. Je ne scaurois vous bien exprimer ma satisfaction, qu'en vous assurant qu'elle égale l'estime qu'on doit avoir pour un travail aussi recommandable que le vôtre. Je suis en mon particulier très-sensible à l'honneur que vous m'avez fait. Si jamais il prenoit envie à quelqu'un de vous, attaquer (je erois vous avoir donné des preuves de mon zèle) je ne serai pas moins vif à prendre votre défense. Vous ne devez cependant rien craindre; la vérité & la fermeté avec laquelle vous l'établissez, peut-elle mériter autre chose que des louanges? Je rendrai volontiers tous les bons offices qui peuvent dépendre de moi, à la personne qui m'a remis de votre part la seconde partie de votre ouvrage, & je le ferai d'autant plus volontiers, que je n'ai pû encore trouver l'occasion de vous servir en particulier, & dans des affaires de quelque importance. Peut-être s'en présentera-t-il quelqu'une dans la suite qui me mettra en état de vous faire connoître combien je suis, Monsieur,

De Rome ce 10  
Septembre 1608.Votre bien affectionné  
LE CARDINAL SFORZE.*Edit du Maître du sacré Palais, portant défenses de  
plusieurs Livres.*Traduit  
de l'Ita-  
lien sur le  
Manu-  
crit & sur  
l'Index  
Romain,  
imprimé  
à Madrid  
1667. fol.  
p. 205.

LA lecture des livres dangereux étant une occasion de scandale, & la source d'une infinité de maux, & reconnoissant cependant qu'il s'en répand tous les jours de nouveaux dans le public, qui portent ce caractère. Nous F. Louis Ysella de Valence de l'Ordre des Freres Prêcheurs, notifiés à tous les fidèles, que depuis notre dernier Edit publié le septième de Septembre de la présente année 1609. nous avons défendu, & suspendu respectivement la lecture des livres suivants.

*De Potestate Papæ, an & quatenus in Reges & Principes seculares jus  
& imperium habeat, Gulielmi Barclaii J. C. liber posthumus, anno 1609.*

Ter-

*Tortura Torti, sive ad Matthæi Torti librum responsio, qui nuper editus contra Apologiam serenissimi, potentissimique Principis Jacobi, Dei gratiâ Magne Britannia, Franciæ & Hiberniæ Regis, pro juramento fidelitatis. Londini excedebat Robertus Barkerus, anno 1609.*

*Jacobi Augusti Thuani Historiæ.*

*Barlaami Monachi de Principatu Papæ, Joanne Luydo interprete.*

*Vindiciæ contra Tyrannos, sive de Principis in populum, populique in Principem legitimâ potestate, Stephano Junio Bruto Celfo auctore. Edinburgi anno 1579.*

*De Principum (quibus electio Imperatoris in Germania commendata est) origine seu institutione, liber unus Simonis Schardii. Argentorati, impensis Lazari Zetneri Bibliopole 1608.*

*Oratio M. Antonii Arnaldi Advocati in Parlamento Parisiensi &c. habita 4 & 3 Idus Julias. Ce Plaidoyé est prohibé, de même que les opuscules qui s'y trouvent joints, sçavoir, Arrestum contra Joannem Castellum Scholasticum, Joannis Passeratii Prasatiuncula in disputationem de Ridentis. Lugduni Batavorum ex officina Ludovici Elzevirii anno 1595.*

Outre les livres ci-dessus, qui sont généralement défendus, la lecture de celui intitulé, *Joannis Mariana de Societate Jesu tractatus septem. Colonia Agrippinae sumptibus Antonii Pierati, anno 1609.* demeure suspendue.

A ces causes, de l'ordre & par commission des Illustrissimes & Révérendissimes Seigneurs les Cardinaux de la sacrée Congregation de la sainte Inquisition universelle de Rome, nous ordonnons, & enjoignons à tous Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'ils soyent, qu'ils ayent à remettre à notre office de la sainte Inquisition tous & chacun les livres spécifiés ci-dessus, qu'ils pourroient avoir en leur possession, pour la ville de Rome, dans le terme de dix jours, à compter de la publication des présentes, & à l'égard des autres villes & lieux de quelque Royaume, nation & peuple que ce soit, dans le terme de dix jours, après qu'on aura eu connoissance de la présente défense, par quelque moyen & en quelque manière qu'elle y soit parvenue, autrement, outre l'offense qu'ils commettront envers Dieu, qu'ils sçachent qu'ils encourront *ipso facto* l'excommunication majeure *lata sententia*. Et s'il vient à notre connoissance que quelqu'un ait contrevenu au présent Edit, il sera procédé contre lui suivant la rigueur des sacrés Canons & des regles de l'*Index* Romain, & en usant d'autres peines arbitraires. La présente défense ne s'étendant pas seulement sur les livres ci-dessus nommés, mais comprenant encore les mêmes livres qui seroient imprimés en autre langue, dans un autre temps & dans un autre lieu que ceux désignés ci-dessus. Voulant qu'aux copies imprimées du présent Edit, scellées du sceau de quelque personne constituée en dignité Ecclésiastique, foi soit ajoutée comme à l'original. En foi de quoi &c.



Donné à Rome dans le Palais Apostolique le 9 Novembre 1609.

*Fr. LOUIS YSTELLA Maître  
du sacré Palais Apostolique.*

*Etienne Spada Substitut  
pour Paul Spada Notaire.*

Le susdit Edit a été publié & affiché aux portes de l'Eglise du Prince des Apôtres, & dans les autres lieux ordinaires & accoutumés de cette ville de Rome, le quatorzième jour de Novembre 1609. par moi Dom. de Rubéis Curseur de N. S. P. le Pape.

*Christophe Faud. Maître des Curseurs.*

A Rome, de l'Imprimerie de la Chambre Apostolique 1609.

## L E T T R E

*Du Pere Richeome Jésuite, à M. de Thou.*

Inap-  
préc sur  
le Manu-  
crit.

**M**ONSIEUR. Ayant esté adverti par les nostres qui sont à Paris, d'un certain rapport qu'on vous avoit fait de nous touchant le jugement de vostre Histoire, j'ay pensé que mon devoir me donnoit droit & contraint de vous éclaircir de la verité pour vostre contentement & nostre descharge, & vous assurer que personne de nous n'a ni procuré ni pensé de procurer aucune censure de vostre œuvre, & que ce qu'on en a fait, a été à nostre desceu, aussi bien que la censure contre l'Arrest de Chastel, que nous avons ignorées jusques à ce que Monsieur de Breves l'eust fait accommoder, de laquelle toutesfois on nous avoit chargé; tant est importune l'animosité de nos adversaires à nous mettre aux rangs en toute mauvaise lice, afin de nous rendre odieux à chacun. Ainsi de fraîche darte & fraîche mensonge, on a escrit par delà que nous avions fait censurer la Responce du sieur Coeffeteau au Roy d'Angleterre, qui est doublement contre la verité; car nous ne l'avons point fait, & de plus avons empêché de le faire: mais il n'y a mal au monde que les Jésuites ne fissent à l'opinion de ceux qui nous sont trop mauvais. Pour vostre regard, Monsieur, je vous supplie de tenir comme chose certaine que nous désirons que vos œuvres ayent cours & credit. selon leur merite, non seulement en France, mais par tout l'univers pour l'honneur de la France, & espérons que nostre desir sera facilement accompli par vostre prudence, qui pourra sagement donner l'esponge & la lime à ce qui aura pû offenser, & s'advisera toujours de tenir bon la cause de Dieu, & defendre à tout rencontre l'honneur de son Eglise, ne donnant à personne cause legitime de mordre &c

& mesdire. Vous aurez recompense de cet office devant Dieu & de l'honneur devant les hommes, & nous & toute la France aurons la joye de vostre honneur, & avec les peuples estrangers le profit de ce noble corps d'Histoire, & la posterité vous benira à jamais. Monsieur, nous vous desirons affectueusement ce bien & d'autres beaucoup plus grands, non seulement pour le rang que vous tenez entre les premiers Officiers & colonnes de vostre Estat & Monarchie, mais aussi pour la glorieuse memoire de feu M. de Thou vostre tres honoré Pere, qui l'an 1564 feant premier President en cette Cour souveraine, embrassa & soutint nostre droit en vray pere & pilier de justice contre plusieurs & puissants adverfaires, & s'asseyant cette Compagnie d'un eternel bienfaict, l'obligea de prier Dieu pour luy & pour tous ceux qui luy appartiennent, & vous honorer & servir qui êtes son image. Nous vous honorons aussi pour vos merites, & vous servirons d'un cœur franc, quand il vous plaira d'en faire l'essay : & si en mon particulier je vous puis estre utile en quelque chose, je m'offre à vous avec l'estenduë de toutes mes forces grandes & petites. Vous avez depuis peu de jours icy Monsieur Ribere Docteur Medecin, qui vous est tres affectionné serviteur, & le tesmoignage qu'il m'a donné de vostre vertu & des devisions de Madame, a renforcé ceste ancienne affection envers vous pour me faire prier Dieu pour vostre prosperité, & de ceux que vous aimez, jusques à ce que avec les prieres je puisse rendre mon tres humble service, vous suppliant, Monsieur, de croire que tant que je vivray à Rome ou ailleurs, vous y aurez un tres humble & affectionné serviteur. Je vous baise tres humblement les mains.

De Rome ce 22  
Juin 1610.

Vostre très humble & tres  
affectionné serviteur,  
RICHEOME.

# L E T T R E

*De M. Ribere, à M. de Thou.*

**M**ONSIEUR. M'estant trouvé trois ou quatre fois en occasion de parler de vostre Histoire avec le R. P. Richeome assistant Jesuite, & luy ayant amplement fait entendre vostre bonne intention, je puis dire en verité avoir cogneu en ce Pere un grand desir de vous obliger, & voudroit trouver quelque moyen de corriger & moderer ce qui s'est passé à Rome dernièrement sur ce subject. Je luy ay dit & au Pere Laurin combien il estoit à propos pour le bien de la Chrestienté, & pour leur Religion en particulier de n'irriter pas si facilement un personnage de vostre qualité, que tout le monde a en telle estime, & qui a si bien mérité du public. Ces Peres assurent qu'ils ne se sont aucunement meslés de ceste censure, & s'of-

Imprimée sur  
le Manuscrit.

frent d'employer tout leur pouvoir pour la faire casser: ce qu'ils se promettent de pouvoir faire. Si vous avez agreable, Monsieur, de m'escire sur ce subject vostre volonté, & comment vous voudriez permettre qu'on retranchast quelque chose, je tacherois à vous servir ici, pendant que j'y suis: ce que je desirerois de tout mon cœur. Le Pere Richeome me dit vous en avoir escrit, vous suppliant trouver bon le zele que j'ay à vostre service, y étant en tant de façons obligé. Je ne vous escriray les nouvelles de Rome, tous les jours on forge de nouvelles mensonges; les Espagnols sont en grande apprehension de ce qu'en France contre leur espoir on s'y gouverne bien, craignant infiniment que M. de Lessiguieres n'entre en Italie. Priant Dieu, Monsieur, vous donner & à Madame & Messieurs vos enfants en santé longue & heureuse vie.

De Rome ce 23  
Juin 1610.

Vostre humble & tres obeissant  
serviteur,  
RIBERE.

# L E T T R E

*De M. le Cardinal de la Rochefoucault, à M. de Thou.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. Le desir que j'ay tousjours eu de vous tesmoigner par quelque effect ce que je vous ay déclaré de bouche de mon affection, m'a fait rechercher les moyens de vous servir en l'occasion de ce qui se traite icy sur le sujet de vostre Histoire. Mesmes depuis qu'ayant appris vostre intention par une vostre lettre que le Pere Richeome m'a fait voir, j'ay creu que le desir que j'ay reconnu au Pape de vous donner du contentement, pourroit avoir plus facile succès. Monsieur le Cardinal Bellarmin & quelques autres prendront la peine de voir s'il s'y pourra trouver l'expedient qu'ils recherchent volontiers sur la proposition que je leur en ay faite, & devant à sa Sainteté; & m'estant chargé d'en faire l'essay, je l'ay desja bien avancé. Cependant on m'a promis & assuré qu'il ne s'estoit rien publié, ny ne seroit cy-après du jugement advenu sur ladite Histoire, qu'après l'avis que je vous en auray donné, qui sera le plusloft que je pourray, avec souhait de quelque plus agreable rencontre pour vostre service. Conservez moy, s'il vous plaist vostre ancienne bienveillance, & obligez en usant du pouvoir que vous avez en mon endroit. Je supplie nostre Seigneur qu'il luy plaise vous donner, Monsieur, autant de contentement que vous en souhaite.

A Rome le 13  
Octob. 1610.

Vostre tres affectionné  
à vous faire service,  
FR. CARDINAL DE LA ROCHEFOUCAULT.  
LET.

## L E T T R E

*Du même Cardinal, à M. de Thou.*

MONSIEUR. Je vous envoie le livre Arabe que je garde il y a long tems, avec quelques autres desquels Monsieur Villenoce s'est voulu charger. L'édition des Conciles s'est différée jusques vers Pâques, auquel tems je vous en garderay ce qui sera prest, ou le tout, excepté le premier que vous avez. J'ay baillé vostre Histoire au Sieur de Creil pour essayer de la reduire en estat qu'elle puisse aller par tout (le tout de vostre gré & consentement) si son aage & frequentes indispositions le luy permettent. Pleust à Dieu qu'il se presentast meilleur sujet, & à moy plus de pouvoir de vous faire connoistre l'affection que j'ay de vous servir, & me continuer vostre bienveillance ! Je le supplie qu'il luy plait vous octroyer, Monsieur, l'heur que vous souhaitez

Imprimée sur  
le Manuscrit.

De Rome le 29  
Janvier (1)

Vostre tres affectionné  
à vous servir,

FR. CARDINAL DE LA ROCHEFOUCAULT.

## L E T T R E

*Du même Cardinal, à M. de Thou.*

MONSIEUR. Le Sieur Riberé m'ayant fait voir ce que vous luy écrivez sur le sujet de celle que j'ay receüe, je l'ay jugé à propos pour vous faire voir ce que l'on voudroit estre changé ou osté. Ce jugement n'a esté fait à la hâte, & dès le commencement que je vis celles que vous aviez écrites au Pere Richeome, que sur les huit livres premiers que j'ay fait bailler audit Sieur Riberé, & peut servir de prejuge pour tout le reste, ce peu de discours que j'ay eu avec luy y apportera quelque clarté : le tout avec le plaisir de ma part de faire essay si je vous y pourray servir à vostre contentement, & avec celuy que je recevray en toutes occasions de me pouvoir employer en chose qui vous soit agreable. Je n'ay encore receu celuy que l'on m'a dit que vous aviez pris la peine de m'envoyer ; il sera le bien venu. J'essayeray de recouvrer celuy que ledit Sieur Riberé m'a fait voir que vous desiriez, en ayant esté vendu deux depuis peu au lieu que je luy avois enseigné, avec esperance que l'on me donne

Imprimée sur  
le Manuscrit.

(1) Sans date d'année.

Tome X.

Aaa

donne de l'un. Je me promets, s'il vous plaît, la continuation de vostre bienveillance sur la seule assurance que je vous prie de prendre de ma bonne volonté, & supplie nostre Seigneur qu'il luy plaise vous octroyer, Monsieur, l'heur que vous souhaitez.

A Rome le 21  
de Mars.

Vostre très affectionné  
à vous faire service,

FR. CARDINAL DE LA ROCHEFOUCAULT.

## L E T T R E

*Du même Cardinal, à M. de Thou.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. J'ay reçu depuis deux jours les livres qu'il vous a plu m'envoyer, desquels je vous remercie de tres bon cœur. Je vous envoyay par le Sieur Ribere, qui partit d'icy il y a quelque temps, quelques cahiers sur le sujet que luy-même vous dira. Depuis son depart j'ay recouvré un nouveau Testament en Ethiopien, qu'il m'avoit dit qu'eussiez bien désiré d'avoir. Je le vous enverray par la commodité du retour de Mr. de Barrault, que j'espere estre bientoist, estant l'expédition qu'il poursuit icy de son Evêché en bon chemin. Cependant s'il se presente icy quelque meilleure occasion pour vostre service, je tiendray à honneur d'y estre pour vous employé, comme personne qui desire se conserver, Monsieur,

(1)

Vostre très affectionné  
à vous servir,

FR. CARDINAL DE LA ROCHEFOUCAULT.

Il y a icy un volume in folio du nouveau Testament en Arabe, avec la traduction interlineaire Latine. S'il vous plaît, je vous l'enverray avec l'autre, & en attendant vostre réponse: la haste ne m'a permis de vous faire la lettre entiere de ma main.

## L E T T R E

*Du même Cardinal, à M. de Thou.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. J'ay enfin reçu l'œuvre de vos Histoires par les mains du Seigneur de Rocelaie, de quoy je me sens obligé de vous faire le remerciement qui se peut par escrit, avec desir qu'il se presente occasion de

(1) Sans date.

de plus digne reconnaissance du contentement & honneur que je ressens de tout ce qui vient de vostre part. J'attends, comme je vous ay mandé, le depart de Monsieur de Bazas, pour vous envoyer les quatre Evangelistes en Ethiopien, & vostre response sur celuy qui est en Arabe, s'il se trouve encore entre les mains de celuy qui l'avoit, comme il me l'a promis, & toutes sortes de sujets de vous faire connoistre mon affection à vostre service. Je supplie N. S. qu'il luy plaise vous octroyer, Monsieur, autant d'heur que vous en desiré.

A Rome le 26  
de May.

Vostre tres affectionné  
à vous faire service,  
FR. CARDINAL DE LA ROCHEFOUCAULT.

## L E T T R E .

*Du même Cardinal, à M. de Thou.*

**M**ONSIEUR. Depuis la vostre du septième de May, j'en ay reçu une du Sieur Ribere du 23 de Paris, qui vous aura représenté ce que nous traitasmes icy sur le sujet de vostre Histoire. J'attends quelque bonne ouverture, pour mettre en plus de liberté un si bel œuvre, & vous faire connoistre le respect que l'on porte ici au rang & aux merites de l'auteur. Je me suis enquis de l'edition de la Bible Polyglotte, même du P. Lorigny Jesuite François fort versé en cette matiere, qui ne m'en a rien sceu apprendre, & croit n'y avoir rien imprimé sous ce titre que la Bible Royale d'Anvers. Bien a-t-on imprimé une Bible à Venise avecque ce titre Latin, *Biblia vulgat. edit. transi. ex Hebræo, translat. Rom. ex Septuag. & Chald. parabr. translat. congesa.* Mais il n'y a que du Latin. Quant au deuxième tome des Conciles, il est imprimé, mais la publication en est différée jusques à la fin du mois d'Aoult prochain, auquel temps on aura les quatre entiers, & le cinquième à la fin de Novembre. Suivant ce que vous m'en manderez, je vous les enverray. Et ne faites point, s'il vous plaist, de doute que toutes sortes d'occasions de vous servir & témoigner mon affection, ne soient requës de moy avec l'honneur que je porte, & le desir que j'ay de la conservation de vostre bienveillance. Je supplie nostre Seigneur qu'il luy plaise vous octroyer, Monsieur, l'heur que vous souhaitez.

A Rome le 23  
de Juin.

Vostre tres affectionné  
à vous faire service,  
FR. CARDINAL DE LA ROCHEFOUCAULT.

## L E T T R E

*Du même Cardinal, à M. de Thou.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. Je vous ay tesmoigné par plusieurs lettres, & de bouche au Sieur Ribere pour vous le rapporter, le cas que l'on fait icy de vostre qualité & merites, & le desir de vous le faire connoistre sur le sujet duquel vous m'escrivez. Pour moy j'y suis porté par tant de considerations, que j'aurois juste crainte d'estre tenu pour suspect en cette matiere, si je ne jugeois ceux qui y peuvent, conjoints avec moy en ce dessein. J'attends avec impatience l'aide qui s'y pourra apporter d'ailleurs sur l'ouverture faite de vostre part, & aucunement acheminée en l'essay qui vous en a esté envoyé. \* Sur la plainte que vous faites de la forme de la censure qui vous semble indefinie, & plustost contre la personne que contre vos Livres, après m'estre assez soigneusement informé de ceux qui manient telles affaires, j'ay esté asseuré qu'autre censure n'a esté faite qui vous touche qu'en un feuillet imprimé, intitulé *Editto del Maestro del Sacro Palazzo* (1), où sont ces mots, *Jacobi Thuani Historia*: lequel feuillet ne se vend point, est seulement affiché à la porte du Palais, & est renouvelé de temps en temps avec addition de livres nouvellement censurez, & que de ces feuillets, au bout de quelques années, quand on imprime l'Index des livres defendus, on en prend ceux que l'on juge pour inserer audit Index: que vostre Histoire n'a esté inserée en aucun Index, ny fait mention d'icelle en autre lieu ny autres termes que les susdits. Quant audit feuillet, c'est chose non permanente, & qui ne tombe en main que de ceux qui sont icy, & de peu. Il y auroit plus de consideration en l'édition nouvelle de l'Index, à quoy j'espère qu'il sera pourvû, & il y a long tems que je m'y suis employé, comme je feray avec affection & obligation en tout ce qui vous touchera, & supplie nostre Seigneur qu'il luy plaise vous octroyer, Monsieur, l'heur que vous fouhaite

A Rome le 21  
Juillet.

Vostre tres affectionné  
à vous servir,

FR. CARDINAL DE LA ROCHEFOUCAULT.

LET-

(1) Cet Edit est rapporté ci-dessus, pag. 360.

## L E T T R E

*Du Pere Richeome Jésuite, à M. de Thou.*

**M**ONSIEUR. Comme je me remettois sur pied d'une petite maladie, qui m'a tenu environ un mois, & que j'esperois de vous escrire ce qu'on auroit fait pour vous touchant l'affaire que vous sçavez, est venu l'Arrest du Parlement contre le Cardinal Bellarmin, qui a fort rejoui les ennemis de la France, cuidans avoir un fort juste pretexte pour maltraiter & mal parler de cette Cour, & troubler le repos public, & autant mecontente les François qui n'attendoient pas en un tel tems une telle saillie, mesme contre ce Prelat tres amy de la France, & qui particulièrement s'estoit employé pour vous d'affection: n'ayant son livre rien qui n'ait esté plusieurs fois imprimé tant à Paris qu'ailleurs par la France, & ayant parlé si modestement de la Puissance du Pape, qu'il ne tint pas à plusieurs ennemis de nostre Ordre que Sixte V. ne fit censurer son livre sur ce point, comme n'y ayant pas assez dict. Je crois, Monsieur, que si vous l'aviez leu, que vous n'auriez trouvé autre doctrine que celle de l'Eglise & des saints Conciles, tant de ceux qui ont esté tenus en France qu'ailleurs, qui parlent de ce subject. Vous auriez veu aussi les Docteurs qu'il allegue de toutes Nations; & je me persuade que vous n'auriez pas tiré de cette doctrine des conclusions si pernicieuses & si sanglantes contre l'Estat & la personne des Rois, comme dict l'Arrest. Je suis très marri de ce coup, & voudrois pour bonne chose qu'il n'eust pas esté donné, pour la crainte, que j'ay que ce ne soit la semence de quelque schisme, & que cette Cour. que j'honore n'en rapporte autant de blâme que la reputation du Cardinal & sa doctrine est celebre par tout. Quelques-uns ont dict, qu'on l'a ainsi traité à cause qu'il est Jésuite, veu qu'il y a des auteurs qui se vendent à Paris, comme par tout, qui en disent plus que luy sans comparaison, contre lesquels on ne dit rien. Si le rapport est vray, je ne m'en doins pas de peine. Je suis marri seulement que tout le mal qu'on nous vient faire, tombe plustost sur le public que sur nous, & que les services que nous desirons employer pour nostre patrie soyent retardés par l'animosité de quelques-uns. On a escrit de par delà que vous aviez procuré un Arrest contre ce bon Cardinal, offensé de la censure de vostre Histoire. Je ne le crois point, vous estimant seigneur de vertu & de conscience, & qui ne voudroit pour son particulier nuire à la cause publique, & en ay dit ma creance au Cardinal, & supplié de croire que vous n'estiez point cause de cet Arrest. Nos Peres de Paris m'escrivent que l'establissement du College est retardé, & je le crois. Nostre Pere General aussi ne veut point qu'on insiste plus à cette poursuite; nous sçavons que l'Université se passera facilement de nos travaux, & l'on voit assez



que nous n'aurons faute d'autres lieux pour les y employer. Les gens de bien nous sçauront gré du desir que nous avons montré de servir en particulier ceste noble ville, où nostre Compagnie a pris sa premiere naissance; & au surplus nous tascherons de prendre en patience le mal qu'on diét de nous, & que l'on nous veut faire, si on le fait. Je vous ay escrit cecy, Monsieur, en confidence, invité & poussé de l'opinion que j'ay de vostre vertu; & vostre prudence voit ce qui est nécessaire pour obvier aux maux à venir. Nostre Pere General & tous tant que nous sommes, auront soin de mettre la paix par tout. Je vous serviray en particulier de très bon cœur, & verray si ce qui estoit commencé se pourra remettre à bien, que j'estimerois le meilleur que vous employassiez quelques Docteurs par delà, qui vous advisassent de ce qu'ils estimeroyent devoir estre liné en ceste Histoire. Cela vous seroit plus honorable, & crois que par deçà seroit mieux venu. Je vous baise très-humblement les mains, & pour bonnes estrennes du nouvel An, je vous souhaite les bénédictions du ciel & de la terre, & à toute vostre famille.

De Rome le 2  
Janvier 1611.

Par vostre très humble &  
obeissant serviteur,  
RICHEOME.

*Extrait du Mercure François, Tome I. pag. 376. édition  
de Paris, 1611: 80.*

„ **L**E Cardinal Bellarmin qui estoit à Rome & premier de l'Inquisition, fut un des principaux à poursuivre une censure de livres, & n'oublia „ à y faire mettre tout ce qui avoit esté fait contre les Jesuites, dont l'E- „ dit en fut publié le neufiesme Novembre de ceste année (1609.) & con- „ tenoit les livres suivans. „ *Voyez-en la liste dans l'Edit du Maître du Sa-* „ *cré Palais, cy-dessus pag. 362.*

„ Ceste Censure a donné depuis sujet à beaucoup de personnes de par- „ ler: on en a fait diverses plaintes en France, & escrit qu'il la falloit la- „ cerer à cause de l'Arrest contre Jean Chastel, qui y estoit inferé: Arrest „ digne d'estre regravé en lettres d'or à la posterité, pour donner crainte à „ tels Assassins. Bref, c'est vouloir faire aveugle toute la France. Le „ grand mal qui est depuis advenu par tels maudits assassins, fait gemir „ tous les François de la perte de leur grand Roy. „ *Voyez sur ce sujet la* „ *suite de l'Histoire de M. De Thou par M. Rigault, livre II. pag. 266.*

JUGE.

## J U G È M E N S

PORTÉS

A LA COUR DE FRANCE,  
SUR L'HISTOIRE

DE

J A Q U E S - A U G U S T E  
D E T H O U.

L E T T R E

*Du Roy Henry IV. à Jacques-Auguste De Thou. (1)*

MONSIEUR le Président. J'ay receu tant de preuves de vostre affection à mon service, & en ay eu tant de contentement, que je ne veux différer plus long-tems à vous témoigner le ressentiment que j'en ay, & l'estime que je fais de vous, de vostre capacité, intégrité, & preud'homme, qui sont des parties si recommandables en ce temps mesmement corrompu par la malice des siècles passez. Que desirant d'oresnavant le faire reconnoître à tout le monde, comme je le reconnois, & pour cette occasion vous approcher de moy & me servir de vous en mes plus importantes affaires, je vous ay fait expédier un Brevet de Conseiller en mon conseil d'Estat & Finances, que je vous envoie; d'autant que je veux & entends qu'à l'avenir vous vous trouviez & assistiez en tous mes conseils, où je me promets que je ne seray servy de vous avec moindre fidélité & affection que je l'ay tousjours esté jusques icy, & que j'en espere la continuation, comme vous devez attendre de moy tous les témoignages d'un bon

Imprimée sur  
le Manuscrit.

(1) Quoique dans cette lettre & dans la suivante il ne soit point fait mention de l'histoire de M. de Thou, on a cependant jugé à propos de les donner, pour servir de preuve de

l'estime & de la considération particulière que le Roi Henry IV. avoit pour l'Auteur, AVANT même la publication de son histoire.

bon maître & qui vous aime, comme les Officiers le vous feront reconnoître. Je vous ay cy-devant écrit pour retirer des mains du neveu du feu Sieur Abbé de Bellebranche la Librairie de la feuë Reyne mere du Roy Monseigneur, ce que je vous prie & commande encore un coup de faire, si ja ne l'avez fait; comme chose que je desire & affectionne & veux, afin que rien ne s'en esgare, & que vous la fassiez mettre avec la mienne. Adieu, Monsieur le Président. Ce 4 Novembre, à Monceaux 1598.

HENRY.

## L E T T R E

*Du Roy Henry IV. à Jaques-Auguste De Thou.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSEUR le Président. Avant que vous m'eussiez écrit, ny que personne du monde m'eust parlé pour vous, si-tost que j'eus nouvelles de la mort de l'Evesque de Chartres vostre oncle, je me souvins de la reserve que je vous avois accordée de l'Abbaye de Bellefontaine par sa mort. Ce sont là des tesmoignages de la memoire que j'ay de vos services; comme aussi le Brevet que je vous ay envoyé pour estre de mon Conseil ordinaire, sur l'assurance que j'ay tousjours eue de vostre fidelité & affection; laquelle sera que l'occasion s'offrant encore de la reconnoître à l'avenir, vous m'y trouverez aussi disposé que de bon cœur je prie Dieu qu'il vous ait, Monsieur le Président, en sa garde. Ce 10. Novembre, à Monceaux. (1)

HENRY.

## L E T T R E

*D'Isaac Casaubon à Juste Lipse.*

Traduite  
du Latin,  
de tirée  
de Syllage  
Epistol. a  
viris il-  
lustre.  
script. Li-  
br. 1727.  
40. tom.  
1. p. 379.

**O**N n'a imprimé qu'un petit nombre d'exemplaires de l'Histoire de M. le Président de Thou. L'intention de l'Auteur a été moins de rendre son ouvrage public par cette édition, que de le présenter au Roi, afin que Sa Majesté jugeât s'il devoit le cesser ou le continuer, & décidât de son sort. Car ce n'est par aucun motif d'ambition que ce grand homme a entrepris cette Histoire. Ça été en quelque sorte pour sonder le goût du Public, qu'il a fait imprimer à ses fraix un petit nombre d'exemplaires de son Livre. Mais le grand Prince à qui il a eu l'honneur de l'offrir, lui ayant

(1) Cette lettre est sans date, mais elle doit être de 1598. puisque ce fut dans cette année que mourut Nicolas de Thou Evêque de Chartres.

ayant promis son appui & sa protection, l'Ouvrage a été mis une seconde fois sous la presse. Dès que cette édition sera achevée, on aura soin de vous l'envoyer; M. De Thou m'a chargé de vous le mander. Je crois que vous avez entendu parler des discours que plusieurs personnes ont tenus, dès que l'Ouvrage a paru. Pouvons nous encore douter que notre siècle ne haïsse la vérité, plus qu'on ne l'a jamais haïe? Ceux qui ont murmuré le plus, sont ceux-là même qui pensent comme l'Auteur, par rapport à l'affaire de la Religion. J'aurois honte de vous dire jusqu'où a été la fureur de quelques-uns. Cependant aucun n'a été assez impudent pour déclamer ouvertement contre l'Ouvrage.

A Paris, le 21 de Mars 1604.

ISAAC CASAUBON.

*Extrait d'une Lettre de Henry IV. à Monsieur de Bethune  
son Ambassadeur à Rome, du 4 May 1604.*

QUAND le Nonce m'a parlé & fait plainte du livre du Président de Thou, il a cogneu le déplaisir que j'en ay reçu, & comme j'ay commandé le cours & la vente d'iceluy, qui a esté faite.

Imprimée sur  
le Manuscrit.

*Extrait d'une Lettre de M. J. Gillot à M. Jos. de la Scala,  
de Paris le 30 Mars. (1)*

MONSIEUR le Président de Thou a eu de grands assauts pour son livre. Tantost l'on le vouloit défendre tout à fait, tantost censurer, tantost reformer, les Grands offensent de la liberté, & peut-estre de la vérité. Le Roy a voulu que l'on luy en aye tourné la Preface ou l'Epistre, qui s'adresse à luy. Tandem quiescit & me semble un peu en repos. Et de fait, on le r'imprime en autre marge, car il n'y en a plus des premiers.

Tiré des  
Epistres  
Françoises  
à M. de la  
Scala  
1624. 80.  
pag. 410.

*Extrait d'une Lettre de M. Vertunien à M. Jos. de la  
Scala, de Poitiers le 14 Juin 1604.*

MONSIEUR le Thresorier Sainte Marthe me compta ces derniers jours, que le Roy avoit pris un singulier plaisir au subject de l'Epistre

Tiré des  
Epistres  
Françoises

(1) Sans date d'année.

Tom. X.

Bbb

à M. de la  
Scal'a  
1624. 80.  
pag. 355.

pistre dédicatoire de l'Histoire de France de Monsieur de Thou, & luy avoit commandé la faire traduire en François & puis l'imprimer; ce qui a esté ja fait par le fils du deffunct Hottoman Jurisconsulte.

*Extrait d'une Lettre de M. Pierre Dupuy, à M. Jos. de la Scala, de Paris le 19 Novembre 1604.*

Tiré des  
Epistres  
Françoises  
à M. de  
la Scal'a  
1624. 80.  
pag. 160.

**M**ONSIEUR le President de Thou, outre les XVIII. livres de son Histoire a baillé à l'imprimeur huit livres qui suivent. Je voudrois qu'il lui eüst prins envie de nous donner le reste qu'il a fait jusques à l'année M. D. XCVII. ou plus. Il m'a dict qu'il n'en fera plus que jusques à la naissance de Monseigneur le Dauphin, qui est en l'an M. DC. C'est un oeuvre, à ce que j'ay ouy dire, qui est admirable; & toutesfois il ne manque d'avoir ici beaucoup de mesdisances & calomnies, tant de la part des Jesuites que d'autres telles fortes de gens qui ne méritent pas le lire, moins de le voir, & moins encores d'en oser parler. Il me monstra, il y a peu de jours, une insigne mesdisance. Il dict donc au commencement du livre III. que Henry Roy d'Angleterre se déclara chef de son Eglise, & *Episcopos*, inquit, *serè bonos & doctos ordinavit*. Les Jesuites & autres telles gens n'ont pas trouvé cela bon. Or il a trouvé dans Sanderus qui a escrit de *Statu Ecclesie Anglicæ*, ledict livre est imprimé à Rome, lorsqu'il parle de ces Eveques, il les appelle *minimè malos*. Vous voyez donc, Monsieur, en quelle peine sont ceux qui veulent maintenant escrire, car si l'on n'escrit à leur gré & selon leur volonté, l'on oit incontinent censure, & espluchent de si près qu'ils prennent garde jusques aux mots.

L E T T R E

*De M. De Thou, à M. le Comte de Beaumont,  
Ambassadeur en Angleterre.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. Vous recevrez celle-cy par les mains de Monsieur de Sainte Marthe, fils de Monsieur le Lieutenant General de Poictou, & nepveu de Monsieur de Sainte Marthe que cognoissez, & duquel les vertus & érudition sont cogneues de tous ceux qui aiment la vertu & les Lettres. Il a desiré ceste adresse & ceste recommandation de moy, s'en allant par delà avec un bon homme (1) qui repasse après cinquante ans la mer, pour aller saluer le fils de sa bonne Maistresse. Vous les aurez, s'il vous plaist, tous deux pour recommandez. Je vous enverray bien-tost fix

(1) Blackwood.

exemplaires de mon Histoire réimprimée, pour en user & distribuer ainsi que verrez estre à faire. Je ne desire plus que ce soit en mon nom, & que l'on croye que je l'aye fait réimprimer, comme la verité est que ce n'est moy ny à ma poursuite que cela se fait, ains pour empêcher que les Allemans, qui impriment tout, n'entreprinsent de la réimprimer. Les molesties que j'en ay receu, & le peu de gré que l'on m'en sçait, me font aisément perdre toute l'envie que j'aurois d'avancer un ouvrage pour le subiect utile au public, & auquel par ma fidelité & diligence je pouvois apporter quelque chose. Mais j'ay cogneu à mes despens, que le loyer de ceux qui embrassent la verité est la haine des Grands qui veulent par tout estre flattez; tellement que si après les avoir louez où ils ont mérité, l'on vient à les descouvrir & surprendre sur quelque faulte, comme il ne peut arriver que ceux qui sont exposez à la veue de tout le monde & employez aux charges publiques ne chancellent quelques fois, ils s'aigrissent & mettent en oubly tout le reste; & en arrive ce que dit le proverbe, que pour un verre cassé l'on perd dix ans de bon service. Contre tout cela je me console en ma conscience, & espere de la posterité, en despit de l'envie, ce que la malignité de ce siecle me denie. Cela me gardera de plus rien hasarder au public, jusques à ce que je me voye assuré de garand: Mais assez pour ce subiect. Vostre paix appreste icy à discourir, & aurez sceu que l'on a délibéré si l'on useroit de l'occasion. Celuy qui peult le plus y pousse tant qu'il peut, & avec de puissantes raisons: mais l'amour de l'aïse, & ceux que connoissez qui ont attaché nostre seureté delà les Monts, sçavent si dextrement manier & menasger ceste inclination, qu'ils nous feront enfin perdre l'occasion. Dieu veuille que le mal que par ce moyen se pousseroit au dehors ne rentre au dedans, & excite une plus pernicieuse guerre que celle que nous montrons tant craindre.

A Paris ce 3 Sep-  
tembre 1604.

Vostre &c.  
JACQUES-AUGUSTE DE THOU.

*Extrait d'une Lettre de M. de Villeroy à M. de Bethune,  
Ambassadeur de France à Rome.*

J'E croy que M. le President de Thou est marri d'avoir publié son livre, & qu'il ne s'y engageroit si avant s'il estoit à recommencer: mais il faut manier ce fait doucement pour y apporter quelque remede, qui ne peut estre autre, à mon avis, que d'en empêcher la reimpression; car pour l'amender & corriger, il faudroit changer une grande partie d'iceluy; chose difficile de faire. Je luy en ay parlé par le commandement de sa Majesté. Il m'a assuré qu'il sera le premier à tenir la main qu'il soit enseveli, & qu'il ne s'en parle plus; non qu'il estime avoir failli à l'Histoire,

Imprimée sur  
le Manuscrit.

ne qu'il se veuille desirer de ses opinions en ce qui concerne la Religion, mais parce qu'il ne veut faire chose qui désagréée à sa Majesté, & porte préjudice à son service.

## L E T T R E

*De Jaques-Auguste de Thou à Pierre Jeannin, Premier  
Président au Parlement de Bourgogne.*

Traduite  
du La-  
tin, &  
tirée du  
Recueil de  
pièces his-  
toriques  
& curieu-  
ses, im-  
primé à  
Delft  
1717.  
2 vol.  
in 12.

DANS la dernière visite, que l'amitié & les liaisons, que votre charge & la mienne mettent entre nous, vous engagèrent à me rendre, après le refus que je venois d'essuyer (1), vous me parlâtes le premier de cette affaire, ce qui me donna occasion de vous entretenir à ce sujet, après quoi je vous dis que nous avions assez inutilement parlé de cette matière; que c'étoit une chose faite, qu'il n'y falloit plus penser; ce qui ne vous empêcha pas de continuer de m'en entretenir. Vous sçavez qu'après m'être un peu échauffé au commencement, j'eus assez d'empire sur moy pour calmer mes premiers mouvemens, afin d'être plus en état de vous écouter. Enfin après un long entretien à ce sujet, que nous eûmes en nous promenant, vous vous retirâtes, dans la pensée que vos avis m'avoient tranquillisé, & que j'étois prêt à vivre comme auparavant. Je ne fus pas surpris de vous voir dans cette idée; car j'obtins alors de moy de ne laisser échapper aucun mot qui marquât de l'alteration, ou du ressentiment contre qui que ce fût; je sçavois trop bien que ce n'étoit pas le temps de contester; ma douleur étoit encore trop vive; j'avois résolu de luy donner de justes bornes, & de prendre le conseil de mes amis, avant que de rien déterminer au sujet de mes affaires, & sur le genre de vie que je devois suivre à l'avenir. Vous voyez par là que je suis encore aujourd'huy incertain sur ce que je dois faire. En effet, je ne sçay si je reparoîtrai au Palais & à la Cour, ou si en suivant mes inclinations, qui m'ont toujours éloigné des intrigues, & du séjour dangereux de la Cour, je dois entièrement abandonner les affaires & me retirer.

Etant allé ces dernières fêtes de Pâques, contre ma coutume, à la campagne, afin d'éviter des visites importunes, que cette affaire n'auroit pas manqué de m'attirer, je passai ce temps dans des exercices de piété, qui ont remis la tranquillité dans mon ame. Après avoir imploré d'abord l'assistance du Ciel, comme on doit le faire en toutes choses, j'ay réfléchi mûrement au parti que j'avois à prendre en cette occasion, afin d'éviter deux écueils également dangereux: car je ne voulois pas qu'on pût me reprocher

(1) On avoit refusé à M. de Thou la charge de premier Président du Parlement de Paris, vacante par la démission du premier Président de

Harlay son beau-frère, & on lui avoit préféré Verdun, premier Président du Parlement de Toulouse.

procher d'avoir trop écouté mon ressentiment, ni qu'on m'accusât d'avoir fait quelque chose, qui ne répondit pas à ma vie passée, & fit tort à ma dignité. Je jettay alors sur le papier sans ordre tout ce qui me vint dans l'esprit, pour m'affermir dans ma résolution, comme si je me fusse trouvé dans un entretien particulier avec vous: je vous l'envoyai aussi-tôt, comme à un juge équitable, & au seul arbitre des justes sujets de plaintes que je crois avoir: mon dessein étoit d'avoir des avis prudens & sinceres sur la conduite, qu'un homme d'honneur, & qui a des sentimens, devoit tenir dans une pareille conjoncture.

L'Etat souffre plus que moy de l'injustice qu'on m'a faite; voilà ce qui me rend l'injure plus sensible: Je puis dire que le zèle avec lequel j'ai manié jusqu'icy les affaires publiques, est si grand, que les malheurs du Royaume m'ont toujours touché plus vivement que les miens. Ceux qui me connoissent savent assez, que sans avarice, comme sans ambition, je néglige mes propres affaires: ainsi je souhaite qu'on ne considère pas tant par rapport à moy, que par rapport à l'Etat, l'injustice dont je me plains. S'il est possible de séparer ma cause de celle de la République, j'y consens; je suis prêt à me taire.

Sans parler des honneurs dont mes ancêtres ont été revêtus, mon pere & mon ayeul ont tenu un rang distingué dans la robe, où ils ont bien servi l'Etat; & les premieres charges ont été remplies par mes ayeux maternels: l'éducation que j'ay reçûe de mon pere ne tendoit qu'à m'inspirer de n'avoir jamais d'autre but que le bien du Royaume. Étant entré dans la Magistrature avec ces dispositions, j'ay recherché l'amitié des Seigneurs animez du même esprit: je n'ay rien oublié de ce qui pouvoit contribuer en particulier ou en général au bien public; ensuite l'âge m'ayant donné plus d'autorité dans la place que j'occupois, je fus connu de mes maîtres, après m'être heureusement soutenu dans des temps orageux, & si funestes à plusieurs particuliers; je demurai fidèle à Henry III. dans le temps que presque tout le Royaume s'étoit soulevé contre lui. Je le suivis avec peu de personnes, lorsqu'il fut obligé de sortir de Paris. Ce Prince m'envoya d'abord porter ses ordres aux Gouverneurs & aux Magistrats des villes de Normandie, l'une des plus considérables Provinces du Royaume; ensuite les troubles s'étant un peu calmés, Sa Majesté me fit l'honneur de me donner une place dans son Conseil Privé. Il s'est servi de moi depuis ce temps-là. J'eus ordre, lorsque la guerre se ralluma avec plus de fureur, d'aller en Allemagne avec Gaspard de Schomberg, Comte de Nanteuil, dont le zèle pour nos Rois vous est connu, & avec qui j'avois dès-lors d'étroites liaisons. Ce Seigneur étoit chargé de conduire l'armée auxiliaire. Pendant qu'il s'occupoit du soin de faire des levées, & de préparer tout pour se mettre en marche, je devois me rendre à la Cour de l'Empereur & auprès des Princes d'Allemagne, afin de le soulager dans les affaires qui augmentoient de jour en jour.

Le Comte de Nanteuil ayant fait un voyage à Florence, pour trouver de l'argent, j'appris à Venise la triste nouvelle de l'assassinat du Roi Henry



III. Je restai quelques jours dans cette ville avec le Cardinal de Joyeuse , qui voyant que l'interdit jetté sur ce Prince subsistoit toujours , avoit quitté Rome ; j'y trouvai aussi Arnould d'Ossat mon ami intime , qui depuis a été créé Cardinal. Schomberg ayant enfin repris le chemin d'Allemagne, j'allay en Suisse, où je m'arrêtai quelque temps à Soleure auprès de l'Ambassadeur de France vers les Cantons : c'étoit Nicolas Brulart de Sillery , qui est depuis monté au faite des honneurs de la Magistrature (1), ce que Budee notre ami commun appelle le sabbat de la robe. Il me donna un passeport, & je revins en France avec quelques Colonels Suisses : j'allai trouver le nouveau Roi à Châteaudun , après la prise des fauxbourgs de Paris ; je lui rendis compte de l'état des affaires d'Allemagne & d'Italie depuis les derniers troubles.

J'ay demeuré cinq ans à la suite de Sa Majesté dans son camp , à la réserve de quelque temps , que par son ordre j'ay passé à Tours , où le Parlement siegeoit alors , ou bien que j'ay employé à des négociations dans d'autres Provinces. Enfin après la cérémonie de son sacre , qui se fit à Chartres par les mains de Nicolas de Thou mon oncle , Evêque de cette ville, & après la réduction de Paris qui suivit de près , je rentrai dans ma maison, & je fus enfin rendu à mes livres ; trop heureux , après être demeuré inviolablement attaché au Roi, de pouvoir jouir des douceurs de la paix, au milieu des ennemis de cette paix , qui avoient porté les armes contre leur Patrie !

Je me flattois que Sa Majesté, se souvenant des cinq années que j'avois passées dans son camp, penseroit quelque jour à moi. Je me trouvois alors fort mal à mon aise, mon bien avoit été pillé pendant la guerre ; d'ailleurs j'avois été obligé de faire toute ma dépense sans rien recevoir du Prince pendant ces cinq années. Sa Majesté disoit souvent que j'étois bien différent des autres ; que je ne me plaignois point de la perte de mes biens , tandis que les autres profitant du malheur du temps , parloient continuellement des pertes qu'ils avoient faites. Cet éloge flatteur a été toute la récompense de ces cinq ans de services. Le Roi changea à mon égard avec sa fortune. J'ai appris à mes dépens que rien n'est plus fragile que la faveur des Princes ; que la première chose qu'ils font dans la prospérité est d'oublier le passé , & de prendre pour une espèce de reproche, le souvenir que leur en rappelle la vue de ceux qui leur ont été attachés dans leur mauvaise fortune.

Vous me demanderez peut-être , à quoi bon tout ce détail. J'ay voulu vous faire voir qu'une triste fatalité m'a fait si mal récompenser de ceux à qui j'ay voué mes services, dans des circonstances critiques. Ainsi deux ans s'écoulerent, sans qu'il fût seulement question de moi : on ne s'en ressouvenoit que lorsque les Protestans de France présentèrent à contre-temps au Roi, qui assiégeoit la Fere en Picardie, une requête, pour se plaindre de ce qu'on les avoit trompés par les Edits précédens. Sa Majesté jetta alors les yeux sur moi, pour couper court de bonne heure à leurs plaintes,

(1) Il fut fait Chancelier.

tes, & je fus chargé d'amples pouvoirs. Monsieur de Villeroy sçait que je me défendis d'abord d'accepter cette commission; je prévoyois dès ce temps-là combien elle devoit me faire d'ennemis. Cependant m'étant rendu en Bretagne avec le Comte de Nanteuill pour en calmer les troubles, & ayant fait députer vers les Protestans Emeri de Vic & Soffrey de Calignon, je reçus de nouveaux ordres du Roi au sujet de cette affaire, qui m'occupa deux ans entiers.

J'avois employé les quatre années précédentes à écrire mon Histoire, dont je crois devoir dire ici deux mots, puisqu'elle est (à ce que j'en puis juger par les reproches qu'on me fait) une des causes du refus que j'ay eslué. Sçachant que je n'étois pas né pour moi seul, mais pour ma Patrie & pour mes amis, sentant d'ailleurs quel plaisir me faisoit la lecture de l'Histoire, & dans la pensée que les préceptes & les exemples contribuent à regler la vie, & à la rendre heureuse; je crus me faire honneur & servir la République, en écrivant l'Histoire de notre temps, à commencer où Paul Jove a fini. Plein de cette idée dès ma plus tendre jeunesse, je n'ay rien négligé dans mes voyages, dans le barreau, dans mes Ambassades, dans les négociations où j'ay eu part, pour préparer mes matériaux, afin de les trouver sous ma main; dans un temps plus favorable. J'ay cherché de tous côtes ce qu'il y avoit d'histoires imprimées, j'ay fait copier pour mon usage celles qui ne l'avoient pas été. J'ay feuilleté tous les Journaux de nos Généraux d'armée, & tous les actes de nos Ambassadeurs, j'ay fouillé dans les cabinets des Secrétaires d'Etat. Enfin, je me suis mis au fait des affaires, par la conversation des hommes illustres, qui ont servi l'Etat avant moi. J'ay appris d'eux à discerner le vrai d'avec le faux, dans les faits défigurez par les écrits de différens partis, & par les bruits publics. L'autorité de ces grands hommes m'a guidé dans mes recherches. Je puis mettre au nombre de ces personnes éclairées Paul de Foix de Carmain, Guy du Faur de Pibrac, Philippe Hurault de Chiverny mon beau-frere, & Gaspard de Schomberg, tous recommandables par leur probité, & d'une habileté consommée dans les affaires.

Après tous ces préparatifs, je me suis mis à écrire l'Histoire, lorsque la guerre civile n'étoit pas encore éteinte. Dieu, qui m'a inspiré le dessein de composer un Ouvrage si pénible, & donné des forces pour l'exécuter au milieu des troubles, & malgré mes occupations, m'est témoin que j'ay écrit avec la dernière exactitude & sans partialité, & que je n'ay eu en vûe que la gloire, & l'utilité publique. J'avouerai que j'ay beaucoup d'écritains au-dessus de moi dans ce genre, par la beauté du stile, par la pureté du langage, par la netteté du discours, par la solidité des pensées, mais je ne leur cède en rien du côté de l'exactitude & des recherches. Je vous en fais juge, Monsieur, vous & la posterité.

Mon Histoire étoit déjà avancée lorsque j'appris d'Allemagne que la premiere partie alloit au premier jour paroître à mon insçu, si je n'y mettois ordre. Un Allemand en avoit fait une copie, en travaillant sous moi. Voyant combien il m'étoit important de parer ce coup, je fis agir mes amis,

amis, pour retirer cet exemplaire ; mais il n'étoit plus temps : il y avoit toute apparence que les curieux en avoient multiplié les copies. Je pris donc le parti de publier moi-même mon Histoire. Ce n'a pas été un motif de vaine gloire, qui me l'a fait donner sous mon nom. Je souhai terois, si cela eût été possible, que mon nom n'eût jamais paru à la tête de cet Ouvrage ; mais j'ay mieux aimé m'exposer à perdre la faveur de la Cour, mes biens dans le Royaume, & ma réputation chez les Etrangers, que de souffrir que par un trait de timidité, ce que j'avois écrit pour l'utilité publique, & pour conserver le souvenir des événemens, ne trouvât point créance dans l'esprit de mes contemporains & de la postérité.

Je n'ignorois pas quelle foule d'ennemis alloit s'élever contre moi. Les choses ont même été plus loin que mes craintes : car après la publication de la première partie, jusqu'où n'a-t-on pas porté le déchainement, soit par jalousie, soit par esprit de parti ? Vous sçavez qu'on a indisposé contre moi, par d'indignes calomnies, de certaines personnes de la Cour (1), qui ne voyent clair dans ces sortes de choses que par les yeux d'autrui. L'affaire a été aussi-tôt portée à Rome. Après y avoir noirci l'Historien, on n'a pas eu de peine à engager des censeurs chagrins (2) à donner un mauvais sens à tout ce que j'ay écrit & fait, & à condamner en entier, sans garder les formes ordinaires, mais seulement sur un préjugé de ma personne, un Ouvrage, dont ils avoient à peine lû le tiers (3). Toute cette manœuvre a été conduite, à la sollicitation de certains nouveaux Théologiens, qui soumettent tout à leur tribunal. Ils se flatoient dès-lors qu'on rappelleroit un jour cette censure, lorsqu'il s'agiroit de me placer dans le poste, où les gens de bien me souhaitoient. Le Roi prit d'abord ma défense, lorsqu'il vit les courtisans déchainés contre moi ; mais le temps ayant paru calmer leur haine, Sa Majesté se laissa ensuite gagner par leurs artifices.

On n'apprit pas plutôt à Rome que Sa Majesté se refroidissoit peu à peu à mon égard, qu'on y songea à me porter le dernier coup, après la mort des Cardinaux d'Osât & Seraphin, avec qui j'avois eu d'étroites liaisons, & après le départ de l'illustre du Perron. Il eût été facile d'aller au-devant ; il ne falloit que faire sentir au Roi d'un seul mot, que cette affaire le touchoit de près, aussi bien que l'honneur du Royaume : mais il n'y eut pas un seul de ceux qui l'approchoient, qui voulût s'en charger. Je ne pouvois compter sur l'appuy de personne à la Cour, qui étoit alors divisée par les factions : cependant comme le decret alloit être lâché à Rome, Monsieur de Villeroy manda à Châteauneuf, qu'il écrivoit au nom de Sa Majesté au Cardinal Seraphin, qui vivoit encore, pour lui recommander cette affaire. Châteauneuf me rassura par ces nouvelles, & je crus n'avoir rien à craindre pour le présent : mais Monsieur de Villeroy n'écrivit point.

Quel-

(1) Il entend sur-tout Villeroy Secrétaire d'Etat.

(2) Censures d'Antoine Carraccioli, Clerc régulier, & de Gaspar Scioppius.

(3) Lorsqu'on censura à Rome son histoire, il en avoit paru d'autres éditions, augmentées & corrigées. Les Censeurs s'attachèrent à la première édition.

Quelque tems après Monsieur de Sillery m'ayant rapporté par ordre du Roi des choses fâcheuses, qu'on avoit dites à Sa Majesté, & me laissant comprendre qu'il n'avoit rien dit pour ma défense, je vis bien qu'il ne m'avoit pas rendu le service, que j'attendois d'un homme que j'avois regardé jusqu'alors comme un ami. Je ne pus me contenir : je m'emportai avec aigreur contre l'ingratitude du siècle, je me plaignis de mon sort, je dis même assez hautement que si j'étois né sujet du Roi d'Espagne, il m'accorderoit l'appui, qu'on me refusoit en France. Je fus surpris de la froideur dédaigneuse du Chancelier, ou de sa prudence timide; il falloit être en effet bien dédaigneux, pour n'avoir pas seulement lû la préface d'un livre, qui faisoit alors tant de bruit dans le monde, & dont je lui avois fait présent. S'il l'avoit lû, il y auroit trouvé de quoi me défendre. Mais en supposant qu'il l'avoit lû, pourquoi ne prenoit-il pas mon parti? Il écouta trop la politique, en refusant d'employer son crédit à la défense d'un ami, dans une affaire qui intéressoit l'Etat. Abandonné en France, je succombai facilement à Rome. Les deux motifs de ma condamnation furent, que j'avois travaillé à l'Edit de Nantes en faveur des Protestans, & que j'avois eu la hardiesse de défendre les droits du Royaume dans mon Histoire; liberté toujours odieuse à la Cour de Rome.

Cette disgrâce n'empêcha pas la Reine de m'employer à l'ordinaire : elle fit même entendre à Monsieur de Harlay, qui l'avoit fait ressouvenir des services de mon père, qu'elle me procureroit un jour la place de premier Président; elle m'en fit assurer plusieurs fois par le moyen de son Trésorier, qui me voyoit secrètement, pour ne pas donner lieu aux soupçons du Roi, qui étoit naturellement défiant. Je ne répondis rien à tant de marques de bonté, sinon que Sa Majesté voulût bien *m'avoir pour recommandé*, qu'elle disposât les choses selon sa prudence, dans une affaire qui la regardoit, aussi bien que l'Etat. Le Duc de Bouillon, la Comtesse de Saulx, & plusieurs autres personnes, dont il seroit trop long de rapporter les noms, m'assurèrent la même chose de sa part. Cette Princesse eut même la bonté de me faire avertir des mauvais offices, qu'on nous rendoit à Monsieur de Harlay & à moi auprès du Roi : elle fit dire en même temps à mes ennemis, par Monsieur de Gesvres, qu'ils eussent à se taire, leur faisant entendre que leur conduite lui déplaisoit; jusques là qu'elle les menaça de sa colere, s'ils continuoient à me déservir.

Sur ces entrefaites, le Roi fut malheureusement assassiné. Conternés de ce coup imprévu, nous déclarâmes dans le Parlement la Reine, Régente du Royaume, persuadés que le salut de l'Etat, & la conjoncture des temps l'exigeoient. Le Parlement opina à ce sujet avec une parfaite unanimité, & fit paroître beaucoup de fermeté. Nous donnâmes les premiers notre suffrage, Monsieur de Harlay, & moi, avec toute la joie qui nous étoit permise dans de si tristes circonstances. Quatre jours après, étant allé rendre mes devoirs à la Reine, elle me renvoya avec mille marques de bonté. Pour moi, qui ne souhaitois pas tant la place de premier Président, que de m'en rendre digne, & de donner des preuves de ma fidélité & de

mon zèle pour l'Etat ; je n'importunai pas davantage sa Majesté, & je me reposai entièrement sur les intentions favorables qu'elle m'avoit témoignées. Je regardai le choix que je me flattois qu'elle feroit de moi, comme un honneur, & comme une grace capable de me dédommager de toutes les fatigues d'un si pénible emploi. Mais cette Princeesse en a agi à mon égard comme le feu Roi. Je vais tâcher de découvrir la cause de ce changement.

On me reproche l'amitié du Prince de Condé, & l'appui dont il m'a constamment honoré dans cette affaire. Avouez que je suis bien malheureux, qu'amis & ennemis, tout me nuise en cette occasion. Cependant cette amitié, qui m'est reprochée, n'a eu d'autre motif que l'intérêt de l'Etat, elle s'est accrue dans le sein de la paix. Henri IV. au milieu de ses victoires, après la prise de Paris, étant, pour ainsi dire, dans le célibat, ne pensant pas même encore sérieusement à se marier, comme les gens de bien le souhaitoient, manquoit d'héritiers pour assurer le repos de l'Etat. Schomberg, à la sollicitation de Claude de la Trimouille, oncle du Prince de Condé, & à la mienne, conseilla au Roi de faire venir auprès de lui ce jeune Prince, alors âgé de sept ans, qui étoit avec sa mère à S. Jean d'Angely en Saintonge, où son pere étoit mort. Le but de cette démarche étoit d'accoutumer les François à regarder ce Prince, dont l'âge ne pouvoit d'ailleurs être suspect au Roi, comme l'héritier de la Couronne, en cas que Sa Majesté vint à mourir sans laisser d'enfans mâles.

Jean de Vivonne Marquis de Pisani, homme respectable par son rang & par ses vertus, fut envoyé, après l'heureuse expédition de Franche-Comté, pour retirer le Prince de Condé des mains des Protestans, avec ordre de l'amener à la Cour. Il fut fait Gouverneur de ce Prince, qui eut, à notre recommandation, pour précepteur Nicolas le Fevre, homme d'une grande pureté de mœurs, & très-estimable par sa piété & sa littérature. Le Roi combla dans la suite le Prince de tant de bienfaits, que sa dignité & son état furent absolument fixés. Celui qui a été le mobile de toutes ces choses, pour le bien de l'Etat, doit-il être suspect, pour s'être attiré par ce moyen l'amitié du Prince de Condé, qui croit lui en devoir quelque reconnaissance ? Outre cela les derniers services qui ont serré les nœuds de cette amitié, ont été des services rendus à la Reine. Mais comme ce sont des secrets, qu'il importe encore plus à Sa Majesté qu'à moi de cacher pour le présent, je ne m'expliquerai pas davantage sur ce sujet. Je veux seulement qu'elle me soit témoin que je n'ay rien fait secrètement pendant tout ce tems-là, que de son aveu, & par ses ordres.

Lorsque le Prince de Condé fut revenu des Pais-bas, que n'ay-je pas fait pour le reconcilier avec la Reine, & pour le porter à lui complaire dans la vue du bien public ? Tout le monde le sçait, & Sa Majesté ne l'ignore pas : il ne s'agissoit alors ni de moi, ni de la charge de premier Président, qu'on m'avoit promise. Bien éloigné de vouloir que ma cause fût mêlée avec les prétentions de ce Prince, je m'opposai long-tems au dessein qu'il avoit de me comprendre dans ses demandes : cependant il le fit. Ayant

ter-

terminé son affaire moi-même avec la Reine, je ne voulus jamais qu'il fût fait aucune mention de moi dans l'accommodement : je me flatois que Sa Majesté seroit frappée de ma modération, qui me portoit à choisir de tenir plutôt d'elle ce bienfait comme une grace (ainsi que je le témoignai publiquement) que si je l'eusse forcée à me l'accorder comme une condition, dans une affaire si épineuse, ce qui m'étoit très-facile. Mais je m'aperçois qu'on n'a plus d'égard à la modération & à la fidélité : il n'y a plus de récompense à la Cour que pour l'artifice & le mensonge ; on ne s'y soutient plus que par une improbité effrontée. En songeant à me retirer, ce mot de Juvenal, *quid faciam Romæ? mentiri nescio*, m'est cent fois venu à la mémoire.

Après qu'on eut terminé l'affaire du Prince de Condé, qui suspendoit, disoit-on, les desseins de ceux qui gouvernoient sous la Reine, & les délibérations sérieuses de son Conseil, au lieu de payer, comme on le devoit, mes soins dans cette négociation, je me vis aussitôt maltraité. Car quoiqu'il y eût la Reine fût bien sûre que j'avois eu plus d'égard à sa dignité & au repos de l'Etat, qu'à la faveur du Prince, mes ennemis, fâchés de voir qu'ils ne pouvoient me faire soupçonner de ce côté-là, s'aviserent de me noircir d'un nouveau crime auprès de Sa Majesté.

Le Parlement donna alors un Arrêt fulminant contre le livre du Cardinal Bellarmin (1) : on saisit cette occasion, & quoique je n'eusse aucune part à l'Arrêt, puisque je n'y avois pas assisté, il y eut cependant des gens assez malfaisans, pour faire courir le bruit à Rome, que j'étois l'auteur de ces mouvemens ; que l'Arrêt n'avoit été donné que sur mes avis, dans la résolution où l'on me supposoit, de chercher les moyens de me venger du décret porté contre mon Ouvrage (2). Les partisans de mon compétiteur (3) n'eurent pas honte d'inventer ces bruits calomnieux. Sentant bien qu'ils étoient inférieurs dans la concurrence par toute sorte de côtés, ils se flatèrent au moins de l'emporter par la calomnie sur moi, qui ne m'attendois à rien moins, qui ne sçavois pas y répondre par d'autres calomnies, & qui ne pouvois pourtant les endurer.

Quoique Monsieur de Villeroy ait écrit à ce sujet, au nom du Roi & de la Reine, à Monsieur de Breves Ambassadeur de France à Rome, & que le Noncé m'ait assuré qu'il en avoit fait autant, cependant la Reine, inquiète sur l'événement, & se rebutant à la vue des difficultés, craignant d'ailleurs d'avoir d'autres affaires de cette espèce à démêler avec la Cour de Rome, fit retomber sur moi la haine, que M. de Harlay s'étoit attirée de la part de Sa Majesté, par une grande fermeté à défendre les droits de la Cour.

(1) Sur la puissance du Pape. L'Auteur y donne au Pape un pouvoir indirect sur le temporel des Rois. Opinion absurde, qui est aujourd'hui suivie dans toute l'Europe, excepté à la Cour de Rome.

(2) On prétendoit que le Cardinal Bellarmin, qui étoit un des principaux de l'Inquisition,

avoit paru le plus ardent pour la condamnation du livre de M. de Thou. Le Mercure François de ce tems-là le dit expressément.

(3) Nicolas de Verdun premier Président du Parlement de Toulouse.

Couronne. Mes ennemis, qui m'avoient déjà rendu suspect, à cause de ma liaison avec ce Magistrat, & de la conformité de nos sentimens dans les délibérations, saisirent cette occasion, pour persuader à la Reine qui les écouta sans peine, qu'elle ne verroit jamais la fin de ces sortes d'affaires, si j'étois une fois à la tête du Parlement. Quelque grossière que fût cette calomnie, elle produisit néanmoins tout l'effet qu'en espiroient mes ennemis.

Dans le même temps, ceux qui m'avoient fait un crime de l'amitié du Prince de Condé auprès de la Reine, remarquant que le Prince s'étoit refroidi à mon égard, parce que je ne pliois pas toujours sous ses volontés, poussèrent cette Princesse, qui balançoit encore, à nommer un autre que moi à la place de premier Président, en faisant entendre à Sa Majesté que le refus qu'on me feroit essuyer, ne toucheroit pas beaucoup le Prince de Condé.

Voilà les artifices dont on s'est servi pour me chasser en quelque sorte du Parlement, & pour m'ôter toute esperance du côté de la Cour. Si cette injure ne touchoit que moi, j'y serois moins sensible, mais elle regarde aussi l'Etat. Car enfin on n'a pu sans la dernière ingratitude, refuser à un honnête homme, qui a rendu des services considérables au Roi & au Royaume, & qui avoit donné à la Reine tant de preuves de sa fidélité, une dignité qui lui étoit promise, & qui d'ailleurs étoit dûë à ses travaux. Tout le monde doit ressentir cette injustice comme moi; ainsi vous voyez que mon injure est celle de l'Etat. Elle est devenue plus grande par le parallèle de celui qu'on m'a préféré. C'est un homme nouveau, avant qui, plusieurs, qui me cédoient volontiers cette place, devoient passer; un homme, qui, pour ne rien dire de plus, est inconnu à la Reine; un homme, dont la faveur est fondée sur l'injure d'autrui, & sur la chaleur de l'amitié indiscrete de quelques personnes; un homme enfin, qui m'a supplanté par un trafic honteux, après mille délais dont on m'a amusé.

Mais si l'on étoit dans le dessein de me refuser cette place, pourquoi ne pas me le déclarer d'abord? L'affront eût été moins dur à digérer. Moi, qui n'ay fait agir personne à la Cour, qui ay remercié les Seigneurs qui s'offroient à solliciter en ma faveur, & qui ay laissé tout à la disposition de la Reine, ay-je mérité qu'on me jouât si cruellement? Est-ce là la récompense de ma modération, & de la probité, qui a toujours été la règle de ma conduite? Je ne suis pas homme à préférer la noblesse, les grandes alliances, & l'amitié des Grands à la vertu; cependant je ne crois pas me rendre ridicule aux yeux des personnes sensées, en disant qu'on devoit avoir égard à tous ces avantages, qui d'ailleurs n'étoient pas sans le dernier. Car il n'est pas douteux que si le mérite d'un homme de robe est relevé par sa naissance, la dignité en devient plus respectable: que son autorité si nécessaire pour agir, s'augmente par-là, & que la vertu, si estimable par elle-même, reçoit un nouveau lustre de ces ornemens qui la parent. La Magistrature demande une fortune honnête, un train modeste, de la gravité sans faûte. Une fierté au-dessus de la naissance, une dépense excédant les

les revenus, l'envie effrénée de dominer, ne conviennent point dans cette condition. Qu'est-ce que ces emprunts exorbitans, faits, à ce qu'on dit, pour le trafic honteux, dont j'ai déjà parlé ? Je ne sçais si la chose est vraie, ou non ; je sçais seulement qu'on ne peut le dire sans révolter le public. Je crois qu'il faut non seulement qu'un Magistrat soit irréprochable dans sa personne, mais encore qu'on ne puisse rien reprocher à sa famille. Je ne puis souffrir qu'il soit joueur & débauché. Voilà ce qui fait que l'injure que j'ay reçue, est celle de l'Etat. Ne croyez pas que le chagrin me fasse parler ; je ne suis pas de ces hommes superbes, qui ne sçauroient voir personne au-dessus d'eux. J'ai souffert jusqu'ici sans murmurer, qu'on me préférât d'autres Magistrats, tels que Jean Forget, homme d'un mérite distingué, que depuis peu la mort a enlevé, pour mon malheur & pour celui de l'Etat. Je n'aurois pas non plus trouvé mauvais qu'on m'eût préféré Nicolas Potier, Antoine Seguyer, Edouard Molé, Magistrats respectables & sans reproche. Enfin je me vois aujourd'hui contraint de sortir d'un lieu, où je ne suis plus ce que j'ay été, & où je ne suis pas ce que je devois être.

Je ferai mieux, dites-vous, à la Cour, où vous voulez m'entraîner, comme si je ne sçavois pas que tout n'y est que vanité & chimere (1). Voulez-vous que, comme l'Ixion de la fable, je m'embrasse qu'un nunge ? Loin de moi tous ces vains phantômes ! Je cherche une vertu solide, qui ne se laisse point tromper, & ne trompe point ; qui aime la vérité, & qui déteste le mensonge. Voudriez-vous qu'un homme, qui toute sa vie n'a fait autre chose que respecter les loix, opiner à son rang, donner audience, suivre les règles de la probité, & l'ordre en toutes choses, allât aujourd'hui se contraindre, jusqu'à ne parler plus qu'au gré de la faveur, jusqu'à observer les moindres mouvemens des autres, flatter, feindre de la joye ou de la tristesse, & agir autrement qu'il ne voudroit ? Enfin prétendez-vous que je passe le reste de mes jours dans le sein du mensonge, de la dissimulation, de la perfidie & de l'artifice ? Dieu, sans que je lui aye demandé cette grace, m'a accordé jusqu'ici une assez longue vie ; il a voulu, qu'ayant reçu une éducation noble, je quittasse la douceur d'un loisir honnête, pour passer une partie de ma vieillesse dans un honteux esclavage à la Cour. Mais de quoi suis-je capable ? Je connois mes forces, mon génie, mes inclinations : en un mot, je me connois moi-même ; ce que bien peu sçavent faire. Si j'étois venu dans des temps plus favorables, peut-être aurois-je été propre aux négociations ; aujourd'hui je ne me sens pas en état de supporter la calomnie, la haine des Grands, la décadence journalière de la faveur, que sçais-je enfin, mille autres chagrins qu'il faut dévorer à la Cour, quand on est honnête homme. L'on vient de me faire, dites-vous, l'un des trois Conseillers d'Etat au Conseil des Finances. Vous me demandez avec étonnement, si je fais peu de cas d'une place

(1) L'Auteur dit, *Qui me vocat ad Chimeras, Phœrydas, Harpyias, Strigas, Medusas ?*



place si fort recherchée, même de gens qui présumant beaucoup de leur mérite & de leurs services? Mais on songeoit déjà à me donner l'exclusion de la charge de premier Président quand on me nomma pour cette place. Je m'excusai de l'accepter, regardant un tel bienfait comme des présens d'ennemis qui sont de faux présens (1).

Cependant j'obéis aux ordres de la Reine, pour ne pas donner occasion à mes ennemis de me faire un crime de mon refus auprès de Sa Majesté. Entre nous, pourquoi me confier l'administration des Finances si je suis suspect pour tout autre emploi? Je serai donc réduit à passer ma vie à faire des comptes, & à mourir dans cet exercice? Auroit-on jamais cru que de Thou, nourri dès l'enfance dans l'étude des Lettres, lui, que les Courtisans, dans les ruelles, appelloient par raillerie le Philosophe, nom honorable, dût dans un âge avancé, passer des nobles fonctions de la Magistrature à un métier de Financier? Telle est ma situation, que ce qui est regardé comme une récompense & un grand honneur pour d'autres, ne sert qu'à m'humilier & à m'avilir.

Enfin je le repete, le chemin des honneurs est désormais fermé pour moi à la Cour, comme il l'est dans le Parlement. La Reine a les mêmes raisons de m'éloigner de la faveur, qu'elle a eues pour me refuser la place que je demandois. Elle est prévenue contre moi, par certains gens à qui notre imprudence ou notre lâcheté laissent renouveler dans le Royaume le nom odieux de faction, & ressuscitent, pour ainsi dire, les partis dangereux des politiques & des zélez. Leur but, après avoir divisé les Catholiques, est d'élever aux honneurs les séditieux qui leur sont dévoués, de rendre suspects les gens de bien qui aiment la paix, & de les obliger à mener une vie privée. Personne n'a le pouvoir qu'ils ont à la Cour & dans les Villes; les Gouvernemens, les Lieutenances de Roi, les Charges de judicature & toutes les faveurs de la Cour se donnent à leur seule recommandation. Personne à présent, quelque soit son attachement à la Religion Catholique, n'est tranquille & en sûreté à l'abri de son innocence, & n'a part aux emplois, s'il ne prend parti. Il ne peut s'élever autrement que par la brigue des zélez.

Je sçais que Monsieur de Villeroy m'a juré plusieurs fois que ni le Pape, ni le Nonce, ni aucun de ceux dont je viens de parler, n'étoient entrez pour rien dans mon affaire: qu'il vouloit que lui & tous ceux qui ont part au Gouvernement de la Régence, fussent regardez de moi & de tous ceux qui n'avoient en vûe que le bien de l'Etat, comme des scélérats, des infâmes, & des ennemis du nom François, si l'on trouvoit que l'on eût eu le moindre égard à la recommandation d'aucun parti dans le choix des Magistrats. Cependant lorsque j'ay voulu approfondir la chose, je n'ay pu en tirer d'autre raison, ni moi-même en trouver une autre que celle que j'ay dite. Je veux bien néanmoins le croire sur l'assurance d'un tel personnage, mais ceux qui ont un intérêt public de bien penser de ces sortes de choses, ont

(1) M. de Thou se sert en cet endroit de cette expression Grecque, *ἐχθρῶν ἀδωκεν δῶρεα*.

ont de la peine à se le persuader, car on dit communément, en conséquence du refus que j'ay essuyé, & du choix de mon concurrent, qu'on travaille ouvertement à donner toute l'autorité aux zélez, & à écarter des emplois, ceux qu'on appelle politiques : que par cette raison, après la retraite de Monsieur de Harlay, & l'indigne refus dont je me plains, l'affaire des nouveaux Théologiens (1) qui avoit été suspendue en leur faveur, lorsque l'Université de Paris se porta partie contre eux, étant aujourd'hui si bien appuyée à la Cour, se poursuivoit à leur avantage : qu'on parle déjà par tout de la publication du Concile de Trente, qui sera d'un grand poids, pour établir l'autorité du Pape dans le Royaume (sur-tout pendant la minorité du Roi) & pour diminuer l'autorité royale : que c'étoit par ces souterrains que le Royaume avoit été ébranlé, & enfin renversé sous le regne de Henry III. qui, forcé d'abandonner la capitale de ses Etats, prit le parti du désespoir, à la vûe des complots de ses sujets rebelles, & périt enfin par la main d'un infâme assassin : qu'on s'étoit servi des mêmes artifices & de pareilles armes, pour attaquer Henry IV. légitime héritier de la Couronne : que ce Prince, qui a mérité le surnom de Grand, après avoir calmé les troubles de la France & s'être rendu formidable à toute l'Europe, n'avoit pû empêcher par toutes ses victoires qu'on ne l'assassinât lui-même, & qu'il ne restât encore après sa mort des gens, qui n'ont point changé de sentiment, lors même que les temps sont changés, & qui ne cessent de jeter des semences de division pour troubler le repos de l'Etat.

Vous n'ignorez pas que tout cela se dit. Si ces bruits ne sont pas sans fondement, vous comprenez que cela ne me regarde pas en particulier, mais toute la République, qui ne peut être long-temps en sûreté dans ces circonstances. Si ces bruits sont faux, comme je le souhaite, & même comme je me le persuade, cependant comme on les répand, & qu'ils trouvent créance dans l'esprit de plusieurs personnes, n'avouerez-vous pas que ceux qui ont conseillé à la Reine de me préférer un inconnu, pendant que tout le monde eût applaudi au choix qu'elle eût fait de ma personne, ont commis une grande faute ?

Le parallèle de mon concurrent avec moi, où la haine qu'on a conçue pour lui, a fait naître de funestes soupçons (2), dont l'impression est si forte dans les esprits, qu'ils n'en peuvent être effacés que par la ruine entière de l'Etat. Il est aisé de juger par-là que l'injure qu'on m'a faite est tellement liée à celle de l'Etat, qu'elles sont absolument inséparables. Du moins, si la Reine, après un traitement si indigne m'eût donné en public, ou autrement, quelques marques de bienveillance, cela m'eût consolé. Je pourrois pallier devant mes amis un affront, qu'on peint chaque jour avec des couleurs plus odieuses, j'aurois quelque espérance de dissiper les soupçons que les factieux ont donné de moi à Sa Majesté & à d'autres personnes :

(1) C'est-à-dire, des Jésuites.

(2) Nicolas de Verdun se comporte néanmoins avec beaucoup d'honneur dans sa char-

ge, & fit paroître beaucoup de fermeté. Voyez la *Vallée*.

nes: mais voyant qu'on ne m'a payé que de paroles; après une injustice de cette nature, & que rien ne flatte mes espérances, ni pour le présent ni pour l'avenir, il ne me reste plus qu'à dire adieu à la fortune, *Spes & fortuna valet, vos alias possibae ludificate animas* (1). Le seul parti que j'ai à prendre, est de mener désormais une vie privée, puisqu'on me croit inutile ou suspect par rapport aux emplois publics; & avant que la vieillesse se soit appesantie sur moi, de chercher un sûr asile dans l'étude, que j'ay quittée dans ma jeunesse, pour servir l'Etat.

Voilà mes raisons jettées sur le papier sans ordre, comme ma douleur me l'a pu permettre. Je verse mes chagrins dans le sein d'un ami tendre: examinez avec les yeux de l'amitié & de la prudence tous ces motifs. Déterminez vous-même ce que je dois faire dans la suite; car j'ay résolu de m'en rapporter plutôt à vos conseils & à ceux de mes amis, qu'à mes propres idées, afin d'avoir du moins la consolation de pouvoir dire que je n'ay rien fait, que guidé par vos lumières & par celles des personnes qui me sont attachées, s'il m'arrive d'éprouver une troisième fois l'inconstance de la fortune, qui m'a si souvent pour suivi avec tant d'opiniâtreté. Je ne veux rien entreprendre par moi-même, de peur que si je venois à échouer, on ne me crût digne de mon malheur, pour avoir ôsé m'exposer une troisième fois dans un tems si orageux. Adieu, Monsieur, soit que j'exerce mon emploi à la Cour avec vous, soit que des raisons particulières me retiennent dans ma maison, conservez-moi toujours votre amitié.

De Villebon le dernier  
jour de Mars 1611.

J. A. DE THOU.

## L E T T R E

*De Monseigneur le Cardinal de Joyeuse, à Monsieur le  
Président de Thou.*

Imprimé sur  
le Manuscrit.

**M**ON SIEUR. Ayant appris depuis mon départ de la Cour le succès de l'affaire dont nous avons souvent parlé, j'en ay le ressentiment & desplaisir pareil à l'affection que j'ay toujours eue à vostre particulier contentement, & au bien que je m'en promettois pour le public. Mais puisqu'il a plu à Dieu en disposer ainsi, ce n'est pas à vous qu'il faut apprendre comme nous devons nous conformer à sa volonté, & ne perdre point courage de servir le public; lequel connoistra toujours par vos justes & sages deportemens qu'il y a plus perdu que vous, qui avez été porté à cette affaire plus par le desir d'autrui, que par vostre propre mouvement ou intérêt.

(1) C'est-à-dire: Adieu espérance & fortune; cherchez-en d'autres à qui vous sùssiez désormais illusion.

intérêt particulier. Les exemples si fréquents de tant d'excellens person-  
nages, qui ont été exclus des charges auxquelles leurs mérites les appel-  
loient, & la façon dont ils se sont comportez en tels accidens, il les faut  
prendre de vous. C'est pourquoy je ne feray que vous assurer de la con-  
tinuation de mon affection particuliere à vous honorer & servir, n'ayant  
point voulu m'engager plus avant en mon voyage, sans vous en rafraîchir  
la mémoire, & vous témoigner le desir que j'ay de meriter la conserva-  
tion de vos bonnes grâces, auxquelles je me recommande d'aussi bon cœur  
que je prie Dieu, Monsieur, vous donner longue & heureuse vie.

A Marseille le 23  
Avril 1611.

Vostre tres affectionné Cousin  
à vous servir,  
LE CARDINAL DE JOYEUSE.

## L E T T R E

*D'Isaac Casaubon, à Jaq. Aug. de Thou.*

**M**ONSIEUR. Quoique l'attachement que j'ay pour votre personne,  
m'ait fait ressentir très-vivement l'injustice qu'on vous a faite, en  
vous refusant une dignité qui étoit dûë à vos services, & à laquelle la voix  
de tous les gens de bien vous élevoit, après néanmoins y avoir fait une mu-  
te réflexion, j'ai pensé que ce refus vous étoit très-avantageux, & que,  
comme dit un ancien, la fortune nous vouloit quelquefois plus de bien que  
nous ne nous en voulions nous-mêmes. J'avoue qu'il est fâcheux de se voir  
déchu de ses esperances, sur tout lorsqu'on ne s'est point flatté par une sot-  
te présomption, mais qu'on s'est fondé sur ses services, & sur les promes-  
ses réitérées de ceux qui ont le pouvoir de ne pas manquer de parole à un  
homme respectable par sa dignité & par son mérite personnel. Vous n'i-  
gnorez pas, Monsieur, que tel est le sort des choses humaines, que souvent  
elles tourment autrement que nous ne l'avons prévu, & que nous n'avions  
pû même le prévoir, & que nous sommes en cela les dupes de notre  
prudence & de nos vûes les plus sûres. C'est ce qui arrive tous les jours  
dans les affaires de la vie, & sur tout par rapport aux honneurs, dont les  
Courtisans, qui gouvernent ordinairement les Princes, disposent bien plus  
absolement que les Princes mêmes. Ainsi comme personne ne doit être  
étonné, sur tout aujourd'hui, de voir un goujat, un marmiton, & mé-  
me un M. (1) & un Archim. élever à une très-haute fortune, jusqu'à  
être Gouverneur de Provinces; on ne doit pas non plus être surpris que la  
porte des honneurs soit fermée aux gens de bien & aux sçavans, & que ce  
qui leur étoit dû soit accordé à des hommes indignes. Pourquoi nous plain-  
dre?

Traduite  
du Latin,  
& tirée  
du Sylloge  
Epist. II.  
Casab.  
Ed. Rot.  
1709.  
pag. 381.

(1) Il y a dans le Latin, *Lenonem, vel etiam Archilonem.*

dre? De quoi sommes-nous surpris? Nous ne sommes au monde que pour voir ces défordres, qui se renouvelleront sans cesse, & auxquels on ne pourra jamais remédier. Croyez-moi, Monsieur, supportons avec patience ce qui est inévitable; mais en même tems admirons en cela la Providence divine, comme il est juste. Quoique tout paroisse ici bas gouverné par une fortune aveugle, c'est Dieu néanmoins qui conduit tout; il a prévu tout ce qui arrive, & il l'a résolu dans sa sagesse profonde & éternelle. Nous ne devons donc pas tellement nous élever contre les pratiques pernicieuses des méchans, que nous ne nous conformions à la volonté suprême de celui qui fait tout pour le plus grand bien, & que nous n'adorions ses jugemens impénétrables. Vous, Monsieur, à qui le Ciel a donné en partage tant de rares qualités (biens incalculables que l'on ne peut vous enlever) si sans avoir égard aux intérêts de la République, vous ne faites attention qu'à vos intérêts particuliers, & au goût que vous avez pour l'étude, vous verrez, si je ne me trompe, que vous avez plus sujet de vous réjouir que de vous affliger de la conduite qu'on a tenue à votre égard. Si vous aviez été revêtu de la charge dont il s'agit, eussiez-vous eu un moment de repos & de loisir? Cette espèce de gens qui vous hait mortellement, à cause de votre piété, de votre probité, & de votre amour pour la vérité, n'auroit-elle pas fait tous ses efforts pour vous chagriner & vous tourmenter dans cette place? Vous auroient-ils laissé la liberté de faire votre charge, suivant votre conscience, eux qui ont formé le dessein, à quelque prix que ce soit, de perdre tous ceux qui s'opposent à leurs détestables projets? J'en parle même avec d'autant plus d'assurance, que j'ai lu nouvellement plusieurs de leurs livres, infectés d'une doctrine infernale. Je me rappelle avec horreur les blasphèmes que j'ai lus, blasphèmes que l'on donne dans ces Ouvrages, comme des dogmes de foi. Leur audace & leur fureur, encouragées par le succès, s'accroissent chaque jour. C'est cette doctrine impie qui nous a enlevé depuis peu un grand Roi (1). Elle a trouvé néanmoins des protecteurs dans cette même ville, où cet exécrationnable meurtre a été commis. Ceux qui gouvernent en France, condamnent pour la forme le livre du Jésuite Mariana; & cependant ils soutiennent, ils justifient, ils louent les autres gens de cette espèce, qui enseignent publiquement à être parjure, traître, rebelle, & parricide. O tems, ô mœurs! Un honnête homme peut-il souhaiter d'être à la tête d'un corps qui est forcé de souffrir & de dissimuler ces abominations? On dit que Platon avoit coutume de répondre ainsi à ceux qui lui reprochoient de ne se point mêler des affaires de la République: „ J'ai pris cette résolution, disoit-il, depuis que j'ai vu que la République se gouvernoit par des maximes que je ne puis goûter, & qui sont contraires à mes principes. „ En effet le moyen de lutter éternellement contre un torrent impétueux, en danger d'être tôt ou tard entraîné? Je vous prie, Monsieur, de vous rappeler ces maximes & ces exemples, si, comme il est arrivé à plusieurs grands

(1) Henri IV. assassiné par un misérable, à qui certains Moines avoient tourné la tête dans le confessional. Voy. le Supplément de Rigault, liv. III.

grands hommes, vous aviez entièrement renoncé au soin des affaires publiques. Mais à quoi bon tout ce que j'ai l'honneur de vous écrire ? Si ce qu'on me dit est vrai, vous n'avez été abaissé que pour être plus élevé (1), & vos affaires sont en meilleur état, que si elles eussent tourné autrement, je le souhaite, & je prie Dieu que cela soit. Depuis quatre jours j'ai reçu vos deux lettres. J'en ai envoyé une au Roi, avec une lettre de ma part, où je lui ai peint votre probité. Le Chevalier Cotton continue de travailler aux mémoires qui vous doivent être envoyez. Je ne vous mande rien aujourd'hui sur ce qui me concerne en particulier, ma femme que vous verrez, s'il plaît à Dieu, bientôt à Paris, aura l'honneur de vous en entretenir. A Londres le 21 d'Avril 1611.

## L E T T R E

*De Jaques Auguste de Thou, à Isaac Casaubon.*

MONSIEUR. J'ay reçu la vôtre du 20 du passé. Je ne sçauois vous assez remercier du conjoye & ressentiment que vous monstrez par icelle à voir ce qui me touche. Si ce refus ne regardoit que mon injure privée, & ne s'estendoit jusques au public, je n'en eusse reçu si grand déplaisir que j'ai fait. Vous me connoissez aliéné d'ambition & d'avarice, plus porté au repos qu'au travail d'une si pénible charge, joint les raisons desdites si élégamment par votre Lettre, laquelle je confesse en cette douleur publique, m'a plus apporté de consolation, que toutes les fumées & offres labiales, que nous disons vulgairement, de tous nos Courtisans. Car je ne suis homme qui me repaisse de ventueuses esperances. Si l'on me veut permettre de me retirer, & vivre privé chez moy, hors d'injures, l'on ne me sçauroit donner recompense qui me puisse tant contenter. Enfin je suis résolu de suivre celuy, qui par voyes inscrutables aux hommes, conduit les affaires des hommes, & gouverne tout l'univers. Je suis icy en ma maison, me preparant à cet honneste loisir avec tout contentement, sinon en tant que je suis privé de vostre douce & erudite compagnie, qui me fait vous supplier de toute affection de m'écrire à toutes occasions & bien au long. Car vos plus longues Lettres me sont les plus agreables. Le bon homme Monsieur le Febvre est malade avec peril. Quelle affliction à moy, en l'estat où je me retrouve maintenant, s'il plaisoit à Dieu nous l'oster, vous absent ! Je me penserois merueilleusement deslailié : mais il faut remettre le tout à la bonté & providence du tourpuissant, lequel ne deslaille jamais les siens.

J'attends ce qu'il plaira au serenissime Roy de la Grande Bretagne de m'en-

(1) Il entend sans doute cette administration des finances, qui fut donnée à M. de Thou, comme pour le dédommager.

m'envoyer, & par vostre advis feray tout ce que je pourray pour donner contentement à S. M. J'auray aussi soin de ce qui vous touche. Je crois que vostre neveu vous aura mandé que j'ay retiré les clefs, d'autant que l'on m'avoit averti de la Cour, qu'il y avoit des importuns aprez, que j'ay des tourné par ce moyen. Vous retrouverez tout en son état pristin, quand vous serez pour revenir, & devez par toutes les vostres qu'escrivez aux uns & aux autres, principalement à nos Grands de Cour, donner espérance de vostre retour, afin que reteniez par ce moyen ce qu'avez laissé icy. Commandez moy, & vous servez de moy. Ma femme vous baise les mains. J'espere que nous verrons bientôt Mademoiselle vostre femme en bonne santé. Je supplie en cet endroit nostre Seigneur, Monsieur, vous donner en santé sa grace.

De Villebon ce 7  
Mai 1611.

Vostre bien humble & très  
affectionné serviteur,  
DE THOU.

## L E T T R E

*De Monseigneur le Cardinal de Joyeuse, à Monsieur le  
Président de Thou.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. La connoissance que l'on a de vostre vertu, fera tous-jours juger avec quelle intention vous avez désiré les charges, & les moyens que vous avez tenus pour y parvenir; lesquels étant estoignez de ceux qui sont les plus pratiqués en ce siècle, on deplorera plutôt le malheur public que l'on blasmera vos desportemens, desquels il me semble que vos amis ont avecque vous autant de sujet d'estre contents que si les affaires eussent eu un bon succès, singulièrement de la resolution que vous prenez de ne vous esloigner point des affaires; lesquelles encore qu'elles soient aussi espineuses, que le repos seroit doux à une personne qui en scauroit si bien user comme vous, j'espere neantmoins que le contentement que vous recevrez de servir au public par vos travaux, mais plus encore par l'exemple de vostre intégrité & innocence, recompensera la douceur de la vie privée. Quelque resolution que vous y preniez, je vous prierai de croire que je correspondray à vostre amitié avec la même sincérité & entière affection que j'ay toujours eue à vous honorer & servir, & à mériter la conservation de vos bonnes grâces, auxquelles je me recommande d'aussi bon cœur, que je prie Dieu, Monsieur, vous donner longue & heureuse vie.

De Rome ce 24  
Juin 1611.

Vostre très affectionné  
Cousin à vous servir,  
LE CARDINAL DE JOYEUSE.  
LET.

## L E T T R E

*Ecritte par Monseigneur le Cardinal de Joyeuse à Monsieur & à Madame de Thou, quelques heures avant que de mourir.*

**M**ONSIEUR & Madame. Comme durant ma vie je n'ay rien tant chery & honoré que vous, la quittant je vous en ay voulu donner encore ce dernier tefmoignage, & vous apporter de plus parmy le desplaisir que je ſçay que vous ressentirez de mon deceds, cette particuliere consolation, que ayant pleu à Dieu m'aſſiſter de ſa divine bonté, il m'a donné le loïſir de le reconnoiſtre, & me jetter aux pieds de ſa miſericorde, pour lui confeſſer mes fautes, & luy en demander tres humble pardon. Tellement qu'ayant fait tout ce que j'ay peu penſer eſtre du bien & ſalut de mon ame, je pars de ce monde avec beaucoup de contentement, ayant receu les ſacrements de la ſaincte Eglise, & m'eſtant reſigné entierement entre les mains de Dieu, avec beaucoup d'eſperance que j'ay qu'il me recevra en ſon paradis. J'euffe bien deſiré avant que mourir d'avoir cet honneur & cette ſatisfaction de vous voir, pour vous donner & à Mademoiſelle & à Meſſieurs vos enfans la ſaincte benediſtion de N. S. Mais m'en voyant hors de moyeu, j'ay prié le R. Pere de Lingendes Recteur des Jeſuites de cette ville, entre les mains duquel j'ay remis ma conſcience, de la recevoir de voſtre part, & il m'a promis de la vous rendre de la mienne, priant Dieu qu'elle vous apporte toute ſorte de bien & de proſperité. Et bien qu'ayant la connoiſſance que j'ay de voſtre bon naturel, je ſoye aſſeuré qu'il ſoit inutile de vous recommander l'amour & la crainte de Dieu, & de vivre tousjours en la meſme amitié & bonne intelligence que vous avez fait juſques à preſent, ſi eſt-ce que j'ay penſé que vous prendriez en bonne part que je vous en conjure pour l'amour de Dieu, & pour celle que vous m'avez tousjours fait l'honneur de me tefmoigner, après quoy il me ſemble que vous ne devez rien tant avoir devant les yeux que le ſervice de leurs Maſteſtés, vous exhortant & vous ſuppliant, autant que je dois, & qu'il eſt en ma puiffance, de ne vous en departir jamais pour quelque conſideration que ce ſoit. Quant à ce qui eſt de mon Teſtament & de ma derniere diſpoſition, je vous ſupplie tres humblement de l'avoir agreable, & la mettre à exécution le pluſtoſt que vous pourrez, & outre le particulier ſoin que j'ay eu de mes ſerviteurs que vous y trouverez nommez, je deſire que vous leur faſſiez le bien de les aſſiſter de voſtre faveur, & que vous les ayez tousjours en voſtre protection. Vous voulant bien de plus recommander particulièrement les Protonotaires qui ſont

Imprimée ſur  
le Manuſcrit.



en mon service, afin que suivant les bons & agreables services qu'ils m'ont rendus, il vous plaife leur despartir ce qui est de vostre auctorité aux occasions qu'ils en auront besoing, & à tous mes autres domestiques. La particuliere affection que j'ay toujours reconnu que le Sieur d'Ortlan a portée à tous ceux de nostre maison, & principalement encore à moy, fait que je vous supplie tres volontiers de luy faire l'honneur de l'aimer & de l'avoir en vostre protection: laquelle je vous demande encore pour le Sieur de Concoelles, qui est un fort honneste gentilhomme du Vivarais, lequel ayant trouvé tousjours porté de beaucoup d'affection en mon endroit, & estant perionne qui vous peut rendre service, je vous prie de l'aimer & le proteger en ce qu'il vous en requerra. J'adjousteray encore à ces deux le seigneur Angelo Badoaro, qui est un gentilhomme Venitien, que vous avez veu Ambassadeur à Paris; lequel ayant tousjours fort aimé, je l'ay jugé digne d'estre protégé de vous en ses affaires, pour estre homme de consideration & de beaucoup de merite. Reste maintenant que je vous demande tres inflamment, comme, je fais, les derniers offices qu'on doit esperer des parens & amis qui restent en ce monde, qui est de faire prier Dieu pour le salut de mon ame; & vous disant adieu pour la derniere fois, je le supplieray qu'il vous donne, Monsieur & Madame, toute sorte de bien & de prosperité, & sa sainte grace.

D'Avignon ce 23  
D'Aoust 1615.

Vostre tres humble serviteur,  
LE CARDINAL DE JOYEUSE.



JUGE-

## J U G E M E N T

D E

JAQUES PREMIER

R O I D E

LA GRANDE-BRETAGNE,  
SUR L'HISTOIRE

D E

JAQUES AUGUSTE  
D E T H O U.

L E T T R E

*De Jaques Auguste de Thou, à Jaques premier, Roi de  
la Grande-Bretagne.*

IRE. Vous serez peut-être surpris de la hardiesse que je prens, de vous détourner de vos grandes occupations, n'ayant pas l'honneur d'être connu de votre Majesté ; mais le bruit de vos vertus, dont l'éclat est aussi vif que celui d'un soleil levant (1), l'amitié qui vous lie avec mon Roi, l'étroite alliance de l'Angleterre avec la France, votre amour pour les lettres, & pour ceux qui les cultivent, m'ont fait prendre la liberté d'approcher de votre auguste trône. J'ose me flater que vous voudrez bien recevoir avec cette bonté, que vous témoignez à tout le monde, ce fruit de mes travaux, tel qu'il est. J'ai prié M. le Comte de Beaumont, mon parent, Ambassadeur de France en votre Cour, de vouloir bien présenter

Traduite  
du Latin  
sur le  
Manuscrit.

(1) Jaques I. n'étoit sur le trône que depuis neuf mois.

senter mon livre à votre Majesté. Je ne fais pas cette démarche sans la participation du Roi mon maître, qui m'a conseillé & même ordonné de vous envoyer mon Ouvrage. Sa Majesté a ajouté, que j'aurois dû vous dédier une Histoire de cette importance, si je ne la lui avois pas dédiée à elle-même.

Votre Majesté y trouvera un grand nombre de belles actions des François & des Anglois, mais elle y en verra un plus grand nombre de mauvaises. J'y ay inséré plusieurs exemples des sages préceptes, que vous avez tracés dans votre livre d'or (1); Ouvrage qui passera à la dernière postérité. Je n'en dirai pas davantage au sujet du mien. Vous examinerez le reste avec la prudence & la pénétration que vous possédez au suprême degré. Je prie la divine bonté de conserver long-temps notre grand Monarque, & votre Majesté, pour le bonheur de la France, de la Grande-Bretagne & du monde Chrétien. Je la conjure d'inspirer à vos Majestez la volonté & le desir sincère de travailler de concert à la paix de l'Eglise, comme il lui a plu de resserrer les nœuds de votre alliance réciproque par des services mutuels, afin que vos Majestez ne paroissent pas avoir eu plus en vûe d'assurer leurs frontières par la paix, que l'augmentation de la gloire de Dieu. Daignez m'honorer, SIRE, de cette bienveillance, que vous accordez à tous ceux qui ont pour vous des sentimens d'amour & de vénération.

A Paris, le 31 Décembre 1603.

## L E T T R E

*De Christophle de Harlay, Comte de Beaumont, Ambassadeur de France en Angleterre, à Jaques Auguste de Thou.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. J'ay présenté vostre lettre, avec vostre livre au Roy, qui en a fait une telle estime en ma présence, & depuis en public en parlé si dignement, que certes vous avez occasion d'en estre fort content, & de vous consoler & fortifier par son témoignage contre l'envie & la calomnie, desquelles j'entends que vous estes assailli de beaucoup d'endroits. Il m'a promis de répondre à vostre lettre, dont le stile lui a plu extrêmement. Il a leu celle que vous faites à sa Majesté, & m'a dit que c'estoit une des belles pièces qu'il eut jamais vues en toute l'antiquité, & certes tant plus que je la lis, tant plus que je l'admire. *Magnum opus aggressus es*, aussi digne de la liberté de vostre courage, qu'indigne en est la servitude du siècle où nous sommes. Je pense que vous ferez bien pour quelque temps de surseoir à imprimer jusques à l'année xc; car je craindrois

(1) Initialement *Basilicon Doron*, c'est-à-dire, présent royal.

drois que vous ne pussiez résister aux oppositions de ceux qui ont regret de voir leurs pères notés. Ce Prince envoie dans peu de jours un gentilhomme visiter sa Majesté, sur la mort de Madame de Bar. Si je puis, je feray qu'il vous ira remercier en son nom, & vous portera de ses lettres; & sur cela après vous avoir baillé très humblement les mains, je prieray Dieu, Monsieur, qu'il vous donne en santé heureuse & longue vie.

De Londres ce 10  
Mars 1604.

Vostre très humble Neveu  
& Serviteur,  
DE HARLAY.

## L E T T R E

*De Jaques I. Roi de la Grande-Bretagne, à Jaques  
Auguste de Thou.*

**M**ONSIEUR le President. Nous vous remercions très affectueusement des lettres que nous avez écrites, & du livre que nous avez envoyé, dressé par vostre labeur; tant par l'offerte de celuy-cy, comme par le témoignage de celles-là. Vous nous faites paroître le respect & la bonne volonté que vous nous portez, lesquels nous recueillons & reconnaissons de pareille affection; & prenons en très bonne part l'exhortation que d'un cœur rond nous avez voulu faire d'embrasser & nous employer à l'union de l'Eglise, par l'éclaircissement & composition des différents qui regnent en la Religion. A quoi nous vous pouvons assurer que nous sommes & serons toujours de nostre part non seulement disposés, mais très-affectionnés, & apporterons en toute occasion à une si bonne œuvre tout ce qui dépendra de nous: n'ayans jamais, Dieu merci, esté d'humeur sectaire, ni restitué au bien de la Chrestienté, & desirerions que tous princes & potentats fussent touchés d'une mesme inclination & desir en cest endroit que nous sommes, pour acheminer & mener une œuvre si digne & importante à quelque bonne conclusion, au soulas & repos universel de la Chrestienté, & convertir unanimement nos différents contre l'ennemi commun. Pour vostre livre, bien que nous n'ayons pas eu le loisir de le reconnaître encores qu'à demi, & bien legerement, nous y avons toutesfoi assez reconnu votre suffisance, & y avons goûté du plaisir & contentement, tant pour l'amour du stile que de la matiere, ainsi que Monsieur l'Ambassadeur vous pourra témoigner, auquel nous avons ingénument déclaré sur la lecture d'iceluy, le jugement que nous en faisons: & n'y a rien qui nous ait plus contenté que de vous y reconnaître si fidele observateur de ce que vous recommandez par vos lettres, d'avoir banni de vos écrits toute partialité, qui est le vice mortel & trop frequent

*Tome X.*

Ecc

quent

Imprimée sur  
le Manuscrit.

quent de l'Histoire. Ce qui nous croissant l'envie de voir le reste & suite de ce bel œuvre de même fabrique, selon la promesse que vous faites de vous vouloir engager en cette peine, nous vous prions & sommons aussi d'adjouster & parfaire ce contentement à la curiosité de vos amis, & de croire, Monsieur le Président, que personne ne fera plus desireux, & disposé à honorer & reconnoître vos vertus & vos merites, que sera

A nostre Palais de Westminster  
le 4<sup>me</sup> Mars 1603.

Vostre affectionné  
amy, JAKES R.

## L E T T R E

*De Jaques Auguste de Thou à Guillaume Camden.*

Traduite  
du Latin  
& tirée  
du Recueil des  
lettres de  
Camden,  
donné au  
Public  
par Thomas  
Smith à  
Londres  
1691. 40.  
125. 68.

**J**E vous remercie, Monsieur, de la bonté avec laquelle vous m'avez rendu le service signalé, que je n'osois me flater que vous accorderiez à ma prière. Il m'est d'autant plus sensible que vous l'avez fait à la seule recommandation de Monsieur de l'Isle mon intime ami. En effet, méritai-je que vous interrompiez pour moi vos occupations sérieuses? Je puis donc me flater que vous avez bien voulu donner quelques momens à la lecture de mes Ouvrages, & que vous m'avez honoré de votre attention, sans me connoître. Votre politesse, & ces marques de bonté que vous m'avez données, vont me rendre importun. J'ose donc vous demander une grace, qu'il est en votre pouvoir de m'accorder; c'est de me donner des éclaircissemens sur les affaires d'Ecosse, comme vous m'en avez envoyé sur celles d'Angleterre. Je crains d'avoir bronché dans cet endroit de l'Histoire. Aidez-moi de vos lumières pour écrire, sans blesser personne, mais sans blesser aussi la vérité, ce qui s'est passé en Ecosse dans l'année 1566. car on imprime actuellement cette partie de mon Histoire. Je suis embarrassé sur ce sujet, & ce n'est pas sans raison. D'autres endroits de mon Ouvrage m'ont fait un grand nombre d'ennemis en France. Je serois fâché de m'exposer à me faire taxer d'imprudencé dans votre isle, ou qu'on pût me reprocher d'avoir donné de justes sujets de plaintes à votre Roi, qui m'a fait l'honneur de m'écrire, en m'exhortant à continuer d'exposer les faits avec la même candeur, & la même fidélité que je l'ai fait jusqu'à l'année 1566.

J'entends dire tous les jours que Buchanan a écrit avec trop de fiel & d'amertume, & que le disciple est très-irrité contre le maître (1). Cependant on ne peut, sans se couvrir de honte, passer sous silence ce qui est arrivé. Ecrivez-moi, je vous prie, ne me refusez pas un conseil aussi nécessaire que celui que je vous demande, & dont j'ai tout le besoin possible. Je vous entendrai à demi mot, sans vous expliquer trop ouvertement.

(1) Buchanan avoit été précepteur de Jacques I.

tement. Vos avis seront des ordres pour moi. Vous verrez par la dernière édition de ce qui a déjà été imprimé, que je me régle, comme je le dois, sur vos conseils.

J'avotierai que je n'ai aucune connoissance des affaires d'Irlande. Je n'ai encore vu personne qui en ait été le témoin oculaire, ou qui en ait entendu parler: vous sçavez qu'on n'a pas beaucoup écrit sur cette matiere. Je n'ai pu m'en instruire que dans *Stanibursus*, dans les cartes d'Irlande nouvellement publiées, & dans ce que vous en dites dans votre Ouvrage immortel, intitulé *Britannia*.

Je n'ai point vu d'histoire de la dernière guerre d'Irlande; je ne sçache pas même qu'on l'ait écrite; je souhaiterois que vous m'appriissiez ce que vous en sçavez, & que vous voulussiez bien m'indiquer ceux des Historiens de votre nation, qui pourroient m'instruire, sur tout au sujet du Comte de Tir-Oen, qui a fait la guerre contre l'Angleterre. Je serois ravi de connoître sa maison, son origine, son caractère, ses mœurs, & de quelles forces il étoit appuyé, pour former le dessein de se révolter contre la Reine Elisabeth; & enfin à quelles conditions cette affaire fut terminée.

Je suis bien fâché que personne n'ait écrit jusqu'à présent dans votre îlle l'Histoire de cette grande Reine. Soyez persuadé que je l'aurois déjà fait, si je m'étois senti assez de forces pour un si noble dessein, si j'en avois eu le loisir, & assez de connoissance du fond de vos affaires, & si l'on m'eût fourni de bons mémoires. Mais je crains que vous ne regardiez comme un trait de vanité, ce qui n'est qu'un effet de mon zèle. Je n'aurois osé me promettre d'acquiescer de la gloire par cet Ouvrage; je ne l'aurois que souhaité.

Que direz-vous de la familiarité avec laquelle j'en use avec vous? Mais aussi pourquoi êtes-vous si bon à mon égard? Je suis de mon côté tout à votre service. Adieu, Monsieur, je vous prie de m'aimer toujours, ce que je regarderai comme un bien particulier; & de m'en assurer souvent par vos lettres. Adieu une seconde fois.

A Paris le 10 de Fevrier 1605.

J. A. DE THOU.

## L E T T R E

*De Guillaume Camden à Jaq. Aug. de Thou.*

JE suis très-fâché, Monsieur, que votre lettre en date du 10 de Fevrier, & celle de Monsieur de l'Isle ne m'ayent été remises, je ne sçay par quel accident, que le 13 d'Avril. Ce contretemps vient fort mal à propos. Car outre que vous pouvez m'accuser de négligence dans le tems que je n'en suis point coupable; que d'ailleurs je ne souhaite rien tant

Traduite  
du Latin  
sur le  
Manuscrit.

Ecc 2

que

que de répondre à votre amitié, je pouvois vous satisfaire aisément le mois dernier, au lieu que je suis actuellement accablé d'affaires. Cependant mon zèle m'a fait trouver du temps pour vous écrire. Je ne vois pas de quelle utilité je pourrois vous être par rapport aux affaires d'Ecosse, déjà écrites. Cependant je vais faire mon possible pour vous contenter.

Il y a de grandes précautions à prendre en écrivant ce qui s'est passé en 1566. entre le Comte de Murray, Hamilton, la Reine, le Roi, & les rebelles. Il faut prendre un juste milieu, pour ne point s'égarer.

Jacque Comte de Murray, frere naturel de la Reine, & Hamilton Duc de Chatellerauld, avoient dessein de s'emparer de la Couronne. Le dernier prétendoit qu'elle lui appartenoit par droit héréditaire, du chef de son ayeule, fille de Jacque II. Roi d'Ecosse. Le Comte n'avoit pour lui que son grand courage ; il appuyoit néanmoins ses prétentions de je ne sçay quelle promesse de mariage, qu'il y avoit eu, disoit-il, entre son pere & sa mere. Il se flatoit d'ailleurs, à la faveur de la Religion Réformée, de couvrir le défaut de sa naissance, par ses grandes qualités, & par la force de ses partisans. Ces deux Seigneurs n'eussent pas été fâchés de voir mourir la Reine, à son retour de France. L'un & l'autre, pleins de ces idées ambitieuses, firent leurs efforts, pour empêcher cette Princeesse de passer à un second mariage, sur tout le Comte de Murray, dont les manœuvres dirigées par Buchanan, obligerent dans la suite la Reine à abdiquer la Couronne, & à s'exiler de sa patrie. Notre Roi appelle Buchanan *l'archisoufflet* de la rébellion. Soyez donc bien averti que cet agent du frere naturel de la Reine a fait contre elle des libelles amers & calomnieux. Ainsi ne croyez pas légèrement, sans de mûres réflexions, cet écrivain partial, sur ce qui concerne le Comte de Murray & la Reine. Vous pourrez juger par-là quelle foi vous devez ajouter au reste de son Histoire.

La Reine, jeune encore & novice dans l'art de regner, s'oublia dans la prospérité. Le Roi jeune, sans expérience, crédule, & plus léger que le vent, ne sçavoit ni prendre des mesures, ni profiter des bons avis, ni placer sa confiance. Ce fut la source de sa disgrâce dans l'esprit de la Reine. Les factieux luy dressèrent mille embûches, & le firent enfin succomber. La Reine Elisabeth demeura tranquille spectatrice de ces funestes événements. Elle plaignit même la Reine d'Ecosse ; mais elle ne fut pas aussi touchée de ses malheurs, qu'elle auroit pu l'être. Marie Stuart l'avoit blessée, en prenant le titre & les armes de Reine d'Angleterre. D'ailleurs les Catholiques Romains de notre isle avoient mis toute leur esperance en elle. Je ne vous dis qu'un mot de toutes ces choses, que les plus éclairés & les plus sages d'entre nous croient les plus conformes à la vérité : vous en jugerez vous-même.

Je suis peut-être plus en état de vous donner des lumieres sur les affaires d'Irlande : je les ai suivies d'assés près, & j'espère avec le secours du Ciel vous contenter au premier jour : en attendant, si vous n'avez pas encore conduit votre Ouvrage jusqu'en 1566. vous pourrez ajouter une ré-  
volte

volte arrivée en Irlande, & ensuite cette dernière du Comte de Tir-Oen, qui est bien plus considérable. Voilà quels en furent les commencemens, afin de remonter à la source des choses.

Vers l'an 1452. les maisons de Lancaſtre, & d'Yorck étant en guerre, Richard Duc d'Yorck, à qui la comté d'Ultonie, partie la plus ſeptentrionale de l'Irlande, appartenoit par droit héréditaire, & dont les ayeux, qui avoient pris le ſurnom de Mortmer, & de Bourg, avoient poſſédé paifiblement pendant quelques ſiècles cette Province, en tira les garniſons Angloiſes qu'il y avoit, pour fortifier ſon parti en Angleterre. Alors la maiſon d'O-Neal, qui deſcend des anciens Rois d'Ultonie, s'empara de cette Province, comme étant abandonnée, & en uſurpa la Souveraineté, ſous le nom d'O-Neal.

Conus Bacco O-Neal (1), le plus riche, & le plus accredité de cette maiſon, vint en Angleterre en 1542. prêter le ſerment de fidélité à Henri VIII. que les états d'Irlande venoient de déclarer Roi de leur iſle, auſſi-bien que ſes ſucceſſeurs; les Rois d'Angleterre n'avoient juſqu'alors porté que le titre de Seigneurs d'Irlande. Henri donna à Bacco le titre de Comte de Tir-Oen, & nommément à Mathieu ſon fils ainé, qui fut fait en même temps Baron de Dunganon, & à tous les hoirs nez, & à naître en en légitime mariage.

Le ſecond fils de Bacco nommé Jean, que les Irlandois appellent Shan, conçut un violent dépit de l'honneur, qu'on venoit d'aſſurer à Mathieu, qu'il étoit réſolu de ne point reconnoître pour ſon frere; il n'étoit, diſoit-il, que le fils d'un Forgeron de la ville de Dundalke, dont la femme avoit été maitreſſe de Conus Bacco ſon pere, ajoutant que pluſieurs ſeigneurs de la maiſon d'O-Neal ne ſouffriroient jamais que Mathieu ſuccedât à Bacco. Enfin il tua ſon frere à la chaſſe, & dreſſa des embuſches à ſon pere, que la douleur que lui cauſa la mort de ſon fils, jointe à ſon grand âge, mit bien-tôt au tombeau. Hugue, à préſent comte de Tir-Oen, fils de Mathieu, eſt celui qui s'eſt révolté contre la Reine Eliſabeth. Jean O-Neal après la mort de ſon frere & de ſon pere, s'empara de ſa ſucceſſion, ſans ſonger à ſe défaire de Hugue encore enfant, fils de ſon frere ainé: il ſe déclara publiquement O-Neal, & ſous ce titre ſe rendit maître abſolu de l'Ultonie. Il mit les ſeigneurs & les peuples dans ſon parti par des careſſes & des violences. Il tailla en pieces les Ecoſſois des iſles Hebrides (2) qui avoient fait une deſcente dans cette partie de l'Irlande pour la ravager. Ce ſuccès lui fit oublier la fidélité qu'il devoit à la Reine d'Angleterre.

Henri Sydney alors Viceroy d'Irlande demanda à Jean O-Neal, de quel droit il avoit exclu le jeune Hugue de la ſucceſſion de ſon ayeul. Il répondit que Mathieu pere de ce Hugue étoit, ou le fils d'un Forgeron,

ou

(1) C'eſt-à-dire Seigneur d'Ultonie.

(2) Ce ſont les iſles Weſternes ou occidentales de l'Ecoſſe; les anciens les appelloient iſles Hebrides.



ou tout au plus le bâtard de Bacco: Que pour lui il étoit né en légitime mariage: Que son pere n'avoit pû se donner un successeur, sans le consentement des seigneurs, & des peuples d'Ultonie: Qu'ainsi les lettres patentes de Henri VIII. scellées du grand Sceau d'Angleterre, n'avoient pû instituer Mathieu héritier de son pere: Que même elles étoient nulles par une loi des Anglois; parce que douze personnes n'avoient pas attesté avec serment qu'il étoit le véritable héritier de son pere: Que supposé même que Mathieu fût issu d'un mariage légitime, il y avoit une loi en Irlande, appelée la loi *Tanistria*, qui ordonne de préférer le plus proche parent, d'un âge mûr, à un jeune homme qui n'auroit pas vingt & un ans, & dont le pere seroit mort avant l'ayeul: Qu'enfin (& cette dernière raison devoit être suffisante) il avoit été élu O-Neal, c'est-à-dire seigneur d'Ultonie, d'un consentement unanime des peuples, & suivant toutes les regles: Que par conséquent son élection n'avoit pas besoin d'être confirmée par la Reine d'Angleterre.

Le Viceroi lui dit qu'il feroit son rapport en détail de ces raisons à la cour d'Angleterre, sur la justice de laquelle il pouvoit se reposer dans la décision de cette affaire: en attendant il l'exhorta à demeurer fidele. Jean promit tout au Viceroi: mais il donna bien-tôt des preuves de legereté. Dès qu'il eut commencé à affecter la Royauté, il se fit une garde de sept cens hommes, leva des milices, & se mit en état de pouvoir assembler mille chevaux, & quatre mille hommes d'infanterie. Fier de ces forces, il brûla & mit tout au pillage aux environs, se moqua des propositions de paix, qu'on lui fit faire, & assiégea Dundalke, où il y avoit garnison Angloise, mais il fut repoussé avec une grande perte des siens.

Le Viceroi leva des troupes pour s'opposer au Comte & fit partir le Colonel Edouard Randolphe sur un vaisseau, pour faire une descente dans l'Ultonie ulterieure, & prendre l'ennemi par derriere; ce qu'on a eu l'imprudence de négliger long-tems dans la dernière guerre contre le comte de Tir-Oen. Randolphe aiant campé à Londonderi sur les bords du Lac Foile, il empêcha par ce moyen les rebelles de continuer leurs ravages. Jean accourut avec l'élite de ses troupes, pour déloger ces nouveaux venus de leur poste. Randolphe lui livra bataille, le mit en fuite, & lui tua beaucoup de monde; mais ce brave Colonel périt en combattant. La victoire ne coûta que peu de monde aux Anglois.

Edouard de Saint Lo prit la place de Randolphe. Ce nouveau General fatigua long-tems les rebelles; mais le feu aiant pris par hazard à son camp, il consuma toutes les munitions de guerre & de bouche. Alors l'infanterie s'étant mise sur des barques avec ses bagages, la cavalerie fit une marche de quatre jours au travers des ennemis, & s'ouvrit à la pointe de l'épée un chemin jusqu'au Viceroi. Les rebelles en furent si épouvantés, qu'ils n'osèrent plus se montrer que de loin. Un grand nombre, lassé de la tyrannie & de la guerre, se soumit dans cette frayeur, de sorte que la plus grande partie de l'Ultonie rentra deslors dans le devoir. Cela n'empêcha pas le rebelle Shan de ravager les bourgs, de défoler la campagne, & d'y

excr-

exercer des cruautés inouïes: il eut même l'assurance d'aller mettre une seconde fois le siège devant Dundalke, d'où il fut obligé de se retirer, après avoir perdu un grand nombre de soldats.

Enfin se voyant presque abandonné des siens, & ses troupes se trouvant ruinées, il commença à perdre cœur, & résolut d'aller se jeter aux pieds du Viceroy, la corde au cou, pour lui demander sa grace & la vie. Mais quelques-uns des siens lui ayant conseillé de demander, avant d'en venir à ces honteuses extrémités, du secours aux Ecoffois des îles Hebrides, qui étoient alors à Clane-Boy, il alla les trouver, accompagné des principaux de son parti, & de la femme d'O-Donell qu'il avoit enlevée à son mari. Il fut bien reçu de Gilliam Busco & d'Alexandre Ogée, chefs des Ecoffois, qui lui donnerent un repas. Ils eurent une querelle à table, & les deux Ecoffois brûlant du desir de venger la mort, l'un de son pere & l'autre de ses proches, tués tous deux par Shan dans un combat, ils se jetterent sur lui & le massacrèrent avec presque toute sa suite. Cette catastrophe arriva au mois de Juin de l'année 1567. Voilà de quelle maniere la paix fut rendue à cette Province, après cinq ans de troubles.

Vous verrez, s'il est à propos de faire entrer ces faits dans votre Histoire; sinon vous connoîtrez du moins par ce morceau l'origine & la maison du Comte de Tir-Oen; il n'y a que moi qui puisse vous donner des memoires de cette rébellion, personne ne l'ayant écrite jusqu'ici. Je vous en enverrai bien-tôt les principaux faits. Soyez persuadé que personne n'est plus touché que moi de votre merite. J'ose vous prier de saluer de ma part Monsieur de l'Isle, à qui mes affaires ne me permettent pas d'écrire à présent. A Londres le 16 Avril, (vieux stile) 1605.

## L E T T R E

*De Guillaume Camden à Jaques Auguste de Thou.*

**M**ONSIEUR. On a laissé pour moi chez mon voisin, sur la fin du mois de Juin, pendant que par hasard j'étois absent, deux tomes de la premiere partie de votre Histoire. Le papier en est plus grand & plus beau que celui de l'édition, qu'on vend communément. Je les ay trouvés bien reliez, avec une adresse françoise pour moi. J'ay été surpris de ne voir aucune lettre; ce qui m'a mis dans l'incertitude d'où pouvoit me venir ce présent. J'y ay rêvé long-temps; j'ai couru chés tous les Libraires François établis à Londres, sans rien découvrir de ce que je cherchois. Ainsi j'ay jetté les yeux aussi-tôt sur vous. De quelque part que ces livres me soient venus, je vous en remercie, puisqu'ils sont de vous, & le fruit de votre esprit & de vos veilles. Il a pû se faire que les lettres qui les accompagnoient se soient perdus en chemin. Je crains qu'il n'en soit arrivé autant à celles que je vous ay écrites l'année précédente; car je n'ay reçu, Traduite  
du Latin  
sur  
le Manuscrit.

soit par la négligence, soit par l'indisposition de Monsieur Fontaines, votre lettre en date du 10 Février, que le 13 d'Avril. Je fis aussi-tôt réponse par le Courier. Je vous faisois un détail assez ample des affaires d'Ecosse & d'Irlande jusqu'en l'année 1566. Je ne sçay si ma lettre vous aura été rendue, n'ayant point reçu de vos nouvelles depuis plus d'un an. Si je la croïois perdue, & que le contenu pût vous être de quelque utilité, il seroit aisé de réparer ce petit malheur, en vous écrivant une seconde fois la même chose. Nous attendons avec impatience le reste de votre Histoire, qu'on dit achevé. Adieu, Monsieur, je vous prie de saluer Monsieur de l'Isle pour moi.

Si je ne craignois d'abuser de votre bonté, je vous prierois de faire mes complimens à Monsieur de Boissie (1), autrefois Ambassadeur de France à la Cour de la Reine Elisabeth. Je n'oublierai jamais les bontés qu'il a eues pour moi, & l'amitié dont il m'a honoré. A Londres le 1 de Juillet 1606.

## L E T T R E

*De M. de Thou, à Guillaume Camden.*

Traduite  
du Latin  
sur le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. Après avoir été long-temps sans vous écrire, je vous envoie le second tome de mon Histoire pour vous faire excuse de ma négligence, ou pour l'effacer. Je crains bien de n'avoir pas gardé par tout dans l'affaire d'Ecosse le temperament que vous m'aviez conseillé de prendre. Si j'eusse pu passer sous silence des faits, qui sont dans la bouche de tout le monde, je l'aurois fait tres-volontiers, & je ne serois pas réduit aujourd'hui à demander qu'on ne m'en sçache pas mauvais gré en Angleterre. Mais à moins de m'écarter du devoir que je m'étois prescrit, j'ay dû éviter autant la honte de dissimuler des faits, que de dire des faussetés. Je ne sçay, puisqu'on a été obligé de rapporter ces choses, comment on auroit pu les écrire autrement. Ce n'est pas être Historien, que de se fonder sur de simples soupçons, pour rejeter sur autrui la faute d'une action commise sous les yeux du Public. C'est faire servir la calomnie à la justification d'un coupable en danger. Cela seroit peut-être pardonnable au coupable même, ou à un Avocat dans une cause douteuse: car enfin tout moyen de se tirer d'affaire est permis. Mais un homme qui fait profession de dire la vérité, ne peut charger une personne d'un crime, pour en disculper une autre; la chose parle d'elle-même. Peut-on supposer, comme plusieurs le disent, que le Comte de Murray ait poussé l'ambition, jusqu'à vouloir s'emparer de la Couronne? Cette supposition est contraire à ce que m'ont assuré tous les Ecossois à qui j'ay pu m'en informer, gens dignes de foi, & plusieurs même qui haïssent ce Seigneur, à cause de la diver-

(1) Jean de Thumery Sieur de Boissie.

diversité de Religion. Ils m'ont tous dit qu'on ne pouvoit lui reprocher que son aversion pour la Religion Catholique; qu'au reste, sans ambition, sans avarice, bien éloigné de nuire à personne, il étoit vertueux, poli, libéral & de bonnes mœurs: que ceux qui se déchaînoient aujourd'hui contre sa mémoire avec tant de fureur, ne seroient pas sur le trône, s'il ne les eût pas défendus.

Mais je veux, que foulant aux pieds toutes les loix divines & humaines; il ait formé le coupable dessein dont on l'accuse. Qui pourra me dire, quels complices il avoit dans ce projet, sur quels moyens, sur quels secours il comptoit pour l'exécuter? D'abord il est constant qu'il n'y a jamais eu d'ennemis plus animés l'un contre l'autre, que le Comte de Murray & Bothwell. S'imaginera-t-on après cela que des esprits aussi aigris se soient réconciliés, pour concerter une conspiration contre le Roi, & qu'ils eussent pû compter de part & d'autre sur le secret nécessaire dans une affaire si délicate? Pourra-t-on croire que le Comte de Murray, dans les dispositions où il étoit pour Bothwell, ait pû conseiller à sa sœur, après la mort du Roi, d'épouser l'assassin de ce Prince, ou que la Reine fût assés aveugle, pour faire, à la sollicitation de son frere, un mariage qui la deshonorait, & qui étoit si dangereux pour elle? Enfin, quelles raisons auroient engagé le Comte de Murray à se retirer de lui-même en France, si sa présence eût pû lui faire espérer de profiter de ces troubles? Pourquoi, lorsqu'il eut été rappelé, s'est-il comporté dans le gouvernement de l'Etat avec tant de fidélité, pendant la minorité de son Roi? Quels motifs l'auroient engagé à mettre ce Prince, encore enfant, à couvert des entreprises des Hamiltons, s'il eût eu dessein de monter sur le trône? Car enfin il eût été moins dangereux & moins odieux de disputer la Couronne aux Hamiltons rebelles & traîtres à leur Roi, supposé qu'ils fussent venus à bout de leur dessein, que de perdre le fils de sa sœur, qui lui en avoit confié la tutelle, qu'il tenoit aussi des Etats du Royaume. Enfin, il est aisé de comprendre la cause de la conspiration formée contre le Comte de Murray par les Hamiltons, qui aspiraient à la Souveraineté. N'est-il pas évident que c'est le désespoir de réussir, tant qu'ils auroient en tête un homme si zélé pour le jeune Roi & pour le bien de l'Etat?

D'un autre côté, souvenez-vous que la Reine, avant l'assassinat du Roi, avoit avec Bothwell des liaisons, qui blessoient la bienséance. Rappelez-vous la haine qu'elle fit éclater pour ce Prince, après la mort de Riccio, & le mépris qu'elle lui témoigna; la précipitation avec laquelle la Reine, après la mort du Roi, fit déclarer Bothwell innocent d'un crime, dont il étoit chargé par la voix publique, qui ne se bornoit pas à de simples soupçons; ensuite le honteux divorce de ce Seigneur, qui répudia sa femme, qui étoit de la maison de Gordon, pour faire un mariage qui le couvroit d'infamie. En effet, peut-on s'empêcher de rire de ce rapt prétendu, ou plutôt ne pas conclure de ce que nous venons de rapporter, que Marie, Reine d'un courage élevé, n'auroit jamais consenti à cette alliance honteuse, si elle n'eût été aveuglée par la passion? Sans cela se seroit-elle

*Tom. X.*

*Fff*

*mise*

mise en peine de donner avec tant d'adresse des couleurs à cette démarche, dans les lettres qu'elle écrivit à la Cour de France à ce sujet ?

Mais ceci soit dit entre nous. Je n'ay eu dessein ni dans ma lettre, ni dans mon Ouvrage, d'accuser ou de défendre personne. Je n'ay prétendu ni offenser, ni médire. Vous verrez par la lecture de mon livre, que j'ay adouci par des termes mesurés, ce que d'autres ont écrit avec amertume. J'ay pour garants plusieurs Ecoissois, témoins oculaires des faits; ils m'ont guidé dans la foi que je devois ajouter à Buchanan. Au reste, je n'ay jamais eu dessein, & je ne l'ay point encore, de trahir la vérité en faveur de personne; ainsi je vous prie instamment, par notre amitié, de vous souvenir des raisons que je viens d'exposer, toutes les fois que l'on parlera de moi & de ma fidélité historique à la Cour d'Angleterre, & parmi vos amis. Faites entendre à tout le monde que je n'ay rapporté ces faits que par la nécessité du devoir que je me suis imposé : que d'ailleurs je suis tout dévoué à la gloire de la nation Britannique : que j'aurois souhaité de tout mon cœur pouvoir ensevelir ces faits dans l'oubli, s'ils n'eussent pas été connus de l'Europe & déjà publiés par d'autres plumes. Je vous suis obligé du fragment concernant les affaires d'Irlande. Il a trouvé sa place dans mon Histoire. Puisque vous avez eu assez de bonté, sans attendre que je vous en priasse, pour me rendre ce service, je ne ferai point difficulté de vous demander le récit détaillé de ces événemens. Ecrivez-moi, comme vous avez fait, autant que pourra vous le permettre votre *Britannia*, que nous attendons avec impatience. Adieu mon cher ami, conservez-moi votre amitié. A Paris le 31 Juillet 1606.

## L E T T R E

*De Jaq. Aug. de Thou à Henri de Saville.*

Traduite  
du Latin  
sur le Ma-  
nuscrit.

SI c'est pour la première fois, Monsieur, que j'ai l'honneur de vous écrire, ne croyez pas, je vous prie, que ce soit un effet de ma négligence, ou que je ne fasse pas de votre amitié tout le cas que je dois. Des occupations fatigantes & continuelles sont cause que je ne vous ai pas écrit plutôt. Je ne voulois pas d'ailleurs le faire, sans accompagner ma lettre d'un présent que je vous destinois. Recevez donc le second tome de mon Histoire, qui contient tout ce qui est arrivé dans notre siècle, ou plutôt dans le siècle passé, depuis l'an 1560 jusqu'à l'an 1572. Je crains qu'il n'y ait bien des choses qui déplaisent à plusieurs personnes, & sur tout à celles à qui je souhaiterois extrêmement de me rendre agréable. Vous sçavez ce qui s'est passé en Ecosse dans ce temps-là. Si votre grande Reine Elisabeth vivoit encore, on pourroit peut-être sans rien craindre, écrire sur ces affaires avec la liberté qui convient à l'Histoire. Comme cette Princesse n'est plus, votre ami appréhende beaucoup qu'on ne rende pas

pas justice à sa bonne foi. Le Lecteur doit-reconnoître que j'ai eu, par rapport à ces affaires, toute la modération & toute la retenue, que la vérité pouvoit me permettre, & que je me suis servi des expressions les plus mesurées, pour dire des choses, qui ont été dites bien plus durement par des témoins oculaires, dont le témoignage s'est trouvé très-vrai, après les recherches exactes qu'ont faites des personnes hors de tout soupçon. J'ai cru que ma conscience ne me permettoit pas de dissimuler des faits publics & authentiques, ni de justifier le crime aux dépens de l'innocence. Je ne suis pas néanmoins assez attaché à mes idées, que je ne sois disposé à réformer ce que j'ai écrit, sur l'avis de ceux à qui j'ai résolu de me fier plutôt qu'à moi-même, par rapport à ces affaires. Qu'ils m'instruisent, & qu'ils me marquent le chemin que je dois suivre. Comme ils ont reconnu jusqu'ici ma candeur & ma sincérité, ils connoîtront aussi ma modération. La bonté que vous avez d'honorer mon Ouvrage de votre approbation, comme le Comte de Beaumont me l'a fait sçavoir, m'engage à vous prier instamment de répandre, par vous-même & par vos amis, à votre Cour, & par tout ailleurs où il sera nécessaire, que je suis dans ces dispositions. (*Le reste de la Lettre est plein de lacunes, & ne forme aucun sens.*) A Paris le 7 de Juillet 1606.

## L E T T R E

*De Henri de Saville à Jaq. Aug. de Thou.*

Ceux qui connoissent la candeur avec laquelle vous écrivez, Monsieur, ne doutent pas que toutes les parties de votre Histoire ne soient écrites avec toute la modération & toute la sagesse qui conviennent. Mais vous sçavez, comme tout le monde, qu'écrire l'Histoire de son tems, c'est s'exposer à déplaire à bien des gens. J'ai déjà eu l'honneur de vous le mander au sujet du premier volume de votre Histoire : à l'égard du second, je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire de m'informer avec beaucoup d'empressement de ce que nos Seigneurs en pensoient, de peur d'aggraver un mal qu'il m'étoit impossible de guérir. Il y a des playes qu'on rouvre, pour peu qu'on y touche. Vous qui êtes prudent, vous sçavez qu'il y a des personnes délicates, auprès desquelles il faut mieux se taire sur certaines choses, que de les vouloir justifier. Soyez néanmoins persuadé, qu'autant que j'ai pu le découvrir, on n'est point ici en colère contre vous, & que vous y jouissez encore de toute la faveur que votre premier volume vous a procurée. Je ne vous parle point des personnes qui lisent votre livre sans passion, & qui n'ont aucun intérêt d'aimer ou de haïr. Tous ceux-là conviennent que notre siècle n'a produit aucun Ouvrage plus utile, mieux écrit, & où il y eût plus de vérité. Je hâterai autant qu'il me sera possible, l'édition de S. Chrysostome, Ouvrage de longue haleine, & où il y

Traduire  
du Latin  
sur le Ma-  
nuscrit.

a bien des difficultés. Il seroit néanmoins déjà fini, si vos Imprimeurs m'avoient voulu accorder leurs caractères (1), & si votre Roi ne les avoit pas refusés au nôtre, qui les lui a fait demander par son Ambassadeur. Mais je surmonterai ces difficultés, comme je pourrai. Vous apprendrez au moins bientôt, quelle est ma ressource. Je vous rends mille actions de grâces, & la postérité peut-être vous en sera très-redevable, d'avoir bien voulu ouvrir votre Bibliothèque à ceux qui vous ont demandé cette grâce pour moi, & de leur avoir procuré le MS. de S. Gregoire de Naziance, de M. de Billi.

J'ai vécu familièrement en 1581. à Breslaw avec André Dudith ; nous étions logés l'un près de l'autre, & nous mangeames presque toujours ensemble pendant six mois, en sorte que j'étois sans cesse avec lui. Je vis, j'entendis, & j'observai alors plusieurs choses ; mais je n'avois pas en ce tems-là dessein de faire passer ces choses à la postérité, ni d'en faire part à ceux qui voudroient un jour les écrire. Ainsi ce que je vous en dirai ne sera pas très-exact, étant obligé de rappeler des idées, qui n'ont jamais été fort profondément gravées dans ma mémoire. Dudith, qui est à mon gré le plus grand homme de tous ceux que j'ai connus dans le cours de mes voyages, naquit le 5 de Février 1533. en Hongrie dans la ville de Bude, ou aux environs, autant que je puis m'en souvenir. Il étoit noble du côté de son pere & de sa mere ; car si je m'en souviens bien, sa mere étoit de la maison des Sbardelati, nobles Vénitiens ; & il est certain que Dudith porta pendant quelque tems le surnom Sbardelati. Ses parens ayant été dépouillés de tous leurs biens par les Turcs, on le fit étudier dès son enfance ; & comme on le destinoit à l'état Ecclésiastique, on obtint pour lui la Prévôté des Thermes de Bude. Revêtu de ce Bénéfice, il se rendit en Italie pour y étudier ; il y fit connoissance avec Sigonius, Manuce, & Robortel, & surtout avec Jean Vincent Pinelli, & se rendit fort agréable à ces sçavans. Il s'appliqua tellement à l'étude de l'Eloquence, que, comme il me l'a dit lui-même, il transcrivit deux fois de sa main tous les Ouvrages de Cicéron. Etienne Batthory, qui fut dans la suite Roi de Pologne, se trouva avec lui à Padouë, & ce fut là qu'ils commencèrent à concevoir l'un pour l'autre un peu de haine, qui s'augmenta beaucoup dans la suite, à mesure qu'ils avancèrent en âge. Ensuite le Cardinal Poole étoit parti pour l'Angleterre, il le suivit, & demeura chez lui à Londres. Poole avoit beaucoup d'égards pour Dudith, qui dans la suite traduisit en Latin, & à son ordinaire d'un style fort élégant, la vie de ce Cardinal écrite par Priuli. Il quitta l'Angleterre, & vint à Paris, où il étudia la Langue Grecque sous le sçavant Caninius, avec quelques Gentilshommes d'Italie. Il apprit cette Langue aussi parfaitement que la Langue Latine. Dudith alla ensuite trouver l'Empereur Charles V. en Flandre. Ce Prince, qui avoit un grand jugement, le recommanda fortement à son frere Ferdinand, qui, je crois, étoit déjà désigné Empereur, & qui devoit partir pour l'Allemagne. Il posséda les bonnes grâces de Ferdinand jusqu'à la fin de ses jours, & fut son favori

&amp;c

(1) Les caractères Grecs de Paris, qui étoient très-estimés dans toute l'Europe.

& son confident. Ferdinand lui donna l'évêché de Tinne, & si je ne me trompe, il le nomma vice-Chancelier de Hongrie, Nicolas Olahus Archevêque de Strigonie & Chancelier, étant alors fort vieux. Ferdinand l'envoya ensuite au Concile de Trente, en qualité de député des Prélats & du Clergé de Hongrie. Il prononça dans le Concile quelques discours éloquens, que je crois que vous avez vus, au sujet de l'usage de la Coupe, & un autre, sur le mariage des Prêtres, qui, je crois, n'a point été publié. Car son maître lui avoit recommandé ces deux points dans ses instructions. Quant au premier, il obtint quelque chose des Peres du Concile; mais il fut refusé par rapport à l'autre. Il fut néanmoins admis dans les conférences les plus secrettes des Prélats & des Légats du Pape, & jusqu'à la fin du Concile, il fut considéré & aimé de tous ceux qui composoient cette assemblée. Il retourna ensuite à la Cour de Ferdinand qui mourut peu de temps après, & il fut fait Evêque de Cinq-Eglises. Il fut autant & même plus en faveur auprès de Maximilien, qui le chargea de plusieurs Ambassades, dont il s'acquitta avec succès. Il fut enfin envoyé en Pologne vers le Roi Sigismond-Auguste. Ce fut là, que soit par persuasion, soit par quelque autre cause, il renonça à son caractère d'Ambassadeur, & à la Religion Romaine. Il demeura en Pologne, & ce qui est étonnant, il ne perdit pas les bonnes grâces de son maître, qui continua toujours de l'aimer. Peu de tems après il épousa une Demoiselle de la suite de la Reine, & étant devenu veuf, il se maria à la sœur des Sboruski freres. Il eut des enfans de ses deux femmes.

Cependant le Pape traitant son changement d'apostasie-déclarée, & Dudith n'ayant point comparu à Rome, où il avoit été cité, il fut condamné & brûlé en effigie. Il ne contenta pas beaucoup les Réformés, comme il paroît par les lettres que Beze & lui écrivirent l'un contre l'autre, quoique Dudith ait toujours jusqu'à la fin cultivé l'amitié de Beze. Malgré les remontrances du Nonce Apostolique, Maximilien eut toujours commerce, & même des entretiens avec lui. Dudith, après avoir demeuré quelques années en Pologne, & y avoir vécu d'abord dans le grand monde, ensuite dans la solitude de Pascow, vendit ses biens, emporta ses meubles, & se retira à Breslaw, capitale de Silésie, & dépendante de la maison d'Autriche. Là il se livra entièrement aux Princes de cette maison, & vécut avec éclat (je ne sçais comment) quoiqu'il n'eût pour tout revenu que l'intérêt de plusieurs milliers d'écus d'or qu'il avoit prêté à l'Empereur Rodolphe. Dans sa retraite de Pascow, & dans son séjour à Breslaw, les Princes d'Autriche le chargerent de plusieurs négociations importantes. Il fut envoyé en qualité d'Ambassadeur, & en quelque sorte de Plénipotentiaire, vers les Etats de Pologne, dans le tems de ces deux diettes, où les Princes Autrichiens furent rejettés, & où l'on élut pour Roi Bathory & le Roi de Suède.

Il mourut à Breslaw, au commencement de l'année 1589. d'une legere attaque d'apoplexie, à l'âge de 56 ans accomplis. Ce fut un homme d'un rare merite, fameux pour son éloquence, très-habile négociateur, & ver-



se dans toutes les sciences, où peu l'égalèrent, & où personne ne le surpassa. Il possédoit parfaitement Aristote & Platon, & sçavoit très-bien la Philosophie de l'Ecole, & la Théologie. Il avoit beaucoup de goût & d'ardeur pour les Mathématiques; mais il n'y réussit pas, comme dans tout le reste. Il s'étoit d'abord fort adonné à l'astrologie judiciaire, & il me montra lui-même écrit de sa main le *Tetrabiblos* de Ptolomée, avec la paraphrase de Proclus vis-à-vis; mais ayant dans la suite connu la vanité de cette science chimérique, il la méprisa. Il y a quelques écrits de lui sur cette matière, publiez contrè les Allemans, au sujet des Comètes. Il étoit d'une haute taille, & un peu maigre; il mangeoit peu, & pendant toute sa vie il ne but jamais ni de vin ni de bière. Il étudioit nuit & jour, & l'étude fut sa seule passion: modéré sur tout le reste, il s'y livra avec excès. Personne n'eut jamais plus de candeur & de franchise. Il joignoit à la gravité une douceur & une politesse extrême, & il alloit beaucoup de simplicité à beaucoup de prudence. Il laissa en mourant une femme & des enfans de deux lits. Le dernier de mes freres fut présent à sa mort; si ce frere vivoit encore, vous auriez des informations plus amples & plus sûres au sujet de Dudith. Je vous renvoye aux sçavans Redinger & Jaques Monave de Breslaw, & au Jurisconsulte Wacker, qui est aujourd'hui fort en faveur auprès de l'Empereur Rodolphe. Je ne sçais s'ils vivent encore. Ils furent extrêmement liez avec lui jusqu'à la fin de sa vie. Je vous conseille de vous adresser à eux; vous en apprendrez bien plus de particularités, & ils vous en instruiront avec plus de certitude que je ne puis le faire. Ce que je vous mande est peu de chose, & n'est pas fort sûr. J'ajouterai que Dudith traduisit en Latin, & publia le petit traité de Denys d'Halicarnasse sur l'Histoire de Thucydide, & composa encore quelques autres Ouvrages; il ne voulut pas pour certaines raisons publier plusieurs de ses écrits.

Voilà tout ce que je puis vous mander à ce sujet. J'ai plutôt cherché à vous satisfaire qu'à me satisfaire moi-même. Car je sçais que ce que je vous écris par rapport à ce grand homme, ne répond pas à l'idée que vous en avez, & est fort au-dessous de son rare mérite. Je me flatte que vous me pardonneriez aisément, si je me suis trompé dans ce que je vous mande, & que vous m'excuseriez aussi d'avoir tant tardé à vous faire réponse. Adieu, Monsieur, comptez-moi toujours au nombre de vos partisans & de vos admirateurs. Trouvez bon, je vous prie, que je salue Monsieur Horman mon ami, qui m'a fait tenir votre lettre. A Londres le premier jour de Décembre 1697.

## L E T T R E

*De Guillaume Camden à Jaques Auguste de Thou.*

**M**ONSIEUR. Je vous demande pardon d'avoir été si long-tems sans vous écrire, car il est difficile que je puisse excuser ce long silence. J'avoue que j'ai manqué aux devoirs de l'amitié, après en avoir reçu mille marques de votre part. Blâmez-moi, malgré l'aveu que je vous fais de ma négligence. Je vous conjure, vous qui êtes Président au Parlement, je vous conjure, dis-je, suivant une ancienne formule, par vos genoux, ou par votre génie, de me pardonner en homme sage une action qui ne l'est pas. Je ne chercherai point d'excuses à ma faute, quoique j'aye eu beaucoup d'affaires, parce que j'ai eu aussi quelques momens de loisir. Je pourrois m'excuser sur une sotte timidité. Je ressemble à un homme, qui étant depuis long-tems débiteur, s'est dispensé de répondre à l'assignation, & n'a point ôté comparoître. Mais à présent que ma Chorographie de la Grande-Bretagne a paru pour la seconde fois, considérablement augmentée, & enrichie de cartes Géographiques qui lui donnent un nouveau lustre, je n'emploierai point d'autre médiateur que mon livre pour faire ma paix avec vous. Ayez donc la bonté d'accepter cet Ouvrage tel qu'il est, avec cette lettre. Je vous demande une grace pour mon livre : donnez-lui une place dans votre Bibliothèque, vous qui avez enrichi la mienne d'une Histoire écrite avec tant de sagesse. Vous jugerez avec les sçavans, qui passent aisément sur des fautes que l'envie ne sçauroit pardonner, si j'ai rempli mon projet. Je n'ai parlé que très-légèrement de l'Ecosse, que je ne connois que fort imparfaitement. D'ailleurs je n'ai pas voulu dérober ce travail au zèle & aux soins des Ecrivains du païs, sçachant par expérience qu'il falloit, pour que mon Ouvrage pût être agréable aux Ecoissois, mettre ce Royaume au-dessus de l'Angleterre, dont le climat & la fertilité l'emportent sur le climat & la fertilité de l'Ecosse, ou du moins, qu'il auroit fallu mettre ces deux Royaumes en parallèle. Ma description de l'Irlande est beaucoup plus étendue, parce qu'aucune considération ne m'a retenu par rapport à ce païs, soumis depuis long-tems à l'Angleterre, & qui d'ailleurs nous est plus connu. J'ai tiré la dernière révolte du Comte de Tir-Oen des régistres du Conseil Royal. Vous la trouverez ci-jointe. Ainsi vous aurez ce que vous souhaitez depuis si long-tems. Puissiez-vous reconnoître votre style dans ce genre d'écriture, où j'ai tâché de vous imiter, après avoir fait mon possible pour me former l'esprit & le goût par une lecture continuelle de votre Histoire.

Vous avez écrit avec toute la prudence possible les affaires d'Ecosse, & sans blesser personne. Cependant le Roi Jacques, qui hait fort Buchanan, accuse le Comte de Murray d'être la source & le premier mobile des mal-

Traduite  
du La-  
tin sur  
le Manu-  
crit.

malheurs de la Reine sa mère. On dit qu'il tient cela de ceux qui ont été dans le secret des affaires de ce temps-là. J'apprens qu'il conseille à une personne d'écrire l'histoire de cette Princesse, mais je ne crois pas qu'il la donne au public. Votre fidélité n'a pas besoin, ici de défenseurs, au contraire tout le monde admire votre candeur & votre sincérité, que la différence de Religion n'a pu altérer. La solidité de votre Ouvrage a détruit même les calomnies ridicules & les efforts injurieux de certaines gens. Continuez donc comme vous avez commencé; faites admirer à notre siècle & à la postérité votre probité & votre impartialité. Si je ne vous ai pas servi dans la seconde partie de votre Histoire, comme dans la première, le soin que vous avez eu de vous instruire à fond de nos affaires en est cause. Cependant vous corrigerez, si vous le jugez à propos, quelques fautes légères qui se sont glissées dans les noms propres de nos Anglois (1). Adieu, Monsieur, comptez toujours sur mon zèle à publier les louanges que vous méritez. A Londres le 22 de Novembre 1697.

## L E T T R E

*De Jaques Auguste de Thou à Guillaume Camden.*

Traduite  
du Latin,  
& tirée  
du Syllab.  
Epiſt.  
Camd. &  
illuſtr. vi-  
rum.  
Lond.  
pag. 97.

**V**OUS recevrez cette lettre, Monsieur, par le canal de M. Bongars, mon ami intime, dont le départ inopiné pour l'Angleterre est cause que je ne puis répondre fort au long à votre lettre du mois de Novembre dernier. Elle m'a d'ailleurs été renduë un peu tard, ce que je vous dis pour m'excuser de ne vous avoir pas écrit plutôt. Je vous rends grâces des remarques que vous m'avez envoyées sur mon Histoire. Elles me font voir que vous ne dédaignez pas d'employer du temps à la lire, vous qui avez tant d'autres occupations plus importantes. Pour ce qui regarde la pierre des Indes, je vous suis bien obligé de la bonté que vous avez de me donner des avis à ce sujet. Je prendrai toujours en bonne part ceux que vous me donnerez de cette manière. J'avois déjà observé dans le passage de Fernel, que vous m'indiquez, ce que vous avez remarqué, comme vous le pourrez voir par la troisième édition de la première partie de mon livre, publiée il y a un an, dans laquelle l'endroit dont il s'agit a été retranché. J'ai su depuis, que la lettre dont j'avois tiré cette description avoit été écrite du camp même, dans le temps que notre armée étoit campée près de Bologne, par Pepin, à la sollicitation de Fernel, alors premier Médecin du Roi; & que c'étoit un piège qu'on avoit voulu tendre à Mizalde, qui

(1) Cette lettre étoit accompagnée de diverses corrections de Camden, sur les premiers volumes de l'histoire de M. de Thou. Comme ce judicieux écrivain en a fait usage, & que ces fautes qui lui étoient échappées dans

les premières éditions de son histoire, ne font point dans l'édition sur laquelle a été faite la traduction, il m'a paru inutile de rapporter ici ces corrections.

qui dans ce temps-là composoit son Ouvrage, *de occultis naturæ miraculis*, & qui, à ce que prétendoit Fernel, adoptoit sans discernement toutes sortes de contes populaires, & les inféroit dans son Ouvrage. Cependant Mizalde ne donna pas dans le panneau; car on ne voit rien de pareil dans ses écrits.

Je viens maintenant à votre *Britannia* (1), qui est au-dessus de tous les éloges, & où l'on ne peut assez admirer l'exactitude, le jugement & la bonne foi qui y règnent. Personne ne vous a jamais surpassé en ce genre, par rapport à ces sortes de matières. J'ai fait beaucoup de progrès dans la connoissance des affaires d'Irlande, & je sens que j'en ferai encore, si jamais les derniers livres que j'ai composez paroissent au jour; mais je crains bien que l'iniquité des temps, ou plutôt des hommes, qui gouvernent aujourd'hui toute l'Europe, ne m'empêche de les publier. Plût à Dieu que vous eussiez écrit les affaires d'Angleterre, & tout ce qui regarde la Grande-Bretagne, avec la même simplicité & la même précision. Alors, à votre exemple, j'aurois, par rapport aux affaires d'Ecosse, suivi le tempéramment que bien des gens trouveront que je devois garder, & je n'aurois pas déplu à vos Puissances; ce que je voulois éviter, s'il étoit possible. Mais n'ayant point d'autre auteur sur ces matières que Buchanan, j'ai été obligé d'avoir recours à des personnes nullement prévenus en faveur de la Religion Protestante, pour m'instruire plus sûrement au sujet des troubles arrivés en ce pays-là. Je me suis abstenu de toutes sortes d'invectives. Malgré cela, je crains bien que ceux qui haïssent si fort Buchanan ne soient blessés du simple récit que j'ai fait du meurtre du Roi d'Ecosse. Les personnes puissantes doivent faire réflexion, que s'ils croyent que tout leur est permis, il est aussi permis à tout le monde de parler & d'écrire librement sur leurs discours & leurs actions. Des lettres de Lazare Schwendi & de Jean Crato, qui avoient beaucoup de crédit auprès de Maximilien II. avant été interceptées par Auguste Electeur de Saxe, & montrées à cet Empereur, qui y vit la liberté avec laquelle ces deux Seigneurs parloient de lui & de toute sa Cour; ce Prince, après avoir mûrement réfléchi sur ce qu'elles contenoient, fit cette belle réponse : *Notre siècle & nos descendans pensent & parlent sur notre compte, comme nous les faisons penser & parler par notre conduite.* C'est une pénible entreprise & un travail bien désagréable que d'écrire l'Histoire, & de vouloir y être toujours fidèle à la vérité. Les loix de l'Histoire obligent, non-seulement à ne rien dire que de vrai; mais encore à dire tout ce qui est vrai. Mais vous sçavez cela mieux que moi. Je vous remercie du présent que vous avez eu la bonté de m'envoyer. La nouvelle édition de mon Histoire est sous la presse. Elle sera augmentée de vingt-trois livres; en sorte qu'elle en contiendra quatre-vingt. Les autres quarante-trois, qui restent à faire, demandent d'autres temps & d'autres mœurs. Adieu, continuez de m'aimer & écrivez-moi, si votre loisir vous le permet. A Paris le 13 Avril 1608. (nouveau stile.)

LET-

(1) Grand Ouvrage de Camden.

## L E T T R E

*D'Isaac Casaubon, à Jaques Auguste de Thou.*

Traduite  
du Latin  
sur le Ma-  
nuscrit.

**M**ONSIEUR. J'ay communiqué au Sérénissime Roi de la Grande-Bretagne la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire dernièrement. Je souhaitois depuis long-tems. avec ardeur, que sa Majesté pût connoître dans quels sentimens vous êtes à son égard, & qu'elle scût le respect & la vénération que vous inspirent pour elle ses grandes qualitez, sa vaste littérature, & ses connoissances universelles. Bien assuré de vos dispositions à ce sujet, je n'ay pas manqué, depuis que je suis à la Cour d'Angleterre, toutes les fois que la conversation tomboit sur vous, d'assurer le Roi qu'il n'y avoit personne plus pénétré que vous d'admiration pour sa Majesté, & qui lui donnât plus volontiers les éloges qui lui sont dûs. Vous voyez par-là que rien ne pouvoit me faire un plus grand plaisir, & venir plus à propos, que votre lettre. Vous m'y donnez de nouvelles assurances de votre dévouement à sa Majesté. Vous me demandez que je l'en assure une seconde fois de votre part. Ce Prince qui aime la vérité, a été charmé de votre amour pour elle, amour dont vous donnez assez de marques dans votre lettre. La candeur, dont vous faites profession en écrivant, la docilité que vous montrez à changer & à corriger, sur des pièces plus exactes, ce que vous avez puisé dans des memoires infidèles, ont fait beaucoup de plaisir à sa Majesté. Ces sentimens sont dignes de vous, Monsieur, qui avez toujours préféré la vérité à toutes choses, dans votre conduite, & particulièrement dans votre Histoire. Le Roi, qui d'ailleurs a pour vous toute l'estime possible, est très-fâché qu'avec des intentions si droites, trompé par certaines gens, vous vous foyez écarté de la vérité, sur le compte de la Reine Marie de glorieuse mémoire, sa mere, que vous foyez entré sur cela dans un détail circonstancié, & rapporté des choses dont sa Majesté connoit toute la fausseté. Elle scait qu'elles n'ont été inventées que par des sujets rebelles, qui sont connus pour tels dans toute l'Ecosse, qui ont cherché tous les moyens de nuire à cette Princesse pendant sa vie, & qui n'ont employé leur esprit, leurs soins, leur adresse, leurs travaux, qu'à perdre cette Reine infortunée, dont le sort déplorable doit toucher tous les gens de bien. Car aussi-tôt que l'Ecosse fut déchirée par les factions, il n'est pas croyable, on ne peut même le raconter sans horreur, avec quelle fureur le parti opposé à la Reine se déchâina contre elle & contre ses partisans. Cet emportement a été jusqu'à la rage. Mais que sert d'en parler? Il y a eu des gens, dans le temps de ces troubles, qui ont poussé les choses jusqu'à se faire un devoir de Religion, de rabaisser la majesté Royale, de dépouiller une Reine de ses Etats, de déchirer sa réputation, & enfin d'attenter aux jours d'une Princesse digne d'un

d'un fort plus heureux. Le Roi, qui par la douceur de ses mœurs, mérite à juste titre le surnom de *très-bon*, raconte assez souvent plusieurs traits d'une cruauté inouïe, & des faits surprenans, arrivez dans ces tems de confusion. Je vous assure que j'en ay appris davantage, & même des choses plus frappantes, de gens très-dignes de foi, qui, malgré leur attachement à la Réforme établie en Ecosse, ne se ressouvienent qu'avec horreur des fureurs de ces factieux.

Pour peu qu'on ait lû les écrits de George Buchanan, célèbre dans la littérature, mais meilleur Poète que bon sujet, on est forcé de convenir qu'il a épousé le parti des rebelles, & qu'il a rendu de très-mauvais offices à la Reine sa maîtresse, & à la majesté Royale. Son livre seul du *Royaume d'Ecosse* découvre assez ses sentimens. Un bon citoyen, un sujet fidèle & zélé pour ses Souverains, ne peut lire cet Ouvrage sans indignation, & sans en détester l'auteur. Tous les gens de bien prétendent aujourd'hui avec raison, qu'on doit regarder comme les auteurs de tant d'attentats sur la personne de différens Princes, non-seulement les assassins mêmes, mais encore ceux dont la doctrine pernicieuse les enhardit au crime, & les rassure par l'apparence d'une fausse justice.

Après cela que peut-on penser de Buchanan, & de quelques autres auteurs Ecossois, qui décident hardiment, en termes précis, qu'il faut punir du dernier supplice, ou assassiner les Souverains légitimes, qu'ils appellent des tyrans ? Je vous avoue que je ne sçaurois rapporter ces détestables sentimens, sans frémir d'horreur. Le Roi se plaint que Buchanan ait écrit son Histoire dans ces funestes dispositions. Il ne faut qu'ouvrir son livre, pour s'en convaincre. Ainsi vous ne devez pas être surpris que sa Majesté soit fâchée que vous ayez parlé de la Reine sa mere sur la foi de cet Historien, que vous avez suivi avec trop d'exactitude, & que vous avez copié les calomnies de ce sujet ingrat. Ne croyez pas, Monsieur, que le Roi demande pour cela qu'en sa faveur vous vous écartiez le moins du monde de la vérité ; il exige de vous seulement, & il a droit de l'exiger de tout Historien, que vous ne transmettiez point à la posterité, comme des réalités, l'Ouvrage de la perfidie de quelques rebelles. Enfin, si les Princes ont fût des fautes qu'il importe peu à la posterité de connoître, je ne crois pas qu'il y ait aucune loi de l'Histoire, qui oblige un Ecrivain à les rapporter. Ce n'est point en cela que consiste l'amour de la vérité ; il n'y a dans ces sortes de traits que de la malignité, & de l'aigreur. On n'a qu'à lire Buchanan & d'autres Historiens mal-intentionnez pour la Reine, si on veut avoir un exemple éclatant de cette malignité. Mais ne peut-on écrire avec moderation sur le compte des Souverains ? Qu'y a-t-il de plus ordinaire que de dire, que c'est une suite de la condition humaine, de faire des fautes ? Les Rois & tous les Grands sont hommes comme nous ; & des hommes foibles, plus exposez que les autres à être vaincus par les passions. N'est-il pas plus juste, du moins je le pense ainsi, de les plaindre, en bons & fidèles sujets, que de prendre plaisir à les décrier, s'il leur arrive de succomber au mal

par leur propre foiblesse, ou de s'égarer par la faute de leurs favoris?

Je ne parle pas ici de ces actions, qu'un Historien est obligé en honnête homme d'écrire, & au récit desquelles la gloire de Dieu est intéressée: les rebelles d'Ecosse ont été bien éloignés de cette sage modération. Soigneux de rechercher tout ce qu'ils jugeoient propre à noircir la mémoire de leur malheureuse Reine, ils ont enlveli dans un coupable silence les actions glorieuses qui ont illustré son regne. Voit-on un seul de ces calomnieux odieux, qui fassent mention du bonheur de son gouvernement pendant quelques années, après son retour de France en Ecosse? Où sont les louanges qu'on lui a données sur ce sujet?

Le Roi, pour réfuter toutes ces faussetés injurieuses, ou plutôt pour les détruire, a jugé à propos de faire travailler à de bons mémoires de la vie de sa mere, & de vous les envoyer. Sa Majesté se flatte que vous vous ferez un plaisir de discerner le vrai d'avec le faux, le certain d'avec l'incertain, & la réalité d'avec le mensonge. Elle espere que vous suivrez ses intentions, & même elle l'exige de vous. Il y a dans cette ville un homme de condition (1) qui joint à une parfaite connoissance de l'antiquité une grande étude de l'Histoire, soit ancienne soit moderne; il s'est instruit de celle des Reines Elisabeth, & Marie, par des monumens publics, & par les lettres de ces deux Princesses: il dispose les faits, par ordre du Roi, qui, n'ayant lui-même personne au-dessus de lui dans la connoissance de l'Histoire, examine le tout avec beaucoup de soin, & pese mûrement les choses dans la balance de la vérité. Sa Majesté se prépare à vous faire tenir ces mémoires au premier jour, dans le dessein que vous substituez des faits certains aux calomnies qui vous ont été fournies par d'infidèles sujets. N'appréhendez pas d'essuyer des reproches de légèreté de la part des honnêtes gens: au contraire ce sera pour vous un honneur auprès des personnes sages & équitables, d'avoir embrassé la vérité, aussi-tôt qu'elle s'est offerte à vos yeux, & de l'avoir, pour ainsi dire, révendiquée comme votre propre bien, selon l'expression du Philosophe. Le Roi croit qu'il sera à propos, d'apprendre aux lecteurs, dans la première édition, que vous ferez de votre histoire, après avoir corrigé ce qui concerne la Reine Marie, quels mémoires vous aviez suivis d'abord, & sur quels autres vous aurez réformé cet endroit de votre Ouvrage. Vous n'attendrez pas long-temps les mémoires qu'on vous promet: ils seront entre vos mains quelques jours après les fêtes de Pâques: car le Roi presse extrêmement cette affaire, qu'il a fort à cœur. Adieu, Monsieur: je puis vous appeler avec justice le pere de l'Histoire moderne. A Londres le 24 de Février 1611.

LET.

(1) Le Chevalier Robert Cotton.

## L E T T R E

*D'Isaac Casaubon à Jacques Auguste de Thou.*

**M**ONSIEUR. Vous m'avez fait grand plaisir, & vous avez agi prudemment, en m'envoyant deux lettres: vous avez deviné juste, en pensant que j'en montrerois une au Roi. C'est pourquoi je vous demande de ne vous point faire de peine d'entreprendre ce travail; je serai toujours disposé à faire ce que vous souhaiterez de moi. Je montrerai toujours au Roi ce que j'écrirai par son ordre, car je veux & je dois lui être fidèle. J'ai été très chagrin de voir l'extrême indignation, que la seconde lecture de votre Histoire lui a causée; il n'a pû voir sans colere, que Buchanan fût par-tout votre guide. Le Roi, & tous les Ecoffois qui connoissent cet Ecrivain, assûrent que sa coupable haine pour la Reine Marie avoit une cause très-legere. Vous n'ignorez pas que son Histoire est défendue en Ecoffe; ainsi le Roi est indigné qu'un homme aussi grave que vous, & si ami de la verité, n'ait pas soupçonné la bonne foi de cet Ecrivain injuste: j'ai dit cent fois à Sa Majesté, que vous aviez consulté là-dessus plusieurs Ecoffois de toute espee: le Roi m'a répondu que ce sont tous des traitres qu'il regarde comme de vrais ennemis de sa maison.

Traduite  
du Latin sur  
le Manuscrit.

Peut-on n'être pas touché des sentimens de tendresse d'un si bon Prince pour une mere infortunée? Pour moi je puis à peine retenir mes larmes, lorsque je me représente le déplorable sort de cette grande Reine; qui succomba sous les artifices d'un petit nombre de scélérats, & qui finit sa vie sur un échaffaut. La Reine Elisabeth d'heureuse mémoire a toujours eu horreur de cette cruauté: cependant comme si des malheurs si dignes de compassion n'eussent pas dû en trouver le cœur du Roi, il y a eu des gens, qui ont eu la malice de dire à Sa Majesté, que c'étoit une chose honteuse pour elle, que votre Histoire eût été condamnée à Rome, comme contraire à la réputation de la Reine Marie, & qu'elle eût néanmoins un libre cours dans ses Etats. J'ai appris cette particularité de la bouche de Monsieur l'Evêque de Londres, qui, comme votre ami intime, a senti tout le venin de ces paroles. Il ajouta en me les rapportant: *Ces Gens de bien & ces Peres vénérables s'embarrassent bien de cela.* Vous verrez facilement ce que vous aurez à faire, à la lecture de cette lettre, que je vous écris par l'ordre du Roi, dans les termes dont il s'est servi en me parlant.

Je ne sçais quels remerciemens vous faire, Monsieur, de toutes vos bontés pour moi; ma reconnaissance est au-delà de toute expression. Je suis très-persuadé qu'il n'y a rien de si difficile que vous ne soyez disposé à faire en ma faveur. Je suis redevable à vous seul, & à Monsieur le Cardinal du Perron, qu'on n'ait point touché au peu de bien que je possède en France,

Ggg 1

&amp;c



& aux bienfaits que je tiens de la Reine. Je puis dire devant Dieu, que je partis de France dans le dessein d'y revenir deux mois après, je souhai-tois avec ardeur de connoître par moi-même la forme de l'Eglise Anglica-ne, & d'avoir quelques entretiens avec les sçavans personnages qui la gou-vernent. Je ne me repentirai jamais de cette démarche : j'ai trouvé des hommes respectables par leur doctrine, par leur piété, par leur amour pour l'union. Je passe beaucoup de tems avec eux, & je ranime par de saintes pensées mes tiédeurs, fruit de mes péchés. Je puis manifester en ces lieux mon zèle pour la vérité des premiers tems, détester en liberté la folie de ceux qui adoptent, par rapport à la Religion, ce qui est contrai-re à ce qu'ont établi les saints Peres. Je puis faire éclater ici toute l'indi-gnation que je ressens à la vûe de la tyrannie, que des furieux exercent dans l'Eglise, j'entens ceux qui depuis peu ont parlé de moi dans leurs écrits, & m'ont adroitement fait passer pour faulsaire. J'espère effacer bien-tôt, avec la grace de Dieu, cette tâche, & faire approuver à vous & à tous les gens de bien l'apologie que j'ai dessein de publier sur ce sujet. Je me flate de ne rien dire pour ma justification, qui puisse irriter la Rei-ne (1) contre moi. J'ai prié Monsieur de la Boderie, homme d'une prudence & d'une probité parfaites, d'assurer tout le monde que je suis & se-rai toujours fidèle sujet du Roi, & de la Reine. Je souhaite aussi, Mon-sieur, que vous en soyez très-persuadé.

Puisque la Reine me permet de rester un an ou deux en Angleterre, je serois ravi d'avoir mes livres & mes recueils, pour ne pas perdre mon temps. J'ai chargé mon ami Chabané de vous demander conseil là-dessus, & d'a-gir en conséquence. Il seroit peut-être plus à propos d'attendre le retour de ma femme, qui souhaite d'arranger une fois mes affaires, suivant l'avis de mes amis, & sur tout par vos conseils. Que la divine bonté vous conserve en santé, avec Madame la Présidente & Messieurs vos enfans. Adieu.  
A Londres le 24 Fevrier 1611.

## L E T T R E

*De Jaq. Aug. de Thou, à Isaac Casaubon.*

Impri-mée sur  
le Manu-scrit.

**M**ONSIEUR. J'ai receu la vostre du 24 du passé. Vous m'avez aisément persuadé de faire le contenu en icelle au contentement de S. M. car j'y estois fort disposé. Il ne doit s'esmouvoir, si n'ayant autre Histoire de ces tristes & miserables accidens, qui en personnes si illustres ne peuvent estre tenus secrets & cachés, que celle de celuy dont il se tient si grièvement offensé; & les autres n'en ayant parlé que consulement, sans expliquer les causes particulieres, j'ay suivy celuy qui les avoit plus particu-larisées: en quoy, s'il luy plaist y prendre de près garde, il trouvera que j'ay

(1) Marie de Medicis Reine de France.

j'ay beaucoup, & tant que j'ay pû, adoucy les choses, & remis à la foy de celuy duquel je les empruntois, les plus grièves. Je suis aussi bien aise que vous vous foyez souvenu de lui représenter, qu'en la grandeur terrible de ces accidens, me trouvant perplex, j'ay communiqué & pris le conseil d'aucuns Ecoffois anciens, qui s'estoient trouvez en ces entrefaites, mesmement des Catholiques, estimant leur foy en ce subject moins suspecte.

S. M. peut cognoistre par cela, quelle religion, & moderation j'ay apporté à cette partie d'Histoire, ayant tousjours craint & appréhendé qu'elle ne s'en sentit offensée. Mais puisque Dieu a voulu qu'elle ait pris le conseil que m'escrivez, qui est de m'envoyer de meilleures & plus certaines instructions de ces choses, que celles que j'ay suivy, les ayant receues, il cognoistra que n'ayant eu autre but en tout mon travail, que d'escire les choses au vray & sans haine ny grace, sifost que cette verité que j'ay par tout cherchée, me sera représentée, je l'embrasseray, & laisseray le faux & incertain pour le vray & l'assuré. Mon Histoire a esté exposée au public du commencement, non tant comme un œuvre du tout achevé, ains pour recevoir en un si grand œuvre les jugemens de plusieurs; & suivant iceux corriger, augmenter, changer, remettre ce qui s'y trouveroit avoir de defect par omission ou mauvaise information des choses. De cela pouvez-vous asseurer S. M. & qu'il n'y a personne aujourd'hui qui favorisât plus sa gloire, & tout ce qui luy touche, que moy; comme je desire luy tesmoigner en toutes les occasions, qu'il peut attendre d'un bon François, & amateur de la verité, & de son nom. Je suis son tres humble & tres obeissant serviteur.

Je supplie en cet endroit nostre Seigneur, Monsieur, vous donner en parfaite santé sa grace.

Le 22 Mars  
1611.

Vostre tres humble & tres  
affectionné serviteur,  
DE THOU.

## L E T T R E

*De Jaq. Aug. de Thou, à Isaac Casanbon.*

**M**ONSIEUR. J'ay receu le 13 du present les Memoires que m'avez Imprimée sur le Manuscrit. envoyé de la part du serenissime Roy de la Grande-Bretagne. J'eusse desiré les avoir pû avoir, lorsque premierement je me mis à escire les choses de LXVII & LXVIII: mais estant destitué de toutes autres Histoires, hormis celle qui les a escrit avec tant d'aigreur, tout ce que je pûs, ce fust de les adoucir le plus que je pouvois, n'ayant autre conduicte nantmoins en cela, que la mesme Histoire. Vous estes tesmoin combien j'ay sué & d'esprit & de corps sur ce subject, prévoyant ce qui en est arrivé.

vé. Je vous en ay parlé souvent, & vous ay dict comme je m'estois travaillé de sçavoir la verité des choses par les E스코is Catholiques, qui à cause de la Religion estoient icy réfugiés. Je ne pouvois faire autre chose. J'ay souvent désiré que tout cela se pût passer par le silence, mais les morts des Grands & les changemens qui en arrivent aux Estats, ne permettent que si grandes choses passent par la loy de l'oubliance.

Je prendray le loisir de revoir ce que j'ay escrit, & l'accommoder autant que je pourray, suivant les Memoires. Mais j'ay besoin de ce qui s'est passé depuis l'an LXXII, jusques où vont les Memoires que m'avez envoyé: au moins jusques à la mort indigne mais genereuse de la Reine Marie, & la mort aussi du Comte de Morton. Car entre ce temps sont arrivées plusieurs choses en E스코, qui peuvent servir à ce que l'on desire de moy; en quoy je n'omettray rien de ce qu'on peut attendre d'un homme de bien, & qui n'a recherché en tout ce grand travail que la gloire de la verité. C'est pourquoy je vous prie de faire que le surplus me soit envoyé le plus tost que faire se pourra. Car les affaires sont enchainées, & faut voir la suite sur un mesme aspect, pour en faire plus assuré & certain jugement. Quand j'auray le tout, je sçauray bien faire mon profit des particularitez, pour sans soupçon de faveur faire paroistre la verité telle que l'on desire. Cela s'entend mieux par ceux qui ont le jugement expérimenté de telles affaires, qu'il ne se peut exprimer par Lettres.

Continuez moy toujours en vostre bonne souvenance, & me faites souvent part de vos nouvelles. Tout ce qui vous touche m'est cher, & me touche de plus prez qu'à aucun de cette Cour. Je croy que vous le croyez aussi; mais j'aime mieux que le connoissiez par les effets que par les paroles. En cet endroit je supplie nostre Seigneur, Monsieur, vous donner en santé sa grace.

De Paris ce 17  
Juin 1611.

Vostre bien humble & tres  
affectionné serviteur,  
DE THOU.

## L E T T R E

*D'Isaac Casaubon, à Jaq. Aug. de Thou.*

Traduite  
du Latin,  
& tirée  
du Sylloge  
Epist. II.  
Casaub.  
Rom. pag.  
427.

LE Roi a appris avec beaucoup de joye, que vous aviez reçu les Memoires qu'il vous a envoyez. Il m'a commandé de nouveau de vous assurer que ce qui est contenu dans ces Memoires, est la verité pure. Sa Majesté compte vous faire tenir le reste au premier jour. A Londres le 11 de Juillet 1611. (vieux stile.)

LET-

## L E T T R E

*D'Isaac Casaubon, à Jaq. Aug. de Thou.*

**M**ONSIEUR. Je ne faisois que d'achever la lettre ci-incluse, quand on vint m'avertir que le Roi vous envoyoit la seconde partie de l'Histoire, à laquelle on a travaillé depuis peu. Je n'ai pu la lire; mais je suis bien sûr que le Roi, qui est aussi habile que personne dans cette matiere, a tout lû, tout examiné, & tout corrigé. Ainsi, s'il peut y avoir quelque certitude dans les choses humaines, vous avez un guide que vous pouvez suivre, sans craindre de vous égarer. Le Roi souhaite que vous revoyez votre Histoire, & que vous y réformiez ce qui a besoin d'être changé. Au reste S. M. qui aime la vérité par-dessus tout, ne demande point que vous l'alteriez le moins du monde, en sa considération. Mais aussi a-t-elle droit d'exiger que vous vous en rapportiez plutôt à elle qu'à des sujets rebelles, en ce qui concerne les troubles de ses Etats. Vous obligerez beaucoup Sa Majesté de l'informer par mon canal de ce que vous aurez dessein de faire. Conservez-vous en bonne santé avec Madame la Présidente, & Mesieurs vos enfans, & honorez-moi toujours de votre amitié.

Traduite  
du Latin  
sur le Manuscrit.

A Londres le 31  
Decembre 1611.

Vostre tres humble  
serviteur,  
Is: CASAUBON.

## L E T T R E

*D'Isaac Casaubon, à Jaq. Aug. de Thou.*

**V**OUS avez, Monsieur, le second tome des Memoires du Chevalier Cotton. Le Roi compte que vous y trouverez de bonnes choses pour votre Histoire. Il m'a chargé de vous prier de sa part, de vous fier absolument à ces Mémoires, qu'il a lûs, examinés, & jugés dignes de foi. Vous aurez donc la bonté d'en tirer, suivant la juste demande de Sa Majesté, tout ce qui pourra contribuer à la fidélité & à l'augmentation de votre Histoire. A Londres le premier jour de l'année 1612. (vieux style.)

Traduite  
du Latin,  
&c tirée  
du Syllabe  
N<sup>o</sup> 11. 12.  
Casab.  
Ret. pag.  
496.

## L E T T R E

*D'Isaac Casaubon, à Jaq. Aug. de Thou.*

Traduite  
du Latin,  
& tirée  
du Syllab.  
Epiſt.  
If. Ca-  
ſaub. Rot.  
P. 455.

**M**ONSIEUR. Lorsque je pense, comme je fais ſouvent, à toutes les bontés que vous avez eues, & que vous avez encore tous les jours pour moi, je reconnois mon insuffisance, & je sens bien que je ne puis vous exprimer, ſelon mes deſirs, toute la reconnoiſſance de tant de bien-faits. N'eſt-ce pas vous qui m'avez fait connoître dans le monde? Chaque jour eſt marqué par de nouvelles obligations. J'étois inconnu à Geneve, ville peu propre à ſe faire un nom. Vous avez le premier penſé à me faire venir en France, afin que ma réputation qui ne commençoit, pour ainſi dire, qu'à éclore, pût s'accroître ſous un ciel plus favorable. Vous n'eûtes pas plutôt communiqué votre deſſein à Philippe Canaye, à qui j'ai de grandes obligations, qu'il n'oublia rien pour me faire venir en France. J'étois content de mon ſort, en me voyant établi dans un aſſez bel endroit de ma patrie; mais vous ne vous en êtes pas tenu là. Vous m'avez encore voulu faire briller ſur le plus beau théâtre du monde. Que dirai-je de plus? Vous n'avez pas diſcontinué vos bons offices, que vous ne m'avez fait paſſer de Montpellier à Paris, par le moyen de Monſieur de Vic. Vous avez fait pour moi ce qui ne me ſeroit jamais tombé dans la penſée. Vous m'avez mis dans les bonnes grâces d'un grand Roi. Je ſuis donc venu ſous les auſpices de Sa Maieſté, & je me ſuis mis avec ma famille ſous votre protection. Depuis ce tems-là votre bourse m'a toujours été ouverte. Vous m'avez obligé, & j'ai toujours reſſenti les effets de votre bonté pour moi. Cette généroſité eſt digne d'un homme tel que vous. Mais que vous paroifiez prendre mes intérêts avec plus de chaleur en mon abſence, que lorsque j'avois le bonheur de vivre dans le même lieu que vous, cela eſt encore plus grand.

Je ne vous rappellerai point ici les bontés que vous avez eues preſque tous les jours pour ma famille, & pour moi, après mon départ. Mais puis-je ſans rougir penſer au bon office que vous m'avez rendu, en faiſant reſſouvenir de moi Monſieur le Chancelier, & en ménageant mes intérêts? Eſt-il poſſible qu'un homme de votre rang & de votre dignité veuille bien s'embarraſſer de mes affaires, & ne dédaigne pas de prendre ſoin de ma fortune? Mon devoir m'obligeoit à écrire à Monſieur le Chancelier & à le prier de ſe ſouvenir de moi. Je n'ai fait ni l'un ni l'autre: je n'en ai pas même eu la penſée; ce qui eſt une groſſièreté de ma part. Mais, Monſieur, vous avez bien voulu ſuppléer à ce que j'ai manqué de faire. Vous avez ſollicité pour moi une penſion, que vous ne demanderiez pas pour vous-même. Je jouirai donc cette année des liberalités du Roi, qui répareront le malheur de mes affaires. A Londres le premier de Mars 1612. (nouveau ſtile.)

LET.

## L E T T R E

*D'Isaac Casaubon à Jaques Auguste de Thou.*

**M**ONSIEUR. Le Roi m'ordonna ces jours passés de le venir trouver pour me faire sçavoir ce qu'on lui avoit mandé de Paris. L'Anglois (1), qui depuis peu vous a remis les dix livres des Memoires du Chevalier Cotton, a écrit aussi-tôt une lettre à ce Chevalier, où il lui mande ce qui suit : que vous n'avez résolu de donner une nouvelle édition corrigée de votre Histoire, que dans je ne sçais combien d'années, parce qu'il y avoit encore un grand nombre d'exemplaires des premières éditions dans le magasin de votre Libraire : que d'ailleurs vous trouviez dans les Memoires que le Roi vous avoit envoyez, bien des choses qui vous paroissent suspectes : qu'il y avoit un Ecoissois, nommé Colville, qui les révoquoit en doute pour la plupart, & que vous aviez beaucoup de foi en cet Ecoissois : que si le Roi vouloit absolument que vous réformassiez ce que vous aviez écrit, & que vous suivissiez les Memoires du Chevalier Cotton, vous demandiez que sa Majesté vous l'ordonnât expressément par un écrit signé de sa main. Cet Anglois ajoutoit, que l'on ne pouvoit vous persuader que le Comte de Murray, dont il est si fort parlé dans les affaires d'Ecosse, ne fût pas un homme sage & vertueux, & un sujet fidèle, tel que vous l'avez dépeint.

Traduite  
du Latin  
sur  
le Manuscrit.

Le Roi, après m'avoir fait part de ces choses qu'on lui avoit mandées, ajouta qu'il étoit bien surpris que vous eussiez ainsi changé de sentiment : qu'il avoit fait composer les Memoires qui vous avoient été envoyez, parce que vous aviez paru le souhaiter, & disposé à corriger les fautes que vous aviez faites, lorsqu'on vous auroit instruit de la vérité des faits. Sa Majesté me dit alors de me souvenir que je l'avois assuré, soit en mon nom, soit de votre part, que telles étoient vos dispositions. Elle est surtout étonnée que vous donniez plus de créance à un petit nombre de sujets rebelles, à des traîtres pros crits & expatriez, que vous n'avez d'égard à son témoignage & à celui de tout le Royaume d'Ecosse. Je ne veux, pour fuivit-elle, qu'on donne pour vrai, que ce qui est tenu pour certain & incontestable par tous les Ecoissois, gens de bien & fidèles sujets. Le Roi ajouta qu'il n'avoit pas d'abord condamné le Livre de Buchanan & autres pareils Ouvrages, mais que dans sa jeunesse, lorsqu'il avoit environ quatorze ou quinze ans, le Livre avoit été condamné, comme attentatoire à la Majesté Royale, par un acte du Parlement d'Ecosse. Qu'au surplus, ni l'Histoire de Buchanan, ni les autres Livres de cette espece n'avoient

(1) Le Sieur Jean Pory. On verra dans la suite comment il se justifia dans une lettre écrite au Chevalier Cotton.

voient point été imprimez en Ecosse. A l'égard de la foi que vous aviez au témoignage de Colville & d'autres gens de cette espece, ennemis déclarez de la Reine sa mere, sa Majesté me dit qu'elle en étoit indignée, & qu'elle regardoit comme une injure atroce faite à elle-même, qu'un homme de votre caractère, qui faisoit profession d'aimer la vérité, prit un parti si peu raisonnable. Le jugement que le Roi porte de Murray & de son caractère n'est point fondé sur de vains bruits populaires, ou sur de frivoles conjectures, mais sur des faits dont il connoît mieux la vérité que qui que ce soit. Il ne dit qu'il avoit examiné tous les actes publics avec tout le soin possible, & qu'il n'avoit rien négligé pour découvrir la vérité. Enfin sa Majesté m'ordonna de vous mander ce qu'elle me faisoit l'honneur de me dire, & de vous déclarer que si vous étiez résolu de ne point tenir la parole que vous lui aviez donnée, & de lui refuser ce qu'elle exigeoit de vous avec tant de justice, elle feroit publier elle-même l'histoire véritable de ce qui s'étoit passé en ce tems-là en Ecosse, & qu'en vengeant l'honneur de sa mere, elle vous demanderoit publiquement raison de l'affront que vous lui aviez fait à elle-même: qu'elle ne prendroit néanmoins ce parti qu'à l'extrémité & malgré elle, ayant de l'amitié pour vous, & estimant beaucoup vos vertus. En effet, plusieurs personnes l'ont entendu souvent faire votre éloge.

Pour moi, je n'ai pas manqué de protester à sa Majesté que cet Anglois, dont il tenoit la lettre en me parlant, m'étoit suspect, & que je ne pouvois ajouter foi à ce qu'il disoit: que j'aimois mieux m'en tenir à ce que m'avoit assuré un homme de votre caractère, dont je connoissois la probité & la sagesse: que cet Anglois pouvoit n'avoir pas compris votre pensée, ou qu'il avoit mal interprété vos paroles: que peut-être il lui en étoit échappé mal-à-propos quelqu'une, qui avoit été causée que vous l'aviez un peu mal reçu; qu'il se pouvoit faire que cette tracasserie vint de-là.

Enfin je suppliai sa Majesté de vouloir bien, avant de changer à votre égard, vous permettre, après que vous auriez reçu la lettre que j'allois vous écrire à ce sujet, d'exposer la vérité de ce qui s'étoit passé entre vous & l'Anglois, & le détail de ce que vous lui aviez dit: que j'étois sûr, & que je pouvois en assurer sa Majesté, que vous lui donneriez une pleine & entiere satisfaction: qu'à l'égard des exemplaires des autres éditions qui restoient chez votre Libraire, & qui retardoient la nouvelle édition, c'étoit un léger obstacle, parce qu'en publiant votre Ouvrage, vous ne songiez ni à semer, ni à recueillir: que c'étoit l'affaire du Libraire & non la vôtre, & que le gain ou la perte ne concernoit que lui seul: qu'au reste, on ne le pouvoit contraindre avec justice de se faire tort à lui-même. Le Roi goûta ma réponse & parut satisfait de ces raisons. Sa Majesté attend avec impatience ce que vous répondrez. Comme je suis persuadé que vous ne répondrez rien que de raisonnable, je ne doute point aussi que ce Prince, qui est très-équitable, ne soit content de ce que vous écrirez. Je vous prie de ne pas tarder à le faire, dès que vous en aurez le loisir, & de man-

• mander incessamment dans quelles dispositions vous êtes. Adieu, Monsieur, je suis, &c. A Londres le 27 de Février 1612.

## L E T T R E

*De Jaq. Aug. de Thou, à Isaac Casaubon.*

**M**ON SIEUR. J'ay receu celle que m'avez escript du xxvii. du passé. L'Anglois mentionné en la vostre n'a pas fait entendre de bonne foy, soit faute d'intelligence, ou autrement, au Seigneur Cotton ce que je luy ay dit. Car s'il l'eust fait, le sérénissime Roy de la Grande-Bretagne n'eust eu subiect de vous dire ce qu'il vous a chargé de m'escrire. Car cet Anglois m'estant venu trouver, aprez plusieurs propos que nous eusmes ensemble fort familièrement, la conclusion fust, car je ne me souviens bonnement du surplus, que pour le desir extremes que j'avois de faire que sa Majesté fust contente de moy, je le priois de faire entendre au Seigneur Cotton, que l'on m'eust fait un singulier plaisir de me prescrire nommément ce que l'on vouloit estre osté, changé & adjousté sur ce subiect en mon Histoire: non que j'aye desiré ou exigé, comme vous m'escrivez qu'il a fait entendre, que de cela me fust escript ny commandé par sa Majesté, à quoy je n'ay jamais pensé; ains seulement j'ay desiré parmi les occupations que j'ay, qui ne me permettent de vaquer maintenant à ceste estude comme autrefois, que je fusse en cela soulagé & instruit de façon, que je ne peusse tomber derechef en l'inconvenient où je me vois maintenant précipité contre ma volonté. Car vous m'estes témoin, comme j'ay toujours dès le commencement craint qu'en ce passage je ne peusse satisfaire à mon desir au contentement de sa Majesté; & n'y a chose qui m'ait tant travaillé dans l'esprit en toute mon Histoire que ce seul point.

Quant à ce que vous m'escrivez touchant l'Edition future, cela a esté aussi peu fidellement rapporté que le reste. Car comme il me demanda si je faisois réimprimer mon Histoire, je luy respondis que le Libraire à qui j'avois baillé le privilege, à mon jugement ne se laisseroit persuader de la réimprimer si-tost, & qu'il y auroit assez de loisir entre cy & là de faire la correction & mutation que l'on desiroit. Quant à ce que je luy dis de Colville, ce n'estoit en intention qu'il le fust entendre par delà; & ne fust autre chose, que desiréux de sçavoir d'un homme, qui ne devoit vraysemblablement favoriser la memoire du Comte de Murray, à cause de la haine de la Religion, s'il estoit soubçonné en Ecosse d'avoir participé au parricide, je le priay de me dire ce qu'il en sçavoit, & je crois que dehors je vous le dis. Cela ne méritoit d'estre rescrit à sa Majesté. Enfin, je suis en la mesme volonté que j'ay toujours esté, de faire tout ce que je pourray pour le contentement de sa Majesté, & pour le mieux faire, j'ay desiré, non seulement d'estre fourni de Memoires par ledit Seigneur Cotton,

Hhh 3

mais

Imprimée sur  
le Manuscrit.



mais aussy, afin de n'y retourner à deux fois, que l'on me prescrivit particulièrement & fort distinctement comme l'on vouloit que le tout fust écrit. Car il y a grand interest, comme vous sçavez, en quels termes, en quel ordre, & avec quel jugement on écrit. Il m'est besoin en cela d'estre conduit & aidé. C'est ce que j'ay dit & redit à l'Anglois, lequel ne l'a ou bien entendu ou fidèlement rapporté.

Cela me fait vous prier de remonstrer au sérénissime Roy de la Grande-Bretagne, que quand sa Majesté me voudra faire entendre quelque chose de sa part, ou qu'elle voudra sçavoir quelque chose de moy, qu'elle se serve de vous, & adjousté plustost foy à ce qui luy sera dit par vous, qu'à tout autre rapport qui luy pourra estre fait. Voilà ce que je vous peus répondre sur ce subject, bien fâché que ma bonne volonté aist esté si mal interpretée & reccuë par sa Majesté, que sur tous les Princes de Chrétienté j'honore & affectionne comme je dois, luy ayant voué tout le service qu'il peut attendre d'un homme de bien. En cet endroit je supplieray très-humblement nostre Seigneur, Monsieur, vous donner en santé sa grace.

De Paris en haste  
ce 15 Mars 1612.

Vostre bien humble & très  
affectionné serviteur,

DE THOU.

## L E T T R E

*De Jaq. Aug. de Thou, à Isaac Casanbon.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. Je vous fais ce mot en haste. Vous pourrez faire voir la Lettre que je vous écris; elle servira pour vous désager de vostre parole. Je n'ay jamais pensé ny dit ce que l'on a fait entendre, sinon en la façon portée par icelle. Cela me rendra plus caute de ne m'ouvrir dores-en-avant si franchement, principalement à personnes inconnus. S'il avoit envie d'écrire ce qu'il croit que je luy ay dit, il me devoit montrer sa lettre devant que l'envoyer, afin que je visse s'il avoit bien pris mon sens: mais il l'a rapporté comme s'il eust eu intention me venant voir, de capter mes paroles pour me calomnier. Mais que peut attendre autre chose un François d'un Anglois? J'écris à vous. Pensez-y bien avant que de vous engager davantage. Toutes choses sont encore entières pour vous par deçà. J'y pense & veille tant que je puis. Vous m'en remerciez trop, je ne me peus en cela contenter. Aussi tout ce que j'y sens ne peut arriver ni égaler à vostre mérite. Aimez-moy, & me conservez toujours en vos bonnes grâces.

J'ay receu avec la vostre une Lettre de M. de Gourdon. Je n'ay eu loisir de luy répondre: je vous supplie de me tenir excusé envers luy. Je feray

feray voir le lieu du Concile de Florence qu'il desire, & à la premiere occasion donneray ordre qu'il soit en cela satisfait.

Votre travail sur les Annales est fort attendu, & sera tres bien receu. Mais je ne sçay si vous le pourrez si tost avancer, comme votre nepveu m'a dit que vous esperez. L'œuvre croistra en le ramassant de vos Memoires. *De peregrinatione Eliensi cum eris otium.* Ne vous pourroit-il point prendre envie pour premices de ce grand œuvre, d'achever ce que vous aviez commencé pour la cause des Vénitiens? Vous y penserez.

Comme je pensois vous écrire plus au long, l'on m'est venu avertir que le paquet se fermoit, dans lequel la présente se trouvera enclose. Notre Seigneur soit avec vous. De Paris ce 16 Mars 1612.

## L E T T R E

*De Jean Pory au Chevalier Cotton. (1)*

**M**ONSIEUR. Il me seroit également mal-séant & inutile de faire des reproches à une personne de votre merite, au sujet d'une affaire qui est présentement sans remede: cependant j'ai grande raison de déplorer mon sort, en ce que les Lettres particulieres que je vous ai écrites ont donné occasion à un Prince aussi grand & aussi gracieux que notre haut & puissant Souverain, de s'irriter contre ce Monsieur à qui j'étois chargé de remettre une partie de l'Histoire de la Reine Elisabeth. Et ce qui m'afflige le plus, c'est d'avoir été surpris par les plaintes de M. de Thou, qui m'ont été faites par la bouche de Mylord Ambassadeur, avant que d'avoir sçu de vous, soit par Lettres ou autrement, si vous aviez communiqué quelque chose du contenu de mes Lettres à sa Majesté, ou non, & comment cela avoit été reçu.

Traduite  
sur l'Original  
Anglois, qui  
est dans  
la biblio-  
thèque  
Cottonien-  
ne.

On blâme dans ces Lettres deux choses, qu'on croit avoir donné lieu à l'indignation de sa Majesté. La première, c'est que j'ai dit purement & simplement, que M. de Thou n'étoit pas porté à faire réimprimer son Histoire d'un an, & que, par conséquent, il n'insérerait point jusqu'à ce temps-là celle de sa Majesté. La cause de ce délai, (qui justifiera en quelque maniere M. de Thou) je la marquai, si ma memoire ne me trompe pas, dans une de mes Lettres, disant qu'elle venoit de la répugnance qu'avoit l'Imprimeur à faire une nouvelle édition, avant qu'il se fût défat de celle dont il étoit encore chargé. La seconde chose dont on me blâme, c'est d'avoir assuré que M. de Thou ne vouloit inserer que les passages que sa Majesté lui ordonneroit précisément d'insérer. Pour me disculper, il faut que je vous dise que ce Monsieur, autant que j'ai pu le comprendre, ne jugeant pas à propos d'insérer le corps entier de cette Histoire d'Angleterre dans la sienne, souhaitoit que sa Majesté lui fit sçavoir quelles clau-

(1) On a employé la traduction de l'Editeur Anglois de l'Histoire de M. de Thou.

ses ou passages elle vouloit particulièrement qu'il inferât *totidem verbis*, & qu'il se conformeroit absolument au bon plaisir de sa Majesté.

Voilà ce que j'avois à dire sur la double censure qu'on fait de mes Lettres. Pour ce qui est du corps & de la substance de ces Lettres, je proteste, comme je suis Chrétien, qu'autant que mon foible jugement & ma fragile memoire a pû me conduire, j'y ai dit très sincèrement la vérité. J'avoue que je ne ressemble pas tellement aux Prophetes & aux Apôtres inspirés d'en haut, que je n'aye pû mal comprendre, ou inconsidérément mal rapporter quelque expression dont il s'est servi, ou quelque circonstance qu'il a marquée, (car nous parlions une Langue dans laquelle il écrit d'une manière qui lui a acquis un applaudissement universel, mais qu'il ne parle pas avec tant de clarté & de promptitude;) cependant je ne saurois m'empêcher d'être surpris qu'en rendant compte d'une affaire pour laquelle j'avois tant d'égards, j'aye tellement dégénéré de l'opinion qu'on a eue de moi, que de n'avoir pas été capable de rapporter fidèlement une chose qui m'a été si souvent répétée. Et si le zele & l'affection loyale que je dois avoir pour le succès des très-justes & nobles desirs de sa Majesté, a dû m'obliger ou non de faire savoir, aussi bien que j'ai pû, la certitude de ce qui pouvoit les avancer ou les retarder, c'est ce que je laisse au jugement de tout honnête homme.

Cependant il me seroit fort mal de contester avec une personne de la qualité & de la sagesse du Président de Thou. S'il dit que je me suis trompé, il doit être, sans doute, le meilleur interprète de sa pensée; & il conviendra en toute humilité de lui demander pardon. Ce desastre me cause d'autant plus de douleur, que j'étois fort éloigné de croire que vous voulussiez informer sa Majesté d'aucun rapport desobligeant, qui pouvoit se trouver dans aucune de mes Lettres particulieres, mais plutôt, comme je vous en avois prié instantment, que vous vous fonderiez sur ce que M. de Thou écriroit à M. Casaubon. Eh bien! puisque le passé ne se peut rappeller, souffrez que je vous demande une grace, laquelle après toutes les peines que j'ai prises, je crois avoir droit de demander; c'est d'avoir la bonté de m'écrire ce que vous pensez de cette affaire, & par-là vous m'encouragerez à continuer de vous rendre tous les bons offices dont je suis capable, & à toujours être votre, &c.

## L E T T R E

*D'Isaac Casaubon, à Jaq. Aug. de Thou.*

Traduite  
du Latin,  
& tirée  
du Sylloge  
Epist. lſ.

J'AI reçu, Monsieur, deux de vos lettres à la fois. Le Roi en a lû une, & me l'a fait rendre. Depuis j'ai eu souvent l'honneur de voir sa Majesté, & de m'entretenir long-tems avec elle. Ce bon Prince s'étoit si fort éclairci sur la lecture des livres, que Vorstius vient de publier, que

la

la conversation n'a roulé que sur ce sujet. Le Roi a jugé à propos de faire imprimer la lettre écrite au Cardinal du Perron, après l'obligation, où ce dernier s'est trouvé de donner la sienne au public. Sa Majesté, ayant vu un libelle infame de Pelletier, m'a chargé de traiter ce misérable, comme il le mérite. Ainsi j'ai mis une Préface à la tête de cette lettre. A Londres le 19 d'Avril 1612. (nouveau stile.)

Casaub.  
édit. Rot.  
p. 461.

## L E T T R E

*De Jaq. Aug. de Thou, à Isaac Casaubon.*

**M**ON SIEUR. J'ay reçu la vostre du 18 du passé, ensemble ce qui estoit enclos. Vous avez traité ce maraut comme il meritoit, bien qu'il fust indigne de recevoir ces coups de baston de vostre main. C'est ce que je lui envie. Au surplus il a ce qui luy faut.

Imprimée sur  
le Manuscrit.

J'attendois sur la lettre que je vous ay écrite, quelque réponse de S. M. qui adoucît les rigoureuses paroles que m'aviez fait entendre de sa part. Elle devoit être mieux informée de la vérité, devant que s'agrir de telle façon contre un homme de bien & plein de candeur, par son témoignage mesme. Le sujet que m'écrivez luy occupant l'esprit, j'attendray en patience sur ce sa réponse: cependant je vous prie que cela n'empêche que je n'aye le reste des Memoires que poursuit Monsieur Cotton. Je me suis grandement aidé de ce qu'il m'a ja envoyé, & desiré fort avoir le surplus. Je luy baise les mains de toute affection.

M. Justel vous monstrera quelques mauvais Vers que j'ay fait. *Si quis tamen hoc quoque, si quis captus amore leges.* Je les fais pour me divertir, car je vois bien souvent des choses que je ne voudrois voir. J'attendois aussi réponse de vous sur ce que je vous avois écrit par le commandement de M. le Chancelier. Je vous prie d'y penser, & me faire réponse telle que je luy puisse monstrer, car il m'en presse tous les jours.

Ce qui s'est passé pour le regard du D. Riez, desplait icy à beaucoup de gens de bien comme vous. Il y a des considérations du temps, qui nous font souvent écarter du grand chemin. Quant à moy, je vivray toujours à l'ancienne Gauloise, & garderay la liberté que j'ay apprise de mon pere, nonobstant toutes les calomnies & charitez de Cour, contre lesquelles je me suis endurci, me consolant, & contentant en ma conscience. Au reste, je suis très aisé de ce que m'écrivez, que vous estes tel en Angleterre que vous estiez en France, & que vous gardiez la mesme moderation en vos dits & écrits que par le passé, bien que l'on craigne icy, & non sans sujet, qu'à la longue, & insensiblement vous engagiez contre vostre vœu à la volonté d'autrui, sur quoy je vous prie de considérer le lieu où vous estes, & les changemens qui peuvent arriver,

*Tome X.*

l ii

&

& pour ce de penser tousjours à l'avenir, & ne vous priver par vos actions présentes, de la retraite & seureté future.

Vous me ferez, s'il vous plaist, réponse sur ces points, & cependant je supplieray de tout mon cœur nostre Seigneur, Monsieur, vous donner en santé sa grace. Ma femme vous baise, & à Mademoiselle vostre femme les mains.

De Paris ce 8  
May 1612.

Vostre bien humble & très  
affectionné serviteur,

DE THOU.

## L E T T R E

*D'Isaac Casaubon à Jaques Auguste de Thou.*

Traduite  
du Latin,  
& tirée  
du Syllog.  
*Epist. II.*  
*Cas. edit.*  
*Roi. p.*  
465.

**J**E vous mandois dans ma dernière lettre que le Roi, après la lecture de celle où vous marquez que vous vouliez le satisfaire, avoit été si fort frappé d'un certain livre nouveau de Vorstius, qu'il n'avoit cessé de m'en parler pendant plusieurs jours. Enfin il m'a ordonné de vous assurer que votre lettre lui avoit fait tout le plaisir possible, & qu'il étoit très-content de vous. Il est fâché qu'on lui ait donné occasion de soupçonner votre extrême intégrité, & votre zèle pour sa gloire. Il dit qu'il comprend parfaitement que l'Anglois, qui est la cause de ces soupçons, a écouté vos paroles, sans prendre votre pensée. Sa Majesté vous exhorte à continuer dans ces bonnes intentions à son égard. Ce n'est pas qu'elle croye qu'il soit nécessaire de vous en prier; mais elle veut vous montrer par-là que rien ne lui fait plus de plaisir, que les sentimens que vous avez pour elle. Personne n'a mieux connu vos solides vertus, par la lecture de votre Ouvrage, que ce grand Prince. Personne aussi ne vous estime davantage. A Londres le 3 de Mai 1612. (nouveau stile.)

## L E T T R E

*De Jaq. Aug. de Thou à Isaac Casaubon.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. J'ay à respondre à deux de vos Lettres du 3 & du 15 de ce mois, par lesquelles je connois, & avec indicible contentement, que le Roi de la Grande-Bretagne a esté mieux informé par vous de mon intention droite & affection très humble à son service, prenant de bonne part mes raisons, qu'il n'avoit été par l'Anglois, mauvais interprete  
de

de mes paroles. Dont je vous remercie de toute affection, & vous supplie me conserver tousjours en ses bonnes graces, & faire que le reste de la sérénissime Royné Elisabeth me soit envoyé: car ce que j'en ay ne vient que jusques à l'an LXXXII. du siècle passé.

Au surplus, je loué vostre entreprise (1), m'assurant que vous garderez la moderation que vous m'escrivez, & que vous ne donnerez subjeét à aucun de se plaindre de vous, sinon à ceux qui approuvent en eux la doctrine que tous les bons doivent détester, duquel nombre il y en a parmi nous plus qui font bonne mine, qu'il ne seroit à desirer. Mais il faut remettre cela à la bonté de Dieu, qui sçaura bien en son temps arracher le masque à tous ces hypocrites. Cependant il se faut armer de patience, & adorer en silence les imperscrutables jugemens de Dieu, avec certaine croyance que tout ce qui luy plaist ordonner de nous, est justement ordonné pour sa gloire & nostre salut.

Vous aurez depuis la vostre escrite, receu Lettres de vostre fils, qui vous auront mis hors de la peine que vous donnoit sa négligence. Il m'a assuré vous avoir escrit à toutes les occasions. J'ay fait la mesme plainte à vostre neveu, lequel doit avoir receu le premier quartier de vostre pension. J'aurai soin pour le reste.

Je passe à vostre seconde, que je ne receus que devant hier, par laquelle vous me confirmez que le Roi de la Grande-Bretagne a eu agréable ce que luy avez dit de ma part. Je crois que M. de Bouillon m'aura rendu le mesme office envers S. M. Je l'en avois supplié devant que j'eusse receu les vostres. Au surplus, je vous peux assurer que M. le Chancelier me parle souvent de vous, & m'a chargé encore depuis peu de vous faire entendre que la Royné vous doit rappeler à cet Automne prochain. Vous vous souviendrez, s'il vous plaist, de ce que je vous escrivis par ma premiere, faisant mention de ce qu'il m'avoit dit sur ce subjeét. Je vous prie à vostre loisir m'y faire réponse plus particuliere, & telle que je la luy puisse monstrer. Car il me presse souvent de vous en rescrire.

Au reste, j'ay regret à la peine en laquelle vous vous trouvez pour n'avoir vos Livres. Je pensois qu'eussiez desiré les plus necessaires, & ceux desquels vous ne vous pouviez passer, n'ayant beoing par delà de ceux qu'y pouviez recouvrer. Il faut trouver moyen de suppléer à ce défaut. S'il est beoing, nous vous enverrons ceux qu'avez laissez icy. Mais je crois qu'il sera plus à propos de surseoir encore, principalement maintenant que l'on vous veut rappeler. Car l'on a creu jusques icy qu'estiez disposé à retourner, quand vous en recevriez commandement de S. M. & je l'ay ainsi dit par tout: & si sur ce point vous retirez vos Livres, il est à craindre que cela soit interpreté autrement que vous ne devez desirer. Escrivez moy de façon que j'aye quelque chose que je puisse monstrer à celuy qui me demande de vos nouvelles si souvent. Ma femme vous baise les mains, &

(1) *Animadversiones in Annales Baronii.*

à Mademoiselle vostre femme ; & je supplie très humblement nostre Seigneur, Monsieur, vous donner en tant la grace.

De Paris ce 27  
May 1612.

Vostre bien humble & très  
affectionné serviteur,  
DE THOU.

## L E T T R E

*D'Isaac Casaubon, à Jaques Auguste de Thou.*

Traduite  
du Latin,  
& tirée  
du Syllabe  
Epist. 15.  
Conf. edit.  
Ret. P.  
470.

**J**E crois, Monsieur, que vous avez reçu une partie de l'Histoire qui vous avoit été promise. Le Roi l'a fait écrire sur du grand papier, & vous l'a envoyée par M. de Vitri, avec une lettre de ma part. Faites-nous sçavoir, je vous prie, si vous avez reçu ce Manuscrit en bon état. Le soin que sa Majesté a pris de faire composer un Ouvrage si considérable, au sujet de votre Histoire, peut vous faire comprendre le cas qu'elle en fait. Toutes vos lettres me font connoître votre dévouement à ce Prince. Sçachez que vos sentimens à son égard lui sont très-agréables. J'ai été surpris de la résolution qu'on a prise en France de m'y faire revenir. Si on ne m'y rappelle, que pour que j'y sois sous la puissance de certaines personnes mal intentionnées, aucun de mes amis ne me conseillera de quitter un país où je suis si honoré, pour me remettre entre leurs mains. A Londres le 20 de Juin 1612.

## L E T T R E

*De Jaq. Aug. de Thou, à Isaac Casaubon.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. J'ay receu la vostre du 23 du présent, comme vous comptez au lieu où vous estes. Les précédentes ont esté perduës : ce que je vous écris, afin que s'il y avoit quelque chose particuliere qu'il fust nécessaire pour vous ou pour moy que je sceusse, vous m'en fassiez une recharge.

Je suis bien aise que le Roy de la Grande-Bretagne soit esclaircy de ce dont l'Insulaire l'avoit mal informé. Vous m'en avez ja donné assurance par celles que m'avez escrit cy-devant ; & M. de Bouillon me l'a ainsi confirmé. Je desire avoir le reste des Memoires de M. Cotton, pour pouvoir satisfaire à la volonté de S. M. Je vous prie de l'en solliciter, & sçavoir de luy le contenu en un Memoire que le Sieur Justel vous doit avoir donné de ma part.

Au

Au surplus, j'ay fait entendre à M. le Chancelier le surplus porté par la vostre, par extrait, n'estimant qu'il dût voir le total. Il avoit ja oui parler de vostre travail sur les Annales, & me dit qu'il eust désiré que ne vous fussiez engagé si avant. Je me souviens dès le commencement que me fîtes entendre en cela vostre dessein, je vous escrivis que si l'œuvre de foy recommandable se pouvoit publier sans y mettre vostre nom, mieux en seroit pour vous, & même pour le public, pour plusieurs respects, desquels la deduction seroit longue. Il m'ajouta que cela n'empêcheroit que ne fussiez toujours bien venu, & qu'il doutoit que cette entreprise ne vous retint plus long tems par delà qu'il ne voudroit. Je le verray souvent, & suivant ce que m'escrivez, je l'entretiendray en la bonne volonté qu'il vous porte. Cependant nous laisserons couler cette année, & gagnerons la prochaine. Aimez moi, & me conservez en vostre bonne souvenance, & quand vous pourrez, escrivez moy. Ma femme & moy vous baisons les mains, & supplions très humblement nostre Seigneur, Monsieur, vous donner en santé sa grace, & à Mademoiselle vostre femme.

De Fontainebleau  
ce 20 Juin 1612.

Vostre bien humble & très  
affectionné serviteur,  
DE THOU.

## L E T T R E

*D'Isaac Casaubon, à Jaq. Aug. de Thou.*

J'E vous ai mandé, Monsieur, que le Chevalier Cotton étoit occupé à composer son Histoire. Sa Majesté m'a dit dernièrement qu'il étoit à Londres; je l'ai été trouver, pour obéir à vos ordres. Il m'a répondu qu'il s'appliquoit entièrement à achever l'Histoire qu'il avoit commencée. Il la compose en Anglois; & Camden la traduit en Latin. A Londres le premier de Juillet 1612.

Traduite  
du Latin,  
& tirée  
du Sylloge  
Epist. Ca-  
saub. p.  
474.

## L E T T R E

*De Guillaume Camden à Jaq. Aug. de Thou.*

J'AI appris avec beaucoup de joye, par votre lettre à Monsieur Carew notre ami commun, que vous pensez encore à la posterité, & à lui laisser un monument; c'est-à-dire, que vous continuez votre Histoire, & que vous avez résolu de la conduire jusqu'au jour qui termina la vie de Henri IV. votre Roi. Quelques-uns m'avoient dit, qu'élevé aux



plus grands emplois de la République, & d'ailleurs dégoûté d'écrire, non par la censure de Rome, mais par la haine de certaines gens qui ne peuvent souffrir la vérité, vous aviez abandonné le dessein de continuer votre Ouvrage. C'est aussi ce qui a été cause que j'ai différé à vous écrire. Mais comme vous marquez dans votre lettre, que plusieurs vous excitent à achever votre Histoire, mais que peu vous communiquent leurs lumières, & vous découvrent vos fautes, vous me pardonnerez si l'amour que j'ai pour vous & pour la vérité, m'engage à vous faire voir quelques petites méprises (1), en matière de Chorographie, où vous a-fait tomber celui que vous avez pris pour guide, ou qui sont peut-être échappées à votre Imprimeur.

(a) Ed. de Londres, Liv. LXX, tom. III, p. 762. Au lieu de *Siuna* (a), mettez *Sene* ou *Seni*, ou plutôt *Shanoni*. Car ceux du pays disent *Shanon*.

(b) Ibid. Au lieu de *Juxta Limbricum* (b), corrigez, *infra Limiricum*. Car la rivière se décharge dans la mer à environ soixante milles au-dessous de Limerik.

(c) Ed. de Londres, Liv. LXXVIII, tom. III, p. 700. Au lieu de *100 miliaribus in longitudinem* (c), corrigez *300 in longitudinem*.

Au lieu de *Raudanicorum montium*, mettez *Brendanicorum*. Car c'est ainsi qu'il y a dans les exemplaires MS. de Giraldi, à moins que vous ne vouliez retrancher de votre description tout ce qui est depuis ces montagnes, jusqu'au Cap de la Colombe, la position de ces lieux n'étant pas fort connue, ainsi que le pays qui s'étend depuis Dublin, jusqu'aux collines de S. Patrice, & qui est au-dedans des terres, & non le long de la mer. C'est à vous de voir si vous ne ferez pas mieux de vous contenter de mesurer cette île, comme tout le monde fait, en lui donnant 300 milles de longueur, & 150 de largeur. Neuf *Suffragans*, corrigez, douze *Evêchez*. *Langenia*, lisez, *Lagenia*. 10 Comtez, corrigez, 7 Comtez. Au lieu d'*Armacane*, mettez, *Armache*. *Connachtia ad occasum metropolis Teutmonia*, corrigez, *Connachtia ad occasum; in ea metropolis Thuama*. La Teutmonie est un territoire, & non une ville archiepiscopale. *In Umbilio sive Media, Leberi sive Cilari & Drogea siti sunt*, corrigez, *Midia, quæ & Media dicta, in medio sita est. In ea Laberus antiquæ memoriæ, bodie Kill-lair, ut creditur, in ipso insule umbilico, & Trimmæ*.

(d) Ed. de Londres, Liv. LXX, tom. III, p. 762. *Juxta Limricum excensione facta* (d), corrigez, *ad Shanoni osium in Kirria*. *Ibid.* effacez, *Scoto*. Ce Jacques Giraldin étoit Irlandois de la maison de Desmond. Il y a encore quelques autres fautes, qui regardent les noms propres, & qui viennent sans doute de la négligence des Imprimeurs. On pourra les corriger sur les Mémoires de M. le Chevalier Cotton, qui vous furent destinés un an après la première édition de votre Ouvrage, & qui, comme je l'apprens avec plaisir, vous ont été remis. Car j'avois ouï dire que vous n'aviez reçu auparavant que quelques extraits, qu'on en avoit faits par l'ordre du Roi, au sujet des affaires d'Ecosse. Vous pouvez me croire,

(1) M. de Thou a profité de ces corrections plus dans l'édition de Londres que nous avons de Camden. Les mêmes fautes ne se trouvent suivie pour notre traduction.

croire. En l'année 1596. je commençai l'Ouvrage, à la persuasion de Cecil Burghley Trésorier d'Angleterre, qui voulut bien m'ouvrir ses armoires: & quoique tout fût rangé par années, il y avoit néanmoins beaucoup de confusion; ce qui concernoit le Fisc, & autres choses pareilles, étoit mêlé avec ce qui regardoit l'Histoire. J'en tirai néanmoins beaucoup de choses. J'eus recours aussi à mes porte-feuilles, où il y avoit beaucoup d'observations, non seulement par rapport aux antiquités, que j'ai toujours beaucoup aimées, mais encore par rapport aux affaires modernes. J'ai recueilli tout ce que j'avois vu & entendu. J'ai ramassé de côté & d'autre tous les Edits. J'ai parcouru les actes des Parlemens, & j'ai appris beaucoup de choses de la bouche de ceux qui étoient à la tête des affaires, ou qui y avoient eu part. J'ai tiré beaucoup plus de lumières encore de la Bibliothèque de M. Cotton, qui a sçu recueillir avec beaucoup de soin, & à grands frais, les monumens de l'antiquité & de l'Histoire, les actes originaux des Ambassadeurs, leurs instructions, leurs lettres, & autres choses pareilles. Muni de tous ces secours, j'ai commencé à écrire les Annales du regne d'Elisabeth, que j'avois résolu de faire imprimer en Allemagne, sans nom d'auteur, & de vous dédier, afin que vous en pussiez tirer ce qui vous conviendrait. Dans le tems que je composois cet Ouvrage, & avant que je l'eusse achevé, le Comte de Northampton vint me trouver, pour me prier de le donner au Chevalier Cotton, qui le communiqueroit au Roi, qui souhaitoit que Monsieur Cotton le lût. J'obéis; je remis au Chevalier tout ce que j'avois écrit, sans l'avoir relû ni corrigé, & je le lui abandonnai, pour en faire ce qu'il lui plairoit. Il ne pouvoit être mieux qu'entre les mains d'un homme, qui m'avoit fourni tant de matériaux, sur-tout par rapport aux affaires d'Ecosse. Je ne songe plus maintenant à acquérir de là gloire. Après avoir travaillé toute ma vie, aujourd'hui que je suis sexagénaire, je veux penser à mon salut, & jouir de ma vie passée. J'ai acquis de l'expérience, & je connois les mœurs de ce siècle; mais non aussi-bien que vous. Je me souviens de ce qu'a dit votre Ecrivain d'Auvergne, & vous avez éprouvé la vérité de cette sentence. Commencer une Histoire, c'est exciter l'envie; la continuer, c'est avoir bien de la peine; la finir, c'est se faire bien des ennemis. Au reste, j'aurois voulu avoir mis la dernière main à cet Ouvrage, avant que vous l'eussiez reçu. Dans un exemplaire que je vis dernièrement, je trouvai beaucoup de mutilations & de défauts, & certains mots effacés par l'audace du Copiste. Le Roi vous a fait sçavoir l'usage auquel ces Mémoires sont destinés. Je sçais que vous ne les insérerez pas entièrement dans votre Histoire, & vous en omettez une grande partie, qui n'intéresse que ceux de notre país. En quelque lieu que l'Ouvrage voye le jour, je fais pour eux le vœu que les parens fassent autrefois pour leurs enfans qu'ils exposoient: je souhaite qu'ils vivent. Mais je vous dis ceci en secret. Adieu, Monsieur, je suis, &c. A Westminster le 10 d'Août 1612.

LET.

## L E T T R E

*De George Carew à Jaq. Aug. de Thou.*

Traduite  
du La-  
tin sur  
le Manu-  
crit.

**M**ONSIEUR. Vous m'avez témoigné que vous désiriez sçavoir, si Monsieur Wotton, ci-devant Ambassadeur d'Angleterre auprès de la République de Venise, auroit quelques mémoires singuliers sur le differend qui s'éleva dans le temps de son Ambassade entre le Pape & cette République, & s'il voudroit vous les communiquer. Vous m'avez demandé en même temps des mémoires sur les affaires de Dannemarck & de Suède, & c'est pour être plus en état de vous rendre un compte exact sur ces deux articles, que j'ai différé si long-temps à faire réponse à la lettre obligeante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Quoique je me sois donné bien des mouvemens, j'ai eu assez de peine à joindre M. Wotton, mais enfin j'en suis venu à bout. J'ai appris de lui, qu'il avoit rassemblé beaucoup de choses concernant la querelle du Pape & des Vénitiens; il est occupé, à ce qu'il me dit, à mettre tout cela en ordre, dans le dessein de le faire imprimer & de le donner au public sous son nom. Il doit incessamment vous écrire sur ce sujet. A l'égard de ce qui regarde le Dannemarck & la Suède, je n'y ai eu aucune part; je n'ai même pris aucun intérêt aux affaires de ces deux Royaumes, depuis l'Ambassade dans laquelle j'ai été employé sous le regne d'Elisabeth d'heureuse mémoire, en l'année 1598. Je vous ai laissé entre les mains, dans le temps de mon séjour à Paris, un Journal de tout ce qui s'est passé dans cette année-là entre Sigismond Roi de Pologne & Charles son oncle. En cas que vous l'ayez égaré, je vous en ferai tenir, si vous le jugez à propos, une nouvelle copie. Ceux qui depuis ce temps-là, ont été chargés des affaires du Roi mon maître dans ces Pais-là, sont des Ecoissois, avec lesquels je n'ai, pour ainsi dire, aucune liaison. J'ai reçu la nouvelle édition de votre Histoire que vous m'avez envoyée. Je vous en fais mille remerciemens. Je vous demande en grace de vouloir bien m'envoyer avec la même bonté tout ce que vous ferez paroître dans la suite. Vous me trouverez de mon côté toujours prêt à exécuter avec plaisir & avec tout le zèle possible les ordres dont vous me chargerez. Je prie Dieu qu'il vous comble de prospérités, & qu'il couronne vos vertus. A Londres le 3. Octobre 1612.

LET-

## L E T T R E

*D'Isaac Casaubon, à Jaq. Aug. de Thou.*

**M**ONSIEUR. J'ai été pour voir Monsieur Camden, qui demeure à une lieue de chez moi, & je ne l'ai point trouvé. Je ne doute point que Monsieur Cotton, qui a lû votre lettre, n'ait conféré avec lui sur tout ce qui vous regarde. Il m'a dit plusieurs fois, & je me souviens de vous l'avoir mandé, que si vous lui vouliez bien faire l'honneur de lui écrire, & de vous ouvrir à lui, il seroit enforte de vous donner des marques réelles de son estime. Je vous conseille donc de lui écrire. C'est un homme vertueux, sincere & vraiment noble. Monsieur Camden fera sans doute tout ce qui dépendra de lui, car il fait grand cas de vous. J'ai été chez Monsieur Wotton pour lui porter moi-même la lettre que vous m'avez fait tenir pour lui. Il demeure aussi loin que Monsieur Cotton. J'ai perdu ma peine, & je ne l'ai point trouvé, quoique j'aie été deux fois le chercher. J'ai donc pris le parti de lui écrire, pour le prier de me donner une heure, parce que je souhaitois avoir un entretien avec lui. J'attens sa réponse depuis plusieurs jours : mais pour vous dire la vérité, je n'en attends rien. Je ne puis comprendre les manières des Anglois. Tous ceux que je connoissois avant de venir en ce pays-ci, ne me connoissent plus, je suis pour eux étranger & barbare. Aucun ne me dit un mot, & si je veux leur parler, ils ne m'honorent pas d'une syllabe, je n'y entends rien. Ce Monsieur Henri Wotton, homme très-sçavant, a vécu avec moi à Genève il y a vingt ans ; & depuis ce temps-là nous avons entretenu un commerce de lettres. Etant tous deux venus à Londres, lui de Venise, & moi de France, il a cessé de me connoître, il n'a fait aucune réponse à ma lettre, & je ne sçais s'il en fera. Je ne négligerai rien, pour exécuter les ordres dont vous m'avez chargé. A Londres le 9. de Novembre (nouveau stile) 1612. P. S. Monsieur Wotton m'a écrit. Voici les paroles de sa lettre. *J'ay lû ce que m'a écrit Monsieur le Président de Thou. Ce qui m'empêche de lui accorder ce qu'il me demande, est que nous avons l'un & l'autre le même dessein.*

Traduite  
du Latin,  
& tirée  
du *Sylloge*  
*Epist. Jf.*  
*Casaub.*  
*edit. Rot.*  
p. 506.

## L E T T R E

*De Jaq. Aug. de Thou, à Isaac Casaubon.*

**M**ONSIEUR. J'ai reçu la vostre du 9 du passé, par laquelle vous faites réponse à trois de mes précédentes. Je vous remercie de l'office

*Tom. X.*

*Kkk*

Imprimée sur  
le Manuscrit.  
cix.

fiée que m'avez rendu envers M. Cotton. Ce que je desire de luy, est qu'il luy plaist m'envoyer le reste qu'il a fait de la continuation de l'Histoire de la feuë Royne Elisabeth; car il m'en a ja envoyé jusques à l'an.... Je lui demande la même grace pour le surplus: car je desere beaucoup à ce qui vient de luy, & ay desja fait grandement mon profit, en revoyant mes Histoires, de ce qu'il m'a envoyé. Je luy escriray à la premiere commodité; mais j'ay si peu de loisir & si interrompu, qu'à peine puis-je desrober ce peu de temps pour vous écrire. Et qui pis est, ce ne sont mes études qui m'occupent tant l'esprit, mais affaires faulseuses & non agréables à mon âge, & mon naturel amateur du repos & de la franchise, que je ne trouve pas par tout où je suis. Cela soit dit en passant.

Pour M. Wotton, je vois bien que ce que je pensois puiser dans la source de Venise, il le faudra attendre des vaisseaux Anglois; l'eau en sera plus meslée & par aventure troublée. Je pensois estre secouru de cette part; mais je vois bien qu'il n'en faut rien espérer. Cependant je pense reconnoître par la vostre, que vous commencez à connoître les esprits du lieu où vous vivez. Souvenez vous de feu M. de la Scala (1), & de ce qu'il vous a écrit & reserit, & pensez à l'avenir.

M. le Chancelier m'a encore parlé de vous depuis peu de jours, & montré estre en la même volonté, en laquelle je l'entretiens tant que je peux. Vous devez de vostre part ne vous esloigner tant par le temps de vostre retour, qu'enfin le ravissement soit tardif.

\* Jean Pory.

Quant à celuy (\*) qui m'a voulu cy-devant par son imprudence, ou plustost malice, brouiller par delà, je ne sçay qu'il peut avoir écrit de nouveau de moy; bien vous diray-je, que depuis ce temps-là je ne l'ay veu; ny oui parler de luy, & ne sçay s'il est en cette ville. Je m'enquerray, & le feray avertir par M. l'Ambassadeur, de prendre garde à ce qu'il écrit, & ne faire rien mal à propos.

Pour vostre œuvre, je ne doute que n'y apportiez la même modération en écrivant, que vous faites en tout ce qui vient de vous; mais la chose même offenserà, & y aura toujours à redire au gré de ceux qui sont prevenus à ce subject, ou par raison d'Estat, ou autrement. Vous devez toujours acsmoigner que vous estes tout prest pour revenir, quand vous serez commandé de ce faire; & je donneray ordre cependant que vos estats & appointemens vous seront continuez. J'y veilleray comme je dois.

Vous aurez sceu ce qui a esté fait du livre de M. Massor, lequel a esté bruslé publiquement par la main du bourreau, par Arrest du Parlement. C'est la responne que meritoit ce livre scélerat, qui a enduré la peine deüë à son auteur.

Le deuil que l'on a porté par delà de la mort du Prince de Galles, est venu jusques ici, au temps que nous desplorions celle de M. le Comte de Soissons, en laquelle la France a fait une très grande perte. Vous avez aussi

(1) Scaliger avoit prédit à Casaubon, qu'il se repentiroit, mais trop tard, d'avoir pris un établissement chez une nation, qui portoit dans

le cœur une haine invétérée contre les François. Voy. *Syllog. Epist. J. J. Scalig. ed. de 1627. pag. 241.*

aussi ſeu l'heureuſe fin du bon homme M. le Fèvre, duquel l'ame ſoit en benediſtion. Il vivoit en grande expectation de voſtre œuvre: maintenant il voit tranquillement ce que nous voulons ſembler chercher, avec de ſi inutiles diſputes, & ambitieuſes non moins qu'animeuſes contentions, c'eſt à dire, la verité.

Conſervez moy toujours en vos bonnes grâces & ſouvenance; & ſi vous voyez que l'on me veuille preſter quelques charitez par delà, veillez-y, pour en deſtourner les premiers coups. Vous ne pouvez rendre ce bon office à perſonne qui merite moins d'eſtre traité de cetté façon, & qui vous honore plus que moy. En cet endroit je ſupplie très humblement noſtre Seigneur, Monſieur, vous donner, & à Madamoifelle voſtre femme & toute voſtre famille, en ſanté ſa grace.

De Paris ce 22  
Decembre 1612.

Votre très humble & très  
affectionné Serviteur,  
DE THOU.

## L E T T R E

*De Jaq. Aug. de Thou, à Iſaac Caſaubon.*

**M**ONSIEUR. J'ay reçu la voſtre du premier de ce mois: vous ſemblez craindre ſur la fin, & vous en voulez excuſer, de m'eſcrire ſi familièrement & ſi au long. Je prendrois à injurer ſi depuis le temps que nous avons connoiſſance l'un de l'autre, j'avois ſi peu profité en voſtre amitié de n'avoir acquis cette privauté avec vous, & vous n'e la preniez avec moy. Quant à vos Lettres, les plus longues ſont toujours les plus agréables, & vous ſupplie de ne vous ennuyer non plus de m'eſcrire à toutes occaſions, que vous voyez que je n'en perds aucune de vous reſcrire. Je loué Dieu qu'après les morts des Grands deçà & delà avenus depuis quelques mois, les choſes ſoient ſi paiſibles. Dieu veuille pour la deſenſe de ces deux Couronnes, auquel remettant ce qui regarde le bien public, je viens à ce qui touche le voſtre particulier.

Imprimée ſur  
le Manuſcrit.

L'œuvre (1) par vous encommencé croiſt, à cẽ que je vois, ſus l'encolume: auſſi eſt ce un ſubjeẽ divers & copieux, & plein de belles recherches. Le pluſtoſt que vous en pourrez mettre la premiere Partie dehors ſera le meilleur, tant pour retenir la mauvaiſe emulation, afin que je ne diſe pis, de celui (2) qui vous veut prevenir, que faire preuve par cet eſſay du jugement public qui ſe pourra faire du reſte. Cela auſſi ſervira pour

(1) Critique des Annales de baronius, qui parut à Londres en 1614.

(2) Richard Mouſgus Evêque de Bath &

de Wells, auteur du livre, *Analeſta exercitiorum Ecclieſiaſt. Londini 1623.*

pour vous refoudre pour vostre retour: cependant, comme je vous ay écrit, nous ferons continuer vos appointemens pour cette année, sur l'assurance que je donne qu'à ces Palques vous disposerez vos affaires pour vostre retour.

M. le Cardinal du Perron travaille fort à sa Responce: si elle fort bien-tost, dont je doute fort, cela vous reculera; mais aussi nous prendrons sur ce subject occasion d'excuse, & ferons que le Cardinal interviendra à cette occasion pour vous. Quant à M. Wotton, je vois bien qu'il ne faut rien esperer de ceste part. Je desirerois fort avoir le reste de M. Cotton, jusques au deceds de la serenissime Royne Elisabeth, & il m'obligera grandement s'il me l'envoye, comme il a fait le précédent jusques en l'an 1562 (1). Je vous supplie luy baiser les mains de ma part, & à M. Camden. Nous attendons le S. Jean Chrysostome de celuy (2) qui parle si dignement du non jamais assez loué Scaliger. En cest endroit ma femme vous baise les mains, & à Mademoiselle vostre femme, & supplions tous deux nostre Seigneur, Monsieur, vous donner en santé sa grace.

De Paris ce 25  
Janvier 1613.

Vostre bien humble & très  
affectionné Serveur,  
D E T H O U.

## L E T T R E

*De Jaq. Aug. de Thou à Guillaume Camden.*

Traduite  
du Latin,  
& tirée  
du Sylloge  
Epist.  
Camd. &  
illustr. vi-  
cerum.  
Lond. 4<sup>te</sup>.  
p. 139.

**P**ARDONNEZ-moi, Monsieur, si j'ai tardé à répondre à votre dernière lettre. J'ai plusieurs fois prié Monsieur Casaubon, dans celles que je lui ai écrites, de vous faire mes excuses, attendant l'occasion de pouvoir vous remercier à loisir de toutes vos bontés à mon égard. J'ai toujours eu naturellement beaucoup d'aversion pour ce qui s'appelle affaires: cependant je ne sçais par quelle destinée, je m'y suis trouvé plongé malgré moi; ce qui me fait oublier la plupart de mes devoirs, ou m'en acquitter lentement & avec négligence. Cette ardeur de continuer mon Ouvrage, sur laquelle vous me faites compliment, a été depuis bien ralentie par plusieurs circonstances desagréables. Je mets de ce nombre les discours tenus en Angleterre, au sujet de mon Histoire, & de ma personne; discours qui me conviennent si peu, & qui ont néanmoins refroidi à mon égard votre bon Prince. Ce que vous ajoutez dans vos dernières lettres m'a aussi fort découragé. Outre cela j'ai été très-affligé de la mort précipitée de Monsieur George Carew, dont l'amitié me faisoit honneur, &

(1) Ou plutôt 1583. Voy. la lettre suivante.

(2) Henri Saville, qui, au rapport de Casaubon, disoit de Joseph Scaliger, & qui vou-

loit l'entendre, que c'étoit un Grammairien ébroué, un Philolophe insensé, un Mathématicien furieux, & du reste moins que rien.

& sur qui je comptois, soit par rapport aux secours qu'il m'auroit donnez pour mon Histoire, soit par rapport aux calomnies répandues à mon sujet à la Cour d'Angleterre, qu'il auroit pû dissiper aisément. Je me flattois aussi que je trouverois quelques secours de la part de Monsieur Wotton, ci-devant votre Ambassadeur à Venise. Il y a six ans que le R. P. Paul mit par écrit à ma priere l'histoire du differend de cette République avec le Pape, affaire où il avoit eu beaucoup de part. Ayant composé cet Ouvrage pour moi, & pour me le faire tenir, mais craignant qu'il ne fût perdu en chemin, il l'avoit confié à Venise à Monsieur Wotton, & l'avoit ensuite prié dans une lettre de me le communiquer. J'ai écrit aussi moi-même à Monsieur Wotton, mais inutilement. Car après de longs délais, Monsieur Casaubon qui lui a rendu ma lettre, n'en a point eu d'autre réponse, sinon qu'il travailloit lui-même au même Ouvrage: il n'a pas eu le loisir apparemment de m'honorer d'une lettre. Si ce qu'il dit est vrai, à la bonne heure; nous attendrons l'Ouvrage & nous en profiterons. A l'égard des mémoires de Monsieur le Chevalier Cotton, vous sçavez qu'ils m'ont été envoyez deux fois, par l'ordre du sérénissime Roi de la Grande-Bretagne. Ces mémoires vont jusqu'à l'année 1582. mais pour ce qui est au-delà, & ce qui reste jusqu'à la mort de la Reine Elisabeth, on ne me l'a point envoyé. Celui qui m'a remis ces mémoires, me l'avoit néanmoins fait espérer, & je le souhaisois avec ardeur. Je ne sçavois pas alors que vous aviez la principale part à ces mémoires, & je vous suis bien obligé de l'honneur & du plaisir qu'on a voulu me faire. Plût à Dieu que cela eût eu son effet, & que la circonstance que vous me mandez n'eût pas produit un changement fâcheux! Cependant j'ai fait usage de ces mémoires, pour faire des corrections, des additions, & mettre plus d'ordre chronologique dans plusieurs endroits de mon Histoire, comme vous verrez dans la première édition qui paroîtra. Je ferai la même chose par rapport au reste, si Monsieur Cotton veut bien en votre considération continuer de m'éclairer, comme il a fait ci-devant. Je le souhaite d'autant plus, que je sçais maintenant que vous avez mis la main à cet Ouvrage, c'est-à-dire qu'il est écrit avec tout le soin & toute la fidélité possible, quoique le Copiste y ait fait des fautes. Ce que vous avez observé, je l'ai observé aussi; mais je me suis bien gardé d'imputer ces fautes à l'Auteur, que je ne connoissois pas alors, & que je croyois être un autre que vous. Il ne me reste plus qu'à vous prier encore une fois de m'excuser, si j'ai tant tardé à vous répondre, & d'être persuadé que vous n'avez jamais obligé personne, qui soit plus reconnoissant & plus disposé à profiter des occasions de vous témoigner sa gratitude. Adieu mon cher Monsieur, continuez, je vous prie, de m'aider dans mon entreprise, autant que vous le pourrez. De mon Château de Villebon dans les fêtes de Pâques 1613.



## L E T T R E

*De Guillaume Camden, à Jaq. Aug. de Thou.*

Traduite  
du Latin  
sur le Ma-  
nuscrit.

**J**E profite de l'occasion que m'offre Monsieur le Baron Carew, qui écrit à Messieurs de Sainte-Marthe, avec lesquels il a un grand commerce de lettres, par rapport aux généalogies. Monsieur Carew m'a demandé poliment si je n'avois pas quelques lettres à envoyer en France. J'ai saisi avec ardeur l'occasion à laquelle je ne m'attendois pas, pour vous écrire à la hâte, & pour vous remercier des bontés que vous me témoignez dans votre dernière lettre, & en même tems pour vous faire compliment sur votre amour constant pour la vérité, & sur cette fermeté que vous faites paroître dans l'orage. Vous m'avez appris le premier le changement de la Majesté à votre égard, & la résolution qu'elle a prise ; ce qui m'a fait beaucoup de peine. J'ai rencontré un Ecoissois-François, & un ou deux autres Ecoissois ennemis de Buchanan, qui étoient fort irrités contre vous. Dernièrement ayant pressé Monsieur Cotton de vous envoyer les Annales qu'il avoit commencées, il me répondit nettement, que la Majesté ne le jugeoit pas à propos. Je suis étonné que Monsieur Wotton ne vous fût point tenir l'Ouvrage du P. Paul. J'ai de la peine à le persuader qu'un homme, qui est toujours à la Cour, & qui ne pense qu'à sa fortune, entreprenne l'Histoire dont il s'agit. Je crois que vous avez reçu ce que Monsieur George Carew a observé au sujet des affaires de Pologne & de Suède. Je sçais qu'il avoit fait copier ses observations, pour vous les envoyer. Adieu, Monsieur ; soyez persuadé d'une éternelle amitié de ma part. Du Palais de Westminster le 17 Juillet 1613.

## L E T T R E

*De Jaq. Aug. de Thou à Isaac Casaubon.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. J'ay reçu la vostre du 8 du passé. Vous n'aurez jamais faite de sujet pour vous justement indigner, si une fois pour toutes vous ne vous résolvez de genereusement mépriser tous ces aboyeurs à la lune. Ce Candrol dernier ne vous doit pas plus esnouvoir que ce Peaucier. Negligez-les, & vous apaiserez leur rage. Ils ont ou pensent avoir gagné sur vous ce qu'ils prétendent, quand ils vous ont molesté, & que montrez en avoir sentiment. Je loué vostre deliberation de n'y faire réponse. Demeurez constant en vostre résolution.

Je

Je laisse ce discours, pour vous dire que M. le Chancelier me dit dernièrement, que le temps que vous avez demandé, est expiré, & qu'il étoit temps de penser à vostre retour. Je lui fis réponse que ce terme avoit été donné & prolongé jusques à Pâques dernieres; que depuis ce temps je n'avois receu Lettres de vous, quoy que ne faudroit à vous faire entendre sa volonté. Vous adviserez à m'écrire, en sorte que je luy puisse donner satisfaction sur ce subiect. Par mesme moyen vous me ferez sçavoir, s'il vous plaist, en quel estat est vostre œuvre, & en quel temps nous devons l'esperer. Ce sera la crise de vostre affaire. La réponse de M. le Cardinal du Perron tire de long. *Manum de tabula.* Je ne sçauois que vous en mander.

J'ay receu cy-devant une Lettre très honneste de M. Camden. Je vous avois prié de m'excuser envers luy, si je ne luy avois si tost fait réponse; vous la trouverez dans ce paquet: je vous prie la luy bailler, & l'accompagner des mesmes excuses, & toutes les honnestes paroles que sçavez mieux que je ne le peux désirer. Quant à M. Cotton, je vous supplie aussi l'entretenir en cette mesme bonne volonté. Car pour M. Wotton, je vois bien qu'il ne s'y faut plus attendre.

Je vous prie de m'écrire au plustost, & oublier tout ce qui vous fasche, & qu'industriusement l'on fait pour vous fascher, sans vous y arrester davantage. En cet endroit je supplie très humblement nostre Seigneur, Monsieur, vous donner en santé la grace.

De Paris ce 20  
Avril 1613.

Vostre très humble & très  
affectionné serviteur,  
DE THOU.

*Comme ici, & en plusieurs lettres précédentes, il est parlé peu avantageusement du Chevalier Henri Wotton, on lui doit la justice de rapporter ce qu'on trouve à ce sujet dans les lettres de Fra-Paolo.*

A l'égard de l'affaire qui concerne M. de Thou, elle s'est passée ainsi. Le P. Paul ayant fait connoître au Seigneur Nani, l'envie qu'il avoit d'envoyer ses Memoires à M. de Thou, comme une chose qui pourroit faire honneur à la République, & lui ayant demandé son avis sur cela, Nani lui répondit, que ce n'étoit pas une chose à conseiller, mais à faire; que si on l'en chargeoit, il s'en acquitteroit volontiers. Le P. Paul suivit son conseil. Mais depuis le Seigneur Nani, soit par un scrupule qui lui vint à l'esprit, soit parce qu'il proposa l'affaire au College, prit la résolution de surseoir l'exécution de ce qu'il avoit promis. Il ne porta donc point en France l'Ouvrage du P. Paul, qui fut obligé de ne prendre alors sur cela aucune autre résolution. Voilà ce qui s'est passé.

Maintenant je souhaite que M. de Thou, & M. de l'Isle soient satisfaits.

J'ai

Traduit  
de l'italien, &  
tiré des  
Lettres de  
Fra-Paolo  
Sarpi al  
Signor  
dell' Isola  
Grosset.  
Firenze  
1673, in  
12. p.  
500.

J'ai trouvé un expédient, qui, je crois sera aisé, & qui ne commettra point le P. Paul.

Il y avoit en cette ville, à la suite de M. Wotton Ambassadeur d'Angleterre, un Ministre de sa Religion, personnage singulier (1), qui ayant lu les Memoires du P. Paul, le pria de lui permettre d'en prendre une copie. Le Pere y consentit à la fin, pourvu que ce ne fût point en Italien, comme ils étoient, mais en Anglois. Il avoit ses raisons pour le vouloir ainsi. Il croyoit qu'il le pouvoit faire de cette manière, & non autrement.

On écrivit ensuite à ce Ministre, d'en faire part à M. de Thou. Il sera facile de s'informer de M. Wotton, du lieu où il est. Je crois que M. de Thou sera content, & le P. Paul ne sera point compromis. L'Ouvrage est long, & ne contient pas moins qu'une main de papier.

Il seroit inutile de s'adresser à la personne (2) que vous me nommez, qui est à présent ici. Ce n'est pas elle qui a cette traduction, mais son Chapelain (3), qui n'est plus chez lui. S'il vous en souvient, je lui en ai écrit, & je vous ai envoyé ma lettre.

*Ibid. p.*  
578.

## L E T T R E

*De Jaq. Aug. de Thou à Isaac Casaubon.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. Il y a long temps que je recherchois l'occasion de vous écrire, & faire réponse à deux de vos Lettres d'Avril & May dernier, mais j'ai été indisposé depuis, & Mademoiselle vostre femme, par les mains de laquelle j'avois reçu la première des vôtres, a été absente & indisposée elle même; ce qui a été cause que j'ai différé jusqu'à ce jour de vous écrire, auquel ayant trouvé la commodité de ceux qui vous rendront la présente, sans attendre que j'eusse conféré avec Mademoiselle vostre femme, pour sçavoir quelle réponse elle avoit en de M. de Villeroy, je n'ai voulu faillir à mon devoir. Je crois qu'elle vous aura écrit les propos que nous eumes ensemble à son arrivée, & que je vous repeterai encore par celle-cy, ne voyant point qu'il y ait lieu de changer le conseil que je luy donnay

(1) Ce Ministre ou Chapelain du Chevalier Wotton, se nommoit Guillaume Bedell.

(2) Le Chevalier Wotton.

(3) Guillaume Bedell qui traduisoit actuellement en Latin ces Memoires du P. Paul, qu'il ne publia qu'en 1626. sous ce titre : *Interdicti Veneris Historia*. Dans la dédicace au Roi Charles I. il dit : „ Lorsque j'étois à Venise, le P. „ Paul me fit part de ses Memoires, au sujet „ du différend de la République avec le Pape „ Paul V. mais à condition que je ne les copierois point. Car il sçavoit par expérience „ ce que c'étoit qu'irriter la Cour de Rome,

„ étant vu attaqué en plein jour, dans le „ sein de sa patrie, & percé de coups par les „ ennemis de cette Cour, pour avoir défendu „ la liberté & les droits de la République, „ & de tous les Princes. Ainsi tant qu'il a „ vécu, cette Histoire n'a point vu le jour. „ Mais depuis sa mort, elle est publiée. Elle „ a paru l'année dernière, non seulement en „ Langue vulgaire, mais encore en François. „ Je l'offre aujourd'hui en Latin à V. M. &c., „ (Cet extrait de la dédicace de G. Bedell au Roi Charles I. est traduit du Latin.)

donnay lots, qui est en somme, que si vous estes en liberté, c'est à dire, qu'il vous soit libre de venir par deçà, sans obligation de publier vostre livre tant attendu, & redouté de part & d'autre, qu'en ce cas vous disposiez de venir par deçà au plustost, & obéir à la volonté de S. M. qui vous doit rappeller, & ce sans delayer davantage; sinon, & que vous soyez obligé de publier vostre livre, qu'au plustost vous le fassiez mettre sous la presse, & imprimé qu'il sera, devant que revenir par deçà, l'envoyer incontinent, afin que selon la reception d'iceluy, vous & vos amis puissent faire jugement quelle reception vous pouvez esperer en France aprez vostre retour. Depuis luy avoir donné ce conseil, pour le vous faire entendre, je n'ay rien veu ni appris, qui me doive faire changer d'avis.

Par vostre seconde du mois de May, j'apprends que vous deviez aller à Oxford: je desire sçavoir quel a esté le succez de vostre voyage, & si vous avez esté contraint par honneur de mettre vostre livre sous presse depuis vostre retour d'Oxford. J'attends sur cela de vos nouvelles, & quelle resolution vous avez pris pour vostre retour en France. Quand sur ce vous m'aurez fait responcé, je m'assurerais de nouveau de ce que je vous ay cy-devant escrit de la part de Monsieur le Chancelier.

Si M. Grotius est encore par delà, je vous supplie le saluer de ma part, & luy témoigner combien je l'estime, comme je dois. Vous me faites desirer de voir les Commentaires, il ne peut les communiquer à personne qui les prise plus que moy, qui ay eu toujours très cher tout ce qui vient de si bon lieu. Je vous supplie aussi de faire office envers M. Cotton pour ses Memoires, & le prier de m'aider de ce qui reste jusques au temps qu'il a continué.

Vous faites bien de ne vous offenser davantage du Candrol. Telles gens mal meus, & poussez non d'esprit de charité, mais de rancune & de vengeance, ne sont dignes de vostre ire. Ils seront fort trompez de leur esperance, si vous monstrez les negliger. Je ne vous écris sur ce point sans cause.

Tenez moi toujours en vostre bonne souvenance, & vous servez de moy comme de celuy qui vous est assurément acquis. En cet endroit je supplie très humblement nostre Seigneur, Monsieur, vous donner en santé sa grace.

De Villebon ce  
11 Aoust 1613.

Vostre bien humble & très  
affectionné serviteur,  
DE THOU.

P. S. Je ne vous écris rien de vostre Lettre à M. le Cardinal du Peron; *vicit spes expellationem*: il est aprez à y respondre. Il est bon qu'elle ne soit encore veüe, car tous n'en feroient également leur profit. Je vous en diray davantage à la premiere commodité. J'ay receu les dix années suivantes & jusques en 1582. de la Vie de la Roynie Elisabeth; j'attends le reste. Sur cela aussi je vous écriray plus amplement.

Tome X.

LII

LET-

## L E T T R E

*De Jaq. Aug. de Thou, à Isaac Casaubon.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. Je responds à trois des vostres par celle-cy; la premiere du 15 d'Octobre, la seconde du 25 du mesme mois, & la derniere du 10 du mois passé. Par la premiere vous me donniez esperance que nous pourrions voir les premieres piéces de vostre œuvre, devant que le tout fust achevé: mais vous m'ostez cette esperance par la seconde, & vous remettez à quand tout l'œuvre sera imprimé, qui me fait desirer infiniment que cela soit au plutost. Le subiect est tel qu'il sera difficile que vous puissiez plaire à tous les lecteurs, les esprits étant aujourd'hui comme tous prevenus & préoccupez d'autres opinions que n'estoient nos Peres. C'est le siècle.

Je suis en peine pour l'indisposition de Madamoiselle vostre femme, & autres fascheries domestiques dont m'escrivez. Dieu qui regarde tousjours les siens, vous donnera en cela ce qui vous est necessaire. Je suis bien aise qu'ayez veu R. Sculterus: s'il est encore par delà, je vous supplie de le faire souvenir de ce qu'il m'a promis & à vous. Cela me servira pour, en revoyant mon Histoire, y corriger & augmenter les choses de ces pays lointains, esquelles je ne peux que bien souvent faillir, & qui m'est pardonnable.

M. Camden a pris la peine de corriger, voire jusques à l'ortographe, tout ce qui touche la Grande Bretagne, & les choses de l'Irlande; & ce avec une grande humanité, dont je luy ay une grande obligation. *Non sic* Meursius duquel vous m'avez envoyé la lettre avec vostre derniere du passé: car à chaque ligne il m'accuse d'ignorance, d'ineptie, d'*antiquaria* & telles semblables paroles. Il en pouvoit user de plus douces, & mesmement escrivant à vous, qu'il sçait m'estre intime amy. Dieu veuille que je n'aye fait en tout mon œuvre de plus grandes fautes que celles qu'il a remarquées, qui sont la plupart de l'escriture & de l'impression es noms propres, esquels il est facile de faillir. Je ne laisseray de faire mon profit de ses reprehensions; & si luy escrivez, je seray bien aise que l'invitez à examiner le reste, sans faire semblant que j'aye trouvé un peu trop aspres ses corrections.

Ma femme vous baise les mains & à Madamoiselle vostre femme, & en cet endroit je supplie très humblement nostre Seigneur, Monsieur, vous donner à tous deux & à toute vostre famille en santé sa grace.

De Paris ce 10  
Decembre 1613.

Vostre bien humble & très  
affectionné serviteur,  
DE THOU.  
P. S.

P. S. Si vous voyez par occasion M. Cotton, je vous prie lui baïser les mains de ma part, & le faire souvenir de la promesse qu'il vous a faite pour le reste des Memoires jusques au décès de la Royne Elisabeth, & dont M. l'Ambassadeur qui est icy m'a donné espérance.

## L E T T R E

*De Jaq. Aug. de Thou, à Isaac Casaubon.*

**M**ONSIEUR. J'ay receu deux des vostres, & toutes deux du mois passé. Je respondray à la dernière, qui est de la fin dudit mois. Celles que je vous avois escrit devant la reception d'icelle, & que je crois que vous avez cependant receuës, vous doivent avoir mis hors de la peine en laquelle vous estiez pour ce que m'aviez envoyé. Le tout m'a esté fidèlement rendu comme je vous ay escrit : nous attendons le reste avec extreme desir, ce que nous avons veu nous en a augmenté l'envie. Les deux chefs omis en la dernière Exercitation de la Transubstantiation & Sacrifice, attendront leur temps & lieu, & passera plus doucement cette premiere édition sans la dissertation d'iceux.

Imprimée sur le Manuscrit.

J'envoye à M. Camden par cette voye, qui est de M. l'Ambassadeur qui s'en va par delà pour un bon effet, ce qui s'est imprimé de nouveau de nostre Histoire, plein de fautes, dont il me desplaist, & dont je vous prie faire les excuses. J'y ay inseré ce que j'ay appris depuis la premiere édition, touchant les affaires d'Angleterre & d'Irlande, suivant les Memoires que m'a envoyé M. Cotton, auquel je baïse les mains très humblement, & souhaite pleine & entiere guérison. M. Camden prendra la peine, s'il luy plaist, de passer la veüe dessus, & m'advertir avec son humanité & diligence accoustumée des fautes y survenües. Je m'estonne de l'imperfection que m'escrivez. Drouart a grand tort, à qui je m'en estois confié. Vous n'oubliez les Memoires de M. Cotton jusques au décès de la Royne Elisabeth. M. Camden en est, comme j'entends, le principal auteur. Si cela est, nous les pourrions avoir par luy-mesme. La voye de M. l'Ambassadeur, qui doit revenir, j'entens M. Edmond, sera fort à propos. Il m'a promis d'en avoir soin.

Je vous ay fait entendre ce que l'on desire de vous par deçà, j'attends sur ce vostre response, & telle que je la puisse monstrer à M. le Chancelier. Cependant je feray ce que je pourray pour vous faire continuer sur l'Estat, & ne doute point que si vous resolvez de venir icy à ces Pasques, que vous n'y foyez continué avec effet. Conservez-moy tousjours en vostre amitié qui m'est très chere. En cet endroit je supplie très humblement nostre Seigneur, Monsieur, vous donner en santé sa grace.

De Paris ce pénultième  
de Janvier 1614.

Vostre bien humble & très  
affectionné serviteur,

DE THOU.

LII 2

LET.

## L E T T R E

*D'Isaac Casaubon, à Jaq. Aug. de Thou.*

Traduite  
du La-  
tin sur  
le Manu-  
crit.

**M**ONSIEUR. J'ai reçu depuis peu de jours la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 de Janvier. J'avois donné la veille un paquet pour vous, rempli de lettres, à Monsieur l'Ambassadeur. Comme je sçais qu'il vous a été rendu, je ne vous en entretiendrai point. Je vous ai écrit dernièrement ce que M. Cotton m'a dit, sçavoir, que le Roi trouvoit quelque chose à reprendre dans la nouvelle partie de votre Histoire, & que sa Majesté lui avoit dit qu'elle m'en parleroit. J'ai eu l'honneur de voir le Roi plusieurs fois ces jours passez, & il m'a entretenu de bien des choses, sans me dire rien au sujet de votre Ouvrage. Je parlerai à Messieurs Cotton & Camden, afin que vous ayez au premier jour ce que vous souhaitez.

Je vous ai mandé dernièrement que mon Ouvrage étoit achevé ; mais différentes occupations, m'ont empêché de m'appliquer à écrire les Prolegomenes. Dès que le livre sera imprimé, je ne manquerai pas de vous l'envoyer, afin que vous ayez la bonté de me faire sçavoir, si vous le trouvez bon, ce que vous voulez que je fasse.

J'ai vu ces jours-ci le grand Ouvrage de Coëffeteau. Je loue le grand travail de l'Auteur, mais la vérité y manque. Tout cet Ouvrage tend à soumettre les Rois à la puissance Papale. Il loue également les bonnes & les mauvaises actions des Papes. Il dissimule ou excuse leur rapacité, qui surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Ce ne sont qu'erreurs & faussetés, par rapport à Gregoire IX. Il accuse Matthieu Paris, &c. Il prétend après Baronius & Bellarmine, que les Hérétiques qui ont donné l'édition de cet Auteur, l'ont altéré ; mais lui & eux mentent. J'ai dans mon cabinet l'exemplaire de Matthieu Paris, que ce Moine donna à son Abbaye, & qui appartient aujourd'hui à la bibliothèque du Roi. J'ai lu aussi, dans la bibliothèque de Monsieur Cotton, les vies que ce Moine a composées des Abbez de S. Albans. Dans ce dernier Ouvrage, il déclame de la même manière contre les fourberies, les rapines, & les crimes horribles des Papes. Le même Monsieur Cotton possède une histoire abrégée de cette Abbaye, où Matthieu Paris parle avec encore plus d'énergie de la tyrannie Romaine, que dans les éditions qui ont paru. Ces deux Manuscrits sont sur du parchemin, qui est du temps que cet Auteur vivoit, ou à peu près. Quelle impudence donc de vouloir excuser les crimes des Papes, ou d'accuser les Protestans d'imposture sur cet article ! J'en parlerai dans mes Prolegomenes. Je sçais quel en sera le sort, si la vérité fait des ennemis. Mais je vous amuse.

Adieu, Monsieur, vivez toujours heureux, avec Madame de Thou, & Mes-

Messieurs vos enfans. Ma femme joint ses vœux aux miens, & vous présente à tous ses respects. Je ne pense plus qu'à la France, depuis l'espérance que j'ai de partir bien-tôt pour ce pais-là. Dieu le veuille. Adieu encore une fois.

## L E T T R E

*De Jaques Auguste de Thou à Isaac Casanbon.*

**M**ONSIEUR. J'ay fait réponse à la vostre du 26 du passé, que j'ay receuë avec le feuillet dernier de vostre œuvre. Nous attendrons les Préfaces, qui en retardent la publication, avec impatience, afin que par le jugement & reception que l'on en fera, nous puissions voir plus clair en la résolution de vos affaires. Ce que je vous ay escrit pour vostre acheminement par deçà, je l'ay fait par commandement de M. le Chancelier qui tesmoigne vous vouloir du bien, & affectionner ce qui vous touche. Vostre longue absence donne sujet de parler à aucuns; je vous laisse à penser de quel esprit ils sont poussés, & ostent la liberté aux autres qui vous favorisent. L'on tenoit que vostre œuvre seroit du tout achevé pour tout ce mois: c'est pourquoi l'on vous avoit préfini le terme mentionné en la mienne, estimant que desja vostre œuvre ayant esté veu de plusieurs, comme il sera, & de ceux qui y veulent apprendre, & de ceux qui y veulent reprendre, le jugement en seroit desja fait & donné quand vous viendriez par deçà. S'il ne peut si-tost, l'on pourra différer jusques à quelques mois.

Imprimée sur le Manuscrit.

Pour M. Cotton, j'ay prié M. l'Ambassadeur, qui est maintenant par-delà, d'impetrer du Roy de la Grande Bretagne, qu'il m'envoye le surplus de ses Memoires; de quoy je vous supplie le vouloir solliciter, & en parler avec M. l'Ambassadeur; j'entends M. Edmond. Ce mal-avisé, que vous sçavez, qui escrit si imprudemment par delà, est cause de ce mal-entendu. Je pensois que ce que je vous avois escrit depuis, & que M. de Bouillon en avoit dit au Roy, eust effacé ces mauvaises impressions: mais à ce que je vois cela dure encore, & vous supplie partant de prendre occasion d'en reparler à sa Majesté. Je vous peux assurer que j'ay fait fort mon profit de ce qui m'a esté ja envoyé, & j'ay inseré chacune pièce en son lieu, comme il se verra par la premiere Edition, laquelle si elle a esté retardée jusques icy, le retardement venant de la paresse & avarice des Libraires, ne me doit attirer l'indignation d'un si grand Prince, que j'honore, & à la gloire duquel & grandeur je favorise de tout mon cœur. Faites donc s'il est possible, que le reste me soit envoyé, & vous servez de M. Camden en cette poursuite, auquel je baise les mains, n'ayant receu la Lettre qu'il m'a écrite de Juillet dernier, que depuis trois ou quatre jours. Je baise aussi les mains à M. Cotton, & le supplie m'obliger de



cette grace. J'ay envoyé à M. Camden le dixième tome de nos *Histoires forma 12<sup>a</sup>*. J'attends de luy la diligence accoustumée in *Britanniciis*: vous l'en ferez souvenir.

Ayant écrit cette Lettre jusques en cet endroit, j'ay veu M. le Chancelier, & luy ay montré le dernier feuillet de vostre œuvre. Il desire que vous y ayez gardé telle modération, qu'il puisse estre leu de tous. Il m'a donné assurance de la continuation de vostre pension; mais il vous somme de vostre promesse pour vostre retour, dont il semble que me donniez espérance plus certaine par vostre dernière sans date, qui me fut hier au soir rendue, aprez avoir écrit ce que dessus. Je crois qu'elle est du 17 du présent, car celle de M. de Bispeaux, que j'ay receu par la mesme voye, est de cette date. Par icelle vous vous offensez, & justement de ce que l'on dit que le Mattheus Paris a esté corrompu. Il seroit à désirer que la petite Histoire, & celle des Abbés de S. Albans fust imprimée, & le devez dire au Roy. Mais ce que vous adjoutez, que vous traiterez de cela en vos *Prolegomenes*, je ne sçay si c'est le lieu, & desirerois que cet œuvre tant désiré d'un chascun peust sortir tout entier, sans par occasion y rien mesler de ce qui regarde les temps subseqvens, & puisse donner prise à ceux qui la cherchent. C'est ce que desire Monsieur le Chancelier, & que je remets à vostre prudence.

J'ay fait la présente à deux fois. Conservez-moy en vostre bonne souvenance. Je supplie très humblement nostre Seigneur, Monsieur, vous donner en santé sa grace.

De Paris ce 24  
Fevrier 1614 (1).

Vostre très humble & très  
affectionné siveur,  
DE THOU.

## L E T T R E

*De Guillaume Camden, à Jean Gruter.*

Traduite  
du Latin  
sur le Ma-  
nuscrit.

**Q**UOIQUE je sois vieux & infirme, & presque aveugle, je ne puis m'empêcher de donner des marques de mon souvenir à mon cher Gruter, & de le saluer à cette foire par Billi, à moins qu'il ne parte plutôt qu'on ne croit. Je ne veux pas sur la fin de mes jours manquer aux devoirs de l'amitié. Comment vous portez-vous donc, mon cher Gruter? Comment supportez-vous le fardeau que vous vous êtes imposé? Je vous prie d'avoir bien soin de votre santé, dans cette année, qui a été si funeste aux gens de lettres. Car j'ai ouï dire que vous aviez perdu Mar-  
guard

(1) On ne trouve point de Lettres de Monsieur de Thou à Casaubon, ni de ce dernier à Monsieur de Thou, depuis ce tems, jusqu'à la mort de Casaubon, arrivée le premier de Juillet 1614.

quard Freher & Marc Welfer, deux grandes lumieres de l'Allemagne, & de la république des Lettres. Chez nous le grand Casaubon, qui, comme je puis en être témoin, vous aimoit beaucoup, a rendu son ame pure & céleste à Dieu, au mois de Juin dernier (1). Il a été inhumé à Westminster, & son corps a été porté par des Docteurs en Théologie, le convoi étant accompagné de cinq Evêques. Quelque tems auparavant nous avons perdu Henri Howard, Comte de Northampton, le plus sçavant de tous les Seigneurs. *Ibimus omnes.* Je souhaite de sçavoir, qui est celui qui a ôsé en Allemagne publier un Ouvrage injurieux contre M. de Thou. N'est-ce pas Gretzer ? Il me paroît au moins que c'est un Jésuite. Il est aisé de voir à présent ce que doit attendre quiconque écrit l'Histoire de notre siècle, où il regne tant de passions différentes. Il est obligé de reconnoître la vérité de ce qu'Apollinaire a dit, que la composition d'une Histoire étoit un travail pénible, qui aboutissoit à se faire des ennemis. Je continuerai néanmoins ce que j'ai commencé, & je ne manquerai pas à notre illustre Reine Elisabeth. Je vous consulterai sur l'impression de l'Ouvrage en Allemagne, & vous me direz celui qui convient. Adieu, mon cher Gruter, votre ami Camden vous embrasse. Le 10 d'Août 1614.

Ferai-je paroître mon Ouvrage en entier, ou seulement par parties ?

## L E T T R E

*De Guillaume Camden, à Jaq. Aug. de Thou.*

J'ai reçu, Monsieur, depuis peu la Lettre que vous m'avez écrite, & le lendemain que je l'eus reçûe, un jeune Gentilhomme, qui est Monsieur Lingelsheim, me remit vos deux poëmes de l'Ylactis & du Scorpion, qui sont dignes d'Apollon & des Muses. Je vous en fais mes remerciemens. En revanche, recevez mes Annales d'Angleterre, sous le regne d'Elisabeth, jusqu'à l'année 1589. Elles sortent de dessous la presse, sa Majesté ayant voulu qu'elles fussent imprimées, à quoi je ne m'attendois pas si-tôt. Elle assure que le reste tardera peu. Je ne puis deviner par le conseil de qui cela s'est fait, si ce n'est par le vôtre, ou du moins par rapport à vous. Mais je prévois que ces malheureuses herbes qui ont crû dans votre champ, où vous avez tâché de semer toujours la vérité, croîtront aussi dans le mien, & ce sera le même fumier de ces Guespes qui fera pousser ces herbes. Il faut prendre patience. Nous vivons dans un siècle ennemi de la vérité & de la modération, mais la bonne conscience ne craint rien. Ayons plus d'égard pour elle que pour la gloire. Je ne doute point, que lorsque leur premier feu sera passé, leur fureur ne se rallentisse, & que leurs éguillons ne s'émoussent. Quoiqu'il en soit, marchons toujours d'un pas ferme dans notre chemin, & opposons aux traits de la

*Traduite  
du Latin  
sur le  
Manuscrit.*

(1) Suivant l'inscription de son tombeau, il est mort le premier de Juillet 1614.

calomnie le bouclier de la patience. Ne craignons que Dieu seul, dont j'implore le secours pour vous & pour votre famille, le priant de vous conserver en santé. Adieu, Monsieur. Je vois que je suis né sous la même constellation que vous, c'est-à-dire, sous le Scorpion, & je puis m'appliquer vos deux vers.

*Illic mihi natalis, quartaque per Æthera parte  
Surgebat, vitæ cum primas hausimus auras.*

J'ai cependant un ou deux ans plus que vous; mais de quoi vous entre-tiens-je? Pardonnez à la vieillesse babillarde. A Londres le 11 de Juin 1615.

## L E T T R E

*De Jaq. Aug. de Thou, à Guillaume Camden.*

Traduite  
du Latin,  
& tirée  
du Syllab.  
Epist.  
Camd. &  
illustr. vi-  
rorum.  
Lond. p.  
153.

J'AI trouvé fort courte, Monsieur, votre lettre du 11 du mois passé, quoique vous vous y disiez babillard. Je l'ai trouvée pleine d'agrément, de candeur, & de magnanimité; ce qui m'a causé une joye infinie, mais non telle qu'est la joye de ceux qui du rivage contemplant un vaisseau battu par la tempête. Ce n'est pas le malheur d'autrui qui leur fait plaisir; mais ils en ont à penser qu'ils sont exempts du péril où les autres sont engagés. Nous navigeons l'un & l'autre sur la même mer. Nous sommes dans un danger égal: nous avons à luter contre les mêmes vents & contre les mêmes tempêtes. Nous sommes menacés des mêmes écueils. C'est une consolation pour les malheureux d'avoir des compagnons de leur infortune. Mais pourquoi croirai-je que nous sommes malheureux l'un & l'autre? Ne trouvons-nous pas dans notre philosophie des secours suffisants, pour soutenir, pour repousser même les efforts de nos ennemis, & des motifs puissans de constance & de courage? C'est ce que j'ai exprimé autrefois dans mon Poème de Job. Prévoyant dès-lors que je serois un jour en proie à la malignité d'un siècle ingrat, j'eus soin de m'armer contre tout ce qui pourroit m'arriver, & contre ces Guespes importunes, dont vous parlez dans votre lettre. Le tems est enfin venu de mettre, l'un & l'autre, en usage les maximes de la Philosophie, en nous vengeant des injures par le mépris, & en appelant au jugement de la postérité. C'est elle & non le siècle présent, qu'ont toujours eu en vûe ceux qui se sont appliqués à écrire l'Histoire avec fidélité, & pour l'utilité du public. Continuez donc, & que l'aspect de la constellation sous laquelle nous sommes nez, nous soit à tous deux un sujet de consolation; puisque Dieu a permis que nous eussions la même étoile, quoique nez l'un & l'autre en différen-

tes

tes années. Faites en sorte que je reçoive bien-tôt tout ce qui suit jusqu'à la mort de la Reine Elisabeth, comme j'ai reçu ce que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & si cela se peut, joignez-y les commencemens du regne de votre Sérénissime Roi, jusqu'à l'année 1610. que nous avons perdu notre grand Henri. Car si Dieu m'accorde des jours & du loisir, j'ai résolu de conduire mon Histoire jusqu'à cette année, & de finir mon Ouvrage avec la vie de ce Prince, à qui le monde Chrétien est si redevable. La connoissance de vos affaires qui sont liées avec les nôtres, me sera très-utile, & contribuera beaucoup à l'ornement de mon Histoire. Je sçais que vous vous appliquez sans relâche à ces choses, & que vous employez tous vos soins à sauver de l'oubli les événemens arrivez dans la Grande-Bretagne. Si le maître dont vous dépendez ne leur permet pas de voir si-tôt le jour, vous pouvez au moins en faire part à vos amis, pour en profiter, & les employer dans leurs Ouvrages avec la même fidélité, pour la gloire de ce Prince. Je vous en prie instamment. Adieu, portez-vous bien, travaillez avec courage, aimez-moi. A Paris le 7 juillet 1615.



# J U G E M E N S

## DES SÇAVANS,

## SUR L'HISTOIRE

D E

## J A Q U E S A U G U S T E

## D E T H O U.

### L E T T R E

*De Frédéric (1) Comte Palatin du Rhin, Grand Maître  
d'Hôtel, & Electeur du Saint Empire Romain,  
Duc de Baviere, &c.*

*A Jaques Auguste de Thou, Conseiller d'Etat du Roi Très-  
Chrétien, & Président à Mortier.*

Traduite  
du La-  
tin sur  
le Manu-  
crit.



E vous ai une nouvelle obligation, Monsieur, du présent que vous me faites pour la seconde fois de votre Histoire, qui sera un des plus grands ornemens de ma bibliothèque. Vous avez obligé, non-seulement vos contemporains, mais encore toute la postérité, par cet Ouvrage utile, qui passera à nos derniers neveux, & leur transmettra la vérité que vous avez mise, avec une heureuse liberté dans un jour éclatant, & que vous avez vengée de ses oppresseurs, dont l'esprit de faction & les passions diverses l'avoient jusqu'alors corrompue & défigurée. Mais vous devez le bien-fait tout entier, & aucun égard ne doit vous détourner d'achever ce que vous avez si heureusement commencé. C'est un monument précieux destiné au temple de l'immortalité. Pour moi, je vous

rendu

(1) Frédéric IV. Electeur Palatin, né en 1574. & mort en 1610.

rends mille actions de graces en mon nom, & au nom de tout le Public. Lorsque l'occasion s'offrira, je tâcherai de vous témoigner l'affection & l'amitié que j'ai pour vous. Adieu, Monsieur.

Donné à Heidelberg le  
10 Décembre 1606.

FRÉDÉRIC Electeur  
Palatin, &c.

## L E T T R E

*De Philippe Canaye, Sieur de Fresnes, Ambassadeur de France à Venise, à Jaques Auguste de Thou.*

**M**ONSIEUR. Vous m'honorez & obligez trop de m'avoir voulu faire part de vostre excellente & immortelle Histoire, laquelle je reccus vendredi par le Sieur Chancelier Duodo, & aussi-tost envoyay au R. Fra-Paolo celle que luy donnez. Mais j'entens que le Sieur Vincent Gradenigo est mort à Constantinople il y a quelques années; & si vous trouvez bon que ce soit la bibliotheque de cette Seigneurie, j'estime, Monsieur, que ce lieu seroit convenable au présent, & qu'il y seroit honorablement receu. J'en attendray vostre ordonnance: Je loué Dieu de tout mon cœur qu'en un siècle si corrompu de passions & adulations, la vérité ait trouvé une bouche exempte de cette contagion. Le commun des advocaceux ignorans, pensent d'avoir bien plaidé quand ils ont bien criailié & vomî force injures contre leur partie; le jurisconsulte propose le fait au vray en bons termes clairement. Je n'entreprendray point de dire mon advis d'une si haulte entreprinse, mais si suis-je assuré que ceux qui aiment la vérité, la pureté de la diction, la grace d'un style vraiment Romain, vous mettront en la classe des plus rares Historiens. Ceux au contraire qui sont nourris en la captivité, ou accoustumés de n'oïr que ce qui leur plaist, vous noteront, comme tous bons auteurs, de leur pedantesque censure. Ainsi suis-je assuré que l'avez préveu, étant impossible de satisfaire à une conscience candide comme la vostre, sans déplaire à quelqu'un. Mais la vérité appuyée de vostre integrité hors de tout reproche, & de l'abry d'un bon Roy, est un bon garant. Et peut-estre que ce respect les fera taire, si ce n'est que ceux d'entr'eux qui auront tant soit peu de nez, reconnoistront que vous renversez pour jamais les machines qu'ils adressoyent pour contraindre S. M. à recevoir ce dont il s'est toujours exempté. C'est à mon advis ce qui leur cuira le plus. Il y aura aussi des particuliers, & des plus grands, à qui vostre rigide verité desplaira. Mais il n'estoit pas raisonnable de préférer leur faveur d'un jour, à la grace que vous acquerrez envers tout le genre humain & tous les siècles à venir. Or ayant eu cette générosité de ne rien espouser que le vray, il

Imprimée fut le Manuscrit.

Mmm 2

me

me semble, Monsieur, que rien ne vous obligeoit en parlant des François d'user quelquefois de ces mots, *nostri, nobiscum*, &c. lesquels peuvent donner quelque soupçon qu'un auteur veuille favoriser à ceux du nombre desquels il se met. Car encore qu'il ne soit raisonnable de celer sa patrie, si n'est-il pas aussi besoin de l'inculquer par tout. Excusez, Monsieur, ma liberté, & reconnoissez à cet eschantillon que si j'eusse pu appercevoir quelque autre chose, je ne le vous eusse pas cédé. Je n'en ay pu encores courir que les sept premiers livres. Je croy que Dieu a choisi vostre main pour manier les chancieux ulcres de nos divisions, tant en l'Eglise qu'en l'Etat, aigries par les dernières guerres, quoi qu'il démange encore bien fort; pourveu que Dieu continue la santé une vingtaine d'années à S. M. comme il nous en donne espérance. Quant aux autres, je croy que toute bonne ame confessera qu'ils requerroient d'autres cures que celles qui y ont esté appliquées jusques icy; mais quelle espérance que le monde en soit capable? Et faut-il faire difficulté de le sauver dans l'arche, parce qu'il y a tant de bestes immondes? Les plaintes dont sont justes les gémissements, le desir de réformation au chef principalement, & à proportion aux membres, ne se peuvent arracher d'un cœur vraiment touché de pitié. Mais les auteurs du schisme sont inexcusables; & ceux qui y croupissent ne peuvent avoir nulle certitude en leur conscience, que celle mesme dont se vantent le plus ceux qu'ils reconnoissent pour les plus abominables hérétiques. La mission du fils de Dieu est la chose la plus visible, & la plus perdurable qui soit au monde. Tout ce qui se bástit hors de-là, sont grotesques. Voilà, Monsieur, le fondement de ma résolution & la base du repos que Dieu m'a donné; lequel j'entreprends tant plus volontiers de vous découvrir, qu'il me semble que vous ayiez vraiment Dieu devant les yeux, & non les hommes. Si je me suis trompé, usez particulièrement envers vostre serviteur de la liberté dont vous usez envers tout le genre humain. A vous approuver ce que j'ay fait; pour Dieu, Monsieur, gagnez M. Casaubon, qui vous est tant redevable, & qui a tant de preuves de vostre amitié. Ce n'est point tant la pitié que j'ay de sa famille, qu'il vous laissera dans peu de temps sur les bras, qui me meut, que la compassion que j'ay de l'avoir reconnu en ce point principal, aussi mal fondé qu'homme avec qui j'aye jamais oüi parler de religion; & de voir qu'à faute de vouloir confesser une vérité irréprochable, il refuse de se mettre à son aise & tous les siens, & rendre son nom autant illustre comme son érudition. Or la vérité irréprochable & à laquelle il ne peut contredire valablement, c'est que l'Eglise Romaine, toute corrompue, toute cadavre qu'elle est, c'est l'Eglise Catholique; & l'Eglise Huguenotte, toute jeune, toute réformée qu'elle est, ne peut estre l'Eglise, & n'en a non plus de marques que celle des Ariens & Anabaptistes. Je croy, Monsieur, que si vous prenez la peine de le mettre sur la sellette entre vous & luy, & le faire répondre catégoriquement sur ce point, vous aurez compassion de le voir emporté par la force d'une mauvaise nourriture, sans raison quelconque digne de luy. La charité dont je l'embrasse fait que je ne me puis retenir de vous resupplier, Monsieur,

fieur, au nom de nostre Seigneur Jesus-Christ, de vouloir entreprendre ce bon œuvre, impossible à toute autre main qu'à la vostre. Le bon personnage s'imagine que Catholique & Papiste soit tout un, s'il estoit du Pregade de Venise il perdrait bien-tost cette opinion. Il ne sçait que c'est de la liberté, du repos, de l'assurance dont jouit le vray Catholique, lequel voit les abus aussi bien à moins que le schismatique, mais il connoist aussi la vérité, qui est la colonne de cet éternel édifice, & respecte la charité, laquelle le schismatique a perduë, cuidant avoir trouvé la verité; dont néanmoins il est tellement convaincu, qu'il faut estre plus qu'aveugle qui veut plus soutenir cette prétendue Réformation. Je prie Dieu, Monsieur, qui void & sçait de quel esprit je suis poussé à vous tant enuoyer de ce propos, de vous donner le moyen d'achever vostre héroïque labeur, & le voir universellement reçu comme il merite, & vous donner en santé, Monsieur, très heureuse & longue vie.

De Venise ce 10 Mars 1604.  
Excusez la haste, s'il vous plaist.

Vostre très humble & très-  
affectionné serviteur,  
DE FRESNES CANAVE.

Fra - Paolo remet à vous escrire par le prochain, n'y ayant commodité présentement.

L E T T R E

*De Guillaume du Vair, premier Président au Parlement  
de Provence, & depuis Garde des Sceaux de France,  
à Jaques Auguste de Thou.*

**M**ONSIEUR. Monsieur le Fevre m'a envoyé le premier tome de vostre Histoire, comme en ayant charge de vous. Je tiens si chere l'amitié, dont il vous a pleu de tout tems m'honorer, que je ne puis que je n'estime outre toute mesure les rares fruits de vostre excellent esprit. Je n'ay pû encore sinon jeter l'œil dessus, & comme en passant, où j'ay neantmoins reconnu ceste vraye & vigoureuse vertu, qui vous a animé tout vostre age aux belles & genereuses actions, quasi par dessus ce que l'on croyoit possible en un siècle si corrompu. Je me reserve d'en faire une estude assidue tout cet esté, afin qu'ayant pensé jusques au fonds, j'aye encore, & plus d'occasion de vous remercier du contentement que j'en recevray, & plus de jugement à reconnaître ce qui y est de plus louable.

Imprimée sur  
le Manuscrit.

Mmm 3

Nos



Nos affaires sont icy tousjours de mesme façon, sans qu'il y ait rien d'assez signalé pour entretenir nos amis. Les choses, graces à Dieu, y sont fort éloignées des bruits que j'ay sçeu qu'on a fait courir par delà depuis quelques jours : l'Espagne se prépare en apparence pour l'entreprise d'Alger. Je vous supplie me conserver tousjours l'honneur de vos bonnes graces, & me croire à jamais, Monsieur,

D'Aix ce 11 Mars  
1604.

Vostre très humble &  
obéissant serviteur,  
G. DU VAIR.

*Extrait d'une Lettre de Jaques Auguste de Thou,  
à Joseph Scaliger.*

Tiré du  
Recueil  
des *Épif-  
tres Fran-  
çoises à  
M. de la  
Scalig. p.  
331.*

**M**ONSEUR. La dernière que j'ay receu de vous est du xxix de Septembre dernier, & ay attendu jusques icy à vous escrire, esperant de jour à aultre que nos Imprimeurs useroient de plus grande diligence, & qu'en vous escrivant je vous enverrois la première partie de mon Histoire : cela m'a fait différer jusques à huy. Vous recevrez donc avec celle-cy trois exemplaires d'icelle, pour disposer d'iceux à vostre volonté. Si vostre loisir vous permet de jeter les yeux dessus, je vous supplie me mander vostre avis, & m'admonester librement, comme vous avez tousjours fait, de mes fautes, lesquelles je mettray peine de corriger en la première édition. Je crains que le nombre en soit si grand qu'il vous estonne, & destourne de ce bon office; mais je sçay aussi que vous m'aimez, & sur cette confiance je ne crains point de vous en supplier. Je croy que maintenant vos Imprimeurs auront commencé à travailler à vostre Eusebe, leur diligence n'acquiescra jamais le desir que nous avons de le voir, pour le grand fruit que chascun en espere, & l'honneur que j'en attends, que j'estime plus que tous les honneurs que je peus penser avoir mérité de mes services. Dieu vous conserve vostre santé, pour pouvoir achever non seulement cest œuvre, mais aussi autres qui serviront de rempart contre la barbarie présente & à venir. A Paris le 4 Janvier 1604.



LET-

## L E T T R E

*De Joseph Scaliger, à Jaq. Aug. de Thou.*

**M**ONSIEUR. Je vous remercie très humblement des trois exemplaires de vostre Histoire qu'il vous a plu m'envoyer. J'ay en premier lieu attentivement leu vostre Préface, laquelle m'a ravi tant par son pur langage, que par l'honneste hardiesse dont elle use. C'est un discours digne d'un Sénateur, d'un amateur de verité, & d'un genereux Historien. Je ne laisseray jamais cest œuvre que je ne le lise totalement. J'y ay veu l'honorable tesmoignage, qu'il vous a plu faire de mon bon pere, qui estant digne de louange, ne pouvoit estre mieux loüé que de vous. De moy, duquel vous aussi donnez un tesmoignage tel que scauroit desirer un plus habile que moy, je ne diray aultre chose, sinon que le lecteur dira que le merite du pere, & l'amitié de l'Historien envers le fils, a esmeu l'Historien à loüer & le pere & le fils. Je vous remercie très humblement, Monsieur, & au nom de mon pere & au mien. Vostre style est bon Latin, net, & comme une naïve beaulté sans fard. L'argument est gentil, comprenant tout ce qui s'est fait en tous les endroits de nostre cognoissance, tant de ce qui concerne les armées, que ce qui touche les Lettres, comme a fait Diodorus Siculus, la perte des livres duquel est une perte de toute l'antiquité. Ce que j'ay peu lire de vostre œuvre en si peu de temps me fait desirer la suite, jusques en ces dernieres années. Il nous le fault doncques donner. Nos Flamans ne tarderont gueres à traduire en leur langue ce que vous aurez donné, & d'autant plus desireront le reste, lequel il faudra donner, s'il vous plaist. Nostre Eusebe est sur la presse. On y besogne assez diligemment selon la portée des ouvriers de ce pays, mais l'œuvre est longue. Elle vous est deuë, & vous sera gardée. Vous m'excuserez si je vous importune de faire tenir à Aix en Provence, la lettre cy-enclose. Car je ne trouve aucun moyen de la faire tenir, si ce n'est par le graveur Bagauris, qui m'envoya les empreintes des Medailles. Je fays l'importun, je vous en demande pardon. Je prierai Dieu, Monsieur, vous maintenir en sa garde.

Imprimé sur  
le Manuscrit.

De Leyden en Hollande  
ce xiiii. Mars 1604.

Vostre très humble & très  
obéissant serviteur,  
JOSEPH DELLA SCALA.

LET-

## L E T T R E

*De Joseph Scaliger à Jaq. Aug. de Thou.*

Imprimé sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. Le jugement que j'ay fait de vostre Histoire, ne cede pas seulement de ceste bonne volonté & affection que je suis tenu vous porter, ains d'un advis duquel si j'estois destitué je serois un homme hebeté & peu pratic en telles choses, dont j'ay quelque usage par la grace de Dieu. Tous les bons entendemens en font mesme rapport que moy. J'ay si bien affriandé quelques doctes de ce pays de la lecture de ce livre, qu'il a fallu que je l'aye presté, non-seulement à eux, ains à d'autres, à qui ils ont fait feste de vostre labeur. Car en ceste ville du commencement il n'y avoit que mon exemplaire. Entre autres le bon homme Monsieur Clusius l'a tout lu, & y a remarqué quelque chose, comme moy aussi, qu'il faudra changer en ceste édition seconde, qui est maintenant sur la presse. Encores que ce soit peu de chose, neantmoins il ne fault rien mépriser, quand ce ne seroit que pour le regard des calomnieurs. Oultre ce qu'en l'Histoire la moindre variété est réputée à erreur. Je vous remercie très-humblement de la faveur qu'il vous a plu presté à Monsieur l'Abbé, qui est un jeune homme, qui vous peut servir à vos études. Car il transcrit fort diligemment & fidèlement, soit Grec, soit Latin: pour ses mœurs aussi il est digne d'estre aimé. Il fault que vostre second Tome d'Histoire accompagne le premier. Laissez parler les ignorans & les malins, ils ne savent que japper, & non pas mordre. Vous avez obligé à vous la posterité d'un si bel œuvre, & si grand entre tant d'occupations. Certes ce labeur est digne d'un tel Sénateur que vous, si bien qualifié & d'intégrité de vie & de doctrine. On ne vous peust oster cela. J'ay à la fin impetré que mon Eusebe seroit poursuivi à deux presses, & ceste semaine on procédera à la seconde, s'il plaist à Dieu, lequel je prieray vous maintenir en sa garde. Monsieur,

De Leyden en Hollande  
ce xx. Juin 1604.

Vostre très humble & très  
obéissant serviteur,  
JOSEPH DELLA SCALA.

LET-

## L E T T R E

*De Juste Lipse à Isaac Casaubon (1).*

J'AI appris que l'Histoire du Président de Thou paroît, & cette nouvelle qui m'a été confirmée, m'a fait naître un grand desir de la voir, pour donner à cet ami les louanges que son Ouvrage ne peut manquer de mériter. A Louvain le 12 de Février 1604.

Traduite  
du Latin,  
& tirée  
du livre  
intitulé  
*Epist. præ-  
termiff.  
J. Lipſii,  
Offenbati.*

## L E T T R E

*De Juste Lipse à Jaques Auguste de Thou.*

Monsieur. J'ai enfin reçu hier au soir la Lettre, que vous m'avez écrite depuis long-temps; mais je n'ai pas encore reçu votre Histoire, qui cependant est arrivée à bon port à Anvers, comme je l'apprens. Je vous avouerai que je l'ai déjà lûe, il y a assez long-temps, ne pouvant résister à l'envie que j'en avois. Je n'ai rien à vous dire de plus que ce que vous pouvez vous dire à vous-même. Le travail, l'arrangement des faits, le style, tout en est digne d'éloge. Ce sont ces choses, sans doute, qui vous ont attiré des envieux. Je souhaiterois en même temps que la liberté avec laquelle vous avez écrit, & qui n'est pas du goût du siècle présent, ne vous eût pas tant fait d'ennemis. Je vous concille de corriger ce qui paroît trop hardi; vous le pouvez, si pourtant vous faites quelque cas du conseil d'un ami. Je ne puis m'expliquer plus clairement sur cet article. Je n'ignore pas que vous sçavez ce qui a révolté les esprits. Si j'eusse été auprès de vous avant que l'édition parût, je vous aurois dit ce que je vous dis aujourd'hui; mais il est encore temps. Il ne faut que changer ces hardiesses, pour bien faire recevoir votre Ouvrage. Je crois que vous avez appris la mort de notre cher Douza, l'un de mes plus anciens amis. Je traîne moi-même ma vie dans une langueur continuelle. Adieu, Monsieur, aimez-moi toujours. A Louvain le 7 de Novembre 1604.

Traduite  
du Latin  
sur  
le Manuscrit.

(1) La réponse de Casaubon à cette lettre est ci-dessus, pag. 372.

## E X T R A I T

*D'une Lettre de Jaq. Aug. de Thou à Joseph Scaliger.*

Tiré du  
Recueil  
des Epif-  
tres Fran-  
çoifes à  
M. de la  
Scala.  
Imprimé  
à Harder-  
wyck p.  
301.

**N**Ous attendons tousjours icy vostre grand œuvre, lequel, comme j'entens, s'avance fort; ce ne sera jamais si tost qu'il est désiré. Celui de Bazas est ja achevé, mais on le retient tant que l'on peut, & ne sçay pourquoy, car ceux qui sçavent juger de telles choses, sçavent aussi combien peu il vous peut deservir. Si tost que l'on en pourra recouvrer l'on vous en donnera la veue. Quant à moy, entre l'envie, la haine des grands, les obtrectations, & ce qui me divertit davantage, les continuelles occupations fort alienes des livres, je poursuis tousjours l'œuvre encommencé, & l'ay desja conduit jusques en l'an M D X C V I, delibéré de poursuivre jusques à la fin du siècle & à la paix de Savoye, qui me semble estre une Époque remarquable. Pressé de l'instance que m'avoit fait Monsieur de Casaubon, qui en avoit esté requis par Lettres, j'avois écrit à Monsieur Liplius, & envoyé un exemplaire, & sembloit qu'il en fust fort desireux, comme de chose non veue. Il m'a escrit depuis peu de jours, & me fait cognoistre qu'il l'avoit ja leue, & qu'elle luy desplait fort, & que la liberté de laquelle j'ay escrit ne convient à ce siècle. Je ne sçay si je luy dois faire réponse: il a fort changé depuis qu'il a changé Leyden à Louvain. Je suis le même que j'estois, & seray, s'il plaist à Dieu, tousjours prest à corriger ce que j'ay mal escrit. Il m'exhorte fort à ceste correction, mais il ne dit pas en quoy; tellement que je ne suis pas pour recevoir ce conseil, lequel il dit me donner comme amy, adjoustant qu'il est fort marry, que devant l'édition il ne m'en a pû advertir. Je croy qu'il me renvoye à l'Inquisition, à laquelle il est difficile que la liberté Françoisse se puisse assubjecter. Il meriteroit une plusverte réponse que je ne luy peux faire. Ayez-moy tousjours, & je mépriseraay aisément telles censures. De Paris le 20 Janvier 1605.

## E X T R A I T

*D'une Lettre d'Isaac Casaubon à Juste Lipse.*

Traduit  
du Latin,  
& tiré  
du Syllog.  
Epist. vir.  
illust.  
Burm.  
tom. I.  
p. 383.

**P. S.** **L**E Grand de Thou m'a chargé de vous faire mille complimens de sa part. Comme ami commun je vous prie de ne point publier la lettre que vous lui avez écrite, de peur qu'elle ne porte quelque préjudice à son Histoire. A Paris le 30 Avril 1605.

LET-

## L E T T R E

De Joseph Scaliger, à Jaq. Aug. de Thou.

**M**ONSIEUR. Je viens de recevoir la vostre du xx Janvier passé: il n'y a pas long temps que je vous ay escrit, & ne doute nullement que vous n'ayez maintenant ma lettre. Je m'estime très heureux de l'honneur qu'il vous plaist me faire, que de prendre la peine de m'escire en vos grandes occupations. J'ay receu ensemble avec la vostre le *Chronicon* de feu Monsieur de Bazas, où ledit Sieur a employé une merveilleuse diligence, & peut-estre quelquefois trop grande, à cause qu'il s'amuse par trop à représenter la variété des manuscrits là où il n'est point de besoing. Toutesfois je defere beaucoup à son édition, en laquelle il s'est porté fort rudement, & ce que je loue le plus, fort modestement, sans se laisser eschapper aucun mot qui puisse offenser personne: ce qui est fort rare en ce siècle, & mesmement es hommes Ecclesiastiques, es escrits desquels *hypotesis est maledictio*, *maledictio est*. Mais les éditions de nos Eusebes sont bien différentes l'une de l'autre, & ce en beaucoup de manieres. On pourroit tousjours la nostre un peu plus diligemment qu'auparavant. Mais ce n'est pas pour en voir si tost la fin. Nous employons tout ce que nous pouvons pour embellir cest œuvre & avoir cest honneur, que de lui donner la lumiere sous vostre nom. J'ajoute à mes Notes *Canones Isagogicos*, qui seront l'ame de ceste édition, & dont j'espere que les gens de bien en recevront du fruit, & du contentement. Je remonstre bien à Clavius son ignorance, sa stupidité & orgueil, qui a gasté l'année Grégorienne, & laissé si pleine de resveries & folies que je m'estonne que tant d'yeux ne s'en advissent. Tant est grande la brutalité de ceux qui se vantent de sçavoir quelque chose! Pour le moins ils devoient adviser de l'absurdité qu'on commet ceste année 1605. en la celebration de la Pasque, qui devoit tomber au jour qu'ils ont célébré Pasques fleuries. Il est incroyable la grande ignorance & barbarie de ceux qui ont ceste affaire en maniemment, qu'ils s'en foyent acquitez si pauvrement, avec une telle marque d'ignorance, que tout le monde en sera estonné, quand on le lira en nos demonstrations. Pourquoy vous vous pouvez asseurer, que nostre Eusebe, mais plustost vostre, sera un tresor de merveilles de la Doctrine chronologique; laquelle j'ay affranchi de la tyrannie des presomptifs, de la profanation des ignorans, & de la sycophantie des mesdisans. Nous ne faisons point de scrupule de dire que toute ceste matiere est nostre, en laquelle nul n'y a encores rien veu, non que j'aye plus d'entendement qu'un autre, mais d'autant que j'ai pris ceste matiere à cœur: ce que je n'ay pû persuader aux autres d'en faire autant. Mais il fult estre fourni d'autres moyens, que ne sont ceux que ce monstre d'ignorance Clavius y a apporté, lequel si on oste hors de son

Nnn 2

Eucli-

Imprimée sur  
le Manus-  
crit.

\* Juife  
Lipfe.

Euclide, il n'y a enfant fi nouveau qu'il fe trouvera. Certes, je puis dire qu'on verra en notre édition ce qu'on n'a encores veu. Je ne le dis, qu'à vous, Monsieur, qui me cognoiffez. Car quant aux autres, j'aime mieux qu'ils le cognoiffent par l'œuvre, que par affurance que j'en puiffe faire de bouche. Vous faites bien de pourfuivre votre Hiftoire, qui eft fi bien venue, fi chérie, & louée des doctes & gens de bien, fur tout le proëme qui eft l'éloge de vous mefmes, le tefmoignage de votre probité, le monument de votre fçavoir, & de la pratique que vous vous eftes acquis ès affaires du monde, pour les publier en ce beau Théâtre du monde qui eft votre Hiftoire. Celui \* qui vous a repris fur la liberté dudit proëme parle en efclave des Loyolites, tel qu'il eft : qui eft devenu fi idiot que la plupart de ceux qui l'eflevoient jufques au ciel, fe moquent de luy & commencent à dire *dic maides de yegories* (1). Il ne s'eft pas contenté de s'eftre efchaffaudé de ce ridicule (2) écrit des miracles, qu'il en a écrit un autre (3) fur mefme fujet. Il n'y a difference que du lieu & des miracles. Je ne doute nullement qu'à Rome il n'y ait des renards qui fe moquent de l'imbécillité de cefte efprit, de s'eftre tant abaiffé que d'efcrire ce que les plus bigots de qualité n'oferoient avoir écrit. Vous ne devez, fauf votre meilleur advis, luy faire refponfe, car il ne le merite point. Je ne reffe de luy efcrire nonobftant fon idioterie, d'autant que je fuis constant en amitié. Mais j'abufe de votre patience fans avoir egard à vos occupations. Je prieray doncques Dieu, Monsieur, vous maintenir en fa garde.

De Leyden le 8 Avril, qui  
devoit eftre Vendredi devant  
Quasimodo 1665.

Vostre très humble & très  
obéiffant ferviteur,  
JOSEPH DELLA SCALA.

*L'écrit fuivant, qui paroît être une Lettre, quoiqu'elle ne foit adreffée à perfonne, ni même fignée, s'eft trouvé entre les Manufcrits de Monsieur de Tbon. Jean-Henri Boclerus, qui avoit déjà donné au Public ladite Lettre, dans fes Commentaires fur Tacite, imprimés à Strasbourg, in 8o. en 1664. page 650. prétend qu'elle a été écrite par Scipion Gentili, à Jaques Bongars de la Boderie.*

Traduite  
du Latin  
fur le Ma-  
nuscrit.

J'AY été dernièrement à Augsbourg & à Munick. En paffant par ces villes, j'ai trouvé plusieurs chofes qui m'ont fait beaucoup de plaifir ; fur-tout, j'ai été charmé de la politesse de Marc Velfer, & de fon éru-

(1) C'est-à-dire, les vieillards font durement enfans.

(2) De *Dira Virgine Hallenfi.*

(3) De *Dira Virgine Sichemenfi.*

Lipfe, après avoir fait un volume entier des miracles de Notre-Dame de Hall, lui dédia

fa plume; furquoi Scaliger fit ces vers :

*Post opus explicatum quod tot miracula narrat,  
Pennam Liffades hanc tibi, Virgo, dicit.  
Nil potuit levius pennâ tibi, Virgo, dicere,  
Nil forte est levius quod tibi scripsit opus.*

érudition, qui m'a extrêmement frappé dans les conversations, que j'ai eues avec lui : il n'y a qu'une chose, qui m'a fait beaucoup de peine, c'a été ses sentimens au sujet de l'Histoire de votre de Thou, ou plutôt du nôtre. Il me parut en penser desavantageusement ; il en parla même avec aigreur : il ne put cependant me dire précisément ce qu'il trouvoit à reprendre dans cette Histoire ; il me dit seulement en gros, que cet Historien étoit trop favorable à la France, au préjudice des Allemands, & qu'il avoit rabaislé les belles actions, & les grandes qualités de l'Empereur Charles - Quint. Je me suis recrié sur cette accusation ; car je ne me souviens pas d'avoir lu aucun Historien, qui ait donné de plus magnifiques éloges, & avec tant de zèle à aucun homme, ou à aucun Capitaine, que Monsieur de Thou en donne à Charles V. à chaque ligne de son Histoire, où il parle de cet Empereur : je puis dire que je l'ai lu très-souvent. En suite tombant sur la Religion, il ajouta que l'Histoire de Monsieur de Thou faisoit plus de tort à la Religion Catholique, que celle de Steidan, à laquelle on ajoute moins de foi, à cause de la haine qu'il fait paroître pour l'Eglise Romaine : qu'il étoit étonnant que notre Historien, écrivant dans un pays Catholique, où il étoit revêtu d'une grande dignité, qui exige de la prudence & de la gravité, eût si souvent loué les Protestans avec une espèce d'affectation, & eût paru même prendre en main leur défense, lorsqu'il s'agissoit d'en porter son jugement. Je lui représentai les devoirs d'un Historien, & lui dis que Monsieur de Thou étoit un écrivain libre & fidèle à la vérité. Il me repartit vivement : „ Que votre „ Historien se manifeste bien dans la mort d'Anne Dubourg ! Il ne peut „ s'empêcher de laisser échapper à son sujet des exclamations presque „ tragiques, & des gémissemens. „ Il me dit plusieurs choses dans ce goût, au sujet de Monsieur de Thou, & de Monsieur della Scala (1). Il n'est pas nécessaire de vous les rapporter, d'ailleurs, cela me feroit de la peine, car ce ne fut que malgré moi que je les entendis. Il me dit encore, que le Duc de Bavière avoit autrefois envoyé, je ne sais quels ordres violens contre Monsieur de Thou, à Octavien Fugger, pour les donner au Maréchal de Bois-Dauphin, Ambassadeur de France à la diète d'Ausbourg, afin de tirer vengeance de certains vers, que cet auteur étoit accusé d'avoir faits contre le Duc. Je l'assurai que je n'avois jamais vu ces vers (2). Au reste, Monsieur Velfer est le meilleur homme du monde. Je ne vois presque personne en Allemagns, qui l'égalé dans le genre de littérature qu'il a embrassé. Lingelsheim votre ami & le mien, vous dira plusieurs choses à mon sujet, & au sujet de ceux qui avoient à mon insçu formé le dessein de m'attirer à Rome ; si cependant la chose vous paroît mériter qu'on vous en entretienne. Je n'ai pas laissé d'en avoir du chagrin, à cause des plaintes & des bruits excités à cette occasion.

LET-

(1) Joseph Scaliger.

(2) On ne sait absolument ce que c'est que cette pièce de vers.



## L E T T R E

*De Charles de l'Ecluse, ou Clusius, Médecin & Professeur en Botanique dans l'Université de Leyde,  
à Jaques Auguste de Thou.*

Imprimée sur  
le Manuscrit.

**M**ONSIEUR. Je ne vous sçaurois assez remercier du beau présent qu'il vous a plu me faire du second tome de vostre *Historia nostri temporis*, laquelle j'ay légèrement parcourüe, n'ayant eu la patience d'attendre qu'elle fust reliée. Depuis je l'ay baillée au relieur, afin de la pouvoir lire plus à loysir & à mon aysé. Je ne sçay en quelle façon je pourray recognoistre le plaisir que m'avez faict, n'ayant rien pour vous envoyer en recompense : toutesfois je regarderay si avec le temps je vous pourray gratifier en quelque chose. En lisant légèrement ce qui s'est passé l'an 1564. j'ay observé que vous avez esté mal informé de la façon de la mort de Wefalius, lequel partit d'Espagne pour faire son voyage de Jérusalem, quasi en mesme temps comme j'y entray. Il en sortit par Perpignan, & j'y entray par Guipuscoa & Vittoria. Je vous advertiray avec plus de loisir comme son dit voyage s'est passé, l'ayant entendu partie en Madrit à la Cour du Roy d'Espagne, partie l'année ensuivante à Bruxelles à mon retour d'Espagne. Je vous advertiray pareillement de la diligence de G. Rondelet, comme celui qui l'ay cogneu fort familièrement, ayant demeuré deux ans entiers en sa maison avec le D. Laurent Joubert à Montpellier. Mais pour le present je n'ay loysir de vous escrire plus particulièrement, à cause que M. de la Scale m'a faict advertir par son serviteur, que si je voulois vous escrire, il falloit que luy envoyasse ma lettre encore à ce soir. Parquoy remettant le tout jusques à une autre fois, je prieray Dieu qu'il vous donne, Monsieur, longue & heureuse vie, afin que puissiez achever vostre Histoire à la gloire de son nom & profit public; & demeureray tousjours

Leyden ce xxviii  
Janvier 1607.

Vostre très affectionné  
serviteur,

(1)

C. DE L'ECLUSE.

EX-

(1) On trouve dans l'édition Latine de Londres à la suite de cette lettre, des remarques de Charles de l'Ecluse sur l'Histoire de M. de Thou. L'usage qu'on en a fait pour la commodité du Lecteur, nous dispense de les rapporter : ces remarques, de même que celles de quelques autres Sçavans, sont insérées dans le corps de l'Ouvrage, & placées aux endroits où elles ont du rapport.

## E X T R A I T

*D'une Lettre de Jaques Auguste de Thou, à Joseph de la Scala ou Scaliger.*

**M**ONSIEUR. J'ay receu deux lettres de vous, l'une du iv. Feb-  
vrier, l'autre du xxii. du present, avec les Memoires de Monsieur  
de l'Escluse, dont je vous remercie très-humblement & de toute affection;  
& d'autant plus qu'il vous a plu prendre la peine de les escrire de vostre  
main, en quoy je recognoy, non seulement l'élégance de vostre écriture,  
mais aussi vostre style, dont je me serviray à propos, en la premiere  
édition de nostre Histoire, laquelle se commencera incontinent après ceste  
feste, in 12<sup>o</sup>, afin qu'on ne la contrefasse en Allemagne, où ils brouil-  
lent tout. De Paris le 10 Avril 1607.

Tiré du  
Recueil  
des Epis-  
tres Fraan-  
çoises à  
M. de la  
Scala p.  
509.

## L E T T R E

*De Joseph de la Scala ou Scaliger, à Jaq. Aug. de Thou.*

**M**ONSIEUR. Je vous envoie une lettre de M. de l'Escluse. Je lis  
tousjours dans vostre Histoire, non seulement pour l'amour de vous,  
mais aussi pour le plaisir que j'y prends, tant à cause de la variété des  
choses y contenues, que de la beauté du style. Il y a quelque chose qu'il  
me semble devoir estre corrigé, comme l'année de la mort de David Riz-  
zi en Ecoffe, & la naissance de Jaques à present regnant, qui fust l'an  
1566. comme je puis tesmoigner, qui en ladicte année estois en Ecoffe  
avec les Messieurs de Rochepozay, & vis tout l'appareil de la tragédie.  
Et en vostre livre cela est rapporté à l'année précédente 1565. Le pau-  
vre Ministre Tachard, natif de Montauban, fust pendu, non à Ramies,  
mais à Toulouse, la veille de la Magdeleine, pour avoir presché en ville  
non contenué au nombre de celles esquelles il estoit permis de prescher  
par l'Edit du Roy. Son innocence & integrité de vie estoit si bien con-  
nuë, que tout Ministre qu'il estoit, il fut regretté mesme des plus seditieux  
de Toulouse. Viret estoit d'Orbe, & non de Laufanne. Le Présidial de  
Carcassone dès l'an 1571. jusques à present, est en la ville haulte, & non  
en la basse, & pense qu'il y a tousjours esté. Pour le moins audit an 1571.  
je suis tesmoin qu'il y estoit, & les Conseillers qui demeuroient en la basse  
ville, alloient à cheval ou sur mulets à la haulte. Peut-estre que pour quel-  
que incident vous l'aurez veu en ladite basse ville.

Imprimée sur  
le Manuscrit.

J'ai-

J'aimerois mieux dire *Bléfi*, comme les annales de plus que DCC ans, que *Bléfi*, qui est corrompu de l'ancien nom.

*Albie Cadurcorum*. Faut changer *Divone Cadurcorum*. Le bon pater *Olivio Pantagatho* que j'ay connu l'appelloit ainsi, comme les autres Moines, non pour speciale consideration. Je l'ay connu & visité. *Trimetbus* non est *Nicosia*. Nam *Trimetbi* appellatio adhuc manet. Declinandum *Τριμετρὸς Τριμετρῶνος*. Ces petites choses ne valent pas le parler, n'estoit la jalousie, ou plustost meschanceté de ceux qui se meslent des Lettres en ce maudit siècle, qui feroient bien un gros livre de ce que dessus, comme font les *Διονυσιατοὶ Loliolite*. Je prieray Dieu, Monsieur, vous maintenir en sa sainte garde.

De Leyden le 21 Avril 1607.

JOS. DELESCAIE.

## E X T R A I T

*D'une Lettre de Jaques Auguste de Thou,  
à Joseph Scaliger.*

Tiré du  
Recueil  
des *Epis-  
tres Fran-  
çoises à  
M. de la  
Scala*,  
p. 510.

**M**ONSIEUR. J'ay receu la vostre du XXI du passé, par laquelle je cognoy qu'il vous plaist perdre quelques heures en la lecture de nos Histoires, dont je vous suis extrêmement obligé; après infinies autres obligations que je vous ay, & desquelles je n'espere jamais me pouvoir acquerir. Ce que vous & Monsieur de l'Ecluse m'escrivez de l'année de la mort du Roy Henry d'Ecosse, me met en peine, d'autant plus que deslors que j'escrivis ce qui en est imprimé, ce scrupule me vint en l'esprit, que l'année n'estoit celle que j'ay mise, & que j'ay neantmoins trouvé telle en Buchanan. J'en ay contesté fort avec des Ecoissois qui estoient lors au pays, lesquels toutesfois m'ont confirmé que la mort advint en l'année 1567. au mois de Febvrier, que l'on compte encores en Angleterre-66; car, comme vous sçavez, l'année à eux (je ne sçay si aussi en Ecosse) commence au jour de l'Annonciation seulement, & lors mesmes nous ne comptons l'année qu'après Pasques: & encores que l'ordonnance de Monsieur de l'Hospital fust dès l'an 1564. & publiée deslors en la Chambre des Comptes, si est ce que n'ayant esté publiée és Parlements, qu'après l'assemblée de Moulins en l'an 1566. aussi elle n'eust lieu qu'en ceste année; cela peut avoir donné lieu à ce qui est dit de la mort de David Rizzi, que j'ay mis aussi selon Buchanan. Du surplus de vos bons advertissemens je feray fort bien mon profit, comme de *Divona Cadurcorum*. De Paris le 20 May 1607.

LET-

## L E T T R E

*D'Isaac Casaubon, à Jean de Meurs ou Meursius.*

J'AI reçu, Monsieur, la Lettre que vous m'écrites au sujet de Monsieur le Président de Thou. Vous lui avez fait beaucoup de plaisir, en lui envoyant vos remarques (1), dont il fera son profit. Il m'a souvent dit que quelque grands que fussent les soins que lui avoit coûté son Ouvrage, il ne doutoit pas qu'il ne se fût trompé souvent dans les affaires étrangères. Je suis témoin de la docilité avec laquelle il a toujours reçu les avis de ceux qui ont bien voulu lui en donner. Ainsi je ne doute pas qu'il soit charmé de votre attention. Quand publierez-vous votre Histoire? Je brûle d'impatience de lire ce que vous dites que vous avez écrit du Duc d'Albe. Je souhaite que ceux, qui n'ont pas eu horreur de commettre de si noires barbaries, rougissent du moins en les lisant. A Londres le 12 de Novembre 1613.

Traduite  
du Latin,  
& tirée  
du Sylloge  
Epist. Il.  
Casaub.  
p. 148.

## L E T T R E

*D'Isaac Casaubon à Jean de Meurs, Professeur en Histoire,  
de l'Université de Leyde.*

J'AI communiqué à Monsieur de Thou (2) les notes que vous avez faites sur son Histoire. Je me flatte que vous ne m'en sçaurés pas mauvais gré: il m'a dit qu'il vous avoit de grandes obligations, & vous remercioit. Il vous prie d'achever ce que vous avez commencé, & pourvu que cela ne vous fasse point de peine. Je vous en prie aussi très-instamment. A Londres le 30 Janvier 1614.

Traduite  
du Latin,  
& tirée  
du Sylloge  
Epist. Casaub.  
p. 153.

## LET.

(1) On n'a pas jugé à propos de rapporter ces remarques, qui ne consistent presque toutes que dans des noms de lieux ou de personnes que Monsieur de Thou avoit altérés dans la première édition de son Histoire, & qu'il a réformés depuis sur les avis de Meursius. Celui-ci cependant avoit agi avec un peu trop d'aigreur dans la critique, & Monsieur

de Thou ne put s'empêcher de s'en plaindre à Casaubon, dans la Lettre qu'il lui écrivit le 10. de Décembre 1613. Voyez ci-dessus, p. 446.

(2) Ces deux Sçavans ajoutent dans leurs lettres, au nom de Monsieur de Thou, celui de πείν, qui en Grec veut dire Tout, par allusion à son nom de Thou. C'est une docte pointe.

## L E T T R E

*De Jean de Meurs à Isaac Casaubon.*

Traduite  
du Latin  
sur le  
Manu-  
crit.

**M**ONSIEUR. Votre lettre m'a fait beaucoup de plaisir. Je n'en ai pas moins senti en apprenant que Monsieur de Thou avoit bien reçu mes remarques sur son Histoire. Je n'attendois pas moins de sa politesse & de sa candeur; mais je suis surpris qu'il ne m'ait point fait réponse. Cependant j'avois quelque intérêt à ce qu'il voulût bien le faire. Je le priois dans ma lettre de me faire copier par son Secrétaire quelque chose, qui manque à une page de mon exemplaire de l'*Historia Lausaca* de Palladius, parce que cette lacune m'empêche de donner l'édition de cet Ouvrage au public. Vous voyés par-là que j'ai fujet de souhaiter une réponse. Je vous prie d'engager Monsieur de Thou à me faire ce plaisir; vous m'obligerez beaucoup. Adieu, Monsieur. A Leyde le 8 de Mars 1614.

## L E T T R E

*D'Isaac Casaubon à Jean de Meurs.*

Traduite  
du Latin  
sur le Ma-  
nuscrit.

**M**ONSIEUR. Je n'aurois point tardé si long-tems à répondre à votre dernière, si je n'eusse été incommodé. Je suis étonné que vous vous plaigniez de ce que Monsieur de Thou ne vous ait point écrit. Vous croyés sans doute que vous avés joint une lettre pour lui aux sçavantes notes que vous m'avez envoyées. Vous vous trompés assurément, si vous êtes dans cette idée; car je ne reçus alors de votre part qu'une lettre qui contenoit les notes en question, que j'envoyai à Monsieur de Thou. Si vous avés fait une autre lettre, elle ne m'a pas été rendue. Ainsi Monsieur de Thou n'a jamais eu connoissance de ce que vous lui demandés. Je ne vous assurerai cependant pas certainement qu'il n'en fût pas parlé dans votre lettre, que je lui fis tenir alors. Je ne crois pas y avoir rien vu de semblable. A l'égard de ce grand homme, il m'a prié très-instamment de vous remercier de sa part, & de vous assurer que vos remarques lui ont fait beaucoup de plaisir. A Londres le 23 Avril 1614.

## L E T T R E

*De Jaq. Aug. de Thou à George-Michel Lingelsheim, Conseiller de l'Electeur Palatin, à Heidelberg.*

**M**ONSIEUR. Je ne sçaurois vous exprimer toute la joye que j'ai ressentie , en apprenant par votre lettre , qui m'a été rendue par Monsieur Bongars, que mon présent vous a été agréable. J'ai reçu une grande consolation, en voyant qu'un homme aussi équitable, & aussi judicieux que vous, approuve ce qui est tous les jours l'objet des critiques de mes ennemis en tous lieux. Car quoique ma conscience me rendit témoignage de n'avoir jamais écrit avec partialité, je ne laissois pas cependant d'avoir du chagrin de me voir taxer d'imprudence par nos courtisans François, gens bien capables de juger, & par d'autres gens à peu près aussi éclairés. J'ai, disent-ils, soulevé les Grands par une liberté trop grande, & qui ne convenoit point à ma situation. Ils ajoutent qu'il étoit de mon intérêt & du bien de l'Etat, à cause de la charge dont je suis revêtu, de ne point m'attirer leur inimitié. Je n'ai qu'un mot à leur répondre. Je n'ai pas seulement écrit pour mes contemporains, mais encore, & principalement pour la posterité, dont je préfere le suffrage à la honte de flatter les vices de mon siècle. Je n'ai rien à me reprocher, si ce n'est d'avoir entrepris, étant dans la Magistrature, d'écrire l'Histoire du tems présent. Mais je n'ai jamais lû, ni entendu dire, qu'il fût défendu d'écrire l'Histoire à un homme, qui avoit une charge dans l'Etat. Peut-être ceux, qui font plus de cas d'une politique adroite, si fort en usage aujourd'hui dans les Cours des Princes & dans les négociations, que de la droiture de conscience, qui peut seule nous rendre heureux, m'accuseront d'imprudence. Ils diront que je me suis fait par ma sincérité une foule d'ennemis, & fort peu d'amis. Preuve éclatante qu'il y a bien peu de personnes qui ne tremblent au redoutable nom de la vérité, & qui ne frémissent à la vûe d'un ami sincère. Mais j'appelle Dieu à témoin de mon innocence. Je me repose dans l'attente de la juste vengeance des injures qu'on me fait. Cette pensée, & le témoignage de mes amis, font en secret toute ma consolation. J'ai reçu dans mes peines beaucoup de soulagement de vos sages avis, & de la manière obligeante avec laquelle vous me demandés mon amitié, dans le tems que je souhaitois la votre de tout mon cœur. Je crois que le plus grand plaisir, dont on puisse jouir sur la terre, est de goûter les douceurs d'un commerce d'amitié. J'ai donc résolu de profiter, puisque vous me l'ordonnés, des avantages de celle qu'une occasion honnête a fait naître entre nous. Ainsi je vous demande en grace de me dire sincèrement ce que vous trou-

Traduite  
du Latin  
sur  
le Manuscrit.

verés de repréhensible dans mon livre, où je ne doute pas qu'il n'y ait bien des fautes. Je suis persuadé qu'il m'en est bien échappé dans les affaires d'Allemagne, de Hongrie, & des pais les plus septentrionaux, parce que je n'en étois pas instruit parfaitement. Je voudrois pouvoir vous envoyer l'Histoire entière avant de la donner au public ; mais l'Ouvrage est de trop longue haleine. D'ailleurs je n'en ai qu'un exemplaire, qu'il ne seroit pas sûr d'exposer aux risques d'un envoi. Si les Imprimeurs avancent assez pour cela, vous aurés à la foire prochaine les vingt livres suivans, qui vont jusqu'au commencement de l'année 1572. Je n'irai pas plus loin ; la malice de plusieurs personnes, & l'ingratitude du siècle me le défendent. J'ai conduit mon Histoire jusqu'en 1595. dans le dessein d'aller jusqu'en 1602. mais tout cela est dans mon cabinet, & y demeurera jusqu'après ma mort, à moins que Dieu ne change les tems, ou mes résolutions ; mais je vous arrête trop long-tems. Je vous prie de saluer de ma part Monsieur Marquard Freher que j'aime & que j'honore, & à qui j'ai envoyé un exemplaire de mon Histoire. Conservez-moi votre amitié. A Paris le 13 de Mars 1605.

## L E T T R E

*De Jaq. Aug. de Thou, à George-Michel Lingelsheim.*

Traduite  
du Latin  
sur le Ma-  
nuscrit.

**V**ous avés enfin, Monsieur, la seconde partie de mon Histoire, que vous m'avés écrit qu'on attendoit avec tant d'impatience en Allemagne ; mais je crains bien que votre attente ne soit trompée, & que mon livre n'irrite vos desirs, bien loin de les contenter. J'ai enfin achevé, le dernier mois d'Avril, cet Ouvrage divisé en cent vingt-six livres, commencé il y a douze ans & demi. Délivré à présent du pénible travail de la composition, tant de fois interrompu par les affaires, j'ai résolu d'employer tout le tems, que je pourrai dérober au public, à revoir mon Histoire ; ce que je n'ai pu faire encore. J'implore donc le secours de tous les gens de Lettres ; je les prie de m'aider de leurs avis & de leurs lumières, dans un Ouvrage entrepris pour l'utilité publique. Je m'adresse sur-tout à vous, Monsieur, qui m'avés donné plus de marques d'amitié, que je ne méritois. Parlez-moi à cœur ouvert, dites-moi ce que vous en pensés, parce que je veux donner une seconde Edition plus correcte & plus travaillée que la première. Je n'ai encore rien déterminé au sujet du reste de l'Ouvrage. Si vous croyés qu'il puisse être utile au public, il seroit fâcheux de le laisser dans l'obscurité ; mais aussi d'un autre côté, il ne peut paroître en entier, eu égard au tems, sans exciter contre moi des orages, & m'attirer l'envie des courtisans, contre laquelle je ne sçaurois tenir. Je crois aussi qu'il vaudroit mieux le supprimer que de le donner mutilé, & en partie. La placé que j'occupe m'oblige à rendre raison à bien des gens de plu-

plusieurs choses dont je m'embarasserois fort peu dans une condition privée. Ainsi mes amis ne doivent pas me sçavoir mauvais gré, si je ne les contente pas en ce point. Les Grands sont trop délicats pour que je puisse leur plaire en disant la vérité. Cependant il vaut mieux qu'ils ne me veuillent point de mal, que de les avoir pour ennemis; & cela à cause de ma charge, sans aucun motif de posséder la faveur, dont je n'ai jamais été l'esclave. Si vous aviez en Allemagne quelque copiste, qui sçût passablement le Latin, & qui écrivit bien, ce qui nous manque ici, je lui ferois copier très-volontiers les soixante-dix livres qui restent, & j'enverrois mon exemplaire à Monsieur Bongars, afin de le faire lire à mes amis, & sur-tout à vous, Monsieur, pour sçavoir ce que vous en penseriez. Je souhaiterois qu'on n'en fit point de copie, ou qu'on n'imprimât point cet Ouvrage sans ma participation; mais ces choses ne sont pas assez importantes, pour abuser davantage de votre tems. Si vous avés des nouvelles certaines des affaires d'Allemagne du côté du Nord, & de la Transylvanie, je vous conjure par notre amitié de m'en faire part; car je n'en ai rien appris ici que par le Mercure qui a paru dans chaque foire de Francfort. Adieu, Monsieur, aimez-moi toujours. De Villebon le 18. Août 1606.

## L E T T R E

*De George-Michel Lingelsheim, à Jaq. Aug. de Thou.*

**M**ONSIEUR. J'ai reçu votre magnifique présent. La politesse & la bonté, dont votre lettre est remplie, m'ont comblé de joye. La première partie de votre Histoire, qui est ce qui a paru de meilleur, & de plus parfait dans ce siècle, m'avoit fait un plaisir sensible. Je goûtois d'avance celui que je me promettois de la lecture du reste. Je me flattois d'une entière satisfaction, lorsque les sentimens que vous me témoignés dans votre lettre ont redoublé ma joye, sur-tout en apprenant que l'Ouvrage étoit achevé. Quelles raisons vous engagent à supprimer ce précieux reste? Celles que vous m'avés apportées m'ont pleinement satisfait. Ne vous fûsit-il pas en effet que la postérité jouisse de ce trésor? Mais quels remerciemens ne vous dois-je pas? Vous me promettés de me faire part d'un si grand bien, avant de le donner au public. Je suis tout à vous: ordonnés, il n'y a rien que je ne fasse pour vous obéir.

Traduite  
du Latin.  
sur le  
Manus-  
crit.

Comme je souhaite avec ardeur de jouir au plutôt du bonheur que vous me faites espérer, j'ai cherché ce que vous me demandés. Il y a ici parmi les étudiants un jeune homme appelé Ciriacus Herdesianus, parent du fameux Juriconsulte de Nuremberg, qui porte le même nom. Il s'offre avec beaucoup d'ardeur à copier les soixante-dix livres, dont vous m'avés parlé. Il a de la littérature & de la politesse. Je lui ai fait écrire cette lettre, afin que vous voyés qu'il écrit lisiblement. Sa droiture, ses mœurs, son



son attention, sa modestie, & son application aux beaux arts, doivent lui attirer la protection des gens de bien, & il mérite par ces bonnes qualités que vous le receviez dans votre maison, pour faire ce que vous souhaitez. Si vous êtes content de son écriture, & que vous vouliez bien me marquer quand il faudra vous l'envoyer, je le ferai partir sur le champ. J'aurai soin de recueillir les nouvelles les plus intéressantes des affaires d'Allemagne, & de Transylvanie. Le bruit que la paix est faite avec la Hongrie, & qu'on pourra faire quelque accommodement avec les Turcs, se confirme. Lorsque j'aurai quelque chose de plus certain, je vous en informerai. Je vous prie, Monsieur, de me compter parmi vos serviteurs, & parmi ceux qui vous honorent, & vous respectent le plus. Je ferai tous mes efforts pour mériter votre amitié. Que Dieu vous conserve à notre siècle, dont vous faites l'ornement. A Heidelberg le 2 Novembre 1606.

## L E T T R E

*De George-Michel Lingelsheim, à Jaq. Aug. de Thou.*

Traduite  
du Latin  
sur le Ma-  
nuscrit.

**M**ONSIEUR. Ayant obtenu ces jours passés de Jean Pretorius, ce vieillard vénérable, célèbre Mathématicien & Professeur à Altorff, qu'il me communiquât quelques lettres de l'admirable André Dudith, j'ai cru que vous ne seriez pas fâché que je vous envoyasse copie de la dernière. Ce n'est pas à cause du sujet qui roule sur certaines questions, mais parce qu'il y a quelques lignes assez curieuses écrites de sa main, sur-tout, ce grand homme ayant coutume de faire voir de plusieurs manières la vanité de l'astrologie judiciaire. Outre plusieurs autres choses sur ce sujet, j'ai une lettre de lui, adressée à Thadée Haggelius Médecin de l'Empereur, qui est un témoignage de ses sentimens sur cette matière. Cependant l'événement confirma ce qu'il avoit remarqué qui devoit lui arriver, suivant les opérations astrologiques, qu'il avoit faites pour lui-même. Car il mourut deux jours après avoir écrit ces lettres, comme vous pûvez le voir par la lettre de Thomas Saville, que j'ai aussi copiée. Ce dernier étoit frere puîné de Henri Saville, cet homme illustre, qui vit encore, & qui s'est fait un si grand nom parmi les Scavans. Il avoit embrassé le même genre d'étude que son frere, mais à peine étoit-il de retour en Angleterre, qu'il y mourut dans la fleur de son âge. Il étoit moins âgé que son aîné de quinze années. J'aurois mauvaise grace si je manquois à vous remercier des complimens, que vous m'avez fait faire par Monsieur Bongars, le meilleur de tous les hommes. Je ne suis pas moins sensible à ceux que vous avez mis pour moi dans la lettre, que vous avez écrite à mon ami Gruter. Vous m'avez comblé de joye en m'apprenant que vous continuiez d'achever votre Histoire immortelle. Vous obligés par-là de plus en plus les gens de bien, & les amis de la vérité. Vous ajoutés aux éloges qui vous sont dûs, celui  
que

que merite la fermeté, qui vous fait négliger la haine des Grands, & vous encourage à poursuivre le louable projet, que vous avés formé. Laissés murmurer le petit nombre vendu à la passion d'autrui. La verité agreable à Dieu & aux gens de bien, triomphera des vains murmures de ces vils esclaves. Je vous souhaite une longue vie & une santé parfaite. Adieu, Monsieur. Méprisés toujours l'envie, comme vous le faites. A Heidelberg le 28 Avril 1607.

## L E T T R E

*De Jaq. Aug. de Thou, à George-Michel Lingelsheim.*

**M**ONSIEUR. Vous aurés à la prochaine foire le reste du regne de Charles IX. qui ne se trouve pas dans la dernière édition; car j'ai tellement divisé l'Ouvrage, que chaque partie contient le regne d'un Roi. Ainsi dans la première édition qu'on fera de ce qui a déjà été imprimé, la seconde partie commencera au vingt-troisième livre, où commence le regne de François II. Cette partie a d'abord été confondue avec la première, parce que le regne de ce Prince qui est fort court, ne contient que quatre livres. La troisième partie, composée de trente-un livres du regne de Charles IX. paroitra ensuite. Je donnerai après cela les vingt-trois livres suivans, qui appartiennent à la quatrième partie; c'est l'Histoire des événemens arrivés sous le regne de Henri III. jusqu'en 1584. Enfin, si la malignité du siècle & la jalousie de mes ennemis me le permettent, & que l'animosité des Grands s'apaise, je prendrai des mesures, pour donner le reste de mon Histoire, pourvu qu'elle puisse être utile au public. Je veux contenter les gens de bien, en apportant autant d'exactitude & de soin à faire imprimer mon Ouvrage, que j'en ai mis à le composer. Je vous écris à ce sujet, Monsieur, afin de vous apprendre ma résolution là-dessus; je crois devoir ces égards à votre bonne volonté pour moi. D'ailleurs je suis bien aise de vous faire voir qu'il est inutile de copier les livres en question, comme je vous le disois dans ma dernière lettre.

Traduite  
du Latin  
sur le Ma-  
nuscrit.

Vous me mandiés dans la votre du 2. de Novembre, que Ciriacus Herdesianus, jeune homme d'une grande politesse, de bonnes mœurs, & plein d'érudition, s'étoit offert avec joye à faire cette copie. Je dois le remercier avant tout de sa bonne volonté, & me réjouir avec lui de ce que je lui ai épargné le travail pénible & dégoûtant de transcrire mon Ouvrage. Je ne doute pas qu'il ne puisse faire meilleur usage de son tems; je ne voudrois pas employer à copier l'Ouvrage d'autrui une personne en état de travailler par lui-même.

Je vais répondre à votre lettre dattée du 28. d'Avril à Heidelberg. Je suis charmé que vous m'ayés fait naître l'occasion de parler dans mon Histoire

toire d'un homme au-dessus de tout éloge. Je ressens un vrai plaisir, & je suis mon penchant lorsque je puis transmettre à la postérité les noms des hommes, que je crois dignes de l'estime publique. J'ose me flater qu'on m'en sçait dès à présent quelque gré. Je n'ignore pas que cela m'a fait grand nombre d'ennemis, sur-tout à Rome, & parmi ces nouveaux censeurs, qui soumettent tout à leur tribunal. Vous pouvés avoir vû de certaines lettres écrites contre moi sur ce sujet; l'auteur n'y juge pas favorablement de ma personne, & de ma candeur. Des juges plus équitables que lui décideront entre l'un & l'autre, & la postérité me rendra justice, lorsque l'envie sera étouffée. Mais ni lui, ni ses semblables ne viendront jamais à bout par leurs cris & leur acharnement contre les gens de Lettres, de changer mon caractère, & de me faire repentir de ma modération. Content de prendre Dieu pour arbitre entre eux & moi, je ne relevrai ni leurs injures ni leurs mépris. Ce que je vous dis ici n'est que pour vous. Je serois fâché que cela transpirât, & donnât occasion de troubler mon repos à des gens, qui faisoient tout ce qui se présente, pour m'inquiéter.

A l'égard de Dudith, j'ai ajouté à son éloge, que j'avois déjà fait depuis long-tems sur le bruit de sa réputation, & sur les lettres de Thomas Saville, qui m'avoient été données par Monsieur Bongars, ce que j'ai trouvé dans celles de Jean Pretorius, ce sçavant & vénérable vieillard. Je vous envoie cet éloge (1), parce que je ne suis pas encore déterminé à faire imprimer l'année 1589. où il doit être placé. J'y ai joint l'éloge de François Salinas Espagnol; vous pourrés juger par-là, aussi-bien que tous les honnêtes gens, que je pense bien sur le compte des Espagnols, quoiqu'on me reproche le contraire. Il manque quelque chose à l'éloge de Dudith, comme vous pourrés le voir. Je vous prie de m'aider à l'achever: je souhaiterois que vous me donnassiez de plus grands éclaircissements sur le nom de la femme, sur la famille & le nom de son pere, sur le nom de ses enfans, & leur caractère, & que vous m'instruisissiez plus particulièrement de ce qui regarde son mariage, ses affaires domestiques, & ses études; vous pouvés sçavoir cela par vous-même, ou par d'autres. Pretorius est plus en état que personne, de vous apprendre toutes ces choses, si vous les ignorés. D'ailleurs vous n'êtes pas si éloigné de Breslaw que vous ne puissiez vous en informer à la veuve de Dudith, si elle est encore au monde, ou à ses enfans, par le moyen de vos amis. J'apprens qu'il y a plusieurs lettres de ce grand homme, la plupart écrites sur des matières intéressantes, & qui sont répandues en Allemagne. Je crois qu'il est important, non-seulement de les recueillir, mais encore de les donner bien-tôt au public, pour l'honneur de leur sçavant auteur, & pour l'utilité de la république des Lettres. Vous me ferés plaisir de me communiquer ce que vous pouvés avoir de ses Ouvrages, aussi-bien que tout ce que vous pourrés trouver à votre loisir d'écrit sur les affaires de Silésie & de Hongrie. Car si mes

occu-

(1) Cet éloge de Dudith se trouve à la fin du xcvi. livre, & celui de Salinas à la fin du xcix. livre.

occupations me le permettent, j'ai résolu de conduire mon Histoire jusqu'au tems où la paix a', pour ainsi dire, été donnée à l'Europe entière, sans m'arrêter à mon premier dessein, qui étoit de finir à l'année 1601. Mais comme j'ai besoin de m'instruire des affaires étrangères, & que je ne puis avoir ces connoissances sans le secours d'autrui, je vous prie de me faire ce plaisir, par vous & par vos amis. Conservez-moi votre amitié. Salués de ma part Monsieur Hyppolite de Colli. A Paris le 15 Juillet 1607.

## L E T T R E

*De George-Michel Lingelsheim, à Jaq. Aug. de Thou.*

**M**ONSIEUR. Je n'ai tardé si long-tems à répondre à votre lettre, Traduite du Latin sur le Manuscrit. en datte du 13. Août de l'année passée, que parce que je n'ai pas voulu payer d'une réponse frivole, les choses curieuses que vous m'avez écrites, & que je souhaietois apprendre. J'avois aussi dessein de vous contenter entièrement, au sujet du célèbre Dudith, & de vous fournir des mémoires touchant les affaires d'Allemagne. J'ai cru que je ne pouvois mieux faire que de vous envoyer la lettre de Jean Pretorius, afin que vous puissiez achever l'éloge de Dudith, dont vous voulés immortaliser le nom. Je n'ai encore pû rien recouvrer touchant les affaires du Nord. J'ai prié le peu d'amis que j'ai en ces quartiers, de m'apprendre tout ce qu'ils en sçauront. Dès que je pourrai vous envoyer quelque chose sur ce sujet, je le ferai avec toute la diligence possible.

Je ne sçais quels remerciemens vous faire de l'affection que vous me témoignés, en m'accablant sans cesse de vos présens. Vous persistés toujours à me faire part de vos écrits. Je vous assure que rien ne m'a fait plus de plaisir que de connoître l'ordre & la distribution de votre Ouvrage immortel, & que d'apprendre que malgré les cris d'une foule de critiques, vous persévères dans une résolution si louable. Vous avés aussi des motifs de consolation. Les gens de bien vous félicitent de tous côtés, & publient les obligations que la république des Lettres & la posterité vous auront. Ils se réjouissent de ce que la vérité a trouvé dans un homme tel que vous, revêtu d'une grande dignité, un protecteur contre tant d'écrivains, qui semblent avoir juré de l'étouffer. Continués à la protéger : vous êtes au-dessus de l'envie. Que vous dirai-je pour vous remercier du présent de votre poème (1) que Monsieur Bongars, notre ami commun, m'a envoyé ? Quel homme ! dont les délassemens & les jeux feront l'admiration de la posterité. Ce dernier trait de votre bienveillance m'a paru si flatteur, que je ne souhайте rien tant que de me rendre digne des bontés que vous avés pour moi. Adieu, Monsieur. A Heidelberg le 13 de Février 1608.

(1) Intitulé *Grambles*.

## L E T T R E

*De George-Michel Lingelsheim, à Jaques Auguste de Thou.*

Traduite  
du Latin  
sur le Ma-  
nuscrit.

**M**ONSIEUR. On vient de donner au public ces jours passés, un livre dont la lecture pourra vous faire plaisir, parce qu'il découvre les artifices des méchans. Il est du bien public, que ceux qui sont en place, soient instruits de leurs manœuvres. Nous sommes menacés de grands troubles : l'Empereur est réduit à d'étranges extrémités ; l'Archiduc Matthias son frere est aux portes de Prague qu'il serre de si près, que l'Empereur n'a pu se sauver. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg ont envoyé des Ambassadeurs à l'Archiduc, pour l'engager à poser les armes. Il leur a fait réponse, qu'il ne pouvoit les quitter, qu'après qu'on lui auroit donné des sûretés suffisantes de la confirmation, pour lui & pour ceux de son parti, de ce qu'on avoit arrêté à Presbourg, & que lorsqu'il seroit à couvert du ressentiment de son frere, qui ne respiroit que la vengeance.

Beljoyeux, cet homme fameux, qui a exercé tant de cruautés sur les Transylvains, & qui s'est noirci par tant de meurtres, vient d'être pris & étranglé en Hongrie. La Moravie toute entière a passé du côté de l'Archiduc Matthias, avec presque toute la Bohême. On croit que l'Empereur a été mal conseillé dans cette affaire. Son frere demande la tête de quelques-uns de ses Conseillers, & entre autres de Hanniwald, & Barvic. Ces troubles & d'autres intrigues tiennent l'Empire en suspens. La diette de Ratisbonne s'est séparée sans rien faire, à cause de la retraite des Evangéliques. Quelque tems après, l'Archiduc Ferdinand, qui avoit tenu la place de l'Empereur dans la diette, a laissé, à la nouvelle de la mort de sa mere, la plus grande partie de sa maison à Ratisbonne, pour partir en diligence. Je vous écris à la hâte quelques nouvelles de nos affaires. Vous excuseres cette liberté avec votre bonté ordinaire. Je suis, &c. A Heidelberg le 16 de Mai 1608.

## L E T T R E

*De George-Michel Lingelsheim, à Jaques Auguste de Thou.*

Traduite  
du Latin  
sur le Ma-  
nuscrit.

**M**ONSIEUR. J'aurois cru manquer à ce que je vous dois, si j'avois laissé partir le Conseiller Charles Paulus, envoyé de l'Electeur mon maître vers le Roi de France, sans le charger d'une lettre pour vous, quand ce ne seroit que pour vous assurer de mes très-humbles respects, n'ayant aucunes nouvelles intéressantes à vous écrire. Je ne doute pas que  
vous

vous n'ayés de certaines touchant ce qui s'est passé en Bohême. Ce revers de l'Empereur est étonnant ; il a été forcé de se soumettre à de honteuses conditions, qui ont été portées jusqu'à lui faire céder la Hongrie, l'Autriche, & la Moravie à l'Archiduc, qui de son côté a renoncé à la succession des autres provinces. C'est ainsi que la guerre s'est terminée en ces quartiers. La dispute de ces Princes a dérangé les mesures de quelques esprits remuans, qui avoient dessein d'exciter des troubles, ou du moins en a reculé l'effet. Je souhaite que la Providence nous préserve de ces maux. Monsieur Bongars, qu'on ne peut nommer sans éloge, m'a fait une visite d'ami ces jours passés. Nous avons beaucoup parlé de vous, Monsieur, & nous avons fait des vœux pour votre prospérité. Je ne voulois vous assurer par cette lettre que de mon parfait dévouement, & du desir que j'ai de vous être bon à quelque chose. Je finis donc en priant la divine bonté de vous conserver à la République. A Heidelberg le 4 de Juillet 1608.

## E X T R A I T

*D'une Lettre de Jaq. Aug. de Thou, à George-Michel  
Lingelsheim.*

L'INJUSTICE & l'ingratitude du siècle m'empêcheront de continuer mon Histoire, que j'ai conduite jusqu'à l'année 1601. il y a déjà sept ans. J'ai d'ailleurs des affaires qui me dérobent aujourd'hui tout mon loisir, qui étoit bien mieux employé à ce travail. Elles ne me laissent pas un moment libre. Si cependant Dieu me conserve la vie, j'ai résolu d'aller jusqu'à l'année 1612. C'est le terme que je me suis prescrit, & je n'irai pas au-delà, &c. De Villebon le 21 Avril 1613.

Traduit  
du Latin  
sur le Ma-  
nuscr.

## E X T R A I T

*D'une Lettre de Marquard Freher, à Melchior Goldast.*

Goldast qui résidoit à Francfort, avoit écrit à Marquard Freher, demeurant à Heidelberg, pour lui demander si on pourroit lui accorder la permission d'imprimer dans le Palatinat, l'Histoire de Monsieur de Thou. Voici la réponse de Freher.

L'E Chancelier, dans l'absence de Monsieur Lingelsheim a lû votre lettre dans le Conseil. On permet d'imprimer dans quelque lieu que ce soit du Palatinat, l'Histoire de Monsieur de Thou. Mais le Prince ne goûte point

Traduit  
du Latin  
& tiré du  
livre intir.  
Des. 26.

rer, ad  
Melch.  
Goldast.  
F. p. p.  
173.

point le projet de feindre, que l'impression en auroit été faite à Mannheim. Qu'importe en quel lieu elle se fasse. Elle fera honneur à celui qu'on choisira. A Heidelberg le 14. Octobre 1608.

## E X T R A I T

*D'une Lettre de Quirinus Reuter (1), à Melchior Goldast.*

Traduit  
du Latin  
sur le Ma-  
nuscrit.

JE sçais que quelques-uns trouvent mauvais qu'on imprime à Francfort l'Histoire de Monsieur de Thou. Mais ne craignés rien, & continués. Vous rendrés service à l'Allemagne, & toutes les personnes pieuses vous loueront. Que les François & les Italiens fassent usage de l'Edition de Paris, où l'Auteur fait des changemens, pour obéir à ceux de qui il dépend. Je crois que vous avés vû un petit livre (2), qui contient ce que Monsieur de Thou a retranché par l'ordre du Roi. On y voit le recit du parricide de Medicis, commis par le pere & par le frere, & les friponneries du Pape Pie IV. Il faut que vous restitués ces endroits, & que par des notes, tirées d'auteurs véridiques, vous indiqués les fautes échappées à Monsieur de Thou. Si je n'étois pas accablé d'occupations par le devoir de mon emploi, je vous aiderois dans ce travail. J'avoüe que ce que je vous ai envoyé dernièrement est peu de chose, & ne regarde que l'orthographe. Mais on pourroit vous communiquer plusieurs observations historiques, &c. A Heidelberg le 13 Janvier 1609.

## L E T T R E

*De Pierre Denais, Conseiller ordinaire de l'Electeur Palatin, & Assesseur de la Chambre Impériale à Spire, à Jaques Auguste de Thou.*

Traduite  
du Latin  
sur le  
Manuscrit.

IL y a long-tems, Monsieur, que je veux avoir l'honneur de répondre à votre lettre polie & obligeante. Dans la résolution de m'acquitter de ce devoir, j'ai plus d'une fois pris la plume, mais le respect que m'inspire votre haute réputation me l'a toujours fait quitter. J'ai enfin surmonté cette

(1) Quirinus Reuter aida beaucoup Goldast & Pierre Kopf Libraire de Francfort, dans l'édition qui fut faite en cette ville, de l'Histoire du Président de Thou.

(2) Ce petit livre, qui est extrêmement rare, fut imprimé clandestinement à Paris, sous le

titre de *Omissa in Historia Thuaniana ad annum 1561. et 1563. in 12.* Monsieur de Thou n'en fit tirer qu'un très-petit nombre d'exemplaires, & seulement pour faire présent à quelques amis de confiance. Voy. la troisième lettre de l'Editeur Anglois au Docteur Mead, pag. 66.

cette espèce de timidité ; & après avoir reçu de vous un présent si estimable, & une lettre où vous me comblés d'honnêtetés, j'ai appréhendé de paroître indigne de ce double honneur , & coupable d'ingratitude , si je demeurois plus long-tems dans le silence. J'avois déjà ouï dire qu'on se préparoit à critiquer votre Histoire. Connoissant les mœurs de ce siècle, je n'étois point surpris de cette audace ; & je riois d'avance de la folie d'un écrivain qui auroit choisi un tel Ouvrage & un tel Auteur , pour faire publiquement l'essai de son mauvais sens & de sa malignité. Car qu'est-ce que cet écrivain trouvera à reprendre dans votre Histoire ? Vous avez eu toute l'attention possible à la fidélité dans le recit des faits. Qui voudra se faire passer pour plus habile que vous en ce genre, doit chercher un autre monde, & d'autres hommes à qui il puisse faire illusion. Quand même il y auroit quelques méprises dans un Ouvrage si long & si pénible, seroit-ce un crime impardonnable ? Tout ce qu'on pourra vous reprocher, est la liberté avec laquelle vous avez écrit, c'est-à-dire, votre candeur & votre amour pour la vérité. Mais que ce reproche est indigne d'un homme d'honneur ! Peut-on en faire un plus glorieux à un homme de bien ? Je ne soupçonnerai jamais Marc Velfer d'un dessein si honteux & si peu digne. Je croirois plutôt, que le coup partiroit de quelques amis de ce sçavant homme, (ce que je regarde comme une action indigne), c'est-à-dire, de ces gens qui disent hautement qu'il est louable & glorieux, non-seulement de mentir en faveur de l'homme (1), qui est le seul Dieu qu'ils adorent ; mais encore d'attenter sur la vie des Rois, par le fer ou par le poison. Ces gens, qui n'ont aucune Religion, emploient toujours la Religion pour prétexte ; car ceux qui en ont, soit Catholiques, soit Protestans, sont également ennemis du mensonge, & ne veulent point que la vérité historique soit fardée. Ils ne peuvent manquer de vous applaudir, & de se sçavoir bon gré, en voyant que vous pensés comme eux. Quoique nous autres Protestans, nous rejettons les noms odieux de Novateurs & de Sectaires, & que nos oreilles en soient blessées ; personne néanmoins parmi nous n'est assez injuste, en voyant que vous remplissés parfaitement les devoirs d'un Historien, pour trouver mauvais que vous vous exprimés conformément à vos idées, & que vous ne parliés pas comme nous. Nous avons d'ailleurs assez d'actions de grâces à vous rendre, outre l'obligation que nous vous avons d'avoir clairement exposé les faits. Que de calomnies intentées contre nous, n'avez-vous pas solidement refusées ! Combien de grands hommes, que l'imposture avoit noircis, avez-vous justifiés & vengés ! Avec quelle douceur ne nous avez-vous pas traités ? La Religion que vous avez, n'est pas, comme celle de bien d'autres, un motif de haine, & un instrument de cruauté ; mais un lien de charité, & une école de douceur. Vous aimés la vertu par tout où elle se trouve, & vous voulés que ceux qui l'aiment, s'aiment aussi réciproquement. Renonçons aux noms odieux de faction & de parti. Je vous avoue, que lorsque je me représente votre esprit pacifique & impartial, lorsque je me rappelle les der-

nières

(1) C'est-à-dire, du Pape.



nières paroles de Charles V. mourant, que vous rapportés & que vous loués, je me sens animé du même esprit de charité ; je m'arrête à ce point fixe, & je m'écrie : Voilà la vraie foi, voilà ses véritables fruits. Il pense comme moi, & nous marchons l'un & l'autre dans le même chemin qui conduit au salut.

Je conclus de ce que je viens de dire, que comme dans les deux Religions, vous avés pour partisans & pour admirateurs de votre excellent Ouvrage, tous ceux qui ont vraiment de la Religion dans le cœur, vous ne devés avoir égard qu'à leurs sentimens & à leurs suffrages, & ne faire aucun cas des jugemens de ces esprits corrompus, qui bravent également Dieu & les hommes, & qui n'ont aucuns sentimens de vertu. Comme leur perversité ne peut nuire à vos écrits immortels, elle ne doit pas non plus arrêter votre plume, & vous empêcher de continuer à bien mériter de ce siècle & des siècles futurs. Tous les gens de bien vous y invitent : nous vous conjurons instamment de le vouloir, & nous prions Dieu de vous accorder de la vie & de la santé, afin que vous le puissés. Adieu ; Monsieur. Conservez-moi toujours cette amitié dont vous m'honorés. A Spire le 4 d'Août 1605.

## L E T T R E

*De Jean Rosinus Ministre à Naumbourg,  
à Jaq. Aug. de Thou.*

Traduite  
du Latin  
sur le Manuscrit.

**V**OUS m'avez fait beaucoup de plaisir, Monsieur le Président, vous à qui je dois, en reconnaissance de la protection que vous m'avez accordée, toutes sortes d'égards & de respects, lorsque vous m'avez envoyé le privilège Royal, que je vous avois prié de m'obtenir (1). Je suis aussi très-sensible à la politesse & aux bontés dont votre lettre est remplie ; j'ai de grandes obligations à Monsieur Godefroi Professeur en Droit, de m'avoir remis votre paquet, & à vous, Monsieur, pour m'avoir fait connoître à cette occasion ce célèbre Jurisconsulte, qui m'a honoré d'une lettre très-obligeante. Je me servirai de votre privilège, moyennant la grâce de Dieu, d'une manière à vous prouver que vous n'avez pas obligé un ingrat. Je prierai la divine bonté de vous combler des biens qu'elle a répandus sur moi, sans que je les méritasse. La république des Lettres à laquelle je m'intéresse, vous doit, & vous rendra de publiques actions de grâces de ce que vous faites pour elle. Je suis embarrassé sur un point ; je vous prie de me lever cette difficulté. On me désigne dans le privilège *LL. Deister*, cependant je ne le fus jamais : je n'ai pas même étudié en Droit ; je ne me suis appliqué qu'à la Philosophie & à la Théologie, & j'ai pas-

(1) Pour une nouvelle édition du livre, *Romana Antiquitates J. Rosini*.

passé ma vie, partie à enseigner, partie dans le ministère Ecclésiastique, que j'exerce actuellement à Naumbourg dans la principale Eglise. Dois-je rayer du privilège la qualité qu'on m'y donne ?

Permettés-moi présentement de vous parler d'autres choses. Je conçois aisément par ma sensibilité au sujet de la mort de Monsieur Bongars, dont j'ai ressenti mille fois la protection, quelle a été votre douleur à une si triste nouvelle. La France, & sur-tout l'Allemagne qu'il aimoit beaucoup, perdent infiniment à sa mort. Il me disoit quelquefois qu'il étoit François, mais qu'ayant passé la plus grande partie de sa vie en Allemagne, il ne le cédoit à aucun Allemand en affection pour ce pays, & qu'elle étoit même plus grande que celle de plusieurs Allemands; je n'ai pas fait difficulté de rapporter ces paroles à plusieurs grands personnages. Je crains que bientôt nous ne soions obligés de dire avec Plaute, (que Dieu cependant détourne ce malheur;)

(1) *Tum denique homines nostra intelligimus bona,  
Cum que in potestate habuimus, ea amisimus.*

Et avec un autre Poète :

(2) *Virtutem incolumem odimus,  
Sublatam ex oculis querimus invidi.*

Mais cela suffit au sujet de Monsieur Bongars. Je voudrois sçavoir s'il a donné quelque chose au public avant sa mort, comme j'ai compris qu'il devoit le faire, & si quelqu'un a écrit quelque chose après son décès, en son honneur; car je n'ai encore rien vu sur ce sujet. Ce que vous me dites si clairement & si distinctement de votre Histoire, m'a fait un grand plaisir. J'ai lu les premiers livres avec beaucoup de satisfaction; j'ai été étonné comment vous aviez pu avoir des connoissances si exactes des affaires même d'Allemagne. Je n'ai remarqué qu'un petit nombre de fautes, dont je parlai dans le tems à Monsieur Bongars, & que je vous dirai, si vous le trouvez bon. J'ai la première édition de votre Histoire contenant 65 livres, mais je n'ai pas vu la dernière. Dès que j'aurai fini ce qui m'occupe actuellement, je tâcherai d'avoir cette belle édition, dont vous me faites l'honneur de me parler. Je la lirai promptement, & avec beaucoup d'attention, si Dieu me conserve la vie & la santé. Je vous écrirai sincèrement s'il y a quelque chose d'omis, ou qui ne soit pas conforme à la vérité: je vous enverrai même, s'il est nécessaire, les pièces écrites sur ces matières, comme par exemple, les oraisons funebres, & les épitaphes de Frédéric-Guillaume Administrateur de l'Electorat de Saxe, de  
Jean

(1) C'est-à-dire, les hommes ne comment à connoître leurs avantages que lorsqu'ils leur sont enlevés. *Plaut. cap. act. 1. Sc. 2.*

(2) La vertu nous déplaît tant que nous la voyons; nous la recherchons, si-tôt que nous l'avons perdue. *Horat. Od. liv. 3.*

Tom. I.  
Liv. VIII.  
p. 691.  
de la tra-  
duction.

Jean son frere (1), & de Christiern II. Electeur de Saxe, & tels autres mémoires que vous voudrés. Je ne vous cacherai point que quelques personnes ont été blessées de ce que vous dites au sujet de Maurice Electeur de Saxe, dans la première partie, livre huitième, pag. 884. première édition, que ce Prince avoit aspiré à l'Empire; & à la page suivante, que quelque tems avant sa mort, il avoit traité avec Henri II. Roi de France, pour faire un mauvais parti à l'Empereur dans les Pais-bas. J'ajouterais que ces personnes veulent que le fait se soit passé autrement que vous ne le rapportés. Monsieur Bongars m'a dit qu'il le tenoit du Comte d'Ottembourg, à qui Schertel l'avoit raconté. J'ai moi-même été dans la dernière surprise de ce que vous dites dans le même tome, livre neuvième, page 994. de la première édition : que l'Electeur Jean-Frédéric I. étoit mort le 3. de Mars : que ce Prince, regardé par ses ennemis même comme un homme d'une grande fermeté, d'un courage invincible, & d'une extrême libéralité, avoit enfin, après des malheurs continuels qui avoient traversé sa vie, trouvé le repos dans le sein de la mort : que sa réputation n'avoit pas été si éclatante après son décès, parce qu'il avoit laissé des enfans, qui ne lui ressembloient pas (2). C'est ce dernier trait qui m'a surpris, car les trois Princes ses enfans, outre les belles qualités qui leur étoient propres, ont hérité de la fermeté de leur pere. Il est vrai que l'aîné a fait une faute en excitant assez inutilement une guerre par l'avis de quelques personnes, & du Chancelier Christiern Bruck. Mon pere d'heureuse mémoire a été Ministre à Wirtemberg, où ces Princes tenoient leur Cour; ils l'avoient admis à leur conseil de conscience : ce fut lui qui exhorta à la mort Jean-Guillaume, pere des Princes Frédéric-Guillaume, & Jean. Mais ça voilà assez pour le présent. Je vous écrirai une autre fois plus au long sur ce sujet, si vous voulés bien me le permettre. Je prie Dieu avec ardeur qu'il vous ait en sa sainte garde, & je me recommande aussi à sa divine bonté. A Naumbourg le 14. de Décembre (jour de ma naissance en 1551.) sur la fin de l'an 1613. Je suis, Monsieur, entièrement à votre service.

## L E T T R E

*De Dom Vincent Nogueyra, Conseiller de Sa Majesté Catholique à Lisbonne, à Jaq. Aug. de Thou (3).*

Traduite  
de l'Espa-  
gnol sur

**S**I je vous disois, Monsieur, qu'ayant parcouru, comme j'ay fait, la plupart des Histoires, je n'en ay point leu de meilleure que la vostre, ni,

(1) Due de Saxe-Weymar.

(2) Monsieur de Thou a réformé cet endroit dans les éditions suivantes. Voy. tom. II. Liv. XIII. pag. 224. de la traduction.

(3) On a employé l'ancienne traduction de cette lettre, qui s'est trouvée parmi les papiers de Monsieur de Thou.

à mon avis, aucune autre qui y soit égale, ce ne seroit ni flatterie ni exag-  
 le Mamef-  
 geration; & quiconque voudra y regarder avec soin, verra fort bien qu'el-  
 le peut servir de modele, à aussi juste titre que les Leçons de Lucien,  
 pour toutes celles qui paroîtront à l'avenir. Je la loue par mille raisons,  
 mais sur-tout pour la vérité, laquelle, dépourvue de toutes affections,  
 vous suivez avec tant de liberté, que peut-être certaines personnes atteintes  
 de quelque petit préjugé s'en scandaliseront - elles; mais la posterité, en  
 qui les passions seront mortes, ou du moins éloignées, ne manquera pas  
 de la louer selon son mérite. Ce que quelques-uns d'ici condamnent, qui  
 est, que vous ne versez pas beaucoup de sang des Sectaires, & que vous  
 donnez des loüanges à leurs vertus lors qu'elles sont éclatantes, ne merite  
 point que l'on s'y arrête; puis qu'étant Gentilhomme Catholique & reli-  
 gieux, vous censurez assés par là même leurs Dogmes, comme en effet ils  
 le meritent; mais quant aux personnes, mieux on les traite de fait & de pa-  
 role, & plus on les dispose à quitter leurs erreurs pour embrasser la Foi or-  
 thodoxe de la sainte Eglise Romaine nostre Mere, qui est la seule chose  
 que nous prétendons d'eux: un point lequel si on l'eust bien consul-  
 té en Espagne, l'on n'auroit pas tronqué en vous des passages qui sont  
 très admissibles. Je conclus donc ce point, Monsieur, en répétant que  
 je la tiens pour l'Histoire la plus véritable que les hommes aient écrite.  
 Passons à la phrase & à la diction, qui merite assurément ce qui  
 a été dit de celle de Plaute, car il n'en peut être de plus propre, de  
 plus pure, ni de plus naturelle: elle est d'une élégance parfaite sans affec-  
 tation; les couleurs y sont des plus belles dans toutes les descriptions, &  
 elle est si remplie de pensées & de sentences qui se présentent naturellement  
 (chose que j'admire beaucoup,) que qui en aura leu une seule page, en  
 tirera plus d'Apophthegmes & de Maximes, qu'il ne le sauroit faire de  
 Salluste ou de Tacite.

AUTRE chose toute nouvelle, mais très convenable, & qui merite  
 grande loüange; c'est qu'à la tête des événemens de chaque Royaume,  
 il se trouve une description fort exacte de ses limites, qualités, formes,  
 & changemens de Gouvernement, suffisante pour mettre qui la lira en  
 estat d'en pouvoir parler & juger. De plus, l'amour que vous montrez  
 pour les Belles-Lettres & pour ceux qui en font profession, mérite de  
 n'être pas passé sous silence, mais au contraire d'être relevé avec de  
 grands éloges, tels que je serois volontiers & avec justice, s'il s'agissoit  
 ici d'un Panegyrique, & non d'une Lettre qui n'est d'ailleurs que trop  
 courte, eu égard à l'estime & à l'affection que j'ai pour vous. Je vous  
 supplie avec empressement, Monsieur, de vouloir bien me reconnoître  
 pour un grand ami & serviteur que vous vous êtes acquis par vos merites,  
 & de me commander comme tel dans tout ce qui se présentera pour vous  
 faire plaisir en Espagne, & sur-tout en Portugal, où je fais présentement  
 mon séjour dans la ville de Lisbonne, servant le Roy dans le Conseil su-  
 prême des causes civiles & criminelles, que l'on appelle Conseil de la Sup-  
 plication. Et parce que, nonobstant la connoissance que l'on a de moy

icy & ailleurs, il se peut qu'il n'y ait personne dans le païs où vous êtes qui vous parle de moy, je m'en vais le faire moy-même, en combattant ma honte par la nécessité où je me trouve de faire une démarche qui est d'ailleurs si éloignée de ma coutume. Mes parens & ayeux ont été les uns de Castille, & les autres de Portugal où notre famille des Nogueyra s'est plantée. Mon Pere, chef de cette famille, fut une personne de grande littérature & piété; qualités qui l'éleverent en l'an 1598. au rang de Conseiller au Conseil d'Etat de Portugal, lequel se tient en présence du Roy, & il y mourut en 1612. Je nais en 1586. & dès l'âge de douze ans je possédois le Latin: âge auquel le Roy me prit pour Page, qui est une marque de la premiere Classe de Noblesse. Les Hivers je faisois mes études aux Universités d'Alcala, Valladolid, & Salamanque, & les Etés au Palais; car au lieu de me relacher à cet égard en suivant la Cour, je m'y avoisois par l'accès familier que les grands Ministres m'accordoient, jeune comme j'étois, à leurs importans entretiens, tandis qu'ils s'imaginoient prévoir en moy une assez grande capacité, & qu'ils se formoient de grandes esperances de mes talens. C'étoient par exemple, Monsieur le Connétable (qui me procuroit en parent des honneurs publics, & des occasions de servir le Roy,) les Comtes de Mirande, & de Chinchon, le Sieur Bernardin de Mendoza, & le Duc de Feria. Par cette protection, quand je fus parvenu à l'âge de 25 ans, le Roy me créa son Conseiller au Conseil de la Supplication; charge, qui, quoique très grande, & dans laquelle on n'avoit vu entrer personne au dessous de 30 ans, que je n'ay pas encore, m'a détourné de la poursuite des avancements & des postes fort avantageux, que j'eusse sans doute obtenus, si je ne me fusse adonné à ces Emplois Litteraires, que même les plus vieilles gens occupent. Après la Philosophie, je pris mes Degrés en Droit Canon & Coutumier, & je me suis toujours appliqué avec tant de curiosité aux Humanités, que pour apprendre seulement le Grec, je fis venir de Rome Constantin Sophie, Smyrnois, Docteur en Théologie, & membre du College Grec, que je retins chez moy cinq ans, pendant lesquels nous parcourumes avec une profonde application la plupart des Auteurs, & même quelques-uns d'un bout à l'autre; comme Homere, Herodote, Platon, Thucydide, &c. Je possède l'Hebreu comme ma langue propre; les langues Caldéenne & Arabe, médiocrement; l'Italien & le François, assez bien; l'Allemand, pas si bien. Quant à l'Histoire, il n'est pas croyable combien j'en ai leu de generales & de particulieres; combien de Chroniques, & de Geographies, &c. Je suis bien versé dans toutes les parties de la Mathématique, d'où j'ay tiré la Theorie de la Musique; mais celle que je recherche le plus c'est l'Algebre, sur laquelle j'ay tout leu, à la reserve des Oeuvres de Vieta, me servant d'un très excellent Maître natif de Maroc, Cour du Cherif, où il enseignoit l'Algebre d'une maniere Arabe qui surpasse la nôtre. Et afin de poursuivre les Lettres avec plus de repos, je me fis Ecclesiastique, ayant obtenu assés de Benefices & de Pensions pour n'estre pas détourné des études par le soin de ma subsistance. Le plus grand défaut que

je trouve en moy, c'est de n'avoir pas voyagé, mais une fois que j'auray obtenu le congé que j'ay demandé, vous me verrez, Monsieur, dans votre cabinet réolu d'apprendre & d'ouïr cet Oracle de Sagesse, bien plus digne que Tite-Live, qu'on aille d'Espagne pour le consulter. Au reste, je vous supplie avec instance que tout ceci soit pour vous seul; car je serois dans la dernière confusion si l'on sçavoit que j'eusse rapporté des choses qui me regardent, quelque bien connues qu'elles soient. Que si la lecture de cette Lettre vous devient ennuyante, je vous prie de me le pardonner, & de croire que ce n'a esté que pour vous montrer que vous avez toutes sortes de raisons de me mettre au nombre de vos plus grands amis, & que si je fusse né au-delà, comme je le suis au-deçà des Pyrénées, j'aurois eu dequoi me faire un nom. Mais je me contenterai que vous me connaissiez assez pour m'écrire icy à Lisbonne, en faisant remettre vostre Lettre à la Poste ordinaire sous mon adresse. Dieu conserve vostre personne comme je le souhaite.

A Lisbonne ce XXVIII.  
Septembre 1615.

DOM VINCENT NOGUEYRA.

## L E T T R E

*De Jaq. Aug. de Thou, à Dom Vincent Nogueyra.*

**M**ONSIEUR. J'ai balancé long-tems, pour sçavoir si je serois réponse en François, que vous me marqués sçavoir, ou en Latin, à l'obligante lettre que j'ai reçüe de votre part, il n'y a pas un mois. J'étois pour lors à Poitiers, à la suite du Roi à mon retour de Bourdeaux. Il m'étoit bien plus facile de vous écrire en François; mais je craignois que, si ma lettre tomboit en d'autres mains que les vôtres, on ne lui donnât un sens opposé à celui que j'y aurois exprimé, & cela par ignorance de notre langue, ou qu'un interprète malin ne l'expliquât de manière à me calomnier. Ces raisons m'ont déterminé à vous écrire en Latin. Je vous remercie, autant qu'il est en mon pouvoir, de la politesse avec laquelle vous m'avez prévenu. Pouvois-je espérer quelque chose qui me flattât davantage, & me fit plus d'honneur que l'amitié que vous m'offrés si obligamment? Aurois-je dû m'attendre qu'un Espagnol voulût non-seulement combler de louanges un François, mais encore l'en accabler? Présage certain que l'envie s'évanouïra, & que la postérité me fera plus favorable que mon siècle. Vous n'ignorés pas les jalousies, qui divisent la France & l'Espagne depuis plus de cent ans: jalousies qui ont enfin éclaté par des guerres sanglantes; mais la vertu ne se laisse préoccuper, ni par la faveur, ni par la haine, & dépouillant toute affection déreglée, elle estime sincèrement la droiture & la probité, sans avoir égard au pais. Elle parcourt en esprit

Traduite  
du Latin  
sur le  
Manuscrit.

la terre entière, franchit les mers, traverse les montagnes, & les fleuves marqués par la nature pour séparer des peuples, ou devenus frontières d'Etats par des traités, afin de terminer la guerre entre des peuples voisins. Vous êtes un exemple sensible de cette vérité. Né dans le fond du Portugal, séparé de la France par les Pyrénées, l'estime que vous avez pour la vertu, vous a fait souhaiter de lier amitié avec un François, qui n'est pas né dans la Guyenne près des frontières de l'Espagne, mais à l'extrémité de la France, sur les bords de la Seine. Vous n'avez pas dédaigné de le prévenir. Vous avez même, sans en être sollicité, pris sa défense en Espagne, où il est si vivement attaqué de tous côtés. Je puis dire, qu'après avoir échappé à la malignité de mes calomniateurs, & avoir bravé les efforts d'un nombre infini de gens sans honneur en France, & chez les étrangers, quoique j'eusse eu la consolation de trouver des défenseurs de mon Histoire dans toute l'Europe, même en Italie; je n'osois me flatter qu'elle pût être en sûreté dans aucun endroit de l'Espagne. Cependant vous vous êtes levé pour ma défense au milieu d'une foule d'ennemis. Vous n'êtes point sorti de l'obscurité, mais du plus florissant Royaume des Espagnes. Votre pénétration vous a d'abord fait découvrir que l'amour de la vérité étoit mon premier objet. Délivré des préjugés de la patrie, vous avez applaudi à cette noble liberté, qui ne connoit ni faveur, ni haine. Vous m'avez fait espérer que le torrent de l'envie, qui m'a presque emporté, étant passé, la postérité me rendroit au centuple la justice, que le siècle me refuse. Ces flatteuses espérances de votre part, vont me faire porter plus patiemment l'ingratitude, dont la France ma patrie a payé de pénibles travaux, entrepris pour l'utilité du genre-humain. Quoi, la divine bonté a bien voulu me susciter un défenseur en vous dans l'Espagne même ! Cette pensée me console, la faveur du Ciel prévient mes souhaits par votre moyen. Je jouis de mon vivant d'un bien que je n'osois me promettre après ma mort : car les Grands du Royaume qui ne savent pas le Latin, trompés par de malignes interprétations, se croyoient blessés, comme ils le disoient, par ma trop grande liberté ; mais mieux informés depuis par des gens de bien, considérant d'ailleurs l'innocence de ma vie passée, ils ont oublié leur ressentiment, se sont reconciliés d'eux-mêmes avec moi, m'ont donné des marques particulières d'amitié, & m'ont fait entrer dans des négociations importantes. Monsieur le Duc de Mayenne a commencé le premier : il avoit tant d'estime pour ma fidélité & ma candeur, qu'il ne se faisoit rien dans sa maison qu'il n'en eût communiqué avec moi par le moyen de ma femme (1). Le Prince son fils, que vous avez vu dernièrement en Espagne, a la même confiance en moi. Le Duc de Guise, Chef de cette illustre maison en France, a suivi leur exemple ; il a même poussé plus loin la politesse, qui lui est si naturelle. Je suis en possession d'en user très-librement à la Cour avec ce Prince. Il pense & parle si fort à mon avantage, qu'il n'est pas possible qu'il lui soit resté le moindre ressentiment de l'offense prétendue, que mes ennemis lui suggéroient qu'il avoit reçue de moi.

(1) Elle étoit de la maison de la Châtre, & alliée à la maison de Lorraine.

moi. Je sçais qu'on me reproche un trop grand attachement pour la Royale maison de Bourbon: mais qu'est-ce que cela? N'a-t-on pas acculé Tite-Live, cet Historien si fidèle, d'une pénétration & d'un jugement si grand, d'avoir favorisé Pompée? Mais ce reproche ne lui a été fait que parce qu'il y avoit de plus vils dans le parti de César. Ce grand homme n'en a pas été moins estimé de son siècle, & par la postérité. Pourquoi, par un zèle déplacé de Religion, trouve-t-on mauvais en Castille, à Alcalá, à Valladolid & à Salamanque, que je traite doucement les Sectaires? Ce que vous excusés avec juste raison, & par un motif tout Chrétien, qui est de ramener plus facilement par les voyes de la douceur & par des œuvres de charité, ceux qui s'écartent du bon chemin. Outre cela il y a des raisons particulières à la France, qui m'ont imposé la nécessité de parler avec modération des Protestans, & de ménager les termes à leur égard, à cause des circonstances des tems, & de la situation de nos affaires. Je suis bien-aïsé de l'expliquer à vous, Monsieur, & à tous ceux qui liront mon Histoire, afin de faire voir que j'ai été obligé d'en user comme j'ai fait.

Il y a vingt ans que les Protestans de France présentèrent à contre-tems au Roi, alors occupé au siège de la Fere en Picardie, une Requête pour obtenir un nouvel Edit en leur faveur, sous prétexte que les anciens avoient été révoqués, (par force à la vérité,) & violés de tous côtés par les ligueurs. Le Roi me donna des ordres précis de traiter avec eux. Je m'en excusai d'abord: je priai sa Majesté de confier à d'autres un emploi capable de m'attirer des ennemis. Dans cette commission qui ne regardoit d'abord que moi, on m'associa le Comte de Nanteuïl, que j'avois accompagné en Bretagne, pour traiter avec le Duc de Mercœur. Enfin, je restai seul avec Sofrede Calignon, après le départ du Comte de Nanteuïl, pour arranger les affaires en Bretagne. J'employai deux ans entiers avec mon collègue à traiter avec les Protestans. L'Edit de Nantes, qui est en France une loi de pacification, fut enfin donné & porté au Parlement; chaque article y fut examiné, discuté avec grand soin, & comparé aux Edits précédens, comme je l'avois déjà fait, autant que je l'avois pu. Cet examen se fit en ma présence, afin qu'ayant essuyé les principales difficultés des députés de la Réforme, en travaillant à cet Edit, j'en procurasse encore l'enregistrement par mon suffrage. Il défend entre autres choses en termes précis, d'user en public, de paroles injurieuses à l'égard des Protestans. Je répondis moi-même au nom du Roi, de l'observation des articles contenus en cet Edit: après cela aurois-je eu bonne grace de faire dans un Livre, dont le frontispice porte mon nom, ce qu'une loi d'Etat m'interdisoit dans le particulier, au bureau, & dans le Conseil d'Etat? Mais sans considérer ces motifs, les raisons que vous m'avez apportées m'en ont elles seules empêché: supposé que j'eusse eu dessein de le faire, n'aurois-je pas été arrêté par celles que je viens de vous dire? Ainsi dans l'obligation d'adoucir les termes, en traitant avec eux, j'ai dû le faire dans la suite en écrivant sur leur compte, pour éviter le reproche d'avoir violé la parole donnée par le Roi. Je sçais en-



core qu'on m'a fait un crime en Espagne & à Rome, d'avoir saisi l'occasion de relever les droits du Royaume de France qui sont très-considérables, comme étant la plus ancienne & la plus florissante des Monarchies, ses immunités, ses prérogatives & ses libertés. Je ne doute pas qu'on ne m'eût traité plus favorablement, si l'on eût sçu qu'en écrivant mon Histoire, j'occupais une des premières places du Parlement de Paris, où ces sortes d'affaires sont discutées, & que je l'ai encore occupée long-tems après. Je me persuade qu'ils ne pourroient pas s'empêcher d'avouer qu'il m'étoit impossible, sans me deshonor, & sans encourir le blâme d'une honteuse prévarication, de passer sous silence de si célèbres monumens, qui relevent l'éclat du Royaume, & font la sûreté publique. Vous voyez par-là que je n'ai pu parler avec aigreur des Protestans, & dissimuler par une faulx prudence nos libertés & nos droits. A l'égard de ce que vous dites de mon amour pour la vérité & de la liberté, dont je fais profession, je reconnois votre candeur. Comme j'ai toujours prié Dieu de les mettre dans mon cœur, l'éloge que vous leur donnés n'a pu que me faire beaucoup de plaisir: mais les louanges que vous donnés au style, aux maximes; ce que vous dites des ornemens, & des fleurs du discours, font un effet de votre politesse à mon égard, & non de cet amour de la vérité, que vous possédés au suprême degré. C'est à vous de prendre garde, que votre affection pour moi ne vous fasse illusion, & ne fasse tort au jugement que vous avés porté sur mon amour pour la vérité & la noble liberté, dont vous me loués. Je professe de bonne-foi & sans ostentation, la Religion de mes ancêtres; je ne m'en suis jamais départi: j'ai appris de mon pere, qui a long-tems été à la tête du Parlement, à être véridique. J'ai cru qu'il valoit mieux être modeste, & passer pour simple, que de rechercher la réputation d'être éloquent & d'avoir de l'esprit, ou du sçavoir. D'ailleurs, je n'ai pas eu le tems d'acquérir toutes les connoissances que vous voulés bien m'attribuer. Ma jeunesse s'est passée à voyager, & dans le barreau: dans un âge plus mûr, des négociations m'ont occupé. Enfin, pendant les troubles de France, toujours dans le camp du Roi & à la suite, j'ai blanchi sous des tentes, & dans le tumulte des armes. A peine avois-je donné quelque tems à l'étude dans ma première jeunesse, qu'il fallut débrouiller des affaires épineuses, & que des occupations fâcheuses emportèrent tout mon tems. Il ne m'est donc resté qu'une légère teinture des Lettres; mais aussi j'ai conçu pour elles, & pour ceux qui les cultivent, un amour inexprimable. Voilà la source de ces éloges, que vous trouvés à la fin de chaque année dans mon Histoire. Je prendrai de-là occasion de mettre votre amitié à l'épreuve. Je vous demande donc en grace, Monsieur, de m'écrire à votre loisir, le jour que sont morts Jean de Barros, qui a écrit l'Histoire des Indes, le célèbre Mathematicien Pierre Nonius, le fameux Médecin Amatus, Pierre Stella Franciscain, N... d'Alcantara. Envoyés-moi aussi tous les éloges que vous pourrés trouver des autres écrivains Espagnols; car je ne sçais si ce que j'ai écrit de Barros & de Nonius, est bien certain. Si j'ai dit la vérité, je serai ravi d'en être

être assuré par votre moyen. Vous voyés que j'en agis bien librement avec vous : aussi est-ce vous qui m'y engagés par vos offres obligantes. Attendés-vous à me voir devenir aussi importun à votre égard, que vous êtes poli au mien. Je finis en priant la divine bonté de vous conserver en santé pour les vôtres &c. pour moi. Adieu, Monsieur, conservez-moi l'amitié dont vous ne m'avez pas jugé indigne. De Loudun, dans l'assemblée où j'ai été envoyé par sa Majesté, avec Messieurs de Brissac & de Villeroi, pour appaiser les troubles de France. Le 29 de Février de l'année Bissextile 1616.

## L E T T R E

*De Dom Louis Lobo de Silveis, à Jaq. Aug. de Thou (1).*

**M**ONSIEUR. Encore que vous n'ayez aucune connoissance de moy, si desire-je que vous sçachiez que je ne laisse pas d'être vostre très affecté & vray serviteur & entièrement desiréux qu'il se montre quelque occasion de vous pouvoir témoigner ma bonne volonté; & bien que ce soit de loing, cela se peut toutesfois assez souvent rencontrer.

Traduite  
du Por-  
tugais  
sur le Ma-  
nuscrit.

J'AY tousjours esté particulièrement affectionné envers la Couronne de France, voire tant que bien que je n'aye jamais esté en ce pays-là, je n'ay pas laissé de rechercher curieusement & avec beaucoup de travail les livres écrits de delà, & de les ramasser, outre la pratique & conference que j'ay eüe avec les François au temps que j'estois en la Cour d'Espagne. Sur quoy je me suis mis à écrire l'Histoire generale de ce Royaume-là, depuis la mort de Henry II. de glorieuse memoire, jusqu'au dernier Edit de paix que le Roy Henry IV. que Dieu absolve, fit à Rouën, par lequel se finirent & acheverent toutes les guerres civiles de ses Etats, qui y avoient duré par quarante ans entiers, comme cette paix a duré tout le temps que ledit Roy a vécu. Or étant sur le point de faire imprimer ces miens escrits, vous devez entendre, comme je crois que vous sçavez, que c'est la même Histoire que la vostre, dont nous n'avons veu icy que ce qui est jusqu'en l'an 1572. avant que se commençassent les guerres de la Ligue; & d'autant que vous avez écrit en Latin, qui est une Langue dont j'ay bien peu de connoissance, je suis entré en esperance que ces livres-là se traduiraient en langue François, dont j'ai assez d'intelligence; à ce que venant reconnoître clairement ce que vous écrivez de ces guerres-là, je peusse corriger plusieurs fautes que par nécessité je pourrais avoir faites en mes escrits, étant faits de si loing & de choses dont je ne pouvois avoir assez de connoissance. Et parce que lesdits livres sont défendus à Rome,

&c

(1) On s'est servi de l'ancienne traduction qui s'est trouvée entre les Manuscrits de Monsieur de Thou.

& que icy en Castille & en Portugal on a commandé de les corriger, je ne m'en suis pas voulu ayder; mais sçachant qu'ils estoient traduits en François, j'ay pris la hardiesse pour le plus seur, de vous prier par cette Lettre, de me vouloir faire tant de bien & de faveur que de me les envoyer en échange de ceux que vous desirerez de deçà: comme particulièrement, je m'offre à vous envoyer les Decades de Jean de Barros traduites en Italien, qui est un auteur, qui pour sa grande doctrine & mesmement en la géographie de l'Asie & des parties Orientales, mérite d'estre grandement estimé par tous les doctes & sçavants en l'Histoire tels que vous. Que si vous me daigniez obliger tant que de m'envoyer lesdits livres traduits en François, vous pourrez vous servir de la voye & entremise de Monsieur l'Ambassadeur de France, qui réside en la Cour d'Espagne, & qui pourra les mettre en main du Seigneur Francisco de Lucena secretaire de l'Estat de Portugal qui me les fera tenir; & par la mesme voye je pourray vous envoyer les Decades de Jean de Barros, & tous les autres livres que vous desirerez par deçà. Et d'autant que celuy qui requiert une faveur d'un autre, il est raisonnable qu'il se mette en devoir de rendre quelque service & récompense, il m'a semblé ne vous en pouvoir faire un plus grand & signalé, que de vous esclaircir franchement (encore que d'autres puissent l'avoir desja fait) de toutes les raisons generales, pourquoy vos livres ne sont pas bien receus; aussi des particularitez que j'y ai remarquées moy-mesme, & qui font connoistre que vous pouviez user de plus de modération és choses que vous avez écrites. Pour les raisons & plaintes generales, elles sont telles.

1. Que vous estant si bon & vray Catholique, & fils d'un Pere qui l'a tant cité, vous ne le montrez pas toutesfois en vos livres; mais il semble bien plustost que vous soyez en la nouvelle Religion prétendue Reformée. En effet, vous allez tousjours deschargeant tous ceux qui en font profession, comme entr'autres l'Admiral & ses freres, la Reine de Navarre, & le Prince de Condé, & autres Seigneurs qui prirent les armes, & professerent cette nouvelle doctrine. Et au contraire, vous accusez tousjours le Duc de Guise, le Cardinal de Lorraine & leurs freres, & bref tous ceux de cette maison; veu qu'ils ont esté de si grands Princes és armes & au bien de l'Eglise, voire tels que malaisément en pourroit-on trouver en France & ailleurs qui les peussent égaler. Et posez le cas qu'ils aient eu quelque ambition & convoitise de gouverner, il est certain qu'ils devoient le parti le plus juste, qui est la Religion & le service du Roy: de forte qu'ils ne méritoient pas d'estre si maltraitez comme vous faites; & d'autant plus, que s'ils estoient portez de quelque ambition, on sçait bien que le Prince de Condé & ses freres n'en avoient pas moins; puis qu'il est aisé de croire qu'ils ne furent jamais poussez du zèle de Religion, mesme en l'âge où ils estoient; & ayans avec eux un Cardinal de Chastillon desja vieux; ains ils croyoient plustost à un Calvin & Beze, qu'à tant de saints Docteurs de l'Eglise Catholique, qui ont enseigné le contraire de ce que les autres disent. Et cependant vous ne balancez pas seulement également

un party avec l'autre, mais plustost, toutes les fois qu'il se presente occasion, vous blasmez les Catholiques & favorisez les Calvinistes, qui est une chose qui scandalise merueilleusement tout le monde par deçà. Et bien que ceux qui maintenant font profession de cette Secte, & se sont nourris & elevez en icelle, ne pensent pas certainement faillir, pour ce que s'ils le pensoient, ils ne le seroient pas, cela ne se peut pas dire toutesfois des premiers, qui ont embrassé cette opinion en un âge qui ne pouvoit estre si capable de tromperie & d'erreur, ou pour le moins la plupart d'entr'eux. Etant aussi à croire, que Jacques Spifame Evêque de Nevers, qui estoit Aumônier du Roy Henry II. & qui quitta son Evêché, & s'enfuit pour se faire de cette nouvelle opinion, & Jean Caraccioli Evêque de Troyes, ne pensoient pas errer pour cela, & pour les autres Prélats qui se firent aussi Hérétiques, il n'y a pas apparence non plus qu'ils creussent faillir en ce qu'ils professoient; mais bien qu'ils le creussent, on ne les peut pas excuser d'avoir laissé la vraye Religion de leurs prédcesseurs, pour en prendre une nouvelle, non approuvée d'aucuns saints Docteurs, ni autorisée par miracles.

C'EST aussi une plainte générale que l'on fait de vous, de ce que vous blâmez tant la punition de l'Admiral, & que parlant de sa mort, vous dites qu'il avoit la conscience nette de ce dont on l'accusoit, veu qu'on sçait assez le contraire. Ce sont là les plaintes & repréhensions générales que l'on fait envers vos livres, & qui sont cause que l'on les reçoit si mal. Et combien qu'un certain Portugais, à qui vous respondes à ces plaintes & blasmes, dise qu'en temps de paix faite par Edit auquel vous fustes present, il ne seroit pas raisonnable de dire des paroles injurieuses contre personne; toutesfois tous ceux qui calomnient & reprennent vostre Histoire, disent que c'est aussi contre le mesme Edit que vous ne gardez pas une neutralité, mais plustost vous vous montrez en tout partial pour cette nouvelle opinion. Et voilà pour ce qui est des repréhensions générales.

QUANT aux miennes particulières maintenant, ce sont celles-cy. 1. De ce que vous contez plusieurs Histoires de nos jours, de Pologne, Transilvanie, des Turcs, des Mores, & mesme de Castille & Portugal, dont vous pouviez vous passer, pour ne toucher que les affaires de France, que vous faites profession particuliere d'écrire. Que si vous faites ainsi l'Histoire Universelle, pourquoy l'appellez-vous particuliere?

2. IL semble qu'en la vie du Roy François II. vous suivez les impietez de l'Histoire du Président de la Place, & particulièrement en ce que vous rapportez de cette fable de Theophile, qui est chose du tout indigne d'estre inserée en une Histoire véritable, pour estre du tout fausse, & qui ne se devoit pas mesme conter, & moins mettre par escrit.

3. EN la mort du Roy de Navarre vous suivez l'opinion des Calvinistes, qui disent que ce Prince mourut en leur Religion; étant certain qu'ils disent cela pour donner autant de crédit à la leur, que c'est pour amoindrir celuy de la Catholique; puis qu'il est très asseuré, que ce Roy mourut très catholiquement, n'y ayant aucun qui dise le contraire, & y a une

Tome X.

Rrr

Let-

Lettre de Jean de Pereira Dantez , qui pour lors estoit Ambassadeur en France pour le Roy Dom Sebastien de Portugal , & par icelle il conte la mort de ce Roy de Navarre en très bon Catholique ; disant qu'il mourut avec la Confession, Communion, & Extrême-Onction.

De mesme de cette Ambassade qu'après la mort du Duc de Guise à Orléans , vous dites que la Reine Mere envoya au Duc de Wirtemberg, pour le convier à venir gouverner l'Estat de France: il n'y a aucun auteur qui dise cela.

QUAND aussi vous parlez de la venue de la Reine de Navarre à Paris pour préparer les choses nécessaires au mariage du Prince son fils avec Madame Marguerite, vous dites qu'estoit avec elle l'Evêque de Chartres, que vous nommez Jean Guillard , s'il m'en souvient bien ; & qu'iceluy avec douze autres Evêques furent privez de leurs Evêchez par le Pape, comme vous dites avoir dit auparavant en son lieu ; & toutesfois je ne sçache point, si je ne me trompe, que vous fussiez mention en vostre Histoire des noms de ces Evêques, ni quand le Pape les déposa. Que si je me meprends en cela, je vous prie me faire ce bien de me marquer l'année & le livre auquel vous faites mention de ces Evêques , comme aussi de leurs noms , & du Pape qui les a privez. Car vous estes le premier Ecrivain François qui, avec grand honneur & loüange , nommez assez exactement les personnes par leurs noms, ainſy qu'on le peut remarquer en plusieurs. Cela vous sera aussi chose assez aisée à sçavoir.

Aussi en cette guerre que fit le Comte de Montgomery en Bearn, quand il fit lever le siège de Navarreins, prit le Sieur de Terrides , & fit mettre à mort plusieurs autres Seigneurs, il me semble que vous passiez fort brièvement en cette affaire. Et de mesme, quand vous contez la venue du Roy de Pologne durant les divisions qu'il y avoit au Royaume, jusques à ce que la paix le fit. Vous usez aussi de la mesme brièveté en parlant de la rupture de paix après les Estats de Blois, du siège d'Issoire par le Duc d'Alençon, & de la réduction du Mareſchal d'Amville au service du Roy, aussi des sièges que luy & le Mareſchal de Bellegarde firent à Nismes & Montpellier. Vous contez avec aussi peu de paroles les progrès du Mareſchal de Bellegarde au Marquisat de Salusses, étant une affaire de telle importance. De mesme tout ce que fit le Duc d'Alençon en Flandres, & la rupture de paix faite par ceux de la nouvelle Religion, quand le Prince de Condé prit la Fere en Picardie, & le Sieur de Lesdiguières la Merue , & autres places en Dauphiné, que reprit depuis le Duc du Maine; puis la prise de Cahors en Gascogne, & la victoire du Mareſchal de Biron sur le Sieur de Lavardin en Guienne. En tout cela vous estes un peu bref, à cause que cela va à la charge & aux pertes de ceux de la nouvelle Religion. Et en ce qui peut sembler aller à la charge & blâmer des Catholiques, vous vous estendez estrangement. Je sçay fort bien & l'ay tousjours ainſy bien compris que tout ce que vous en avez fait en cela, a esté pour justifier la cause du Roy Henry IV, au temps duquel vous avez écrit, d'autant que la mere, & son oncle, & luy-mesme  
aussy,

aussi, défendirent tousjours ce party-là, auquel furent tousjours contraires tous ceux de la Maison de Guise, & tous les autres Seigneurs bons Catholiques. Ainsy il semble que vous pouviez user de plus de modération en la façon de parler d'une chose si pieuse comme est la Religion Catholique, & de telles principales personnes si relevées, & qui ont si bien merité & de toute la Chrestienté en general, & de la Couronne de France en particulier, comme sont ceux de la Maison de Guise, avec laquelle je sçay que Madame vostre femme a quelque Alliance.

C E P E N D A N T je vous demande pardon de ces miennes animadversions libres en ce qu'elles le peuvent meriter, & vous prie vouloir attribuer cela à ignorance, qui ne peut estre que trop grande en moy, parlant de choses si esloignées. Aussi me sera-ce une très particuliere faveur, si vous me daignez esclaircir de qui estoit fils George Cardinal d'Armagnac, qui estant un si grand Prélat de France, je n'ay jamais pû sçavoir d'où il estoit.

Q U E si en tout ce que je requiers de vous, ce me sera une très grande obligation de la faveur que vous m'y ferez; je la recevray encore plus grande, si vous me daignez tenir au nombre de vos plus intimes & affectionnez serviteurs, & en cette qualité me commander quelque chose pour vostre service. Au reste, si vous desirez sçavoir combien vous aurez bien employé une faveur & courtoisie en mon endroit, vous le pourrez par le moyen de Monsieur le Baron de Vaucelas, qui a esté Ambassadeur en la Cour d'Espagne, & de qui lors j'ay esté très intime & fidel serviteur. Et pour la réponse de celle-cy, vous la pourrez envoyer par la voye du Secrétaire Francisco de Lucena, comme j'ay dit cy-dessus. Et d'autant que j'ay escrit en Portugais pour ne sçavoir pas le Latin, vous pourrez me répondre en François, qui me sera une singuliere faveur. Priant Dieu, Monsieur, qu'il luy plaïse conserver vostre personne.

A Lisbonne ce 7  
Juillet 1616.

DOM LUIS LOBO DA SILVEIS.

C E T T E Lettre va par deux voyes, afin qu'elle ne manque de tomber entre vos mains.

*On n'a point la réponse de Monsieur de Thou à cette lettre. Il se pourroit même faire qu'il n'y eût pas répondu. La mort de sa femme, qui arriva à peu près dans ce tems-là, les chagrins cuisans, dont il se trouva pour lors environné de toutes parts, & qui lui causerent à lui-même la mort, auront pû sans doute l'en détourner.*

## E X T R A I T

*D'un endroit du Livre de Gaspard Scioppius, intitulé  
Scaliger Hypobolimaëus, imprimé à Mayence  
en 1607. in 4°. (1)*

\* Depuis  
la page  
326. jus-  
qu'à la  
pag. 335.

SCIOPPIUS se propose deux points dans cet endroit de son livre \*. Le premier est de faire voir quelle doit être la conduite des Catholiques envers les sectaires ; & le second de prouver qu'il est permis , qu'il est utile , & même nécessaire de sévir contre eux. Il en prend occasion d'attaquer M. de Thou qui veut qu'on les ramène au sein de l'unité par les voyes de la douceur , & qui ne peut voir couler leur sang pour cause d'erreur , sans blâmer une sévérité , qui , selon lui , ne sert qu'à aigrir les esprits.

La critique de Scioppius est amère , pleine de fiel & d'emportement. Les termes les plus durs n'y sont point épargnés ; & l'ironie la plus offensante , est ce qu'il y a de moins grossier dans cet Ouvrage.

Il entre en matière par un passage du treizième chapitre des Actes des Apôtres. *Alors Paul, rempli du Saint-Esprit, & regardant fixement ce Magicien* \*, *lui dit : O malheureux, plein de toute fourberie & de méchanceté, enfant du diable, ennemi de toute justice, jusqu'à quand pervertiras-tu les voyes du Seigneur ?*

\* Barjesu  
ou Eli-  
mas.

Le Censeur conclut de ces paroles de l'Apôtre , que nous devons maudire les hérétiques , & ne pas imiter certaines gens , qui , ébloüis de la pourpre dont ils sont revêtus , & enivrés de leur fortune , ôsent faire l'éloge des Protestans , & les louer plus que les Catholiques , pour je ne sçais quel mérite de petite littérature. Dire avec eux que les partisans de Luther les plus zélés ont trouvé dans la mort un repos dont ils n'ont pu jouir dans cette vie mortelle , d'où ils sont passés à une meilleure ; est-ce là , demande-t-il , le langage de l'Apôtre des Nations , qui donne aux hérétiques le nom d'ennemis de toute justice & d'enfans du diable ? J'avoue , continue Scioppius , qu'il faut donner quelque chose à la charité chrétienne. Mais le nouvel Historien de Thou est-il le seul qui connoisse les devoirs de la charité ? Est-il embrasé d'un feu plus ardent que S. Paul , qui se ferait sacrifié pour ses freres , & qui cependant avertit Tite & Timothée d'éviter les hérétiques ? Sa charité est-elle plus vive que celle de Saint Jean , qui défend de saluer les hérétiques ? *Si quelqu'un* , dit cet Apôtre , *vous ap-*

*porte*

(1) Une traduction entière des critiques de Scioppius eût été aussi peu utile , qu'elle auroit été ennuyante. On a cru qu'il suffisoit d'en

donner des extraits , & on a tâché de faire connoître l'esprit de l'auteur , en y resumant avec exactitude ses sentimens singuliers.

*porte une autre doctrine que celle que je vous enseigne, ne le recevez point dans votre maison, & ne le saluez pas.*

Scioppius s'appuie aussi de l'autorité des Peres, comme de Tertulien, de Saint Cyprien, & sur-tout de Saint Antoine, qui, au rapport de Saint Athanase dans la vie de ce saint solitaire, laissa comme une épée d'héritage à ses disciples, la haine qu'il avoit pour les hérétiques. Lucifer Evêque de Sardaigne, ajoute notre Censeur, écrivant à Constance, dit hardiment à cet Empereur, qu'il le regarde comme un Gentil, un Juif, un adorateur des démons avec tous ses Arriens. Saint Ambroise dit qu'il a moins d'horreur pour les Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ, que pour les hérétiques. Saint Chrysostome, dans sa troisième homélie sur Saint Matthieu, ne doute point que les hérétiques ne soient possédés du démon, & qu'ils ne soient plus abominables que les Gentils. Ce Pere raisonoit même ainsi : *Vous êtes Arrien, donc vous êtes un diable.* Scioppius triomphe, après avoir rapporté tous ces passages. Peut-on se faire gloire, dit-il avec un air insultant & ironique, d'avoir donné des noms honorables à des hommes, à qui les saints Peres ont prodigué des titres si glorieux ? qu'on ose accuser ces lumières de l'Eglise de zèle déplacé, d'ambition ? Il ajoute qu'il veut être traité comme un hérétique, & qu'on l'évite comme un oiseau de mauvais augure, s'il ne vient à bout de convaincre de Thou d'avoir employé hardiment la fraude & l'artifice en faveur des hérétiques. Il lui reproche ensuite beaucoup de suffisance, & de se croire plus habile que n'étoient les Peres, dans la conduite qu'il faut tenir envers les Novateurs, ce qui n'étoit, dit-il, venu dans l'esprit qu'à trois ou quatre laïcs avant lui.

*Lib. 3. de  
fid. cap. 35*

De Thou, bien éloigné de suivre de si grands exemples, ne se borne pas, continue-t-il, à prodiguer ses louanges aux hérétiques : il se plaît à les accueillir, sa maison leur est ouverte, ils y trouvent un asile sûr, il sollicite pour eux des emplois honorables. C'est à ses soins & à sa recommandation que la garde d'une des premières bibliothèques du monde a été confiée à un de ces hommes dangereux (1). Est-ce donc là agir par un esprit de modération ? L'amour de la paix enseigne-t-il qu'il faille verser de l'huile dans le feu le plus ardent, pour l'éteindre ?

Ce protecteur des hérétiques, c'est toujours Scioppius qui parle, appelle l'hérésie un différend de Religion, *Religionis dissidium*. Il prétend qu'on ne peut le terminer par les moyens, dont on s'est servi jusqu'à présent, tels que l'exil, le fer, & le feu, qui ne font qu'irriter les esprits, au lieu de les ramener : qu'il faut substituer à ces expédients des remèdes plus doux, comme l'instruction, les lumières de la science, les conférences & les entretiens sans aigreur. Le Censeur dit qu'il a fait voir assez clairement par les passages qu'il a cités, combien ces sentimens sont opposés à l'Ecriture & aux Peres.

II

(1) Scioppius désigne en cet endroit Isaac Casaubon, qu'Henri IV. à la recommandation de M. de Thou, avoit fait son bibliothécaire.



Il cite après cela l'endroit de l'histoire, où le Président de Thou, blâmant la conduite de l'Empereur Maxime à l'égard de Priscillien, dit qu'il le fit mourir avec ses partisans, à la sollicitation de l'Evêque Itacius, malgré les remontrances de Saint Martin. A ce recit, Scioppius avoue qu'il ne peut se contenir ; il a recours à l'exclamation. Il s'étonne comment le papier ne s'est pas soustrait de lui-même à la plume de l'Auteur, lorsqu'elle écrivoit des faussetés aussi grossières. Pourquoi, dit-il, si cet historien n'a pû trouver des exemples d'hérétiques, punis pour cause d'hérésie dans toute l'antiquité, n'a-t-il pas eu recours à Calvin & à Beze ses amis ? Que ne leur demandoit-il pour quelle raison ils ont fait mourir Michel Servet, & Valentin Gentilis ? Qui l'empêchoit de lire leurs écrits ? il y auroit appris qu'on peut verser le sang des hérétiques. Ensuite, pour insulter à de Thou, il cite un endroit du livre intitulé, *Colloquia convivalia*, de Luther, où cet hérésiarque, parlant du devoir d'un Jurisconsulte, lui défend en termes pleins de mépris (1) de se mêler des choses divines. Scioppius ajoute, que si de Thou s'excuse sur ce qu'il n'a pas lû les livres de ses amis, il ne peut du moins en qualité de Jurisconsulte ignorer les loix pénales du Code, au titre des hérétiques, & celles qui ont été faites par les Empereurs Valentinien & Marcien, qui portent que ceux qui écoutent les hérésiarques, payeront une amende de dix livres d'or, & que ceux qui enseignent l'erreur, seront punis du dernier supplice, *ultimo supplicio coercentur*. Ce sont les paroles de la loi.

Ensuite, pour développer davantage les sentimens des Peres sur ce sujet, Scioppius rapporte que Macaire, Gouverneur d'Afrique, ayant excité les plaintes des Donatistes par le supplice de quelques-uns de ces hérétiques, Optat que Saint Augustin, dans son premier livre contre Parmenien, appelle un Evêque Catholique, digne d'être mis en parallèle avec Saint Ambroise, Optat que Saint Fulgence regarde comme un Saint & comme un homme aussi habile dans l'interprétation de l'Ecriture, que les Ambroises & les Augustins, ce même Optat justifie la conduite du Gouverneur d'Afrique dans son livre III. à Parmenien, où il dit, en s'adressant aux Donatistes, que s'ils condamnent Macaire, il faut qu'ils condamnent aussi Moïse, qui fit égorger trois mille hommes en descendant du Mont Sinai, qu'ils blâment le zèle de Phinéas, qui a mérité les éloges du Saint Esprit, & l'action d'Elie qui fit massacrer quatre cens cinquante personnes. Il fortifie ce raisonnement d'Optat par des passages de Saint Jérôme, de Saint Léon, & de Saint Augustin. Ce dernier Pere, dans son second livre des rétractations, dans les lettres & dans d'autres Ouvrages, dit qu'il est utile que les Princes répriment & corrigent les Donatistes : qu'une rigueur salutaire en a déjà ramené un grand nombre, qui ont sincèrement abjuré leurs erreurs : qu'il avoit d'abord été d'avis qu'il ne falloit point forcer les hérétiques à rentrer dans le chemin de la vérité, mais qu'une heureuse expérience lui avoit fait changer de sentiment : que si l'on demande pour quel crime on punit

(1) *Omnis Jurista est ante inquisita aut igno-* cise sui. Luth. colloq. conviv. Francof. 569.  
*rissa, qui in devotis rebus minus sapit quem oc-* pag. 406.

punit de mort les hérétiques, il est aisé de répondre qu'ils tuent les ames, & donnent la mort éternelle ; qu'ainsi ils n'ont pas droit de se plaindre qu'on leur en fasse souffrir une temporelle : que la crainte & la douleur avoient rendu plusieurs Donatistes dociles aux instructions, & qu'ils s'étoient ensuite accoutumés à la pratique de ce qu'on leur enseignoit.

Cicéron fournit aussi des armes à Scioppius, qui cite cet endroit de la huitième Philippique contre Fufius Calenus, où cet orateur dit, qu'il faut retrancher du corps de la République les membres gangrenés, *quidquid est pestiferum, amputetur*.

Enfin notre Censeur ramasse toutes les forces pour porter le dernier coup à son adversaire : voici son raisonnement. Il paroît par-tout ce que nous venons de dire, que Saint Augustin approuve que les hérésiarques soient punis de mort, & que l'on force leurs partisans à rentrer dans le chemin de la vérité : or Saint Augustin, suivant de Thou, étoit un Evêque pieux, & d'un naturel porté à la douceur ; donc quelques Evêques pieux & d'un naturel porté à la douceur, ont approuvé ce qui est condamné par de Thou.

Après ce grand effort il revient, comme il l'a promis, à convaincre de faux l'historien dont il s'agit. Il soutient que l'exemple de Saint Ambroise & de Saint Martin, qui se sont séparés de la communion de ceux qui avoient accusé les hérétiques, ne conclut rien en faveur de ces derniers, parce que Saint Martin, par exemple, qui ne voulut pas communiquer avec l'Evêque Itacius, ne tint cette conduite à son égard, & n'intercéda auprès de l'Empereur pour Priscillien & ses sectateurs, au rapport de Sulpice Severe, que parce que ce saint Evêque ne vouloit pas souffrir que l'Empereur fût juge dans une affaire Ecclésiastique, & qu'un Evêque se portât pour accusateur dans un cas de mort, & non, comme le dit de Thou, parce qu'il croyoit qu'il n'étoit pas permis de faire mourir les hérétiques.

Telles sont les autorités, & les raisons qu'employe Scioppius pour prouver qu'il faut se séparer des hétérodoxes, & employer la force pour les convertir, ou les empêcher de séduire les fidèles. Il conclut, en se flatant que les amis & les partisans même du Président de Thou, ne lui sçauront pas mauvais gré d'avoir découvert les faussetés de son histoire, & de les avoir combattues.

Monsieur de Thou méprisa en homme sage une censure si injuste & si peu mesurée. Un adversaire, tel que Scioppius, universellement décrié parmi les Sçavans, étoit indigne de son attention. Il connoissoit sa malignité ; il sçavoit que la jalousie seule lui dictoit tant de calomnies & de grossièretés qu'il répandoit sur les gens de Lettres les plus estimables, & qui lui mériteroient enfin le nom de Chien Grammaire. On a déjà vu dans quelques lettres que l'on a rapportées ci-devant, ce que Monsieur de Thou pensoit sur son sujet. En voici encore quelques-unes du même style, où ce fâcheux Critique n'est pas mieux traité.

Pag. 346.  
de l'ouv.

EX-

## E X T R A I T

*D'une Lettre de Jaq. Aug. de Thou, à Joseph Scaliger.*

Tiré des  
Epistres  
Françoi-  
ses à M.  
de la Sc-  
la, p.  
507. 508.

**L**Es mérites que vous vous estes acquis sur le public vous ont desja suscité beaucoup d'envieux & obtestateurs: c'est l'exercice continuel de la vertu & de l'excellent sçavoir en ceste vie, & principalement en ce siècle plein de monstres; & ne faut douter que ce grand chef d'œuvre (1) ne vous en fuscite de nouveaux. Il y a un maraud de pedant à Rome que l'on diét estre gagé pour abboyer après tous ceux qui par leur industrie & doctrine servent au public: il le faut laisser pour ce qu'il vault, & le mépriser sans vous en travailler ny vous divertir de vos bonnes & sérieuses études. La posterité vous rendra ce que l'ingratitude de présent vous envie; & ce peu qui reste de blanches ames aujourd'huy, dès ceste heure prise & honnore tout ce qui vient de vous, sans s'arrester au jappement de ces chiens importuns. A Paris ce 6 Novembre 1606.

## A U T R E E X T R A I T

*D'une Lettre de Jaq. Aug. de Thou, à Joseph Scaliger.*

Ibid.  
p. 510.

**M**AIS que dirons-nous de ce maraut de Schoppius, que Monsieur Heinius a si bien décrit sans le nommer? c'est assez & trop pour tel clabaut mastin: il est indigne de la cholere des gens de bien, & de la vostre principalement. Son livre (2) est si bien receu icy, bien que soigneusement imprimé à Mayence, que personne n'en achepte, & croy qu'il mourra dès sa naissance s'il est négligé, comme il doit estre. On m'écrit de Rome qu'il y en a un pareil contre Monsieur de Casaubon. *Idem Et de eo esto judicium.* Tels vilains voudroient occuper les bons & sérieux esprits à répondre à leurs sales convices, & les irriter, voire despiter contre le public. Le vray moyen de se venger d'eux genereusement, est de ne faire pas ce qu'ils desirent. Monsieur Casaubon a pris ceste resolution par le conseil de ses amis. Vous devez faire le même, & ne penser pas qu'un si detestable livre ait jamais veu la lumiere. A Paris le 25 May 1607.

EX-

(1) Son édition d'*Eusebii Theaurus Temporum.*

(2) Le Scaliger *Hypobolimus.*

## E X T R A I T S

*De quelques Chapitres, où Scioppius attaque le Président de Thou, tirés du livre intitulé Ecclesiasticus auctoritati serenissimi D. Jacobi, Magnæ Britannix Regis, oppositus, imprimé à Harberg (1) en 1611. in quarto.*

SCIOPPIUS ne se contenta pas de s'être déchaîné contre le Président de Thou dans son *Scaliger Hypobolimeus*, il le fit encore dans son livre contre l'autorité du Roi Jacques. Sa critique commence au 108. chapitre, & finit au 116. Il y adresse la parole aux Princes de la maison d'Autriche, & leur donne souvent des éloges, qui sont quelquefois suivis de traits amers contre eux.

Quoique le Saint-Esprit nous apprenne, dit Scioppius, que les hérésiaques, qui résistent en face au Prêtre, ne se convertissent point, qu'ainsi il faut les punir de mort, parce que la crainte d'un pareil traitement retire leurs partisans de la létargie, où l'erreur les a plongés; cependant de Thou, ce Président du Parlement de Paris, quelque claire que soit la manière dont l'Ecriture s'explique sur ce sujet, fait un crime dans la préface de son histoire à l'Eglise Romaine & aux Espagnols, de ce qu'ils versent le sang des hérétiques, & de ce qu'ils regardent cette conduite, comme un puissant moyen pour ramener les sectaires. De Thou, ajoute Scioppius, leur donne pour motifs un zèle indiscret & déplacé, l'ambition, & l'amour des nouveautés.

Le Censeur ajoute que, quoiqu'il ait déjà convaincu de Thou de fausseté & de fourberie dans son *Scaliger Hypobolimeus*, il reparoit néanmoins encore sur les rangs contre cet historien, qui, sous des dehors de Catholicité, s'efforce de séduire ses compatriotes, tantôt en proscrivant des livres publiés contre les hérétiques, tantôt en déchirant par des calomnies odieuses la Compagnie de Jésus, qui s'est signalée par une sainte vigueur à la défense de l'Eglise. Scioppius appelle cette Société *prætoria Cohors castorum Dei*, c'est-à-dire la Cohorte prétorienne de Dieu, ou le régiment des Gardes de Jésus-Christ. Ensuite adressant la parole aux Princes de la maison d'Autriche, il leur dit, que l'autorité du Président de Thou, regardé

Chap.  
cxiij.

(1) Harberg est une petite ville de Westphalie, où l'on a remarqué qu'il n'y avoit pas alors d'imprimerie; ainsi il y a tout lieu de croire que c'est un nom supposé. Scioppius, prévoyant que son Ouvrage, rempli d'invectives contre des Puissances respectables, seroit

attaqué, voulut du moins le mettre à couvert, en cachant le lieu, où l'impression en avoit été faite. On trouvera à la fin de cet Extrait l'arrêt du Parlement de Paris, qui en ordonna la suppression.

gardé comme Catholique, & comme Président au Parlement de Paris, a-voit rendu leurs sujets hérétiques d'Allemagne assez hardis, pour leur présenter des requêtes afin d'obtenir la liberté de conscience : que ces rebelles, appuyés des raisons spécieuses de cet historien, avoient pris les armes pour extorquer d'eux cette funeste liberté ; & ce qui étoit de plus horrible, qu'ils avoient appris dans son livre à regarder leurs Souverains comme des tyrans & des oppresseurs.

Après avoir rapporté l'endroit, où le Président de Thou dit dans son histoire, qu'il faut traiter les hérétiques avec douceur, Scioppius cite une foule de passages de l'Ecriture pour accabler son adversaire. Il suffit de rapporter le plus fort & le plus favorable au Censeur ; il est du Prophète Zacharie : *S'il s'élève quelque faux Prophète, son propre pere & sa propre mere le feront mourir.* Scioppius explique ainsi ce passage. Si quelqu'un interprète l'Ecriture dans un mauvais sens, il est digne de mort. Après cela il demande auquel des deux on doit plutôt s'en rapporter ; & si le sentiment du Président de Thou doit être préféré à la décision de l'Esprit de Dieu. Il cite aussi Sénèque le Philosophe, qui dans son traité de la Colère dit, chapitre 15. qu'il faut ôter de ce monde les hommes incorrigibles, *corrigi nequeunt, tollantur à cœtu mortalium.*

Scioppius, à l'endroit où de Thou assure que Saint Augustin n'a jamais approuvé qu'on usât de violence envers les hérétiques, s'élève contre notre historien. Pour prouver que ce Pere, quoique d'un naturel fort humain, étoit d'avis qu'il falloit punir de mort les sectaires, il cite la quarante-huitième lettre de ce sçavant Evêque à Vincent. Saint Augustin y dit qu'il avoit pensé d'abord qu'il ne falloit contraindre personne à se réunir à l'Eglise ; qu'il falloit au contraire éclaircir les doutes par la dispute, & n'employer que la raison contre l'erreur, pour ne point avoir dans le sein de l'Eglise des hommes, qui feignissent d'être Catholiques. Mais ce Pere ajoute qu'il a reconnu par l'exemple de la ville d'Hippone, que la crainte des loix Impériales avoit arraché plusieurs Donatistes à l'erreur ; & qu'ainsi on pouvoit sévir contre les hérétiques, suivant ce passage de l'Ecriture : *Donnez occasion au sage, & sa sagesse s'augmentera.*

Le Censeur après cela ne peut assez s'étonner de quel front le Président de Thou ose paroître au Parlement, & se mêler parmi des collègues vertueux, & pleins d'érudition ; tandis qu'en Allemagne les plus vils artisans éviteroient non-seulement la compagnie d'un homme de leur profession, qui seroit convaincu d'un mensonge aussi grossier, que celui dans lequel il prétend qu'il vient de surprendre notre historien, mais encore que cet artisan seroit obligé de fermer sa boutique par ordre de sa communauté. Il laisse à juger aux membres du Parlement, s'il est permis aux Présidens des cours souveraines de France de mentir si impudemment, de rendre l'Eglise Romaine odieuse, & d'exciter à la révolte les sujets de l'Empereur, du Roi Catholique, & des Princes d'Autriche. Il se flatte qu'ils ne désapprouveront point le zèle qu'il fait paroître pour défendre l'honneur de l'Eglise, & pour le service de ses augustes protecteurs, en démasquant

la fourberie & l'imposture du Président de Thou.

Ce chapitre est encore rempli d'exemples tirés de l'Ecriture sainte, pour prouver qu'il faut employer le fer & le feu contre les hérétiques. Ainsi Moïse, dit Scioppius, fit égorger autrefois vingt-trois mille Israélites, & le Prophète Elie fit périr par le glaive, suivant l'expression de l'Ecriture, huit cens cinquante Prêtres & Prophètes de Baal. David, ajoute le Censeur, ce Roi dont la douceur étoit si grande, qu'il eut toujours en horreur de verser le sang de ses sujets rebelles, faisoit néanmoins mourir les pécheurs qui engageoient les autres à pécher, comme il le dit dans le centième Psaume.

Chap.  
cix.

Après avoir jugé le Président de Thou par l'Ecriture, Scioppius le cite au tribunal du sens commun. Il dit que la raison seule devoit lui enseigner qu'il faut haïr les hérétiques, parce que plus on est religieux, plus on conçoit de haine contre l'impie qui est opposé à la Religion que nous professons, & que nous croyons vraie. Il ajoute que la nature nous porte à aimer ceux qui s'accordent avec nous par la conformité de volonté, de penchant, de genre de vie, & sur-tout de Religion, tandis qu'elle nous inspire de la haine, ou du moins de l'indifférence pour ceux qui veulent le contraire de ce que nous voulons, & qui ne veulent pas même avoir de commun avec nous la moindre des choses, que nous souhaiterions avec plus d'ardeur. Ces sentimens sont encore fondés, continue Scioppius, sur l'idée que nous avons que tout prospère aux vrais adorateurs de la Divinité, tandis que rien ne réussit aux hérétiques, & à ceux qui sont en commerce avec ces observateurs d'un culte réprouvé, comme il l'a, dit-il, fait voir dans son Ouvrage, intitulé *Consultatio de Germania statu*.

En effet, dit Scioppius, si j'allois à Paris, & que les enfans de l'historien de Thou, n'ignorant pas que je l'ai accusé de mensonge & d'imposture, me fissent un accueil favorable, n'en seroit-il pas irrité contre eux? Quelle doit donc être la colère de Dieu, à la vûe du traitement que de Thou veut qu'on fasse aux hérétiques ennemis de Dieu, & qui osent porter le blasphème jusqu'à l'accuser de mensonge? Car il a fait une alliance éternelle avec son Eglise, suivant ces paroles d'Osée: *Je vous rendrai mon* *Osée, chap.*  
*Epouse pour jamais.* Il lui a juré que l'Esprit divin seroit toujours avec elle, & que sa foi ne seroit jamais altérée. Or les hérétiques, continué Scioppius, assurent que l'Eglise est une prostituée, une adultère, que ses Pasteurs ont été privés de l'Esprit de Dieu & de l'intelligence de la parole divine, depuis les Apôtres jusqu'à Luther, qui a eu l'audace impie de dire des Peres du Concile de Nicée, qu'il n'y avoit pas un seul de cette assemblée qui eût flairé la moindre odeur du Saint-Esprit, *qui vel minimum*  
*de Spiritu Sancto olfecerit.* Scioppius ajoute ce raisonnement: il est indubitable, dit-il, que Jésus-Christ nous a distribué la parole de Dieu; donc celui qui croit en Jésus-Christ, signe, & met, pour ainsi dire, son cachet qu'il croit Dieu véridique, donc au contraire celui qui n'ajoute pas foi à Jésus-Christ, signe que Dieu est menteur, & qu'il ne remplit pas ses promesses. Or Dieu a promis à ses Apôtres, & par conséquent aux Evêques,

SSs 2

d'être

d'être avec eux, & de parler par leur bouche, comme on peut le voir dans l'Évangile, d'où il conclut, que celui qui ajoute foi aux Apôtres & aux Evêques leurs successeurs, reconnoît que Dieu est véridique, & qu'au contraire celui qui ne les croit pas, regarde Dieu comme un menteur. Le Censeur en conclut encore que la colère de Dieu, allumée sur nos têtes, confondra le juste & l'impie dans ceux qui communiquent avec les plus cruels ennemis, suivant ces menaces du Prophète Ezéchiel : *Je m'en vais tirer mon épée hors du fourreau, & je tuerai dans vous le juste & l'impie*. Mais quels seront, demande Scioppius, les sentimens de Dieu en voyant ses enfans en bonne intelligence avec les blasphémateurs de son nom ?

Ezech.  
chap. XXI.  
v. 3.

Ensuite il met Henri le Grand, sans cependant nommer ce Prince, en parallèle avec Josaphat Roi de Juda. Ce Roi détruisit, dit-il, les bois consacrés aux idoles, & envoya des Prêtres & des Lévités dans toutes les villes de Juda pour instruire le peuple des devoirs de la loi. Un autre Prince a pros crit l'hérésie de Luther & de Calvin dans son Royaume : il a bâti des Eglises, des monastères, & des collèges pour les Jésuites ; mais il fait alliance avec un Roi hérétique. Cette alliance a allumé la colère de Dieu sur lui, comme le Prophète l'annonce à Josaphat : *Vous donnez du secours à l'impie, & vous faites alliance avec ceux qui baissent le Seigneur : vous méritiez que Dieu vous fit ressentir les effets de sa colère, mais il a trouvé de bonnes œuvres en vous*. Scioppius applique ce passage à Henri le Grand, & l'explique de cette manière. Vous êtes bon Catholique : vous croyez les bonnes œuvres nécessaires au salut, & que la foi seule ne suffit pas ; voilà ce qui a détourné le bras de Dieu de dessus votre tête. Après avoir dit que Josaphat ne se rendit point aux avis du Prophète ; que ce Roi joignit sa flotte à celle d'Ochosias ; que le Seigneur, pour punir la persévérance de ce Prince dans l'amitié du Roi d'Israël, brisa ses vaisseaux, Scioppius conclut, que quoiqu'il eût abandonné l'alliance des idolâtres, il n'a pas été mis au nombre des bons Rois de Juda, suivant ce passage de l'Écriture. *Tous les Rois de Juda ont péché à l'exception de David, d'Ezéchias, & de Josias, car ils ont abandonné la loi du Très-Haut, & ils ont méprisé la crainte du Seigneur*.

2. Paral.  
chap. XIX.

3. Reg.  
ch. XXII.

Il est vrai, continué le Censeur, que Josaphat n'a pas abandonné la loi de Dieu, mais il n'a pas craint d'attirer sa colère en faisant alliance avec des hérétiques. Scioppius s'adresse ensuite aux Princes de la maison d'Autriche ; il les loue d'avoir en horreur toutes fortes d'alliances avec les sectaires ; il attribue tous les malheurs de la France depuis le regne de François I. à l'appui que ce Royaume a donné aux Protestans contre les Princes de la maison d'Autriche. Enfin il fait des vœux pour que le sang d'Autriche qu'un jeune Roi (1) a reçu de sa mere, inspire à ce Prince tout le respect de la maison d'Autriche pour le saint Siège ; qu'il allume dans son sein un zèle ardent pour défendre par les armes & par les loix, la Religion Catholique

con-

(1) Louis XIII. fils de Marie de Medicis, & de Jeanne d'Autriche, fille de l'Empereur Ferdinand I.

contre les hérétiques & les infidèles; que ce Monarque ne se laisse jamais séduire par les maximes du Président de Thou, & par d'autres apollats semblables à lui, ou par des hérétiques relaps, qui se disent Catholiques.

Rien de si facile, ajoute-t-il, que de les convaincre de fraude. De Thou lui-même est un menteur, lorsqu'il avance cette maxime, qu'il est au pouvoir des Rois & des Magistrats d'établir des loix, & de régler toutes choses; mais qu'ils n'ont aucun empire sur les consciences, & que les tourmens & les supplices sont de foibles moyens pour ébranler les esprits prévenus en matière de Religion. Le Prophète Royal, dit Scioppius, sape ces maximes par les fondemens dans le 79. Pseaume, où il dit: *Ils n'ont pas ajouté foi aux merveilles du Seigneur, la colère de Dieu s'est allumée sur leurs têtes: sa main a frappé les puissans d'entre eux; pendant qu'il les punissoit de mort, ils le cherchoient, & revenoient à lui*, c'est-à-dire, comme l'explique le Censeur, à la véritable Religion. On ne cite point ici plusieurs autres passages de l'Ecriture rapportés par Scioppius. Cet Auteur, oubliant que la loi de l'Evangile est une loi de douceur, une loi de charité, & beaucoup plus parfaite que l'ancienne loi, ne cite que des passages de l'ancien Testament pour prouver que le peuple de Dieu doit exterminer ses ennemis. Que de passages n'y trouveroit-on pas aussi, pour autoriser le mensonge, le vol, le concubinage, l'assassinat, la vengeance, & la plus horrible cruauté! Toutes ces autorités mal-entendues ne tirent point à conséquence pour la loi Chrétienne, qui défend expressément toutes ces actions contraires aux principes de la morale, & qui renversent la société civile.

Le Censeur prétend prouver dans le chapitre cent dixième qu'il faut punir, même de mort, les hérétiques dont la conversion est désespérée, & sur lesquels on prévoit que la douleur & les tourmens ne feront aucun effet. Chap. cx.

Dieu a livré à la mort, dit-il, ceux que les supplices ne sçauroient ébranler, & dont la malice fortifiée par l'habitude, par l'autorité ou par quelque passion, introduit des sectes de perdition, & blasphème contre Dieu. Semblables à Pharaon, ils sont abandonnés à l'esprit de ténèbres, pour qu'ils soient endurcis & aveuglés. Il ne faut pas espérer que les tourmens leur ouvrent les yeux, suivant ces paroles des Proverbes: *Quand vous broyeriez l'insensé dans un mortier avec un pilon, vous ne lui ôterez pas sa folie*. Mais l'exemple intimidera les esprits, & arrêtera le cours de la contagion. Cette conduite est nécessaire pour empêcher, comme dit Saint Jean, *Qu'un loup dévorant n'enleve les brebis & ne disperse le troupeau*. Prov. ch. 27.  
Jean ch. 10.

Scioppius fait faire ces raisonnemens à de Thou. Ce membre est déjà attaqué de la peste; donc il ne faut pas le couper, parce que l'incision seroit inutile, & ne le guériroit pas. Le loup emportera toujours les brebis, & dispersera le troupeau; donc il ne servira de rien au berger de poursuivre, & de tuer le loup. Il apporte ensuite plusieurs passages de l'Ecriture, où Dieu dit, qu'il faut exterminer les loups, & qu'il les exterminera lui-même, afin que ses fidèles serviteurs reposent en sûreté sur la terre. Il ajoute que l'exemple des rigueurs salutaires préserve de la contagion ceux qu'elle



n'a point gagnés, & rend la santé à ceux qui en sont déjà infectés, suivant ces paroles des Proverbes : *La punition du pécheur rendra l'insensé plus sage.*

Prov. ch.  
19.

Il y a donc de l'impudence, continuë Scioppius, ou une ignorance hon-teuse, à soutenir qu'il est inutile de contraindre par la crainte & par les tourmens, les sectaires à rentrer dans le sein de l'Eglise. Telles sont les raisons, dit-il, que de Thou apporte pour prouver son sentiment. Les brébis sont déjà loin du bercaïl; c'est donc en vain que le berger court après elles. Il agit à leur égard avec dureté, si les ayant trouvées, il les charge sur ses épaules malgré elles, ou même de leur bon gré. Il lui fait faire plusieurs raisonnemens à peu près semblables, d'où il conclut que cet historien est forcé d'avouer, ou que les Protestans ne sont pas dans l'erreur, & que la contagion ne les a pas gagnés, (ce qui est dire que Luther & Calvin ne sont pas des loups dévorans, des empoisonneurs, & que les sectateurs ne sont pas retranchés de l'Eglise Catholique,) ou qu'il n'est pas du devoir d'un bon Pasteur de courir après ses brébis égarées, de les rapporter sur ses épaules, & de guérir leurs maux. L'alternative est nécessaire, continuë Scioppius. Si de Thou s'arrête au premier parti, n'y a-t-il pas de l'impudence & de l'effronterie à lui, à se dire Catholique? S'il prend le second, n'est-il pas plus digne de commander à des insensés, que d'occuper une place dans le Conseil de son Roi?

Après avoir cité Sénèque, qui dit qu'il faut contraindre un malade à faire & à souffrir bien des choses, il examine quel est le sentiment de Saint Augustin, sur lequel le Président de Thou se fonde, pour désapprouver la violence à l'égard des hérétiques. Il rapporte plusieurs autorités de ce Pere, qui dit, que quoique la maladie de plusieurs soit incurable, il faut néanmoins recourir au remède; que les égards ne sont pas toujours des marques d'amitié, comme les traitemens fâcheux ne sont pas toujours des preuves de haine. Il cite ensuite les paroles de cette lumière de l'Eglise aux Donatistes: „ vous êtes, leur dit ce Pere, les ouailles du Seigneur, vous portez sur vous le sceau de Jesus-Christ, qui vous a été imprimé dans le baptême: mais hélas! vous errez, & vous périssez. Devez-vous nous sça-voir mauvais gré de courir après vous & de vous chercher, quand vous vous perdez? Nous nous conformons par-là davantage à la volonté de Dieu, qui nous avertit de vous forcer plutôt à rentrer dans le bercaïl, que de vous abandonner à vos erreurs, comme vous le souhaitez. On ne peut douter qu'il ne soit plus à propos de ramener les hommes au culte de Dieu par la voye de l'instruction que par la crainte de la peine, ou par les tourmens. Mais parce que quelques-uns n'en deviennent pas meilleurs, faut-il négliger pour cela ceux qui ne sont pas incorrigibles? L'expérience nous a fait voir que la crainte & la douleur ont été salutaires à un grand nombre, qui ont profité des instructions qu'on leur a données, & qui les ont mises en pratique. „ C'est ainsi que parle Saint Augustin.

Le sentiment du Président de Thou, dit Scioppius, se soutient-il contre une telle autorité? D'ailleurs les hérétiques méritent bien un traitement rigou-

rigoureux, puisqu'ils insultent Dieu, qui venge son injure en resserrant les liens des blasphémateurs de son nom, suivant ces paroles d'Isaïe : *Et maintenant n'insultez pas, de peur que vos liens n'en soient resserrés.* D'un côté, Dieu assure que la violence qu'on exerce contre l'insensé, le guérit de sa folie : de Thou assure au contraire qu'elle est inutile. Balancerons-nous entre l'un ou l'autre?

On vous représente, dit Scioppius, dans ce chapitre, adressant la parole aux Princes de la maison d'Autriche, & au Roi d'Espagne en particulier, que votre refus d'accorder aux Protestans la liberté de conscience, vous a fait perdre quelques provinces, tandis que le Roi de France, qui vient d'être assassiné par Ravallac, a réussi dans ses entreprises, pour avoir permis aux Calvinistes de professer leur Religion. Y a-t-il moins de folie dans ce raisonnement que dans les précédens, continue Scioppius? Car, supposé que Philippe II. pere de votre Majesté, ait commis une faute en refusant d'accorder aux hérétiques le libre exercice de leur impiété, & que ce refus ait occasionné la perte des provinces de Zélande & de Hollande; quels noms donnera-t-on à l'imprudence ou plutôt à la folie de Henri de Bourbon, qui, pour avoir pris la défense des hérétiques, a perdu la vie, plus chère que tous les Royaumes ensemble. Qui peut s'empêcher de dire avec le Prophète Roi, à la vûe du funeste accident qui vient de ravir ce Prince à la France: *Voilà l'homme qui n'a point mis son esperance en Dieu, mais qui a compté sur ses grandes richesses, & qui ne s'est reposé que sur ses forces.* Des provinces perduës se recouvrent; mais la perte de la vie est irréparable. Ne peut-on pas dire de Henri de Bourbon avec David: *Que ses yeux ont vu sa mort, & qu'il a été dans la coupe de la fureur du Tout-puissant?*

Scioppius, pour corriger en quelque façon ce qu'il y a d'odieux dans ces applications, dit que Henri a eu recours à Dieu en mourant, & qu'il ne faut pas désespérer de la miséricorde divine sur ce Prince. Mais je veux, continue-t-il, que la maison d'Autriche ait fait des pertes plus considérables que celle de la Hollande, & même sans aucune esperance de les réparer, faut-il pour cela les attribuer à la haine constante de ces Princes pour les hérétiques? Il répond que non, & il assure qu'il y a d'autres causes du peu de succès de leurs armes contre leurs sujets hérétiques & rebelles; qu'ils n'ont pas agi avec toute la promptitude nécessaire dans une affaire si importante; qu'ils se sont livrés sans réserve à des Ministres qui les ont trompés; qu'en examinant les choses avec les yeux de la politique, on verra aisément que comme la trop grande facilité de David fut la source des malheurs de sa vie; de même la bonté naturelle à la maison d'Autriche, donne quelquefois occasion à leurs Ministres de commettre des prévarications; qu'après cela il n'est pas étonnant que les entreprises de ces Princes ne réussissent point, parce que l'anathème est au milieu d'eux; que des Ministres avides ont dépouillé l'Eglise de ses biens, & de ses droits; & que si l'on interroge le Seigneur, il répondra comme autrefois à Josué: *Israël, l'anathème est au milieu de toi, tu ne pourras soutenir l'aspect de tes ennemis,*

*nemis, que le coupable ne soit exterminé du milieu de mon peuple.*

Il rapporte ensuite l'exemple d'Ananie & de Saphira, punis de mort subite, pour avoir retenu une partie de l'offrande qu'ils avoient promis d'apporter aux pieds des Apôtres. S'ils ont été si rigoureusement traités, ajoutez-t-il, parce qu'ils avoient gardé un bien qui étoit à eux, quel crime ne commettent point ceux qui envahissent des biens qui ont été donnés à l'Eglise? S'emparer d'un bien destiné au culte des Autels, c'est se déclarer ouvertement ennemi de Dieu, & ceux, qui par une lâche complaisance conseillent à leurs maîtres d'en user ainsi, n'ont-ils pas tout lieu de craindre que Dieu ne leur dise, comme dans le Prophète Sophonie: *Je punirai sous ceux qui entrent insolemment dans le Temple, & qui remplissent d'iniquité & de tromperie la maison du Seigneur.*

Sophon.  
chap. I.

Charlemagne, ce Prince si grand & si magnanime, s'est rendu encore plus illustre par la protection marquée qu'il a accordée à l'Eglise. Combien de loix, combien de sages réglemens n'a-t-il pas fait en effet pour s'opposer à l'usurpation des biens Ecclésiastiques, & pour empêcher qu'on ne fit la moindre injure au Clergé? Ce Prince religieux étoit persuadé que ces vexations avoient occasionné la ruine de plusieurs Princes & de leurs Etats.

En un mot, le but de Scioppius dans ce chapitre, est de mettre les armes à la main des Princes de la maison d'Autriche, contre les Princes Protestans de l'Empire, qui sont, selon lui, chargés de l'anathème qui s'oppose à la prospérité des armes de cette maison.

Chap.  
cxii.

Le chapitre suivant roule sur le même sujet que la fin du précédent. L'invasion des Normands en France doit être attribuée, selon Scioppius, à l'imprudence de Charles le Chauve, qui donna les biens de l'Eglise aux Seigneurs qui l'accompagnoient. Il prétend que Charles le Gros ne perdit ses deux Couronnes, que pour avoir acheté des Normands la paix avec les trésors de l'Eglise de Metz: qu'Arnolphe successeur à l'Empire, & neveu de ce Prince, ne mourut couvert de poux, qu'à cause du mépris qu'il faisoit de la juridiction Ecclésiastique, au préjudice de laquelle on traînoit, comme Luitprand le rapporte, les Prêtres & les Clercs en prison: que Charles Duc de Lorraine ne fut pris par Hugues Capet, & que sa race, dont il étoit le dernier, ne fut éteinte, qu'en punition des ravages commis par son armée dans l'évêché de Rheims. Ces exemples, & quelques autres à peu près semblables, paroissent concluans à Scioppius.

Ensuite il adresse encore la parole aux Princes de la maison d'Autriche. Si Charlemagne & Othon le Grand revenoient, dit-il, sur la terre, & que vous demandassiez à ces Empereurs religieux la cause du peu de succès de vos armes contre les hérétiques & les infidèles, ils vous répondroient que l'anathème est au milieu de vous: que vous devez examiner si vos Ministres n'ont point usurpé les biens de l'Eglise pour leur utilité particulière, ou pour la vôtre: qu'enfin, il n'est pas surprenant que vos armes ne prospèrent point, tandis que vos armées sont pleines de soldats, de Capitaines & de Colonels hérétiques, à qui vous confiez les boulevarts de la Chrétien-

té.

té. Une foule de passages de l'Ecriture sont cités en cet endroit pour prouver qu'il ne faut pas se servir des hérétiques. En effet, ajoute Scioppius, c'est employer le secours du diable & de ses enfans à défendre les intérêts de Dieu. Il appuie ce raisonnement de l'autorité des capitulaires de Charlemagne, où ce Prince dit qu'il ne comprend pas comment ceux qui déobéissent à Dieu & aux Prêtres, peuvent demeurer fidèles à leur Souverain.

Dans ce chapitre Scioppius entreprend de prouver, par un grand nombre de passages & d'exemples tirés de l'Ecriture, qu'il ne faut jamais compter sur ses forces: qu'avec un petit nombre de troupes & une grande confiance en Dieu, on vient à bout de tailler en pièces des armées innombrables: qu'ainsi on ne doit pas être surpris que Dieu ait souvent refusé la victoire aux Princes de la maison d'Autriche, qui s'appuyoient trop sur leurs propres forces: que quelquefois Dieu fait sortir les hérétiques vainqueurs des combats livrés contre les infidèles, à cause de l'intérêt de sa gloire, comme il arriva sous le regne de l'impie Achab, qui avec des troupes, que l'Ecriture compare à deux foibles troupeaux de chèvres, fit un horrible massacre de l'armée des Syriens, dont la multitude avoit couvert la face de la terre. Le Dieu d'Israël, dit Scioppius, ne voulut pas que les Syriens, s'ils étoient vainqueurs, le confondissent dans leur mépris avec l'impuissante idole de Baal. Scioppius prend de-là occasion de répondre à une objection qu'on pouvoit lui faire. Vous dites que le malheur des armes de la maison d'Autriche, vient de ce qu'ils souffrent des hérétiques dans l'Empire & dans leurs armées; mais ces mêmes hérétiques défont des armées Turques, remportent des victoires: la Religion n'entre donc pour rien dans les victoires ou dans les défaites.

Scioppius entreprend de prouver le contraire. Il emploie encore le chapitre suivant à montrer que Dieu donne la victoire aux hérétiques contre les infidèles, parce que sa gloire y est intéressée, suivant ces paroles d'Isaïe: *J'éloignerai ma colère de dessus toi, à cause de mon nom.* Et ensuite: *Je te protégerai pour l'intérêt de ma gloire, & je ne la céderai pas à un autre.* Ainsi, lorsque les hérétiques remportent, dit-il, la victoire, Dieu ne la leur accorde que pour que son nom ne soit pas blasphémé par les infidèles. Scioppius prétend que l'aveu de nos fautes, quoique sans dessein de nous en corriger, fustit pour nous rendre favorable le Dieu des Armées, à l'exemple d'Achab qui s'humilia devant le Seigneur, & qu'en faveur de quelques bonnes œuvres, la vengeance divine suspend ses coups dans cette vie mortelle. Ce sont toujours les mêmes objections que Scioppius présente.

Si Charles-Quint avoit eu plus de confiance en Dieu, dit Scioppius, il n'auroit pas fait un si grand nombre de fautes, qui ont été la source de tant de révoltes en Allemagne. Il n'auroit, ni laissé sortir Luther de Worms, ni souffert qu'on reçût la confession de foi des hérétiques à la diète d'Augsbourg. Scioppius compte encore parmi ces fautes de Charles-Quint la trêve qu'il fit en 1530. avec les Luthériens; la suspension du décret donné

contre eux dans la diette, la démarche de ce Prince, lorsqu'il leur accorda la paix par un Edit, afin d'en obtenir des secours contre le Turc; le pouvoir qu'il leur donna contre les intérêts de l'Eglise & des Ordres Catholiques de l'Empire, en admettant par des lettres particulières en 1541. ces hérétiques dans la chambre de Spire; sa confiance en Joachim Electeur de Brandebourg, Prince Luthérien, qu'il mit à la tête de l'armée contre les Turcs; la ligue qu'il fit avec le Roi d'Angleterre contre la France en 1543. la concession de la liberté de conscience, & la permission de retenir les biens de l'Eglise, pour obtenir des Luthériens du secours contre les Turcs, & afin que son frere Ferdinand fût reconnu Roi des Romains de tout le monde; l'acte par lequel il déclara en 1546. qu'il n'avoit dessein de punir que les rebelles & les criminels de lèze-Majesté, & non les hérétiques opiniâtres, & ceux d'entre eux qui avoient pillé les biens de l'Eglise. Scioppius ne peut pardonner à cet Empereur qu'il se soit servi des hérétiques dans ses armées, & qu'il n'ait pas détruit la ville de Wittemberg & le tombeau de Luther. Pour prouver que cette conduite de Charles-Quint a causé un grand scandale, il rapporte ce que dit à cette occasion Matthieu Dresserus dans la description de cette ville: qu'il n'y a rien de plus surprenant que la clémence de l'Empereur à l'égard de Wittemberg, qu'on regardoit comme l'égout de toutes les hérésies, & où cependant il ne détruisit pas le moindre édifice: qu'à la vérité les Espagnols insultèrent le tombeau de Luther, mais qu'ils n'osèrent exhumier cet hérésiarque: qu'ayant pressé l'Empereur de leur permettre de déterrer son corps pour le brûler, ce Prince leur avoit dit de le laisser reposer jusqu'au jour du jugement dernier. Dresserus attribue la clémence de Charles-Quint pour Wittemberg, au respect qu'il crut devoir à l'asile des Muses, & au sanctuaire de la Religion, comme autrefois Alexandre le Grand épargna la ville de Jérusalem, à la considération du Grand-Prêtre Jaddus & des Lévites.

Cependant Scioppius révoque le fait en doute. Il ne peut pas croire que l'Empereur ait parlé comme Dresserus le rapporte. Il se fonde sur une relation de l'état de la Saxe, écrite depuis treize ans par un Saxon, qui n'est pas d'accord avec Dresserus. J'ai appris, dit cet écrivain, d'un certain Marchand Italien établi à Wittemberg, & qui n'étoit pas trop bon Catholique, que les Espagnols étant entrés dans la ville, cherchèrent le cadavre de Luther, qu'ils ne purent trouver; que cependant ne voulant pas épargner son tombeau, ils le convertirent en latrines. Scioppius dit que ce Marchand Italien en prenoit occasion de se moquer des Luthériens, en disant qu'il sçavoit mieux qu'ils ne sçavoient eux-mêmes ce qu'il y avoit sous cette tombe. Il ajoute, qu'en effet le cadavre de Luther ne se trouve point dans son tombeau, soit que ses sectateurs, ou plutôt le diable, l'ayent enlevé. Après cette digression, Scioppius conclut que la clémence de Charles-Quint a confirmé les hérétiques dans l'erreur, & qu'elle leur a donné occasion de croire, que Dieu qui tient le cœur des Rois dans sa main, n'a pas permis que ce Prince exerçât aucune violence contre une ville qui est le centre de leur foi. II

Il blâme encore plusieurs autres actions de Charles-Quint. Il attribue à son peu de confiance en Dieu l'échec honteux qu'il reçut devant la ville de Mets. Ensuite il passe à la fameuse paix de Religion, arrêtée à la diète d'Augsbourg en 1555. du consentement unanime de tous les Ordres de l'Empire, Catholiques & Protestans. Il dit qu'il ne doute pas que Matthias Heldus, Conseiller de Charles-Quint, ne l'eût averti combien cette paix avec les Protestans offensoit le Ciel ; mais que Ferdinand, qui avoit dessein de se servir du secours des Luthériens en Hongrie, & de mettre la Couronne Impériale sur sa tête & sur celle de son fils, avoit engagé l'Empereur son frere par le moyen du Cardinal de Granvelle à disgracier Heldus, & à donner sa place à un autre.

On a cru devoir détailler les fautes que Scioppius attribue à l'Empereur Charles-Quint, pour faire voir combien un zèle aveugle est injuste. Tout le monde sçait que ce Prince a été forcé par la nécessité des tems à commettre plusieurs de ces fautes prétendues : mais pourvu que Scioppius contredise le Président de Thou, & qu'il blâme ce qui est approuvé par ce dernier, il n'examine rien, & tout est soumis à sa critique injuste.

Scioppius reproche au Président de Thou dans ce chapitre, d'avoir in- Chap.  
finué, en donnant des éloges à l'Empereur Charles-Quint, que ce Prince CXXVI.  
avoit manqué de prudence & de bonne foi. C'est sur ce qui est dit dans le second livre de l'histoire de Monsieur de Thou, que Scioppius fonde son accusation. On y lit que Charles-Quint, voyant les troubles causés en Allemagne à l'occasion de l'hérésie de Luther, voulut en profiter pour assurer l'Empire à sa maison, & qu'il jugea que cette tentative, qui ne pouvoit que donner de l'éclat à son nom, étoit nécessaire. N'est-ce pas, dit Scioppius, accuser de parjure & de perfidie ce Prince, qui, au rapport de Sleidan, avoit juré, & promis même par écrit, qu'il n'entreprendroit jamais rien pour rendre le trône de l'Empire héréditaire dans sa maison, & qu'il laisseroit aux Electeurs la liberté de l'élection, suivant la bulle d'or de Charles IV. & les loix de l'Empire ?

Après cette première flétrissure, poursuit Scioppius, de Thou dans le quatrième livre de son histoire s'efforce de convaincre d'imprudence ce Prince, en disant qu'il n'usa pas bien de la victoire qu'il avoit remportée sur les Protestans, que n'ayant ni assez d'étendue de génie pour changer la face de la République d'Allemagne, & en former un Royaume héréditaire, ni assez de forces pour contenir dans l'obéissance tant de villes, de peuples, & de Princes qu'il avoit subjugués avec un bonheur extraordinaire, il ne lui restoit plus qu'à prendre le parti de la clémence, pour soutenir la splendeur de son rang, & sa majesté. Il est évident, ajoute Scioppius, qu'il y a de l'imprudence & de la folie à regarder comme glorieux, & même comme nécessaire en quelque façon, une entreprise pour la réussite de laquelle on n'a ni assez de forces, ni assez de lumières : mais de Thou, dit-il, ment ici selon sa coutume, il ne faut que lire Sleidan pour s'en convaincre. Cet historien dit que l'Empereur n'employa d'autres armes que celles de la raison, pour engager les Electeurs à nommer Ferdinand son frere

Roi des Romains. Ainsi, continuë Scioppius, il faut être bien de mauvaise foi, pour accuser Charles-Quint d'avoir mis en usage la force & la crainte, & d'avoir violé la foi qu'il avoit si solennellement jurée. A l'égard des protestations de l'Electeur de Saxe, elles n'étoient d'aucun poids, il les faisoit seul, il étoit hérétique. D'ailleurs tous les Ordres de l'Empire venoient de le déclarer ennemi de Dieu & de la République.

Ensuite Scioppius dit, que si l'Empereur avoit voulu créer Roi des Romains son frere, malgré tous les Princes d'Allemagne Catholiques, ou hérétiques, son Conseil & ses Théologiens n'auroient pas manqué de lui fournir des prétextes spécieux, pris même dans le serment qu'il avoit fait à son avènement à l'Empire; qu'ils auroient pû en tirer des conclusions favorables, en raisonnant ainsi: L'Empereur a juré de défendre l'Eglise & le Pape; il est donc nécessaire qu'il prenne les moyens d'accomplir son serment. Il ne peut le faire qu'en mettant la Religion en sûreté dans l'Empire, & cette Religion n'y peut être en sûreté, qu'en soumettant toute l'Allemagne à l'Empereur, & en réduisant la licence des Princes & des peuples dans une juste liberté, qui consiste dans l'obéissance à la droite raison & aux loix: il est donc nécessaire d'arrêter le cours de cette licence, & de ruiner les forces des hérétiques; ce qui est impossible, tant que l'Allemagne ne reconnoitra pas l'Empereur pour son unique Souverain.

Il dit encore, que les créatures de l'Empereur auroient pû conclure du serment que l'Empereur fait à son couronnement de rendre à l'Empire son ancienne splendeur, que ce Prince pouvoit révéndiquer les aliénations faites par ses prédécesseurs, & les ôter aux Princes comme à des possesseurs de mauvaise foi; & que tout cela ne pouvoit se faire qu'en subjuguant tout l'Empire, & qu'en assurant la Couronne Impériale dans sa maison.

Telles sont, poursuit Scioppius, les raisons dont les flatteurs pouvoient se servir. Il ajoute qu'il y en avoit encore d'autres, que des courtisans n'ont pas honte d'alléguer, quelque injustes qu'elles soient. Il finit, en disant qu'avec l'aide de Dieu il fera voir ailleurs, que rien ne lui est plus cher que la liberté de sa patrie (1), & qu'il examinera plus particulièrement la fausseté de ces sophismes.

Il semble que tout ce que dit Scioppius dans la fin de ce chapitre, n'a aucune liaison avec l'histoire du Président de Thou, & qu'ainsi il n'étoit pas nécessaire de le rapporter. Mais on a cru devoir le faire, pour montrer toute la malignité de ce Critique, qui, sous ombre de faire voir que l'Empereur n'a pas employé la force pour faire élire Ferdinand son frere Roi des Romains, suggère aux Princes de la maison d'Autriche des raisons apparentes, & des prétextes pour ne faire qu'un Etat de l'Empire. Il met ces motifs dans la bouche des courtisans, pour cacher son véritable but: dans la vûe de mieux déguiser son dessein, il blâme ces motifs, & il promet d'en découvrir ailleurs la fausseté. S'il eût eu un dessein formé de le faire, & que cette promesse n'eût pas été une espèce d'excuse, il n'auroit pas manqué d'en montrer toute la foiblesse sur le champ, lui qui relève si

avide-

(1) Scioppius étoit Allemand.

avidement tout ce qui lui paroît mériter sa colère dans l'histoire du Préfident de Thou.

Un Ouvrage, rempli de maximes si dangereuses, & dans lequel l'auteur abusoit si malignement des paroles de l'Ecriture sainte & de l'autorité des saints Peres, souleva contre lui toute la France. On fut justement indigné de la manière injurieuse, avec laquelle il s'y étoit déchainé sans aucun respect contre les Princes, même les plus Catholiques, mais qui ne lui paroissent pas assez zélés, parce qu'ils n'étoient pas assez cruels. Ceux qui auront lu l'extrait que nous avons donné de cet Ouvrage, n'auront pu lire sans frémir d'horreur, l'endroit où cet écrivain furieux a eu la témérité d'attaquer la mémoire de Henri IV. ce grand Prince, qui par sa modération, autant que par sa magnanimité, s'étoit rendu si cher à ses peuples. On a vu avec quelle impudence il osa même emprunter le langage du Saint-Esprit, pour justifier l'horrible parricide qui venoit d'être commis en sa personne sacrée. Ce fut principalement ce qui engagea le Parlement de Paris, toujours attentif à se signaler lorsqu'il s'agit de maintenir l'autorité & le respect dû à la majesté Royale, à proscrire le livre aussi-tôt qu'il parut. Voici l'arrêt qu'il donna en cette occasion.

## E X T R A I C T

### *Des Régistres de Parlement.*

„ **V**eu par la Cour les Grand' Chambre, Tournelle, & de l'Edict  
 „ assemblées le Livre fait par Gaspard Schoppius, intitulé *Eccle-*  
 „ *siasticus*, imprimé à Hartberg l'an mil six cents onze, contenant plu-  
 „ sieurs blasphemes & diffamations exécrables contre la très-heureuse &  
 „ louable mémoire du feu Roy Henry IV. (que Dieu absolve) & autres  
 „ propositions, tendants à troubler le repos de toute la Chrestienté, &  
 „ contre la seureté de la vie & estat des Roys & Princes Souverains; Con-  
 „ clusions du Procureur General du Roy. La matiere mise en délibéra-  
 „ tion. LADICTE COUR a ordonné & ordonne, que ledict Livre se-  
 „ ra bruslé par l'Executeur de la Haute Justice en la place publique de  
 „ la Cour du Palais. A faict & faict inhibitions & desfenfes à tous Impri-  
 „ meurs & Libraires de l'imprimer, exposer en vente, recevoir, publier:  
 „ Et à eulx & tous autres de quelque qualité & conditions qu'ils soient  
 „ d'en avoir, retenir, ny communiquer: Et si aucuns en ont, leur en-  
 „ joingt dans vingt & quatre heures après la publication du present Arrest,  
 „ qui sera faicte tant en ceste Ville à son de trompe & cry public, que  
 „ aus Baillages & Senéchaussées de ce Ressort, les apporter ou envoyer au  
 „ Greffe Criminel de ladicte Cour, & aus autres Villes aus Greffes d'i-  
 „ celles, pour estre bruslez; le tout à peinc aux contrevenans d'estre  
 „ punis comme criminels de leze-Majesté. Prononcé & executé le  
 „ Ttt 3. „ vingt



„ vingt & quatrième Novembre mil six cents douze. *Signé* V O Y-  
„ S I N.

Mais si ce livre reçut en France une flétrissure si ignominieuse, il trouva à Rome des admirateurs, même chez ceux qui ne devoient pas avoir encore oublié l'injure que Scioppius leur avoit faite dans une autre occasion. Le Cardinal Bellarmin écrivit à l'auteur cette lettre de congratulation.

Traduite  
du Latin,  
& tirée  
des *Pe-  
dia Sciop-  
piana* p.  
30.

„ Je suis fort content de votre Ouvrage (1) contre le Roi d'Angle-  
„ terre, & j'en ai dit à sa Sainteté tout le bien qu'il méritoit. La diffé-  
„ rence de vos sentimens aux miens sur quelques points de Doctrine, ne  
„ m'a fait aucune peine. Je ne porte pas l'amour propre jusqu'à me pi-  
„ quer de voir penser autrement que moi. J'ai fait remarquer à sa Sainte-  
„ té que vous possédez l'Ecriture à fond: je me suis fait un plaisir de  
„ louer votre zèle pour la conversion des hérétiques, la noble liberté qui  
„ vous a fait attaquer le Président de Thou, la sagesse & la prudence qui  
„ vous ont guidé contre le Roi Jaques. Enfin, plusieurs autres choses  
„ dont je ne me souviens pas, & qui sont développées dans cet Ouvrage,  
„ m'ont fourni la matière de vos louanges. Remerciez Dieu de vous  
„ avoir donné du génie & la facilité d'écrire avec grace & de vous expri-  
„ mer de même. Vous ne me devez aucun remerciement; je n'ai fait que  
„ ce que j'ai dû faire. Du reste je suis un serviteur inutile. Adieu, con-  
„ servez-moi toujours votre amitié. A Rome le 22. Janvier 1612.

Outre les Ouvrages que nous avons donnés en extrait, Scioppius a encore attaqué le Président de Thou, dans son livre intitulé: *Judicium de Stilo Historico*. Il lui reproche plusieurs fautes contre la langue Latine; mais comme ces discussions grammaticales ne sont point de notre sujet, nous avons cru fort inutile de les rapporter ici.

## E X T R A I T

*Des observations critiques (2) du Jésuite Machaud, sous le  
nom de Joan. Bapt. Gallus, au sujet de l'Histoire de  
Jaques Auguste de Thou.*

SCIOPIUS ne fut pas le seul qui se déchaîna contre le Président de Thou; il parut encore des observations critiques sur son histoire. Les opinions ont varié sur le vrai nom de l'auteur, qui se déguisa sous le nom de *Joannes Baptista Gallus*.

On

(1) Intitulé *Ecclesiasticus*. C'est celui dont nous venons de donner un extrait.

(2) Ce livre est intitulé: *in Jacobi Augusti Thuanii Historiarum libros, Notationes, auctore Joan. Bapt. Gallo. J. C. Ingelshadæ, Typis Ed-*

*riavis, per Elisabetham Angermayrinam, Anno 1614. in quarto.* Nous nous contenterons d'en donner l'extrait, ensuite duquel on trouvera la sentence du Châtelet de Paris, qui déclara le débit du livre dans cette ville.

On pensa dans le tems que ce libelle pouvoit être l'Ouvrage du Jésuite Jaques Gretser. François Swertius s'en expliqua ainsi dans une lettre qu'il écrivit à Guillaume Cambden le premier de Juillet 1614. & Isaac Cafaubon parle de la même manière dans une de ses lettres, datée de Londres le six de Juin de la même année.

„ Nous avons vû, dit-il, ici le livre que le Jésuite Gretser vient de  
 „ faire paroître contre l'illustre Monsieur de Thou. Le Roi Jaques I. qui  
 „ n'est pas moins Chrétien, que cette Société est diabolique, a observé que  
 „ l'on y faisoit un crime à ce Président de n'avoir pas approuvé l'horrible  
 „ massacre de 1572. Cafaubon s'écrie : Que cet Historien est heureux, de  
 „ s'être noirci d'un tel crime !

Il est encore vrai que Philippe Alegambe Jésuite, dans la bibliothèque des écrivains de sa Compagnie, attribué un semblable Ouvrage à Gretser, sous le simple titre de *Remarques sur l'Histoire de Jaques Auguste de Thou*. On ne croit pas cependant qu'il y ait eu d'autre part, que d'avoir eu soin de l'impression. On a découvert depuis, & c'est une chose certaine, que le véritable auteur de ces Remarques, est Jean Machaud Jésuite, mort en 1619. (1)

Le soin qu'a eu cet auteur de se cacher sous un nom étranger, fait en quelque manière la justification de Monsieur de Thou. Ces déguisemens sont en effet toujours suspects; on n'en a pas besoin quand on se renferme dans les bornes d'une critique juste & modérée, & qu'on ne cherche pas, comme cet auteur, à noircir la réputation de son adversaire, & à attaquer son honneur de la manière la plus outrageante.

Son Ouvrage est divisé en douze chapitres, dont chacun contient un chef d'accusation contre le Président de Thou. On voit à la tête de ces remarques une préface fort courte, où il dit que l'historien s'est flatté d'immortaliser son nom par son Ouvrage; qu'il y a inséré plusieurs traits, qui sont des preuves évidentes de son inclination pour les hérétiques; & que cette histoire a été condamnée à Rome en 1610. Il promet enfin d'exposer ce qu'il y a remarqué de plus téméraire & de plus irréligieux.

## CHAPITRE I. *Des Auteurs que de Thou a suivis, & de la fausseté de son Histoire en général.*

**L**Es femmes de mauvaise vie, dit l'auteur de cet Ouvrage, ont coutume de parler mal des femmes de bien, & de se justifier des reproches qu'on pourroit leur faire, avant qu'on les leur fasse réellement. C'est la conduite, ajoute-t-il, que de Thou tient dans sa préface. Il dit qu'il a interrogé sa conscience, pour s'assurer s'il écrivoit sans aucun ressentiment; mais il ne nous dit pas ce que sa conscience a pu lui répondre, si

cc

(1) Jacques le Long, *Bibliothèque des Historiens de France*, pag. 440.

ce n'est, comme il l'avouë plus bas, qu'il avoit oublié toutes sortes d'injures de quelque nature qu'elles pussent être. Mais ce ne sont que de vaines paroles dont le peuple pourroit être leurré. Pour bien connoître de Thou, dit-il, entendons-le parler: lisons ses écrits; tout y respire la passion. Tantôt il se déchaîne comme un furieux contre les souverains Pontifes; tantôt il investive contre les Rois de France, parce qu'ils ont puni les hérétiques. La maison de Guise est maltraitée à chaque page de cette histoire; on y rencontre par-tout des éloges affectueux de Melancthon, d'Oslander, de Scaliger, de Bucer, &c. les actions des Catholiques les plus éclatantes y sont rabaisées. La même passion anime tout le corps de l'Ouvrage. Après cela croira-t-on de Thou sur sa parole? Viendra-t-il aisément à bout de persuader qu'il est impartial?

Dans quelle source, poursuit l'auteur, a-t-il puisé les faits de son histoire? Ce sont, comme il l'avouë lui-même dans les actes mêmes, & dans les libelles écrits dans la chaleur de la haine des factions; libelles qu'il n'a suivis qu'après avoir consulté les plus honnêtes-gens: il n'est pas difficile de l'en croire. On ne doutera jamais qu'il n'ait écrit sur les mémoires, tracés avec tout le fiel & toute la fureur des factions. Il paroit d'abord ouvertement prendre parti pour les hérétiques: ce ne sont qu'éloges de la doctrine, de la piété, de l'innocence des Calvinistes & des autres sectaires, & de leur constance sur les échafauts. A l'entendre, la violence & l'artifice ont présidé à toutes les actions de Henri II. de François II. & de Charles IX. Les Guises ont allumé l'incendie en France; les Magistrats Catholiques, qui ont opiné dans le Parlement contre les novateurs, sont des lâches, vendus à la maison de Guise, des broüillons, ou des voluptueux. Du Bourg, de Foix, du Val, du Ferrier, de la Place, & autres pareils sectaires, notés d'infamie à cause de leur opiniâtreté dans l'erreur, sont au contraire des hommes d'un courage élevé, d'une pénétration admirable, & d'une exacte probité; enfin des modèles, proposés à la postérité par un historien sans passion, tel que de Thou.

Je reviens, continue le Censeur, aux mémoires dont de Thou s'est servi pour écrire son Histoire. Il s'est répandu un bruit qu'il a trouvé dans la bibliothèque de son père un tonneau plein de ces libelles, qu'une licence effrénée mettoit alors tous les jours sous la presse, & qu'il en a tiré son histoire. C'est ce qu'il fait entendre assez obscurément, en disant qu'il a consulté des mémoires écrits dans la chaleur de la haine des factions, mais auxquels il n'a donné créance que sur le témoignage de gens de probité. Y a-t-il de la prudence à s'en tenir à de pareils monumens? La vérité ôse-t-elle se montrer dans les écrits dictés par la passion? Quoi! un historien se flatte d'écrire sans partialité, lorsqu'il se fonde sur ces mercures François (1), dont on reconnoît tous les jours la fausseté! Avouer de tels mémoires, & vouloir en imposer à des hommes éclairés, c'est pousser loin la confiance.

II

(1) Gallielgizi.

Il est vrai, dit ironiquement l'auteur, que de Thou corrige l'ingénuité de cet aveu, en ajoutant qu'il n'a suivi ces mémoires qu'après avoir consulté des hommes d'une grande probité. Ce ne sont pas assurément des Catholiques; ils sont trop ouvertement déchirés dans son histoire, & l'encens y est trop souvent prodigué à des apostats & à des hérétiques, pour que les Catholiques eussent approuvé son Ouvrage. Tout le monde savait que les faussetés, dont cette histoire est remplie, ayant obligé plusieurs graves personnages d'en faire des plaintes au Roi, sa Majesté donna des ordres précis à de Thou de la corriger; ce qu'il fit, dans une seconde édition: mais les sectaires s'en tinrent à la première, & firent réimprimer l'Ouvrage tel qu'il avoit paru d'abord.

Je ne sçais pas trop, continué le Censeur, quels sont ces hommes de probité, dont les lumières l'ont éclairé sur ces prétendus mémoires; à moins que ce ne soient les écrivains Calvinistes, & Luthériens, qu'il a grand soin de déterrer du fond de la Prusse, de la Pomeranie, de la Hongrie & de la Hollande, pour les placer dans son histoire, afin que la postérité n'ignore pas qu'ils ont vécu. Voilà les guides de notre historien. Ne faut-il pas être dépourvu de bon sens pour faire un pareil aveu? Quelles sources que ces libelles, pour y puiser des faits! Paul Emile & Philippe de Comines, ont-ils écrit sur de pareils mémoires?

En effet, continué-t-il, c'est dans les mémoires des Protestans, tels que le libelle intitulé *le Tigre*, & d'autres semblables, que de Thou a cherché la vérité. On peut en juger par la manière odieuse, dont le Cardinal de Lorraine est peint dans son histoire, & par ses plaintes au sujet du Libraire Martin l'Hommet, qui fut puni pour avoir vendu le libelle intitulé *le Tigre*. Ne diroit-on pas que de Thou ignore la sévérité des loix contre ceux qui répandent des libelles injurieux?

C'est dans le même esprit, poursuit-il, que de Thou fait attribuer par les Protestans la mort tragique de Ponsenas & de l'Aubespine, à la persécution que ceux-ci avoient exercée contre les Réformés; & que lorsque Henri II. fut rapporté du tournoi, où il avoit été blessé, il met dans la bouche de ce Prince, à la vûe de la Bastille, où l'on retenoit Anne du Bourg & d'autres Conseillers du Parlement, ces paroles: *Je crains bien d'avoir persécuté l'innocence*. Il insinué que tous ces malheurs ne sont qu'une punition du traitement qu'on faisoit aux hérétiques. Il rabaisse toutes les belles actions des Catholiques: jamais ni la piété, ni l'amour du bien public ne les font agir; l'ambition & l'avarice sont leurs seuls mobiles.

Il est aisé de comprendre, ajoute le Jésuite en s'adressant au Président de Thou, que vous avez puisé dans les sources bourbeuses, que vous nous avez d'abord indiquées. Je pourrais citer plusieurs traits pour le prouver; mais il suffira d'en rapporter quelques-uns. Vous attribuez, dit-il, la persévérance du Roi d'Angleterre dans ses erreurs à la dureté de l'Eglise Romaine. Les Papes, si l'on vous en croit, ne voulurent jamais accepter aucunes conditions. Que ne vous expliquiez-vous sur ce sujet? Pourquoi ne pas dire de quelles conditions vous aviez intention de parler? Voulez-

vous que le souverain Pontife admît dans le sein de l'Eglise un Prince plongé dans la débauche des femmes ; un Prince, qui, comme vous le reconnoissez vous-même en parlant d'Anne de Clèves, faisoit chaque jour des divorces scandaleux ; un Prince qui ouvroit les cloîtres, afin d'avoir des semblables dans ses honteuses dissolutions, & qui s'étoit noirci de mille sacrilèges ? C'est sans doute sur la foi de Fagius, de Bucer & de Cramer, que vous avez écrit ce que vous dites de ce Roi, & leur témoignage suffit pour qu'on n'en puisse douter.

Il n'est pas plus vrai de dire, continuë-t-il, que Herman, autrefois Archevêque de Cologne, étoit un homme plein de douceur, qui abandonna son siège, plutôt pour ne pas exposer les siens, que par aucune crainte. Vous dites quelques livres auparavant, que ce Prélat avoit été condamné & excommunié à Rome, & que l'Empereur avoit envoyé des gens pour faire exécuter le décret du Pape ; mais vous gardez malignement le silence sur la cause de cette conduite du saint Siège à l'égard de Herman. Vous ajoutez qu'il se retira volontairement, à la persuasion de quelques Princes. Pourquoi ne pas examiner davantage les choses ? Mais il vous suffit de faire voir que la censure de Rome & l'autorité Impériale n'ont été d'aucun poids dans cette affaire.

Telles sont, dit Machaud, les faussetés répandues en mille endroits de cette histoire. Les faits suivans sont de cette nature. De Thou rapporte que le château de Nanteuil fut enlevé à la maison de Lenoncourt, par les artifices du Cardinal Jean de Lorraine, & que Longueval fut dépouillé de la terre de Marchez, dont le Cardinal Charles de Lorraine, neveu de Jean, s'empara ; cependant on a les contrats de vente de ces deux acquisitions.

Mais quelle reconnaissance, poursuit l'auteur, les Ministres de la Religion Réformée ne doivent-ils pas à cet historien, qui, n'épargnant pas même son pere dans la vûe de favoriser les Protestans, ôse avancer que ce Magistrat trahit ses sentimens, le lendemain du massacre de la Saint-Barthélemi, en présence de Charles IX. qui vint au Parlement ? que ce premier Président fit un discours politique, accommodé au tems, qu'il avoit cependant toujours détesté cette funeste journée à laquelle il appliquoit ces vers de Stace :

*Excidat illa dies ævo, &c.*

Et qu'enfin s'il louë le Roi sur sa prudence, son cœur y eut peu de part, & que ce ne fut que pour s'accommoder au tems & au lieu. C'est ainsi que de Thou, ajoute-t-il, a sacrifié l'honneur de son pere même, qu'il fait passer pour un fourbe, à sa passion pour l'honneur des sectaires.

CHAPITRE II. *Prévention du Président de Thou pour les Ecrivains hérétiques.*

**D**E THOU, dit le Censeur, est l'admirateur continuel des hérétiques. Sa plume leur prodigue à chaque instant les éloges les plus flatteurs. Il est le panégyriste zélé de Philippe Melancthon, dont Jean Camerarius a écrit la vie qu'il dit avoir luë avec un grand plaisir. Il loue l'esprit modéré & pacifique de ce grand apôtre du Luthéranisme. Il fait l'éloge de Jean Sleidan Calviniste, auteur d'une histoire pleine de faussetés, au jugement de l'Empereur Charles V. même, & qui, en traduisant en Latin l'histoire de Philippe de Comines, en a ôté tous les traits de Catholicité; de Nicolas Gerbelius, de Cuspinien, de Jean Knox Ecoffois, Prêtre Catholique, qui se fit Protestant; de Juste Jonas, qu'il représente comme l'ami & le fidèle compagnon de Luther: de manière qu'on diroit que c'est un autre Silas, qui accompagne un autre Paul.

On voit dans son histoire les louanges d'Olimpia Fulvia Morata de Ferrare. Cette femme digne, selon de Thou, par l'innocence de ses mœurs, par la force de son esprit & par son érudition, d'entrer en parallèle avec tout ce que l'antiquité a eu de femmes illustres. Cependant, poursuit le Censeur, cette héroïne avoit abandonné la Religion de ses peres & sa patrie, pour embrasser la doctrine de Luther. Voilà celle qu'il met au-dessus des Catherine, des Eudoxies, des Proba, &c. C'est avec la même partialité, poursuit-il, qu'il loue Rhenanus, homme bien digne d'être comparé à Erasme, l'un & l'autre sont également ennemis de la piété, & partisans des nouveautés.

Peut-on sans étonnement entendre de Thou louer la sévérité de Pierre Martyr, qui renonça à ses vœux, & quitta le cloître pour se livrer à l'amour des femmes, dont il traînoit toujours un grand nombre à sa suite? Calvin même & Beze, ces fleaux de l'Eglise, ne sont pas oubliés, l'un est un excellent Orateur & un grand génie; le dernier un excellent Poète. Je m'étonne, ajoute-t-il, qu'il ne compare pas ses vers, où il fait le parallèle de Candida & du jeune Audebert, aux Cantiques de Salomon. Buchanan, dont les écrits sont tracés en caractères de sang, n'est qu'un peu trop amer, par un défaut commun à tous les Ecoffois. Les libelles séditieux d'Hotman & de la Boétie ne sont pas plus censurés dans l'histoire du Président de Thou. Ramus, à l'entendre, a aidé la république des Lettres de son bien; c'est ce Ramus infecté du poison de l'erreur, qui s'étoit attiré un si grand nombre d'ennemis par la nouveauté de sa méthode d'enseigner. Quelle indignation ne conçoit pas de Thou, à la vûe de Charles du Moulin, obligé de sortir de sa patrie? Ignore-t-il les jugemens civils & Ecclésiastiques portés contre ce Jurisconsulte? Claude Gaudimel, exécuté à Paris pour cause d'hérésie, a aussi part aux Paranimphes de l'historien, qui nous apprend que cet hérétique a fait la musique des Pseaumes mis en vers

François par Clément Marot & par Beze. Il l'appelle un Musicien excellent : l'éloge qu'il fait de son talent n'est-il pas capable de rendre inutiles tous les efforts que les gens de bien font pour détourner les Catholiques d'aller entendre les chants, dont le poison se communique de l'oreille à l'esprit ?

On passe à de Thou, continuë le Censeur, d'avoir fait l'éloge de Scalliger. Les grandes lumières de ce sçavant homme, sa profonde érudition, sa littérature peu commune, sont bien dignes de louange ; mais qu'il lui donne un esprit divin & une rare probité, c'est ce qui n'est pas supportable. Peut-on flatter à ce point le portrait d'un homme superbe, qui étoit à ses propres yeux le seul & l'unique sçavant qui eût paru ? Il a pu encore louer Casaubon, sans révolter les esprits ; il devoit des éloges à sa littérature. Mais je suis blessé de l'entendre dire que le Roi de France le fit venir, pour être le restaurateur de l'Université de Paris. Le nom de restaurateur convient-il bien à un hérétique, qu'on ne voulut jamais souffrir y enseigner, de peur qu'il ne vint à bout de glisser le poison de l'erreur à la faveur des belles Lettres ? il seroit trop long de rapporter tous les noms des Protestans qui vivent dans l'histoire de leur admirateur.

### CHAPITRE III. *Expressions particulières à de Thou.*

Les expressions, dit Machaud, découvrent les affections du cœur & nos pensées. Notre historien se conforme aux hérétiques, en parlant des Saints ; il ne dit jamais Saint Denis, Saint Quentin, mais Denis, Quentin, &c. Il appelle les Ministres hérétiques les Pasteurs de l'Eglise, *Gbandieu*, dit-il, *Pasteur de l'Eglise de Paris*. En parlant des Eglises, bâties à l'honneur de quelques Saints dont elles portent les noms, il se sert du terme de *sana*, qui selon Saint Augustin, est le nom le plus propre à signifier un temple de faux Dieux. Pourquoi appeller statues & simulacres ce que la primitive Eglise appelle de saintes images ? De Thou ne donne-t-il pas lieu de soupçonner qu'il est dans les sentimens de ceux dont il adopte les façons de parler ? Dans son histoire les Catholiques sont fort souvent nommés *Pontificii*. Le mystère de l'Eucharistie est désigné par le terme de *Cene*, nom que l'erreur a consacré.

Les hérétiques, poursuit le Censeur, enseignent la Théologie, suivant de Thou, comme si abuser de l'Ecriture & renverser la Foi, qui sont les fondemens de la Théologie, étoit être Théologien. La Théologie des hérétiques mérite plutôt le nom de *Mattologie*, qui ne parle ni ne pense équitablement de l'Etre suprême.

De Thou, continuë le Censeur, ne manque jamais, en parlant des hérétiques condamnés pour cause d'hérésie, de dire qu'ils ont été punis du dernier supplice à cause de la Religion, & qu'ils ont souffert la mort avec constance. Cependant il n'y a qu'un Dieu, qu'une Foi & qu'une Religion.

gion. Que de Thou dise donc plutôt qu'ils ont été punis à cause de leur attachement à l'erreur, & qu'ils sont morts avec opiniâtreté, ou qu'il ne se mette plus au rang des Catholiques.

#### CHAPITRE IV. *Apophthegmes recueillis par de Thou.*

**L**Es anciens, dit Machaud, en écrivant l'histoire, avoient soin de recueillir les maximes & les sentences des hommes graves, afin de les transmettre à la postérité. De Thou semble avoir pris une autre route; il a ramassé tout ce que les Grands ont dit de ridicule & d'impie, ou ce qu'on leur a attribué dans ces deux genres. C'est pour cela qu'un homme sage avoit coûtume d'appeller l'histoire du Président de Thou, le supplément de Rabelais.

Notre historien, continuë Machaud, fait dire au Pape Marcel II. qu'il ne comprenoit pas comment les souverains Pontifes pouvoient faire leur salut. *Protes* qui avoient déjà été prononcées par Adrien IV. en déplorant la malheureuse condition des Papes. Le but de l'historien a été sans doute d'insinuer qu'ils devroient tous, à l'exemple de Pierre de Mourrhon (1), fouler aux pieds les grandeurs de la thiarre, & s'enfouir dans le fond d'un désert. Y a-t-il la moindre apparence que ce Pape ait jamais dit ce que de Thou lui fait dire? Quoi, le Pere des Fidèles & le Pasteur des âmes n'aura pas les moyens de se sauver! Peut-on être Catholique & penser de cette manière? La pompe, continuë le Censeur, les honneurs & le faste de la pourpre sont, dites-vous, autant d'écueils. Eh depuis quand fait-on ces reproches aux Princes de l'Eglise! Parcourez les premiers tems de l'Eglise du Christianisme, vous y verrez les honneurs rendus à Saint Epiphane, & au Pape Saint Damasc, qui l'emportoit, au rapport de Saint Jérôme, sur tous les Prêtres des faux Dieux par la magnificence & la pompe de ses ornemens. Mais on sçait, ajoute-t-il, ce que vous pensez des souverains Pontifes, de concert avec les hérétiques, on le voit assez par vos vers que je citerai bien-tôt.

Que peut-on penser, poursuit Machaud, de ce qu'on fait dire dans cette histoire au Pape Jule III. à l'occasion de Cornia, qui s'étoit laissé surprendre par Santaccio; nom, qui en langue Italienne signifie un petit Saint? Je suis bien étonné, lui fait-on dire, que Cornia, qui ne croit ni en Dieu, ni en ses Saints, ait eu de la foi pour un *Santaccio*. Cette plaisanterie, que l'auteur met dans la bouche du Pape Jule III. sent bien le Calvinisme, aussi-bien que ce qu'il fait dire au Cardinal Caraffe, en faisant son entrée

(1) C'est le Pape Célestin V. à qui Boniface VIII. persuada d'abdiquer la Papauté, & qu'il fit ensuite périr en prison, de peur qu'il ne lui prît envie de remonter sur le trône de Saint Pierre.



entrée à Paris en qualité de Légat de sa Sainteté. *Puisque ce peuple* (c'étoient les Parisiens qui le mettoient à genoux pour recevoir la bénédiction de ce Cardinal) *vent être trompé, qu'il soit trompé.* Ce qu'il fait répondre par Jean Mendoza aux Docteurs de Sorbonne, au sujet du Purgatoire, n'est guères moins scandaleux.

Voilà, ajoute le Censeur, des traits propres à rendre le Pape & les Cardinaux odieux. Je pancherois assez à croire qu'ils ont été inférés dans l'histoire du Président de Thou par quelque Luthérien, ou par quelque Calviniste, si l'égalité du style ne prouvoit qu'ils sont de la même main que le reste de l'histoire.

De Thou assure, continué le Censeur, que Claude d'Espense Docteur en Théologie, ne fut pas fait Cardinal pour avoir déclamé en chaire contre la légende dorée, & pour avoir dit qu'elle méritoit plutôt le nom de légende de fer; ce qu'il avoit été obligé de rétracter publiquement dans la suite. Ce fait est rapporté, continué le Censeur, sur la foi de Jean Sleidan historien Calviniste. Cependant ce n'est pas ce trait hardi, que de Thou adopte avec une tendresse paternelle, qui ferma l'entrée du sacré collège à ce Docteur; ce furent des fautes plus considérables, que l'ignorance de la Scholastique lui fit commettre dans l'interprétation de l'Ecriture & des Pères. Ce furent aussi des sentimens nouveaux sur la discipline de l'Eglise.

Que peut-on penser, ajoute Machaud, de ce que cet historien rapporte d'Anne du Bourg, cet infâme apostat, qu'il semble regarder comme un martyr de la primitive Eglise? Il dit que cet hérétique, ayant été condamné à être privé du caractère sacerdotal, témoigna *qu'il endurerait volontiers un supplice, qui alloit lui ôter ce qu'il avoit de commun avec la bête de l'Apocalypse* &c. avec l'Antechrist, *entendant par ces noms le Pontife Romain.* Il ne reste plus à de Thou qu'à rapporter toutes les invectives & toutes les injures qu'ont vomies Calvin, Beze & Luther; rien de ce que Marfàc, du Bourg, Coligny & tous les ennemis du saint Siège ont dit en mourant, ne lui échappe. Il n'est pas hors de propos, continué-t-il, de remarquer en passant son ignorance: il donne le nom de caractère sacerdotal à cette tonsure que le Clergé porte sur la tête. Il dit qu'on alloit ôter ce caractère à du Bourg. On voit bien, poursuit-il, qu'il ne sçait pas que le caractère est ineffaçable, & quels Sacremens l'impriment (1).

Voilà, dit-il, quelques apophthegmes que de Thou rapporte, pour rendre ridicules les ennemis de l'erreur, ou pour faire douter de leur Religion; mais quels que soient les efforts qu'il employe contre les Papes, leur siège fondé sur la pierre sera toujours inébranlable. Il a résisté à des secousses plus violentes que les foibles atteintes d'une mauvaise plaisanterie.

CHA-

(1) Comme si dans le sens moral il n'y auroit pas d'autres caractères que ceux que les Sacremens impriment. Cela s'appelle pointiller.

CHAPITRE V. *Inclination de de Thou pour les hérétiques.*

DE Thou ne sçauroit s'empêcher, dit Machaud, de faire paroître le penchant qu'il a pour les sectaires. La sévérité des Rois très-Chrétiens François II. & Charles IX. contre les hérétiques, le révolte. Avec quelle exactitude ne transcrit-il pas du martyrologe des hérétiques, jusqu'aux noms des plus vils artisans, que leur attachement opiniâtre à l'erreur a conduit au supplice en Angleterre & ailleurs ? Ne diroit-on pas qu'il a eu dessein de recueillir des actes de martyrs, semblables à ceux des anciens Martyrs de la Foi ? Car rien ne lui échappe, pas même la moindre circonstance. Ses entrailles sont déchirées au souvenir de la juste rigueur exercée contre les sectaires. Si quelqu'un d'entre eux a dit quelque chose à la mort, il le rapporte avec la dernière exactitude. Les expressions les plus touchantes & les peintures les plus vives ne lui coûtent rien, lorsqu'il déplore la désolation des Réformés.

Anne du Bourg, continuë le Jésuite, paroît dans cette histoire répondant à ses juges, comme un autre Saint Laurent en présence de l'Empereur Decius. Sa mort, à l'entendre, tira les larmes des yeux aux plus honnêtes gens : mille révoltes & mille conjurations sont nées de son sang répandu. Mais de Thou s'émeut, & s'anime bien davantage au récit des supplices que l'Inquisition d'Espagne fit souffrir à quelques hérétiques en présence de Philippe II. qui voulut y assister. Il peint avec des couleurs attendrissantes un jeune Luthérien de vingt & un ans, allant à la mort avec une constance admirable. Tout ce qui touche les hérétiques, excite sa compassion, tandis qu'il ne dit pas un seul mot de Thomas Morus, & de tant d'autres Catholiques qui ont souffert la mort pour la Religion, sous les regnes de Henri VIII. d'Edouard son fils, & de la Reine Elisabeth. Si les récits touchans sont si fort du goût de notre historien, ajoute le Censeur, quelle plus belle matière pouvoit s'offrir à un Ecrivain ? Quelles horreurs que les supplices affreux au milieu desquels les Catholiques expirèrent sous ces Nérons modernes ? Avec quelle effusion de cœur de Thou ne fait-il pas l'éloge des sectaires, dont l'opiniâtreté fut punie du dernier supplice, soit en France, soit en Angleterre sous le regne de la Reine Marie ? Qui ne seroit choqué, pour peu qu'il soit attaché à la Religion Catholique, de la rapidité avec laquelle l'historien, après avoir rapporté en peu de mots l'arrêt du Parlement contre les cadavres de quelques hérétiques qui furent exhumés sous le regne de Marie, passe, sans aucun égard à l'ordre des tems, au regne d'Elisabeth, où la mémoire de ces sectaires fut réhabilitée ? Ne semble-t-il pas que son style se ressent du triomphe des hérétiques ? Il va même jusqu'à dire que les Papes Etienne VI. & Sergius III. avoient fait la même chose à l'égard du Pape Formose. Avec quelle affectation ne dit-il pas que Matthieu Parker Archevêque de Cantorbery, Edmond Grindall Evêque de Londres, & Richard Evêque de Gloucester contribuèrent de leur autorité à cette réhabilitation ? Il ne fait point diffi-

culté

culté de donner le nom d'Evêques à des hommes revêtus de leur dignité par une femme audacieuse, qui s'arrogeoit le titre de chef de l'Eglise Anglicane.

Dans le récit des événemens de l'an 1569. poursuit le Jésuite, d'Andelot, dont notre historien rapporte la mort, est représenté comme un homme d'une prudence conformée & d'une équité parfaite. Quoi ! un chef de parti, qui, comme de Thou le dit lui-même un peu auparavant, étoit allé en Poitou pour y lever de l'argent, & principalement sur le Clergé, afin de rétablir les affaires des Protestans, est un homme prudent & rempli d'équité ! Quelles vertus y a-t-il à piller les biens de l'Eglise, sur-tout pour lui faire la guerre ?

Odet de Coligny, frere d'Andelot, continué-t-il, ce Cardinal qui deshonora la pourpre Romaine par ses crimes, n'est pas oublié par le panégyriste des sectaires. De la Place, qui fut tué le jour de Saint-Barthélemi, est au jugement de cet historien, un homme recommandable par sa fermeté, par sa doctrine, & par son intégrité.

Le supplice de Cavagnes, & de Briquemaut est encore peint, dit le Censeur, avec des couleurs touchantes. De Thou fait sentir toute l'indignation qu'excite en lui le traitement que le peuple fit à leurs cadavres. C'est alors qu'il étoit à propos d'attribuer ce traitement à la vengeance divine, & en particulier celui qu'on fit à Briquemaut, qui coupoit les parties honteuses aux Prêtres qui tomoient entre ses mains, & qui s'étoit fait un collier de leurs oreilles, dont il se paroit. Ces faits connus de toute la France ne seroient-ils point parvenus jusqu'à notre historien ?

Avec quelle artifice, ajoute le Jésuite, ne raconte-t-il pas la punition des conjurés d'Amboise, pour déguiser la vérité ? On auroit de la peine à donner d'autres couleurs à la cruauté des Empereurs Romains, les plus altérés du sang des Chrétiens. Mais il se montre tout entier dans la description du massacre de la Saint-Barthélemi. Beze n'eût jamais rapporté cet événement tragique en termes plus forts, & plus énergiques. On ne trouve point, dit de Thou, d'exemple d'une pareille fureur dans l'antiquité ; la vengeance divine aveugloit les François, en punition des blasphèmes du Roi & de ses sujets. Mais, reprend Machaud, les blasphèmes de ceux qui font Dieu l'auteur du péché, qui disent que ses commandemens sont impossibles, qu'il refuse des secours aux hommes pour accomplir ses préceptes, que cependant il damne ceux qui les ont violés, qu'il nous a promis à la vérité son Corps, mais qu'il ne nous en a laissé que la figure, ces blasphèmes ne blessent-ils pas plus vivement la Majesté divine ?

Enfin, dit le Censeur, de Thou ôse trahir sans pudeur la vérité en faveur des hérétiques. L'Amiral de Coligny étoit le chef des Protestans en France ; cependant de Thou n'oublie rien pour le justifier. Si on veut l'en croire, on ne trouva rien dans les papiers de l'Amiral, qui ne marquât son affection sincère pour le Roi & pour les Princes ses freres. Quoi, s'écrie le Jésuite, tant de places surprises & forcées par l'Amiral, ses combats contre les armées du Roi, des troupes étrangères introduites dans le

scin

sein de l'Etat, & dix ans de révolte, dont il étoit l'ame & le mobile, ne font pas d'assez fortes preuves de sa haine pour la maison Royale ! Avec quelle douleur la mort de ce Chef de parti n'est-elle pas racontée ? On voit le peuple traîner dans les rues son cadavre mutilé, spectacle attendrissant, & décrit par notre historien de la manière la plus touchante, afin d'intéresser le lecteur pour son héros, quoique digne d'un pareil traitement. Un Religieux de l'Ordre de Saint François, fameux Prédicateur, que Coligny fit pendre à Amboise, lui prédit, comme à une autre Jéabel, qu'on le précipiteroit d'une fenêtre en punition de ses crimes ; ce fait & l'accomplissement de la prédiction, eussent-ils échappé à notre historien, s'il n'eût pas été aussi favorable aux hérétiques, qu'il l'est en effet dans toute son histoire ?

#### CHAPITRE VI. *Haine de de Thou pour tous les défenseurs de la Religion Catholique.*

**A**PRE'S avoir fait, dit l'auteur, des portraits avantageux de la plupart de hérétiques, il n'est pas étonnant que de Thou emploie les couleurs les plus noires pour peindre les Catholiques zélés ; qu'il empoisonne leurs actions, & remplace toujours leurs vrais motifs par des motifs supposés. Il ne faut que l'entendre déclamer contre la maison de Guise pour en être convaincu ; ce furent, selon lui, les Princes de cette maison, qui prêtèrent des intentions criminelles aux complices des conjurations d'Amboise & de Meaux. Les conjurés n'en vouloient point à la personne des Rois ; tout leur but étoit de délivrer la France de l'oppression des Guises, dont les manœuvres & les artifices sacrifierent, selon lui, tant de têtes à leur ambition. Les biens des pros crits entrèrent moins dans le trésor Royal, que dans les coffres de ces tyrans de la France.

Que peut-on, poursuit l'auteur, attendre de ces idées générales de la maison de Guise, que des portraits odieux de tous ces Princes en particulier ? Le Cardinal Jean de Lorraine, à l'entendre, ne gagna la faveur du Roi, qu'en servant les passions de ce Prince, & qu'en se distinguant par une folle libéralité. Charles de Lorraine son neveu, aussi Cardinal, essaya de tous les crimes, & trempa dans tous ceux qui se coumirent en France ; c'étoit un traître, qui négocia secrètement avec Perrenot pour livrer la France. Il n'entra dans la faveur du Roi que par de honteuses sou plesses auprès de la Duchesse de Valentinois ; son ambition fut fatale à sa maison, & à l'Etat. La prospérité le rendoit insolent, & il se laissoit abattre dans l'adversité. Mais ce n'étoit pas assez de l'attaquer du côté des mœurs, il falloit encore lui donner de la légèreté dans la Religion. De Thou dit qu'il avoit eu quelque penchant à embrasser la Confession d'Augsburg, & qu'il mourut chargé de la haine publique. Quels traits odieux ! Il n'est pas difficile de savoir où l'historien les a pris : il pouvoit se dispenser de nous avertir qu'il avoit suivi des mémoires, écrits dans la chaleur encore

*Tome X.*

Xxx

ré-

récente des factions ; auroit-on pû s'y méprendre à ces tableaux ? Si ce Cardinal établit une Université à Rheims dont il étoit Archevêque , c'est par ambition , pour acquérir l'estime du public , afin d'en tirer parti dans l'occasion , & pour remuer le peuple à son gré. N'est-ce pas empoisonner jusqu'aux actions les plus utiles & les plus louables ?

La maison de Guise , dit encore Machaud , n'est pas la seule en bute à la haine irréconciliable de notre historien pour les Catholiques zélés. Le Maréchal de Saint-André fut un homme perdu de débauches ; le Cardinal d'Armagnac un Caméléon , glorieux & vain ; Pierre Lizet , autrefois premier Président du Parlement de Paris , s'est rendu ridicule en écrivant sur des matières Théologiques dans sa retraite de Saint Victor ; Jaques le Maître , aussi premier Président , a outré la sévérité contre les sectaires ; d'autres membres du Parlement ont été des débauchés & de lâches esclaves de la Cour , tandis qu'Anne du Bourg , Louis du Faur , Arnauld du Ferrier , Paul de Foix , Eustache de la Porte & d'autres Conseillers , infectés du poison de l'erreur , sont des hommes recommandables par leur probité , par une grande pureté de mœurs , des hommes enfin dignes d'entrer en parallèle avec les plus vénérables Magistrats de l'antiquité. Que Jean du Tillet , Greffier en chef du Parlement , défende l'autorité du Roi & de la Reine mere , qu'il écrive qu'il est permis , & même qu'on est obligé de sévir contre les hérétiques , notre auteur , qui ne peut disconvenir que cet écrivain ne fût versé dans nos loix , affoiblit son autorité , en disant qu'il servoit la passion de la Cour.

Quelles dénominations odieuses , continué toujours le Censeur , de Thou ne donne-t-il pas à ceux qui exécutoient les ordres du Roi contre les hérétiques dans les provinces , à Meaux , à Lyon , à Rouën & à Toulouse ? Ce sont des hommes sans pudeur , des infâmes , des scélérats noircis de toutes sortes de crimes : les Protestans au contraire sont des agneaux qu'on mène à la boucherie. Après cela je crois que les hérétiques doivent élever à leur défenseur une statue équestre , ou plutôt asinaire , & y mettre pour inscription l'épitaphe du vieux Ennius , en y faisant quelque changement.

*Aspicite , ô Cives , Livî novi imaginî formam.  
Hic vestrum panxit maxima facta patrum.*

## CHAPITRE VII. *Que de Thou est l'ennemi mortel des Jésuites.*

**I**L n'est pas étonnant , dit Machaud , que le défenseur des hérétiques attaque la Compagnie de Jesus avec tant d'acharnement : quoique je ne doute pas que quelqu'un de ces peres ne réfute les calomnies répandues dans son histoire , je me charge néanmoins de ce soin ; je le dois à la vérité

rité que je défends , & à la probité des Jésuites avec qui j'ai eu d'étroites liaisons à Bourges il y a trente ans.

De Thou, continué le Censeur , dit que cet Ordre , à la faveur d'une feinte rénonciation aux honneurs & aux richesses , s'est accru à prodigieusement , qu'il s'est rendu formidable aux Souverains : calomnie odieuse & facile à réfuter. En effet , n'est-ce pas renoncer réellement aux honneurs & aux richesses , que d'observer les vœux qu'on fait dans la Société ? On n'a encore vu que deux Jésuites revêtus de la pourpre Romaine ; ils n'ont même accepté cette dignité éminente que sur des ordres exprès de sa Sainteté. Il est vrai qu'il y a eu plusieurs peres de cette Société , qui ont été faits Patriarches, Evêques & Archevêques ; mais ces dignités ne leur ont été conférées que pour aller porter la Foi aux Indes & au Japon , à travers mille dangers.

Cette Société, dites-vous, poursuit Machaud, adressant la parole au Président de Thou, s'est rendue formidable aux Souverains ; est-ce aux Princes Catholiques, ou aux Princes hérétiques ? Si les premiers redoutent la Société, pourquoi l'appellent-ils dans leurs Etats, pour lui confier l'éducation de la jeunesse, & même pour s'en servir dans les affaires les plus importantes ? Ce sont donc les hérétiques qui la craignent. Si vous étiez dans les Etats de ces Princes, vous souscririez avec joie à tous les Edits qu'ils donnent contre les Catholiques, & sur-tout contre les Jésuites. Si ces Princes persécutent leurs sujets Catholiques, vous ne dites jamais que c'est pour la Religion : vous peignez toujours ces victimes infortunées comme des rebelles, qui ont justement attiré sur eux la colère de leurs maîtres, semblable à ces délateurs du Paganisme, qui, au rapport de Tertullien (1), n'accusoient jamais les Chrétiens auprès des Empereurs, que du crime de lèze-Majesté.

Quels sont, demande le Jésuite, les sentimens de notre historien, au sujet des missionnaires qui vont tous les ans chez les sauvages, pour travailler à la conversion de ces peuples ? Irréconciliable ennemi des Jésuites, il ne leur donne jamais la gloire qu'ils méritent. Jacques Soria Calviniste, après s'être emparé d'un vaisseau Espagnol, fait mourir Ignace Azeveda, & Diégue Andrada Jésuites, qui alloient au Brésil. Notre historien, loin de rapporter la véritable cause de leur mort, l'attribue à la colère que la perte des biens avoit allumée dans l'ame du corsaire. Cependant il est certain que Soria les fit massacrer avec soixante de leurs confreres, parce qu'ils alloient au Brésil pour convertir les habitans du pays. Il est vrai, ajoute le Jésuite, que ces missionnaires n'auoient pas bien figuré, comme des Martyrs, dans une histoire, où les noms des Ministres Réformés, qui s'embarquerent avec Villegagnon pour la nouvelle France, sont marqués avec tant d'affectation.

Non content, dit encore Machaud, d'ensevelir dans un oubli profond ce qui pourroit relever la gloire de la Société, de Thou saisit avec ardeur

(1) Dans son Apologie des Chrétiens.

deur tout ce qu'il croit lui être peu favorable. Il dit, par exemple, que le corsaire Soria jetta dans la mer les chapelets, les rosaïres, & autres instruments de dévotion, dont les Jésuites se servoient pour initier les Néophytes Indiens aux mystères de la Religion ; voulant insinuer par-là que ces peres ne baptisent point ces nouveaux Chrétiens, & ne font point de différence entre les points fondamentaux de la Religion, & les pratiques qui servent à entretenir la piété, comme on peut le voir par son *poème contre les parricides* (1), où il dit que les Jésuites ne prêchent point la parole de Dieu ; mais qu'ils s'en tiennent à faire reciter le Rosaire aux Indiens, & qu'ils font servir à l'établissement de la Foi dans le nouveau monde les moyens qui la décréditent en Europe (2). C'est, ajoute-t-il, attaquer de front une pratique pieuse, que les Dominicains tiennent depuis quatre cens ans de leur saint fondateur, qui l'avoit reçue du Ciel.

J'ai honte, continué le défenseur des Jésuites, de relever tous les traits que de Thou lance contre cet Ordre ; il suffira de réfuter ce qu'il dit au sujet de cette riche donation de François Baulon, Conseiller au Parlement de Bourdeaux. Le Jésuite Edmond Augier persuada, dit de Thou, à ce Conseiller qui étoit fort riche, de se séparer de sa femme, & l'engagea à donner des fonds pour bâtir un collège. Cependant, continué-t-il, il est certain que Baulon étoit déjà séparé de sa femme, quand le pere Augier arriva à Bourdeaux ; & que cette donation si considérable se réduit à deux mille livres, comme le fait est constaté au procès que les Jésuites esluèrent à cette occasion de la part du frere du donateur.

Dans ces dispositions, dit l'auteur, de Thou n'a jamais rendu justice aux Jésuites. Il est choqué de ce que Jaques Lainez, dans le colloque de Poissy, traite les hérétiques de *Renards*, de *Singes* & de *Monstres*, lui, qui dans son *poème contre les parricides*, appelle les Jésuites des *Renards*, des *Harpies*, & des *Monstres*. La Société, loin d'être jalouse de recevoir des éloges d'une plume si favorable à l'hérésie, doit se glorifier de la haine irréconciliable que de Thou lui a vouée.

#### CHAPITRE VIII. *Manière outrageante dont le Président de Thou parle des Rois Très-Chrétiens.*

NOTRE historien, dit le Censeur, a ramassé dans son livre tous les outrages répandus dans une infinité de libelles contre les Rois de France, & la calomnie n'a jamais été mieux servie que par cet écrivain. Louis XII. ce bon Prince, qui porte à si juste titre le nom de Pere du peuple, n'échappe point à la plume téméraire de cet écrivain injuste. Il dit qu'après la mort du Pape Jule II. ce Roi, vaincu par les murmures de plusieurs personnes & par les plaintes de la Reine, femme impérieuse, re-

(1) Imprimé à Paris, par Mamert Patif-  
son, 1599. in 12.

(2) *Hic, quibus inter nos peris artibus, in-  
cipit illic*

*Religio. . .*

renonça au Concile de Pise, & souscrivit à celui de Latran, pour complaire au Pape Léon X. Auroit-on cru, reprend le Jésuite, qu'une action aussi louable que celle d'un Prince, qui relâche de ses droits pour témoigner sa déférence au saint Siège, & pour se conformer à la volonté de l'Eglise, dût être blâmée par un Catholique? Que doit-on penser de ce qu'ajoute de Thou, que le Roi auroit mieux fait de continuer dans la résolution de réformer la discipline Ecclésiastique? Ainsi au jugement de notre historien, le conciliabule de Pise, assemblé contre toutes les règles, étoit plus capable de corriger les abus, que le Concile de Latran tenu dans toutes les formes. C'est assurément se laisser aveugler par la haine, & se livrer tout entier à ses impressions dangereuses.

De Thou, poursuit-il, attribué les malheurs de l'Etat & du Prince à sa soumission au Concile de Latran. Ainsi les Païens attribuerent-ils autrefois la décadence de l'Empire Romain, & l'irruption des barbares jusque dans Rome, à l'établissement de la Religion Chrétienne sur les ruines du paganisme. Saint Augustin, Saint Cyprien, & d'autres lumières de l'Eglise, ont fait voir assez facilement le peu de solidité de ces plaintes.

Mais, ajoute-t-il, ce n'étoit pas assez de blâmer la conduite de ce Prince; il a plu à de Thou d'en faire un défenseur de l'impiété de Luther, même avant la naissance de cet hérésarque: en effet il rapporte que Louis XII. fit frapper une médaille d'or, qui d'un côté représentoit ce Prince, avec cette légende, *Perdam Babylonis nomen*. Machaud s'étonne que de Thou ne dise pas aussi que la figure de l'Antechrist paroissoit sur le revers. C'est-là toute la docte réponse du Jésuite.

De Thou, continue-t-il, assure avec la même gravité, que le malheur des entreprises du même Roi eut sa source dans les liaisons qu'il eut avec le Pape Alexandre VI. comme si c'étoit un crime d'honorer le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Le Fils de Dieu ne recommande-t-il pas expressément aux Juifs dans l'Evangile d'obéir aux successeurs de Moïse, quelque indignes qu'ils puissent être de cette qualité par l'irrégularité de leur conduite?

Quelle peinture, poursuit l'auteur, ne fait-il pas des plaisirs de Henri II. ? Il les appelle des Orgies. Ne diroit-on pas que c'est un Caton, ou un ancien pere de l'Eglise qui tonne contre la volupté, lorsqu'il s'élève contre les amours de ce Prince, & contre la puissance de la Duchesse de Valentinois? Pourquoi cette grande sévérité à l'égard de ce Roi, tandis qu'il ne dit qu'un mot, & même assez légèrement, des mariages incestueux de Henri VIII. Roi d'Angleterre? Peut-être n'est-il si indulgent envers le Monarque Anglois, qu'en faveur de sa haine pour le saint Siège. S'il vouloit exercer une critique sévère sur des vices scandaleux, le mariage de Luther avec une Religieuse, les adultères de Calvin & les débauches de Beze, n'offroient-ils pas une matière assez ample à son zèle? Peut-être aussi, dit le Censeur, adressant la parole au Président de Thou, n'avez-vous pas voulu salir votre histoire du récit de tant d'infamies. Cet-



te délicatesse est digne d'éloge dans un Magistrat; mais pourquoi sortir de cette gravité à l'occasion des vers un peu libres que Bembo a faits dans sa jeunesse? Quelle raison vous eût engagé à dire avec malignité, que cela s'accommodoit aux mœurs du maître qu'il servoit, si vous ne vous étiez pas fait un plaisir de noircir la mémoire de Léon X. dont Bembo ne fut néanmoins Secrétaire que dans un âge mûr?

N'est-ce pas encore dans le même esprit que vous dites, que les Cardinaux étant enfermés dans le conclave, on intercepta des lettres de quelques-uns de leurs conclavistes, adressées à de jeunes garçons, dans lesquelles ils témoignoiient combien ils souffroient de leur absence; ce qui fit conjecturer qu'un conclave, d'où il étoit sorti de telles infamies, ne pouvoit produire qu'un Pape infâme? Ici Machaud se récrie ironiquement sur la gravité de notre historien qu'il compare à Thucydide. Il remet à une autre fois à faire voir sa légèreté; il se plaint de ce qu'il est si clairvoyant sur les défauts des Catholiques, tandis qu'il ferme les yeux sur les turpitudes des hérétiques. Ensuite il examine pourquoi de Thou blâme si hautement la conduite de Henri II. Il dit qu'il croit que c'est parce que ce Prince a toujours déployé la rigueur des loix contre les hérétiques.

Après cela, le Censeur ajoute, qu'il y a eu des auteurs de libelles bien moins outrageans que l'histoire de de Thou, qui ont porté la peine de leur témérité. Pour faire voir tout le venin qu'il prétend découvrir dans cet historien, il en appelle à cet endroit de son histoire, où il est dit que le Pape Clément VII. se félicitoit, dit-on, d'avoir trouvé moyen d'assouvir sa haine implacable pour la France par le mariage de Catherine de Médicis, fille de son cousin germain, avec Henri II. parce qu'il se flattoit qu'un jour cette Princesse embraseroit le Royaume. En effet, dit le Censeur, de Thou pour justifier ces présages, représente cette Reine, comme une autre Brunehaut, ou telle qu'une Médée en fureur. Il a fait son portrait d'après un fameux libelle, intitulé : *La vie de Sainte Catherine*, qui contient une satire violente contre Catherine de Médicis, qu'on y noircissoit de toutes sortes de crimes.

L'auteur accuse notre historien d'artifice, au sujet des bruits qu'il rapporte qu'on fit courir sur la maladie (1) de François II. Il lui reproche de ce qu'après avoir dit que ce bruit n'étoit fondé que sur l'impudence & sur la malignité, il en décrit toutes les suites, de manière à rendre la chose vraisemblable; & cela pour faire voir que ce Prince avoit été puni de Dieu, pour avoir souffert que sous son regne on eût fait mourir les hérétiques.

A l'égard de Charles IX. frere & successeur de François II. de Thou, dit Machaud, ne trouve point de termes assez forts pour invektiver contre ce Prince, à l'occasion du massacre de la Saint-Barthélemi. Cette barbarie est si énorme à ses yeux, qu'il ne trouve rien de semblable dans toute l'antiquité: c'est alors qu'il parle ouvertement; il ne se cache plus, il donne hardiment au Roi les noms de sanguinaire & de perfide.

Enfin,

(1) C'étoit la ladicte.

Enfin, l'auteur rapporte ce que pense de Thou des éloges qu'on donna à cette conduite du Roi, & ce qu'il dit des médailles, frappées alors pour conserver le souvenir de cette action. Il ajoute que cet historien venoit avec plus de plaisir la médaille qui portoit cette légende : *Perdam Babylonis nomen*, ou celle qui avoit été frappée quarante ans auparavant à Saint-Denis, qui étoit alors au pouvoir du Prince de Condé, & sur laquelle on lisoit cette légende : *Ludovicus XIII. Rex Francorum*.

### CHAPITRE IX. *Invectives répandues dans toute l'Histoire du Président de Thou contre les Papes.*

**S**I de Thou, dit le Censeur, a donné quelque preuve de ses mauvais sentimens au sujet de la Religion Catholique, c'est certainement lorsqu'il a rassemblé tout ce que la fureur & l'ivresse ont jamais suggéré d'insultes & d'outrages aux hérétiques contre les souverains Pontifes. Il semble que le but de cet historien a été de faire une bibliothèque de calomnies & un arsenal de traits odieux, pour fournir aux ennemis de la Religion des armes contre le Chef de l'Eglise. En effet, toutes les fois qu'il fait mention d'Alexandre VI. souvent assez hors de propos, il ne manque jamais de dire que César de Borgia, & Lucrece étoient ses enfans. Il dit encore en parlant de Léon X. qu'il étoit naturellement porté à toutes sortes de débauches : son style n'est jamais plus vif & plus pressant, que lorsqu'il déchire les Vicaires de Jésus-Christ. Que ne dit-il pas sur la conduite de ceux qui prêchèrent les Indulgences sous le Pontificat de Léon X. Il ose assurer que Luther réfuta (1) les sermons de ceux qui prêchoient les Indulgences. Seroit-ce votre sentiment, ajoute le Censeur, en s'adressant au Président de Thou, que Luther ait véritablement réfuté la doctrine de l'Eglise touchant le Purgatoire ? Ici les exclamations partent avec véhémence de la bouche du Jésuite, qui, continuant d'apostropher notre historien, lui demande s'il osera encore se montrer parmi les Catholiques.

Le Censeur examine ensuite ce que dit le Président de Thou, au sujet de Paul III. qui est accusé par notre historien d'avoir couvé long-tems sous des dehors spécieux une ambition démesurée, qui parut dès qu'il fut monté sur le trône de l'Eglise. Il ne suffit pas, dit Machaud, de former au hazard une telle accusation, il faut apporter des preuves de cette ambition cachée, & citer les effets qui la trahirent ensuite ; ce que de Thou ne se met pas en peine de faire.

Jule III. poursuit-il, si l'on s'en rapporte à de Thou, est le premier scélérat de l'univers. Ce menteur impudent, après avoir représenté ce Pape avec les couleurs les plus noires à son avènement à la Papauté, le poursuit avec le même acharnement jusqu'à sa mort, qu'il attribue plutôt à ses mœurs déréglées qu'à sa vieillesse.

L'au-

(1) Machaud prend le terme de *réfuter* à la rigueur ; c'est-à-dire, que Luther prouva so-

lennement que les Prédicateurs des Indulgences raisonnaient mal.

L'auteur s'emporte ici vivement contre le Président de Thou. Il lui reproche de croire avec Néron, que personne ne peut être chaste, parce qu'il ne l'est pas lui-même : il lui reproche le penchant qu'il a pour les femmes (1) : que cette passion lui a fait rompre par deux mariages consécutifs les vœux qu'il avoit, dit-il, faits en prenant les Ordres sacrés : que sans crainte de Dieu ni des hommes il adopte aveuglément toutes les calomnies des hérétiques, contre les successeurs de Saint Pierre, & les transmet à la postérité, telles qu'il les a reçues.

Marcel Cervino, continuë Machaud, ce Pape que le Ciel n'a fait que montrer à la terre sur le saint Siége, n'est pas à couvert de la malignité du Président de Thou. Il dit que la mere de Cervino l'ayant pressé de se marier, il n'en voulut rien faire, fondé sur ce que les astres lui promettoient une grande place dans l'Eglise, suivant les observations de Richard son pere, fameux Astrologue. Peut-on raconter de semblables puérités sur le compte d'une personne qu'on nous a peint comme un homme d'un savoir éminent, comme un homme d'une extrême régularité de mœurs, & enfin comme un homme prudent, & toujours attaché à la lecture des Peres & de l'Ecriture ? De Thou ignore-t-il que les lumières de la science dissipent les illusions de l'Astrologie, que la prudence & la piété n'ont que du mépris pour elle, & qu'enfin on apprend dans les Peres & dans les livres saints à la détester ?

Examinons, poursuit le Jésuite, ce que notre Momus dit de Paul IV. Il ose assurer que l'austère sévérité de ce Pape, dont il vient de faire l'éloge un peu au-dessus, se changea bien-tôt en orgueil. Il est bon de remarquer, ajoute l'auteur, que cette décision n'est appuyée que sur la pompe du couronnement de ce souverain Pontife. De Thou, à ce qu'on peut voir par ce jugement, décide assez légèrement ; & il n'y a personne qui n'aimât mieux être jugé par un furieux que par un tel arbitre. Quoique ses amis l'excusent, & qu'ils avoient qu'il écrit quelquefois assez vivement, même contre les plus honnêtes gens, ils conviennent néanmoins qu'il ne sçait ce qu'il dit quand il opine, & qu'il ressemble alors à un enfant ; de sorte qu'ils n'ont pas été peu surpris qu'il ait songé à la place de premier Président, lui, à qui tout le monde faisoit grace, en le croyant capable tout au plus de remplir la dernière place de la compagnie. Enfin Machaud avertit notre historien de ne se flatter d'aucune ressemblance avec le Président de Thou son pere, dont il n'a, dit-il, hérité ni la piété, ni la prudence.

Pie IV. dit Machaud, est entré pour quelque chose dans les éloges que de Thou fait des souverains Pontifes. Notre panégyriste, ajoute-t-il, dit de ce Pape qu'il parut, en montant sur le saint Siége, quitter ses bonnes qualités, auxquelles succéderent des vices opposés.

Pie V. ne devoit pas échapper à la censure d'un historien aussi grave que de Thou, dit ironiquement le Jésuite ; aussi est-il choqué de la sévérité de ce saint Pape, qui faisoit faire d'exactes recherches des amis de notre

(1) *Vir plane uxoris.*

tre historien , pour les empêcher d'infester Rome de leurs erreurs.

CHAPITRE X. *Haine implacable de de Thou contre le saint Siège.*

DE THOU, dit Machaud, non content d'avoir attaqué la réputation des Papes en particulier, saisit toutes les occasions d'invectiver contre eux en général, & voudroit, s'il étoit possible, anéantir toute leur autorité. Il dit que Henri VIII. Roi d'Angleterre n'eût jamais poussé les choses au point où elles sont venues, si les Papes eussent été plus équitables & plus prudents. Il faut avouer que l'Eglise a beaucoup perdu que de Thou ne fût pas alors assis sur le saint Siège; il auroit trouvé quelque moyen de faire épouser à Henri VIII. Anne de Boulen, qu'on disoit être la fille de ce Prince, quoique les loix du mariage & les liens qui l'unifioient indissolublement à Catherine d'Arragon depuis plusieurs années, fussent des obstacles insurmontables.

L'auteur passe ensuite à ce que dit le Président de Thou au sujet de la déposition de Herman Archevêque de Cologne. Il soutient qu'il faut être ennemi du saint Siège, pour désapprouver que le Pape eût privé d'une dignité Ecclésiastique un homme qui s'en étoit privé lui-même par son attachement à l'hérésie, à moins, ajoute le Jésuite un peu après, que de Thou veuille ne point regarder le Luthéranisme comme une hérésie, ou désapprouver les décrets du Concile de Trente.

Le Censeur reproche encore au Président de Thou de mettre dans la bouche des Protestans ce qu'il s'empresse de dire par lui-même : que cette manière de déclamer contre le saint Siège lui est familière : qu'il s'est servi de cet artifice, en faisant dire aux Protestans, que l'Empereur Charles V. avoit tourné contre l'Allemagne les armes qu'il destinoit contre les Infidèles : que ce Prince n'avoit ainsi changé qu'à la persuasion du Pape, & que la Cour de Rome étoit dans la pernicieuse coutume de porter plus de haine aux Chrétiens, qui révoquent en doute la grandeur de sa puissance, qu'aux Infidèles mêmes. Machaud ajoute que ce trait historique n'est placé dans l'histoire avec tant d'artifice, que pour rendre le saint Siège odieux en Allemagne, où cependant on voit une infinité de monumens de l'affection des souverains Pontifes pour la nation Allemande : que si de Thou avoit écrit avec fidélité, il n'auroit pas manqué de dire que le Pape Jules III. avoit fondé un beau collège à Rome, en faveur de la jeunesse Allemande; au lieu de recueillir tous les bruits faux & vagues, répandus sur le compte de ce Pontife.

Il accuse encore de Thou d'avoir une affection marquée pour tous ceux qui ont écrit contre le saint Siège. Il lui reproche de rapporter avec soin leurs noms & leurs plaintes contre l'Eglise Romaine, & de mettre dans la bouche des Princes Allemands, tels que le Comte Palatin, le Duc de Saxe & le Marquis de Brandebourg, tout ce que Nicolas Clemangis, Jean Ger-

Tome X.

Yy y

son

son & Matthieu Paris (1), que de Thou appelle, dit-il, assez mal-à-propos, Guillaume, ont écrit contre Rome. Cependant, ajoute-t-il, il n'est pas probable que ces livres, à peine connus des gens de Lettres, fussent entre les mains de gens de guerre, & sur-tout de gens de guerre Alle-mans.

Il recherche ensuite la cause de cette haine qu'il attribue à de Thou contre le saint Siège, qui l'avoit nommé, dit-il, Coadjuteur de l'Evêque de Chartres son oncle, & qui lui avoit conféré de riches bénéfices, lorsqu'il étoit dans les Ordres sacrés. Il ne peut pas se persuader que ces bien-faits répandus sur lui, fussent la source de cette haine, ni que la condamnation de son histoire l'ait fait naître, parce qu'elle avoit déjà éclaté avant la censure de Rome, par des vers & par son histoire même si pleine de fiel contre le saint Siège. Il conclut donc qu'elle part d'une antipathie naturelle.

Enfin pour prouver, qu'il ne dit pas sans fondement que de Thou a fait des vers contre Rome, il en rapporte en effet plusieurs, où de Thou dit que la guerre, qui embrasoit l'univers entier, étoit une punition du Ciel, irrité des crimes de Rome & de la corruption de ses mœurs.

Il cite d'autres vers, où le Pape est appelé *Bellua Vaticana*, *septsifrons Bellua*, *Quirinalis Prelo*. Il en rapporte encore d'autres, où l'auteur dit que le Pape fait illusion au vulgaire, & lui promet en vain de lui ouvrir les Cieux. On trouvera la plupart de ces pièces de vers à la fin des mémoires de la vie du Président de Thou.

## CHAPITRE XI. De Thou faux Théologien.

LE Censeur accuse le Président de Thou de parler sur une matière, qui lui est tout-à-fait étrangère, lorsqu'il touche quelque point de Théologie. Il l'arrête d'abord sur ce qu'il dit, que lorsque Henri VIII. Roi d'Angleterre se fit reconnoître pour Chef de l'Eglise Anglicane par le Clergé d'Angleterre & d'Irlande, il n'y eut du changement que dans la discipline, sans que la doctrine en souffrit la moindre altération. Croyez-vous bien véritablement, demande Machaud au Président de Thou, que la doctrine ne souffrit aucune altération de la conduite d'un Prince, qui secoia le joug de l'autorité Pontificale, que Jesus-Christ a lui-même imposée aux membres de son Eglise, de la complaisance criminelle des Evêques qui délièrent les nœuds indissolubles du mariage; de l'irréligion des Moines, qui violaient sans scrupule leurs vœux sous la protection du nouveau Chef de l'Eglise d'Angleterre; & enfin des impiétés de Briand, que le Roi

(1) Cette remarque ne fait pas honneur à Machaud. L'envie de reprendre M. de Thou le fait tomber lui-même dans une erreur grossière. En effet, ce judicieux écrivain n'a ja-

mais prétendu citer en cet endroit l'historien Matthieu Paris, mais Guillaume Evêque de Paris, célèbre Théologien du XIII. siècle.

Roi d'Angleterre appelloit, par manière de raillerie, son vicaire aux enfers ?

Il s'efforce ensuite de renverser cette maxime avancée dans la préface, & répanduë dans l'histoire du Président de Thou : qu'il ne faut forcer personne à croire ou à embrasser la Religion Catholique ; d'où l'historien conclut que les Princes Catholiques se sont mal comportés toutes les fois qu'ils ont agi par les voyes de fait contre les hérétiques. Pour réfuter ce sentiment, le Jésuite soutient, que dès qu'on a donné sa foi à l'Eglise, on ne peut la lui retirer, parce qu'on est soumis aux loix qu'on s'est volontairement imposées : que Saint Augustin, qui avoit d'abord été d'un sentiment contraire, se rendit à l'expérience, & convint qu'il falloit user de sévérité envers les hérétiques : qu'il suffisoit de lire Sulpice Sévère, pour être instruit du motif des prières que de Thou dit que Saint Martin fit à l'Empereur en faveur des Priscillianistes ; & qu'enfin il ne pouvoit manquer d'avoir lu le livre de Calvin sur la punition des hérétiques. Il attaque ensuite cette autre maxime qui se trouve avancée dans l'histoire du Président ; sçavoir, que les Rois de France ne sont pas soumis aux censures du Pape. Ses raisons pour détruire cette maxime, sont, que le Pape, ayant reçu de Jesus-Christ un pouvoir qui s'étend sur toute l'Eglise, le Roi de France qui est dans l'Eglise, est soumis à ce pouvoir, comme le sont les autres fidèles. Il ajoute, que les Rois Très-Christiens, persuadés eux-mêmes de cette vérité, ont toujours eu une sainte frayeur de l'excommunication, & qu'ils ont fait tous leurs efforts pour s'en faire relever, dès qu'ils l'avoient encouruë. Machaud dit encore que de Thou n'avance pas tant cette maxime en faveur des Rois de France, que par haine contre les Papes, & pour diminuer leur autorité.

De quel front, continue Machaud, de Thou vient-il nous dire que le Pape s'arroe le droit de convoquer les Conciles ? A qui ce droit appartiendra-t-il donc, si le Pape ne l'a point ? Il ne faut, ajoute-t-il, que lire l'histoire Ecclésiastique de Socrate pour s'en convaincre ; on y verra que, suivant un ancien canon, un Concile ne passoit pour légitime, que lorsque l'autorité du souverain Pontife l'assembloit. Les décrets des Conciles n'avoient d'authenticité, comme on peut le voir par les lettres synodales envoyées de tous côtés à Rome, qu'autant qu'ils étoient scellés de l'approbation du saint Siège. Ainsi le droit de convoquer les Conciles appartient aux Papes, & ce n'est pas une usurpation de leur part, comme notre historien le prétend.

De Thou, continuë l'auteur, reproche encore aux Papes de s'arroger le droit de fonder des Universités où bon leur semble : mais rien n'est moins appuyé que ce reproche ; car ils ne peuvent jamais à former de semblables établissemens sans le consentement des Princes Chrétiens, dans les Etats desquels ils ont dessein de les faire. C'est ce qu'on peut voir par la formule dont les Chanceliers des Universités se servent en donnant les grades : ils disent qu'ils les confèrent de l'autorité Pontificale & Royale. Enfin, s'il y a quelque Université établie par l'autorité seule des Papes, de

Thou peut la citer : c'est ce qu'il n'a point fait, & ce qu'il ne peut faire.

Le Censeur ne peut souffrir que le Président de Thou dise, que l'Empereur Charles-Quint s'aperçut trop tard quel avoit été le but des Papes, en s'attribuant le droit de sacrer les Empereurs d'Allemagne; que c'étoit pour imposer des loix à ceux, dont ils devoient en recevoir. Il ajoute, que si on ne sçavoit pas que cette réflexion est tirée de l'histoire du Président de Thou, on ne pourroit l'attribuer qu'à Luther, à Calvin, ou aux Centuriateurs de Magdeburg; que cet historien n'avoit qu'à lire ce que Bellarmin a écrit sur l'Empire transporté aux Allemans, pour ne pas deshonorer son nom par une ignorance si grossière; que c'étoit vouloir persuader que les Papes avoient fait une injure à cette nation, en lui transportant l'Empire à certaines conditions. Je ne sçais, dit Machaud, en s'adressant au Président de Thou, qui l'emporte de votre ignorance, ou de votre impiété. Vous osez dire que les loix, imposées par le Pape aux Empereurs, sont la récompense de les avoir sacrés : je suis surpris qu'on n'ait pas fait le même reproche au grand Prêtre Joïada, lorsque sacrant le Roi Joas, & lui mettant le livre de la Loi entre les mains, il lui fit jurer une nouvelle alliance avec le Dieu de ses peres. Vos yeux sont blessés de voir la Couronne Impériale fléchir sous la thiarre. Avec quelle joye ne verriez-vous pas renaître ces tems de calamités, où les Empereurs d'Allemagne marchaient à Rome enseignes déployées, & où les barbares accouroient en foule pour opprimer le saint Siège?

Si de Thou, poursuit l'auteur, eût eu la moindre teinture de Théologie, il n'auroit jamais mis au nombre des erreurs d'Osander cette proposition que ce dernier soutenoit, que quand même Adam n'auroit pas péché, Jésus-Christ se seroit néanmoins incarné : ce sentiment est permis, & plusieurs Théologiens soutiennent que Dieu auroit donné à la créature cette preuve de son amour.

Ensuite le Jésuite reproche au Président de Thou de n'avoir choisi parmi toutes les raisons pour lesquelles on défendit de faire les prières de l'Eglise en langue vulgaire, que celle que les hérétiques ont coutume de rapporter pour rendre l'Eglise odieuse; sçavoir, que si les prières se faisoient dans une langue entendue du peuple, elles en seroient méprisées : il le blâme encore de ne mettre que cette seule raison dans la bouche du Clergé. Il le raille de son zèle à défendre les décrets de l'Eglise, sur-tout ceux qui ont été portés contre les Flagellans. Il ajoute, que sans doute Calvin n'a pas eu de peine à lui persuader que le cilice & la cendre étoient des fardeaux de l'ancienne Loi, dont la nouvelle nous a déchargés.

Enfin il accuse de Thou de produire ses propres sentimens, lorsqu'il fait parler une personne dans son histoire contre le célibat des Prêtres, & qu'il lui fait rapporter tout ce qu'on a dit contre cette discipline de l'Eglise, sans réfuter lui-même, comme il le pouvoit fort aisément, des objections foibles que le moindre Théologien est en état de détruire. Il l'accuse encore de donner dans le sentiment du Docteur d'Espence qui vouloit qu'on

sup-

supprimât toutes les images , & qu'on n'eût conservé que la Croix sur les Autels ; ce que de Thou fait assez voir en disant , dans le récit qu'il fait de ce qui se passa à l'assemblée où d'Espence proposa cet avis , que Mail-lard Doyen de Sorbonne s'y opposa opiniâtement , *præstatè*. Le Censeur lui fait aussi un crime de rapporter tout ce que les Iconoclastes modernes disent contre le culte des images , sans le réfuter ; de sorte , conclut l'auteur , que ceux , qui liront ce que j'ai tiré de l'Ouvrage du Président de Thou , ne voudront pas croire qu'il ait écrit de pareilles choses , ou qu'il fût Catholique.

## CHAPITRE XII. *Artifices particuliers du Président de Thou.*

LE Censeur reproche ici à notre historien d'avoir mis dans les haran-gues qu'il fait faire aux hérétiques , tout ce qu'il y a de plus favorable à l'hérésie , sans introduire personne pour réfuter ces raisonnemens captieux ; d'avoir exhalé sous le nom de la Renaudie toute sa bile contre la maison de Guise , dans le discours qu'il prête à ce Chef de la conjuration d'Amboise pour animer ses complices. Il est encore blessé de lui voir peindre d'Andelot répondant au Roi , comme un autre Saint Sébastien en présence de l'Empereur Dioclétien.

Ensuite il passe à ce que le Président de Thou dit au commencement de son histoire , que sans fiel , comme sans flatterie , il donnera des éloges aux vertus d'un homme de parti opposé au sien , & blâmera les vices d'un ami. Il ajoute que de Thou ne tient pas ce qu'il a promis , & que son histoire ressemble à ces boîtes qu'on voit chez les Apoticaire , lesquelles portent des titres magnifiques de remèdes pour la santé , quoiqu'il y en ait plusieurs qui soient vuides.

Il lui demande ensuite pourquoi il passe si légèrement sur le retour de Villegagnon à l'Eglise Romaine , & ce qui l'a empêché de louer le zèle du Cardinal de Lorraine qui avoit opéré la conversion de ce Gentilhomme Protestant. Il lui fait un crime d'avoir dit que les prédications , faites par quelques hérétiques liés au poteau pour être brûlés , tels que George Wis-hart (1) & Anne du Bourg , avoient été confirmées par l'événement , pour insinuer que Dieu tiroit vengeance du supplice de ces sectaires. L'auteur ajoute , que de Thou ne fait l'éloge que d'un petit nombre de Sçavans Catholiques , tandis que sa plume prodigue les louanges les plus flatteuses à une foule d'hérétiques , dans la vûe de faire entendre que l'Eglise Romaine est dénuée de science , & que l'hérésie en regorge. Il vante par exemple , ajoute-t-il , l'histoire écrite par Jean de Lery , parce que cet auteur est hérétique ; mais il parle avec le dernier mépris d'André Thevet , parce que

(1) Monsieur de Thou le nomme *Claude Wishart*.



que cet écrivain étoit un bon Catholique. S'il eût voulu embrasser la doctrine des Novateurs, quelles louanges de Thou ne lui auroit-il pas données? Cet historien a néanmoins l'adresse, poursuit-il, de joindre toujours l'éloge d'un ou deux Docteurs Catholiques, aux éloges nombreux & magnifiques qu'il fait des Scavans hétérodoxes. C'est, dit-il, un artifice qu'on a remarqué. Il observe ensuite que le Président de Thou comprend & Luthériens & Calvinistes sous le nom général de Protestans, afin, dit-il, de faire croire qu'ils sont réunis de sentimens; & que s'ils disputent sur quelque point, ce ne peut être que sur des articles de peu d'importance.

Enfin, le Jésuite finit son Ouvrage, en disant qu'il seroit plus facile de nettoyer l'étable d'Augias, que de purger l'histoire du Président de Thou des faussetés & de toutes les fautes considérables qui y sont répandues, & qu'on peut dire de lui ce que Photius dit de l'historien Philostorges Arien: que son Ouvrage étoit moins une histoire qu'un panégyrique des hérétiques, & une philippique contre les Catholiques.

*Sentence du Prévost de Paris, contre un Libelle diffamatoire, intitulé, in Jacobi Augusti Thuani Historiarum libros Notationes, Auctore Jo. Baptista Gallo.*

**A** T O U S ceux qui ces présentes lettres verront, Louys Seguier, Chevalier, Baron de Saint-Brissou, Sieur des Reaulx, & Saint-Firmain, Conseiller du Roy, Gentil-homme ordinaire de sa Chambre, & Garde de la Prévosté de Paris, salut: Scavoir faisons qu'aujourd'huy sur la remontrance à nous faite par le Procureur du Roy en la Cour de céans, qu'à la dernière foire de Francfort, quelques Libraires de ceste ville de Paris, ont apporté un libelle diffamatoire, intitulé, *in Jacobi Augusti Thuani Historiarum libros Notationes, Auctore Joanne Baptista Gallo J. C.* imprimé à Ingolstadt, l'an présent, mil six cents quatorze, chez Elisabeth Angermayrma, Nous veu ledict livre; & les conclusions dudit Procureur du Roy, disons que ledict Livre, comme pernicieux, contenant plusieurs discours tendans à sédition, contre le repos public & Edits de pacification, plein d'impostures & calomnies contre les Magistrats & Officiers du Roy, sera supprimé: Faisons inhibitions & defences à tous Marchands, Libraires & Imprimeurs de le recevoir, retenir, communiquer, imprimer, faire imprimer, ou exposer en vente, sur peine de cinq cents livres parisis d'amende, & de punition corporelle: Et sera nostre présent jugement à la diligence du Procureur du Roy, signifié aux Syndics desdits Libraires, & enjoinct ausdits Syndics de le faire signifier à tous les Libraires & Imprimeurs, à ce qu'ils n'en prétendent cause d'ignorance, & que dans huitaine ils aient à rapporter au Greffe dudit Chastel

let tous les exemplaires qu'ils auront d'iceluy Livre, soubz pareilles peines à ceux qui n'y auront obéy, & que de la signification faicte ausdicts Libraires, lesdits Syndics en certifieront le Procureur du Roy à peine d'en respondre en leurs propres & privez noms. En tesmoing de ce nous avons faict mettre à ces présentes le scel de la Prévosté de Paris. Ce fut faict & donné par Messire HENRY DE MESMES, Sieur d'Yrval, Conseiller du Roy en ses Conseils d'Etat & Privé, & Lieutenant Civil de ladicte Prévosté, le Samedy septiesme Juin mil six cents quatorze. *Signé,*  
DROUART.

*Cette sentence du Prévôt de Paris fut d'abord imprimée en cette ville in quarto, chez Pierre Durand en 1614. Ensuite elle fut imprimée à la fin des mémoires de la vie du Président de Thou, avec un avertissement. Si on en juge par le style, il n'est pas de Monsieur de Thou. Le voici traduit du Latin.*

J'E ne sçais quel fanatique, masqué sous le nom de *Joan. Baptista Gallus*, s'est avisé depuis peu d'exhaler sa fureur & de distiller son venin dans un détestable livre, que les Imprimeurs d'Ingolstadt, au lieu de le supprimer comme un Ouvrage monstrueux, ont exposé en vente à la dernière foire de Francfort. Le titre trompeur de ce livre promettoit seulement quelques remarques sur l'histoire du Président de Thou; mais il est l'effet de la plus noire conspiration: c'est un tissu abominable d'injures, d'impostures & de mensonges artificieux pour flétrir, s'il étoit possible, la réputation du Président de Thou. Cet illustre auteur, qui est d'une famille très-distinguée, & qui a reçu du Ciel autant de jugement que d'esprit, a composé l'histoire de tout ce qui est arrivé de son tems. Mais malheureusement il vit dans un siècle, où l'on regarde comme un grand crime qu'il ait dit librement, quoiqu'avec modération, ce qu'il pensoit, & ce qui étoit conforme à la vérité. Ennemi des nouveautés en matière de Religion, il a jugé qu'il étoit d'abord nécessaire de réprimer par l'autorité des Magistrats les auteurs des dangereuses opinions, comme des perturbateurs de la tranquillité publique. Mais depuis que ce mal s'est répandu de tous côtés dans les provinces, & que des Royaumes entiers en sont atteints, il a cru que ce n'étoit ni par le fer, ni par le feu, ni par d'affreux ravages qu'il falloit travailler à la guérison de ce mal, mais par de pieuses exhortations & par des exemples édifiants; & il a fait des vœux ardens pour la réunion de tous les Chrétiens. Voilà ce qu'il a eu en vûë de faire sentir à tout le monde, comme son principe indubitable, dans l'histoire de tout ce qui s'est passé de son tems; histoire, écrite avec toute la  
bonne

bonne foi possible & sans aucune partialité. Cependant il s'est élevé (1) un ténébreux auteur, sorti d'un funeste tripot, qui a osé avancer témérairement que toutes les autorités sur lesquelles de Thou s'est appuyé, c'est-à-dire les actes les plus authentiques, les diplômes & les lettres des Rois & des personnes les plus considérables, n'étoient que de misérables brochures, renfermées dans un tonneau qui étoit dans la bibliothèque de son père. Cependant ce sont des actes & des mémoires originaux, dressés par des Officiers généraux, par des Evêques, par des Magistrats, par des Ambassadeurs & autres personnes dignes de foi. Ces pièces sont encore dans la bibliothèque du Président de Thou, non dans un tonneau, & elles font partie d'un des plus riches trésors littéraires qu'il y ait dans le monde. C'est une imposture manifeste & une méchanceté horrible, d'avoir prétendu que de Thou dans le XXIII. livre de son histoire avoit attribué au Roi François II. une maladie deshonorante qu'il avoit contractée dans le ventre de sa mère. Cependant dans ce même livre, l'historien a fait son possible pour exposer la vraie cause de la maladie du Roi, telle que les plus habiles Médecins l'avoient expliquée, & pour faire voir que ce que les *Gallus* de ce tems-là, & tous les coquins de cette trempe avoient publié, étoit un pur mensonge. Mais que ne peut pas feindre un misérable écrivain, sans honneur & sans conscience, qui a osé reprocher à de Thou de s'être marié & d'avoir violé ses vœux, parce qu'il a autrefois reçu les quatre Ordres Mineurs, & qu'il étoit destiné à remplacer son oncle l'Evêque de Chartres ? Cet insensé ignore ou dissimule sottement ce que les enfans même sçavent, que le Pape dispense aisément des obligations qu'on a pu contracter par ces commencemens du Sacerdoce : que par conséquent le Président de Thou n'avoit aucun obstacle qui l'empêchât d'engager sa foi à une femme, & de vivre légitimement dans l'état du mariage. L'Eglise l'a scû ; il l'a fait à la face du Ciel, & Dieu l'a approuvé. On ne peut lui en faire un crime, sans être ou un fou, ou un fripon. Tous les François sçavent, quoique *Gallus* le nie effrontement, que de Thou est très-attaché à la Foi Catholique & à l'Eglise Romaine que les Saints Apôtres Pierre & Paul ont fondée par des écrits scellés de leur sang, & qu'il a toujours cru que c'étoit un grand péché de s'éloigner tant soit peu des dogmes qu'elle enseigne. Que cet insolent cesse donc de vouloir flétrir la réputation d'un écrivain célèbre. Malheur à ces clabaudes, qui ont animé contre lui cet importun déclamateur !

*Apologie*

(1) *Calulaevis tubo*. Un hibou contrefaisant le coq. On sent que cela ne se peut traduire.

*Apologie pour Monsieur le Président de Thou sur son Histoire (1), copiée sur l'Original qui est entre les mains de M. l'Abbé de Thou.*

L'HISTOIRE de Monsieur de Thou, publiée entière quelques années après son décès, a reçu divers jugemens du tout contraires les uns aux autres. Les uns admirent cet Ouvrage, grand & merveilleux, & s'étonnent qu'il se soit trouvé en ce siècle un homme, qui, sans détourner l'œil de dessus la vérité, & avec une liberté bien réglée, a dit les choses comme elles se sont passées, a pénétré dans les conseils les plus secrets, & qui a, en cette division générale de l'Europe, gardé en tout ce grand corps une proportion & justice admirable & inimitable. Les autres y considèrent un style élégant & égal, & une dilucidité en la narration, ce qui est certes à estimer, mais qui se rencontre en des ames basses & méchantes; aussi est-ce louer l'Ouvrage par la moindre de ses parties. Ce n'est pas aussi contre ceux-ci que nous avons affaire; mais bien contre une sorte de gens, restes de la ligue, & leurs émissaires, ennemis de la vérité de l'histoire, parce qu'ils s'y voyent en toutes les pages, non pas pour avoir bien fait, mais pour s'y voir embrouillez en toutes sortes de conjurations publiques & particulières; contre ces gens, dis-je, qui tiennent les Rois, les Grands, les simples & les ignorans tellement assiégés, qu'ils ne voyent que par leurs yeux, ne parlent que par leur bouche, ne font cas que de ce qui touche leur faction, leur donnent les choses fausses pour véritables, leur font voir par de faux jours ce qui n'est pas, les tiennent dans une perpétuelle inquiétude de leurs fautes, leur ouvrant le Paradis, selon qu'ils les voyent ployans à leurs desseins, & les menaçant des peines éternelles au moindre signe qu'ils font paroître d'un contraire sentiment. Par ces qualitez, il faut avouer que ces gens ont, principalement en deux points, de grands avantages sur ceux qui lisent avec admiration cet Ouvrage & qui le défendent. L'un, qu'ils font voir un grand ascendant qu'ils ont sur les Rois & leurs principaux Magistrats, ou qui sont Magistrats eux-mêmes, & comme ils ont le pouvoir d'étouffer tout ce que les esprits les plus relevés peuvent produire; & l'autre, qu'il est comme naturel à tous les hommes d'ouïr avec plaisir les médifances & calomnies, mêmes les plus éloignées de vrai-semblance: mais il est à espérer que l'un & l'autre de ces avantages tourneront à leur confusion, étant vrai que les faveurs extraordinaires étant tâchées de violences, ne peuvent gagner sur des cœurs francs & généreux, & que les calomnies seront d'autant moins cruës parmi les gens de bien, qu'on les verra être publiées par ceux-ci, qui n'ont  
autre

(1) Cette pièce fut composée en 1610. par M. Pierre Dupuy, quelque temps après que l'his-

toire complete de Monsieur de Thou eut été imprimée pour la première fois à Geneve.

autre couverture de leur honte, que cette misérable feuille & cette faveur momentanée, qui n'en couvre que la moindre partie ; & c'est pour cela que l'on doit rendre grâces immortelles à Dieu, qui permet qu'à l'indignation de telles gens, cet Ouvrage soit ainsi agité : car combien qu'il ne loit rien tant à désirer, que de passer non-seulement cette vie sans aucune mauvaise rencontre, mais même que notre mémoire soit entière après notre mort, toutefois si toutes choses fussent venues à souhait, & que cette grande histoire eût passé par le monde, sans faire rencontre de la haine de cette sorte de gens & de leurs sectateurs, nous aurions perdu l'avantage de ce témoignage qui est rendu par tels ennemis, qui doit être, à le bien prendre, le plus excellent éloge d'honneur, que la mémoire de l'auteur puisse recevoir après sa mort. Car qui y a-t-il de plus agréable en ce monde, principalement à celui qui a entrepris, écrivant l'histoire, de dire la vérité, que d'être mortellement haï par ses ennemis, ennemis de la patrie & du repos ; & par leur propre bouche recevoir un doux témoignage de sa fidélité envers son Roi & son Etat, & de sa constance inflexible contre les méchans ?

Si l'auteur n'avoit mis par écrit son origine, comme il a été nourri, quelles ont été ses habitudes & les services qu'il a rendus à nos Rois, non en petites charges, les peines & travaux qu'il a supportez pour rendre, selon sa vocation, la paix & le repos à ce Royaume, pendant que les autres prêchoient la guerre & le sang, il seroit possible à propos de les déduire, & la déduction sans doute en seroit agréable ; mais il semble, après ce qu'il en a dit, qui est net, véritable, & sans vanité, qu'il ne nous reste maintenant que de faire voir à la France, que ce qui fait crier ces gens & leur cabale, est tout public, concerne les droits & l'autorité Royale maintenue en ce livre très-constamment. C'est quand il déteste l'ambition Espagnole sur cette Couronne, qu'il improuve & abomine les entreprises sur la vie des Princes, & toutes les ligue, principalement la dernière, la plus détestable qui fût jamais, quand il découvre clairement & sans passion tout ce qui s'est passé depuis soixante ou quatre-vingts ans, avec la plus respectueuse modestie & franche liberté qu'aucun historien ait gardée aux plus périlleux siècles où il se soit rencontré.

Disent donc les Jésuites, pour exciter toutes les Puissances contre cet œuvre, que l'Eglise, la confondant par artifice avec la Cour de Rome, que l'Eglise, dis-je, y est blessée par tant de rudes atteintes contre les Papes & leurs Cours ; que les vices qui y regnent y sont notez par la déduction historique du Concile de Trente, tirée néanmoins des instructions des Ambassadeurs, & sur les dépêches de nos Rois ; par la remarque qu'il fait, & très-judicieusement, imputant le mauvais succès des affaires de notre Louis XII. à l'alliance qu'il contracta (lib. 1.) avec Alexandre VI. Les historiens d'Italie nous découvrent assez ses ordures ; il faut être stupide pour en penser autrement. Ils noteront sans doute les injustes fulminations de Jules II. contre ce même Roi & le peu de cas qu'il en fait. Qui est le François qui ne les juge telles ? Que ne dit-il point, disent-ils,

de

de l'Inquisition, qui est, à vrai dire, la persécution des beaux esprits? De vérité, il remarque les Etats qui se sont soulevés pour s'en défendre; étoit-il pas de sa charge, écrivant les guerres & séditions populaires, d'en dire les origines? Et puis y a-t-il rien de si contraire à notre air François que cette sorte de procédure barbare & extraordinaire? N'apprenons-nous pas par-là, que cette tyrannie ne se peut établir sans rébellion, ni sans troubler les Etats? Ils se formalisent de ce que si librement il parle contre l'avancement trop grand des neveux des Papes & de leurs parens; que ne dira-t-on après le Concile de Trente, qui le défend à tous les Ecclesiastiques? Ils ne peuvent souffrir que l'on n'approuve pas cette autorité que les Papes s'attribuent de transférer les Royaumes, comme celui de Navarre, celui d'Angleterre l'an 1588. celui de France durant la ligue. Ils ne trouvent non plus juste l'opposition que fit le Roi à la venue du Légat Cajetan en France pendant la ligue, soutenant que les Légats ne devoient entrer en son Royaume sans sa permission. Non plus aussi quand il rapporte les arrêts des Parlemens contre le Cardinal Séga, partisan d'Espagne, venu en France pour l'élection d'un Roi en ce Royaume, qui étoit troubler tout l'ordre de notre Monarchie: & toutefois cette opposition leur blesse l'esprit. Les arrêts des Parlemens de Tours, de Châlons & autres compagnies souveraines, contre Landriano, ne leur plaisent non plus; & néanmoins qu'étoit-ce faire de les laisser sous silence, sinon être partisan de la ligue & de ses crimes? Si cela n'eût été, il n'eût pas rapporté l'arrêt du prétendu Parlement de Paris au contraire, qui ne leur déplait pas, bien que ce ne soit qu'un impudent libelle, contenant autant de crimes que de lignes.

ILs trouvent mauvais que l'on remarque les droits qu'a le Roi de faire voir par son Parlement les facultez des Légats, & les modérer selon les Loix de cette Monarchie. La remarque de l'arrêt donné sur l'établissement de l'Université de Rheims, où il est déclaré que notre Roi est exempt des censures, les offense merveilleusement; comme aussi quand il remarque particulièrement comme on s'est gouverné en France pour la provision des bénéfices pendant les défenses d'aller à Rome; & quand il a dit combien la pratique des appellations comme d'abus, est utile à ce Royaume & nécessaire, non pour en abuser, mais pour en user suivant les Ordonnances. Les arrêts tant célèbres, rendus contre Tanquerel Florentin, Jacob & Georges Criton, qui avoient dans des propositions Théologiques donné au Pape une souveraine puissance temporelle, ne leur peuvent plaire; non plus que les arrêts contre Rose Evêque de Senlis, contre l'Archevêque d'Aix, contre le Cardinal de Sourdis, & contre un nommé Flavian: arrêts tous notables, tant pour la qualité des parties, que pour le sujet dont ils traitent, qui ne se pouvoient obmettre, sans être prévaricateur des droits du Roi & de cette Couronne.

IL n'y a pas jusqu'à la Préface, qui ne leur soit à scandale; & toutefois il n'y a rien de si saint, de si Chrétien, de si bien fondé en passages des Peres, de si conforme à la charité: bref, la violence dont on usa au

Lib.  
xxviii.

Lib. ciii.

Lib. cv.

Lib. vi.

Lib. viii.  
& cxvi.Lib.  
xxiii.Lib. xxvi.  
& cxiv.Lib. cxx.  
cxvi.  
cxix.  
cxvii.  
cxviii.

mois d'Août 1572. & la ligue, leur sont également agréables; qui déteste l'une ou l'autre les offense, parce qu'ils ont l'une & l'autre en l'imagination. Les voyes douces & amiables ne sont, disent-ils, que pour les tiédés, que pour ceux qui fomentent l'hérésie. Ils ne peuvent trouver bon qu'il soit souvent représenté aux Rois, combien il leur est avantageux de tenir leur parole, de faire observer leurs Edits, & combien il en a mal pris à ceux qui ont méprisé l'un & l'autre; l'exemple de Battori est excellent; il en fera parlé ci-après.

COMBIEN sont-ils indignez de ce qu'il parle de l'excommunication fulminée contre la Reine de Navarre, du tems du Roi Charles IX. & lors de la Magistrature du Chancelier de l'Hospital, déduite comme elle est, avec toutes ses circonstances, & les remèdes qui y furent apportez pour s'en défendre? Il parut lors combien peut un homme; je dis un homme tel que ce grand Chancelier, le dernier de sa robe, près d'un Roi qui veut tenir bon conseil.

Lib. xciii. EST-IL possible qu'ils ne se formalisent de ce qu'il remarque, qu'en crime de lèze-Majesté, les Ecclesiastiques sont obligez de répondre aux Juges Royaux, quoique cela n'ait jamais été révoqué en doute en France que depuis peu d'années, que l'on a réduit en art le crime de lèze-Majesté; qu'il s'est depuis trouvé aussi fréquent parmi toutes sortes de personnes, que l'adultère ou le larcin?

Lib. lxxiii. LA ligue découfue & découverte, comme elle est dans cet Ouvrage, ne leur peut plaire, au contraire les offense, quand ils voyent que les mémoires de l'Avocat David y sont inferez, la plus honteuse pièce de leur cabale, quand on voit leur rage, telle que d'avoir fait ôter des Prières de l'Eglise le Roi Henri III. Prince très-Catholique. Que les livres de ce sanguinaire Boucher y sont notez, le plus méchant & détestable qui ait écrit pendant cette misérable saison. Que l'on avoit contraint un pauvre Carme de se rétracter à la mort, pour avoir saintement écrit qu'il n'y avoit

Lib. xcvi. aucune juste cause de prendre les armes contre son Prince. Quand il parle avec la liberté bien-séante à un homme de bien, de l'excommunication fulminée contre Henri III. par le Pape Sixte V. excommunication autant injuste, qu'étoient abominables les allégresses qu'il témoigna en plein Consistoire de la mort de ce Prince.

Lib. cxiv. Ils trouvent très-mauvais les remarques qu'il fait, des arrêts donnez contre ceux, qui, au lieu d'instruire le peuple à la piété & le conduire à la pénitence dans la chaire de la vérité, discourent séditieuxment des affaires d'Etat, excitent les Grands & les peuples à la prise des armes, ne sont éloquens que sur cette matière; c'est leur donner droit à la face que d'en parler si ouvertement & si sincèrement. Combien leur est-il fâcheux d'y voir cette misérable assemblée tenue à Paris, sous le nom d'Etats, dépeinte de toutes ses couleurs? Assemblée la plus hardie, la plus téméraire qui fût jamais tenue en France, où les Ambassadeurs du Roi d'Espagne présidoient, où ils furent ouïs pour donner un Roi à ce Royaume, où les loix fondamentales de cet Etat furent tellement ébranlées, & y reçurent une telle atteinte, qu'il semble que les esprits,

esprits, qui se trouverent embarrassés en ce misérable parti , en ont été atteints pour jamais , tant le Catholicon d'Espagne préparé par ces gens cit pénétrant & corrolif.

Ils ne peuvent supporter patiemment , quand on remarque l'injuste possession du Royaume de Navarre, usurpé par Ferdinand Roi de Castille sur Jean d'Albret ; & comme les Rois d'Espagne depuis, sentant leur conscience chargée de cette usurpation, ont recommandé par leurs dernières dispositions d'en faire la raison; reconnoissance certaine, & par eux-mêmes, de leur injuste détention, quoique tardive, & jusques ici demeurée à ces termes, & par le Roi Philippe II. & par son successeur qui regne à présent. Ils ne peuvent aussi souffrir que l'on fasse voir à l'Europe, combien est évident le dessein de l'Espagnol de se rendre Monarque de tout le monde, sous le spécieux prétexte de la Religion; & toutefois les entreprises qu'il fait sur tous les Etats de la Chrétienté sont si communes, sont si visibles; il a tant d'émissaires par tout, qu'il n'y a année qu'il n'emporte quelque pièce & qu'il ne satisfasse à son ambition, & tout fraîchement la Valceline sur les Grisons, à notre honte & à notre grand préjudice. N'avons-nous pas senti combien son dessein est vaste, par les effets de la dernière ligne ? N'avons-nous pas vu qu'il n'y a traité de paix, tant saint, tant inviolable qu'il puisse être, qu'il ne tâche, contre la foi publique, de corrompre, non seulement les plus grands, mais va jusques aux plus petits? Les exemples du Maréchal de Biron, du Comte d'Auvergne, de la Marquise de Vernueil, de Merargues, de l'Hôte, de Cartier de Gionvelle , de Ridicaux, de quelques habitans de Marseille, d'Artus Desiré, & de quantité d'autres sont récents, sont examinez dans cette histoire & déduits véritablement sur les originaux. C'est ce qui les fâche; car ils veulent que ces desseins ayant une fois manqué, soient étouffez; afin de rendre la postérité ignorante, moins soupçonneuse, & plus susceptible de pareilles trames & conjurations, n'ayant point d'exemples pour les rendre sages. La remarque de l'assassinat du Cardinal Martinusius, avoué par l'Archiduc Ferdinand d'Autriche, & la mort cruelle du Cardinal Battori, procurée par ceux de cette Maison, aussi peu vengée par le Pape, comme s'ils eussent été de petits Curez de village, nous font voir, les fautes étant égales, combien étoit peu juste cette rude procédure du Pape Sixte V. contre le Roi Henri III. pour la mort du Cardinal de Guise.

Lib. x.

Lib.  
cxiii.

Les remarques de mauvais traitemens faits , sans aucune forme de justice, au Grand Conſalve, au Duc d'Albe, au Prince de Parme, à Michel Prince de Valachie, à Christophle Rufwormius, à Sigismond Battori, & autres grands Capitaines , par l'Espagnol & ceux de la Maison d'Autriche en Allemagne, après avoir exposé leurs vies pour agrandir leur Empire, ne leur plaisent nullement, relevez qu'ils sont à la vûe de l'Europe, étant très-déplaisans que la vérité se découvre contre la nation Espagnole, & qu'elle se dit avec une liberté non affectée.

TOUTES ces considérations, toutes ces observations, sont les livres



avec lesquels ils trompent les Ecclésiastiques ; & les Séculiers s'influent près d'eux pour décrier cet Ouvrage ; c'est par ces artifices qu'ils pipent les simples & les idiots, sans leur découvrir ouvertement ce qui les blesse le plus, qui est bien autre chose que ce que nous avons remarqué ci-dessus.

Lib. cx.

CE qui les offense donc jusqu'au vif, est qu'en une infinité d'endroits de ce grand œuvre, ils s'y rencontrent, non pas aux bonnes ni aux belles actions ; mais en celles qui ne peuvent être commises qu'avec crime, voire des plus énormes. L'on les voit donc, en faveur de l'Espagne, conseiller au pauvre Dom Sébastien, Roi de Portugal, leur Roi naturel, de faire la guerre aux Infidèles, que ce jeune Prince aveuglé de gloire, peu fin contre la ruse de ces gens, embrassa avec telle ardeur, qu'il laissa son Royaume ouvert à toutes sortes des pratiques de l'Espagnol, y perdit la vie & son Etat, que le Roi d'Espagne envahit à son aise, ayant gagné la simplicité de Henri Cardinal Roi, par le moyen des Jésuites qui le possédoient. Les histoires écrites en Italie par personnes qui étoient, non a Geneve, comme ils ont dit, mais à Gênes, y sont si claires, qu'il n'y a plus rien à douter en ce point. Si cet exemple est notable pour l'avantage qu'en a reçu l'Espagnol, celui qui suit ne l'est pas moins, pour faire voir de quel esprit ces gens sont portez pour ce Roi, en quelque coin de la terre qu'ils soient. Sigismond Battoni, Prince de Transylvanie jeune & courageux, fut engagé par Alphonse Carille Jésuite Espagnol, de faire la guerre au Turc, sans considérer ni la puissance de ce grand ennemi du nom Chrétien, ni les traitez & confédérations qu'il avoit avec lui. Il en prit si mal à ce misérable Prince, qui fut réduit à de si pressantes extrémités, assiégé par ce Jésuite, qu'il fut persuadé de céder la Transylvanie à l'Empereur, de quoi il ne fut pas long-tems à se repentir, prenant les armes contre l'Empereur, pour conserver son pais, d'où s'ensuivit sa ruine, le progrès du Turc dans son pais, la mort cruelle du Cardinal Battoni son oncle. Bref, le misérable état de ce Prince, qui fut contraint se jeter aux pieds de George Basce, Général de l'armée Impériale, qui le réduisit de Prince puissant qu'il étoit, vaillant & courageux, mais trop crédule & peu fin pour ces gens, à demander par grace d'être reçu simple Baron de Bohême avec une légère pension, pour passer le reste de ses jours, comme il a fait, en la plus misérable condition qu'un homme de sa qualité puisse finir sa vie. Cet exemple récent, n'est pas arrivé loin de nous ; il nous peut rendre sages, & seulement en cela qu'il nous faut prendre ailleurs nos conseils, que nous n'en devons espérer de meilleurs de ce côté, & que la conspiration de ces gens est générale en Portugal, en Allemagne, en Hongrie, en France, en Italie, & par tout ailleurs.

Lib. cx.

POUR donc continuer notre premier dessein, l'on les voit d'entrée dans cette histoire, troubler l'Université de Paris qui s'opposa à leur établissement. L'Evêque de Paris, bailla ses moyens pour empêcher leur progrès, & la Sorbonne en donna son avis ; les plaidoyers faits de part & d'autre y sont au long : ce qui ne se pouvoit omettre, non plus que leur cause plaidée

dée en l'année 1594. contre l'Université de Paris, agitée avec tant de contention & d'apparat qu'aucune autre depuis cent ans en ce Parlement. L'arrêt de l'an 1597. donné contre Borfena & toute la Société, où fut ouï Monsieur Marion pour le Roi, n'y est pas oublié; non plus que les arrêts donnez en l'an 1598. en divers Parlemens qui se trouverent contraires; tant leurs artifices sont puissans, & certes leurs intérêts sont si grands, sont tant mêlez de brigues, se trouvent de si grand poids en toutes sortes d'Etats, qu'il est plus à pardonner à un historien de passer les actions des plus grands Princes, que de toucher légèrement sur ce qui concerne ces gens-ci; voilà pourquoi l'on voit en cette histoire les plaidoyers entiers, les défenses des uns & des autres, comme elles ont été publiées.

L'on les voit d'autre part enveloppez en plusieurs conjurations, contre la Reine d'Angleterre & contre le Roi son successeur, en la plus détestable & horrible qui fût jamais, qui est la Fougade; pour celle-ci ils ne l'ont pas niée, au contraire l'ont loüée, l'ont exaltée par écrits publics, & toutefois leur dessein étoit si horrible, qu'ils emportoient l'innocent avec le coupable; toute la Noblesse de ce Royaume, tous les Grands eussent été étouffez en un moment.

COMBIEN trouve-t-on d'entreprises sur la vie des Princes d'Orange, pere & fils? L'on sçait ce qu'ils ont à répondre à ces exemples, & par quelles distinctions ils font croire que tels attentats sont permis, sont méritoires. Toutefois un de leur Société, nommé Criton, dissuada l'assassin Parry Anglois, d'entreprendre sur la vie de la Reine d'Angleterre, par ce commandement de Saint Paul, qu'il ne faut pas faire le mal pour en attendre du bien. Cette Théologie, comme trop ancienne, n'est plus tenuë dans leurs écoles; leurs livres publiez depuis quelques années, qui ont été déchirez par les mains des bourreaux & brûlez publiquement, enseignent une doctrine du tout contraire: & pour le montrer par les exemples, à notre grand mal, & qui ne s'adressent seulement pas à des Princes hérétiques, avons-nous pas l'exemple de Barriere, que Varade Jésuite excita & anima pour entreprendre sur la vie de notre Grand Henri? Avons-nous pas l'action de Châstel, qu'ils ne peuvent nier d'avoir étudié chez eux, avoir été admis en leurs plus secretes assemblées, avoir appris en leur école cette détestable doctrine, pendant leur rage contre la Maison Royale, qui le porta à cette méchante action? Ce lieu de l'histoire sans doute les offense. Que pourroit-on dire autrement, que de faire voir à la postérité la cause d'un si célèbre arrêt, & qui avoit donné sujet à la condamnation de Guignard Jésuite & de toute la Société? C'eût été faire en très-mauvais historien, d'insérer l'arrêt de la Cour sans en déduire les causes; il importoit trop au Roi & au Parlement de faire voir les motifs de cet arrêt si célèbre & de si grande conséquence, les preuves qu'il y avoit pour en venir à une si notable exécution: & puis, qu'y a-t-il qui ne soit pas véritable? Les procès y sont formels; ce n'est qu'une simple narration, il ne faut pas faire le Rhéteur pour exagérer le fait, il parle de lui-même.

APRÈS

Lib. xcv.

APRÈS cela, ils se voyent chassés de Bourdeaux par le Maréchal de Matignon, pour conserver cette ville en l'obéissance du Roi; ils en fortirent, mais pour se retirer en des villes rebelles à leur Roi, qui étoit Catholique. La suite de la conjuration de Charles Ridicaue déduite clairement, suivant ce qui en fut vu en plein Parlement, les offensa sans doute; car l'on y voit un de leur robe exciter l'assassin à entreprendre sur la personne du feu Roi & lui désirer plus de force & de courage qu'il n'en avoit pas pour cette exécution: cet exemple est connu de peu; il est néanmoins d'autant plus excellent, qu'il contient une infinité de notables circonstances, qui vont à l'instruction de la postérité. Ceci ne s'apprend pas dans ces petits livrets, dont nous parlerons tantôt, & dont quelques impertinens disent que cette histoire est composée: mais dans les archives & les greffes des cours souveraines, où l'auteur a tenu un des premiers rangs, & encore importe-t-il grandement au public, que ces actions si notables & de si grande conséquence soient immortalisées & écrites dans les grands Ouvrages qui doivent passer à la postérité, n'étant plus désormais en sûreté dans les greffes & autres lieux réputés sacrés par nos Peres, étant la calebale de ces gens si forte, & si puissante, que l'on en fouloit tous les jours les principaux monumens, afin que la mémoire en soit éteinte. Si leur trop grande & proluxe harangue, qu'un de leur corps fit à Mets au feu Roi, pour leur rétablissement en ce Royaume, leur est agréable; celle que fit le premier Président de Harlay pour détourner ce coup, ne peut qu'elle ne les fâche; elle se trouve néanmoins telle dans les registres de la Cour. Cette pièce étoit de trop grande conséquence pour ne la mettre pas; prophétique qu'elle est, remplie de belles & relevées considérations, qui n'eurent néanmoins aucun effet, tant leur brigue fut forte. Elle sert toutefois pour faire voir à la postérité que les grands Princes font quelquefois de très-grandes fautes, & que cette Compagnie ne s'est pas endormie à son devoir, & qu'elle avoit bien jugé combien l'établissement de cette Société importoit à notre repos.

Lib.  
cxviii.

Ibid.

LA pyramide, érigée en mémoire de l'assassin Chastel, pour la satisfaction du public & des gens de bien, & démolie à leur poursuite, non sans l'indignation publique, fait paroître qu'il leur importe que la mémoire des assassins des Rois soit abolie; & que leurs intérêts sont tellement joints avec ceux de ces parricides, qu'il a fallu, pour leur plaire, faire violence aux loix, briser les marbres & les monumens dressés pour la postérité. C'est ce qui les offense, quand ils voyent qu'ils n'ont rien fait, & que cette pièce est dans cet Ouvrage, qui durera malgré eux & leur faveur, & contre l'effort des siècles. Les questions extravagantes que fit le Pere Cotton à une prétendue démoniaque les offensa possible, & diront que cette action fait peu ou point de part en l'histoire: si cela fût arrivé à un autre qu'à un Jésuite, & à ce Jésuite, ils auroient raison; mais à un de cette robe, & de la qualité qu'il avoit auprès du Roi, il n'y a rien que d'important, & tellement important, que le Roi s'en entremît si avant, qu'il le fit représenter les billets où étoient ces questions. Le Duc de Sully,  
em-

employé lors aux plus grandes affaires de l'Etat, travailla fort pour les retirer & les supprimer. Et puis peut-on dire que c'est une matière de peu d'importance? Rien moins, la lecture en fera la preuve: l'on y voit une enquête sur la vie des Rois, qui est un crime punissable par les loix divines & humaines, & par les règles mêmes établies par les maîtres en l'Astrologie.

CE n'est pas seulement en France où ils ont excité des troubles, mais en tous les lieux où ils mettent le pied. Vous voyez la sédition qui fut à Riga en Livonie, pour y avoir été reçus. L'on sçait que les mauvais traitemens, que reçoivent les pauvres Catholiques en Angleterre, ne viennent d'autre cause que des fréquentes conspirations de ceux de cette Société, contre la personne de ce Roi & de son Etat. L'on voit les décrets donnez contre leurs entreprises à Dantzic & à Torn en Prusse, & puis le célèbre donné à Venise, déduit avec ses circonstances, & qui s'observe encore à présent, tant cette sage République sçait bien maintenir ce qu'elle a une fois prudemment arrêté. Voilà en gros ce qui les offense jusqu'au vif. Voilà les points qui sont cause qu'ils recherchent d'autres sujets, que ceux qui les concernent directement, pour exciter les Grands & les Ecclésiastiques pour décrier cet excellent Ouvrage.

RESTENT maintenant d'autres légères & frivoles observations, qui se font sur toute l'histoire. Les plus grossiers & stupides, qui parlent par la bouche d'autrui sans en avoir lû une seule ligne, disent que c'est l'histoire de la Popeliniere transcrite, & rien plus. Ces pauvres ignorans montrent par cette objection, qu'ils jugent des choses sans les voir: car s'ils avoient conféré les livres, ils verroient que la Popeliniere finit en soixante & dix-sept, & que cette histoire va jusqu'en 1607. qui sont près de trente années plus avant; & puis si l'on regarde ce que l'un & l'autre a écrit, l'on voit la différence aux jugemens, aux circonstances & en l'ordre, telle & si grande, que sans ôter la gloire due à la Popeliniere, l'on peut dire que l'un parle en Conseiller d'Etat, né en haute fortune, ayant beaucoup de choses au-dessous de lui, qui a vu les affaires, en a manié une partie, & pénétré dans les Conseils, a eu communication des instructions & dépêches des Ambassadeurs; bref, qui n'a rien épargné de son soin & de ses peines, pour rendre son Ouvrage parfait & accompli. L'on voit en l'autre au contraire des actions & rencontres, dénuées de leurs circonstances & traitées fort légèrement; l'on le voit au dessous de toutes choses; s'est trouvé enveloppé dans un parti troublé & agité de perpétuelles craintes, tantôt chassé, tantôt rappelé par les Edits; n'ayant eu l'entrée des cabinets des Grands, n'ayant sçu les choses que par le rapport d'autrui, ni eu la communication entière, pour l'accomplissement de son dessein; il ne se peut faire toutefois que l'un & l'autre écrivant la même histoire, allant le même chemin ne se soient rencontrez à dire cette vérité, qui est simple, qui ne peut recevoir deux visages.

ILS ajoutent, avec autant d'imposture que d'ignorance, que cet Ouvrage est composé par les moyens de ces petits livrets du tems, qui courent

Tome X.

Aaaa

par

Lib.  
LXXXII.  
Lib.  
CXXVI.  
Lib.  
CXXXVI.  
Lib.  
CXXXVII.

par les rui's, remplis de fausses & passionnées relations. S'ils appellent livres faux & passionnez, les Edits & lettres patentes des Rois, les arrêts des cours souveraines, les traités avec les Princes étrangers, les relations mêmes qui se publient par ordre du Roi, & autres actes importants que l'on imprime pour être communiquez au public, pour le bien des affaires, ils ont quelque raison en leur stupidité. Mais au contraire, si l'histoire est manquée & défectueuse sans ces particularitez, que diront-ils ? rien qu'inepties & pures fadaïses : mais il faut prendre garde que ces deux objections ne sont faites que par des ames foibles & simples, qui craignent toutes choses sûres, qui n'osent ouvrir un livre sans permission : car à l'ouverture ils verroient les auteurs & les bons livres, dont cet Ouvrage a été compilé, le jugement équitable qu'a apporté l'auteur, parmi une si grande variété d'écrits & d'auteurs. Ensuite ils disent que la louange de tant de doctes hérétiques est insupportable aux oreilles des bons Catholiques, qui sont si délicates, qu'elles ne peuvent rien ouïr qui puisse blesser leur conscience. Les Protestans à la vérité y sont loués, non pas pour leurs erreurs & leur nouvelle doctrine au fait de la Religion ; mais pour avoir été grands en quelques sciences ; & y a tel de ces gens qui fait grande part en l'histoire, pour avoir été protegez par les Rois & par les Princes, & attiré à leur opinion les provinces & les Royaumes ; & puis, quelle envie maligne, quelle injustice de vouloir dénier à deux cens Protestans, dont les éloges sont en cette histoire, ce qu'il donne si libéralement à quatre cens Catholiques ? Valdesius Docteur Espagnol, louant l'Espagne & tous ceux qu'elle a produit, met en ligne Averroës & Avicenne, & autres Juifs ou Mahometans, les exaltans à l'honneur de la nation, par-dessus beaucoup de Chrétiens. De celui-ci ils n'en disent rien, aussi est-il de leurs amis. D'ailleurs cette objection est indigne des personnes tant soit peu aimans les Lettres, tant soit peu chérissans la vertu, de ne la vouloir pas reconnoître en leurs ennemis : & puis quelle partialité en une histoire, partialité indigne d'un homme de bien, digne de ces chronologues nouveaux de leur Société, qui remplissent les colonnes de leurs histoires d'injures, contre ceux qui ont tant soit peu montré ne favoriser leurs opinions. C'est à telle sorte de livres où il faut que les Magistrats prennent garde, aux livres, dis-je, qui sortent de leurs mains. Ils ont été un tems visitez de près, & ne passoit année qu'il n'en fût livré trois ou quatre au bourreau ; mais à présent tout a changé, rien ne se fait plus sans leur attache, sans leur permission, ou bien l'on distribue les livres à peine de l'honneur ou de la vie, nos Magistrats ne sont plus qu'exécuteurs de leurs volontez & de leurs passions, & s'ils ne leur obéissent, courent fortune d'être tenus pour hérétiques ou athéistes. Pauvres gens ! qui, pour une faveur de deux jours, faveur déréglée & mal assurée, d'autant plus près de sa fin qu'elle est éclatante, pensent pouvoir créer les yeux à la postérité. C'est en cela qu'ils se trompent, & qu'ils font voir la fureur dont ils sont agitez : l'on va droit à la vérité, ils sont découverts jusqu'au fond. Ce point de la condamnation des livres, principalement des histoires, doit être ma-

manié avec une grande prudence par ceux qui ont les premières charges dans les Etats. Entre les méchans actes de Tibere, la cruauté qu'il exerça contre Cremutius Cordus, sage & prudent historien, est remarquée. Il étoit accusé d'avoir loué les uns, & déclaré les mauvaises qualitez des autres. Il se fit mourir lui-même pour éviter l'ignominie du supplice, ses livres ensuite furent brûlez. Mais qu'en avint-il? Ils furent recherchez plus que devant l'exécution, furent tenus pour véritables, l'auteur en reçut de la gloire après sa mort, & ses ennemis de la honte. Il est sans doute que les écrits satyriques, remplis de médisances; les histoires injurieuses contre les Rois, contre l'Etat & les Grands, sont prudemment défendûs, sont justement condamnées: mais de défendre aux historiens de blâmer les mauvaises actions des Princes & des particuliers, il est autant insupportable & méchant, que de leur défendre de dire les belles & vertueuses actions des uns & des autres. Et certes, c'est le propre des historiens de découvrir les vertus & les vices, les belles actions & les mauvaises, ce sont autant de leçons pour la postérité. Voyons-nous pas, comment Tacite, grand maître en ce genre d'écrire, en a usé? Que dit-il de Tibere, de Galba, d'Orhon, de Vitellius Empereurs, & d'autres Grands qui ont passé par la censure? Qu'en est-il arrivé, sinon que ce livre est admiré, lû & relû, sert de leçons aux Grands, qui doivent s'assurer qu'il se trouvera encore d'aussi libres esprits pour écrire leurs vertus & leurs vices? Mais quelle plus grande preuve devons-nous avoir, que les historiens sages & prudents ne doivent être repris ni châtiés, au contraire bien venus, & benigne-ment traités; que les Livres Saints, que le Nouveau Testament, ouvrage du Saint Esprit, où les fautes des grands personnages sont découvertes, sont décrites, jusqu'à écrire ce que les Juifs disoient fausement de notre Seigneur. La Madelene y est appelée pechereuse, & Matthieu publicain, S. Thomas incrédule, S. Paul persécuteur du nom Chrétien, & S. Pierre y est remarqué pour avoir abandonné son Maître & l'avoir renié en ses angoisses, & toutefois c'est la Sainte Ecriture, c'est le Livre des Livres, c'est où nous nous devons former. Si Dieu a permis que ces choses ayent été écrites, s'il les a écrites lui-même, pourquoi aujourd'hui ne dirons-nous pas, sinon avec pareille autorité, au moins avec pareille liberté, ce que les Grands & particuliers font de bien & de mal? C'est pourquoi je ne feindrai pas de dire encore une fois qu'il y a de l'imprudence, pour ne dire pis, d'user de rigueur contre ceux qui écrivent l'histoire, d'autant plus grande aujourd'hui, que nous ne sommes pas maîtres de tout le monde, comme étoient les Romains; que nous sommes assurés que ce qui ne se peut écrire en Italie, se publiera librement en Allemagne; que ce que les Allemands n'oseroient écrire, l'on le verra en France & en Espagne, avec mérite & toute liberté; & que ce que nous n'oserions faire ici, se fera en Allemagne & ailleurs, sans craindre la puissance des Jésuites & de leur cabale. Au reste, si au préjudice de ces maximes, l'envie, la passion & la rage de ces gens, ont tellement surpris & gagné les foibles & simples esprits de ce siècle, que de donner des jugemens

sinistres contre cet Ouvrage, il est certain que la postérité ne lui enviera pas sa gloire. Au contraire elle croitra avec les années : elle est si grande, que l'on détestera l'ingratitude du siècle, admirateur des inepties & fadaïses, qui a voulu étouffer cette lumière à son origine; lumière si resplendissante, que toutes les parties du monde en sont éclaircies & illustrées.  
*Signé, P. DUPUY.*

## E X T R A I T

*De l'Histoire de France, depuis la mort de Henri IV. jusqu'en 1619. écrite en Latin par Gabriel-Barthélemi de Grammont, & imprimée à Toulouse en 1643.  
 in fol. pag. 190.*

Traduite  
 du Latin  
 sur le Ma-  
 nuscrit.

CETTE année 1617. mourut Jaques-Auguste de Thou, Président à Mortier au Parlement de Paris, homme distingué par sa naissance, par son habileté dans les affaires, & par son sçavoir. L'histoire qu'il a composée avec exactitude, depuis la mort de François I. jusqu'aux dernières années du regne de Henri IV. fait assez connoître, que dès sa plus tendre jeunesse il s'étoit extrêmement appliqué à l'étude; qu'il aimoit beaucoup tous les Sçavans, & qu'il brûloit d'un zèle ardent pour sa patrie. Les étrangers lui ont obligation de leur avoir donné une pleine connoissance de l'histoire Françoisë; aussi lui ont-ils prodigué les louanges. La conduite qu'il a tenue, & les Ouvrages qu'il a écrits le mettent au-dessus de tous les éloges. Sa diction est pure & bien Latine, & son style est aisé. Il est cependant quelquefois un peu trop diffus. Il semble avoir affecté de ne rien omettre, & d'éclaircir tout. Les uns goutent cette manière d'écrire, qui met les choses dans tout leur jour, & les autres veulent un style majestueux, qui renferme beaucoup de choses en peu de paroles. Ces deux genres sont estimables, l'un par le tour sententieux, l'autre par le tour éloquent; l'un & l'autre a de la dignité. Au reste de Thou se rendit suspect à Rome, pour avoir soutenu vivement dans son Ouvrage les libertés de l'Eglise Gallicane & l'autorité des Rois. Les soupçons qu'on eut de sa Religion furent très injustes, puisqu'il fut toujours attaché à la Religion Catholique & Romaine, & qu'il pratiqua constamment les vertus Chrétiennes. Il fit aussi une profession publique de sa foi dans son testament.

## E X T R A I T

*De l'Histoire de France, par François Eudes de Mezeray,  
Paris 1651. in fol. Tome III. pag. 282.*

**C**HRISTOPLE de Thou premier Président, également zélé, mais avec une parfaite discrétion, pour le bien public & pour l'autorité Royale, deux choses qu'il avoit hardiment maintenuës contre les mauvais conseils des flatteurs, & les attentats de la Ligue, mourut à Paris le premier jour de Novembre (1582); de regret, à ce qu'on crut, de voir la France sur le penchant de sa ruine. Car ayant voulu remontrier au Roy (Henry III.) que la multiplication des Edits onereux pourroit enfin causer de dangereux soulèvemens, le Roy le traita de mépris, & se tournant vers les flatteurs qui l'environnoient, leur dit que ce bon homme radotoit; paroles qui le frapperent si vivement au cœur, non pour le ressentiment de sa propre injure, mais pour le déplaisir du misérable estat où il voyoit la France, que cette blessure ne se put guérir que par la mort: luy faisant parmy les derniers soupirs de sa vie, pousser des soupirs de douleur, & des paroles prophétiques sur les malheurs prochains dont le Roy & le Royaume estoient menacés. Il laissa à tous les bons citoyens un regret extrême de sa perte, & un souvenir éternel des obligations que la France luy avoit; parmy lesquelles, à mon advis, on doit compter pour la plus grande, celle de luy avoir donné Jacques-Auguste de Thou, dont les Ouvrages immortels, malgré la censure de l'envie & des mauvais François, témoigneronnt à toute la postérité sa rare doctrine, sa merveilleuse sincérité & candeur, sa piété sans fard, son intégrité desintéressée, & sur tout son zèle équitable pour la grandeur de l'Estat, & pour le public.

## E X T R A I T

*De la Bibliothèque Française de M. Sorel, Paris 1667.  
in 12. pag. 337.*

**I**L faut placer en un honorable rang l'Histoire de M. le Président de Thou, qu'il a faite de ce qui s'est passé de son temps depuis l'an 1543. jusques à 1607..... Toutes les personnes illustres & fameuses de ce siècle là y ont leur Eloge, & l'Auteur n'y oublie aucun des accidens remarquables. Quelques Critiques se sont persuadés qu'il avoit mis trop de digres-



sions dans son Histoire ; mais ayant eu dessein de la faire de longue étendue, il y a pu mettre ce qu'il a voulu ; on ne doit point se fâcher qu'il nous ait appris quantité de belles choses ; car en ce qui est des Histoires particulières, les plus longues sont les meilleures. M. Scipion du Pleix, parlant de la mort de M. le Président de Thou dans son Histoire de France, a voulu faire l'Eloge de celui qui a fait l'Eloge de tant d'autres. Il dit, „ Que c'estoit un personnage illustre en extraction, alliance, dignité, „ intégrité & doctrine ; Qu'il a écrit l'Histoire en stile élégant & florissant, mais qu'ayant donné quelques atteintes au S. Siège & à quelques „ Ordres de Religieux, & ayant témoigné une horrible aversion contre „ tous les partisans de la Ligue, cela estoit cause que quelques gens de son „ temps avoient mauvaise opinion de sa croyance ; mais que la profession „ qu'il avoit faite toute sa vie de la Religion Catholique, Apostolique & „ Romaine, & la soigneuse institution de ses enfans à la dévotion, à la „ piété & à toute sorte de vertus, estoient de très-puissans arguments pour „ en faire un jugement contraire : „ Ce n'estoit pas assez dire pour M. du Pleix ; il ne s'est pas arrêté au fait. Il falloit soutenir que M. de Thou n'avoit parlé du Pape, des Moines, & de la Ligue, que comme devoit faire un bon serviteur de son Roy. On connoist que cet Historien veut le blâmer en l'excusant. Voilà un mauvais office qu'il luy rend, ce qui fait croire que l'envie le faisoit parler, voulant attaquer ceux qui se messoient d'écrire l'Histoire. Cela se connoist encore en ce qu'il allégué, qu'on a imputé au Président de Thou de n'avoir composé son Histoire que des Libelles de son temps : cela est de peu de considération. Il n'y a point de Libelle, ny de Mémoire, qu'il ne faille qu'un bon Historien prenne la peine de voir, cela n'empêche pas qu'avec cela il ne se serve de bons Mémoires particuliers. Au reste, de soutenir que l'illustre Historien dont nous parlons s'est servi des Mémoires des Huguenots, plutôt que de ceux des Catholiques, cela n'est pas d'une preuve facile ; & quand il l'auroit fait, il a sceu distinguer le bon d'avec le mauvais, & prendre les choses qui estoient les plus certaines. Enfin il n'y a point de malice si noire, ny si subtile, qu'elle puisse ôster à M. le Président de Thou l'honneur qu'il s'est acquis par ses beaux Ecrits & par ses vertus particulières. Nous avons encore à dire touchant son langage Latin, que véritablement chacun n'a pas trouvé bon qu'il ait déguisé des Noms propres des lieux ou des hommes, de telle sorte qu'ils font un peu malaisé à reconnoistre ; mais on doit considérer que les Noms François n'ont aucune grace dans les discours Latins, & que le Dictionnaire qu'on a fait de ceux que M. de Thou a inventez, suffit à ceux qui auront la curiosité de voir l'original de son Histoire.

## E X T R A I T

*Des Jugemens des Sçavans par Adrien Baillet, Paris 1722.  
in quarto. Tome II. pag. 159.*

LE caractère de la critique de Monsieur de Thou est cette liberté François qui regne par toute son Histoire, qui l'a fait si fort distinguer d'avec la plupart des Ecrivains de son siècle, qui lui a fait éviter avec tant de sagesse les deux extrémités où se sont jettes d'un côté quelques zélés Catholiques, & de l'autre la plupart des Protestans, & qui lui a donné en particulier l'avantage sur les trois célèbres Cardinaux [Baronius, Bellarmine, du Perron] dont nous venons de parler, en ce qu'étant tout-à-fait exempt des préjugés & des intérêts qui les occupoient, ni la crainte, ni l'esperance, ni aucune autre passion n'a été capable de corrompre sa plume & son esprit. On ne prétend pas néanmoins que tous les jugemens qu'il a rendus en faveur de tant d'Ecrivains médiocres, soient toujours fort justes & irrévocables. Ce sont des éloges que l'on trouve répandus dans son Histoire à la fin de chaque année. Ils sont une des plus curieuses parties de cette Histoire.

## E X T R A I T

*Du même Ouvrage, Tome I. pag. 179.*

CE ne sont pas les François seulement, mais les étrangers sur-tout qui ont donné à Monsieur le Président de Thou la préférence sur tous les Historiens de ces derniers tems, & qui l'ont égalé aux anciens, soit pour la grandeur du sujet, soit pour la disposition & la proportion des parties, soit enfin pour le choix d'un style convenable à la majesté de l'Histoire.



## E X T R A I T

*Des Mélanges d'Histoire & de Littérature, par M. de Vigneul-Marville, Paris 1725, in 12. Tome III. pag. 312.*

**L**A France ne peut-elle pas se vanter d'avoir son Tite-Live dans M. de Thou? Personne n'a possédé mieux que lui toutes les parties qui forment un parfait Historien, & personne ne les a employées plus heureusement. La pureté & l'éloquence de son stile peuvent le faire aller de pair avec les meilleurs Historiens de Rome. Il étoit à portée par les différens emplois qu'il a remplis, de se mettre bien au fait des affaires, de pénétrer les différens ressorts qui les faisoient entreprendre, échouer ou réussir. Les intrigues du Cabinet n'étoient pas un mystère pour lui: il connoissoit à fonds les intérêts des Princes de l'Europe, & le manège de leurs négociations; aussi le trouve-t-on par tout également exact & judicieux, & ce qui est encore plus nécessaire à un Historien, toujours dégagé des préjugés & des passions. Ne devoit-on pas, dans le temps où l'on a une si grande fureur de composer & de faire imprimer tant d'Ouvrages, ou pernicieux ou médiocres, donner une bonne édition de l'Histoire de ce sçavant homme, & ne mériteroit-il pas qu'on y joignit un bon Commentaire, où l'on feroit entrer tant de pièces & de mémoires qu'on a découverts depuis un siècle, & qui serviroient à éclaircir ou à confirmer les faits principaux de cette Histoire? Un des plus grands défauts qu'on ait reproché à M. de Thou, c'est d'avoir latinisé les noms propres d'une manière qui les rend quelquefois inintelligibles, & d'avoir nommé les villes dont il parle, par leurs anciens noms; il n'y auroit rien de plus aisé à un Commentateur, que de remédier à ces deux inconvéniens. On a le manuscrit original de ce grand homme; on en a un autre copié par M. Rigaud, & on trouve à la Bibliothèque du Roi un exemplaire de l'édition de Genève, chargée de notes de Messieurs Rigaud & Dupuy. Tout cela seroit d'un grand secours pour l'Edition & pour le Commentaire.

## E X T R A I T

*De l'Histoire de France par Louis le Gendre, Paris 1718.  
in fol. Tome I. pag. 56.*

**J**ACQUES-AUGUSTE DE THOU, Président à Mortier au Parlement de Paris, a fait en Latin une Histoire, qu'on n'estime guere moins que les

les Histoires Grecques ou Romaines, qui sont le plus en réputation. Il excelle à peindre les hommes & à décrire leurs actions, il aime à dire la vérité, & est d'autant mieux informé, qu'en ce qui regarde les choses de France, il a vu tout ce qu'il écrit, ou s'en est enquis avec soin, à gens qui étoient à la source. Son Latin est pur, son stile grave & net. On lui reproche les fréquentes & longues harangues, qu'il met souvent à la bouche de personnes peu propres à en faire. On lui reproche encore son peu de ménagement pour le Pape, pour le Clergé, pour les Princes de la maison de Guise, & un peu trop de disposition à adoucir les fautes, & à faire valoir le mérite des Huguenots. D'autres voudroient que son Histoire fût plus serrée, & que sans faire des courses jusqu'aux extrémités du monde, pour nous dire ce qui s'y est passé, il se fût renfermé davantage. A tout prendre il n'y a point d'Histoire qui fit plus de plaisir, si elle étoit moins longue.

## E X T R A I T

*D'une Lettre de M. Poquet de la Livoniere, Professeur du Droit en l'Université d'Angers, à M. Carte.*

**M**ONSIEUR de Thou dit au 37. livre que dans l'assemblée des Notables, tenue à Moulins en 1566, M. de Largebaston, premier Président au Parlement de Bourdeaux, siégea le troisième & avant M. Truchon, premier Président du Parlement de Grenoble: cette petite erreur est relevée par M. d'Expilly Président au Parlement de Grenoble, qui dans le chap. 16. de ses Arrêts, pag. 698. fait voir que le Parlement de Grenoble, comme plus ancien que celui de Bourdeaux, a toujours eu la préférence, sur tout en l'assemblée de 1566, en vertu d'un Arrêt du Conseil, prononcé par M. le Chancelier de l'Hôpital. A Angers le 28. Avril 1732.

Imprimé  
sur le Ma-  
nuscrit

*Médaille de Louis XII. expliquée par le P. Hardouin, Jésuite.*

*Extrait du Supplément du Journal des Sçavans du dernier  
Janvier 1707. Paris, in 4<sup>o</sup>. pag. 32.*

**L**A Médaille de Louis XII. dont parle Monsieur de Thou dans son Histoire, est assurément singulière; mais il l'explique mal. Elle est d'or au Cabinet du Roy. M. Petau Conseiller au Parlement l'a publiée,  
Tome X. Bbbb 8c

& après lui M. le Blanc dans ses Monnoyes de France. Elle a pour inscription du côté de la tête: LVDO. FRAN. REGNIQ. NEAP. R. avec la tête de Louis XII. couronnée. Au revers se voyent les armes de France, qui sont trois Fleurs de Lys: la Couronne est ouverte. La Dévise: ✕ PERDAM. BABYLONIS. NOMEN. Elle est prise du Chap. xiv. de la Prophétie d'Isaïe, vers. 22.



MONSIEUR de Thou s'est imaginé, que c'étoit une menace que faisoit le Roi Louis XII. de ruiner Rome, à l'occasion de ses brouilleries avec le Pape Jules II: Et que par un terme de mépris il a voulu dénoter Rome par le nom de Babylone. Les ennemis du Saint Siège adoptent volontiers cette explication, parce qu'ils y trouvent ce qui est de leur goût; sçavoir, Rome méprisée, même par un Roy Très-Chrétien: mais cette explication est très-fausse, & injurieuse à la mémoire & à la piété de Louis XII.

IL faut remarquer 1. Que cette Médaille a été frappée à Naples. Cela est visible par la légende: *Ludovicus Francorum Regniq. Neapolitani Rex.* 2. Que les Rois de Naples sont aussi Rois de Jerusalem depuis l'Empereur Frédéric II. 3. Que Louis XII. prit Naples en 1501. 4. Qu'il prit alors les titres de Roy de France, de Jerusalem, & de Naples, comme Guicciardin le rapporte dans son 5 livre: ou bien, comme il se lit dans l'Edit de Louis XII. pour la création du Parlement de Provence, l'an 1501. chez Monsieur Jolly au premier tome des Offices de France, pag. 472. *de France, de Naples, & de Jerusalem.* 5. Que cette année-là même que Louis XII. prit Naples, ou du moins l'année suivante, cette Médaille y fut frappée, neuf ans auparavant qu'il se fût brouillé avec le Pape Jules II. Car passé l'an 1503. il ne prit plus le titre de Roy de Naples. Ce n'est donc pas Rome que Louis XII. menace par ces mots-ci: *Perdam Babylonis nomen.*

MAIS étant devenu Roy de Jerusalem par la conquête de Naples, il promet par cette légende, d'aller dans la Terre-Sainte, recouvrer son Royaume, & ensuite ruiner l'Egypte jusqu'au Grand Caire, qui étoit la capitale du Sultan d'Egypte: parce que ce Sultan étoit en même temps le Maître de Jerusalem & de la Terre-Sainte. Le Grand Caire alors s'appelloit dans notre Occident, Babylone, par une erreur populaire, qui avoit commencé, à ce que croyent plusieurs Sçavans, du temps des Croisades.

sades. Car pour ce qui est de l'Epigramme de Martial, au livre 14. Epigr. 150.

*Hæc tibi Memphitis tellus dat munera: victa est,  
Pectine Niliaco jam Babylonis acus.*

où Ferrarius dans sa Géographie a cru voir la Babylone d'Egypte, le Poëte n'a voulu parler que de la Babylone qui étoit sur l'Euphrate. Il n'a fait que mettre en vers cette pensée de Pline, au livre 8. pag. 231. comme le P. H. l'a remarqué là-même : *Acu facere id Phryges invenerunt --- colores diversos picturæ intexere Babylon maxime celebravit, & nomen imposuit. Plurimis vero liciis texere, quæ polymita appellant, Alexandria instituit.*

LES Sultans d'Egypte faisoient donc leur séjour à Babylone, comme les Occidentaux l'entendoient, c'est-à-dire, au Grand Caire : & ils furent les maîtres de la Terre-Sainte jusqu'à l'an 1516, que Selim I. Empereur des Turcs s'en empara, aussi-bien que de l'Egypte l'année suivante. Ce fut lui qui exécuta en effet ce que Louis XII. projettoit de faire, ou ce que ses sujets du Royaume de Naples souhaitoient qu'il fit, en lui faisant dire sur cette Médaille : PERDAM BABYLONIS NOMEN.

### *Réfutation du système du Pere Hardouin, sur la Médaille de Louis XII. Roi de France.*

Nous publions cette réfutation, traduite en François sur le Manuscrit Latin, envoyé par un Gentilhomme étranger, & insérée dans l'édition Latine de l'Histoire de M. de Thou, faite à Londres. Elle paroît pour la première fois. Nous ne doutons pas que la lecture de cet écrit ne découvre aux plus habiles dans la littérature tout le mérite de l'Auteur, son érudition, & l'excellence de son jugement.

JEAN Hardouin de la Société de Jesus, qui n'est pas moins connu dans la littérature par la bizarrerie & la nouveauté de ses systèmes absurdes, que par la subtilité & la hardiesse de ses interprétations, qui sont à la vérité quelquefois assez heureuses, s'est imaginé avoir trouvé la véritable explication de cette Médaille. Ce qu'il y avoit de plus flatteur pour un homme tel que lui, c'est que son opinion étoit diamétralement opposée à celles des autres écrivains François. Charmé de sa découverte, il se pressa de la publier à la première occasion ; & plein d'impatience, il la fit insérer en extrait dans le Journal des Sçavans de Paris, au Supplément du mois de Janvier 1707. Il ne se contenta pas de l'avoir donnée en François, il la fit encore imprimer en Latin, augmentée & corrigée dans le Recueil de ses œuvres choisies (1), imprimées à Amsterdam en 1719.

Jaques Auguste de Thou, au sentiment du Pere Hardouin, est le premier

(1) *Harduini Opera Selecta.*

mier qui a expliqué la légende de cette Médaille, dans le sens qu'il lui donne au premier livre de l'Histoire de son tems ; sçavoir , que Louïs XII. par les paroles de la légende, tirées du 14. chapitre d'Isaïe v. 22. menace la ville de Rome, qu'il appelle *Babylone*, avec les anciens écrivains, & avec ceux de ce tems, à cause de l'horrible dépravation des mœurs de cette Cour. Cet historien fait sentir que les différends, qui s'élevèrent entre le Roi de France & Jules II. & dont l'aigreur s'augmenta sur la fin du Pontificat de ce Pape, furent l'occasion des menaces exprimées dans cette Médaille. Le P. Hardouin reproche à M. de Thou d'en avoir donné une interprétation fautive, & aussi injurieuse à la mémoire d'un Prince religieux, qu'à l'honneur du saint Siège, & il la rejette pour y substituer une autre explication nouvelle & sophistique, qu'il établit sur le titre de Roi de Naples que Louïs XII. prend dans cette Médaille: *Francorum Regnique Neapolitani Rex*. Il en conclut que Louïs, comme Roi de Naples, l'étoit aussi de Jérusalem, & qu'il n'avoit eu intention de faire entendre par cette légende: *Perdam Babylonis nomen*, autre chose, sinon qu'il vouloit non-seulement retirer Jérusalem, & la Terre-sainte des mains du Roi d'Egypte, qu'on appelle vulgairement le Soudan, mais encore le chasser de la capitale de ses Etats, en renversant cette Babylone; de manière que tout, jusqu'au nom même de cette ville, fût détruit. On sçait, ajoute-t-il, que le Soudan faisoit sa résidence au grand Caire, ville que les écrivains occidentaux avoient coutume d'appeller *Babylone*, depuis le tems des Croisades.

Ensuite le Pere Hardouin fixe le tems, où il prétend que cette Médaille a été frappée, à l'année 1501. ou à l'année suivante. Il met pour la base de son système, que Louïs XII. a cessé de porter le titre de Roi de Naples depuis l'an 1503. d'où il infere qu'il n'a pu désigner Rome par le nom de *Babylone*. Je conviens que si ces faits étoient constants, le système du Jésuite ne seroit pas mal imaginé, du moins pour faire tomber l'explication du Président de Thou ; car il n'y avoit alors en effet aucun démêlé entre Louïs XII. & le Pape : au contraire, il est certain par l'histoire que le Pape Alexandre VI. avoit alors d'étroites liaisons avec ce Prince : ainsi Louïs XII. étoit bien éloigné dans ce tems-là de menacer de détruire la ville de Rome, sous le nom de Babylone. Quel triomphe pour le Pere Hardouin, s'il avoit sçu que dans les premières éditions de l'histoire du Président de Thou, faites à Paris en 1604. & 1609. & dans celles qui se firent en Allemagne en 1614. & 1617. l'historien rapporte en termes exprès que cette Médaille fut frappée à Naples: *Cujus etiam Neapoli aureo nummo* ? Quelles conclusions favorables à son système, ce Jésuite n'en auroit-il pas tirées ? Car si le Roi fit frapper cette Médaille à Naples, il est certain que ce ne put être qu'en 1501. 1502. ou dans les premiers mois de 1503. & qu'il ne put le faire après ce tems-là, parce que tous les historiens disent que Gonçalve de Cordoue, Général des Espagnols, l'obligea de sortir de Naples, & de cette partie du Royaume qui étoit échue à ce Prince dans le partage qui s'étoit fait entre lui & le Roi Ferdinand ; que  
cette

cette retraite du Roi de France se fit le 14. de Mai 1503. jour , auquel Averse & Capoue se rendirent aussi aux Espagnols ; & qu'enfin les François ayant rendu la ville & le château de Gaette le premier jour de l'an 1504. & toutes les autres places qu'ils tenoient dans le Royaume de Naples, ils en sortirent alors , comme on peut le voir dans Guichardin , & dans tous les historiens François & Italiens.

Un système établi sur des fondemens ruineux n'est pas difficile à détruire. Tel est celui du Pere Hardouin. D'abord il met en fait que le Président de Thou est le premier qui a cru que Rome étoit désignée sous le nom de Babylone : il dit ensuite que Louis XII. a cessé de porter le titre de Roi de Naples depuis l'an 1503. d'où il infere que la Médaille dont il s'agit, a été frappée dans ces premières années , & non après. Un autre principe de son système est que Jerusalem & la Terre-sainte étoient soumises au Soudan d'Egypte.

Le système du Pere Hardouin tombe de lui-même , si on fait voir la fausseté de ses principes , & s'il est prouvé que cette Médaille n'a pas été frappée à Naples ; qu'elle a pu l'être en France depuis l'an 1503. qu'elle a du rapport aux injures que la France avoit reçues du Pape Jule ; & qu'enfin Louis XII. a porté toute sa vie le titre de Roi de Naples.

D'abord , il est faux que le Président de Thou soit le premier qui ait expliqué cette Médaille dans le sens qu'il lui donne ; car les historiens François , qui approchent le plus des tems de la guerre sanglante qui s'alluma entre Louis XII. & le Pape Jule , conviennent tous , quoiqu'ils nous donnent différentes descriptions de cette Médaille , parce qu'ils ne l'avoient pas vue , qu'elle fut frappée en France par les ordres du Roi , après que Jule , pour lui marquer toute sa haine , eut jetté l'interdit sur ses Etats , & qu'ayant pris l'épée , & endossé la cuirasse , il se fut mis à la tête d'une armée pour marcher contre les François. Les plus célèbres écrivains Italiens & François , & entre autres Arnaud du Ferron dans la vie de Louis XII. rapportent que le Pape Jule , armé comme nous venons de le marquer , dit assez haut pour être entendu de tout le monde , en passant sur le pont du Tibre : *Puisque les clefs de Pierre ne me sont d'aucun secours , je me servirai de l'épée de Paul* , & qu'en disant cela , il jetta les clefs dans le Tibre , & tira son épée ; action qui a fourni une ample matière d'épigrammes aux Poëtes de ce tems-là , telle est celle-ci qui eut un si grand cours en France , & qui a été rapportée par du Ferron.

*Iq Gallum , ut fama est , bellum gesturus acerbum ,*

*Armatus educit Julius urbe manum.*

*Accinctus gladio , claves in Tiberidis amnem*

*Projicit , & secus talia verba facit :*

*Cum Petri nihil efficiant ad prælia claves ,*

*Auxilio Pauli forsitan ensis erit.*

Cette conduite du Pape Jule a fait dire à Budée , écrivain de ce tems-

Bbbb 3 là,



là, dans son cinquième livre *de Affe*, en parlant des attentats & des entreprifes violentes de ce Pape, que c'étoit un furieux, un sacrilège, & un homme de sang, qui (ce sont les paroles de Budée) *plus cruel que les Gladiateurs, les plus avides de sang, faisoit tous ses efforts, au grand étonnement de l'univers, pour détruire un Prince Chrétien dans la personne du Roi de France.* Il ajoute: *Le chef sanguinaire du Clergé, foulant aux pieds la crainte de Dieu, envoyoit des barbares contre le peuple du Seigneur, & excommuniant les François & leurs alliez, soulevoit contre des Chrétiens tout l'univers, qui oublioit sa Religion.* En effet, le Pape Jule, dans les accès bouillans de sa haine & de sa fureur, menaçoit le Roi, & remuoit le ciel & la terre pour l'enfêvelir, s'il étoit possible, sous les ruines de son trône. Ce fut dans ces tems-là que Louis XII. fit frapper cette Médaille par représailles contre ce Pape; ainsi le Président de Thou dit avec raison à ce sujet que ce Roi *opposa courageusement aux vains soudres d'un vieillard décrepit & mourant, une dénonciation & un appel au futur Concile, & fit en même tems battre une monnoye d'or, &c.* Cet historien n'est pas le seul qui rapporte ce fait. Avant lui François Hotman Jurisconsulte, aussi célèbre en France que Budée, & qui a écrit contre les attentats de Sixte V. sur la France, comme Budée a écrit contre Jule II. a fait un livre intitulé, *Sixti P. Fumens brutum.* Ce livre, comme le rapporte Placcius dans son *Ouvrage de Script. anonym. n. 651. p. 84.* parut en 1585. environ vingt ans avant l'histoire du Président de Thou: Hotman y dit à la page 177. que Louis XII. après l'excommunication lancée sur lui par Jule II. avoit fait frapper des Médailles d'or en France, avec cette légende, *Perdam &c. Louis XII.* dit-il, *notre Roi, appelé le Pere du Peuple, lassé de cette servitude, donna enfin cette preuve de sa fermeté, lorsqu'après cette excommunication furieuse du Pape Jules il fit frapper en France des Médailles d'or avec cette inscription: LUDOVICUS XII. D. G. FRANC. REX. DUX. MEDIOLANI.* On voyoit de l'autre côté des Armes de France & de Milan, avec ces paroles: *PERDAM BABYLONEM.*

Quoique cette Médaille, telle qu'elle est décrite par Hotman, ne se trouve, ni dans le cabinet du Roi, ni dans d'autres cabinets, du moins que je sçache, & que Petau & le Blanc ne parlent que d'une Médaille d'or, telle qu'elle est décrite dans les éditions de l'histoire du Président de Thou les plus correctes; cela n'affoiblit en aucune manière l'autorité de ce grave Jurisconsulte, parce qu'on pouvoit avoir encore de son tems ces deux Médailles d'or, dont l'une qu'il avoit vûe portoit ces titres, *France. Rex Dux Mediolani*, avec les armes de France & de Milan, & avec cette légende *Perdam Babylonem*, & dont l'autre, qu'il n'avoit pas vûe, portoit ces titres, *Francorum Regni que Neapolitani Rex*, avec les armes de France & cette légende, *Perdam Babylonis nomen.*

Si le tems ne nous eut pas fait perdre la Médaille, qui est décrite par Hotman, elle seroit tomber le système du P. Hardouin; car comme il n'y a que le titre de *Roi de Naples* qui lui serve de fondement, & que ce titre ne se trouve point dans la Médaille de Hotman, où l'on en voit un autre, qui est celui de *Duc de Milan*, titre qui ne donnoit aucun droit à Louis XII.

sur

tur Jerusalem; il est évident que tout ce que ce Jésuite a imaginé du grand Caire & de l'Egypte, n'auroit pas beaucoup étayé son système. Mais je veux pour un moment que la Médaille de Hotman n'ait jamais existé, & que la véritable lui ait été inconnue; cette supposition ne porte néanmoins aucune atteinte au sentiment des écrivains François, qui sont les plus voisins du Pontificat de Jule II. Ils pouvoient se souvenir eux-mêmes, ou du moins leurs Peres, que Louis XII. avoit fait frapper une Médaille d'or en France, pour réprimer la fureur & l'audace de Jule, avec cette légende, *Perdam Babylonem*, ou *Babylonis nomen*; ce qui, comme nous allons le démontrer, ne peut s'entendre que de Rome, moyen plus efficace pour réprimer la rage de Jule II. qui mettoit tout en œuvre, comme le dit Budée, pour détruire le Roi Très-Chrétien.

Hotman n'est pas le seul qui rapporte que le Roi fit frapper cette Médaille en France. François Pithou, dans son livre de *la Grandeur, Droits, &c. des Rois & du Royaume de France*, dit que cette Médaille avoit été frappée pour réprimer l'audace de Jule: il en fait la description de la même manière que Hotman, avec le titre *Dux Mediolani*, & la légende *Perdam Babylonem*; ce qui prouve qu'il n'avoit pas vu la Médaille dont il est parlé dans Petau, le Blanc, & autres. Il est si certain, que tous les écrivains François assurent de concert, que ces Médailles furent frappées en France dans ces tems & à cette occasion, que Paul Petau, Conseiller au Parlement de Paris, est le premier, comme le Pere Hardouin nous l'apprend lui-même, qui ait écrit au sujet de la Médaille, qui a pour légende *Perdam Babylonis nomen*, avec le titre de Roi de Naples, & qui l'a fait graver avec celle que le Pape Jule avoit fait frapper, après avoir chassé Bentivoglio de Boulogne; Médaille, où le Pontife fit mettre cette insolente & superbe légende: *Bononia per Julium à Tyranno liberata*. Par ces paroles il accusoit ce Seigneur d'avoir été un tyran, & ce reproche retomboit indirectement sur Louis XII. qui étoit l'appui de Bentivoglio. Petau croit que cette offense fut causée, outre les motifs dont nous avons parlé, que Louis XII. fit frapper une Médaille par représailles, avec ces paroles *Perdam Babylonis nomen*.

Quoiqu'il en soit, il est certain que tous les écrivains François, ou contemporains du Président de Thou, ou ceux qui ont écrit avant lui, ont regardé comme une chose certaine, que c'étoit dans les dernières années de la vie du Pape Jule que le Roi Louis fit frapper cette Médaille, à l'occasion des différends qu'il avoit avec ce Pontife. Cela ne feroit pas la moindre difficulté si l'on trouvoit dans quelque cabinet la Médaille, telle que l'a décrite Luckius pag. 23. de son livre imprimé à Strasbourg 1620. in fol. Elle est semblable à celle que Petau, le Blanc & d'autres décrivent, avec cette différence que dans celle de Luckius, l'année où elle a été frappée, est marquée du côté des armes de France; sçavoir, 1512. tems où la guerre étoit plus fortement allumée entre le Pape & le Roi.



On ne peut pas douter que cette Médaille ne soit telle qu'elle est décrite; car Luckius la fit graver en 1620. lorsque personne n'avoit encore pensé à dire que le Roi Louis XII. ne l'avoit pas fait frapper dans le tems & à l'occasion que nous avons dit, mais vers l'année 1501. ou dans les deux suivantes, parce qu'il avoit formé le projet de retirer le Royaume de Jerusalem des mains du Soudan, & de détruire la *Babylone*, où il faisoit sa résidence. Le Pere Hardouin a enfin fabriqué ce système singulier & sophistique, & s'est fait gloire de le publier hardiment, selon sa coutume. Ainsi on ne peut soupçonner en aucune manière Luckius d'avoir ajouté de son chef la datte de l'année, pour détruire l'interprétation de ce Jésuite.

Nous ne sommes pas beaucoup embarrassés de ce que dit le Blanc dans son livre des *Monnoyes de France* pag. 258. sçavoir, que ce fut Henri II. qui établit l'usage de mettre la datte de l'année sur les Monnoyes. Cela doit s'entendre d'un usage constant, parce que nous voyons des Médailles fabriquées avant Henri II. où la datte de l'année se trouve. Le Blanc lui-même parle d'une Médaille de la Reine Anne, qui porte la datte de l'année 1494. Luckius fait mention dans l'endroit cité ci-devant, d'une Médaille de Louis XII. frappée à Milan en 1512. & Mezerai dans l'histoire de ce Roi, rapporte plusieurs Médailles frappées sous son regne, où l'on voit les dattes des années 1507. & 1509. Il est donc évident que tous les écrivains François, ou contemporains du Président de Thou, ou qui ont écrit avant lui, n'ont point donné d'autre explication à cette Médaille, & qu'ils ont tous cru qu'elle avoit été frappée dans ce tems & à cette occasion.

De Thou étoit certain de la vérité de la chose en écrivant son histoire: mais n'ayant vu cette Médaille, ni dans les cabinets, ni dans aucun livre, puisque c'est Petau qui l'a fait graver le premier, & que Luckius ne publia son livre qu'en 1620. à Strasbourg, il s'en rapporta au témoignage de gens qui n'avoient pas vu cette Médaille, & qui n'en avoient pas une connoissance certaine; ce qui est cause qu'il s'est trompé, & qu'il a faussement écrit qu'elle avoit été frappée à Naples, & qu'on y voyoit les armes de Naples & de Sicile. C'est pourquoi on lit dans les éditions de Paris de l'année 1604. 1606. & 1609. & dans celle d'Allemagne, faite du vivant de l'auteur en 1614. & 1611. ces paroles. *Il fit plus, sans avoir égard aux*

remontrances réitérées de plusieurs personnes, auxquelles il avoit coutume de déférer, il opposa couragement aux vains foudres d'un vieillard décrepit & mourant une dénonciation & un appel au futur Concile, & il fit en même tems battre à Naples une monnoye d'or, où d'un côté étoit son effigie, & de l'autre les armes de Naples & de Sicile avec ces mots: *Perdam Babylonis nomen.* On voit encore aujourd'hui plusieurs de ces Médailles.

Si les écrivains, qui publient leurs Ouvrages de leur vivant, essuyent la mauvaise humeur des critiques, aussi ont-ils l'avantage, sur-tout dans les Ouvrages de longue haleine, où il est impossible qu'il ne se glisse quelques fautes, de pouvoir, lorsqu'ils sont exposés aux yeux du public, être avertis par leurs amis, & corriger facilement ces fautes. C'est de cette manière que de Thou, averti que cette Médaille n'avoit pas été frappée à Naples, & qu'elle ne portoit pas les armes de Naples & de Sicile, mais celles de France, corrigea cet endroit de son histoire dans l'édition qu'il fit faire chez Robert Etienne. Quoique cet Imprimeur ne l'ait publiée qu'en 1618. un an après la mort de l'historien, il est néanmoins certain que les premiers livres avoient été imprimés du vivant de l'auteur, & que par cette raison il avoit corrigé lui-même cet endroit. Enfin sentant que sa mort approchoit, il chargea Dupuy & Rigault ses meilleurs amis, de faire imprimer le reste de son Ouvrage, & d'en publier une édition plus ample & plus parfaite, en ajoutant aux livres qui avoient déjà paru corrigés par l'auteur, ceux que le public n'avoit point encore vus. Dupuy & Rigault n'ayant pu exécuter la volonté de leur ami, Lingelsheim, à qui il avoit envoyé avant sa mort une copie corrigée & complète de son histoire, la fit imprimer. Satisfaisant ainsi aux devoirs de l'amitié, il donna au public en 1620. cette belle & fameuse édition de Geneve, qui a été regardée par tout le monde, & même par le Pere Hardouin, comme la plus parfaite. Ce fut d'après cette édition qu'on imprima celle qui parut à Francfort cinq ans après. Dans ces deux éditions on a ôté le mot *Neapolit*; on a ajouté le titre *Franc. Regnique Neap. Rex.* Et aux armes de Naples & de Sicile on a substitué les armes de France, comme elles sont sur plusieurs Médailles d'or, qu'on peut voir aujourd'hui en différens cabinets, & dans les Ouvrages de Petau, de Luckius, de le Blanc, du Pere Hardouin, de Deylinge & autres. Car on lit ainsi dans ces éditions. *Il fit en même tems battre une monnoye d'or, où d'un côté étoit son effigie avec les titres de Roi de France & de Naples, & au revers les armes de France avec ces mots: Perdam Babylonis nomen.*

Depuis ce tems-là tous les écrivains ont abandonné les anciennes éditions pour suivre celle de Geneve, non-seulement en ce point, mais encore dans tout le reste. Enfin tous les auteurs, tant François qu'étrangers, qui ont écrit après le Président de Thou, n'ont point fixé l'époque de cette Médaille à d'autre tems, & ne se sont point écartés du sentiment de ceux qui l'ont expliquée les premiers. Elle est ainsi expliquée par Luckius dans l'endroit cité par le Blanc, p. 263. par Struvius dans sa Dissertation Latine de nummo *PERDAM BABYLON.* insérée dans la Bibl. ancienne au mois de

Février 1706. p. 73. Tous les autres écrivains Allemans , tels que Corneille Thierry Koch (1), Deylinge (2), Sigismond Liebe & plusieurs autres ont rejeté cette opinion du Pere Hardouin.

Une autre hypothèse fautive de ce Jésuite, par laquelle il prétend prouver que Louis XII. n'a pu faire frapper cette Médaille, au plus tard qu'en 1503. & qu'ainsi elle ne peut avoir aucun rapport avec les démêlés de ce Prince avec Jules II. est de dire que Louis XII. ne porta plus le titre de Roi de Naples depuis l'an 1503. Ainsi dès qu'on aura fait voir clairement que ce Prince, après que les François eurent abandonné le Royaume de Naples, ce qui arriva dans cette année, conserva toute sa vie le titre de Roi de Naples, un système, aussi ruineux d'ailleurs que celui du Pere Hardouin, doit tomber entièrement.

On voit par les traités publics de paix, qui se firent l'année suivante entre Louis XII. & Ferdinand le Catholique, que le Roi de France, quoique dépouillé de cette partie du Royaume de Naples qui lui étoit échue en partage, en retint toujours le titre de Roi. Il est certain qu'il l'a porté jusqu'à la paix de Blois, qui se fit le 4. d'Octobre 1505. Les deux Rois convinrent alors que Ferdinand épouserait Germaine de Foix, nièce du Roi de France, & que son oncle lui céderait pour sa dot le droit qu'il avoit à cette partie du Royaume de Naples qui lui étoit échue. On mit au nombre des articles la condition expresse, qu'après l'accomplissement du mariage, le Roi de France quitterait le titre de Roi de Jérusalem & de Naples; & on arrêta par un autre article, que si Germaine mourait avant Ferdinand, ce Prince hériterait de sa dot, & qu'au contraire s'il venait à mourir avant elle sans enfans, cette partie du Royaume de Naples retournerait au Roi Louis. Guichardin liv. 6. Paul Jove liv. 3. de la vie de Gonsalve, & de Thou liv. 1. rapportent ainsi ces conditions, qu'on peut voir encore dans le traité de cette alliance inséré dans le *Recueil des traités de paix* de Frédéric Léonard tom. 2. folio 35. d'où il est évident que Louis XII. a toujours regardé cette partie du Royaume comme lui appartenant, quoiqu'il n'en fût pas en possession; & qu'ainsi il avoit pu en constituer une dot, & le céder à sa nièce & à Ferdinand. Il s'ensuit aussi qu'il dut cesser alors de porter le titre de Roi de Jérusalem & de Naples. S'il a dû quitter alors ce titre, il est certain qu'il n'avoit cessé de le porter jusqu'à ce tems-là, & qu'il l'avoit pris, tant dans les actes publics que dans les monnoyes.

Il est vrai qu'on pourroit nous objecter que le Roi ne le porta plus après ce mariage, & qu'ainsi la Médaille dont il s'agit, n'a pu être frappée du tems des différends du Roi avec Jules II. qui, suivant tous les écrivains, & sur-tout suivant Blaise Bonacursi historien contemporain, à l'année 1509. de son Journal, Guichardin & Paul Jove, ne commencèrent qu'en 1510. Rien ne seroit plus solide que cette objection, si Ferdinand n'avoit violé le premier les conditions du traité. En effet, aussi-tôt après son mariage  
avec

(1) Corn. Diſſer. Ko'h. *Strictura Theol.* in 7. *Harduini Oper. Select.* p. 26.

(2) *Cœſtrv. ſacr. part.* 3. *obſ.* 5. §. 10.

avec Germaine de Foix, de peur que s'il venoit à mourir avant elle sans enfans, la dot de cette Princesse ne retourât au Roi de France son oncle, il déclara hautement qu'il tenoit tout le Royaume de Naples de la succession d'Alphonse I. & par droit héréditaire, sans avoir besoin d'aucuns droits dotaux, droits qu'il étendoit sur Naples, sur la terre de Labour, & sur une partie de l'Abruzze. Il poussa même les choses jusqu'à ne pas permettre que le nom de la Reine fût mis dans les actes publics, & il exigea en son propre nom à Naples le serment de fidélité des Barons & des villes, ainsi que le rapportent les historiens & de Thou lui-même liv. 1. en ces termes. *Ferdinand ne fut pas plus fidèle à ce traité qu'aux autres; car sans avoir égard aux articles du contrat, il déclara dès qu'il fut marié, que le Royaume de Naples lui appartenoit tout entier du chef d'Alphonse, pere de Ferdinand le Bâtard, & que sa femme n'y avoit aucun droit.*

Louis XII. justement irrité de la conduite de Ferdinand, voyant que ce Prince violoit les conditions du traité, reprit le titre de Roi de Naples pour conserver ses droits. Il affecta même davantage de le porter, après avoir découvert la haine du Pape Jule, qui faisoit tous ses efforts pour engager les Princes de l'Europe à se liguier contre lui; ce qu'ils refusèrent tous de faire, à l'exception de Ferdinand, qui résolut de profiter adroitement des démêlés de Jule avec la France.

Dans ces dispositions, Ferdinand, comme Bonacursi, historien contemporain, le rapporte dans son Journal à l'année 1510. fit une ligue défensive avec le Pape, à condition de fournir tous les ans à sa Sainteté pour quelque entreprise que ce pût être, trois cens Gendarmes entretenus à ses propres dépens; outre cela il y eut encore un traité secret. Le Pape de son côté s'engagea à donner l'investiture du Royaume de Naples à Ferdinand, qui la souhaitoit avec ardeur. Il n'avoit pu jusqu'alors amener le Pape à son but; mais ayant pris, pour demander cette investiture qui lui avoit toujours été refusée comme contraire au traité de Blois, un tems (c'étoit en 1510.) où le Pape & le Roi de France étoient déjà aigris l'un contre l'autre, il obtint sans peine l'investiture en général de tout le Royaume en son nom, comme héritier d'Alphonse, & non pas seulement de la partie qui avoit été donnée en dot à la Reine son épouse, sçavoir Naples, la terre de Labour, & une partie de l'Abruzze. Il est aisé de comprendre quelle fut alors l'indignation de Louis XII. Cette conduite de Ferdinand lui donna plus de droit qu'auparavant de porter le titre de Roi de Naples, afin de maintenir ses droits sur ce Royaume contre les artifices du Roi d'Aragon, qui vouloit les détruire. L'infraction du traité de Blois l'autorisoit à conserver ses droits, & à ne pas souffrir qu'on y donnât atteinte.

Ce fait est encore plus évidemment prouvé par un autre traité, conclu à Blois le premier Décembre 1513. entre Louis & Ferdinand. Le tems ayant fait naître d'autres circonstances, ces deux Monarques commencèrent à craindre que leurs différends ne fussent préjudiciables à leurs Etats. La puissance de la maison d'Autriche leur donna de l'inquiétude; c'est

pourquoi, entre autres conditions, Louïs par ce traité céda une seconde fois les prétentions sur le Royaume de Naples, & en quitta le titre de Roi, comme on le voit dans le 2. tome du *Recueil des traités de paix*, p. 35. imprimé à Amsterdam. Ainsi il paroît que Ferdinand ne stipula que Louïs céderoit encore les droits sur ce Royaume, & qu'il n'en prendroit plus le titre de Roi, que parce qu'ayant enfreint lui-même le premier traité de Blois, le Roi de France avoit retenu ses droits, & son titre de Roi de Naples avec justice, pour éviter le préjudice qu'il auroit souffert de sa négligence en cette occasion; de sorte qu'en mettant l'époque de la fabrique de cette Médaille à l'année 1512. il ne doit pas paroître surprenant que Louïs XII. joignit au titre de Roi de France, le titre de Roi de Naples, quoiqu'il eût été dépouillé de ce Royaume.

On voit bien que le P. Hardouin ne sçait pas l'histoire, & qu'il ignore la coutume des Princes, qui prennent sur les Médailles & dans les actes, les titres des Etats qu'ils ne possèdent point, & cela pour conserver leurs actions & leurs droits, afin de les exercer & de les confirmer dans l'occasion. Sans aller chercher de ces sortes d'exemples chez les étrangers, où il y en a une infinité, nous en avons un dans le Royaume de Naples, & dans la conduite des Rois de France au sujet de cet Etat.

Avant que Louïs XII. possédât la partie de ce Royaume qui lui échut dans le partage qu'il en fit avec Ferdinand, les Rois de France portèrent les titres de Rois de Naples & de Jerusalem, pour s'assurer les droits de René d'Anjou, dernier Roi de Naples de la maison d'Anjou. C'est de ce Prince que les droits des Rois de France sur ce Royaume ont pris leur origine. Ce dernier fait découvre une autre ignorance du Pere Hardouin dans l'histoire: il fait dériver de l'Empereur Frédéric II. le droit des Rois de France au Royaume de Jerusalem; tandis que la maison d'Arragon & la maison d'Autriche peuvent aussi les prétendre du chef d'Iolande, qui fut recherchée par Frédéric à cause de sa dot. La maison d'Anjou tire ses droits de Charles d'Anjou premier du nom, à qui Marie fille du Prince d'Antioche les avoit cédés; comme cela est démontré à n'en pouvoir douter, dans l'*Histoire civile du Royaume de Naples*, liv. 20. chap. 2. n. 1.

René d'Anjou ayant été chassé & dépouillé de son Royaume, & Jean son fils étant mort, il institua pour son héritier Charles d'Anjou, fils du Comte du Maine son frere. Ce Prince étant mort sans enfans peu de tems après, il laissa ses droits par son testament à Louïs XI. Roi de France, fils de la sœur de René d'Anjou. Charles fit ce testament à Marseille le 8. de Décembre 1481. comme le rapporte Frédéric Leonard dans son *Recueil des traités de paix*, imprimés à Paris en 1697. Il institua par cet acte Louïs XI. pour son héritier universel, & lui substitua Charles Dauphin de France son fils. Ce jeune Prince, après la mort de son pere, brûlant d'acquiescer de la gloire, & se fondant sur ces droits, entreprit la conquête du Royaume de Naples, s'en empara & ne le garda que six mois. Charles VIII. étant malheureusement mort à Amboise dans la fleur de son âge, le Duc d'Orléans son plus proche parent lui succéda à la Couronne de France,

ce, & fut appelé Louïs XII. Son premier soin fut de recouvrer le Royaume de Naples, comme un bien héréditaire ; c'est pourquoi peu de jours après la mort du Roi Charles, il prit non-seulement le titre de Roi de France, mais encore par l'avis de son Conseil, celui de Roi de Jerusalem & des deux Siciles, à cause du Royaume de Naples.

Non-seulement tous les écrivains que nous avons cités sont d'accord en ce point ; mais le fait est encore attesté par les Médailles, qui furent frappées alors par ordre de Louïs XII. On voit sur quelques-unes, dont le Blanc parle dans son Ouvrage, les titres de Roi de Jerusalem & de Sicile, outre le titre de Roi de France: REX FRANC. SICIL. HIL. C'est ce qui fut cause que dans le traité de partage que Louïs fit avec Ferdinand, on convint que le premier quitteroit le titre de Roi de Sicile, & qu'il ne conserveroit que celui de Roi de Naples & de Jerusalem ; & que Ferdinand de son côté, dans le partage duquel la Pouille & la Calabre étoient tombées, seroit appelé Duc de Calabre & de la Pouille. Il est donc certain par-là que Louïs XII. avoit pris le nom de Roi des deux Siciles & de Jerusalem avant l'année 1501. en conséquence seulement des anciens droits des Rois de France sur le Royaume de Naples. Quelle raison auroit donc pu empêcher ce Prince de prendre ce titre les années suivantes, surtout après que Ferdinand, ayant violé le traité de Blois, se fut ligué avec Jules II. ennemi mortel de Louïs ?

Les Ducs de Lorraine avoient costume, comme ont fait les Rois de France, de prendre le titre de Rois de Naples & de Jerusalem, & de Ducs de Calabre, tant dans les actes publics que sur leur monnoye, & de joindre à leurs armes celles de Naples & de Jerusalem, en vertu des mêmes droits qu'ils prétendent leur avoir été transmis par René d'Anjou, le dernier de cette maison qui a possédé le Royaume de Naples.

L'histoire nous apprend que René d'Anjou, mort sans enfans mâles, ne laissa qu'une fille nommée Violente, qui épousa Frédéric II. Comte de Vaudemont, & que René II. Duc de Lorraine est sorti de ce mariage. Ce René prétendit contre Charles VIII. que le Royaume de Naples n'avoit pu être laissé au Comte du Maine par René d'Anjou, mais qu'il auroit dû en qualité de fils de Violente sa fille, être préféré à ce Comte, qui n'étoit que neveu de ce même René. Fondé sur ces prétendus droits, il révendiquoit non-seulement le duché d'Anjou & le comté de Provence ; mais à plus forte raison le Royaume de Naples qui tombe en quenouille, (de sorte que les femmes y succèdent dans la ligne directe à l'exclusion des mâles collatéraux,) étant sur-tout mâle lui-même, quoique né d'une femme.

Si le Duc de Lorraine avoit eu assez de forces pour soutenir ses droits, pour seconder les vœux du Pape qui l'invitoit à cette expédition, & ceux des Napolitains qui n'obéissoient qu'à regret aux Arragonois, il est certain que les desseins qu'avoit ce Pontife, de même que les Barons du Royaume, de reconnoître ce Prince pour Roi, eussent eu un heureux succès, mais quoique tous ses efforts aient été inutiles, & qu'il n'eût aucune espé-



rance de faire cette conquête, cela n'a pas depuis empêché les Ducs de Lorraine de prendre le titre de Rois de Naples & de Jérusalem, afin de conserver leurs droits, qu'ils fondent sur le mariage de Violente avec Frédéric de Vaudemont. Ce n'est que depuis cette alliance qu'ils ont écartelé de Naples & de Jérusalem, comme Balicourt l'a fort bien remarqué dans le catalogue des Médailles de Lorraine qu'il a inséré dans son *Traité historique & critique sur l'Origine & Généalogie de la maison de Lorraine*. On voit dans cet Ouvrage plusieurs Médailles des Ducs de Lorraine, avec les armes de ces deux Royaumes, & la plupart avec le titre de Duc de Calabre.

Or la Médaille dont il s'agit, ayant été frappée en France par les ordres de Louis XII. qui pouvoit porter le titre de Roi de Naples & surtout dans le tems qu'il étoit en différend avec Jules II. qu'y a-t-il de plus conforme à la raison & au bon sens, que l'explication de cette légende : *Perdam Babylonis nomen*, par laquelle le Roi rabaissoit la fierté de ce Pape, & répondoit aux menaces qu'il lui faisoit de le perdre ? Que pouvoit-il y avoir en effet de plus propre à réprimer l'audace & la férocité de Jules ? Le Roi avoit pris ces paroles du Prophète Isaïe, & les avoit heureusement appliquées à la ville de Rome, à laquelle le nom de Babylone convenoit mieux alors qu'auparavant, à cause de la corruption honteuse des mœurs de cette Cour, qui étoient encore plus dépravées depuis le Pontificat d'Alexandre VI. D'ailleurs le nom de *Babylone* avoit toujours été donné à la ville de Rome pour différentes raisons. Saint Jean chap. 18. de l'Apocalypse, v. 4. suivant l'interprétation commune des plus anciens Pères de l'Eglise, n'a point eu d'autre ville en vûe en parlant de Babylone, que Rome livrée à l'idolâtrie. Nos Théologiens, pour prouver que Saint Pierre a été à Rome, citent cet endroit de sa première Epître : *L'Eglise qui a été choisie dans Babylone, vous salue*. Ils nous enseignent qu'on donnoit encore ce nom à Rome dans les ténèbres du Paganisme. Voyez le Père Noël Alexandre, dans son Histoire Ecclésiastique (1). Il y établit ce sentiment contre ceux qui soutiennent que Saint Pierre n'a pas eu dessein de parler de Rome, mais plutôt de la Babylone des Assyriens, ou de celle d'Egypte. On lui donna aussi le nom de Babylone, après qu'elle eut embrassé la Foi de Jésus-Christ. Ce ne fut pas à cause de l'établissement de la Religion dans cette ville, mais à cause de la corruption de ses mœurs, même après son changement. C'est ainsi que Saint Jérôme, déplorant les vices & les débauches de Rome, l'appelle dans sa septième Epître à Marcella. *Lisez, dit ce Père, l'Apocalypse de Saint Jean, & réfléchissez sur ce qu'il y prédit de la femme revêtue de pourpre, & du blasphème écrit sur son front, des sept montagnes, de plusieurs eaux, & de la destruction de Babylone*. Le même Père dans sa Préface aux livres de Didyme d'Alexandrie sur le Saint Esprit, donne ouvertement le nom de Babylone à la ville de Rome : *Lorsque j'étois, dit-il, dans Babylone, & que j'étois dans le sein de la Courtisane, revêtue de pourpre, & Citoyen de Rome, j'ai voulu dire*

(1) *Saculo. 1. tom. 2. differt. 13.*

quelque chose du Saint Esprit (1), & dédier ce petit Ouvrage déjà commencé au Pontife de cette même ville.

Mais ce fut à plus juste titre que les écrivains des siècles suivans donnèrent le nom de Babylone à la ville de Rome. Plusieurs souverains Pontifes, sur-tout après le Pontificat de Gregoire VII. sembloient avoir fixé à leur Cour l'ambition, la débauche, l'avarice & la simonie. Ce fut alors qu'on appella communément la ville de Rome du nom de Babylone. C'est ainsi que les Evêques & tout le Clergé du diocèse de Liège avoient coutume d'appeller Rome, comme on peut le voir dans leurs Lettres à Paschal second, qui sont insérées dans le second tome des Conciles, & dans Aventinus liv. 5. Elle est aussi appelée de ce nom par Pierre de Blois, Epître 44. par Eberhard de Saltzburg, cité par le même Aventinus liv. 7. p. 420. & 421. Les Fratricelles même en Italie ne lui donnoient point d'autre nom. De-là vient que dans le quatorzième siècle François Petrarque, Archidiacre de l'Eglise de Parme, & ensuite Chanoine de l'Eglise de Padoüe, appelle souvent la ville de Rome une Babylone avare, lorsqu'il déclame contre la corruption des mœurs Romaines dans ses Sonnets & dans ses Lettres (2). *Pia Roma hor Babilonia falsa e ria* (3). C'est ainsi qu'il s'exprime dans un de ses Sonnets.

Dans des tems plus voisins du regne de Louis XII. Thierry de Niem, Nicolas Clemangis & autres, sur-tout Jean Gerard, dans son livre intitulé, *Confessio Catholica*, & Heideggerus dans son histoire de la Papauté (4) l'ont toujours appelée de ce nom. Pouvoit-il y avoir un tems plus convenable pour mettre ces paroles d'Isaïe sur la Médaille, que Louis XII. suivant tous les écrivains François, fit frapper pour réprimer l'audace du Pape Jule?

D'un autre côté examinons toutes les absurdités qui suivroient de l'explication du Pere Hardouin.

Premièrement, si le Roi avoit eu en vûe de menacer le grand Caire, parce qu'il songeoit à se remettre en possession de la Terre-sainte, à cause de ses droits sur le Royaume de Jerusalem, il ne se seroit pas contenté de mettre seulement sur cette Médaille le titre de Roi de Naples, mais pour donner plus de force à ses menaces, & pour les déclarer plus ouvertement, il auroit pris le titre de Roi de Jerusalem en particulier, sur-tout l'ayant déjà pris dans quelques Médailles. Ce titre occupoit si peu de place dans une Médaille, qu'on auroit pu l'ajouter de l'autre côté. Car les graveurs François exprimoient le nom de Jerusalem par ces trois lettres HIL, comme on le voit dans quelques Médailles, dont le Blanc fait mention, & sur lesquelles on lit ces mots : FRANC. SICIL. HIL. Ces Médailles avoient été frappées par ordre de Louis XII. avant le traité de partage du Royaume de Naples avec Ferdinand. Le Roi de France quitta par ce traité le titre de Roi de Sicile, en conservant cependant celui de Roi de Jerusalem. Se-

(1) *Volui gerere aliquid de Spiritu Sancto.*  
Hier.

(2) *Epist.* 5. 14. 17. 18. & 19.

(3) C'est-à-dire, la pieuse Rome, qui est

aujourd'hui la Babylone, où regne le mensonge & le vice.

(4) Heidegger. *Historia Papatus*, §. 20. 93. 120. 135. & 144.

Secondement, des projets si vastes & si romanesques ne pouvoient pas tomber dans l'esprit du Roi, bien éloigné de les exprimer dans ces Mémoires, qui n'auroient servi qu'à le rendre méprisable au peuple, & à lui faire perdre la réputation de sagesse & de prudence, dont il jouissoit si justement, pour le faire regarder de ses sujets comme un Prince vain & léger. Y a-t-il du bon sens à croire que ce Prince, embarrassé d'affaires importantes & épineuses, pût songer à l'expédition de la Terre-sainte, & à la retirer non-seulement des mains du Soudan, mais encore à renverser la capitale de ses Etats, de manière que le nom même de cette ville en fût détruit? Louis avoit alors en tête deux ennemis fâcheux, qui lui donnoient assez d'inquiétude pour ses propres Etats. La puissance & la fortune de Ferdinand Roi d'Arragon s'étoient si fort accrues, que Louis avoit été obligé de se retirer de la partie du Royaume de Naples qui lui étoit échue, & qu'il avoit été contraint d'essuyer l'affront de voir chasser honteusement par la force & par l'artifice, ses troupes de toutes les villes de cet Etat. D'un autre côté il avoit à craindre la grande puissance de la maison d'Autriche, sous le Prince Charles (1). La grandeur de cette maison lui causoit des ombrages pour la suite, aussi-bien qu'au Roi d'Arragon. Il falloit toute la hardiesse du Pere Hardouin, pour faire alors former à Louis XII. des projets si téméraires.

Troisièmement, l'état des affaires de ce tems-là demandoit que les Princes Chrétiens se réunissent contre le Turc, dont les progrès étoient si rapides en Europe & en Asie, que ce torrent menaçoit d'entraîner tous leurs Etats, si on ne s'opposoit à sa fureur: ainsi ce n'étoit pas contre le Soudan qu'il falloit faire la guerre, mais contre Bajazet II. Ce Prince ajoutoit chaque jour de nouvelles conquêtes à celles de Mahomet II. son pere, dont les armes avoient réduit sous sa puissance deux Empires, douze Royaumes, & plus de deux cens villes dont il avoit chassé les Chrétiens; ce qui lui avoit fait prendre le premier le titre d'Empereur des Turcs. Bajazet son fils & son successeur poussa ses conquêtes encore plus loin. Il soumit la Valachie en 1484. les monts Cérauniens (2) & toute l'Albanie en 1492. Modone & Corone dans la Morée en 1499. & l'année suivante il enleva encore aux Vénitiens plusieurs autres places. Des succès si prodigieux devoient donner des sujets de crainte au Pape & aux Princes Chrétiens. Tous leurs soins, tous leurs traités & tous leurs efforts étoient employés à se garantir du péril, & on ne pensoit en aucune manière à inquiéter le Soudan, qui n'avoit pas moins à craindre que tous les Princes de l'Europe. Etant plus près du péril, il avoit des craintes plus pressantes de voir engloutir ses Etats par cette Puissance énorme, comme en effet il arriva bien-tôt; car quelques années après, Selim I. fils de Bajazet ayant vaincu le Soudan en 1516. il le força à se tuer, & s'empara du Caire, d'Alexandrie, & de toute l'Egypte l'année suivante. Ce n'étoit donc pas alors au Soudan, qui étoit fort embarrassé de son côté qu'on en vouloit, mais

(1) Charles d'Autriche, Duc de Bourgogne, qui fut ensuite Empereur.

(2) Les monts de la Chimerre en Albanie.

mais à l'Empereur des Turcs, qui ne menaçoit pas moins d'envahir l'Asie & l'Afrique, que toute l'Europe.

Enfin la fausseté du système du Pere Hardouin paroitra toute entière, dès qu'il sera prouvé que le Soudan ne possédoit pas alors la Terre-sainte, mais qu'elle obéissoit au Soudan de Damas, ville capitale du Royaume de Syrie. Car l'histoire nous apprend que le Roi de Babylone ou du grand Caire possédoit aussi la Syrie dans les premiers tems de l'Empire d'Egypte, comme Saladin Roi de Damas & de Babylone, vulgairement appelé Soudan. Ce Prince étant mort sans postérité, il eut pour successeur son frere Sephadin, qui laissa plusieurs enfans. Melahadin l'ainé, & Corradin le cadet partagerent ses Etats. La Syrie échut en partage à ce dernier, qui prit le nom de Roi de Damas ou de Soudan. Il fit, à l'imitation de son pere, tous ses efforts pour reprendre sur les Chrétiens la Terre-sainte, qui étoit dépendante de ses Etats. On peut voir ces faits dans la chronique de Richard de Saint-Germain à l'année 1214. où il rapporte l'état de ce pais, tel qu'il étoit de son tems, sçavoir sous l'empire de Frédéric II. „ Saladin étant mort, dit cette chronique, sans postérité, Sephadin „ regna après lui. Ce Prince laissa quinze enfans, dont sept hériterent de „ ses Etats. Melkekeme l'ainé eut en partage Alexandrie, Babylone, le „ Caire, & toute l'Egypte méridionale & septentrionale; il devoit, par „ une disposition générale de son pere, être le maître de tous ses Etats & „ le Seigneur de tous ses freres. Corradin eut Damas, Jerusalem & toute „ la Terre-sainte qui avoit appartenu aux Chrétiens, & dont ils possé- „ doient encore une petite partie.

L'Empereur Frédéric II. ayant pris la Croix, pour le voyage d'Outre-mer, & s'étant rendu en Syrie, fut obligé, sur l'avis qu'il reçut que le Pape Grégoire IX. lui enlevoit à main armée le Royaume de Naples, de traiter avec le Soudan d'Egypte aux conditions les plus favorables qu'il pût obtenir, afin de pouvoir retourner en Italie pour reconquerir ce Royaume. Ceux qui accusoient Frédéric d'agir sans réflexion, lui reprocherent entre autres choses d'avoir fait un traité injurieux aux Chrétiens, en convenant que le saint Sépulcre seroit gardé par les Sarasins, & d'avoir conclu la trêve seulement avec le Soudan d'Egypte sans y appeler le Roi de Damas, qui avoit des droits sur le Royaume de Jerusalem, & qu'il tenoit en effet sous sa puissance. Grégoire IX. écrivant à l'Archevêque de Milan, se plaint en ces termes dans cette lettre rapportée par Oderic Raynauld, tom. 13. à l'année 1229. n. 2. „ Frédéric a fait le même traité „ vec le Soudan de Babylone, qui ne possède ni de droit ni de fait Jerusa- „ lem, ou son territoire, & sans y appeler le Roi de Damas. „ Gerauld Patriarche de Jerusalem fait le même reproche à Frédéric, & dit que ce traité ne sera ni sûr ni durable, parce qu'il a été conclu sans y faire accéder le Roi de Damas. Les plaintes de ce Patriarche sont rapportées par plusieurs compilateurs. Elles se trouvent dans l'Epître 34. du *Regesti Gregoriani*, liv. 3. & dans Raynauld à l'an 1229. & mot à mot par Simon Han sous Frédéric II. dans l'histoire qui a paru depuis peu.

Il falloit donc distinguer deux Soudans; ſçavoir, celui d'Egypte qui réſidoit au grand Caire, & le Soudan de Damas à qui Jeruſalem & la Terre-ſainte appartenoient, & qui demouroit à Damas, capitale du Royaume de Syrie.

Campſon Gaury étoit Soudan d'Egypte du tems de Louïs XII. & il y avoit un autre Soudan à Damas qui poſſédoit la Syrie & Jeruſalem, comme on peut le voir dans l'hiſtoire. Ainſi Louïs XII. n'avoit rien à démêler avec Gaury, à qui il eût inutilement fait des menaces au ſujet de la Terre-ſainte, qui étoit au pouvoir du Soudan de Damas.

Ce fait prouve encore que les deux lettres que Jean le Maire rapporte, comme de Campſon à Louïs XII. & de ce Prince au Soudan, ſont apocryphes. Gaury promet dans ſa lettre au Roi de France de remettre à ſes Ambaſſadeurs le ſaint Sépulcre & les ſaints lieux, ce qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de faire, puſque le Soudan de Damas les poſſédoit. Ces deux Princes furent bien-tôt opprimés par Selim I. fils de Bajazet. Ce conquérant dans le même tems qu'il ôta le Royaume & la vie à Campſon, fit un traitement plus barbare & plus inhumain au Soudan de Damas; car après l'avoir pris dans un combat, il le dépouilla de tous ſes Etats, le jetta dans une priſon affreuſe, & le fit enfin cruellement empaler. Scipion Ammirato dans le huitième diſcours de ſes mélanges, rapporte ces faits, mais il dit que ce Prince fut étranglé.

On a fait voir aſſez clairement que les menaces de Louïs XII. ne pouvoient regarder le Soudan d'Egypte, mais plutôt la ville de Rome, à qui le nom de Babylone convenoit beaucoup mieux après le Pontificat d'Alexandre VI. & de Jule II. qu'auparavant; car la Cour de Rome n'avoit jamais été ſi corrompue, que ſous ces deux Pontifes Romains.



LET-

# LETTRES HISTORIQUES

DE

## JAKUES AUGUSTE DE THOU.

L E T T R E

*De Jaques Auguste de Thou contre la Ligue, & sur les  
moyens de parvenir à la Paix, écrite en 1592.*



MONSIEUR. Il y a long-temps que je desirois que l'oc-  
casion s'offrit de vous escrire : les recommandations  
que l'aumosnier qui vous rendra la presente m'a faites de  
vostre part, m'en ont rafraichy la mémoire. Pleust à  
Dieu que fussiés maintenant au Serrin, & moy avec vous,  
pour pouvoir avec plus de liberté & de privauté deviser des  
affaires publiques ; mais puisque le malheur du temps nous en empesche,  
autant qu'il se peut par lettres, je vous diray que je plains extrêmement  
l'estat miserable de vostre ville, tant pour ce qu'elle a souffert cy-devant  
& souffre encores de present, que pour le mal que je prevoys & appré-  
hende à l'advenir, qui enfin la conduira à sa totale ruine. Desja l'on en  
voit les commencements és faubourgs, qui font, au moins faisoient, la  
meilleure partie de la ville, & mesmes beaucoup de maisons de la ville ont  
senty ou la cruauté, ou la necessité de la guerre. Ce n'est ce que l'on s'é-  
toit promis à ce commencement, où tout rioit aux entrepreneurs de l'œu-  
vre : lors l'on promettoit toute liberté & immunité au peuple, au lieu,  
comme l'on disoit, des oppressions & tyrannies qu'il avoit enduré par le  
passé. Et toutesfois, si l'on veut mettre toute passion à part, & consi-  
derer l'estat de la ville durant qu'elle estoit obeissante au feu Roi (*cujus  
memoria sit in benedictione*) & celuy de present, & faire comparaison de  
l'un & de l'autre, il faut confesser qu'elle s'est precipitée du comble de

Impri-  
méc sur  
le Manu-  
crit.

Dddd 2

feli-

félicité en l'abyfme de toutes calamités, quand elle a quitté l'obeiffance de fon Prince legitime, pour s'abandonner à ceux qui l'ont poffédée depuis injuftement. Excufés moy fi j'en parle en cette façon; ce n'eft pour accufer tous ceux qui y font demeurés, & ont participé au gouvernement d'icelle durant ces guerres; je parle en general, & fçay en particulier, que plufieurs y font demeurés, partie pour n'efperer feureté ailleurs & la trouver là, partie pour empêcher par leur prefence les defordres, qui ont accoutumé d'arriver en tels changemens; en quoy toutesfois je crois qu'ils fe font trouvés deceus foit en l'un, foit en l'autre: car enfin cette ville que l'on eftimoit un rampart inexpugnable, une grandeur incomparable, & une force invincible, s'eft veu en moins d'un an par trois fois comme affiégée & prefque forcée, ce qui eult été, fans que l'on efpéroit la pouvoir avoir entiere fans fac; d'ailleurs tous les moyens efpuifés, & la ville reduite à ce point, que les plus mediocres de ce Royaume luy peuvent eftre efgalées; & au lieu que fon nom feul eftoit effroyable auparavant, maintenant elle eft le mepris d'un chacun, & jugée prenable par un petit nombre d'hommes. Voilà quant à la feureté, en laquelle fi ceux que j'ay dit fe font trompés, ils ne l'ont été moins en ce qu'ils s'eftoient perfuadés de pouvoir eftablir quelque ordre en ces defordres; car le mal a furmonté la medecine, & la tempefte l'art du nocher. Vous avés veu & été témoin des injuftices, violences, oppreffes, blafphemes, menfonges, calomnies qui fe font faictes & dictes pendant ce temps, & m'affure que vous en avés fouvent pleuré & gemi en fecret. Je ne puis penfer que le temps vous ait changé, & que ne foyés encore celuy même que j'ay veu & connu cy-devant, c'eft à dire, amateur du vray honneur de Dieu & du repos public, ennemy de l'injuftice & de la licence effrenée; & toutesfois vous voyés le nom de Dieu aujourd'huy pris en vain, par ceux qui fe difent protefteurs de la Religion, & fervir de masque & de pretexte à leur ambition. Il y a long-temps que cela fe crie, & que les fages l'ont creu, mais diffimulé par modestie: maintenant le masque eft levé, & fe voit clairement leur impofture decouverte, quand eux mêmes mettent la confufion en la Religion, & par l'obftinée continuation de la guerre ils eftèignent toute la charité Chretienne, *quâ sublatâ quid attinet de doctrina digladiari?* Je m'affure que le jugés ainfi, & qu'il en faut venir enfin à la paix; nom fi doux aux bons & vrayes Catholiques, au contraire odieux aux feditieux & factieux: & bien que temerairement l'on ait juré cy-devant plufieurs fois de ne faire jamais la paix, fi faut-il que la neceffité, qui eft la plus puiffante de toutes les Déesfes, difoit un ancien, & l'impoiffibilité de continuer la guerre, la faffent contre le gré & en defpit de ceux qui en ont plus de befoin. Je crois que ceux qui s'eftoient fichés en cette refolution de ne faire jamais la paix, ont tantoft éprouvé tous les moyens de pouvoir faire la guerre, & l'entretenir tant dedans que dehors; ils ont jugé ce qui leur en pouvoit revenir d'utilité, & d'avancement en leurs affaires: qu'en ont-ils rapporté jufques icy que de la honte, & de la ruine à l'advenir pour eux & leur pofterité? Ils fe font fiés au commencement en

la facilité des peuples, lesquels sous le pretexte de la Religion ils ont par moyens obliques distraits de l'obeissance deuë aux Magistrats, & enfin induit à se soulever contre leur Prince; mais ils ont connu enfin que c'est peu de chose du peuple sans la Noblesse, car le peuple bien que puissant en nombre est une beste à plusieurs testes, & par consequent qui ne peut estre reteneu par aucune bride, depuis qu'il a une fois quitté l'obeissance & violé les loix; voilà pourquoy ce nombre ne luy sert que de confusion non de force. & enfin par faute de chef & d'ordre s'accable & se deffait soy mesme. Cette beste a aussi un autre naturel, qui est d'estre legere & inconstante, s'attacher aux apparences & choses presentes, aimer ses commodités, & porter impatiemment les incommodités de la guerre, principalement de la part de ceux desquels elle s'estoit proposé tout soulagement: c'est pourquoy le peuple s'esmeut aisement, & embrasse volontiers les nouveautés, qui sont ordinairement colorées de beaux & specieux pretextes; mais soudain comme il se voit frustré de ses esperances & privé de ses commodités accoustumées, aussi-tost cet amour inconstant se tourne en haine, & veut amender par raison ce qu'il a fait par imprudence & legereté, & d'ailleurs d'autant qu'il fait estre moins formidable & suspect aux Grands, il craint moins la reconciliation. Pour ces raisons la force populaire n'est de grand poids en telles entreprises, qui tendent au changement non d'une ville ou d'un petit pays, ains de plusieurs provinces, & d'un grand Royaume, à la conservation duquel la Noblesse ayant tres grand interet, car les remuemens ne se peuvent faire sans l'extinction de la Noblesse, il ne se faut esmerveiller si elle s'est si courageusement evertuée jusques icy pour empescher l'invasion & l'eversion de cet Estat. Donques que peuvent dire ceux qui sont chefs de ces seditions qu'ils ayent profité depuis deux ans, sinon d'avoir chassé leurs concitoyens de leurs maisons, pillé & ravagé leurs biens, exercé infinies cruautés sur eux, s'estre consommés eux mesmes; & enfin reconnoissans leur foiblesse, s'estre prostitués aux étrangers ennemis de cet Estat, & leur avoir abandonné la Provence d'un costé, la Champagne & la Bretagne de l'autre? Et en tout cela quelle part y a l'honneur de Dieu? Le cœur me saigne quand je songe aux barbaries qui se sont commises depuis ce temps, & sous pretexte de Religion; comme si la Religion pouvoit estre où l'injustice regne, contre ce que nous dit Lactance en quelque lieu que *summa Religio est justitie muneribus defungi*. Que reste-t-il donc plus pour l'advenir d'esperance & de moyens pour continuer la guerre à ceux qui ont en telle horreur la paix? Deux choses, desquelles l'une se tient secreete, & ne se peut honnestement dire par ceux qui la desirent plus, de l'autre l'on murmure & donne-t-on l'esperance au pauvre peuple abusé: la premiere est la mort du Roy attenduë & pourchassée par tous moyens reprouvés de Dieu & des hommes; les conspirations pour ce faites en ont esté ja plusieurs fois descouvertes, mais il me semble que l'exemple dernier devroit faire sages les plus insensés, car qu'ont gagné les conjurés à la mort du feu Roy, sinon d'avoir mis une tache d'infamie perpetuelle en la

Dddd 3

Reli-



Religion, & au nom François? Au reste quel avantage ont-ils eu sinon d'avoir reculé le moyen de pacifier les troubles, & de donner repos à ce pauvre Royaume, travaillé par leur ambition? Ils esperoient sous pretexte de la Religion que l'on se diviteroit, & que par nostre division ils se fortifieroient, mais Dieu vengeur de l'outrage qui se fait à son saint nom, quand il est pris en vain, a dissipé tous ces malheureux conseils, & tant à l'occasion de l'indignité du fait que pour son salut particulier, a reuni la Noblesse plus estroitement que devant sous l'obeissance de son Prince, pour venger une si grande injure faite au nom François, & empescher la dissipation de cet Estat, c'est-à-dire la ruine & everfion de la Noblesse. Cela ne leur avoit esté prêché, ny dit en confession, ny soufflé aux oreilles dix ans auparavant, ou persuadé par iniques esperances: au contraire, la plupart de ceux qui l'assistent aujourd'huy sont ceux mesmes qui es années passées sous le regne de son predecesseur, ont esté pris, blessés, perdu leurs peres, freres, parens & amis es guerres contre luy, & toutesfois en un moment chacun s'est resolu de le reconnoistre, comme le salut du general & du particulier dependant de cette reconnoissance, qui me fait croire certainement que cette inspiration vient du ciel, estant impossible que tant d'ames agitées de tant de diverses passions, en un temps si debordé & plein de rebellion, eussent pû estre en mesme temps touchées d'un mesme sentiment, si elles n'eussent esté touchées de Dieu. Pour ces causes je ne puis penser que Dieu ayant contre tant d'entreprises, embuches & calomnies deffendu, preservé & maintenu depuis vingt ans ce Prince, & depuis appellé en l'extremite necessité, pour secourir son Prince & Seigneur, & enfin miraculeusement contre tous discours humains establi au throne de ses predecesseurs, ne l'ait choisy en ces derniers jours pour instrument de quelque grande chose qui tournera enfin à sa gloire, & à nostre repos, c'est-à-dire, pour mettre la paix en l'Eglise, & y rappeler sous sa foy non seulement tous les François devoyés, mais aussi les Allemans, Polonois, Suedois, Danois, Anglois & Escossois; ce qu'un autre Prince ne pourroit faire. En particulier je sçay que c'est son intention pour luy avoir ouï dire souvent, & qu'il n'avoit regret en la longueur de cette cruelle guerre, que pour ce qu'elle retardoit les effets de cette resolution. Icy se pourroient dire plusieurs choses de ses mœurs & deportement, & de ce qu'on doit esperer de luy à la verité, contre ce qui se dit & publie par delà par les artifices de ses ennemis; mais le temps ny le papier ne le permet. L'autre point duquel je sçay que l'on bruit fort par delà, & où l'on met la principale esperance, est la division de sa maison & des siens; chose à quoy l'on se doit aussi peu attendre: je le sçay, & en puis parler. J'ay cet honneur d'estre près de ceux que pouvés penser, d'assister à leurs conseils, où ils m'appellent, car d'ailleurs de mon naturel je me retire le plus loin des Grands que je puis: je les voy & oy parler tous les jours. Je vous supplie de croire, & le vous dis en amy qu'ils sont fort éloignés de ces conseils, & si l'on a fait courir d'icy ces bruits, ou que l'on ait donné esperance, croyés que ce a esté pour quelque autre effet, & brief pour

trou-

tromper & gagner le temps, comme de vos quartiers l'on fait courir beaucoup de bruits pour amuser ceux de deçà. L'exemple de leur oncle est trop récent, lequel estoit le plus heureux Prelat qui nasquit jamais, comme ils disent, s'il n'eut trempé en la faction; d'ailleurs ils reconnoissent l'obligation qu'ils ont à leur aîné, par lequel la couronne est entrée en leur maison, & sans lequel ils sçavent qu'ils en estoient exclus. Ils ont oublié l'indigne traitement qu'ils ont receu des Deputés des pretendus Estats tenus dernièrement à Blois, lorsque leurs ennemis sembloient estre au dessus de leurs affaires, la seditieuse opposition qui fut formée contre l'un d'eux durant ce temps au Parlement; & pour ce tout ce qui viendra de cette part, d'oresnavant leur sera, comme il doit estre, suspect: mais surtout ils ont leur conscience & leur honneur en recommandation, qui font cesser toutes autres considerations en leur endroit. Si vous avés par delà des Theologiens qui autorisent la rebellion, & sous pretexte de Religion appellent le peuple à la licence pour fouler aux pieds la justice & introduire impunité de tous crimes; nous en avons d'autres icy aussi catholiques, qui preschent l'obeissance, qui exhortent le peuple sur peine d'encourir le jugement & l'indignation de Dieu, qui detestent les voleries & massacres, incitent le peuple à la paix, à l'amour de leur prochain, & à la charité Chrestienne. Qui des deux sont poussés de l'Esprit de Dieu, ou ne le sont pas? ce n'est à moy à en juger maintenant: les effets le montrent chacun jour, & Dieu mesme par le succès des combats le semble juger tous les jours, ostant le courage aux uns, & le redoublant aux autres. Quoy qu'il en soit, les Princes qui ont l'esprit doux & clement, non sanguinaire & plein de haine, adherent aux Theologiens qui preschent la douceur & la mansuetude, & quand bien ils auroient perdu toute souvenance du temps de la persecution de leur maison, la memoire leur en est tous les jours rafraischie par les deportemens de leurs ennemis. Ils sçavent que le prisonnier de Loches a dict plusieurs fois, qu'il falloit que l'une ou l'autre des deux maisons donnast du cul en terre; que le Commandeur de Diou a escrit au Sieur de Villeroy, mesme durant la vie du feu Monfr. le Cardinal de Bourbon, que puisque toute la maison de Bourbon estoit suspecte à leur party, & que le Lieutenant de l'Estat Royal n'estoit suffisant pour soutenir ce fait, qu'il falloit avoir recours à l'Espagnol ou au Savoyard: que le Cardinal Montalte a escrit au Cardinal Cajetan qu'il avoit fait faute de n'avoir recherché le Cardinal qui est icy, sous esperance de luy donner la couronne, encores qu'il fut resolu de n'en rien faire puis après, pour par ce moyen attirer son jeune frere, & ainsi les desunir tous deux d'avec leur chef, & par la desunion les affoiblir & ruiner totalement. Nous en avons icy les Lettres, veritables non controuvées, comme celles qui se publient par delà. Ceux qui gouvernent par delà, s'ils veulent mettre la main sur la conscience, sçavent que je vous écris la verité; bricf ces Princes sont François & enfans de la maison; pour ce ils ont interest à la conservation de cet Estat, à la ruine duquel ils voyent que tous les conseils de delà tendent. Ils voyent la resolution de la Noblesse qui est leur

prin-

principal appuy. Ils voyent que Dieu benist leur œuvre, & semble maudire le vostre, ayant reduit vos grandes & populeuses villes, depuis cette rebellion, à la solitude & à l'indigence : au contraire, ayant augmenté les petites villes qui se sont conservées sous l'obeissance de leur Prince & multipliées en biens, tellement que cette ville où nous sommes, qui n'estoit auparavant la dixieme de ce Royaume, est maintenant la plus grande & la plus florissante. Pourquoi? pource que l'on y fert Dieu sans hypocrisie, l'on n'y blasphème son saint nom, le peuple y est obeissant, la justice revenue, & le souverain Magistrat qui est le Roi, reconnu.

Voilà les discours & résolution de ces Princes: vous jugerés par-là quelle espérance doivent avoir ceux qui se promettent de les desunir d'avec celui, duquel leur salut, comme ils disent, dépend, & sans lequel il y a long-temps que leurs ennemis fussent venus à chef de leur entreprise, c'est-à-dire, eussent du tout ruiné leur maison.

Quand à la Religion, de laquelle ils sont fort grands zelateurs, & n'en cedent à personne, ils n'estiment qu'il en soit question maintenant; il est préalable d'establi la paix & la reconnoissance du souverain & légitime Magistrat en ce Royaume; que la Religion est en l'Estat, & non l'Estat en la Religion, comme a dit un ancien; que la Religion est comme la teste en l'Estat, & par conséquent n'en fait que la partie; si tout le corps meurt, qu'en vain se travaille-t-on pour guérir le mal de la teste, il faut donc sauver ce corps entier pour pourveoir au mal qui est en la teste, c'est-à-dire, en la Religion; que l'on ne peut guérir tout le corps, & par conséquent la teste, que par le repos, c'est-à-dire, la paix. Voilà le *bic*. Je sçay bien que l'on dira que ce sont langages de politiques; mais je l'avoue, car c'est une qualité fort nécessaire aux Princes, & à ceux qui sont appelés au gouvernement des Estats pour les bien policer, & les y maintenir en paix & en repos: & c'est pourquoy aussi que ceux qui defeignoient il y a si long-temps de planter la desobeissance, & par la rebellion introduire toute confusion & desordre, ont rendu par leurs impostures ce nom, specieux en soy, si odieux au simple peuple, auquel ils ont fait haïr leur bien, pour embrasser ce qui devoit estre enfin leur ruine.



LET.

## L E T T R E

*De Juq. Aug. de Thou à Henri de la Tour, Duc de Boiillen, sur la conversion du Roi Henri IV. (1).*

**M**ONSIEUR. J'ay différé jusques à ceste heure à vous escrire, attendant de voir plus clair en cette négociation : maintenant que les choses sont sur le point, ou de rompre du tout sans esperance de les pouvoir renouer à l'advenir, pour les raisons qui vous seront représentées par Messieurs de Schomberg & Revol, ou de produire le fruit désiré de tous les bons ; j'ay pris la hardiesse de vous faire la presente, & vous supplier, selon vostre prudence accoustumée, considerer l'estat auquel sont les affaires, & ne perdre l'occasion d'embrasser les volontés du general qui est fort disposé à reconnoistre sa Majesté, & y semble porté d'une bienveillance extraordinaire, ne requerant rien en elle que la qualité tant agitée en nos temps, laquelle a servi de prétexte à ceux qui ont voulu troubler l'Estat, mais en verité a touché au cœur des peuples, à plusieurs des moins prudents de la Noblesse. Il est à craindre que si ceux qui sont si bien affectionnés envers S. M. se voyent à ce coup descheus de cette esperance, ne tournent cette bienveillance en haine, & soient contraints, comme ils en sont fort sollicités, de faire par désespoir ce qu'ils ne pourront puis après amender par raison. Je ne vous escrirois cecy si hardiment, si je l'avois appris seulement desdicts, ou de ceux qui traittent leurs affaires, lesquels espousent volontiers les interets de leurs maistres, & donnent bien souvent des esperances palliées de belles couleurs, & en apparence avantageuses pour nous, en quoi vous pourriés penser que j'aurois pû estre aisément trompé ; mais j'ay pris ceste assurance par la communication d'insinies personnes que je connois de longue main affectionnées au bien & à la paix de l'Eglise, lesquelles j'ay veu depuis que je suis icy, la surseance des armes nous ayant donné ceste liberté, & vous supplie de croire que les choses sont en tel estat, que si nous sçavons prendre le temps & le mesnager bien à propos, il y a lieu d'espérer en ce désespoir. Je sçay que la Religion ne se commande point, & n'entre en traité ny condition ; mais en cela il y a difference entre les personnes privées, & les Princes desquels le bien & le mal touche au public, & lesquels pour le repos de leurs peuples sont obligés de se contraindre en beaucoup de choses ; quoy faisant, tant s'en fault que j'estime qu'ils blessent leurs consciences, qu'au contraire je crois

Imprimée sur le Manuscrit.

(1) Cette lettre fut écrite pendant la conférence, tenuë à Surefine en 1593. Voy. son histoire, tom. VIII. liv. cxi. pag. 238. De Thou y étoit un des députés de la part de sa Majesté.

crois qu'ils font acte agréable à Dieu & plein de piété, donnant à leurs sujets le contentement nécessaire pour parvenir à la paix, par le moyen de laquelle l'honneur de Dieu est conservé, qui autrement est foulé aux pieds par la continuation des guerres civiles. Dieu qui est scrutateur de nos pensées, & en la main duquel sont les cœurs des Rois, prend pour sacrifice d'eux ce qu'ils font pour le bien & repos de leurs peuples: les moyens de ce faire en seront faciles, s'il plaît à sa Majesté de les entendre lorsque Messieurs de Schomberg & Revol les lui représenteront; & ce qui dépend en cela de sa personne se fera entre les Evêques ses serviteurs, avec tel tempérament & modération que sa qualité & l'affection des siens le requiert; le reste se fera par Ambassadeurs & personnes tierces. Je sçay que sa Majesté, pour luy avoir ouy dire plusieurs fois, desire sur toutes choses d'estre moyen de mettre la paix en la maison de Dieu, le chemin par là luy en est ouvert, & semble comme Dieu miraculeusement l'a mené par la main à ceste Couronne. Aussi les vœux publics de ceux, qui jusqu'icy l'avoient rejezté du tout, le convient à rentrer dans nostre Eglise, pour estre en icelle instrument de sa gloire, & en oster les abus qui ont esté cause que plusieurs se sont séparés de nous. A ces raisons pleines de religion & de piété, vous pouvez ajouter les considérations du temps, & semences secretes de division qui se coulent parmy nous, lesquelles nous menacent d'une nouvelle subdivision, & qui pourront néantmoins estre assoupies tout d'un coup par ce moyen. Je laisse à examiner le tout à vostre prudence, pour vous en servir ainsi que verrez estre à propos; vous suppliant de prendre ce que je vous en écris, comme de celuy qui ne désire rien tant que de voir ce Royaume en paix, & par cette paix les moyens ouverts à la paix de l'Eglise, à quoy j'estime que la conclusion de cette négociation pourroit donner acheminement, si les choses estoient conduites avec la prudence & sincérité que l'affaire le mérite. Je vous baise très humblement les mains, & suis, Monsieur,

De Suresne ce 11  
Avril 1593.

Vostre très humble  
serviteur,  
DE THOU.

L E T T R E

*De Jaq. Aug. de Thou, à Jean de Thumery, Sieur de Boissise, sur la conférence de Loudun.*

Traduite  
du Latin  
sur  
le Manuscrit.

ON ne s'est jamais repenti d'avoir suivi vos conseils. Pour moi, j'ai plus de confiance en vos lumières qu'aux miennes, par rapport à ce qui me regarde, & je déférerai toujours à vos avis; car une probité qui vous

vous est naturelle, jointe à beaucoup de discernement & de candeur, ne permet pas que vous vous trompiez jamais, dans les conseils que vous donnez. Vous m'avez donc facilement persuadé d'entreprendre le voyage de Bourdeaux, quoique ma fanté fût alors très-foible, & que mon esprit fût aussi abattu que mon corps. Pendant une séparation de neuf mois, nous nous sommes à la vérité écrit régulièrement, mais comme mon voyage est enfin terminé, & que le calme a succédé aux troubles qui agitoient la France, je veux vous faire un détail plus particulier de ce qui s'est passé, depuis que je suis éloigné de vous.

Vous connoissiez celui qui a conseillé & ménagé ce mariage si funeste à ce Royaume (1), mariage qui a allumé deux fois le feu de la division (2). Je vous ai envoyé il y a deux ans un poème à ce sujet. Cet homme voyant que ce qu'il avoit cru faire pour la tranquillité de l'Etat, & l'utilité de la Religion, étoit au contraire funeste à l'un & à l'autre, se repentit de sa démarche, mais comme le mal ne pouvoit pas entièrement se réparer, il résolut de suspendre du moins la conclusion de cette affaire. Ses ennemis lui en firent un crime, & il se vit deux fois prêt à faire naufrage; en sorte que pour conjurer l'orage qui le menaçoit, il changea de conduite en habile courtisan, & se laissa aller au gré de ces vents impétueux qui regnoient alors à la Cour. Tout son but fut de calmer la tempête qu'il avoit excitée par un conseil pernicieux, & il a heureusement réussi. Il devoit à l'Etat la tranquillité qu'il lui avoit ôtée par son imprudence; ainsi je l'appellerai le Débiteur (3), & je donnerai avec Clément VIII. ce Pontife si judicieux, le nom de Renard à un homme (4) qui a été notre Ambassadeur à Rome, & avec qui le Débiteur a autrefois été étroitement lié.

Des flatteurs qui souffloient à la Cour le feu de la discorde, & qui avoient autant de haine que de mépris pour le Prince de Condé, furent jaloux de la faveur du Débiteur, & tâchèrent de diminuer sa gloire. Ainsi le maître Larron (5) ayant été chargé de l'Ambassade d'Espagne, ils pressèrent autant qu'il leur fut possible le voyage du Roi (6), quoique dans le fond cette démarche fût très-préjudiciable à l'Etat. „ Doit-on craindre, disoient-ils, „ le Prince de Condé; il est sans amis & sans argent? Depuis l'affront „ qu'il a reçu à Poitiers (7), il a perdu tout le crédit qu'il pouvoit avoir „ dans l'assemblée des Etats, & s'il n'eût pris la fuite avec le Maréchal de Bouillon, on l'auroit arrêté. „ Ils ajoûtoient qu'on ne devoit appréhender aucun trouble, tant que nos Réformez seroient tranquilles, & qu'on avoit prévenu tous leurs mouvemens, en fixant leur assemblée à Grenoble,

ou

(1) Le double mariage de l'infante Anne d'Autriche avec Louis XIII. & d'Elisabeth de France avec le Prince d'Espagne.

(2) En 1614. & en 1615.

(3) Villeroi.

(4) Le Chancelier de Sillery.

(5) Le Commandeur de Sillery.

(6) En Guyenne, pour la conclusion de son mariage avec l'infante.

(7) En 1614. Henri de Châteignier de la Rochepozay, Evêque de Poitiers, fit fermer les portes de cette ville au Prince de Condé, qui vouloit s'en rendre maître.

où Lefdiguieres, qui étoit bon Royaliste, étoit en état de s'opposer à leurs desseins. Cet Hérifson de Cour (1), que vous connoissiez, faisoit gloire d'être auteur de ce Conseil. Il faisoit agir une femme, qu'il avoit gagnée par ses largesses, & qui pour ne vous rien cacher, lui faisoit part de ses faveurs.

Le Hérifson, rempli d'une confiance trop présomptueuse, disoit hautement que tous les efforts du Prince de Condé seroient inutiles; mais je n'étois pas de son sentiment, & je tâchai de lui persuader, par des motifs que vous sçavez aussi-bien que moi, qu'il falloit prendre de justes mesures, pour prévenir l'incendie que la plus légère étincelle pouvoit causer. „ En effet, lui dis-je alors, si ce mariage qui cause le voyage du Roi, ne peut être différé, on peut du moins faire cette alliance que vous desirez tant, sans exposer l'Etat à un danger presque certain. Il suffit de conduire sur les frontières la nouvelle épouse (2) avec une nombreuse escorte, qui en fera l'échange avec la Princesse Espagnole, & l'amenera à la Cour. On peut même ordonner à la Noblesse des provinces, qui sont sur le passage, d'accompagner notre Reine (3); mais si le Roi va lui-même au-devant d'elle, d'un côté sa présence troublera la Guyenne, & de l'autre, l'absence de sa Majesté facilitera l'incendie qui est déjà prêt à s'allumer, en Picardie & en Champagne. Au contraire, si le Roi reste à Paris, les provinces éloignées resteront tranquilles, & la présence du Prince retiendra les autres dans le devoir. „ J'ajoutai avec une espèce d'indignation, que toutes les promesses du Hérifson étoient sans fondement, puisqu'il n'y avoit rien de plus inconstant qu'une femme: qu'ainsi ceux qui répandoient de faux bruits dans le Royaume, & qui flattoient ainsi les esprits, agissoient fort imprudemment: que des courtisans flatteurs, qui osoient se charger de l'événement d'une affaire de cette importance, n'étoient pas des garants assez sûrs de cette tranquillité, qu'ils promettoient avec tant de confiance.

Enfin, ces bouteux firent rappeler le Débiteur, qui étoit allé à Coucy (4), pour ménager un accommodement, & rompirent entièrement la négociation. Le Débiteur étant de retour, fut contraint d'approuver le voyage du Roi, dont ils avoient déjà formé le dessein entre eux. Nous partîmes donc sous ces mauvais auspices, & nous trouvâmes à Tours les députés de nos Réformés, assemblés à Grenoble.

Ceux qui avoient conseillé le voyage du Roi, avoient assuré que les Réformés ne feroient aucun mouvement, quelques sollicitations que le Prince de Condé pût employer. Mais comme il paroissoit qu'ils étoient étroitement unis à ce Prince, puisqu'ils demandoient dans leur cahier qu'on eût égard à ses prières, ces imposteurs eurent recours à leurs artifices ordinaires. Ils dirent que la demande des députés n'étoit faite que par quelques séditieux, qui sans la permission du Roi étoient sortis de Grenoble, pour aller à Nîmes en Languedoc: que la désobéissance de ces particuliers rendoit.

(1) Bullion.

(2) Madame Elisabeth de France.

(3) Anne d'Autriche.

(4) En 1615.

doit nul tout ce qu'ils feroient, & leur ôtoit le droit de s'assembler : qu'étant ainsi desunis, le Prince de Condé ne pouvoit former avec eux aucune liaison préjudiciable à l'Etat, & qu'enfin le plus grand nombre des députés prouveroit la conduite de ces rebelles, & ne communiqueroit point avec eux. On parloit ainsi, pour soutenir ce que Lesdiguières avoit écrit ; car à l'instigation de cette femme, dont je vous ai déjà parlé, il envoyoit des couriers, qui instruits par le Hérifson, n'apportoient que de bonnes nouvelles, & nous pouvoient encore vers l'abîme, où nous allions nous-mêmes à grands pas.

Les choses étant dans cette situation, & les esprits ainsi disposés, nous arrivâmes à Poitiers, où les députés avoient eu ordre de nous suivre. Comme leurs demandes étoient exorbitantes, à peine obtinrent-ils ce qu'il étoit juste de leur accorder. Quoiqu'ils eussent refusé le Hérifson, comme suspect, cependant il eut le front de venir à la conférence qui se tint chez moi. Sur mon rapport, leur cahier fut discuté en présence du Roi & de la Reine (1). Le même jour on publia une déclaration contre ceux qui, disoit-on, avoient pris les armes. Le Prince de Condé n'y fut pas d'abord nommé, à cause de sa qualité de Prince du sang ; mais ceux qui portoient tout à l'extrémité, & qui croyoient que la guerre leur seroit plus favorable que la paix, n'approuverent pas ce ménagement ; & sur leurs remontrances, on tint un conseil secret, dans lequel il fut résolu de comprendre nommément ce Prince dans la déclaration. Moncassin, qui étoit son ennemi déclaré, fut chargé de le faire enregistrer au Parlement sans délai, & sans aucune modification.

Vous savez ce qui s'est ensuite passé dans cette affaire, puisque vous étiez à Paris. La majesté Royale, & l'autorité du Parlement furent impunément compromises, & exposées à la risée publique. Ce fut, ce n'importe, qui présidoit, lorsqu'on apporta la déclaration du Roi, obligé par ses menaces, à signer un enregistrement pur & simple, quoique le plus grand nombre des Conseillers s'y fût opposé. Il eut ensuite l'impudence d'envoyer à la Cour par le même courier, l'arrêt d'enregistrement qu'il avoit lui-même fabriqué, & les motifs sur lesquels le Parlement avoit refusé d'enregistrer la déclaration, qui étoient, comme je l'ai dit, la qualité de Prince du sang, dont le Prince de Condé étoit revêtu. La conduite de cet homme fut approuvée dans une Cour pleine de factions, & on le loua de ce que par la fausseté la plus téméraire, il avoit enfreint la Loi Cornélie, pour satisfaire la passion de quelques vils courtisans. Dans quel embarras avons-nous été dans la suite, lorsqu'il a fallu se rétracter de tout ce qui avoit été fait, & chercher un voile spécieux pour couvrir toutes ces indignités !

Comme je prévoyois tout ce qui est arrivé, je demandai, avant que les députés fussent congédiés, la permission d'aller en Périgord, sous pré-

(1) La Reine Mère, Marie de Medicis.

(2) Le premier Président Nicolas de Verduan.



texte d'y voir le Vieomte de Bourdailles (1) mon beau-frere; mais en effet, pour ne prendre aucune part à des démarches si tumultueuses & si violentes. Pendant mon absence, le voyage du Roi fut presque interrompu par plusieurs incidens qui arriverent tout à coup. La maladie de l'épouse (2), jettà toute la Cour dans le deuil, & l'on songeoit déjà à lui substituer sa sœur Christine. On ne fut pas moins alarmé de la liaison que le Comte de Saint Pol, qui étoit allé quelque tems auparavant en Guyenne, avoit formé avec le Duc de Rohan, & avec les autres chefs de ce parti. Après avoir communiqué son dessein au Duc de Longueville (3), chef de sa maison, & par conséquent au Prince de Condé, il s'étoit rendu à Fronzac, & ensuite à Caumont, places fortes qui lui appartiennent, & qui peuvent boucher le passage de la Dordogne & de la Garonne. Il n'avoit mené avec lui aucun équipage; ce qui fit dire aux broüillons de la Cour, qu'il avoit agi fort imprudemment. Montefpan, Lauzun, & Grammont, premiers Seigneurs de la province, étant venus le joindre, il traita par la médiation du Sieur de la Force (4), Gouverneur de Bearn & parent de sa femme, avec le Duc de Rohan, & ils convinrent ensemble de joindre leurs forces pour empêcher le passage du Roi.

Dans le même tems le pere (5) & le fils (6) se broüillerent & recommencerent leurs secrètes cabales. Enfin l'épouse recouvra sa santé; le Comte de Saint Pol changea de dessein, & Candale, après avoir congédié la Noblesse de la Saintonge & de l'Angoumois qu'il avoit assemblée pour recevoir le Roi, se réconcilia avec son pere. Ce dernier avoit pressé avec chaleur le voyage du Roi, & la considération des dangers qui ne regardoient que l'État, ne l'avoit pas beaucoup touché; mais dès qu'il s'aperçut qu'on pourroit lui imputer l'événement de ce voyage, il changea de sentimens. Sa Majesté étoit encore à Poitiers, lorsqu'il représenta au Débiteur qu'il falloit demeurer dans cette ville: qu'il étoit plus à propos de conduire la nouvelle épouse sur la frontière avec une nombreuse escorte, que d'aller plus loin: que les mêmes troupes, auxquelles on en joindroit encore d'autres s'il étoit besoin, escorteroient la Reine (7) dans leur retour, & l'ameneroient à la Cour; mais que si le Roi alloit plus loin, on devoit craindre qu'il ne trouvât de grandes difficultés en Guyenne.

Le Débiteur lui répondit que dans l'état où étoient les choses, il étoit impossible d'exécuter ce nouveau projet, & qu'il falloit nécessairement achever un voyage, qu'on ne pouvoit interrompre sans compromettre la gloire & l'autorité du Roi. Le pere (8), frustré de son esperance, eut alors des craintes si terribles pour l'avenir, qu'il tomba malade dans le

(1) Il avoit épousé la sœur du Président de Thou.

(2) Elisabeth de France.

(3) Henri d'Orléans II. Duc de Longueville.

(4) Jacques de Nompur de Caumont, Sieur

de la Force.

(5) Jean Louis de Nogaret, Duc d'Épernon.

(6) Henri de Nogaret, Comte de Candale.

(7) Anne d'Autriche.

(8) Le Duc d'Épernon.

le tems que le Roi estoit d'Angoulême. Sa maladie étoit extraordinaire, il n'avoit point de fièvre; mais ayant l'esprit aussi abattu que le corps, il ne pouvoit ni parler, ni prendre de nourriture, ou seignoit de ne le pouvoir faire. Toute la Guyenne crut qu'il étoit mort: plusieurs s'en réjouirent; d'autres le pleurèrent, comme si la Religion dont il avoit fait accroire aux Jésuites qu'il étoit le principal défenseur, eût été en danger; d'autres enfin suspendirent leur jugement, pour se déterminer sur ce qui suivroit.

Avant mon départ de Poitiers, j'eus une conversation particulière avec le Débiteur. Après quelques discours sur les affaires présentes, je le pressai, en lui prenant familièrement la main, de s'expliquer sur ce qu'il en pensoit. Cet homme, qui fut toujours d'une profonde dissimulation, me dit enfin: „Attendez que l'échange des Princesses ait été faite; au-  
„ tant qu'aujourd'hui on appréhende peu la guerre à la Cour (1), au-  
„ tant on y aura de goût pour la paix. Je pris ce discours pour une défaite; cependant l'événement a prouvé que le Débiteur parloit sérieusement.

La Cour arriva enfin à Bourdeaux. Le pere ressentait toujours les atteintes de son épilepsie. Je suis persuadé que les craintes qu'il avoit eues, & dont je vous ai parlé, ont causé sa maladie. Cependant plusieurs ont cru qu'il y avoit plus d'affectation que de réalité, & qu'il ne feignit cette maladie que pour se tirer d'affaire, en cas que l'événement du voyage du Roi ne répondit pas aux magnifiques promesses qu'il avoit faites.

Le mariage ayant été fait par Procureur, quatorze jours après l'arrivée de la Cour à Bourdeaux, l'épouse (2) marcha vers la frontière avec une nombreuse escorte, & sous la conduite du Duc de Guise. Les deux Princesses furent échangées le 9. de Novembre, & la Reine (3) arriva à la Cour le 21. du même mois. Les époux ayant reçu la bénédiction nuptiale, elle fit quatre jours après une entrée triomphante dans la ville. On fit coucher les nouveaux mariés, mais seulement pour la forme, & sans consommation du mariage.

Le même jour le Duc de Nevers (4), qui, depuis le passage de la Loire par le Prince de Condé, avoit souvent écrit à la Reine (5), dans la vue de ménager un accommodement, vint à la Cour. L'Ambassadeur d'Angleterre (6) s'y étoit rendu avant lui. Après que le Roi eut quitté Paris, ce Ministre écrivit à notre Débiteur, qu'il avoit reçu des instructions de son maître au sujet de la paix; mais par le conseil du Débiteur qui l'avoit assuré qu'il n'étoit pas encore tems d'agir, il avoit différé de venir à la Cour. Quoique la guerre fût déjà allumée de tous côtés, cependant on ne se repentoit pas encore d'une démarche qui avoit coûté tant de peines, & qui devoit être si funeste. Ce ne fut qu'après plusieurs contesta-

(1) Il s'agissoit d'une guerre civile.

(2) Elisabeth de France.

(3) Anne d'Autriche.

(4) Charles de Gonzague-Clèves, Duc de

Nevers.

(5) La Reine Régente.

(6) Le Chevalier Edmonds, Ambassadeur d'Angleterre.

testations & avec beaucoup de difficulté, qu'on permit au Ministre Anglois & au Duc de Nevers d'aller trouver le Prince de Condé, & de l'assurer que le Roi auroit égard à ses prières. Le Prince étoit alors à Pons en Saintonge avec les Seigneurs & les chefs de son parti. Ils composèrent ensemble un cahier, qui fut porté au Roi.

Après que le Prince de Condé eut passé la Loire, la Cour étant encore à Bourdeaux, je me plaignis hautement des conseils violents de quelques émissaires nocturnes, & particulièrement du Hérifson; car les malheurs publics ne me permettent pas d'avoir le moindre ménagement; enforte que mes amis m'avertissent souvent que mes discours sur la nécessité de la paix, & la liberté avec laquelle j'agissois, pourroient m'être funestes. Malgré leurs avis, je travaillai avec zèle à ménager un accommodement; & ayant donné un rendez-vous au Hérifson dans le jardin de la maison où je demurois, & qui étoit assez grand, je me souviens que je lui représentai que si l'on ne faisoit au plutôt un accommodement, le Prince de Condé, après avoir passé la Loire, se joindroit aux Protestans, & que leur union rendroit l'affaire de la paix plus difficile; que d'un côté le Prince feroit tout pour les gagner, & se serviroit d'un moyen si favorable pour rétablir son crédit & le venger des mépris qu'il avoit essuyés: que de l'autre côté les Protestans s'étoient déjà assez déclarés en sa faveur, en priant le Roi par leur cahier d'avoir égard aux demandes du Prince: que par conséquent on ne pouvoit douter qu'ils ne se joignissent à lui, & ne le reconnussent pour leur Chef, sur-tout dans les circonstances présentes, où ils le voyoient soutenu par de bonnes troupes, & par toutes les forces d'une province si belliqueuse: qu'il falloit donc traiter avec lui avant que cette union fût faite.

Dans le même tems un homme inconnu me rendit une lettre du Duc de Bouillon, qui l'avoit lui-même écrite. Elle étoit datée du camp, & je la reçus à Saint-Gervais. Ce Seigneur y témoignoit beaucoup d'ardeur pour la paix. Dans la crainte qu'on ne me fit un crime de cette lettre, je la montrai sur le champ au Débiteur, qui demouroit dans une maison voisine de la mienne; car je suis depuis long-tems exposé aux traits de la calomnie. Comme une légère indisposition m'empêcha de sortir, le Débiteur me renvoya par un Secrétaire cette lettre, après l'avoir fait envelopper & cacheter. Il ne m'en a jamais parlé depuis; mais le Président Jeannin à qui il l'avoit communiquée, m'a dit depuis qu'il l'avoit vûe chez le Débiteur, & qu'il ne falloit pas négliger les bonnes dispositions où étoit le Duc de Bouillon.

Ces émissaires nocturnes, dont je viens de vous parler, disoient que plusieurs personnes propoisoient imprudemment la paix, tandis que le Prince de Condé ne la demandoit pas, & que ce n'étoit pas au Roi à la demander, mais à la donner. La crainte faisoit taire les courtisans; moi seul, persuadé que le moindre retardement étoit préjudiciable à l'Etat, je répondis que c'étoient-là les discours & les artifices ordinaires de ceux qui trouvoient leur intérêt dans les calamités publiques: qu'on devoit convenir que la paix étoit non-seulement avantageuse au Roi & à l'Etat, mais encore

né-

nécessaire : que ce principe étant certain , on prendroit des mesures si justes , que ni la négociation , ni le traité ne blesseroient point le respect dû à la majesté du Souverain , & ne préjudicieroient en aucune manière à ses droits.

Le pere d'un fils suspect ( 1 ) , connoissant mes sentimens , vint familièrement me prendre par les épaules dans l'appartement de la Reine , & me dit qu'il contribueroit autant qu'il lui seroit possible à la paix , dont on le croyoit cependant fort éloigné. Il n'oublia pas , lorsqu'il me parla , cette clause si solennelle , & qu'on faisoit alors retentir de tous côtés : „ Pour-  
 „ vû , ajouta-t-il , qu'on ne préjudicie dans cette négociation , ni à la Re-  
 „ ligion , ni aux droits du Roi. „ Je sentis sur le champ ce qu'il vouloit me faire penser , je lui répondis que je me souviendrois de ce qu'il venoit de me dire , & que j'attesterois , quand il en seroit besoin , l'ardeur qu'il avoit pour la tranquillité de l'Etat.

Le Roi se préparant à partir , la Noblesse de Guyenne , où tout étoit déjà dans la confusion , se plaignit de ce que sa Majesté , dont l'arrivée avoit troublé la tranquillité de la province , la laissoit à son départ sans défense , & exposée à tous les maux de la guerre. „ Le Roi , disoient ces  
 „ Gentilshommes , a reçu de nous toutes les marques du respect & de l'o-  
 „ béissance que nous lui devons ; n'y a-t-il pas quelque obligation de sa  
 „ part de défendre des sujets fidèles , & de terminer par la force des ar-  
 „ mes , ou par un traité , la guerre qui nous menace ? C'étoit-là mon senti-  
 „ ment : mais en vain tous les Ordres de la ville firent au Roi de très-hum-  
 „ bles remontrances à ce sujet : on n'y eut aucun égard. Quelques-uns ajou-  
 „ toient , que si le Roi quittoit la Guyenne dans un tems si fâcheux , cet-  
 „ te province étoit perdue sans ressource , & que Bourdeaux ouvriroit ses por-  
 „ tes dès que le Prince de Condé paroîtroit. Ces considérations firent peu  
 „ d'impression sur des esprits , que la crainte ou l'ennui d'un plus long sé-  
 „ jour dans cette ville avoient préoccupés. On quitta Bourdeaux avec au-  
 „ tant de précipitation , qu'il y avoit eu d'imprudence de sortir de Paris. On  
 „ partit quelques jours avant Noël , ce qui fit dire à quelques-uns , que du  
 „ moins par respect pour une fête si solennelle , la Cour auroit dû suspendre  
 „ son départ.

Le Roi étoit arrivé à Bourdeaux le 7. d'Octobre , il en partit le 20. de Décembre. Si vous me demandez ce qui se passa pendant ce tems-là de plus particulier au milieu des troubles & des bruits tumultueux qui agitoient la Cour , je vous répondrai que Moncassin , pour récompense des services qu'il avoit rendus à Paris , en procurant un faux arrêt du Parlement , fut déclaré grand Prévôt de Guyenne. Il avoit déjà fait inutilement quelques tentatives pour obtenir cet emploi. Cette province est dans le ressort des Parlemens de Toulouse & de Bourdeaux , qui après celui de Paris , sont les deux premières cours souveraines du Royaume. Le Parlement de Bourdeaux où étoit le Roi , sur les remontrances des Gouverneurs  
 des

• ( 1 ) Le Duc d'Epemon , pere de Candale.

des places de la province, refusa absolument de recevoir Moncaassin dans cette charge; mais le Parlement de Toulouse l'y admit à la sollicitation de Mafurier qui étoit depuis peu premier Président. Ce dernier approuvoit hautement tout ce qu'on avoit fait contre le Prince de Condé; il le traitoit de rebelle & de fauteur des Religionnaires; c'est le nom qu'on donne à nos Protestans. Je ne puis vous dire si Moncaassin sera reconnu dans les pais de Conferans, d'Auch, & de Comminges, la suite des choses nous l'apprendra. Comme tout étoit alors dans le desordre, & que les Gouverneurs étoient occupés à d'autres affaires, il fut facile à Moncaassin de se faire recevoir au Parlement de Toulouse, qui lui accorda cet emploi pour trois ans.

Il y eut encore à Bourdeaux & sous les yeux du Roi, un attentat inouï, qui parloit de la plus audacieuse témérité. Le Parlement de cette ville étoit prêt à juger le procès d'un certain Gentilhomme (1), qui étoit accusé de plusieurs crimes, & dont par grace on avoit suspendu depuis long-tems la condamnation. Enfin la Cour alloit rendre contre lui un arrêt de mort, lorsque le Cardinal de Sourdis, à la prière du Sieur de Themines, demanda au Roi la grace du criminel. Le Prélat s'étant vanté de l'avoir obtenu, le Parlement alla faire des remontrances au Roi & à la Reine, leur exposa le fait, & obtint la permission de continuer le procès. Le criminel fut condamné dès le lendemain; & de crainte que l'appareil de son supplice n'excitât dans la ville quelque tumulte, le Parlement ordonna que ce Gentilhomme seroit exécuté dans la prison. Mais le Cardinal, sans s'embarasser des ordres de leurs Majestés, rassembla le plus grand nombre qu'il put de Gentilshommes, qui la plupart ignoroient son dessein, & vint à la prison avant que le bourreau y fût entré. Le Concierge (2) qui étoit honnête-homme, & qui même étoit connu du Cardinal, ayant refusé de lui ouvrir les portes, on les força aussi-tôt. Le Concierge fut tué, & tomba mort aux pieds du Prélat. Le criminel fut enlevé, & échappa ainsi au supplice qu'il méritoit.

Une entreprise si téméraire, & si violente blessait l'autorité Royale. Toute la Cour en fut émuë, & on demanda de tous côtés vengeance d'un coup si hardi. Le Renard (3), selon sa coutume, en parut d'abord indigné: il dit hautement qu'il puniroit d'une manière éclatante l'outrage fait à la majesté du Roi, & qu'il seroit tout ce que le devoir de sa charge exigeroit de lui. Sourdis fut même contraint de sortir hors de la ville; mais quelques jours après, le Parlement ayant rendu contre lui un arrêt (4) par contumace, on vit bien-tôt le Nonce du Pape intervenir en faveur du Cardinal. Il fut défendu de le citer à son de trompe dans le marché public, comme il est d'usage, & l'on permit seulement de le faire clamer par un Huissier aux portes de l'archevêché, & sans bruit. Le Parlement continuant ses poursuites, le Nonce scut enfin les arrêter, & le Renard contre la parole qu'il avoit donnée, fit ôter au Parlement la con-

(1) Nommé *Huteassiel*.

(2) Nommé *Cajette*.

(3) Le Chancelier de Sillery.

(4) Un décret de prise de corps.

noissance de cette affaire. Ces courageux antagonistes de la majesté Royale firent pieusement signifier au Nonce, que le Roi en agissoit ainsi par respect pour le Pape, & que quelque nécessité qu'il y eût de ne pas laisser cet attentat impuni, sa Majesté aimoit mieux dissimuler l'injure qui lui avoit été faite, & paroître négliger ses droits, que de ne pas déferer aux prières qui lui avoient été faites au nom du souverain Pontife. Ainsi le Pape, s'étant attribué la connoissance de cette affaire, affecta quelques sévérités pendant un certain tems, & interdit au Cardinal la célébration des saints Mystères; mais de sa pleine puissance, il lui remit bientôt cette peine. Ce Prélat triomphe en quelque façon du Roi & de ses Magistrats, & dans l'instant que je vous écris, il fait son entrée dans la ville, prêt de commettre encore un pareil attentat, & de fouler aux pieds, si l'occasion s'en présente, la majesté Royale, pour établir de plus en plus l'autorité du saint Siège.

Enfin, il n'y avoit à la Cour ni sincérité, ni prudence, ni ordre: il sembloit que l'on y combattoit à l'aveugle; au lieu d'attaquer l'ennemi, nous portions les coups les plus funestes à nos amis. Ce n'étoit que dissimulation & que fourberie, tout étoit dans la confusion & dans le désordre. Le Renard (1), se servant de ses artifices ordinaires, croyoit élever sa fortune par son indigne politique, & faire ses affaires aux dépens de l'Etat. Cependant sur les fréquentes conférences que le Débiteur avoit à des heures indécises avec Canidie (2), on prévoyoit que les choses changeroient bien-tôt de face, & on commençoit à croire qu'il m'avoit parlé sérieusement dans la conversation que j'avois eue avec lui à Poitiers. Les curieux remarquoient toutes ces circonstances; mais pour moi, comme j'ai peu de curiosité, je n'allois chez le Débiteur que rarement, & seulement lorsque l'occasion s'en présentoit, quoiqu'il fût mon voisin. Moins oisif qu'accablé d'ennui & de chagrin de voir le Royaume dans une si triste situation, je restois chez moi. Plusieurs de mes amis venoient m'informer de ce qui se passoit, quelque peu d'envie que j'eusse d'entendre des nouvelles si fâcheuses. Le Cardinal de Sourdis même me rendoit quelques visites: quoiqu'il eût des sentimens très-oppoés aux miens, cependant comme il étoit mon parent, il me parloit fort familièrement & avec beaucoup de liberté, des affaires d'Etat. Il avoit fait ôter au Sieur de la Force le gouvernement de Bearn, dont le Comte de Grammont avoit été pourvu. Le Fevre, Sieur de Caumartin, qui vouloit faire sa cour, sollicita avec beaucoup d'empressement la commission d'aller porter les nouveaux ordres dans cette province, & le Cardinal de Sourdis le présenta à la Reine. Le Fevre étant prêt à partir pour le Bearn, vint me dire adieu. Il me communiqua les ordres dont la Cour l'avoit chargé, & me demanda mon sentiment. Comme l'affaire étoit entièrement conclue, il étoit hors de saison de lui faire voir tout ce que j'en pensois. Je lui prédis seulement que son voyage seroit inutile. En effet, comme la

Force

(1) Le Chancelier de Sillery.

(2) La Maréchale d'Ancre.

Force avoit la faveur des peuples, on devoit conjecturer qu'il se soutiendrait contre tous les efforts de son ennemi, qui n'avoit pas beaucoup de partisans.

Le Sieur de Vic ne fut pas plus heureux dans le voyage qu'il fit à Montauban en Querci, pour détacher cette ville de la faction des Protestans assemblés à Nîmes. Je dis à l'un & à l'autre qu'il falloit songer à la paix, & appliquer le remède à la racine du mal, plutôt que de faire tant de démarches inutiles: qu'ainsi l'on devoit traiter sans délai avec le Prince de Condé, & prévenir l'union qu'il étoit prêt de faire avec les Protestans de Nîmes. Lorsque je donnois des avis si salutaires, il étoit encore tems de s'en servir. Le Prince de Condé ne s'étoit pas encore joint à nos Réformés; car il y eut un mois d'intervalle entre le passage de la Loire, & le traité de Sanlay en Poitou. Pendant tout ce tems-là, je fis mon possible pour faire mettre à profit des instans si précieux, & outre le premier entretien que j'eus à ce sujet avec le Hérifon, & dont je vous ai rendu compte, je lui repétois à tout moment la même chose; mais je parlois à un fourd.

Le bruit courut qu'André de Nesmond, premier Président au Parlement de Bourdeaux, étoit mort. On songea aussi-tôt à lui donner un successeur. Pour faire croire que dans le choix des Magistrats, on avoit à la Cour quelque égard pour le mérite & la vertu, le Renard vous proposa, comme un sujet digne de remplir cette place. On parla ensuite d'Ollier, & enfin de celui (1) à qui la fortune & la faveur ont donné cette dignité. Mais tous ces discours n'étoient qu'un jeu & une comédie. Nesmond vivoit encore alors, & on ne reçut la nouvelle de sa mort qu'à Poitiers. Dès qu'il fallut agir sérieusement, on lança sur vous les traits de la plus noire calomnie, & on osa proposer des doutes sur la sincérité de votre Religion. De Vic, à qui l'on demanda son sentiment, fit éclater l'indignation qu'un soupçon si mal fondé lui caufoit, & répondit que c'étoient-là les artifices ordinaires des gens mal-intentionnés. Ses remontrances furent inutiles: vous fûtes rejeté, & le Roi de sa pleine puissance, fit don de la charge de premier Président à celui dont je viens de vous parler. Canidie agit dans cette affaire en faveur de ce dernier, & le Renard n'osa lui résister.

Tout cela se passa à Bourdeaux. Suivons le Roi dans son retour. Il passa avec la Reine les fêtes de Noël à Aubeterre; il vint ensuite à la Rochefoucault, où il trouva l'Ambassadeur (2), & le Duc de Nevers. Ils avoient amené avec eux François de Damas Seigneur de Thianges, qui étoit chargé de demander la paix au Roi. Les émissaires nocturnes, qui s'étoient flattés que ce Prince ne feroit pas cette démarche, débitoient malicieusement que sa soumission étoit une marque de sa foiblesse & de sa crainte. Ces gens, qui croyoient que la guerre seroit avantageuse à leur fortune, faisoient tous leurs efforts pour empêcher un accommodement; mais on commençoit à reconnoître le danger, & depuis les fréquentes conférences du Débiteur avec cette Canidie de la Cour, on ne prêtoit plus si

faci-

(1) Le Président de Gourges.

(2) D'Angleterre.

facilement l'oreille aux conseils violens. Ainsi Thianges fut bien reçu, & en le congédiant, on lui fit espérer que dès que le Roi seroit arrivé à Poitiers, on travailleroit sérieusement à un accommodement.

Je quittai Bourdeaux trois jours après que le Roi en fut sorti. Je ne suivis point la route que la Cour avoit prise, tant parce que les chemins étoient remplis de troupes, que parce que les auberges sont peu commodes; mais je passai, sans rien craindre, par la Saintonge avec ceux qui voulurent m'accompagner, & gagnai Poitiers par cette route. Le premier jour de notre voyage, Lussan qui nous conduisoit, nous fit arrêter à Blaye, & nous régala splendidement pendant deux jours dans le château de cette ville. Peu de tems auparavant, on en avoit fermé les portes au Duc de Nevers, car Lussan avoit défendu à sa garnison de ne recevoir personne dans la place, sans sa permission. Il me pria de faire ses excuses au Duc, & de lui protester qu'il avoit été fâché de ce que ce Prince ne l'avoit pas averti de son départ, & du dessein qu'il avoit pris de passer par Blaye.

Ayant reçu des lettres de Jarnac & de Mons, je me remis en chemin, & n'arrivai à Pons que fort tard. On m'y reçut avec toute ma compagnie de voyage. Le lendemain, veille de Noël, j'arrivai à Saintes. J'appris dans cette ville le traité que le Prince de Condé avoit fait un mois auparavant avec les Protestans à Sanfay en Poitou. Les émissaires nocturnes avoient empêché par leurs artifices que cette nouvelle ne se répandît à la Cour. Pernay Gouverneur de Saintes me montra les articles de ce traité qui étoit devenu public, & qu'on avoit même imprimé.

Ayant passé le jour de Noël chez l'Evêque, je gagnai Saint-Jean d'Angely. Les païsans s'enfuyoient devant moi, & les habitans des villes venoient en foule me recevoir à leurs portes, comme commissaire de la Majesté. Ils s'imaginoient que j'étois chargé de faire la paix, & on ne me demanda pas les passeports que le Duc de Nevers m'avoit donnés. Ayant trouvé à Saint-Jean d'Angely une escorte que le Duc de Bouillon avoit envoyée au-devant de moi, je partis dès le lendemain avec toute ma compagnie; & ayant passé par Fors, j'arrivai le 28. de Décembre à Niort. Les mauvais chemins m'empêcherent de faire ce trajet en un seul jour. Parabere Gouverneur de cette place, qui étoit un homme de courage, me reçut à bras ouverts. Il étoit Royaliste déclaré, & s'étoit joint à du Plessis-Mornay, Gouverneur de Saumur, à Marly de Brassac Gouverneur de Châtelleraut, à Constance Gouverneur du château de Maran & à quelques autres, qui, quoiqu'en petit nombre, avoient imité l'exemple du Maréchal de Lesdiguières, & refusé de signer le traité du Prince de Condé avec les Protestans.

Le Duc de Bouillon partit du camp de Saint-Symphorien & vint nous y trouver, comme ami de Parabere. S'il n'en eût pas été connu, on lui auroit fermé les portes de Niort, comme on avoit fait au Prince de Condé. Tous les Royalistes y entroient librement; mais ceux qui suivoient le parti du Prince, n'y étoient reçus que lorsqu'ils avoient des connoissances

Efff 3.



& des amis dans la place. Nous eumes sur l'état présent des affaires une conversation de deux heures, à la fin de laquelle nous convinmes tous que les deux partis avoient également besoin de la paix, & que celui qui rejetteroit l'accommodement, se rendroit odieux à tous les Ordres du Royaume. Parabere nous fit servir à dîner dans le château. Le Sieur de Soubize, frere du Duc de Rohan, la Boulaye, Rainville, & quelques autres Officiers s'y trouverent. Le lendemain, après avoir dîné dans le même endroit, nous demandâmes des passe-ports à Parabere. Dans ce moment, quelques paroles que dit le Duc de Bouillon, donnerent lieu à l'entreprise que forma le Duc de Guise. Vous en avez entendu parler; la Cour comptoit beaucoup sur ce dessein. En quittant Parabere, avec qui j'avois eu une conversation secrete, que je devois rapporter à la Reine, il me pria de venir coucher le lendemain à son château de Saint-Eloy, dont il vouloit me montrer les jardins & les nouveaux embellissemens qu'il y avoit fait faire. J'y consentis volontiers, & le Duc de Bouillon dit qu'il vouloit y venir aussi avec moi pour voir les délicieux jardins de cette maison. Ces dernières paroles furent entendues par un Gentilhomme que le Duc de Guise avoit envoyé à Parabere, & qui les rapporta aussi-tôt à son maître. Sur cette nouvelle le Duc assembla des troupes avec beaucoup de diligence & sans bruit.

Le Duc de Bouillon monta dans mon carrosse, & nous vinmes ensemble à Saint-Maixent. Nous parlâmes en chemin de la situation où étoit le Royaume, & il s'élevoit de tems en tems entre nous quelques legères contestations à ce sujet. Nous convenions à la vérité que la paix étoit nécessaire aux deux partis. Nous ne doutions pas que cette négociation ne fût très-difficile; mais nous étions de différent sentiment sur les moyens dont il falloit se servir pour lever tous les obstacles qui s'y opposoient.

Je saluai à Saint-Maixent le Prince de Condé, qui avoit une Cour aussi nombreuse que celle du Roi. Mes amis m'ayant demandé ce que je pensois à la vue de ce grand nombre de Gentilshommes, je leur répondis que j'étois ravi de voir le Prince en si bonne compagnie; mais qu'elle me plairoit davantage, si comme j'espérois le voir bien-tôt, ce Prince lui-même accompagnoit sa Majesté. Je saluai aussi les Ducs de Mayenne & de Longueville, que nous avons vus & connus particulièrement dans l'assemblée de Soissons, & à Sainte-Menchou (1). Je vis aussi le Duc de Sully, qui ayant été long-tems indéterminé sur le parti qu'il devoit prendre, & voyant que la Cour le trompoit, s'étoit jetté du côté du Prince de Condé, & l'avoit reçu dans sa ville avec des troupes (2).

Dès la première entrevûe, le Prince de Condé parla de cette nouvelle exaction (3) que les Magistrats, au grand préjudice de l'Etat, sont obligés de payer tous les ans. Il promit de faire tous ses efforts pour procurer la nécessité de supprimer un impôt si odieux, & assura avec confiance

(1) En 1614. on y fit un traité, qui termina les premiers troubles, causés par l'opposition du Prince de Condé au mariage du Roi.

(2) Tous ces Seigneurs s'étoient ligués pour la guerre du bien public.

(3) La Paulette.

ce qu'il réussiroit dans son dessein. Je lui représentai que l'épuisement des finances, la corruption des mœurs & l'avidité des courtisans étoient des obstacles si puissans à ses bonnes intentions, qu'on n'osoit espérer une réforme si nécessaire, que tous les Ordres du Royaume souhaïtoient avec ardeur. Le Prince me répondit qu'il ne feroit la paix qu'à cette condition. En effet, il demanda dans les articles généraux qu'il proposa, la suppression de cet impôt: & dans les commencemens de la conférence, on insista sur ce chef avec l'empressement le plus spécieux; mais cette proposition fut négligée & abandonnée ensuite avec autant d'imprudence que de foiblesse.

Je devois dîner seul dans le château chez le Duc de Sully; mais le Prince de Condé, les Ducs de Bouillon & de Rohan, & Monsieur de Soubise vinrent se mettre à table. Thenon Secrétaire du Duc de Nevers arriva dans le même tems. Le Prince de Condé & tous les Seigneurs de son parti prenoient peu de précautions pour leur sûreté, & agissoient comme si la conférence avec les Royalistes eût été arrêtée; mais Thenon rapporta que les choses n'étoient pas si avancées, parce que la Cour refusoit de regarder comme une assemblée légitime le corps des Protestans, qui avoient quitté Grenoble sans l'agrément du Roi, pour aller en Languedoc. Josias Mercier des Bordes, qui étoit un habile négociateur, leva cette difficulté, en disant que les Protestans, qui s'étoient unis au Prince de Condé, seroient satisfaits si l'on appelloit cette assemblée, l'assemblée de Nîmes.

Mendant qu'on déliberoit à ce sujet, après avoir demandé un passe-port, je me retirai sans bruit, & arrivai à Saint-Eloy sur la fin du jour. Cette nouvelle affaire, qui étoit survenue tout à coup, empêcha le Duc de Bouillon de venir avec moi; & persuadé que ceux qui ne vouloient pas la paix, avoient cherché ce prétexte pour empêcher un accommodement, il se rendit à son camp par un autre chemin que celui de Saint-Eloy. Le Duc de Guise croyant que le Duc de Bouillon étoit dans cette maison de plaisance, & sachant que le Prince de Condé & les autres chefs de son parti étoient dans une entière sécurité, s'avança avec ses troupes à la faveur des ténèbres. Il envoya quelques soldats vers Saint-Eloy, pour savoir si le Duc de Bouillon y étoit arrivé, & ordonna à un détachement de faire un circuit pour s'emparer par derrière de Pont de Vaux, qui est au-delà de Saint Maixent, & par où le Prince de Condé devoit passer pour aller à son camp. Si cette entreprise eût réussi, comme le Duc de Guise & la Princesse de Conty sa sœur en avoient flaté la Cour, on croit que ce seul coup auroit accablé le parti du Prince de Condé. On auroit enlevé le Duc de Bouillon, qui en étoit un des principaux chefs, & le Prince, avec la plupart des Seigneurs qui s'étoient attachés à lui, auroit été aussi-tôt assiégé dans Saint-Maixent qui n'étoit qu'une mauvaise place, où ils n'auroient pu recevoir de secours, puisque le passage de Pont de Vaux étoit bouché. Mais heureusement le Duc de Bouillon, sans passer par Saint-Eloy, s'étoit rendu au camp. Le Prince de Condé & le Duc de  
Lon-

Longueville, ayant été informés de l'approche des Royalistes, avoient passé le Pont, & y avoient mis des gardes; ainsi l'entreprise du Duc de Guise échoua. Ses troupes restèrent en armes pendant quarante heures, & souffrirent inutilement, avec la fatigue d'une longue marche la faim & le travail d'une nuit si fâcheuse. Les Ducs de Mayenne & de Sully étoient restés à Saint-Maixent, dans la résolution de se défendre, s'ils y étoient assiégés; mais comme Condé, Longueville & Bouillon, qui s'étoient échappés, pouvoient venir au secours de la place, le Duc de Guise ne jugea pas à propos de tenter un siège, dont l'événement étoit si incertain.

Tandis que toute la campagne voisine retentissoit du bruit des armes, je dormois tranquillement à Saint-Eloy, & ce tumulte ne m'éveilla point. Ma femme, qui sçavoit qu'on n'en vouloit qu'au Duc de Bouillon, & que le Duc de Guise ne nous attaqueroit pas, puisque Bouillon étoit absent, empêcha qu'on ne m'éveillât. Le lendemain j'eus une violente colique; ma patience m'a accoutumé à cette maladie, qui cependant m'empêcha de partir. D'ailleurs je voulus sçavoir quel parti le Duc de Guise prendroit. Ayant appris qu'il se retireroit, je me mis en chemin le premier de Janvier. Après avoir passé par Pamprou, j'arrivai à Lusignan le même jour, & deux jours après à Poitiers. Le Roi, la Reine & toute la Cour, n'arrivèrent dans cette ville que le cinq de Janvier. Dès que la Reine (1) me vit, elle me demanda si j'avois passé une bonne nuit à Saint-Eloy; je lui répondis que je n'avois été informé que le lendemain de ce qui étoit arrivé pendant la nuit. Elle me parla ensuite de Parabere. Je m'acquittai de la commission dont il m'avoit chargé, & j'assurai sa Majesté de la fidélité de ce Gouverneur.

On commençoit à se repentir d'un voyage fait avec tant de précipitation. Alors les auteurs de ce pernicieux conseil devinrent odieux, avec d'autant plus de fondement, qu'on eut quelques soupçons de leurs secrètes cabales. Sauveterre Chambellan du Roi fut chassé de la Cour. Le Médecin de l'Orme le fils eut aussi ordre de se retirer, avec menace de le faire pendre, s'il n'obéissoit au plutôt. Ce fut Barbin, homme dévoué à Canidie, qui signifia de grand matin à de l'Orme un ordre si fâcheux.

Ainsi tout se dispoisoit à la négociation. L'Ambassadeur d'Angleterre & le Duc de Nevers furent envoyés vers le Prince de Condé. Dès qu'ils furent revenus, le Débiteur & le Maréchal de Brisac se rendirent auprès de lui pour faire une trêve, & fixer le lieu & le tems de la conférence. Ils avoient espéré trouver le Prince à Saint-Eloy; mais il les fit venir à Niort, & ensuite à Fontenay-le-Comte. Parabere, incertain du succès de cette affaire, fit en sorte que la conférence ne se tint point chez lui.

Le Débiteur, avant que de partir, étoit convenu avec Canidie qu'on exileroit le maître Larron (2). Villeferin lui signifia vers le soir un ordre de sortir de la Cour. Comme il s'étoit flatté que son Ambassade d'Espagne auroit une autre récompense, il fut accablé par ce revers imprévu.

(1) La Reine Mère Régente.

(2) Le Commandeur de Sillery.

Il fit les plus humbles prières, pour obtenir la permission de parler au Roi, mais cette grace lui fut absolument refusée. On regarda avec indignation ceux qui l'avoient suivi en Espagne, & quelques-uns d'entre eux furent maltraités. Le Renard son frere eut ordre de rester à la Cour & d'y continuer les fonctions de sa charge. Il avoit eu des momens de faveur, mais depuis ce tems-là son crédit diminua tous les jours. Le Hérifson qui étoit son parent & son ami, eut part à sa disgrâce. Il espéroit un congé honorable, mais toutes ses espérances s'évanouirent avec le tems.

Guron, qui étoit un émissaire de cette cabale, dit alors assez à propos : „ Que Dieu nous garde des visites du matin de Barbin, & de celles du soir „ de Villeferin. „ Ce mot fut fatal à son auteur ; car dès le lendemain Barbin lui rendit une fâcheuse visite, dans laquelle il lui signifia un ordre de se retirer.

Une révolution si subite causa quelque émotion dans l'esprit des courtisans. Le voisinage de l'armée ayant produit des maladies dans la ville, le Roi fit annoncer son départ pour Tours. Le froid devint tout-à-coup si excessif, que presque toutes les vignes furent gelées, sans aucune espérance de vendange.

Le Débiteur trouva à Fontenay-le-Comte le Roi qui alloit à Châtelleraut. Feignant d'ignorer tout ce qui s'étoit fait pendant son absence, il assura le Renard qu'il n'y avoit aucune part, & parut avoir pour lui la même considération qu'auparavant. Le Renard usa aussi de dissimulation, & persuadé que pour soutenir sa réputation, il devoit faire croire qu'il étoit toujours en bonne intelligence avec le Débiteur, il feignit d'ajouter foi aux discours de ce dernier : mais leur politique ne trompa personne, les sujets de leur desunion étoient trop connus, & quoiqu'ils parussent amis, on fut persuadé qu'ils ne l'étoient pas.

Je partis un jour avant le Roi, avec ceux qui avoient pris comme moi la route de Saintonge. Je souffris sur cette route en quatre jours de marche plus d'incommodités que je n'en avois souffert dans tout ce que j'avois auparavant fait de chemin. Ayant été exposé à un froid piquant pendant la nuit, & au milieu de la neige, ma colique, que l'habitude me faisoit trouver moins violente, se renouvela avec les douleurs les plus aiguës, en sorte que j'en fus incommodé, tant que je restai à Tours.

Le tems fixé pour la conférence de Loudun approchoit. Outre le Maréchal de Brissac & le Débiteur, je fus nommé pour y assister avec Mery Sieur de Vic & le Comte de Pontchartrain. On ne me fit cet honneur, que par une bien-séance politique, & pour ne me pas faire une nouvelle injustice, après avoir été si maltraité par le Renard, dans tout ce voyage. De Vic, qui étoit intime ami du Duc d'Epemon, fut nommé pour dissiper les soupçons de ce Seigneur, & Pontchartrain qui avoit contribué au rappel du Débiteur (1), & qui avoit fait rompre la négociation de Coucy,

(1) Pontchartrain avoit fait rompre la conférence de Coucy, où Villeroi iroit avec le Prince de Condé.

cy, ne fut envoyé à Loudun que pour lui donner l'occasion de réparer le mal qu'il avoit fait. Un homme vint de la part du Renard m'annoncer que j'étois nommé commissaire. Ainsi celui qui jusqu'alors m'avoit traité avec tant de mépris, voulut se faire un mérite auprès de moi de l'honneur qu'on me faisoit, comme si j'eusse dû lui en avoir obligation.

Etant prêt de partir, la Reine, à qui le Débiteur avoit assuré que j'avois une étroite liaison avec le Duc de Bouillon, m'ordonna de l'assurer de l'affection de leurs Majestés pour lui, & de l'exhorter à la paix, qu'elle me parut souhaiter avec beaucoup d'ardeur. Canidie, qui avoit un appartement à côté de la Reine, m'envoya Barbin pour me prier de passer chez elle. Elle me répéta ce que la Reine m'avoit dit, & me promit qu'elle seroit caution envers le Duc de Bouillon de toutes les promesses de sa Majesté.

Après quelques momens d'entretien, la conversation tomba sur le Sieur de Dolé. Canidie faisoit tous ses efforts pour faire croire qu'il n'avoit eu aucune part au projet d'arrêter le Prince de Condé & le Duc de Bouillon, & que ceux mêmes qui avoient découvert au Prince le complot qu'on formoit contre lui, en étoient les auteurs. Cette entreprise avoit été formée dans le tems que l'assemblée des Chambres du Parlement déliberoit sur les affaires de l'État; le maître Larron étoit alors en Espagne. La Reine étoit présente lorsqu'on proposa un coup si hardi. Ce conseil violent contribua beaucoup aux troubles qui suivirent; car d'un côté le Prince de Condé & les Seigneurs de son parti, ne se crurent pas en sûreté à la Cour, & de l'autre, il étoit aussi dur pour eux d'en sortir, que d'être bannis hors du Royaume. Canidie ne nommoit pas les auteurs de ce conseil; mais elle les désignoit assez, en assurant que son mari, Dolé & le Hérifson n'y avoient eu aucune part. Ainsi elle accusoit les autres, & soutenoit que ces traîtres, par l'avis trop précipité qu'ils avoient donné au Prince de Condé, avoient voulu gagner ses bonnes grâces, & faire retomber sur des personnes qui n'étoient pas coupables, la haine qu'eux seuls méritoient. Elle me dit que la Reine vouloit absolument que le Prince de Condé ne parlât plus de Dolé, & qu'il se contentât à ce sujet de l'exil du maître Larron & du Hérifson. Enfin elle me pria très-instamment d'insinuer au Duc de Bouillon que la Reine l'ordonnoit ainsi. Mais la mort de Dolé, que ses emportemens & sa brutalité rendoient également odieux aux deux partis, prévint la contestation qui se seroit sans doute élevée à ce sujet.

Malgré la rigueur de l'hyver nous nous rendimes tous à Loudun. Personne ne nous vint recevoir, quoiqu'on eût dû le faire, par respect pour le Roi que nous représentions. Le Prince, qui étoit absent lorsque nous arrivâmes, nous en fit ses excuses, & rejeta cette faute sur le Duc de Sully Gouverneur de la province, qui étoit dans la ville. Le Duc, pour s'excuser à son tour, nous dit qu'il n'avoit pas été averti de notre arrivée, & que s'il en eût été informé, il n'auroit pas manqué à son devoir. Il ajouta, que les Maréchaux des logis du Roi étant arrivés avant nous, pour  
pré-

préparer une maison aux commissaires de sa Majesté, le Prince de Condé s'y étoit opposé, & avoit voulu que les logis fussent marqués par ses Fourniers, parce qu'il étoit maître de la ville. Ce contretems fut causé que nous eumes des logemens fort incommodes, situés en différens quartiers & dans des rues si étroites, que malgré le mauvais tems & le froid, nous étions obligés d'aller à pied chez le Maréchal de Brissac & chez le Débiteur, où nous nous assemblions ordinairement.

Après quelques délais, plus affectés que nécessaires, pendant lesquels les soldats pilloient impunément, & levoient des contributions de tous côtés, on ouvrit enfin la conférence chez la Comtesse de Soissons (1). Le Roi l'avoit fait venir de Paris avec la Duchesse douairière de Longueville (2), & avoit engagé ces deux Princesses à assister à la conférence. La Comtesse de Soissons y étoit encore venue à la prière du Prince de Condé. Elle avoit beaucoup de pouvoir sur son esprit, & elle fit tous les efforts pour le disposer à un accommodement. Quant à la Duchesse de Longueville, elle tâcha de modérer par ses sages conseils la vivacité de son fils. Le Prince de Condé voulut que l'on tint les assemblées dans la maison où demouroit la Comtesse.

Je ne vous parle point de la contestation qui s'éleva d'abord sur les pouvoirs que le Roi avoit donnés à ses commissaires. On convint enfin qu'ils n'étoient pas suffisans, & qu'il étoit nécessaire de les étendre davantage. Le Prince de Condé proposa ensuite ses demandes, & les députés de son parti soutinrent qu'il falloit discuter ces articles, avant de les mettre par écrit. Nous soutinmes le contraire, & après une dispute assez vive, on arrêta qu'ils écrivoient leurs demandes, & que nous y répondrions par écrit. Il y avoit en tout vingt-neuf articles, qui furent ensuite réduits à un plus petit nombre.

Le Prince demanda d'abord qu'on informât de nouveau contre les coupables & les complices du meurtre du Roi Henri le Grand, & qu'on adressât à cet effet des lettres patentes au Parlement. Les Protestans avoient demandé la même chose à Poitiers, ce qui fit paroître la demande du Prince plus odieuse. On parla à ce sujet de part & d'autre fort vivement. Nous représentâmes que c'étoit accuser de négligence & de prévarication les plus fidèles sujets du Roi, que de demander si instamment la vengeance de ce crime, comme s'ils n'avoient pas eux-mêmes assez d'intérêt de la pour suivre. Nos adversaires répondirent qu'on avoit intercepté des lettres du Procureur-général au Renard, par lesquelles il paroissoit bien que cette affaire étoit négligée, & qu'on n'agissoit pas de bonne foi par rapport à l'accusation intentée par cette femme (3), que la Reine Marguerite a, com-

(1) Anne, Comtesse douairière de Soissons.

(2) Catherine de Gonzague-Clèves.

(3) Jacqueline le Voyer, femme d'Isaac de Varennes, Ecuyer, Seigneur d'Escouman, accusa le Duc d'Epéron & la Marquise de Verneuil,

d'avoir suborné l'assassin de Henri IV. Elle s'adressa d'abord à la Reine Marguerite, qui en donna aussitôt avis à la Reine Régente. Elle accusa plusieurs autres personnes; mais elle soutint si mal ses dépositions dans la confrontation,

comme vous sçavez, traduite en justice: que ceux qui étoient nommés avoient persuadé à la Reine qu'on ne les attaquoit que pour lui porter ensuite les mêmes coups: que c'est ce qui avoit empêché le Procureur-général de poursuivre, & qu'enfin toutes les plaintes qui avoient été faites à ce sujet, avoient été ou méprisées, ou éludées par les artifices du Renard. Le Prince de Condé se plaignit dans les termes les plus forts de cette conduite, & le Duc de Sully en parut tout-à-fait indigné.

Enfin le Débiteur obtint avec beaucoup de peine qu'au lieu d'adresser des lettres patentes au Parlement, on infereroit dans l'Edit cet article en entier. Il fut conçu de telle façon, que comme chacun tâchoit de se justifier de la négligence à poursuivre la vengeance du parricide du feu Roi, elle fut imputée aux Magistrats, quoiqu'ils ne fussent coupables en cela, ni de lenteur, ni de prévarication. Je prévois que cela occasionnera des remontrances de la part du Parlement & retardera encore cette affaire.

Le Prince de Condé demanda par le même article que conformément à ce qui avoit été ordonné par le Parlement dans l'arrêt rendu contre Ravaillac, le canon du Concile de Constance contre ceux qui ôsoient attenter à la personne sacrée des Princes, fût renouvelé: que le décret de la Sorbonne à ce sujet fût exécuté, & qu'il fût enjoint aux Evêques du Royaume de le faire publier dans leurs diocèses. Le Parlement l'avoit déjà ordonné; mais l'Evêque de Paris s'y étoit opposé, sous prétexte que ni le Parlement, ni la Sorbonne n'avoient pas le droit de commander, ni d'enjoindre quelque chose aux Evêques. Ce Prélat avoit trouvé à la Cour des amis puissans, en sorte que quoique tous les bons François, pénétrés de la douleur que leur causoit l'indigne assassinat de leur Roi, souhaitassent ardemment la punition de ce crime; cependant tous les arrêts du Parlement, & les décrets de la Sorbonne firent peu d'effet: ils sont depuis six ans restés sans exécution. A la sollicitation de quelques personnes bien intentionnées, & qui avoient pour motif la conservation de la personne sacrée de nos Rois, le Prince de Condé demanda qu'on renouvelât ces décrets. Il l'obtint quoiqu'avec peine; car on lui fit toujours mille difficultés sur chaque chef qui regardoit le bien de l'Etat; mais le Débiteur ne voulut jamais consentir que le Roi se servit dans son Edit du mot ordinaire: *Nous enjoignons*. Il soutint obstinément qu'il suffisoit que le Roi promit d'écrire à ce sujet aux Evêques de son Royaume. Ainsi la majesté Royale s'avilissoit insensiblement, & tous les bons François étoient indignés de voir qu'elle perdoit tous les jours quelqu'un de ses droits, par une fausse politique, ou par la foiblesse du gouvernement.

Il y eut plus de difficulté par rapport au premier chef des demandes du tiers Etat (1), que la Cour avoit déjà rejeté. Le Prince de Condé le proposa de nouveau, & cet article fut en contestation pendant tout le tems de

raison, que les prisonniers furent renvoyés absous, & qu'elle fut elle-même condamnée à finir ses jours entre quatre murailles. Ce jugement, & la précaution qu'on prit pour ce-

nir les interrogatoires secrets, donnerent lieu à plusieurs soupçons.

(1) Touchant la sûreté de la personne du Roi, & l'indépendance de sa couronne.

de la conférence. Mes collègues dispuoient à ce sujet non-seulement contre les députés du parti opposé, mais encore entre eux, & dans la maison du Maréchal de Brissac. Pour moi, je parlois peu, quoique je souffris beaucoup de voir les esprits si préoccupés par l'esprit de faction. N'ayant là aucun ami avec qui je pusse m'entretenir en liberté, je ne savais quel parti prendre. Trois de mes collègues réunissoient leurs efforts pour attaquer l'article en question, & le quatrième par un silence criminel les approuvoit assez. Le Débiteur soutenoit que les Protestans avoient engagé le Prince à faire cette demande, non-seulement pour brouiller le Roi avec la Cour de Rome; mais encore pour ébranler les deux premiers Ordres du Royaume, qui s'étoient opposés à la réception de cet article: qu'enfin on ne pouvoit en conscience l'admettre. Le Maréchal de Brissac ajoutoit que cette proposition avoit été fabriquée en Angleterre, & en faveur du Roi de la Grande-Bretagne; mais que ni la France, ni son Roi n'en avoient pas besoin.

J'entendois tous les jours les mêmes discours; mais quoique je dissimulasse, jugez vous-même de l'émotion où j'étois. Enfin une espèce d'indignation me fit rompre le silence: je déclarai que je ne voulois point entrer dans la contestation qui s'étoit élevée sur cet article, mais que je croyois nécessaire d'examiner qui l'avoit dressé & qui l'avoit proposé; & qu'après une mûre délibération, faite de bonne foi, & sans passion, on en jugeroit sainement. „ Sachez, Messieurs, dis-je alors, qu'il n'a point été fait en „ Angleterre, mais en France & à Paris même. Ce sont de fidèles sujets „ du Roi, & des personnes non suspectes qui l'ont dressé dans le tems „ qu'on composoit dans la maison de ville le cahier de le tiers Etat de „ voit présenter à l'assemblée des Ordres du Royaume. Guillaume des Lan- „ des, Gaston Grié, & Claude le Prêtre, Conseillers au Parlement de Paris, Magistrats d'un mérite généralement reconnu, y étoient présens: „ c'est le Prêtre lui-même qui a rédigé cet article dans la forme où il „ est encore aujourd'hui. Il fut ensuite communiqué en secret à la Reine, qui l'approuva en présence du Renard, de Pierre Jeannin (1) & du „ Débiteur même.

Alors je demandai au Débiteur, si ce que j'avançois étoit vrai ou faux, le Maréchal de Brissac étoit présent. Le Débiteur ne disconvint pas de ces faits; mais il dit qu'on avoit eu grand tort d'admettre cet article.

„ Il n'a donc pas été fait, ajoutai-je, en Angleterre, & pour les Anglois seuls, comme on l'a avancé, pour le rendre odieux; mais il a „ été dressé, examiné, & même approuvé en France, jugez maintenant „ s'il faut rejeter avec tant de mépris ce que des hommes éclairés, non „ suspects & bien intentionnés ont fait autrefois.

„ L'opposition formée, continuai-je, à la demande du tiers Etat par „ les deux premiers Ordres du Royaume, ne mérite pas beaucoup de considération; car il est certain que ce n'est qu'à la sollicitation & par les „ manoeuvres

(1) Le Président Jeannin.



„manœuvres d'une cabale secrète, que la Noblesse a été d'un sentiment contraire; & dans l'instant que l'article parut, la plus saine & la plus grande partie de cet Ordre fut d'avis de s'en rapporter au jugement & à la volonté du Roi. Mais dès que ceux qui avoient ainsi opiné furent absens, le Président profita de leur éloignement, pour mettre une seconde fois en délibération ce qui étoit déjà arrêté, & il fut ordonné que la Noblesse se joindroit au Clergé, comme dans une affaire qui regardoit la Religion. Les bons François, qui savent ce qu'ils doivent à la Religion & à la République, ont toujours cru que cette affaire concernoit plus l'Etat que la Religion.

„Vous voyez donc que cet article a déjà été proposé & reçu. Il a ensuite été attaqué par une faction puissante. Un Prince du sang le proposa de nouveau: c'est à vous à examiner, si la tranquillité publique & la dignité du Souverain que vous représentez, exigent que vous rejetiez cette proposition, comme préjudiciable à la Religion, ou si vous devez la respecter, comme ayant été avancée par des gens bien intentionnés, & qui avoient pour motifs la sûreté de nos Rois. „

Je finis, en disant que je n'avois parlé ainsi, que pour éclaircir les faits: que je ne voulois point entrer dans le fond de la contestation: que même j'avois souhaité plusieurs fois que cet article n'eût jamais été proposé, puisqu'on y faisoit paroître tant d'opposition (la postérité jugera si elle est bien fondée) & qu'il avoit causé de si grands troubles; mais que puisqu'il avoit été proposé, il falloit l'admettre, & que sans cela la sacrée personne du Roi seroit exposée à un danger évident.

Un pareil discours jeta mes collègues dans l'étonnement. Ils me regardèrent pendant quelque tems sans rien dire. Enfin, après un silence assez long, le Débiteur prit la parole, & dit, qu'il ne falloit rien négliger de ce qui pouvoit contribuer à la sûreté de nos Rois; mais qu'il falloit aussi prendre garde de troubler la bonne intelligence qui regnoit entre la Cour de France & celle de Rome, & de rompre une union aussi avantageuse à l'Etat qu'à la Religion.

Nous eumes entre nous plusieurs conférences à ce sujet, & le Duc de Nevers s'y trouva une fois; mais il s'étoit laissé prévenir, & il disoit sans feinte, que d'habiles Théologiens lui avoient assuré, qu'il y avoit plusieurs chefs dans l'article en question qui regardoient plutôt la Religion que l'Etat, & sur lesquels il falloit s'en rapporter à la décision du Clergé.

Sur ces entrefaites le Débiteur alla à la Cour avec le Maréchal de Brisac & le Duc de Nevers, pour savoir la réponse que le Roi voudroit faire aux articles secrets, proposés par le Prince de Condé & par les Seigneurs de son parti. Le motif de ce voyage fut encore de demander au Nonce son avis, sur ce qu'on devoit répondre au fameux article qui causoit tant de contestations; car on ne faisoit rien dans cette affaire sans la participation de ce Prélat.

Le Débiteur avoit conseillé, ou d'éluder par des remises les poursuites du parti opposé, ou d'admettre en apparence l'article disputé, mais  
d'y

d'y ajoûter des modifications, & de se servir de termes si équivoques & de circonlocutions si ambigus, que l'approbation deviendroit inutile. Il se vantoit d'avoir le talent d'embrouiller & de finir ainsi les affaires. En effet il réussit, & ses artifices eurent le succès qu'il en attendoit. Les principaux chefs du parti, ayant été gagnés par des présens ou par des promesses, ne firent plus de résistance. Mais qu'y gagna-t-on? On dissimula les véritables intérêts du Roi, & on les abandonna.

Dans une visite que de Vic me rendit, (car ma colique m'empêcha souvent de sortir) je me plaignis de cette honteuse prévarication, qui n'avoit pour motif que de vains scrupules de Religion, & à laquelle je ne participois que malgré moi. Je lui représentai encore que nous exposions notre Souverain à de grands dangers: qu'on nous en feroit un jour de justes reproches: qu'il auroit mieux valu ne jamais parler de cet article; mais que puisque la question étoit entamée, il falloit du moins en laisser le jugement au Roi même, de crainte que tant de disputes inutiles ne préjudiciaissent à ses droits.

On rapporta ce discours au Débiteur, qui le saisit aussi-tôt, & qui me fit dire que je serois une chose très-agréable au Roi & à toute la Cour, si je pouvois faire consentir le Prince de Condé au renvoi de cette affaire à sa Majesté. Je m'employai volontiers à obtenir ce consentement. J'allai aussi-tôt trouver Gaucourt de Rouvray, & Josias Mercier des Bordes, qui avoient beaucoup de crédit parmi les Protestans, & leur représentai le danger qu'il y avoit de pousser trop loin leurs prétentions. Heureusement ils connoissoient mes sentimens, & sachant qu'élevé dans la maison de mon pere, j'y avois, pour ainsi dire, sucé avec le lait un attachement inviolable aux intérêts du Roi, ils prirent en bonne part, & écouterent favorablement une proposition qui dans la bouche d'un autre ne leur auroit pas paru digne d'attention, ou auroit excité leurs soupçons. Ainsi je les persuadai facilement qu'il ne falloit pas toucher à un mal qu'ils ne pouvoient guérir, & qu'il étoit à propos d'attendre une occasion plus favorable.

Dès le lendemain l'affaire fut mise en délibération; & le Prince de Condé leur ayant demandé leur avis, ils ne s'opposèrent point à ce que j'avois proposé, & leur sentiment fut suivi par tout le reste de leur parti. Le Débiteur triompha de ce succès, & dans la suite il me combla de louanges en présence de la Reine & du Cardinal Ubaldin, de ce que j'avois trouvé cet heureux tempéramment, qui avoit terminé une affaire si épineuse.

Il falloit, & on le pouvoit, régler de la même façon l'article suivant, par lequel le Prince de Condé avoit demandé la main-levée des défenses d'exécuter les arrêts de la Cour rendus à ce sujet les années précédentes; mais le Débiteur, qui en avoit éludé la force par l'obscurité & l'ambiguïté des termes dans lesquels cet article étoit exprimé, aima mieux le laisser comme il étoit conçu, que de le soumettre à la décision du Roi.

Le quatrième & le cinquième articles regardoient les droits de l'Eglise Gallicane. Le Prince de Condé demandoit qu'on les maintint dans leur force, & tels que nous les avions reçus de nos ancêtres. Il demandoit en-

core

core la cassation de ce qui avoit été fait par quelques particuliers, pour la publication du Concile de Trente, sans un ordre exprès de sa Majesté. On souscrivit en apparence à ces deux demandes. Sur la première, le Roi promit qu'il feroit tous ses efforts pour conserver les libertés de l'Eglise de France. Sur la seconde, la Majesté déclara que la publication qui avoit été faite sans son agrément, lui avoit déplu : qu'ainsi elle étoit nulle : qu'elle n'auroit pas lieu, & qu'il ordonneroit à ce sujet ce qui seroit convenable.

On confirma les Edits & les privilèges accordés par nos Rois aux Protestans. On fit même mention des brevets. Cependant ceux qui n'ont pas été suivis de lettres patentes, ni d'enregistrement, n'auront que très-difficilement leur exécution, & donneront lieu à des remontrances.

La clause qui portoit que chacun seroit conservé dans ses gouvernemens, charges, honneurs, dignités & offices, & que ceux qui en avoient été dépouillés, seroient rétablis, parut si équitable qu'elle passa sans contradiction; le Duc de Sully dit cependant qu'il y avoit dans cette adjonction plus d'ambition & de faste que de nécessité.

Quant aux demandes des Sieurs de Courtenay, qui étoient contenues dans le huitième article, & qui ont été si souvent agitées dans le Conseil de Henri le Grand, & au Parlement, on n'y fit aucune réponse. Ceux qui les avoient proposées par considération pour un Seigneur de cette maison qui s'étoit attaché au Prince de Condé, étoient eux-mêmes fort éloignés d'appuyer ces prétentions; car à l'exception du Prince de Condé, il n'y avoit personne qui ne souhaitât que le nombre des Princes du sang diminuât, plutôt que de le voir augmenté.

Le Débiteur ne répondit que par un mépris au neuvième article, qui concernoit la conservation de l'autorité des Parlemens. Vous sçavez qu'il fait tous ses efforts pour empêcher que les cours souveraines ne recouvrent leur ancien lustre, & ce pouvoir dont elles se servent si utilement pour défendre la majesté de nos Rois, & soutenir les droits de la Couronne contre les entreprises des étrangers. Cet homme étoit que plus les Magistrats auront d'autorité, plus son crédit diminuera, & il craint que le pouvoir ne soit un obstacle aux pernicieux desseins d'une cabale, qui n'est déjà que trop puissante.

Le Président Nicolas le Jay, a, comme vous sçavez, été enlevé avec violence de sa maison à Paris, & mis en prison à Amboise. Ses ennemis le forcèrent d'avoir recours à la protection du Prince de Condé, quoiqu'il n'eût voulu devoir sa grâce qu'à la bonté du Roi. On avoit agi fort imprudemment de le réduire à cette triste nécessité, & le Président Jeannin en étoit convaincu par les raisons que je lui avois dites à ce sujet. Il agit même en faveur de le Jay, & demanda au Roi la liberté du prisonnier; mais toutes ses démarches furent inutiles, & la sollicitation du Prince de Condé n'eut pas plus d'effet.

Il y avoit eu un arrêt du Conseil d'Etat, qui non-seulement cassaït & annulloit dans les termes les plus outrageans les délibérations du Parlement;

lement ; mais encore avoit ordonné qu'elles seroient extraites des régistres, & supprimées. Il s'en fallut peu que ce violent décret ne portât que l'arrêt d'un tribunal si respectable seroit laceré & brûlé par la main du bourreau. Le Prince de Condé demanda par le dixième article, qu'on révoquât cet arrêt. Comme le Débiteur y avoit eu beaucoup de part, ce chef lui fit de la peine. Cet arrêt avoit été fabriqué par ceux qui étoient désignés dans les remontrances du Parlement, en sorte qu'ils furent juges dans leur propre cause. Vous étiez présent lorsqu'il fut rendu, & quoique vous fussiez d'avis de céder au tems, & de donner quelque satisfaction à des Seigneurs puissans qui étoient irrités ; cependant les termes injurieux dont on le servit, vous déplurent. Vous sçavez qu'on ne demanda pas le sentiment de tous les membres du Conseil, & entre autres des Ducs de Guise & de Vendôme, & des Maréchaux de Brissac & de Souvré ; mais qu'après que le Débiteur eut dit son avis au Renard, tout bas à l'oreille de crainte qu'on ne l'entendit, les autres se leverent en tumulte : que le Hérifson, & Dolé, qui étoient particulièrement intéressés dans cette affaire, dictèrent eux-mêmes, pour ainsi dire, cet arrêt : qu'enfin Jeannin leur fit d'abord quelque résistance ; mais qu'il mollit bien-tôt, comme il a toujours coutume de faire, & qu'à leur sollicitation il approuva l'arrêt.

Le Hérifson avec toute sa cabale fit ensuite tous ses efforts, pour se faire représenter la feuille, sur laquelle l'arrêt du Parlement avoit été écrit. Du Tillet l'avoit ôtée des régistres, & emportée chez lui. Le Parlement la lui fit rapporter pour la remettre dans le registre, & éluda l'exécution de l'arrêt du Conseil qu'on vouloit faire insérer dans les régistres de la Cour. Nous nous rappellames facilement tous ces faits, & le Maréchal de Brissac, à qui l'on n'avoit pas demandé son avis, n'avoit pas oublié cette circonstance. Quoique tous ces discours ne plussent pas au Débiteur, cependant il dit qu'il consentoit volontiers qu'on eût égard aux demandes du Parlement, nonobstant l'arrêt du Conseil, puisqu'on ne le trouvoit pas équitable, & qu'on croyoit qu'il avoit été fait contre les règles.

Quant à ce qui regardoit la juridiction des cours souveraines, & la forme des jugemens à l'égard des particuliers, le Débiteur, dont le but a toujours été de diminuer l'autorité du Parlement, soutint d'abord qu'on ne pouvoit accorder tout ce que les Magistrats avoient demandé. Alors je me crus obligé de parler, & je représentai que les soins du premier tribunal du Royaume devoient s'étendre non-seulement sur ce qui regardoit les particuliers, mais encore sur les affaires qui intéressoient le public ; que si on craignoit que le Parlement n'abusât de l'autorité qui lui étoit confiée, on ajouteroit que ce pouvoir demeureroit renfermé dans les bornes qui lui avoient été données par les anciennes constitutions de nos Rois, sans aucune nouvelle ampliation. Cependant on disputa encore à ce sujet en présence du Prince de Condé, lorsqu'on fit la lecture de la réponse à sa demande.

L'onzième article concernoit la détermination du tems, dans lequel le Roi satisferoit aux demandes des trois Ordres du Royaume, par un Edit

*Tome X.*

H h h h

qu'il

qu'il adresseroit aux Parlemens. On y répondit que le Roi & son Conseil n'avoient pu jusqu'alors remplir l'attente des peuples : que les troubles qui s'étoient élevés, & le voyage du Roi en Guyenne avoient causé ce retardement : que cependant on avoit déjà satisfait à quelques chefs, & qu'on acheveroit le reste dans quatre mois.

Dans le douzième article, le Prince de Condé demandoit, que conformément au décret des Etats de Blois, qui avoient confirmé les Edits précédemment rendus à ce sujet, on ne donnât les dignités de l'Etat & les gouvernemens, & qu'on ne confiât la garde des places frontières qu'aux François seuls, à l'exclusion des étrangers. On lui replica qu'à la vérité la prétention étoit appuyée sur les anciennes loix du Royaume, mais qu'elles n'avoient pas été régulièrement observées : qu'on avoit vu des étrangers s'élever par leur mérite aux plus grandes dignités, & y rendre des services considérables à l'Etat. Vous sçavez quel a été le motif de la demande du Prince de Condé, & de la réponse que nous y avons faite. L'article suivant l'indique assez.

Le Prince de Condé représenta dans cet article qu'il étoit nécessaire de démolir les fortifications de la citadelle d'Amiens, du côté qui regarde la ville, tant pour la tranquillité de l'Etat, que pour ne pas laisser les bourgeois exposés aux insultes d'une garnison. Cela a déjà donné lieu à de grands troubles, & en causera encore de nouveaux dans la suite, car par les artifices imprudens d'une personne que je ne veux pas nommer, de crainte qu'elle n'entre en fureur, ce chef resta indécis. On nous pressa vivement ; mais nous résistâmes avec fermeté, & nous nous servîmes dans nos réponses de l'autorité de ce grand Roi, qui avoit fait bâtir cette citadelle.

Le Débiteur étant prêt à partir pour la Cour, chacun le chargea du soin de ses intérêts, & lui expliqua en secret ses prétentions. Le Prince de Condé & la Comtesse de Soissons n'étoient pas éloignés d'un accommodement. La Duchesse de Longueville même y consentoit, à condition qu'au lieu de la Picardie, on donneroit par une espèce de compensation à son fils le gouvernement de la Normandie qui a deux fois plus d'étendue, & que pour y affermir son autorité (cet abus est à présent fort ordinaire) on y joindroit le château de Caën, le Pont de l'Arche & Dieppe : ces places étoient comme un domaine aliéné, qu'on ne pouvoit retirer qu'avec de grandes sommes d'argent des mains des Gouverneurs avides qui y commandoient. On fit avec la Duchesse ce projet d'accommodement : son fils l'écouta avec attention, mais il n'y voulut pas consentir ; car il croyoit qu'il lui étoit honteux de quitter une province, où la mémoire de son père & de son ayeul étoit si respectée, & d'en être en quelque façon chassé par un homme à qui il ne devoit pas céder, & qu'il avoit toujours regardé comme l'auteur des troubles. Ce jeune Prince fut inflexible, & quoiqu'à la prière du Roi ou de la Reine il eût abandonné quelque chose de ses prétentions sur ce qui regardoit la citadelle ; cependant il conserva toujours la même fermeté par rapport à son gouvernement de Picardie. Presque tous les Gentilshommes de cette province, qui forment le corps le plus distin-

distingué dans la Noblesse Françoisé, avoient préféré l'amitié de leur Gouverneur aux faveurs de la Cour. Le Duc par reconnaissance crut qu'il ne pouvoit les abandonner, & qu'il étoit de son honneur de les soutenir contre des ennemis qui cherchoient à se venger.

Ses amis, qui s'étoient déjà unis en secret avec le mari (1) de Canidie, le pressèrent vivement d'accepter les offres qu'on lui faisoit ; mais comme il leur objectoit toujours la bienséance & son honneur, un d'eux lui dit qu'il falloit croire que l'honneur résidoit où étoit la fortune. Il lui repliqua sur le champ : „ Vous me pressez de préférer la fortune à l'honneur. „ Comment vous, qui me donnez un pareil conseil, avez-vous donc perdu l'un & l'autre ? Je vous ai vu, il n'y a pas long-tems, presque sans bien & sans honneur. Pour moi, j'ai toujours méprisé un vil intérêt ; „ mais je ne souffrirai jamais la perte de ma réputation. „

Ces paroles & quelques discours un peu trop animés éloignèrent entièrement de ce Prince ceux qui tâchoient de gagner la faveur de la Cour. Au contraire, ceux qui n'avoient pas les mêmes vûs, s'unirent à lui, en sorte que la division se glissa dès-lors entre les ligués. Quoique le Duc de Longueville ne cherchât pas à tirer en longueur la négociation, & qu'il parût au contraire très-fâché des ravages & des exactions que les troupes faisoient dans la campagne ; cependant il causa de nouvelles difficultés qui retardèrent la conclusion du traité.

Sur ces entrefaites, Canidie quitta la Cour pour aller à Paris. Dès qu'elle eut appris que son mari se rendoit odieux en voulant retenir la citadelle d'Amiens, & qu'on murmuroit même contre le Roi & la Reine, elle eut recours à ses artifices ordinaires. Elle fit courir le bruit à la Cour, à Paris, & enfin à Loudun, où elle envoya des lettres par Nereftan, que son mari étoit prêt à sortir de la place, & qu'il ne vouloit point mettre d'obstacle à l'accommodement du Duc de Longueville. Le Débiteur nous ayant fait part de cette nouvelle, de Vic, en levant les mains au ciel, dit tout haut, qu'il remercioit Dieu d'avoir inspiré au mari de Canidie une résolution, qui lui faisoit tant d'honneur & qui étoit si utile au Roi ; mais j'arrêtai sur le champ ce transport, & priai de Vic de suspendre son jugement, jusqu'à ce que l'événement eût justifié des promesses si magnifiques.

Mes soupçons n'étoient que trop bien fondés, & dès le lendemain on changea les conditions du traité. On proposa une seconde fois la Normandie, à l'exception de la ville de Dieppe, pour laquelle on promit de donner cent mille écus d'or, quoique le trésor Royal fût alors épuisé. Ainsi le Roi & ses commissaires furent également trompés ; mais on ne se moqua pas de même du Duc de Longueville. Il conserva toujours sa fermeté, & il se soutint lui seul lorsque tout le monde l'abandonnoit. Ses ennemis, qui imputoient aux autres les sentimens qu'ils avoient eux-mêmes, disoient qu'il usoit de dissimulation, qu'il pensoit autrement qu'il ne parloit ;

(1) Le Maréchal d'Ancre.

loit, & que par conséquent il étoit très-éloigné de faire ce qu'il proposoit. Ce jeune Prince, ayant appris ces différens bruits, répondit aussi-tôt : „ Il est plus facile à ceux qui jugent ainsi de moi, de me taxer d'in-  
 „ constance que de mauvaise foi; car il est certain que je n'insiste pas a-  
 „ vec assez de force sur les demandes que j'ai faites publiquement, & qui  
 „ ont été proposées de ma part par ceux-mêmes qui censurent aujour-  
 „ d'hui ma conduite. Qu'ils tâchent d'obtenir ce que je demande de ce-  
 „ lui avec qui ils ont fait, sans mon avis, un traité secret; & s'ils réus-  
 „ sissent, ils me rendront un grand service. Si l'article de la citadelle  
 „ d'Amiens fait quelque difficulté, je consens qu'elle subsiste dans l'état  
 „ où elle est, pourvu qu'on en donne le gouvernement à un homme fi-  
 „ dèle, & qui ne soit point suspect; & que celui, qui se dit prêt à sortir  
 „ de la province, n'y retienne aucune place en sa disposition. Que s'il  
 „ veut conserver le gouvernement de la citadelle, j'y consens encore,  
 „ pourvu qu'il forte de Peronne qu'il retient à titre particulier avec Mon-  
 „ didier & Roye. Pour finir ce traité il n'est pas besoin de dédomma-  
 „ gement, ni de récompense, ni même de faire la moindre dépense; puis-  
 „ que tout ce que je propose est juste, & qu'il dépend de cet homme de  
 „ l'accorder. „

Ces reproches & ces disputes durèrent jusqu'à la fin de la conférence, sans qu'il fût possible de rien terminer; car le Duc de Longueville refusa constamment les offres qu'on lui fit. Ceux qui lui étoient opposés, pensoient qu'il cesseroit enfin de dissimuler lorsqu'on se prépareroit à signer le traité; qu'alors il accepteroit les conditions qu'on lui avoit proposées, & qu'il feroit par nécessité ce qu'il n'avoit pas voulu faire de bon gré. Mais ces politiques, qui croyoient leurs conjectures certaines, se tromperent eux-mêmes. Le Duc de Longueville vit finir la négociation sans changer de sentimens, & lorsqu'il fallut signer le traité, il y auroit souscrit le premier, s'il n'eût pas cru devoir faire cet honneur au Prince de Condé. Il dit alors que son intérêt particulier ne devoit point retarder la paix générale; que ses plaintes avoient d'abord été confonduës avec celles du public, & ses demandes comprises dans le cahier général; mais que puisque par l'événement sa cause étoit devenue une affaire particulière, il lui restoit encore assez de forces & d'amis pour la défendre contre un homme d'une condition fort au-dessous de la sienne (1), & qui n'avoit pour appui que la faveur. Voilà ce qui se passoit à cet égard. Revenons aux autres articles.

On parla ensuite des compagnies de Gendarmes, qui forment dans nos armées les meilleures troupes. On demanda qu'on les rétablît sur leur ancien pied & selon les anciennes ordonnances, & qu'on assignât pour leur entretien des fonds, qu'on ne pourroit employer à d'autres usages. On ajouta, en haine du Duc d'Epemon Colonel Général de l'Infanterie, que le Colonel du régiment des Gardes fût nommé par le Roi, qui nommeroit aussi les Colonels de tous les autres régimens, lesquels auroient droit de nommer

tous

(1) Conini Maréchal d'Ancre.

tous les Officiers de chaque compagnie de leur régiment.

Il y eut plus de difficulté par rapport à l'article icizième, qui concernoit les Conseils du Roi. Cette question causera toujours de vives contestations, & ne fera jamais terminée. Nous sommes dans un tems malheureux, où l'intérêt d'un particulier l'emporte souvent sur le bien de la République. Le Débiteur avoit déjà eu à Coucy une conférence à ce sujet avec le Prince de Condé. On avoit même fait alors quelques réglemens: mais d'autres affaires avoient interrompu celle-ci, quoique le Prince eût restraints ses demandes à ce qu'il signât tous les arrêts, & qu'en son absence, trois anciens Conseillers d'Etat remplissent sa place. Cet article lui avoit été contesté: mais l'ayant proposé de nouveau à Loudun, le Débiteur l'admit, l'affaire restant au surplus dans son entier, pour être réglée suivant l'avis du Prince de Condé, des autres Princes, & des Seigneurs du Royaume, après la conclusion de la paix.

Ce qui fut ajouté par rapport au choix des Ambassadeurs ordinaires auprès des Princes étrangers, fut regardé comme un trait d'ostentation, & on se persuada que le Prince de Condé n'avoit proposé cet article, que pour ne pas paroître négliger ce qui concernoit particulièrement la dignité du Royaume & du Souverain. On porta le même jugement sur les articles, dans lesquels il fut parlé de la suppression ou diminution des pensions exorbitantes, & sur-tout de celles qu'on avoit accordées sous de vains prétextes à des personnes qui étoient inconnues, ou qui ne les méritoient pas; car il régnoit en ce tems-là une si grande avidité, que personne, ni même le Prince de Condé, ne vouloit s'exposer à la haine des demandeurs importuns. Celui qui pouvoit seul s'en mettre peu en peine, étoit odieux aux deux partis, & n'avoit personne pour le soutenir à la Cour, ni dans cette assemblée.

Quant à la vénalité des charges de judicature & de finance, & à la Paulette (1), on convint presque sans contestation, comme je l'avois prédit au Prince de Condé, que tant que le terme, accordé par le Roi aux Officiers, durerait, on ne feroit aucune réforme à l'égard des charges qui étoient sujettes au droit annuel; mais quant aux gouvernemens des provinces & des places, & aux charges militaires, ou de la maison du Roi, sa Majesté avoit déclaré à Tours que ces dignités ne seroient point vénales, à peine contre ceux qui oseroient les trafiquer, d'être déclarés indignes de les posséder. Lorsqu'on fit l'Edit, ceux qui avoient insisté avec tant d'ardeur, tant sur l'un que sur l'autre chef, voyant qu'ils ne pouvoient obtenir le premier, abandonnerent presque le second. À peine pus-je obtenir que la défense de la vénalité auroit du moins lieu par rapport aux dignités, aux gouvernemens & aux charges, qui n'étoient point sujettes à la Paulette, & dont cependant on faisoit un commerce aussi honteux au Roi que préjudiciable à l'Etat. J'obtins ce que je demandois à force de prié-

(1) C'est une finance que les Officiers payent tous les ans, pour rendre leurs charges héréditaires.



prières, & parce qu'on n'osa me refuser ; mais les défenses furent exprimées dans les termes les plus foibles, & on ne fit pas mention de la peine que le Roi avoit lui-même prononcée à Tours contre les contrevenans.

On révoqua les graces expectatives, & ces concessions qui font souhaiter la mort des titulaires. C'est la Cour de Rome qui a donné des noms à ces pernicioeux abus qui y ont pris naissance. On avoit ajouté qu'il ne seroit pas permis de résigner les dignités & offices ; mais cet article fut rejeté comme contraire à la bonté du Prince.

On ne fit pas beaucoup d'attention à ce qui fut proposé pour le soulagement des peuples qui avoient beaucoup souffert dans les derniers troubles. En effet, ceux qui avoient fait les plus grands ravages dans les provinces, demandoient au Roi la diminution des traités en faveur des pauvres paissans, & ils se faisoient honneur de leurs soins à cet égard ; mais en même tems ils prétendoient pour eux-mêmes des sommes exorbitantes, que le peuple qu'ils vouloient soulager auroit été obligé de payer, puisque le trésor Royal étoit épuisé : ainsi ce ridicule article fut rejeté.

On prit en mauvaise part l'article qui concernoit le renouvellement des alliances, faites par le feu Roi d'heureuse mémoire avec les Princes étrangers & les Républiques voisines ; & on vit bien que ce chef avoit été ajouté par les Protestans, qui vouloient désigner le Roi d'Angleterre, les Etats-Généraux des Provinces-Unies, & les villes d'Allemagne. On répondit que ces matières avoient toujours été traitées dans le Conseil du Roi, & ne pouvoient être agitées ailleurs ; qu'ainsi il étoit inutile d'en parler dans l'Édit. Ce qui fut dit à ce sujet porta des coups secrets à notre Débiteur, & lui fit beaucoup de peine ; car il sentit qu'on vouloit par-là censurer la conduite qu'il avoit tenuë, & qu'on trouvoit mauvais de ce qu'il penchoit trop de l'autre côté. Cette alliance qu'il avoit fait contracter & qu'il avoit ménagée avec tant d'ardeur, le faisoit soupçonner de vouloir troubler cet équilibre qui est si nécessaire, pour maintenir la France dans ses droits & pour conserver la majesté du trône.

Dans l'article suivant, on demanda par la même raison que le Roi interposât son autorité pour faire exécuter le traité d'Ast, fait entre l'Espagne & le Duc de Savoye, comme sa Majesté l'avoit promis à ce Prince. On répondit que Philippe de Bethune, frere du Duc de Sully, partiroit incessamment pour l'Italie avec des instructions sur cette affaire.

On demanda encore qu'on renouvelât avec les Suisses cette alliance si ancienne, qui faisoit autant d'honneur à la France qu'elle lui étoit utile : qu'on leur payât régulièrement leurs pensions, & particulièrement à ceux qui s'étoient distingués au service de l'Etat : qu'enfin on acquittât ce qui étoit dû au canton de Berne, qui après celui de Zurich est le plus considérable de cette République. Cette affaire avoit été, comme vous sçavez, agitée à Paris avant le voyage du Roi, & les députés de Berne imputerent mal-à-propos ce défaut de payement à ceux qui ne sont pas à présent à la Cour.

Sur

Sur l'article, dans lequel il étoit parlé de la conservation des droits de la principauté de Sedan & de Raucour, qui relevoient de la Couronne de France dès le tems de François I. on accorda en termes très-honorables ce qui fut demandé alors; mais ce ne fut pas sans causer de la jalousie. On renouvela en particulier ce qui n'étoit pas compris dans l'article, & qui regardoit le privilège accordé par François I. par rapport au rang & au droit d'être assis au Parlement comme Pair de France.

Les quatre derniers articles regardent le Prince de Condé, soit comme chef de son parti, soit comme simple particulier. On lui accorda sans peine que l'arrêt rendu contre lui à Bourdeaux, deux ans auparavant, & dans un tems où il étoit si odieux à la Cour, seroit biffé sur les registres comme injurieux. Il y eut plus de difficulté par rapport à la déclaration du Roi, donnée à Poitiers au mois de Septembre dernier, & adressée à tous les Parlemens du Royaume. En effet, il demanda que cette déclaration fût révoquée, comme étant calomnieuse, remplie de faits supposés, & faite contre les loix & les usages du Royaume: qu'on supprimât tous les arrêts rendus en exécution dans les Parlemens & dans les autres tribunaux, & qu'ils fussent rayés des registres: qu'enfin on informât contre ceux qui avoient fabriqué le prétendu arrêt du Parlement de Paris du 18. de Septembre, & qu'on fit le procès aux auteurs d'un faux si téméraire. On connoissoit assez celui qui étoit désigné par ces termes (1), & si on n'eût été arrêté que par la considération que cet homme méritoit, on eût pu finir bien-tôt cette affaire, en le sacrifiant à la juste colère du Prince de Condé; mais comme cet attentat avoit été en quelque façon autorisé & approuvé, on jugea qu'il étoit d'un dangereux exemple, quelque manifeste que fût le crime, que le Roi abandonnât un sujet qui avoit cru agir pour son service. Enfin, après de longues contestations, on trouva un tempérament, par lequel, sans que le Roi abandonnât ceux qui étoient accusés de faux, on satisfît le Prince de Condé & les autres Princes de sa maison, comme on peut le voir dans l'Edit.

On promit aussi à ce Prince qu'on répareroit entièrement l'injure qui lui avoit été faite deux ans auparavant par l'Evêque de Poitiers (2), que plusieurs regardoient comme l'auteur des troubles; mais cet article fut secret, & on ne l'inséra pas dans l'Edit.

Enfin on ajouta que ceux, qui à ce sujet avoient été ignominieusement chassés de la ville, seroient sans délai rétablis dans leur renommée, honneurs, dignités & biens: que les procédures faites contre ces bannis, qui, comme vous sçavez, possédoient les premières charges de Poitiers, seroient supprimées; & que tous les actes faits contre le Prince de Condé, seroient rayés des registres du présidial & de la maison de ville.

Tout étant ainsi réglé, on rédigea l'Edit qui contient cinquante-trois arti-

(1) Il veut parler du premier Président Nicolas de Verdun, qui par le crédit de Villeroi son parent, succéda à Achille de Harlay, au préjudice de Jacques-Auguste de Thou.

(2) Ce Prélat avoit fermé les portes de Poitiers au Prince de Condé, fait arrêter le Duc de Roannez, & maltraité un Gentilhomme du Prince.

articles. Il souffrit cependant encore quelques changemens dans le dernier voyage que le Débiteur fit à la Cour.

Pendant l'absence du Prince de Condé & des Seigneurs de son parti, nous allâmes aussi d'un autre côté. Le Duc de Sully partit pour la Rochelle, afin, dit-il, de réunir les députés qui n'étoient pas d'accord entre eux. L'Ambassadeur d'Angleterre l'accompagna, à la persuasion du Duc de Bouillon, qui vouloit donner un contradicteur au Duc de Sully. Quoique je fusse ami du Ministre Anglois, je désapprouvai ce voyage: je craignois les suites d'un exemple si pernicieux, & je prévoyois déjà qu'on s'en feroit un jour contre nous. Voyant que le Débiteur y avoit donné son consentement, je déclarai dans une de nos assemblées particulières, que le voyage de l'Ambassadeur se faisoit contre mon avis, & je priai mes collègues de se souvenir de ma protestation. Le Maréchal de Brissac ne me désapprouva pas.

Dans une saison, où la chaleur étoit déjà grande, le Prince de Condé, qui étoit d'un tempérament très-vif, s'étant peu ménagé, fut attaqué d'une fièvre maligne à son retour de Rochefort en Anjou. Cette maladie nous tint en allarmes, jusqu'au treizième jour qu'elle commença à diminuer. Pendant ce tems on ne resta pas sans rien faire, car la mort de ce Prince eût rendu inutile tout ce qui avoit été arrêté dans nos conférences. Le parti Catholique auroit acquis la supériorité, & le parti Protestant eût été obligé de céder s'il eût perdu son chef. Dès qu'il fut convalescent, & après que nous eumes donné des assurances suffisantes pour les articles secrets, convenus avec les Princes & Seigneurs qui lui étoient attachés, il signa le traité dans son lit; car sa santé n'étoit pas rétablie. Le Duc de Longueville ne refusa pas d'y souscrire, quoique son accommodement ne fût pas fait, & il envoya le même jour son blanc-signé. Les Princes, pour éviter les disputes sur le rang, signèrent chacun séparément & en particulier, comme vous devez vous souvenir qu'on a fait à Sainte-Menchoud.

Ceci se passa le troisième de Mai, jour de la fête de l'invention de la Sainte-Croix; c'étoit le jour de la naissance du Duc de Nevers, & ce Prince, qui dans cette affaire avoit été comme médiateur, nous donna un repas magnifique, quoiqu'on ne fût pas encore certain si le traité seroit signé ce jour-là: plusieurs étoient encore indéterminés, & le Prince de Condé ne signa même qu'après le repas. Dès qu'il eut signé, nous lui demandâmes des passeports. Ses Médecins lui ont conseillé d'aller prendre l'air à Chinon, & il se prépare à partir. Pour moi, en attendant le départ du Débiteur que j'ai résolu d'accompagner, je vous ai écrit cette lettre. Je ne puis vous marquer par écrit quelles sont mes conjectures sur les suites de ce traité, ni ce que je pense des véritables dispositions, où sont ceux de qui notre sort dépend. Il seroit trop dangereux de le faire dans une lettre, & je me réserve à m'expliquer là-dessus, lorsque j'aurai le plaisir de vous embrasser. En attendant, ayez soin de votre santé, & portez-vous bien.

A Loudun, ce 6. de Mai 1616. jour de mon départ pour Chinon.

TESTA-

# TESTAMENT

DE

## JAQUES AUGUSTE DE THOU.

*Au nom de la Sainte & indivisible Trinité.*

COMME il a plu à Dieu que ma chère épouse, Gasparde de la Chastre, que j'avois toujours espéré & souhaité qui me survécût, soit dé-cédée la première, contre l'ordre de la nature, je Jaques Auguste de Thou, le plus grand des pécheurs, me crois averti par cette mort douloureuse de penser sérieusement à la mienne, & de disposer de mes affaires & de mes biens, comme je fais à présent par cet acte de ma dernière volonté.

Traduite  
du Latin  
sur le Ma-  
nuscrit.

Avant toutes choses, je rends grâces à Dieu du fond de mon cœur, de ce qu'il m'a fait naître de pere & de mere fidèles; de ce qu'il m'a régénéré par le saint Baptême dans son Eglise; de ce qu'il m'y a fait participer à ses saints Sacremens, & de ce qu'il a imprimé dans mon ame une foi vive, & non morte, avec l'espérance de la vie éternelle, qui consiste en ceci : Que nous croyons en Dieu & en son Fils bien-aimé qu'il a envoyé, le Verbe éternel, né avant tous les siècles, savoir, Jésus-Christ, qui, ayant été conçu par l'opération du Saint-Esprit, a pris notre chair, dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, est né, a souffert, est mort & a été enseveli, qui a ressuscité dans la même chair, & est monté au Ciel, menant en captivité la captivité même, d'où il a distribué librement ses dons aux hommes, en leur envoyant, pour accomplir ses promesses, le Saint-Esprit qui procède du Pere & du Fils.

Je fais profession de vivre dans cette foi, & je demande à Dieu par mes prières continuelles & par mes larmes, qu'il me fasse la grâce d'y persévérer constamment & sans hésiter, jusqu'au dernier soupir; comme aussi je le conjure par sa bonté immense, qu'il lui plaise de me nettoyer du péché dans lequel j'ai été conçu, & de toutes les taches de l'infirmité humaine, & d'indigne que je suis, de me rendre digne par sa miséricorde de lui servir de temple, où il daigne habiter, en m'appliquant pour l'entière expiation de mes péchés le mérite de la passion de son Fils bien-aimé Jésus-Christ, afin que si la dernière heure venoit à me surprendre, je me voye enlevé par ses Anges dans le sein d'Abraham, pour y jouir avec tous les Saints & les Elus de la félicité éternelle.

*Tome X.*

liiii

A

• A l'égard de mes enfans que j'ai eus de ma très-chère & très-débonnaire épouse laquelle je regretterai toute ma vie, & dont je serois inconsolable sans l'espérance de la résurrection; je leur assigne & nomme pour tuteurs Henri de la Chastre, Comte de Nancey, frere de la défunte, avec Henri Vicomte de Bourdeille, Lieutenant de Roi en Perigord, & Louïs Voisin d'Ambres mes beau-freres, & parce qu'à cause de la distance des lieux, ils ne pourroient pas toujours être à portée, je leur adjoints Jean de Thumery de Boissise, Conseiller d'Etat, René de Thou de Bonnoeil mon neveu, avec Jaques Gillot & Cyprien Perrot, Conseillers au Parlement de Paris. Je les prie tous en général, & chacun d'eux en particulier, de prendre soin de l'éducation de mes enfans & de l'administration de mes biens, & d'aider de leurs conseils & de leur autorité celui que je nomme & constitue tuteur onéraire, Martin Paris, Avocat au Parlement mon bon ami, à qui, comme à son épouse que la mienne a toujours si tendrement aimée, je donne & assigne dans la maison que j'ai en ville, un logement commode, selon l'avis & la direction des tuteurs, pour en jouir lui & sa femme, aussi long-tems que durera la tutelle.

Pour ce qui est de mes meubles & de ma vaisselle d'argent, je souhaite qu'on n'en vende, ni qu'on n'en distraye aucune partie, si faire se peut; mais que ce qu'on en pourra conserver, soit mis en réserve jusqu'à ce qu'on en fasse le partage entre mes héritiers.

A l'égard de ma bibliothèque que j'ai amassée avec tant de soin & à de si grands fraix, depuis plus de quarante ans, & qu'il importe qu'elle soit conservée en entier, tant pour le bien de ma famille, que pour celui des bonnes Lettres, je défends qu'on la partage, ou qu'on la vende, ou qu'on la laisse dissiper, de quelle manière que ce soit; mais je veux, que conjointement avec mes médailles d'or, d'argent & de cuivre, elle reste en commun entre ceux de mes fils qui s'attacheront aux Lettres, de telle sorte pourtant qu'elle soit ouverte à tous les étrangers & aux Sçavans, pour l'usage du public. J'en commets la garde à Pierre Dupuy mon allié, qui m'est cher par tant d'endroits, jusqu'à ce que mes fils soient devenus grands, & je lui permets outre cela d'en prêter les manuscrits à ceux qui en auront besoin, pourvu qu'on s'assure d'une manière convenable de la restitution.

Je le prie donc lui & aussi Nicolas Rigault, Avocat au Parlement & Bibliothécaire du Roi, également recommandable par sa science & par sa probité, de favoriser de leurs conseils & de leur direction l'instruction de mes enfans dans les Lettres, de les visiter officieusement, & d'assister leurs maîtres de leurs bons avis.

Pour ce qui est de mon Histoire que j'ai composée (j'en prends à témoin le ciel & la terre) à la gloire de Dieu & à l'utilité publique, sans haine & sans flatterie, & dont j'ai une copie en état d'être imprimée, j'entends, en cas que je vienne à mourir avant que l'édition s'en fasse, que cette copie soit remise entre les mains desdits Sieurs Dupuy & Rigault, & je les charge d'exécuter mon intention, en se servant pour cet effet des conseils des Freres de Sainte-Marthe, qui par leurs soins & leur exactitude m'ont été

été d'un grand secours dans la composition de l'Ouvrage entier.

A l'égard de mes autres compositions, qui seront trouvées parmi mes papiers, je les remets & les confie à la fidélité des deux amis que je viens de nommer.

Au surplus, je conjure avec tout le respect & toute l'ardeur dont je suis capable, Madame de Bourdeille & Madame d'Ambres, les sœurs de ma très-chère défunte, de conserver pour mes enfans la même tendresse & la même affection dont elles ont honoré la mère, & principalement de prendre soin de mes filles, soit qu'il s'agisse de les placer dignement, ou de les mettre en Religion, ce que je ne souhaite pas qu'on fasse par contrainte, ni avant l'âge prescrit par les loix.

Quant à mon corps, en quel tems ou en quel lieu que je vienne à mourir, je veux qu'on l'enterre à côté de celui de mon épouse, que je ne puis ni ne dois jamais nommer sans un éloge honorable, ni un vif sentiment de sa perte. Pour ce qui est du lieu de l'inhumation, je n'ai rien encore déterminé sur cet article; mais je l'indiquerai dans un codicille à part, si je vis, ce que je me réserve de faire aussi par rapport à mes autres biens ou effets, legs ou donations à faire aux présens ou aux futurs, dans ma famille: de telle sorte néanmoins qu'il ne soit dérogé en aucune façon à cette mienne volonté testamentaire, que je veux & entends qui soit ferme, valide & certaine.

Je Jaques Auguste de Thou, sain de corps, & du reste pensant à la mort, comme si Jesus-Christ étoit proche, j'ai écrit ceci & l'ai souscrit de ma propre main. Fait en l'hôtel d'Achille de Harlay, ci-devant premier Président du Parlement, mon beau-frere, où je me suis transporté pour chercher dans la solitude quelque soulagement à ma douleur. Le 13. Juillet de l'an de grace 1616.



## R A P P O R T

*De la maladie dont mourut Jacques Auguste de Thou,  
par Paul Reneaulme de Blois, Médecin.*

Ce Rapport est écrit suivant le système des Ecoles du tems , auquel vivoit l'Auteur, & les Physiciens modernes ne s'accommoderoient pas des raisonnemens qu'il a employés. On pourroit néanmoins les justifier & prouver que les nouvelles découvertes n'ont pas donné de meilleurs systèmes , ni des raisons plus solides ; & que de plus, cela n'a rien changé à la bonne pratique, parce qu'elle n'est fondée que sur l'observation, & non sur les raisonnemens physiques.

*Quelle a été la cause de la mort de Monsieur de Thou?*

Traduite  
du Latin sur  
le Manuscrit.

**I**L y avoit déjà quelques années qu'il s'étoit formé dans le foye de Monsieur de Thou une obstruction considérable , occasionnée par les matières gluantes & grossières que le ventricule fournissoit à ce viscère, toutes les fois qu'il sembloit lui demander du chyle.

Comme ce foye étoit si étendu , qu'il touchoit presque à la rate , il avoit plus souvent besoin d'alimens , que la tempérance de ce grand homme ne lui persuadoit qu'il fût permis d'en prendre, parce qu'il étoit d'une frugalité admirable & singulière.

La faculté naturelle, lorsqu'elle est sollicitée , ne souffre aucun retardement; si-tôt que le chyle étoit épuisé , c'étoit en vain que le foye se trouvoit obligé à perfectionner ce qui avoit été sucé par les autres parties, telles par exemple que le cerveau , &c. auxquelles le ventricule les envoyoit: je dis en vain, parce que les humeurs excrémenteuses ne peuvent jamais être amenées au point de devenir alimenteuses, ou propres à la nutrition.

Ajoutez à cela que ce sçavant homme aimoit très-fort l'étude; ce qui le rendoit si avare du tems, qu'à peine avoit-il pris sa réfection qu'il s'en retournoit promptement à ses livres.

On sçait que cette contention d'esprit nuit beaucoup aux autres fonctions naturelles , & que sur-tout elle est très-contraire à la digestion. Quand une fois la coction des alimens est mal faite, elle ne peut être rectifiée; car les défauts de la première coction ne se réparent jamais dans la seconde. Il falloit donc nécessairement que les humeurs crus & indigestes

tes

tes, approchantes de la nature des excréments, s'attachassent au foye & y restaient adhérentes: de-là il s'en est suivi que le sang, chargé de tées ou de lie, ne pouvoit être porté à la rate, laquelle, frustrée par ce moyen de nourriture, s'est séchée & flétrie. Presque tous les vaisseaux du foye étant engorgés, le sang grossier & trop épais ne trouvoit aucun moyen de s'échapper: ainsi il s'est accumulé dans cette partie en si grande quantité, qu'il a formé des tumeurs du caractère des schirres phlegmoneux, lesquelles, si-tôt qu'elles se sont enflammées, ont causé une fièvre triple-quarte continuë.

Quoique cette espèce de fièvre soit mortelle, elle paroît néanmoins légère dans ses commencemens; mais par sa longueur elle consume insensiblement l'humide radical. Les redoublemens de cette fièvre revenoient tous les jours, mais inégalement; car chaque quatrième jour la violence du redoublement augmentoit. Pour lors le malade, quelque très-modeste & plein de courage, devenoit de très-mauvaise humeur, jusqu'à s'emporter vivement pour de très-légers sujets.

Le mouvement de l'humeur morbifique excitoit des vents, lesquels faisant une extension prompte de la tunique du foye, causoient dans cette partie de très-vives douleurs.

Lorsqu'enfin, par l'augmentation continuelle de cette humeur, l'obstruction fut parvenue à son terme, environ au bout de trois mois, à compter du commencement de la maladie, l'embarras du foye vint au point, que la bile ne passoit plus dans les intestins; la preuve certaine de cet accident, c'est que les excréments étoient de couleur cendrée.

Cette humeur s'étant détournée sur les autres parties, elle varia l'espace d'un mois de l'une à l'autre, & se jeta enfin sur la jambe droite. Vers le matin toute cette partie s'enfla considérablement, & forma une grosse tumeur, accompagnée de douleurs insurmontables, & le même jour, trois heures après une saignée de la basilique droite, il expira.

Jaques Auguste de Thou mourut le 7. de Mai 1617. & ce même jour il composa les vers Latins suivans sur sa maladie, dans lesquels on remarque autant de présence d'esprit que de courage. Ils sont adressés à Jean de Thumery de Boissie Conseiller d'Etat, son intime ami.

*V*igefimus præterit & centesimus  
Dies, reclini corpore ex quo in sellula  
Humili recumbo, sternor aut supra terum,  
Tandemque plane clinicus jaceo domi,  
Inter dolores languidum corpus trabens,  
Pejor priore semper & sequens fui.  
Tentata, te monente, nequicquam omnia,  
Amice THUMERI, debeo cui vitam hactenus.  
Asclepiadum cessit in vanum labor:  
Frustra rogatus & bonus RENEALMIUS

liii 3

Pecu-



*Peculiaris abdita artis pandere,  
Stertit profundum nocte, dum crucior miser.  
Quid jam amplius moramur in terrestribus,  
Graviora morbo & experimur remedia?  
Tentanda cælo per pias preces via:  
Nec vita tanti est, tamdiu, ut vivas, mori.*

NON. MAII CIO IDCXVII.

# TRADUCTION.

**A**MI, j'ai vû des nuits l'inégale courière  
Commencer quatre fois & finir sa carrière,  
Depuis que le sommeil n'est entré dans mes sens.  
Un triste jour amene un jour plus triste encore,  
D'un corps exténué que la douleur dévore  
Je dispute à la mort les restes languissans.  
Reneaulme de ses soins voit tomber l'espérance,  
Je ne sçais s'il me pleure, ou s'il craint de me voir.  
Ami, pour tes conseils ma seule obéissance  
M'a fait d'un Art douteux épuiser le pouvoir.  
Eh que m'a-t-il servi! qu'à prolonger tes craintes,  
Qu'à joindre à tant de maux dont je sens les atteintes  
Des remèdes encor plus cruels à souffrir.  
La vie est importune à qui ne peut guérir.  
Ciel, aide ma foiblesse & pardonne à mes plaintes,  
Avant que d'expirer c'est trop de fois mourir.

Monsieur de Thou avoit composé cette Epitaphe en vers Latins pour être mise sur son tombeau.

A.  N.

**H**ic in quiete buccina exspecto sonum,  
Animas jubebit quum solutas ad sua  
Humi relicta transvolare corpora,  
Interque functos ultima sententia  
Judex sedebit & superstites Deus.  
Ubique quæ servata semper ab omnibus,  
Hanc ipse, quantum corporis non noxii  
Fichestis sensus ingeni non obstitit,

Tene-

*Teneris ab annis usque servavi Fidem.  
 Mibi culta corde sancta non fisco Trias,  
 Et criminis Crux expiatrix non fui.  
 Mibi veritatis cura vite commodis  
 Antiquiorque charitativus fuit;  
 Nullique facta, voce nulli injurius,  
 Injurias patienter aliorum tuli.  
 Tu, quisquis es, qualisque, quantusque, ô bone,  
 Si cura veri est ulla, si pietas movet,  
 A me meisque injuriam, queso, abstine.*

## LA MEME ÉPITAPHE EN FRANÇOIS.

ICI j'attens le jour où l'éternelle voix  
 Doit commander aux morts de revoir la lumière.  
 Jour, où le juste Juge à la nature entière  
 Donnera ses dernières Loix.  
 Ma docile raison conserva la Foi pure,  
 La Foi de mes Ayeux, & leur simplicité;  
 Combattit sans orgueil, & souffrit sans murmure  
 Les défauts de l'humanité.  
 Contredit & persécuté,  
 Je n'opposai jamais le reproche à l'injure.  
 Sectateur de la vérité,  
 Et ma plume & ma voix lui servirent d'organe,  
 Sans mêler à son culte ou l'intérêt profane,  
 Ou la haine indiscrete, ou la timidité.  
 FRANCE, si je n'eus rien de plus cher que ta gloire,  
 Du nom de Citoyen si mon cœur fut épris,  
 Donne tes pleurs à ma mémoire,  
 Ta confiance à mes écrits.

On ne peut mieux terminer cet article, dans lequel on a rassemblé les différentes pièces qui ont rapport à la mort de Jaques Auguste de Thou, que par la description de son Tombeau. Il est dans la Chapelle de sa famille dans l'Eglise de Saint André-des-Arcs à Paris, & il lui a été érigé par Jaques Auguste de Thou son fils, Président au Parlement, & Ambassadeur de France en Hollande. Ce Magistrat étoit magnifique dans tout ce qu'il entreprenoit: ce monument en est une preuve; le goût d'architecture en est excellent, & les sculptures sont d'une exécution parfaite. C'est en faire l'éloge que d'en nommer seulement l'auteur qui est François Anguier, l'un des plus habiles Sculpteurs que la France ait produit dans le dernier siècle.

Le

Le milieu de ce Tombeau est occupé par un Sarcophage, élevé sur une base, sur la face de laquelle (1) est gravée sur un marbre noir cette Inscription Latine à la mémoire de Jaques Auguste de Thou.

A.  B.

JACOBO. AUGUSTO. THUANO. CHRISTOPHORI. FILIO.  
IN. REGNI. CONSILII. ADSESSORI. AMPLISSIMI. SEN-  
NATUS. PRESIDI. LITTERARUM. QUÆ. RES. DIVINAS.  
ET. HUMANAS. AMPECTUNTUR. MAGNO. BONORUM.  
ET. ERUDITORUM. CONSENSU. PERITISSIMO. VARIIS.  
LEGATIONIBUS. SUMMA. SINCERITATE. AC. PRUDEN-  
TIA. FUNCTO. VIRIS. PRINCIPIBUS. ÆVO. SUO. LAU-  
DATISSIMIS. EXIMIE. CULTO. HISTORIARUM. SCRIPTO-  
RI. QUOD. IPSÆ. PASSIM. LOQUUNTUR. CELEBERRI-  
MO. CHRISTIANÆ. PIETATIS. ANTIQUÆ. RETINENTIS-  
SIMO.

VIXIT. ANN. LXIII. MENS. VI. DIES. XXIX. OBIIT.  
LUTET. PARIS. NON. MAIL. CIO IOCXVII.

PARCISIMÆ. CENSUISSE. VIDETUR.

QUI. TALI. VIRO. SECVLUM. DEFUISSE. DIXIT.

Un bas relief de bronze, réparé avec un grand art, orne la principale face de ce Sarcophage. On y a représenté l'Histoire qui écrit sur un écusson le titre de l'Ouvrage immortel de de Thou; on y voit des Génies qui l'accompagnent, & qui caractérisent la piété, l'élégance, la fermeté, l'équité & la profonde érudition qui regnent dans ce grand Ouvrage. Deux figures d'hommes d'un dessin correct & sçavant, qui sont assises sur ce Sarcophage, au milieu des armoiries de la famille des de Thou, supportent un entablement qui regne sur toute la composition, & qui est encore soutenu par quatre colonnes de marbre, d'ordre Ionique, dont les chapiteaux & les bases sont de bronze. Ces colonnes accompagnent de chaque côté deux grands piédestaux, sur lesquels on lit en lettres d'or sur des tables de marbre noir, à droite (2) l'inscription suivante qui est l'Epi-

(1) A l'endroit marqué A. sur la planche.

(2) A l'endroit marqué B.



Tombeau de Jacques Auguste de Thou dans l'Eglise de St. André des Arx a Paris.



l'Épitaphe de Marie Barbançon-Cani, première femme de Jaques Auguste de Thou.

D. O. M.

MARIÆ. BARBANSONÆ. CANIÆ. FRANCISCI F.  
 MICHAELIS. PICARDIÆ. LEGATI. N.  
 QUÆ. DUM. VIRO. MORIGERA.  
 ET. PATRITIÆ. CURÆ. DULCE. LEVAMEN.  
 CONCORDIAM. CONJUGALEM. SUAVISSIMAM. FACIENS.  
 INTERIORE. AC. SINCERA. PIETATE.  
 ASSIDUA. LIBRORUM. SACRORUM. LECTIONE.  
 ALACRI. ET. ANIMOSA. ERGA. TENUIORES. BENIGNITATE.  
 IN. OMNEIS. LIBERALITATE.  
 MORUM. SANCTITATE.  
 VETERIS. ET. CLARISS. FAMILIÆ. DECUS. AUGET.  
 IN. HOC. VIRTUTIS. VITÆQUE. CURSU.  
 FLORENTIBUS. ADHUC. ANNIS. EREPTA. EST.  
 JACOBUS. AUGUSTUS. THUANUS.  
 TANTÆ. JACTURÆ. PROPEMODUM. INTOLERANS.  
 HOC. MONUMENTUM. UXORI. INCOMPARABILI.  
 MÆSTISS. P.  
 VIXIT. ANN. XXXIIII. M. VI. D. XVI.  
 OBIIT. A. S. CIO. IOC. I. NON. SEXTILIB.  
 HAVE. ET. VALE. DIMIDIUM. ANIMÆ. MEÆ.  
 DIMIDIUM. QUOD. SUPEREST. CUM. DEUS. VOLET.  
 IN. CÆLIS. RECIPERATURA.

Et à gauche (1) celle de Gaspard de la Chastre sa seconde femme.

A.  .

VIRTUTE. ET. GENERE. NOBILISSIMAM. GASPARAM.  
 CHASTREAM. GASPARI. CHASTREI. NANCEANI. RE-  
 GIÆ.

(1) A l'endroit marqué C.

Tome X.

Kkkk

GIÆ. MAJESTATIS. CUSTODUM. PRÆFECTI. FILIAM.  
JACOBUS. AUGUSTUS. THUANUS. CHRISTOPHORI. FI-  
LIUS. REPETITO. SACRAMENTO. CONJUX. CONJUGEM.  
NONO. SUPRA. TRICESIMUM. ÆTATIS. ANNO. COELO.  
RECEPTAM. INSOLABILI. QUANTUM. LICUIT. DESIDE-  
RIO. SEQUITUS. EST. DECIMO. POST. MENSE. ANNO.  
CLIMACTERE. DEUS. ANNUIT. OPTANTI.

DE. CONJUGIO. PER. ANNOS. DECEM. ET. QUATUOR.  
UTRIMQUE. SANCTISSIME. TRANSACTO. FILII. TRES.  
TOTIDEM. FILIÆ. COMMUNIBUS. VOTIS. OPTIMORUM.  
PARENTUM. MEMORIÆ. TUMULUM. BONA. FIDELI. MEN-  
TE. NUNCUPAVERANT.

JAC. AUG. THUANUS. JAC. AUG. F. ORDINIS AM-  
PLISSIMI. SENATOR. TAM. SUI. QUAM. FRATRUM.  
AC. SORORUM. ADFFECTIBUS. OBSEQUENS. FACIUNDUM.  
CURAVIT.

Les Statuës de marbre de ces deux Dames, sont posées au-dessus de l'entablement, aussi-bien que celle de Jaques Auguste de Thou qui est au milieu. Elles sont représentées à genoux, chacune devant un prie-Dieu. Celle de Marie Barbançon-Cani, première femme de de Thou, est l'ouvrage de Barthélemi Prieur, ainsi que Monsieur de Thou l'apprend lui-même à la fin des Mémoires de sa vie. Les deux autres Statuës sont de François Anguier. Le reste des sculptures & tous les membres d'architecture sont d'une pierre de liais, qui par sa blancheur & la finesse de son grain égale le plus beau marbre.

On voit encore dans la même Chapelle l'Epitaphe de Christophle de Thou, premier Président au Parlement de Paris, pere de notre Historien. Elle est ornée de fort belles sculptures & du buste de ce grand Magistrat en marbre, qui est placé dans une niche, au pied de laquelle on lit cette Inscription Latine.

D. O. M.

CHRISTOPHORO. THUANO. AUGUST. F. JAC. N. EQUI-  
TI. QUI. OMNIB. TOGÆ. MUNERIB. SUMMA. CUM.  
ERUDITIONIS. INTEGRITATIS. PRUDENTIÆ. LAUDE.  
PER-

PERFUNCTUS. AMPLISSIMOSQUE. HONORES. SUB. FRANC.  
 I. HENRIC. II. FRANC. II. KAR. IX. HENRIC. III.  
 CHRISTIANISS. REGIBUS. CONSEUTUS. SENATUS. PA-  
 RIS. PRÆSES. DEIN. PRINCEPS. SACRI. CONSISTORII.  
 CONSILIARIUS. MOX. HENR. TUNC. AUREL. AC. DE-  
 MUM. FRANC. ANDEG. DD. CANCELLARIUS. TANDEM.  
 CUM. DE. JUDICIARIO. ORDINE. EMENDANDO. QUÆ-  
 STURA. REGNI. A. FRAUDIBUS. AC. RAPINIS. VINDI-  
 CANDA. ET. SCHOLAR. DISCIPLINA. RESTITUENDA.  
 COGITARET. NULLA. INCLINATÆ. ÆTATIS. INCOM-  
 MODA. ANTEA. EXPERTUS. EX. IMPROVISA. FEBRI.  
 DECESSIT.

UXOR. LIBERIQUE. MOER. P.  
 VIXIT. ANNOS. LXXIV. MENSES. III. DIES. V. OBIIT.  
 ANNO. M. D. LXXXII. KAL. NOVEMB.





# AVERTISSEMENT

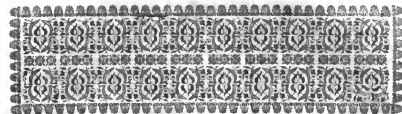
Sur les Mémoires suivans de M. Pierre Du Puy , servans  
à la justification de M. François De Thou.

**L**E funeste sort de M. François de Thou a été raconté par plusieurs Ecrivains. L'Histoire du Chevalier Nani, les Mémoires de Vittorio Siri, les Mémoires de M. le Comte de la Chastre, la Réponse de M. le Comte de Brienne aux Mémoires de M. le Comte de la Chastre, les Pièces ajoutées au Journal de M. le Cardinal de Richelieu, les Mémoires de M. de Montresor & de M. de Fontrailles, l'Histoire de Louis XIII. par M. le Vassor, le Dictionnaire de M. Bayle, fournissent, les uns plus, les autres moins, des particularités, ou des réflexions sur ce sujet.

Si d'un côté, on prenoit sur soi de choisir de ces différens Auteurs ce qu'on jugeroit le mieux fondé, on s'exposeroit à être accusé de partialité. Si d'un autre côté, on recueilloit sans choix tout ce qu'ils ont débité, tant à l'égard des faits, que des raisonnemens sur ces faits, on seroit un amas confus & ennuyeux de passages, tirés de livres qui se trouvent dans les Bibliothèques les plus communes des Particuliers.

Un tel recueil seroit même ici inutile ; la Pièce suivante de M. du Puy n'ayant besoin d'aucune sorte d'introduction ou d'éclaircissement. En effet, il y fait une déduction, non seulement des pratiques & des desseins, dans lesquels son parent se trouva engagé, ou qui lui furent imputés ; mais aussi de la procédure qu'on fit là-dessus contre lui, laquelle, selon les allégations, fut poussée fort au-delà des bornes établies, & des règles usitées du Droit public, même en France. Sur cette déduction, M. du Puy forme un système d'argumens & de raisonnemens pour justifier l'Accusé, & pour faire voir que c'est à tort qu'il a été condamné ; de sorte que c'est un Ouvrage complet & qui se soutient par lui-même.

MEMOI-



# MEMOIRES

E T

## INSTRUCTIONS

Pour servir à justifier l'innocence de Messire François-Auguste de Thou, Conseiller du Roi en son Conseil d'Estat.

---

### I. P R E F A C E.

**N**OUS ne doutons point que ces Mémoires ne fassent horreur à tous ceux qui prendront la peine de les lire, & encore plus à ceux qui en considéreront les conséquences. Nous ne faisons point le mal plus grand qu'il est, nous n'inventons rien pour ésmouvoir à compassion : pleust à Dieu qu'il y eust quelque artifice pour diminuer les causes de nostre desplaisir ! la simple & nue narration aura assez de force pour feschir les plus durs & impitoyables, pour donner de la chaleur aux plus froids, pour ésmouvoir les insensibles, & les plus dévouées créatures du Cardinal de Richelieu. Comme ceste action tragique est une des dernières de sa vie, & possible la plus noire & inique, aussi lui a-t-elle autant & plus excité d'ennemis que la plus grande partie de celles qui noircissent la mémoire de son nom.

Kkkk 3.

Nous

Nous voyons bien que nos plaintes seront vaines, seront inutiles, que nos vérités seront incroyables, ne seront pas bien reçues: mais pour cela faut-il cesser de les dire? nous les devons à la postérité, nous les devons à la mémoire de celui que nous pleurons, & dont nous déplorons le sort; nous les devons enfin déclarer à tout le monde, pour confondre les méchans, pour faire connoître leur infamie.

Les plus sages, & qui ont jugé plus judicieusement des choses dès l'instant que le Cardinal fust appelé à l'administration du Royaume, jugeront qu'il seroit cause d'une infinité de grandes calamitez. Sa vie passée, quoi qu'affez obscure & dans le commun, sa profonde ambition, son avarice insatiable, & la manière dont il entra dans les affaires, donnerent lieu au préjugé; mais quand l'on vit les personnes qu'il approcha de luy, gens corrompus, méchans, voleurs, & nés à la servitude, l'on commença à apprehender tous les maux qui ont travaillé ce Royaume depuis près de vingt années. Car il n'y a partie dans l'Estat, & cela ne se peut nier, qui n'ait souffert en son particulier. Le Roy mesmes que n'a-t-il point enduré? La Reine sa mere, la Reine regnante, M. le Duc d'Orléans, les Princes du Sang, les Grands, les principaux Officiers, plusieurs Evêques, les Cours Souveraines, la Justice en general, l'Eglise, la Noblesse, le Peuple, tous les Officiers quels qu'ils soient, les Villes, les Provinces entieres, bref tout le Royaume, ont pati à diverses reprises & en plusieurs manieres.

Il faut certainement estimer heureux, & très-heureux ceux que Dieu a appelés à lui avant qu'il ait permis que ce fleau de l'Europe ait empiété le gouvernement de cette Monarchie; ils eussent veu violer les droits de la nature au hault point qu'ils l'ont été: ils n'ont point veu les violentes injustices, les emprisonnemens, & les bannissemens d'un millier de personnes de toutes conditions, à qui l'on n'a pû faire reproche de la moindre faute: ils n'ont point veu la plus détestable injustice, la mort du Maréchal de Marillac, où il a fallu violer tout ce qu'il y a de plus réglé en la justice, les juges corrompus par des charges & par argent, recompensés avant & après l'action. Ensuite rien n'a été impossible, les empoisonnemens de plusieurs personnes de grande condition, les rudes & barbares traitemens que les plus innocens ont enduré pendant de longues & cruelles prisons. Ils n'ont point veu les Parlemens sans autorité, les peuples faccager, la création d'un million d'offices inutiles aux acheteurs & à la foule du peuple, la publication d'un nombre effrené d'Edicts burfaux & iniques. Ils n'ont pas été la proie des partisans & des créatures du Cardinal, ils n'ont pas veu un tas de faquins eslevez aux plus hautes dignités, riches des dépouilles des plus illustres familles, & de la plus pure substance du peuple: bref ils verroient nostre Estat corrompu & cangrené en toutes ses plus nobles parties, quoi qu'il semble vigoureux & bien sain en ses extremités.

Pendant ces tems dangereux la vie privée en des personnes de grand mérite, a été une marque d'une profonde sagesse. Il ne faut pas s'estonner,

mer, si après un long & misérable regne, qui a duré la meilleure partie de la vie d'un homme, beaucoup ont péri par les guerres. Les plus généreux & magnanimes, impariens de cette dure servitude, ont passé sous la violence de celui qui avoit le pouvoir absolu dans l'Estat. C'estoit un crime capital d'estre estimé, d'estre aimé des gens de bien, la vertu & la bonne réputation d'un homme estoient les principaux crimes qui le faisoient périr.

L'avarice de ces tyrans a esté si extrême, que tout homme riche a esté leur ennemi; tout leur a esté bon, les richesses de l'Orient & de l'Occident n'estoient pas capables de les contenter: la France autrefois le siege de la vraye justice, a esté le Théâtre où toutes sortes de violences & de voleries ont esté exercées avec mérite; la France, dis-je, pour se délivrer de la servitude, s'est despoüillée de tout ce qu'elle avoit de plus précieux, l'a abandonné à ces harpyes. Ceste volontaire, & s'il le faut ainsi dire, misérable contribution, a si peu amolli leurs cœurs, que nous avons esté contrains de donner nostre plus pure substance pour accroître nos misères. Ils appelloient, tant ils sont effrontez, du nom de Paix l'estat où ils nous avoient réduits de n'avoir plus de voix pour nous plaindre, bien loin de pouvoir faire un pas pour nous deffendre de leurs oppressions. Il n'y a rien, il n'y a nulle sorte de bien qui ne soit en party; les partisans sont les maîtres de ce qui nous reste de nos fortunes & de nos vies: la moindre parole, non pas de vigueur, mais de plainte, estoit un crime de leze-Majesté; si l'on obéissoit sans murmure, si l'on se retiroit pour ne point voir toutes ces violences, c'estoit une cabale, c'estoit une marque que l'on ne consentoit pas au mal que l'on nous faisoit. Certes nostre lâcheté, nostre mesintelligence ont acceu l'audace de ces meschans, les ont eslevez au point où nous les avons veu, & où ils sont encore: nous avons faict comme les chameaux, nous avons receu à genoux les charges que l'on a voulu imposer sur nos testes.

Ils n'ont point appréhendé que nostre patience se tournast enfin en fureur: ayant volé tout l'argent de l'Espagne, ils ont esté obligez de commettre mille & mille cruautés pour satisfaire aux grandes & excessives despenes. Estoiient-ils sortis d'un dessein qui avoit englouti des sommes immenses, ils rentroient aussy-tost dans un autre plus specieux, pour l'execution duquel il falloit des millions. Ils ont faict comme ces fourbes d'Alchimistes, qui proposent tousjours choses nouvelles, autant d'avis autant d'affronteries, autant de moyens d'extorquer de l'argent. Ils ont creu que ces infames & continuelles flatteries, dont le Cardinal & eux ont esté si long-temps corrompus, estoient veritables; que c'estoient des sentimens de personnes du tout soubmises, & qui adoroient leur puissance & leur conduite. Ignoroient-ils qui n'y a que les plus meschans qui se laissent surprendre à ces fausses loüanges, que les gens de bien rejettent mesmes les veritables, & abominent les extraordinaires. Quelques-uns se sont moquez de leur folle stupidité de s'estre imaginez que leur autorité seroit perpetuelle, & d'avoir creu que leur puissance tyrannique auroit ce pouvoir que

que d'effacer de la memoire de tous les François leurs mauvaises actions: certes la crainte & la cruauté sont de trop foibles liens pour conserver l'amitié & la bienveillance, elles se convertissent fort facilement en haine.

Mais, dira quelqu'un, où estoit le Roy majeur & le plus autorisé Prince de l'Europe pendant tant de misères & d'oppressions sur son peuple? Est-il bien possible qu'il n'ait pas vu ce qui s'est passé dans son Royaume, & qu'il ne l'ait pas autorisé? Il faut certes avoir participé à tous ces crimes, faut avoir été esclave du Cardinal, ou idiot insensé pour former cette opposition. Sçait-on pas de la façon qu'ils ont traité le Roy, de quelle sorte son esprit a été agité voyant tant & tant de choses contre son bien propre, contre celui de son peuple: quelques prosperités en ses affaires l'ont charmé, mais il a tousjours vu les mauvais desseins de ces gens-cy ses ennemis capitaux. Il a tousjours assez fait paroître la haine qu'il portoit au Cardinal, depuis le premier jour de son administration jusqu'à l'heure de sa mort. Sçait-on pas les artifices dont ils ont usé pour séduire ce pauvre Prince, artifices incroyables, cognus de peu de personnes, & si delicatement conduits, que les plus clair-voyans y eussent été pris, des intelligences doubles maniées avec toutes les adresses imaginables, des voleries couvertes du masque du bien public. Ils lui ont fait vouloir ce qui estoit contre son propre bien. Nous ne manquons pas d'exemples de plusieurs grands Princes bien avisés, qui ont été seduits & trompez par leurs principaux Ministres. Il n'y eust jamais Prince plus avisé, plus rusé que l'Empereur Tibere: que ne fit point Sejan sous lui, combien de fourbes & d'oppressions de personnes innocentes? Que ne firent point Perennis & Cleander sous l'Empereur Commode? Ruffin & Eutropius sous les Empereurs Arcadius & Honorius? Et pour approcher de nostre temps, Louis XI. le plus fin & avisé Prince qui fust jamais, fust-il pas misérablement trahi par le Cardinal Baluë en tant d'occasions & si importantes, que l'on a admiré comme il estoit parvenu par la faveur de ce Prince aux plus hautes dignitez de sa robbe. L'Angleterre a été maniée comme nous l'avons été, par le Cardinal Wolsey sous le Roy Henry VIII. un des plus grands Rois de son temps. Il y a certes de l'injustice d'imputer au Prince tout ce qui se fait de mal dans son Estat, puisqu'il n'y a personne tel que l'on se le peut imaginer, qui ne puisse être seduit par les artifices de ceux qui n'ont autres pensées que de mal faire. Les Rois bien plus aises à tromper, distraits qu'ils sont par leurs plaisirs, par un nombre infini d'affaires importantes & de toutes sortes, si bien qu'il leur est impossible qu'ils ne rejettent une partie de ce soin sur ceux qu'ils ont choisi pour les aider à supporter ce pesant fardeau de la Royauté. C'est en ce choix que consiste l'heur ou le malheur du Prince & de son peuple: c'est là la source des maux qui ont causé la subversion de tous les grands Empires. Pour nous qui avons été sur le bord du precipice, l'on peut certainement dire que nous avons donné une grande preuve de nostre extrême patience; & comme nos Peres ont joui d'une plaine & entiere liberté, nous au contraire, avec la vertu nous

AVONS

avons perdu nostre liberté. Nous avons donné un exemple à la posterité de la plus abjecte & honteuse servitude qui fust jamais. Nos paroles, chose déplorable, ont esté examinées jusques aux syllabes; & certes nous estions pour perdre la mémoire avec la voix, s'il eust esté autant en nostre pouvoir d'oublier nos maux, que de nous taire.

Mais c'est assez parlé de nos miseres, & de la lacheté des François cogneû à toute l'Europe. Il faut rendre compte en peu de paroles de l'ordre que l'on a tenu pour examiner ceste procedure.

Par le rapport du faict, l'on verra que Monsieur de Thou est accusé d'avoir seu le Traicté faict par Monsieur le Duc d'Orleans avec le Roi d'Espagne, & d'avoir négocié l'union entre M. le Duc de Bouillon & M. le Grand, & aussi la retraicte de Monsieur en la ville de Sedan en cas de la mort du Roy. On faict voir quelle preuve il y a au Procès sur ces accusations.

Et parce que la preuve consistoit en la deposition ou declaration de Monsieur, non confronté aux accusez; l'on faict voir que cette deposition sans confrontation est nulle, est inutile.

Comme aussi celle de M. le Grand, criminel & convaincu, auquel on avoit promis la vie, à la charge de déposer contre ledit Sr. de Thou.

Et d'autant qu'il y avoit preuve que ledit Sr. de Thou avoit simplement seu le Traicté d'Espagne, sans avoir aucunement participé à la négociation, & qu'il n'avoit pas revelé ceste nuë & simple science, les Commissaires se sont servis d'une Ordonnance du Roy Louïs XI. expresse pour cela, qui porte, que ceux qui auront cognoissance nuë & simple d'une conjuration contre l'Estat, & ne la reveleront, seront condamnez à la mesme peine que les principaux auteurs de la conjuration.

Il a donc esté nécessaire d'examiner ceste Ordonnance, monstrier qu'elle est nulle, qu'elle a esté abrogée, qu'elle n'a jamais esté observée en France, que l'opinion contraire à ceste Ordonnance est juste & selon toute sorte de droit; & ensuite on a accumulé nombre d'exemples très précis, tant anciens que modernes, contraires à ceste rigoureuse Ordonnance, & en a-t-on refuté deux qu'aucuns Commissaires mal informez ont creu pouvoir servir à leur justification.

Enfin l'on faict voir combien les Commissaires & leurs jugemens sont dangereux, & qu'ils ont esté detestez en tout temps en ce Royaume.

## II. *Requête au Roi.*

SIRE,

J<sup>AQUES</sup> Auguste de Thou, Conseiller en vostre Cour de Parlement, remontre très-humblement à VOSTRE MAJESTÉ, que l'honneur qu'avoit M<sup>re</sup>. François Auguste de Thou, Conseiller en vos Conseils

*Tome X.*

LIII

son

son frere, d'estre allié, bien voulu, & estimé de plusieurs personnes de très-haute condition, lui ayant acquis la haine du deffunct Sr. Cardinal de Richelieu, il auroit résolu d'employer toutes sortes de moyens & toute sa puissance pour le perdre: & l'ayant fait arrester à Narbonne le 6. Juin de l'année 1642. avec le Sr. de Cinq-Mars Grand Eſcuyer de France, il auroit fait rechercher toutes les actions, les voyages, & les viſites dudit deffunct, & n'y ayant rien trouvé qui ne fuſt que très-innocent, il auroit mis son principal ſoin à faire pratiquer le Sr. de Cinq-Mars, en lui promettant l'impunité, s'il déclaroit quelque choſe à la charge dudit deffunct Sr. de Thou. Et pour faire que dans l'inſtruction du Procès toutes choſes paſſaſſent ſelon ſa volonté, il auroit nommé tels Commiſſaires qu'il auroit voulu, parens entr'eux ou très-intereſſez dans ſa fortune: & parce qu'aucuns de ces juges choiſis n'avoient pas teſmoigné vouloir adhérer à la paſſion du Cardinal, il les auroit fait revoquer pour en ſubſtituer d'autres plus faciles à ſuivre ſes volontez. Ce mauvais principe, SIRE, a eſté ſuivi d'une infinité d'injuſtices, & d'infracſions à vos ordonnances. Car la principale depoſition ſur laquelle a eſté fondée toute la charge du Procès, a eſté dreſſée par la ſuggeſtion de M. le Chancelier qui preſidoit à la commiſſion, qui fuſt ſeul avec le teſmoin cinq heures durant, ſans adjoind & ſans Greſſier. Ce principal teſmoin à qui on avoit ſuggeré ſa depoſition par une nouvelle & extraordinaire injuſtice, n'a point eſté confronté aux accuſez. Une lettre qui alloit entierement à la deſcharge de l'accuſé, & qui détruiſoit du tout ceſte depoſition, a eſté ſupprimée. Ledict Sr. de Cinq-Mars, qui depoſe contre ledict Sr. de Thou, a eſté aſſuré de la vie, à condition de depoſer ainſi que le Cardinal deſireroit. Mais ce qui eſt très-extraordinaire & ſans exemple, ledict Sr. de Cinq-Mars eſtant ſur la ſeſette, ſe leva en preſence de tous les Commiſſaires, vint parler à l'oreille dudit Sr. Chancelier, & declara auſſi-toſt ce qu'il avoit promis de dire contre ledict Sr. de Thou. Les Commiſſaires, quoique choiſis comme dict eſt, qui propoſerent quelques doutes, furent intimidéz par ledict Cardinal, qui les manda tous l'un après l'autre la veille du jugement, & lui ayant eſté repreſenté par une perſonne de condition très-haute, que ledict Sr. Chancelier lui avoit dit qu'il ne ſe trouvoit point de charges contre ledict Sr. de Thou, il reſpondit, *il n'importe, il ſaut qu'il meure*. Cet ordre precis, SIRE, fit tel effect, que le Rapporteur du Procès a fait quelques procédures ſeul & ſans adjoind, contre ce qui avoit eſté reſolu entre ces Commiſſaires. Ledict Sr. Chancelier, quoique juſtement reſcuſé par l'un des accuſez, a eſté juge ſans avoir fait juger la recuſation. Les gardes dudit Sr. de Thou, compoſées partie de celles de V. M. partie de celles dudit Cardinal, ont eſté ſollicitées par argent pour depoſer contre lui: ſon Exempt meſme a eſté teſmoin contre lui, lui a eſté confronté. Trois diverſes perſonnes ont ſervi de Greſſiers au Procès, l'un domeſtique dudit Sr. Chancelier, qui n'a point de ferment à juſtice; ce qui eſt cauſe que le Procès ne ſe trouve point dans aucun lieu public, dans aucun greſſe; & l'on peut dire qu'il a eſté ſupprimé; au moins les principaux

cipaux actes, & sur lesquels la justification de l'accusé pouvoit estre fondée, ont esté alterez & falsifiez. Au reste, SIRE, la précipitation à rendre le jugement a esté telle, qu'à midy du 12 de Septembre ledict Sr. de Thou estoit innocent; deux heures après il fust jugé comme le plus coupable de tous les hommes. Le Procureur general de la commission, sans examiner les premières & les dernières charges par l'induction dudit Sr. Chancelier qui parla à lui en tiers & en secret avec Laubardemont Rapporteur, lui fit prendre des conclusions verbalement à la mort; chose sans exemple. Par toutes ces circonstances, SIRE, V. M. voit en combien de sortes il a fallu violer la justice & vos ordonnances, pour commettre une si haulte injustice, pour opprimer une personne innocente. Quelle gloire à V. M. à l'entrée de son regne, de faire voir le zele qu'elle a pour la justice, de relever ceux qui sont opprimez, de rendre à une famille illustre par son antiquité & par ses services, l'honneur qu'on lui a voulu ravir par cette injustice, & de ne pas refuser à la pieté d'un frere de purger la memoire de son frere, que toute la France & tout ce qu'il y a de gens de bien & d'honneur dans l'Europe semblent demander avec le Suppliant, afin qu'il ne soit pas le seul sur lequel demeurent les vestiges des violences & oppressions passées. A CES CAUSES, SIRE, il plaira à V. M. permettre au Suppliant de justifier la memoire dudit defunct Sr. de Thou son frere, & pour cet effect lui accorder des Lettres de revision adressantes à telles de vos Cours de Parlement qu'il plaira à V. M. d'ordonner, autre que celle de Grenoble; & ordonner aux Grefsiens ou autres qui se trouveront chargez dudit Procès, qu'ils ayent à le remettre au Greffe dudit Parlement: & le Suppliant sera tenu de continuer ses prieres pour la grandeur, prosperité & santé de VOSTRE MAJESTÉ.

III. *Relation particuliere & très-véritable de tout ce qui s'est passé au Procès criminel fait à Monsieur de Thou, & des moyens qui ont esté tenus pour le faire mourir.*

LE notable changement que le Cardinal de Richelieu recogneut en l'esprit du Roy sur la fin de l'année 1641. lui fit penser, non seulement à en rechercher les auteurs, mais aussi à en détourner les suites qu'il prévit ne pouvoir estre que très-funestes pour lui & pour ses créatures. Il n'eust pas grande difficulté de juger par plusieurs actions qui s'estoient passées dans la Cour, que M. d'Étât Cinq-Mars Grand Escuyer de France, qui estoit lors très-confident du Roy, pouvoit estre cause de ce refroidissement. Le mauvais traitement que M. le (1) Chancelier recut du Roy, qui

(1) Mr. Pierre Seguier.



qui esclata si fort dans Paris, lui fut imputé par le Cardinal, & par ledit Sr. Chancelier. M. des Noyers & tous ceux qui avoient quelque attache particuliere à la fortune du Cardinal, receurent plusieurs disgraces, soit du Roy, soit de ceux qui se trouverent esblouis de l'esclat de ceste nouvelle faveur, qui se rendoit de jour en jour insupportable au Cardinal.

Le Roy pour affermer & affermir le changement qui s'estoit fait en Catalogne, résolut la conquête du Roussillon au commencement de l'année 1642. Le Marechal de la Meilleraye Grand Maistre de l'Artillerie, le confident du Cardinal, y fut envoyé pour commander l'armée: mais comme il n'a jamais rien executé d'important que le Roy & le Cardinal ne fussent proches de lui, le Cardinal qui ne vouloit pas que sa fortune receust de la diminution par quelque disgrâce qu'eust pu recevoir son parent en ceste entreprise, persuada le Roy avec beaucoup d'artifices d'entreprendre ce voyage. Le Roy qui sentoit ses forces diminuer, y résista quelque tems; à quoi il fut fortifié par M. le Grand, & ses amis qui firent agir le premier Medecin, qui représenta quelques considérations tirées de son art: mais l'autorité du Cardinal se trouva si puissante, que le Medecin changea de langage, & le Roy résolut de faire le voyage. Les avantages que le Cardinal tiroit de la résolution du Roy estoient grands. Il avançoit la mort de sa Majesté, qui estoit le commencement d'un gouvernement plus absolu pour lui, ayant en son pouvoir les armées, l'argent, & les meilleures places du Royaume. Il estoit à M. le Grand tout son conseil & ses amis; l'esloignant de Paris, le reduisant à peu d'assistance, n'y ayant près du Roy que des espions du Cardinal. Enfin, il assistoit sa fortune & celle du Grand Maistre, qui avoit perdu beaucoup de sa réputation en ce qui s'estoit passé à Aire.

Le Roy donc partit de Paris sur la fin du mois de Janvier, & alla à Fontainebleau, où il fut jusques au troisieme du mois suivant. Pendant ce séjour plusieurs personnes de condition furent prendre congé de sa Majesté, entr'autres M. de Thou, qui receut commandement du Roy de le venir voir en Roussillon, s'assurant qu'il ne lui voudroit pas denier ce voyage en une si belle saison, puisqu'il avoit fait cent lieues en hyver pour voir M. de Turenne deux ou trois jours à Lion. Ceste particularité est si vraye, qu'elle peut estre certifiée par plusieurs Seigneurs & Gentilshommes qui estoient lors près du Roy.

Le Cardinal peu assuré des bonnes graces du Roy, ne voulut abandonner sa Majesté, & fit pendant ce voyage ce qu'il n'avoit jamais fait; car il fit les mêmes journées que le Roy, le voyoit tous les jours soir & matin, pour tâcher à dissiper les pratiques qui s'estoient faites contre lui: ce qui lui succéda assez bien, par la mauvaise conduite de M. le Grand, qui perdit en partie les bonnes graces du Roy; en sorte qu'estant arrivé à Narbonne, on remarqua qu'il estoit beaucoup descheu de ceste faveur si esclatante, & qu'il ne subsistoit plus que par artifice.

Le Cardinal tomba malade à Narbonne le 18. de Mars: le mal parut grand à son commencement, en sorte que ses créatures entrèrent en grande appré-

appréhension, non seulement de le perdre, mais aussi que M. le Grand reprendroit cependant son premier crédit.

M. de Thou convié par le commandement du Roy, partit de Paris le 1. Avril en compagnie du Comte de Charroft. Ils furent ensemble à Selles chez M. le Comte de Bethune, où ils furent quelques jours. De-là ils prirent la poste, & arriverent à Carcassonne le 14. Avril, où ils rencontrèrent fortuitement dans une hôtellerie le Sr. de Fontrailles, qui parla en secret audit Sr. de Thou dans la chambre du Comte de Charroft, & avec une telle émotion qu'il fit juger qu'ils parlèrent de quelque chose de grande conséquence.

Le 19. Avril ledit Sr. de Thou arriva à la Cour qui estoit à Narbonne, où il vit le Roy, puis le Cardinal & les autres Ministres. Le Roy, tant par la nécessité de ses affaires, que pour d'autres considérations, partit de Narbonne & fut au Camp devant Perpignan, le siège ayant commencé des le 18. jour d'Avril.

Ce fut lors que parurent les grandes smultez proches de rupture entre le Grand Maître & M. le Grand, qui vouloit faire paroître à toute la Cour posséder l'esprit du Roy plus qu'il n'avoit jamais fait.

Le Cardinal fort malade de corps & d'esprit ne manquoit pas d'estre informé à tous momens de ce qui se passoit près du Roy. Les Srs. de Chavigny & des Noyers allerent incessamment pour cela du Camp à Narbonne; mais le peu de soin que le Roy prit de sçavoir de ses nouvelles pendant quelques semaines, le mit en telle peine qu'il crut que le Roy l'avoit abandonné, & ensuite ce bruit s'espandit de telle sorte par tout le Royaume que personne ne doutoit plus de sa ruine.

Ce qui confirma ce bruit fut la résolution que prit le Cardinal, malade à l'extrémité, de sortir de Narbonne par le plus mauvais temps qu'il pourroit faire. Les avis qu'il donnoit de la route qu'il vouloit prendre, tantost d'un costé, tantost d'un autre; & les artifices dont se servoient les siens pour couvrir les passages de leur maître, firent voir l'appréhension où il estoit d'estre arrêté. Enfin il choisit sa retraite à Tarascon, qui est dans le gouvernement de Provence, assés du Comte d'Alez qui en est gouverneur. Le Sr. de Fontrailles qui recogneut la mauvaise conduite de M. le Grand, & que la vérité des choses estoit fort contraire aux apparences, se retira hors le Royaume.

Le Cardinal très-incertain de sa condition, estant à Tarascon receut, à ce qu'on dit, un paquet dans lequel estoit une copie du Traicté qu'avoit fait Monsieur le Duc d'Orleans avec le Roy d'Espagne, où estoient compris M. le Duc de Bouillon & M. le Grand. Ce paquet, de quelle part qu'il lui fust envoyé, lui redonna la vie, lui mit des armes en main pour ruiner ses ennemis.

Il despescha aussi-tost au Roy pour l'informer de ceste affaire, lui fit sentir le danger où il estoit, conseilla sa Majesté d'en sçavoir la vérité & en prevenir les inconveniens.

Le Roy qui avoit esté malade jusques à l'agonie devant Perpignan,

reccut ceste depesche par le Sr. de Chavigny, se resolut aussi-tost de partir du Camp, & se rendit à Narbonne le 11. Juin, & le lendemain il fit arrester M. le Grand & ledict Sr. de Thou, & aussi-tost il partit de Narbonne, fit suivre ces prisonniers dans des carrosses separément. M. le Grand fut conduit dans la citadelle de Montpellier sous la garde de Seton Lieutenant des Gardes Escossoises; & M. de Thou fut mené à Tarascon, où estoit le Cardinal, & donné en garde à un Exempt des Gardes Escossoises nommé Crombis, qui avoit sous lui des Gardes du corps du Roy & des Gardes du Cardinal. En mesme temps le Cardinal donna ordre que M. de Bouillon, qui commandoit l'armée du Roy en Italie, fust arresté, ce qui fut fait, comme aussi d'Ozonville Lieutenant de ses Gardes, qui fut trouvé à Valence retournant en Piedmont.

M. de Thou fut visité deux fois par M. de Chavigny, qui le pressa de dire franchement tout ce qu'il sçavoit de ceste affaire. L'un & l'autre des prisonniers furent interrogez, l'un à Montpellier, l'autre à Tarascon, sur des choses fort legeres, & où le Cardinal n'eust aucune lumiere de ce qu'il desiroit. Cependant Mr. de Thou estoit estroitement gardé près du Cardinal, avec toutes les rigueurs & mauvais traitemens que pouvoit s'imaginer son Exempt, qui devoit en esperance la despoille de son prisonnier.

Le Roy s'en retournant à Paris passa par Tarascon, où il conféra avec le Cardinal fort malade; il lui laissa, comme la suite nous l'a fait voir, à demeller ce grand intrigue de Court.

M. l'Evesque de Toulon affligé de l'injuste oppression que l'on faisoit audict Sr. de Thou son beau-frere, fut à Tarascon, où il parla au Sr. des Noyers qui y avoit fait conduire le prisonnier. Il lui dit qu'il avoit telle connoissance de M. de Thou, qu'il ne le croyoit pas capable d'un crime tel que celui qui lui estoit imposé. Ledit Sr. des Noyers lui respondit en ces propres termes: „ Nous le verrons avec le temps: mais il est „ certain qu'il avoit amitié très-estroite avec M. le Grand, qui a voulu „ perdre M. le Cardinal, M. le Grand Maître & moi, & tous les serviteurs de Mr. le Cardinal. „

La visite du Roy apporta une grande consolation au Cardinal: il se vit en pleine liberté d'agir selon sa passion, il usa de tous les moyens dont il se peult imaginer pour faire mourir ces deux prisonniers.

Pour M. le Grand, il jugea bien qu'il n'y auroit pas grande difficulté; mais pour M. de Thou qu'il vouloit voir périr, & qui estoit l'objet de sa rage, il y prevoit beaucoup d'obstacles, qu'il se promit neantmoins de vaincre par divers moyens tous meschans, injustes & tyranniques. Son premier & principal fust le choix des Juges, presidez par M. le Chancelier, ensuite la violente & indigne poursuite qu'il fit contre M. le Duc d'Orleans, qu'il réduisit d'abord au desespoir, le menaçant de lui faire quitter le Royaume; puis par les moyens qui lui estoient ordinaires il le fit induire par de promesses d'un plus doux traitement à dire non pas ce qu'il sçavoit au vrai de ceste affaire, mais ce qu'il vouloit, pour parvenir à sa fin.

Monsieur

Monfieur donc eftant à Aigueperfe donna fa première Déclaration en datte du 7. Juillet: mais à condition, difoit-on, de n'eftre pas confronté à aucun des accufez, que fa qualité y repugnoit; moyen bien inventé pour faire paffer pour vérité tout ce qu'ils avoient intention de faire dire à ce Prince, en lui fupposant mille chofes pour parvenir à leurs fins.

Le Cardinal envoya fes ordres de Tarafcon à M. le Chancelier pour le préparer pour le voyage de Lion, pour inftruire & parfaire le Procès aux accufez, & pour amener avec lui tels Commiffaires tirez du Conseil du Roy, qu'il jugeroit à propos. Cet ordre fut fi agreable audiè Sr. Chancelier qu'il ne le pût diflimuler à toute la Cour par une gayeté extraordinaire qui parut fur fon vilage; fe voyant en estat de faire chofe agreable au Cardinal, conduifant ceste affaire au point qu'il defiroit. La première action qu'il fit fut de trouver le moyen de faire valoir en justice tout ce que pourroit dire Monfieur, fans eftre confronté aux accufez; jugeant bien que la confrontation ruinerait en un moment tout ce qu'ils croiroient avoir bien etabli.

Le Roy donc eftant à Fontainebleau, M. le Chancelier manda les Srs. le Bret, Talon, & Bignon, Confeillers au Conseil d'Etat, qui avoient autrefois exercé la charge d'Advocats du Roy au Parlement de Paris, & le Sr. Talon Advocat du Roy. M. le Bret ne s'y trouva pas à caufe de fon indisposition. Le fecret de ceste action fut communiqué audiè Sr. Bignon feul, en forte que lorsque ceux qui avoient esté mandez comme lui, furent arrivez, ils trouverent la difficulté toute réfoluë. Le Roy donc leur ayant, pour la forme, recommandé très eftroitement le fecret, on leur demanda s'il y avoit exemple qu'un Prince du Sang ayant esté tefmoin en une affaire criminelle, eust esté confronté, & si l'on ne pouvoit pas fuppléer au défaut de la confrontation par quelques actes folennels. Après donc avoir un peu concerté, ils dirent leurs advis en prefence du Roy, & puis se retirerent; & auffi-tost M. Bignon dicta ce qui avoit esté réfolu, qui fut en un mot; „ Qu'il y avoit exemple où un Prince du Sang eust „ donné la Déclaration & n'avoit point esté confronté, mais qu'il n'y en „ avoit point où un Prince du Sang eust esté confronté. „ Après cela ils propoferent l'équivalent, qui fut exécuté par M. le Chancelier à Villefranche & à Vimy, dont il fera parlé cy-après.

M. le Chancelier ayant ceste resolution, se mit en chemin pour se trouver à Lion; en mefme temps on réfolut les Commiffaires qui furent:

Jean Martin Sr. de Laubardemont.

Pierre de Marca, Préfident au Parlement de Navarre.

== Diel Sr. de Miromesnil; == De Paris; François Bochart Sr. de Champigny, Confeillers au Conseil d'Etat.

Henry de la Guette, Sr. de Chazé; == de Seve Sr. de Chantignonville; == de Chaulnes, Maîtres des Requestes.

Le Sr. Frere, premier Préfident au Parlement de Grenoble.

== De Samiane Sr. de la Coste, Préfident audiè Parlement.

== De Santereau; Bermont; Ponat; Du Faure Sr. de la Riviere; Beatrix

trix Robert Sr. de S. Germain; Jeuffrey, & la Baulme, Conseillers audict Parlement de Grenoble.

P. du Faure Sr. de la Colombiniere, Procureur général audict Parlement, & Procureur du Roy de la Commission.

L'on ne peut pas dire qui a esté le Greffier de ceste Commission; car l'on voit quelques Actes signez de Baudet Greffier du Parlement de Grenoble; d'autres signez de l'Alerne Greffier criminel du présidial de Lion; d'autres aussi de Ceberet Secretaire de M. le Chancelier.

Tous les gens d'honneur & qui ont quelque cognoissance des choses justes & raisonnables, se sont estonnez comme M. le Chancelier a accepté ceste Commission, parce que jamais Chancelier de France n'en avoit exercé de pareille. Les Chanceliers ne président point en semblables affaires que quand la Court y vaque, & comme chef de la justice: mais il falloit faire un exemple, il falloit obéir au Cardinal partie formelle des accusez, & l'on peut dire la seule. Et ainsi M. le Chancelier ne pouvoit estre juge en ceste cause, lui qui est allié du Cardinal, qui estoit sa créature, & qui avoit sa fortune dépendante de la sienne. Il ne pouvoit, ni ne devoit estre juge de M. le Grand pour les causes qu'il sçavoit bien; qu'il a souvent dites à ses plus confidens. Aussi l'on sçait, tant sa conscience le pressoit, qu'il en consulta son Confesseur avant que partir, qui le contenta à sa mode, & comme il le desiroit, action certes, en une personne de ceste condition, qui n'est que pour tromper les foibles; mais qui l'a rendu ridicule, & fait juger meschant par les gens de bien & de bon sens. M. le Grand lors qu'il fut interrogé par lui le 5. Septembre, ne manqua pas de lui représenter, & ce sont les propres mots tirez du Procès, „ qu'il eust à se souvenir „ des esclatantes plaintes que récemment il avoit fait de lui, attribuant „ aux mauvais offices de lui le Grand les remonstrances que lui Chancelier „ avoit receues du Roy; ce qui devoit faire souhaiter à l'un de ne le recevoir point pour juge, & à l'autre de ne l'estre pas. „ Ce que ledict Chancelier recogneust en presence dudit Sr. le Grand & des Commissaires, & dit qu'il se souvenoit bien avoir fait des plaintes de lui, & lui avoir fait dire à lui mesme qu'il croyoit qu'il lui avoit rendu de mauvais offices près du Roy: mais qu'il pouvoit se resouvenir que sa Majesté avoit tesmoigné que ledict Sr. le Grand n'avoit esté cause du mescontentement qu'il lui avoit tesmoigné à S. Germain, & que le Roy ne lui auroit pas commandé de proceder à l'instruction de son Procès s'il avoit eu une autre creance. Qui est certes une belle desfaire: comme si le Roi eust deu penser à ces formalitez de justice; comme s'il n'eust pas esté de sa religion, de remonstrer ses raisons à S. M. & lui représenter que les injures atroces & les reproches qui lui avoient esté faits par le Roy, procedoient de la haine que lui portoit ledict Sr. le Grand. Ainsi ce pauvre accusé destitué de conseil, ignorant ce qui servoit à sa defense, s'engagea à répondre, s'abandonna entre les mains de ses ennemis, qui continuerent l'instruction du Procès sans faire juger ceste recufation qui estoit très bonne & fort bien articulée. Et de verité, il ne pouvoit faire une recufation plus solen-

solennelle, puis qu'elle estoit faicte à la personne mesme du recusé, & en presence de tous les Commissaires; & que ceux qui pouvoient assister l'accusé en ceste occasion estoient releguez en leurs maisons.

Pour Laubardemont, l'on le cognoist assez : en le nommant l'on a dit tout ce qui se peut dire du plus abandonné & ignorant Juge qui fust jamais. Et neantmoins il fut pris pour Rapporteur du Proces, eut le secret de toute l'affaire, jusques là que M. le Chancelier s'est plaint de lui, sçachant qu'il estoit l'espion du Cardinal pour avoir l'œil, non seulement sur ses actions, mais sur celles des autres Commissaires.

Le Sr. de Miromesnil ne fut choisi ni par le Cardinal, ni par M. le Chancelier, mais par le Roy seul, & par un pur hazard : l'évenement l'a montré. Il est à louer de s'estre trouvé seul entre tant de personnes qui n'ait point flechi à la violence, qui ait osé dire son sentiment en toute liberté.

L'on avoit sujet d'esperer quelque chose de bon du Sr. de Marca, mais ayant esté choisi par M. le Chancelier, & de plus sa creature & attaché à sa fortune, il a faict ce que son Président a voulu, & ce qui plaisoit au Cardinal. Il est vrai qu'il a esté long-temps combattu; il s'est trouvé pressé entre sa conscience & le desir de plaire au Cardinal, ou plustost par l'apprehension de lui desplaire; entre la crainte de ne pas satisfaire à son devoir & aux gens de bien, & l'esperance d'un Eveché: l'on a veu en lui verifié le dire de l'Evangile, qu'il est malaisé de servir à deux maîtres, à Dieu & aux hommes. Il s'est asseuré par là l'Eveché de Conserans.

Pour le Sr. de Paris, il ne fut pas des Juges; non par crainte que l'on eut qu'il ne feroit pas ce que l'on desiroit, car il en a donné des preuves ailleurs, mais pour quelque competence pour le rang, & se retira. Le Sr. de Chaulnes son gendre, que l'on avoit faict venir d'Auvergne où il estoit Intendant, fut rejezté pour avoir esté recogneu trop ferme à suivre ses sentimens contraires à ceux du Cardinal. Les Srs. de Champigny & de Chazé beaux-freres, cousins germaines du Sr. des Noyers, & c'est assez dire, & de plus alliez du Cardinal: par ces considerations ils furent choisis Juges. Neantmoins ils n'ont pas l'un & l'autre eu assez de force pour produire leur sentiment, ils attendoient que quelqu'un leur ouvrîst le chemin pour le tenir. S'ils eussent eu un autre chef & moins d'attache, ils eussent bien agi.

Le Sr. de Seve se trouva en quelques actes de ceste Tragedie, mais enfin il fut rejezté & renvoyé à son emploi de Dauphiné. Il faut croire que l'on n'avoit pas opinion qu'il peust servir au goust du Cardinal.

Reste à parler des autres Commissaires tirez du Parlement de Grenoble. Le premier Président le plus dévoué de tous les hommes à la passion du Cardinal (quoi qu'il eust baillé cinquante mille livres à Madame de Comballet pour parvenir à sa charge & dix mille à Desroches, promit plus que l'on ne pouvoit esperer du plus méchant homme du monde. Et pour n'y pas manquer il nomma Faure Sieur de la Riviere son beau-frere, & Jeuffrey Procureur General; & ce Procureur General & Faure la Ri-

Tome X.

M m m m

viere

viere cousins germains. Simiane de la Coste Président, outre qu'il est creature & esclave du Cardinal de Lion, il a espousé la sœur de ce Faure la Riviere. Tous gens assez cogneus dans la Province pour faire tout ce qui se peut d'extraordinaire pour servir à leurs interests.

Beatrix Robert & Ponat furent emportez par la rapidité de l'action, trop foibles pour résister à une puissance si violente que les provinciaux adorent. Pour la Baulme il suivit les autres, engagé par des Lettres de Conseiller au Conseil d'Etat. Santerceau fut le seul de ces provinciaux qui suivit l'avis du Sr. de Miromesnil.

Pour Bermont il eut ordre de se retirer, ayant tesmoigné quelque aversion à ce qui se faisoit. Le Procureur General outre ce qui est dit cy-dessus, ses affaires domestiques n'estant pas en bon estat, pour les rendre meilleures il a fait ce que l'on a voulu en ceste occasion, après neantmoins quelques legeres résistances: tant il a eu en horreur la façon d'agir de ceux qui conduisoient ceste action, qui ont tasché de le gagner par diverses graces qu'il a obtenues, & par un Arrest du Conseil qui regle le Parquet du Parlement de Grenoble suivant celui du Parlement de Paris, ce qui autorise fort sa charge.

Voilà sommairement les qualités de ces Commissaires, qui ne furent en fin que quatorze au jugement du Procès.

M. de Thou Abbé de Bonneval, voulant rendre ce qu'il devoit au sang & à la nature en telle occasion, partit pour Tarascon; mais estant arrivé à Valence, & le Roy n'en estant qu'à deux lieues, eut commandement signé de M. des Noyers de ne s'approcher pas du quartier du Roy sur peine de la vie, & de se retirer en son Abbaye, & n'en pas partir sans ordre.

Pendant que les Commissaires ordonnoient comme ils auroient à se gouverner en la conduite de ce Procès, M. de Bouillon arriva de Piedmont à Lion sur la fin du mois d'Aoust. L'on usa par le chemin de beaucoup d'artifices, continuez par le Chancelier estant arrivé à Lion, pour l'induire à perdre ceux qui estoient prisonniers. L'on travailla aussi à mesme fin auprès de Monsieur, auquel on avoit fait dire de la part du Roy que pourveu qu'il se resolut de dire toute la verité de ce qui s'estoit passé en ceste entreprise, que S. M. le traiteroit en frere, & oublieroit ceste faute. On ne lui parla plus de sortir du Royaume, mais seulement qu'il eust à approcher de Lion où estoient les Commissaires, afin de faciliter la procedure. Ce Prince embrassa volontiers ce party par la cognoissance qu'il avoit du chagrin du Roy, & de la violence du Cardinal qui avoit perdu toute sorte de respect non seulement en son endroit, mais aussi envers le Roy.

M. le Chancelier donc partit de Lion le Jeudy 28. Aoust accompagné de ces Commissaires, Laubardemont, Marca, Miromesnil, de Paris, Champigny, de Chazé & de Seve, alla coucher à Vimy, & le 29. ils arriverent à Villefranche entre dix & onze heures du matin, & descendit en une maison proche celle de Monsieur pour prendre sa robbe &c

& la soutane. Estant vestu il fut seul trouver Monsieur, où il demeurait à travailler avec lui jusques à cinq heures du soir, que tous les Commissaires sus-nommez qui l'avoient accompagnez furent mandez, & se rendirent chez Monsieur où ils furent conduits dans un cabinet, où ils trouverent Monsieur assis dans une chaire au bout de la table : M. le Chancelier à la premiere place sur un siège pliant. Aussi-tost qu'ils furent entrez, M. le Chancelier leur dist que suivant l'ordre du Roy il avoit receu en forme judiciaire la Declaration que Monsieur avoit faite au Roy, mesmes qu'il lui avoit remis une copie du Traicté fait avec les Espagnols, & de la declaration faite de sa part par le Sr. de Fontrailles, & que pour esclairsir tous les points qui pouvoient faire difficulté, & les circonstances qui pouvoient lui estre eschappées en sa Declaration, il avoit adjousté quelque chose dont il s'estoit souvenu. Ensuite il ordonna à son secretaire, nommé Ceberet, de lire le Procès verbal qu'il avoit dressé, à la fin duquel il fit inserer qu'il avoit esté leu en la presence des Commissaires, Monsieur declarant en foi de Prince le contenu en icelui estre veritable, sans y vouloir adjouster ni diminuer. Après quoi M. le Chancelier & les Commissaires allerent en une autre maison, où Monsieur leur avoit fait preparer à manger, puis monterent en carosse pour retourner à Lion.

Monsieur ayant par ceste Declaration chargé en general M. de Thou d'avoir sceu toute l'affaire, sentit sa conscience chargée de ceste declaration, en ce que l'on pouvoit dire que ledict Sr. de Thou avoit non seulement sceu la retraite de Sedan, mais le particulier du Traicté d'Espagne : ce qui l'obligea par l'advis d'un des siens, d'escrire à l'Abbé de la Riviere en explication de sa Declaration, disant que ledict Sr. de Thou n'avoit pas esté informé d'autre chose que de la retraite de Sedan, mais non pas du Traicté d'Espagne, & qu'il fist voir sa Lettre à M. le Chancelier.

Ceste Lettre excita du bruit auprès du Cardinal, qui dit que c'estoit une cabale des amis du Sr. de Montresor pour sauver ledict Sr. de Thou, & qu'il y mettroit ordre. La Riviere pour se garentir de la fureur du Cardinal, lui dist qu'il falloit que ce fust le Confesseur qui eust obligé Monsieur à cela. Or le Confesseur ordinaire ne s'estant pas trouvé lors, il fut verifié que Monsieur s'estoit confessé au Confesseur du commun de sa maison Prestre seculier, dequoi le Cardinal estant informé dist : „ Voilà un fort habile Confesseur ; nous y mettrons ordre. „

Le Cardinal quoique malade partit de Tarascon le 17. Aoust, se mit sur le Rosne jusques à Valence, faisant traîner après lui ledict Sr. de Thou dans un bateau attaché au sien, qui recut pendant quatre journées que dura ce voyage, mille indignitez des domestiques du Cardinal, & de ses Gardes.

Le Cardinal fit quelque séjour à Valence, pendant lequel estant adverti que M. le Grand estoit arrivé à Lion, il y fit conduite ledict Sr. de Thou dans un carosse, & y arriva le 3. Septembre.

Pendant ce tems M. le Chancelier interrogea M. de Bouillon le dernier jour d'Aoust, & les 1, 5, 6, 7 & 9 jours de Septembre. Les

M m m m 2

Sieurs



Sieurs le Grand & de Thou furent interrogez, & aussi d'Ozonville Lieutenant des Gardes de M. de Bouillon, Ceton & Crombis qui avoient gardé lesdits Sieurs le Grand & de Thou. Ensuite de ce se firent toutes les confrontations des accusez les uns aux autres & aux tefmoins.

Monsieur le Prince passa lors par Lion pour aller visiter le Cardinal qui estoit à Valence: en passant il vit M. le Chancelier qui lui communiqua ce qui estoit des charges du Procès, & lui declara que jusques alors il n'y avoit point de charges contre ledit Sr. de Thou, supplia Monsieur le Prince de vouloir en parler de la sorte au Cardinal, afin de le preparer à tout ce qui en pourroit arriver. M. le Prince passa jusques à Valence, & rapporta au Cardinal ce que lui avoit dit M. le Chancelier, de quoi il s'esmeut en sorte qu'il dist à Monsieur le Prince ces mots: *M. le Chancelier a beau dire; il faut que M. de Thou meure.*

Tous les parens de M. de Bouillon eurent permission du Roy de se trouver à Lion pour solliciter. Le Sieur d'Estrades envoyé par le Prince d'Orange à mesme fin, y fut aussi. Les uns & les autres ne firent pas grand effect.

Les parens de M. de Thou creurent pouvoir esperer une pareille grace: on la demanda au Roy par M. des Noyers, qui la refusa, disant qu'il n'y avoit rien à craindre, & que la chose ne pressoit pas, qu'il falloit s'adresser à M. le Chancelier que le Roy avoit chargé de toute ceste affaire. L'on en escrivit à M. le Chancelier, & de plus on lui demanda distribution de conseil pour ledit Sieur de Thou; à quoi il ne fit point response. Ce refus injuste du Sieur des Noyers obligea de voir M. de Chavigny, qui obtint du Roy sans difficulté ceste grace de pouvoir aller à Lion. M. l'Evesque de Toulon qui estoit lors à Paris, y alla en poste, où il trouva Madame la Presidente de Pontac, sœur dudit Sieur de Thou, qui a travaillé en ceste affaire avec toute l'adresse qui se peut imaginer, vit plusieurs fois les Commissaires, parla à eux avec tant de respect, d'éloquence, & de ressentiment de douleur, qu'elle les esmeut tous à compassion. Elle ne perdit point courage par le refus que fit le Cardinal de la voir, par les mauvais traitemens qu'elle receut de M. le Chancelier, & de ceux qui travailloient de concert avec lui. Elle subsista courageusement seize jours que durerent ces facheuses & continuelles sollicitations.

M. l'Abbé de Bonneval au temps qu'il eut permission de partir, par la Lettre de M. de Chavigny, estoit fort malade. Il ne laissa neantmoins de partir, mais la precipitation du jugement fut si extraordinaire, que quelque diligence qu'il peust faire, il n'arriva que le lendemain de la mort de M. son frere.

Le Cardinal voyant le Procès prest d'estre jugé, vint à Lion: sa présence donna de l'audace aux meschans, & de la terreur aux timides. Il insinua à ses confidens qu'il falloit faire mourir M. de Thou, qu'il falloit travailler par tous moyens de le rendre coupable: il fit commander par M. de la Vrilliere à M. de Toulon, qu'il eust à se retirer à son diocèse; lui, qui avoit eu permission du Roy de solliciter pour son beau-frere, & qui voyoit les

les juges avec beaucoup d'affection & de suffisance. M. le Chancelier lui refusa & à Madame de Pontac, distribution de conseil pour son frere. Laubardemont Rapporteur, faisoit office non pas de Juge mais d'infame sollicitateur, dit dans Lion plus d'une fois : „ Que le Theatre ne seroit pas „ assez sanglant par la mort d'un seul homme. „ M. le Cardinal Mazarin qui avoit estime pour M. de Thou, & qui en consequence des offices qu'il lui avoit rendus en une affaire de Court assez delicate, continuoit ceux que l'humeur du Cardinal & la qualité de l'affaire lui pouvoient permettre, se trouva lors que M. le Chancelier disoit au Cardinal de Richelieu, qu'il n'y avoit point de charges pour faire mourir M. de Thou, il lui dit, „ Et bien M. le Chancelier, il le faut condamner en une prison, pour „ veu que M. le Grand ne dise rien contre lui : „ nous verrons tantost quelle suite ont eu ces paroles.

M. le Chancelier proposoit ces difficultez au Cardinal, non point à dessein de favoriser ledict Sieur de Thou, contre lequel il n'y avoit point de preuve, mais pour faire valoir son service : car de son costé il travailloit avec autant de violence que Laubardemont, & c'est tout dire. Quatre jours avant le jugement du Procès, il manda le Procureur General sur les huit heures du soir, & fut seul avec lui jusques à dix heures. Le sujet de ceste conference fut de donner au Procureur General une plus exacte connoissance de tout ce qui resulloit du Procès, particulièrement contre M. de Thou, parce, lui dict-il, qu'il falloit bien-tost achever ceste affaire, dont il n'avoit encores eu communication des pieces, si bien qu'il auroit fort peu de temps pour prendre ses conclusions.

Tout le discours donc qu'il eust avec le Procureur General fut en premier lieu, que l'on ne desiroit que la justice, que l'on vouloit que l'affaire fust examinée en conscience. Après il tascha de lui faire comprendre la force des preuves qui estoient au Procès contre ledict Sieur de Thou, qu'il déduisit une heure durant. Nonobstant les discours dudit Sieur Chancelier remplis de chaleur & de passion, le Procureur General demeura ferme à declarer qu'il ne pouvoit point conclure à la mort contre ledict Sieur de Thou, mais qu'après qu'il auroit veu exactement le Procès, il jugeroit quelles autres conclusions il pourroit prendre. M. le Chancelier, pour finir la conference, demeura d'accord, que le sentiment du Procureur General, auquel il persista, pouvoit estre suivi en justice, mais qu'il croyoit que l'on pouvoit aussi en bonne justice suivre l'autre parti.

Le 9. Septembre au matin M. le Chancelier fut chez le Cardinal lui rendre compte de ce qui s'estoit passé en ceste conference. Car le mesme jour un homme de condition envoyé sous main par le Cardinal, vint visiter le Procureur General qui le mit sur le discours qu'il avoit eu avec M. le Chancelier. Après plusieurs considerations qu'il lui fit sur cette affaire, il lui dit, que les Ordonnances estoient expressees contre M. de Thou, contre lequel le Cardinal n'avoit pas moins de passion que contre M. le Grand. Le Procureur General persista à sa premiere résolution, & dist qu'il sçavoit ce que portoient les Ordonnances, mais qu'il estoit question

M m m m 3.

de

de preuve: pour conclusion, qu'il ne croyoit pas qu'il y en eust de suffisantes pour la conviction de M. de Thou, & qu'il ne pouvoit faire autre chose.

Ce mesme jour M. le Chancelier fut visiter une fille nommée la Mere Matel, qui avoit grande réputation de sainteté; à laquelle, tant il est foible, il découvrit son sentiment, & ce qu'il avoit tenté de faire envers le Cardinal en faveur dudit Sieur de Thou, ensuite de la conférence qu'il avoit eüe avec le Procureur General, sans avoir pû adoucir son esprit.

Le jour suivant ledit Sieur Chancelier pria le Procureur General de venir dîner avec lui. Après le dîner il le tira à part, & lui dit, qu'il lui feroit porter les pieces ce jour-là, & qu'il n'auroit que le lendemain pour conclure: mais que puisque sur le rapport qu'il lui en avoit fait, il ne trouvoit pas qu'il y en eust assez contre M. de Thou, il ne falloit pas qu'il en parlât dans ses conclusions. Il lui respondit que c'estoit chose qu'il ne lui pouvoit pas promettre, parce qu'il estoit obligé de conclure selon l'estat du Procès & la qualité des preuves. M. le Chancelier repliqua, que ce qu'il lui disoit n'estoit pas de la part du Roy. Le Procureur General insista, & dit, qu'il lui avoit fait l'honneur de lui donner ceste commission de la part du Roy, qu'il estoit prest de la lui remettre, ou qu'il falloit le laisser agir librement & selon son devoir. Sur cela M. le Chancelier lui dist, que s'il ne se contentoit de sa parole, qu'il lui donneroit un ordre du Roy en la mesme forme qu'estoit sa commission. Le Procureur General lui representa que cela feroit grand préjudice à toute la procedure. Enfin, après quelque contestation, il demeura en ces termes, qu'ayant pris ses Conclusions contre M. le Grand, telles qu'il jugeroit à propos, il demanderoit que cependant il fust surcis au jugement du Procès des Sieurs de Bouillon & de Thou.

Après ces particularitez qui sont très-veritables, peut-on qualifier la mort dudit Sieur de Thou autrement que d'assassinat & de guet à pens? Voyons le reste qui nous confirmera en ceste verité.

Il est dit cy-dessus comme Monsieur avoit fait sa déclaration, comme elle avoit esté receue; mais d'autant que le droit & les Ordonnances veulent sans exception que tous tesmoins soient confrontez, le Procureur General creut nonobstant l'usage de la confrontation figurative pratiquée en certains cas, & l'advis des gens du Roy du Parlement de Paris que l'on vouloit suivre, que si l'on exemptoit Monsieur de la confrontation, il falloit user de quelque formalité équivalente, & qui donnât les mesmes moyens & facilitez aux accusez de se justifier.

Il demanda donc pour cet effect que la Declaration de Monsieur leur fust leüe, après qu'ils auroient déclaré s'ils avoient des reproches à donner contre lui; ce qu'il croyoit, disoit-il, qu'ils pourroient faire avec plus de liberté en l'absence du Prince, que s'il eust esté present; & qu'ensuite les reproches & les réponses des accusez fussent communiquez à Monsieur: ce qui fut ordonné par arrest du 5. Septembre.

Pour executer cet arrest M. le Chancelier, accompagné de tous les  
Com-

Commissaires, fors de Laubardemont, alla le 10. de ce mois à Vimy pour dire à Monsieur les réponses que les accusez faisoient à sa déclaration. Laubardemont ne fit pas ce voyage, lui qui y estoit nécessaire plus qu'aucun autre étant Rapporteur du Procès, demeura à Lion, où il ne fut pas inutile. Car il alla à Pierre-Encise sous prétexte d'y faire une confrontation du Lieutenant des Gardes du Duc de Bouillon de peu d'importance; mais en effet pour avoir le temps de voir seul M. le Grand, auquel après mille discours artificieux il lui promit la vie de la part du Cardinal, au cas qu'il voulust déposer contre ledict Sieur de Thou, lui faisant croire qu'il avoit déposé contre lui.

M. de Thou (sans s'arrester aux autres accusez que l'on ne prétend pas justifier) fut chargé par Monsieur & M. de Bouillon, d'avoir eu cognoissance de tout ce qui s'estoit passé, à la réserve du Traicté d'Espagne; c'est-à-dire, de la retraicte de Monsieur à Sedan, au cas que le Cardinal le voulust faire arrester; d'avoir mesné la liaison de M. de Bouillon & de M. le Grand; d'avoir fait un voyage à Limeuil vers ledict Sr. de Bouillon, un voyage à Vendosme pour rechercher M. de Beaufort de se joindre à ceste ligue, & toutes les allées & venues à Saint-Germain & à Paris; mais dit, qu'il se tenoit reculé & n'entendoit pas ce qui se disoit dans leurs conférences, croyoit que ce n'estoit qu'une liaison d'amitié, & que si c'estoit à heure indeüe, c'estoit parce que M. le Grand n'avoit point d'autre temps libre.

Neantmoins Monsieur dit, que la dernière fois que M. de Thou lui avoit parlé, il l'avoit trouvé instruit de tout, & que si M. de Thou ne lui avoit tesmoigné si-tost, c'estoit parce que Monsieur avoit dit à M. le Grand, qu'il ne desiroit pas que M. de Thou eust cognoissance du Traicté d'Espagne à cause qu'ayant grand nombre de parens & d'amis la chose ne seroit pas secrette.

Sur ces charges la procedure étant achevée, le Procureur General requist que M. le Grand fust déclaré atteint & convaincu du crime de leze-Majesté, condamné d'avoir la teste tranchée, & qu'avant l'exécution il fust appliqué à la question pour declarer les autres complices; & jusques à ce que le jugement du Procès des Sicurs de Bouillon & de Thou seroit surcis.

Le Procureur General par ordre de M. le Chancelier, dressa l'Arrest suivant ses conclusions.

Le Cardinal voyant que le jugement approchoit, craignant quelque événement contraire à son intention, traita rudement Marca & autres Commissaires, qui avoient tesmoigné quelque sentiment de justice: avec résolution de dire leurs avis en bonne conscience. Laubardemont qui obeissoit aveuglement à la puissance du Cardinal, portoit par tout un extrait de l'Ordonnance de Louis XI. tiré du Code Henry; par lequel ceux qui auront cognoissance du quelque crime de leze-Majesté, s'ils ne le revelent seront punis des mesmes peines que les principaux auteurs.

L'Escot Confesseur du Cardinal, porta cet extrait à M. le Chancelier de la part de son maître, pour faire valoir ceste Ordonnance en ceste occasion.

sion. Il la rejeta d'abord pour n'en avoir ouï parler, pour n'avoir jamais esté pratiquée; mais ceste legere resistance ne lui dura gueres : ce Docteur n'eust pas grand peine à le convertir.

Le Cardinal pour tousjours asseurer son faict, consulta ce mesme Confesseur, s'il pouvoit en bonne conscience solliciter les Commissaires de rendre justice, n'y ayant que le Roy de partie; quoique tout le monde vit bien qu'il estoit la vraye & seule partie des accusez. Ce Confesseur l'asseurant, qu'il pouvoit recommander l'affaire en la qualité qu'il avoit dans l'Estat, lequel on avoit eu dessein de troubler; que puisqu'il y avoit une Ordonnance, il estoit en quelque sorte obligé de solliciter qu'elle fust observée: & de faict il ne se passa rien durant la fin de ce Procès qu'à l'instance du Cardinal. M. le Chancelier & Laubardemont ne lui en ayant rendu compte exact, le Cardinal lui-mesme ordonnoit ce qu'il vouloit estre faict, tant de vive voix, que par billets escrits sous lui par Cheré son secretaire.

Enfin il manda par plusieurs fois les Commissaires en particulier; les uns plus souvent que les autres, selon qu'il les cognoissoit asseurez. Et le onzième jour de Septembre, veille du jour de la condamnation, quoiqu'il fust fort indisposé, il les fit venir l'un après l'autre secretement par sa garderobbe; parla à eux separément, reprocha à quelques-uns qu'ils n'avoient pas de bons sentimens pour le service du Roy, pour avoir dit en passant quelques raisons à la descharge de M. de Thou.

M. le Chancelier mesme blasma le Sieur de Priesnac son confident, qui avoit eu quelque conférence avec Marca l'un des Commissaires, qui tendoit à favoriser l'innocence dudit Sieur de Thou, & lui dit, que s'il ne vouloit avoir de meilleurs sentimens de ceste affaire qu'il pouvoit se retirer d'auprès de lui.

Le Cardinal donc jugeant que son intention seroit suivie, partit de Lion le 12. Septembre au matin. Ledit Sr. le Grand ayant esté, comme nous avons dit, asseuré de la vie par Laubardemont, fut ledit jour 12. Septembre amené devant les Commissaires. Il creut qu'il n'estoit mandé que pour deposer contre M. de Thou, comme il l'avoit promis à Laubardemont, ayant resolu de prendre medecine si-tost qu'il seroit de retour en sa prison.

Estant devant ses Commissaires, M. le Chancelier le voulut interroger sur le faict dont Laubardemont estoit convenu avec lui, concernant la charge contre ledit Sr. de Thou: mais avant que rien dire il se leva de dessus la selle, & vint parler à l'oreille à M. le Chancelier, & puis se vint rasseoir. M. le Chancelier affectant à faire voir à ses asseurs qu'il ignoroit ce qui s'estoit passé entre M. le Grand & Laubardemont, reprit l'affaire à son origine. Surquoi M. le Grand l'interrompit, impatient de retourner en sa prison pour prendre son remede, & dit: „ Je voi bien, „ Monsieur, où vous vouldz venir, pour abreger l'affaire, je vous dirai „ tout ce que j'en sçai: puisque l'on m'a manqué de parole (croyant que „ M. de Thou l'avoit chargé, comme lui avoit dit Laubardemont) je „ suis

„ suis dispensé de tenir la mienne. „ Et ensuite il déclara toutes les particularitez qu'il sçavoit du Traicté, duquel il dit que M. de Thou avoit esté amplement instruit. Il est à remarquer que M. le Chancelier ne l'interrompit point que lorsqu'il chargeoit ledict Sr. de Thou, lui faisant repeter le temps & les lieux, où il avoit eu cognoissance de l'affaire.

Ayant fini, on le conduisit en une chambre, & fut ordonné quoiqu'il fust près de midi, que M. de Thou seroit amené. Pendant ce temps M. le Grand monstra de l'impatience pour estre renvoyé au Chasteau, parlant tousjours de sa medecine, preuve certaine qu'il avoit assurance de la vie.

Ledict Sr. de Thou arriva si tard, estant une heure après midy, que quelques-uns des Commissaires furent d'avis de remettre au lendemain: mais M. le Chancelier passa outre, & interrogea ledict Sr. de Thou sur le Traicté d'Espagne, qu'il nia absolument d'avoir sceu: & à l'instant on lui leut la deposition de M. le Grand; après laquelle il fut ordonné d'office, sans que le Procureur General le demandast, que lesdicts Srs. le Grand & de Thou seroient confrontez. M. le Grand voyant à la confrontation que M. de Thou estoit esmeu de sa deposition, lui ayant demandé s'il avoit dit ce qui lui avoit esté leu, il lui respondit; „ Donnez - vous patience, „ Monsieur, je vais m'expliquer; „ voulant sans doute esclaireir ce qu'il avoit dit, recognoissant que l'on le trompoit. Lors M. de Thou craignant que ledict Sr. le Grand s'embarassast davantage, & jugeant qu'il pourroit mieux que lui desdire ce faict à la descharge de l'un & de l'autre, ne le voulut laisser parler, & s'adressant aux Commissaires leur dit: „ Messieurs, je vous dirai l'affaire au vrai & en peu de paroles, selon la cognoissance que j'en ay eue & mieux possible que M. le Grand, vous de- „ clarant neantmoins que ce n'est point pour chicaner ma vie. „ Il desdistingua donc comme il avoit sceu le Traicté par le Sr. de Fonttrailles à son retour d'Espagne, l'ayant rencontré par hazard à Carcassonne, les reproches qu'il avoit faicts audict Sr. de Fonttrailles & audict Sr. le Grand & beaucoup d'autres particularitez, pour monstrier ce qu'il avoit faict pour les divertir de leur dessein: dequoi ledict Sr. le Grand demeura d'accord. Il sçavoit, estant destitué de toutes sortes de preuves pour convaincre les auteurs du Traicté, qu'il estoit & par la loi de la nature & par la raison, dispensé de reveler ce qu'il sçavoit si imparfaitement. Il sçavoit qu'il n'y estoit pas obligé par aucun droit public, au moins qui eust esté observé jusques à lui: il jugeoit aussi à quelles personnes il avoit affaire, & de quelle consideration elles estoient dans le Royaume: il les voyoit en estat de ne rien faire, l'un dans le milieu de la France en repos, l'autre dans un grand employ en Italie, & l'autre près du Roy: bref qu'ils n'estoient pas en estat de traverser les affaires de sa Majesté. M. le Grand mesme lui avoit imposé, & lui avoit faict croire quelques articles du Traicté qui n'y estoient pas, pour le divertir de l'inquietude où il le voyoit pour ce Traicté.

Ledict Sr. de Thou après cela avoit tout sujet d'esperer sa descharge

*Tome X.*

Nnnn

s'il

s'il eust eu une autre partie, & des Juges non pas des Commissaires. Il ne pouvoit pas se deffendre avec plus de jugement : ce qui paroist par la response qu'il fit au Prevost des Mareschaux de Lion, Thomé, lequel lui ayant après sa condamnation demandé pourquoi il n'avoit pas absolument nié avoir jamais eu cognoissance du Traicté sçachant qu'il n'y avoit eu qu'un seul tefmoin qui le chargeast, qui estoit M. le Grand: il respondit, „M. le Grand en a assez dit pour me faire appliquer à la „ question, où on avoit resolu de me faire strapper pour me faire dire par „ rigueur des tourmens plus que je ne sçavois, & si je persistois dans la „ negative, j'estois assuré de mourir miserable dans une prison sans assis- „ tance ni consolation spirituelle, telle que j'ai à present. C'est ce qui „ m'a fait prendre le party de la mort, au moment que je me suis veu „ sur la sellette. „

Lediët Sr. de Thou sans doute avoit esté adverty du dessein que l'on avoit de le perdre ; car l'on trouva par des rapports veritables qu'aucuns des principaux Commissaires, M. le Chancelier mesmes, ont dit que quand M. le Grand n'eust rien dit à la charge dudiët Sr. de Thou, on n'eust pas laissé de lui donner la question. D'autres ont oui dire audict Sr. Chancelier descendant de sa Chambre avec les Commissaires pour aller au Palais pour juger le Procès, qu'ils verroient dans peu quel effect avoit la condamnation à la question; & sur ce qu'il sçavoit qu'aucuns d'eux avoient peine de s'y refoudre qui alleguerent le fait du Marechal de Biron dont le crime estoit bien justifié, ajouta qu'il ne leur en pouvoit dire la raison, mais que par l'évenement ils en demeureroient satisfaits en leurs consciences. M. le Chancelier tint ces propos aux Commissaires sur le doute qu'il avoit que M. le Grand voulust sans y estre forcé par la question, déposer contre M. de Thou, comme il avoit promis le jour precedent à Laubardemont

Lediët Sr. de Thou donc ayant dit ce qu'il avoit à dire pour sa deffense, que l'on verra particulièrement en un autre lieu, l'on le fit retirer.

Le Procureur General qui fut present à ceste dernière action, ne se leva point pour prendre de nouvelles conclusions, quoy qu'il en fust sollicité par les yeux & les gestes de quelques uns des Commissaires. Sur ce M. le Chancelier sortit de sa place, & traversa toute la compagnie pour venir parler audict Procureur General, qui ne se leva point qu'il ne fust à deux pas de lui, & lui dist ces propres paroles: „Eh bien, Monsieur, ne trou- „ vez vous pas à ceste heure qu'il y en ait assez contre M. de Thou?, Il lui respondit qu'il estimoit que la confession dudiët Sr. de Thou & la deposition de M. le Grand jointes à ce qui resultoit du Procès, faisoit une preuve entiere, & qu'il estoit obligé plus que tout autre de soutenir le crime estre capital, mais qu'il doutoit que son advis fust suivi. Le Chancelier repliqua: „Prenez seulement vos conclusions, je mesnagerai bien le „ reste. „ Le Procureur General dit qu'il croyoit que c'estoit beaucoup hazarder, & qu'il vaudroit peut-estre mieux differer. M. le Chancelier repeta ce qu'il lui avoit dict, de conclure, & qu'il conduiroit le reste, & retour-

retourna prendre sa place; fit seoir les Juges comme il voulust, c'est à dire fort artificieusement pour parvenir à ses fins. Le Sr. de Miromesnil dont il avoit grande des fiance, fut mis en lieu où il devoit opiner le dernier, afin qu'aucun des Commissaires ne fust persuadé par la force de son discours à sauver la vie audict Sr. de Thou. Incontinent le Procureur General sans davantage consulter ni faire reflexion sur tout le Procès qu'il avoit veu superficiellement, conclut comme il avoit faict par escrit contre M. le Grand, à la reserve de la question.

Ces conclusions furent suivies contre l'un & l'autre des accusez: contre M. le Grand, tous d'une voix; contre M. de Thou, Santereau fut d'avis des galeres perpetuelles, & apporta l'exemple du Baron de S. Romans, & le Sr. de Miromesnil conclut à toute autre peine qu'à la mort, où revint Santereau. Le reste des Commissaires furent à la mort, de la mesme sorte que contre M. le Grand auteur de la conjuration, & convaincu par sa bouche propre de la participation du Traicté d'Espagne. Le principal soin qu'eust M. le Chancelier en son opinion, fust de refuter tout ce qu'avoit dit ledict Sr. de Miromesnil à la descharge dudit Sr. de Thou, afin qu'aucun des Commissaires ne changeast d'avis. Il conclut son opinion par cette belle consideration, supplia les Commissaires de penser ce que le Roy pourroit dire d'eux, qu'ils auroient faict mourir un sien confident, une personne qu'il avoit tant aimé, & sauvé un de leurs freres, un de leur robbe.

L'Arrest ainsi resolu, M. le Chancelier se leva, & sur le bureau de la Chambre, sans divertir, escrivit au Cardinal par Picault son Exempt ce qui s'estoit passé. Picault arrivant dans la Chambre du Cardinal, qu'il trouva à deux lieues de Lion, il lui demanda ce qu'il y avoit de nouveau. Il lui dit le jugement contre M. le Grand & M. de Thou: le Cardinal à ceste derniere parole se souleva de sa chaire, & repeta par trois fois M. de Thou! „M. le Chancelier, dit-il, m'a delivré d'un pesant „ fardeau. „ Et puis adjousta ces mots: „ Mais, Picault, ils n'ont „ point de bourreau. „ Le rapport faict à M. le Chancelier le remplit de joye, voyant qu'il avoit contenté le Cardinal, mit ordre à ce défaut de bourreau; car il bailla de sa bourse cent escus à un pauvre gaigne-denier pour faire ce miserable office, dont il s'acquitta si barbarement & si cruellement en la personne de M. de Thou.

On trouva M. le Chancelier durant ceste journée agité de diverses considerations. Il voyoit d'un côté, qu'il avoit faict chose agreable au Cardinal, auquel il falloit obeir, exageroit le service qu'il lui avoit rendu en ceste importante occasion qui l'attermissoit en sa fortune, dist que M. de Thou avoit esté l'auteur de toute la haine que M. le Grand portoit au Cardinal, qui estoit lors un crime plus que de Leze-Majesté. D'autre costé, il consideroit qu'il avoit faict mourir injustement un homme de bien pour obeir aux volontez du Tyran le plus meschant homme du monde, qu'il se rendoit pour jamais lui & les siens ennemi irreconciliable d'une infinité de personnes de condition, parens & amis dudit Sr. de

Nnnn 2

Thou,



Thou, & que la memoire de ceste infame injustice demeureroit à jamais dans la memoire de la posterité.

Le reste de ceste funeste journée fut employé à l'exécution de l'Arrest. Le principal soin qu'eust M. le Chancelier & les confidens du Cardinal, fut de donner des Confesseurs aux condamnés : car il ne leur fut pas permis d'en avoir le choix. L'on leur donna deux Jésuites : le P. Malavalette fut mis près de M. le Grand, & celui de M. de Thou se nommoit le Pere Mambrun : ils travaillerent possible selon les instructions de celui qui les employoit.

La resolution qu'eust M. de Thou à souffrir la mort fut admirable ; il ne se vit jamais rien de plus genereux , ni de plus Chrestien : les transports d'amour & de charité envers Dieu & d'humilité extraordinaires furent extrêmes. Les Relations de ceste constance Chrestienne ont couru par le monde avec applaudissement , & quoi qu'elles soyent remplies de deux ou trois fausses circonstances , & publiées à dessein de justifier l'action des Commissaires, elles ont neantmoins servi à faire voir leur injustice, & à detester la cruelle tyrannie du Cardinal.

L'exécution ne fut pas si-tost achevée , que M. le Chancelier en depescha un courier au Cardinal. Le Procureur General deux jours après l'exécution donna ses conclusions par escrit à la mort contre l'un & l'autre des accusez. L'Arrest fut changé & rechangé plusieurs fois à la charge dudit Sr. de Thou. L'on a veu la Lettre d'un homme de qualité qui estoit lors à Lion, en date du 22. Septembre qui porte ces mots : „Toute l'occupation de M. le Chancelier depuis le Procès des accusez jugé „ & eux executez, a esté jusques à ceste heure à reformer toutes les dispositions & actes, afin de tascher rendre au moins le jugement plus apparentement juste. „

M. le Chancelier non content d'avoir terni en ce qu'il avoit pû l'honneur de la maison de Thou par la mort de l'aîné de ceste famille, a voulu par arrest la ruiner de biens. Car outre la confiscation qui suit d'ordinaire la condamnation de mort, il a ordonné que sur les biens desdits Srs. le Grand & de Thou, il seroit pris la somme de soixante mille livres applicables en œuvres pies, faisant estat que le Roy remettant la confiscation à la famille, elle se trouveroit d'autant plus affoiblie par ceste somme assez notable, ayant aussi-tost decerné ses ordonnances à diverses Communautés monastiques, qui se sont moquez & de lui & de ses charitez du bien d'autrui.

A cela il adjousta une autre malignité & une seconde injustice. Ledict Sr. de Thou avoit désiré qu'une partie d'environ cinq mille livres, qu'il avoit dans ses coffres, fust employée en une fondation pieuse, qu'il desiroit estre faicte en l'Eglise des Cordeliers de l'Observance de Tarascon ; au lieu de ne point traverser une si sainte & louable charité, il aimâ mieux en recompenser la trahison de Crombis, qui l'avoit gardé avec toutes sortes de mauvais traitemens & de rigueurs, jusques à estre tefmoin contre lui, & lui soutenir à la confrontation des choses qu'il jugeoit pouvoir servir à le per-

perdi  
solu  
poin  
maif  
rope  
maif  
gues  
Roy  
peup  
tion

P:  
man  
de T  
tous  
au T  
imag  
te in  
peuv  
raiso  
qui  
qu'il  
com

IV.

L  
cité  
dec  
le C  
qu'  
voit  
rien  
Aou  
I  
dict  
l'eu  
par  
Th  
puis  
resp  
part

perdre pour profiter de ceste despouille. C'est ce qui estoit au pouvoir absolu de M. le Chancelier de ne point faire, c'est à quoi le Cardinal n'avoit point d'intérêt, c'est où il a fait voir sa passion particulière contre ceste maison, qui demeurera neantmoins en honneur & en veneration dans l'Europe, malgré la rage de ses malveillans. De vérité, les biens de ceste maison sont mediocres : mais ils sont bien acquis, sont acquis depuis longues années. Il ne s'y trouvera rien du bien d'autrui, rien du domaine du Roy; l'on ne verra point ce nom avec celui des partisans, ces sangues du peuple; point de friponeries avec ceste sorte de gens, point de participation avec eux.

Par ce que dessus, qui est très véritable, il n'y a personne qui ne voye manifestement par quels moyens le Cardinal est parvenu à faire mourir M. de Thou. Le Chancelier, les Commissaires, bref tous leurs satellites y ont tous contribué, ont abandonné leur honneur & leur conscience pour servir au Tyran, ont usé de tous les artifices les plus méchans qui se peuvent imaginer, ont violé tout l'ordre de la justice, pour commettre ceste haute injustice. La précipitation a été extraordinaire, de laquelle ils ne se peuvent justifier; la severité injuste & barbare, contraire à l'équité & à la raison. Ils avouent l'un & l'autre, pressés qu'ils sont en leurs consciences qui les travaillent incessamment, mais bien plus par le sensible déplaisir qu'ils ont d'estre tenus pour méchans & injustes, & d'en estre châtiés comme ils le méritent.

IV. *Premier chef d'accusation. Comment M. de Thou a  
scu le Traicté fait avec le Roy d'Espagne, &  
quelle preuve il y a contre lui de ce fait.*

**L**E soin particulier qu'ont eu Monsieur le Duc d'Orléans, M. le Grand, & ceux qui ont travaillé à faire le Traicté avec le Roy d'Espagne, a été que M. de Thou n'en eust aucune cognoissance : cela se prouve par la declaration de Monsieur Article 18, qui porte ledict Sieur avoir dit à M. le Grand qu'il ne vouloit pas que ledict Sr. de Thou fust dans ses affaires, qu'il avoit beaucoup de parens & d'amis, & que ledict Sr. le Grand lui avoit dict que pour ledict Traicté d'Espagne le Sr. de Thou n'en sçavoit rien : ce qui est conforme à l'interrogatoire du Duc de Bouillon du 13. Aoust, & à sa confrontation avec ledict Sr. le Grand.

La raison de ceste precaution estoit fondée sur ce qu'ils sçavoient que ledict Sr. de Thou estoit fort contraire à une si mauvaise action, & qu'il l'eust empêchée par toutes sortes de moyens. Et lorsque ledict Sr. le Grand par ses réponses sur la sellette du 12. Septembre, a dit que ledict Sr. de Thou a eu entiere cognoissance dudict Traicté, cela se doit entendre depuis qu'il fust arrivé près du Roy à Narbonne. Car il dit en une de ses réponses, que ledict Sr. de Thou n'a eu cognoissance du Traicté, avant le parlement du Roy, mais quand il vint près de sa Majesté à Perpignan, qu'il

Nnn 3.

qu'il le sçavoit, ce qui est vrai; car passant à Carcassonne allant à la Court, il y trouva Fontrailles qui l'informa superficiellement du Traicté.

Adjouste qu'estant ledict Sr. de Thou avec lui à Perpignan, ils en ont souvent parlé ensemble; mais qu'il l'avoit toujours improuvé, & pressé de rompre tout ce qui s'estoit fait, lui representant les interets de conscience & d'honneur, les siens propres & la foiblesse des Espagnols. Ledit Sr. le Grand sur la fin de la confrontation recogneut que cela estoit très veritable. Mais une preuve certaine que ledict Sr. de Thou ne sçavoit le Traicté que très superficiellement est, que ledict Sr. le Grand lui voulant faire croire qu'il estoit impossible de l'executer, il lui dist que le Traicté portoit une clause par laquelle Monsieur & M. de Bouillon estoient dispensés de rien entreprendre, que le Marechal de Guebriand ne fust chassé des postes qu'il avoit sur le Rhin. Ce qui n'est pas, & n'en est parlé en aucune façon dans ce Traicté, ainsi qu'il a esté imprimé, ni du Marechal de Guebriand ni des postes qu'il tenoit sur le Rhin: & ainsi il est vrai de dire que ledict Sr. le Grand avoit inventé ceste imposture (assuré qu'il estoit que ledict Sr. de Thou n'avoit rien sceu de particulier du Traicté) pour satisfaire ledict Sr. de Thou qui s'en plaignoit perpetuellement, lui faisant croire par cette fausse clause qu'il n'y avoit rien à craindre, estant impossible d'en entreprendre l'execution, & ensuite le divertir de la resolution qu'il voyoit qu'il pouvoit prendre d'en donner avis au Roy ou à ses Ministres.

De là l'on conclut entierement que ledict Sr. de Thou n'a point esté participant du Traicté; c'est à dire qu'il ne lui a point esté communiqué à son origine ni à son progrès; n'a rien contribué pour le faire reussir, ni l'a jamais veu; a sceu par Fontrailles en passant par Carcassonne, allant à la Court qui estoit lors à Narbonne, que ledict Traicté estoit fait sans autre particularité; a blasmé Fontrailles de ceste negotiation, l'a fort improuvé à M. le Grand, l'a importuné pour la destruire, jusques-là que ledict Sr. le Grand a inventé un faux fait pour le contenter.

Ainsi la cognoissance que ledict Sr. de Thou a eüe de ce Traicté ne peut estre qualifiée de ce mot de *participation*, mais de simple science & très simple, puisque tout lui a esté caché, & que les auteurs du mal avoient pris ensemble ceste resolution, & l'avoient executée.

Cette affaire donc se reduit à ceste question: Si une nuë & simple science est crime de Leze-Majesté, & si celui qui sçait quelque crime d'Estat de ceste sorte, & n'en ayant aucune preuve, est obligé de le reveler.

Outre cela il faut considerer quels sont ceux qui ont depesé que ledict Sr. de Thou sçavoit le Traicté, Monsieur le Duc d'Orleans, & M. le Grand. Pour Monsieur, quoi qu'on a voulu remedier, mais foiblement & inutilement au défaut de la confrontation dudit Seigneur à l'accusé, il ne s'est pû rien faire qui la puisse suppléer, ce qu'il a dit est du tout inutile sans ceste formalité essentielle, à laquelle il ne peut estre derogé par qui que ce soit, d'autant que ces formalitez judiciaires sont de Droit public.

blic. L'on a satisfait à ce point très pertinemment par un Memoire particulier.

Mais l'on adjouste pour affoiblir du tout la Declaration judiciaire de Monsieur, qu'il ne l'a pas faite librement, ni sans induction. Car il est vrai que M. le Chancelier fut seul avec ledit Seigneur depuis onze heures du matin du 28. Aoust jusques à cinq heures du soir qu'ils fabriquerent ensemble cette Declaration: après quoi les Commissaires furent appelez pour ouir la lecture de ce que ledit Sr. Chancelier avoit fait seul six heures entieres avec Monsieur. Aussi ledit Seigneur sentant sa conscience blessée d'avoir chargé par ceste Declaration ledit Sr. de Thou d'avoir sceu le Traicté d'Espagne, escrivit une Lettre qui l'en deschargeoit entierement, ce qu'estant recogneu par ceux qui conduisoient l'affaire par les ordres du Cardinal, outre qu'ils supprimerent cette Lettre, ils firent leurs efforts pour obliger M. le Grand à declarer que ledit Sr. de Thou estoit participant du Traicté. Ce qui leur donna l'audace d'entreprendre ceste insigne meschanceté, est, qu'ils sçavoient que Ceton Lieutenant des Gardes Escossoises, qui avoit gardé ledit Sr. le Grand, avoit déposé que ledit Sr. le Grand lui avoit dit souvent en ces propres termes: „Qu'on m'assure de  
„ ma grace, je vous dirai des choses que je ne dirai pas à un autre. Je  
„ vois qu'on me veut faire parler, mais on ne m'assure de rien. On  
„ veut que je confesse, mais on ne me promet rien. Si on me vouloit  
„ donner la moindre assurance par quelqu'un de credit & d'autorité, je  
„ tascherois de suivre le conseil qu'on me donne, de dire ce que je  
„ sçai.”

Sur ces ouvertures Laubardemont, Rapporteur du Procès, ne fut point à Vimy avec les autres Commissaires, pour estre présent à la lecture qui se fit à Monsieur des réponses des accusez à sa Declaration: mais il demeura à Lion, où il vit M. le Grand, auquel il promit la vie de la part du Cardinal, au cas qu'il voulust déposer contre ledit Sr. de Thou, lui imposant que ledit Sr. de Thou avoit déposé contre lui.

Ledit Sr. le Grand creut trop legerement aux blandices & impostures de Laubardemont, promit de faire ce que l'on desiroit de lui pour l'assurance qu'on lui donna de la vie.

Le lendemain 12. Septembre, il fut conduit devant les Commissaires, où il creut n'estre mandé que pour déposer contre ledit Sr. de Thou, comme il l'avoit promis à Laubardemont. Et de fait, il avoit résolu sitost qu'il seroit de retour du Palais en sa prison de prendre medecine; preuve certaine qu'il estoit assuré de la vie. Estant donc devant les Commissaires il fit ce qu'il avoit promis, il chargea ledit Sr. de Thou d'avoir sceu le Traicté en la sorte qu'il est dict cy-dessus.

Mais un tefmoin de cette qualité, criminel de Leze-Majesté, & convaincu, à qui son Rapporteur a promis la vie pour charger ledit Sr. de Thou, que peut-il dire qui puisse porter préjudice à qui que ce soit, non pas mesme audit Sr. de Thou contre lequel il n'y a rien de concluant dans tout le Procès.

Ainsi

Ainsi toute la charge qui peut rester contre ledict Sr. de Thou se tire de ce que lui mesme advouë, d'avoir sceu simplement le Traicté par Fontailles en passant à Carcassonne.

*V. Second chef d'accusation. M. de Thou est accusé d'avoir lié d'amitié M. le Duc de Bouillon avec M. le Grand Escuyer, qui se sont depuis unis avec M. le Duc d'Orleans, auquel le Sieur Duc de Bouillon donnoit la ville de Sedan pour retraite.*

*Examen des principales actions du Cardinal de Richelieu pour se maintenir en l'administration souveraine du Royaume.*

Ceux qui ont condamné M. de Thou se servent de tous moyens pour justifier leur injustice. Ils jugent que le faict de la simple science du Traicté d'Espagne est si foible qu'il n'y a que les ignorans qui y sont surpris, & qui ne meritoit pas de le porter jusques aux extremitez.

Pour leur justification ils adjoustent, qu'il y a preuve très évidente au Procès des entremises dudit Sr. de Thou pour lier d'amitié M. le Duc de Bouillon avec M. le Grand, qu'il a assisté aux entrevüs : & ce qui augmente, disent-ils, son crime est le temps de six semaines qu'il a demeuré avec M. le Grand, logeant avec lui au Camp devant Perpignan, lui donnant conseil de ses affaires, après mesme avoir eu cognoissance que ledict Sr. le Grand estoit criminel de Leze-Majesté, pour avoir traicté avec le Roy d'Espagne. A cela ils adjoustent une Lettre du Chevalier de Jars, qui par son obscurité semble charger en quelque chose ledict Sr. de Thou.

Tout homme de bon sens ne s'imaginera jamais que M. de Thou ait commis un crime capital voulant rendre service à M. de Bouillon son amy, après l'avoir veu reconcilié avec le Roy, après avoir faict un Traité si public & si solennel avec sa Majesté, après l'avoir veu lié d'amitié avec le Cardinal de Richelieu, qui pouvoit tout dans le Royaume. L'on nie formellement, & cela ne se peut prouver, que ledict Sr. de Thou ait travaillé auprès de Monsieur, pour lui faire perdre les ressentimens de ce qui s'estoit passé entre ledict Seigneur & ledict Sr. de Bouillon il y avoit quelques années, & dont toute la Court avoit cognoissance. Mais il est vrai que ledict Sr. de Thou jugea que ledict Sr. de Bouillon ne pouvoit estre en bonne assiette à la Court & auprès du Roy, sans l'amitié de M. le Grand, qui avoit lors l'entiere confidence & très estroite de sa Majesté, & qu'il falloit qu'ils fussent amis.

Il faut estre barbare pour trouver à redire à une si sainte entreprise. Le Roy n'en pouvoit prendre de jalousie, puisqu'il estoit utile à l'Estat que des personnes de ceste condition fussent en bonne intelligence ensemble.

M.

M. le Grand qui pensoit non seulement à s'elever dans le Royaume, mais à s'y fortifier d'amis puissans & utiles, ne rejetta pas la proposition que lui en fit lediët Sr. de Thou, la creut d'autant plus avantageuse pour sa fortune, que lediët Sr. de Bouillon estoit en un hault point d'estime après la victoire de Sedan qui estoit deüé à sa conduite, & à sa valeur.

Il est vrai que ces propositions se firent assez secretement, parce qu'il ne se faisoit rien autrement à la Cour de cette nature, quoique sans mauvais dessein; les espions & les emissaires du Cardinal estoient par tout, pour gagner leurs pensions & meriter auprès de lui, adjousterent à ce qu'ils avoient veu ce qui n'estoit pas: sur ces faux rapports mille & mille personnes ont peri en ce Royaume durant son administration.

Ce secret donc ne peut pas estre qualifié crime, puisqu'il avoit une bonne fin, puisqu'il estoit innocent, & qu'il estoit difficile d'en prévoir une mauvaise suite.

L'on ne nie pas que M. de Thou n'ait mesné les entreveuës de M. de Bouillon & de M. le Grand: mais l'on nie absolument qu'il ait esté présent à ce qu'ils disoient, ni assisté en tiers & en quart; bref, qu'il ait ouï aucune chose de leur negotiation. Les depositions de M. de Bouillon & ses confrontations y sont formelles: bref, par tout ce que l'on a veu dans le Procès, il ne se trouvera pas qu'il ait esté appelé à aucune de ces conférences, bien loin d'avoir ouï ce que s'y traïtoit. Et cela est fort disertement couché dans le Procès par l'instance assez pressante que fit le Sr. de Chazé l'un des Commissaires, qui maintint à M. le Chancelier qu'il estoit d'intention contraire, que ceste circonstance ne devoit estre obmise, puisqu'elle estoit veritable, & que le tefmoin la soustenoit telle.

Ensuite lediët Sr. de Bouillon par une autre confrontation recongneut ingenuement n'avoir communiqué aucun de ses desseins audict Sr. de Thou. De là l'on peut juger quelle foy peut estre adjoustée aux entendits du Procureur General de ceste commission, qui ne met aucune difference entre avoir esté entremetteur des entreveuës, & avoir esté présent aux entreveuës & participé aux desseins qui s'y traïtoient: ce qui monstre ou qu'il est ignorant, ou meschant; & possible l'un & l'autre. Ainsi M. de Thou n'a point sceu par cette voye le Traicté d'Espagne, a du tout ignoré la parole donnée par M. de Bouillon à Monsieur de lui bailler la ville de Sedan pour retraïcte.

Ces conférences nocturnes à heures indeuës sont reputées crimes de Lèze-Majesté audict Sr. de Thou, tant on a recherché de moyens pour le perdre. Ceux qui l'ont jugé, au moins une bonne partie, sçavoient-ils pas la condition où estoit M. le Grand, telle qu'il lui estoit impossible de perdre le Roy de veüe, & qu'il n'avoit d'heures libres, soit pour les plaisirs, soit pour ses affaires, que celles de la nuit après que le Roy estoit endormy? Ce qu'il faisoit avec tant de precipitation qu'il falloit qu'il fust de retour avant le lever du Roy, à peine de perdre les bonnes graces de sa Majesté.

*Tome X.*

O o o o

L'on

L'on dit que lediét Sr. de Thou a voulu destourner M. de Bouillon de sa resolution de venir demeurer en France avec sa famille. Quel crime? Un vrai ami sçachant l'air du gouvernement en devoit-il user autrement? Si ce conseil eust esté suivi, & pleust à Dieu qu'il l'eust esté! tout ce que nous avons vu, & dont nous nous plaignons, ne fust pas advenu. M. le Grand n'eust point nouié ses intelligences avec M. de Bouillon; Monsieur n'eust point pensé ni à Sedan ni à M. de Bouillon: les choses eussent pris un autre chemin. Ce conseil sembloit très sage pour faire comprendre à M. de Bouillon, sans s'expliquer davantage, que ce qui s'estoit passé près de Sedan le pouvoit perdre, qu'il trouveroit dans la Cour mille occasions de s'embarasser que son absence divertiroit, que le Cardinal par la victoire de Sedan, s'estoit veu à la veille de sa ruine, & qu'il s'en souviendrait toute sa vie, & ainsi ce qui estoit imputé à crime audict Sr. de Thou devoit servir à son innocence.

L'on s'est servi ensuite d'une Lettre du Chevalier de Jars qui est un enigme ridicule, une vraye fadaïse digne de ceux qui l'ont mise au jour: preuve certaine que les solides moyens d'opprimer un homme, leur ont manqué: lediét Sr. de Thou par son interrogatoire a si bien satisfait à ceste lettre, qu'il est inutile de s'y arrester davantage.

Mais pour rendre le crime dudiét Sr. de Thou plus atroce en apparence, ils ont dit qu'il a demeuré six semaines avec M. le Grand, logeant avec lui devant Perpignan après avoir sceu qu'il avoit fait le Traicté d'Espagne.

De verité, il a esté six semaines à la Cour depuis avoir sceu ce Traicté; l'on ne le peut pas denier: quel danger a couru l'Estat par ceste demeure, pour n'avoir pas revelé ce qu'il sçavoit? S'il a sceu le particulier du Traicté, ce qui n'est pas, sçavoit-il pas la foiblesse du Roy d'Espagne, & l'impossibilité où il estoit d'appuyer ce Traicté par une armée, puisqu'elle avoit esté defaïte par le Marechal de Guebriand? Sçavoit-il pas que M. de Bouillon estoit en Italie commandant l'armée du Roy, employ très important, bien esloigné de Sedan, voyoit Madame de Bouillon dans le cœur du Royaume bien loin d'estre proche du lieu où toutes les forces se devoient joindre. Madame la Douairiere de Bouillon estoit dans Sedan, fort contraire à tout ce qui fust venu à elle portant le nom d'Espagne. Bref, il sçavoit que Monsieur estoit en Auvergne au centre du Royaume ne pensant qu'à ses plaisirs, se preparant d'aller à la Cour ou à Bourbon prendre les eaux, qui estoit en effect tourner le dos à son Traicté; Traicté, qui se pouvoit dire un acte inutile, un acte abandonné par ses auteurs, puisqu'ils ne faisoient rien pour l'executer, puisque M. ne l'avoit pas ratifié, ni aucuns de ceux qui y estoient nommez, ainsi qu'il a esté publié.

Au reste, que M. de Thou eust-il peu apprendre au Roy de ce Traicté? Un passant lui a dict que Monsieur avoit fait un Traicté avec le Roy d'Espagne qu'il n'a pas vu, dont il n'a nulle lumiere, dont il n'a point de copie, dont il ne sçait aucune circonstance que fort generale. L'on l'avoit mesme trompé, lui faisant croire qu'il contenoit des conditions qui

qui n'y estoient pas, comme il est prouvé au Procès. S'il en eust usé de la sorte, eust-il pas esté pris pour calomniateur, pour un méchant, accuser le frere du Roy, un confident & favori de sa Majesté, & autres grands qui pouvoient avoir part en ceste affaire, sans avoir les preuves en main, sans des preuves convaincantes. L'estat mémes des choses le pouvoit faire juger méchant & calomniateur : c'est ce que ledict Sr. de Thou remarqua très judicieusement le dernier jour devant ses Commissaires : mais ils en avoient résolu autrement.

Monsieur par sa Declaration du 29. Aoust 1642. receüe en forme d'acte judiciaire par M. le Chancelier & les autres Commissaires, qui contient tant la premiere Declaration du 7. Juillet faite à Aigue-perse, que les additions que ledict Seigneur y fit, présent ledict Sr. Chancelier, dit Art. 4. de sa premiere Declaration, après avoir parlé du Traicté d'Espagne : „ Dans „ toute ceste affaire je n'en ai parlé que deux fois au Sr. de Thou que j'ai „ trouvé informé. „

Dans l'addition faicte avec M. le Chancelier Art. 18, il est porté en ces mots : „ Sur quoi lui Monsieur ayant dict audict Sr. le Grand qu'il ne vou- „ loit pas que ledict Sr. de Thou fust dans ses affaires, à cause qu'ayant „ beaucoup de parens & d'amis, il ne pourroit pas garder le secret ; le- „ dict Sr. le Grand dist, que pour l'affaire de M. de Bouillon, il ne pour- „ roit pas empescher que ledict Sr. de Thou n'en eust cognoissance ; que „ pour le Traicté d'Espagne, il n'en sçavoit rien. „

L'Article 23. porte ces mots : „ Quelque temps après, lui Monsieur „ vit ledict Sr. de Thou allant à Saint Germain à la chassé, auquel il par- „ la des liaisons qu'il avoit avec ledicts Srs. de Bouillon & le Grand con- „ tre M. le Cardinal, & du credit qu'avoit ledict Sr. le Grand auprès du „ Roy. Sur quoi ledict Sr. de Thou dist à lui Monsieur, que ledict Sr. „ le Grand estoit bien auprès du Roy, & qu'il sçavoit bien que ledict Sr. „ de Bouillon avoit offert à lui Monsieur sa place de Sedan pour se retirer „ si besoin estoit, & en disposer comme il voudroit. „

L'Article 24. porte ces mots : „ Monsieur dit qu'il avoit veu cinq ou „ six fois auparavant ledict Sr. de Thou, qu'il ne lui avoit parlé d'aucune „ affaire, & qu'en ceste dernière veüe ledict Sr. de Thou lui dist qu'il n'a- „ voit osé entrer dans le discours de cette affaire, à cause que lui Monsieur „ ne lui en parloit point, & ne s'en estoit ouvert avec lui ; ce qui donna „ sujet à lui Monsieur, de croire que ledict Sr. le Grand avoit dit quelque „ chose audict Sr. de Thou, dont il ne vouloit pas que lui Monsieur eust „ cognoissance, & qu'il croit que ledict Sr. de Thou ne lui en eust parlé, „ à cause que lui Monsieur avoit tesmoigné audict Sr. le Grand qu'il ne de- „ siroit qu'il fust employé en ceste affaire. „

Il est à propos de joindre ces Articles de la Declaration de Monsieur, pour faire voir qu'il y a entr'eux beaucoup de contradiction. Il dit en un lieu, qu'il n'a veu ledict Sr. de Thou que deux fois, en un autre lieu cinq ou six fois : il dit qu'il a parlé à lui de l'affaire, qu'il l'en avoit trouvé informé ; & puis il dit qu'il estoit convenu avec M. le Grand qu'il ne lui en



feroit rien dit, & qu'il ne vouloit pas qu'il en eust cognoissance. De plus, il faut remarquer que la principale charge contenuë en ces articles est dans l'addition à la premiere Declaration ; que cette addition a esté faite après plusieurs agitations, après de grandes apprehensions de perdre sa liberté, ou d'estre le jouet des estrangers, errant çà & là sans subsistance ; addition faite avec M. le Chancelier seul : & qui peut dire qu'elle ne lui a pas esté suggerée & dictée pour charger ceux que l'on vouloit perdre ? Et certes, Monsieur & ses confidens estoient lors en estat de ne rien denier aux volontez du Cardinal, qui lui furent portées, & par son confident & par M. le Chancelier.

Mais ce qui decide toute sorte de difficulté, est ceste deposition ou Declaration destituée de sa principale forme pour pouvoir servir de preuve ; puisque Monsieur n'a esté confronté. Recours au Memoire par lequel il est prouvé, & par raisons très pertinentes, & par nostre usage de France, que la confrontation de toutes sortes de temoins aux accusez est absolument necessaire, les équivalens ridicules, inventez pour flatter les Tyrans, & que la deposition d'un temoin non confronté est inutile, n'est pas mesme leuë en jugement.

Pour rendre ledict Sr. de Thou plus criminel, l'on veult qu'il ait faict un voyage à Vendosme pour desbaucher M. le Duc de Beaufort & le joindre aux conjurez.

Monsieur en sa premiere Declaration dit que ledict Sr. de Thou lui avoit dit qu'il avoit veu M. de Beaufort de la part de M. le Grand, & qu'il l'avoit trouvé fort froid : ce qu'il confirme en l'Article 25 de la seconde Declaration, & adjouste que ledict Sr. de Beaufort lui avoit dit qu'il dependoit de Monsieur son pere, & rien plus qui aille à la charge dudit Sr. de Thou. Ensuite de cela toute la France a veu comme l'on a poussé M. de Beaufort, & avec quelle violence il fut pressé de venir trouver le Roy pour declarer le sujet du voyage dudit Sr. de Thou à Vendosme, quels discours il lui avoit tenu. Les Lettres du Roy à cet effect & les responses dudit Sr. de Beaufort ont esté si publiques, & si cogneuës à toute la France, qu'il n'y a eu que de la honte pour le Cardinal & ses satellites d'avoir faict éclater un faict si hault, qui s'est trouvé enfin si foible & si futile.

Voilà quelles sont ces grandes preuves & ces charges si convaincantes qui ont obligé ces Commissaires à faire perdre la vie audict Sr. de Thou : ou plustost voilà le pretexte qu'ils ont pris pour obeir aveuglement au commandement du Cardinal. Car de croire qu'ils aient examiné les preuves qui sont au Procès, qu'ils aient faict la reflexion necessaire sur le défaut essentiel de la confrontation de Monsieur, c'est ce que l'on ne peut imaginer en des Commissaires, principalement en ceux-cy gens corrompus & devouez, qui n'ont veu l'affaire que superficiellement, & tant que l'on a voulu qu'ils l'ayent veuë. De croire qu'ils aient considéré l'Ordonnance de Louis XI. comme elle le doit estre, & comme elle est examinée dans ces Memoires, ils ne l'ont pû, & n'en ont pas eu le loisir. Car à midy du

du 12. Septembre, il n'y avoit point de charge contre ledict Sr. de Thou par leur confession mesme, & par les conclusions du Procureur General, & une heure après il fut condamné à la mort : & ainsi ceste precipitation horrible leur osta le moyen de penser à ce qu'ils faisoient. Deux ou trois personnes devouées ont conduit ceste malheureuse conjuration, les autres ont suivi comme buffes & des gens sans cœur & sans conscience.

Pour cognoître clairement tant d'injustices, il ne faut que voir le Procès, quoi qu'il ait esté tant & tant de fois changé & alteré, & admirer la voix publique, qui au moment de la condamnation, & depuis encore, a detesté si hautement une action si barbare & si extraordinaire, qui a tellement esclaté que l'Italie, l'Allemagne, & les Pays-bas en ont tefmoinné de l'indignation.

Mais avant que finir, il est à propos de faire quelques considerations sur la conduite du Cardinal pour servir à la justification de ceux qui ont esté opprimez.

Monsieur de Thou, traicté de la sorte que nous avons dict, après une institution digne de sa naissance, par une grace très particuliere, & qui ne s'estoit jamais communiquée à personne, entra dans les charges en l'âge de dix-neuf ans. L'on donna ceste faveur à la memoire de ses ancestres, particulièrement à la vertu & aux merites de Monsieur son Pere, l'un des plus illustres personnages de l'Europe, & à l'esperance que l'on concevoit d'une si belle institution.

Le cours de sa vie, qu'il commença par l'exercice de toutes les plus hautes vertus, & l'alliance qu'il avoit avec les plus grandes & principales familles du Royaume, lui acquerirent beaucoup d'amis de toutes sortes de qualitez. Il tefmoigna en toutes ses actions un zele si extraordinaire, & s'il se peut dire, jusques à l'excès envers cest Estat, & particulièrement pour la personne du Roy & de la Maison Royale, (dont il reste quelques vestiges dans le Procès, quoi qu'on ait tasché d'estouffer tout ce qui pouvoit faire à sa descharge) qu'il lui estoit impossible de supporter les actions de ceux qui allerent à en esbranler les fondemens, & changer l'ordre du gouvernement.

Ces septimens qui lui estoient naturels & attachez à son nom, ne purent jamais estre estouffez en lui: ses interests domestiques & de sa fortune n'ont point empesché qu'il n'ait considéré le cours rapide de la fortune du Cardinal de Richelieu, qu'il a tousjours eu en horreur, l'ayant reconnu ambitieux, cruel, avare, hypocrite, lasche, & qui approchoit près de lui des personnes qui lui ressembloient, pour executer ses passions, & ses desseins qui passioient les bornes de l'ambition ordinaire. Ces mauvaises qualitez le rendoient naturellement ennemi des gens de bien, & des personnes genereuses qui faisoient profession d'honneur & de vertu. De-là sont sortis tous les maux que nous avons veu durant près de vingt années; de-là la desolation de tant d'illustres familles dans ce Royaume; de-là la ruine de toute la France, de tous les Estats voisins, bref de toute l'Europe. Nous ne considerons point en ce Memoire, ni ses actions, ni ses vi-

tes particuliers, & moins encore les tyrannies qu'il a exercées contre les siens, & ses domestiques. Ces défauts touchent peu ou point le public, & personne n'a loi de s'en mesler & d'y trouver à redire: mais nous nous attacherons seulement & sommairement aux moyens qu'il a tenu, & qu'il a changé de temps en temps pour parvenir à la Royauté, ou du moins pour se maintenir en son administration souveraine.

Les plus aduifés jugerent par les principales actions du Cardinal, étant lors près de la Reine Mere, quelle estoit son ambition & ses desseins de gouverner. Ceste Princeesse aveuglée par les apparences de la sublimité de l'esprit de ce Ministre, qui avoit paru dans les desordres de la Court, comme ces excremens qui sont produits & ne vivent qu'avec les orages, la Reine, dis-je, l'admit dans les plus secrettes & importantes affaires, & il s'insinua avec tant d'adresses & de flatteries dans ses bonnes graces, qu'il exerça près d'elle tout ce qu'on peut s'imaginer d'un esprit violent. Il y établit ses parens, chassa par toutes fortes de fourbes ceux qui lui faisoient ombre, son avarice le poussa à un tel excès qu'il absorba les grands revenus de ceste Princeesse, & en enrichit lui & les siens.

L'autorité absolue qu'il empieta sur l'esprit de la Reine, lui ouvrit le chemin au gouvernement de l'Estat: il y trouva ceste Princeesse en une haute puissance que la nature & la longue Regence lui avoient acquise; il y trouva les Princes du Sang & les autres Princes très puissans, les Grands, les Officiers de la Couronne, & les Parlemens qui s'estoient maintenus dans le pouvoir qui leur est attribué par les Loix du Royaume. Ces parties, bien unies comme elles estoient, traversoient directement les desseins ambitieux du Cardinal; il sçavoit que leur union conservoit la paix dans l'Estat & l'autorité Royale; que chacun exerçoit librement ses fonctions, qu'il estoit impossible de troubler tout à coup ceste belle harmonie, qu'il falloit agir lentement & avec dissimulation, & paroistre tourner le dos à son dessein, ayant affaire à des puissances si clair-voyantes & si autorisées dans l'Estat, qu'il les falloit détruire l'une après l'autre, avec esperance que le temps en donneroit les moyens ou les pretextes.

Les prestiges & les artifices qu'il pratiqua auprès de la Reine, furent conduits si adroitement, que ceste bonne Princeesse, peu pour un si rusé Ministre, ne les apperçut que trop tard. Car les principaux de ses domestiques estoient de la caballe. Toute l'Europe a veu où ceste pauvre Dame a esté reduite. Premièrement il la fit emprisonner, d'où elle trouva moyen d'échapper parce qu'il le voulut ainsi, & de-là il la poussa hors le Royaume, où elle a pati non comme une grande Reine, mais comme une simple Dame, sans que ce monstre d'ingratitude lui ait tendu la main pour la soulager, lui qui possédoit tous les tresors du Royaume, & qui avoit ravi tout le bien de ceste Princeesse.

L'etloignement de la Reine lui ouvrit le chemin au gouvernement absolu; & craignant son retour, & que la nature agist sur le Roy, il lui fit voir par la plus mauvaise Theologie du monde, car il n'en avoit point d'autre, & par des avis concertez par ses esclaves dans le gouverne-

ment, comme il n'estoit pas obligé de rendre à la Reine sa Mere les moins de devoirs, non pas même un teston pour soulager sa misère.

Le Roy n'ayant point d'enfans, & avec peu d'esperance d'en avoir, & de plus travaillé de diverses maladies & esloigné de la Reine sa Mere, la personne la plus considerable estoit Monsieur le Duc d'Orleans, plus proche à succeder à la Couronne. Le Cardinal pour se perpetuer dans l'autorité du gouvernement lui fit insinuer par mille artifices le mariage de la niece veuve de Combalet, fit chasser ou disgracier toutes les personnes d'honneur & de condition qui estoient près de Monsieur qui pouvoient empêcher ce dessein, lui en supposa d'autres, & corrompit ceux qu'il jugea pouvoir servir à son ambition.

Ce moyen, s'il lui eust réussi, le rendoit non seulement maître du gouvernement, mais Viceroy & le tout-puissant dans l'Estat, ayant sa bonne & chere niece Reine de France, qui ne manquoit pas d'adresse & d'esprit pour seconder une ambition si dereglee & extraordinaire.

A-t-on pas vu, ce moyen lui ayant manqué par le mariage de Monsieur, de quelle fureur il s'est porté à le faire diffoudre, mais son aveuglement fust tel, que sans considerer ce qu'il devoit faire pour le bien de l'Estat & pour la conservation de l'autorité du Roy, ce qui lui estoit fort facile, il se servit de voyes obliques, mais qui lui estoient ordinaires, & corrompit par divers artifices des Archevesques, des Evêques, des Docteurs de Sorbonne, & des Moines de tous les Ordres pour donner leurs suffrages contre ce mariage. Qu'en réussit-il? rien que de la honte & de la confusion au Roy & à son autorité.

Cependant continuant son dessein par une impudence sans exemple, il fit publier dans le Royaume des livres de sa genealogie falsifiée en plusieurs parties, où lui petit fils d'un Avocat l'on le faisoit non seulement de haulte & noble extraction, esgale aux plus nobles familles du Royaume, mais issu de la race Royale, afin d'effacer peu à peu de l'esprit des François que son ambition n'estoit point vaine & sans fondement.

Cependant son pouvoir alloit croissant de jour en jour par l'esloignement de Monsieur & des Princes du Sang, par la ruine des autres Princes, par la mort ou par la prison des Grands, par l'anneantissement de tout ce qu'il y avoit d'autorité legitime dans l'Estat, & par la detention d'un millier de personnes innocentes de diverses conditions, qui remplissoient toutes les prisons du Royaume.

Mais ce qui le travailloit davantage, est ceste autorité si bien fondée, & comme née avec la Monarchie, de nos Parlemens; seuls, s'il le faut dire, capables de s'opposer à ses injustes & vastes pretentions. Que n'a-t-il point fait pour affoiblir leur pouvoir? Le Conseil d'Estat, qui n'avoit mouvement & esprit que celui qu'il lui donnoit, avoit pris la cognoissance de toutes les plus importantes affaires. Les Intendants dans les Provinces, ses emissaires & ses esclaves, avoient attiré à eux toute l'autorité. Les Parlemens n'ont jamais eu la liberté d'en dire leurs avis, moins de s'en plaindre; les uns ont esté intimidés, les autres chassés de leurs maisons, les autres

tres

tres emprisonnez, d'autres ont péri laissant leurs familles misérables : & enfin pour combler la ruine de ces grandes compagnies, il les a divisées entre elles, a commis les anciens avec les jeunes, leur a persuadé de faire un corps séparé capable de tout faire, les a corrompu, chose indigne, par des pensions fort modiques sur l'Espargne, pour travailler de concert à la ruine de leurs compagnies & de l'Etat ; & cela si utilement pour lui, & à l'anéantissement de l'autorité Royale, qu'il n'a rien désiré de ces Messieurs qu'il ne l'ait obtenu sans jussion, mais à sa simple parole, tellement que cette puissance légitime des Parlemens, qui consistoit en la bonne harmonie de toutes les parties de ces grands corps, a esté rendue foible, vaine, & indtile.

Le Parlement de Paris a ressenti principalement les effets de sa tyrannie, & l'on remarque qu'il n'a esté rien fait de plus violent contre cette compagnie que durant le cours de la misérable domination de ce Ministre.

Il ne faut pas penser que le reste des personnes qui se pouvoient opposer à lui ayent esté moins travaillez. La Reine sans enfans que n'a-t-elle point souffert des outrages à son honneur & à sa bonne conduite par de fausses suppositions que l'enfer lui avoit suggerées, par des interrogatoires injurieux, par des actes qu'on lui fit signer à l'effect de la rendre odieuse au Roy, & à tout le reste de la France ?

Cependant il continua la guerre, le sepulchre de tant d'hommes, l'abyssme de tant de deniers ; mais le veritable moyen de parvenir à ses desfeins : il a tousjours entretenu neuf ou dix armées soit de terre soit de mer, qui ont tellement affoibli le Royaume qu'il n'a pas encores aujourd'hui la voix pour se plaindre. Il jugeoit bien, le méchant & abominable qu'il estoit, qu'un si grand Estat, riche & opulent en toutes ses parties, pourroit fort difficilement souffrir un changement tel qu'il le meditoit, qu'il falloit évacuer ce corps athletique de telle sorte qu'il demeurast insensible, sans force & sans vigueur.

Mais ce qui l'estonna, & qui lui fit penser non pas à changer de dessein, mais de moyens pour y parvenir, fut la naissance du Roy à present regnant ; naissance miraculeuse, qui fut suivie de celle de Monsieur d'Anjou.

La santé du Roy peu ferme, & dont il avoit des advis certains par le premier Medecin qui despendoit de lui, lui faisoit redoubler ses artifices. Il avoit réduit ce pauvre Prince à mener une vie solitaire, misérable, & languissante sous le joug insupportable de sa tyrannie, lui ayant osté ses plus confidens domestiques, & ne lui permettant que le seul passe-temps de la chasse dans les bois parmi les bestes & des veneurs, où tout lui estoit caché, l'estat de ses affaires, la misere de son peuple : les cruautés & les barbaries du Cardinal lui estoient représentées comme des justices, & des actions de vertu. Bref, ce Prince ne voyoit que par les yeux du Cardinal & de ses emissaires, ne sçavoit rien que par eux. Les Grands, que dis-je les Grands ? Il n'y en avoit plus, car ou ils estoient bannis, ou prisonniers,

ou

ou exécutez par les mains des boureaux ; personne, dis-je, n'approchoit plus du Roy, sa Court estoit un monastere, une solitude, les armées commandées par ses parens, ou par ses allies, ou ses favoris, gens abandonnez à tout ce qu'il vouloit faire, arrogans, glorieux, insupportables, voleurs de l'argent du public, & riches comme des Souverains. Les principales villes du Royaume, soit pour la force, soit pour l'importance de leur assiette, estoient tenues par lui, par ses amis, & par ses créatures.

L'esprit du Cardinal enflé d'une si souveraine & absolue autorité, recevoit avec joye les flatteries infâmes de tant de petits Poëtes affamez, de tant de plumes venales, de tant de misérables panegyristes qui l'ont eslevé par dessus tous les mortels, l'ont fait esgal à Dieu, & à tout ce qu'il y a de plus saint & venerable parmi les hommes. Cet esprit si corrompu & altéré par ces continuelles flatteries, ignoroit qu'il n'y a que les mauvais Princes & les Tyrans qui se plaisent à ces vaines & fausses louanges.

L'affoiblissement ou plustost la ruine du parti Huguenot a esté achevée pendant son administration & par sa conduite. Si l'on lui peut donner quelque gloire, c'est pour cette action : mais qui la considerera de près, il est certain que ce n'a pas esté ni par le principe de la Religion, qu'il n'avoit que sur les levres, ni pour le bien de l'Estat, mais pour servir à son dessein de la Royauté. Il avoit bien jugé que tant que ce parti subsisteroit en France, il lui estoit impossible de ruiner les Princes, dissiper les Grands, & de se rendre le maître absolu des plus importantes provinces du Royaume. Cette affaire terminée, il s'est veu en possession des plus riches salines du Royaume, de toute la navigation de l'une & de l'autre mer, a supprimé la charge de Connestable & celle d'Admiral, a supporté impatiemment de voir en France une puissance au-dessus de la sienne ; la royale mesme lui faisoit de la peine.

Le Roy à present regnant n'eust pas si-tost veu le jour, qu'il pensa à s'asseurer de sa personne, à le soustraire à la Reine, & lui ravir ceste consolation qui n'est pas déniée à toutes les meres. Il lui donna une gouvernante sa confidente, ennemie de la Reine, & qui espioit toutes ses actions les plus particulieres. Bref, une femme qui eust fait de la Mere & des enfans, ce que le Cardinal eust commandé.

Ceux qui aiment cet Estat, & qui avoient quelque lumiere de ces desfeins, ont mille & mille fois pensé à la miserable condition où nous estions reduits ; puisque la vie de ces petits Princes despendoit du caprice & de l'ambition de ce Tyran, qui tenoit pour maxime, & l'on lui a souvent ouï dire, „ Qu'un Favori, qu'un Ministre ne perit jamais pour faire trop „ de mal, mais pour n'en faire pas assez. „ On sçait & très certainement, qu'il avoit fait instance par le Cardinal Bagni, d'obtenir sous le nom du Roy un Bref du Pape, pour faire mourir sans charge de conscience des personnes dans les prisons par des voyes secretes, sans forme ni figure de procès, contre lesquelles il n'y auroit point de preuves suffisantes pour les faire mourir en justice, ce qui lui fut dénié avec horreur de sa Sainteté, & avec ceste consideration qu'il plaignoit grandement le Roy & la France

J'estre entre des mains si barbares & si cruelles.

A mesure que la fin de sa vie approchoit, ses desseins ambitieux croissoient au delà de la pensée des hommes. Il voyoit le Roy fort valetudinaire, il croyoit le suivre; ou plustost, voyant sa partie bien établie, user des moyens que son malin esprit lui eust pû suggerer. En l'année 1641. il fit publier dans le Parlement, le Roy y seant en son liét de Justice, un Edict qui lui applanissoit la voye à la Regence, le Roy venant à faillir, & ruinoit du tout l'autorité du Parlement de Paris. Car après avoir faict par une affectation injurieuse une enumeration de divers Arrets de colere donnez par nos Roys contre ceste compagnie, il blasme & condamne l'Arrest de l'an 1610, qui adjuge à la Reine Marie la Regence du feu Roy, comme une action qui n'a point d'exemple, qui blesse les loix fondamentales de ceste Monarchie, que c'estoit une entreprise faite par des personnes sans pouvoir en ce regard; faict nommement desfenses à la Cour du Parlement de Paris, & à toutes les autres Cours, de prendre à l'avenir cognoissance d'aucunes affaires semblables, & generalement de toutes celles qui concernent l'Estat, l'administration & gouvernement d'icelui, si ce n'est par un pouvoir special & par Lettres patentes.

Le Cardinal n'a point possible faict d'action qui ait faict plus esclater son dessein que celle-là. Les gens de bien qui furent surpris par la publication de cet Edict, firent un très mauvais jugement de cet Estat, & plus encore de la vie du Roy, de voir que le Cardinal agé de plus de seize ans que sa Majesté, faisoit des establissements comme s'il eust esté assuré de le survivre, aneantissoit l'autorité du Parlement, abbatoit les desfenses pour s'emparer plus facilement du gouvernement absolu de l'Estat, avoit resolu d'oster les enfans de France à la Reine, les mettre dans le bois de Vincennes, & ensuite ruiner en toutes façons la Reine, soit auprès du Roy par mille mauvais rapports, soit envers le peuple par ses emissaires, en semant des bruits de sa conduite & de son inclination contraire au bien de la France.

Et parce que Monsieur estoit celui que les Loix du Royaume appelloient avec la Reine au gouvernement de l'Estat, il avoit rendu sa personne si odieuse au Roy, & lui avoit donné tant de sujet de mescontentement, que l'on pouvoit imputer à ces damnables artifices tout ce que nous avons veu faire à ce Prince qui a despleu au Roy & aux gens de bien.

Ces particularitez assez sensibles fortifiées d'une infinité d'autres circonstances, comme l'alliance qu'il avoit contractée avec Monsieur le Prince, les escripts qu'il avoit faict publier pour faire voir qu'une personne de sa qualité pouvoit estre Regente du Royaume, estoient presentes à ceux qui y avoient le premier interest. Et puis, Monsieur qui jugea le danger certain qui menaçoit le Royaume par le voyage du Rouffillon que le Roy fut forcé de faire au commencement de l'année 1642, qui avancoit certainement les jours de sa Majesté que l'on voyoit diminuer à veuë d'œil de vigueur & de force; que les armées de mer & de terre, les places fortes, l'argent, & ceux qui tenoient toutes les premie-

res charges, bref tout ce qu'il y avoit de plus puissant dans l'Estat estoit à la devotion du Cardinal; les chefs des compagnies souveraines ses creatures, le conseil du Roy ses esclaves; ceux qui pouvoient s'opposer à la rapidité de cette puissance bannis ou prisonniers, ou trop foibles; ceux qui ressoient connivans ou par crainte, ou par dessein de prendre part à la tyrannie: Monsieur donc communiqua sa pensée à Monsieur le Grand, qui sçavoit tout ce qui se pouvoit imaginer en ceste conjoncture: ils jugerent qu'ils avoient besoin d'une place qui fust bonne pour garantir la Reine de la violence du Cardinal, & y sauver les enfans de France en cas que le Roy viat à mourir; ils jetterent les yeux sur la ville de Sedan place forte & très importante, non gueres esloignée de Paris. M. de Bouillon ne voulant défailir à l'Estat en ceste nécessité, donna sa parole à Monsieur qu'il seroit receu dans la place quand il lui plairoit. L'on parla lors au Sieur de Montigny qui gardoit la Reine & les enfans à Saint-Germain, on lui representa le mal qui menaçoit non seulement la Reine qui s'assuroit en sa fidelité, mais aussi ce qu'elle avoit de plus cher. Il promit que pourveu qu'on eust une bonne place de seureté, qu'il y conduiroit la Reine & ces petits Princes. Sedan lui fut désigné sur la parole que Monsieur avoit de M. de Bouillon.

Voilà quel est ce crime d'Estat, dont on a parlé dans ce Procès, qui ne touche point la personne du Roy, puisque l'exécution du dessein n'estoit qu'en cas que sa Majesté vint à deceder, puisque c'estoit servir le Roy successeur, le soustraire lui & la Reine à la violence & à la tyrannie du Cardinal, & conserver par ce moyen le Royaume, & le tirer des mains d'un usurpateur. Car sans la personne du Roy que pouvoit-on faire, quel lieu leur pouvoit-on choisir dans le Royaume qui ne fust point au pouvoir du Cardinal, où l'on n'eust esté aussi-tost opprimé, où toutes les forces de l'Estat n'eussent esté employées pour perdre & le Roy & l'Estat?

L'on ne pouvoit donc point dire que ce dessein fust contre le Roy, si le Cardinal n'estoit auparavant qualifié Roy & nostre Prince naturel: au contraire, l'on pourroit soutenir que ceux qui avoient fait ceste juste & légitime entreprise, s'armoient pour affranchir le Roy de la servitude en laquelle ce Tyran & ses ministres avoient résolu de le mettre, s'armoient pour donner vigueur aux loix de l'Estat, & pour nous mettre en pleine liberté.

Mais l'on pourroit demander à Monsieur & à ses amis, où estoient les titres de leur vocation? comme si ce Prince en la qualité qu'il a, & la personne plus considérable de l'Estat après la mort du Roy son frere, estoit obligé à ces formes, comme si le mal n'estoit pas imminent, comme s'il estoit à propos de s'amuser à ces chicaneries quand par la trahison des gardes & des sentinelles l'ennemi est entré dans la ville: en ce cas le moindre habitant n'a que trop de vocation à le repousser.

Le feu Roy, dira-t-on, ne consentoit point à cela; au contraire, maintenait le Cardinal en toute son administration. Ceste objection ne peut



estre faite que par un esclave du Cardinal, que par un homme qui aime la servitude, & par des gens hors du sens qui ignorent du tout ce qui s'est passé en France avant & depuis la mort du Cardinal, & que le feu Roy mesme l'a detesté comme son plus capital ennemy. Le Droit commun nous apprend que celui qui est abusé & trahi ne consent pas quoiqu'il fasse, quoiqu'il die. Le Cardinal a tousjours fait ce qu'il a pû pour tenir le Roy en perpetuelle ignorance de ses affaires publiques & particulieres, l'amulant en choses de neant, pour couvrir d'autant mieux ses infidelitez. Henry III. estoit creu grand fauteur de la Ligue, lorsqu'il fournissoit ses armes & ses finances à ceux qui en estoient les chefs: neantmoins on recongneut bientost après que ce n'avoit esté d'esprit & de volonté; quand la vengeance divine fit tomber les auteurs du mal à Blois, lors le masque fut levé. Ce que le Roy Henry III. fit au commencement par crainte de ses ennemis, le feu Roy le faisoit pour ne pas cognoistre ses affaires au fonds, & par la desloyauté & perfidie du Cardinal & de ses ministres qui l'assiegeoient.

N'est-ce pas chose desplorable que parmi un si grand nombre de généreux personnages qui estoient en ce Royaume, & qui en leur ame ne detestoient pas moins la tyrannie du Cardinal, que faisoient ceux qui lui avoient déclaré la guerre, il ne s'en est trouvé un seul qui en ce commun peril de l'Estat ait montré assez de courage pour delivrer la France de ce fleau auteur de tous nos maux?

C'est certes renoncer à l'intérest de la partie commune, c'est ne prendre aucune part à la maison qui brule n'aydant à esteindre le feu. Au lieu de pilotes c'estoient des pyrates qui tenoient le gouvernail du navire François: ceux qui estoient dedans avoient plus d'intérest de l'arracher de leurs mains, qu'ils n'avoient de vocation à nous perdre, à nous submerger. Comme si un Prestre avec quatre ou cinq de ses parens, estoient plus autorisez de perdre le Roy & le Royaume, que les Princes du Sang & les principaux officiers de la Couronne ne le sont pour l'empescher.

Ne nous esblouissons point par les belles apparences de ses services; ne nous laissons point charmer par les victoires que Dieu nous a données pendant son administration. Considerons les momens des choses, & repassons sur l'histoire de son administration telle qu'il a fait publier, nous verrons la France en une infinité de conjonctures à deux doigts de sa ruine, l'ennemy à nos portes, tout corrompu au dedans, les mœurs desplorez, les loix non moins venales que les offices, un luxe hors de toute imagination: les richesses qui autrefois estoient un enbonpoint de tout le corps reduites à peu de personnes, & par de sales & mauvais moyens, tumeurs proprement contre la nature, & vrayes pestes du corps: les chefs gens nouveaux & sans experience, plus presomptueux sortans de page que nos capitaines du temps passé après trois batailles: les plus importantes places & gouvernemens occupez par ses parens; les Parlemens sans vigueur & sans autorité: en somme l'Estat entre les mains du Cardinal de race folle & lui fol & furieux & sans Religion, & qui n'avoit pour tou-

te vertu qu'une aveugle mais heureuse temerité ! Après cela peut-on blâmer le dessein de Monsieur, & de ceux qui l'assiloient, de s'assurer de la ville de Sedan aux simples conditions cy-devant représentées, c'est-à-dire, sans le Traicté d'Espagne pour n'avoir rien de commun avec ce dessein, dessein qui semble aussi juste que la perfidie de ceux qui possédoient le Roy estoit manifeste, estoit mortelle, & le remède pour les repri- mer nécessaire. Certes il n'y a point de mal qu'il ne faille guerir par un autre, ce n'est pas sans peril que l'on fort d'un peril. Il y avoit moins de mal d'exécuter ce qui estoit resolu après la mort du Roy, que d'estre vendu & livré à jamais à la tyrannie du Cardinal & des siens. Que n'eust-il point entrepris sous un enfant de quatre ans, lui qui avoit usurpé une autorité absolue sous un Roy majeur, lui qui estoit possédé d'une indomptable & infinie ambition qui n'a pû estre tempérée par l'apprehension de la ruine de l'Etat, par l'extreme misere de tant de millions d'hommes qu'il enveloppe, qui n'a pû estre assouvie de tant d'autorité, de biens, de grandeurs, & d'honneurs, suffisans, s'ils eussent esté bien partagez, pour contenter toute la France.

Reste à remarquer quelques actions du Cardinal qui tesmoignent la continuation de son dessein de se rendre le Regent & le Tyran du Royaume, qui sont autant de faits justificatifs de l'entreprise de Monsieur & de ceux qui l'avoient assisté. Y a-t-il rien de plus manifeste que l'Edit qu'il fit faire ayant la mort sur les levres, par lequel Monsieur est déclaré incapable de la Regence, & de jamais pouvoir à l'advenir avoir aucune administration en ce Royaume ? Monsieur qui estoit la seule personne qui pouvoit par les loix du Royaume s'opposer à son usurpation, Prince que la nature appelloit au secours de ses neveux, qui pour ce sujet estoit agité perpetuellement par le Cardinal pour le faire tomber en des desordres & rebellions, qui le rendoient irreconciliable au Roy & à tous ceux qui ne regardent les choses que par les apparences.

À cela faut joindre ce que toute la France a veu, qui est bien la plus insolente de tous les actions de ce cruel Ministre, lorsqu'après qu'il eust déclaré au Roy qu'il ne le pouvoit plus voir, il obtint de sa Majesté par ses emissaires, toutesfois ministres du Roy, qui traictoient avec sa Majesté comme de la part d'un Prince souverain, de faire chasser de la Court les Sieurs de Treville, Tillader, & autres ses confidens & officiers domestiques : il voulut, tant il estoit aveuglé de passion, ne plus approcher du Roy que le plus fort, il voulut voir son maistre defarmé & sans gardes, lui assisté des siennes & d'une armée de gens choisis & les mieux faits du Royaume.

Ne sçait-on pas à quel dessein il fit lever un regiment de Gardes Escossaises, sinon pour aneantir celui des Gardes Françaises & Suisses, dont il n'avoit pû corrompre la fidelité des officiers ni par argent, ni par son autorité ? Ne sçait-on pas pourquoi il fit donner au Marechal de Horn Suédois cent mille escus pour amener une armée d'estrangers en France, sinon pour s'en servir contre le Roy, & se rendre maistre d'une province du Royaume ?

Pppp 3

Après

Après toutes ces actions qui justifient assez ses detestables & espouvantables desseins, la mort en delivra la France au plus haut point de sa grandeur, à la veille de se voir affermi dans la plus absolue administration de l'Etat. Ensuite parut son Testament marque évidente de son ambition, de son avarice, de ses richesses plus que royales, & de sa vanité. Certes sur la seule lecture de ce Testament on peut justement faire le Procès à sa memoire. Avant que mourir il disposa en Roy des plus grands benefices dont il estoit pourveu, & des plus importantes places, des premieres charges & gouvernemens du Royaume.

Ceux qu'il laissa auprès du Roy instruits dans ses maximes, enflés de la prosperité passée, suivant ses instructions, abusant de la foiblesse du Roy malade à l'extremité, firent paroître la plus honteuse piece qui fust jamais, ceste impudente Declaration pour le gouvernement du Royaume, qu'ils firent publier dans le Parlement, où la Reine & Monsieur estoient traittez comme des personnes indignes du gouvernement, puisque l'on leur donnoit non seulement des collegues & des égaux, mais des maîtres & des superieurs, par le moyen de ceste clause ridicule de la pluralité des voix, en vertu de laquelle ils demeueroient gouverneurs absolus du Royaume, voulant s'ils en eussent esté creus, continuer la mesme domination & tyrannie du Cardinal.

Mais Dieu a soufflé sur leurs desseins defreglez, & sans aucune violence l'on a laissé agir les loix : les gens de bien ont paru, ont repris la parole, & ce qui se passa dans le Parlement le 18. de May a arrêté le cours de la rouë qui nous jettoit dans le precipice. Ceste heureuse journée nous a fait cognoître que les François sont du nombre de ceux qui ne peuvent pas toujours souffrir la servitude.

*VI. Que les formalitez doivent estre observées en justice, mais très-exactement en la criminelle.*

*Que la confrontation de l'accusé à toutes sortes de témoins, est absolument nécessaire.*

LA veritable fin de la justice est la protection des personnes innocentes ; & tant s'en fault que son dessein soit de travailler à la perte des hommes, qu'au contraire elle ne consent jamais à prononcer leur condamnation que quand elle reconnoît leur crime si certain & si déterminé, que le salut leur seroit nuisible, & leur conservation perilleuse. Et la faveur de l'innocence a esté si grande, que jamais personne n'a douté qu'il ne fust plus expedient de laisser cent coupables impunis, que de condamner une seule personne innocente : qu'il n'y a jamais de délibération trop longue, de prudence trop exacte, & de verité trop certaine, quand il s'agit de la vie d'un homme, & d'un homme de condition. Que dans la moindre

incertitude il faut pancher perpetuellement à l'absolution, jamais à la condamnation : que les Juges sont obligez en conscience & par humanité de suppléer à tout ce qui peut servir à la justification d'un Innocent ; mais qu'ils ne doivent jamais estre artificieux, jamais rien contribuer, non pas mesme de leur science, à rendre un homme coupable.

Mais il est bien certain qu'ils ne se peuvent, pour quelque cause que ce soit, dispenser des formes qui ont esté introduites pour l'instruction des Procès criminels : & ce n'est pas sans raison qu'un ancien disoit que la precipitation estoit la marastre de la justice, parce que toute la bonté, la prudence, & la verité qui se trouvent dans la justice, ne se conservent certainement que par l'observation des formes qui y ont esté sagement établies. Et bien que toutes les formes introduites par les ordonnances de nos Rois pour l'instruction des Procès criminels, soient de Droit estroit & doivent estre observées à la rigueur, & qu'il n'y ait point d'occasion particuliere pour laquelle on doive rompre des Loix qui sont faites pour le salut & pour l'utilité publique : neantmoins on peut dire qu'il y a des formes qui sont plus essentielles, plus saintes & plus religieuses que les autres, comme sont celles qui concernent la foi & la confrontation des tefmoins : car puisque dans la foi des tefmoins consiste toute la substance d'un Procès criminel, puisque c'est le seul fondement des Juges, c'est là principalement où la diligence de la justice doit estre occupée à rendre la verité claire & certaine par toutes les formes & les regles qui ont esté prescrites pour asseurer la foi des tefmoins & la conviction des coupables.

Entre toutes ces formes la confrontation des tefmoins est sans doute la plus necessaire : & pour les autres formes de l'instruction, l'on peut dire qu'elles ont esté différentes parmi les peuples, mais pour la confrontation des tefmoins, il semble qu'elle est aussi ancienne que la justice, & que par tout où elle a eu quelque sorte de regles, on n'a jamais condamné personne sur la déposition d'un tefmoin qui ne lui eust point esté présenté. Autrefois on n'entendoit point les tefmoins qu'en la presence mesme des accusez qui les pouvoient reprocher sur le champ, mais on a creu depuis qu'il estoit plus expedient d'entendre les tefmoins & de les confronter par après : & en cela il y a quelque desavantage pour les accusez, parce qu'un tefmoin se peut engager en l'absence de l'accusé, & estant engagé il n'a pas toute la liberté de se desdire, quand mesme la personne de l'accusé & la force de la verité l'y obligeroient.

Mais que l'on puisse asseoir une condamnation sur la déposition ou declaration d'un tefmoin sans qu'il soit besoin de confrontation, c'est ce qui repugne directement au sens commun, aux elemens & aux principes de la justice. Car la confrontation comprend quatre actes essentiellement necessaires à la confection d'un Procès criminel, ou pour mieux dire, elle comprend en essence le ramas de tous les actes d'un Procès criminel.

Premierement, comme dans un Procès civil le defendeur doit avoir communication des pieces sur lesquelles la demande est fondée, & a droit de

de la requérir dès l'heure qu'il est assigné, de demander à faute de ce faire d'être envoyé absous de la demande, & si on lui refusoit la communication sa condamnation seroit injuste : de même dans un Procès criminel la confrontation est la communication des preuves sur lesquelles l'accusation est fondée, par conséquent de nécessité absolue.

Le second acte est la reconnaissance de l'accusé & du témoin, afin de voir si les témoins qui chargent l'accusé estans représentés à face le reconnaitront, pour savoir si par méprise ou par calomnie ils n'auroient point pris une personne pour l'autre : ce qui est arrivé souvent, & dans des occasions fort importantes.

Le troisième acte sont les reproches que l'accusé est obligé de proposer sur le champ & par sa bouche : & comme il n'y a point de raison qui le puisse dispenser de cette rigueur, qu'il ne soit pas recevable à proposer des reproches après avoir entendu la déposition ; aussi n'y a-t-il point de raison qui puisse dispenser le témoin de se représenter pour souffrir les reproches. Car il arrivera possible, comme il arrive tous les jours, que le témoin demeurera d'accord des reproches, & s'il en demeure d'accord, dès l'heure sa déposition n'est plus considérable ; & partant on ne peut ôter cet avantage à l'accusé de se pouvoir défendre par la conscience même de celui par la bouche duquel on le prétend charger.

Mais le dernier acte, qui est le plus important, est que dans la confrontation des témoins & de l'accusé se trouvera la plus forte conviction, non seulement parce que la face de l'homme sur laquelle l'image de Dieu est imprimée, a une force sensible sur les cœurs & sur les consciences, mais aussi que l'on se laisse quelquefois porter à calomnier une personne absente, en la présence de laquelle on n'aura pas le courage de persister.

Mais quand on supposeroit une chose, ce qui est impossible d'assurer, savoir que le témoin persisteroit, n'arrive-t-il pas tous les jours que les accusés pressant les témoins sur diverses circonstances proches ou éloignées, tirent de leur bouche plus de justification qu'on n'en aura tiré de charges ? Et comment est-ce que tout cela se pourroit faire, si l'on se contente de lire à un accusé une déclaration muette & morte & qui n'a point de réponse ?

Aussi par cette raison l'on appelle la confrontation la véritable contestation du Procès, c'est la perfection de l'information qui auparavant ne faisoit point de foi, c'est la confirmation de l'interrogatoire qui autrement étoit inutile. Et est tellement vrai que la confrontation est la seule pièce sur laquelle est fondée toute la foi du Procès, que si un témoin n'a point été confronté, on ne lit pas sa déposition ; & l'on commence à juger un Procès criminel par les reproches, parce que si les témoins sont valablement reprochez, leur déposition n'est plus considérable. Mais d'ajouter foi à de simples attestations, & dans un Procès criminel, c'est ce qui ne s'est jamais vu en justice. En matière civile une attestation ne passa jamais pour une preuve, & ne sont lors considérables que quand elles sont signées de plusieurs personnes, & sur quelque chose de notoriété publique :

mais

mais en matiere criminelle telles declarations ont esté perpetuellement re-jettées : *testibus non testimoniis credendum*, disoit l'Empereur Adrian (1); & par la mesme raison l'on n'a jamais souffert que des personnes, de quel-que condition qu'ils fussent, envoyassent leurs depositions par escrit, mais on les a perpetuellement obligez de les prester devant le Juge. Et l'on ne peut pas dire que la grande qualité, ou la probité reconnue d'une per-sonne, puisse jamais faire valoir en justice une attestation qu'il auroit baillée hors la face & la presence du Juge. Car pour monstrer que les personnes les plus relevées ne sont point exemptes de prester leur deposi-tion devant le Juge, n'est-ce pas pour cela qu'a esté faite la Loi *ad egre-gias C. de Testibus*; par laquelle les Juges se doivent transporter aux mai-sons des personnes de condition, ou malades, pour recevoir leurs deposi-tions; ce qui fait voir trop clairement qu'il n'y a point de personne, pour illustre qu'elle soit, qui puisse estre dispensée de prester sa deposition en jus-tice, s'il veut servir de tefmoin.

Et bien que la consideration des Princes, & des Princes du sang Royal, soit très grande, leurs personnes & leurs dignitez sacrées; neantmoins leurs privileges ne peuvent pas aller contre les Loix, ils sont subjeçts du Roy comme les autres, par consequent subjeçts aux loix de l'Estat; & s'ils con-traçtent, s'ils viennent en jugement, toutes les ordonnances, & pour le fond de leurs biens, & pour les formalitez mesme des actions, ont lieu contre eux, comme contre les autres particuliers, & leur principale gloire est de soutenir en leur personne la force & l'autorité des loix qui s'affermis-sent par leur exemple: & si on commençoit à les violer en leur person-ne, la consequence en seroit infinie. Car comme il n'y pourroit avoir de raison qui exemptast un Prince de prester sa deposition ou sa confrontation en justice, que sa dignité que l'on pretendroit estre exempt de reproche, que la presumption de la verité & de la bonne foi que l'on voudroit croire estre perpetuellement en sa bouche; ceste consideration de dignité, de re-putation, de probité, n'est pas restraite en la seule personne des Princes, & il se trouveroit quantité d'autres personnes irreprochables par leur di-gnité & probité reconnue.

Et bien que l'honneur qu'ils ont de tenir leur naissance d'une tige si pure, merite que l'on considere toutes leurs actions & leurs paroles avec un respect singulier: neantmoins il faut avouer que si la seule condition des personnes suffisoit pour les rendre irreprochables, il y a des personnes particulieres qui sont de sainte vie, qui sembleroient estre autant exemptes de reproche, & l'on pourroit dire que les dignitez Ecclesiastiques seroient une espreuve plus certaine de la conscience & de la foi, que les grandeurs & les puissances seculieres. Et mesmes autrefois les Evêques estoient dis-pensez de jurer devant les Magistrats, parce qu'on estimoit que leur digni-té en estoit en quelque chose ravalée; ce qui ne fut jamais dit pour aucu-ne personne seculiere, non pas mesmes pour les Princes. Mais depuis ayant

esté

(1) L. 3. de *Testibus*.

esté jugé que les Evêques, non plus que les autres personnes, n'estoient pas dispensés de jurer en toutes sortes de rencontres, & étant constant que si un Evêque vouloit estre tefmoin, il faudroit qu'il fust entendu par le Juge & confronté; comment en peut-on faire difficulté pour un Prince seculier? Car peut-on dire qu'il soit exempt de surprise & de haine? Est-il pas agité de toutes sortes de passions comme les autres hommes, & le plus souvent avec plus de violence, & avec des suites plus funestes?

Que si on dit que c'est un privilege des Rois d'estre creus sur leur parole, & que ce privilege doit estre estendu aux Princes: premierement, il seroit malaisé de faire voir que les Rois ayent jamais voulu user de ce privilege de faire condamner des personnes sur leur simple attestation: ils ont trop de bonté & de clemence pour vouloir que leur suffrage, qui doit estre salutaire à tout le monde, soit le seul instrument de la perte de leurs subjects; & si dans les contrats qu'ils font, dans les traittez, & les actes publics, ils ne se dispensent pas de faire les sermens qui sont necessaires pour la validité des actes, peut-on dire qu'ils voulussent que l'on decidast de la vie d'un homme par leur simple attestation? Mais supposez que ce privilege, qui est non-seulement par-dessus, mais contre les Loix, appartienne à la personne sacrée des Rois, il seroit de leur Majesté & de leur autorité de ne le communiquer à aucun de leurs subjects de quelque condition qu'il fust. Et quant aux exemples que l'on rapporte du Procès faict au Chancelier Poyet dans lequel le Roy François I. fit sa declaration, & du procès de la Mole où on se servit de la declaration du Duc d'Alençon, il est fort facile d'y respondre.

Au Procès qui fut faict au Chancelier Poyet en l'année 1544, le Roy François I. avoit déposé sur plusieurs faicts fort importans à l'honneur & à la vie de ce Chancelier, il fut ordonné que la deposition faicte par le Roy seroit leuë à l'accusé, sur quoi le Chancelier accusé dist: „ Qu'il „ avoit toujours estimé & estimoit la bonté, excellence & magnanimité du Roy, qui ne voudroit jamais dire ne faire chose qui portast prejudice à autrui: toutesfois pour la grande affluence d'affaires qu'ont les „ Rois & grands Seigneurs, ils ne peuvent à cause de la fragilité humaine ne estre tant parfaits, que par impressions & faux donnez à entendre le chemin de la verité ne soit quelquefois destourné, & ce par la permission de Dieu, pour telles occasions qui nous sont occultes & inconnues. „ Ce sont les propres termes tirez de l'Acte qui est au Procès du 17. Juin 1544. Et le 24 jour dudict mois, ledict Chancelier continuant à respondre à quelque article de la deposition du Roy dist: „ Combien „ que le Roy fust indigné contre lui, neantmoins desireroit avoir parlé à lui, comme eux qui lui ont voulu imprimer le contenu aux Articles sur lesquels ledict Seigneur a déposé, pour lui faire entendre: car il est certain que ledict Seigneur est tant bon, magnanime, & humain, qu'il voudroit plustost l'innocence de lui Chancelier que sa charge. „

Le 26. dudict mois, le Procès verbal porte que l'on leut audict Chancelier

celier depuis le 17. Article jusques au 25. de la deposition du Roy, sur lesquels il dist ces paroles: „ Qu'il lui semble que par le Procès qui lui „ a esté fait, il n'estoit chargé d'un seul mot du contenu auxdicts Articles, „ & que ceux qui faisoient la poursuite contre lui avoient faict interroger „ le Roy sur lesdicts Articles, pour lui imprimer choses que ledict Chance- „ lier n'avoit jamais pensées, & a supplié ladicte Court de considerer que „ par le Procès ne se trouvera un seul mot du contenu auxdicts Articles. „ Par ces extraicts l'on peut faire ceste consideration, que bien que les de- „ positions des Rois soient de grand poids, elles sont neantmoins sujettées à „ contradiction, & les accusez receus à les impugner avec respect, & pro- „ poser leurs defenses. Mais ce qui est tiré du mesme Procès est fort con- „ siderable: car le Roy s'estant plaint à la Court du jugement qu'elle avoit „ arresté contre le Chancelier, & reproché qu'ils n'avoient jugé suivant ce „ qu'il avoit dict, & qu'il y restoit encores à faire droit; lui fut remontré „ par le President Minart: „ Que ce qu'il lui avoit pleu declarer avoit esté „ grandement considéré, & pris pour l'une des principales charges du- „ dict Poyet: mais qu'es matieres criminelles la difficulté estoit aux preu- „ ves, lesquelles est requis certaine forme pour asseoir jugement, & que „ par le jugement de la Court ledict Chancelier ne demeureroit impuni. „ Ceste responſe du Parlement faict assez voir que toutes sortes de Juges „ (car cette compagnie qui jugea ce Chancelier estoit composée de Juges ti- „ rez de tous les Parlemens de France) sont de ce sentiment, que toutes „ ces depositions, mesmes celles des Rois, sont fort foibles estant destituées „ de leur principale & essentielle formalité, qui est la confrontation. Ce „ Chancelier fut enfin par Arrest privé de sa charge, déclaré incapable de „ tenir aucun office royal, condamné en cent mille livres d'amende envers „ le Roy, & confiné pour cinq ans en tel lieu qu'il plairoit au Roy d'or- „ donner.

Le second exemple est celui de la Mole, qui est le plus precis & le seul „ dont l'on s'est servi. M. le Duc d'Alençon fit sa declaration en presence „ du Roy, de la Reine sa mere, & de plusieurs Grands. Le Roy de Na- „ varre donna aussi la sienne. Ces deux Princes ne furent point confrontez „ aux accusez, & neantmoins leur deposition fut considerée au Procès, & „ fut leuë: ce qui n'eust esté fait sans la consideration de leur qualité.

A cela l'on peut dire, que la presence du Roy & de la Reine donnerent „ quelque poids à la chose, qu'il y avoit beaucoup d'autres preuves au Pro- „ cès contre les accusez, & par leur propre confession. Que la declaration „ du Roy de Navarre ne touchoit point le fait, partant inutile d'estre con- „ fronté; que de verité le Duc d'Alençon non confronté declaroit l'affaire, „ mais qu'il estoit superflu, s'il faut ainsi dire, de le confronter, pource „ qu'il y avoit trop de lumiere au Procès de la conjuration, soit par la con- „ fession mesme des accusez, soit par la deposition de plusieurs temoins, & „ par divers actes.

En ceste affaire il se rencontra deux choses considerables: l'une directe- „ ment opposée aux Ordonnances, qui est que M. le Duc d'Alençon ne fut „ point



point confronté: l'autre que l'on peut remarquer aujourd'huy comme une chose rare, que le Procès fut jugé par la grande Chambre entiere du Parlement de Paris, Juges non choisis; le premier President, un autre President & deux Conseillers travaillerent à l'instruction du Procès, le Chancelier de Birague ne fut point des Juges, ne fut en aucun acte de l'instruction.

Ceux qui ont assisté le Cardinal en la resolution qu'il avoit de faire perir M. de Thou, ont recherché tous les moyens pour la faire réussir; & sur la crainte qu'ils eurent que la charge seroit trop legere contre l'acculé, si l'on ne faisoit valoir ce que Monsieur promettoit de dire à condition de n'estre pas confronté, s'adviserent de demander avis à ceux qui avoient servi autrefois en la charge d'Advocats du Roy au Parlement de Paris. La conference qu'ils eurent avec M. le Chancelier fut fort secrette, & telle qu'à peine a-t-on pû penetrer ce qu'ils firent. Les uns disoient qu'ils avoient allegué que l'un des privileges des Princes du Sang estoit de ne devoir estre confrontez, ce qui est ridicule: mais enfin on a sceu que l'acte qu'ils signerent ne contenoit autre chose, sinon qu'il ne se trouvoit point d'exemple, où un Prince ayant servi de tefmoin eust esté confronté, mais qu'il y en avoit un où un Prince qui avoit depósé, n'avoit point esté confronté; qui est ce seul exemple tiré du Procès de la Mole, qui est une resolution futile & sophistique inventée pour flater la passion de ceux qui les consultoient.

Il est certes très-rude de vouloir aujourd'huy tirer en exemple ce qui se passa au Procès de la Mole, pour le defect essentiel de la confrontation qui est contre l'Ordonnance; & laisser l'autre point des Juges naturels & ordinaires qui est legitime, pour faire un choix de personnes tirées de diverses provinces & compagnies.

En un rencontre où la declaration d'un Prince se trouveroit seule, il est certain qu'elle ne pourroit faire de preuve; non pas mesmes quand il auroit esté entendu & confronté par les voyes ordinaires. Car c'est une maxime qui pourroit estre prouvée par cent autoritez: mais il n'en est point de besoin, parce qu'elle a esté prononcée par la bouche de la verité éternelle afin que jamais on n'en peust douter, que la deposition d'un seul ne faict point de foi en justice, & n'y a point de condition ni de dignité assez relevée pour donner force à une preuve naturellement imparfaite. Mais de pretendre que la seule attestation d'un Prince puisse jamais faire foi en justice, sans autre instruction ni confrontation; la consequence en seroit extremement dangereuse. Car outre que les Princes ne sont pas exempts, comme il est dit icy-devant, de toutes les surprises qui peuvent faire faillir les hommes, & les engager en de mauvaises accusations; ce sont eux au contraire dont la franchise & la conscience est plus exposée à la malice de ceux qui les environnent, & l'accoustumance qu'ils contractent d'accorder tous les jours quelque chose à l'importunité, fait qu'on ne peut jamais estre trop asseuré de leur intention: & si les Rois mesmes ont voulu qu'on ne s'arrestast point à leurs lettres de cachet, quelques favorables qu'elles fussent, parce qu'elles peuvent estre facilement surprises; quelle

quelle apparence que l'attestation seule d'un Prince fust un fondement legitime d'une condamnation ?

Et tant s'en faut que la declaration soit plus considerable pour estre faite en presence d'un Juge, & quelque formalité qu'on y eust observée; qu'au contraire c'est par là qu'il est aisé à juger qu'elle n'est pas suffisante, & par une raison sans réponse: car si la declaration est faite en presence d'un Juge, c'est que l'on aura bien pensé que la simple declaration d'un Prince seroit inutile, tant à cause que ce seroit un témoignage privé, que parce qu'on ne peut adjouster foi en justice à un témoin qui n'a point fait de serment. Or il est constant que la confrontation est plus nécessaire & plus essentielle que l'information, & partant si l'on a jugé que la declaration ne pouvoit de rien servir si elle n'estoit faite en la forme que des témoins doivent déposer en l'information; c'est une conséquence nécessaire qu'elle ne peut de rien servir sans confrontation.

Et bien que dans un Procès criminel aucune formalité ne puisse estre impunement omise, & que s'il n'y avoit point d'information, la deposition des témoins que l'on ameneroit pour estre confrontez & déposer sur le champ ne vaudroit rien, & quand il y auroit information & confrontation on ne pourroit affoier de condamnation s'il n'y avoit Interrogatoire; à beaucoup moins de raison le peut-on faire quand il n'y a point de confrontation, puisque c'est le seul acte qui conclut la preuve, & que tous les autres sont imparfaits. Car si la deposition a esté précipitée, ou par la crainte ou par quelque autre passion, elle est rectifiée par la confrontation: la presence de l'accusé peut esmouvoir le témoin, lui peut remettre en memoire plusieurs choses que son premier mouvement ou la crainte lui auroit fait perdre: il employe lors tout ce qu'il a de plus fort pour se garentir, & pour confondre le témoin quel qu'il soit. Bref, si la deposition est inique, la confrontation faite selon les formes la rend juste, soit à la confusion de l'accusé, soit à sa descharge, & les Juges sont obligez à l'un & à l'autre.

Monsieur le Duc d'Orleans a si fort apprehendé la force de la confrontation, qu'il a stipulé qu'il ne seroit point confronté avant que faire sa declaration; il a fallu violer les loix pour le contenter. Ce Prince jugeoit fort bien que la presence des accusez lui eust mis en memoire beaucoup de choses qui lui estoient eschappées, beaucoup de circonstances qui lui eussent fait penser de plus près à ce qu'il avoit dit, à rectifier sa declaration.

Monsieur, de verité, a chargé M. de Thou par sa premiere declaration sur le premier avis qu'il eust que les S<sup>rs</sup>. le Grand & de Thou avoient esté arrestez, & agitè qu'il estoit de la terreur qu'on lui donnoit de la colere du Roy, & bien plus de la fureur du Cardinal. Depuis se voyant en une assiette plus assurée, mais neantmoins en presence de M. le Chancelier, dist qu'il avoit tousjours déclaré qu'il ne vouloit pas que ledict Sr. de Thou fust dans ses affaires, & que ledict Sr. le Grand lui avoit promis qu'il ne scauroit rien du Traicté avec l'Espagne. Ensuite qu'arriva-t-il? Monsieur

estant seul & libre hors la présence du Chancelier, pressé de sa conscience écrivit une Lettre pour estre communiquée au Chancelier, par laquelle il deschargeoit à pur & à plein ledict Sr. de Thou du Traicté d'Espagne: mais la Lettre a esté supprimée, les Commissaires ne l'ont pas vûë, & ce pour faire valoir la declaration de Monsieur qui estoit destruite par cette Lettre. Si la confrontation eust esté faite, l'on ne peut douter que Monsieur eust dit ce qu'il avoit dit par sa Lettre, & avec bien plus d'effect; car cela se fust fait en présence de l'accusé & des Commissaires; & l'acte n'en eust pas esté supprimé: ainsi l'on voit que ce que la crainte avoit extorqué, le temps & la verité l'ont rectifié, & l'eust esté bien plus absolument & utilement si les formes de la justice eussent esté observées. Certes si un Prince s'oblige à estre tefmoin, s'il s'y engage, il contracte par ce moyen avec la loi; il faut qu'il observe ce qu'elle ordonne à tous les tefmoins, la loi ne l'excepte pas, elle n'a pas considéré la qualité des personnes, elle a veu qu'il estoit question de la vie & de l'honneur des hommes: il n'y a rien en justice qui ne se doive faire pour les conserver.

Un Prince delateur ou principal tefmoin n'a point plus de privilege qu'une autre personne: s'il a esté si mal conseillé, ou si sa passion l'a si fort emporté que d'avoir rendu un tefmoignage qui va à faire perdre la vie & honneur à des personnes de condition: il n'y a loi, il n'y a point de condition qui le puisse garentir d'estre confronté à celui qu'il accuse. Au contraire, l'ordonnance y oblige tous les tefmoins à peine de nullité de tout ce qu'ils peuvent dire: leur deposition mesmes n'est pas leuë, bien loin d'estre de quelque poids. La grandeur d'un Prince ne reçoit pas plus de diminution en la confrontation qu'en la deposition: au contraire si sa personne & sa dignité sont blessées en ceste occasion, c'est lui-mesme qui s'est fait le mal par sa premiere action qui est la deposition, qui est un acte volontaire; la confrontation n'est qu'une suite necessaire, & la deposition n'est rien sans elle, est inutile.

Et tant s'en faut que la qualité du crime puisse dispenser des regles & sur tout de la confrontation; au contraire, c'est ce qui la rend plus necessaire. Car il est tellement vrai que la confrontation est de necessité absolue, & l'essence d'un Procès qui va à la vie, que quand un accusé confesserait, quand il prendroit droit par les charges, on ne le pourroit pas condamner à mort, sans lui confronter les tefmoins. Et dans des crimes legers quelquesfois on ne considere pas si les preuves sont si parfaites: mais toutes les fois qu'il est question de la vie, jamais on ne condamne qu'il n'y ait preuve formelle, & plus claire que le jour, parce que la vie des hommes est si chere & si precieuse qu'il n'y a point de raison pour laquelle on doive hazarder leur innocence; & les Juges qui la tiennent en leurs mains, & qui en doivent rendre compte, en doivent aussi estre bons mesnagers, & plus que de leur propre sang.

Il falloit certainement que nostre accusé fust bien convaincu, pour obmettre une si essentielle formalité que celle de la confrontation; & neantmoins l'on sçait combien estoit foible la preuve contre lui, ou plustost qu'il

qu'il n'y en avoit point. Il falloit que la passion que l'on a eu de le faire mourir fust violente, puisque pour y satisfaire on a violé la justice, la chose la plus sainte qui soit entre les hommes.

Le siecle sera noté de ceste marque, que pour faire perir des personnes de condition, il a fallu condamner nos meilleures loix & les plus saintes; on a attribué à des personnes bien qu'éminentes, des privileges exorbitans, & qui ne sont attachez qu'à la seule personne du Roy, qui perd par une telle introduction son autorité & les privileges attachez à sa personne sacrée, puisque l'on les rend communs à ses subjects; chose inouïe & sans exemple.

Après ces considerations, qui sont tirées de la chose mesme, il est impossible de s'imaginer que l'on puisse faire des Actes équivalens à une confrontation; équivalens inventez à l'oppression des plus innocens, au lieu de les introduire pour les favoriser.

L'on peut de verité remedier en quelque sorte au deffaut de la supposition d'une personne pour une autre; mais à celui de l'évidente utilité que l'accusé peut tirer de se voir present avec le tefmoin qu'il peut interroger, qu'il peut examiner par toutes les parties de sa deposition, cela ne se peut dire sans faire une extremé violence au bon sens & à la justice.

## VII. *Quelle foi peut-on adjouster à la deposition d'un tefmoin qui est accusé & coupable.*

**L**es tefmoins, sur la foi desquels on veult asseoir le fondement & les preuves d'un Procès criminel, doivent estre au-dessus de toute sorte d'exception.

S'il y a quelque reproche contre eux, general ou particulier, leur deposition doit estre rejettée.

Les reproches generaux sont ceux qui resultent de la condition & des mœurs des tefmoins, qui les peuvent rendre suspects; mais les reproches particuliers sont infiniment plus pressans, qui resultent de la consideration que le tefmoin peut avoir pour les personnes qui agissent, de la haine contre les accusez, ou de l'interest qu'il peut avoir dans l'affaire mesme.

Et ce reproche le plus fort de tous, n'est jamais plus puissant que quand on veut faire servir de tefmoin une personne accusée, & tirer toute la preuve du procès de la seule deposition du complice. Car il se rencontre par ce moyen deux sortes de reproches en sa personne: le premier, qu'il est coupable, & par consequent reprochable; le second, que d'ordinaire un accusé qui confesse & qui en charge d'autres, cherche sa descharge dans son accusation.

Car sans considerer toutes les raisons particulieres, par lesquelles un accusé peut estre moins coupable, quand il impute à d'autres la faute qu'il

a

a commise, & que c'est une deffense naturelle de se justifier en accusant d'autres personnes par lesquelles on a esté corrompu, dont il ne faut point d'autre preuve que la premiere prevarication qui fust commise dans le monde, il semble que tout homme qui confesse est delors assuré de son impunité, & sans cette esperance de demeurer impuni, ou d'estre plus doucement traité, il n'y a gueres de personnes qui se puissent refoudre à confesser un crime. Et de verité, on peut dire qu'un homme est hors du bon sens qui s'accuse lui-mesme, & que toute confession volontaire doit estre tenue fort suspecte. C'est pourquoi, soit que le coupable qui confesse doive estre puni, soit qu'on lui a fait esperer l'impunité, sa deposition ne peut faire foi. Car s'il doit estre puni, comment estre que sa deposition seroit foi contre les autres, puisqu'elle ne suffiroit pas à faire foi contre lui-mesme: s'il doit estre impuni, comment peut-on dire que sa deposition fasse foi, parce que s'il est coupable, il est impossible de croire à une confession par laquelle il a acheté son absolution, impossible d'adjouster une foi certaine à un tefmoin qui est corrompu par la promesse de sa vie?

Mais tout cela est beaucoup plus indubitable, quand il ne se rencontre point d'autre preuve que celle qui résulte de la confession d'un complice: car quand il y a d'autres preuves concluantes, une accusation precedente instruite de toutes ses formes, par laquelle on peut dire que la conscience a esté pressée par une évidente conviction, en ce cas la confession pourroit estre de plus grand poids, parce qu'elle ne seroit pas absolument volontaire, & qu'elle seroit precedée & appuyée d'autres preuves: mais une personne qui confesse sans aucune accusation precedente, ne tient lieu que d'un simple delateur, non point d'un tefmoin qui depose, d'un accusé qui confesse par la force de sa conscience, & l'autorité de la justice.

Et de ces veritez la preuve est toute constante dans le Droit Civil & Canonique. La Loi 17 & derniere au Code de *Accusationibus* passe jusques au point qu'elle ne veut pas qu'un homme qui confesse avoir commis un crime, soit interrogé sur le fait & le crime d'autrui, *Cum veteris juris autoritas de se confessorum ne interrogari quidem de aliorum conscientia finat, nemo igitur de proprio crimine confitensem de conscientia scrutetur aliena*; & dans la Loi *Repetit*. §. 1. de *questionibus*, *Is qui de se confessus est, in caput aliorum non torquebitur*; le Canon *Neganda* 3. §. 1. le Canon *Si testes* 4. §. 3. le Chap. *veniens de testibus*. La confession des accusez qui en chargent d'autres, est beaucoup moins considerable que la deposition d'un tefmoin, dont la foi seroit toute entiere; & faut sans doute un plus grand nombre de confessions, que de depositions de tefmoins qui ne seroient point suspects, pour rendre un homme coupable; & autrement il seroit extremement perilleux de commettre le salut des personnes innocentes à ceux qui confessent volontairement, soit qu'ils desesperent de leur salut, soit qu'ils en soient assurez. Et il pourroit arriver non seulement que des personnes innocentes, mais ceux qui seroient les plus esloignez du crime, s'y trouveroient engagez. Et cela s'est rencontré une infinité de fois, que des per-

personnes accusées, ou par desespoir; par haine, ou par esperance d'eschapper, ou par crainte, ou par affectiō de satisfaire à ceux qui les avoient accusez, y ont compris des personnes incogneüs avec lesquelles ils n'avoient jamais eu commerce.

Mais l'on peut opposer une decisiō qui semble fort & très-considerable tirée du Canon 5. *Nemini* c. 15. q. 3. & ch. 1. *ex de confessis*, qui defendent expressement d'adjouster foi à la deposition d'un homme qui se fera accusé lui-mesme fors qu'au crime de leze-Majesté.

Ceste exception semble adjoustée contre le sens de l'antiquité, en destestation possible du crime de leze-Majesté. Ils en sçavoient neantmoins pour le moins autant que nous de cette matiere. De verité, comme ce crime est grand & horrible, & par dessus tout ce qui se peut imaginer, car il y va du salut d'un Estat, d'un nombre infini de personnes, il semble que l'on ne peut y apporter trop de severité. Cela neantmoins ne peut faire qu'un homme innocent ne soit coupable, parce qu'on le veut faire mourir. La faveur de ce grand crime ne doit pas aller jusques dans l'oppression des personnes innocentes. Ne sçait-on pas que dans les gouvernemens tyranniques c'est le crime de ceux qui n'en ont point, de ceux que l'on veut perdre? L'on a souvent veu des personnes accusées de ce crime, fausement accusées; l'on en sort comme d'une autre fausse accusation, pourveu que l'on soit innocent, les accusations seules ne suffisent pas, car qui ne seroit point coupable? Il faut des preuves bonnes & concluantes; il ne faut pas qu'elles viennent d'un criminel corrompu par la promesse de la vie, criminel qui soit l'accusateur & le tefmoin.

Mais il faut venir au fait particulier de ces Canons. Le Canon *Nemini* ainsi qu'il est dans Gratian, porte ces mots: *Nemini præterquam de crimine læsæ Majestatis de se confesso credi potest super crimen alienum, ejusque omnique rei confessio periculosa admitti non debet.* La correction du Droit Canon faicte à Rome & de l'autorité du Pape, finit cette note sur les mots de ce Canon, *Præterquam de crimine læsæ Majestatis.* *Hæc exceptio*, disent-ils, *in nullo ex locis indicatis habetur præterquam apud Anselmum.* Ce qui est si vray qu'ils ne se trouvent point dans le Decret d'Ives de Chartres *parte 5. can. 288.* ni dans sa Pannomie, *lib. 4. c. 69.* ni dans Ennodius, *Epist. 4. lib. 1.* mais seulement dans la Collection d'Anselme, *lib. 3. can. 77.* & de plus Ives de Chartres n'allegue point ce Canon, comme faict Gratian, du Pape Jules qui vivoit l'an 336; mais du Pape Denis qui tenoit le siege l'an 260.

Mais ce qui tranche toute sorte de doute est, que l'une & l'autre de ces Epistres, soit de Denis ou de Jules, sont absolument fausses, & recogneües telles en toutes leurs parties par tous ceux qui ont la moindre cognoissance des Lettres. Ce sont rapsodies d'un imposteur nommé Isidorus, tirées de divers auteurs; ce qui a esté tellement éclairci en ce dernier temps, qu'il ne faut pas avoir du sens pour en douter. Et certes il y a sujet de s'estonner que M. Cujas n'a pas esté éclairé de cette verité, lui qui avoit veu si clair en choses bien plus obscures.

Tome X.

Rrrr

Aussi

Aussi le Pape Leon IV, au Canon de *Libellis dist. 21.* faisant le denombrement des Papes, dont les decrets doivent estre receus en l'Eglise, ne fait aucune mention de ceux des Papes Denis & Jules; aussi il ne le trouve aucun decret de Pape, compris dans le Code des Canons de l'Eglise Romaine, qui precede le Pape Siricius qui vivoit l'an 380. long-temps depuis les Papes Denis & Jules.

Pour ce qui est du Chapitre 1. de *confessis* qui est du Pape Clement III. il est tiré de mot à mot de ce Canon *Nemini*; & ainsi il n'est pas de plus grande autorité, ayant un fondement si faux, comme il est remarqué cy-dessus.

*Paulus J. C. lib. 1. Sententiar. Tit. 20. §. 7:*

*Qui de se confessus est in alium torqueri non potest, ne alienam salutem in dubium deducas qui de sua desperavit.*

### VIII. Moyens généraux contre l'Ordonnance du Roy Louis XI, touchant le crime de Leze-Majesté, où est représenté l'estat du gouvernement dudit Roy.

IL est à propos & très-necessaire pour destruire du tout l'Ordonnance du Roy Louis XI, qui devoit mourir avec son auteur, au moins ne devoit estre observée après tant d'années, de deduire sommairement les actions principales de ce Roy, quelles ont esté ses inclinations & son gouvernement.

Commi-  
nes l. 6.  
c. 13.

Dez l'age de 11 ans il fit une Ligue avec le Roy Charles VII son pere, appellée la *Praguerie*; attira à lui plusieurs Grands du Royaume; & par ces commencemens il fit juger quelle seroit la suite de sa vie.

Commi-  
nes l. 6.  
c. 13.

Il fâcha le Roy son pere contre lui, pour avoir excédé la belle Agnès qu'il aimoit chèrement. Enfin après plusieurs menées qu'il fit dans le Royaume, & pour éviter la presence de son pere, qui le traîtoit possible avec trop de severité, il se retira en Dauphiné, où il traicta son mariage avec la fille du Duc de Savoye sans le consentement du Roy. „ Il eust, „ dit Commines, tost après debat avec son beau-pere, & se firent très „ aspre guerre. „ Il fit aussi des levées de gens de guerre pour s'asseurer du Dauphiné; mais n'y pouvant demeurer en seureté, il se retira en Flandre vers le Duc de Bourgogne, où il fut jusques à la mort du Roy. Avant que de partir de Flandre le Duc de Bourgogne le pria de pardonner à tous ceux qui l'avoient offensé. Il le promit, à l'exception de sept personnes.

A son advenement à la couronne, il desapointa tous les officiers & serveurs de son pere, dont mal lui en prit. Les premieres années de son regne furent très rudes, & les suivantes du tout insupportables, les Grands des-

despouiller de leurs charges, le peuple accablé d'impôts; ce qui causa diverses seditions & beaucoup de violences.

La guerre qui avoit pour pretexte le bien public, n'eust autre origine que sa conduite violente. Tous les Princes & les Grands qu'il avoit travaillé par divers moyens, prirent les armes contre lui. Ceste histoire est commune. Il se vit à la veille de perdre son Estat & la vie; mais par son adresse il dissipa ces troubles, & se vengea de tant d'ennemis, ce qui l'obligea d'user de toutes sortes de ruses, de manquemens de foi, de dureté qu'il exerça depuis sur les Grands, ne pensant à autre chose qu'à mesnager les occasions de diviser les uns d'avec les autres, emprisonner & faire le procès aux uns, donner par excès aux autres pour les attacher à son service.

D'autre costé, le Royaume estoit travaillé par les frequens passages de gens de guerre. Car le Roy n'estoit pas si-tost sorti d'une guerre avec le Duc de Bourgogne, qu'il attaquoit l'Anglois; & faisant la paix d'un costé, il recherchoit les moyens de brouiller d'un autre: toute sa vie se passa en ces exercices. „ Je croy, dit Commynes, que depuis son enfance il n'eust „ jamais que tout mal & travail jusques à la mort: & croy que si tous les „ bons jours qu'il a eu en sa vie, lesquels il eut plus de joye & de plaisir „ que de travail & d'ennuy, estoient bien nombrez, qu'il s'en trouveroit „ bien vingt de peine & travail contre un de plaisir & d'aise. „

Quelques-uns ont escrit que la mort de son frere le Duc de Guienne fut avancée. Aussi quand il sceut la mort du frere du Roy de Castille, il dit: „ Ce Roy est bienheureux d'avoir perdu son frere. „ Il fit faire le procès à Jean II. Duc d'Alençon & à René Duc d'Alençon son fils, à René Roy de Sicile son oncle maternel, à Jean Duc de Bourbon, à Jacques d'Armagnac Duc de Nemours & fut executé à mort. Seissel remarque que quelques Conseillers du Parlement furent suspendus de leurs charges pour avoir esté d'avis de mitiger la peine de ce Duc.

Il fit aussi faire le procès à Louis de Luxembourg, Connestable de Saint Paul, qui fut executé dans Paris; comme aussi aux Seigneurs de Nantouillet, du Lau, au Comte de Dammartin, & à Charles de Melun.

Il commanda l'assassinat de Jean Comte d'Armagnac à Leictoure; & les horribles cruautéz commises contre son frere. Il fit faire le procès criminellement à trois principaux officiers du Parlement de Grenoble, pour avoir servi son pere pendant qu'il estoit Dauphin.

Il tint quatorze ans entiers le Cardinal Baluë & l'Evesque de Verdun dans des cages de fer, & les fit délivrer pendant sa dernière maladie, & en voulut avoir une absolution du Pape.

L'on ne peut pas dire qu'aucuns de ces Seigneurs n'ayent esté justement punis, mais aussi il est vrai que les rigueurs du Roy & ses mauvais traitemens avoient precedé leurs fautes; & que difficilement les Princes & les Grands peuvent souffrir de si longues & continuelles persecutions. Aussi la Chronique Scandaleuse sur la fin porte; „ Nonobstant que ce Prince eust „ durant son regne plusieurs affaires, il mit toutefois ses ennemis en telle

Comm.  
ms l. 11.  
l. 6. Sen.  
fol p. 81.

Ch. 13.  
l. 6.

Comm.  
ms l. 3.  
c. 9.  
Seissel.  
Mathieu.  
p. 239.  
240.  
p. 83.

Comm.  
ms l. 1.  
c. 2.  
Mathieu  
p. 81. 997.  
Mathieu  
p. 619.

Comm.  
ms l. 6.  
c. 7.



- „ subjection qu'ils vindrent tous par devers lui à mercy, & fut si craint &  
 „ redouté qu'il n'y avoit si grand en ce Royaume, & mesmes ceux de son  
 „ sang, qui dormist ne reposast seurement en sa maison. „  
 Les actions de ce Prince seroient incroyables si l'on n'en avoit des tes-  
 moignages asseurez. Ceux de Ph. de Commines, son principal confident,  
 sont certains & sans reproches: en voicy quelques-uns. Parlant des armées  
 des Princes soulevez pour le bien public: „ Ils avoient, dit-il, en leurs  
 „ compagnies de sages & notables Chevaliers que le Roy avoit tous des-  
 „ appointez & desfaits de leurs estats quand il vint à la couronne, nonob-  
 „ tant qu'ils eussent bien servi le Roy son pere es conquestes de Norman-  
 „ die, & en plusieurs autres guerres, & maintesfois après s'est repenti de  
 „ de les avoir ainsi traictez en recognoissant son erreur, & estoient partis  
 „ d'ordonnances du Roy bien cinq cens hommes d'armes, qui tous s'es-  
 „ toient retirez vers le Duc de Bretagne. „
- En un autre lieu, „ Il estoit naturellement ami des gens de moyen estat,  
 „ & ennemi de tous Grands qui se pouvoient passer de lui. Et les termes  
 „ & façons qu'il tenoit, lui ont sauvé la couronne, veu les ennemis qu'il  
 „ s'estoit lui-mesme acquis à son advenement au Royaume. Dès qu'il cui-  
 „ doit estre à leur, il mescontentoit ses gens par petits moyens qui peu lui  
 „ servoient, & à grand' peine pouvoit endurer paix. Il estoit leger à par-  
 „ ler des gens, & aussi-tost en leur presence qu'en leur absence; sauf de  
 „ ceux qu'il craignoit: qui estoit beaucoup, car il estoit craintif de sa na-  
 „ ture propre. Comme il se trouva grand & Roy couronné, d'entrée  
 „ ne pensa qu'aux vengences; mais tost lui en vint le dommage & quant  
 „ & quant la repentence. „
- Quand, dit-il, en un autre lieu, il avoit la guerre, il desiroit la  
 „ paix ou treves; quand il avoit paix ou treves, à grand' peine les pou-  
 „ voit-il endurer. „
- Nostre Roy, dit-il, qui regne à present, a trouvé son Royaume en  
 „ paix avec tous ses voisins & subjects, & lui avoit le Roy son pere fait  
 „ mieux que jamais n'avoit voulu ou sceu faire pour lui. Car de mon  
 „ temps ne le vis jamais sans guerre, sauf bien peu de temps avant son  
 „ trespas. „
- Si le Roy, dit-il, n'avoit debat par le dehors & contre les Grands,  
 „ qu'il falloit qu'il eust avec ses domestiques & officiers, & que son es-  
 „ prit ne pouvoit estre en repos. „
- Les conditions de paix que fit ce Roy avec le Duc de Bourgogne sont es-  
 tranges. Le Roy rendoit audict Duc Amiens & Saint Quentin, & lui  
 abandonnoit les Comtes de Nevers & de Saint Paul, & toutes leurs terres,  
 pour en faire à son plaisir & les prendre comme siennes. Le Duc aban-  
 donnoit au Roy les Ducs de Guienne & de Bretagne, & leurs seigneu-  
 ries, pour faire ce qu'il pourroit.
- Le Roy, dit Commines, avoit fort oppressé son Royaume, & plus  
 „ que jamais Roy ne fist; inais par autorité & remonitrance l'on ne lui a  
 „ sceu faire le soulager, il falloit que cela vint de lui. „

„ Quant

„ Quant à estre suspicieux tous les grands Princes le sont, & par es- Cemmi-  
mes 1. 7.  
l. 6. Seif-  
st.  
 pecial les sages & ceux qui ont eu beaucoup d'ennemis & offensé plu-  
 sieurs, comme avoit fait cestui-cy; & davantage il sçavoit n'estre point  
 aimé des grands personnages de ce Royaume ne de beaucoup de menus,  
 & si avoit chargé de plus le peuple que jamais Roy ne fit. „  
 Mais voicy l'estat auquel il estoit sur les dernières années de son regne,  
 & par Communes mesmes: „ En premier lieu, dit-il, n'entroit gueres de  
 gens dans le Plessis-du-Parc (qui estoit le lieu où il se tenoit) excepté  
 gens domestiques, & les Archers, dont avoit 400 qui en bon nombre  
 faisoient tous les jours le guet, & se pourmenoiert par la place & gar-  
 doient la porte. Nul Seigneur ne grand personnage ne logeoit dedans;  
 ne n'y entroit gueres compagnie de grands Seigneurs. Nul n'y venoit  
 que M. Beaujeu qui estoit son gendre. Tout à l'environ de la place du  
 Plessis, il fit faire un treillis de gros barreaux de fer, & planter dedans  
 la muraille des broches de fer ayans plusieurs pointes, comme à l'entrée  
 par où on eust pu entrer aux fosses dudit Plessis. Aussi fit faire quatre  
 moineaux de fer bien épais, & lieu par où l'on pouvoit bien tirer à son  
 aise, & estoit chose bien triomphante, & cousta plus de vingt mille  
 franes; & à la fin y mit 40 Arbalestriers, qui jour & nuict estoient en  
 ces fosses, & avoient commission de tirer à tout homme qui en appro-  
 cheroit de nuict, jusques à ce que la porte fust ouverte le matin. Il lui  
 sembloit que ses subjects estoient un peu chatouilleux à entreprendre au-  
 thorité, quand ils verroient le temps. A la verité, il fut quelques pa-  
 roles entre aucuns d'entrer dans le Plessis, & de pescher les choses selon  
 leur advis, parce que rien ne se depechoit; mais ne l'oserent entrepren-  
 dre, dont ils firent sagement, car il y avoit bien pourveu. Il changeoit  
 souvent de valet de chambre & de toutes autres gens, disant que la  
 nature s'esjouit en choses nouvelles. Pour compagnie tenoit leans un  
 homme ou deux auprès de lui, gens de petite condition & assez mal  
 renommez, & à qui il pouvoit bien sembler, s'ils estoient sages,  
 qu'incontinent qu'il seroit mort ils seroient desappointez de toutes cho-  
 ses pour le mieux qui leur en sçauroit venir, & ainsi en advint.  
 „ Ceux-là ne lui rapportoient rien de quelque chose qu'on lui escrivist  
 ne mandast, s'il ne touchoit à la preservation de l'Estat & desense du  
 Royaume. Car de toute autre chose, il ne lui chaloit d'estre en treve  
 ou en paix avec chascun. A son Medecin donnoit tous les mois dix  
 mille escus, qui en cinq mois en receut 50000. De terres donna gran-  
 de quantité aux Eglises, mais ce don de terres n'a point tenu, aussi ils  
 en avoient trop. „  
 En un autre lieu. „ Il faisoit d'aspres punitions pour estre eraint & de c. 1. l. 6.  
 peur de perdre obeissance; car ainsi me le dit lui-mesme; il renvoyoit  
 officiers & castoit gens d'armes, rognoit pensions, & en ostoit de tous  
 points; & me dist peu de jours avant sa mort, qu'il passoit temps à fai-  
 re & defaire gens; & faisoit plus parler de lui parmi le Royaume  
 que ne fist jamais Roy; & le faisoit de peur qu'on ne le tint pour

„ mort : car comme j'ai dit peu le voyoient.  
 „ Onc homme ne craignit plus la mort que lui, & ne fit tant de cho-  
 „ ses pour y cuider mettre remede.  
 „ Il voulut sur toutes choses qu'après son trespas on tint le Royaume  
 „ en paix cinq ou six ans; ce qu'il n'avoit jamais pû souffrir en sa vie.  
 „ Et à la verité le Royaume en avoit bon besoin, car combien qu'il fust  
 „ grand & estendu, si estoit-il bien maigre & pauvre, & par especial pour  
 „ les passages des gens de guerre qui alloient d'un pays à un autre.  
 „ Au mesme chapitre, Commynes après avoir parlé de la fin de ce Roy,  
 „ dit : „ Voilà comme lui fut signifiée sa mort; ce que j'ai bien voulu re-  
 „ citer, pour ce qu'en un autre article precedent, j'ai commencé à fai-  
 „ re comparaison des maux qu'il avoit fait souffrir à aucuns, & plusieurs  
 „ qui vivoient sous lui, avec ceux qu'il souffrit avant sa mort, afin que  
 „ l'on voye s'ils n'estoient si grands ni si longs, que neantmoins estoient  
 „ ils bien grands, veuë sa nature qui plus demandoit d'obeissance que nul  
 „ autre de son temps, & qui plus l'avoit eue; parquoi un petit mot de  
 „ responße, contre son vouloir, lui estoit grande punition de l'endurer.  
 „ Quelques six mois avant ceste mort avoit suspicion de tous hommes, &  
 „ specialement de tous ceux qui estoient dignes d'avoir autorité. Il avoit  
 „ crainte de son fils, & le faisoit estroitement garder, ne nul homme ne  
 „ le voyoit, ne parloit à lui sinon par son commandement. Il avoit doute  
 „ à la fin de sa fille, & de son gendre à present Duc de Bourbon; & vou-  
 „ loit sçavoir quelles gens entroient au Plessis quant & eux. A la fin,  
 „ rompit un conseil que le Duc de Bourbon son gendre tenoit leans par  
 „ son commandement. A l'heure que fondist gendre & le Comte de  
 „ Dunois revindrent de remener l'Ambassade qui estoit venuë aux noces  
 „ du Roi son fils & de la Reine à Amboise, & qu'ils retournerent au  
 „ Plessis, & entrerent beaucoup de gens avec eux, ledict Seigneur qui  
 „ fort faisoit garder les portes estant en la galerie qui regarde en la Court,  
 „ fit appeller un de ses Capitaines des Gardes, & lui commanda aller tas-  
 „ ter aux gens des Seigneurs dessus dictz voir s'ils n'avoient point de Brigand-  
 „ ines sous leurs robes, & qu'il le fit en devisant à eux sans trop en faire  
 „ de semblant. Or regardez s'il avoit fait beaucoup vivre de gens en  
 „ crainte sous lui, s'il en estoit bien payé, & de quelles gens il pouvoit  
 „ avoir seurété, puisque de son fils, fille & gendre il avoit suspicion. Je  
 „ ne dis point pour lui seulement, mais pour tous autres Seigneurs qui de-  
 „ sirent estre craints. Jamais ne se sentent de la revanche jusques à la  
 „ vieillesse: car pour la penitence ils craignent tout homme; & quelle  
 „ douleur à ce Roy d'avoir ceste peur & ces passions? Il est vrai qu'il  
 „ avoit fait de rigoureuses prisons, comme cages de fer & autres de bois  
 „ couvertes de patres de fer dehors, & dedans avec terribles feremens de  
 „ huit pieds de large de la hauteur d'un homme & un pied plus. Le  
 „ premier qui les devisä fut l'Evesque de Verdun, qui en la premiere  
 „ qui fut faicte fut mis incontinent, & y a couché 14 ans. Plusieurs de-  
 „ puis l'ont maudit, & moi aussi qui en ay tasté sous le Roy de present huit  
 „ „ mois.

„ mois. Autrefois avoit faict faire aux Allemands des for très-pesans & terribles  
 „ pour mettre aux pieds, & y estoit un anneau pour mettre au pied fort mal-  
 „ aisé à ouvrir comme un carquant, la chaîne grosse & pesante, & une  
 „ grosse boule de fer au bout beaucoup plus pesante que n'estoit de raison,  
 „ & les appelloit-on *les fillettes du Roy*. Toutesfois j'ai veu beaucoup de  
 „ gens de bien prisonniers les avoir aux pieds, qui depuis en font saillis à  
 „ grand honneur, & qui depuis ont eu de grands biens de lui. Et en-  
 „ tre les autres un fils de M. de la Grutture pris en bataille, lequel lo-  
 „ dict Seigneur maria, fit son Chambellan & Seneschal d'Anjou, aussi  
 „ au Seigneur de Piennes prisonnier de guerre, & au Seigneur de Vergy.  
 „ Et plus bas. „ Ledit Seigneur, vers la fin de ses jours, fit clore tout  
 „ au tour sa maison du Plessis-lez-Tours de gros barreaux de fer, en for-  
 „ me de grosses grilles; & aux quatre coins de sa maison, quatre moineaux  
 „ de fer bons, grands, & espais. Lesdites grilles estoient contre le mur,  
 „ du costé de la place de l'autre part du fossé; & y fit mettre plusieurs  
 „ broches de fer massonnées au-dedans le mur, qui avoient chacune trois  
 „ ou quatre pointes, & les fit mettre fort prez l'une de l'autre: & davan-  
 „ tage ordonna des Arbalestriers dedans les fosses, pour tirer à ceux qui  
 „ en approchoient avant que la porte fust ouverte; & entendoit qu'ils  
 „ couchassent ausdits fosses, & se retirassent ausdits moineaux de fer. Il  
 „ entendoit bien que ceste fortification ne suffisoit pas contre beaucoup de  
 „ gens: mais de cela il n'en avoit point de peur, seulement craignoit que  
 „ quelque Seigneur ou plusieurs ne fissent une entreprise de prendre la pla-  
 „ ce de nuit, demy par amour, demy par force, avec quelque peu d'in-  
 „ telligence; & que ceux-là prissent l'autorité & le fissent vivre comme  
 „ homme sans sens & indigne de gouverner. La porte du Plessis ne s'ou-  
 „ vroit qu'à huit heures du matin, ny ne haïssoit-on le pont jusques à  
 „ ladite heure, & lors y entroient les officiers; & les Capitaines des gar-  
 „ des mettoient les portiers ordinaires, & puis ordonnoient leur guet d'Ar-  
 „ chers comme en une place frontiere, & n'y entroit nul que par le gui-  
 „ chet, & que ce ne fust du sceu du Roy, excepté quelque Maistre-  
 „ d'Hostel, & gens de cette sorte qui n'alloient point devers luy. Est-il  
 „ donc possible de tenir un Roy, pour le garder plus honnestement, & en  
 „ estreite prison, que luy-mesmes se tenoit? Les cages où il avoit fait te-  
 „ nir les autres avoient quelques huit pieds en quarré, & luy qui estoit si  
 „ grand Roy avoit une petite cour de chateau à se pourmener, encores  
 „ n'y venoit-il gueres, mais se tenoit en la galerie sans partir de-là, si-  
 „ non par les chambres, & alloit à la messe sans passer par ladite cour.  
 „ Voudroit-on dire que ce Roy ne souffrist pas, qui ainsi s'enfermoit,  
 „ qui se faisoit garder, qui avoit peur pour ses enfans & de tous ses proches  
 „ parens, & qui changeoit de jour en jour ses serviteurs, tellement qu'en  
 „ nul d'eux ne s'osoit fier, & s'enchaînoit de si estranges chaînes &  
 „ clostures? On pourroit dire que d'autres ont esté plus suspicieux que  
 „ luy, mais ce n'a pas esté de nostre temps, ny paravanture homme si  
 „ sage que luy, ne qui eust si bons subjects.

Clau-

Claude de Seissel auteur grave, Maître des Requestes, puis Evêque de Marseille, & enfin Archevesque de Turin du regne de Louis XII, & qui avoit vescu du temps de Louis XI, a escrit beaucoup de choses qui se rapportent à ce que nous a laissé Ph. de Commines qui ne seront point repetées; mais parce qu'il a dit quelques particularitez qui servent à nostre propos, il est bon de ne pas les omettre.

p. 24. „ Après la mort, dit-il, de Charles Duc d'Orleans, le Roy Louis XI „ n'usa pas de plus grande humanité envers son parent (depuis Louis XII.) „ n'ins tascha de le faire nourir de forte, qu'il n'eust cœur ne entendement „ pour mal faire à lui ne à ses enfans; tant estoit soubçonneux; & usa „ envers lui de beaucoup de rudesses, mais entr'autres le contraignit par „ forces & menaces d'espouser Madame Jeanne sa fille, femme toutesfois „ bien sage, devote, & honeste; mais moult difforme de sa personne, & „ inhabile à porter enfans; voulant par la sterilité de sa fille lui toller le „ pouvoir d'avoir lignée, tant avoit en haine le sang royal. „

Et en un autre lieu, p. 87.

„ Excepté seulement Pierre de Bourbon, Seigneur de Beaujeu, tous ses „ autres parens il desfit, rabaisa, ou mesprisa. Tant fut grand le soub- „ çon & crainte qu'il eut de ses parens, que de son seul fils mesme, qui „ encores estoit enfant, avoit soucy qu'il n'eust le cœur trop grand, & „ par ce moyen venant en age, par l'instigation des Princes, ne lui fît „ quelquesfois ce qu'il avoit fait à son pere. Et à ceste cause il le faisoit „ nourrir au Chasteau d'Amboise entre les femmes avec un petit nombre „ d'hommes qui n'estoient pas de grande estoffe, & ne vouloit en manie- „ re quelconque qu'autres gens l'allassent voir, ne passassent par Amboise, „ mesmement nobles hommes & gens d'Etat, donc par long-temps a esté „ grand doute entre plusieurs s'il estoit mort ou vif. „

Et plus bas. „ Envers sa femme la Reine Charlotte de Savoye, il ne „ fut pas plus humain, ne plus courtois qu'envers les autres; car outre „ que par un bien long-temps & tant qu'il fut en age vigoureux, il lui „ tint mauvaise loyauté de sa personne, il la tint toujours petitement ac- „ compagnée & accoustrée, la plupart du temps en un chasteau où il „ l'alloit voir quelquesfois plus pour desir d'avoir lignée que pour plaisir „ qu'il prit avec elle. Et pour la crainte qu'elle avoit de lui, & pour „ autres rudesses qu'il lui faisoit souvent, est à croire qu'elle n'avoit pas „ grandes voluptez ne grands passetemps en sa compagnie. Mais qui pis „ est, à la fin de ses jours l'envoya en Dauphiné, & descendit expresse- „ ment qu'elle ne fust point auprès de son fils quand il seroit Roy. Au re- „ gard de ses serviteurs domestiques, jaoit qu'il leur fît de grands biens „ & les enrichist en peu de temps, & pareillement toutes autres gens dont „ il vouloit se servir, autant ou plus que jamais fit Roy; il avoit autrefois „ un esprit si variable & inconstant, & estoit au surplus si craint de tous, „ qu'il n'y avoit celui tant fust près de lui ni en sa grace qui ne le regar- „ dast en grande crainte. Car bien souvent par petites occasions & legers „ soubçons, ceux qu'il avoit eslevez jusqu'au ciel, & desquels sembloit „ qu'il

„ qu'il se fust du tout, il les chassoit à leur grande honte & confusion.  
 „ Mais par effect il n'y avoit celui autour de lui, tant le cognoissoient  
 „ dangereux & muable, qui fust seur de son estat. Et de là, comme je  
 „ cuide, advint plusieurs fois que ceux dont plus il se fioit, & que plus  
 „ il avoit honorez & eslevez, craignant sa legereté & variation, se  
 „ font trouvez avoir conspiré contre sa personne & son Estat. Entre  
 „ lesquels, ne les voulant pas tous nommer, furent Charles de Melun &  
 „ le Cardinal Balluë. Or s'il estoit craint & peu aimé des Princes &  
 „ des Grands en general, si estoit-il encore plus haï du peuple, lequel  
 „ il chargea de son temps si fort de tailles pour l'horrible dépenſe qu'il  
 „ faisoit à la guerre, & aussi pour les grands dons qu'il faisoit aux Egli-  
 „ ses & gens particuliers, que plusieurs meſnages en Normandie, en Lan-  
 „ guedoc, & autres lieux de son Royaume estoient contraincts abandon-  
 „ ner leurs heritages, & s'en aller hors du Royaume: & quelque remon-  
 „ strance qui lui fut faicte par aucuns bons prelatz & religieux de rabaisser  
 „ lesdites tailles, jamais on ne lui peult persuader en quelque extremité de  
 „ maladie qu'il fust, disant qu'il estoit forcé ainsi faire, ou laisser perdre  
 „ ou gaster le Royaume, & ceux qui se forgoient lui persuader il les esti-  
 „ moit ses ennemis & du Royaume, ou gens ignorans les affaires, du  
 „ nombre desquels furent l'Archevesque de Tours Cardinal, & l'Evesque  
 „ d'Alby, gens sages, de grande doctrine, & de vie exemplaire. En  
 „ somme toute son estude, ses desirs & ses fins estoient d'estre craint &  
 „ obéi de tous, & pour ceste cause taschoit à rabaisser les Grands, afin  
 „ qu'ils fussent plus craintifs & obeissans, & avançoit & enrichissoit  
 „ promptement les petits & moyens dont il se vouloit servir, afin qu'ils  
 „ obeissent à toutes ses volonteiz sans avoir autre regard à Dieu ne aux  
 „ hommes. Il taschoit aussi d'avoir grand nombre de gens de guerre  
 „ & les bien entretenir, non pas seulement pour resister à ses ennemis &  
 „ les opprimer, mais aussi pour tenir ses subjects en crainte & obeissance,  
 „ & mesme les Grands. Car pour l'imagination qu'il avoit contre eux, il  
 „ entroit facilement en soubçon de plusieurs gens, & croyoit legerement aux  
 „ rapporteurs. De sorte que bien souvent sans grands indices il faisoit  
 „ prendre & gehenner plusieurs gens tant nobles qu'autres, & quelque-  
 „ fois, comme l'on dit, mourir. Donc puis après estant adverty de leur  
 „ innocence, se repentait & taschoit l'amender en quelque façon. Et  
 „ s'il le commandoit chaudement, il avoit Tristan l'Hermite son Prevost  
 „ des Mareſchaux, homme sans pitié qui l'executoit aussi promptement,  
 „ & n'y avoit de lui aucun appel; tellement que l'on voyoit autour des  
 „ lieux où ledict Roy se tenoit, grand nombre de gens pendus aux ar-  
 „ bres, & les prisons & maisons circonvoisines pleines de prisonniers, les-  
 „ quels on oyait de jour & de nuict crier pour les tourmens qu'on leur  
 „ faisoit, sans ceux qui estoient secretement jettez en la riviere.,  
 „ Et en un autre lieu Seissel dit page 93.

„ Sa devotion sembloit plus superstitieuse que religieuse: car à quelque  
 „ image ou Eglise de Dieu, ou des Saints, & mesme de Nostre-Dame  
 „ Tome X.

„ qu'il entendist que le peuple eust devotion, & où se fist des miracles,  
 „ il y alloit faire ses offrandes. Il avoit au surplus son chapeau tout plein  
 „ d'images, la plupart de plomb ou d'estain, lesquelles à tout propos  
 „ quand il lui venoit quelques nouvelles bonnes ou mauvaises, ou que sa  
 „ fantaisie lui prenoit, il baïsoit, se ruant à genoux quelque part qu'il se  
 „ trouvaît, si soudainement quelquesfois qu'il sembloit plus blessé d'en-  
 „ tendement que sage homme, & s'il sçavoit quelque homme que l'on  
 „ estimast de sainte vie, il tâchoit de l'avoir en quelque pays qu'il fust,  
 „ & quoi qu'il lui coustast. Ainsi qu'il fit de frere Francisque de Paule,  
 „ qui fonda l'Ordre des Minimes, lequel à grande difficulté il fit venir  
 „ de Calabre; esperant par ses prieres & merites obtenir santé.,  
 „ Et en un autre lieu p. 95.

„ Et bien se declara evidemment la crainte qu'il avoit de ses subjects,  
 „ quand il ouït dire que le Duc Galeas Sforze avoit esté occis en la Cité  
 „ de Milan en jour de feste, & en l'Eglise. Car il creust la garde au-  
 „ tour de sa personne, & desistendoit qu'on ne laissast homme approcher de  
 „ lui; & si aucun s'en efforçoit, commandoit qu'on le tuast. Et outre  
 „ plus faisoit porter par un auprès lui un espieu, pour soi défendre de  
 „ qui le voudroit outrager, lequel après qu'il estoit en sa chambre tenoit  
 „ au chevet de son liêt: & veritablement il apparut bien à sa mort s'il  
 „ estoit haï ou aimé. Car là où toutes sortes de gens s'en resjouissoient;  
 „ bien peu y en eut qui en fussent marris, non pas mesmes de ses servi-  
 „ teurs, & de ceux auxquels il avoit fait de grands biens. Et plusieurs  
 „ choses qu'il avoit faictes & ordonnées en son vivant, furent par ordon-  
 „ nance des Estats, & par arrests des Parlemens revokees comme cor-  
 „ ronnaires & tyranniques, ensemble ce qui en estoit ensuivi. Et des  
 „ Ministres dont il usoit pour executer ses volonte, les uns furent con-  
 „ damnez à mourir, les autres à amendes pecuniaires; & plus grand  
 „ nombre y en eust eu de punis si la mort ne les en eust exemptez.,

La severité de ce Roy & la terreur qu'il avoit donnée à tous ses sub-  
 jets, principalement sur les dernieres années de son regne, furent si gran-  
 des que les Officiers souverains n'avoient nulle fonction libre. Les gens  
 du Roy du Parlement de Paris en l'année 1470. firent une opposition ge-  
 nerale aux dons immenses de son domaine, qu'il faisoit sans aucun choix,  
 comme aussi de plusieurs droits, terres & seigneuries qui lui étoient ac-  
 quises par confiscation ou autrement. Ils firent ceste opposition en secret  
 crainte que le Roy en fust adverti; & en l'année 1474. la Court ordon-  
 na que tous ces dons & alienations seroient sans préjudice de ceste oppo-  
 sition, & depuis arrest de l'an 1477 par lequel en continuant les pre-  
 mières resolutions, & sur les conclusions du Procureur General, il fut  
 dit que les expeditions desdits dons & celles qui se feroient à l'advenir de  
 l'alienation du domaine royal, seroient sans préjudice de ceste opposition;  
 & ordonné que le Greffier tiendroît un registre serré de ces dons & ces  
 alienations pour n'estre communiqué à personne, craignans la colere du  
 Roy.

Il se trouve encores en la Chambre des Comptes deux Registres remplis de ces profusions & dons des terres domaniales qui lui appartenoient, tant par confiscation des biens de ceux qui avoient suivi le Duc de Bourgogne, que autrement ; & aussi des Lettres de cachet de ce Roy pleines de menaces & paroles faucheuses contre les officiers qui rejetoient telles dissipations du Domaine. Ces oppositions & ces arrests eurent tel effect, que du regne de Louis XII. le Procureur General s'en servit fort à propos & utilement, pour la conservation du Domaine en l'affaire de Nemours.

Cecy sert pour monstrier le dereglement des actions de ce Roy, combien peu l'on a consideré ses Ordonnances, comme de son vivant mesme elles ont esté improuvées, & par les officiers principaux, nonobstant les violences & traitemens injurieux qu'il exerceoit sur eux. Ce qui doit apporter une grande confusion à ceux qui ont rempli ces mesmes charges en ce dernier siecle, de n'avoir pas en un temps aussi faucheux & miserable fait la moindre opposition à tant & tant d'injustes entreprises sur les droits de la Couronne, & à tant de barbares actions qui ont travaillé cet Estat & les gens de bien ; au contraire, ont abandonné à yeux clos le public & leur honneur. Voilà ce que l'on peut remarquer du vivant du Roy Louis XI.

Par ce qui est dict cy-dessus l'on voit clairement & par bons & fideles temoins quelle a esté la conduite de ce Roy, quelles ont esté ses humeurs violentes, & de quelle sorte il executoit ses passions contre toutes sortes de personnes ; & cela sans parler de ses abjectes superstitions, plus foibles que ne se peuvent imaginer, mais toujours à quelque fin ; sans parler aussi de sa vie privée & de ses actions envers la Reine sa femme & ses enfans. Après cela a-t-il pû rien faire de bien réglé par la raison & par l'équité ? Car qui voudra examiner de près ses Ordonnances, qui semblent avoir quelque ombre de justice, l'on y recognoistra toujours des motifs de vengeance, des interets injustes, & des pieges pour surprendre les hommes : de là le mespris de ses loix, & la haine de tous les Ordres de son Royaume ; de là les conjurations frequentes contre lui, & ses défections continuelles, & ensuite ses Ordonnances injustes & cruelles.

Mais quand l'on considerera ce qui se passa après sa mort sous le Roy Charles VIII. son fils & son successeur, qui estoit sous le gouvernement de Madame de Beaujeu sa fille, obligez ce me semble à conserver la memoire de leur pere ; que peut-on dire sinon que ceux qui ont renouvelé ceste Ordonnance, après tant d'années, sont ignorans de nostre Histoire & meschans ?

En la mesme année de la mort de Louis XI l'on assembla les Estats du Royaume à Tours, pour ordonner du gouvernement de l'Estat, & donner ordre à une infinité de maux qui avoient pris racine pendant la longue & miserable administration de ce Roy. On representa en ceste assemblée diverses sortes d'injustices qui avoient durant le regne passé assigé le peuple. Plusieurs Seigneurs se presenterent pour estre reestablis en leurs biens



& en leurs charges, dont ils avoient esté despoillez; pour reformer ce qui regardoit la police, soit en la guerre, soit en la justice; bref, tout ce qui avoit receu quelque atteinte durant ce malheureux regne. Les Estats demanderent perpetuellement que ce qui avoit esté observé auparavant jusques au Roy Charles VII. inclusivement fust restabli, sans parler en aucune façon des loix & des ordonnances qu'avoit fait Louis XI. Voicy ce que porte l'article de leur cahier:

„ *Item*, & pour ce que les Ordonnances des deffuncts Rois ont esté tres-  
 „ mal gardées & observées, dont plusieurs & quasi infinis inconveniens  
 „ sont advenus en ce Royaume, Dauphiné & pays adjacens, semble auf-  
 „ dits Estats estre convenable, & requierent que les Ordonnances faictes  
 „ par les Rois deffuncts Philippes le Bel, le Roy Jean, Charles V. &  
 „ Charles VII, & les predecesseurs Rois de France, & par les Cours sou-  
 „ veraines, que chacune contrée selon les loix & coustumes des contrées  
 „ & pays soient maintenues & gardées, & qu'elles soient leues & pu-  
 „ bliées es cours & juridictions des baillifs & seneschaux, & autres juges  
 „ qu'il appartiendra chacun an une fois.

„ *Item*, & au temps passé quand un homme estoit accusé, supposé que  
 „ ce fust à tort, il estoit pendu: car là où il n'y avoit information ni  
 „ aucun droit requis en forme de droit, il estoit pris & apprehendé, &  
 „ transporté, & mis hors de sa justice ordinaire entre les mains des Pre-  
 „ vosts des Marechaux ou d'aucuns Commissaires trouvez à poste, &  
 „ très souvent les accusateurs avoient dons des forfaitures ou amendes, &  
 „ avoient les procès à conduire comme Commissaires & Juges, & s'ils  
 „ n'estoient Commissaires, si en avoient-ils les Lettres expressees pour estre  
 „ presens avec les Juges à faire leurs procès, & de ce sont ensuivis plu-  
 „ sieurs injustices.

Voilà en peu de mots l'abolition generale des Ordonnances du Roy Louis XI. & par consequent de celle dont est question; abolition importante, faicte meurement, & par une grande deliberation par une assemblée legitime d'Estats Generaux, qui a eu en telle abomination la memoire de ce Prince, qu'il ne fut nommé dans pas un acte de ceste assemblée, que pour en faire perdre la memoire, & pour détester ses actions: ce qui est si vrai que Seissel Eveque de Marseille a escrit en ces propres termes:  
 „ Que plusieurs choses que Louis XI. avoit faictes & ordonnées, furent par  
 „ Ordonnances des Estats & par Arrests des Parlements, revoquées com-  
 „ me tortionnaires & tyranniques, ensemble en ce que s'en est ensuivi.  
 „ Ces Estats Generaux porterent leurs pensées contre la memoire de ce Roy  
 „ jusques à ceste extremité, que par un arresté general les serviteurs & fa-  
 „ miliers du Roy Charles VII. furent recommandez au Roy Charles VIII,  
 „ & pas un mot en faveur de ceux de Louis XI. Au contraire, ils dirent  
 „ qu'il y en avoit beaucoup de meschans, qui avoient recherché les biens  
 „ d'autrui & les confiscations; demanderent avec instance qu'ils fussent chas-  
 „ sez & n'eussent à approcher de sa Majesté, & qu'il estoit necessaire de  
 „ pourvoir à leurs charges.

Et

Et bien que Louis XI. eust recommandé à son fils, peu avant que mourir, Olivier le Diable dict le Dain son barbier, & Jean de Doyac gouverneur d'Auvergne, disant qu'il avoit esté bien servi d'eux, qu'Olivier lui avoit rendu de grands services, & qu'il ne fust rien de lui, porte l'Histoire scandaleuse, si n'eust esté ledict Olivier, qu'il eust à se servir de lui, & qu'il lui conservast biens & offices qu'il lui avoit donnez; neantmoins ils furent l'un & l'autre peu après sa mort condamnez par justice & pendus à Paris.

p. 316.

Ensuite les Estats declarerent les extremes desordres qui estoient en France pendant la vie de ce Roy, l'Eglise miserable, les élections aux Prelatures abolies, les promotions aux Evêchez faictes par faveur à des personnes indignes, les biens des Eglises usurpez, la Noblesse en mespris & privée de ses privileges, les calomnieurs & délateurs avancez dans les principales charges & recompensez des biens des Innocens, les partisans & donneurs d'avis en honneur, les procès criminels commencez par l'exécution, le peuple opprimé par les gens de guerre, & par les impositions extraordinaires; en telle sorte qu'il fust dist en pleins Estats qu'en plusieurs provinces du Royaume, les hommes, femmes, & enfans par faute de bestes, labouroient à la charruë, & encores de nuict à cause des Commissaires des tailles qui les couraient. Ils adjousterent que le Roy recevoit par avance de ces Commissaires les sommes qu'ils exigeoient des peuples par toutes sortes de rigueurs. Il fut remarqué que dans les Provinces d'Anjou, & du Maine, & pays Chartrain l'on avoit faict mourir par ordre du Roy environ cinq cens hommes, la plupart innocens, pour raison de ces impositions, & ordonnances.

Ces remarques suffisent pour faire voir quel estoit Louis XI. & en quel le estime doivent estre ses ordonnances.

### IX. *Moyens particuliers contre l'Ordonnance du Roy Louis XI.*

**Q**Uoique les moyens generaux contre ceste Ordonnance de Louis XI. sur le crime de leze-Majesté, soient assez suffisans pour en destruire l'autorité, il faut neantmoins l'examiner particulièrement.

La datte est du 22 Decembre 1477, & la publication & registrement au Parlement est du 5 jour de Novembre 1479, deux ans après qu'elle a esté faicte; marque certaine qu'elle avoit esté rejetée par le Parlement durant un si long temps pour sa trop grande sévérité, pour n'en avoir eu jamais de pareille, soit en France, soit ailleurs, mais enfin publiée comme il est facile de conjecturer après beaucoup de violentes poursuites du Roy Louis XI.

Le Registre de la Cour où se trouve enregistrée ceste Ordonnance, por-

te ces mots: *Collatio facta est cum originali Reverendi M. Joannis viceris emendatum Curie.* L'on ne peut dire pourquoi l'original de cette Ordonnance estoit entre les mains de ce receveur des amendes, possible comme une Ordonnance abandonnée; registrée sans doute à la diligence de quelque confident du Roy, de quelque confiscataire qui avoit dessein d'opprimer un innocent pour avoir son bien, ce qui estoit fort ordinaire durant ce regne.

Dans les diverses compilations des Ordonnances de nos Rois anciennés ou modernes, où l'on a conféré une infinité qui ne s'observent plus, seulement pour servir à l'histoire & à la curiosité, celle-cy ne se trouve point, & néanmoins il y en a beaucoup de Louis XI. des années 1477, 1479, 1480, 1481 & 1483; qui fâit croire que celle-cy n'a esté nullement considérée, non pas même pour la seule curiosité, tenuë donc pour nulle, comme fâict à la poursuite & suggestion d'aucuns, le Roy non seulement *advertis*, qui sont les termes dont usa ce mesme Roy lorsqu'il revoqua son Ordonnance de la destitution des officiers hors des cas de mort & de forfaiture. Tout ce qui se voit en public de cette Ordonnance avant ce procès, se trouve dans le Code de Henri III, qui n'est qu'un simple extraict, altéré en quelque chose, destituë de ses motifs, & de la preface de la loi. La date mesme de l'enregistrement n'est pas, ce qui eust possible donné sujet à quelques juges de faire les reflexions telles qui se peuvent faire sur ceste circonstance. Ce Code Henry de nulle autorité, ne peut faire foi, ne doit estre allegué, & ne l'est pas mesme en aucune justice ordinaire de France. Recours aux Lettres patentes du Roy Henry III. qui servent de preface à ce Code, par lesquelles S. M. suspend l'autorité de ceste compilation, jusques à ce qu'elle ait esté examinée par les Parlemens, ce qui n'a point esté fâict. Il y a mesmes dans ce Code un très-grand nombre d'articles de l'invention du President Brisson, auteur de ceste compilation, qui n'ont jamais esté inferez dans aucune ordonnance, mais qu'il entendoit faire passer pour ordonnance, en cas que son Code fust autorisé par le Roy. Et ainsi cet Extraict n'a deu estre suivi par ces Commissaires avant que d'avoir veu l'origine, qui n'a esté veu qu'après leur retour à Paris; ce qu'ils ne peuvent dire; & cela sert pour monstrier la precipitation dont on a usé pour juger ce Procès pour faire perir une personne innocente.

L'Ordonnance dont est question represente en sa preface l'image du regne de Louis XI, agité de diverses conspirations, & Dieu sçait qui en estoit la cause; l'on la cognoist assez dans ces Memoires. Elle ordonne donc que dorénavant ceux qui sçauront ou auront cognoissance de quelque conspiration contre le Roy, la Reine, le Dauphin, & l'Estat, seront tenus & reputés criminels de leze-Majesté, & punis de semblables peines que les principaux auteurs, conspirateurs & conducteurs desdits crimes, s'ils ne les revelent ou envoient reveler au Roy ou à ses principaux Juges & Officiers de Pays où ils seront, le plustost que possible leur semblera, après qu'ils en auront eu cognoissance; auquel cas, & quand ainsi le reveleront.

leront, ils ne seront en aucun danger de punition desdits crimes, mais seront dignes de remuération: toutesfois en autres choses ledit Roy veult que les autres Loix & Ordonnances des Rois ses predecesseurs, ou qui de droit sont introduites, & les usages anciens observez en ce Royaume, demeurent en leur force & vertu.

Cette Ordonnance de verité semble claire, & très-severe, pour ne pas dire injuste; sent tout-à-fait l'esprit du Legislatteur, est unique en son espèce; la sage antiquité Grecque, ou Latine n'en a point de pareil: aucun Roy de France, soit avant, soit après Louis XI, n'a rien publié de tel, au contraire ceste maniere quoiqu'elle chatouilleuse & importante, n'a point esté portée si avant & jusques à cet excès, excès vicieux qui trahit la nature qui nous a donné le sens de l'uniq. dont la fonction est forcée, extrémité contraire à l'usage de ce Royaume; contraire à toutes les Loix divines & humaines, & qui donne l'audace aux Tyrans & aux Ministres fureux de s'écarter de la sagesse comme boureaux les Commissaires contre toutes sortes de personnes.

Mais ceste loi quoiqu'inhumaine & barbare, adjoûte un mot qui sert de correctif, qui semble destruire tout le fondement de nos Commissaires, rend la loi vaine & sans effect; elle porte ces mots: „Ceux qui auront „scu quelque conspiration, seront punis de mesme peine que les „principaux auteurs, s'ils ne la revelent à nous ou à nos principaux juges „des pays où ils seront; le plus tost que possible leur semblera; après „qu'ils en auront eu cognoissance.“ L'Ordonnance a voulu qu'il fust en l'arbitre de celui qui scavoit une conjuration de juger quand il lui sembleroit possible de la reveler, & ce mot possible se doit expliquer en plusieurs manieres, & à l'avantage de l'accusé; s'il l'a pu en sauvant son honneur & sa vie, s'il l'a pu faire n'ayant des preuves assez fortes pour convaincre les auteurs de la conspiration, s'il a eu le temps de le pouvoir faire. Car qui peut douter que celui qui sans preuve accuse le frere d'un Roy, & un confident du Roy, ne soit en un manifeste peril de la vie, soit par voye de droit, soit par voye de fait? Au reste pour-on appeller Loi celle-cy qui depend entierement de la volonté de ceux contre qui elle est faicte; ne plus ne moins qu'une obligation ne se peut dire telle qui depend de la volonté d'autrui, de celui qui la doit.

Ainsi ceste Ordonnance, qui a servi de fondement à une si haute injustice, est inique, est nulle, est ridicule, ne peut estre appellée Loi. Aussi depuis le temps qu'elle a esté faicte n'a esté mise en usage, n'a pas esté alleguée, est demeurée ensevelie avec une infinité d'actes imparfaits & inutiles. Aussi autant de fois que nos Rois ont faict des ordonnances pour resprimer les conspirations & le crime de leze-Majesté; soit à la requisition des Etats Generaux, soit pour remedier aux maux pressans qui travailloient leurs Etats, n'ont faict nulle reflexion sur cette loi qui ne l'ont jamais cotée, n'ont rien ordonné sur cette simple sentence.

Le Roy François I. en Août 1539 étant à Villiers Coislerets, ordonna que ceux qui auront aucune chose conspiré, machiné, ou entrepris contre

la

sa personne, ses enfans, & sa posterité, ou contre l'Estat, seront estroitement & rigoureusement punis tant en leurs personnes qu'en leurs biens, tellement que ce soit chose exemplaire à tousjours.

L'Ordonnance de Blois de l'an 1579 registree au Parlement l'an 1580, faicte sur les plaintes des Estats du Royaume, porte ces mots en l'article 183: „ Nous faisons très-estroites inhibitions & deffenses à toutes personnes de quelque estat, autorité, qualité, & condition qu'elles soient, „ sans nul excepter, de doresnavant entrer en aucune association, intelligence, participation, ou ligue offensive & deffensive avec Princes, „ Potentats, Republicques, Communautéz, dedans ou dehors le Royaume, „ me, directement ou indirectement, par eux ou par personnes interposées, verbalement ou par escrit, faire aucune levée de gens de guerre „ sans nostre expresse permission, congé, & licence; & declaronz tous „ ceux qui soubleveront tant que d'y contrevenir, criminels de leze-Majesté, & proditeurs de leur patrie, incapables & indignes eux & leur „ posterité, de tous estats, offices, tiltres, honneurs, privileges, & de „ tous autres droits, & en outre leurs vies & bien confiscuez, sans que „ lesdictes peines leur puissent estre jamais remises à l'advenir par Lettres „ ou autrement, en quelque maniere que ce soit. „

Cet article ne contient rien de semblable à l'Ordonnance de Louis XI, ne comprend que les auteurs des conspirations, ne parle point de ceux qui les auront simplement secues, bien loin de les condamner comme les principaux de la conjuration; preuve certaine que les Estats Generaux ont improuvé cette ordonnance de Louis XI, l'ont abrogée par cet article qui n'ordonne rien de pareil en cas semblable, & sur lequel ils doivent ordonner la mesme chose la trouvant juste.

En l'assemblée des Notables du Royaume tenue à Saint Germain l'an 1583, qui fut assez celebre, composée qu'elle estoit d'un grand nombre de personnes graves pourveues des premieres dignitez du Royaume, le Roy proposa plusieurs chapitres, entre autres celui dont le titre est tel:

„ Articles des crimes & forfaits qui se commettent contre la Majesté du Roy, dont il est besoin de rafraischir la memoire; lesquels comme „ ils ne reçoivent doute quelconque, aussi n'entend sa Majesté les mettre „ en dispute, mais seulement les proposer pour avoir l'advis de la forme „ de l'exécution d'iceux, tant pour le passé que pour l'advenir.

„ Article I. Tous subjects & vassaux du Roy de quelque estat, qualité, & condition qu'ils soient, entreprenans, conjurans, & attentans contre „ la personne, majesté, & autorité du Roy & de son Estat, & s'eslevans „ en armes contre ses commandemens, sont coupables & criminels de leze-Majesté au premier chef.

„ Article II. Pareil crime commettent ceux qui ayans assisté à telles „ conspirations & machinations, ne le viennent reveler & denoncer. Le „ crime de prodicion, & trahison, & de reduction des villes & places à „ l'ennemi, est crime de leze-Majesté au premier chef. „

Le Roy & ceux de son conseil qui dresserent ces articles de sa part, ont,

ou

ignoré l'Ordonnance de Louis XI, ce qui n'est pas vraisemblable ; ou la sachant l'ont jugée inique , puis qu'ils n'ont pas mis entre les crimes de leze-Majesté le cas de la simple science sans participation, compris en ceste Ordonnance.

Les Notables qui estoient en ceste Assemblée, qui avoient bien autant de cognoissance de la justice que ces Commissaires, donnans avis au Roy sur ces Articles, usèrent de ces termes :

„ Et partant il semble que ces Articles de la Loi de leze-Majesté que  
 „ vous proposez maintenant, Sire, de renouveler, seront universellement  
 „ recueus & approuvez de tous, pour ce que les meschans auront honte de  
 „ s'opposer à chose si convenable à l'homme, si propre au Chrestien, &  
 „ si naturelle aux François ; & les gens de bien seront très-contents de  
 „ voir raffraischir publiquement la memoire de ce qu'ils apprennent & ob-  
 „ servent par une inclination née avec eux, & qui est tirée des anciennes  
 „ Ordonnances de France, conservée par l'usage commun de ce Royau-  
 „ me. Or, Sire, comme ces Loix sont sans aucune doute, aussi n'a-ce  
 „ pas esté vostre intention de mettre en deliberation leur valeur & leur  
 „ autorité ; & pour ce n'en discourerons rien davantage sur icelles, com-  
 „ me estant chose que nous pensons avoir esté de long-temps ordonnée  
 „ & observée. „

Et plus bas : „ Et ne se pourroient tels criminels plaindre de cette Or-  
 „ donnance, parce qu'elle n'apporte rien d'augmentation de peine, ni  
 „ n'ordonne rien de nouveau. Car ils ne seront pas moins coupables &  
 „ punissables, quand cette Ordonnance ne se feroit maintenant, parce  
 „ que c'est une loi ancienne qui n'a jamais esté mise hors d'usage. „

Ceste Assemblée des plus Notables du Royaume n'a fait nulle reflexion sur nostre Ordonnance ; ils la tenoient inique, non jamais observée, puisqu'ils entendent seulement le crime de leze-Majesté contre ceux qui entreprennent, conspirent, & attentent contre la personne du Roy, son autorité, & son Estat, & ceux qui assisteront ausdictes conspirations, & non plus avant.

L'article 90 de l'Edict non publié, fait & scellé au mois de Juillet 1618, envoyé au Parlement pour l'examiner, dressé sur les cahiers des Estats tenus à Paris l'an 1615, & sur ceux de l'Assemblée des Notables tenuë à Rouen l'an 1617, porte ces mots :

„ Deffendons à tous nos subjects d'avoir association, intelligence, ou li-  
 „ gue avec aucuns Princes ou Potentats estrangers, sous quelque pretexte que ce soit, sous les peines portées par le 183 article de l'Ordonnance de Blois, laquelle nous voulons estre estroitement gardée & observée. „

En l'Assemblée des Notables tenuë à Paris es années 1626 & 1627, il fut fait quelques propositions de la part du Roy, pour reprimer avec severité les factions qui se pourroient former contre l'Estat : l'Assemblée fut bien de cet avis ; mais il ne fut point parlé que la simple science fust un crime de leze-Majesté, au contraire il fut dit, que l'inobservation des

Loix estoit la cause des plus grands desordres ; que pour estre leur severité trop grande, le plus souvent elles ne s'exécutoient point du tout, ainsi les crimes & les factions demeuroient impunis ; qu'il sembloit plus expedient d'imposer des peines plus douces, & les faire executer sur le champ sans moderation, que de demeurer dans l'austerité des premieres, auxquelles toutesfois l'on n'entend pas derogé.

Voilà quelles sont les Ordonnances de ce Royaume depuis le Roy Louis XI, contre les criminels de leze-Majesté ; en quoi consiste ce crime, & qui sont ceux qui le commettent, où il n'est parlé un seul mot de la simple science telle qu'est celle dont il est à present question, science nuë & très-simple, apprise fortuitement par un passant, science sans dol, sans aucune participation des particularitez du Traicté, n'en ayant aucune information qui pût rendre son accusation veritable.

Si cette Ordonnance de Louis XI, qui promet recompense à la fin du dispositif à ceux qui reveleront, eust esté la crainte de la peine du calomniateur, il y auroit apparence de faire encourir la peine de l'Ordonnance par celui qui auroit appris la conspiration d'un seul homme, puisqu'il l'avoit pû faire impunement : mais tant s'en faut que cela soit, qu'au contraire par un terme taxatif, l'Ordonnance dit : „ Toutesfois qu'elle veult que „ les anciennes loix & usages gardez & observez en ce Royaume, demeurent en leur force & vertu „, c'est-à-dire, que le calomniateur ou le denonciateur, qui ne prouvera par conviction, & par des indices très manifestes, qu'il succombera aux peines de la loi. Nous en avons d'anciens exemples, mais un nouveau très formel du Sieur de G. lequel ayant accusé un Prince d'un crime très atroce contre la personne du Roy, & ne l'ayant pû prouver, fut condamné à mort, & executé par arrest du Parlement de Paris du 4 Octobre 1617 : exemple d'autant plus considerable, qu'il est recent dans la memoire de tous les courtisans ; l'affaire ayant esclaté dans Paris, & à la face de toute la Court.

Il faut neantmoins considerer la clause de ceste Ordonnance tirée de la Loi *Quisquis C. ad Legem Juliam Majestatis* mal entenduë, qui porte que ceux qui reveleront leur simple science ne seront en aucun danger de la vie, au contraire seront dignes de remuneration.

Un ancien a fort bien dit, „ S'il fust d'accuser, qui sera innocent ? „ Si cette Ordonnance a lieu, l'on peut dire, S'il fust d'accuser avec esperance de recompense, beaucoup de louange & de gloire, qui peut estre en secret de la vie ? Un miserable, un idiot, un foible, un melchant, corrompu par l'esperance d'une recompense, induits & forcez par l'autorité d'un Ministre puissant, ou par le desir immodéré de se venger, & pour satisfaire à quelque violente passion, peuvent perdre qui bon leur semblera, garentis qu'ils seront de la peine, exempts de prouver leur accusation, & assurez d'estre bien recompensez.

Que ne peut produire une loi si pernicieuse, qui favorise manifestement la calomnie & les calomniateurs, pervertit la société civile, donne lieu aux perfidies, & à toutes sortes de desloyauté ?

Donc-

Doncques une Ordonnance de ceste nature, si inique & injuste, qui n'a pas esté considérée depuis qu'elle a esté faicte, qui n'a pas esté observée jusques à présent en aucun cas, qui a esté estouffée à sa naissance, qui n'a esté imprimée en aucune compilation des *Edicts & Ordonnances*, qui est aujourd'huy la vraye publication; après 165 ans l'on la faict revivre pour opprimer une personne innocente, non par la voye ordinaire d'une Justice réglée, mais par des Commissaires choisis dans un grand nombre de meschans juges, que la longue, miserable & tyrannique domination du Cardinal de Richelieu avoit eslevez à la ruine & desolation du public, & à l'oppression des gens de bien.

L'Empereur Trajan bon & sage Prince, consulté par Pline le jeune son Conseiller confident, sur l'observation d'une certaine loy qui n'estoit plus en usage, lui respondit qu'il avoit grande raison de faire reflexion sur l'autorité de la Loy, & sur la longue coustume observée contre la loy, qu'il vouloit pour ne pas troubler le public que l'on ne travaillast personne pour les choses passées, mais qu'à l'advenir la loy fust observée exactement & sans aucune connivence. Responſe certainement très sage & très prudente, & qui devoit estre bien considérée en ceste occurrence par de bons & sages Juges qui eussent representé au Roy qu'il n'estoit pas juste, au contraire très inique, de tromper ainsi le public & les particuliers, en faisant revivre une loy abrogée par un consentement si general & si ancien, & par tant d'importantes considerations, qu'il estoit besoin, voire très necessaire de faire sçavoir l'intention du Roy en ce point, de la faire voir en public avec commandement exprès à toutes sortes de Juges d'y obeir, & ceste repetition & renouvellement de ceste Ordonnance eust eu force pour l'advenir seulement: ce qui souvent a esté faict à Rome.

Les bons Juges, c'est à dire, les Juges ordinaires, ne se servent point des Ordonnances pour surprendre les hommes, ils considerent les temps qu'elles ont esté produites, si elles ont esté observées, s'il est important pour le bien du public & des particuliers qu'elles soient executées, & cela en toutes matieres, en toutes sortes d'affaires de petite & grande importance, d'Etat, beneficiales, de justice, de formalitez, n'ont jamais condamné les contrevenans, ont considéré l'inobéissance de ces Ordonnances, ont faict estat de les faire observer, pourveu qu'il pleust au Roy, & faire sçavoir de nouveau sa volonté à ses peuples, bien loin de faire perdre la vie & l'honneur à des gens de bien par le moyen d'une vieille Ordonnance non jamais observée. Les Registres des Parlemens & du Grand Conseil sont remplis de ces exemples. Les principales marques de l'abrogation d'une Loy se trouvent expressement en celle-cy. Premièrement, par l'usage contraire, non seulement dans l'Etat du Prince qui a faict la loy, mais aux autres pays voisins, ce que l'on fera voir par un bon nombre d'exemples. En second lieu, par la rigueur extraordinaire & injuste de ceste loy écrite avec du sang, comme les loix de ce Legislateur d'Athenes, qui se trouvent pour ceste cause du tout abolies, non par un decret exprès & déterminé, mais par un tacite consentement de ces peuples. Et enfin par les inconveniens



niens qui peuvent suivre l'exécution de cette loy en l'oppression des innocens, & en l'obligation qu'auront à l'advenir les conjurez, de se tenir plus couverts en leurs desseins.

Et certes ceux qui veulent introduire ceste sorte de barbare injustice, ne font point de distinction entre le cas fortuit, entre celui qui a résolu un meschant acte, & celui qui l'a appris contre sa volonté. C'est faire injure à Dieu auteur de la nature, qui a donné à l'homme l'organe de l'ouïe toujours ouverte, & qui n'est pas en son pouvoir de la fermer & ouvrir comme les yeux & la bouche; & c'est possible ce sens-là seul dont nous ne nous pouvons pas empêcher l'usage quand nous voulons. Le siège de ce sens en l'homme, estant comme une maison sans porte qui y reçoit ceux qui y veulent entrer.

Cette loy donc enviciellie, abrogée, morte à sa naissance, n'a esté mise en jeu ni publiée que pour couper la gorge à un Innocent. Le Cardinal s'en est servi pour assouvir sa rage; & par le conseil de son confesseur, Docteur sanguinaire, il a esté assuré qu'il pouvoit en bonne conscience, (comme s'il en eust eu une) voir tous les Commissaires & leur recommander la cause du Roy, puisqu'il y avoit une Ordonnance qui la favorisoit: conseil si ponctuellement exécuté que tous les Commissaires furent l'un après l'autre, les uns jusques à cinq fois, trouver le Cardinal la veille du jugement, qui leur commanda ce qu'il vouloit estre fait.

*X. Considerations sur la trop grande rigueur d'aucunes Ordonnances, & ce qui est à propos d'estre observé en ce cas par les Juges.*

**I**L est très assuré que les Commissaires n'ont point veu l'Ordonnance de Louis XI. entiere, que depuis leur retour à Paris: ils l'ont suivie & exécutée, sans l'examiner, sur l'extrait tiré du Code de Henry, livre de nulle autorité.

Mais posons le cas qu'ils l'ayent veüe, & qu'ils en ayent considéré les circonstances & les suites, il estoit de la prudence d'un bon & sage conseil de s'opposer par la raison & par l'équité à cet ordre rigoureux, à ceste loi absolue, aveugle certes en ce point & très redoutable, mise entre les mains de Juges ignorans & furieux, mais proposée à de bons Juges, à des Juges ordinaires, eust esté temperée par une équité naturelle, & par la connoissance particuliere du fait qui se proposoit.

La loi de vérité est ce qui est contenu en l'écrit, mais il ne comprend pas toutes les especes des faits qui peuvent arriver. Ce défaut est suppléé par l'équité, qui adjouste à la loi la bonté du Droit de Nature, pour déclarer ou moderer la vraye intention du Législateur. Ce Droit n'est autre chose

chose que la raison que Dieu a empreinte à tous les esprits des hommes, qui commande de faire les choses vertueuses, & fuir ce qui leur est opposé.

En conséquence de ceste vérité l'on a tousjours detesté ceste tyrannique définition de la Loi, qui porte ce qui plaist au Prince, ou ce qui lui est utile, est le Droit & la Loi, encore qu'il repugne au Droit de Nature; c'est là la fausse opinion des Tyrans qui n'ont autre loi que leur volonté, ni moyen de la faire garder que la force. Aussi quand les anciens ont donné la définition du Droit, ils n'ont pas dit que c'estoit un art d'une Loi écrite, mais un art d'équité & de bonté.

Il faut donc que les bonnes Loix naissent du Droit de Nature, qui a cet effect que de produire l'équité qui est la correction de la Loi, qui nous enseigne de suppléer à la Loi écrite & faire ce que l'auteur de la Loi eust fait s'il eust pensé aux cas qui pouvoient arriver, & eust tellement déclaré ce qui est obmis ou trop dur en sa Loi, que l'effect eust esté pour le salut du public.

Qui voudroit autrement user de la Loi aux cas où elle doit estre tempérée, ce seroit une pure calomnie, une manifeste tromperie, faite sous pretexte des mots de la Loi, ce seroit une souveraine injustice, une pure tyrannie: & certes ceux qui se servent des Loix de cette sorte, & qui s'attachent estreitement à leurs paroles, sont de vrais calomniateurs, sont de sycophantes, sont des sophistes & declamateurs.

Ceste équité naturelle tant recommandée dans les jugemens par les plus grands politiques de l'Antiquité, a ceste force que de corriger la Loi pour servir à la chose publique, c'est une moderation de la Loi, une voye du milieu, par le moyen de laquelle nous évitons la trop grande douceur & l'excessive rigueur: à celle-là, nous y sommes portez d'ordinaire par la faveur & la grace; à l'autre, la haine ou le desir de plaire à un tyran y forcent les juges meschans, avarés & ambitieux. Les exemples n'en ont esté que trop frequens en ce dernier siecle tout à fait cruel & sanginaire.

Aussi les Empereurs Constantin & Licinius ont fort bien dit, qu'en toutes choses, ils disent en toutes, l'on doit avoir esgard plustost à la justice & à l'équité qu'à la rigueur du Droit appelée Droit estroit, qui est pour en dire la vérité ne plus ne moins qu'un corps sans sang & sans ame, inutile à tout, comme la Loi destituée d'équité est la desolation de la chose publique, & la ruine des Estats.

C'est ce qui a fait blâmer le Législateur Charondas, pour avoir ordonné que les Juges n'eussent à se départir pour quelque fait que ce fust des termes précis de ses Loix. Les Charlatans & les Empiriques en font ainsi, qui n'ont qu'une drogue pour toutes sortes de maladies. Quelle ineptie de s'imaginer qu'une si grande diversité de faits & d'accidens qui arrivent dans le monde puissent estre decidez par une seule loi, & qu'il ne soit nécessaire d'y apporter des considérations qui obligent les bons Juges à suivre l'équité qui résulte des faits particuliers?

Tttt 3,

Un

Un ancien a fort bien dict, qu'il falloit en la punition des crimes diminuer ou augmenter les peines par la qualité des circonstances, qu'il falloit considerer la cause, les personnes, le temps, l'évenement; ce qui vient des diversitez & des especes innombrables, autant que les visages des hommes sont differens les uns des autres bien qu'ils soient composez de mesmes parties.

Aussi tous les grands Docteurs, Bartole mesmes, de l'autorité duquel l'on se sert pour justifier ceste action injuste, n'ont point feint d'avertir les Juges que bien que par tous les statuts d'Italie il leur soit defendu de se departir d'un seul point de leurs Loix, ils n'y sont point tellement obligez qu'il ne leur soit permis, passant par dessus ceste rigueur écrite, de donner une benigne interpretation au statut, tirée du fait particulier qu'ils ont à juger.

L'avertissement que donne ce grand Chancelier aux Juges est memorable, de ne faire aucune action contraire à eux-mesmes, c'est à dire, de ne rien faire que ce que doit faire un homme de bien. Or le devoir d'un homme de bien est de garder une moderation en tous les exercices de la vertu, principalement en la Justice, qui consiste pour estre parfaite à éviter les deux extremités, la cruauté & la misericorde, comme estant l'une & l'autre la ruine de la société civile.

Il est bien vrai que l'autorité de moderer ou expliquer les Loix depend proprement du Souverain. L'ordre ancien vouloit que si les Loix estoient obscures ou trop dures pour les faits qui se presentent, que les Magistrats & Gouverneurs des Provinces en rescrivissent au Prince, qui mandoit ce qui estoit de sa volonté. Nos livres sont pleins de cet ordre, ce qui a duré jusques à l'Empereur Justinien, qui defendit à tous Juges de ne plus referer au Prince les causes des parties, pour les grandes confusions qui en arrivoient, leur ordonnant de faire droit ainsi qu'ils cognoistroient estre juste & raisonnable. Cet ordre a eu lieu en toutes caules civiles & criminelles.

Ceci neantmoins ne doit estre entendu d'une licence de juger selon le caprice des Juges. L'on ne va pas jusques à ceste pensée extraordinaire. Pleust à Dieu qu'au siecle passé, miserable & malheureux s'il en fust jamais, les Commissaires & les Juges plus autorisez eussent apporté autant de circonspection à suivre les Ordonnances à la rigueur! nous n'eussions pas tant souffert d'injustices & d'oppressions publiques & particulieres. Les Loix n'ont servi que de piege & de pretexte pour surprendre les Innocens; & tout ce qui se peut imaginer d'injuste & de violent, a esté soigneusement executé par ceux mesmes qui sont preposez pour tenir la main à faire observer les Ordonnances: tant ils ont pris de peine d'obeir aveuglement aux volontez & à la passion violente d'un seul homme cruel & barbare!

XI. *Si celui qui sçait simplement une conjuration contre l'Etat & ne la revele, est punissable de mesme peine que l'auteur de la conjuration. L'opinion de Bartole, qui a tenu l'affirmative, est examinée & refutée, avec les lieux de quelques Docteurs qui ont tenu l'advis contraire.*

L'On dira qu'il est inutile de traiter en France la Question, si la simple science en matiere de crime d'Etat, est un crime de leze-Majesté; puisque l'on a l'Ordonnance du Roy Louis XI., qu'on pretend avoir décidé ce point. Neantmoins ce que nous avons remarqué contre cette Ordonnance sera possible trouvé si fort & si considerable, que l'on jugera à propos de voir ce que les Docteurs ont pensé sur cette question, soit qu'ils ayent tenu l'affirmative, que la simple science fust criminelle, & punissable de mort; soit qu'ils ayent esté de contraire avis.

Bartole est le premier Docteur & le plus celebre qui a tenu que la simple science non revelée estoit punissable de mort. Voici comme il en parle sur la Loi 6. D. de leg. Pompeia de Parricidiis, n<sup>o</sup>. 3.

„ Item dicitur quod hic conscius tenetur de parricidio, contra, quia de scientia sola quis non debet puniri. l. culpa caret de Regul. juris. C. non est sine culpa de Reg. jur. in 6<sup>o</sup>. Glos. hujus timore dicitur hic, conscii subaudi & participes, & nihil allegat, forte mota est per illud quod not. in aliis legib.  
 „ Contra banc Glos. videtur casus in l. 2. 1. cod. sol. Domini si volumus sustinere Glossam dicamus sic. Quod ex sola scientia quis non debet puniri, nisi quando maleficium debet committi in personam cujus potestati est subiectus, ut si servus est sciens de morte Domini l. 1. §. servus ad S. C. Syllan. Vel in filio si fuit sciens de morte patris 1. cod. l. 2. Idem de Vassallo, si fuit sciens de morte Domini eadem ratione. Idem de eo qui fuit sciens de turbatione civitatis suæ, vel de alio commissio in civitatem suam, vel in Principem. l. Quisquis ad L. Jul. Majest. In aliis autem videtur quod non sufficit sola scientia nisi sit participes delicti. not. hic. & d. l. culpa caret, & in D. C. non est sine culpa sed contra hanc glos. videtur lex fortiter Inst. de public. judic. §. alia ubi ponit de consciis per se & de particip. per se, sed possumus eam intelligere secundum distinctionem præcedentem, licet videatur fieri violentia illi liere.

„ Additio ad hæc verba Bartholi, Turbatione civitatis suæ. Nota quod sciens proditores & non revelans tenetur pena, &c. sed Baldus apud Florentiam de Dom. Donato de Barbadoris consuluit, & ideo dicit quod anima Bartholi & omnium qui eum sequuntur, cruciatur in inferno : & No. Can. fin. de his qui fil. occ. & de hac revelatione vide etiam quod notat Jo. Andr. c. Petrus de Henric. & spes tit. de Legat. §. juxta v. quod si amici, & quod dixi

„ dixi poss Bart. l. incivile c. de Furtis. Videtur tamen quod Pater non teneatur revelare filium per textum l. Milites §. desertorem de re militari. Et an ex simplici cognitione sive ordinatione faciendo tractatum quis debeat puniri v. in l. §. si amici de Adulter. C. & bis adde Bart. l. 1. §. occisorum ad Syllanian. & not. quod si statum panis tractatum facientem non requiritur consilium delicti. ita dicit Abbas hic c. tua nuper ext. de his que fiunt à Prælat. per text. & Gl. ibi & quod not. Bald. l. adversus C. de furtis. „  
 „ Idem Barthol. ad l. 1. §. Occisorum ad S. C. Syllanian. n. 3.  
 „ Ultimo hic in fine, quod consilii puniuntur, sed §. ead. l. §. sed in eo dicitur quod non puniuntur nisi participes, qualiter intelligatur hoc? Resp. sola scientia de maleficio committendo, non facit quem teneri, nisi maleficiū debeat committi in Dominum. Ut hic. vel in Patrem vel in Rem. cui quis subest l. quisquis C. ad L. Jul. Majeſt. in alium vero si debet committi, non puniuntur quis ex sola scientia nisi fuerit particeps, ut in §. sed in eo, & quod ibi dixi & in l. utrum ad Leg. Pompeiam de Parricidiis. „

Bartole voulant refuter ce qu'Accurse a fort bien dit en sa Glos. sur la loi b. de Lege Pompeia de Parricidiis, quand il a expliqué le mot de *Conſcius* par celui de *Particeps*, parce, dit Accurse, que la seule science ne rend pas un homme criminel: Bartole, dis-je, refusant ceste Glose, advoûe que ceste doctrine est veritable, sçavoir, que la science sans participation n'est pas capitale, fors en quatre cas: si un fils a advis qu'on veuille tuer son Pere; un esclave son Maître; un vassal son Seigneur; & lorsqu'un Citoyen ou un sujet sçait une conjuration contre la Republique, ou contre son Prince. Pour prouver son opinion il allegue des Loix où les Jurisconsultes & les Empereurs usent de ce mot de *Conſcius*, qui signifie complice & participant du crime, & rien autre chose. Ceux qui ont connoissance de la propriété de la langue Latine ne l'entendent pas autrement, & principalement les Jurisconsultes, qui sont obligés plus que tous les auteurs, d'user des termes propres à signifier les choses qu'ils veulent exprimer. Si Bartole a esté d'opinion contraire, à Accurse, l'on peut dire ce que Cujas a dit: *Accursum longe magis corona donaverim à quo quidquid aberrat Bartholus vana sciliones & egri somnia videntur*. Ce lieu - cy est preuve entiere & indubitable du jugement de Cujas. Car Bartole veut qu'en tous les lieux qu'il allegue pour prouver ses exceptions, que le mot de *Conſcius* s'entende d'une personne qui a sceu simplement sans participation; ce qui est ridicule, & une rêverie d'un homme qui ignore la force de ce mot, & sa vraye & naturelle signification.

12. Obſervat.  
17.

Nonius  
Marcell.  
Conſci-  
nus.

*Conſcius* proprement est qui ope, consilio, & voluntate adſuit; qui rem occultam una ſcit, ſciens cum altero, particeps & socius. *Conſcire* vel *conſciſcere*, d'où vient le mot *Conſcius*, est communis consilio ſtatueri, ne signifie pas ſçavoir, mais consentir, & beaucoup davantage. Les passages dans les bons auteurs de l'antiquité y sont expres, & en grand nombre. *Gloſ. veter. Conſcius evincus*, qui vient de *evincipari*, qui signifie *coco*, c'est-à-dire, *conjurero*, *conſpiro*, va bien plus avant que ſçavoir simplement; & en tout autant de lieux pareils à celui - cy, c'est-à-dire, où il est question de conjura-

juration, où le mot de *Conscius* se trouve employé, il ne se peut entendre autrement que pour un homme participant à la conjuration: & les anciens Jurisconsultes ont esté si exacts à ne point abuser de la propre signification des mots, que lorsque le Pretre a usé, ou plustost abusé du mot de *sciens*, ils ont creu estre obligez de l'expliquer comme en la Loi 10. §. *quod ait D. que in fraude creditor. Quod ait Pretor sciente, sic accipimus de conscio & fraudem participante; non enim si simpliciter scio illum creditores habere, hoc sufficit ad contendendum teneri eum in factum actione, sed si participi fraudis est.* La Glose d'Accurse, au siecle où il vivoit, estoit nécessaire; mais dans la lumiere des Lettres où nous sommes, elle est inutile. Car puisque le Jurisconsulte avoit usé du mot de *Conscius*, c'estoit assez dire pour designer un criminel, un participant d'un crime autant que le principal auteur; & personne ne le peut interpreter autrement sans erreur & ignorance.

Tous ces vieux Docteurs, & particulièrement Bartole, pour appuyer leurs opinions alleguent perpetuellement ceste Loi: *Quisquis ad Legem Int. Majest.* dont l'auteur est l'Empereur Arcadius, qui estoit lors sous la tyrannie de son Ministre Eutropius, melchant & malheureux Eunuche, & qui mania l'Empire durant son autorité avec beaucoup de violence. Ceste Loi ne parle point des Princes, mais est très-expresse pour la defense de leurs Ministres, & jusques aux moindres officiers. Eutropius eust plus de soin de la conservation, & de celle de ses creatures qu'il avoit elevées dans les charges, que de la personne de son maître. L'Empereur donc après avoir parlé des peines dont il vult que les principaux auteurs soient punis, il adjoute, *Id quod de prædictis eorumque filiis cavemus, etiam de satellitibus consensu, ac ministris fideisque eorum simili severitate censemus. Sane si quis ex his in exordio imite factionis, initam prodiderit factionem, præmio à nobis donabitur. Is vero qui usus fuerit factione, si vel sero, incognita tamen adhuc consiliorum arcana patefecerit, absolutione tantum & venia dignus habebitur.* Voilà la clause dans laquelle celui qui a simplement sceu doit estre compris. Il ne peut estre appellé *Satelles*, parce que ce mot ne convient qu'à ceux qui doivent estre employez à l'exécution du dessein. Il n'est point *Conscius*, puisqu'il n'a assisté au conseil de la conjuration. Il n'est pas *Minister*, puisqu'il n'a aucun employ dans le Traicté, qui n'est pas mesme cogneu des conjurateurs, & ce sont ceux que l'Empereur entend qu'ils soient punis, comme les principaux auteurs de la conspiration. C'est: aussi de la part de ceux-là simplement que le Prince peut s'attendre d'estre informé, parce qu'ils savent la conjuration, ceux qui savent simplement, ne peuvent rien dire de precis, ni de convaincant, nulle preuve de leur part, nulle circonstance, bref ne peuvent que donner des desiances & du trouble dans un Etat, sans y pouvoir apporter aucun remede: aussi l'Empereur vult que celui qui decouvra le dessein, lui revele *consiliorum arcana*, ce que ne peut pas faire un qui a une legere science & superficielle. Ainsi l'on peut conclure, que puisqu'il estoit au pouvoir de l'Empereur & de son Conseil de s'expliquer davantage, & de designer & tenir coupables ceux qui auront seulement une simple cognoissance, qu'il ne l'a pas creu devoir

Tome X.

V v v v

faire

Clodia.  
m. 2.  
mari.

faire justement, lui qui a ordonné par ceste Loi des choses, si-non du tout injustes & barbares, au moins rudes & trop severes.

C'est-là ce semble le vrai sens de ceste Loi si celebre, & neantmoins, ceux qui ont dressé l'Ordonnance de Louis XI, dont on s'est servi en ceste affaire, n'ont eu autre fondement que ceste loi, qu'ils ont entendü par le sens de Bartole contraire au bon sens, & à l'intention du Legislateur & des Jurisconsultes anciens.

J'adjouste à ce que dessus, ce qui sert aussi à nostre propos, ce que M. Cujas (à qui a veu en la Jurisprudence ancienne plus que tous ces bons Docteurs) a dit sur la Loi 225, de Verbor. significatiene. *Ex lege Quisquis ad Legem Jul. Majest. dit-il, temere statuunt in crimine Majestatis solam voluntatem puniri, quod est falsum, sola voluntas perduellionem non facit, sed initium facti, id est factio vel conjuratio. Et eleganter in l. 1. C. Tb. ad Leg. Juliam de ambitu: Nihil interest inter ceptum ambitum & perfectum, cum pari sorte leges tam scelus quam sceleris voluntatem puniant, non nudam voluntatem, sed facti initium, nam quis erit explorator nude voluntatis ni ceperit factio aliquo, aut facti initio aliquo voluntatem suam prodere? quo prodito tamen coerceretur ea voluntas, non tantum ex causa Majestatis, sed etiam ex aliis causis: quo modo accipiendum est quod Servius in Virgil. dixit, hunc esse morem Romanorum ut non tantum exitus puniatur sed & voluntas, à qua scilicet ceperit initium aliquid facti.*

Guill. Fornerius au Commentaire qu'il a fait sur ceste mesme Loi 225, de Verbor. signif. fait une remarque à ce propos, rapportant ces mots de nostre loi. *Quisquis: eadem enim severitate voluntatem sceleris qua effectum puniri jura voluerunt. Voluntatem, dit-il, cogitationem & conatum (ex vestibulo ejusdem constitutionis) interpretor, scelestam inierit factionem, aut factionis ipsius suscepit sacramentum vel dederit. Cicero lib. 3. Officior. in ipsa deliberatione facinus inest, etiam si ad id non pervenerit. Quod qui de nuda sceleris cogitatione exaudiret, jus civile calumniaretur. lib. 2. feudorum Tit. 51. Qui laboravit, si non est infidatus, non privatur feudo.* L'interpretation de ces deux grands Docteurs est bien differente de celle de Bartole & de ceux qui l'ont suivi. Ils nient formellement, appuyez de la raison & par de bonnes authorities, que la nue volonté en crime d'Etat, qui n'est jamais sans un mauvais principe, soit criminelle: ils veulent pour pouvoir estre dite telle qu'elle paroisse par quelque commencement en l'execution du dessein; bien loing d'estre d'avis qu'une simple science soit criminelle, qui est destituée non seulement d'une nue volonté, mais de tout mauvais principe, qui peut tomber en une personne fortuitement & sans aucun dessein par le moyen du sens de l'ouïe, dont nous ne nous pouvons pas empêcher l'usage. C'est ce qu'a fort bien remarqué Themistius Euphrates en une occasion semblable à celle-cy, parlant à l'Empereur Theodose: *Olim in ejusmodi criminibus nihil inter culpam & fortunam discernebatur, parqua & idem nonne genus nefarium aliquid & scelestum moliri, & id ipsum præter voluntatem audisse, atque hoc erat naturam hominis arguere, quod apertas ac patulas aures dedisse, nec quemadmodum palpebras & os sic etiam aures claudere aut diducere in posse*

*te nostra esse voluisset: cum fere unus hic sensus potestatem nostram atque libertatem effugiat, ac quicquid in eum incurreris velut janua carentibus adibus, ita necessario sunt illi omnia suscipienda. Tu vero, Imperator, auditum prosumus à crimine separasti.*

Le lieu tiré du livre de *Fendis* allégué par Fornerius, réfute un des quatre cas exceptez par Bartole, en forte que toutes ces exceptions se trouveront vaines & sans fondement: neantmoins elles ont esté favorablement embrassées & trouvées plausibles par leurs Ministres; car, disent-ils, qu'y a-t-il de plus considérable que le repos d'un Estat, la vie d'un Prince, la vie d'un Pere, d'un Maître & d'un Seigneur de Fief; croyans que peu de personnes en choses si favorables d'une part, & si odieuses de l'autre, voudroient entreprendre d'y contredire, & ainsi que ceste opinion seroit autorisée. Le Texte le plus fort qu'a Bartole pour soutenir son opinion, est la Loi 2. D. de *Lege Pompeia de parricid.* dans laquelle après qu'un enfant a acheté du poison pour faire mourir son pere, la Loi dit: *Frater ejus, qui cognoverat tantum nec Patri indicaverat, relegatus est, & medicus supplicio affectus.* Il y a bien de la difference entre l'esprit de ceste Loi, & le faict que nous traictons; parce qu'un fils qui scait que son frere a acheté du poison, qui scait son dessein, & le nom de celui qui a vendu le poison, & qu'il a esté baillé à ceste fin, il ne peut pas douter de la verité, il a un très-grand avantage parce qu'il peut advertir son pere sans crainte d'estre réputé calomniateur; advertissant son pere il lui sauve la vie, & à son frere, il peut demouvoir son frere de sa mauvaise volonté. Le pere en ayant cognoissance, & faisant sçavoir à son fils la mauvaise volonté qu'il a eue, lui peut donner un repentir, sans estre obligé de recourir à la rigueur de la Loi.

Il n'en est pas de mesme en crime de leze-Majesté: un particulier qui n'a aucune cognoissance que par le rapport d'un homme seul, n'a pas la liberté d'advertir son Prince sans crainte de succomber aux peines de la calomnie; s'il ne prouve son accusation il passera pour un méléchant, pour un calomniateur, & succombera aux peines de la Loi. S'il est homme d'esprit, il ne donnera pas l'avis au Prince pour ne le pas troubler; il faut le confesser aux Ministres, qui sont obligez de faire instruire le procès. Le Conseil du Prince croira difficilement qu'un sujet ait autant de bonne volonté pour son Roy, qu'un enfant a pour son pere; le mesme Conseil n'aura pas la puissance d'estouffer l'accusation par prudence, autrement il seroit lui-mesme coupable s'il en arrivoit un mauvais effect. Il faut par la nécessité des Loix que le procès soit faict, ou à l'accusé ou à l'accusateur, & quelquesfois à l'un & à l'autre. Bartole mesme, bien entendu, ne dit pas que celui qui scait une conspiration d'un homme seul, soit coupable s'il ne le denonce. Il faudroit qu'il appuyast son raisonnement, & qu'il respondist aux inconveniens qui peuvent arriver à celui qui ne prouvera pas le crime dont il a eu cognoissance.

Il faut qu'un accusé soit convaincu par des indices très-manifestes, pour mesmes en venir à lui faire donner la question. L'accusateur ou le

*l. 3. C. ad  
Leg. Jul.  
Majest.*

*D. l. 3.  
ad l. Jul.  
Majest.*



denonciateur sont en pareille peine, au fait que nous traïsons, très-manifestement, parce que le Sieur de Thou estoit seul, il avoit la cognoissance du fait trop legere pour faire appliquer à la question les accusez, quoiqu'ils eussent esté de la qualité d'estre condamnez à ce suppliee, ainsi son accusation le perdoit manifestement.

Cujas. ad  
Tit. Cod.  
ad Leg.  
Jul. Ad-  
fals.

Un tefmoin, dit-on, quoi que foible est *probatio semiplena*, comme parlent les Docteurs, & ils disent deux tefmoins font une preuve entiere, un tefmoin une demi-preuve; ce qui est faux. La verité est semblable à la preuve, qui ne reçoit point de division. Car si la verité n'est pas pleine & entiere, elle n'est pas seulement une demi-verité, mais une fausseté; ainsi où la preuve n'est pas pleine, il n'y en a point du tout. Les Juris-consultes n'ont jamais cogneu ce que c'estoit que *semiplena probatio*.

Ainsi ce tefmoin qui sçait simplement, à qui Bartole impose une obligation de reveler sur peine de la vie, ne peut rien dire qui ne le conduise dans les tourmens, & de-là à mort: s'il ne descouvre le mal qu'imparfaitement, il peut produire beaucoup de divisions dans un Eitat par l'obscurité de sa deposition, par les desiances que l'on peut prendre de diverses personnes innocentes.

Quelle preuve pouvoit-on attendre dudiect Sieur de Thou, qui avoit sceu le Traicté par un passant qui pouvoit lui avoir imposé pour le perdre, l'engageant dans une fausse accusation. L'autorité de ceux qu'il devoit accuser estoit telle, qu'il estoit assurement perdu s'il eust denoncé si peu qu'il en sçavoit. Il voyoit M. le Grand, qu'on lui avoit dit estre un des principaux de la conjuration, estre près du Roy en faveur, qui ne pensoit pas à se retirer; qui ne pensoit à rien moins qu'au Traicté; il voyoit M. le Duc d'Orleans au centre du Royaume avec ses seuls domestiques en ses passe-temps ordinaires; ou dans les remedes pour sa santé. Il voyoit M. de Bouillon en Italie commandant l'armée du Roy; qu'eust-il pû dire au Roy? Il eust esté creu hors de sens d'accuser des personnes sans aucune preuve, eux que l'on voyoit occupez en des emplois si opposez à ceste accusation. Il eust dit seulement, il y a un Traicté fait avec le Roy d'Espagne par tels & tels; quelle preuve? aucune: il a oui dire? à qui? au Sieur de Fontrailles, qu'il ne voyoit plus, qui s'estoit retiré en pays estrange? après cela, que n'eussent point fait les accusez très-puissans? certes, il y perdoit & l'honneur & la vie.

Mais l'on dit que la demeure à la Court, & près de M. le Grand augmentent beaucoup son crime: au contraire, si l'on considere ceste circonstance, elle va à sa discharge. Estant à la Court il a veu de près qu'il n'y avoit rien à craindre, il a pû cognoistre que la conjuration n'estoit point contre la personne du Roy; il voyoit M. le Grand près de sa Majesté, sans dessein qui approchast de l'execution d'un Traicté, il estoit assuré que tant qu'il seroit près de lui, qu'il ne seroit rien contre son devoir: s'il se fust absenté, il eust pû apprehender quelque progrès à ce mal, tout lui eust esté caché, tellement que ce que l'on a voulu qui fust à sa ruine, a deu estre considéré comme une marque de prudence, pour voir que le mal.

mal ne passast outre: aussi vit-il que les conjurez avoient abandonné leur Traicté, & qu'ils n'y pensoient plus.

Voilà comme l'on peut détruire la doctrine de Bartole en ce point. Mais comme il n'y a rien de si extravagant en quelque science que ce soit, qui n'ait ses sectateurs, Bartole en a eu, & qui ont adjousté à ses raisons; mais rien que d'inutile & sans fondement. Les Princes, principalement les foibles, pour ne dire Tyrans, conseillez par de melchans Ministres ont faict valoir ceste doctrine aux occasions, & c'est ce qui faict qu'il s'en trouve quelques exemples dans les Histoires, particulièrement dans celles d'Italie. Neantmoins ceux qui ont tenu le party contraire ont prevalu en beaucoup d'Estats, & a-t-on trouvé à propos de produire icy quelques lieux de Docteurs, pour faire voir les raisons qu'ils ont eu de s'opposer à l'opinion de Bartole, raisons qui sont tirées du Droit de Nature, qui sont de bon sens, & dans la vraye justice.

Nous commencerons par André Alciat Milanois, qui est le premier qui a entendu la pureté du Droit Romain, qui se trouvoit ensevely dans la barbarie des siècles precedens.

ANDRÆAS ALCIATUS in l. bona fides. D. deposit.  
n. 16, 17, &c.

„ Quid de crimine patrandò dicemus? Est etiam tunc minore pœna punien-  
 „ dum eo argumento constat, quod frater à fratre cogitatum parricidium sciens,  
 „ si tacuerit, non pœna Legis Pompeiæ sed relegatione mediocrius suppli-  
 „ cio afficitur. l. 2. ad Leg. Pomp. de Parricid. licet hac humanitate cum  
 „ servis lex non agat. l. 1. §. occisorum. §. si quos in villa ad Syllanianam.  
 „ Sed fingo, aliquis in Rempubl. vel Principem jurat suum, idque ar-  
 „ canum Titio communicat, an Titius detegere tenebitur? ratio naturalis arcani  
 „ non detegendi & fidei servandæ non patitur. Baldus consil. 34. lib. 1. con-  
 „ trarium suadet favor publicus, quem hic constat magis attende, & ideo Bar-  
 „ tholus censuit talem puniendum nisi detexerit, sed an prorsus eadem pœna qua  
 „ principalis? & aliqui recentiores aiunt: quæ sententia in eo qui adversus su-  
 „ premum Principem conjurationis factæ conscius est, ex Arcadii constitutione de-  
 „ fendi potest. l. quisquis §. penult. C. ad Leg. Jul. Majest. Ego conscius  
 „ ab eo qui simpliciter sciverit, disferre arbitror: ut conscius is dicatur qui ejus-  
 „ dem consilii particeps est. d. l. utrum. juncta. d. l. 2. si igitur aliquis socius  
 „ fuerit & consilio aut instinctu, aut favore rem persecutus sit, is conscius dice-  
 „ tur d. §. si quis in villa. & l. 3. C. ad Leg. Jul. Majest. & merito pari  
 „ pœna tenebitur d. l. utrum. Qui vero simpliciter sciverit, lenius puniatur.  
 „ d. l. 2. perinde ac perjurus qui ex formula juramenti fidelitatis revelare de-  
 „ buit c. 1. de nova forma fid. in Feudis. Bart. in Extravag. ad reprim. 9.  
 „ l. 31.  
 „ Sed si aliquis non credidit indicanti, vel quia levis erat auctor, vel ille

Alader.  
c. 1. de  
effig. de  
leg.

per ambages tentando tantum loquutus sit? Et non videtur conscius his esse, cum in conscientia nescierit, imo non crediderit, Et ideo ex qualitate rei esset discernendum Et dolus à culpa secernendus, licet aliud Alexander Magnus adversus Philotam observaverit. Sed hujusmodi exempla nihil cum Philosopho legali commune habent: nam Et Legislator noster Justinianus, cum hæc species in caput suum incidisset, laudatquam exemplum Alexandri imitari voluit, ut est apud Procopium lib. 3. adde quod etiam plerique censuerunt si quis probare crimen non possit, substatque periculum ne questioni subdatur d. l. 3. impune eum tacuisse videri. 2. q. 7. c. quapropter. Quamvis enim favor sit publicus, ut indicium qualecunque delegatur, ei favori prævalet naturalis ratio, qua quis se aperto periculo subicere cogi non debet l. 1. de bonis eor. qui si mort. c. officii ex de pœnis, idque fieri communiter recentiores tradiderunt, quæ de re nos alibi plura. Hincque apparet equitatem eam juris civilis, ut delicta denuntientur, contraria quandoque naturali equitate offuscari Et vinci. Argum. l. Imperator in fi. de appellat.,

HIERONYMUS GIGAS FOROSEMPRONIENSIS *Tractatu*  
de crimine læsæ Majestatis, ut de plurib. Et variis question.  
quæst. 11.

§. 8. 9  
Et 10.

Quero an sola scientia punibilis in crimine læsæ Majestatis non subsecuto aliquo consensu, consilio vel factio? Brevis videtur dicendum quod sic, propter atrocitatem criminis. Limita tamen prædictam conclusionem quando talis scientia probari non possit. Nimis enim absurdum esset quod qui teneretur revelare quod probare non possit, cum nemo se tormentis submittere debeat, quibus hujusmodi criminis delator supponitur l. 3. c. ad Leg. Jul. Majest. Et similiter squalori carceris l. fin. C. de accusat. Nec culpa est in discrimine vite se ponere, ut inquit Glos. in l. neminem C. de infamia. Qui enim tantum audit et non revelavit ex eo quod id non poterat probare, immunis est à delicto l. nostris C. de calumniat. Et hanc opinionem sequuntur fuisse Bald. in quodam consilio testatur Angelus in Tractatu malefic. subditis, quod Bald. in d. suo consilio dicebat, quod iudices sequentes opinionem Bartholi in l. utrum Et homines occidentis. Ex ea sola causa quod secretum non revelant, quod probare non possunt, omnes sunt homicidæ. Et quod Bald. in dicto suo consilio deplorat memoriam fidelis militis Dom. Joannis Barbadori qui ob hanc causam cum aliquib. ejus sequacibus fuit decapitatus, quod refert Jo. de Plat. in §. publico de Public. Jud. Inst. Istam opinionem tenuit etiam Alciat. in l. bona fides depositi. Et in l. 4. §. Cato de Xbor. oblig. ubi dicit hanc illi opinionem communem, subdit tamen se dubitare de hac opinione, dicens non esse verum quod talis sciens Et revelans tormentis subijci debeat, quia textus in d. l. 3. C. ad Leg. Jul. Majest. loquitur de accusante aliquem ad pœnam non in revelante, ut Princeps caveat, allegat. not. per hoc in Conf. 201. 40. vol. Opinionem Bart. Et Salic. in practica servari testatur ipse Angel.

„ Angel. loco cit. & ibid. Aug. de Arminio in sua additione quæ incipit Tu  
 „ autem. In hac materia adde quod alias, dicit illam servasse, & allegat  
 „ Bartb. in l. 1. §. occisum. D. ad Syllan. & ibi Angel. & Abb. in C. 1.  
 „ de rest. spol. & in c. 1. de offic. de Leg. & ita etiam tenet Mat. de Afflic.  
 „ in c. 1. §. & bona committentium col. 8. Xs. 40. n. 103. Tit. quæ sint  
 „ regal. in usib. Feudor. Ista ultima opinio mihi nimis rigoroſa videtur. ”

JOACHIMUS MYNSINGERUS A FRUNDECK J. C. Singula-  
 rium Observationum Imperialis Cameræ Centur. 5. Obser. 40. Sciens  
 machinationem contra Principem, neque revelans, quomodo puniendus.

„ Vulgare dogma est id quod Doctores consensunt & æquo omnes, quod  
 „ sciens tractatum seu conspirationem adversus Principem & illam non  
 „ revelans, capitali pena sit afficiendus, mortis scilicet & amissionis om-  
 „ nium honorum per text. in l. quisquis §. id quod ibi Doctores com-  
 „ munitur C. ad Leg. Jul. Majest. Bart. in l. utrum. D. ad l. Pomp. de  
 „ Par. & l. 1. §. occisum. ubi etiam Aug. & Rom. D. ad Syllan. fol.  
 „ in l. propter insidias n. 3. C. qui accus. non pos. Abb. c. 1. n. 5. de off.  
 „ de leg. & c. 1. n. 9. de rest. spoliat. ubi dicit hoc procedere etſi delictum non  
 „ sit subsecutum. Aug. in add. de Aug. de Malef. Xb. cbe hai tradito n. 10.  
 „ & 11. Jaf. l. ut vim. n. 32. & seq. de Just. & Jur. & ibi Curt. n.  
 „ 60. Mart. Laud. de crim. les. Majest. n. 13. Carre in pract. Crim. §.  
 „ circa quartum. n. 62. Capy decis. 139. n. 67. & Dec. in l. culpa caret  
 „ n. 11. D. de Reg. Jur. An autem hoc indifferenter procedat, siue quis  
 „ Tractatum contra Principem probare possit, siue illum secreto sciat? consilian-  
 „ tur interpretes. Bart. enim ad D. l. utrum, indistincte tenet non revelans  
 „ capitis pena plenitudo esse, subscribam Fel. in c. 2. Xs. 2. facit & Dec. ibid. Xs.  
 „ Ex quo de off. deleg. & Bertachin. v. scire Xs. 14. ubi hanc opinionem pas-  
 „ sim servari ait. Alii vero consenti si quis secreto talem tractatum sciat, quia  
 „ ei secreto & sub fide fuerit revelatus, & sit illam certo docere nequeat, ip-  
 „ sum non teneri ad revelandum, quia in defectu probationis forte subiretur  
 „ carceribus & tortura l. 3. C. ad l. Jul. Majest. Nemo autem revelare ob-  
 „ noxiis est quando imminet periculum in corpus suum C. officii Extrav. de pan.  
 „ Ita tenet Aug. Tract. de malefic. Xb. cbe hai tradito Xs. quod crimen & in  
 „ l. 2. D. de Parric. Jason. l. 1. §. si tibi Xs. 4. limitata D. de condit. ob.  
 „ turp. caus. Neviz. in Sylv. nupt. Xb. non est nubendum n. 96. Sum.  
 „ Sylvest. Xb. restitutio 3. in 2. quæst. Xs. 3. cum in crimine, & Deci. d. l.  
 „ culpa caret. Xs. similiter, Flipp. d. l. utrum. & sing. 164. Ripa in Tract.  
 „ de peste quæst. 2. atque Cagnol. in d. l. culp. n. 21. hanc esse veriorum ma-  
 „ gisque communem, quia valde durum & iniquum esse aliquem ex sola scientia  
 „ mortis pena affici. Nonnulli denique conciliant distinctione hac pugnantes inter  
 „ se opiniones, ut hæc procedat in accusatione, quam non tenetur instituire etiam  
 „ in crimine lese Majestatis ille, qui deinde probare nequeat: Bartboli vero  
 „ opinio

„ opinio locum habeat in simplici denuntiatione seu potius admonitione faciendi ad  
 „ hoc ut Princeps sibi præcarere possit. Ita Alciat. in l. 4. notab. n. 3. D.  
 „ de Xb. oblig. idemque expresse refert & sequitur Cagnol. in d. l. culpa car-  
 „ ret. n. 21.

MEMOCHUS de arbitrariis judiciis Lib. 3. Centur. 4.  
 Caf. 355.

„ Quod ad jus civile, recepta est omnium sententia, hunc confcium criminis  
 „ non temeri detegere, & obviam ire delicto, & ob id nulla pena plecti posse.  
 „ Ita Glos. in C. culpa caret de Regul. juris, ubi Dec. n. 4. & Cagnol. n.  
 „ 10. post Barth. in l. 1. §. sed in eo D. ad Syllan. & in l. metum. §. sed  
 „ licet D. quod metus causa. Idem in l. ut vim n. 12. & alibi Jason. n.  
 „ 32. & Dec. n. 33. de Just. & Jure, qui alios recenset. Abbas in c. 1. n. 7.  
 „ & ibi Felin. n. 6. Decius n. 7. 8. & Bero. n. 74. & offic. deleg. Verum Did.  
 „ Covarruvias in Clem. 1. part. 2. §. 2. n. 7. de homicid. in ea opinione fuit,  
 „ utroque jure deficiam aut negligentiam illius, qui futuro delicto obviare potuit,  
 „ & non obstitit, esse aliqua pena arbitraria puniendum, quod ut satis juri &  
 „ æquitati consonum non displicet. Nam & Cic. 1. Offic. ita scripsit: Qui non  
 „ defendit aut obstitit si potest injuriæ, tam est in vitio quam si parentes, aut  
 „ amicos, aut patriam deserat. Hic accedit quod non caret scrupulo societatis  
 „ occultæ qui futuro facinori obviam non ivit. C. delicto de sent. Excom. in b.  
 „ Abbas in C. cum non. n. 14. de jud. Et ad hujus translationis explanationem  
 „ v. Navarr. in cap. non inferenda 23. q. 3. „  
 „ Declaratur primo ut non procedat in crimine læsæ Majestatis, quoniam si  
 „ quis scit aliquos contra Principem suum conspirasse, eos detegere debet, alioquin  
 „ puniatur. Ita probat l. quisquis §. id quod. C. ad Leg. Jul. Maj. Bast. in l.  
 „ 1. §. occisor. D. ad Syllan. & in l. utrum in fi. D. ad L. Pomp. de Parricid.  
 „ Abbas in D. c. 1. n. 8. & ibi Dec. n. 8. Mantua. n. 24. ac Bero. n.  
 „ 62. de Offic. deleg. id Decius d. l. culpa caret n. 9. de reg. jur. & ibi Cagnol.  
 „ n. 12. & alii plures. „  
 „ Hanc declarationem ita demum veram nostri fere omnes intelligunt, quando  
 „ hic confcius criminis læsæ Majestatis potest illud crimen detectum à se probare,  
 „ secus si non potest, quia inquit Doctores, non debet hic detegendo se in illud  
 „ periculum sponte conjicere. Ita post Bald. scripsit Angel. in Traët. Malf. v.  
 „ che bai tradito n. 10. Dec. in d. l. culpa caret n. 9. Xs. & hoc sane ubi alios  
 „ recenset, quibus addo Marsil. singul. 164. nemo & in d. l. utrum n. Capicium  
 „ decif. 155. n. 10. Neviz. lib. 1. Silv. Nupt. n. 70. Brun. conf. 28. n. 2.  
 „ Socinus junior conf. 305. n. 43. lib. 3. Nattan conf. 629. lib. 3. Ita etiam  
 „ in foro quem Conscientiæ appellant, hunc non denuntiantem atque revelantem  
 „ esse tutum memoriæ prodiderunt D. Thomas Quodlib. 1. art. 16. & Quodlib.  
 „ 14. art. 12. & in 4. Sent. d. A. Aug. Clavus in summa Xbo. denuntiatio,  
 „ excommunicatio q. 8. & hoc casu defendi potest quod scribit Dec. d. c. novit.  
 „ „

„ n. 23. de Jud. Hoc ego sequor rejecta illa contraria opinione Bart. in l.  
 „ utrum de Parric. qui indistincte visus est sentire, siue probare possit siue non,  
 „ teneri omnino detegere, & quem sunt secuti aliqui relati à Firmia in suo re-  
 „ peritorio v. scire n. 4. & Barthol. opinionem in foro servari scribit Angel. lo-  
 „ co cit. & ibi Aug. Arimin. Afflict. in c. 1. §. ad bona n. 103. que sunt regul.  
 „ Est enim hec Bartholi opinio rigorosa nimis, ut etiam inquit Gigas in tract.  
 „ de crimine lese Majestatis q. 2. n. 10. & à Bart. non recedit Placit. lib. 1.  
 „ Epit. delict. c. 22. n. 17. Jul. Clarus lib. 5. sent. Jur. §. fin. q. 87. Xs. pu-  
 „ nitus est. Has tamen opiniones conciliant Alciat. in l. 4. §. Cato 4. Notab.  
 „ de Xb. oblig. & Cagnol. d. l. culpa n. 12. de reg. jur. Ut opinio Bartholi  
 „ procedat per modum admonitionis quam is conscius facere tenetur detegendo  
 „ quicquid scit, eo modo quo scit, & communis opinio procedat, quando per  
 „ modum accusationis is conscius detegit. Nam si probationes non habet accusare  
 „ non debet, ne periculum tormentorum subeat, juxta l. 3. ad leg. Jul. Majest.  
 „ Que vero de accusatione loquitur, & alia nonnulla scribit Alciat. lib. 8.  
 „ parerg. c. 9. In hoc itaque casu ambigitur, quæ pena sit indicia contra  
 „ conscios non revelantes conjurationem hanc Roman. singul. 787. nunquid teneatur.  
 „ Scripsit esse penam relegationis. Ex l. Metrodorus D. de Pœnis,  
 „ quæ sane pena cum hodie in usu esse desierit, facit ut locus sit pœne arbitra-  
 „ riæ. Id quod in specie docuit Bero in d. c. 1. n. 70. de Offic. deleg. Et si  
 „ Roman. vel alios non referat, quam sententiam probavit Cagnol. in d. l.  
 „ culpa caret. n. 10. de Reg. jur. post Felin. in c. 1. n. 7. de Offic. deleg. & in  
 „ c. quantæ de Sent. Excom. Osaesus decif. 60. n. 5. & ibi declarat, quid in  
 „ Patre an teneatur revelare conspirationem filii. Brunus vero Cens. 28. sentit  
 „ pœnam esse ordinariam ipsi reo principali hujus criminis indictam. Ex. d. l.  
 „ quisquis C. ad Leg. Jul. Majest. qui quidem textus multum urget in illis  
 „ (simili severitate censemus) nisi dicamus loqui de iis consciis qui criminis partici-  
 „ pantes sunt, dum dicit consciis & ministris, quemadmodum Interpret. Glos. l.  
 „ utrum. ad Leg. Pomp. de Parricid. à qua non dissentit Capel. Conf. 3. col. 6.  
 „ qui intelligit conscium pro confocio.,

REGNERUS SIXTINUS de Regalibus lib. 2. c. 20. §. 31.

32. 33. & 34.

„ Atque est hoc jus de subditis adeo rigidum, ut etiam conscii criminis lese  
 „ Majestatis puniantur d. l. quisquis §. id quod, ubi etiam communiter Doctores  
 „ id tradunt, & communem esse hanc sententiam testatur Gabriel. commun.  
 „ conclus. lib. 7. conclus. 37. n. 1. & revera receptissima dici potest. Ideo  
 „ Mynsinger. obser. 40. n. 1. cent. 5. ait vulgare hoc esse dogma, & in illud  
 „ Doctores ex equo omnes consentire. Atque hoc dogma eo verius est, quod  
 „ idem locum habet in consciis nonnullorum aliorum criminum, cujusmodi est par-  
 „ ricidium l. utrum. D. ad leg. Pomp. de Parric. Venescimus. l. 1. §. f. quod  
 „ si quis, & ibi Jo. Ign. n. 2. d. ad Syllan. Raptus l. unica §. pœnas C. raptu  
 Tome X. XXXX vir-

„ virginum. Non tamen ordinaria sed mitiori pœna pro arbitrio judicis delin-  
 „ quentes puniendi sunt ex magis communi sententia de qua testatur Roland Conf.  
 „ 88. n. 10. lib. 2. ubi & humaniorem eam esse dicit, confirmaturque hæc sen-  
 „ tentia textu in l. Metrodorum D. de Pœnis, ubi sola relegatione in Insulam  
 „ punitur qui non prodit committentem crimen læsæ Majestatis. Obviare videtur  
 „ textus in d. §. id quod Xb. simili severitate, sed attendendum est eum textum  
 „ uti his verbis satellitibus consciis ac ministris, & sic loqui de iis qui simul  
 „ sunt criminis participes & ministri. Menoch. de arbitr. Jud. quæst. lib. 2.  
 „ Cent. 4. Cas. 355. n. 14. ubi addit ita interpretari glossam in l. utrum. D.  
 „ ad Leg. Pomp. de Parricid. & Capol. Conf. 3. Col. 6. intelligere conscium  
 „ pro confocio. Neque etiam de iis consciis hoc ius accipiendum est qui tantum  
 „ secreto sciunt & probationibus destituuntur, sed de iis qui ita sciunt ut etiam  
 „ probare tractatum possint. arg. l. nostris in fi. C. de Calumniæ, & Clement.  
 „ nolentis §. notarii de Hæretic. cum nemo illud quod sibi periculum creare  
 „ posset revelare teneatur l. officii D. de Pœnis, & ab æquitate ac humani-  
 „ tate alienum sit aliquem ex sola scientia gravem pœnam subire. Atque hæc  
 „ sententiam contra Bartbol. & plures alios distinctionem inter eum qui probare  
 „ tractatum possit vel non baud admittentes tenent Dec. & Cagnol. in l. culpa  
 „ caret. de Reg. Jur. Ripa in tract. de Peste quæst. 2. Marfil. sug. 164.  
 „ Menoch. d. cas. 355. n. 10. Mynsing. D. obs. 40. n. 3. 4. 5. Centur. 5.  
 „ Socin. Jun. Conf. 105. n. 43. lib. 3. & non solum veriorem sed & magis  
 „ communem esse ait Cagnol. in d. L. Culpa n. 21. omnesque fere tenere asserit  
 „ Menoch. dicto loco.,

Pour conclure ceste matiere, l'on voit que par la Loi de Nature, par la  
 raison, par les textes du Droit Romain bien entendus, & par la plus saine  
 partie des Docteurs, que celui qui sçait simplement une conjuration contre  
 l'Estat sans aucune participation, n'est pas obligé à la reveler, parce qu'il  
 n'a nulle preuve pour appuyer sa denonciation ou son accusation: Que s'il  
 est si malheureux que d'estre mis en justice, ce crime, s'il y en a, n'est  
 pas capital, tant s'en faut qu'il soit punissable de la mæme peine que  
 l'auteur de la conjuration, & ses complices, ainsi l'opinion contraire de  
 Bartole, & de ses sectateurs, qui procede d'une pure ignorance du Droit  
 Romain, est unique, barbare, & tyrannique.



XII. *Exemples tirez de divers Historiens tant anciens que modernes, pour monstrez que ceux qui ont esté accusez d'avoir scéu quelque conjuration, qu'ils n'ont pas revelée; ou n'ont pas esté punis, ou s'ils l'ont esté, la peine a esté beaucoup moindre que celle des principaux auteurs, ou des complices.*

THEMISTOCLES à Athènes.

Les Lacedemoniens deplaisans de ce qu'ils estoient en mauvaise odeur dans la Grece à cause de la trahison de Paulanias; les Atheniens, au contraire, fort estimez de ce qu'aucun de leurs citoyens n'avoit esté accusé de trahison; ils accuserent Themistocles, qui estoit en grande reputation à Athenes, d'avoir eu intelligence avec Paulanias, & traité avec le Roy Xerxes pour envahir la Grece. Ils firent sçavoir les particularitez de ce dessein aux ennemis de Themistocles, leur firent voir quelques actes par lesquels ils prouvoient que Paulanias avoit communiqué avec Themistocles, & l'avoit invité de se joindre à lui pour faire reussir l'entreprise de Xerxes. Themistocles rejetta les propositions de Paulanias, mais il ne creut pas estre obligé d'accuser son ami. La cause fut examinée, & bien que Themistocles fust convaincu par de fortes preuves, & des parties puissantes, il fut neantmoins absous du crime de trahison.

Cette histoire est tirée mot à mot du onzième Livre de Diodorus Siculus p. 40.

GERMANUS & MARCELLUS, sous l'Empereur Justinien.

ARSACES Armenien ayant commis un crime contre l'Empereur Justinien, pour lequel il fut honteusement châtié, il resolut de s'en ressentir par une conjuration contre la vie de l'Empereur. Il communiqua son dessein à Artabanus son parent, lequel quoique malcontent il trouva fort froid, soit par timidité, soit que l'entreprise lui semblast impossible. Croyant neantmoins l'avoir persuadé, lui montrant les moyens de tuer l'Empereur sans beaucoup de peril, lui fit voir que Germanus & les siens seroient de la partie, qui estoit une personne très puissante dans l'Etat, & qui haïssoit l'Empereur. Arsaces ensuite parla de son dessein à Charasanges, jeune homme hardi & genereux, mais de peu d'experience, qui se joignit aussi-tost à lui, & l'ayant fait voir ils arrestèrent ensemble de tirer de Germanus une

XXXX 2

de.



derniere resolution. Germanus avoit un fils nommé Justin fort courageux, Arsaces lui fit dire qu'il avoit quelque chose d'importance à lui communiquer. Ils se trouverent dans une Eglise où Arsaces fit jurer Justin qu'il ne reveleroit point qu'à son pere Germanus ce qu'il lui vouloit dire; & aufsit Arsaces lui reprocha la lâcheté de son pere & la hienne de souffrir aux proches parens de l'Empereur tant de personnes de si petite qualité & sans merite remplir les grandes charges de l'Empire, & qu'eux estoient dans le mespris & sans employ. Arsaces lui fit voir les moyens qu'il avoit d'executer son entreprise. Ceste proposition estonna Justin, & il declara que son pere ni lui ne pouvoient consentir à une telle trahison. Justin declara à son pere Germanus ce que lui avoit dit Arsaces, & Germanus le communiqua à Marcellus qui tenoit une des premieres charges près l'Empereur. Ce Marcellus tenu pour fort homme de bien, jugea par l'importance de la chose qu'il falloit, ou la decouvrir à l'Empereur, ou l'estouffer du tout. Il disoit en lui-mesme se trouvant fort perplexe, que s'il en donnoit la moindre part à l'Empereur, qu'Artabanus ou quelqu'un de ses amis en descouvrieroient quelque chose, qu'Artabanus se retireroit, & Arsaces avec lui, & d'ailleurs qu'il n'avoit rien pour les convaincre. Enfin, il se resolut, & dist à Germanus qu'il falloit pour donner advis à l'Empereur de cette entreprise qu'il lui en donnast plus de lumiere, & des personnes de foi. Alors Germanus commanda à son fils de faire ce que Marcellus desiroit. Justin jugeant qu'Arsaces ne pensoit plus à lui pour l'accomplissement de son dessein, parce qu'il croyoit l'avoir du tout rebuté, s'adressa à Charasanges, & lui demanda si Artabanus n'avoit pas donné ordre à Arsaces de le voir, & s'il avoit quelque chose de plus à lui dire, & comme il falloit travailler, & qu'ils en viendroient bien à bout ensemble. Alors Charasanges se descouvrit à Justin, qui promit que son pere & lui y travailleroient de bonne sorte, & prirent jour pour en parler ensemble. Justin donna advis de tout ce qu'il avoit fait à Marcellus, qui pria Leontius son ami de se trouver en lieu d'où il pourroit ouir sans estre veu ce que Charasanges lui diroit. Germanus mit ordre à cela, & Leontius ne manqua pas à ce qui lui avoit esté ordonné. Les conjurez se trouverent au jour assigné. Charasanges desduisit amplement ce qu'Artabanus & Arsaces lui avoient dit, les moyens qu'il y avoit de faire Germanus Empereur; mais que l'affaire sembloit recevoir quelque difficulté, parce que Belisaire n'estoit pas loin de Byzance avec son armée, qui leur feroit perdre le fruit de leur entreprise: qu'il falloit differer l'execution de ce dessein jusques à ce que Belisaire fust venu, & prendre le temps qu'il seroit au Palais, où ils tueroient l'Empereur, Belisaire & Marcellus. Bien que Marcellus fust assure de toute ceste conspiration par Leontius, il fut fort long-temps sans en donner advis, ne voulant pas qu'on eust pu dire qu'il eust par precipitation & un desir extraordinaire de meriter, voulu faire mourir Artabanus. Germanus d'autre costé voyant la vie de l'Empereur en hazard, impatient de lui en donner advis, & craignant ce que lui arriva, que le delai qu'il apportoit en ceste occasion ne lui tournast à crime, se descouvrit

à Buzes & à Constantianus. Enfin Marcellus après avoir différé plusieurs jours à se résoudre de ce qu'il feroit, & voyant que Belisaire approchoit de Byzance, découvrit tout à l'Empereur qui fit, aussi-tost arrester plusieurs de la fuite d'Artabanus, auxquels l'on donna la question pour savoir la verité de l'affaire. L'on apprit par les informations que Germanus & son fils Justin estoient de la partie; mais ils furent justifiez par Marcellus & Leontius. Buzes & Constantianus declarerent courageusement qu'ils ne pouvoient condamner Germanus, que l'affaire estoit ainsi que Marcellus & Leontius l'avoient declarée. Le Senat recogneut que Germanus estoit innocent: mais lorsque les Senateurs furent communiquer leur resolution à l'Empereur, il se plaignit haultement de cette horrible conjuration, se mit en colere principalement contre Germanus, lui reprochant son crime d'avoir esté si lent à lui decouvrir le peril de la vie où il estoit. Deux des Juges flaterent l'Empereur en sa colere contre Germanus, & le confirmerent dans son ressentiment. Les autres craintifs n'osèrent parler, & ne voulurent pas forcer l'Empereur en son naturel, lui disant qu'il estoit libre d'en faire à sa volonte. Marcellus seul ayant dit toute l'histoire de la conjuration, sauva Germanus, & apaisa l'Empereur, qui se contenta d'oster les charges à Artabanus, le faisant garder lui & les autres conjurez en prison sans leur faire autre mal.

Cette histoire tirée du troisieme livre des Gothiques de Procope est fort singuliere: l'on en peut tirer de belles considerations. L'on y voit Germanus & son fils communiquer long-temps & souvent avec ceux qui avoient conjuré de tuer l'Empereur: Que le dessein des conjurateurs estoit de faire Germanus Empereur; ce qu'il ne rejettoit pas, en ce qu'il n'en advertit l'Empereur. Il en donna bien advis à Marcellus, qui tenoit une des premieres charges dans la Court. Ce Marcellus desira de grandes preuves pour en venir à une revelation, mais si claires, certaines & convaincantes que l'on n'eust pas pû dire qu'il estoit calomniateur: sans cela il ne creût pas estre obligé à accuser legerement des personnes de qualité.

L'Empereur sçachant par Marcellus ce qui s'estoit pratiqué contre lui, quoi qu'il eust beaucoup différé à lui en donner advis, ne lui en fit aucune peine, au contraire se servit de son tesmoignage pour sauver la vie & l'honneur à Germanus qui ne lui avoit rien decouvert, mais seulement à deux Senateurs. Enfin Justinien ne voulut pas que la simple science qu'avoient eu Marcellus & Germanus leur fust imputée à crime, & se montra d'ailleurs doux & clement envers les auteurs de la conjuration.

Ainsi l'on voit que du temps de l'Empereur Justinien, la seule connoissance non revelée n'a pas esté tenue pour cause suffisante à condamner à la mort, mais considerée avec d'autres circonstances qui font juger s'il y a dol ou non. Tel est le fait de Philotas dans l'histoire d'Alexandre le Grand: il ne fut pas condamné pour la seule & simple science, & pour ne l'avoir pas revelée. Il y avoit d'autres indices contre lui qui firent juger qu'il y avoit du dol; & pour ce il fut appliqué à la question, où il confessa son mauvais dessein contre le Roy.

Xxxx 3.

Sido-

SIDONIUS APOLLINARIS & AUXANIUS  
*sous l'Empereur Anthemius l'an 468.*

ARVANDUS Gaulois, & qui avoit deux fois exercé la Prefecture aux Gaules, fut par un decret de ceux de Narbonne accusé du crime de Leze-Majesté devant l'Empereur Anthemius. Ayant esté arrêté, il fut conduit à Rome; & incontinent après Tonantius, Ferreolus, Thaumastus, & Petronius, gens de grande consideration envoyez des Gaules pour poursuivre ceste accusation, arriverent à Rome. Ils estoient porteurs d'une Lettre qu'avoit écrit Arvandus à Euric Roy des Gots, qui le disuadoit de faire la paix avec Anthemius, & lui conseilloit de faire la guerre aux Bretons, & de partager les Gaules avec les Bourguignons. Outre ceste principale accusation, on lui mettoit sus d'avoir faict beaucoup d'exactions pendant sa seconde Prefecture; mais comme le crime de Leze-Majesté estoit le principal, il fut cause de la ruine d'Arvandus. Sidonius Apollinaris estoit lors à Rome en quelque consideration. Il avoua que par l'amitié qu'il avoit eu avec Arvandus, il avoit sceu, & aussi Auxanius, les desseins d'Arvandus; mais tant s'en faut que Sidonius & Auxanius fussent en peine de ce qu'ils avoient sceu ceste conjuration, qu'ils assisterent de leur credit leur ami prevenu d'un si grand crime, & bien qu'ils ne peurent pas empêcher qu'il ne fust condamné comme criminel de Leze-Majesté, il ne fut pas neantmoins condamné à mort, mais en un exil.

Ceste histoire est tirée de l'Epistre 7. livre I. de Sidonius Apollinaris.

MAGNUS sous Valdemar I, Roy de Dannemark l'an 1178.

MAGNUS fils d'Eric non content de sa fortune, qui estoit grande, en partie par la liberalité de Valdemar I, Roy de Dannemark, conjura d'attenter à la personne de ce Roy, avec Canut & Charles parens du Roy & les siens. Le-Roy descouvrit ceste conjuration, par un Hermite chez lequel quelques amis de Magnus furent obligez de se retirer faisant voyage. Ces gens pendant le souper parlerent de la bonne fortune du Roy, & comme Dieu l'avoit garenti de tous les desseins que Magnus & les enfans du Duc Charles avoient sur sa vie. Cet Hermite estoit si proche du lieu où ces gens discouroient, qu'il apprit tous les desseins qui estoient contre le Roy: il en advertit son Superieur pour en donner advis au Roy. Le Roy le creut facilement, & fit venir devant lui Absalon parent des conjurez, & lui fit dire l'histoire par l'Hermite. Magnus, Canut & Charles advertis que le Roy sçavoit une partie de leur dessein, se retirerent. Absalon qui avoit beaucoup de creance auprès du Roy, fit en sorte que Magnus eust un faulconduit pour venir soutenir son innocence. Il vint. Le

Roy

Roy en presence des Etats assemblez à ceste fin , fit voir des lettres de Magnus, qui le confondirent de sorte que tout ce que put faire Absalon, fut de demander un delai pour Magnus, afin de satisfaire à ce qui lui estoit objecté; ce qu'il obtint. Magnus voyant qu'il ne lui estoit pas possible de se defendre, suivit le conseil d'Absalon de confesser sa faute, & demander pardon: ce qu'il fit, & par un escrit il desdruisit les desseins qu'il avoit eu sur la vie du Roy, s'estonnant comme le Roy avoit eschappé tant de fois. Le Roy lui pardonna en consideration de ce qu'il estoit son parent: mais il ne lui permit pas sa privauté; au contraire, il s'assura de lui, & lui defendit d'avoir communication avec Canut & Charles. Christienne fils de Suenon accusé d'estre un des complices, fut banni, ses biens conservez. Les Etats finis, Eschellus l'un des premiers Prelats du Royaume, envoya au Roy deux de ses neveux Absalon & Ascerus, contre lesquels le Roy se monstra plus rude que contre Magnus. Ascerus interrogé par le Roy s'il avoit participé à ceste conjuration, respondit que de verité il l'avoit sceue, mais qu'il n'y avoit apporté aucun contentement. Après ceste confession il fut banny.

Ceste histoire est tirée du sixiesme livre de l'Histoire de Dannemark de Jo. Pontanus pag. 263.

*Arrest de la Cour contre HENNEQUIN L'ALEMANS,  
de l'an 1340.*

LE Samedy avant Noel l'an 1340, Hennequin l'Alemans fut pilorié par Arrest de la Court, à avoir une cedula mise sur sa teste, de laquelle la teneur est telle: „ C'est Hennequin l'Alemans qui a scu que M. Robert „ l'Anglois, & deux Moines Allemans qui demeuroient à S. Bernard, machinoient la mort du Roy & de la Reine, & en la perdition de tout le „ Royaume, par mauvais art & par invocation du Diable, se venir en un „ cerne qu'ils firent es jardins de l'hostel de la Comtesse de Valois, lesquels „ M. Robert & Moines sont fuitis pour ce fait; & pource que ledit „ Hennequin l'Alemans ne le dist ne revela à Justice, & fut mis en prison à Saint Martin des Champs, laquelle prison il brisa, & fut repris „ quand il s'enfuit, à ceste cause il est mis au pillory. „

*Extraict d'un ancien Registre.*

**BERNARDO DEL NERO Florentin.**

EN l'année 1497, Pierre de Medicis qui avoit esté chassé de Florence, travailla par divers moyens pour y rentrer. Ceux qui avoient l'autorité dans la ville eurent advis de quelque intelligence qu'il y avoit: aussi tost Ber-

L. 3. p.  
118.

Bernardo del Nero qui venoit de sortir de la charge de Gonfalonnier, la principale du gouvernement, fut arrêté, & avec lui Nicolas Ridolfi, Laurent Tornaboni, Jean Pucci, & Jean Cambi. Le procès fut fait à tous ces prisonniers, & furent condamnés & exécutés à mort. Guicciardin parlant de cette histoire, dit que Bernardo del Nero ne fut convaincu d'autre chose *che d'havere saputo questa pratica, & non l'havere rivelata; il quale errore, che per se è punito in pena capitale, da gli statuti Fiorentini, & dalla Interpretatione data della maggiore parte de' Jurisconsulti alle leggi comuni.* Mais Guicciardin adjoute une particularité très considérable & essentielle, que la faute de Bernardo del Nero estoit d'autant plus grande qu'il estoit Gonfalonnier de la Republique, lors que Pierre de Medicis se presenta pour executer son dessein; & par ainsi plus obligé à faire *ufficio piu di persona publica che di privata.* Ce qui semble destruire du tout la premiere cause, sur laquelle les Juges avoient condamné Nero, qui est d'avoir scéu la conjuration, & ne l'avoir revelée; puisqu'il avoit une charge qui l'obligeoit plus estroitement que tous les autres à la défense de la Republique. Aussi l'Historien Nardi Florentin, qui a pour but d'écrire l'Histoire particuliere de la Republique de Florence, au lieu que Guicciardin embrasse generalement l'Histoire d'Italie, parlant de ce fait, dit que sur l'avis qui en fut donné, les Seigneurs de la Republique firent arrester tout le premier ce Bernard del Nero âgé de 75 ans, & qui avoit été Gonfalonnier peu de mois auparavant, & ensuite les conjurez qui furent tous condamnés à un mesme supplice. Nardi ne descharge point Nero, le fait coupable autant qu'aucun autre des accusez.

- **RAPHAEL RIARIO**, dit le Cardinal de Saint George & **N. BANDINELLI**, dit le Cardinal Sauli, sous le Pape Leo X. l'an 1517.

**ALFONSE Petrucci**, dit le Cardinal de Siene, ayant resolu de faire mourir le Pape Leon X, se voulut servir pour cela d'un Chirurgien nommé Vercelli. Le Pape adverti de ce dessein, trouva moyen de faire venir à Rome ce Cardinal, sur un saufconduit qu'il bailla à l'Ambassadeur d'Espagne. Ce Cardinal vint à Rome, fut saluer le Pape accompagné de Bandinelli, dit le Cardinal Sauli, Genoïs son ami. Ces deux Cardinaux furent arrestez à l'antichambre du Pape, & conduits au Chateau Saint Ange. Vercelli, ce Chirurgien qui estoit lors à Florence, fut pris & mené à Rome.

L'Ambassadeur se plaignit de l'infraction du saufconduit: mais le Pape lui respondit qu'il ne s'estendoit point aux crimes de ceste nature.

Les prisonniers examinez, plusieurs temoins ouïs, la conjuration du Cardinal de Siene verifiée, il fut convaincu & justifié que le Cardinal Sauli la sçavoit. Le Chirurgien & un nommé Pocointesta furent exécutés fort cruellement en public.

En-

Ensuite le Pape fit arrester Raphael Riario, dit le Cardinal S. George, Camerlingue, qui dist qu'il n'avoit eu nulle communication de ceste conjuration, mais que le Cardinal de Siene s'estoit plaint à lui que le Pape lui vouloit du mal. Quelques jours après, le Pape s'estant plaint en confiteiro de la haine que ces Cardinaux lui portoient, qu'il estoit neantmoins prest d'oublier leur faute; Adrian, dit le Cardinal Cornetto, & François Soderin Cardinal de Volterre, se jetterent aux pieds de sa Sainteté, & lui dirent que le Cardinal Sauli leur avoit tenu le mesme discours qu'au Cardinal de S. George.

Enfin le procès ayant esté fait, le Cardinal de Siene & le Cardinal Sauli furent privez du Cardinalat, dégradés, & livrez au bras seculier. Et la nuit suivante le Cardinal de Siene fut estranglé en prison, & la peine de mort du Cardinal Sauli fut commuée en une prison perpetuelle, d'où il fut delivré peu après moyennant une bonne somme d'argent, & restabli en sa dignité. Guicciardin escrit qu'avant sortir de prison l'on lui bailla un poison lent qui le consuma peu après. Mais voici comme en parle P. Jove p. 95. *Saulio vitam impetravit Franciscus e Ciboa familia sororis Leonis maritus, ei quoque mox bonorem pilei cumulata benignitate restituit, quum eum auribus tantum, non atroci voluntate peccavisse judicaret.* Le Cardinal de Saint George, Guicciardin en parle ainsi: *Col Cardinale di San Giorgio per essere il delitto minore, ancora che le leggi fatte & interpretate da Principi per sicurtà de loro stati, vogliono che nel crimine della Maestà lesa, sia sottoposto all'ultimo supplicio, non solo chi macchina, ma chi sa, chi accenna contro allo stato, & molto piu quando si tratta contro alla vita del Principe; procedette il Pontefice piu mansuetamente havendo rispetto alla sua età, & autorità, & alla congiuntion grande che innanzi al Pontificato era lungamente stata tra loro: pero se ben fusse per ritenere l'autorità della severità, nella sentenza medesima privato del Cardinalato, fu quasi incontinentemente obligandosi egli a pagar quantita grandissima \* di danari, restituito per gratia, eccetto che alla voce attiva & passiva, alla quale fu innanzi passasse un anno reintegrato.*

L. 23. p. 642.

\* P. Jove dit cent mille escus.

Pour ce qui est des Cardinaux Cornetto & Volterre, ils n'eurent aucun mal, sinon qu'ils en fortirent pour une grande somme d'argent. Le Cardinal de Volterre se retira à Fondi, & l'autre craignant la rigueur du Pape sortit de nuit de Rome, & oncques depuis ne fut veu.

Ce que l'on peut considerer sur ce fait, est que le Pape fit mourir ceux qui estoient vraiment coupables. Les autres Cardinaux ne l'estoient pas, l'on en vouloit à leur argent, qu'ils donnerent. Et quoi que Guicciardin parlant du Cardinal de Saint-George, dit, qu'il estoit digne de mort par la maxime tenuë par les Princes, qui est que ceux qui ne revelent pas les conjurations, sont coupables de mort; toutesfois l'on voit par ce qu'il en escrit, que ce Cardinal fut delivré pleinement en baillant cent mille escus. Le Cardinal Sauli en sortit par la mesme voye, n'ayant eu, dit P. Jove, que les oreilles criminelles: & ainsi nonobstant ceste maxime, que Guicciardin dit estre tenuë & observée par les Princes, ces Cardi-

Tome X.

Yyyy

naux

naux qui avoient sceu ceste conjuration contre la vie du Pape, ne furent punis de mort, mais furent delivrez pour de l'argent.

*Messire EMARD DE PRYE, Sieur DE PRYE & DE TOUSSY,  
M. PIERRE POPILLON, Sieur DE PARAY,  
sous le Roy François 1, 1523.*

EMARD de Prye fut arresté prisonnier pour la conjuration du Connestable de Bourbon. Il fut interrogé par le premier Président de Rouen, & recogneut qu'il y avoit trois mois qu'il avoit veu le Connestable à Varennes, qu'il le tira à part, & lui dist qu'il estoit en propos de se marier à la sœur de l'Empereur, & qu'il ne tiendrait qu'à lui. Ce discours depleut au depofant, qui dist au Connestable, qu'il ne devoit rien faire sans le consentement du Roy, & qu'il s'en repentiroit: & luy ayant esté remonsté qu'il devoit donner advis de cela au Roy, dist qu'il ne pensoit pas que les choses deussent tirer si avant, & qu'il ne vouloit mettre debat entre le Roy & le Connestable.

L'affaire renvoyée au Parlement le 20 Decembre 1523, cet accusé persista en ses premieres depofitions.

Le Roy mescontent du Parlement, qu'il jugeoit trop facile, il y fit venir d'autres juges. Ledit Sieur de Prye, en presence de tous ces juges dit, qu'il y avoit verité en ses premieres depofitions, & rien plus; se defendit de n'avoir point donné advis au Roy de la venue des Lansquenetz en Bourgogne, disant que le Sieur de Jonville l'avoit fait.

M. Pierre Popillon, Sieur de Paray, Chancelier du Bourbonnois, autre accusé dit, interrogé à Blois le 27 Septembre 1523. par le Chancelier, que le Connestable lui ayant communiqué son dessein de son mariage avec la sœur de l'Empereur, qu'il l'en voulut dissuader, lui mettant devant les yeux l'inimitié entre le Roy & l'Empereur: de quoi le Connestable se colera fort contre lui, & jura que si l'Empereur vouloit ce mariage qu'il le ferait nonobstant ses remonstrances. Neantmoins que le Connestable pensant à ce que lui avoit dit ledit depofant, se repentit sur l'heure, & manda son Confesseur pour se confesser du serment qu'il avoit fait, ce qu'il fit; & depuis le depofant parla au Confesseur, pour sçavoir si le Connestable persistoit en ce dessein, qui luy dist que non, & ce par serment, ce que fit aussi le Connestable le lendemain; & ainsi il croyoit avoir laissé le Connestable hors de ce dessein.

Popillon persista en sa depofition à Escures, puis à Loches, où il fut interrogé, & advoua que le Connestable lui avoit communiqué par trois fois le dessein de ce mariage; mesme avant la mort de Madame sa femme.

Cet accusé en presence de la Cour persista à tout ce qu'il avoit dit, com-

comme aussi le 3 Juin 1524, tant en présence de la Cour que des Commissaires des autres Parlemens.

Enfin intervint arrest du 2. Juillet 1524, par lequel la Cour eslargist ledits de Prye & Popillon, en faisant les submissions ordinaires; & neantmoins ordonna que les prisonniers seroient mis en telle ville du Royaume qu'il plairoit au Roy ordonner, d'où il leur seroit dessendu de partir à peine de la vie, main-levée de leurs biens, l'alienation neantmoins de leurs immeubles à eux interdite.

Le Roy trouva mauvais cet Arrest, *dessendit à la Cour sur peine de la vie*, ce sont les mots de la Lettre, *de l'exécuter*. Il y a deux Lettres du Roy pour ce fait, qui sont fort rudes: elles sont des 12 & 18 Juillet 1524.

Madame, Mere du Roy, Regente en France, escrivic au Parlement le 17 May 1525, qu'elle vouloit que l'Arrest contre le Sieur de Prye, fust executé, excepté en ce qui touchoit la personne dudit de Prye, attendu son ancien âge, voulant qu'il puisse aller où bon lui semblera. Ce que la Cour executa. Depuis, ladite Dame fit delivrer pleinement ledit de Prye.

Pour le fait dudit Popillon, il mourut dans la Bastille le 15 Aoust 1524, & fut par Arrest permis à sa veuve & à ses enfans faire enlever son corps de nuit sans pompe.

Ces deux accusez sçavoient la conjuration du Connestable de Bourbon, & son dessein arresté de son mariage beaucoup avant sa sortie du Royaume. Ils eurent du temps pour en advertir le Roy. Leur excuse d'avoir voulu divertir le Connestable n'est alleguée que par eux, par consequent inutile pour eux, & ne les descharge pas. Car il se peut faire qu'ils n'en ont rien fait, ou plustost ne l'ont osé envers une personne de si haute condition. Le grand nombre de Juges de divers Parlemens après avoir ouï les accusez plusieurs fois, leur ouvrit les prisons, bien loin de les juger dignes de mort.

Extraict du Procès fait au Connestable de Bourbon.

*Le Sieur DESCARS, sous le Roy François I. 1523.*

FRANÇOIS Descars, Chevalier, Sieur de la Vauguion, fut arresté sur l'advis qu'eut le Roy qu'il sçait la conjuration du Connestable de Bourbon.

Il fut interrogé plusieurs fois. M. de la Trimouille l'interrogea la premiere fois, par ordre du Roy & de Madame sa mere; & ce en présence de trois hommes d'armes de sa compagnie. Il desnia tout ce que lui fut demandé, mais parce que par ses réponses il paroissoit qu'il avoit sceu suffisamment quelque chose de cette affaire, ledit Sieur de la Trimouille l'interrogea, pourquoi il n'advertissoit le Roy de ce qu'il sçavoit, dit qu'il n'en sçavoit rien au vrai, & qu'il n'eust jamais pensé qu'il se fust

Yyyy 2

fait,



faict, & d'advertir d'une chose dequoi il estoit en doute, il lui eust semblé qu'il eust faict une grande meschanceté : car il ne luy avoit rien déclaré. Ce sont ses propres termes.

Extraict du Procès faict au Connestable de Bourbon.

BERTRAND SIMON, dit BRION, ANTOINE DESGUIERES,  
*Sieur de CHIRANCY, sous le Roy François I. 1523.*

BERTRAND Simon, dit Brion, Escuyer, fut arresté en la Franche-Comté à cause de la conspiration du Connestable de Bourbon. Il fut interrogé le 25 Septembre 1523, & confessa qu'il n'y avoit qu'un an qu'il frequentoit en la maison de Bourbon par le moyen du Sieur du Peloux; que le bruit estoit commun dans la maison, qu'il estoit venu un Gentilhomme de la part de l'Empereur au Connestable, qui luy avoit apporté des Lettres & un diamant, & disoit-on que c'estoit à cause des paroles du mariage d'entre ledict Connestable & la sœur de l'Empereur, à laquelle le Connestable envoya un autre diamant : sceut aussi que le Sieur de Beurain estoit venu vers le Connestable.

Sçachant que le Roy vouloit faire arrester le Connestable, il le vint trouver, & fut depeché aussi-tost par Peloux de l'ordre du Connestable, pour aller trouver Saint-Bonnet qui estoit à la Palice, & revindrent Saint-Bonnet & lui trouver le Connestable, qu'il accompagna jusques à Hermen; que là, le Connestable se desroba de ses gens, ne menant avec lui qu'un valet de chambre & Pomperant.

Dit que la fuite du Connestable estonna tous ses gens, qui craignoient de tomber entre les mains du Roy. Au sortir du Puy pour gagner les montagnes, Esquieres & lui, trouverent Lalliere, Saint-Bonnet, & Peloux, & allerent jusques au lieu où il fut pris.

Que par les chemins Lalliere & Peloux, disoient que le mariage du Connestable avec la sœur de l'Empereur se faisoit, que les Allemands devoient entrer en Champagne, les Anglois en Picardie, les Espagnols en Guienne; qu'il y avoit grand nombre de Lansquenetz en Bourgogne, qui devoient venir à Lion, que le Connestable avec ce qu'il avoit de forces se devoit joindre à eux, qu'il devoit avoir dix mille hommes, dont Peloux en commanderoit mille, Lalliere autant; Godiniere autant, & plusieurs autres qu'il ne pouvoit nommer.

Adjousta que si le Roy n'eust arresté à Lion, & qu'il en fust parti le jour qu'il y estoit entré, qu'on lui eust faict un si beau service, qu'il ne fust pas retourné à son aise en France; dit aussi qu'il a faict quelques voyages vers les Sieurs de Saint-Valier & du Peloux.

Dit que le Connestable se retira avec seize jaques, à chacune desquelles il y avoit deux mille cinquante escus; & en porterent Esquieres & lui chacun une qu'ils laisserent à Saint-Amour entre les mains de Lalliere & Peloux qui les leur avoient baillées. Le

Le mesme jour les mesmes Commissaires interrogerent Antoine Desguieres, Sieur de Charancy, homme d'armes de la compagnie du Connestable, qui dit, que Lalliere le mit au service du Connestable, & lui dist, qu'il estoit choisi pour estre du nombre des douze hommes d'armes que le Connestable vouloit mener avec lui de-là les monts.

Ce Desguieres dit presque les mesmes choses que Brion, & fut un de ceux qui conduisit le Connestable sur la frontiere, & qui portoit de l'argent en jaques.

Ces deux accusez persisterent tousjours à ce qu'ils avoient dit. Le Roy voulut avoir l'avis des Commissaires sur la charge qui estoit contre tous les prisonniers. Voici ce qu'ils dirent sur ceux-cy. Pour Brion n'y a lieu de gehenne, *nihilque restat cum eo agendum*. Sur la confession de Desguieres, *nihil cum eo agendum*.

Sur ce le Roy renvoya au Parlement de Paris pour parfaire le procès des accusez qui furent huit en nombre. Arrest du 27 Janvier 1523, particulièrement contre lesdicts Desguieres & Brion, accusez d'avoir accompagné le Connestable jusques à Hermen, après le bruit que le Roy le vouloit faire prendre, & dudit lieu de Hermen ledict Connestable parti, avoient suivi Lalliere & Peloux, qui leur dirent le dessein du Connestable, ainsi qu'ils l'ont depose, & qu'ils avoient porté partie de l'argent du Connestable en jaques, ce qu'ils avoient celé sans en advertir le Roy; pour ce ils sont condamnez à faire amende honorable au parquet de ladicte Cour, à la Table de marbre, & sur les grands degrez du Palais, en chemise, pieds nuds & teste nue, tenans une torche en leurs mains, disans, que mal conseillex ils avoient commis les choses susdictes, & icelles teues & cellées sans en advertir le Roy, dont ils en demandent pardon au Roy, & à Justice; & ce faict estre releguez en tel lieu qu'il plaira au Roy jusques à trois ans; & a privé ledict Desguieres à tousjours de tous honneurs & stipendie qu'il eust pû avoir du Roy, & l'a déclaré, ensemble ledict de Brion, indignes à jamais d'estre des Ordonnances dudit Seigneur.

Le 9 Mars le Roy vint en Parlement, où il demanda raison des jugemens rendus contre les prisonniers: ce que fit le premier President. Pour le faict desdicts de Brion & Desguieres, il dist, qu'ils avoient esté plusieurs fois interrogez, ainsi qu'il est dict cy-dessus. Sur quoi le Chancelier demanda: Et de leurs biens, les avez-vous point confisque? Il respondit que non, & que ce n'estoit qu'une relegation qui n'emporte confiscation. Sur ce, le Roy dist, que l'on devoit en telles affaires, qui concernent de si près la personne & son Royaume, y regarder autrement que l'on ne faict en une matiere civile; & que Desguieres & Brion, quand ils furent pris à Lion, ils pensoient bien estre pendus & estranglez; qu'il ne vouloit tolerer telles voyes, & qu'il entendoit faire venir des cours de Parlemens & autres lieux, ainsi qu'il advisera, plusieurs bons & gros personages, par lesquels en la compagnie dessusdicte, il fera revoir lesdicts procès, & cependant vouloit que ces prisonniers demeurassent où ils estoient.

Yyyy 3

Le

Le 19 May le Roy écrivit au Parlement, qu'il estoit à propos que les procès des complices du Connestable fussent bien veus, qu'il avoit mis ordre qu'aucuns Présidens & Conseillers des autres Parlemens, se transporteront en la Cour de Parlement de Paris, pour vacquer avec eux à la revision desdits procès. Sur ces Lettres le Procureur General requis, que très-humbles remonstrances fussent faites au Roy, que la conséquence de faire revoir les procès jà jugez estoit très-perilleuse. Sur ce, Arrest, les Chambres assemblées, par lequel fut dit que quant au procès de ceux où il n'y avoit eu arrest, qu'ils seroient jugez par trente des Présidens & Conseillers de ladite Cour qu'elle deputera, & au jugement d'iceux seront appelez les Commissaires des autres Parlemens nommez par le Roy.

8. Juin  
1524.

Tous ces Juges, tant ordinaires que Commissaires assemblez, interrogerent de nouveau les accusez, & entr'autres Desguieres & Brion, qui recogneurent tout ce qu'ils avoient dit auparavant, qu'ils avoient accompagné le Connestable jusques à la frontière.

Ces Juges n'ordonnerent rien de nouveau contre ces deux accusez, & le premier Arrest demeura. Ils furent retenus dans les prisons jusques en May 1528, que le Roy écrivist au Parlement, qu'ayant sceu l'Arrest contre ces deux accusez, il entendoit qu'ils fussent delivrez, ayans obeï à justice & executé leur Arrest, afin qu'ils peussent aller en Italie pour son service. Surquoi la Cour, après avoir veu l'Arrest donné contre eux depuis quatre ans & neuf mois, attesta qu'il seroit executé : ce qui fut fait, & eux delivrez.

Par ceste histoire on voit que ces deux accusez ont sceu le dessein du mariage du Connestable, ses pratiques pour troubler le Royaume avec l'Empereur & le Roy d'Angleterre, ennemis du Roy & du Royaume; sçavoient mesme le complot qu'il y avoit eu contre la personne du Roy, ont servi à la retraite du Connestable, ont porté partie de son argent, après la cognoissance qu'ils avoient que le Roy le vouloit faire arrester: & neantmoins ils ne furent condamnez à la mort; & ce qui est à remarquer, est que l'Arrest fut donné par trente Juges du Parlement de Paris, & vingt-trois Juges tirez des Parlemens de Toulouse, Bourdeaux, & Rouen, & du Grand-Conseil, qui revirent ce Procès jà jugé, qui ne trouverent pas juste de faire perdre la vie à des personnes qui avoient sceu bien plus que superficiellement une conjuration si grande & dangereuse.

Extrait du Procès fait au Connestable de Bourbon.

*JULIEN GIROLAMI, sous Cosme de Medicis Duc de Florence.*

En l'année 1559, il se fit une grande conjuration à Florence contre la personne de Cosme de Medicis. Pandolfe Pucci, chef de cette entreprise, communiqua son dessein à Alstoldo Cavalcanti, à Laurent de Medicis, Ricard Milanois, Bernard Corbinelli & à Puccio Pucci. Ce chef Pandolfe

fe

se Pucci tascha d'induire ces gens-ci à assassiner le Duc, leur proposant divers moyens qu'il jugeoit faciles. Ces gens tant s'en faut qu'ils improuvassent le dessein de Pandolfe, qu'ils tascherent de le persuader de faire l'attentat lui-même, ayant grande privauté avec le Duc; mais il n'eut pas assez de cœur, & rejeta cette proposition, comme impossible. Pandolfe rechercha aussi pour le même fait Julian Girolami, & Laurent de Libri: à celui-ci il ne se découvrit pas absolument, mais il le pria de l'assister au besoin. Pour Girolami il entendit assez ce que Pandolfe lui avoit voulu dire, quoiqu'en paroles couvertes, improuva son entreprise, mais lui promit le secret. François Nasi en fit autant, & le desconfilla. Les conjurez furent quelques mois sans rien entreprendre; ils menèrent cependant une vie si desbordée, que Cavalcanti & Laurent de Medicis furent pris pour quelques sales actions. Le Duc neantmoins leur fit grace, fit delivrer Cavalcanti l'exhortant de mieux vivre. Laurent de Medicis fut envoyé à Pise. Pandolfe cependant fut à Rome, où il se découvrit à quelques bannis Florentins, dont le Duc eust avis, & qui l'obligea de considerer de près les actions des autres conjurez, & se trouvant assez bien informé, il fit arrester Cavalcanti à Florence, & Laurent de Medicis à Pise. Pandolfe Pucci fut pris & examiné fort exactement; il fut exhorté de dire la vérité, & sur l'assurance qu'il eust que l'on considèrerait les merites de ses predecesseurs, il se resolut de dire ingenuement ce qu'il avoit voulu faire, & d'en donner un escrit, où il enveloppa non seulement plusieurs personnes vivantes, mais aussi aucuns qui estoient morts. Corbinelli & Ricciardi advertis de cette confession, se retirent. Tous les conjurez furent convaincus par Pandolfe & par son escrit, & après quelques legeres tortures, ils furent jugez. Pandolfe, chef de la conjuration, fut pendu publiquement. Laurent de Medicis, Cavalcanti, & Puccio Pucci eurent les testes tranchées, Corbinelli & Ricciardi fuitifs furent contumacez. Nasi qui s'estoit retiré à Venise, & peu après justifié comme il put, fut absous après une legere peine. Pour Girolami, pour n'avoir revelé le secret de la conjuration, il fut condamné en une prison pour tant de temps qu'il plairoit au Duc. Libri fut déclaré innocent.

Cette histoire tirée de G. B. Adriani, livre 16. p. 635. & de l'Histoire de M. de Thou, livre 23, est fort remarquable. Girolami avoit sceu la conjuration, l'avoit improuvée, n'avoit rien revelé, il ne fut pas aussi condamné à la mort: & de plus, ce qui rend cet exemple plus notable, est qu'il faut considerer l'estat où estoit lors le Duc de Florence, agité & travaillé de diverses conjurations contre sa personne, lui qui s'establissoit en sa Souveraineté qui lui estoit contestée, & neantmoins les Juges, dont il estoit le maître, ne passerent les bornes de la raison & de la justice, & distinguèrent les peines suivant les fautes des conjurez.

*Un Espagnol sous Philippe II, Roy d'Espagne 1560.*

EN l'expédition de Tripoli que fit le Roy d'Espagne l'an 1560, il y

a un exemple qui sert à la preuve de ce Chapitre. L'on descouvrit une conjuration de deux Espagnols, l'un desquels, qui avoit esté esclave des Turcs à Tripoli, avoit promis à Dragut ce fameux pirate de mettre le feu aux poudres, & autres munitions de l'armée Espagnole. Le traître fut incontinent pendu, mais son compagnon pour n'avoir pas revelé ceste conjuration, fut razé, & mis en galere.

Ce jugement militaire rendu par des gens de mer, ordinairement cruels & impitoyables, est fort judicieux, car il distingue les peines : le principal auteur y perd la vie, mais celui qui n'avoit pas revelé, fut traité plus doucement.

Ceste histoire est tirée de l'Histoire de M. de Thou liv. 26.

LAURENS DU BOIS *Sieur de Saint Martin*, & PIERRE DE GRANDRY, *sous le Roy Charles IX.*

EN l'année 1574 l'on descouvrit une conjuration qu'on disoit aller contre la personne du Roy Charles IX, & contre l'État. Beaucoup de Grands s'y trouverent engagez, & sur la delation d'un nommé Brinon, l'on arresta Joseph de Boniface dit la Mole, le Comte Hannibal de Cocconas, Laurent du Bois dit Saint Martin, Pierre de Grandry Maître d'Hostel du Roy, qui avoit esté Ambassadeur aux Grisons, & François Tourtray. Ces prisonniers furent envoyez à la Conciergerie du Palais ; & le premier President, un President, & deux Conseillers furent commis à l'instruction du procès. L'affaire alla si avant que la Mole, Cocconas, & Tourtray furent jugez & executez à mort, convaincus de ceste conjuration.

Restoient prisonniers Saint Martin & Grandry, qui furent absous quoi-qu'ils eussent sceu la conjuration, & y eussent participé ; car par les charges qui sont imprimées & publiées l'on voit : que Grandry estoit frere du Sieur Grandchamp, l'un des auteurs de ceste conjuration : que Monsieur le Duc d'Alençon frere du Roy lui bailloit mille escus, & promettoit par le moyen d'un secret qu'il avoit, de convertir l'argent en or pour fournir aux fraix de la guerre : qu'au département des grandes Charges, ce Grandry devoit estre Grand Maître : que son frere Grandchamp lui avoit communiqué de ce dessein.

Tourtray l'un des accusez, dit que la Mole & Grandry se frequentoient fort. Brinon le delateur confronté à Grandry lui soustint qu'il estoit present, & Grandchamp son frere, lorsque l'on avoit tenu les propos de l'entreprise contre le Roy, & veu Monsieur le Duc en particulier le jour du Vendredy saint avec la Nocle, Grandchamp, & Grandry ; ce que Grandry recognoist en partie.

Tourtray à la question le chargea fort, & dit qu'il devoit estre Surintendant des finances de Monsieur le Duc, & promettoit de convertir l'argent

gent on or, pour donner les moyens audict Duc d'entretenir son armée.

La Mole étant sur l'eschaffault prest d'estre executé, dit que Grandry, Grandchamp, & la Nocle sçavoient la conspiration: ce qu'il repeta par deux fois pour le regard de Grandry.

Pour ce qui concerne Laurens du Bois Sieur de Saint Martin, il estoit neveu du Sieur de Saint Paul Maître des Requestes. Ce Saint Paul fur ouï, & dist beaucoup de choses qu'il avoit sceues dudiect Saint Martin, par lesquelles l'on voit qu'il sçavoit la conspiration, ayant eu grande communication avec Grandchamp.

Ces deux, sçavoir Grandry & Saint Martin, quoiqu'ils eussent cognoissance de ceste conjuration & très-particuliere, & qu'il y eust contre eux grandes charges, pour avoir eu communication avec les principaux de l'entreprise, avec Grandchamp, & avec Tourtray autrefois Secrétaire dudiect Grandchamp, étant Agent pour le Roy à Constantinople; neantmoins quand il fut question de les juger, le Parlement condamna à mort la Mole, Cocconas, & Tourtray, mais Saint Martin & Grandry en fortirent la vie sauve: celui-cy par la recommandation de l'Evesque de Limoges son oncle.

S. Paul Maître des Requestes oncle de Saint Martin, & qui en avoit assez sceu par son neveu pour venir à revelation, ne fut point en peine, seulement il fut ouï & declara ce qu'il avoit sceu de son neveu, non point en passant & legerement, mais à plusieurs fois & en diverses conferences.

Ainsi la Cour de Parlement n'a pas considéré en ce jugement l'Ordonnance du Roy Louis XI, qui l'obligeoit de juger à mort Grandry & Saint Martin, & encore Saint Paul mesmes qui ne fut pas seulement prisonnier. S'ils eussent eu affaire à des Commissaires, ils estoient perdus.

PIERRE CHASTEL, sous le Roy Henry IV.

LE 27 Decembre 1594, Jean Chastel natif de Paris, âgé de 19 ans, donna un coup de cousteau au Roy Henry IV. Ce Parricide pris fut mis entre les mains du Prevost de l'Hostel, & mené au fort l'Evesque, où il declara le dessein formé, qu'il avoit resolu de l'executer, confessa que souvent ceste pensée detestable lui estoit venue, qu'il en avoit parlé à Pierre Chastel son pere, qui l'en avoit dissuadé, lui disant que le malin esprit lui avoit persuadé de commettre ce crime.

Le lendemain la procedure & le criminel furent envoyez au Parlement, où il fut interrogé de nouveau, & repeta ce qu'il avoit dit par devant le Prevost de l'Hostel: & comme il avoit communiqué son dessein à son pere, qui l'en avoit dissuadé. Incontinent Jean Gueret Jesuite, precepteur de Chastel, Pierre Chastel son pere, & Denise Hezard sa mere furent arrestez, & ses sœurs aussi.

Arrest de la Cour du 29 Decembre audict an contre ledict Jean Chastel executé à mort, & tiré à quatre chevaux.

Tome X.

Zzzz

Le

Le 7 Janvier de l'année suivante 1595, le procès fut fait à Jean Gueret Jesuite, precepteur du Parricide, à Pierre Chastel pere, à sa mere, & à ses sœurs, tous confrontez au Parricide Jean Chastel. Après que par Arrest la question eust esté baillée à Gueret, & au pere du Parricide, la Cour par Arrest du 10 Janvier 1595, bannit ledict Gueret à perpetuité du Royaume, & ledict Chastel pere pour le temps de neuf ans, & à perpetuité de la ville de Paris, & en deux mille escus d'amende envers le Roy; & pour le regard de la mere & des sœurs du Parricide, les prisons leur furent ouvertes.

Pierre Chastel pere a sceu le dessein qu'avoit son fils de tuer le Roy, & l'a dissuadé, le fils nonobstant les remonstrances de son pere a executé sa resolution.

Le pere pouvoit sans accuser son fils, seul auteur de ceste conjuration, & seul complice, empêcher que le mal n'arrivast, en arrestant son fils, soit en sa maison, soit en le faisant mettre en des prisons seures, où les peres font mettre leurs enfans desbauchez, & reduisent le plus souvent leurs esprits à la raison.

En y procedant de ceste sorte facile, commode, & qui n'apportoit point de honte à sa famille, il empeschoit l'attentat, & savoit sa famille de la ruine qui l'a accablée, il n'y avoit en ce cas nul peril pour lui.

Et neantmoins la Cour, où presidoit Monsieur le premier President de Harlay, ne condamna pas le pere à la mort, mais à un bannissement de neuf ans, ne precipita pas le jugement du pere, & le jugea douze jours après l'execution du Parricide; bien que le coup qu'avoit receu le Roy fust recent & la playe encore sanglante; bien loin de le juger le jour mesme de l'Arrest donné contre l'auteur de la conjuration.

Ainsi la Cour composée de Juges ordinaires, non Commissaires, a jugé qu'une personne qui a sceu un tel crime sans le reveler, quoique l'attentat fust sur le point d'estre executé, & qui mesme avoit esté executé, n'estoit digne de mort. L'Arrest donné en un temps où la chaleur de la Ligue estoit grande, où les partis estoient encore en vigueur, où la haine estoit extreme contre les Jesuites.

Celui qui a fait des Annotations sur la Conference des Ordonnances, a fait ceste remarque sur l'extrait de l'Ordonnance du Roy Louis XI, dont il est question en ceste affaire: „ Du regne, dit-il, du Roy Henry IV, il a esté disputé au Parlement de Paris après l'execution de Jean Chastel, si Pierre Chastel son pere qui avoit sceu sa conspiration & detesta- ble entreprise, estoit punissable comme criminel de lèze-Majesté: que si la loi des Perles avoit lieu en France, n'y auroit doute que le pere fust digne de mort, y ayant des exemples d'autres nations; mais le Parlement usant d'un grand temperament par Arrest de l'an 1595, ne condamna pas le pere à la mort, mais seulement le bannit hors du Royaume, ordonna sa maison estre razée & mis une pyramide au lieu, & le condamna en deux mille escus d'amende. „

### XIII. *Examen de deux exemples, dont l'on s'est servi pour justifier l'action des Commissaires.*

**L** faut maintenant examiner deux exemples fort remarquables dont nos Commissaires ont tâché de pallier leur action. Ils ont par ce moyen prevenu quelques personnes foibles, de peu de jugement, & qui ne confiderent les choses que superficiellement. Ils leur ont fait croire qu'ils avoient raison, & que l'on avoit grand tort de se plaindre d'une si manifeste injustice. Nous commencerons par l'histoire de la condamnation des Barons de Naples de l'an 1485, & puis nous examinerons celle du Sieur de Saint Valier, tirée du procès fait au Connestable de Bourbon en l'année 1524.

La revolte des Barons du Royaume de Naples contre le Roy Ferdinand I. est fort signalée dans l'histoire. Elle commença l'an 1485, & fut terminée sept ans après par l'exécution qui fut faite d'aucuns de ces Seigneurs conjurez. Le Roy de Naples animé par son fils Alphonse, Duc de Calabre, qui portoit impatiemment ceste revolte, fit arrester Antonelli Petrucci son Secretaire confident & ancien serviteur, & deux de ses enfans François Petrucci Comte de Carinola, & Jean Antoine Petrucci Comte de Policastro, & aussi François Coppola Comte de Sarno, Anello Arcamone Comte de Burello beau-pere du Secretaire, & un Catalan nommé Impou.

Ce Secretaire venu de bas lieu s'estoit eslevé par son merite, entra si avant dans le secret du Roy son maistre que toutes les affaires se faisoient par lui. Il acquit par ce moyen des biens immenses, & ses enfans aussi qui s'allierent aux plus illustres familles du Royaume.

Pour le Comte de Sarno, il entra dans les secrets de l'Estat par la faveur du Secretaire. Ces gens acquirent de si grands biens, que le Duc de Calabre rechercha toutes sortes d'occasions pour avoir leur confiscation.

Camillo Portio qui a écrit particulièrement ceste histoire, remarque les momens de ceste conjuration. Il dit que ces prisonniers informez du dessein du Duc de Calabre, travaillerent à leur conservation, & n'en creurent point avoir un meilleur moyen que de se joindre aux Barons revoltex.

Que le Secretaire alloit plus couvert que ses enfans & le Comte de Sarno, pour se conserver la confiance du Roy, neantmoins l'entreprise lui fut proposée par Sarno, qu'il y prit tel goust qu'il rompit son voyage d'Espagne où il avoit resolu de se retirer.

Que le Secretaire avoit fait le mariage de son fils, le Comte de Policastro, avec la fille du Comte de Lauria l'un des Barons revoltex, & qu'il avoit assuré le Comte de Sarno qu'il ne quitteroit point le Roy que le Pape & les Barons n'eussent levé les armes, & fait quelque progrès.

Qu'il est vni que le Prince de Salerne avoit désiré que le Secretaire si-

Z z z z 2

gnait p. 114.



- p. 116. gnaft la ligue, mais que le Comte de Sarno l'excusa sur sa timidité.  
 Que le Secretaire fut arresté par les Barons, ( les uns disent par collusion ) pour n'avoir voulu signer le Traicté de la ligue.  
 Qu'il fit mille ruses pour faire voir au Roy qu'il estoit prisonnier des Barons, & estant deslivré vint trouver le Roy, & se purgea de tout ce qu'on lui imposoit, & fut restablí en sa premiere confidence.  
 p. 304.  
 p. 335. Lorsque le Comte de Burello, beau-pere du Secretaire, estoit Ambassadeur pour les Barons à Rome, il sceut du Pape que le Secretaire estoit entré dans ceste ligue, & n'en avoit adverti le Roy son maistre.  
 Ces Seigneurs pris, leur procès fut faict par les formes, afin, dit l'historie, que l'on ne pensast pas que leur plus grand crime fust d'avoir trop de biens.

- Le Secretaire, ses deux enfans, & le Comte de Sarno furent condamnés à avoir la teste tranchée, & leurs biens confisquez, sçavoir, dit l'historie, les deux enfans du Secretaire, & Sarno, pour avoir confessé estre de la conjuration des Barons, & pour ce criminels de leze-Majesté, & le Secretaire, pour avoir eu cognoissance de la conjuration, & ne l'avoir revelée.

Pour le regard du Comte de Burello & Impou, ils ne furent ni absous, ni condamnés.

Voicy comme parle l'Historien Portio de ces quatre condamnés: *Li primi tre, cioe Sarno, Carinola, & Policastro condannati alla testa per haver confessato essere stati nella congiura, l'ultimo, cioe il Secretario, per haver havuto notizia del Conte di Sarno & non l'haver rivelato al Re: per lo quale mancamento è opinione di Bartolo Giuriconsulto potersi condannare il conscio alla morte, e quantunque d'altri Giuristi ella non sia approvata o come non vera, o come troppo rigerosa, è nondimeno da Principi moderni inviolabilmente castodita.*

L'exécution des Comtes de Carinola & Policastro se fit le 13 Novembre 1486. Celle du Secretaire leur pere, & du Comte de Sarno, fust différée jusques au 15 May 1487.

L'Historien Portio faict assez cognoistre par la suite de sa narration, que le Roy faisant condamner le Secretaire pour crime d'Estat, ne pensoit à autre chose qu'à profiter de ses biens, car avant que lui faire donner la question pour sçavoir où estoient ses tresors, le Roy lui escrivit pour l'exhorter de ne point s'exposer à la rigueur des tourmens pour sauver son bien & perdre ses bonnes graces. L'historie neantmoins quand elle parle de ses biens, marque qu'on ne lui trouva en argent que huit mille escus.

Mais pour revenir à nostre sujet: par le passage cy-dessus de Portio il est expressement dit, que le Secretaire fut condamné à mort & executé pour avoir seulement sceu ceste conjuration, & ne l'avoir revelée au Roy. Il est bien certain que ce Secretaire prudent & avisé ne se déclara pas si ouvertement que ses deux enfans, & le Comte de Sarno, qui traicterent publiquement avec les Barons; toutesfois quand l'on considerera sa qualité de Ministre principal très-confident du Roy, qui avoit manié durant plu-

sieurs

siieurs années toutes les affaires de l'Estat, qui avoit le secret de son Maître, l'on jugera tousjours qu'il estoit obligé à une fidelité plus particuliere qu'à aucun autre, qu'il devoit détourner ses enfans de leur dessein, & devoit avertir le Roy sur les moindres indices qu'il en avoit.

Mais l'on a bien de plus grandes charges contre lui, car outre tout ce qui est dit cy-dessus tiré en sommaire de Portio, il reste encore assez de lumiere pour convaincre ce Secretaire d'avoir trempé plus avant en ceste conjuration que par une simple science.

La preuve plus ample de ceste science, ou plustost de la participation qu'eut le Secretaire de ceste ligue, se tire du procès qui fut imprimé à Naples incontinent après l'exécution des Barons.

L'on y trouve que le Comte de Carinola, son fils, recognoist que le Prince de Salerne lui avoit dit que François Coppola & le Secretaire estoient de la partie, & qu'il n'avoit esté fait aucun escrit de ceste ligue. p. 3. 4.

Que le Comte de Policalstro, son autre fils, confesse que son pere estant à Salerne dist, que pour bien executer leur dessein il falloit arrester le Roy à Sarno; qu'il donna charge à ses enfans de le dire aux Barons, ce qu'ils firent: ensuite de quoi les Barons escrivirent une lettre pour faire venir le Roy à Sarno, & l'arrester. p. 6.

Que ce Secretaire (que Portio dit avoir esté condamné seulement pour avoir sceu) recogneut avoir donné ce conseil; ce qui passe bien au-delà d'une simple science. p. 10. 1.

Que le Comte de Sarno dit: que toutes les conférences faites avec les Barons rebelles avoient esté faites du conseil, participation, & avis du Secretaire, & que c'estoit lui qui avoit donné les premiers desseins de ceste conjuration. p. 7. 2.

Que le Secretaire confessa qu'il avoit fait le mariage du Comte de Policalstro son fils avec la fille du Comte de Lauria Baron rebelle, depuis la prise des armes contre le Roy. Confessa aussi que ceste ligue avoit esté faite par son consentement, & qu'il n'en avoit rien dit au Roy. p. 9.

Il y a des témoins qui disent que le Secretaire reveloit à ses enfans les secrets de l'Estat, & eux aux Barons. p. 10.

Il y a aussi preuve que le Secretaire avoit donné un écrit pour asseurance de sa parole, qu'il y avoit quantité de lettres de lui qui témoignioient qu'il estoit fort informé de ceste menée. p. 38. 39.

Que ses enfans neantmoins monstroient avoir grande desiance de leur pere, croyans qu'il manqueroit à ce qu'il avoit promis. p. 11.

Que le Secretaire avoit consenti au conseil tenu pour assassiner le Duc de Calabre fils aîné du Roy. p. 13. 14.

Que le Procureur fiscal par ses conclusions, les vœux des onze Docteurs & des quatre Barons tenants lieu de Pairs, condamnerent les quatre accusés en une mesme peine pour le mesme crime de leze-Majesté au premier chef; c'est à sçavoir, pour avoir conspiré & machiné contre le Roy & son Estat, & contre son fils le Duc de Calabre. Les quatre Sentences contre les accusez sont uniformes pour la punition d'un mesme crime. p. 45. 46.

La premiere contre le Secretaire, semblable aux autres, porte qu'il avoit commis crime de leze-Majesté, & qu'il avoit encouru toutes les peines de tels criminels par les Constitutions du Royaume, qui est la perte de la vie & confiscation des biens, tant ceux qui estoient dans le Royaume que hors iceluy.

Après toutes ces charges & plusieurs autres particularitez que l'on peut tirer tant de l'histoire de Portio, mais bien plus du procès imprimé à Naples, il y a de quoi s'estonner comme Portio a escrit qu'il fust mis en question si la simple science d'un tel crime estoit digne de mort; veu que le Secretaire dont nous parlons n'avoit pas seulement sceu, mais avoit conspiré, avoit cooperé avec les Liguez, estoit un des principaux de la faction, son beau-pere le Comte de Burello employé par les Barons près du Pape en qualité de leur Ambassadeur, ses deux enfans principaux moteurs de cette affaire convaincus & condamnez pour cela, & le Comte de Sarno son grand ami & confident.

*Il faut maintenant examiner l'exemple du Sieur de Saint Valier, qui se trouvera beaucoup moins considerable que le precedent.*

Le 15 Aoust 1523, Madame mere du Roy François I, estant à Clery receut une Lettre du Sieur de Brezay Grand Seneschal de Normandie, qui portoit qu'il avoit sceu par un homme d'Eglise que deux Gentilshommes de Normandie lui avoient dit en confession plusieurs choses importantes à la seureté du Roy, & de l'Estat; qu'un des gros personnages du Royaume, (ce sont les termes de la Lettre) & du sang Royal avoit intelligence avec l'Empereur & le Roy d'Angleterre, qu'il y avoit mesmes dessein sur la vie du Roy. Sur cet avis le Chancelier du Prat & Robertet Secretaire des finances, eurent ordre d'interroger ces deux Gentilshommes, que le Grand Seneschal avoit envoyez. Ils declarerent qu'ils avoient appris à Vendosme d'un nommé Lurcy que Messire Charles de Bourbon Connestable de France avoit de grands desseins contre le Roy & l'Estat, traictant mariage avec la sœur de l'Empereur, & de plus un Traicté pour faire la guerre en France; que le Roy d'Angleterre estoit de la partie, & plusieurs autres particularitez.

Sur ces dispositions le Roy fit arrester le 5 de Septembre Antoine de Chabanes Eveque du Puy, Jean de Poitiers Sieur de Saint Valier, & Emard de Prye. Aussi-tost l'on donna commission au Sieur Brion premier President de Rouen & Garde du petit sceau près du Roy, d'aller à Tarare en compagnie du Grand Maistre; & du Marechal de Chabanes, avec un Maistre des Requestes pour adjoint, pour interroger ces prisonniers.

Saint Valier, c'est de lui seul dont il est à present question, ne descouvrit lors rien de la conjuration; mais les Commissaires ayant interrogé plusieurs

sieurs autres témoins, eurent une telle connoissance de l'affaire que le Roy par Lettres patentes du 11 Septembre renvoya le tout à M. Jean de Selve premier President au Parlement de Paris, à Jean Salat Maître des Requestes, François de Loynes President aux Enquestes, & Jean Popillon Conseiller en ladite Cour, pour faire le procès audict Connestable, aux Eveques du Puy & d'Autun, audict Sieur de Saint Valier, & autres prisonniers au Chasteau de Loches, jusques à sentence definitive inclusivement, & quant au Connestable exclusivement.

Saint Valier fut interrogé de nouveau à Loches, persista en sa premiere denegation; neantmoins pressé par Hector Dangerrey qui lui fut confronté, qui lui soustint qu'il estoit present lorsqu'il fut depesché en Espagne, il se resolut deux jours après de declarer ce qu'il sçavoit de ceste conspiration. Voici ce qu'il dist.

Que l'Esté dernier estant à Montbrison, M. le Connestable, qui lui avoit toujours montré grand signe d'amitié, l'appella seul en un cabinet; après lui avoir donné quelques bagues, lui dist qu'il l'aimoit, & se fioit en lui plus qu'en personne du monde, qu'il lui vouloit dire quelque chose, mais qu'il falloit qu'il jurast sur un reliquaire où il y avoit du bois de la vraie croix, qu'il n'en diroit rien. Après avoir juré & mis la main sur ceste croix, le Connestable lui dist que l'Empereur lui offroit de lui donner en mariage Madame Eleonor sa sœur veuve du Roy de Portugal, avec deux cens mille livres de dot, & pour six cens mille livres de bagues, & au cas que l'Empereur & l'Archiduc son frere mourussent sans hoirs, il faisoit ladite Eleonor heritiere de tous ses Royaumes. Tu verras, lui dit-il, le Seigneur de Beaurain Chambellan de l'Empereur qui viendra ce soir devers moi. Je t'envoyrai quérir quand il sera venu, & tu oiras ce qu'il me dira. Saint Valier s'estant retiré, le Connestable l'envoya quérir sur les onze heures de nuit: quand il fut à la chambre du Connestable, il le mena en un cabinet où il vit ledict Sieur de Beaurain seul, ayant laissé en une chambre un Gentilhomme nommé Lolinghen, son Secretaire, & son barbier, qui entrerent peu après dans le cabinet. Beadrain recut de grandes caresses du Connestable, qui lui dist: Monsieur de Beaurain, voici mon cousin M. de Saint Valier qui est un des principaux amis que j'aye, & se saluerent. A l'instant Beaurain presenta les Lettres de l'Empereur au Connestable lui disant, Monsieur, l'Empereur se recommande à vous. Ces Lettres furent communiquées à Saint Valier, qui portoit ces mots: „ Mon „ Cousin, je vous envoie le Sieur de Beaurain mon Chambellan, lequel „ vous dira aucunes paroles de par moy. Je vous prie le vouloir croire „ comme moy-mesme, „ signé *Charles*. Ensuite Beaurain dit au Connestable que l'Empereur avoit esté adverti que le Roy le traitoit mal, & aussi que le Roy n'avoit tenu aucune promesse à l'Empereur, combien que l'Empereur de sa part eust toujours tenu ce qu'il avoit promis au Roy, que l'Empereur vouloit estre ami du Connestable envers & contre tous sans aucuns excepter, & qu'il ne tiendrait qu'au Connestable s'il ne le faisoit un des plus grands hommes de la Chrestienté; dont le Connestable remercia l'Em-

l'Empereur. Puis il demanda à Beaurain ses instructions & pouvoirs : il dit qu'il n'estoit tenu de les lui faire voir, mais neantmoins qu'il en estoit content. Il lui communiqua donc le pouvoir pour traicter le mariage entre le Connestable & ladiète Eleonor, sœur de l'Empereur, ou à son défaut de Madame Catherine son autre sœur, & accorder les articles du mariage, qui furent faicts en presence du Connestable, & ecris par le Secrétaire dudit de Beaurain. Ils portoient en substance, que l'Empereur donnoit sa sœur en mariage au Connestable, ou bien son autre sœur, avec deux cens mille livres de dot. Le Connestable donnoit en douaire le pays de Beaujolois qu'il faisoit valoir 25000 livres de rente; & au cas que l'Empereur & l'Archiduc son frere allaissent de vie à trespas sans hoirs, ladiète Eleonor succederoit aux Royaumes & Seigneuries que tenoit l'Empereur, qui promettoit faire ratifier ledict Traicté de mariage à l'Archiduc. L'Empereur ensuite promettoit de ne prendre parti ailleurs, sans le consentement du Connestable. Outre ce, Beaurain fit voir les articles du Traicté entre l'Empereur & le Roy d'Angleterre, où il promettoit faire entrer le Connestable. Ce Traicté portoit que l'Empereur devoit entrer en France du costé de Narbonne avec 18000 Espagnols, dix mille Lansquenetz, 2000 hommes d'armes, & 4000 Genétaires avec de l'artillerie à l'advenant. Le Roy d'Angleterre devoit descendre en France avec 15000 Anglois, & 5000 chevaux, & de l'artillerie. L'Empereur lui devoit envoyer 3000 Lansquenetz, & 3000 chevaux; & Madame Marguerite qui estoit en Flandre, devoit envoyer 4000 Hannuyers pour commencer la guerre sur la frontiere de Picardie. Toutes ces descentes se devoient faire en mesme temps, & au temps que le Roy auroit passé les Monts pour Milan. Le Connestable ne se devoit declarer qu'après que l'Empereur & le Roy d'Angleterre auroient esté dix jours devant une des villes de France.

L'Empereur outre ce promit cent mille livres au Connestable, & l'Anglois autant: ce qu'il refusa, & consentit que ceste somme fust employée à une levée de Lansquenetz que faisoit le Comte Felix.

Sainct Valier adjouste que le Connestable ne jura pas d'observer ces articles, mais dit à Beaurain qu'ils en parleroient ensemble. La réponse du Connestable à l'Empereur fut baillée à Beaurain, contenant assurance d'affection & creance sur ledict Beaurain. Que le Connestable commanda à Sainct Bonnet d'aller avec Beaurain en Espagne.

Que ceste despêche fut faicte en presence de lui Sainct Valier, comme aussi celle que fit Beaurain pour l'Archiduc frere de l'Empereur, & pour le Roy d'Angleterre, pour leur faire sçavoir ceste alliance, & que Lollinghen & le Secrétaire de Beaurain furent depeschez à cet effect.

Sainct Valier adjouste que Beaurain assura le Connestable que les Suisses ne seroient pour le Roy, & que l'Empereur en estoit assuré, moyennant deux cens mille livres qu'il avoit envoyé; que les Venitiens estoient allies de l'Empereur envers & contre tous, & lui donnoient deux cens mille livres; que Beaurain disant, au Connestable, ce qu'il avoit negocié en Angleterre,

gleterre, le Roy d'Angleterre lui parlant de ce dessein lui dist : Et moi Beaurain qu'auray-je ? Qu'il lui respondit : Sire, vous ferez Roy de France. Que le Roy d'Angleterre repliqua : Il y aura bien affaire que M. le Connestable m'obeisse.

Sainct Valier dist qu'il estoit certain que le Royaume de France ni aucune partie n'estoit divisée, ni butinée. Après cela ledict Sainct Valier faict la description des papiers dont Beaurain estoit chargé, son pouvoir, le Traicté avec l'Angleterre, comme ils estoient scellez & signez, & un troisieme qui estoit l'alliance entre l'Empereur & le Roy d'Angleterre, où estoit compris le Connestable.

Dit aussi que le Connestable n'estoit lié ni de parole, ni par escrit à Madame Eleonor, que Beaurain avoit dict au Connestable que ladicte Dame avoit escrit à l'Empereur qu'elle se rendroit près de lui, pour faire tout ce qu'il lui plairoit ; que cela faisoit croire qu'elle consentoit au mariage.

Adjouta que le Sieur de Prye ne sçavoit rien de ceste affaire, ni l'Evesque d'Autun, ni le Chancelier de Bourbonnois.

Le lendemain que Beaurain & Sainct Bonnet eurent esté despêchez pour Espagne, Sainct Valier dit qu'il fust trouver le Connestable pour lui remontrer la faute qu'il faisoit, lui dist tout ce qui se peut imaginer pour le détourner de ce dessein : que le Connestable sur ces remonstrances changea de resolution en apparence, lui promit de ne passer outre, mais de tenir le tout secret. Deux jours après en se separant ils se promirent, l'un de rompre le dessein, l'autre d'estre secret.

Dit aussi qu'il est vray qu'il vit le Roy à Lion ; qu'il ne revela ceste conjuration, croyant l'avoir destournée ; qu'il n'avoit pû trouver l'opportunité d'en parler au Roy, ayant mesmes sceu que S. M. devoit mener le Connestable avec lui en Italie : le bruit en estant tout commun.

Que lorsqu'il fust arresté par le Sieur d'Aubigny, il lui dit que si le Roy vouloit avoir fiance en lui, qu'il lui promettoit d'aller querir le Connestable.

Sainct Valier desira faire ceste confession au premier President seul ; ce qu'il refusa, disant que l'affaire estoit si gros (ce sont ses mots) qu'il ne vouloit rien entendre sans compagnon ; ce qui fut faict, & le Sieur de Loynes President y fut present.

Sainct Valier demande pardon au Roy de ne lui avoir pas revelé ceste conspiration si tost qu'il eust deu & pû faire, mais qu'il avoit creu l'avoir destournée.

Ledict Sainct Valier par l'interrogatoire du 26 Novembre, dit qu'il avoit souvent veu le Roy familièrement, depuis avoir sceu le dessein du Connestable ; mais que l'on disoit dans la Court que le Connestable venoit trouver le Roy, & ainsi la conjuration dissipée.

A tout ce que dessus il faut adjouster que par une Lettre de ce Lolinghen, qui avoit esté surprise, qu'il escrivoit au Sieur de Beaurain lui mandant la prise de Sainct Valier, il y a ces mots : „Je n'ai pû dechiffrer vos Lettres faute du dechiffre qu'a M. de Sainct Valier en garde. „ Un

Tome X.

Aaaa

La Lettre  
est au Pro-  
cès p. 131.

courrier arrêté à Toulouse descouvrant la conjuration du Connestable, dit, qu'estant en une Abbaye près de Bourg en Bresse, il se trouva avec quatre Gentilshommes qui alloient en divers pays pour avancer les desseins du Connestable, qu'ils tesmoignerent estre fort deplaisans de la prise de Sainct Valier, de l'Evesque Dupuy, & autres.

Voilà la cognoissance qu'avoit Sainct Valier de la conspiration du Connestable: il a esté très-necessaire de remarquer particulièrement tant de circonstances, pour faire voir qu'il n'avoit pas une simple science de ceste conjuration, mais qu'il en estoit autant instruit que le Connestable mesme.

Le Roy enfin renvoya l'affaire au Parlement de Paris, où Sainct Valier persista, & adjousta qu'il n'avoit pas adverty le Roy de ce que Beaurain esperoit de divertir les Suisses de son alliance, parce qu'il sçavoit, dit-il, que les Suisses estoient pour le Roy.

Enfin Arrest contre Sainct Valier, qui porte pour raison de plusieurs seditions, conspirations, conjurations, & machinations commises par lui contre le Roy & son Royaume, il est déclaré criminel de leze-Majesté, & condamné à avoir la teste tranchée, ses biens acquis & confisquez au Roy; qu'avant l'exécution ledit Sainct Valier aura la question extraordinaire pour sçavoir les complices.

Le Roy eut avis de l'Arrest, & l'indisposition de Sainct Valier en empescha l'exécution. Cependant le Collier de l'Ordre lui fut osté avec ceremonie; ce qui n'appartient point au fait que nous traictons.

Enfin la question fut seulement présentée à Sainct Valier, où il persista à ce qu'il avoit dit, & le temps de l'exécution approchant, l'on lui lut son Arrest, & après quelques interrogatoires il renvoya à tout ce qu'il avoit dit au Procès, & donna congé à son confesseur de déclarer toute sa confession. Estant conduit au lieu où il devoit estre executé, survint un Archer de la Garde du Roy, qui apporta lettres de sa Majesté de commutation de peine en une prison perpetuelle. Le prisonnier fut remené en la prison, l'exécution de ces lettres de commutation de peine fut surcise, & le dernier Mars 1524. le Roy fit tirer Sainct Valier de la tour quarée, pour le mener au lieu qu'il avoit ordonné. Depuis en l'année 1527, le Roy lui donna ses Lettres de restitution, abolition, grace & rappel, adressantes à toutes les Cours de Parlemens de ce Royaume, dans lesquelles tout le fait cy-dessus est narré particulièrement, ensemble les causes qu'avoit allegué Sainct Valier de n'avoir pas revelé au Roy ceste conjuration, qui sont les mesmes dont il s'est servi au procès.

Voilà quelle est la vertu de l'affaire de Sainct Valier, quelles estoient les charges contre lui, qui sont telles que sans la grace du Roy il estoit coupable de mort. Il n'y a personne qui ne voye combien il estoit engagé dans ceste conjuration: l'on voit qu'il avoit eu une entiere participation des desseins du Connestable & par le Connestable mesme. L'on voit qu'il a esté la seule personne de condition qui a sceu le particulier de la conjuration, il a esté present à l'action la plus importante & possible la seule du

Traicté

Traicté fait entre l'Empereur & le Connestable, a veu le Traicté, en a sceu les circonstances, en a leu les instructions & les actes, en a communiqué avec l'Agent de l'Empereur, a veu les despatches du Connestable en réponse de celles de l'Empereur: il estoit mesme depositaire du chiffre que l'Empereur avoit envoyé au Connestable, pour se communiquer plus secrettement leurs desseins. Il avoit juré de ne jamais rien reveler de ce secret, a persisté jusques à l'extremité à dire qu'il n'avoit aucune cognoissance de l'affaire, n'a rien confessé qu'après avoir esté convaincu par celui mesme que le Connestable envoya en Espagne, a esté souvent auprès du Roy & privement depuis avoir eu participation de ce Traicté: il sçavoit que le mal pressoit, il voyoit le Roy prest de passer en Italie, il voyoit les Espagnols & les Anglois prests avec de grandes armées pour entrer en France par divers endroits en execution de ce Traicté, il sçavoit la resolution déterminée du Connestable de suivre le parti de l'Empereur, & qu'il estoit sur le point de sortir du Royaume, comme il fit.

Tout ce qu'il dist pour sa deffense est qu'il remonstra au Connestable, avec autant de vehemence qu'il peust, les maux que pouvoit produire son entreprise, qu'il croyoit l'avoir diverti, lui ayant promis la larme à l'œil, touché de son discours, que l'affaire en demeureroit là, mais à condition qu'il tiendroît secret ce qu'il lui avoit confié.

Ceste justification n'est prouvée au procès que par ce qu'en dit Sainct Valier mesme, qui n'avoit que ceste seule deffense, foible à la verité & inutile, puisqu'elle n'est appuyée que de lui seul, puisqu'aucun des temoins n'en a parlé, aussi a-t-il tousjours dit qu'il avoit pris le Connestable seul pour lui faire ces remonstrances, & le divertir de ceste conjuration.

Si nos Commissaires ont tant soit peu de raison, & s'il leur reste assez de jugement, ils verront qu'ils ont besoin d'autres exemples que ces deux-cy, pour justifier leur action. Il est neantmoins difficile en ceste vaste mer d'exemples & d'histoires, de n'en point trouver quelqu'un qui soit à leur avantage; mais tousjours sous quelque infame Tyran. Pour nous, nous en faisons voir un assez bon nombre & de très-illustres, anciens & modernes, qui condamnent ce qu'ils ont fait pour obeir au plus injuste Tyran qui fust jamais.

#### XIV. *Contre les Commissaires en general, & les Commissions extraordinaires.*

**I**L n'est pas difficile aujourd'huy de faire croire à toute la France que ce jugement est injuste & inique, puisqu'il a esté rendu par des Commissaires, après que nous avons veu ce qui s'est passé dans le Parlement en plusieurs occasions importantes, soit en l'affaire du Duc d'Espernon

Aaaaa 2

jugée



jugée le Roy present & pronongant, soit aux affaires du Duc d'Elbœuf & du Président Coigneux, soit aussi en ce qu'il a esté ordonné pour certains Conseillers receus à Rouen par des Commissaires Conseillers du Parlement de Paris; bref, en toutes les occasions qui se sont présentées où les Commissaires ont travaillé. Neantmoins il semble à propos de représenter ce que l'on en a creu avant ce siecle, & comme cette sorte de Juges a esté en perpetuelle abomination dans la France.

Il est certain que par les anciens establissemens de ce Royaume, la justice civile ou criminelle doit estre exercée par les Juges ordinaires établis par les Ordonnances. Cela est si vrai qu'il ne s'est jamais fait assemblée d'Estats, ou autre telle convocation legitime, que l'on n'ait improuvé tout ce qui s'estoit fait au contraire. Ensuite on a soutenu que la conservation de ce fondement estoit si necessaire à l'Estat, qu'il n'y pouvoit estre en façon aucune derogé, soit par les attributions de jurisdiction à autres personnes, soit par une autorité absoluë, sans une manifeste oppression & sans violer la justice, qui est le lien de la Societé Civile. De là est venu ce mot qui est commun, mais très excellent, du Moine de Marcouffis au Roy François I, sur la condamnation de mort du Grand Maître de Montaigne justifié après sa mort: „ Il n'a point esté condamné, né, Sire, par des Juges, mais par des Commissaires; „ comme s'il eust voulu dire, que tels Commissaires choisis par la passion du Seigneur qui pouvoit lors dans le Royaume, n'apporteroient en leur jugement la conscience ordinaire de bons Juges. A quoi bon tant de Parlemens dans ce Royaume? pourquoi tant de justices ordinaires, & s'il le faut ainsi dire, une armée de Juges non suspects, mais tels que l'age & le hazard les a portez dans les charges? si non pour donner ceste satisfaction aux peuples, qu'ils seront jugez par des personnes ni suspectes ni interessees, par des Juges non choisis, non commis pour une seule affaire, bref par des hommes exercez à rendre la justice, qui n'ont autre but que l'équité, n'ont autre respect que de satisfaire à leur devoir & à leur conscience.

Les Commissaires, au contraire, gens choisis, suspects & interessez, ignorans la plupart l'ordre de la justice, tendans tous à avoir des recompenses de ceux qui les employent, n'ont autre soin que de plaire. à celui qui les preside, corrompent leur conscience, abandonnent leur propre sens pour suivre celui d'autrui; & d'autant plus dangereux, qu'estans le plus souvent noircis de crimes en recherchent l'impunité par des actions infames, agreables à celui qui a la principale autorité dans le gouvernement.

Philippes de Commines a fort bien remarqué ce point, parlant des Princes qui gouvernent mal. „ Les uns, dit-il, punissent sous ombre de justice, & ont gens de ce mestier prests à leur complaire, qui d'un peché veniel font un peché mortel, s'il n'y a matiere, ils trouvent les façons „ de dissimuler à ouïr les parties & les tesmoins, pour tenir la personne, „ & la destruire en despenſe, attendant tousjours si nul ne se veut plaindre de celui qui est detenu, & à qui ils en veulent plaindre de celui „ qui

„ qui est detenu, & à qui ils en veulent: si ceste voye ne leur est seu-  
 „ re assez, & bonne pour venir à leur intention, ils en ont d'autres  
 „ plus soudaines, & disent, qu'il estoit bien necessaire pour donner exem-  
 „ ple; & font les cas tels qu'ils veulent & que bon leur semble. „

Le cahier des Estats tenus à Tours l'an 1483 est fort considerable sur  
 ceste matiere, & qui nous represente l'estat miserable où estoit la France  
 sous Louis XI. Voici ce qu'il porte.

„ Item, & au temps passé (c'est à dire du temps de Louis XI) quand  
 „ un homme estoit accusé, supposé que ce fust à tort, il estoit pendu, car  
 „ là où il n'y avoit information, ne aucun droit requis en forme de  
 „ droit, il estoit pris & apprehendé & transporté & mis hors de la jus-  
 „ tice ordinaire entre les mains du Prevost des Marchaux ou d'aucuns  
 „ Commissaires quis & trouvez à poste, & très souvent les accusateurs  
 „ avoient dons des forfaitures & amendes, & avoient les procès à con-  
 „ duire comme Commissaires & Juges, & s'ils n'estoient Commissaires si  
 „ en avoient ils les Lettres expressees pour estre presens avec les juges à  
 „ faire leur procès, & de ce font ensuivies plusieurs injustices. Si semble  
 „ ausdicts Estats que telles manieres d'accusations doivent cesser, & ne  
 „ doit l'on jamais donner ne souffrir tels Commissaires extraordinaires;  
 „ mais si aucuns sont accusez de quelques cas ou crimes, bonnes & deus  
 „ informations soient faites par les Juges ordinaires, & sur tout soient gardées  
 „ en tels procès les formes de droit en delivrant les innocens, & punissant les  
 „ delinquans & faux accusateurs par les Juges ordinaires ainsi que de rai-  
 „ son. Et avec ce requierent lesdicts Estats que iceux Commissaires &  
 „ autres Juges ordinaires & extraordinaires & officiers de justice, qui ainsi  
 „ se font mal versez en leurs charges & offices, soient punis & corrigez,  
 „ & qu'ils en soient tenus desdommager ceux qui par eux ont esté induc-  
 „ ment interessez, & que les Cours souveraines sous le ressort desquelles  
 „ lesdicts delinquans & abuseurs sont demeurans, fassent de ce les puni-  
 „ tions & reparations, tellement que ce soit exemple à tous autres, &  
 „ que désormais tels abus & injustices n'ayent lieu en ce Royaume. „  
 Voila à peu près l'image d'un regne tel que celui que nous avons  
 veu.

Ceux qui ont voulu rendre ces Commissions en quelque sorte legiti-  
 mes, ont desiré qu'elles fussent adressées & verifiées dans les Parlemens,  
 seuls juges de la vie & de l'honneur des hommes; & s'ils ne peuvent  
 suffire (ce qui ne se peut dire y en ayant un assez bon nombre) ou que  
 par autre cause il en soit besoin, ils verifient les pouvoirs d'autres Juges  
 qui y satisfont; comme ceux des Presidiaux & des Prevosts des March-  
 chaux contre certaines personnes & certains cas. Mais sans verification  
 on ne peut en France licitement usurper une jurisdiction criminelle en  
 dernier ressort.

En une Mercuriale tenuë du temps du Roi Charles IX, le Parlement arresta  
 par serment solennel, qu'aucun Conseiller de la Cour n'entreiroit en Com-  
 mission, si tous les Commissaires & deputez n'estoient tirez du mesme

*passer  
 c. 8. l. 6.  
 de ses Re-  
 cherchen*

Aaaaa 3

corps,

corps, & non mandez de diverses Cours Souveraines; qui est bien un temperament au mal, mais non pas un remede.

Les exemples illustres, mais miserables, des jugemens rendus par des Commissaires, sont frequens dans nostre Histoire, ne se peuvent lire sans horreur & detestation. Se peut-il rien voir de plus extraordinaire & furieux que le fait d'Enguerrand de Marigny sous le regne du Roy Louis Hutin? sans observer aucune formalité, sans ouïr l'accusé, il fut condamné & executé à mort par des Commissaires qui travaillerent selon la passion du Comte de Valois ennemi capital de l'accusé; mais enfin après quelques années sa memoire fut restablie, il recut tous les honneurs qui se peuvent imaginer pour abolir la memoire d'une si infame injustice.

1343. Olivier de Clifson fut condamné à avoir la teste tranchée, fut executé à Paris pour crime de Leze-Majesté par jugement donné par le Roy Philippe de Valois, assisté de plusieurs Commissaires. Depuis il fut trouvé innocent, sa memoire justifiée, son fils de mesme nom, qui avoit esté banni avec Jeanne de Belleville sa mere, furent remis en honneur, & lui fut fait Connestable de France sous Charles V.

1409. Du regne de Charles VI. nous avons ce notable exemple de Jean de Montaigu Seigneur de Marcouffis, Grand Maistre de France, qui avoit rendu de grands services à l'Estat, l'envie que lui porta le Duc de Bourgogne le reduisit à tels termes qu'il fut condamné à mort par des Commissaires & executé fort precipitamment: après sa mort il fut déclaré innocent, ses os recueillis & portez aux Celestins de Marcouffis avec pompe. De ce jugement est venu ce mot si commun dont est parlé cy-dessus. „ Qu'il „ avoit esté jugé, non par des Juges, mais par des Commissaires.”

1481. René d'Alençon Comte du Perche, Prince du Sang, fut accusé de crime d'Estat. Le Chancelier d'Oriole instruisit le procès assisté de quelques Seigneurs & Officiers du Parlement. Le Parlement en cogneut, il fut condamné à tenir prison du regne de Louis XI. Son successeur Charles VIII. la premiere année de son regne, fit declarer qu'il avoit esté injustement accusé, & le fit pleinement delivrer comme innocent l'an 1483.

1524. L'exemple de Jacques de Beaune Sr. de Semblançay, du regne du Roy François I. est deplorable. Les Commissaires le condamnerent à estre pendu, il fut executé. Quelques années après à la poursuite de ses parens il fut justifié, déclaré innocent, & jugé que les Commissaires qui l'avoient fait mourir, avoient obeï aveuglement aux ordres de ceux qui avoient la principale autorité dans le Royaume.

Estienne Poncher du mesme regne, fut jugé à mort par des Commissaires, & executé pour un fait de finances. Leur jugement fut trouvé peu après si inique, qu'aucuns de ces Commissaires furent ignominieusement chastiez, le corps de Poncher tiré du lieu d'ignominie où il avoit esté mis, & porté en lieu honorable par ceux mesmes qui l'avoient injustement condamné.

1540. Le Procès fait à l'Admiral Chabot est digne de remarque: il fut fait par

par des Commissaires tirez des Parlemens de Paris, de Toulouſe & Rouen, d'aucuns des Maîtres des Requeſtes des preuniers de leur temps, le Chancelier Poyet preſida, la commiſſion fut veriſiée au Parlement, le Roy meſme fut ouï, l'accuſé fut condamné pour infidelité, oppreſſion du pœuple, concuſſions & exactions &c. Il n'y eut jamais jugement plus juſte en apparence, ni mieux concerté, ni plus celebre. Car outre la condamnation de l'accuſé, il contient de beaux reglemens pour le bien de l'Eſtat. Le jugement eſt du 8 Fevrier, &c neantmoins au mois de Mars enſuiuant, le Roy deſchargea l'Admiral des amendes qui eſtoient grandes, &c de la conſiſcation. L'année ſuiuante le procès fut receu par une partie des meſmes Commissaires, qui recogneurent que l'Admiral n'eſtoit point coupable du crime de leze-Majeſté, enſuite dequoy il fut abſous, &c eut une abolition generale. Peu de temps après le procès criminel fut faiſit au Chancelier Poyet qui auoit preſidé à celui de l'Admiral: la principale accuſation contre Poyet fut d'auoir forcé les Juges de l'Admiral à donner leur aduis contre lui, &c pour cela il fut conuaincu &c condamné.

Comme par cet exemple, qui eſt illuſtre, l'on voit qu'une compagnie de Commissaires, quels qu'ils peuvent eſtre, eſt emportée par la partie choiſie, &c par celui qui les preſide, qui par ſon autorité &c par ſon adreſſe conduit l'affaire où veut celui qui ordonne des choſes; l'on en peut auſſi tirer cette inſtruction, que la preſence du Chancelier ne rend point la choſe de plus grand poids; au contraire eſt un moyen principal pour faire juger que l'action n'a pas eſté libre, mais forcée &c extorquée des Juges.

Cette affaire fut trouvée ſi odieuſe par le Roy François, qu'il jura qu'il ne lui aduiendroit jamais de donner des Commiſſions pour faire le procès à qui que ce ſoit par telles voyes extraordinaires.

Les Princes quoique foibles ont le plus ſouuent de ces bonnes lumieres, mais elles ſont auſſi-toſt eſtouffées par leurs principaux Miniſtres, qui n'ont pas ceſte affection naturelle que Dieu attache volontiers à la perſonne de celui qui en a la vocation.

Nous auons un exemple aſſez remarquable du regne de Henri II. en la perſonne du Seigneur du Biez Mareſchal de France, &c de Jacques de Coucy Seigneur de Vervin ſon gendre. Ils furent condamnez par des Commissaires. Vervin fut executé à mort, du Biez fut long-temps en peine: il mourut libre, mais en diſgrace; la memoire de l'un &c de l'autre fut juſtifiée ſous le regne de Henri III, &c recurent de grands honneurs en une pompe funebre qui fut faiſte l'an 1575; &c fut dit que les teſmoins ſur leſquels les Commissaires auoient jugé, eſtoient faux. C'eſt ce qui a faiſt dire aſſez naïuement à celui qui a eſcrit la Vie de Louis de Bourbon, dit le Bon, parlant du Seigneur de Vervin: „ Il fut condamné, dit-il, à „ auoir la teſte tranchée, mais il en a eſté déclaré innocent parce qu'il „ auoit eſté jugé par des Commissaires, „ qui eſt certes une bonne raiſon &c certaine.

Le plus illuſtre de tous ces exemples eſt celui du Prince de Condé l'an 1560.

1542.

1560. Il fut arresté à Orleans peu de jours avant la mort du Roy François II; son procès fut precipitamment instruit par des Commissaires : il appella perpetuellement d'eux au Parlement, dont il fut aussi-tost debouté par divers Arrests du Conseil, sans estre ouï. Cette affaire fut conduite avec une telle chaleur, que si le Roy eut encores vescu deux ou trois jours, ce Prince mourroit assurément par le jugement des Commissaires; mais en un moment la face de la Cour fut changée. Il fut déclaré pur & innocent de ce dont il estoit accusé.

Depuis ce temps nous n'avons rien de considerable en ceste matiere que ce qui s'est passé en ce dernier regne, le plus abandonné en ce point qu'aucun autre. Car il n'y a ville en ce Royaume où les Commissaires n'ayent exercé leur fureur, mais principalement dans Paris, où l'on a vu les justices ordinaires despoillées de leurs fonctions principales, & les Juges choisis occupez à servir extraordinairement contre les Princes du Sang, contre les Grands, contre les Officiers des Cours Souveraines, contre des Evêques & autres personnes Ecclesiastiques : les privileges des Princes du Sang, des Ducs & Pairs, des Officiers de la Couronne, & des Cours Souveraines abolis.

L'on a vu des personnes sur une simple Lettre de Cachet du Roy, sans autre forme ni figure de procès, perir par la main des bourreaux. L'on a vu M. le Chancelier en l'année 1640, après avoir ouï par un seul des Maistres des Requestes le rapport de quelques informations contre cinq ou six habitans de Rouen, non pris en flagrant delict, mais prisonniers quatre mois auparavant, les condamner lui seul à la mort par son ordonnance verbale, sans y appeller personne, sans sentence ni jugement par escrit, & en commander l'execution au Prevost de l'Isle, à quoi il obeït: il en fut fait autant contre quatre miserables qui furent pris à Coustances.

Toute l'Europe sçait combien de personnes ont esté opprimées en ce dernier temps par la voye des Commissaires, & qui peut dire ne l'avoir point esté? L'on a creu donner quelque couleur à aucune de ces principales actions, & publiques injustices, par la presence du Chancelier: au contraire, l'on s'est servi de ce moyen comme du plus puissant pour opprimer plus facilement & promptement.

Les Commissaires gens foibles, & on n'en vouloit pas d'autres, ont esté intimidés par la presence d'une personne si autorisée, les suffrages n'ont pas esté libres. L'exemple du Procès de l'Admiral Chabot est notable, où le Chancelier Poyet fit voir aux Juges ce qu'il voulut, leur fit croire ce qui plaisoit aux puissances superieures, fit l'Arrest & le fit signer, comme il l'avoit projeté; mais il ne porta pas loing ceste injustice. La justice de Dieu se monstra si contraire à celle des hommes, que ce miserable Chancelier y perdit l'honneur & les biens. Il n'ignoroit pas, car les moindres le sçavent, que les Chanceliers de France n'ont jamais presidé aux Commissions extraordinaires, pour faire le procès criminel à qui que ce soit; mais seulement quand la Cour y vacque: en ce cas le Chancelier y peut presider comme chef de la Justice.

*Palenier  
t. 6. l. 6.*

Il ſçavoit que les Commiſſaires ne peuvent uſurper une Jurifdiſtion extraordinaire criminelle ſouveraine en France ſans verification en Parlement, contre les ordonnances qui le deffendent expreſſément; que ces ordonnances eſtant vraies loix irritent d'elles meſmes ce qui eſt contraire à leur prohibition. Il ſuffit au Legiſlateur de deffendre ce qu'il ne veut pas eſtre fait; & neantmoins la violence de ceux qui avoient l'autorité dans la Court, & ſa paſſion particulière, lui éblouirent tellement les ſens qu'il ſe porta à toutes les extrémitez indignes d'un homme de bien.

Un ancien de grand nom a eſté blaſmé de fuir la préſence de la Juſtice, qui eſt le ſeul ciment qui lie & eſtreint la ſociété, la ſeureté & tranquillité publique; & neantmoins on eſt quelquefois contraint de confeſſer qu'il avoit raïſon de dire, qu'il ne ſe fieroit pas de ſa vie à ſa propre mere. Et certes il le faut avouer, puis qu'au fait que nous traïtons, un homme de bien ſe trouve livré au bourreau par les mains du premier Miniſtre de la Juſtice, aſſiſté de pluſieurs Commiſſaires, tellement aſſeurés pour faire ce que le Cardinal avoit reſolu, qu'il n'y euſt que le Sr. de Miromesnil, non choiſi, ni par le Cardinal, ni par le Chancelier, mais nommé fortuitement par le Roy meſme, qui fut à lui ſauver la vie; ce qui lui a acquis une gloire immortelle.

Le Chancelier prevoyant, faute de bourreau, que ſon jugement ne pourroit eſtre executé, donna cent eſcus de ſa bourse à un miſérable gagne-denier, qui ſe hazarda pour ceſte ſomme de faire ceſte execution: choſe horrible & indigne action qu'on pourroit à peine approuver en la perſonne d'un Prevost des bandes.

Par là l'on peut juger combien il eſt dangereux de tomber entre les mains des Commiſſaires, quels qu'ils ſoient, devouez à tout faire, qui n'ayans gain qu'aux ſupplices ne respirent que ſupplices: leur ambition leur fert d'accuſateur & de teſmoin, ils ne ſe propoſent autre choſe que d'acquérir des biens, ou de ſubſiſter dans leurs charges par le ſang & par l'obeiſſance aveugle aux volontez d'un tyran. Au lieu de l'humanité & de la douceur que les hommes ont eſcrite en leur nom & imprimée aux traits de leur viſage, & qui convient particulièrement à ceux à la religion deſquels les biens, la fortune & la vie des autres eſt commiſſe; ils ſont tous remplis d'inhumanité & de crunuté, ils ſont diſpoſez à trouver coupables ceux qui leur ſont abandonnez: & bien que les loix obligent les Juges à eſtre pluſtoſt enclins à recevoir, voire rechercher tout ce qui peut ſervir à la juſtification des accuſez, & qu'ils ne doivent uſer des dernières peines qu'à toute extrémité, & lorſque l'enormité des crimes & leur évidence les y contraignent; ceux-cy au contraire jugent ſelon ce qui leur eſt preſcript, n'ont autre loi que la volonté d'un violent Miniſtre, regardent leurs intérêts propres, leurs avancemens dans les charges Eccleſiaſtiques & ſeculieres, & rien davantage.

L'on ne nie pas que le chaſtiment des coupables eſt deu au public, mais la juſtice doit eſtre remplie de tant d'équité, les preuves doivent eſtre ſi claires, ſi certaines & indubitables, que ceux qui periſſent ne contredirent pas.

Il estoit en la puissance de l'accusé de ne point mal faire, mais il ne se pouvoit empêcher d'estre accusé, d'estre opprimé. Il a esté gardé par le Cardinal, par ses Gardes mesmes, traîné à Lion dans un bateau attaché à celui du Cardinal; action detestée de toute la France, & par ses domestiques mesme; qui le livra aux Commissaires pour le faire mourir. Son mal a eu cela de plus insupportable, qu'il ne lui a point esté caché, qu'il a tousjours esté rempli de menaces, il a tousjours veu la mort présente, ses gardes ont esté ses accusateurs & ses bourreaux, & ses Juges avoient promis de le faire mourir avant que de l'avoir interrogé. Celui qui donne la gence, d'autant plus qu'il appreste d'instrumens, d'autant plus il tourmente, la patience est vaincue par l'apparence; aussi les maux de la fortune qui viennent avec pompe & grand appareil, sont bien plus rudes que ceux de la nature qui viennent tout à coup.

Le commandement du Cardinal fut executé avec tout l'artifice & la precipitation imaginables. L'artifice fut en l'ordre de la seance, si industrieusement establi, que ceux qu'on avoit recogneu avoir quelque inclination à favoriser l'innocence de l'accusé, opinerent les derniers, afin de ne pas fortifier aucuns des Commissaires qui n'ont ni sens ni vigueur, ou plutost qui n'osoient ouvrir un advis genereux en faveur de l'accusé. La precipitation fut telle qu'elle est souvent représentée dans ces Memoires, & ainsi l'accusé condamné au mesme supplice que l'auteur de la conjuration. Il falloit qu'ils eussent une entiere cognoissance du crime, imposé par des preuves que la loi desire estre plus claires que le jour, ils y devoient marcher d'un pas lent & mesuré, & après une longue & meure deliberation.

Cette precipitation certes est criminelle: ceux qui agissent de la façon ne laissent rien au conseil; c'est sçait du public, & c'est une grande misere, quand la puissance permet à telles gens ce que la crainte, leur passion, & leur ambition leur conseille.

Le Procureur General, après que M. le Chancelier lui eust parlé à l'oreille, prit ses conclusions verbalement & fut le champ, sans considerer le poids de l'affaire, & les consequences.

Il n'y a point de rigueur, point d'outrage, point d'injustice si dure & insupportable que celle qui nous vient de ceux qui nous devoient garantir. Laubardemont Rapporteur, & qu'on cognoist pour le plus meschant homme du Royaume, fut si effronté que de dire dans Lion, que le Theatre ne seroit pas assez sanglant par la mort d'un seul homme, qu'il y en falloit davantage. Le meschant voulant un jour flatter le Cardinal, lui dit qu'il avoit un extremé regret de ne pouvoir servir son Eminence en ceste occasion du jugement contre M. de Thou: à ceste parole ceste Eminence changea de visage, croyant qu'il ne se trouvoit pas assez de pteuves pour le faire mourir, soudain Laubardemont repartit: „ J'entends, Monseigneur, que la chose est si claire qu'il n'y a point de sujet d'y hesiter. „ M. le Chancelier concluant son advis, creut dire une belle pensée pour persuader la mort dudit Sieur de Thou: „ Que le Roi auroit sujet de leur re-

„ procher,

„ procher, qu'ils auroient fait mourir une personne qu'il avoit chérie & aimée; & qu'ils auroient voulu épargner le sang d'un de leurs frères, „ d'un de la Robbe; „ discours & actions de vrais Commissaires, & qui ne partent jamais des Juges ordinaires, & qui ont tant soit peu d'humanité & de raison.

Ces considérations, ces raisons, ces exemples, celui-cy particulièrement sont assez puissans pour faire voir quel état l'on doit faire des jugemens des Commissaires, & des Commissaires mesmes; quelles gens sont choisis pour executer ces infames & misérables actions, quelle justice l'on peut espérer d'eux, & s'ils peuvent rien ordonner de juste. Car après avoir appelé un Juge injuste, scelerat, concussionnaire, & voleur, que peut-on encherir, sinon que de l'appeller Commissaire?

### *XV. Relation véritable de ce qui s'est passé à la mort de M. de Thou.*

**L** ne faut pas s'estonner que ceux qui ont apporté tant d'artifices & de mauvais moyens pour faire mourir M. de Thou, ayant pris grand soin après la mort de justifier leur action par toutes sortes d'inventions. La principale a esté de faire imprimer des Relations qu'ils ont fait publier par tout le Royaume, qui contiennent ce qui s'est passé en l'exécution de l'Arrest qu'ils ont donné, tant contre M. le Grand Cinq-Mars, que contre lui; où ils ont employé un nombre infini de faux faits pour la justification de leur action, font advouer aux condamnés qu'ils ont esté bien jugez selon les Loix, par des gens de bien, & selon les formes; qu'ils estoient coupables; leur font remercier les Commissaires, font qu'ils les embrassent, bref qu'ils baissent les bourreaux qui leur ont coupé la gorge. Laubardemont mesmes a esté si effronté que de faire mettre dans ces Relations, que M. le Grand l'avoit remercié de son jugement, qu'il le baïsa, lui disant qu'il l'avoit jugé en homme de bien; lui, qui l'avoit trompé & suborné; lui qui lui avoit promis la vie à la charge de déposer contre M. de Thou; lui qui avoit fait en ceste affaire ce que le plus capital ennemi des accusés n'eust pas voulu faire: aussi ledict Sieur le Grand reprocha aigrement à Laubardemont qu'il l'avoit trompé, & lui dit si hault ces mesmes paroles, entendues de tout le monde: *Vous en respondrez devant Dieu.*

Ils ont creu par un si grand nombre de faux faits, qui sont à leur décharge & à leur justification, faire perdre la memoire de leur injustice; ils ont creu par-là donner satisfaction aux gens de bien, qui ont perpetuellement désiré de voir les actes du Procès, qu'on sçait avoir esté altéréz & falsifiez, qui n'ont esté déposés en aucune greffe, qu'on sçait estre supprimez en tout ou en partie.

Bbbbb a

Ncant-



Neantmoins le Cardinal de Richelieu, pour satisfaire à sa violente passion, avoit esté si mal conseillé que de faire faire une impression de ce Procès, toute falsifiée, tant par lui que par ceux qui avoient les actes en leur possession, qu'ils ont depuis du tout supprimée; jugeans bien, le Cardinal n'estant plus, qu'ils n'avoient pas assez de credit & d'autorité pour la faire valoir, qu'ils n'avoient pas assez de front ni d'audace pour en soutenir la verité.

Pour donc rapporter au vrai ce qui se passa en ceste funeste action, tant pour ce qui regarde ledict Sieur de Cinq-Mars que M. de Thou, qui ne peuvent estre separez en ceste occasion, il faut sçavoir que Laubarde mont qui avoit esté Rapporteur, & Robert de Saint-Germain l'un des Commissaires, sortirent de la Chambre pour disposer les prisonniers à la lecture de leur Arrest, & les resoudre à la mort.

A ceste nouvelle ils affermirent leur esprit, & tesmoignerent une resolution extraordinaire. Alors M. de Thou dist à M. de Cinq-Mars en sous-riant: „ Et bien, Monsieur, humainement je me pourrois plaindre de vous, vous m'avez accusé, vous me faites mourir, mais Dieu sçait, combien je vous aime, mourons, Monsieur, mourons courageusement, & gagnons le Paradis. „ Ils s'embrasserent l'un l'autre d'une grande tendresse, s'entredisant que puisqu'ils avoient esté si bons amis durant leur vie, ce leur sera une grande consolation de mourir ensemble.

Ensuite on appella Palerne, Greffier criminel du Presidial de Lion, pour leur prononcer leur Arrest, lequel s'approchant, M. de Thou s'escria: *Quam speciosi pedes evangelisantium pacem, evangelisantium bona;* & s'estans mis tous deux à genoux, teste nuë, l'Arrest leur fust prononcé en ces mots:

„ Entre le Procureur General du Roy demandeur en cas de crime de Leze-Majesté d'une part, & Messires Henry Defiat de Cinq-Mars, Grand Escuyer de France, & François-Auguste de Thou, Conseiller du Roy en son Conseil d'Etat, prisonniers au Chasteau de Pierre-cize de Lion, deffendeurs & accusez d'autre; Veu le Procès extraordinairement faict à la Requeste dudit Procureur General du Roy, à l'encontre desdicts Defiat & de Thou, informations, interrogatoires, confessions, denegations, & confrontations, copies recogneues du Traicté en datte du 13 Mars dernier, Arrest du 6 de ce mois de Septembre, & pieces contenues en iceluy, & tout ce que le Procureur General du Roy a produit & remis; ledict Defiat ouï & interrogé en la Chambre du Conseil du Presidial de Lion sur les cas à lui imposez, la declaration, recognoissance, & confession, confrontation dudit Defiat audit de Thou, contenant aussi l'adveu, recognoissance, & confession d'iceluy de Thou; ledict de Thou pareillement ouï & interrogé en ladicte Chambre, conclusions dudit Procureur General du Roy, & tout considéré: Les Commissaires deputez par sa Majesté, ausquels M. le Chancelier a presidé, faisant droict sur les conclusions dudit Procureur General, ont déclaré lesdicts Defiat & de Thou atteints & convaincus du crime de Leze-Majesté: sça-

„ voir,

„ voir, lediſt Defiat pour les conſpirations & entrepriſes, proditi-  
 „ ques, & Traictez ſaiſts par lui avec les Eſtrangers contre l'Eſtat; & le-  
 „ diſt de Thou pour avoir eu cognoiſſance & participation deſdictes con-  
 „ pirations, entrepriſes, proditi-  
 „ ons, ligue, & Traictez: pour reparation  
 „ deſquels crimes les ont privez de tous honneurs, eſtats, & dignitez, &  
 „ les ont condamnez & condannent d'avoir la teſte tranchée ſur un eſ-  
 „ chaffault, qui pour cet eſſet ſera dreſſé en la place des Terreaux de  
 „ cette ville; ont déclaré & déclarent tous & chacuns leurs biens meub-  
 „ les & immeubles généralement quelconques, en quelque lieu qu'ils  
 „ ſoient ſituez, aquis & conſiſquez au Roy, & à ceux par eux tenus  
 „ immédiatement de la Couronne reunis au domaine d'icelle, ſur eux prea-  
 „ lablement pris & levé la ſomme de ſoixante mille livres applicable à des  
 „ œuvres pies; & neantmoins ordonnent que lediſt Defiat avant l'execu-  
 „ tion ſera appliqué à la queſtion ordinaire & extraordinaire, pour avoir  
 „ plus ample revelation de ſes complices. Prononcé le 12 du mois de Sep-  
 „ tembre 1642. „

Après la prononciation de cet Arreſt (qui n'eſtoit pas neantmoins con-  
 ceu en ceſte forme pour ce qui concerne lediſt Sieur de Thou, car il  
 n'y avoit point ce mot de *participation*) lediſt Sieur de Thou diſt d'un  
 grand ſentiment, *Dieu ſoit beni, Dieu ſoit loué*, & dit enſuite pluſieurs bel-  
 les paroles, ce qui lui dura juſques à la mort.

M. de Cinq-Mars après la lecture de l'Arreſt, s'eſtant levé, diſt: „ La  
 „ mort ne m'eſtonne point, mais il faut avouer que l'infamie de ceſte  
 „ queſtion choque puiffamment mon eſprit: oui, Meſſieurs, je trouve ceſ-  
 „ te queſtion tout-à-fait extraordinaire à un homme de ma condition, &  
 „ de mon âge. Je croy que les Loix m'en diſpenſent, au moins je l'ai  
 „ oui dire. La mort ne me ſaiſt point de peur; mais, Meſſieurs, j'avoue  
 „ ma foibleſſe, j'ai de la peine à diger cette queſtion. „

Ils demanderent chacun leur Conſeſſeur, ſçavoir, M. de Cinq-Mars,  
 le P. Malavallette Jeſuite, & M. de Thou, le P. Mambrun auſſi Jeſuite.  
 Celui qui juſques alors avoit eu la charge de les garder, les remit par or-  
 dre de M. le Chancelier entre les mains du Sieur Thomé, Prevost gene-  
 ral des Mareſchaux de Lionnois, puis prit congé d'eux, & enſuite leurs  
 Gardes tous les larmes aux yeux. M. de Cinq-Mars les remercia, &  
 leur diſt: „ Mes amis, ne pleurez point, les larmes ſont inutiles; priez  
 „ Dieu pour moi, & aſſurez-vous que la mort ne me fit jamais peur. „  
 „ M. de Thou les baiſa & embralla tous. Ils fortirent du Palais les yeux  
 „ baignez de larmes, ſe couvrans le viſage de leurs manteaux. Après quoi  
 „ les condamnez allerent embraffer lediſt Sieur Thomé, & lui firent com-  
 „ pliment. Le P. Malavallette venu, lediſt Sieur de Cinq-Mars l'alla em-  
 „ braſſer, & lui diſt: „ Mon Pere, on me veut donner la queſtion, j'ai bien  
 „ de la peine à m'y reſoudre. „ Le Pere le conſola, & fortifia ſon eſprit  
 „ autant qu'il put. Il ſe reſolut enſin, & comme Laubardemont & le Greſ-  
 „ fier le vindrent prendre pour le mener dans la chambre de la geſne, il ſe  
 „ raſſura, & paſſant près de M. de Thou, il lui diſt froidement: „ Mon-

Bbbbbb 3

„ ſieur,

„ sieur, nous sommes tous deux condamnés à mourir, mais je suis bien plus malheureux que vous, car outre la mort je dois souffrir la question ordinaire & extraordinaire. „ On le mena à la chambre de la gelée, & passant par une chambre des prisonniers, il dit : „ Mon Dieu, où me menez-vous? & puis, qu'il sent mal icy? „ Il fut environ une demie heure dans cette chambre de la gelée, puis on le remena sans avoir été tiré, d'autant que par le retentement de l'Arrest il avoit été dit, qu'il seroit seulement présenté à la question.

Au retour, son Rapporteur après avoir parlé à lui quelque temps, lui dist adieu dans la sale de l'Audience. Après quoi M. de Thou l'alla embrasser, l'exhortant de vouloir mourir constamment, & de ne point appréhender la mort. Il lui repartit, qu'il ne l'avoit jamais appréhendée, & que quelque mine qu'il eût faite depuis sa prise, il avoit toujours bien creu qu'il n'en échapperoit pas. Ils demeurèrent ensemble environ un petit quart d'heure, pendant lequel temps ils s'embrassèrent deux ou trois fois, & se demanderent pardon l'un à l'autre avec les demonstrations d'une amitié parfaite. Leur conférence finit par ce mot de M. de Cinq-Mars, *Il est temps de mettre ordre à nostre salut.*

Quittant M. de Thou, il demanda une chambre à part pour se confesser, qu'il eût peine d'obtenir. Il fit une confession générale de toute sa vie avec grande repentance de ses pechez, & beaucoup de sentiments d'avoir offensé Dieu. Il pria son Confesseur de témoigner au Roy & au Cardinal de Richelieu, les regrets qu'il avoit de sa faute.

Sa confession dura une heure, à la fin de laquelle il dist au Pere, qu'il n'avoit rien pris il y avoit vingt-quatre heures: ce qui obligea le Pere de faire apporter des œufs frais & du vin, mais il ne voulut qu'un peu de pain, & du vin duquel il ne fit que se laver la bouche. Il témoigna à ce Pere que rien ne l'avoit tant étonné que de se voir abandonné de tous ses amis, ce qu'il n'auroit jamais creu; & lui dist, que depuis qu'il avoit eu l'honneur des bonnes grâces du Roy, il avoit toujours tâché de faire des amis, & qu'il s'étoit persuadé d'y avoir réussi: mais qu'il cognoissoit enfin qu'il ne s'y falloit point fier, & que toutes les amitiés de Court n'étoient que dissimulation. Le Pere lui répondit, que telle avoit toujours été l'humeur du monde, & qu'il ne s'en falloit pas étonner. Il demanda du papier & de l'encre pour écrire, comme il fit, à Madame sa mere, qu'il prioit entre autres choses de vouloir payer ses dettes, dont il lui envoya les memoires, qu'il remit au Pere pour faire voir le tout à M. le Chancelier. Il finit ainsi sa Lettre: „ Au reste, Madame, autant de pas que je vais faire, sont autant de pas qui me portent à la mort. „

Cependant M. de Thou étoit en la sale de l'Audience avec son Confesseur dans des transports divins, difficiles à exprimer. D'abord qu'il vit son Confesseur, il courut l'embrasser avec ces paroles: „ Mon Pere, je suis hors de peine, nous sommes condamnés à mort, & vous venez pour me mener dans le Ciel. Ah! qu'il y a peu de distance de la vie à la mort; que c'est un chemin bien court! Allons, mon Pere, allons à la mort, „ allons

„ allons au Ciel, allons à la vraye gloire. Helas ! quel bien puis - je avoir  
 „ fait en ma vie, qui m'ait pû obtenir la faveur que je reçois aujourd'hui  
 „ de souffrir une mort ignominieuse, pour arriver plus tost à la vie éternel-  
 „ lement glorieuse ! „

L'on se servira icy de la Relation du Pere Mambrun : voicy comme il  
 a publié toute ceste tragique action. M. de Thou, dit-il, me voyant près  
 de foy en la sale de l'Audience m'embrassa, & me dist qu'il estoit condam-  
 né à mort, qu'il falloit bien employer le peu de temps qui lui restoit de  
 vie, & me pria de l'assister jusques à la fin. Il me dist encores : „ Mon  
 „ Pere, depuis qu'on m'a prononcé ma sentence, je suis plus content &  
 „ plus tranquille qu'auparavant : l'attente de ce qu'on ordonneroit, & l'is-  
 „ sué de ceste affaire me tenoit en quelque perplexité & inquietude, main-  
 „ tenant je ne veux plus penser aux choses de ce monde, mais au Paradis,  
 „ & me disposer à la mort. Je n'ai aucune amertume ni malveillance contre  
 „ personne. Dieu s'est voulu servir de mes Juges pour me mettre en  
 „ son Paradis, & m'a voulu prendre en ce temps auquel par sa bonté &  
 „ miséricorde je croy estre bien disposé à la mort. Je ne puis rien de moi-  
 „ mesme : ceste constance, & ce peu de courage que j'ai, provient de sa  
 „ grace. „

Après il se mit à faire des actes d'amour de Dieu, de contrition, &  
 repentance de ses pechez, & plusieurs Oraisons jaculatoires.

Il faut remarquer que durant les trois mois de sa prison, il s'estoit dispo-  
 sé à la mort par la frequentation des Sacremens, par l'oraison, & medita-  
 tion, & consideration des Mysteres divins ; par la communication avec ses  
 Peres spirituels, & lecture des livres de devotion, particulièrement du li-  
 vre de Bellarmin sur les Pseaumes, & du livret de *Arte bene moriendi* du  
 mesme Autheur. Il choisissoit pendant ce temps certains versets de Psea-  
 mes, pour faire ses Oraisons jaculatoires & elevations d'esprit, qu'il disoit  
 & repetoit souvent fort devotement, & nte disoit qu'il entendoit & pene-  
 troit beaucoup mieux & avec plus de ressentiment en ceste sienne afflic-  
 tion ces sentences de la Sainte Esriture, qu'auparavant.

Il rendoit graces à Dieu, & admiroit sa divine bonté & providence qui  
 lui donnoit tant de commoditez, & un temps si propre pour se disposer à  
 la mort, qui n'avoit pas permis qu'il mourust lors qu'il estoit en peché  
 mortel, & en mauvais estat : & deux ou trois fois se recommanda à mes  
 prieres (ce fut le Mercredi 10 de ce mois) & me pria de demander à  
 Dieu, non pas qu'il fust delivré de ce danger present de la mort auquel il  
 se voyoit, mais que la volonté de Dieu fust faite & accomplie en lui. Il  
 recitoit souvent avec beaucoup de ressentiment le Psaume 115. *Credidi*  
*propter quod locutus sum*, & particulièrement ce verset, *Dirupisti vincula mea,*  
*tibi sacrificabo hostiam laudis & nomen Domini invocabo*, rendant graces à Dieu  
 fort affectueusement, de ce que par sa miséricorde il avoit rompu les liens  
 qui le tenoient attaché à la terre & à cette vie. Il disoit aussi, & reite-  
 roit souvent quelques autres passages de l'Esriture Sainte avec de grands  
 sentimens de devotion & ferveur d'esprit, particulièrement ceux - cy tirez  
 du

du Chap. 4. de la seconde Epistre de Saint Paul aux Corinthiens : *Id enim quod in presenti est momentaneum & leve tribulationis nostrae, supra modum in sublimitate aeternum gloriae pondus operatur in nobis, non contemplantibus nobis quae videntur, sed quae non videntur, quae enim videntur, temporalia sunt, quae autem non videntur, aeterna sunt.* Comme aussi ces beaux mots du Chap. 8. de l'Epistre aux Romains : *Quis ergo nos separabit à charitate Christi tribulatio an angustia ? an fames ? an nuditas ? an periculum ? an persecutio ? an gladius ? sicut scriptum est, quia propter te mortificamur tota die, aestimati sumus sicut oves occisionis. Sed in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos.* Il repetoit aussi souvent ce verset du Psalme 50. *Sacrificium Deo spiritus contribulatus : cor contritum & humiliatum Deus non despicies.* Ces mêmes versets de l'Ecriture lui servoient d'entretien dans la sale de l'Audience, après la prononciation de son Arrest, il les proferoit avec de grands sentimens d'amour de Dieu, & avec un grand mépris de toutes les vanitez du monde. Il saluoit ceux qu'il voyoit en cette sale où nous estions, se recommandoit à leurs prières, leur témoignoit qu'il mouroit content.

Un homme envoyé de la part de Madame de Pontac sa sœur, lui vint dire ses derniers adieux. Il lui dist : „ Mon ami, dis à ma sœur que je „ la prie de continuer en ses dévotions, comme elle a fait jusques à pré- „ sent, que je cognois maintenant mieux que jamais que ce monde n'est „ que mensonge & vanité, & que je meurs très-content & en bon Chré- „ tien, qu'elle prie Dieu pour moy, & qu'elle ne me plaigne point, puis- „ que j'espère trouver mon salut en ma mort. Adieu.,

Cet homme se retira sans pouvoir dire une seule parole. Il sentoit une force & un courage si extraordinaire à bien souffrir cette mort, qu'il craignoit qu'il n'y eust de la vanité, & se tournant vers moy, me dist : „ Mon Pere, n'y a-t-il point de vanité en cela ? Mon Dieu, je proteste „ devant vostre divine Majesté, que de moy-même je ne puis rien, & „ que toute ma force vient tellement de vostre bonté & miséricorde, „ que si vous me laissez je tomberoie à chaque pas.,

Il se confessa à moy au bout de la sale. Après sa confession il continua ses elevations d'esprit à Dieu, & discours spirituels, avec un grand soin de bien employer le temps qui lui restoit.

Jusques ici ce sont les paroles du P. Mamburn. Son compagnon remarqua, que comme M. de Thou se pourmenoit dans la sale de l'Audience, il dist : „ He bien, on dira que je suis un poltron & estourdi, que je „ n'ai point eu de conduite, que je n'ai pas sceu mesnager mes affaires, „ & c'est ce que je desire : je veux bien qu'on ait ceste opinion-là de moy, „ qu'on me méprise, qu'on me blâme, je le souhaite pour l'amour de „ Dieu.,

Après sa confession il fut visité par le P. Jean Terrasse, Gardien du Couvent de l'Observance de S. François de Tarascon, qui l'avoit assisté & consolé durant sa prison de Tarascon. Il fut bien aise de le voir, se pourmena avec lui & son Confesseur quelque temps dans un entretien spi-

spirituel. Ce Pere estoit venu à l'occasion d'un vœu que M. de Thou avoit fait à Tarascon pour sa delivrance, qui estoit de fonder une Chapelle de trois cens livres de rente dans l'Eglise des Cordeliers à Tarascon. Il donna ordre pour ceste fondation, voulant s'acquitter de son vœu, puisque Dieu, disoit-il, le delivroit non seulement d'une prison de pierre, mais encores de la prison de son corps; demanda de l'ancre & du papier, & escrivit ceste belle Inscription qu'il vouloit estre mise en ceste Chapelle:

*Christo Liberatori*

*Votum in carcere pro libertate conceptum*

FRANC. AUGUST. THUANUS

*E carcere vite jamjam liberandus*

*Merito solvis XII Septemb. MDLDCXLII.*

*Confitebor tibi Domine, quoniam exaudisti me, & factus es mihi in salutem.*

Cette Inscription fera admirer la presence & la netteté de son esprit, & fera advouer à ceux qui la considereront, que l'apprehension de la mort n'avoit pas eu le pouvoir de lui causer aucun trouble. Il pria le-dict Sieur Thomé de faire compliment de sa part à M. le Cardinal de Lion, & lui tesmoigner que s'il eust pleu à Dieu de le sortir de ce peril, il avoit dessein de quitter le monde, & se donner entierement au service de Dieu.

Il escrivit deux Lettres, qui furent portées ouvertes à M. le Chancelier, & puis remises entre les mains de son Confesseur pour les faire tenir (1). Ces Lettres estans fermées, il dist: „Voilà la dernière pensée que je veux „avoir pour le monde, parlons du Paradis.„ Et deslors il reprit sans interruption avec la mesme ferveur d'esprit ses discours spirituels, & se confessa une seconde fois. Il demanda parfois, si l'heure de partir pour aller au supplice approchoit, quand on le devoit lier, & prioit que l'on l'advertist quand l'exécuteur de la Justice seroit là, afin de l'embrasser, mais il ne le vit point que sur l'eschaffault.

Sur les trois heures après midy, quatre compagnies des Bourgeois de Lion, faisans environ douze cens hommes, furent rangées au milieu de la place des Terreaux, enforte qu'elles enfermoient un espace quarré d'environ quatre-vingt pas de chaque costé, dans lequel on ne laissoit entrer personne, sinon ceux qui estoient necessaires. Au milieu de cet espace fut dressé l'eschaffault avec tout ce qui estoit nécessaire à ceste execution.

Environ les cinq heures du soir, les Officiers prierent le compagnon du

P. Ma-

(1) L'une de ces Lettres s'adressoit à une Dame, le nom de laquelle il dit seulement à son Confesseur. L'autre estoit écrite à M. Dupuy. M. le Chancelier rendit ces Lettres pour en faire ce qu'avoit désiré ledit Sieur de Thou;

mais depuis il retira celle qui estoit écrite à la Dame, & ne l'a pas rendue. [On trouvera à la suite de ces Memoires la Lettre à M. Dupuy.]

P. Malavalette de l'avertir qu'il estoit temps de partir. M. de Cinq-Mars jugea ce que l'on vouloit dire. „ On nous presse, dit-il, il s'en faut „ aller. „ Pourtant l'un des Officiers l'entretint encores quelque temps dans la chambre; d'où sortant, le Valet de chambre qui l'avoit servi depuis Montpellier, se presenta, lui demandant quelque recompense. „ Je n'ai plus rien, dit-il, j'ai tout donné. „ De-là il vint vers M. de Thou en la sale de l'Audience. „ Allons, Monsieur, allons, il est temps. „ M. de Thou alors s'escria: *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi: in domum Domini ibimus.* Là-dessus ils s'embrassèrent, & sortirent.

M. de Cinq-Mars marchoit le premier, tenant son Confesseur par la main jusques sur le perron, où il salua de si bonne grace tout le peuple, qu'il tira les larmes des yeux d'un chacun. Lui seul demeura ferme sans s'esmouvoir, & garda cette fermeté d'esprit le long du chemin, jusques-là, que voyant son Confesseur surpris d'un sentiment de tendresse, à la veüe des larmes de quelques personnes, „ Qu'est-ce à dire cecy, mon „ Pere, vous estes plus sensible à mes interets que moi-mesme? „

Le Sieur Thomé Prevost de Lion avec les Archers de robbe courte, & le Chevalier du Guet avec sa compagnie, eurent ordre de les mener au supplice en carosse; ils se mirent tous deux au fond du carosse sur le derriere, y ayant deux Jesuites à chaque portiere. L'executeur suivoit à pied, qui estoit un gaigne-denier, qui n'avoit jamais fait aucune execution, sinon de donner la gese.

Dans le carosse ils reciterent avec leurs Confesseurs les Litanies de Nostre Dame, le *Miserere*, & autres prieres & oraisons jaculatoires, firent plusieurs actes de contrition & d'amour de Dieu, tinrent plusieurs discours de l'éternité, de la constance des Martyrs, & des tourmens qu'ils avoient soufferts. Ils saluoient fort civilement de temps en temps le peuple qui remplissoit les rues par où ils passaient. M. de Thou demanda encores une fois pardon à M. de Cinq-Mars avec humilité, lui disant: „ Monsieur, „ je vous demande très-humblement pardon si j'ai esté si malheureux que „ de vous avoir offensé en quoi que ce soit. „ *Helas! Monsieur, c'est moi,* respondit M. de Cinq-Mars, *qui vous ai bien offensé, & je vous en demande pardon:* & là-dessus ils s'embrassèrent tendrement.

Quelque temps après M. de Thou dist à M. de Cinq-Mars: „ Monsieur, „ il semble que vous devez avoir plus de regret de mourir que non pas „ moi, vous estes plus jeune, vous estes plus grand dans le monde, vous „ aviez de plus grandes esperances, vous etiez le favori d'un grand Roy, „ mais je vous assure pourtant, Monsieur, que vous ne devez point regretter tout cela qui n'est que du vent, car assurement nous nous allons perdre, nous nous fussions damnés, & Dieu nous veut sauver. Je „ tiens nostre mort pour une marque infaillible de nostre predestination, „ pour laquelle nous avons mille fois plus d'obligation à Dieu, que s'il „ nous avoit donné tous les biens du monde; nous ne le sçaurions jamais „ assez remercier. „ Ces paroles esmeurent M. de Cinq-Mars presque jusqu'aux larmes. Après il continua: „ Monsieur, mon cher amy, qu'a „ vous

„ vous nous faict de si agreable à Dieu durant nostre vie qui l'ait obligé  
 „ de nous faire ceste grace de mourir ensemble, de mourir comme lon  
 „ fils, d'effacer tous nos pechez par un peu d'infamie, de conquerir le  
 „ Ciel par un peu de honte? Ah! n'est-il pas vrai, que nous n'avons rien  
 „ faict pour lui? Fondons nos cœurs, espuisons nos forces en actions de  
 „ graces, recevons la mort avec toutes les affections de nos ames. „ M.  
 „ de Cinq-Mars respondoit à tout cecy par divers actes de vertu, de foi,  
 „ de contrition, & autres.

Ils demanderent de temps en temps s'ils estoient encores bien loin de  
 l'eschaffault: surquoy le P. Malavalette prit occasion de demander à M. de  
 Cinq-Mars, *S'il ne craignoit point la mort.* „ Point du tout, mon Pere,  
 „ respondit-il, & c'est ce qui me donne de l'apprehension de voir que je  
 „ n'en ay point: hélas! je ne crains rien que mes pechez. „ Ceste crainte  
 „ l'avoit fort touché depuis sa confession generale, & comme le Pere  
 „ l'eust assuré sur la bonté de Dieu, & sur la passion du Sauveur, luy di-  
 „ sant de plus, qu'acceptant de bon cœur cette mort ignominieuse, il pou-  
 „ voit estre certain d'entrer bien avant dans la gloire: „ O! que Dieu est  
 „ bon, dit-il plusieurs fois, de me vouloir recevoir en sa grace, après  
 „ l'avoir tant & tant offensé. Mais, mon Pere, comme puis-je meriter  
 „ par ceste mort qui n'est pas à mon choix, car il estoit au choix des  
 „ Martyrs de ne pas mourir? „ Le Pere luy ayant répondu, qu'il la  
 „ pouvoit rendre meritoire en acceptant volontairement & offrant à Dieu  
 „ par amour ce supplice infame, celui des Martyrs estant honorable; il of-  
 „ frit à Dieu son supplice tant de fois par le chemin, que son Confesseur  
 „ n'en remarqua pas le nombre.

Ensuite ils contestèrent à qui mourroit le premier. M. de Cinq-Mars  
 dist que c'estoit à lui, comme le plus coupable, & le premier jugé; ad-  
 jouta que ce seroit le faire mourir deux fois s'il mourroit le dernier. M.  
 de Thou demanda ce droit comme plus âgé. Le Pere Malavalette dit à  
 M. de Thou: Il est vrai que vous estes le plus âgé, vous devez aussi estre  
 plus genereux. Ce que M. de Cinq-Mars ayant confirmé, *Bien, Monsieur,*  
*repartit M. de Thou, vous voulez m'ouvrir le chemin à la gloire.* „ Ah! dit  
 „ M. de Cinq-Mars, je vous ai ouvert le precipice: mais precipitons-  
 „ nous dans la mort pour surgir à la vie éternelle. „ Il fut donc arresté  
 „ que M. de Cinq-Mars mourroit le premier. Estans proche de l'eschaffault,  
 „ on remarqua que M. de Thou s'estant baissé, & ayant veu l'eschaffault,  
 „ estendit ses bras, & puis frappa des mains l'une contre l'autre d'une action  
 „ vive, & d'un visage joyeux; & dist à M. de Cinq-Mars: „ Monsieur,  
 „ c'est d'icy, c'est d'icy, Monsieur, que nous devons aller au Paradis; „  
 „ & se tournant à son Confesseur: „ Mon Pere, est-il bien possible qu'une  
 „ creature si chetive comme moy, doive aujourd'huy prendre possession  
 „ d'une éternité bien-heureuse? „

Le carosse arresté au pied de l'eschaffault, le Prevost dist à M. de Cinq-  
 Mars, que c'estoit à luy de monter le premier. Il dist adieu à M. de  
 Thou, & se separerent d'une grande affection, disans qu'ils se reverroient

Ccccc 2

bien-



bien-tost en l'autre monde, où ils seroient éternellement unis avec Dieu. Ainsi M. de Cinq-Mars descendit du carrosse, parut le visage gay, & donna son manteau au Jesuite, compagnon de son Confesseur, pour faire prier Dieu pour luy. Sur ce le Greffier criminel leut l'Arrest, que l'un & l'autre n'escouterent: & on abatit le mantelet de la portiere du carosse qui regardoit l'eschaffault, afin d'en oster la veüe à M. de Thou.

M. de Cinq-Mars ayant salué ceux qui estoient près de l'eschaffault se couvrit, & monta gayement l'eschelle: au second eschellon un archer s'avança, & lui osta par derriere son chapeau. Lors il s'arresta tout court, & dit: „ Ha! laissez-moi mon chapeau. „ Le Prevost se fâcha contre son archer, & lui remit son chapeau sur la teste, & il acheva de monter sur l'eschaffault; où estant il salua ceux qui estoient à sa veüe, d'un visage riant. Après, s'estant couvert il se mit en une bonne posture; ayant avancé un pied & mis la main au costé, il considéra haut & bas toute ceste grande assemblée d'un visage assuré, & fit encores deux ou trois belles desmarches.

Son Confesseur estant monté, il le salua; puis jetta son chapeau devant lui sur l'eschaffault, & baïsant la main la presenta à son Confesseur qu'il embrassa, & celuy-cy l'exhorta d'une voix basse de produire quelques actes d'amour de Dieu; ce qu'il fit d'une grande ardeur, parlant bas, tenant son bras gauche presque sur l'espaule droite de son Confesseur. Il demoura assez long-temps en ceste posture, tenant le plus souvent les yeux levez au Ciel, le visage riant, pendant que son Confesseur lui parloit fort bas à l'oreille. On lui entendit souvent repeter ces paroles: *Oui, mon Pere, & de tout mon cœur, un million de fois*, & autres semblables. Puis il prit un Crucifix que le compagnon du Confesseur lui offrit, le baïsa avec ardeur, & le rendit. De-là il se mit à genoux aux pieds de son Confesseur, qui lui donna la dernière absolution, qu'il receut avec humilité, & se leva & s'alla mettre à genoux sur le bloc, & demanda: *Est-ce icy, mon Pere, où il me faut mettre?* & comme il sceut que c'estoit-là, il y essaya son col, l'appiquant sur le poteau; puis s'estant relevé, il demanda s'il falloit oster son pourpoint. Le Pere & son compagnon aiderent à le deboutonner, & lui oster son pourpoint. Il garda tousjours ses gands aux mains, qui lui furent ostez après sa mort. Son pourpoint osté, il s'approcha du poteau avec joye, & tout debout essaya si son col iroit bien sur le poteau par deux fois; puis s'en estant un peu éloigné, il prit le Crucifix, le baïsa aux pieds, & le rendit; & estendant ses bras il s'alla jecter à genoux sur le bloc, embrassa le poteau, mit son col dessus, leva les yeux au Ciel, & demanda au Confesseur, *Mon Pere, serai-je bien icy?* S'estant relevé, l'exécuteur s'approcha avec des ciseaux, que M. de Cinq-Mars lui osta, ne voulant pas qu'il le touchast, & les ayant baïsés, les presenta au Pere: „ Mon Pere, je vous prie, rendez-moi ce dernier service, coupez-moi mes cheveux. „ Le Pere les donna à son compagnon pour faire cet office, ce qu'il fit; lui disant, coupez-les moi bien près, je vous prie. Puis eleuant les yeux vers le Ciel, dit: *Ab! mon Dieu, qu'est-ce de ce monde!*

*monde !* Après qu'ils furent coupez, il porta les deux mains à sa teste, comme pour accommoder ceux qui restoient à costé. Le bourreau s'approchant, il lui fit signe de se retirer, & prit encores le Crucifix & le baïsa, puis s'agenouilla derechef sur le bloc devant le poteau qu'il embrassa, & voyant en bas un homme qui estoit à M. le Grand-Maître, il le salua, & lui dist : „ Je vous prie d'asseurer M. de la Meilleraye, que je suis son „ très-humble serviteur. „ Puis s'arresta un peu, & continua : „ Dites-lui „ que je le prie de faire prier Dieu pour moi. „

L'exécuteur lui ayant osté le collet de sa chemise, & lui-même ayant ouvert sa poitrine pour descouvrir mieux son col, ayant les mains jointes sur le poteau, dit avec grand sentiment ces paroles : „ Mon Dieu, je vous „ consacre ma vie, & vous offre mon supplice en satisfaction de tous mes „ pechez. Si j'avois à vivre plus long-temps, je serois tout autre que je „ n'ai esté ; mais, mon Dieu, puisqu'il vous plaît que je meure, je vous „ offre ma mort & mon sang pour l'expiation de mes fautes, & de tout „ mon cœur. „

A ces mots on lui presenta le Crucifix, qu'il prit de la main droite, tenant le poteau embrassé de la gauche, le baïsa, le rendit, & demanda ses medailles au compagnon de son Confesseur, lesquelles il baïsa, disant trois fois *Jesus*, & les luy rendit. Et se tournant à l'exécuteur, lui dit : „ Que „ fais-tu là ? Qu'attends-tu ? „ Son Confesseur s'estant retiré, il le rappella, & lui dist : „ Mon Pere, venez-moi ayder à prier Dieu. „ Il se rapprocha & s'agenouilla près de luy, lequel recita de grande affection le *Salve Regina*, sans hesiter, pesant toutes les paroles, & particulièrement celles-cy, *Et Jesum benedictum fructum ventris tui*, &c. Il se baïsoit & levoit les yeux au Ciel avec une devotion & une façon toute ravissante. Après, son Confesseur pria ceux qui estoient presens de dire pour lui un *Pater* & un *Ave Maria*, lui fit dire ces paroles : *Maria mater gratia, mater misericordia, tu nos ab hoste proteges, Et hora mortis suscipe*. Et ensuite : *In manus tuas Domine commendo spiritum meum*.

Pendant ce temps, l'exécuteur tira de son sac son couperet. Enfin, ayant levé les yeux au Ciel, il dit : „ Allons, il faut mourir, mon Dieu, ayez pitié de moi. „ Puis d'une grande constance, sans estre bandé, posâ son col sur le poteau, & l'embrassant il ferma les yeux & attendit le coup qui lui fut donné lentement. En recevant le coup il poussa une voix forte comme *Ab !* qui fut estouffée par le sang. Il leva les genoux de dessus le bloc & retomba aussi-tôt. La teste n'estant pas entierement séparée du corps, l'exécuteur acheva avec son couperet, & jeta la teste sur l'escaffault, qui de là bondit à terre, où elle fit encore un demi tour, & palpa assez long temps, les yeux ouverts.

Son corps demeura droit contre le poteau tant que l'exécuteur le tira de là pour le despouiller, ce qu'il fit, & puis le couvrit d'un drap. La teste ayant esté renduë sur l'escaffault, elle fut mise près du corps sous le drap.

C'est une chose estrange, qu'il ne tesmoigna jamais aucune peur ni

Cccccc 3

trou-

trouble, mais parut gay, assuré, & dans une grande fermeté d'esprit.

M. de Cinq-Mars mort, M. de Thou sortit du carosse le visage riant, & ayant salué ceux qui estoient là, monta assez viste sur l'eschaffault, tenant son manteau plié sur le bras droit. D'abord il jetta son manteau, & courut les bras ouverts vers l'exécuteur qu'il embrassa, disant: „ Ah! mon frere, mon cher amy, que je t'aime, il faut que je t'embrasse, puis-que tu me dois aujourd'huy causer un bonheur éternel. Tu me dois mettre dans le Paradis. „ Puis se tournant sur le devant de l'eschaffault il se descouvrit, salua le monde, & jetta son chapeau derriere lui, qui tomba sur les pieds de M. de Cinq-Mars. De-là se tournant vers son Confesseur dit d'une grande ardeur: „ Mon Pere, *Spectaculum facti sumus mundi & angelis & hominibus.* Et ensuite: *Vias tuas Domine demonstra mihi, & semitas tuas edoce me;* mon Dieu, enseignez-moi vos voyes, monstrez-moi le chemin que je dois tenir pour aller au Ciel. „

Le Pere lui ayant dit quelques paroles de devotion qu'il escoutoit fort attentivement, il lui dist qu'il avoit encore quelque chose à dire touchant sa conscience; se mit à genoux, lui declara ce que c'estoit, & reçut la dernière absolution, s'inclinant fort bas. Cela fait il osta son pourpoint, se mit à genoux, recita le Psaume 115, & le paraphra en François presque tout du long d'une voix assez haute & d'une action vigoureuse avec une ferveur indécible, qui paroissoit sur son visage, mêlée d'une sainte joye. Voicy la paraphrase qu'il en fit, qu'il faudroit animer de l'action parcellle à la sienne:

„ *Credidi propter quod locutus sum.* Mon Dieu, *credidi*, je l'ay cru & je le crois fermement que vous estes mon Createur & mon bon Pere, que vous avez souffert pour moi, que vous m'avez racheté, qu'au prix de votre sang vous m'avez ouvert le Paradis. *Credidi*; je vous demande, mon Dieu, un grain, un petit grain de cette foi vive, qui enflammoit le cœur des premiers Chrestiens. *Credidi propter quod locutus sum*; faites, mon Dieu, que je ne vous parle pas seulement des levres, mais que mon cœur s'accorde à toutes mes paroles, & que ma volonté ne dement point ma bouche. *Credidi*; je ne vous adore pas, mon Dieu, de la langue, je ne suis point assez éloquent, mais je vous adore d'esprit, ouy d'esprit. Mon Dieu, je vous adore en Esprit & en verité. Ah! *credidi*, je me suis fié en vous mon Dieu, & me suis abandonné à vostre miséricorde, après tant de graces que vous m'avez faites; *propter quod locutus sum*, & dans cette confiance j'ai parlé, j'ai tout dit, je me suis accusé.

„ *Ego autem humiliatus sum nimis.* Il est vrai, Seigneur, me voilà extrêmement humilié, mais non pas encore tant que je le merite.

„ *Ego dixi in excessu meo, omnis homo mendax.* Ah! qu'il n'est que trop véritable que tout ce monde n'est que mensonge, que folie, que vanité! ah! qu'il est vray, *omnis homo mendax.*

„ *Quid retribuam Domino.* Mon Pere, *quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi?* (Il repetoit cecy d'une grande vehemence.)

„ Ca-

„ *Calicem salutaris accipiam.* Mon Pere, il le faut boire courageusement  
 „ ce calice de la mort, où je le reçois d'un grand cœur, & je suis prest  
 „ de le boire tout entier. *Et nomen Domini invocabo:* vous m'aidez  
 „ mon Pere, à invoquer l'assistance divine, afin qu'il plaie à Dieu de for-  
 „ tifier ma foiblesse, & me donner du courage autant qu'il en faut pour  
 „ avaler ce calice, que le bon Dieu me prepare pour mon salut.

Il passa les deux versets qui suivent dans ce Psaume, & s'écria d'une  
 voix forte & animée:

„ *Dirupisti Domine vincula mea;* ah! mon Dieu, que vous avez fait un  
 „ grand coup, vous avez brisé ces liens qui me tenoient si fort attaché au  
 „ monde, il falloit une puissance divine pour m'en dégager. *Dirupisti Do-*  
 „ *mine vincula mea:* Que ceux qui m'ont amené icy m'ont fait un grand  
 „ plaisir, que je leur ai d'obligation. Ah! qu'ils m'ont fait un grand  
 „ bien, puisqu'ils m'ont tiré de ce monde pour me loger dans le Ciel.,  
 „ Icy son Confesseur lui dist, qu'il falloit tout oublier, qu'il ne falloit  
 „ point avoir de ressentiment contre eux. A ces paroles il se tourna vers le  
 „ Pere, tout à genoux comme il estoit, & d'une belle action: „ Quoi, mon  
 „ Pere, dit-il, des ressentimens? Ah! Dieu le sçait, Dieu m'est témoin  
 „ que je les aime de tout mon cœur, & qu'il n'y a dans mon ame aucune  
 „ averfion pour qui que ce soit au monde. *Dirupisti vincula mea. Tibi sa-*  
 „ *crificabo bestiam laudis:* la voilà l'hostie, Seigneur (le montrant soi-mes-  
 „ me) la voilà ceste hostie, qui vous doit estre maintenant immolée. *Ti-*  
 „ *bi sacrificabo bestiam laudis & nomen Domini invocabo. Vota mea Domino*  
 „ *reddam* & estendant les deux bras, le visage riant & enflammé *in con-*  
 „ *spectu omnis populi ejus* (haussant un peu sa voix) *in conspectu omnis popu-*  
 „ *li ejus.* Oui, Seigneur, je veux vous rendre mes vœux, mon esprit,  
 „ mon ame, ma vie, *in conspectu omnis populi ejus,* devant tout ce peuple,  
 „ devant toute ceste assemblée. *In atriis domus Domini,* in medio tui Jeru-  
 „ *salem.* *In atriis domus Domini:* nous y voici à l'entrée de la maison du  
 „ Seigneur, où c'est d'icy, c'est de Lion, de Lion qu'il faut monter là  
 „ hault, (levant les bras vers le Ciel,) Lion, que je t'ay bien plus d'o-  
 „ bligation qu'au lieu de ma naissance, qui m'a seulement donné une vie  
 „ misérable, & tu me donnes aujourd'huy une vie éternelle, *in medio tui*  
 „ *Jerusalem.* Il est vrai que j'ai trop de passion pour ceste mort, mon  
 „ Pere, dit-il plus bas en sousriant, j'ai trop d'aïse, n'y a-t-il  
 „ point de vanité? pour moi je n'en veux point.,

Tout cela fut accompagné d'une action si vive, & si gaye, que plu-  
 sieurs de ceux qui en estoient esloignez pensoient que ce fust des im-  
 piétés.

Après ce Psaume, estant encores à genoux, il tourna la veüe à main  
 droite, il advisa un homme qu'il avoit embrassé dans le Palais, il le salua  
 de la teste & du corps, & lui dit gayement, „ Monsieur, je suis vostre  
 „ serviteur.,

Il se leva, & l'exécuteur s'approchant pour lui couper les cheveux, le  
 Pere lui osta les ciseaux pour les donner à son compagnon, ce que M. de

Thou

Thou voyant, il les prit, disant: „ Quoi, mon Pere, croyez-vous que „ je le crains? n'avez-vous pas bien veu que je l'ai embrassé? je le baise „ cet homme-là, je le baise. Tien mon Amy, fais ton devoir, coupe „ moi mes cheveux. „ Ce qu'il commença de faire, mais comme il estoit maladroit, le Pere lui osta les ciseaux, & les fit couper par son compagnon. Pendant quoi il regardoit d'un visage assuré & riant ceux qui estoient les plus proches, & s'estant teu peu de temps il proféra ceste sentence de S. Paul: *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur, quæ enim videntur, temporalia sunt, quæ autem non videntur, æterna.* Ses cheveux coupez il se mit à genoux sur le bloc, & fit une offrande de soi-mesme à Dieu avec des paroles & des sentimens très-grands: il s'advoua le plus grand pecheur & le plus criminel de tous les hommes, mais que Dieu lui donnoit une si grande confiance en sa bonté, qu'il craignoit qu'il n'y eust de l'excès; telmoigna un grand regret de sa vie passée, disant que si on lui eust laissé la vie, il croyoit qu'il l'eust employée tout autrement qu'il n'avoit pas fait; demanda à tous un *Pater* & un *Ave Maria* avec des paroles qui perçoient le cœur de ceux qui l'entendoient; baisa le Crucifix avec grand sentiment d'amour & de joye. Puis il dit: „ Pere, ne me vult-on point bander? „ & comme le Pere lui eust répondu que cela dependoit de lui, il dit, „ Ouy, mon Pere, il me faut „ bander, „ & en souriant & regardant ceux qui estoient proches de lui, dit: „ Messieurs, je l'advouë, je suis poltron, je crains de mourir. Quand „ je pense à la mort, je tremble, je fremis, les cheveux me herissent, & „ si vous voyez quelque peu de constance en moi, attribuez cela à nostre „ Seigneur qui fait un miracle pour me sauver; car effectivement pour „ bien mourir en l'estat où je suis, il faut de la resolution, je n'en ay „ point, mais Dieu m'en donne & me fortifie puissamment. „

Puis il chercha son mouchoir pour se bander, pria ceux qui estoient près de l'eschaffault de lui en jeter un: aussi-tost on lui en jeta deux ou trois; il en prit un, & fit grande civilité à ceux qui lui avoient jetté, les remerciant, & promettant de prier Dieu pour eux au Ciel, n'estant pas en son pouvoir de leur rendre ce service en ce monde. L'exécuteur enfin le banda.

Après il mit son col sur le poteau, demanda s'il estoit bien. L'exécuteur voyant que les cordons de sa chemise estoient nouez, lui porta la main au col pour les denouer; ce qu'ayant senti, il demanda: „ Qu'y a-t-il, faut-il encors ôster la chemise? „ & se dispoisoit à l'oster. On lui dit que non, qu'il falloit seulement denouer les cordons, ce qui fut fait; & ayant mis sa teste sur le poteau, il prononça ses dernieres paroles, qui furent *Maria mater gratiæ, mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege; O hora mortis suscipe.* Puis *In manus tuas* &c. & lors ses mains commencerent à tremblotter en attendant le coup, qui lui fut donné tout au haut du col trop près de la teste, duquel coup son col n'estant coupé qu'à demy, le corps tomba à costé gauche du poteau à la renverse, le visage contre le ciel, remuant les jambes & les pieds, & haussant foiblement les mains.

main. Le bourreau le voulut renverser pour achever : mais effrayé des cris du peuple, il lui donna trois ou quatre coups sur la gorge, & ainsi lui coupa la tête qui demeura sur l'escaffaut.

L'exécuteur l'ayant dépouillé, porta son corps couvert d'un drap dans le carosse qui les avoit amenez. Puis il y mit aussi celui de M. de Cinq-Mars, & leurs testes qui avoient encores les yeux ouverts, particulièrement celle de M. de Thou, qui sembloit vivante. De-là ils furent portez aux Feuillans, où M. de Cinq-Mars fut enterré devant le maître Autel. M. de Thou fut osté des Feuillans, & porté aux Carmelites de Lion, où il fut embaumé & mis dans un cercueil de plomb où il est encores. Pour son cœur il a esté porté à Paris, & mis en la sepulture de ses Ancêtres dans l'Eglise S. André.

*Trois Lettres de M. de Thou à M. Dupuy, écrites après son emprisonnement, copiées sur les originaux, écrits de la propre main de M. de Thou.*

A Monsieur Dupuy.

De Terault près de Montpellier ce Lundy 16 Juin 1642.

MONSIEUR,

- **E**Ncores que j'estois une personne assez peu considerable dans l'Estat, si ne doute-je pas que le bruit commun ne vous ait desja appris mon malheur, qui est le plus grand qui me pût jamais arriver. Tous ceux qui ont eu un pareil accident, n'ont jamais manqué d'alleguer d'abord leur innocence. Pour moi je prens un stile tout contraire, me jugeant coupable, puisque j'ay esté si malheureux que d'avoir depleu au Roy, mais après cette faute qui n'est pas petite, je vous jure que ma conscience ne m'en reproche aucune autre, & j'ose me promettre que mes amis n'auront point de honte d'avoir eu quelque bonté pour moi. Vous devez croire que je vous mets un des premiers en ce nombre, & que j'attens de vostre generosité que vous ne m'abandonnerez point dans mon malheur. Ce que j'en desire est la continuation de vos soins pour mes petites affaires domestiques, tous les autres étant à present inutiles. J'ai receu jusques ici toutes les civilités que l'on peut faire à un prisonnier. Pour l'avenir, Dieu seul le sçait. Je viens d'avoir tout presentement des nouvelles de M. de Toulon. Il a receu la nouvelle de la mort de son fils, & la permission que je lui ay envoyée d'aller à Paris en mesme temps, ce qui lui donnera quelque consolation. Je vous prie de faire part de ma Lettre à mon frere & au vostre, & de dire au mien qu'il ne s'afflige point, ni ne songe pas à venir ici. Toutes ces lamentations-là ne servent de rien, qu'il me conserve seulement
- Tome X.* D d d d d *fon*

son amitié. Je vous demande la mesme grace, & que vous croyez qu'en quelque estat que je soye, je serai au tousjours autant que vous m'y avez obligé.

Si vous voulez prendre la peine de m'escrire, il faudra mettre une Lettre ouverte dans un paquet fermé que vous prendrez la peine d'adresser à M. de Charroft; aussi bien est-ce par son ordre que je suis gardé. J'ay receu la Lettre de M. de Saint Sauveur aujourd'huy par les mains de M. de Charroft. Deformais il ne prendra plus la peine de me mander des nouvelles, s'il lui plaist.

MONSIEUR,

*Vostre très humble & affectionné  
Serviteur & parent.*

DE THOU.

*Au Mesme.*

Du Chasteau de Tarascon ce 21 Juin 1642.

MONSIEUR,

Je vous ay desja escrit une fois depuis ma prison. Nous avons esté transferez aujourd'huy en ce lieu : ce qui me donne subjet de renvoyer ce peu de gens que j'ay avec moi, qui me seroient inutiles, puisque je n'en puis garder qu'un auprès de moi. J'ay choisi petit Jean, parce que Mignoneau est marié, & que j'ay creu qu'il seroit bien aisé de revoir sa femme. Je desire pourtant qu'il demeure à mon service. Pour tous mes autres domestiques, je pense qu'il est à propos de les licencier, en leur donnant quelque recompense selon le temps qu'ils m'ont servi, ce que je laisse à vostre discretion. Vous ferez mettre, s'il vous plaist, le Basque chez Prudhomme, & faites ce en lui faisant donner ce qu'il faudra pour apprendre. Je desire que les chevaux de carrosse qui sont à Celles demeurent à M. le Comte de Bethune : pour le cocher il pourra prendre parti, mais vous lui continuerez, s'il vous plaist, ses gages en quelque lieu qu'il soit, parce qu'il m'a bien servi. Je desire aussi que toutes mes debtes se payent, & que de celles qui portent interest; si l'on ne les peut amortir, (je sçay bien que l'estat de mes affaires presentement ne le permet pas) que l'on en paye ponctuellement l'interest. Enfin, je vous recommande les miens, autant qu'il m'est possible; & que ma mauvaise fortune ne vous fasse point changer les sentimens que vous avez eus pour moi, puisque assurément je ne suis que malheureux & point du tout coupable, & absolument

Vous recevrez une Lettre devant cel-  
le-cy par la voye de M. de Charroft, où  
je vous entretiendray plus au long. Je  
salue M. mon frere, & le vostre.

MONSIEUR,

*Vostre très-humble Serviteur*  
DE THOU.

*An*

*Au Mesme.*MONSIEUR, *mon cher Cousin,*

JE vous fais ce mot avant que de mourir, pour vous conjurer de vous souvenir de moi. Je vous promets la mesme chose en l'autre monde, où j'espère que Dieu me recevra en la gloire de ses élus. Je vous recommande mon frere & M. de Toulon. Ma sœur de Pontac est icy, que je plains extremement. Je vous prie d'employer nos amis pour faire donner ma confiscation à mon frere. L'interest que je suis capable d'y prendre est pour le payement de mes debtes; outre que j'ay fait un vœu pendant ma prison, dont le P. Gardien des Cordeliers de Tarascon est témoin. C'est de fonder une Messe à leur Eglise de cent écus de rente. Je vous recommande petit Jean mon Valet, & meurs vostre Serviteur

Ce 12 Septembre à Lyon 1642.

DE THOU.

LAISSONS ces Memoires se perpetuer, par le bon sens, la force, & l'éloquence qui y regne, comme un monument éternel consacré à l'amitié & à la pieté: & passons au Cardinal de Richelieu. On fait que ce Ministre estoit si jaloux de sa gloire, qu'il ne pardonnoit jamais à ceux qu'il croyoit l'avoir en aucune maniere ternie: & il en donna un exemple terrible en la personne d'Urbain Grandier. \* Cette humeur vindicative fit juger à plusieurs personnes de ce tems-là, que le Cardinal piqué de ce que nostre Historien avoit dit au sujet d'Antoine du Pleffis Richelieu son grand oncle, voulut s'en vanger sur le fils, en le poursuivant avec toute la rigueur & la violence que M. du Puy lui reproche dans ces Memoires.

\* Voyez le Dictionnaire de M. Bayle à l'article Grandier.

Il court mesme une espeece de tradition, laquelle porte qu'il échapa au Cardinal de parler du jeune de Thou en ces termes: *Ton pere a mis mon grand oncle dans son bisfoire, tu seras dans la mienne.* Mais il nous semble que c'est une supposition imaginaire plustost qu'un fait réel, puisque M. Patin dans une Lettre du 2 Mars 1643 (environ cinq mois après la mort de François de Thou) s'exprime de cette maniere, (qui peut avoir donné lieu à ce bruit) „*Le Cardinal, qui tunc regnabat, avoit resolu & dit en son esprit, ton pere a mis mon grand oncle dans son bisfoire, tu seras dans la mienne.*”

Quoi qu'il en soit, les endroits de l'Histoire de M. de Thou qu'on suppose avoir tant offensé le Cardinal, sont dans la premiere partie de cet Ouvrage: & comme on voit par les Lettres de Patin que l'Epitaphe suivante de M. de Thou le fils couroit de main en main bien-tost après sa mort; on ne sauroit douter, vû la liaison qu'il y a entre ceste Epitaphe & ces endroits de l'Histoire du pere, qu'on ne les fit aussi courir dans ce tems-là joints ensemble. En effect, on les trouve imprimez ensemble à la fin des Pièces adjoustées au Journal du Cardinal de Richelieu, édition de Paris en 1665 in 12. Les voici.

Dddd 2

Epita-



## Epitaphe de Monsieur François de Thou.

*Historiam quisquis vult scribere, scribere veram  
Nunc vetat exitium, magne Thouane, tuum.  
Richelieu stirpis proavos laesisse, Paterni  
Crimen erat calami, quo tibi vita perit.  
Sanguine delentur Nati monumenta Parentis;  
Quæ nomen dederant scripta, dedere necem.  
Tanti morte viri sic est sancita Tyrannis:  
Vera loqui si vis, discite cruenta pati.*

C'est-à-dire: Votre perte, ô grand de Thou! impose aux Historiens le silence sur la vérité. Une offense faite à la maison de Richelieu fut le crime de votre Pere & l'effet de votre supplice. Le souvenir de l'un s'efface par le sang de l'autre, & les Ecrits qui ont immortalisé le nom de leur Auteur, sont périr celui à qui il a donné le jour. Telle fut la loi de la Tyrannie, tel est le sort auquel doit s'attendre quiconque fait profession de dire la vérité.

Extrait du 17 Livre de l'Histoire de M. le President de Thou, de l'impression de Patisson l'an 1604, servant à l'intelligence de l'Epitaphe précédente:

*Ad Annum 1560. p. 633. (vid. p. 830. Edit. Lond. Tom. I.) (1)*

*INSTITUTA & nova equitum scloppetariorum custodia, quibus præpositus est Antonius Plessiacus Richelius, vulgo dictus Monachus, quod eam vitam olim professus fuisset, dein, voto ejurato, omni se licentia ac libidinis genere contaminasset. Hoc a Guisaniis tanquam salutis regie studiosis factum, plures quo privata securitatis consulerent excogitatum interpretabantur.*

*Et paulo post pag. 639. (p. 7. Edit. Lond. Tom. II.) (2)*

*PRÆMISSUS Antonius Plessius Richelius, homo perditæ vitæ, cum scloppetariis equitibus plane sui similibus, ad custodiam Regis, sicuti diximus, destinatis. Is motus excitandi, ex eoque urbis diripiendæ occasionem circumspectans, cum nullo injuriæ genere sibi temperasset, præter spem tamen ciues obscurato ad patientiam contra adfectatâ injurias & irritamenta animo expertus est: quippe qui de consilio ejus cognovissent, & regis adventum sine offensione oppetiri statuisent.*

*Item post pauca pag. 640. (p. 7. Edit. Lond. Tom. II.) (3)*

*RICHELIVS, qui, nullo operæ pretio factio, inde discere, unde opime prædæ*

(1) Voyez-en la Traduction, Tom. II. pag. 770. de cette Edition.

(2) . . . . . Tom. II. pag. 783.

(3) . . . . . Tom. II. pag. 784.

*præde spes affulserat, egre ferebat, ad finem hoc commento usus est, ut oppidanus aut in fraudem traheret, aut fraudis alienæ reos faceret : Psalmus vernaculis alta voce, ut passim exaudiratur, decantandis intentus, cum profunda jam nocte per urbem diu discurrisset, nec ullus, quod ille speraverat, ad eum se aggregaret, tandem ad cantiones ludicras, & injuriosas in Regem, Catharinam, ac Guisianos versus, pulsatis per lasciviam obviis, & fenestris lapidum ictibus confractis, noctem cum suis exegit, quod tanquam a seditiosis, quos ille tumultus Ambrosiani reliquias vocabat, factum, postmodum ad Regem & Catharinam detulit, eo consilio ut Regem ad pamas de Cesaradunensibus jam sibi suspectis sumendas præcipiti ira accenderet, & antequam de veritate constaret, urbs sibi ac militi in prædam permitteretur; & sane urbs prope a periculo absuit, exulcerato Regis animo, visque Prætor & Ediles apud eum precibus pervicerunt, ut inquisitione diligenti facta, rei veritas indagaretur. Tandem pudende calumniæ probum in auctores reidit, & civium innocentia Regi approbata est.*

M. de Thou a fait incidemment une reflexion dans le second Tome de son Histoire, Livre XXXV. pag. 352 de l'édition de Londres (1), que nous jugeons meriter l'attention de nos Lecteurs; c'est pourquoy nous l'ajoutons ici. Après avoir dit qu'au siege du Havre de Grace en 1563, la place étant alors defenduë par les Anglois, un ouvrage fut emporté d'assaut par les François; il ajoûte, *Non citra periculum ac multorum perniciem, nam N. Pleffius Ricbelius legionis dux, prudentia ac moderatione insignis, atque ad patrui differentiam sapiens cognominatus, in eo impetu scilicet in humero ictus est, ex quo vulnere aliquanto post decessit.* N'est-ce pas là une preuve que M. de Thou distinguoit dans les hommes ce qu'ils avoient de bon ou de mauvais, & les representoit selon leur propre caractère? Mais agir ainsi, est-ce commettre le crime irremissible d'avoir noirci le nom & la race des Richelieu? Que les autres disputent si le Cardinal estoit cruel ou non au Fils, à ce compte nous tenons pour assuré qu'il estoit fort injuste envers le Pere.

Mettons ici un passage tiré des Memoires pour servir à l'Histoire de France, par M. de l'Estoile, Tom. 1. p. 61. de l'Edition de Cologne (ou plustost de Bruxelles) 1719 en 2 vol. in 8.

„ 1576 le 19 Janvier le (2) Capitaine Richelieu, dit le Moine Riche-  
 „ lieu, qui avoit charge de vingt Enseignes de pied, homme mal famé  
 „ pour ses voleries & blasphemes, fut tué à Paris en la rue des Lavandie-  
 „ res, par des russiens comme lui, qu'il vouloit chasser d'une maison pro-  
 „ chaine à la sienne. „

Mais revenons à M. François de Thou. M. Menage louë le Distique sui-

(1) Voyez-en la Traduction, Tom. III. pag. 418.

(2) On a mis à la marge: Antoine du Pleffius de Richelieu, Capitaine des Arquebuziers de la garde du Roy, Chevalier de son Ordre, Gouver-

neur de Tours, grand oncle du Cardinal de Richelieu. M. de Thou en parle peu avantageusement Livre 24. de son Histoire; ce qui a coûté la vie à son fils.

suivant de Constantin Huygens sur la mort de ce Gentilhomme, qui perit (poursuit M. Menage) pour n'avoir pas voulu trahir son ami M. de Cinq-Mars, en revelant la conspiration qu'il faisoit contre M. le Cardinal de Richelieu:

*O Legum subtile nefas, quibus inter amicos  
Nolle fidem frustra prodere, proditio est.*

D'autres Ecrivains François parlent avec éloge de ce que fit Madame de Pontac sœur de François de Thou, „ lorsqu'allant en la Chapelle de la „ Sorbonne jeter de l'eau benite à son Eminence le Cardinal de Riche- „ lieu, elle lui dit ce que la sœur de Lazare dit à N. S. *Domine si fuisses „ hic, frater meus non fuisset mortuus.* „ Pensée qui se pouvoit presenter fort naturellement, sur ce que le Cardinal ne survécut M. de Thou que de trois mois.

Ex Hugonis Grotii Epistolis, Amstelodami 1687. in Folio.

(1) *Hugo Grotius Adriano Hoogerbeets, p. 711. Ep. 1581.*

**L** *Audo, etiam pium affectum tuum pro, bou, quondam nostro Thuanus, quem amavi semper, amatus summe a viro summo ejus patre, reveritus semper & patris & avi nomen ut virorum quibus vix illos Gallia pares tulit. Vides quæ sint in rebus humanis negotia. Experti nos sumus, experientur alii. Solatium unicui in bona conscientia, quam Deus aspiciat. Lutetiae, 29 Novembris, 1642.*

*Hugo Grotius Gulielmo Grotio Fratri suo, p. 942. Ep. 620.*

**M** *I Frater. Est ita ut dicis. Exitum Thuanus nosse triste est nobis. Et tamen melius id quam ignorare ea quæ ad sanam ejus purgandam pertinent: τὸ γὰρ γινεῖν τοῦ θανάτου. Voverat, cum Tarascone libertatem speraret, facellum. Id solvit morti jam additus, iussa poni hac inscriptione: Votum in carcere pro libertate susceptum, Franciscus Augustus Thuanus corporis carcere liberandus merito solvit, Christo liberatori. Nos etiam nostra cogitata ad eum finem dirigamus; serviamus Deo, proximus quam plurimis. Lutetiae, 2 Oct. 1642.*

*Eidem, p. 943. Ep. 621.*

**M** *I Frater. Cinqmarcius damnatus ob fœdus arcanum cum Hispanis factum mense Martio: Thuanus ideo quod id scisset, quamquam improbaverat. Non aperuerat autem Regi, quia & mutata erant consilia: & si aperuisset cum docu-*

(1) Tunc temporis Suecia apud Regem Christianissimum Legatus.

documenta non haberet, potuerat ut calumniator & turbator amicitiae inter Regem & Fratrem ejus torqueri & puniri. 3 Oct.

*Eidem, Ibid. Ep. 622.*

**M**I Frater. Videmus plane propositum fuisse potentibus perdere Thuanum. Nihil ei objici potuit, nisi quod fœderis cum Hispano iniiti notitiam habuerit: idque in ipsum ut diceret Cingmarcius adductus fuit arcano cancellarii colloquio, tormenta ei minantis ni agnosceret, & si agnosceret spem dantis vitæ, sed inane. Intellexerat autem hoc Thuanus aliquo post tempore, cum jam mutata essent consilia. Ipse vehementer id improbat. Quod si ad Regem pertulisset indicium, nulla habens documenta, periclitaturus fuerat haberi pro falso delatore. Statim atque hoc Cingmarcius dixit, & ipse coram eo fassus est, ivere iudices ad sententiam: quæ eodem die scripta, pronuntiata, & executioni mandata est. Magnus ubique est mæror ex hac morte. Lutetia, 10 Oct. 1642.

*Eidem, p. 944. Ep. 627.*

**P**RO memoria boni Thuanus suppeditat mihi Labbæus amicus noster locum Hieronymi Gigantis, qui scripsit de crimine læsæ Majestatis, qui circa finem libri questione prima variarum quas ad opus suum adiecit questionum, questione 11 ait, scientiam quæ probari potest in crimine læsæ Majestatis non esse punibilem. Ostendit idem mihi Cbaustelli, qui Regem Henricum IV occidere voluit, patrem, qui hoc pessimum consilium, ut Regis caput tangens, sciverat & improbaverat, non ultra quam exilio punitum. Hæc, quia ad nostram artem pertinent, te scire volui. . . . Addam & hoc notatu dignum, sententia in Thuanum bis post mortem ejus mutata, & cum mutatione edita est. Lutetia, 22 Novembris 1642.

*Eidem, p. 945. Ep. 630.*

**P**RO Thuanus incipient liberiores esse voces, mortuo jam cardinali Riceliaco, quanquam regnant adhuc ejus clientela. 13 Decembris, 1642.

*Eidem. p. 948. Ep. 639.*

**R**EX negat se volente affectos morte Cingmarcium aut Thuanum, & spes aliqua futurum, ut in hunc quæ lata est sententia aliquando rescindatur. 14 Febr. 1643.

Ex Pet. Burmanni sylloge Epistolarum Gudii, Sarravii, &c. in 4 Ultraj.  
1697. p. 47. Ep. Sarravii.

*Claudius Sarravius, Senator Parisiensis, Friderico Gronovio.*

**Q**uod illustissimi Thuani necem desites, facis quod boni viri est & literarum amantis. Tam atrocis sevitiae auctori non diu fuit impune. Post innumera de facerrimo capite dira elegia uno verbo ei parentatus ero, si mihi dicitus sis

*Sir ferus & Francos cupienti perdere fato  
Sufficiens.*

Quod olim una voce mutata de Mario Lucanus dixerat. Superest in Thuana domo unus Jacobus Augustus brevi cooptandus in Senatum nostrum, in quo Pater, Avus, Atavus primas sedes summo cum honore & pari dignitate tenuere: polletque hic superstes iis dotibus, quibus se tanti nominis dignum heredem probet. Bibliotheca nihil deperit, quae cum omni defuncti patrimonio, post Cardinalis demum obitum, fratri a Rege donata est. Lut. Par. Idib. Mart. 1643.

Ex Hugonis Grotii Epistolis, Amstelodami 1687. in Folio.

*Iug. Grotius Fratri suo Gulielmo Grotio, p. 959. Ep. 676.*

**E**didit paulo antequam Mazarini potentia in hoc fastigium cresceret, Ismael Bullialdus, in literis & mathematicis bene versatus, Theonem Smyrnaeum Platonicum. Dedicavit Augusto Thuano consiliario Parlamenti. In epistola dedicatoria haec sunt verba: „Tu unus illustris generis stirpis relictus es: In te uno domus tua fata voluuntur, post legendum casum fratris tui tu paravisti illius Francisci Augusti, quem dira ac durissima tempora, in honorum perniciem secessisse decurrentia, Europae, patriae, bonis omnibus, ac suis abriperunt. Tam lacrimabilis casus memoria, etsi omnem vel acerbissimum dolorem superet, meminisse tamen juvat viri patriae suae bono nati, praecipiti (ne quid asperius dicam) iudicio oppressi, dum obviam ire contendit Tyranno legum patriarum eversionem molienti, & convellere familiam regiam meditantem. Kal. Nov. 1643.”

Finissons ce sujet, en faisant sçavoir au Lecteur que la Requête au Roy, qu'on voit au commencement des Memoires cy-dessus, n'eut point d'effet, comme nous l'apprend un celebre Avocat du Parlement de Paris, que l'on a consulté là-dessus. Voici sa réponse:

„La memoire de François de Thou, qui fut decapité en 1642, n'a jamais été réhabilitée, & il n'y a point eu de Lettres pour cela. Il y eut une Requête, mais elle ne fut point poursuivie, & la famille se contenta d'une réhabilitation bien enregistrée dans tous les cœurs François.”

*Fin du Tome dixième.*

TA-





# T A B L E

## D E S P I E C E S

Concernant la Personne & les Ouvrages de J. A. de Thou,  
contenues dans la suite de ce Volume.

*Jugemens portez à la Cour de Rome sur l'Histoire de J. A. de Thou.*

<b>L</b> ETTRE de Jaques Auguste de Thou à Christophle Dupuy à Rome, du 24. Janvier 1604.	Pag. 311
Lettre de M. le Cardinal de Joyeuse à M. de Thou, du 25. Janvier 1604.	312
Lettre de M. de Thou à M. le Cardinal de Joyeuse, en Février 1604.	313
Lettre de M. de Thou à M. Dupuy à Rome, du 25. Février 1604.	314
Lettre de M. de Thou à M. Dupuy à Rome, du 3. Avril 1604.	315
Lettre de M. de Thou à M. Dupuy à Rome, du 9. Avril 1604.	316
Lettre de M. le Cardinal de Joyeuse à M. de Thou, du 4. May 1604.	317
Lettre de M. de Thou à M. Dupuy à Rome, 14. Novembre.	318
Lettre de M. de Thou à M. Dupuy à Rome, 10. Février 1605.	320
Lettre de M. de Thou à M. Dupuy à Rome, 23. Juin 1605.	322
Lettre de M. de Thou à M. Dupuy à Rome, 20. Septembre 1605.	323
Lettre de M. de Thou à M. Dupuy à Rome, 4. Octobre 1605.	325
Lettre de M. de Thou à M. Dupuy à Rome, 29. Novembre 1605.	326
Lettre de M. de Thou à M. Dupuy à Rome, 29. Decembre 1605.	327
Lettre de M. de Thou à M. Dupuy à Rome, 12. Février 1606.	328
Lettre de M. de Thou à M. Dupuy à Rome, 18. Mars 1606.	331
Lettre de M. de Thou à M. Dupuy à Rome, 12. Avril 1606.	333
Lettre de M. de Thou à M. le Cardinal Sforza, 1. May 1606.	334
Lettre de M. de Thou à M. Dupuy à Rome, 2. May 1606.	337
Lettre de M. de Thou à M. Dupuy à Rome, 12. Juin 1606.	338
Extrait d'une Lettre de Pierre Dupuy à Joseph Juste de la Scala, du 20. May 1606.	339
Lettre de M. Casaubon à M. Goulart, 27. Janvier 1606.	340
Lettre de M. le Cardinal Sforza à M. de Thou, 31. May 1606.	341
Lettre de M. de Thou à M. Dupuy à Rome, 21. Juillet 1606.	342
Lettre de M. de Thou à M. le Cardinal du Petron à Rome, 12. Juin 1606.	343
Lettre de M. le Cardinal du Perron à M. de Thou, 12. Juillet 1606.	344
Lettre de M. de Thou à M. Dupuy à Rome, 14. Août 1606.	345
Lettre de M. de Thou à M. Dupuy à Rome, 15. Decembre 1606.	346
Extrait d'une Lettre de Pierre Dupuy à Joseph Juste de la Scala, du 11. Janvier 1607.	347
Lettre de M. le Cardinal Sforza à M. de Thou, 10. Novembre 1606.	348
Lettre de M. de Thou à M. Dupuy à Rome, 1. Avril 1607.	349
Lettre de M. de Thou à M. Dupuy à Rome, 11. Juin 1607.	350

*Tom. X*

Eeeee

Let

# TABLE DES PIÉCES.

Lettre de M. de Thou à M. le Cardinal du Perron, 22. Aoust 1607.	351
Lettre de M. de Thou à M. Dupuy à Rome, dernier Juillet 1607.	353
Lettre de M. de Thou à M. le Cardinal du Perron, dernier Juillet 1607.	354
Lettre de M. le Cardinal du Perron à M. de Thou, 6. Aoust 1607.	355
Lettre de M. le Cardinal Frédéric Borromée à M. de Thou, 23. Aoust 1607.	356
Lettre de M. le Cardinal Scraphin à M. de Thou, 9. Septembre 1607.	ibid.
Lettre de Jacques Seguyer à J. A. de Thou, 11. Septembre 1611.	357
Lettre de M. le Cardinal Frédéric Borromée à M. de Thou, 4. Mars 1608.	358
Lettre de M. de Thou à M. le Cardinal Sforza, 14. Juillet 1608.	359
Lettre de M. le Cardinal Sforza à M. de Thou, 10. Septembre 1608.	360
Edit du maître du Sacré Palais, portant défenfes de plusieurs Livres, & en particulier de l'Histoire du Président de Thou, du 9. Novembre 1609.	ibid.
Lettre du Pere Richeome Jésuite, à M. de Thou, 22. Juin 1610.	361
Lettre de M. Ribère à M. de Thou, 23. Juin 1610.	363
Lettre de M. le Cardinal de la Rochefoucault à M. de Thou, 13. Octobre 1610.	364
Lettre du même Cardinal à M. de Thou, 29. Janvier sans date d'année.	365
Lettre du même Cardinal à M. de Thou, du 21. Mars.	ibid.
Lettre du même Cardinal à M. de Thou, sans date.	366
Lettre du même Cardinal à M. de Thou, du 26. May.	ibid.
Lettre du même Cardinal à M. de Thou, du 23. Juin.	367
Lettre du même Cardinal à M. de Thou, du 21. Juillet.	368
Lettre du Pere Richeome Jésuite, à M. de Thou, 2. Janvier 1611.	369
Extrait du Mercure François, au fujet de la Censure faite à Rome de l'Histoire du Président de Thou.	370

## Jugemens portez à la Cour de France sur l'Histoire de Jacques-Auguste de Thou.

LETTRE du Roy Henry IV. à Jaq. Aug. de Thou, 4. Novembre 1598. Pag.	371
Lettre du Roy Henry IV. à Jaq. Aug. de Thou, 10. Novembre 1598.	372
Lettre d'Isaac Casaubon à Juste Lipfe, 21. Mars 1604.	ibid.
Extrait d'une Lettre de Henry IV. à M. de Bethune son Ambassadeur à Rome, du 4. May 1604.	373
Extrait d'une Lettre de J. Gillot à Joseph de la Scala, 30. Mars sans date d'année.	ibid.
Extrait d'une Lettre de Vertunien à Jof. de la Scala, 14. Juin 1604.	ibid.
Extrait d'une Lettre de Pierre Dupuy à Joseph de la Scala, 19. Novembre 1604.	374
Lettre de M. de Thou à M. le Comte de Beaumont, Ambassadeur de France en Angleterre, 3. Septembre 1604.	ibid.
Extrait d'une Lettre de M. de Villeroy à M. de Bethune, Ambassadeur de France à Rome.	375
Lettre de J. A. de Thou à Pierre Jeannin, Premier President au Parlement de Bourgoigne, le dernier Mars 1611.	376
Lettre de M. le Cardinal de Joyeuse à M. le President de Thou, 23. Avril 1611.	378
Lettre d'Isaac Casaubon à J. A. de Thou, 21. Avril 1611.	380
Lettre de J. A. de Thou à Isaac Casaubon, 7. May 1611.	381
Lettre de M. le Cardinal de Joyeuse à M. le President de Thou, 24. Juin 1611.	392
Lettre écrite par M. le Cardinal de Joyeuse à Monsieur & Madame de Thou, quelques heures avant que de mourir, 23. Aoust 1615.	393

# TABLE DES PIÈCES.

*Jugemens portez à la Cour de Jaques I. Roy de la Grande Bretagne sur l'Histoire de Jaques-Auguste de Thou.*

LETTRE de J. A. de Thou à Jaques I. Roy de la Grande Bretagne, 31. Decembre 1603.	395
Lettre de Christophle de Harlay Comte de Beaumont, Amassadeur de France en Angleterre, à J. A. de Thou, 10. Mars 1604.	396
Lettre de Jaques I. Roy de la Grande Bretagne à J. A. de Thou, 4. Mars 1603.	397
Lettre de J. A. de Thou à Guillaume Camden, 10. Fevrier 1605.	398
Lettre de Guill. Camden à J. A. de Thou, 16. Avril 1605. Vieux Stile.	399
Lettre de Guillaume Camden à J. A. de Thou, 1. Juillet 1606.	401
Lettre de J. A. de Thou à Guillaume Camden, 31. Juillet 1606.	404
Lettre de J. A. de Thou à Henry de Saville, 27. Juillet 1606.	406
Lettre de Henry de Saville à J. A. de Thou, le 1. Decembre 1607.	407
Lettre de Guill. Camden à J. A. de Thou, 22. Novembre 1607.	411
Lettre de J. A. de Thou à Guill. Camden, 13. Avril 1605 N. Stile.	412
Lettre d'Isaac Casaubon à J. A. de Thou, 24. Fevrier 1611.	414
Lettre d'Isaac Casaubon à J. A. de Thou, 24. Fevrier 1611.	417
Lettre de J. A. de Thou à Isaac Casaubon, 22. Mars 1611.	418
Lettre de J. A. de Thou à Isaac Casaubon, 17. Juin 1611.	419
Lettre d'Isaac Casaubon à J. A. de Thou, 11. Juillet 1611. V. St.	420
Lettre d'Isaac Casaubon à J. A. de Thou, 31. Decembre 1611.	421
Lettre du même au même, premier jour de l'année 1612. V. St.	ibid.
Lettre d'Isaac Casaubon à J. A. de Thou, 1. Mars 1612. N. St.	422
Lettre d'Isaac Casaubon à J. A. de Thou, 27. Fevrier 1612.	423
Lettre de J. A. de Thou à Isaac Casaubon, 15. Mars 1612.	425
Lettre de J. A. de Thou à Isaac Casaubon, 16. Mars 1612.	426
Lettre de Jean Pory au Chevalier Cotton, sans date.	427
Lettre d'Isaac Casaubon à J. A. de Thou, 19. Avril 1612.	428
Lettre de J. A. de Thou à Isaac Casaubon, 8. May 1612.	429
Lettre d'Isaac Casaubon à J. A. de Thou, 3. May 1612. N. St.	430
Lettre de J. A. de Thou à Isaac Casaubon, 27. May 1612.	ibid.
Lettre d'Isaac Casaubon à J. A. de Thou, 20. Juin 1612.	432
Lettre de J. A. de Thou à Isaac Casaubon, 24. Juin 1612.	ibid.
Lettre d'Isaac Casaubon à J. A. de Thou, 1. Juillet 1612.	433
Lettre de Guillaume Camden à J. A. de Thou, 19. Aoust 1612.	ibid.
Lettre de George Carew à J. A. de Thou, 3. Octobre 1612.	436
Lettre d'Isaac Casaubon à J. A. de Thou, 9. Novembre 1612. N. St.	437
Lettre de J. A. de Thou à Isaac Casaubon, 22. Decembre 1612.	ibid.
Lettre de J. A. de Thou à Isaac Casaubon, 25. Janvier 1613.	439
Lettre de J. A. de Thou à Guill. Camden, les fêtes de Pâques 1613.	440
Lettre de Guill. Camden à J. A. de Thou, 17. Juillet 1613.	442
Lettre de J. A. de Thou à Isaac Casaubon, 20. Avril 1613.	ibid.
Extrait des Lettres de Fra-Paolo au sujet du Chevalier Henry Wotton.	443
Lettre de J. A. de Thou à Isaac Casaubon, 11. Aoust 1613.	444
Lettre de J. A. de Thou à Isaac Casaubon, 10. Decembre 1613.	445
Lettre de J. A. de Thou à Isaac Casaubon, 30. Janvier 1614.	447
Lettre d'Isaac Casaubon à J. A. de Thou, sans date.	448
Lettre de J. A. de Thou à Isaac Casaubon, 24. Fevrier 1614.	449
Lettre de Guillaume Camden à Jean Gruter, 10. Aoust 1614.	450
Eccce 2	Lect.



# TABLE DES PIÈCES.

Lettre de Guillaume Camden à J. A. de Thou, 11. Juin 1615.	451
Lettre de J. A. de Thou à Guillaume Camden, 7. Juillet 1615.	453

## Jugemens des Sçavans sur l'Histoire de Jaq. Aug. de Thou.

<b>L</b> E T T R E de Frédéric Comte Palatin du Rhin, à Jaques-Auguste de Thou, 10. Decembre 1606.	Pag. 454
Lettre de Philippe Canaye Sieur du Fresnes, Ambassadeur de France à Venise, à Jaques-Auguste de Thou, 10. Mars 1624.	455
Lettre de Guillaume du Vair, premier Président du Parlement de Provence, & depuis Garde des Sceaux de France, à J. A. de Thou, 11. Mars 1604.	457
Extrait d'une Lettre de J. A. de Thou à Joseph Scaliger, 4. Janvier 1604.	458
Lettre de Joseph Scaliger à J. A. de Thou, 13. Mars 1604.	459
Lettre de Joseph Scaliger à J. A. de Thou, 20. Juin 1604.	460
Lettre de Juste Lipse à Isaac Casaubon, 12. Fevrier 1604.	461
Lettre de Juste Lipse à J. A. de Thou, 7. Novembre 1604.	<i>ibid.</i>
Extrait d'une Lettre de J. A. de Thou à Joseph Scaliger, 20. Janvier 1605.	462
Extrait d'une Lettre d'Isaac Casaubon à Juste Lipse, 30. Avril 1605.	<i>ibid.</i>
Lettre de Joseph Scaliger à J. A. de Thou, 8. Avril 1605.	463
Lettre de Scipion Gentili à Jaques Bongars de la Boderie.	464
Lettre de Charles de l'Ecluse ou Clavius, Médecin & Professeur en Botanique en l'Université de Leide, à J. A. de Thou, du 23. Janvier 1607.	465
Extrait d'une Lettre de J. A. de Thou à Joseph Scaliger, 10. Avril 1607.	467
Lettre de Joseph Scaliger à J. A. de Thou, 21. Avril 1607.	<i>ibid.</i>
Extrait d'une Lettre de J. A. de Thou à Joseph Scaliger, 20. May 1607.	468
Lettre d'Isaac Casaubon à Jean de Meurs, ou Meurius, 12. Novembre 1613.	469
Lettre d'Isaac Casaubon à Jean de Meurs, Professeur en Histoire dans l'Université de Leide, 30. Janvier 1614.	<i>ibid.</i>
Lettre de Jean de Meurs à Isaac Casaubon, 8. Mars 1614.	470
Lettre d'Isaac Casaubon à Jean de Meurs, 23. Avril 1614.	<i>ibid.</i>
Lettre de J. A. de Thou à George-Michel Lingelsheim, Conseiller de l'Electeur Palatin à Heidelberg, 13. Mars 1605.	471
Lettre de J. A. de Thou à George-Michel Lingelsheim, 18. Aoust 1606	472
Lettre de George-Michel Lingelsheim à J. A. de Thou, 2. Novembre 1606.	473
Lettre de George-Michel Lingelsheim à J. A. de Thou, 28. Avril 1607.	474
Lettre de J. A. de Thou à George-Michel Lingelsheim, 15. Juillet 1607.	475
Lettre de George-Michel Lingelsheim à J. A. de Thou, 13. Janvier 1608.	477
Lettre de George-Michel Lingelsheim à J. A. de Thou, 16. May 1608.	478
Lettre de George-Michel Lingelsheim à J. A. de Thou, 4. Juillet 1608.	<i>ibid.</i>
Extrait d'une Lettre de J. A. de Thou à George-Michel Lingelsheim, 21. Avril 1613.	479
Extrait d'une Lettre de Marquard Freher à Melchior Goldast, 14. Octobre 1608.	<i>ibid.</i>
Extrait d'une Lettre de Quirinus Reuter à Melchior Goldast, 13. Janvier 1609.	480
Lettre de Pierre Denis Conseiller ordinaire de l'Electeur Palatin & Altesseur de la Chambre Imperiale à Spire, à J. A. de Thou, 4. Aoust 1605.	<i>ibid.</i>
Lettre de Jean Rosinus, Ministre à Nalumbourg, à J. A. de Thou, 14. Decembre 1613.	481
Lettre de Dom Vincent de Nogueyra, Conseiller de Sa Majesté Catholique à Lisbonne, à J. A. de Thou, 28. Septembre 1615.	484
Lettre de J. A. de Thou à D. Vincent de Nogueyra, 29. Fev. 1616.	487
Lettre de Dom Louis Lobo de Silveis à J. A. de Thou, 7. Juillet 1616.	491
Extrait	

# TABLE DES PIÈCES.

Extrait d'un endroit du Livre de Gaspar Scioppius, intitulé <i>Scaliger Hypobolimus</i> , où cet Ecrivain censure l'Histoire de J. A. de Thou.	496
Extrait d'une Lettre de J. A. de Thou à Joseph Scaliger au sujet de Scioppius, 6. Novembre 1606.	500
Autre Extrait d'une Lettre de J. A. de Thou à Joseph Scaliger, sur le même sujet, 20. May 1607.	ibid.
Extrait de quelques Chapitres, où Scioppius attaque le Président de Thou, tirez du Livre intitulé, <i>Ecclesiastici auctoritatis Jacobi Magnæ Britannia Regis oppositum</i> .	501
Arrêt du Parlement de Paris, qui condamne le Livre de Scioppius intitulé <i>Ecclesiastici</i> , à être brûlé par l'Exécuteur de la haute justice.	513
Extrait des Observations critiques de Jean de Machaud Jésuite, sous le nom de <i>Joan. Baps. Gallus</i> , au sujet de l'Histoire de J. A. de Thou.	514
Sentence du Châtelet de Paris, qui supprime le Livre du Jésuite Machaud, & en interdit la vente.	518
Avertissement d'un Anonyme sur le Livre du Jésuite Machaud.	519
Apologie pour M. le Président de Thou sur son Histoire, par Pierre Dupuy.	521
Jugement de Gabriel Barthelemy de Grammont, sur l'Histoire du Président de Thou.	522
Jugement de François Eudes de Mezeray.	523
Jugement de Jacques Sorel.	ibid.
Jugemens d'Adrien Baillet.	525
Jugement de Vigneul Marville.	526
Jugement de Louis le Gendre.	ibid.
Extrait d'une Lettre de M. Poquet de la Livoniere, Professeur du Droit en l'Université d'Angers.	527
Explication de la Medaille de Louis XII. par le P. Hardouin Jésuite.	ibid.
Réfutation du Système du P. Hardouin, sur la Medaille de Louis XII. Roy de France, par un Anonyme.	529

## Letres Historiques de Jaques-Auguste de Thou.

<b>L</b> ETTRE de J. A. de Thou contre la Ligue, & sur les moyens de parvenir à la paix, écrite en 1592.	575
Lettre de J. A. de Thou à Henry de la Tour, Duc de Bouillon, sur la conversion du Roy Henry IV, écrite en 1593.	581
Lettre de J. A. de Thou à J. de Thumery Sieur de Boisfife, sur la conference de Loudun en 1616.	582
Testament de Jaques-Auguste de Thou.	613
Rapport de la maladie dourmourut J. A. de Thou, par Paul Rencaulme de Blois. Medecin.	616
Vers de M. de Thou sur sa maladie.	618
Epitaphe de M. de Thou, composée par lui-même.	619
Description & Figure en taille douce du Tombeau de M. de Thou.	620

# TABLE DES PIÉCES.

## Mémoires & Instructions pour servir à justifier l'innocence de M. François Auguste de Thou, Conseiller d'Etat, par P. Dupuy. 625

I. PREFACE.	Pag. 626
II. Requête au Roy.	629
III. Relation particulière & véritable de tout ce qui s'est passé au Procès criminel fait à M. de Thou, & des moyens qui ont été tenus pour le faire mourir.	631
IV. Premier chef d'accusation. Comment M. de Thou a scéu le Traicté fait avec le Roi d'Espagne, & quelle preuve il y a contre lui de ce fait.	642
V. Second chef d'accusation. M. de Thou est accusé d'avoir lié d'amitié M. le Duc de Bouillon avec M. le Grand Escuyer, qui se sont depuis unis avec M. le Duc d'Orleans, auquel le Sieur Duc de Bouillon donnoit la ville de Sedan pour retraite.	642
Examen des principales actions du Cardinal de Richelieu, pour se maintenir en l'administration souveraine du Royaume.	642
VI. Que les formalitez doivent estre observées en justice, mais très-exactement en la criminelle.	646
Que la confrontation de l'accusé à toutes sortes de tesmoins, est absolument nécessaire.	666
VII. Quelle foi peut-on adjouster à la déposition d'un tesmoin qui est accusé & coupable.	675
VIII. Moyens généraux contre l'Ordonnance du Roi Louis XI, touchant le crime de Lèze-Majesté, où est représenté l'estat du gouvernement dudit Roi.	678
IX. Moyens particuliers contre ladicte Ordonnance.	689
X. Considérations sur la trop grande rigueur d'aucunes Ordonnances, & ce qui est à propos d'estre observé en ce cas par les Juges.	696
XI. Si celui qui scait simplement une conjuration contre l'Etat & ne la revele, est punissable comme l'auteur principal de la conjuration.	699
L'opinion de Barthole qui a tenu l'affirmative, est examinée & refutée, avec les lieux de quelques Docteurs de l'advis contraire.	709
XII. Exemples tirez de divers Historiens tant anciens que modernes, pour montrer que ceux qui ont été accusez d'avoir scéu quelque conjuration, qu'ils n'ont pas revelée, ou n'ont pas été punis, ou s'ils l'ont esté, la peine a esté beaucoup moindre que celle des principaux auteurs, & de leurs complices.	711
XIII. Examen de deux exemples très-illustres, dont l'un s'est servi pour justifier l'action des Commissaires.	727
XIV. Contre les Commissaires en general, & les Commissions extraordinaires.	735
XV. Relation véritable de ce qui s'est passé à la mort de M. de Thou.	743
Trois Lettres de M. de Thou à M. Dupuy, écrites après son emprisonnement.	757
Epitaphie de M. François de Thou.	760
Extrait de l'Histoire du Président de Thou, servant à l'intelligence de cette Epitaphie.	ibid.
Extraits des Lettres de quelques Sçavans sur le sort de M. de Thou.	762



